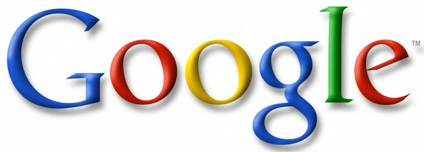


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

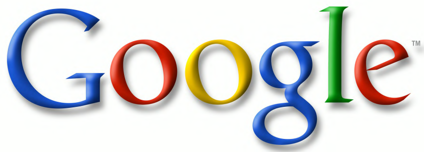
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



C 216.43.15

Harvard College Library



THE GIFT OF

GEORGE JOSEPH PFEIFFER, Ph.D.

JUNE 9, 1905

III. 10874

LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

D'APRÈS LES BOLLANDISTES, LE PÈRE GIRY, SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, LES PROPRES DES DIOCÈSES ET TOUS LES TRAVAUX HAGIOGRAPHIQUES PUBLIÉS JUSQU'A CE JOUR

PAR Mgr PAUL GUÉRIN

CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ PIE IX

SEPTIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE AVEC LE PLUS GRAND SOIN ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

(Quatrième tirage)

TOME QUATRIÈME

DU 26 MARS AU 23 AVRIL

Etiam defunctus adhuc loquitur. (Heb., XI, 4.)

La vie des Saints est une prédication perpétuelle.



Vita sanctorum cæteris norma vivendi est. AMBROSIUS.

La vie des Saints doit être la règle de la nôtre.

BAR-LE-DUC — TYPOGRAPHIE DES CÉLESTINS — BERTRAND

36, RUE DE LA BANQUE, 36

PARIS — BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES

30, RUE CASSETTE, 30

1878

LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME QUATRIÈME

Cet Ouvrage, aussi bien pour le plan d'après lequel il est conçu que pour les matières qu'il contient, et qui sont le résultat des recherches de l'Auteur, est la propriété de l'Editeur qui, ayant rempli les formalités légales, poursuivra toute contrefaçon, sous quelque forme qu'elle se produise. L'Editeur se réserve également le droit de reproduction et de traduction.

LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques
DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ
NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX
Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété
depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet Ouvrage
LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS
SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE
tant de France que de l'Etranger
ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le Martyrologe romain, le Martyrologe français et les Martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières contenues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN
CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ PIE IX

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Quatrième tirage)

TOME QUATRIÈME

DU 26 MARS AU 22 AVRIL



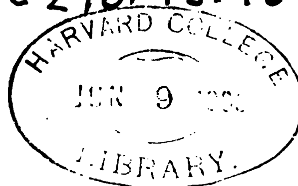
BAR-LE-DUC — TYPOGRAPHIE DES CÉLESTINS — BERTRAND

PARIS — BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES
30, RUE CASSETTE, 30

—

1878

~~III. 10874~~
C 216.43.15



Gift of
G. J. Pfeiffer
of Watertown, Mass.

VIES DES SAINTS

XXVIe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Lavicane, saint Castule, martyr, camérier du palais, qui, pour avoir recueilli chez lui les chrétiens, fut trois fois suspendu par les bourreaux, et trois fois interrogé ; comme il persévérait dans la confession du Seigneur, il fut jeté dans une fosse, où une masse de sable ayant été jetée sur lui, il fut couronné du martyre. IIIe s. — Au même lieu, les couronnes des saints martyrs Pierre, Marcien, Jovin, Thècle, Cassien et autres.— Dans la Pentapole, en Lybie, la naissance au ciel des saints martyrs Théodore, évêque; Irénée, diacre ; Sérapion et Ammon, lecteurs. — A Sirmich, les martyrs saint Montan et sainte Maxime, qui furent noyés pour la foi de Jésus-Christ [1]. — Ce jour encore, les saints martyrs Quadrat, Théodose, Emmanuel et quarante autres. — A Alexandrie, les saints martyrs Eutyche et autres, qui furent massacrés, au temps de l'empereur Constance, sous Georges, évêque arien. 356. — Le même jour, saint LUDGER, évêque de Munster, qui prêcha l'Evangile aux Saxons. 809. — A Saragosse, en Espagne, saint BRAULION, évêque et confesseur. 646. — A Trèves, saint Félix, évêque [2]. 400.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Bénigne de Dijon, saint Bertilon, abbé et martyr, dont le sépulcre fut honoré de plusieurs guérisons miraculeuses. L'abbaye de Saint-Bénigne, dépouillee et dévastée par les hauts barons de Charles-Martel se relevait à peine de ses ruines, lorsque les Normands, rompant leurs digues, arrivèrent à Dijon, s'emparèrent de l'abbaye et massacrèrent Bertilon, ainsi que plusieurs de ses moines, restés avec lui au pied des autels. 888. — A Lyon, saint Sicaire, évêque. On lui dédia une chapelle dans l'église Saint-Nizier. Vers 433. — Près de Villeneuve d'Avignon, saint Pons, abbé de Saint-André. 1088. — A Blois, le crucifiement d'un enfant par les Juifs, dont ils jetèrent ensuite le corps dans la Loire. 1171. — A Rouen, la fête de saint Ermeland, nommé le 25 au martyrologe romain. — Au diocèse d'Orléans, la fête de saint Grégoire de Nicopolis, dont l'entrée au ciel est le 16 mars [3]. — A Bayeux, saint Jovin, martyr. — A Montiérender, en Champagne, saint Bercaire, fondateur et premier abbé de ce monastère, tué d'un coup de couteau, par son filleul, le jour de Pâques. 685. Il est nommé au Martyrologe romain le 16 octobre [4]. — A Hettingen, saint Michel, enfant et martyr, qui fut écorché par les Juifs, à l'âge de trois ans et demi, l'an 1540.

1. Sainte Maxime et saint Montan étaient mariés : on leur adjoint quarante autres Martyrs.

2. Saint Félix siégea douze ans, après lesquels il se retira dans un monastère qu'il avait fait élever en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie et des Martyrs de l'avant-garde de la légion thébaine : Thyrse, le général, Constance, Crescentius, Justin, Léandre, Alexandre, Soter (ces trois derniers étaient frères), Hormisdas, Patrice, Constant, Jovinien et plusieurs magistrats de la ville de Trèves, qui avaient donné leur sang en même temps pour Jésus-Christ. Ce monastère prit plus tard le nom de saint Paulin.

3. Voir sa vie au 16 mars. — 4. Voir sa vie au 16 octobre.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — La fête de l'archange saint Gabriel.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — En Germanie, saint Ludger, dit le recteur des Chanoines réguliers de Lutosan...

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — Au château de Mucia, près de Camerino, le décès du B. Rizzeri, confesseur, disciple de notre Père saint François, illustre en vertus et en miracles. 1236.

Martyrologe de Saint-Dominique. — L'octave de saint Joseph.

Martyrologe de Vallombreuse. — A Vallombreuse, le B. Millory (Melior), frère convers, fut le premier de cet Ordre qui mena la vie de reclus dans un ermitage séparé du monastère. Il mourut à genoux dans le creux d'une roche vers le milieu du XIII[e] siècle.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, saint Gabriel, archange, dont ils célébraient la fête le lendemain de l'Annonciation. — A Lentini, en Sicile, sept enfants, martyrs, mis à mort sous le règne de l'empereur Dèce. — En Roumanie, les saints Bathuse et Verca, avec leurs enfants, Arpyle, Abépas, Constant, Hagna, Rhye, Egathrace, Hescoüs, Syla, Sigetza, Suérile, Suimble, Therma, Philga, Anne, Allade, Baride, Moïque, Mamyce, Virque, Animaïde, martyrs, de race gothique : ils furent brûlés dans l'église des chrétiens par ordre du prince Jungerick. Vers 370. — En Irlande, saint Mochelloc ou Kellen, solitaire. Vers 650. — Chez les Grecs, saint Etienne, hégumène et confesseur ; et sainte Stéphana Xylinite. Après l'an 815. — Chez les mêmes, saint Basile le jeune, solitaire, qui mourut à Constantinople. Il prédit l'échec de Constantin Porphyrogénète, lorsque ce prince voulut se faire associer à l'empire. Sa vie a été écrite par son disciple Grégoire. 952. — A Padoue, en Italie, sainte Félicité, vierge, ou du moins religieuse. Avant le XI[e] s. — A Utique [1], en Espagne, sainte Eugénie, vierge, qui fut comme un beau lis de l'Eglise épanoui au milieu des épines du mahométisme et devint l'une des gloires de sa patrie. L'ardeur de sa foi, l'éclat de ses vertus la firent remarquer par les ennemis du nom chrétien. Jetée en prison, elle y demeura longtemps enfermée en compagnie d'un jeune garçon de dix ans nommé Pélage, dont elle devint l'ange tutélaire et le Sauveur. Elle lui adoucit les rigueurs de la captivité et l'encouragea à tout souffrir pour Jésus-Christ mort en croix. Eugénie, vainement sollicitée d'embrasser la loi du prophète, fut décapitée. Deux ans après, Pélage périt dans de cruels tourments pour n'avoir pas voulu souiller sa pudeur. Oh ! que Dieu est bon pour l'innocence ; il fait garder un timide agneau par une timide brebis et tous deux triomphent de la fureur des loups. Règne d'Abdérame III. 921-923.

SAINT BRAULION, ÉVÊQUE DE SARAGOSSE

646. — Pape : Théodore.

L'histoire ecclésiastique nous apprend que saint Isidore, frère de saint Léandre, et son successeur en l'archevêché de Séville, connaissant combien il était important que la jeunesse, et principalement les nobles, fussent bien instruits dans la piété et les lettres humaines, avait établi dans Séville un collége, dont lui-même, quoique archevêque, était le principal directeur et le premier professeur. Braulion, qui était un jeune homme d'une famille noble et illustre, eut le bonheur de se rencontrer parmi les enfants qui

1. Les Mahométans ont appelé Utique, Marmolejos. Ce nom est resté à cette ancienne ville de la Bétique, qu'il ne faut pas confondre avec Utique d'Afrique, à laquelle Caton a emprunté son surnom pour s'y être suicidé. Il n'est peut-être pas hors de propos de rapprocher les *saints* ou les sages de l'antiquité de ceux du christianisme. On dit donc que ce fameux Caton, ce Caton si vanté, ayant appris que César le poursuivait, se mit au lit, et que là, après avoir lu deux fois ce que Platon écrit de l'immortalité de l'âme, il se donna un coup d'épée au travers du corps. Ce coup n'ayant pas été mortel, on mit un appareil à sa plaie : il le défit et s'arracha les entrailles, an 708 de Rome. Utique d'Afrique est aujourd'hui un petit village nommé Bisert, à dix lieues de Tunis.

furent élevés dans cette pépinière de doctrine et de vertu : il devint le fidèle écolier d'un si bon précepteur. Car, avec le temps, saint Isidore l'eut en une si haute estime, qu'il ne le considérait plus comme son disciple, mais lui envoyait ses propres ouvrages pour les revoir et les corriger : ce qui montre l'humilité de l'un et la droiture d'esprit de l'autre. Cet excellent écolier, voulant suivre la profession de son maître, embrassa, selon le conseil qu'il lui en donna, l'état ecclésiastique; et, pour le faire, il se retira vers son frère, Jean, évêque de Saragosse, qui, après l'avoir promu aux Ordres sacrés, le fit archidiacre, afin qu'étant, par cet office, comme son œil et sa main, il l'assistât en la conduite de son église et de tout son troupeau. Quelque temps après, ce prélat changeant cette vie de misère en une meilleure, laissa son siége vacant et son église sans pasteur. Lorsque les évêques voisins s'assemblèrent pour y pourvoir, un globe de feu descendit du ciel et s'arrêta sur la tête de Braulion, et, en même temps, fut entendue en l'air une voix qui disait ces paroles du prophète Isaïe : « C'est ici mon serviteur, que j'ai élu et sur qui repose mon esprit ». Les prélats, pleins d'admiration, remercièrent Dieu de ce qu'il leur faisait connaître sa volonté par un signe si manifeste : et ainsi tous, unanimement, sur le témoignage du ciel, nommèrent Braulion évêque en la place de son frère, et il fut forcé d'acquiescer à cette élection et de se charger du poids de cette dignité.

Il assista en cette qualité à trois Conciles célébrés à Tolède, savoir : au quatrième, où présida son maître, saint Isidore; au cinquième et au sixième. Dès qu'il se vit élevé sur le trône épiscopal, il employa tous ses soins à repaître son troupeau, comme un bon pasteur, de l'aliment de la parole de Dieu et de la saine doctrine, et à arracher de son champ l'ivraie de l'hérésie arienne, qui s'était tellement enracinée parmi le bon grain, que, même après la conversion publique du roi des Goths, Récarède, et des autres principaux d'Espagne, il était néanmoins malaisé d'en détruire tous les restes. Le saint Prélat s'y appliqua dans son diocèse avec beaucoup de zèle et de vigilance; et le Saint-Esprit, voulant autoriser davantage la doctrine qu'il enseignait, parut une fois sur son épaule en forme de colombe, comme lui inspirant à l'oreille ce qu'il devait faire savoir à son peuple.

Ces fonctions du saint Evêque ne l'empêchaient pas de se rendre fort assidu à l'église de Sainte-Marie-Majeure ou du Pilier, de la ville de Saragosse, où il s'occupait jour et nuit au service de Dieu et de la sainte Vierge, sa mère. Son cœur était éloigné de toute pompe et de toute délicatesse; il ne se servait que des habits les plus rudes et les plus communs, sans distinction, sans ornement. Il était sobre en son manger, équitable à rendre la justice, fervent à prêcher la parole de vie, puissant et zélé à convaincre les adversaires de la vérité, par de fortes raisons, qu'il puisait dans l'Ecriture sainte. Sa libéralité envers les pauvres le rendit fort recommandable, et sa tendre sollicitude pour ses diocésains le fit regarder comme le bon pasteur de son siècle. Il fut évêque vingt ans, et trouva enfin l'heureux moment de sa mort, un dimanche au matin, le 26 mars; d'autres disent le 18, environ l'an 646. Une musique céleste se fit entendre à cette même heure, avec une voix qui disait : « Lève-toi, mon ami, et viens ». Le Saint, comme réveillé d'un profond sommeil, répondit en expirant : « Je m'en vas, mon Seigneur; je suis prêt ». Son corps fut porté dans sa cathédrale par les évêques, assistés de tout le clergé et du peuple, et mis sous l'autel de Saint-Jacques, qu'il avait fait bâtir. De là il fut transféré en un autre endroit plus apparent de la même église; et, quand l'Espagne fut saccagée par les Maures, on le mit en un lieu de sûreté, où il est demeuré cinq à six cents ans à l'insu du

monde, jusqu'à ce que l'an 1270, selon le cardinal Baronius, et cent cinquante-deux ans après que les chrétiens eurent chassé les barbares de Saragosse, le bienheureux saint Valère apparut à un évêque de Saragosse nommé Pierre, et lui révéla le lieu où était le corps de son saint prédécesseur, qui fut trouvé aussi entier que lorsqu'il y avait été mis, et exhalant une odeur très-agréable. Il fut tiré de là et porté devant le grand autel de la même église, où il est encore aujourd'hui dans un magnifique tombeau, vénéré de tous les habitants de cette grande cité comme leur patron et leur puissant protecteur auprès de Dieu : cette translation fut signalée par plusieurs miracles éclatants.

Nous avons de saint Braulion deux lettres à saint Isidore, un éloge de ce même Saint avec le catalogue de ses ouvrages, une hymne en vers iambes en l'honneur de saint Emilien, avec la vie de ce serviteur de Dieu.

Le martyrologe romain fait mémoire de saint Braulion ; saint Ildefonse, au *Livre des Hommes illustres*, et d'autres écrivains espagnols, font mention de sa vie.

SAINT LUDGER,

PREMIER ÉVÊQUE DE MUNSTER EN WESTPHALIE

809. — Pape : Saint Léon III. — Empereur : Charlemagne.

Quis te docuit ? Respondens, ait : Deus me docuit.
On demandait à saint Ludger, encore enfant : Qui t'a rendu savant ? — L'enfant répondit : C'est Dieu !

Dans un canton de la Frise, où la foi commençait à s'introduire, la femme d'un chef chrétien avait mis au monde une fille. L'aïeule encore païenne, irritée contre sa bru, qui ne lui donnait pas de petit-fils, ordonna que l'enfant fût étouffée, comme le permettaient les lois, avant qu'elle eût goûté le lait de sa mère, ou la nourriture des hommes. Un esclave l'emporta pour la noyer, et la plongea dans un grand vase plein d'eau. Mais l'enfant étendant ses petites mains, se retenait aux bords. Les cris attirèrent une femme, qui l'arracha des bras de l'esclave, l'emporta dans sa maison et lui mouilla les lèvres d'un peu de miel ; dès lors les lois ne permettaient pas qu'elle mourût : ce fut la mère de saint Ludger.

Le signe de Dieu était sur cette maison, et l'on vit de bonne heure ce que Ludger serait un jour [1]. Ses parents le mirent donc au monastère d'Utrecht, et il y fit tant de progrès dans les lettres sacrées, qu'on l'envoya aux écoles d'York, où les leçons d'Alcuin attiraient un grand concours de jeunes gens des contrées étrangères.

1. Nous détachons de la biographie latine de saint Ludger le trait suivant, qui n'est pas sans grâce ; on y voit quel changement s'était fait, en peu d'années, dans les mœurs de ces familles barbares, où les mères ordonnaient, sans sourciller, d'étouffer leurs enfants : « Statim ut ambulare et loqui poterat, cœpit colligere pelliculas et cortices arborum quibus ad luminaria uti solemus ; et quidquid tale inveniri poterat ludentibusque pueris aliis, ipse consuit sibi de illis collectionibus quasi libellos, quumque invenisset sibi liquorem cum festucis imitabatur scribentes, et offerebat nutrici suæ quasi libros utiles custodiendos. Et tum si quis diceret : Quid fecisti hodie ? dixit se per totum diem aut componere libros, aut scribere, aut etiam legere. Quumque interrogaretur : Quis te docuit ? respondens ait : Deus me docuit ».

Il y passa quatre ans et revint en Frise, avec un grand savoir et beaucoup de livres. Alors on l'appliqua à la prédication de l'Evangile dans le canton d'Ostracha. Mais au milieu des païens, il n'oubliait pas ses amis d'Angleterre. Pendant qu'il bâtissait un oratoire, Alcuin lui adressait des vers pour les inscrire au porche de l'édifice. Vers le même temps, il recevait de l'un de ses condisciples d'York une épître qui commençait ainsi : Frère, frère chéri de cet amour divin plus fort que le sang, Ludger que j'aime, puisse la grâce du Christ vous sauver. Prêtre honoré aux rivages occidentaux du monde, vous êtes savant, puissant par la parole, profond par la pensée. Tandis que vous grandissez dans le bien, ministre de Dieu, souvenez-vous de moi, et que vos prières recommandent au ciel celui qui vous célébra dans ses chants trop courts ! Et le poëte finissait, demandant à son ami un bâton de bois blanc, humble don pour d'humbles vers [1].

Ludger travailla sept ans, au bout desquels Witikind ayant soulevé les Saxons, les païens se jetèrent dans la Frise et chassèrent les prédicateurs de la foi. Alors Ludger se rendit à Rome, puis au Mont-Cassin, où il s'arrêta pour étudier la règle de saint Benoît et la rapporter parmi les moines de sa province. A son retour, le roi Charles, qui venait de vaincre les Barbares, le chargea d'évangéliser les cinq cantons de la Frise orientale. Ludger les parcourut, renversant les idoles et annonçant le vrai Dieu. Ensuite, ayant passé dans l'île de Fositeland, il détruisit les temples qui en faisaient un lieu vénéré des nations du Nord et baptisa les habitants dans les eaux d'une fontaine qu'ils avaient adorée. Vers ce temps-là, comme il voyageait de village en village, et qu'un jour il avait reçu l'hospitalité d'une noble dame, pendant qu'il mangeait avec ses disciples, on lui présenta un aveugle nommé Bernlef, que les gens du pays aimaient, parce qu'il savait bien chanter les récits des anciens temps et les combats des rois ; le serviteur de Dieu le pria de se trouver le lendemain en un lieu qu'il lui marqua. Le lendemain, quand il aperçut Bernlef, il descendit de cheval, l'emmena à l'écart, entendit sa confession, et, faisant le signe de la croix sur ses yeux, lui demanda s'il voyait. L'aveugle vit d'abord les mains du prêtre, puis les arbres et les toits du hameau voisin. Mais Ludger exigea qu'il cachât ce miracle. Plus tard, il le prit à sa suite pour baptiser les païens, et il lui enseigna les psaumes pour les chanter au peuple.

Cependant le roi Charles, apprenant le grand bien que Ludger avait fait, l'établit à Mimigernford, qui fut depuis Munster, au canton de Suthergau, en Westphalie, et on l'ordonna évêque malgré lui. Alors il éleva des églises et dans chacune il mit un prêtre du nombre de ses disciples. Lui-même instruisait tous les jours ceux qu'il destinait aux saints autels, et dont il avait choisi plusieurs parmi les enfants des Barbares. Il ne cessait pas non plus d'exhorter le peuple, invitant même les pauvres à sa table, afin de les entretenir plus longtemps. Ses grandes aumônes vidaient les trésors de l'église, jusque-là qu'il fut accusé auprès de Charles, comme dissipateur des biens

1. Frater, amore Dei cognato dulcior omni,
Ludger amate mihi, Christi te gratia salvet :
Presbyter occiduis laudabilis orbis in oris,
Doctus, et eloquio prudens, et mente profundus :
In melius crescendo, mei memor esto sacerdos,
In precibusque tuis commendes, quæso, Tonanti,
His brevibus va em qui te laudavit in odis,
Cui teretis baculi tali pro carmine donum
Munificus tribuas. Fors hæc mercedula vati
Concordat modico, felix sine fine valeto.
Vita, apud Bolland. et Pertz, II, 407.

du clergé. Il se rendit donc à la cour, et, comme il s'était mis à prier en attendant l'heure de l'audience, un officier l'appela. L'évêque continua sa prière et se laissa appeler trois fois, après quoi il obéit. Le prince lui en fit des reproches : Seigneur, répondit Ludger, Dieu voulait être servi avant les hommes et avant vous. Cette réponse suffit à Charles pour juger l'évêque, et il ne voulut plus écouter de plainte contre lui. Alors toute la Westphalie était devenue chrétienne, et le serviteur de Dieu méditait de porter l'Evangile aux Scandinaves, quand il mourut à Munster, le 26 mars de l'an 809.

Le dernier jour de sa vie, il prêcha deux sermons, l'un à Kœsfeld, l'autre à Billerbult et célébra la sainte messe. La nuit suivante, il rendit sa sainte âme à Dieu. Selon ce qu'il avait prescrit, il fut enseveli à Werden, monastère qu'il avait fondé dans le diocèse de Cologne ; il y opéra beaucoup de miracles.

C'est d'un monastère de chanoines réguliers qu'il avait établi dans sa ville épiscopale, que celle-ci prit le nom de *Munster*.

On représente saint Ludger soutenant une église ou s'appuyant dessus : ce symbole rappelle toujours les fondateurs d'églises ; — tenant un livre ou l'ayant à ses côtés : ce livre rappelle son amour rare pour l'étude dans sa jeunesse ou mieux encore la circonstance du bréviaire qu'il était en train de lire lorsqu'on vint le demander de la part de Charlemagne. — Saint Ludger est patron de Munster, de Werden, de la Frise orientale, de Helmstadt, de Deventer, de Kaiserwerth, etc.

Acta Sanctorum.

LE BIENHEUREUX RIZZERI (1236).

Le bienheureux Rizzeri était né dans le diocèse de Camerino, et appartenait à une famille noble. Il étudiait à Bologne lorsque saint François d'Assise alla prêcher en cette ville. Les discours de l'homme de Dieu firent une telle impression sur le jeune étudiant qu'il demanda à être enrôlé parmi les amants de la pauvreté. Bientôt Rizzeri montra tant d'ardeur pour le service de Dieu et du prochain, que le saint patriarche l'admit dans toute sa familiarité et lui confia, sous le titre de provincial, le gouvernement des nombreux couvents de la Marche d'Ancône. Assailli des tentations les plus violentes, il allait succomber au désespoir, lorsque saint François, devinant ses peines, fit le signe de la croix sur son front, et les dissipa à l'instant. Rizzeri fut témoin de la bienheureuse mort de saint François et lui survécut dix ans. Son corps, objet de la vénération des fidèles, fut d'abord déposé secrètement dans un lieu fermé de l'église Saint-Jacques, à Camerino ; mais les miracles obtenus par l'intercession de ce Bienheureux, surtout *pour la guérison des fièvres*, contribuèrent à établir, et ont propagé jusqu'à nos jours son culte, que le pape Grégoire XVI a approuvé par son décret du 14 décembre 1838.

Abrégé de divers recueils hagiologiques.

XXVII[e] JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Drisipare, en Pannonie, saint Alexandre, soldat, qui, sous l'empereur Maximien, après de nombreux combats soutenus pour Jésus-Christ, et beaucoup de miracles opérés, accomplit son martyre par la décollation. — Le même jour, saint Philet, sénateur, sainte Lydie, son épouse, et leurs fils saint Macédon et saint Théoprépide [1] ; et encore saint Amphiloque, officier de l'armée, et saint Cronidas, geôlier, tous exécutés pour la confession de Jésus-Christ. II[e] s. — En Perse, les saints martyrs Zanitas, Lazare, Marotas, Narzès et cinq autres, qui, ayant été très-cruellement massacrés sous Sapor, roi des Perses, méritèrent la palme du martyre. 326. — A Salzbourg, saint RUPERT, évêque et confesseur, qui étendit merveilleusement la doctrine de l'Evangile en Bavière et en Autriche. 718. — En Egypte, saint JEAN, ermite, personnage de grande sainteté, qui, entre autres vertus extraordinaires, étant rempli de l'esprit de prophétie, prédit à l'empereur Théodose ses victoires sur les tyrans Maxime et Eugène. 394.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Soissons, l'invention des saints martyrs Gervais et Protais, patrons de l'église cathédrale. — A Beauvais, saint MATHIEU, martyr. — A Langres, la fête de saint Berchaire, nommé au martyrologe romain le 16 octobre. — A Alger, la fête de saint Pierre Armengaud, confesseur, nommé au martyrologe romain le 27 avril [2]. — A Sens et à Nevers, la fête de saint Romule, abbé de Saissy-les-Bois [3]. VIII[e] s. — A Poitiers, la fête de saint GUILLAUME TEMPIER. — Saint Dominique et saint Vedulphe, évêques de Cambrai et Arras [4].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Poitiers, en France, saint Guillaume, confesseur, surnommé Tempier, qui, après avoir exercé la charge de prieur du monastère des Chanoines réguliers de Saint-Hilaire de la Celle, devint évêque de la même ville, brilla par la défense des droits de l'Eglise, et s'endormit dans le Seigneur, comblé de vertus et de mérites.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Saint-Séverin, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Pélérin ou Peregrino, de Falerone, confesseur, disciple de notre séraphique Père saint François, qui, bien que distingué par sa naissance et sa science, se fraya le chemin du ciel

1. En Illyrie. Règne d'Adrien.

2. Voir sa vie au 27 avril.

3. Saint Romule était abbé de Saint-Baudèle, près de Nîmes. Vers 720, voulant se soustraire aux incursions des Sarrasins qui alors dévastaient le midi de la France, il prit la résolution de se retirer dans un pays moins exposé aux attaques des Barbares. Avant de partir, il fit placer dans un cercueil de plomb le corps de saint Baudèle. (Voir la vie de saint Baudèle au 20 mai.) Il partit ensuite à la garde de Dieu, avec ses quatre-vingts religieux : ils firent plusieurs haltes, notamment à Beaune, en Bourgogne. Ils arrivèrent enfin à Saissy-les-Bois, en Nivernais, où ils trouvèrent un ancien monastère abandonné qu'ils reconstruisirent. On ignore l'année de la mort de saint Romule.

4. Saint Dominique succéda à saint Vaast, auprès duquel il remplissait les fonctions de vicaire : ce titre seul fait suffisamment son éloge, et nous indique qu'il dut à ses qualités et à ses vertus d'être choisi pour remplacer cet illustre et saint Pontife. Son épiscopat dura douze ou treize ans.

Saint Védulphe, qui le remplaça vers l'an 545, transféra son siége d'Arras à Cambrai, peut-être parce que cette ville, depuis le passage des Barbares, avait perdu de son importance et de sa population, ou bien parce que Cambrai était un peu plus rapproché du centre de ces deux vastes diocèses. On ne peut faire que des conjectures sur ce point. Saint Védulphe mourut vers l'an 580, et eut pour successeur saint Géri. (M. l'abbé Destombes.)

par l'humilité, la piété et un très-grand amour de Dieu. Le souverain pontife Pie VII approuva son culte en 1821 [1].

Martyrologe des Servites. — Saint Nicodème [2], martyr, disciple du Seigneur; on dit dans l'Evangile qu'il ensevelit avec la myrrhe et l'aloès le corps de son divin Maître.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — A Serravalle, dans la province de Trévise, en Italie, sainte Augusta ou Augustine de Ceneda, vierge, à qui son père lui-même fit couper la tête pour la punir d'avoir embrassé le christianisme contre son gré. Ce père dénaturé était un de ces seigneurs allemands qui, au moment des invasions barbares (du v[e] siècle sans doute, bien qu'on ne connaisse pas l'époque précise), s'était bâti sur une montagne un nid de brigand d'où il sortait pour infester les pays d'alentour, où il se retirait ensuite comme un vautour dans son repaire pour y jouir du fruit de ses déprédations. Dieu, qui fait naître partout ses élus, avait donné la plus candide des filles à ce monstre dont la haine du christianisme égalait la férocité naturelle. Des serviteurs ayant appris à Madruch, c'était le nom de ce barbare, que sa fille fréquentait l'église voisine, il l'envoya chercher un jour qu'elle était en prières. La pieuse fille, pressentant l'avenir, acheva paisiblement son oraison, offrit à Dieu son sacrifice et alla s'offrir à son bourreau. Augusta eut à passer par de nombreux tourments avant de voir son dernier soleil. D'abord jetée dans un cachot, elle en fut arrachée pour être suspendue entre deux arbres sur un feu allumé au-dessous d'elle, qui la rotit petit à petit. Sa constance étant supérieure à toutes ces épreuves, elle fut enfin décapitée un 27 mars. — A Anvers, la translation des reliques de saint Marius, martyr romain, données à cette ville en 1616. — A Corinthe, en Grèce, saint Paul, évêque, qui fut ordonné par le pape Nicolas I[er]. Vers 880. — En Thrace, saint Ceryque ou Cyrique, qui fut probablement ermite, à une époque incertaine. — A Trente, saint Adalpret, évêque et martyr. Il reçut des privilèges de Frédéric Barberousse, et périt victime d'une trahison [3]. 1161. — Chez les Grecs, le prophète Ananias ou Hanani, dont on ne sait rien autre chose que le nom. — En Orient, saint ISAAC, religieux. 383. — A Rome, invention de saint Victorin, jeune enfant martyr d'environ douze ans, dont le corps fut trouvé dans les catacombes, près la voie de Tiburce, en 1842. (Voir au 1[er] et au 14 mai.)

SAINT ISAAC, RELIGIEUX

383. — Pape : saint Damase I[er]. — Empereur : Théodose le Grand.

Pendant que l'empereur Valens, se faisant le bourreau de ses sujets, versait au non de l'Arianisme le sang des catholiques, un saint religieux pleurait dans la solitude, près de Constantinople, pour désarmer la colère du ciel, car il la voyait prête à fondre sur le persécuteur et ses Etats. L'Esprit-Saint lui inspira ce courageux dessein. Ayant appris que déjà les instruments de la vengeance divine, les Goths, ravageaient la Thrace, et que Valens s'apprêtait à les combattre, il vint à son camp, et, un jour qu'il marchait à la tête de ses troupes, il l'aborda et lui dit : « Empereur, ouvrez les églises des catholiques que vous avez fermées, et Dieu vous bénira ». L'empereur, croyant que c'était un fou, ne daigna pas lui répondre et passa son chemin sans s'arrêter à lui. Isaac le joignit encore une autre fois et lui tint

1. Il ne fut jamais que frère lai, quoiqu'il eût quitté les bancs de l'Université de Bologne pour prendre l'habit de Saint-François. — Voir notre *Palmier Séraphique*, t. III. Nous y donnons le même jour la vie du bienheureux Marc Fantuzzi, etc., etc.

2. Le martyrologe romain nomme saint Nicodème au 3 août. — Nous parlerons des trois crucifix miraculeux, dits de saint Nicodème, au 7 juin, dans la vie de saint Wulphy.

3. Il fut percé d'une lance par un de ses diocésains qui en voulait à sa vie. Il est honoré comme martyr près de Rouvrey, dans le Tyrol.

le même discours : « Empereur, ouvrez les églises des catholiques, et vous aurez un heureux succès dans la guerre et retournerez chez vous victorieux ». Valens, faisant alors réflexion sur ces paroles qu'il lui répétait pour la seconde fois, plutôt par un désir de remporter la victoire que par aucune affection pour les catholiques, voulait suivre son avis, et il en communiqua avec les membres de son conseil ; mais ceux-ci étant tous hérétiques, lui dirent qu'il ne devait pas prêter l'oreille au discours de ce babillard et qu'il fallait plutôt le faire châtier ; il se laissa aller à leur mauvais conseil et méprisa l'oracle de Dieu, qui lui parlait par la bouche de son serviteur.

Isaac ne se découragea point ; quelques jours après, il retourna vers l'empereur, qui continuait son voyage ; et, prenant avec une sainte liberté la bride du cheval sur lequel il était monté, il le blâma et le pressa de lui accorder sa requête, s'il ne voulait pas se perdre tout à fait. Valens ne put souffrir davantage ses instances, qu'il croyait trop importunes ; et, comme l'endroit où le Saint lui parlait était couvert de chardons et de gros halliers, il commanda qu'on le jetât dedans, dans la pensée qu'il y serait étouffé, puis il continua son chemin ; mais Isaac fut retiré de ce lieu par trois hommes inconnus et vêtus de blanc, qui vinrent à lui ; et, parce que ses bienfaiteurs disparurent après lui avoir rendu ce bon office, il reconnut que c'étaient des esprits bienheureux et leur rendit grâces d'une si grande faveur. Se voyant délivré de ce péril, et d'ailleurs se sentant de plus en plus fortifié par l'Esprit divin, il courut après l'empereur, et, le devançant par un sentier qu'il trouva plus court que n'était le grand chemin tenu par l'armée, il se présenta à lui pour la quatrième fois, et lui dit : « Vous pensiez, empereur, que je mourrais dans ces épines et au milieu des chardons ; mais Dieu m'en a garanti pour vous dire encore que c'est lui qui a excité ces barbares à vous faire la guerre, à cause de celle que vous faites à la religion catholique ; commandez que ses églises soient ouvertes, et vous vaincrez vos ennemis et reviendrez victorieux du combat ».

Cependant ces paroles, tant de fois répétées, ne firent aucune impression sur le cœur de ce prince, déjà endurci et délaissé de Dieu ; au contraire, se tenant offensé de la liberté d'Isaac, il le fit mettre entre les mains de deux sénateurs, nommés Victor et Saturnin, pour le garder jusqu'à ce qu'il fût de retour, remettant à ce temps-là son châtiment. Alors le Saint, se servant des paroles que le prophète Michée dit au roi Achab, ajouta : « Si vous retournez en paix, croyez que Dieu n'a point parlé par ma bouche ; mais vous donnerez la bataille et ne pourrez résister à vos ennemis ; ils vous mettront en fuite et vous feront brûler tout vif[1] ». La chose arriva comme le Saint l'avait prédite. Valens livra combat, son armée fut défaite, il s'enfuit et se cacha dans une chaumière, où les barbares qui le poursuivaient mirent le feu et le réduisirent en cendres. Voilà quelle fut la fin misérable de cet empereur obstiné. Théophane ajoute que saint Isaac connut dans sa prison, par une permission particulière de Dieu, le moment auquel arriva cette funeste mort, et qu'il la divulgua sur-le-champ ; depuis ce temps il continua toujours son genre de vie admirable près de la ville de Constantinople, où il fut regardé comme un autre Elie, à cause non-seulement de la généreuse liberté avec laquelle il avait parlé à l'empereur, mais encore de ses austérités extraordinaires. Il fut, dit-on, en très-grande considération près de l'empereur Théodose le Grand, et assista, l'an 381, au concile œcuménique de Constantinople avec quelques autres abbés. Lorsqu'il vit la foi orthodoxe réhabilitée, il résolut de finir ses jours dans la so-

1. Liv. III des Rois, XXII.

litude ; mais il fut retenu par Saturnin et Victor, de ses geôliers devenus ses amis ; ils lui bâtirent hors de la ville une cellule où Isaac se retira avec ses disciples. Il y renouvela les exercices de la vie angélique dont il avait été détourné pour le bien de l'empire. Il conserva toujours, en toutes sortes d'événements, une admirable égalité d'esprit. Sa charité envers les pauvres était excellente, jusqu'à leur donner ses habits lorsqu'il en rencontrait quelqu'un qui fût dans le besoin. Enfin, se sentant proche de sa mort, il appela les religieux, et, les ayant exhortés à pratiquer la vertu, à travailler à leur perfection et à ne rien faire d'indigne de leur profession, il leur nomma un père pour les instruire et les gouverner, priant la Bonté divine de donner aux inférieurs l'esprit d'obéissance, et au supérieur la grâce de bien commander. On place sa mort vers l'an 383.

Théodoret, Socrate et Sozomène, rapportés par les Bollandistes.

SAINT JEAN D'ÉGYPTE

394. — Pape : Saint Siricius. — Empereur : Théodose le Grand.

> Si nous voulons nous reposer éternellement, il faut renoncer au repos temporel.
>
> Maxime des *Pères du désert.*

Nul solitaire, après saint Antoine, n'eut un plus grand renom de sainteté et ne fut plus vénéré que saint Jean d'Egypte, prophète et reclus en Basse Thébaïde.

Lyque ou Lycopolis, aujourd'hui Siout, près de la rive gauche du Nil, fut la patrie de saint Jean. Il apprit dans sa jeunesse le métier de charpentier et l'exerça jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Après quoi, touché du désir de ne travailler qu'à son salut, il renonça entièrement au siècle pour se retirer dans la solitude. Quoique les biens qu'il abandonna fussent peu de chose, on peut dire de lui ce que saint Jérôme dit de saint Pierre, qu'il quitta beaucoup, parce qu'il ne resta dans son cœur aucune affection pour les biens de la terre.

Ce premier sacrifice fut suivi de celui de sa propre volonté. Il se rangea sous la conduite d'un ancien solitaire pour s'exercer dans l'obéissance, et le servit avec tant d'humilité, de zèle, et même d'adresse, que le bon vieillard craignit qu'il n'agît ou par contrainte, ou par quelque affection naturelle, ce qui le porta à s'assurer de la pureté de ses intentions, en lui commandant des choses probablement impossibles, ou qui paraissaient choquer le sens humain.

La première qu'il lui ordonna, fut d'arroser deux fois le jour un bâton sec et à demi pourri, jusqu'à ce qu'il eût pris racine et poussé des feuilles et des branches. Cette épreuve dura un an, pendant lequel Jean ne se démentit jamais de son obéissance, quoiqu'il fût obligé d'aller chercher l'eau à deux milles de là.

Sa soumission aveugle fut connue des religieux des monastères voisins, où l'on ne faisait cas que de la pratique des vertus ; et plusieurs d'entre eux vinrent voir son supérieur pour s'en assurer par eux-mêmes, et s'édifier par

l'exemple d'un si excellent disciple. Comme ils lui en parlaient avec admiration, le vieillard appela Jean et lui dit en leur présence d'aller jeter par la fenêtre une fiole d'huile qui faisait toute leur provision : ce qu'il exécuta sur-le-champ, sans raisonner sur le besoin qu'ils en avaient.

Cassien, qui rapporte ces exemples de son obéissance, dit que Dieu l'en récompensa par le don de prophétie, auquel il l'éleva dans la suite. Jean s'exerça ainsi onze à douze ans dans le renoncement à sa propre volonté. Après quoi son père spirituel étant mort, il demeura environ cinq ans dans différents monastères pour s'y perfectionner toujours de plus en plus dans les vertus religieuses, et se retira enfin dans le désert pour y vivre en parfait anachorète.

Le lieu qu'il choisit pour sa retraite fut une montagne déserte à deux lieues de Lycopolis. Il s'y creusa une grotte dans une roche d'un accès difficile, et en boucha l'entrée, afin d'être moins détourné des exercices de la vie intérieure et contemplative. Il avait quarante ou quarante-deux ans lorsqu'il s'y retira, et il y demeura enfermé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, sans l'ouvrir à personne, excepté la dernière année de sa vie qu'il y introduisit Pallade, de qui nous avons appris son histoire.

Quelque désir qu'il eût de n'y vivre qu'avec Dieu, il ne put empêcher qu'on ne recourût à lui de toute part ; de sorte qu'il fut obligé de permettre qu'on bâtit un logement à quelque distance de sa cellule, afin que ceux qui le venaient voir y fussent à couvert des injures du temps, et qu'on y exerçât envers eux l'hospitalité, si fort recommandée dans l'Evangile. Mais il ne parlait que le samedi et le dimanche par la fenêtre qui lui servait à recevoir ce qui lui était nécessaire ; et il ne voulut jamais souffrir qu'aucune femme s'approchât de sa cellule.

La vie qu'il menait en ce lieu était toute céleste. Il vaquait sans cesse à la prière et à la contemplation ; son cœur détaché de la terre et affranchi des sollicitudes du monde, s'élevait à Dieu avec une liberté entière: et Dieu se communiquant à son âme à proportion de son dégagement, la remplissait par des lumières et des grâces très-abondantes. C'est à cette pureté de cœur que Rufin attribue le don de prophétie qu'il reçut, comme Cassien l'attribue à son obéissance ; elle peut lui avoir été accordée en faveur de l'une et de l'autre, puisqu'elles concourent toutes les deux à disposer merveilleusement une âme au plus intime commerce avec Dieu.

Dieu, qui le favorisa de grâces extraordinaires, comme nous le verrons bientôt, ne le dispensa pas de passer par la tentation, puisqu'il la fait servir à éprouver les plus grands Saints. Les démons s'efforcèrent souvent de le troubler pendant la nuit, pour l'empêcher de prier ou de prendre quelque repos ; et ajoutant l'insulte à la peine qu'ils lui causaient, ils lui apparaissaient le matin sous des figures sensibles, et feignaient de lui demander pardon du mal qu'ils lui avaient fait pendant la nuit.

Ces esprits de malice, toujours attentifs à profiter auprès des serviteurs de Dieu des moindres occasions de les séduire, eurent en une rencontre un petit avantage sur lui. Ils lui persuadèrent de prolonger son jeûne jusqu'à deux jours de suite, afin d'abattre plus aisément son esprit, en abattant tout à fait son corps, déjà usé de vieillesse, et épuisé par son abstinence ordinaire.

Le Saint, que l'amour de la pénitence eût porté à tout souffrir, donna dans l'illusion ; et lorsqu'à la fin du second jour il voulut se mettre à table, le démon se fit voir à lui sous la figure d'un Ethiopien hideux, et se jetant à ses genoux, lui dit, par une raillerie insultante : « Pardonnez-moi, s'il

vous plaît, c'est moi qui vous ai porté à ce long jeûne » ; à cet aveu, le Saint revint à lui, et quoique très-habile dans le discernement des esprits, il comprit à ce coup qu'il avait été séduit. C'est de Cassien que nous tenons ceci : il l'apprit de l'abbé Joseph, dans la conférence qu'il eut avec lui sur la nécessité d'user de discrétion. Mais cela ne servit qu'à conserver ce grand serviteur de Dieu dans une plus grande vigilance ; et cette faible victoire de l'artifice du démon, ne fut rien auprès de celles qu'il remporta toujours sur lui à son tour.

Il y avait trente ans qu'il vivait ainsi renfermé dans sa cellule, lorsqu'il reçut de Dieu le don de prophétie, avec tant d'abondance de lumière, que rien n'échappait à sa connaissance.

Plusieurs venant à lui, tant des pays éloignés, que du voisinage, il leur déclarait, quand il était nécessaire, ce qu'ils croyaient bien caché dans le fond de leur cœur ; et lorsqu'ils avaient commis quelque grand péché en secret, il leur en faisait la correction en particulier, avec zèle et avec douceur, pour les exciter à se repentir et à se corriger. Il annonçait aussi par avance si les débordements du Nil seraient grands ou médiocres, d'où dépendait la bonne ou la mauvaise récolte, et il avertissait les hommes, lorsqu'ils étaient menacés pour leurs péchés de la colère de Dieu, faisant connaître les crimes qui l'irritaient contre eux, et exhortant les pécheurs à prévenir sa juste vengeance par le repentir et le changement de vie.

Ce n'étaient là que les moindres objets de ses prédictions. Entre les autres qui firent plus de bruit, on peut compter celle de la défaite des Ethiopiens, lorsqu'ils entrèrent sur les terres de l'empire du côté de Sienne, la première ville qu'on rencontrait dans la haute Thébaïde en sortant de leur pays. Ils avaient d'abord taillé en pièces les troupes qu'on leur avait opposées, fait beaucoup de dégâts et emporté un riche butin. Il était à craindre qu'ils ne poussassent plus loin leurs conquêtes, parce qu'ils étaient de beaucoup supérieurs en nombre aux troupes romaines ; de sorte que le général qui commandait celles-ci, ne trouva de meilleure ressource que dans les avis et dans les prières de notre Saint.

Il vint donc le consulter sur ce qu'il avait à faire ; et le serviteur de Dieu lui répondit, en désignant le jour auquel sa prédiction devait s'accomplir, qu'il pouvait marcher sans crainte contre les ennemis ; qu'il remporterait ce jour-là sur eux une victoire complète, qu'il s'enrichirait de leurs dépouilles, et qu'il recouvrerait ce qu'ils avaient enlevé. L'effet suivit la prédiction ; et comme cet officier, au retour de son expédition, vint le remercier, il lui prédit encore qu'il serait en grand crédit auprès de l'empereur : ce que l'événement vérifia.

Un autre officier l'étant venu voir, sa femme, qu'il avait laissée enceinte, accoucha le même jour qu'il était arrivé à sa cellule ; mais elle était en danger de mourir. Sur quoi le Saint lui dit : « Vous rendriez grâces sans doute au Seigneur, si vous saviez qu'il vous a donné aujourd'hui un fils. Sa mère est en péril ; mais Dieu l'assistera, et vous la trouverez guérie. Retournez-vous-en chez vous en diligence ; vous arriverez le septième jour de la naissance de l'enfant. Faites-le nommer Jean. Nourrissez-le chez vous jusqu'à l'âge de sept ans, sans permettre qu'il ait aucune communication avec les païens ; et après ce temps, confiez son éducation à quelques solitaires pour l'élever dans une sainte et céleste discipline ».

Ses prédictions les plus fameuses furent celles qu'il fit à l'empereur Théodose le Grand, qu'il informa par avance, en diverses rencontres, des irruptions des barbares dans les provinces, du soulèvement des tyrans, des

moyens de les dompter, et de bien d'autres événements de son règne. Ce prince le fit principalement consulter sur deux ennemis qu'il eut à combattre. L'un fut le tyran Maxime, déjà victorieux des deux empereurs Gratien et Valentinien, dont il avait tué le premier en 383, et chassé l'autre de ses Etats en 387. Jean le fit assurer de la victoire. Théodose marcha sur sa parole, quoiqu'avec des troupes inférieures; défit Maxime en deux combats dans la Pannonie, passa les Alpes sans obstacle, le poursuivit et le surprit enfin dans Aquilée, où ses soldats lui coupèrent la tête.

Quatre ans après, Eugène s'étant emparé de l'empire d'Occident, par le crédit du comte Arbogaste, qui avait fait étrangler le jeune Valentinien, Théodose résolut de marcher contre lui pour venger la mort de ce prince. Eugène, qui s'y attendait, s'y prépara en païen par les superstitions de l'idolâtrie et de la magie. Il fit consulter un homme qui se mêlait de prédire l'avenir par des sortiléges. Les idolâtres de Rome faisaient aussi pour lui de grands sacrifices, fouillaient curieusement dans les entrailles des victimes, et croyaient trouver d'heureux présages. Mais Théodose, guidé par la véritable religion, chercha la vérité dans des sources plus pures. Il envoya en Thébaïde l'eunuque Eutrope, pour tâcher de déterminer saint Jean à le venir voir, ou de savoir de lui si c'était la volonté de Dieu qu'il prévînt le tyran, ou s'il devait attendre que le tyran vînt l'attaquer.

Eutrope exécuta sa commission en serviteur zélé. Il fit au Saint de fortes instances pour le porter à se rendre auprès de l'empereur; mais ne pouvant le persuader de quitter sa solitude, il apprit de lui que l'empereur remporterait la victoire; qu'elle serait plus sanglante que celle qu'il avait remportée sur Maxime; qu'il ferait périr le tyran; qu'il ne lui survivrait pas de beaucoup; qu'il mourrait en Italie, et laisserait à son fils l'empire d'Occident. Tout ceci s'accomplit à la lettre. Théodose marcha contre Eugène, et pensa d'abord être défait; car il perdit dix mille Goths à la première journée; mais le lendemain la victoire se déclara entièrement pour lui, et il parut évidemment qu'il ne la devait qu'aux prières du Saint, puisqu'il avait été en si grand danger de la perdre. La bataille se donna dans la plaine d'Aquilée le 6 septembre de l'an 394. Théodose n'y survécut que jusqu'au 17 janvier de l'année suivante, et laissa par sa mort l'empire d'Orient à Arcade, et celui d'Occident à Honorius ses fils.

Le don de prophétie que saint Jean avait reçu de Dieu fut accompagné de celui des miracles. Il en opéra même en son absence, surtout en faveur de quelques femmes, parce qu'il ne voulut jamais souffrir qu'aucune abordât sa cellule. Celle d'un sénateur étant devenue aveugle, ne cessait de presser son mari de la mener au Saint. Le mari, qui savait que le Saint ne le souffrirait jamais, ne trouva pas de meilleur expédient que de le venir conjurer de prier au moins pour elle. Il le fit, et lui envoya outre cela de l'huile qu'il avait bénite; la malade en ayant frotté ses yeux, recouvra la vue. Outre qu'il opérait des merveilles sans cette huile bénite, il s'en servait ordinairement, afin qu'on lui attribuât moins la guérison des malades, qu'à la vertu de la bénédiction C'est ainsi qu'il cachait par humilité la grâce qu'il avait reçue. Il en attribuait aussi les effets à la foi de ceux qui s'adressaient à lui, assurant qu'il n'était pas exaucé pour aucun mérite qu'il y eût en lui; mais seulement parce que Dieu voulait accorder de telles faveurs à ces personnes.

La ferme résolution qu'il avait prise de ne parler à aucune femme, donna lieu à une merveille singulière, et dont saint Augustin a fait grand cas. Un mestre de camp, qui conduisait des troupes à Sienne, où sa femme le sui-

vait, se rendit, à la sollicitation de celle-ci, à la cellule du Saint, pour obtenir de lui qu'il souffrît qu'elle y vînt aussi recevoir sa bénédiction; l'extrême désir qu'elle en avait, lui ayant fait courir de grands dangers. Saint Jean lui répondit qu'il n'avait jamais vu de femmes depuis qu'il s'était enfermé dans sa cellule, et que ce qu'il demandait était tout à fait impossible. L'officier ne se rendit point; il continua à le presser avec plus d'instances, assurant que s'il lui refusait cette grâce, sa femme en mourrait d'affliction, au lieu qu'en la lui accordant, elle recevrait un merveilleux avantage du bonheur de l'avoir vu.

Le Saint, admirant sa foi et sa persévérance, et ne voulant pas lui causer, ni à son épouse, le chagrin d'un refus entier, ni manquer d'ailleurs à sa résolution, lui dit : « Allez, votre femme me verra sans venir ici, et même sans sortir de sa maison ». L'officier se retira sur cette réponse, roulant dans son esprit quel en pouvait être le sens ; ce qui ne donna pas moins matière de réflexion à sa femme, lorsqu'il la lui rapporta ; mais la nuit, quand elle fut endormie, le Saint lui apparut en songe, et lui tint ce discours : « O femme, votre foi est grande, et m'oblige à venir ici pour satisfaire à votre prière. Je vous avertis néanmoins de ne pas désirer de voir le visage matériel des serviteurs de Dieu, mais de contempler plutôt des yeux de l'esprit leur vie et leurs actions. *Car la chair ne sert de rien; et c'est l'esprit qui vivifie.* Quant à moi, ce n'est point en qualité de juste et de prophète, ainsi que vous le pensez ; mais seulement en vertu de votre foi, qu'ayant prié pour vous, Dieu vous a accordé la guérison de tous les maux que vous souffriez en votre corps. Vous jouirez donc, vous et votre mari, à commencer d'aujourd'hui, d'une santé parfaite, et toute votre maison sera comblée de bénédictions; mais n'oubliez jamais tous les deux les bienfaits que vous avez reçus de lui. Vivez toujours dans sa crainte, ne désirez rien au-delà des appointements qui sont dus à votre charge, et enfin contentez-vous de m'avoir vu en songe, sans en demander davantage ».

A son réveil, cette femme raconta à son mari ce qu'elle avait vu et entendu, et lui détailla si bien les traits du visage du Saint, la couleur et la forme de son habit, et toutes les autres marques par lesquelles il pouvait être reconnu, qu'il ne put pas douter que le Saint ne lui eût apparu durant le sommeil ; ainsi plein d'étonnement il retourna à la grotte de saint Jean, lui raconta tout ce qui était arrivé à son épouse, lui rendit des actions de grâces, et après avoir reçu sa bénédiction, il poursuivit son voyage dans un contentement parfait.

Il faut parler à présent de la visite que lui firent Pallade et d'autres solitaires, et des admirables instructions qu'ils en reçurent. Pallade était dans le désert de Nitrie avec Evage son maître, Albin, Ammon et trois autres. Comme ils s'entretenaient un jour du bruit que faisait la réputation de saint Jean, Evagre témoigna qu'il eût eu une grande joie de savoir au vrai quelle était l'éminence de sa vertu, par quelqu'un qui fût capable de discerner son esprit et sa manière d'oraison.

Pallade se sentant assez de force pour faire le voyage, et s'en aller assurément par lui-même, car il n'avait alors que vingt-six ans, partit sans en rien dire à personne, et arriva enfin avec beaucoup de peine à la montagne du Saint. Outre qu'il y avait dix-huit journées de chemin, qu'il fit partie à pied, et partie par eau, comme c'était le temps de l'accroissement du Nil, durant lequel les maladies étaient fréquentes, il tomba malade comme bien d'autres.

Il trouva en arrivant que le vestibule de la cellule du Saint était fermé,

et apprit qu'on ne l'ouvrait que le samedi et le dimanche. Il attendit jusqu'à ce temps-là qu'il lui fût permis d'entrer, et il vit le Saint assis à sa fenêtre, au travers de laquelle il parlait à ceux qui s'approchaient. Aussitôt que le Saint le vit, il le salua et lui demanda par un interprète de quel pays il était ; quel sujet l'amenait, ajoutant qu'il lui paraissait de la compagnie d'Evagre.

Pallade satisfit à toutes ces demandes ; mais tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, le gouverneur de la province, nommé Alype, entra et s'approcha de saint Jean en grande hâte. Le Saint quitta alors Pallade, qui se retira à l'écart pour les laisser parler en liberté. Comme leur conversation était longue, Pallade commença à s'ennuyer d'attendre, et il s'éleva dans son cœur des sentiments de murmure, comme si le Saint eût fait trop peu de cas de lui et qu'il y eût, dans son procédé, acception de personnes ; de sorte qu'il songeait à se retirer tout à fait.

Le Saint connut à ce moment ce qui se passait dans son âme, et lui envoya son interprète, appelé Théodore, pour lui dire de ne point entrer en impatience, qu'il allait bientôt renvoyer le gouverneur. Cette parole fit rentrer Pallade en lui-même. Il reconnut combien le Saint était éclairé du ciel, puisqu'il avait pénétré dans ses pensées, et attendit sans peine que le gouverneur se fût retiré.

Alors saint Jean l'appela, et lui fit une douce correction sur le jugement qu'il avait porté, et le murmure intérieur auquel il s'était laissé aller ; après quoi, pour le consoler, il lui dit : « Ne savez-vous pas qu'il est écrit que ce ne sont pas les hommes en bonne santé, mais les malades qui ont besoin de médecin : je puis parler à vous quand je veux, et vous à moi, et quand je ne pourrai pas vous consoler, il y a d'autres pères et d'autres frères qui le peuvent faire. Mais ce gouverneur étant engagé sous la puissance du démon, dans les affaires temporelles dont il s'occupe, et étant venu à moi pour recevoir quelques avis salutaires, dans ce peu de temps qu'il a eu pour respirer, ainsi qu'un esclave qui fuit la domination d'un maître fâcheux et insupportable, quelle raison y avait-il que je le quittasse pour vous parler à vous, qui vous occupez continuellement de ce qui regarde votre salut ? »

Pallade, ensuite de ceci, le supplia de prier pour lui ; mais le saint vieillard lui donnant un petit soufflet, comme à son enfant, avec une gaieté douce et agréable, continua de lui parler en ces termes : « Vous ne serez pas exempt de peines, et vous avez déjà soutenu de grands combats dans la pensée de quitter votre solitude ; mais la crainte d'offenser Dieu vous a fait différer votre sortie. Le démon vous tourmente sur cela, et ne manque pas d'alléguer des raisons apparentes et des prétextes de piété. Il vous a représenté le regret qu'a votre père de votre absence, et que votre retour porterait votre frère et votre sœur à embrasser la solitude. Mais je vous annonce une bonne nouvelle, en vous assurant que l'un et l'autre sont en sûreté, puisqu'ils ont renoncé au monde, et que votre père vivra bien encore sept ans. Demeurez donc avec un cœur ferme et constant dans la solitude, et ne pensez plus à retourner pour l'amour d'eux à votre pays, puisqu'il est écrit : *Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, tourne la tête en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu* ».

Ces paroles consolèrent et fortifièrent beaucoup Pallade ; et le Saint lui ayant ensuite demandé avec la même gaieté, s'il ne désirait pas d'être évêque, il répondit que non, parce qu'il l'était déjà, puisque selon l'étymologie grecque, ce mot signifie un intendant et un surveillant. De quelle ville êtes-vous donc évêque ? lui dit le Saint. Je le suis, répondit Pallade en riant, de

la cuisine, de la dépense, de la table, car je veille avec soin sur toutes ces choses; voilà mon épiscopat et l'intendance que ma délicatesse m'a fait choisir. Cessez de railler, lui dit le Saint en souriant; car vous serez un jour évêque, et supporterez beaucoup de travaux et d'afflictions. Mais si vous voulez les éviter, ne sortez pas de votre solitude, puisque tandis que vous y demeurerez, personne ne peut vous ordonner évêque ».

Il éprouva dans peu d'années la vérité de cette prophétie : car, au bout de trois ans, étant menacé d'hydropisie, il consentit qu'on l'envoyât à Alexandrie, d'où, par les avis des médecins, il passa en Palestine et ensuite en Bithynie, où il fut fait évêque d'Hélénopolis. Il se trouva ensuite enveloppé dans la persécution que saint Jean Chrysostome souffrit, et fut onze mois caché dans une chambre fort obscure. Il se ressouvint alors que ce grand Prophète lui avait prédit les peines qu'il endurait.

Cependant le Saint, voulant l'encourager à souffrir patiemment sa solitude, lui dit qu'il y avait quarante ans qu'il vivait renfermé dans la sienne sans avoir jamais vu aucune femme, ni une seule pièce de monnaie, ni même vu manger personne.

Pallade retourna ensuite à Nitrie, où il raconta à Evagre et aux cinq autres, ce qu'il avait vu de cet homme admirable, et leur inspira par son récit un désir plus ardent de l'aller voir eux-mêmes; ce qu'ils firent deux mois après. Ils rapportèrent à leur retour à Pallade ce qui s'était passé dans leur visite; mais il ne l'a pas inséré dans son histoire.

Saint Jean rendit son esprit à Dieu étant à genoux et en oraison, après avoir passé *trois* jours de suite sans se laisser voir à personne.

On représente le saint solitaire arrosant un bâton sec : cette simplicité lui a valu le nom de *Jean l'Obéissant*.

Les Bollandistes et Bulteau croient que saint Jean d'Egypte mourut au mois de septembre ou d'octobre de l'année 394. Tillemont pense que ce pourrait être en mars ou avril de l'année 495. Les martyrologes, depuis le IXe siècle, inscrivent sa fête au 9 mars. Baronius dit que les Grecs la faisaient le 13 décembre; mais les Bollandistes soutiennent qu'ils ne la célèbrent pas du tout. — Voir les *Pères des déserts d'Orient*.

SAINT RUPERT OU ROBERT, ÉVÊQUE DE SALZBOURG (718).

Rupert ou Robert, qui gouverna l'église épiscopale de Worms, sous le règne de Childebert II, descendait de la famille royale des Francs. L'humilité, la mansuétude, la charité, la prudence, la perfection de la foi et de la piété, toutes les vertus brillaient en lui d'un éclat qui rehaussait encore l'illustration de sa naissance. Rempli de l'Esprit-Saint, il présenta à son troupeau dans sa personne un modèle achevé de sainteté, confirmant par sa vie et par tous ses actes ce qu'il avait enseigné par la parole. Sa piété parut d'une manière admirable dans l'assiduité avec laquelle il s'adonnait à l'oraison; sa prudence, dans la sagesse de ses conseils; sa justice, dans l'équité de ses décisions; son abstinence, dans le soin qu'il prenait de mortifier son corps par des jeûnes continuels. Il était si généreux et si bienfaisant à l'égard des pauvres, qu'il ne regardait comme à lui que ce qu'il avait donné aux malheureux et aux indigents.

Une vie si sainte produisit les fruits les plus abondants : c'est ce qu'attesta la conversion de tant de peuples que ses efforts firent entrer dans la voie du salut. Non-seulement les pays voisins, mais les contrées étrangères lui furent redevables de l'Evangile. Sur la réputation de sa sainteté et de ses miracles, Théodon, duc de Bavière, lui envoya une ambassade composée des premiers personnages de ses Etats, et le pria de vouloir bien visiter ses domaines, afin de l'éclairer, lui et ses peuples, des vérités de la foi. Rupert, quoique fatigué par de nombreuses persécutions, ne refusa point ce pieux et saint fardeau; et peu à peu il baptisa Théodon avec un grand nombre de principaux seigneurs et une immense multitude d'autres personnes. Il commença par fixer son siége

épiscopal dans un lieu appelé maintenant Salzbourg ; et le premier il construisit en cet endroit, en l'honneur de saint Pierre, prince des Apôtres, une église pourvue de tous les ministres que réclame l'exercice du culte divin. Alors il tourna toutes ses pensées vers la conversion du reste de la Bavière à la sainte religion de Jésus-Christ. Il s'associa donc douze compagnons de son zèle et de ses travaux ; et enfin, Dieu secondant ses pieux efforts, il amena ce pays à la foi, et mérita d'être appelé l'Apôtre de la Bavière. Après avoir fondé en divers lieux un grand nombre d'églises, et rempli parfaitement pendant plusieurs années les fonctions de l'épiscopat, il venait d'achever le saint Sacrifice, quand, le même jour de Pâques, il sentit sa fin approcher. Il fortifia le cœur de ses disciples par une dernière exhortation toute paternelle ; puis il passa au Seigneur pour aller jouir éternellement de la béatitude céleste.

Il y a une de ses reliques aux Louvencourt d'Amiens.

SAINT MATHIEU, MARTYR DE BEAUVAIS (fin du XIe siècle).

Parmi ceux qui, dans la guerre contre les Sarrasins, dit le vénérable Guibert, abbé, aimèrent mieux exposer leurs têtes aux épées, que de trahir leur foi, j'en ai choisi un dont je rapporterai la vie de préférence. Il suivait la profession des armes, s'appelait Mathieu, et était noble ; mais, de tous les hommes de sa parenté et de son rang, c'est celui que j'ai connu de mœurs le plus irréprochable. Je l'ai connu dès son enfance : je l'ai vu croître dans ces saintes dispositions. Il était originaire de la même paroisse que moi, d'Agnetz, près de Clermont en Beauvaisis ; il a, ainsi que ses parents, tenu un bénéfice dépendant de ma famille ; nous avons grandi ensemble, c'est dire assez que sa vie et son caractère me sont entièrement connus. Ayant été armé chevalier, il se fit remarquer entre tous par son habileté au métier des armes, tout en restant toujours étranger aux habitudes de désordre et de pétulance ordinaires à cette condition.

Cependant, comme un grand nombre de nobles prenaient la croix, il partit lui-même en Orient avec l'évêque Roger, avec Payen et d'autres Beauvaisiens. Il était fort estimé à la cour d'Alexis, empereur de Constantinople. Ses aumônes étaient si abondantes et ses prières si fréquentes, que sa vie paraissait être d'un évêque plus que d'un soldat. Lorsque je repasse dans ma mémoire son assiduité à l'oraison, la piété de ses discours, et sa charité, j'admire extrêmement sa persévérance dans la pratique du bien, mais je ne gémis pas moins sur mon insuffisance. Telle a été sa vie, qu'elle méritait de n'être couronnée que par le martyre. Je me glorifie, et tous ceux qui ont pu obtenir son amitié peuvent se glorifier, parce que quiconque l'a vu, reconnaîtra qu'il a connu un martyr.

Ayant été fait prisonnier par les Sarrasins, il fut sommé de renoncer à sa foi : alors il leur demanda un délai jusqu'au vendredi suivant. On le lui accorda volontiers, dans la pensée qu'une réflexion prolongée ébranlerait sa résolution. Le jour venu, les infidèles le pressèrent de nouveau ; mais il leur dit : Si vous avez pensé qu'en détournant pour un peu de temps le glaive suspendu sur ma tête, je n'ai voulu que prolonger ma vie de quelques jours, et non me ménager le bonheur et l'honneur de mourir le même jour que mon Seigneur Jésus-Christ ; si vous vous êtes trompés à ce point sur les sentiments d'un chrétien, il est temps que vous appreniez quels ils sont. Sus donc ! et tuez-moi selon votre désir ; pourvu que je donne ma vie à Celui qui donna la sienne pour le salut du genre humain, peu m'importe le reste. En disant cela, il tendit sa gorge au bourreau, et, décapité, il est envoyé vers le Seigneur, dont il avait voulu imiter la mort. Dans cette même croisade, un autre noble enfant de Beauvais, nommé Albéric, fut pareillement couronné du martyre.

Propre de Beauvais.

SAINT GUILLAUME TEMPIER, ÉVÊQUE DE POITIERS (1197).

Le bienheureux Guillaume, surnommé Tempier, dont la mémoire arrive aujourd'hui, est le troisième évêque de Poitiers de ce nom. Il fut d'abord chanoine régulier au monastère de Saint-Hilaire de la Celle. Il brilla tellement par sa piété et l'intégrité de ses mœurs, que, après avoir

passé par toutes les dignités de son monastère, il fut appelé à la chaire épiscopale par le commun et unanime suffrage du clergé et du peuple. Il s'opposa vigoureusement à la puissance laïque, qui envahissait alors presque partout les affaires ecclésiastiques. Pour la défense des droits de l'Eglise, il souffrit avec une invincible fermeté la calomnie et la persécution. Il s'envola dans le sein de la béatitude éternelle le 29 mars, l'an 1197.

Il fut enterré dans la chapelle de la bienheureuse Vierge Marie, derrière le principal autel de la basilique de saint Cyprien de Poitiers : il opéra de grands miracles. Son sépulcre fut fréquenté par un grand concours de peuple, venant demander la guérison de leurs infirmités. A cause des nombreux témoignages que Dieu donnait de sa sainteté, son culte s'établit publiquement, et s'étendit même hors du diocèse de Poitiers. Sa fête se célèbre dans tout l'Ordre des Chanoines réguliers. Son corps fut levé de terre et solennellement reconnu sur la fin du XVI[e] siècle. Plus tard il périt au milieu de nos discordes civiles, dans la destruction du monastère et de la basilique. Une seule portion des reliques, l'os fémoral, donné autrefois à l'église de Saint-Hilaire de la Celle, a été sauvé par des mains pieuses. Mgr Pie en a confié la garde aux Carmélites de Poitiers, qui habitent l'ancienne maison conventuelle des Chanoines réguliers. Le même prélat, digne successeur de saint Guillaume Tempier, a fait replacer dans le trésor de la cathédrale la crosse de notre Saint. — On invoquait saint Guillaume spécialement contre le flux de sang.

Propre de Poitiers.

XXVIII[e] JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Césarée, en Palestine, la naissance au ciel des saints martyrs Prisque, Malchus et Alexandre, qui, pendant la persécution de Valérien, demeurant dans une métairie des environs de cette ville, et ayant appris que les célestes couronnes du martyre s'y offraient à ceux qui les voulaient gagner, sentirent s'allumer dans leur cœur l'ardeur sacrée de la foi, et allant d'eux-mêmes trouver le juge, le reprirent hardiment de la cruauté qu'il exerçait contre les Saints, et furent aussitôt livrés par lui, pour le nom de Jésus-Christ, aux bêtes qui les dévorèrent. Vers 260. — A Tarse, en Cilicie, les saints martyrs Castor et Dorothée. — En Afrique, les saints martyrs Rogat, Successus et seize autres. — A Rome, saint SIXTE III, pape et confesseur. 440. — A Norcia, saint Spé, abbé, personnage d'une patience admirable, dont l'âme, lorsqu'il sortit de ce monde, apparut à tous les frères, montant au ciel sous la forme d'une colombe [1]. 517. — A Châlon-sur-Saône, en France, le décès de saint GONTRAN, roi des Francs, qui se donna tellement aux œuvres spirituelles, que laissant de côté les pompes du siècle, il distribua ses trésors aux églises et aux pauvres. 593.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Gall, en Suisse, le bienheureux TUTILON, moine de cette abbaye, qui cultivait les lettres et les arts en même temps qu'il s'acquittait très-diligemment de tous les devoirs de la vie religieuse. 898. — A Citeaux, le vénérable Harding, connu sous le nom de saint Etienne de Citeaux, troisième abbé de ce monastère, et instituteur de ceux de la Ferté, Pontigny, Clervaux, Morimond, et Bonnevaux en Viennois [2]. 1134. — A Tarbes, la fête de saint JUSTIN, qu'on croit avoir été le premier évêque de cette ville. Sa naissance au ciel est marquée le 1[er] mai. — A Tours, le 5 des calendes d'avril (28 mars), commémoration de la bienheureuse JEANNE-MARIE DE MAILLÉ, née d'une illustre famille et devenue veuve après la mort de son époux, avec lequel, comme on le rapporte, elle était

1. Le monastère que saint Spé bâtit avec ses propres biens était situé à Campi, à quelques lieues de Norcia, dans le duché de Spolète. Voir les *Dialogues* de saint Grégoire le Grand.

2. Voir au 17 avril.

demeurée vierge, elle se fit recevoir dans le Tiers Ordre de Saint-François, et après avoir brillé de l'éclat de toutes les vertus et de la gloire des miracles, elle prit son essor vers Dieu, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge. 1414.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Nési, en Sicile, saint Conon, moine, de l'Ordre de Saint-Basile, illustre par beaucoup de miracles [1]. 1236.

Martyrologe de Saint-Benoît. — L'octave de notre père saint Benoît, abbé.

Martyrologe de Cîteaux. — L'octave de saint Benoît... — Le jeudi avant le dimanche de la Passion, on lit en premier lieu : La solennité de la couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle fut instituée par saint Hugues, abbé de Bonnevaux, de l'Ordre Cistercien, après un grand miracle ; ensuite elle se propagea aux applaudissements de tous les hommes pieux par toute la France, dans les églises comme dans les Ordres religieux. — Le vendredi après le dimanche de la Passion, la fête des Sept Douleurs de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe de Saint-Dominique. — Saint Philet et ses compagnons, martyrs, sous l'empereur Adrien.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Vicence, le bienheureux Marc, de la ville de Sainte-Marie de Monte-Gallo, de l'Ordre des Mineurs, qui, après avoir soulagé les besoins des pauvres par l'institution de monts-de-piété en beaucoup de lieux, brûlant de zèle pour le salut des âmes, s'endormit dans le Seigneur le 19 mars [2].

Martyrologe de Saint-Augustin. — A Monticiano, diocèse de Sienne, le bienheureux Antoine de Patrizzi, confesseur de notre Ordre, d'une naissance illustre, et qui fut encore plus illustre par ses vertus [3].

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Jérusalem, saint Hésychius, prêtre, auteur de plusieurs homélies, et disciple, à ce que l'on croit, de saint Grégoire de Nazianze [4]. An 434. — Chez les Grecs, saint Hilarion, le jeune, abbé du monastère de Pélécète, dans l'Asie-Mineure. Le titre de thaumaturge lui a aussi été attribué. Vers le IXe siècle, probablement. — A Amasée, dans le Pont, saint Basilée, évêque, dont le corps fut retrouvé sur la révélation d'un ange et enterré avec honneur. Il avait été précipité dans la mer par ordre de Licinius. 319. — A Roth, en Souabe, le bienheureux Guillaume, religieux Prémontré, parvenu à un tel degré de sainteté que ses frères l'appelaient l'ange de la maison. 1588.— A Nieder-Munster, en Alsace, sainte GUNDELINDE, abbesse. VIIIe s.

SAINT SIXTE III, PAPE

440. — Empereur d'Occident : Valentinien III.

Sixte, troisième du nom, romain, fils de Sixte, devint évêque de l'Eglise romaine après la mort de saint Célestin ; aucun trouble dans la ville ne signala son avénement, salué par le peuple avec une unanimité admirable. N'étant encore que prêtre, il reçut les chaleureux éloges de saint Augustin, pour avoir le premier, au milieu d'une nombreuse assemblée, lancé l'anathème aux Pélagiens, et aussi pour avoir combattu fortement leur erreur dans ses écrits. A peine eut-il pris en main le gouvernail du sacerdoce romain, qu'il envoya à toutes les Eglises d'Orient et d'Occident les canons du concile d'Ephèse contre Nestorius, confirmant de son autorité

1. On l'invoquait à Nési contre les maux d'oreilles.
2. Voir notre *Palmier séraphique*, t. III.
3. Il mourut en 1311, et ce n'est qu'en 1804 que Pie VII permit de lui rendre un culte public.
4. Il existe de grandes difficultés sur les divers auteurs ecclésiastiques du nom d'Hésychius. Voir Dom Ceillier, t. VI et XI, et la *Patrologie grecque* de Migne, t. XCIII.

apostolique le dogme des deux natures qui demeurent dans le Christ parfaitement, sans être contraires à l'unité de la personne du Fils de Dieu, qu'il faut croire aussi. Il écrivit sur le même sujet aux évêques d'Orient, à Nestorius lui-même, leur envoyant des décisions et des sentences qui tranchaient jusqu'aux racines de l'erreur ; il écrivait par exemple à l'évêque Jean, d'Antioche : « Il ne faut rien permettre à la nouveauté, parce qu'il convient de ne rien ajouter à l'antiquité. La foi des anciens est parfaitement claire : qu'aucun alliage impur ne souille notre croyance ». La primauté des Papes est clairement établie dans ses lettres aux évêques d'Orient. Il y est dit que le souverain Pontife est chargé du soin de toutes les églises du monde, que l'on ne peut sans crime abandonner la foi de l'Eglise apostolique et romaine, où saint Pierre continue d'enseigner par ses successeurs ce qu'il avait appris de Jésus-Christ.

Il eut une vision dans laquelle l'apôtre Pierre lui apparut avec saint Apollinaire, son disciple, premier évêque de Ravenne ; ils lui indiquèrent quel prélat ils devaient donner à cette église ; Pierre, diacre de l'église de Forocornelium (Imola), fut celui qu'il mit à la tête de l'église de Ravenne, malgré les habitants ; c'est lui que sa merveilleuse éloquence fit surnommer Pierre Chrysologue, et qui devint non moins célèbre par sa sainteté que par sa doctrine. Sixte, pour n'avoir pas voulu aliéner une propriété de l'Eglise, et parce qu'il s'efforçait de soulager les citoyens qui étaient dans la gêne, s'attira la haine d'Anicius Bassus, ex-consul, et du patrice Marinien. Ces hommes l'ayant honteusement calomnié, il voulut que sa cause fût jugée dans un concile. Une réunion de cinquante-six évêques eut lieu dans la basilique hélénienne, qui est nommée *Sessorianum Atrium ;* en présence de l'empereur Valentinien, de tout le clergé et du Sénat, Sixte fut déclaré innocent, et Bassus et Marinien condamnés comme calomniateurs, et proscrits ; en outre, les biens de Bassus furent adjugés à l'Eglise : celui-ci étant mort dans l'espace de trois mois, par un effet de la vengeance divine, Sixte rendant le bien pour le mal, de ses propres mains entoura son corps de bandelettes, l'embauma de parfums et l'ensevelit dans la basilique de l'apôtre Pierre, dans le sépulcre de ses ancêtres.

Ce vénérable Pontife exécuta de grandes et belles choses dans l'intérieur de Rome ; il donna aux églises des vases d'argent et d'or, et des revenus considérables. Saint Célestin Ier, son prédécesseur, avait fait commencer une mosaïque représentant la session du concile d'Ephèse où le dogme de la maternité divine de Marie avait été solennellement proclamé. Cette œuvre d'art fut achevée par saint Sixte III. On la voit encore aujourd'hui dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Sur un trône, au milieu des Pères assis par ordre de dignité hiérarchique, se trouve un exemplaire des Evangiles. Au bas, on lit une inscription grecque, dont voici le sens : « Le saint synode d'Ephèse, sous Théodose le jeune, composé de 200 évêques, fut réuni contre Nestorius, qui divisait le Christ en deux personnes et refusait à Marie le titre de Mère de Dieu. Le saint synode a défini et proclamé que le Fils unique de Dieu est descendu du ciel, qu'il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit au sein de la Vierge Marie, qu'il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres, par une union hypostatique, que dès lors la Sainte Vierge est mère de Dieu. En conséquence, Nestorius a été frappé d'anathème ». Le pape saint Sixte III changea l'ancien vocable de la basilique Libérienne en celui de Marie, Mère de Dieu, laissant ainsi un double monument de la foi catholique au dogme de la maternité divine proclamé à Ephèse. Les mosaïques décoratives exécutées par l'ordre de saint Sixte III sur l'arcade princi-

pale de Sainte-Marie-Majeure et à la voûte de la grande nef existent encore. En même temps qu'il affirmait, par une œuvre immortelle, le dogme de la maternité divine, saint Sixte III faisait graver sur les tables de marbre du baptistère de Constantin, à Saint-Jean-de-Latran, l'expression de la foi catholique, relativement au péché originel, dont les Pélagiens niaient l'existence. Il fit poser au-devant de la basilique Constantinienne une ornementation qui n'existait pas auparavant, et qui consistait en épistyles de marbre et en colonnes de porphyre, préparés mais non disposés par l'empereur Constantin ; le Pontife les fit ériger, et ajouta une inscription en vers. A sa demande, l'empereur Valentinien rétablit dans la même basilique Constantinienne le comble d'argent qui avait été enlevé par les Goths. Sixte acheva sa carrière en ce monde l'an 440 ; il fut enseveli sur la voie Tiburtine, dans une crypte, auprès de saint Laurent, martyr. En une ordination qui eut lieu au mois de décembre, il créa vingt-huit prêtres et douze diacres ; il envoya des évêques en divers lieux et gouverna l'Eglise pendant sept ans et onze mois.

Diverses *Histoires de l'Eglise et des Papes.*

SAINT GONTRAN, ROI DE BOURGOGNE

525-593. — Papes : Jean Ier ; Grégoire le Grand.

> La grâce surabonda où le péché avait abondé.
> *Rom.*, v, 20.
>
> Les Saints qui ont eu des violentes passions à vaincre et des crimes à expier, nous encouragent à combattre vaillamment ; ils enlèvent aussi toute excuse à notre lâcheté native qui se persuade volontiers que la perfection est le fruit d'un caractère naturellement vertueux. *Saints de Dijon.*

Gontran [1] était fils de Clotaire Ier, roi des Francs, et d'Ingonde ou Indegonde, sa troisième femme, et petit-fils du grand Clovis. Clotaire mourut en 561, laissant quatre fils qui se partagèrent ses Etats. Caribert eut le royaume de Paris ; Chilpéric celui de Soissons ; Sigebert celui de Metz, et notre Gontran celui d'Orléans avec la Bourgogne. Il préféra pour sa capitale Châlon-sur-Saône.

Il ne fut ni heureux mari, ni heureux père. On croit généralement que Vénérande, dont il eut un fils, n'était pas sa femme légitime. Ce fils, nommé Gondebaud, mourut jeune et par le poison. Ensuite, il épousa Marcatrude, fille de Magnacaire, qui lui donna encore un fils : il mourut aussi en bas âge, et sa mort fut bientôt suivie de celle de sa mère, qui s'était attirée l'indignation de Dieu et du roi, son mari, en faisant empoisonner le petit Gondebaud. Enfin, il prit en mariage Austrechilde, dont il eut Clotaire et Clodomir : mais le premier ne vécut que dix ans, et le second quatre : ainsi le roi se trouva sans enfants et sans héritiers. Au reste, parmi ces afflictions domestiques, il retint toujours la force et la constance d'un véritable chrétien ; et comme saint Paul écrit que toutes choses contribuent à la sanctifi-

1. Gontram ou Guntchramme.

cation des élus, il s'en servit avantageusement pour s'humilier davantage devant Dieu, et pour s'attacher à lui plus parfaitement. Dégoûté du mariage, après la mort de la reine Austrechilde, il ne voulut pas contracter une autre alliance, soit par amour de la continence, soit pour être plus libre de s'adonner à la pratique des bonnes œuvres propres à son rang. De si beaux exemples sanctifièrent sa famille. Ses deux filles Clodoberge et Clodehilde renoncèrent aux vanités du monde et consacrèrent à Dieu leur virginité.

Il eut de grandes affaires à démêler avec ses frères, avec ses neveux et avec des étrangers : mais il s'y comporta toujours avec une droiture, une générosité et une grandeur d'âme tout à fait extraordinaires. L'aîné de ses frères étant mort sans enfants mâles, sa succession devait être partagée entre notre Saint, Chilpéric et Sigebert : comme cela ne put se faire sans de grandes contestations, il fit assembler un concile à Paris, pour terminer les choses à l'amiable et sans guerre, et s'en rapporta au jugement des évêques qui s'y trouvèrent. On convint de certaines conditions auxquelles les trois rois s'obligèrent par serment; mais il fut seul à les garder. Ses frères étant tous deux morts malheureusement, peut-être, comme il le croyait, en punition de leur manque de foi, il oublia les sujets de mécontentement qu'il pouvait avoir contre eux, et eut soin de leurs enfants comme des siens propres. Il n'imita pas en cela l'ambition de son père, qui, pour avoir la portion de Clodomir, son frère, s'était défait des petits princes ses héritiers; mais, se contentant de la part qui lui était échue, il tâcha de conserver à ses neveux celles que leurs pères leur avaient laissées en mourant.

Il prit même la tutelle de Clotaire II, fils de Chilpéric, et âgé seulement de quatre mois, le fit baptiser à Nanterre, auprès de Paris, avec une grande solennité ; le tint sur les fonts de baptême, lui donna le nom de Clotaire, et le mena par toutes les villes des Etats de son père, afin de l'y faire reconnaître pour roi et pour légitime Seigneur. Il ne fut pas moins favorable aux enfants de Sigebert. Ingonde, sa fille, avait été mariée à saint Herménigilde, fils de Leuvigilde, roi des Visigoths, en Espagne : et après mille traitements indignes que Goswinde, belle-mère de son mari, lui avait fait souffrir, après le martyre du même saint Herménigilde, son époux, elle avait été contrainte de s'enfuir, et de se mettre entre les mains des Romains avec un fils unique qu'elle avait, et était morte en Afrique. Saint Gontran, animé d'un saint zèle et d'une juste colère, voulut venger cette bonne nièce, qui n'avait été persécutée que pour la foi ; il envoya de grandes armées en Espagne, et fit beaucoup de prières pour l'heureux succès d'une expédition qui paraissait si équitable. Si la chose ne réussit pas comme il l'espérait, si ses armées périrent misérablement par la mauvaise intelligence des chefs et par une surprise des Visigoths, cela ne diminua rien de son mérite et de sa gloire, car il n'en a pas moins fait paraître son zèle pour la religion et pour l'honneur de Dieu, et sa générosité à soutenir les justes intérêts de ses proches. Ce fut une secrète conduite de la Providence de Dieu, qui, d'un côté, était irrité pour les sacriléges et les impiétés que les armées de Gontran avaient commises dans leur marche, à son insu ; et, de l'autre, voulait faire voir qu'il se réserve à lui seul la vengeance du sang des martyrs.

Pour ce qui est de Childebert, fils du même Sigebert, il l'adopta, et l'institua son héritier et successeur de tous ses Etats : et quoique ce jeune prince en usât depuis fort mal avec lui, et payât ses bontés d'ingratitude, néanmoins, attribuant cette mauvaise conduite à la malice de ses conseillers plutôt qu'à lui-même, il lui pardonna tout fort aisément et le mit en posses-

sion de son royaume ; nous pouvons ainsi le comparer à David, qui aimait son fils Absalon, et voulait mourir pour lui, lors même que ce fils dénaturé tâchait de lui ôter la vie.

Si saint Gontran fut si bon envers les enfants de ses frères, il ne le fut pas moins envers Frédégonde et Brunehault, femmes si décriées dans notre histoire. Car, quoique Frédégonde eût plusieurs fois attenté à sa vie, et qu'il eût mille autres sujets d'indignation contre elle, il ne voulut jamais la livrer à son neveu Childebert, qui la voulait faire mourir, comme celle qui avait fait assassiner son père ; saint Gontran n'oubliait pas qu'elle était femme de Chilpéric, son frère, et mère de Clotaire, son neveu. Et pour Brunehault, femme de Sigebert et mère de Childebert, il en souffrit avec une patience invincible une infinité d'injures et de perfidies.

Mais ce qui est le plus recommandable en ce grand prince, c'est son respect pour les évêques et pour les prêtres ; son zèle pour la conservation et pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique ; son soin infatigable pour la bonne police de son Etat et pour l'observation des lois anciennes ; sa magnificence pour la construction et la dotation des églises et des monastères, et sa tendresse pour les pauvres et les malheureux. Etant devenu tuteur de Clotaire II, il se servit avantageusement de l'autorité que cette tutelle lui donnait dans la Neustrie, pour faire rétablir saint Prétextat, archevêque de Rouen, sur son siége. Il appelait ordinairement les plus saints évêques de ses Etats à son conseil ; il était persuadé que, plus dégagés de leurs intérêts propres, ils étaient aussi plus zélés pour le bien public et plus tendres pour les misères et les nécessités du peuple. Quelques prélats d'Aquitaine avaient favorisé Gombault, qui se disait faussement fils de Clotaire Ier et, sous cette qualité prétendue, voulait se faire reconnaître pour roi dans une partie du royaume de notre Saint. Il avait d'autant plus de raison de les punir, qu'étant plus éclairés que ses autres sujets, ils devaient reconnaître plus facilement cette imposture ; néanmoins, après leur en avoir fait une douce réprimande qui les couvrit de honte, aussi bien que le souvenir de leur trahison, il leur pardonna et les reçut même à sa table. Il oublia aussi sans peine la faute de Théodore, évêque de Marseille, et celle de Pallade, évêque de Saintes, qui avaient favorisé un parti contraire à ses droits. Saint Grégoire de Tours raconte lui-même le favorable accueil qu'il lui fit trois ou quatre fois, quoiqu'il le vînt trouver en faveur de quelques princes et seigneurs qui l'avaient offensé.

En l'année 567, Gontran avait eu une occasion bien douloureuse de manifester son zèle pour l'honneur et la discipline de l'Eglise. Les siéges épiscopaux d'Embrun et de Gap étaient occupés par deux frères, Salonius et Sagittaire. Ils avaient été disciples de saint Nizier, de Lyon, qui les avait ordonnés diacres, trompé par ce masque de vertus dont l'ambition sait se parer pour arriver aux honneurs. Le masque tomba dès qu'ils furent parvenus à l'épiscopat et ils allièrent avec le ministère le plus saint, la vie la plus criminelle. Gontran fut vivement affligé de ces scandales, d'autant plus funestes qu'ils venaient de plus haut. Plusieurs fois déposés et plusieurs fois rétablis sur leur siége par la bonté de Gontran, ils abusèrent constamment des dons de Dieu et de l'indulgence des hommes. Enfermés une dernière fois dans la basilique de Saint-Marcel, ils parvinrent à s'échapper. Sagittaire fut tué dans une bataille, les armes à la main contre son Prince. Dieu, en permettant cette chute effrayante, rappelait à notre Saint que celui qui commande aux autres doit prendre garde de tomber lui-même.

Comme il était persuadé que la plupart des maux qui sont dans les Etats,

viennent de ce que la discipline ecclésiastique est négligée, et de ce que les prélats abandonnent leur troupeau pour vaquer à des affaires séculières, il fit célébrer plusieurs conciles, et principalement à Lyon, à Valence, à Châlon et à Mâcon, où l'on fit des règlements très-salutaires pour le bien de l'Eglise; il publia un édit, daté de la vingt-quatrième année de son règne, et adressé à tous les évêques et à tous les juges des provinces de son obéissance; il y exhorte les évêques à veiller à la prédication de la parole de Dieu, et à exercer eux-mêmes leur charge sans les commettre à des vicaires, et à prendre soin de corriger et de gouverner saintement le peuple de Dieu; quant aux juges, il leur commande d'administrer soigneusement la justice sans se laisser corrompre par faveur ni par argent. L'archevêché de Bourges étant venu à vaquer, plusieurs briguèrent cette charge auprès de Gontran et lui offrirent même des présents pour l'obtenir; maïs il leur fit cette sage réponse digne d'un roi très-chrétien : « Ce n'est pas notre coutume de vendre le sacerdoce, ni la vôtre de l'acquérir par des présents; car, en le faisant, nous encourrions l'infamie d'un honteux trafic; et, pour vous, vous mériteriez d'être comparés à Simon le magicien ». Ainsi, sans s'arrêter à leurs brigues, il choisit pour cette dignité Sulpice, surnommé Sévère.

Il avait un profond respect pour le droit d'asile, dont jouissaient alors les églises et les monastères. Un assassin, soudoyé par Frédégonde, s'étant caché dans l'église Saint-Marcel, fut découvert au moment où il allait exécuter son criminel dessein. Gontran ne permit pas qu'on le mît à mort. Il prit sous sa protection une jeune fille qui s'était réfugiée dans la même église, après avoir tué le duc Amolon qui attentait à son honneur. Les généraux qu'il avait envoyés en 586 contre les Visigoths d'Espagne ayant été entièrement défaits, cherchèrent un asile dans la basilique de Saint-Symphorien d'Autun, afin d'éviter la juste colère de ce Prince assez prompt dans le premier mouvement. Gontran s'étant rendu en cette ville pour la fête de saint Symphorien, les généraux eurent permission de paraître devant lui. Le Prince leur fit un discours où se peint fidèlement son caractère. Après leur avoir rappelé les excès dont ils s'étaient rendus coupables, il ajouta : « On n'obtient pas la victoire par de tels sacriléges. N'en doutez pas, c'est là ce qui affaiblit nos bras dans le combat, ce qui émousse nos épées et rend inutiles nos boucliers. Si c'est ma faute, que Dieu me punisse ! Mais si c'est vous qui méprisez mes ordres, il faut que vos têtes soient abattues, pour servir d'exemple à toute l'armée....., il vaut mieux faire mourir quelques-uns des chefs que d'exposer toute une nation aux traits de la colère de Dieu ». Malgré ces effrayantes menaces, ce roi plein de clémence se contenta de priver de leur charge quelques-uns de ces ducs.

Ce saint roi était véritablement un prince de paix : il eut toujours grand soin de la conserver parmi son peuple, de la rétablir dans toute la France entre ses frères et ses neveux, lorsqu'il la vit rompue. Ses sujets ne furent point opprimés durant son règne. Ayant pris la régence des Etats de Chilpéric, son frère, sous la minorité de Clotaire, il en bannit les exactions, et eut soin de faire indemniser ceux qui avaient été dépouillés de leurs biens dans le règne précédent.

Ses aumônes étaient grandes et continuelles.

Il se distingua surtout par la magnificence de ses fondations. Il donna plusieurs riches domaines au monastère de Saint-Symphorien d'Autun et à celui de Saint-Bénigne de Dijon. Il établit à Dijon la psalmodie continuelle sur le modèle du monastère d'Agaune [1], où les moines divisés en plusieurs

1. Saint-Maurice, en Valais.

chœurs se relevaient les uns les autres pour chanter jour et nuit les louanges de Dieu. Il fonda dans le faubourg oriental de Châlon le grandiose monastère de Saint-Marcel. Genève lui doit la belle basilique de Saint-Pierre bâtie à la place d'un temple d'Apollon. On croit avec assez de vraisemblance qu'il fonda l'abbaye de Saint-Valérien à Tournus. L'église de Mâcon eut aussi part à ses largesses; il lui donna Romenay et réunit à Saint-Vincent les abbayes de Saint-Clément, Saint-Etienne, Saint-Laurent qui existaient dès le IVe siècle. Voilà pour la Bourgogne proprement dite. — Il donna le désert des Vosges au moine irlandais saint Colomban, qui alla y fonder Luxeuil (585). — En Franche-Comté, plusieurs établissements monastiques ont eu Gontran pour fondateur. C'est ainsi qu'on lui attribue l'établissement du prieuré de Saint-Amour. « Gontran », dit la légende, « ressentant une très-grande piété envers les martyrs de la légion Thébaine et voulant vénérer leurs reliques, entreprit vers le milieu du VIe siècle un pèlerinage à Saint-Maurice en Valais. Le clergé et les citoyens, touchés de la piété du Prince, lui donnèrent les reliques insignes de saint Amour et saint Viatre, soldats de cette légion qui avaient été massacrés pour la foi. Aussitôt le Prince promit d'offrir ces reliques à la première ville de son royaume qu'il rencontrerait à son retour. Or, quand il arriva à Vincelle, au mois d'août, il se souvint de sa promesse et gratifia cette ville des précieuses reliques. Depuis ce temps, ce lieu, situé dans le diocèse de Saint-Claude, a reçu le nom de Saint-Amour[1] ». D'après certaines chroniques, le roi Gontran aurait élevé dans la même province un monastère plus important encore que celui de Saint-Amour; il serait le vrai fondateur de la célèbre abbaye de Baume-les-Dames. Mais aucune province de l'ancien royaume de Bourgogne ne reçut du saint roi Gontran des bienfaits aussi grands et aussi durables que la Maurienne, en Savoie. Dès les premières années de son règne, il apprit par la renommée les nombreux miracles qui s'opéraient auprès des reliques de saint Jean-Baptiste, apportées d'Alexandrie par sainte Thècle. Sa piété en fut touchée et il résolut de donner un témoignage éclatant de sa dévotion envers le Précurseur. Il envoya dans la ville de Maurienne des officiers chargés d'y faire construire une église digne du précieux dépôt qu'elle devait recevoir; quand elle fut achevée, il invita saint Isiche II, archevêque de Vienne, à en faire la consécration qui eut lieu vers l'année 565, la quatrième du règne de Gontran. La Maurienne avait déjà été démembrée du diocèse de Turin et réunie à celui de Vienne. Des événements politiques dont nous devons dire deux mots n'avaient pas été étrangers à cette séparation. Le Seigneur, qui aime à purifier dans le creuset de l'affliction la vertu de ses serviteurs, permit que dans le temps même où Gontran faisait tous ses efforts pour épargner à son royaume les horreurs de la guerre, les Lombards vinssent mettre à feu et à sang plusieurs de ses provinces. Ces Barbares, dont une partie était encore païenne et l'autre infectée de l'hérésie arienne, firent une première incursion dans les Gaules en 568, l'année même de leur établissement en Italie. Ils franchirent les Alpes et dévastèrent le Haut-Dauphiné. En vain Gontran leur opposa une armée commandée par Périce; elle fut taillée en pièces et les Lombards retournèrent en Italie, chargés de butin. Enhardis par ce succès, ils crurent que rien ne pourrait leur résister, et presque chaque année la France les vit passer la frontière. Gontran envoya contre eux le patrice Mommol, qui était le plus grand homme de guerre de ce temps-là. Plus habile et plus heureux, il les défit et passa presque toutes leurs troupes au fil de l'épée. Après l'expulsion des

1. *Ordo* du diocèse de Saint-Claude, an. 1852.

Lombards, Gontran voulut compléter son œuvre, en établissant un siége épiscopal dans la ville de Saint-Jean et en séparant ainsi les vallées de Maurienne et de Suse, du diocèse de Turin. Celui-ci appartenant aux Lombards, Gontran dut naturellement désirer de soustraire ses sujets à une juridiction spirituelle étrangère et à des relations trop fréquentes avec des barbares qui, en Italie, dépouillaient les églises, tuaient les prêtres, ruinaient les villes, et qui venaient de porter le massacre et l'incendie dans ses provinces. Néanmoins son zèle pour le bien spirituel de ses peuples et sa dévotion envers saint Jean-Baptiste eurent certainement la plus grande part dans la fondation de cet évêché qui eut un Saint pour premier évêque, c'est-à-dire saint Felmase.

Après la destruction de l'armée lombarde, Gontran s'appliqua à réparer les désastres de l'invasion. Ce fléau avait cessé, quand un autre vint jeter la désolation dans les Gaules. Grégoire de Tours sortant un jour du palais de Chilpéric, roi de Soissons, et frère de Gontran, rencontra dans la cour saint Salvi, évêque d'Albi. Après qu'ils eurent conversé quelque temps à l'écart, Salvi dit en montrant le palais : « Voyez-vous sur le toit de cette maison, ce que j'y remarque ? — J'y vois », répondit Grégoire, « les nouveaux ornements que le roi y a fait placer depuis peu ». Salvi lui demanda s'il ne voyait pas autre chose. — Non, répondit Grégoire, qui croyait que le saint évêque voulait plaisanter. — Et moi, dit Salvi, en jetant un profond soupir, je vois le glaive de la justice divine tiré du fourreau et suspendu sur cette maison. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. En 580, il y eut des tempêtes, des incendies, des inondations, des tremblements de terre. Ces fléaux furent suivis d'une dyssenterie contagieuse appelé *feu* de Saint-Antoine et qui n'est probablement rien autre que le choléra moderne. Après avoir désolé les provinces de Chilpéric, la contagion envahit le royaume de Bourgogne ; le saint roi fit alors faire une distribution de tout ce qui était nécessaire pour l'assistance des pauvres et veilla à ce qu'on prît un soin très-particulier des malades. Il passa les nuits en prières, jeûna, veilla ; enfin, il se présenta à la justice divine comme une victime publique pour ses sujets. — Ceux-ci le regardaient avec vénération et respectaient plus encore en lui la qualité de Saint que celle de Souverain. On lui arrachait les franges de ses vêtements pour les appliquer aux malades : une femme en guérit son fils d'une fièvre quarte, on lui amenait même des possédés, et Grégoire de Tours dit avoir été témoin du pouvoir qu'il avait sur eux.

Peu de rois furent aussi populaires. Il visitait ses sujets dans leur maison et s'asseyait à leur table ; quand il entrait dans une ville, le peuple sortait en foule au-devant de lui, en criant : *Noël, Noël, vive le Roi !*

Sa dévotion, qui avait toujours été fort grande, s'augmenta encore aux dernières années de sa vie ; il y redoubla ses aumônes, ses austérités et ses prières, et notre martyrologe assure qu'il s'adonna entièrement aux exercices d'une vie parfaitement chrétienne et spirituelle. C'est dans ces saintes pratiques qu'il eut le bonheur de finir sa vie, pour aller régner avec Jésus-Christ dans le ciel, comme il l'avait fait régner par sa piété sur la terre. Il mourut à Châlon, le 28 mars de l'an 593. Saint Grégoire de Tours parle des miracles de ce saint monarque, et dit qu'il a vu souvent des possédés délivrés en son nom. Il fut enseveli dans l'abbaye de Saint-Marcel, qu'il avait fondée.

Toutes les actions de Gontran ne furent pas saintes : ainsi on lui reproche les mœurs de sa jeunesse ; on l'accuse d'avoir fait mourir, par complaisance pour sa dernière femme Austrechilde, sous de légers prétextes, deux frères de Marcatrude, sa femme précédente ; on ne considère pas non plus

comme juste la mort de deux médecins d'Austrechilde qui n'avaient pu guérir cette princesse, et celle de son chambellan Chundon; mais on ratifiera le titre de bon, que lui donne le peuple, et celui de saint qu'il a dans l'Eglise; on le considérera comme un prodige de piété, de douceur, de générosité, si l'on considère qu'il pleura les fautes dont nous avons parlé; qu'il pardonnait constamment les injures, ne répondait que par des bienfaits à l'ingratitude et aux attentats de ses belles-sœurs; qu'il avait en vue la justice, la vérité, le bonheur de ses sujets, chez ce peuple franc où le meurtre était une habitude et ne se punissait que par quelques pièces de monnaie, à une époque où « un jour ne se passait pas sans meurtre, une heure sans lutte, un instant sans deuil », dit Grégoire de Tours. Dans le cœur de Gontran le christianisme vainquit la barbarie : il fit pénitence de ses péchés, il se corrigea, il n'agit plus que par crainte et amour de Dieu, et cela dans les circonstances les plus difficiles; il devint chaste dans un siècle immoral et féroce : il fut un Saint.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT GONTRAN.

Son tombeau était presque entièrement ruiné lorsque, vers l'an 1435, Jean Rolin, prieur de Saint-Marcel, lui éleva dans une chapelle de la même église un magnifique mausolée. Ainsi fut ranimée la mémoire du saint roi dans l'esprit des peuples de Bourgogne. Il lui érigea aussi une statue qui se voit encore à l'entrée de l'église Saint-Marcel. Au XVIe siècle, les Huguenots ruinèrent le tombeau et la chapelle; ils jetèrent au vent les cendres de saint Gontran, brisèrent et dissipèrent ce qui restait de ses os, à la réserve de son crâne que l'on sauva de leur fureur et que l'on conservait naguère dans un chef d'argent. La cathédrale de Saint-Jean de Maurienne avait, on ne sait à quelle époque, obtenu un bras de son fondateur, et le conserva jusqu'en 1793, où il fut jeté à la rue et disparut avec les autres reliques.

Le clergé et les fidèles ont toujours honoré la mémoire de Gontran comme celle d'un Saint, et son nom a été inscrit dans les calendriers des églises. Les anciens martyrologes qui portent le nom de saint Jérôme, ceux d'Usuard, de Notker, de Bède, de Wandelbert et d'autres encore, marquent sa fête au 28 mars. On la trouve également indiquée au même jour dans le martyrologe romain et dans l'ancien martyrologe du Jura ou de saint Oyend de Joux. Au XIVe siècle, Aimon II de Miolans, évêque de Maurienne, établit sa fête pour la ville de Saint-Jean et une paroisse voisine de la ville qui doit son nom de *Villargondran* au roi de Bourgogne. Supprimée pendant la Révolution, cette fête a été rétablie en 1858 avec l'autorisation du Saint-Siége et étendue à tout le diocèse.

Une médaille de Gontran frappée à Sens fait voir qu'il rapportait à Dieu le succès de ses armes : elle a pour légende *Guntacrammus R*, et au revers une victoire ailée sur un char tenant une croix.

Saint Gontran est quelquefois représenté embrassant un pauvre ou distribuant l'aumône à des malheureux. Ou bien : un rat, une belette, d'autres disent un lézard, lui fait trouver des trésors dans un souterrain plein de coffres et de monceaux d'or. On rapporte que pour lui faciliter ses largesses, sans que le peuple eût à souffrir des impôts, Dieu lui fit trouver des trésors considérables. La légende raconte la chose d'une façon particulièrement poétique. Gontran était endormi à la suite d'une chasse. L'écuyer qui l'accompagnait vit sortir de la bouche du roi une petite bête qui se dirigea vers un ruisseau. Comme elle semblait fort embarrassée pour le franchir, l'écuyer mit son épée sur les deux berges en guise de pont. Par ce moyen, l'animal gagna au-delà de l'eau une fissure dans la montagne d'où il revint, en prenant la même route, dans la bouche du prince, comme s'il eût voulu lui rendre compte de son voyage. Lorsqu'il se réveilla, Gontran raconta à son écuyer qu'il venait d'avoir un songe étrange : un pont de fer l'avait conduit à une montagne où des trésors éblouissants s'étaient montrés à ses yeux. L'écuyer, encouragé à dire son mot, exposa ce qu'il avait vu en même temps; et la coïncidence des deux récits suggéra l'idée de fouiller la cachette qui se trouva renfermer des valeurs énormes. La tradition locale, en Franche-Comté, attribue à une trouvaille de ce genre la fondation de la célèbre abbaye de Beaume-les-Dames.

Nous avons consulté, pour cette vie de saint Gontran : *Petits Bollandistes*, 6e édition : *Vies des Saints de Franche-Comté*, Besançon, 1856; le Père Cahier, *Caractéristiques des Saints*, Paris, 1867; *Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne*, par M. l'abbé Truchet, Chambéry, 1867; *Légendaire d'Autun*, Paris, 1850; *Annales hagiographiques de France*, t. VI.

LA BIENHEUREUSE JEANNE-MARIE DE MAILLÉ

1414. — Pape : Jean XXIII. — Roi de France : Charles VI.

La nature se vante d'une condition élevée et d'une haute naissance ; elle a toujours le sourire sur les lèvres en face des grands ; elle flatte les riches et approuve tout ce que font nos semblables. Mais la grâce favorise plus le pauvre que le riche ; elle sympathise avec les simples et les petits plus qu'avec les puissants.

Imitat. de Jésus-Christ, III, 4 [1].

Jeanne Marie de Maillé naquit le 14 avril 1332, au château des Roches, au village de Saint-Quentin, près Loches, d'une noble et illustre famille. Son père, Hardouin VI de Maillé était chevalier, baron et seigneur de la terre de Maillé, appelée Luynes aujourd'hui. Par sa mère, Jeanne de Montbazon, qui était fille de Barthélemy Savary, seigneur de Montbazon et de Marie de Dreux, elle touchait au sang royal de France. Ces noms suffisent pour faire ressortir le rang que sa famille occupait dans la société de cette époque. Au baptême, elle reçut le nom de Jeanne ; celui de Marie lui fut donné à la confirmation.

Dès sa plus tendre jeunesse, elle témoigna d'un grand amour et d'une grande dévotion pour la sainte Vierge, et une des premières prières qu'elle récita fut la Salutation Angélique. A six ans, elle se faisait déjà remarquer par sa gravité et sa dévotion : elle aimait à tresser des couronnes avec les fleurs du jardin pour orner les statues de la sainte Vierge et celles des saints ; elle évitait tout ce qui aurait pu la distinguer : de préférence elle faisait sa compagnie des petites filles pauvres de la campagne, avec lesquelles elle se plaisait à échanger ses riches vêtements.

Sa gouvernante, ayant remarqué ses dispositions et son penchant très-prononcé pour la mortification, prédit que la terre n'aurait jamais le privilége de conquérir son cœur. Les parents de la jeune Marie virent avec peine ce qu'ils appelaient de pieuses exagérations, et résolurent de les combattre et de les détruire. Mais leurs efforts furent inutiles, la grâce s'était déjà emparée de ce jeune cœur et les obstacles contribuèrent plus puissamment à cimenter son union avec Dieu.

Elle avait onze ans lorsque, pour la première fois, le jour de la Nativité de Notre-Seigneur, elle fut ravie en extase. Ces grâces extraordinaires se renouvelèrent dans la suite plus d'une fois. La Vierge Marie lui apparut alors, portant son divin fils sur son bras gauche : elle tenait dans sa main droite un encensoir rempli des gouttes du sang de Jésus-Christ, et elle semblait les répandre sur la jeune fille. A partir de ce jour elle se sentit vivement inclinée à méditer sur le mystère de la croix et les souffrances de Jésus-Christ, et elle plaça sur son cœur une image du crucifix peinte sur parchemin, qu'elle arrosait souvent de ses larmes.

Dieu la visita par une cruelle maladie qui la conduisit bientôt aux portes

1. Ce chapitre de l'*Imitation*, consacré à distinguer les trois éléments qui se combattent dans l'homme spirituel : Dieu, le démon et la nature, est un thème tout fait pour un panégyrique ascétique et pratique de la bienheureuse Jeanne de Maillé.

du tombeau. Les médecins, désespérant de la guérir, l'avaient abandonnée ; mais sa mère la voua à saint Jacques. A peine fut-elle recommandée à l'Apôtre, qu'elle recouvra aussitôt la santé, et les médecins eux-mêmes déclarèrent que cette guérison si imprévue et si subite était miraculeuse. Marie profita de cette nouvelle grâce pour se détacher de plus en plus des affections terrestres et pour se rapprocher de Dieu. Un religieux de Saint-François, qui résidait ordinairement au château, la dirigea dans cette voie du renoncement et de la vertu.

Pendant qu'elle ne songeait qu'à oublier le monde, ses parents avaient sur elle d'autres pensées : ils voulaient l'engager dans le mariage. A cette nouvelle, Marie fut consternée ; mais, loin de montrer de la résistance, elle choisit le ciel pour unique confident de sa douleur. Sa prière devint continuelle ; elle supplia avec larmes la Vierge Marie et toutes les saintes vierges de ne pas permettre qu'elle fût à jamais privée de prendre un jour place dans leur rang au ciel. Ses prières, ses jeûnes, ses nombreuses pénitences furent écoutées de Dieu, et il lui révéla qu'elle ne devait rien craindre, mais suivre la volonté de ses parents, qu'elle ne perdrait point sa virginité par son mariage et même qu'elle en inspirerait l'amour à son futur époux.

A cette époque, Marie était orpheline de père. Son grand-père Barthélemy Savary, seigneur de Montbazon, lui choisit pour époux un jeune Seigneur d'une grande dévotion, Robert de Sillé. Marie le connaissait, il avait été élevé avec elle et même « elle lui avait sauvé la vie par un beau miracle ». Encore enfant et s'amusant avec des enfants de son âge, Robert tomba un jour dans un étang ; ses compagnons ne pouvant le secourir poussaient de grands cris : Marie, encore toute jeune, se mit à genoux et pria avec une telle ferveur qu'il n'éprouva aucun mal. Robert lui en conserva toujours une grande reconnaissance, et pour lui être agréable il s'était efforcé de l'imiter dans ses dévotions. Toutes ces raisons avaient incliné vers ce choix le cœur de l'aïeul de Marie. Le mariage fut donc décidé, mais le jour des noces devait être couvert d'un voile funèbre et changé en un jour de deuil, car, ce jour-là même, le vieux seigneur de Montbazon mourait.

Une fois unie au jeune Robert, Marie lui fit part de son vœu. Le jeune époux fut d'abord surpris et bouleversé, mais sa chaste épouse, aussi pure et aussi éloquente que la vierge Cécile, parla avec tant de grâce et d'onction à ce nouveau Valérien, qu'il se rendit à sa volonté : tous les deux s'engagèrent à garder la virginité, et, pendant seize ans qu'ils furent unis, rien ne vint jamais altérer leur angélique pureté.

Les deux époux commencèrent par choisir avec grand soin leurs serviteurs, et ils prirent les commandements de Dieu pour règle de leur conduite, dans le gouvernement de leur maison. Les jeux de hasard, si fréquents alors, les blasphèmes furent à tout jamais bannis de leur château, et l'on chassait honteusement ceux qui, après plusieurs avertissements, auraient encore osé tenir des discours irréligieux ou prononcer des paroles inconvenantes. Leur demeure seigneuriale était devenue un Hôtel-Dieu : ouverte à tous les pauvres, ils venaient chaque jour en si grand nombre, que le pain qu'on avait préparé parut plus d'une fois insuffisant, et l'on ne sait comment, sans l'intervention d'un miracle, ils auraient pu être tous rassasiés. Dieu renouvela souvent, en faveur de ces pieux châtelains, ce qu'il fit tant de fois pour faire éclater la vertu et la sainteté de ses amis : il multiplia les pains dans les mains de Marie ; tous les pauvres s'en allaient après avoir bien mangé et il restait encore assez de pain pour nourrir les habitants du château. Non

contents d'assister ainsi les pauvres, ils allaient les visiter, pénétraient dans les hôpitaux, et partout ils laissaient la douce et suave impression d'une vertu angélique et d'une tendre et inépuisable charité. Un jour, le seigneur de Sillé, se promenant seul, rencontra trois petits enfants, abandonnés par leurs parents ; il les prit par la main et les conduisit à son épouse : « Madame », lui dit-il, « nous n'aurons point d'enfants, en voici néanmoins trois que je vous présente ». Marie leur fit un maternel accueil, les adopta et les garda près d'elle comme s'ils eussent été ses propres enfants.

Les épreuves visitèrent les jeunes époux. Marie tomba gravement malade ; mais la souffrance ne put troubler la sérénité de son âme : elle conserva toujours le calme et la paix, et elle trouvait encore le moyen, par ses entretiens tout célestes, d'adoucir l'affliction de son époux. Ce n'était là cependant que le commencement des adversités qui devaient bientôt fondre sur cette âme d'élite.

On se souvient de la triste et célèbre journée de Poitiers, dans laquelle le roi Jean fut fait prisonnier par les Anglais. Robert, aussi intrépide guerrier que fervent chrétien, se trouvait dans cette bataille à côté de son prince ; il combattit avec vaillance et fut si gravement blessé qu'on l'avait laissé parmi les morts. On s'aperçut bientôt cependant qu'il respirait encore ; il fut reconduit à son château, remis entre les mains de sa pieuse épouse, qui, malgré tous ses soins, ne put obtenir une guérison complète : ce seigneur demeura boiteux pendant trois ans.

La défaite du roi, arrivée en l'année 1356, et surtout sa captivité plongèrent la France dans une déplorable situation. Nos deux époux eurent particulièrement à en souffrir. La terre de Sillé fut pillée, le château fut pris d'assaut, un grand nombre de vassaux furent mis à mort, et le brave seigneur tomba lui-même entre les mains des ennemis, qui le retinrent prisonnier dans une forteresse et exigèrent pour sa rançon la somme, énorme alors, de trois mille florins. Marie, au milieu de tous ces désastres, se plaisait à bénir le bon plaisir de Dieu et portait, avec joie, à ses lèvres altérées de sacrifice, cette coupe amère des humiliations et de la pauvreté. La plus grande souffrance pour son cœur fut la captivité de son mari. Ses aumônes avaient épuisé ses coffres, les ennemis avaient enlevé toutes ses richesses, elle résolut donc de recourir à l'emprunt pour payer la rançon de Robert. Mais elle ne put réaliser la somme exigée, et les Anglais menaçaient de mettre à mort le prisonnier. On le surveilla plus sévèrement que jamais, et pendant neuf jours on lui refusa toute nourriture. Marie, qui connaissait toutes les souffrances de son époux, se répandait en larmes et en prières, et invoquait surtout avec force l'assistance de la Vierge Marie. Les souffrances et les prières s'exhalant continuellement de ce cœur virginal, touchèrent la Reine des cieux, qui apparut au prisonnier dans sa prison, brisa ses chaînes et lui rendit la liberté. Ce fut une grande joie pour Marie de revoir son cher époux en parfaite santé. Tous les deux profitèrent de cette grâce pour pratiquer plus parfaitement la vertu, et à toutes leurs bonnes œuvres ils ajoutèrent celle de travailler à la délivrance des prisonniers.

Mais Dieu semblait n'avoir réuni les deux époux que pour rendre la séparation plus cruelle. Un jour, Notre-Seigneur apparut à Marie pendant son oraison : il lui sembla qu'il venait d'être attaché à la croix ; le Sauveur la regarda d'un œil favorable, et lui assura qu'elle devait lui ressembler par les souffrances, le mépris et la pauvreté ; puis, ayant détaché sa main droite de la croix, il lui toucha l'œil gauche et imprima très-fortement dans son esprit une profonde aversion pour les grandeurs de la terre et une grande

soif d'humiliations et d'épreuves. Cette vision fut promptement suivie d'une profonde douleur : quelque temps après, Robert tombait malade et mourait de la mort des justes. Cet événement arriva en 1362. Ils avaient été unis seize ans, s'exhortant mutuellement à la pratique du bien et s'aimant d'un amour d'autant plus fort qu'il était plus chaste.

Cette mort lui fut très-douloureuse, et, loin de calmer son chagrin, la famille de son mari l'augmenta par la conduite qu'elle tint à son égard. Robert était à peine dans la tombe, qu'elle accabla sa veuve d'injures et lui reprocha amèrement les aumônes que son mari avait si abondamment répandues à son instigation. Ils allèrent plus loin : ils la chassèrent honteusement du château, sans lui laisser la moindre dot ; en sorte qu'elle sentit, dans toute sa vérité et dans toute sa rigueur, l'accomplissement de la parole que le Sauveur lui avait adressée peu de temps auparavant : elle devenait conforme à lui, repoussée, pauvre et n'ayant pas une pierre où reposer sa tête.

Dans cette extrémité, Marie alla frapper à la porte d'une pauvre femme qu'elle avait eue autrefois à son service. Elle y séjourna quelque temps ; mais comme elle ne possédait absolument rien, son hôtesse la traita avec aigreur, et la Bienheureuse résolut de retourner à Luynes, auprès de sa mère, qui la reçut dans son château. Sa piété prit alors un nouvel essor, et, plus que jamais, elle rechercha la solitude et la prière : l'église de Saint-Pierre, située au pied du château, était devenue sa retraite favorite, et elle s'y entretenait longuement et familièrement avec Dieu, qui l'inondait de ses plus douces consolations.

Saint Yves lui apparut un jour, revêtu de sa robe du Tiers Ordre de Saint-François, et lui dit : « Marie, si vous voulez maintenant quitter le monde, vous posséderez une joie céleste ». La prenant ensuite par le bras, il l'éleva dans les airs, et le cœur de la Sainte éprouva quelque chose des joies du ciel.

Marie était encore jeune ; sa vertu et sa noblesse la firent rechercher en mariage par plusieurs gentilshommes, mais elle résista avec énergie aux instances de sa mère et de son frère, et, entièrement décidée à vivre loin du monde, elle quitta la demeure maternelle et se retira à Tours. Logée dans une petite maison, près de Saint-Martin, elle y assistait dans la chapelle de Sainte-Anne, à toutes les heures de l'office canonial du jour et de la nuit. Quand elle allait à l'église ou qu'elle en revenait, on la voyait quelquefois précédée d'une lumière céleste qui marchait devant elle pour lui tracer la route au milieu des ténèbres de la nuit.

Les maisons particulières des pauvres, les hôpitaux, étaient continuellement visités par elle : tout le temps qu'elle n'employait pas à la prière, elle le consacrait au soin des malades, elle les pansait de ses propres mains ; elle invitait les mendiants à s'asseoir à sa table, elle les servait et se nourrissait elle-même de leurs restes. Parmi les indigents qui entraient dans sa demeure, elle remarqua un jour un grand et vénérable vieillard, à l'air majestueux ; craignant une illusion, elle lui dit : « Si tu es chrétien, fais le signe de la croix ». Celui-ci obéit aussitôt et disparut en un moment : les assistants crurent que c'était un ange qui venait honorer par sa présence la servante du Seigneur.

Elle se plaisait particulièrement avec les lépreux. On raconte que l'un d'eux, abandonné de tous à cause de l'odeur infecte qui s'exhalait de ses plaies, fut l'objet de ses soins privilégiés et qu'elle lui rendit la santé.

La sainte Vierge, dans une apparition, lui ayant ordonné de revêtir

l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, Marie obéit aussitôt. Elle porta toujours ce vêtement, même dans les rues, ce qui lui attira les mépris et les insultes des libertins, qui, par moquerie, l'appelaient l'*Ermite*. Sa ferveur s'accrut encore davantage, et, se trouvant un jour à Saint-Martin, dans la chapelle de Sainte-Anne, elle supplia Notre-Seigneur de lui donner la grâce de correspondre à son amour et de lui communiquer une étincelle du feu sacré dont les Apôtres furent remplis le jour de la Pentecôte. Sa prière était à peine achevée qu'un globe de feu l'environna et elle fut comme embrasée d'un tel amour, qu'on s'aperçut extérieurement des merveilles qui s'opéraient dans son âme.

Remplie de respect pour la parole de Dieu, elle l'entendait assidûment, assise par terre, au pied de la chaire. Elle encourageait les prédicateurs, les aidait dans leur ministère laborieux et difficile ; elle leur prêtait des livres et elle leur répétait souvent : « Efforcez-vous d'édifier le public par des vérités solides et morales, sans rechercher la grâce du discours ni la vaine science ».

Elle priait constamment pour que l'onction de l'Esprit-Saint inspirât et rendît leur parole efficace. On raconte qu'un religieux, encore jeune et inexpérimenté dans cet art difficile de la prédication, obligé de prêcher devant une grande assemblée, dans l'abbaye de Sainte-Croix de Poitiers, n'avait qu'un jour pour préparer son discours ; il vint demander conseil à la Bienheureuse et se recommander à ses prières : « Ne craignez rien », lui dit-elle, « confiez-vous en Jésus-Christ, qui a promis à ses disciples de leur inspirer ce qu'ils doivent déclarer au peuple : je prierai pour vous ». Cette assurance donna du courage au bon religieux ; sa prédication eut un grand succès, lui valut la réputation d'homme éloquent et habile, et, ce qui vaut mieux encore, il eut la joie de convertir plusieurs de ses auditeurs. Et il passa dans la suite « en habitude d'invoquer Marie de Maillé comme la suprême ressource des orateurs aux abois, des prédicateurs attardés dans la préparation de leurs discours [1] ».

Le zèle du salut des âmes la dévorait, et elle passait souvent les nuits en prières pour demander leur conversion. Elle était profondément affligée à la vue de ces malheureuses qui ne craignent point de sacrifier leur vertu, leur honneur et leur tranquillité dans d'infâmes débauches. Elle eut la joie d'en ramener plusieurs dans les sentiers de la vertu, elle les aidait à se relever, les conduisait elle-même aux pieds d'un confesseur et, quand elle les voyait sérieusement revenues à leurs devoirs, elle faisait tout au monde pour leur procurer un établissement convenable.

On cite une de ces malheureuses, nommée Isabeau, qu'elle retira du vice et qui, mariée à Bourges, revenait chaque année à Tours pour remercier la Bienheureuse du soin qu'elle avait pris de son âme. Une autre, à la suite de sa vie criminelle, tomba malade : couverte de plaies hideuses, exhalant au loin une odeur fétide, elle était abandonnée de tous et gisait seule, dans un affreux galetas, en attendant la mort. La Bienheureuse l'apprend, elle court en toute hâte près d'elle, s'approche de son lit, la prend dans ses bras pour la mettre dans le bain, lui rappelle ses devoirs, l'excite à la contrition et reçoit enfin son dernier soupir après avoir contribué à la réconcilier avec Dieu.

Marie de Maillé passait des journées entières dans l'église de Saint-Martin, et là, abîmée dans la prière, elle oubliait tout ce qui l'entourait. Un jour, qu'elle était prosternée devant l'autel de la croix, une folle lui jeta

1. Mgr Pie, évêque de Poitiers.

dans le dos une pierre énorme. Le coup fut si violent, que la Bienheureuse tomba le visage contre terre, et pendant une heure on la crut morte. Marie de Bretagne, reine de Sicile, lui envoya un habile chirurgien, qui, jugeant la blessure incurable, ne voulut pas entreprendre sa guérison. Dieu fut lui-même son médecin, et il la rétablit si bien, que rien dans sa démarche ne trahit jamais le coup qu'elle avait reçu et dont elle garda néanmoins la marque tant qu'elle vécut.

Ses austérités sont incroyables ; elle s'y livrait avec une ardeur dont on peut difficilement se faire l'idée. Elle portait continuellement un cercle de fer dentelé, et les pointes aiguës dont il était armé dessus et dessous, pénétraient fort avant dans sa chair. Un rude cilice en crin lui servait de chemise. Elle jeûnait le lundi, le mercredi, le vendredi et le samedi de chaque semaine, et pour toute nourriture elle prenait un morceau de pain noir et de l'eau froide en très-petite quantité. Outre les jeûnes prescrits par l'Eglise, elle observait l'Avent depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, et l'on peut dire que son année se divisait en plusieurs Carêmes : l'un en l'honneur de la sainte Vierge, l'autre à la gloire de saint Michel et de tous les anges, un troisième de trente jours avant la Toussaint, et un quatrième de onze jours avant la Pentecôte, pour se disposer à la venue du Saint-Esprit. Comme on le voit, sa vie était un jeûne continuel d'une extrême rigueur.

Elle couchait sur la terre et se donnait très-fréquemment la discipline.

De semblables austérités compromirent sa santé ; elle tomba gravement malade et bientôt on la crut aux portes du tombeau. Marie ne s'en désolait pas ; depuis longtemps détachée des choses du monde, elle voyait avec joie arriver l'heure de la délivrance. Toutefois il lui restait un regret profond, elle n'eût point voulu mourir avant de s'être entièrement dépouillée des terres et des domaines qui lui avaient été restitués. Elle désirait encore vivre pour réaliser ce pieux dessein. Revenue à la santé, elle alla aussitôt trouver l'archevêque de Tours, Simon Renoul, et fit entre ses mains le vœu de chasteté. Elle se rendit ensuite à son château des Roches, à Saint-Quentin, où elle fit une donation authentique de toutes ses terres et seigneuries aux Chartreux du monastère du Liget. Elle renonça même à tous les biens qui pourraient lui arriver dans la suite, parce qu'un parent qui se trouvait à l'acte de cession fit remarquer qu'elle pouvait espérer de beaux héritages. Inutile de dire que cette démarche fut très-mal accueillie par sa famille, qui lui en fit d'amers reproches. Mais, sans se troubler, la Bienheureuse répondait : « Dieu qui m'a donné la grâce de laisser les biens que je possédais, me donnera bien celle de vivre sans désir et sans attachement pour les richesses futures ». C'est sans doute vers ce temps, dans l'octave de la Pentecôte, qu'elle s'enfonça dans la tête une longue et forte épine, qui y demeura jusqu'à la fin du Carême suivant, époque à laquelle elle tomba d'elle-même.

Elle revint à Tours en bénissant Dieu. De rudes épreuves l'y attendaient. Personne ne voulut plus la loger ; repoussée par les riches qui l'appelaient prodigue et insensée, mendiant son pain de porte en porte, elle passait la journée dans les églises, et le soir elle se retirait « dans quelque lieu qui avait autrefois servi d'étable aux chiens et aux pourceaux » pour y passer la nuit.

La Providence, tout en permettant que sa servante fût ainsi abreuvée d'humiliations et de souffrances, voulut faire éclater sa sainteté. L'un de ceux qui lui avaient refusé un abri dans sa maison fut tout à coup saisi d'un grand désespoir et on l'entendait crier continuellement : « Je suis damné,

les démons me tourmentent horriblement, et je ne serai jamais délivré de leur tyrannie si Madame de Sillé ne m'assiste ».

Marie, dès qu'elle connut l'état de cet homme, courut vers lui, et sa présence lui rendit le calme. Elle le fit approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et il mourut très-chrétiennement.

A la suite de ces événements, un logis fut offert à la Bienheureuse par une religieuse du monastère de Beaumont, nommée sœur Jeanne, qui vint, avec la permission de sa supérieure, vivre avec elle. Cette consolation ne fut pas de longue durée, car une prompte mort vint lui enlever cette compagne, et Marie se trouva encore seule et sans ressources.

C'est alors qu'elle fut admise parmi les servantes de l'hôpital de Saint-Martin. Cette charge de soigner les pauvres, qu'elle remplissait volontairement avec tant de charmes, devint alors pour elle obligatoire : mais ce fut aussi l'occasion de faire briller d'un plus vif éclat son humilité et son renoncement. Les emplois les plus pénibles et les plus humiliants lui étaient donnés de préférence : elle veillait la nuit, travaillait le jour, et courait au marché acheter les denrées. Un jour, son frère, le duc de Maillé, la rencontra et détourna la tête pour ne point voir « celle qui déshonorait sa maison ». Elle se réjouit de ce mépris, par la pensée qu'il la rapprochait du divin crucifié. Sa vertu devint même l'occasion de paroles injurieuses et blessantes, que lui prodiguèrent les servantes de l'hôpital, ses compagnes, jalouses de ses qualités, et leurs mauvais traitements allèrent si loin qu'elle fut obligée de quitter l'hôpital.

Loin de se décourager, Marie acceptait toutes ces épreuves, comme une juste punition de ses fautes.

Elle se laissait enfermer la nuit dans les églises, particulièrement dans celle de Saint-Simple, où elle s'appliquait à la méditation et à la lecture de la vie de Saints et à celle de la Bible, que lui avait donnée la reine de Sicile.

Les faveurs du ciel ne lui manquèrent point, et un soir de Jeudi saint, qu'elle commençait à lire la Passion du Sauveur, elle fut ravie en extase jusqu'au lendemain matin. Dieu la transporta au Paradis terrestre, et lui fit comprendre toute la grandeur de la faute d'Adam. Il lui sembla qu'elle était témoin de son renvoi du Paradis, et Dieu lui donna une parfaite et claire connaissance de tous les événements de l'Ancien et du Nouveau Testament, jusqu'à l'endroit de la Passion où elle s'était arrêtée.

La sainte Vierge lui apparaissait souvent et plusieurs fois elle lui interdit la fréquentation de certaines personnes. Un de ses historiens affirme que saint Gatien, saint Martin et tous les saints évêques de Tours, lui apparurent et la consolèrent par leurs suaves entretiens. Malgré sa vertu et sa prudence, plusieurs personnes suscitèrent contre elle une véritable persécution ; elle fut obligée de quitter la ville, et de se réfugier au monastère de Beaumont.

Dans ce pieux asile, Dieu ne l'abandonna pas, et plus que jamais elle fut comblée de ses faveurs. Il lui donna connaissance du mystère de l'Incarnation, lui révéla les vertus ineffables de Marie et les mérites de l'archange Gabriel. Elle eut une connaissance si intime de ce mystère, qu'elle fondit en larmes, et son cœur débordait d'une joie inexprimable et divine.

L'abbesse et les religieuses, témoins de ces prodiges, entouraient la Bienheureuse d'une admiration respectueuse et pleine de tendresse. Toutefois cette affection ne fut pas assez puissante pour la mettre à l'abri des persécutions : ses ennemis la poursuivirent jusque dans le cloître, et elle fut obligée de quitter l'abbaye. C'est alors qu'elle se retira près de la chapelle de Saint-

Valérien, dans un lieu nommé Champchevrier, qui appartenait à sa famille. Là encore, elle voulut vivre d'aumônes, et elle acceptait avec reconnaissance ce que les serviteurs de sa mère consentaient à lui donner.

Peu de temps après, Marie de Maillé se retira définitivement près de l'ermitage de Planche-de-Vaux, situé à égale distance d'Ambillou, de Cléré et du château de Champchevrier. Il y avait en cet endroit une petite chapelle fort ancienne, dédiée à la sainte Vierge, qui tombait en ruine. Marie n'eut rien de plus pressé que de la faire relever, et elle se faisait une joie d'aider les manœuvres dans leurs travaux. C'est sans doute quand elle fut achevée, qu'elle supplia un vertueux personnage d'y porter une image de la Vierge qu'elle avait fait faire.

Ils marchaient tous deux, nu-pieds, durant cette translation, chantant les louanges de Dieu avec tant de ferveur « que la rencontre des chemins couverts de boue et d'épines, ou des fossés pleins d'eau, ne les incommoda ni retarda non plus que s'ils eussent volé comme des oiseaux ».

Elle avait déjà fait placer une statue de la Vierge au haut du chœur des Chanoines de Saint-Martin, et une autre à l'autel des Trois-Marie.

Marie se cacha longtemps dans la solitude de Planche-de-Vaux ; elle se nourrissait d'un peu d'orge et de quelques herbes sauvages. Sa boisson consistait en une eau croupissante et infecte, mais sa conversation était avec les anges. Une vie si mortifiée l'affaiblit considérablement ; elle résolut alors de retourner à Tours, et d'établir sa demeure près de Notre-Dame-la Riche.

Sa faiblesse était telle, qu'elle n'eût pu entreprendre ce voyage, si Dieu n'eût donné à l'eau qu'elle buvait d'ordinaire la saveur et la force d'un vin généreux.

La chapelle de Planche-de-Vaux est appelée aujourd'hui la chapelle de la bonne Ermitière par le peuple, qui vient y faire de nombreux et fréquents pèlerinages. La statue de la Vierge, placée par la Bienheureuse, y est encore ; mais ce n'est point à cause d'elle qu'il y vient. C'est Marie de Maillé elle-même qui est l'objet de son pèlerinage, c'est elle qu'il invoque, et c'est à son intercession qu'il attribue les guérisons des douleurs de tête et des fièvres.

Ce qu'on appelle aujourd'hui le jardin de l'Ermitière est un espace boisé d'environ douze mètres carrés, fermé entièrement par un large fossé, rempli d'eau pendant une grande partie de l'année. En été, la partie du jardin qui avoisine la chapelle est accessible aux pèlerins, qui recueillent pieusement quelques fleurs qu'ils déposent sur la fenêtre du petit oratoire. On raconte que le jardin de l'Ermitière donne des fleurs dans toutes les saisons de l'année.

C'est le Vendredi saint surtout qu'a lieu le grand pèlerinage de l'Ermitière. Ce jour-là, les habitants des paroisses voisines s'y rendent en foule : ils pénètrent dans la chapelle, y font brûler des cierges et y laissent toujours quelque offrande proportionnée à leur fortune. Ils se rendent ensuite à un puits, situé à quelque pas de la chapelle, pour y puiser de l'eau à laquelle ils attribuent une vertu miraculeuse. Cette fontaine, semblable aux puits que l'on voit auprès des habitations pauvres de la campagne, a été creusée par la Bienheureuse. Quoique stagnante et sujette à la décomposition à cause des feuilles et des animaux de toutes sortes qui y tombent par l'ouverture à fleur de terre, l'eau y est toujours en abondance et conserve en tout temps sa limpidité et un goût agréable. Aussi, tous les pèlerins tiennent à emporter de cette eau dans leurs maisons, et il y a toujours sur le bord de ce

puits, un crochet de bois et une petite cruche à l'usage des pèlerins.

L'un raconte qu'il a été guéri d'un violent mal de gorge, l'autre assure que des fièvres intermittentes très-tenaces ont cédé à l'emploi de l'eau de l'Ermitière.

Des faits de cette nature se racontent journellement dans les paroisses de Cléré et d'Ambillou, et ils pèsent sans doute d'un grand poids dans le souvenir et la confiance que les habitants de ce pays ont conservés pour la Bienheureuse.

Les pèlerins de l'Ermitière ont coutume, avant de se retirer, de jeter quelques pièces de monnaie sur le pavé du saint lieu, et de déposer en dehors des fragments de pain accompagnés de quelques fleurs, un petit rameau d'aubépine ou de genêt fleuri, une violette cueillie dans le buisson, etc.

D'où vient cette coutume ? La tradition l'explique par une gracieuse et naïve légende. Un des seigneurs de Maillé ou de Champchevrier, proche parent de la pieuse solitaire, avait un jour, au milieu des bois, perdu la trace de ses compagnons de chasse. Après avoir longtemps erré, épuisé de faim et de fatigue, il vint à passer près de l'ermitage de Marie qu'il trouva en son jardin. Il lui exposa sa détresse, et lui demanda si elle n'aurait pas un peu de pain pour calmer sa faim. « Messire chevalier », lui dit-elle, « du pain, n'en ai aucunement, mais vous plaise avoir à gré cette petite fleur que je pose en votre main, et prie la très-douce Notre-Dame laquelle chevalier ne autre dans la détresse oncques implora vainement ». Que faire d'une fleur pour apaiser sa faim ? Le chevalier, touché sans doute de la gravité et de l'aspect surnaturel de la pieuse femme, l'accepta néanmoins, et bien lui en prit. Il la plaça à son chapeau, puis pressant de nouveau son coursier, il prit le chemin du manoir de Champchevrier que lui avait indiqué Marie. Il s'éloignait rapidement, lorsqu'il sentit un poids considérable qui faisait incliner son chapeau du côté où il avait placé la fleur. Il se découvre et ne peut s'empêcher de pousser un cri de surprise en voyant trois petits pains très-appétissants pendre à la grappe de cette fleur. Après avoir assouvi sa faim, il remercia Notre-Dame, et arrivé au château de Champchevrier, il raconta son histoire et apprit alors le nom de la vieille femme inconnue qui l'avait si merveilleusement secouru.

Arrivée à Tours, Marie de Maillé se réfugia dans l'église de Notre-Dame, où, pendant quarante jours, elle passa les jours et les nuits dans la prière et la méditation ; cédant, malgré elle, à la force du sommeil, elle prenait quelquefois un peu de repos sur le pavé ou sur un banc.

Mais les marguilliers de cette église ne lui permirent pas d'y rester plus longtemps, et comme elle s'en plaignait amoureusement à Notre-Seigneur, elle entendit une voix qui lui dit : « Viens au lieu où repose Jésus-Christ ». Elle alla donc aussitôt se prosterner devant le grand autel, et Dieu la visita deux fois dans la dernière nuit qu'elle passa à Notre-Dame-la-Riche, par des consolations si intimes et si suaves, qu'elle fut promptement consolée.

Le lendemain, Marie de Maillé, âgée de cinquante-sept ans, allait se loger dans une petite et pauvre chambre, dans le voisinage du couvent des Frères Mineurs Cordeliers.

Elle commença enfin à trouver quelque tranquillité dans cet asile ; mais elle ne diminua rien de ses austérités et continua toujours de mendier son pain. Si quelquefois elle recevait une nourriture un peu plus succulente, elle la distribuait aux pauvres et ne gardait pour elle que du pain noir et quelques herbes crues.

Elle assistait à tous les offices du couvent des Cordeliers : elle passait toutes les nuits dans l'église, la tête couverte de poussière, prosternée le visage contre terre, et demeurant si longtemps agenouillée, qu'un historien raconte qu'il s'était formé des callosités à la peau de ses genoux.

Sa dévotion et son respect envers la sainte Eucharistie étaient tels qu'elle ne s'en approchait qu'en tremblant, et après la communion son visage semblait transfiguré et tout en feu. Son cœur se laissait aller à tous les élans de l'amour et de la reconnaissance, et elle exprimait ses sentiments dans d'admirables cantiques, qu'on a trouvés après sa mort, écrits tout entiers de sa main, mais qui, malheureusement, ne sont point arrivés jusqu'à nous.

Le monde ne comprend rien aux choses de Dieu : cela apparaît dans les jugements qu'il porte sur les saints. La vie si extraordinaire de Marie devait lui attirer des railleries et même des calomnies : on la regardait comme une folle, quelques-uns même la traitèrent comme une sorcière et une magicienne. Jeanne de Maillé avait cherché le silence et l'effacement ; mais la renommée vint à elle, attirée par des œuvres dont l'éclat rayonnait au loin. Les âmes qui avaient le sentiment des nobles et grandes choses l'honoraient comme une sainte. Louis, duc d'Anjou, et Marie de Bretagne, son épouse, furent de ce nombre, et ils la choisirent pour présenter aux fonts baptismaux le prince leur fils. Marie de Maillé prit cette dignité au sérieux et pria beaucoup pour son filleul. On raconte même qu'elle s'approchait souvent de son berceau, et, quoique l'enfant n'eût pas l'usage de la raison, elle lui faisait de pieux et touchants discours, comme si elle eût pu s'en faire comprendre. Mais son but, dit son historien, était plutôt d'instruire et d'édifier les personnes présentes. Néanmoins, un soir, après souper, le petit enfant sembla, par ses cris enfantins, témoigner qu'il prenait grande joie à ses discours, et l'on fut tout étonné de l'entendre parler pour exprimer sa satisfaction « du dévot entretien » de la Bienheureuse.

A la fin, sa sainteté éclata si bien aux yeux des habitants de Tours, que quand elle passait dans les rues, on voyait les enfants accourir auprès d'elle, s'agenouiller et joignant leurs petites mains faire cette prière : « Loué soit Jésus-Christ Notre-Seigneur et le bon Dieu ».

Marie avait une grande dévotion pour saint Jean-Baptiste, et, peu de temps avant sa fête, elle reçut l'ordre de se rendre à Notre-Dame de la Planche-de-Vaux. Elle partit aussitôt, le bâton à la main et accompagnée de deux Frères Mineurs. Arrivée en ce lieu, Dieu lui révéla plusieurs événements futurs. Elle annonça le voyage du roi de France, Charles VI, à Tours, et elle désigna même la porte par laquelle il entrerait dans cette ville. La suite vérifia cette prophétie : quelques années après, le roi, étant venu à Tours, se disposait à pénétrer dans cette ville par la porte orientale, où les ecclésiastiques et les religieux l'attendaient, lorsqu'il changea tout à coup d'avis et « prit son chemin par une autre voie que la Bienheureuse avait indiquée ».

Elle découvrit au roi, par l'entremise du duc d'Orléans, plusieurs secrets qu'elle avait appris de Dieu. Trois ans plus tard, elle eut à Paris plusieurs entretiens avec ce monarque dans l'église des Célestins et dans l'hôtel de Saint-Paul. Elle lui fit alors présent de la coupe dans laquelle buvait saint Martin ; cette sainte relique fut déposée dans la chapelle royale pour y être honorée avec les insignes reliques qu'on y conservait déjà.

Le roi voulut qu'elle fût présentée à la reine, Isabeau de Bavière, mais l'un des gardes, la voyant si mal vêtue, la repoussa avec mépris et alla

même jusqu'à la frapper. La Bienheureuse ne s'en plaignit point et s'employa au contraire de toutes ses forces pour éviter à ce malheureux le châtiment qu'il méritait. La reine fut si heureuse de la voir qu'elle la retint à la cour pendant sept jours : elle ne se lassait point de l'entendre, et les discours de Marie avaient tant de charmes et de force qu'ils convertirent plusieurs courtisans. Chacun s'empressait de lui être agréable ; aussi elle obtint de beaux reliquaires pour plusieurs églises, et les dames de la cour lui donnèrent avec joie leurs plus magnifiques vêtements dont elle fit faire des parements d'autels et des ornements pour les paroisses pauvres. Elle donna au couvent de Saint-François de Tours un ostensoir très-précieux et d'un beau travail.

Revenue à Tours, Marie continua ses œuvres de dévotion et de charité, et plus que jamais elle s'efforça de gagner des âmes à Jésus-Christ. Sa ferveur la rendait surtout éloquente à reprendre les blasphémateurs, et bien peu résistaient à ses touchantes supplications. Une fois cependant, un jeune homme de Tours proféra un horrible blasphème au moment où la Bienheureuse passait dans la rue ; elle s'arrêta et le conjura de cesser. Mais, pour toute réponse, il la jeta à terre et la foula aux pieds avec tant de brutalité qu'il la laissa à demi morte. Transportée dans sa chambre et revenue à elle-même, on la pressa vivement de poursuivre ce malheureux devant les tribunaux : « Je n'en ferai rien, répondit-elle, car la vengeance est également préjudiciable à ceux qui la souffrent et à ceux qui l'exercent, et nous servons plus utilement le prochain par la patience que par toute autre bonne œuvre ».

Une femme de la ville, étant devenue jalouse au point de perdre la raison, proférait des blasphèmes contre Dieu et les sacrements avec une telle rage, que les voisins en étaient effrayés. Elle crachait sur le crucifix quand on le lui présentait, et elle criait comme une possédée. Marie est prévenue : elle accourt aussitôt, pénètre dans la demeure de cette infortunée, en disant ces paroles : « Que la paix soit en cette maison ». Puis elle se met à genoux pour obtenir sa guérison. La malheureuse femme se calme aussitôt, écoute tranquillement cette douce parole qui l'exhorte à la pénitence et la dispose à la réception des sacrements. Marie eut la joie de la voir mourir réconciliée avec Dieu et dans les meilleures dispositions chrétiennes.

Thévenin, bourgeois de Tours, poursuivi par un violent désespoir qu'il ne pouvait dominer, avait résolu de se laisser mourir de faim. Il invoquait le démon et le priait de le débarrasser de la vie. Marie l'approche et ses discours le calment ; mais à peine l'a-t-elle abandonné que les crises redeviennent plus furieuses et plus redoutables. Apprenant cela, elle ordonna de le conduire dans l'église de Notre-Dame-la-Riche, où elle se transporta elle-même et pria avec tant de ferveur que cet homme fut enfin délivré du démon, qui ne l'abandonna qu'après avoir proféré d'horribles blasphèmes.

Ce malheureux, se sentant enfin délivré, s'écria à haute voix : « La Mère de Dieu daigne me visiter. Que mon curé s'approche pour me confesser : la miséricorde de mon Sauveur est admirable ! »

Il fit, en effet, la confession de toutes ses fautes, qu'il pleura amèrement, et il sortit de ce monde après avoir reçu tous les sacrements.

La Bienheureuse n'avait pas de plus grande joie que de travailler à la conversion des pécheurs : elle les disposait à la pénitence et leur facilitait tous les moyens de se confesser. Elle-même demanda plusieurs fois à Rome des pouvoirs plus étendus pour les prêtres auxquels elle adressait ces malheureux.

Deux jeunes religieux du couvent des Cordeliers eurent le malheur d'apostasier, de quitter leur couvent et de chercher par la fuite à se soustraire à leurs engagements sacrés. Dès qu'elle l'eut appris, Marie se mit aussitôt en prière, et au moment où ces deux étourdis se disposaient à franchir un ruisseau, ils se sentirent soudain arrêtés par une force invincible, ce qui les obligea de rentrer en eux-mêmes. La Bienheureuse alla au-devant d'eux, les excita au repentir et les ramena au couvent, où leur supérieur les accueillit avec bonté.

Son zèle éclata encore dans la ville de Tours au sujet d'une vieille sorcière, nommée Philomène, dont la réputation était immense auprès des pauvres et simples gens du peuple. Elle alla la trouver et lui parla de Dieu sans aucun succès. Elle appela alors à son secours un père Cordelier, lecteur en théologie. Ce bon Père employa inutilement toute sa science et toute son habileté pour convaincre cette malheureuse de son erreur et du danger que sa profession lui faisait courir pour son salut. En présence d'une pareille obstination, Marie dit au religieux : « Si nous pouvons la décider à entrer dans l'église, nous réussirons, et elle n'en sortira pas sans être confessée ». C'était le difficile ; elle put cependant l'obtenir, et Philomène avait fait à peine le premier pas dans l'église, que la vue du crucifix la toucha et d'abondantes larmes s'échappèrent de ses yeux. Ce cœur rebelle était enfin touché, la grâce de l'absolution le purifia, et elle se retira à Angers pour y faire pénitence. Elle y donna, en effet, l'exemple de toutes les vertus, et à l'exemple de la Bienheureuse, elle mendiait de porte en porte.

Les prisonniers ne pouvaient échapper à la tendre sollicitude de Marie de Maillé ; elle les visitait, les consolait en leur citant l'exemple des saints qui avaient subi les mêmes peines sans l'avoir mérité, et l'on raconte que plusieurs recouvrèrent miraculeusement la liberté par son intercession. Pendant le séjour du roi à Tours, elle sollicita la grâce de tous les condamnés. Le roi promit ; mais, comme il arrive trop souvent, les courtisans empêchèrent cette promesse d'obtenir son effet, et peu de temps après, la Bienheureuse, en revenant d'un voyage, trouva les prisons plus pleines qu'avant son départ. N'ayant pu rien obtenir du roi de la terre, elle s'adressa au Roi des rois : les portes de la prison s'ouvrirent d'elles-mêmes, les chaînes des prisonniers se rompirent et ils purent s'en aller sans que personne ne songeât à les inquiéter. Le miracle fut si évident que l'un de ces prisonniers ayant oublié de prendre ses « Heures de la Vierge », retourna pour les chercher : on le laissa aller et venir, et le roi, l'ayant appris, accorda aussitôt la grâce qu'il avait promise.

Il lui suffisait de parler aux condamnés pour ramener la paix et la résignation dans leurs cœurs. Une fois, c'était le samedi de la Passion, elle sortait de Notre-Dame-la-Riche, lorsqu'un de ces malheureux qu'on menait au lieu du supplice, l'appela et lui dit : « Madame de Sillé, priez pour moi ». Touchée de compassion et fondant en larmes, elle rentra dans l'église et supplia Notre-Seigneur d'être favorable à ce pauvre condamné. Le criminel ne put être exécuté le soir même, parce que toutes les échelles dont on avait besoin se trouvèrent trop courtes ou cassèrent dès qu'on voulut s'en servir ; il fut donc reconduit en prison, et la Bienheureuse put le lendemain obtenir sa mise en liberté.

Elle obtint par ses prières la délivrance de plusieurs femmes dont l'état inspirait des craintes sérieuses pour la vie de leurs enfants. Un des premiers gentilshommes de Tours l'avait priée d'assister au baptême de l'un de ses

enfants. Au moment de la cérémonie, on s'aperçut que l'enfant avait été étouffé par les linges et les dentelles dont on l'avait orné. A cette vue, Marie frémit et se mit aussitôt en prières. Celui qui avait fait sortir Lazare du tombeau rendit la vie à cet enfant par l'entremise de sa fidèle servante : il fut baptisé et vécut encore plusieurs années.

L'innocence des jeunes enfants l'attirait et la charmait. Elle se plaisait dans leur compagnie, leur apprenait à bénir Dieu et répétait souvent avec eux : « Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Dans son ermitage de la Planche-de-Vaux, elle avait une pie qu'elle avait dressée à redire ces paroles, et elle n'avait pas de plus grande joie que d'entendre retentir mille fois par jour le nom de Dieu au milieu de la solitude de la forêt.

Nous ne pouvons omettre ce que la Bienheureuse fit, ni ce qu'elle prédit par rapport à l'extinction du grand schisme d'Occident. « Cela, dit l'évêque de Poitiers, mérite d'être mentionné dans les annales de l'Eglise. En récompense de tout le mouvement qu'elle s'était donné, de tant de processions et de prières publiques qu'elle avait fait instituer, elle eut révélation de la prochaine paix de l'Eglise, qui serait amenée par l'élection d'un pape de l'Ordre de Saint-François. Et de fait, Alexandre V, par l'indiction du Concile œcuménique, eut la gloire de préparer le retour définitif à l'unité ». Mais l'heure de sa mort allait bientôt sonner, et Marie s'y préparait par un plus grand amour des souffrances. Elle avait faim et soif du martyre : se trouvant un jour dans l'église de Saint-Jacques de Châtellerault, elle pensait aux souffrances de saint Etienne et elle regrettait de n'avoir pu les partager, lorsque, tout à coup, des hommes qu'elle n'avait jamais vus lui apparurent et la lapidèrent avec une telle fureur, qu'elle fut jetée à terre, endura d'horribles douleurs, et c'est avec beaucoup de peine qu'elle se traîna jusqu'à son domicile.

C'est peu de temps après, dans sa chétive demeure, près du couvent des Cordeliers de Tours, qu'elle mourut le 28 mars 1414, entre une heure et deux heures de l'après-midi, le mercredi de la Passion. On trouva autour de ses reins une petite corde garnie de nœuds encore tout rougis de son sang. Son corps, amaigri par les jeûnes et les années, devint frais et vermeil, et le peuple accourait en foule pour honorer et voir celle qui l'avait édifié pendant sa vie.

Ses funérailles ressemblèrent à un triomple, et l'affluence était si considérable, qu'il fallut les différer de quelques jours afin d'y mettre de l'ordre. Elle fut déposée en terre un lundi après-midi ; elle était revêtue de l'habit de sainte Claire, et on lui donna une sépulture dans le chœur des religieux Cordeliers, à l'endroit même où elle avait passé presque toutes les nuits en prières depuis l'âge de cinquante ans.

CULTE ET RELIQUES DE LA B. JEANNE-MARIE DE MAILLÉ.

Marie de Maillé avait opéré trente-neuf miracles pendant sa vie, elle en fit treize nouveaux après sa mort. Les guérisons obtenues à son tombeau étaient si extraordinaires et si nombreuses que l'autorité ecclésiastique s'en émut. Par l'ordre de l'archevêque de Tours, Ameil Dubreuil, on commença une enquête canonique le 11 avril 1414, quinze jours après la mort de la Bienheureuse. Ce procès d'information se termina le 20 mai 1415. On l'envoya immédiatement, en bonne et due forme, à Avignon, où résidait alors Pierre de Lune, dit Benoit XIII. Les Bollandistes l'ont publié dans son intégrité, et la bibliothèque de Tours possède une copie manuscrite sur parchemin de ce procès, signée par Pierre La Bruyère, notaire apostolique. Nous lisons dans cette intéressante procédure que Marie de Maillé a guéri les lépreux, rendu l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage de leurs jambes aux boiteux et la santé à beaucoup d'autres malades atteints de différentes infirmités.

On y lit les dépositions des Cordeliers, qui attestent que son tombeau est visité constamment par de nombreux pèlerins, dont quelques-uns viennent de fort loin, et que chaque jour il s'y opère des miracles innombrables. Le livre obituaire des religieux mentionnait son souvenir en ces termes : *Noble dame, sainte Marie de Maillé, ensevelie avec l'habit.*

Ils avaient un tableau où elle était représentée avec l'auréole de la sainteté, et, dans certaines circonstances, ils l'exposaient sur le maître-autel.

Jacques II de Bourbon, comte de la Marche, mari de Jeanne de Duras, et roi de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie, employa tout son crédit pour faire canoniser la Bienheureuse, et il obtint la nomination d'une commission apostolique pour ce sujet ; mais les circonstances malheureuses du schisme empêchèrent ce procès d'aboutir.

Le P. Martin de Boisgaultier, né à Amboise, gardien du couvent des Cordeliers et confesseur de la Bienheureuse, écrivit sa vie. Plus que tout autre, il était à même de satisfaire la dévotion publique, en lui offrant un édifiant tableau des vertus de sa sainte pénitente.

Le peuple n'attendit pas le jugement canonique de l'Eglise ; il venait avec amour prier la *Sainte*, et ses prières, habituellement exaucées, ne firent qu'accroître sa dévotion.

En 1562, la tombe de Marie de Maillé ne fut pas plus respectée par les Huguenots que celles de nos plus illustres Saints : ils la profanèrent, en arrachèrent violemment le corps de la Bienheureuse, et en dispersèrent tous les ossements. En 1645, les temps étant devenus meilleurs, le Père gardien du couvent des Cordeliers voulut recueillir les ossements de la Bienheureuse pour leur rendre plus d'honneur. Il fit ouvrir sa tombe et enlever la terre, mais il ne trouva plus que quelques vertèbres et de petits ossements qui avaient échappé à la rage des hérétiques. Il en laissa quelques minimes parcelles dans la tombe sur laquelle les fidèles venaient prier, et plaça les autres dans une cassette en bois qu'il fit peindre en rouge et qu'il enrichit de baguettes dorées. Il enleva aussi le bonnet qui avait recouvert la tête de la Bienheureuse et qui était parfaitement conservé, quoiqu'il fût depuis deux siècles enfoui dans la terre. Les fidèles avaient une grande dévotion à cette relique et ils se la faisaient placer sur la tête pour obtenir la guérison de la fièvre et de la migraine.

Un écrivain contemporain de cette translation des reliques de la Bienheureuse, Ollivier Cherreau, dans son histoire, en vers, des archevêques de Tours, atteste qu'il fut guéri, par l'imposition de ce bonnet, d'un violent mal de tête dont il souffrait depuis quarante ans. Il ajoute qu'on trouva dans la tombe de Marie de Maillé son doigt annulaire tout entier, « avec l'anneau dont l'avait espousée son cher et chaste espoux ».

Le grave historien des archevêques de Tours, le chanoine Maan, écrivant en 1647, nous fournit un témoignage irrécusable de la vénération dont la mémoire de la Bienheureuse était entourée. Il esquisse les principaux traits de sa vie et de ses vertus. Il nous représente la sainte veuve « vêtue grossièrement, amaigrie, défigurée par le jeûne, vivant au milieu des pauvres et des malades, mendiant de porte en porte une chétive nourriture qu'elle partageait souvent avec les indigents. Elle cependant », ajoute-t-il, « que les grands et les princes visitaient avec respect, même au milieu de ses pauvres et de ses chers malades... ; elle à qui les rois adressaient des ambassadeurs ou des lettres pour la consulter dans leurs difficultés et dans leurs doutes, recourant en toute confiance à ses conseils, et la regardant comme une avocate et une protectrice auprès de Dieu... ; elle enfin que Dieu a glorifiée, soit pendant sa vie, soit après son décès, par des guérisons miraculeuses et même par la résurrection d'un mort ». Il ne craint pas de dire qu'elle fut le *miracle de son siècle.*

Le culte de Jeanne de Maillé se continua à Tours jusqu'à l'époque sanglante de la Révolution française. L'église des Cordeliers était toujours le centre de cette dévotion populaire, et les religieux avaient coutume d'exposer à la vénération des fidèles un tableau représentant la Bienheureuse avec l'auréole de la sainteté. Mais pendant ces jours où il fut *donné à la bête de faire la guerre aux Saints*, et en un certain sens, *de les vaincre*, le nom de Jeanne de Maillé sembla devoir disparaître du souvenir et de l'affection des peuples.

Par un arrêté de la municipalité, du 5 novembre 1791, l'église des Cordeliers fut accordée aux prêtres catholiques non assermentés pour y célébrer la messe et y administrer les sacrements. Quand ils voulurent en prendre possession, une insurrection éclata, et dans l'espace d'une matinée, l'église fut dévastée avec une telle rapidité qu'il n'en resta plus que les principales murailles : ce qui explique la disparition des reliques et du tableau qu'on y vénérait encore. Cette insurrection fut un véritable événement ; le pillage s'étendit aux maisons voisines, la troupe et la garde nationale purent avec grande peine rétablir l'ordre. La municipalité fit alors fermer le couvent et l'église, et le clocher, qui menaçait ruine par suite du pillage, fut abattu. Quelques années après, l'église des Cordeliers était transformée en un théâtre. C'est ainsi que la violence et la force interrompirent dans la ville de Tours le culte de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé.

Sa mémoire n'y était plus conservée que par un petit nombre de personnes pieuses et instruites. Mais elle était toujours honorée dans les paroisses d'Ambilou et de Cléré, et le pèlerinage qui se faisait chaque année, à la chapelle de l'Ermitière, le vendredi saint, n'avait jamais été interrompu. Dans le cours de l'année, les malades, les personnes affligées venaient encore prier dans cet humble et pauvre sanctuaire.

La Providence permit qu'un événement très-simple en lui-même fit revivre à Tours le nom et

la mémoire de notre Bienheureuse. Le 9 novembre 1868, les ouvriers qui travaillaient à la construction du nouveau théâtre, sur les ruines mêmes de l'église des Cordeliers, qui, depuis 1792, avait perdu jusqu'à son nom, rencontrèrent les pierres d'un tombeau qu'on jugea, au premier aspect, devoir être la tombe de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé. Un corps assez bien conservé et quelques fragments d'une robe de bure semblaient confirmer cette présomption. Une foule considérable se porta aussitôt sur le lieu de la découverte, et le nom de la Bienheureuse était dans toutes les bouches. Mais bientôt une étude plus approfondie et les documents fournis par les historiens ne permirent pas de reconnaître dans ces restes ceux de Jeanne-Marie de Maillé. Sa tombe, déjà profanée en 1562, ne contenait plus, au témoignage d'un témoin oculaire, en 1645, que quelques vertèbres et quelques ossements que le Père gardien du couvent avait presque entièrement enlevés pour les placer dans un lieu plus convenable, dans l'église même. On n'avait donc pas retrouvé la tombe et les reliques de la Bienheureuse ; mais son culte s'était réveillé dans tous les cœurs, et en peu de jours Marie de Maillé était redevenue populaire à Tours comme aux premiers temps. Sa mémoire ne devait pas périr. Mgr Guibert, archevêque de Tours, le pensa ainsi. D'après les règles tracées par le pape Urbain VIII, tous les serviteurs de Dieu, morts avant l'année 1534, et honorés d'un culte immémorial et continu, possèdent par là même un titre à recevoir les honneurs rendus aux Bienheureux et aux Saints. Sa Grandeur nomma donc une commission pour constater l'ancienneté et la continuité de ce culte.

Cette commission commença ses travaux le 30 juillet 1869 ; elle les poursuivit avec zèle et conformément aux formalités prescrites par la cour de Rome. Le procès-verbal fut envoyé à Rome et dix-neuf archevêques et évêques français s'unirent à l'archevêque de Tours pour demander la reconnaissance du culte de la Bienheureuse.

Le 27 avril 1871, le souverain pontife Pie IX sanctionnait le décret rendu par la congrégation des cardinaux pour confirmer le culte rendu de temps immémorial à la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé dans le diocèse de Tours, et il permettait de célébrer sa fête le 28 mars, glorieux anniversaire du jour où, 458 ans auparavant, elle s'endormait dans le Seigneur.

Le 8 septembre 1871, un décret apostolique approuvait l'office de la Bienheureuse, sous le rit double, avec une oraison propre et trois leçons également propres, au deuxième nocturne de Matines. Les diocèses de Bourges, du Mans, d'Angers, de Laval et celui de Poitiers pour le monastère de Sainte-Croix, dans lesquels Marie de Maillé a laissé des souvenirs de sa piété et de ses vertus, ont été également autorisés par des rescrits particuliers à célébrer sa fête et à réciter son office.

Enfin, par une faveur spéciale et sur le rapport du secrétaire de la sacrée Congrégation des Rites, en date du 14 septembre 1871, le Pape permit d'insérer au martyrologe romain, à l'usage du diocèse de Tours, l'éloge de la Bienheureuse, conçu en ces termes :

« A Tours, le 5 des calendes d'avril (28 mars), commémoration de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé ; née d'une illustre famille et devenue veuve après la mort de son époux, avec lequel, comme on le rapporte, elle était demeurée vierge, elle se fit recevoir dans le Tiers Ordre de Saint-François, et après avoir brillé de l'éclat de toutes les vertus et de la gloire des miracles, elle prit son essor vers Dieu, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge ».

L'église de Tours ne pouvait rester indifférente à cette nouvelle gloire, et elle a voulu inaugurer, ou, pour parler plus exactement, sanctionner solennellement le culte rendu par nos pères à leur sainte et illustre compatriote. Un des derniers actes de l'administration de Mgr Guibert avait été de communiquer au clergé les différents décrets du Saint-Siége relatifs à Jeanne-Marie de Maillé, et il avait annoncé un *triduum* solennel. Son successeur, Mgr Fruchaud, a tenu à remplir dignement ce legs, et il ordonna qu'un *triduum* serait célébré les 7, 8 et 9 avril 1872, à l'occasion de la fête de la Bienheureuse, transférée au 9 avril, parce que le 28 mars se trouvait dans la semaine sainte. NN. SS. les archevêques de Paris, de Bourges, les évêques de Laval, de Poitiers, du Mans, d'Angers, de Nantes et de Basilite rehaussèrent par leur présence l'éclat de cette solennité, qui fut incomparable. La piété des fidèles, leur empressement à entourer la chaire chrétienne, où l'on entendit les évêques de Poitiers, de Nantes et d'Angers, les décorations splendides de la cathédrale et de Notre-Dame-la-Riche, la beauté de la procession qui parcourut presque toute la ville, au milieu d'une foule immense et respectueuse, tout cela rendit à jamais mémorables et bénies les trois journées du *triduum*.

Pendant ces trois jours, on exposa à la vénération des fidèles, sur un autel brillamment orné, la seule relique de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé qui soit arrivée jusqu'à nous. Les Carmélites de la ville la conservaient depuis longtemps avec une secrète et religieuse vénération. Elle consistait en deux petits ossements de couleur très-brune, dont l'un était évidemment la plus longue phalange d'un doigt ; la forme du second ossement était moins accusée. Ils étaient renfermés dans un sachet d'étoffe en argent broché de fleurs, et entouré d'une bande de papier où on lisait cette inscription : *Ci gyt dans ce petit sacq de toille d'argent le doy annullerre de bienheureuse Marie de Maillé.* En ouvrant le sachet, on trouvait les reliques enveloppées d'un autre papier, sur lequel était écrit : *Cette relique m'a esté donnée par les RR. Pères Cordeliers de Tours, en l'an* 1645. — *H. de Maillé.*

Cette date de 1645 est précisément l'année indiquée par Ollivier Cherreau, et dans laquelle les reliques de la Bienheureuse furent levées, et son doigt annulaire retrouvé.

Les Carmélites ne révélèrent leur secret qu'au moment des procédures juridiques relatives à la reconnaissance du culte. Mgr Guibert fit par lui-même un sérieux examen de ces reliques, il en reconnut l'authenticité, et il en a détaché l'ossement principal, pour en faire don à l'église métropolitaine.

L'enquête judiciaire révéla un autre sujet de consolation : l'art chrétien peut nous dédommager de la perte si regrettable du tableau de l'église des Cordeliers. On apprit, en effet, qu'il existait au musée des antiquités d'Angers une empreinte sur cuivre reproduisant la figure de la Bienheureuse, et au bas de laquelle on lit ces mots : « Portrait véritable de la bienheureuse Marie de Maillé, pour très-religieuse Simonne de Maillé, vénérable abbesse du Ronceray d'Angers, par Baugin, son très-humble serviteur ».

Cette planche en cuivre était destinée à orner le livre de Claude Ménard, qui est encore à l'état de manuscrit à la bibliothèque d'Angers, et intitulé : *Pandectæ rerum Andegavensium ;* collection de courtes notices sur les principaux personnages de l'Anjou.

Autour de la noble et douce figure de la Bienheureuse, on voit l'auréole traditionnelle ; dans sa main droite elle tient une croix à doubles branches, qui est assez généralement regardée comme une allusion à Simon de Maillé, son petit-neveu, mort en 1597, archevêque de Tours, en odeur de sainteté. Au-dessus de la main gauche, sur le manteau de la Tertiaire, on n'a pas omis de faire paraître le morceau rapiécé, signe distinctif du vêtement franciscain pour rappeler celui du saint patriarche, le pauvre d'Assise.

On a tiré quelques empreintes de ce vrai portrait de la Bienheureuse et on l'a photographié. Mais Mgr Guibert en a commandé une reproduction à M Emile Lafon, peintre d'histoire. Ce tableau, destiné à orner l'autel qui sera érigé, en l'honneur de Marie de Maillé, dans la future basilique de Saint-Martin, est très-remarquable. La Bienheureuse, vêtue de l'habit des Tertiaires de Saint-François, est représentée dans l'attitude de la prière, au pied du crucifix ; des rayons s'échappent du Christ et viennent illuminer son visage de clartés célestes. Rien ne nous paraît suave comme cette figure sur laquelle se peignent tous les caractères de la bonté, de l'ascétisme et de l'extase, qui sont comme les traits principaux, on pourrait dire toute la physionomie de cette admirable femme.

Cette figure, décharnée par les jeûnes et les veilles, vieillie par les années, est cependant pleine de fraîcheur et de jeunesse ; on voit en quelque sorte la beauté de son âme s'y refléter avec un éclat incomparable. Ses mains sont croisées sur sa poitrine, ses yeux fixés sur le Christ, et déjà elle semble goûter les joies inénarrables de la vision béatifique. C'est une vraie figure de Sainte, et il nous semble que l'artiste a presque atteint l'idéal.

Ce beau tableau est placé aujourd'hui dans la chapelle provisoire de Saint-Martin.

La vie de la bienheureuse sainte Maillé fut écrite, comme nous l'avons déjà dit, par le Père de Boisgaultier, son confesseur. Publiée en latin, il en parut aussitôt une traduction en langue française. Ce récit court et substantiel est empreint d'une simplicité, d'une grâce et d'une onction qui ravissent et édifient le lecteur. Les Bollandistes l'ont publiée intégralement à la date du 28 mars.

Le Père de Vernon, pénitent du Tiers Ordre, a publié, en 1667, une Vie de notre Bienheureuse, sous ce titre : *Vie de la bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé, vierge.* Elle fait partie d'un ouvrage de l'auteur intitulé : *Collection des Vies des personnes illustres qui ont fleuri dans les siècles* XVe, XVIe et XVIIe. Cette vie n'est guère qu'un abrégé de celle publiée par le Père de Boisgaultier; écrite en bon style français du XVIIe siècle, elle est pleine d'une touchante onction et d'une grâce naïve.

Un autre abrégé de la Vie de la Bienheureuse, également plein de charme, fut publié vers le milieu du XVIIe siècle. Elle fait partie d'un recueil intitulé : *Abrégé des plus illustres Vies des Saints du Tiers Ordre de Saint-François,* par un solitaire, 1683.

Mais la plupart de ces biographies ne sont guère que la reproduction de l'œuvre du Père de Boisgaultier. Il y avait cependant des éléments précieux pour l'hagiographie dans les Actes du procès d'information dressé pour la canonisation de la Bienheureuse, et jusqu'ici personne n'avait songé à les mettre à profit. Aujourd'hui nous n'avons plus rien à désirer à cet égard : M. l'abbé Janvier, chanoine de l'église métropolitaine, fut chargé de compléter cette lacune, et, à l'occasion de la fête de Jeanne-Marie de Maillé, il a publié un livre très-remarquable. M. l'abbé Bourassé avait fait un premier travail que la maladie lui empêcha d'achever. Il fut confié à M. Janvier, et l'œuvre des savants et vénérables chanoines parut dans les derniers jours de mars 1872. Cette Vie, « savamment et pieusement écrite », au témoignage de Mgr Pie, évêque de Poitiers, a été publiée par la maison Mame, et en peu de jours la première édition fut presque épuisée. NN. SS. les Archevêques de Tours et de Paris ont adressé aux auteurs des lettres approbatives qui trouvent leur place en tête de ce charmant et pieux ouvrage (*Vie de la Bienheureuse Jeanne-Marie de Maillé,* par MM. Bourassé et Janvier, chanoines de l'église métropolitaine de Tours, 1 vol. in-8°. Alfred Mame, Tours, 1872.

Et maintenant, en achevant cette courte notice, il ne nous reste plus qu'à tourner les yeux vers notre nouvelle protectrice et à lui offrir nos hommages :

« Seigneur Jésus-Christ, vous qui aimez l'humilité et la charité, et qui, après avoir embrasé la bienheureuse Jeanne-Marie des flammes de votre amour, l'avez comblée des dons célestes et lui avez appris à mépriser les prospérités de ce monde, accordez-nous la grâce d'imiter l'humilité, la charité et le mépris des choses de la terre de celle que nous honorons par une fête solennelle ; vous qui vivez et régnez avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ».

Cette biographie est de la plume de M. l'abbé Rolland, *chanoine honoraire, aumônier du Pensionnat des Frères des Écoles chrétiennes de Tours.*

SAINT JUSTIN DE BIGORRE.

Qui apporta le premier la lumière de la foi en Bigorre, et jeta les fondements de l'église de Tarbes ? c'est ce que l'on ignore. Dans le vieux martyrologe qui porte en tête le nom de saint Jérôme, on lit ce qui suit le 1er mai : « Le décès de saint Justin, grand évêque dans la cité de Bigorre ». Il faut conclure de là qu'il fut évêque de Bigorre avant l'an 420, puisqu'il est constant que ce martyrologe ne contient aucun Saint qui ne soit antérieur, ou pour le moins contemporain à saint Jérôme. Car ceux qui se trouvent à la fin, en caractères différents, ont été ajoutés. Justin est nommé grand évêque, ce qui pourrait bien avoir le même sens que premier.

Saint Grégoire de Tours fait mention de saint Justin dans le livre de la gloire des confesseurs. Mais il le qualifie de prêtre et non d'évêque ; l'autorité du martyrologe sus-mentionné l'emporte : c'est à lui qu'il faut s'en rapporter comme au document le plus antique. Le même Grégoire de Tours écrit que le bourg de Cessac, dans le territoire de Bigorre, fut enrichi du corps de saint Justin. Ruinard observe que, non loin de l'église paroissiale de Cessac, on voit encore un vieil oratoire presque entièrement détruit, avec deux cellules, et consacré à Dieu sous le nom de Saint-Justin ; il conjecture que le corps du Saint reposait là autrefois. Cet endroit est à six lieues de la ville de Tarbes.

Propre de Tarbes.

SAINTE GUNDELINDE, ABBESSE (VIIIe siècle).

Gundelinde était fille d'Adelbert, duc d'Alsace, et sœur de sainte Attale et sainte Eugénie. Elle fut élevée par sainte Odile, sa tante, qui gouvernait les deux monastères de Hohenbourg et de Niedermunster ou Bas-Moutier. Après la mort de sa tante, Gundelinde fut élue abbesse de Niedermunster en même temps que sa sœur Eugénie devenait abbesse de Hohenbourg. C'était l'an 722. Gundelinde marcha sur les traces de sa tante et à sa mort arrivée vers le milieu du VIIIe siècle, elle fut enterrée dans l'église du monastère. Plus tard on mit son corps dans une châsse d'argent qui fut placée sur l'autel où elle resta jusqu'en 1542, que le monastère fut consumé par un incendie. Les guerres de religion qui désolaient alors l'Alsace ayant empêché qu'on ne le rebâtit, les reliques de la Sainte furent transportées partie à l'église collégiale de Mossheim et partie à Notre-Dame-des-Ermites.

Dictionnaire Pétin.

LE BIENHEUREUX TUTILON, MOINE DE SAINT-GALL (898).

Tutilon ou Tutelon était issu d'une famille noble et puissante. La nature l'avait enrichi de tant d'excellentes qualités qu'on ne pouvait voir un homme plus accompli. Il était parfaitement bien fait de corps, avait une belle voix, beaucoup de dextérité, une éloquence naturelle, le talent de répondre sur-le-champ et à propos sur toute sorte de sujets. Il était bon, obligeant, et aussi agreable dans son sérieux que dans son enjouement. Dès sa jeunesse, il fut élevé au monastère de Saint-Gall, où il se consacra au service de Dieu sous la règle de saint Benoît. Tutilon s'y appliqua, sous les célèbres Ison et Marcel, à l'étude de tous les arts libéraux, et devint poëte, orateur, musicien, et aussi bon peintre et ciseleur qu'on pouvait l'être à son siècle. Il prit aussi quelque connaissance des arts mécaniques. Mais la musique ayant pour lui un attrait particulier, il la cultiva avec un nouveau soin. Il réussissait si parfaitement à toucher toute sorte d'instruments que son abbé le préposa pour y instruire les enfants de condition qu'on élevait à Saint-Gall. Tant de belles qualités acquises, réunies aux dons qu'il avait reçus de la nature, faisaient dire à l'empereur Charles le Gros, qui s'exprimait en cette occasion suivant la manière de penser du monde, que c'était dommage qu'on eût enseveli un si bel homme dans l'obscurité du cloître.

Bien loin que tout ce brillant nuisît à la vertu de Tutilon, il ne fit que lui donner plus de lustre.

Il était des plus assidus au chœur, et si zélé pour l'observation des règles et de la bienséance, qu'il ne pouvait rien voir qui les blessât, sans qu'il ne se mît en devoir d'y remédier, et de le reprendre hautement. Il avait la chasteté en telle recommandation, qu'on le reconnaissait en cela pour un vrai disciple de Marcel, qui fermait les yeux à la vue d'une femme. Quoiqu'il fût obligé de sortir souvent du monastère, il n'en avait pas moins d'attrait pour la componction accompagnée de larmes, lorsqu'il était dans le secret de sa retraite. Son habileté dans la peinture et dans la ciselure le faisait quelquefois appeler au loin. Il travailla nommément à Metz et à Saint-Alban de Mayence. Mais lorsque ses ouvrages lui attiraient des louanges excessives, il avait soin de se dérober et de sortir du lieu, où cela arrivait, pour éviter les mouvements de la vaine gloire. Il avait coutume d'accompagner de quelque épigramme, ou au moins de quelque monostique de sa façon, ses ciselures et ses tableaux.

Tutilon mourut en odeur de sainteté le 28 de mars, sans qu'on en sache l'année précise ; mais on ne peut guère se tromper en la plaçant vers l'an 898. Il fut enterré à Saint-Gall dans la chapelle de Sainte-Catherine, qui, dans la suite des temps, a pris, avec le cimetière qui lui est contigu, le nom de Saint-Tutilon.

Il nous reste aujourd'hui peu de chose des écrits du bienheureux Tutilon, quoiqu'on assure qu'il avait laissé plusieurs productions de son esprit, toutes marquées au coin de la piété. Elles consistaient pour la plupart en hymnes et chants ecclésiastiques. On en indique plusieurs dont on rapporte les premiers mots, et dont quelques-unes avaient été présentées, du vivant de l'auteur, au roi Charles, qui se mêlait aussi lui-même d'en composer. Mais de toutes ces pièces du savoir de Tutilon, on n'a imprimé que trois petites élégies, avec une hymne en vers iambiques dimètres.

Vid. *Canisii Thesaurus monum. eccl.*, t. II, p. 216-218. Tiré de l'*Histoire littéraire de la France*, t. V, p. 671; voyez aussi Dom Calmet, *Biblioth. Lorraine*, p. 952 ; et Dom Gerbert, *De Cantu et Musica sacra*, t. II, p. 33 et 99.

XXIXe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Perse, les saints martyrs Jonas et Barachise, sous Sapor, roi des Perses ; Jonas ayant eu les os brisés sous une vis, fut ensuite scié par le milieu du corps ; l'autre fut étouffé avec de la poix brûlante, dont on lui avait rempli la bouche. 326. — A Héliopolis, dans le Liban, saint Cyrille, diacre et martyr, à qui les païens, sous Julien l'Apostat, ouvrirent le ventre, arrachèrent le foie qu'ils mangèrent comme des bêtes féroces [1]. 362. — A Nicomédie, la passion des saints martyrs Pasteur, Victorin et leurs compagnons. 303. — En Afrique, les saints confesseurs ARMOGASTE, comte, Masculas, Archimime, et Satur, intendant du palais, qui, au temps de la persécution des Vandales, sous Genséric, roi arien, ayant enduré de nombreux et cruels supplices et opprobres, pour la confession de la vérité, achevèrent glorieusement le cours de leur combat. Vers 461. — Dans la ville d'Asti, saint Second, martyr [2]. IIe s. — Au monastère de Luxeuil, le décès de saint EUSTASE, abbé, disciple de saint Colomban, qui fut le Père de près de six cents moines, et brilla non moins par ses miracles que par la sainteté de sa vie. Vers 625.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Clermont, en Auvergne, saint Limin ou Linguin, martyr. Il souffrit sous Chrocus, un des rois germains qui envahirent la Gaule IIIe siècle. Ses actes ont péri [3]. Vers 264. — A Florence,

1. L'historien Théodoret rapporte que tous ceux qui prirent part à cet atroce repas perdirent leurs dents, que leurs langues pourrirent dans leur bouche et qu'ils devinrent aveugles.

2. La fête de saint Second se fait à Asti le 30 mars. Voir les mentions diverses à ce jour.

3. Voir au 15 mai.

le bienheureux Etienne, pape, neuvième du nom, né en Lorraine, qui avait été abbé du Mont-Cassin. Son corps est honoré à Pise, en l'église de Saint-Etienne, pape et martyr. 1058 [1]. — En Bretagne, saint Guillaume, évêque de Tréguier. 1175. — A Poitiers, le décès de saint Guillaume Tempier, évêque, qu'on invoque contre les pertes de sang [2]. 1197. — Le bienheureux HUGUES, religieux de l'abbaye de Vaucelles. 1236. — A Viviers, saint AULE, évêque de cette ville; mémoire de saint FIRMIN, de saint EUMACHIUS et de saint LONGIN, aussi évêques de Viviers. VIe et VIIe s. — A Sens, saint Juery, qui prit le premier titre d'archevêque de cette ville. 711.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Wismar, dans le Mecklembourg, saint Ludolf, qui, de chanoine de l'Ordre de Prémontré, devint évêque de Ratzbourg, ayant été élu par le suffrage unanime de ses frères, et qui, pour la défense des droits de l'Eglise, souffrit une cruelle persécution de la part d'Albert, duc de Saxe, et gagna la couronne du martyre [3]. 1250.

Martyrologe de la Congrégation Sylvestrine. — A Fabriano, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Jean a Baculo, confesseur, disciple de notre Père saint Sylvestre, abbé, lequel, étant atteint d'un abcès cruel, endura les douleurs de la maladie, non-seulement avec patience, mais avec un visage joyeux jusqu'à la fin de sa vie terrestre, qu'il échangea pour la vie éternelle, la veille de l'Annonciation de la Mère de Dieu, jour de sa naissance au ciel.

Martyrologe des Carmes chaussés et déchaussés. — Au Mont-Carmel, le décès de saint BERTHOLD, confesseur, de l'Ordre des Carmes, qui, après une longue et sainte vie, s'envola dans le sein de Dieu, brillant de l'éclat de toutes les vertus. Vers l'an 1188.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Naples, saint Eustase, évêque de cette ville, au IIe ou au IIIe siècle. — En Syrie, avec saint Cyrille, mentionné ci-dessus, saint Marc, confesseur, évêque d'Aréthuses, et plusieurs martyrs immolés sous Julien l'Apostat [4]. 362. — En Lybie, saint Marc, d'Athènes, ermite, qui fut assisté à sa mort et enseveli par saint Sérapion. IVe s. — En Angleterre, saint Gundlée, roi ou prince de Cambrie, qui opéra plusieurs miracles. Vers 500. Après avoir donné sur le trône l'exemple de toutes les vertus, il quitta le monde pour se retirer dans un ermitage. — En Bithynie, saint Eusthate, confesseur et évêque de Brousse. VIIIe ou IXe s. — A Vessembrun, en Souabe, sainte Diémode, recluse. Elle était en commerce de lettres avec la bienheureuse Herlucque qui menait à peu près le même genre de vie à Empfach. On conservait, au monastère de Vessembrun, avant sa destruction, plus de cinquante volumes copiés de la main de Diémode. XIIe s. — A Diessen, en Saxe, sainte Mechtilde [5]. — A Bougie, en Afrique, le bienheureux RAYMOND LULLE. 1315. — A Bena, en Piémont, la bienheureuse Paula Gambara, du Tiers Ordre de Saint-François, dont le culte a été approuvé par Grégoire XVI. Née à Brescia, elle épousa le comte Louis Costa. Le bienheureux Ange de Chivasso la dirigea dans les voies de la perfection : peu respectée par son mari, elle devint le jouet des domestiques eux-mêmes. A ces afflictions du cœur et de l'esprit, se joignirent de grandes douleurs physiques. La Bienheureuse supporta ces épreuves, comme les supportent les Saints : patiemment, en vue de Dieu et des couronnes immortelles. 1505. — En Espagne, le bienheureux Balthazar Sanchez, religieux, prêtre de l'Ordre de Saint-François. Il travailla d'abord comme laboureur à gages, puis entra, à l'âge de vingt-quatre ans, comme tisserand au couvent d'Uclès. Il demanda l'habit au couvent d'Alcala et trois fois sa demande fut rejetée. A la fin, Dieu se chargea de sa cause et la lui fit gagner. Il avait coutume de dire en prenant ses repas : « Mon Dieu, que tous les grains de poussière qui ont servi à faire ce pain, soient comme autant d'anges qui célèbrent vos louanges ». Procès a été fait de sa vie et de ses miracles pour sa béatification. 1617. — Encore en Espagne, le vénérable Jean Romero, né à Montauban, des Frères Mineurs. Il prêcha avec fruit, dans la Galice et en Andalousie. 1638.

1. Frédéric de Lorraine (Etienne IX) était frère de Godefroi, duc de Lorraine et de Toscane. Godefroi avait épousé en secondes noces Béatrix, veuve de Boniface, marquis de Toscane : c'est par ce mariage que la Toscane entra dans la maison de Lorraine. Le séjour en Italie des princes de Lorraine, à cette époque, — habituel pour les uns, fréquent pour les autres, — a fait croire à quelques historiens qui n'y ont pas regardé de près, qu'Etienne IX était né à Rome. Godefroi avait eu de sa première femme la bienheureuse Ide, mère du célèbre Godefroi de Bouillon, plus tard roi de Jérusalem. Il garda la continence avec sa seconde femme Béatrix. C'était un prince d'une grande piété, qui ne pouvait se rappeler ses péchés sans pleurer. Cf. Rohrbacher, *Hist. univ.*, VII, 4e éd.

2. Voir au 27 mars.

3. Saint Ludolphe est particulièrement honoré à Wismar.

4. Il faut lire, dans les *Bollandistes*, à ce jour, les incroyables excès, les infamies auxquelles les populations restées païennes se laissèrent emporter à l'avénement de Julien.

5. Voir au 6 juillet.

S. EUSTASE[1], ABBÉ DE LUXEUIL EN FRANCHE-COMTÉ

625. — Pape : Boniface V. — Roi de France : Clotaire II.

Parmi les grands hommes que la Bourgogne a donnés à la France et à l'Eglise, ce bienheureux Abbé tient sans doute un des premiers rangs. Il était d'une famille très-noble; mais il l'ennoblit lui-même beaucoup plus par ses mérites et son éminente vertu. Son historien, qui est Jonas, l'un de ses successeurs, nous le représente d'abord sous la conduite du grand saint Colomban, fondateur et premier abbé du monastère de Luxeuil. Il fit en peu de temps de si grands progrès sous sa discipline, qu'il mérita d'être mis en sa place, lorsque la persécution de Thierry, roi de Bourgogne, et de Brunehault, ou Brunechilde, sa grand'mère, le forcèrent de se retirer. A peine les religieux se sentirent-ils de l'absence de leur Père, sous la conduite d'un si admirable successeur. Il administra cette abbaye avec tant de prudence et de douceur, qu'il rendait agréables les plus grandes austérités de la vie solitaire. Aussi il vit bientôt sa maison peuplée de six cents religieux. Les passions de la chair n'avaient aucun empire sur son esprit, parce qu'il prévenait leurs mouvements par une guerre implacable qu'il se faisait à lui-même, et par de rudes pénitences dont il se tourmentait. Son cœur était si embrasé de l'amour de Dieu par la méditation continuelle des vérités éternelles, qu'il ne se pouvait empêcher de prendre soin du salut de tout le monde. On remarque particulièrement qu'il avait une tendresse extrême pour les pénitents qui s'accusaient à lui de leurs fautes, et que, prévenant leurs larmes par les siennes, il remplissait leur cœur d'une indicible consolation. Les instructions qu'il donnait à ses religieux, touchant la mortification, la charité mutuelle et l'oraison, étaient admirables; et comme elles étaient toujours soutenues de son exemple, elles faisaient un fruit merveilleux.

Il fit un voyage en Italie, par l'ordre du roi Clotaire II, pour ramener saint Colomban en France : ces deux Saints eurent une consolation extrême de s'embrasser encore une fois durant leur vie; mais de grandes raisons empêchant saint Colomban de revenir, saint Eustase fit trouver bon au roi qu'il restât hors du royaume. Allant une autre fois à la cour pour les besoins de son monastère, il passa par le château d'Oppigny, à deux lieues de Meaux, appartenant au comte Cagnéric. Il y était déjà passé quelques années auparavant avec son maître saint Colomban : en ce temps, ce saint Patriarche y avait reçu le vœu de virginité de sainte Fare, fille du comte; mais, depuis, ce comte, sans avoir égard au vœu de sa fille, l'avait fiancée, et il voulait absolument la marier. La douleur de la Sainte en était si grande et accompagnée de tant de larmes, qu'elle en avait perdu la vue et était tombée malade à l'extrémité. Saint Eustase en eut pitié, et, après l'avoir consolée, il fit de grands miracles en sa faveur : il lui rendit la vue, la guérit entièrement de sa fièvre et décida enfin son père, quelque obstiné qu'il fût, à lui donner permission d'être religieuse. Les affaires qu'il avait à la

1. Nommé saint Eustache par les Parisiens, et saint Eustaise par les Lorrains.

cour étant expédiées, il retourna en son monastère, et s'appliqua à la prédication de l'Evangile dans tout le pays d'alentour : il convertit beaucoup de pécheurs, et gagna un grand nombre de serviteurs à Jésus-Christ. Il alla même, en suivant le cours du Doubs, annoncer la parole de Dieu aux *Varasques*, dont une partie était encore idolâtre, et l'autre, imbue des erreurs de Photin et de Bonose, considérait Jésus-Christ comme un pur homme, et le Saint-Esprit comme la vertu de Dieu, non comme une personne ; puis aux Bavarois, que saint Séverin n'avait pas entièrement christianisés.

Quelques auteurs ont prétendu que ce fut vers l'époque de son retour de Bavière que s'inaugura dans l'abbaye la Louange perpétuelle, dont saint Bernard fait mention[1]. Cette opinion est peu fondée ; mais au moins est-il certain que cet usage de chanter perpétuellement les louanges de Dieu fut entretenu, développé sous le gouvernement d'Eustase, et que le pieux Abbé présida toujours avec bonheur à cette psalmodie, dont le fruit le plus précieux devait être, selon lui, la *vie de la foi*. D'un autre côté, nous voyons prospérer, par ses soins, la fameuse école de Luxeuil[2]. Cette école, établie dans le monastère, devint le rendez-vous d'un grand nombre de seigneurs de Bourgogne et même de plusieurs étrangers. Lyon, Autun, Langres, Châlons-sur-Marne et Strasbourg envoyaient leur jeunesse étudier à Luxeuil. Il est facile de comprendre toute l'étendue du bien qui en résulta. Ce n'est pas en vain que ceux qui sont appelés à gouverner un pays, ou du moins à y exercer une grande influence, travaillent à se former dans une école de savoir et de vertu. Au reste, saint Eustase ne comptait pas seulement au nombre de ses enfants cette foule de jeunes laïques, qui faisaient son éloge en devenant l'édification de la province ; son monastère était aussi fécond pour l'Eglise, et, dans l'espace de quelques années, nous en voyons sortir saint Cagnoald, évêque de Laon ; saint Achaire, évêque de Noyon ; saint Donat, évêque de Besançon, etc., sans compter plusieurs abbés et plusieurs missionnaires, qui travaillèrent avec un zèle admirable à l'établissement du règne de Dieu parmi les peuples. Cultivé par ces mains pures, le désert germe, fleurit, jette une odeur qui embaume tout : dans ce champ hérissé de ronces et de buissons sauvages, naissent les myrthes ; à la place des épines, croissent les lis, et la postérité d'Eustase est bénie comme celle d'Abraham.

Il n'était pas possible que l'œuvre de Dieu continuât avec tant de succès, sans soulever la fureur et la jalousie du démon. Celui qui avait su trouver un Caïn pour tuer un Abel, et un Judas pour trahir Jésus-Christ, ne tarda pas à découvrir dans la famille d'Eustase un faux frère, décidé à seconder les plus noires entreprises.

Agrestius ou Agrestinus, qui avait été secrétaire du roi Thierry, et s'était fait depuis religieux à Luxeuil, demanda permission au saint Abbé d'aller prêcher l'Evangile aux infidèles : le Saint, qui ne le jugeait pas capable de ce ministère, lui remontra longtemps qu'il fallait pour cela être appelé de Dieu ; et que, si Moïse et Jérémie avaient été effrayés d'une mission si redoutable il n'était nullement à propos qu'il s'y ingérât de lui-même : mais ce présomptueux, continuant toujours ses importunités, Eustase fut enfin forcé de le laisser partir. Agrestius parcourut sans fruit une partie de la Bavière ; et voyant qu'il n'y faisait rien, il se rendit en la ville d'Aquilée, dont les ha-

1. *De Vita S. Malachiæ, episcop.*, c. 6, n. 12.

2. C'est à lui que Dunod (*Histoire de l'Eglise de Besançon*, t. II, p. 122) et plusieurs autres en attribuent la fondation. Hugues-du-Temps ne fait à ce sujet aucune difficulté (*Clergé de France*, t. II, p. 100). Ces auteurs se trompent, s'ils prétendent dire que l'école de Luxeuil n'existait point sous saint Colomban. Il est certain que ce grand homme l'avait créée au sein de son monastère, et en avait confié la direction à saint Eustase.

bitants étaient alors schismatiques et séparés de l'Eglise touchant le fait des *Trois Chapitres*[1]. Le plus grand mal est qu'il embrassa leur schisme et que, revenant en France, il s'efforça d'y engager saint Eustase et ses religieux, avec les catholiques qu'il put rencontrer. Le saint Abbé le combattit avec une vigueur et une lumière admirables, et le contraignit de se taire sur ce sujet. Mais il tourna ses armes ailleurs, et se mit à censurer la Règle et les Constitutions de saint Colomban, disant qu'elles contenaient des choses ridicules et des erreurs. L'affaire en vint à un tel point, que le roi Clotaire fut obligé de faire assembler le troisième concile de Mâcon pour vider ce différend. Agrestius s'y trouva, soutenu de quelques évêques qu'il avait séduits. Mais saint Eustase, après l'avoir réfuté en toutes ses propositions, pour punir son opiniâtreté, le cita à en répondre, à un an de là, en présence de saint Colomban, devant le tribunal de Dieu. Quelques-uns des assistants qui le favorisaient, fort étonnés de cette sommation, supplièrent le Saint de la rétracter et de sauver, par sa douceur, celui qui était près de périr. Le généreux Abbé y consentit, à condition qu'Agrestius reconnaîtrait sa faute. Il le fit en apparence : mais cette feinte pénitence ne dura pas longtemps, car ce malheureux schismatique, reprenant ses premières folies, s'en alla de nouveau par les monastères pour surprendre les plus simples. En effet, il en trompa quelques-uns, même de ceux qui semblaient les plus parfaits. Mais la justice divine, qui ne laisse rien impuni, fit qu'en moins d'une année, ils périrent presque tous, les uns par la rage des loups, qui les vinrent dévorer jusque dans leur enclos, et les autres par la foudre, qui renversa tout un couvent. Il y en eut même un, nommé Plérée, qui, étant possédé du démon, se pendit et s'étrangla. Il est vrai que le plus criminel de tous, qui était Agrestius, échappa à tous ces désastres, la divine Bonté lui donnant encore lieu de faire pénitence : mais enfin, comme il ne devint point plus sage par le malheur d'autrui, il fut tué d'un coup de cognée par son propre serviteur. Ainsi le schisme cessa, et ceux que ce séditieux avait séduits, et qui lui survécurent, retournèrent au chemin de la vérité.

Cependant saint Eustase travaillait de plus en plus à l'avancement de la gloire de Dieu et au salut des fidèles, et sa parole était autorisée par la force des miracles : car il rendit la vue à une jeune fille, après l'avoir obligée de jeûner deux jours, et en lui mettant de l'huile bénite sur les yeux. Elle s'appelait Salaberge, et elle fut depuis une très-sainte abbesse, que l'Eglise honore le 22 septembre. Il guérit aussi de la fièvre un religieux nommé Agile, frère du comte Cagnéric et oncle de sainte Fare, lequel a été ensuite premier abbé de Resbais, et tient son rang parmi les Saints, le 30 août. Mais il n'est pas le seul des disciples de ce grand Abbé qui ait brillé dans l'Eglise par sa doctrine et par sa piété ; car c'est encore de son école que sont sortis saint Agnoald, évêque de Laon ; saint Aychar, évêque de Saint-Quentin et de Noyon ; saint Omer, évêque de Thérouanne ; saint Romaric et saint Aimé, abbés, et Rachnaire, évêque d'Autun et de Bâle : tous excellents personnages et dignes disciples d'un si excellent maître. Il éten-

1. On appelait *Trois Chapitres*, trois ouvrages théologiques de Théodore de Mopsueste, de Théodoret, évêque de Cyr, et d'Ibas, évêque d'Edesse, qui étaient plus ou moins empreints des erreurs de Nestorius sur le mystère de l'Incarnation et sur l'union des deux natures en Jésus-Christ. Comme les auteurs avaient reconnu et rétracté leurs erreurs, le concile de Chalcédoine (521) avait passé ces écrits sous silence tout en condamnant les erreurs qu'ils renfermaient. Ce silence du Concile amena une grande division parmi les fidèles dont les uns approuvaient, et les autres condamnaient les ouvrages en question. Cette dispute troubla le règne de Justinien et le pontificat du pape Vigile. En 553, les trois chapitres furent définitivement condamnés par le concile général de Constantinople. — Cf. *Conciles généraux et particuliers*, t. 1er, par Mgr Guérin, 3 vol. in-8o, Bar-le-Duc.

dit aussi la règle de saint Colomban en beaucoup de lieux et bâtit plusieurs monastères.

Enfin, se voyant avancé en âge, et jugeant bien que l'heure de son départ ne pouvait pas être fort éloignée, il se défit entièrement de toutes les occupations extérieures et temporelles pour s'appliquer uniquement à la méditation de l'éternité. Dans ces exercices, il fut saisi d'une maladie extrêmement violente et douloureuse ; et comme une nuit la nature en était presque accablée, il eut une vision dans laquelle on lui demanda lequel il aimait mieux, ou de souffrir ces maux encore trente jours, ou d'en recevoir de l'adoucissement, ou de ne mourir que dans quarante jours. Le Saint, qui brûlait du désir d'être dégagé de son corps, pour aller jouir de la présence de Dieu, choisit le premier parti ; aussi, trente jours après, chargé de mérites et d'années, et entièrement purifié par ces dernières douleurs, après avoir exhorté ses religieux à l'amour de leur règle et reçu les saints Sacrements, il sortit de ce monde pour entrer dans la possession de l'éternité bienheureuse. Ce fut le 29 mars de l'an 624 ou 625 [1].

RELIQUES DE SAINT EUSTASE.

Les continuateurs de Bollandus marquent que son corps était encore, au XVIIe siècle, en l'abbaye des Bénédictins de Vergaville, au diocèse de Metz, en Lorraine, où il faisait de grands miracles, tant pour la délivrance des possédés que pour la guérison de ceux qui étaient tombés en démence ; et qu'il y était honoré par un grand concours de pèlerins.

M. De Blaye, curé d'Imling, nous écrivait, le 2 décembre 1862, au sujet des reliques de saint Eustase :

L'abbaye de Vergaville a été totalement détruite ; je crois qu'il n'en reste plus que le sol avec le mur d'enceinte.

Les reliques de saint Eustase furent emportées en 1792 par les religieux quittant leur monastère ; elles ne furent point conservées sans danger ; car madame de la Marche, la dernière abbesse, fut obligée de les confier pendant plusieurs années à M. Labrosse, curé de Suriauville ; elles furent reconnues et approuvées le 25 juin 1804, par Mgr Antoine-Eustache Osmond, évêque de Nancy, sur le témoignage des anciennes religieuses, de M. Labrosse et de M. Vuillemin, directeur des religieuses avant la Révolution, et qui les avait retirées des châsses et reliquaires ; elles sont parfaitement certaines et authentiques et sont présentement vénérées dans deux châsses en bois doré, au prieuré de Flavigny-sur-Moselle (Meurthe), où les Bénédictines de Flavigny sont définitivement fixées depuis 1824.

Ces reliques consistent dans le chef et plusieurs grands ossements, parmi lesquels se trouvent un tibia et un péroné droits, d'un développement moindre et d'une moins bonne conservation ; ils appartiennent à un autre Saint et ne sont point spécifiés.

En 1670, des ossements de saint Eustase et de saint Valbert furent échangés entre Vergaville et Luxeuil ; il ne serait pas impossible que le tibia et le péroné incomplet susdits, soient de saint Valbert.

A Vergaville, il ne reste plus rien de saint Eustase : dans l'église paroissiale, on conserve quelques reliques parmi lesquelles un certain nombre d'ossements non spécifiés. Mais le nom de saint Sigéric (Sigéricus), fondateur de l'abbaye, trouvé sur de vieilles inscriptions parmi ces ossements, donnent à penser qu'ils lui appartiennent et peut-être aussi à la B. Betta, son épouse. Leurs corps, qui reposaient à Vergaville encore pendant le XVIIe siècle, ainsi qu'il est constaté par les inventaires des reliques, paraissent n'avoir point été enlevés avec ceux de saint Eustase. Ces dernières reliques, qui semblent être tout ce qui reste des fondateurs de cette grande et antique abbaye, ont été mal conservées. Je ne sais si une révision sérieuse, mais qui serait un peu difficile, pourrait rendre à ces dernières reliques un peu de la certitude qu'elles ont perdue, comme aussi déterminer à quel Saint appartiennent les tibia et péroné droits qui ne sont point à saint Eustase.

1. Les lettres chrétiennes comptent saint Eustase parmi leurs bienfaiteurs, bien qu'aucun de ses écrits ne soit parvenu jusqu'à nous. Dans sa jeunesse il avait été chargé, par saint Colomban, de la direction de l'école du monastère de Luxeuil. Cette école devint, sous sa direction, une des plus illustres qui fussent alors en France. Son historien nous a conservé la substance du discours qu'il prononça au concile de Mâcon : on y remarque de grandes beautés de style, des traits d'éloquence et des raisonnements pleins de justesse. — *France littéraire.*

Voici les noms des ossements de saint Eustase : 1° Le chef; 2° l'aine gauche incomplète; 3° moitié inférieure d'un fémur; 4° moitié supérieure du fémur droit; 5° humérus gauche; et 6° omoplate gauche.

Sa vie, comme nous avons dit, a été écrite par Jonas, l'un de ses religieux, que l'on croit même avoir été de ses successeurs : c'est de lui que nous l'avons tirée et de la préface que l'on y a ajoutée longtemps après sa composition. Sainte Fare y est appelée Burgondofore; mais peut-être que c'est le même nom, et que Burgondofore est comme qui dirait Fore ou Fare de Bourgogne. Sur quoi l'on peut voir Baronius au huitième tome de ses *Annales*, en l'année 640, et les mêmes continuateurs de Bollandus le 3 avril.

S. FIRMIN, S. AULE, S. EUMACHIUS ET S. LONGIN,

ÉVÊQUES DE VIVIERS

VIe et VIIe siècles.

En 585, le roi Gontran, pensant, comme son aïeul Clovis, qu'il était déshonorant pour la gloire des Francs que les barbares Visigoths souillassent encore de leur présence le sol de la Gaule, mit sur pied une puissante armée pour faire la conquête de la Septimanie. Les troupes levées en partie dans les pays situés au nord de la Seine, se joignant aux guerriers de la Burgondie, prirent leur marche par la vallée du Rhône, dévastant tout par le fer et l'incendie, enlevant les troupeaux, brûlant les moissons, spoliant les églises et les monastères, massacrant, au pied des autels renversés, les prêtres et les religieux, l'homme d'église et l'homme du peuple : et ne rencontrant nulle part de résistance, elles poursuivirent cet affreux brigandage sur les deux rives du fleuve, jusque sous les murailles de Nîmes, dans un pays, remarque l'historien, qui était le leur et qui relevait de la même autorité [1]. — Le saint roi déplora ces excès, comme nous le remarquons en sa vie ; mais il ne fut pas en son pouvoir de les empêcher. Dieu lui-même se chargea du châtiment, en refusant la victoire aux armes de ses coupables généraux.

Le passage de l'armée indisciplinée des Francs laissa le pays en proie à la famine qui désolait déjà les provinces environnantes. Les souffrances de la faim et les privations de la misère provoquèrent de nombreuses maladies et une grande mortalité, bientôt suivies d'un autre fléau plus terrible encore. La peste, qui depuis près de dix ans promenait ses ravages dans les diverses contrées de la Gaule, éclata en 590 et sévit dans tout le Vivarais avec une violence inouïe. La population de Viviers fut cruellement décimée, et cette cité partagea avec Avignon le triste honneur d'être placée par Grégoire de Tours en première ligne sur la liste des villes dépeuplées cette année par le fléau.

Mais pendant que les calamités succédaient ainsi aux calamités presque sans interruption [2], la Providence semblait vouloir elle-même adoucir les maux qui affligeaient l'église de Viviers; elle lui suscita une série de

1. Grég. de Tours, *Hist.*, l. VIII, 30.
2. Le souvenir de ces calamités se trouve consigné dans un fragment d'inscription tumulaire, découvert à Viviers.

grands évêques qui furent des prodiges de charité et de dévouement apostolique. Après saint Eucher, vers la fin du VI[e] siècle, nous voyons le siége occupé successivement par saint Firmin, saint Aule, saint Eumachius et saint Longin. Saint Firmin était le chef de l'une de ces nobles familles gallo-romaines, autrefois l'ornement de la province, qui se faisaient gloire encore de cultiver la vertu et les lettres, et de conserver les restes brillants d'une civilisation prête à disparaître au milieu des ténèbres toujours croissantes de la barbarie. Il était marié au moment de son élévation à l'épiscopat ; il avait un fils, enfant de bénédiction, appelé Aulus[1] du nom de sa mère Aula, qui devint plus tard son successeur, et une fille nommée Macédonia, qui épousa le patrice Alcinius. En montant sur la chaire de saint Venance, Firmin céda la plus grande portion de ses biens pour accroître la dotation de son église ; il fit cette libéralité d'un commun accord avec Aula ; celle-ci, avant de dire adieu au monde, s'estima heureuse de contribuer à enrichir l'épouse spirituelle qui devait désormais prendre sa place dans l'esprit et le cœur du pontife Firmin. Les enfants eux-mêmes, dans ce beau combat de générosité, ne voulant pas se montrer indignes de leurs parents, Macédonia et Alcinius, fondèrent sur les bords du Rhône, au territoire de Bergoïata, l'église de Notre-Dame-de-Cousiniac, et, après l'avoir richement dotée, ils en firent hommage à Dieu et à saint Vincent, patron de la cathédrale.

Quant à saint Aule, dès les années de son adolescence, il s'était distingué par une angélique piété, faisant ses délices de passer de longues heures, et souvent les nuits entières, à prier seul au pied des autels. Son esprit avait été cultivé avec soin ; il était versé dans la connaissance des lettres humaines et nourri des saintes Ecritures et de l'enseignement des Pères. A l'étendue de la doctrine, saint Aule joignait une rare éloquence, relevée en lui par une voix douce et mélodieuse, par un extérieur plein de grâce et de dignité. Tel était l'air de majesté répandu sur toute sa personne, qu'à sa vue seule on se sentait pénétré d'un respect involontaire. Les grands et les princes eux-mêmes le vénéraient comme leur seigneur, tandis que, par sa tendre bonté et l'affabilité de son accueil, il se faisait chérir des petits et du peuple comme un pasteur et un père. Auprès de lui, les pauvres étaient sûrs de trouver toujours un secours et des consolations ; la veuve et l'orphelin, un appui ; le voyageur et l'étranger, une place à sa table frugale et l'hospitalité sous son toit. Mais le trait dominant, caractéristique, nous pourrions dire la passion de ce grand cœur, était son zèle à procurer l'émancipation des esclaves et le rachat des captifs. S'il ne pouvait à lui seul abolir partout l'esclavage, cette plaie hideuse de la société antique, il s'efforçait du moins de le restreindre dans ses propres domaines, sur les terres de l'église, et de remédier, selon la mesure de son pouvoir, aux abus de la force brutale, si communs en ces temps de barbarie et d'oppression : il est impossible, disent les chroniqueurs, de supputer le nombre des esclaves qu'il rendit à la liberté, ou des captifs dont sa main libératrice brisa les fers. Et pendant que sa charité semblait s'épuiser de sacrifices dans un si noble but, il donnait encore à pleines mains pour l'embellissement de son église et de sa ville épiscopale. Modèle des évêques par ses vertus comme par ses œuvres, après avoir consumé sa vie dans les jeûnes, les austérités, les studieuses veilles et les travaux apostoliques, saint Aule s'endormit dans le Seigneur. Doit-on s'étonner si, à la nouvelle de sa mort, il y eut une explosion de regrets et

1. *Aulus*, selon l'étymologie romaine, signifiait : « qui naît nourri par les dieux ». — Valer. Maxim., *Frag. de nomin. ratione.*

comme un deuil universel, non-seulement dans le Vivarais, mais encore dans les contrées circonvoisines ? Le corps du saint Evêque fut déposé dans une église construite à une petite distance de la ville, qu'on dédia plus tard en son honneur ; il y demeura entouré de la vénération des fidèles, jusqu'à l'époque de l'invasion anglaise et des ravages des grandes compagnies. On crut nécessaire alors de soustraire les reliques au danger d'une sacrilége profanation, en transportant ce sacré dépôt dans la cathédrale. En mémoire de cette translation, l'église de Viviers institua une fête qui se célébrait, dans l'ancienne liturgie, le 20 février [1]. Le tombeau primitif était un sarcophage en pierre taillée, de forme très-simple, sans sculpture ni ornement autre que l'inscription suivante :

HIC REQVIESCIT S. AVLVS.	Ici repose saint Aule.

Il y avait à Viviers une ancienne église qui portait le nom de saint Aule. Au XVI[e] siècle, ses reliques, qui se gardaient dans la cathédrale, furent brûlées par les calvinistes avec celles de saint Arcons.

Avant de mourir, saint Aule avait désigné aux suffrages des clercs de l'église de Viviers, celui qu'il jugeait le plus digne de lui succéder : l'évêque ainsi élu se nommait Eumachius. Il ne tarda pas à justifier le choix de son illustre prédécesseur et les espérances qu'il avait fait naître. Comme saint Aule, il exerça par l'autorité de la parole et de l'exemple un merveilleux ascendant sur son peuple ; après lui, il sut se faire admirer par son esprit de mansuétude et par une charité incomparable. Dès les premiers jours de son épiscopat, il s'était dépouillé de tout ce qu'il possédait pour augmenter le patrimoine de l'église et des pauvres, devenu pauvre lui-même par choix, afin de marcher avec plus de vérité sur les traces de Jésus-Christ, le divin modèle des pasteurs. Arrivé au terme de la carrière, il voulut distribuer de ses propres mains aux plus nécessiteux de son troupeau, ce qui lui restait des biens de ce monde ; il les réunit auprès de son lit de mort, et ce sont les pauvres, objets constants de sa plus tendre sollicitude, qui reçurent ses derniers embrassements et son dernier adieu.

Sous l'évêque saint Longin, qui vint après saint Eumachius, le martyrologe de l'église de Viviers enregistre une nouvelle irruption des Visigoths et le sac de la ville épiscopale par ces bandes barbares. C'était pour la cinquième ou la sixième fois, dans l'espace de deux cents ans, que cette malheureuse cité assistait aux horreurs d'un pillage et d'une prise d'assaut. Nous croyons que cette dernière invasion coïncida avec l'expédition du roi Wamba en Septimanie, lorsque cette province leva le drapeau de l'indépendance contre les rois de Tolède (673). En quelques jours, le terrible Wamba eut étouffé la révolte dans le sang. Rentré vainqueur dans Nîmes, le prince visigoth résolut de porter la guerre chez les Francs, ses voisins, qui avaient fourni des troupes auxiliaires à ses sujets rebelles. Julien de Tolède rapporte que le bruit en étant parvenu jusqu'aux frontières des pays menacés, y causa tant de terreur que les habitants des villes les quittèrent, pour aller chercher un refuge dans les montagnes. Ce plan de campagne reçut-il un commencement d'exécution ? Les ravages exercés dans le pays de Viviers, limitrophe de la Septimanie visigothique, en sont la preuve incontestable. Mais bientôt, cédant aux avis de ses généraux, Wamba abandonna la poursuite de ses desseins contre les Francs. Le Vivarais put alors respirer, et saint Longin, terminer en paix les jours de son épiscopat. Il eu

1. Martyrol. *Eccl. Vivar.*, ms. Bibl. grd. sém. Viviers.

fut probablement de même de ses deux successeurs Jean et Ardulphe. Nous ne connaissons de ces évêques que les fondations qu'ils firent en faveur de l'église cathédrale.

Extrait de l'*Histoire du Vivarais*, par M. l'abbé Rouchier, chan. hon. de Viviers.

SAINT ARMOGASTE, COMTE ET PATRON DES PATRES (461).

En 460, Genséric, renouvelant toutes les horreurs de la persécution de Dioclétien, forçait les prêtres et les ministres du Seigneur à livrer aux hérétiques les saints livres et les ornements sacrés. Valérianus, évêque d'Abbenza (dans la Zeugitane), et Archininus [1], né à Mascula, en Numidie, signalèrent leur constance entre tous les autres. Le premier, qui refusa invinciblement de livrer les choses saintes, fut chassé de la ville par ordre du roi, sans que personne pût le laisser entrer dans une maison ou même lui permettre de rester sur ses terres. Ainsi, ce vieillard plus qu'octogénaire se trouvait réduit, dans un dénûment complet, à n'avoir pour lit que la voie publique ; et le fait nous est attesté par Victor de Vite, qui avait été le saluer dans ce misérable exil d'une espèce nouvelle. Le second, sollicité d'abord par les belles paroles et les promesses du roi, tint ferme à confesser la vérité catholique. En le condamnant à mort, on ordonna secrètement à l'exécuteur de ne le frapper que s'il le voyait trembler au moment de recevoir le coup mortel ; mais il fut convenu qu'on le laisserait en vie s'il demeurait calme sous la menace du glaive. Conduit par le bourreau, il ne fit nulle résistance, et s'agenouillant il présenta sa tête sans broncher plus qu'une colonne. Sa fermeté donc lui sauva la vie sans lui ôter le mérite [2].

L'année suivante, Armogaste, qui appartenait à la cour de Théodoric, second fils de Genséric, avait résisté aux offres et aux menaces des perfides ariens, lorsqu'il vit venir les bourreaux qui lui serrèrent violemment les jambes avec des cordelettes, et les tempes avec des nerfs de bœuf. Le saint homme, au milieu de cette angoisse, élevait les yeux au ciel en invoquant le Seigneur Jésus-Christ ; cependant les liens se brisèrent à plusieurs reprises, au grand étonnement des ariens, qui firent doubler les cordes et répéter la torture. Mais leur surprise fut bien plus grande quand ils virent sur son front, non pas des marques profondes ni la peau entamée, mais de simples rides. On le suspendit par un pied, la tête en bas ; mais sans réussir ni à l'ébranler, ni, ce semble, à le faire souffrir : car, soutenu par l'aide de Dieu, il paraissait dormir tranquillement comme s'il eût été sur un lit moelleux. A cette nouvelle, Théodoric ordonna qu'on lui tranchât la tête ; mais Jocundus, prêtre arien, fit observer au prince que, en ôtant la vie à cet homme, il allait donner lieu aux Romains (c'est-à-dire aux catholiques) de l'honorer comme martyr. En conséquence, changeant d'avis, il fit reléguer Armogaste dans la Byzacène, le condamnant à des travaux de terrassement. Plus tard le saint Confesseur fut ramené dans la campagne de Carthage et, pour l'exposer au mépris de tous, réduit à être bouvier. Il supporta cette ignominie avec la même constance qu'il avait montrée dans ses premières épreuves ; puis, sachant que le jour de sa mort approchait, il fit venir Félix, catholique sincère quoique intendant de la maison de Théodoric, et lui montra l'endroit où il désirait que son corps fût inhumé sous un arbre. Son ami répugnait à lui en faire la promesse, disant qu'il prétendait bien l'ensevelir dans une des basiliques de la ville ; mais le saint homme insista si fort qu'il obtint la parole de Félix. A quelque temps de là, Armogaste fut délivré par la mort ; et Félix, fidèle à son engagement, se mettait en devoir de faire creuser la terre dans le lieu marqué pour lui rendre les derniers offices, lorsqu'il trouva dans l'excavation commencée à ce dessein un sarcophage de marbre comme on en aurait à peine fait un pour un roi. Joyeux de cette découverte, il déposa dans ce merveilleux sépulcre le corps du courageux athlète de la foi. Quant à Théodoric et à son ami Jocundus, leur zèle arien leur fut compté pour peu de chose sous le règne suivant.

Souvenirs de l'Eglise d'Afrique.

1. Morcelli écrit *Archinimus ;* mais ce nom représenterait une origine semi-grecque et semi-insignifiante. D'ailleurs Ninus étant un nom qui se représente souvent dans les monuments d'Afrique, il semble qu'on puisse lire comme à coup sûr *Archininus*.

2. Vict. Vit., I : « Etsi martyrem invidus hostis noluit facere, confessorem tamen nostrum non potuit violare ».

SAINT BERTOLD, PREMIER PRIEUR GÉNÉRAL DU CARMEL (1188).

Bertold se donna à Dieu dès l'enfance. Cédant à la noble ardeur qui l'entraînait vers l'étude des sciences sacrées, il quitta le Limousin, sa patrie, pour aller suivre les cours à Paris où le laurier des docteurs couronna ses travaux.

C'était l'époque où l'Europe entière s'était précipitée en Asie à la conquête des saints lieux : Bertold se croisa, et fit vœu qu'il entrerait en religion, si l'armée chrétienne était délivrée d'un pressant danger dans lequel elle se trouvait engagée. Le ciel ayant exaucé sa prière, il songea à remplir la promesse qu'il avait faite à Dieu, et se rendit sur le Mont-Carmel où il postula le saint habit des serviteurs de Marie.

Or, pendant que Bertold était adonné tout entier à l'œuvre de sa sanctification, il arriva qu'Aymeric, patriarche d'Antioche, et son propre frère, fut envoyé en Terre-Sainte en qualité de légat du Saint-Siége : le légat, ayant fait une visite au Mont-Carmel, y admira la vie céleste des religieux et leur traça une nouvelle règle. Le supérieur de l'Ordre étant allé à Dieu, dans l'intervalle, Aymeric installa, dans la fonction laissée vacante, Bertold qu'une élection unanime avait appelé à cette dignité et lui conféra, à la manière des Latins, le titre de prieur général. Celui que ses frères avaient choisi à cause de sa prudence et de sa sainteté, se crut indigne de l'honneur qu'on lui faisait : vaincu à la fin par les prières de ses frères, et croyant d'ailleurs que telle était la volonté du ciel, il ploya les épaules sous le fardeau qu'on lui imposait.

Fidèle observateur des lois de la régularité monastique, il prêchait à ses frères autant par son exemple que par ses discours. Il avait un si tendre amour pour la Sainte Vierge, Protectrice particulière de son Ordre, qu'il ne laissait passer aucune heure du jour sans se prosterner à terre et la saluer par de tendre paroles, de pieuses affections. La charité dont son âme était brûlée à l'intérieur se reflétait sur son visage qui paraissait souvent comme environné des rayons du soleil. Dieu lui fit connaître d'avance les calamités qui allaient fondre sur la Terre-Sainte et le débordement de maux dont la persécution des infidèles serait le signal : il vit monter au ciel, emportées sur les ailes des anges, les âmes d'un grand nombre de ses frères que le cimeterre des Sarrasins avait moissonnés. Plein de mérites et illustre par ses miracles, Bertold s'endormit dans le Seigneur, sur le déclin du XIIe siècle : il avait vécu cent quinze ans et avait été prieur du Carmel pendant quarante-cinq années.

Bréviaire des Carmes et Acta. — Trad. nouv.

LE BIENHEUREUX HUGUES DE VAUCELLES (1236).

Un des religieux les plus fervents et les plus exemplaires que l'on rencontrait au monastère de Vaucelles, au commencement du XIIIe siècle, était Hugues de Villa, auparavant doyen de l'église de Cambrai. Il était aussi distingué par la noblesse de sa naissance et ses talents, que par ses éminentes vertus. La crainte d'être appelé à quelque siége épiscopal le détermina à aller s'ensevelir dans le monastère de Vaucelles, où la régularité des premiers enfants de saint Bernard se conservait fidèlement.

Lorsque le projet du pieux doyen fut connu, beaucoup de personnes de qualité vinrent le prier de leur céder un magnifique vautour qu'il possédait. Le Bienheureux s'y refusa et dissimula son intention jusqu'au moment de son entrée en religion. Il arriva aux portes de l'abbaye avec cet oiseau, qui avait été pour lui dans le monde une innocente distraction et dont il voulait faire un généreux sacrifice. Rompant, en effet, en ce moment, la corde qui retenait l'oiseau captif, il lui rendit la liberté en lui adressant, avec la plus touchante naïveté, ces paroles : « Oiseau, ici je te quitte, te délie et t'envoie jouir en paix de ta liberté ».

On racontait encore de ce vénérable Religieux, et, dit Thomas de Cantimpré, je l'ai entendu moi-même de la bouche de plusieurs qui en avaient été témoins, que, pendant son noviciat, des oiseaux venaient quelquefois s'abattre familièrement sur ses mains et manger des miettes de pain qu'il y tenait. Le maître des novices, pour éprouver sans doute la vertu de son nouveau disciple

en contrariant ce plaisir innocent, en fit un léger reproche au bienheureux Hugues. Le digne Religieux éloigna aussitôt ces oiseaux qui voltigeaient autour de lui, en disant avec cette simplicité qu'on retrouvait dans toute sa conduite : « Oiseau, retire-toi, et ne sois pas étonné que je te force de partir : l'âge, la condition demandent que tu m'obéisses et non que je t'obéisse ».

Cet humble serviteur de Dieu édifia longtemps la communauté de Vaucelles par ses admirables exemples. Au moment de sa mort, il était pénétré d'une joie si vive et si sensible, que ses confrères qui l'environnaient crurent que Dieu le favorisait d'une révélation. Il remit paisiblement son âme au Seigneur au mois de mars de l'année 1236.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

LE BIENHEUREUX RAYMOND LULLE, MARTYR (1315).

Le bienheureux Raymond Lulle, religieux du Tiers Ordre de Saint-François, et martyr, a été surnommé le *Docteur Illuminé*. Il naquit à Palma, dans l'île de Majorque, en 1236, et se livra de bonne heure à l'étude de la philosophie arabe, de la médecine, de la chimie et de la théologie. Il montrait une ardeur infatigable ; son esprit vif et subtil pour les sciences lui fit enfanter une multitude étonnante de traités sur presque toutes les branches des connaissances humaines. Il était déjà parvenu à un certain âge et sa conduite dans le monde avait été assez dissipée, lorsqu'il se convertit pour entrer dans le Tiers Ordre de Saint-François. Il fit plusieurs missions en Afrique pour annoncer l'Evangile aux infidèles des côtes barbaresques dont il savait la langue et chez lesquels il opéra de nombreuses conversions. Il fut lapidé en Mauritanie, à Bougie, en haine de la religion qu'il prêchait, le 29 mars 1315, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Il est honoré comme martyr dans l'île de Majorque, sa patrie, où son corps fut transporté.

Dictionnaire Pétin.

XXXe JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Appienne, le supplice de saint Quirin [1], tribun, qui, ayant été baptisé avec toute sa maison par le pape Alexandre, qu'il était chargé de garder, fut livré au juge Aurélien, sous l'empereur Adrien ; comme il persistait dans la confession de la foi, il eut la langue coupée, fut suspendu au chevalet, subit les mutilations des pieds et des mains, et consomma son martyre par le glaive. 130. — A Thessalonique, la naissance au ciel des saints martyrs Domnin, Victor et leurs compagnons. — A Constantinople, la mémoire de plusieurs saints Martyrs de la communion catholique, qu'au temps de l'empereur Constance, l'hérésiarque Macédonius fit périr par des supplices inouïs ; entre autres tortures, il coupait les mamelles aux femmes fidèles, en les comprimant entre les bords d'un coffre, puis il brûlait la plaie avec un fer rouge. 351. — A Senlis, le décès de saint RÉGULE ou RIEUL, évêque d'Arles. 130. — A Orléans, en France, saint Pasteur, évêque et confesseur. 557. — Au mont Sinaï, saint JEAN CLIMAQUE, abbé. 605. — A Aquin, saint Cligne, confesseur [2]. ve s.

1. Voir les Actes de saint Quirin et la translation de ses reliques en Lorraine, dans les Actes de saint Alexandre, pape, au 3 mai.

2. Originaire de Grèce et moine du Mont-Cassin, saint Cligne est patron de l'église paroissiale de Saint-Pierre de la Foresta, près de Pontecorvo.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Auxerre, saint MAMERTIN, abbé du célèbre monastère de Saint-Germain. 462. — En Hainaut, saint Véron[1], confesseur. IXe s. Sa fête se célèbre à Malines, le 31 janvier. — Le même jour, sainte Vérona[2]. — Dans la Frise, le bienheureux Dodon, de l'Ordre de Prémontré, confesseur[3]. — En Grèce, le vénérable Brunon, chapelain des religieuses de Saint-Antoine des Champs de Paris. 1227. — A Verceil, le bienheureux AMÉDÉE, neuvième du nom, duc de Savoie, né à Thonon, en Chablais. 1472. — A Cordes, petite ville située à vingt-trois kilomètres d'Albi et fondée par les Albigeois, trois Bienheureux Martyrs de l'Ordre de Saint-Dominique, du couvent de Toulouse, dont Dieu seul connaît les noms[4]. 1234.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — Au mont Sinaï, saint Jean Climaque.

Martyrologe des Camaldules. — A Costacciario, dans l'Ombrie, le bienheureux Thomas, ermite camaldule et professeur, qui brilla par la sainteté de sa vie, et qui, épuisé d'austérités, s'endormit dans le Seigneur le 25 de mars 1337.

Martyrologe des trois Ordres de Saint-François. — A Foligno, dans l'Ombrie, la bienheureuse Angèle, veuve, du Tiers Ordre de Saint-François, très-célèbre par son oraison, sa pauvreté, son abstinence et sa charité. Elle s'envola au ciel le 4 de janvier. Son corps repose en la même ville, dans l'église de Saint-François des Frères Mineurs conventuels, où le peuple l'entoure d'une grande vénération[5].

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Judée, mémoire du saint prophète Joad. Il était de Samarie. A l'époque où Jéroboam, serviteur de Roboam, fils de Salomon, entraîna les dix tribus d'Israël dans le schisme — en les séparant de celles de Juda — et en leur faisant adorer des veaux d'or à la place du vrai Dieu, le Seigneur commanda à Joad d'aller reprocher son idolâtrie à Jéroboam. Il lui ordonna en même temps de ne pas manger de pain, de ne pas boire d'eau et d'accomplir sa mission avec la plus grande célérité. Il alla donc et trouva Jéroboam qui sacrifiait aux idoles. Le Prophète l'apostropha au nom de Dieu et lui reprocha son infidélité. Jéroboam ayant étendu la main pour se saisir du serviteur de Dieu, elle se dessécha. A cette vue, Jéroboam se repentit et pria le Prophète de le guérir : celui-ci s'adressa au ciel et obtint la guérison demandée. Jéroboam lui offrit le pain de l'hospitalité, mais il le refusa, disant que Dieu lui avait défendu de manger sur la terre des idolâtres. En retournant, il rencontra sur son chemin un autre prophète qui l'engagea à entrer chez lui et lui offrit du pain dont il mangea. En punition de cette désobéissance, qui était légère d'après saint Augustin et d'autres Pères cités par Corneille de la Pierre, Dieu permit qu'un lion lui ôtât la vie, mais sans toucher à son corps, car c'était le corps d'un Saint. Il fut enseveli à Béthel par les soins du Prophète chez lequel il s'était arrêté, et plus tard les cendres de ce dernier allèrent dormir à côté de celles de Joad. L'an du monde 3315, 645 avant Jésus-Christ. — A Asti, ville du

1. Véron acheva heureusement sa carrière à Lambec, près de Halles, sur les confins de Brabant et du Hainaut. Il vivait au temps des invasions des Normands, qui exercèrent tant de ravages en Belgique. Dieu manifesta la sainteté de son serviteur par les fréquents miracles qui éclatèrent à son tombeau. Comme le lieu de sa sépulture était sans cesse exposé aux insultes des guerres continuelles que se faisaient entre eux les comtes de Brabant et du Hainaut, Ragines III, comte de Hainaut, fit transporter le saint corps de Lambec, place sans défense, à Mons, en Hainaut : il le déposa dans l'église collégiale de sainte Vaudru, dont le chapitre célébra l'office de saint Véron jusqu'à sa suppression par les Français, sur la fin du XVIIIe siècle. Ses reliques furent dispersées sacrilégement; néanmoins, une portion insigne qui avait été laissée à Lambec, s'y conserve très-pieusement dans une châsse d'argent et reçoit les hommages des fidèles. *(Propre de Malines.)*

2. On lui rendait un culte public dans la basilique de Sainte-Vaudru, à Mons. Les leçons du jour supposent qu'elle était sœur de saint Véron.

3. Le bienheureux Dodon avait une énergie remarquable pour annoncer la parole de Dieu. Son influence fut telle, que non-seulement il porta plusieurs personnes à changer de vie, mais il parvint, par son éloquence, à faire tomber beaucoup de coutumes anciennes et cruelles qui régnaient en Frise. Il était d'usage, par exemple, que lorsqu'une personne avait été assassinée, au lieu d'enterrer le corps de la victime, on le gardait jusqu'à ce qu'un membre de la famille eût pris vengeance du meurtre, en tuant soit l'assassin, soit quelqu'un des siens. Cette coutume barbare, Dodon eut le bonheur de l'abolir à force d'exhortations. On ne le redira jamais trop, les Saints ont partout fondé la civilisation.

4. Une croix marque encore l'emplacement du puits où furent précipités les trois religieux.

5. Voir sa vie au 4 janvier.

Piémont, évangélisée au temps des Apôtres par saint Cyrus, évêque de Pavie, fête de saint Second, soldat et martyr, sous Adrien, nommé hier au martyrologe romain. Comme on le conduisait au gouverneur qui voulait l'obliger à adorer les idoles, un ange lui apparut pour l'encourager et le consoler. On ajoute qu'après le supplice, les anges ensevelirent son corps. On dit aussi qu'il traversa le Pô, dont les eaux s'affermirent sous les pieds de sa monture comme un tapis de gazon. On raconte de ce Saint merveille sur merveille; nous n'ajouterons plus que celle-ci : un nuage, dit-on, creva sur sa tête, au moment où il marchait à la mort, et une main invisible le baptisa. Saint Second est le patron d'Asti ; aussi l'a-t-on représenté sur les monnaies de cette ville, en guerrier, soit à pied, soit à cheval. 119. — En Arménie, saint Jean in Puteo, ermite. Il fut ainsi nommé parce qu'il se retira dans un puits, où des anges lui apportaient sa nourriture, et où il vécut dix ans. — A Syracuse, en Sicile, saint Zozime, évêque de cette ville. Il fut d'abord gardien du tombeau de sainte Lucie, dans le monastère élevé en l'honneur de cette dernière, devint abbé, et quarante ans après, fut demandé pour évêque par les Syracusains. Il vécut encore douze ans sur le siége épiscopal. 660. — A Verden, en Frise, saint Patton, évêque. Saint Patton était un moine écossais qui s'était fait pèlerin pour l'amour de Dieu. Charlemagne, ayant entendu parler de sa sainteté, le désigna pour succéder à saint Suitbert, premier évêque de Verden. IXe s. — En Italie, le bienheureux Morique, de l'Ordre des Crucifères et de celui des Frères Mineurs. Il fut guéri par saint François, et devint ensuite son compagnon. 1236. — En Sicile et dans le royaume de Naples, le bienheureux Joachim, abbé de Corazzo, en Calabre, et fondateur de la congrégation de Saint-Jean de Flora, dont la règle était calquée sur celle de Cîteaux. Il a laissé des *prophéties* très-célèbres, des *commentaires* sur l'Ecriture. La condamnation qu'a subie un de ses ouvrages intitulé : l'*Evangile éternel*, n'empêche pas qu'il ne soit honoré comme Bienheureux. 1202. — A Aguilar, près d'Aranda, dans la Castille-Vieille, le bienheureux Pierre Regalato, de l'Ordre des Mineurs de l'Observance [1]. 1456.

SAINT RIEUL, ÉVÊQUE D'ARLES ET DE SENLIS

130. — Pape : Saint Télesphore. — Empereur : Adrien.

> Voici les miracles que feront ceux qui croiront en moi : en mon nom, ils chasseront les démons : ils parleront des langues nouvelles; ils prendront des serpents avec la main sans éprouver leur morsure; s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur nuira pas; ils imposeront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. *Marc*, XVI, 17, 18.

Nous ne pouvons commencer la vie de ce saint Evêque, sans déplorer un grand incendie arrivé à Senlis, dans le IXe siècle, lequel, en consumant l'église cathédrale et ses archives, nous a ravi les principaux mémoires d'où nous aurions pu apprendre ses plus belles actions. Cependant, ce qui nous doit consoler, c'est que, peu de temps après, quelques personnes zélées pour son honneur, et voulant suppléer à une si grande perte, firent une diligente recherche de toutes les chartes et pièces authentiques qui se purent trouver en d'autres endroits touchant sa naissance, sa conversion, sa mission, son épiscopat et les autres circonstances de sa vie, et, sur ces actes, ont composé toute son histoire, qui est venue jusqu'à nous. On la retrouve dans Vincent de Beauvais, dans saint Antonin et dans les continuateurs de Bollandus : nous en tirerons l'abrégé que nous allons insérer dans ce recueil.

Saint Rieul était originaire d'Argos, ville de Grèce, et d'une famille très-considérable. Etant en âge de choisir un état, il entendit parler des merveilles que faisait, à Ephèse, le disciple bien-aimé de Jésus, saint Jean

1. Voir au 13 mai.

l'Evangéliste ; il l'y alla trouver, et fut tellement ravi de sa sainteté et de sa doctrine, qu'il renonça à l'idolâtrie, dont il avait fait profession jusqu'alors, embrassa le christianisme, reçut de lui le saint baptême, et, ayant fait un tour en son pays, pour y distribuer aux pauvres des biens immenses qu'il avait hérités de ses parents, s'attacha ensuite inviolablement à sa personne, pour l'aider dans la conversion des infidèles et l'établissement de la religion chrétienne. Le saint apôtre, admirant de plus en plus la vertu de ce généreux néophyte, lui donna rang dans l'Eglise (il y a apparence qu'il le fit prêtre) et l'honora de sa plus grande familiarité. Mais la persécution arracha bientôt le maître au disciple ; car l'empereur Domitien, qui avait succédé à Tite, son frère, ayant été informé des fruits merveilleux que saint Jean produisait dans Ephèse contre le culte des faux dieux, se le fit amener à Rome, et, après l'avoir fait plonger dans une chaudière d'huile bouillante, le relégua dans l'île de Pathmos.

Saint Rieul demeura encore quelque temps à Ephèse, pour soutenir et confirmer les catholiques ; mais il apprit que saint Denis l'Aréopagite était passé à Rome, avec le dessein d'aller porter la foi dans les pays où elle n'avait pas encore été portée ; animé du même zèle et du même désir du salut des infidèles, il le suivit et vint s'offrir à saint Clément, qui occupait depuis peu de temps la chaire de saint Pierre. Ce grand pape les reçut avec une joie extraordinaire ; et, comme il avait un désir extrême de la conversion des Gaules, dont les frontières, du côté de l'Italie et de l'Espagne, avaient seules reçu l'Evangile, il composa une sainte colonie de plusieurs hommes apostoliques pour cette grande expédition. Saint Denis, que sa haute érudition, sa sagesse toute céleste et sa dignité d'évêque d'Athènes rendaient très-considérable, en fut déclaré le chef ; on lui donna Rustique pour diacre et Eleuthère pour sous-diacre, et on lui joignit, pour ses collègues et ses coopérateurs, notre saint Rieul, avec Lucien, Eugène et plusieurs autres, dont nous aurons occasion de parler dans la suite de ce recueil.

Un des historiens de saint Rieul le conduit tout d'un coup à Paris et à Senlis ; mais les autres, que l'ancienne tradition des églises de Provence autorise extrêmement, nous apprennent que cette illustre colonie vint d'abord à Arles, où il y avait déjà plusieurs chrétiens que saint Trophime avait convertis et baptisés, en ayant été fait évêque par saint Paul, lorsqu'il y passa avec plusieurs excellents missionnaires pour aller en Espagne. Nos saints prédicateurs furent donc reçus de cette sainte société comme des Anges venus du ciel, et ils en accrurent bientôt le nombre par la force de leurs sermons, de leurs remontrances et de leurs miracles. Saint Denis renversa même, par la seule invocation du nom de Jésus-Christ, la célèbre idole de Mars, que le peuple adorait ; et s'étant, par ce moyen, rendu maître du temple, il le purifia et le consacra au vrai Dieu en l'honneur des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, et fit faire un baptistère pour la régénération de ceux qui se convertiraient. Il n'eût pas été à propos d'abandonner cette église naissante, ni la riche moisson que l'on y pouvait espérer dans la suite ; c'est pourquoi le même saint Denis, ayant envoyé quelques-uns de ses autres collègues en diverses provinces des Gaules, consacra saint Rieul évêque, et le laissa à Arles ; lui, qui était destiné à Paris, poursuivit son chemin et vint y apporter la précieuse semence de l'Evangile.

Notre nouvel Evêque travailla avec un courage infatigable à défricher le champ qui lui avait été désigné, et il le fit avec tant de succès, qu'il se vit, en peu de temps, à la tête d'une église nombreuse et dont la piété répandait la

bonne odeur de Jésus-Christ dans tout le pays. Cependant, le bienheureux Aréopagite et ses deux compagnons ayant été martyrisés à Paris, Rieul en fut averti le même jour d'une manière tout à fait surnaturelle ; il célébrait les divins mystères devant tout le peuple. Après avoir récité, dans le canon, les noms de saint Pierre et de saint Paul, il ajouta, sans y penser, ceux de ces nouveaux martyrs, disant : « Et des bienheureux martyrs Denis, Rustique et Eleuthère », et il vit sur l'autel trois colombes, qui portaient ces noms sacrés imprimés en couleur de sang sur la poitrine. Il communiqua, après la messe, sa vision aux principaux de son clergé, et, ayant commis à un évêque, nommé Félicissime, la charge de l'église d'Arles, il partit aussitôt pour venir chercher leurs reliques à Paris.

Y étant arrivé, sur les avis qu'on lui donna, il alla au village de Châtou et y rencontra heureusement une dame nommée Catulle ; c'était celle qui avait enlevé les corps des martyrs et les avait enterrés secrètement. Comme il se fit connaître à elle, elle lui déclara toute l'histoire de leur martyre et le mena au lieu où elle les avait ensevelis. Ce fut là que saint Rieul, abandonnant son cœur à la douleur, répandit un torrent de larmes ; mais il ne pleurait pas tant le supplice de son maître et de ses compagnons, que son propre malheur de ce qu'il n'avait pas eu part à leur triomphe. Il célébra au même lieu le divin sacrifice à leur honneur, et grava sur une pierre le récit de ce qui s'était passé dans le cours de leurs combats. Cependant la pieuse Catulle, désirant être plus parfaitement instruite qu'elle ne l'était des mystères de notre religion, supplia son saint hôte de ne pas sortir si tôt de son logis, puisque, d'ailleurs, la persécution contre les chrétiens n'étant pas encore apaisée, il ne pouvait se produire sans s'exposer inutilement à la mort. Mais trois jours après, le président Fescenninus s'en étant allé sur la nouvelle de la mort de l'empereur Domitien, elle put faire bâtir une chapelle de bois autour des tombeaux des saints martyrs, et saint Rieul la consacra sous leur nom. C'est la chapelle que sainte Geneviève de Paris fit, depuis, rebâtir en pierre, comme nous l'avons déjà marqué dans sa vie.

Après avoir fait renaître le courage dans le cœur des fidèles de Paris, dispersés par la tempête, et avoir mis à leur tête le prêtre Malon qu'il sacra évêque, saint Rieul se sentant appelé plus loin, prit le chemin de Senlis, et, passant à Louvres, à six lieues de Paris, il y trouva des paysans qui adoraient l'idole de Mercure. Leur aveuglement lui donna beaucoup de compassion ; il fit le signe de la croix sur cette idole, la toucha de son bâton, prononça le saint nom de Jésus, et, en même temps, l'idole tomba par terre et fut réduite en poussière. De là il prit sujet d'instruire ces paysans et de leur faire voir que c'était à tort qu'ils rendaient à une créature inanimée, ou à un démon qui s'y montrait, le culte souverain qui n'est dû qu'au seul Dieu créateur du ciel et de la terre ; et sa parole fut si puissante, qu'elle convertit ces pauvres gens et les porta à demander le saint Baptême. Ils bâtirent même une chapelle que saint Rieul dédia depuis, et l'on croit que c'est encore celle que l'on voit auprès de la paroisse ; quoiqu'on ne puisse douter que, depuis tant de siècles, il ne l'ait fallu réparer plusieurs fois. Elle porte le nom de la sainte Vierge.

Cet heureux succès donna à saint Rieul le courage d'entreprendre la conversion des habitants de Senlis. Il y fut invité par une dame ayant son fils possédé d'un démon furieux, qui le supplia avec beaucoup de larmes de l'en venir délivrer. Ce fut le premier miracle qu'il fit dans cette ville. Ensuite, les portes de la prison s'étant ouvertes à son commandement, et les chaînes des prisonniers s'étant rompues, il les tira de ce lieu de misère et

leur donna la liberté ; ces actions, qui se firent en présence de tout le peuple, furent cause que plusieurs reconnurent la vérité de notre sainte foi, et prièrent le Saint de les baptiser. Le président Quintilien, en étant averti, commanda aux prêtres des idoles de disposer, pour le lendemain, un grand sacrifice, dans le dessein d'obliger Rieul de s'y trouver et d'offrir comme les autres de l'encens aux faux dieux, ou, s'il refusait de le faire, de l'immoler lui-même par de cruels supplices ; mais saint Denis et ses compagnons, lui apparaissant la nuit, le dissuadèrent d'une résolution si injuste et l'avertirent que, s'il voulait être sauvé, il fallait nécessairement qu'il embrassât la religion que prêchait ce nouveau docteur. Le lendemain, il communiqua sa vision à sa femme, qui, bien loin d'éteindre ces premières étincelles de conversion, les alluma au contraire et les fortifia beaucoup par ses discours, ayant déjà elle-même reçu quelque teinture de la foi par le moyen de ceux qui avaient assisté aux prédications de saint Denis.

Cependant Rieul se rendit de grand matin au temple, bâti dans l'enceinte des murs de la ville. C'était un édifice somptueux et magnifique où il y avait toutes sortes d'idoles et de figures des divinités païennes. Mais à son arrivée, et aussitôt qu'il eut prononcé le nom adorable de Jésus, toutes ces figures tombèrent par terre et furent brisées. Cet accident mit le trouble et la consternation parmi les sacrificateurs : mais durant leur agitation, le Saint, animé du zèle et de la gloire de son Dieu, se mit à prêcher publiquement la fausseté du paganisme et la vérité de l'Evangile ; et il le fit avec tant d'ardeur et de force, qu'il n'y eut presque personne des assistants qui ne se rendit à ses raisons. Le président arriva là-dessus avec sa femme et toute sa famille, et témoigna qu'il voulait être chrétien : ce qui acheva de gagner les principaux habitants que la crainte d'un homme si terrible pouvait beaucoup empêcher de se déclarer. Les sacrificateurs mêmes ne purent résister à une démonstration si évidente de leur erreur ; aussi, après un jeûne de trois jours, et après que le temple eut été purifié et dédié en l'honneur de la sainte Vierge (c'est encore aujourd'hui la cathédrale où est la chapelle et la célèbre image de Notre-Dame des Miracles), il se fit un baptême solennel d'un nombre presque infini de personnes de toutes sortes de sexes, d'âges, d'états et de conditions. Saint Rieul fit disposer aussi un cimetière à la porte de la ville, pour la sépulture des fidèles, et y fit construire une église sous les noms de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Cette église et ce cimetière portent à présent son nom, et on l'a donné aussi à une fontaine qui est du côté de Compiègne, parce que ce fut lui qui la fit sourdre miraculeusement, après avoir prêché le peuple en pleine campagne.

Voilà quels furent les prémices de la conversion du pays de Senlis. Dieu en augmenta les progrès par de grands miracles, que le Saint opéra en diverses rencontres ; car son histoire nous apprend qu'il rendit la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds, l'usage des pieds à des boiteux et la santé à plusieurs malades. Mais on peut dire que le plus grand de ses miracles était sa vie toute céleste et angélique. Il avait une humilité très-profonde, qu'il appuyait sur ces paroles du Fils de Dieu, dont il ne perdait jamais le souvenir : « Tous ceux qui s'abaisseront seront élevés, et tous ceux qui s'élèveront seront abaissés ». Son zèle pour la gloire de Dieu n'avait point de bornes, et il n'y avait rien qu'il n'entreprît et qu'il ne fût prêt à souffrir pour l'étendre et pour l'augmenter de tous côtés. Sa charité était immense, et elle se répandait sur toutes sortes de malheureux. Nulle adversité n'était capable de l'abattre. Nulle prospérité et nul bon succès n'étaient capables d'enfler son cœur. Sa modestie, jointe à un port majestueux et à une vénérable vieil-

lesse, imprimait un si grand respect dans l'esprit de tous ceux qui le regardaient, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de l'aimer et de l'honorer. Tous les auteurs de sa vie rapportent que le clergé et le peuple de Beauvais l'envoyèrent supplier de venir sacrer évêque leur apôtre, saint Lucien, qui était aussi un des missionnaires compagnons de saint Denis ; mais durant le voyage de leurs députés à Senlis, ce saint apôtre fut mis à mort pour la foi de Jésus-Christ, sans avoir reçu de lui l'imposition des mains. Si cela est, il faut dire que saint Lucien n'est appelé premier évêque de Beauvais, que parce qu'il était élu, nommé et désigné évêque, et, qu'étant envoyé par saint Clément et saint Denis, il avait toute la juridiction épiscopale, comme les ecclésiastiques nommés à un évêché et institués par le Pape l'ont avant leur sacre. Quoi qu'il en soit, les auteurs ajoutent que la nouvelle de cet illustre martyre, qui fut apportée à saint Rieul à son départ, ne l'empêcha pas de continuer son voyage ; dans tous les villages qu'il rencontra sur sa route, il prêcha Jésus-Christ avec un merveilleux succès. Non loin de Senlis, il guérit un aveugle, et, en mémoire de ce miracle, on bâtit au même lieu une chapelle, dont on voit encore les vestiges au village de Rully. Prêchant en pleine campagne, comme le bruit des grenouilles empêchait qu'on ne l'entendît, il leur défendit à toutes, excepté à une, de croasser tant que durerait son discours, et aussitôt il fut obéi, et il se servit avantageusement de l'obéissance de ces animaux sans raison, pour porter ses auditeurs à obéir au vrai Dieu. A Brenouille, où il rendit la vue à un aveugle, on éleva une église qui, plus tard, fut placée sous son patronage. A Canneville, il éleva un oratoire qu'il dédia à saint Lucien de Beauvais. Enfin, après avoir admirablement consolé et fortifié le peuple de Beauvais par sa présence, il retourna à sa première église.

Il employa le reste de sa vie à cultiver par ses visites, ses exhortations et ses exemples, la vigne dont il avait la charge. Enfin, ce qui est admirable en un temps où le martyre était presque inséparable de l'épiscopat, il mourut en paix au milieu de son peuple, l'an 130, sous l'empereur Adrien, après avoir travaillé près de quarante ans à ces différentes missions. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui a pris depuis son nom, comme nous l'avons dit ; et il a fait, dans la suite des siècles, un grand nombre de miracles. Ses historiens sont obligés d'en omettre la plus grande partie, parce que l'incendie arrivé dans l'église cathédrale de Senlis en a fait perdre les actes ; mais ils en rapportent quelques-uns fort considérables, et qui font voir les grands mérites et le pouvoir extraordinaire de ce saint Evêque.

On représente saint Rieul avec un âne couché à ses pieds : voici le sens de cette représentation qui, du reste, se trouve rarement dans les œuvres des artistes : Rieul ayant délivré un possédé à Senlis, le diable chassé par l'exorcisme, témoigna le désir d'entrer dans le corps de l'âne, qui servait de monture au saint Evêque. C'était sans doute une compensation, comme celle des démons qui, d'après l'Evangile, demandèrent à pouvoir habiter le corps des pourceaux. Mais, dit la légende, l'âne, en bête bien apprise, fit un signe de croix avec son pied sur la terre, et le diable fut réduit à se pourvoir ailleurs. — On voit encore un cerf et une biche sur les anciennes peintures représentant saint Rieul, sans doute pour rappeler le miracle de ces animaux, allant s'agenouiller devant son tombeau, au milieu de la foule, le jour de sa fête. Mais il y a peut-être à cela une explication plus allégorique. Ne serait-ce pas la représentation pour ainsi dire hiéroglyphique de la conversion du pays de Senlis, dont les habitants s'appelaient habitants des bois,

Silvanectenses? — Il va sans dire que les grenouilles, dont la voix se tut à l'ordre du saint Rieul, ont figuré dans ses images. Les habitants de Rully où s'opéra ce miracle, et dont le nom latin *Reguliacus*, vient de Régulus (Rieul), n'ont pas manqué de faire représenter des grenouilles sur le tableau de la chapelle de saint Rieul, leur apôtre.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT RIEUL.

Clovis, notre premier roi chrétien, étant venu à son tombeau pour y faire sa prière, en fit découvrir les précieuses reliques; et, après leur avoir rendu beaucoup de respect, il pria les évêques de lui en donner quelques ossements. Les prélats n'osèrent démembrer un corps si vénérable; mais ils ne purent refuser au roi une dent du saint Evêque. Lorsqu'ils l'arrachèrent de la mâchoire, il en coula un ruisseau de sang; ce qui remplit encore les assistants d'une plus grande révérence. Clovis la reçut avec beaucoup de dévotion, et l'emporta avec une joie extrême; mais, lorsqu'il voulut rentrer dans la ville, ni lui, ni ses officiers n'en purent jamais trouver l'entrée; reconnaissant sa faute, il reporta la relique au lieu où il l'avait prise; et, pour témoigner davantage sa piété envers saint Rieul, il fit rebâtir fort somptueusement l'église où il était enterré, et la dota de quelques fonds de terre; il lui fit faire aussi un sépulcre d'or, où il y avait tous les ans, au jour de sa fête, un concours infini de peuple et de pèlerins; et ce qui est merveilleux, les cerfs mêmes et les biches avec leurs faons, se mêlaient sans crainte parmi le monde, comme pour faire paraître leur joie dans cette solennité publique.

Un habitant de Senlis s'étant consacré par vœu au service de cette église, changea, quelques années après, de résolution, et s'adonna aux emplois tout à fait séculiers; mais il fut puni de sa transgression par une cécité subite, et n'en put être guéri que par beaucoup de prières et de larmes, et en reprenant les fonctions sacrées auxquelles il était engagé par sa promesse. Un pauvre estropié des environs d'Auxerre se fit apporter au tombeau du Saint, et il y trouva une guérison si parfaite, que, après être entré dans l'église par le secours d'autrui, il en sortit en sautant, et s'en retourna à pied, plein de force et de vigueur, en son pays. Il en arriva de même à un boiteux du pays de Gâtinais, et à une pauvre fille de Senlis, qui était si percluse de tous ses membres, qu'elle ne pouvait aller qu'en les traînant misérablement contre la terre. Mais la guérison la plus illustre fut celle de la fille du roi et empereur Charles le Chauve, nommée Hermengarde : elle fut délivrée d'une fièvre qui la réduisit à l'extrémité, aussitôt qu'elle eut fait ses dévotions et communié à l'autel de ce saint sépulcre; le roi et la reine firent de grands présents à cette même église.

Les habitants de Senlis ont souvent ressenti les effets de la protection de leur bien-aimé Apôtre; aussi, dans les circonstances critiques, se sont-ils toujours empressés de réclamer son appui : on portait alors ses reliques dans les rues de la ville avec une grande solennité. Le 23 avril ou le dimanche qui en est le plus proche, saint Rieul reçoit encore de nos jours (1872) les hommages d'une foule de pèlerins en mémoire d'une ancienne translation de ses reliques. Deux fêtes destinées à rappeler ses miracles se célébraient autrefois le 7 février et le 13 juillet. Plusieurs chapelles lui ont été dédiées dans le Valois, où son culte a toujours été très-répandu.

Voilà ce que les auteurs que nous avons cités nous apprennent de saint Rieul. Nous savons que plusieurs savants de ces derniers temps ne tombent pas d'accord sur le temps de sa mission; les uns ne la mettent que sous l'empire de Dèce, et les autres sous celui de Dioclétien. Mais nous n'avons jamais pu entrer dans le sentiment de ces auteurs, qui veulent que les Papes et les hommes apostoliques aient tellement négligé les Gaules, qu'ils aient été deux ou trois cents ans sans y envoyer de missionnaires, tandis que l'Evangile était porté chez les Scythes, les Indiens et les Brachmanes. Et d'ailleurs, comme un des auteurs que nous avons suivis, et qui vivait apparemment il y a près de huit cents ans, assure qu'il a tiré ce qu'il dit de plusieurs chartes très-anciennes, nous avons cru que nous pouvions nous y arrêter sans crainte d'erreur.

Quelques-unes de ses reliques, conservées à la cathédrale d'Amiens, furent sauvées en 1793 par M. Lecouvé, maire de cette ville, gardées jusqu'en 1802 par M. Lejeune, curé constitutionnel de Notre-Dame, et vérifiées en 1816 et en 1829. Elles se trouvent aujourd'hui confondues avec d'autres reliques dans la châsse dite de saint Honoré.

L'opinion qui fait venir saint Rieul dans les Gaules vers la fin du Ier siècle, est appuyée sur la tradition constante de l'église de Senlis, et confirmée : 1° par trois vies de saint Rieul qui remontent au IXe siècle; 2° par l'ancienne liturgie de Senlis; 3° par les liturgies conformes de l'abbaye de Saint-Denis et de l'église d'Arles; 4° par les diptyques de cet évêché. — Nous nous sommes borné à revoir cette biographie, composée par le Père Giry, qui indique, au début, les sources où il a puisé, et nous l'avons complétée avec l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT JEAN CLIMAQUE,

ABBÉ DU MONT-SINAI ET PÈRE DE L'ÉGLISE GRECQUE

525-605. — Papes : Jean Ier; Sabinien. — Empereurs d'Orient : Justin Ier; Phocas.

Tous ceux qui s'adressèrent à lui dans la tentation furent délivrés de l'esprit impur.

On ne peut pas dire avec certitude quelle est l'heureuse terre qui a donne au monde cette belle fleur et cet excellent fruit, saint Jean, surnommé Climaque, ou de l'Echelle, à cause du livre qu'il a composé sous le titre de *Climax*, ou échelle du ciel. On le croit communément originaire de la Palestine. Il naquit vers l'an 525. Il fut disciple de saint Grégoire de Nazianze et étudia avec tant d'assiduité et de succès, qu'il se rendit parfait en toutes sortes de sciences. A l'âge de seize ans, il se consacra à Dieu dans le monastère du Mont-Sinaï, où il fut mis sous la conduite d'un excellent religieux nommé Martyrius. Cette résolution était d'autant plus héroïque de sa part, qu'il avait de grands biens et de hautes espérances. Son esprit et sa capacité ne l'empêchèrent pas de se rendre parfaitement soumis, et d'obéir comme un enfant à tous les ordres et à tous les règlements de son supérieur ; et, par ce moyen, il s'éleva à un si haut degré de perfection, qu'il devint comme mort au monde et à tous ses appétits. Martyrius l'ayant mené en sa compagnie à Anastase qui fut depuis patriarche d'Antioche, ce Saint lui demanda qui était celui qui avait donné l'habit à ce novice. « C'est votre serviteur », répondit Martyrius. « Et qui aurait dit », répliqua saint Anastase, « que vous avez donné l'habit à un abbé du Mont-Sinaï ? » Le même Martyrius le mena encore chez un admirable solitaire, nommé Jean-le-Sabaïte. Celui-ci les reçut avec beaucoup de respect, mais surtout le jeune Climaque, et il voulut lui laver les pieds, quoiqu'il ne fît pas cet honneur à son maître, disant que c'était à un abbé du Mont-Sinaï qu'il rendait ce bon office.

Martyrius étant mort vers l'an 560, saint Jean se retira dans un lieu solitaire nommé Thole, qui n'était néanmoins éloigné d'une église que d'environ cinq jets de pierre. Il y passa quarante ans dans un grand repos d'esprit et une sainteté merveilleuse. Il ne refusait rien, pour sa nourriture, de tout ce que sa profession lui permettait ; mais il en mangeait si peu, qu'il semblait plutôt le vouloir goûter que s'en nourrir ; ainsi il évitait la vaine gloire qui naît souvent de la singularité, et il triomphait de la gourmandise qu'un usage sobre des aliments ne peut satisfaire. Il ne combattait pas avec moins de soin et de vigueur ses autres passions, et il les assujétit si parfaitemeet à l'esprit, qu'il devint comme un homme céleste et un esprit angélique parmi les hommes. Il occupait continuellement son âme de l'oraison et de la contemplation des choses divines, et, se retirant dans une caverne qui était à côté de sa cellule, il la faisait retentir de ses cris, de ses gémissements et de ses soupirs. Ses yeux étaient aussi deux fontaines de larmes. Il ne laissait pas néanmoins, avant de prendre un moment de repos pour satisfaire à la nécessité du corps, de réciter plusieurs prières vocales, et de composer quel-

ques traités de dévotion ; et c'est cette assiduité à l'oraison et au travail qui nous a produit le livre admirable, appelé *l'Echelle du Paradis ;* par trente degrés, comme par trente échelons mystiques, il conduit une âme au plus haut point de la vie spirituelle ; il y a néanmoins de l'apparence qu'il n'acheva cet ouvrage qu'après avoir été élu abbé, comme nous le dirons bientôt.

Il avait un fervent disciple nommé Moïse ; celui-ci ayant porté de la terre à un certain lieu pour y semer quelques légumes, se mit dans la chaleur du jour à l'abri d'un grand rocher et s'y endormit. Ce rocher étant sur le point de tomber, il entendit dans son sommeil comme la voix de son maître qui l'appelait ; il se leva promptement, et courut pour lui parler ; mais à peine fut-il sorti de ce lieu, que ce rocher se fendit en deux, et s'écroula en la même place où il venait de dormir. Cette grande merveille lui fit reconnaître la puissance de son maître auprès de Dieu ; en effet, le saint homme ayant été averti, dans une vision, du danger de son disciple, s'était mis en prières pour lui, et lui avait obtenu cette marque insigne de la protection du ciel.

Un autre religieux, nommé Isaac, tourmenté par une violente tentation de la chair, s'adressa à lui, et lui découvrit son état, les larmes aux yeux. Il le consola, et l'ayant fait mettre en oraison avec lui, il l'en délivra sur-le-champ. Sa grande érudition et sa sainteté extraordinaire attirèrent, avec le temps, beaucoup de personnes des plus considérables à sa cellule, pour écouter de sa bouche la parole de la vie éternelle ; et, comme sa charité était extrême, il ne refusait pas de leur communiquer les lumières qu'il avait reçues lui-même dans l'oraison. Cela lui ayant suscité quelques envieux qui le voulurent faire passer pour un discoureur, il ne parla plus que par des actions et des exemples d'une douceur, d'une patience et d'une modestie angélique : cela confondit tellement ses adversaires, que, touchés du repentir de leur faute, ils lui en vinrent demander pardon, et le prièrent de continuer les divines instructions que leurs médisances lui avaient fait interrompre.

Il s'était rendu si recommandable par toutes sortes de vertus, que l'on pouvait dire qu'il n'avait point son semblable dans tous les déserts ; l'abbé du Mont-Sinaï étant mort, tous les Pères qui l'habitaient l'élurent en sa place, et le forcèrent, malgré ses excuses et ses résistances, de prendre leur conduite (600). Ainsi, pour parler avec son historien, ils élevèrent la lumière sur son chandelier, afin qu'elle répandît plus loin sa clarté, et ils ne furent pas trompés dans leur choix : car ce grand homme étant monté sur la montagne, et étant, comme un autre Moïse, dans une obscurité sacrée, il y reçut de la main de Dieu la loi, qu'il leur communiqua ensuite ; tirant du bon trésor de son cœur une bonne parole et une doctrine émanée du ciel. C'est sans doute de son *Echelle du Paradis* que cet auteur veut parler, ce qui nous donne sujet de croire qu'il ne la composa, ou du moins qu'il ne l'acheva que quand il fut dans cette dignité.

Le jour de son installation, six cents pèlerins étant arrivés au monastère, il y parut un homme extraordinaire qui fit tous les devoirs d'un excellent maître d'hôtel, pour bien traiter toute cette compagnie, et quand on chercha cet inconnu, pour qu'il prît son repas, il ne put jamais être trouvé : ce qui fit croire que c'était un ange. On dit aussi que, dans une grande sécheresse dont toute la Palestine était affligée, il obtint, par ses prières, aux habitants, une pluie abondante, qui rendit la fertilité à leurs terres, et qu'étant près de mourir il assura à son frère, nommé Georges, qui l'assistait

dans le gouvernement de son monastère et était extrêmement affligé de lui survivre, qu'il ne lui survivrait pas plus d'un an : ce qui arriva. Jean reçut une lettre du pape saint Grégoire le Grand, qui se recommandait à ses prières et lui envoyait de l'argent et de quoi meubler l'hôpital fondé pour les pèlerins, à quelque distance du Mont-Sinaï. Enfin, comme il avait vécu très-saintement, il mourut aussi très-saintement. Daniel, moine de Raïthe, écrivit, bientôt après, sa vie, pour être mise à la tête de son *Echelle mystique ;* et un autre religieux du Mont-Sinaï y ajouta quelques particularités. Outre son surnom de *Climaque*, Jean porte encore celui de *Scholastique*, qui ne se donnait alors qu'aux personnes pleines de talents et de connaissances.

On le représente tenant une échelle en main, à cause de son livre l'*Echelle du Paradis.*

L'ÉCHELLE DE SAINT JEAN.

Ce livre est écrit en forme d'aphorismes ou de sentences, qui offrent un grand sens en peu de mots. Le style en est simple, mais sans vulgarité, concis, mais sans obscurité. On y trouve une onction admirable et un ton d'humilité qui gagne la confiance du lecteur ; mais ce qui fait le principal mérite de cet ouvrage, c'est la noblesse et l'élévation des sentiments, jointes à une description parfaite de toutes les vertus. L'auteur ne se borne pas au détail des préceptes : il les rend sensibles par des exemples, et entre ces exemples, il choisit particulièrement ceux où éclate l'amour de l'obéissance et de la pénitence. En voici un :

Saint Jean Climaque fut singulièrement frappé de la vertu du cuisinier du monastère. Comme il le voyait toujours recueilli et baigné de larmes au milieu de ses occupations, qui n'offraient rien que de terrestre, il lui demanda de quel moyen il se servait pour entretenir ainsi son âme dans le recueillement et la componction. « Quand je sers les moines », répondit le bon religieux, « je m'imagine servir, non des hommes, mais Dieu lui-même, en la personne de ses serviteurs, et la vue de ce feu, que j'ai sans cesse devant les yeux, me rappelle ces flammes qui brûleront éternellement les pécheurs ».

L'échelle mystique de saint Jean se compose de trente degrés. Le premier degré est le renoncement à la vie du monde. Trois colonnes soutiennent le monument auguste du renoncement : l'innocence, la mortification, la tempérance. — Le second degré consiste à se dépouiller non-seulement des biens, mais des affections de la terre ; la religion est un port où l'on trouve le salut, mais ceux qui fuient à la manière de la femme de Loth peuvent aussi y trouver le naufrage. — Le troisième degré consiste à renoncer même à l'affection de ses parents. — Le quatrième degré est l'obéissance. — Le cinquième est la pénitence. La pénitence, dit-il est le rétablissement du baptême. C'est une espèce de contrat par lequel nous promettons à Dieu de nous corriger des défauts de notre vie passée. La pénitence est chargée des intérêts de l'humilité ; elle purifie les cinq sens ; elle est la fille aînée de l'espérance, l'ennemie du désespoir, etc. — Le sixième degré est la pensée de la mort : « Rappelez-vous vos fins dernières et vous ne pécherez plus [1] ». « L'amour de la sagesse n'est autre que la crainte de la mort [2] ». Ce fut la désobéissance des premiers hommes qui donna naissance à la crainte de la mort. Mais que démontre cette crainte ? Que notre âme n'est pas parfaitement lavée ni purifiée par les austérités de la pénitence. — Le septième degré est la tristesse qui produit la joie. Par cette sainte tristesse, l'écrivain entend le don des larmes. « Mes tendres amis », s'écrie-t-il, « à l'heure de notre mort le souverain Juge ne nous fera pas un crime de n'avoir pas fait des miracles pendant la vie, de n'avoir pas traité avec subtilité les matières élevées de la théologie et de n'être pas parvenus à un haut degré de contemplation ; mais de n'avoir pas pleuré nos péchés de manière à en mériter le pardon ». — Le huitième degré est la douceur qui triomphe de la colère. Un homme esclave de la colère est un épileptique spirituel. Le moment de la colère est le moment de la perte et de la ruine d'une âme. La colère est une preuve évidente qu'on est dominé par l'orgueil. Puisque l'Esprit-Saint est la paix de l'âme et que la colère est un trouble de l'âme, ne devons-nous pas conclure que c'est surtout la colère qui nous prive de la présence de Dieu ?... Tenir notre langue en captivité et garder le silence lorsque notre cœur est violemment agité, voilà les premières armes de la douceur et les premiers avantages qu'elle obtient sur la colère ; savoir calmer le tumulte intérieur de nos pensées et de nos sentiments dans les moments où nous sommes agités, voilà les premiers progrès que nous faisons dans la douceur ; mais conserver notre âme dans la paix et la tranquillité au milieu des vents et des tempêtes déchaînées, voilà la perfection de la douceur, et la victoire qu'il faut tendre à remporter sur la colère. — Le neuvième degré est l'oubli des injures. Celui qui conserve dans son cœur le souvenir des injures y

1. Eul. VII. — 2. Sénèque.

garde un nid de serpents venimeux et porte avec lui le poison dans son sein ; or, ce poison est mortel. Le souvenir des injures est le comble de la colère ; il en est comme la queue, c'est-à-dire la partie la plus hideuse. C'est lui qui nourrit dans les âmes la haine et l'injustice, donne la mort aux vertus, ronge le cœur, obscurcit l'intelligence, réserve une honte éternelle à ceux qui récitent l'oraison dominicale dans ces dispositions mauvaises, etc. C'est surtout dans la méditation des souffrances de Jésus-Christ et de son inaltérable patience qu'il faut puiser et l'exemple et la force d'imiter cet exemple. — Le dixième degré est la fuite de la médisance. La médisance est comme une sangsue très-grosse et très-vorace qui se cache adroitement pour trahir et pour sucer tout le bon sang de la charité. Quiconque est résolu de vaincre en lui-même l'esprit de détraction, n'attribuera jamais le péché à l'homme qui l'a commis, mais au démon qui a entraîné le libre arbitre de l'homme. La voie, et la plus sûre pour parvenir à la rémission de nos péchés, consiste à ne jamais juger ni condamner nos frères. C'est ce que nous enseigne Jésus-Christ lui-même quand il dit : « Si vous ne jugez pas les autres, vous ne serez pas jugés vous-mêmes ». En matière de fautes et de défauts, il ne faut pas même juger le prochain sur le rapport de nos propres yeux. — Le onzième degré est le silence. La démangeaison de parler est comme un trône sur lequel s'assied la vaine gloire. L'intempérance des paroles est la porte de la médisance, la maîtresse des amusements folâtres, l'instrument du mensonge, la ruine de la componction, l'œuvre de la paresse et de l'insouciance, l'avant-courrière du sommeil, l'ennemi de la méditation et de la vigilance : elle glace la dévotion, éteint la piété. Le silence, au contraire, donne l'esprit d'oraison, observe attentivement les mouvements de l'ennemi du salut, fait considérer les jugements de Dieu, est très-favorable à une sainte tristesse, combat l'esprit de présomption, donne la science du salut, et nous fait monter jusqu'à Dieu. Oui, quiconque aime le silence, devient l'ami particulier de Dieu. Saint Pierre, pour ne l'avoir point gardé, eut à pleurer amèrement. Il avait oublié ces paroles de David : « J'observerai soigneusement toutes mes paroles, afin de ne point pécher par ma langue » ; et cette sentence de l'Esprit-Saint : « Il est moins dangereux de glisser, moins funeste de tomber, que de faire un mauvais usage de sa langue ». — Le douzième degré est la fuite du mensonge. L'intempérance dans les paroles produit le mensonge, à peu près de la même manière qu'un briquet produit le feu. Dans nos livres saints, nous ne trouvons pas de vice contre lequel l'Esprit-Saint ait prononcé des sentences plus effrayantes que contre le mensonge. L'hypocrisie est la mère, la matière et le sujet du mensonge ; car plusieurs docteurs enseignent que l'hypocrisie n'est autre que l'action d'inventer, de préparer et de mettre au jour le mensonge : l'hypocrisie et le mensonge ne vont donc jamais séparément. — Le treizième degré consiste à combattre l'ennui et la paresse. Les autres vices n'attaquent et ne détruisent que les vertus qui leur sont contraires. La paresse, à elle seule, détruit toutes les vertus. — Le quatorzième degré est la pratique de la tempérance. La gourmandise, dit saint Jean Climaque, est un acte hypocrite de notre estomac, qui nous dit qu'en le rassasiant, il ne se rassasie pas... Lorsque nous avons bien contenté le démon de l'intempérance, il se retire pour faire place à un autre démon, celui de l'impureté... C'est par le souvenir de nos péchés qu'il faut lui déclarer la guerre. — Le quinzième degré est la chasteté. La chasteté est un don de Dieu : pour l'avoir il faut s'adresser à lui, car il n'est pas donné à notre nature de se vaincre par ses propres forces. Les commencements de la chasteté consistent à refuser tout consentement aux pensées impures et aux mouvements de la concupiscence. Il est heureux, et solidement heureux, celui qui n'est plus frappé ni touché par la beauté, le coloris et les grâces élégantes des personnes qu'il rencontre. — Le seizième degré est la pauvreté opposée à l'avarice. L'avarice est une véritable idolâtrie : elle est la fille de l'incrédulité. Pour se satisfaire, elle se sert du spécieux prétexte des maladies et des besoins du corps; c'est pour cela qu'elle ne cesse de menacer de la vieillesse et de mille nécessités ou accidents divers. L'avare critique, blâme et viole les préceptes de l'Evangile. Celui qui a vaincu l'avarice possède la charité, s'est délivré des soins de la vie présente, est roi de l'univers, a mérité sa récompense au ciel et marche vers ses fins dernières sans aucune espèce d'embarras. — Les quatre degrés suivants parlent de l'endurcissement du cœur, qui est la mort de l'âme, du sommeil, du chant des psaumes, des veilles et de la timidité efféminée. — Le vingt-unième, le vingt-deuxième et le vingt-troisième degrés traitent de la vaine gloire, du sot orgueil et du blasphème. Il y a entre la vaine gloire et l'orgueil la différence qui existe entre un enfant et un homme fait, entre du froment et du pain; la vaine gloire peut être regardée comme le commencement de l'orgueil, et l'orgueil comme l'affreuse perfection de la vaine gloire. Fuyons les flatteurs comme la peste, et souvenons-nous de cette parole : « Il sera profondément humilié celui qui se sera élevé ». Saint Jean définit l'orgueil, l'invention par excellence des démons, le renoncement à Dieu, le mépris des hommes, le fidèle gardien de nos péchés, la source des lois injustes. Quant aux pensées de blasphème, le seul moyen de les combattre est de les mépriser et de s'en ouvrir à son confesseur. Quiconque voudrait chasser autrement le démon du blasphème et du désespoir, ressemblerait à un homme qui voudrait saisir l'éclair ou emprisonner les vents dans sa main. — Dans le vingt-quatrième degré, saint Jean revient sur la douceur qui est l'aurore de l'humilité. Une âme remplie de douceur, ajoute-t-il en ce beau langage figuré de l'Orient, est le lit nuptial de la simplicité. La simplicité est une heureuse habitude qui rend une âme incapable de duplicité et de toute pensée pernicieuse : elle est l'opposé de ce qu'on nomme la méchanceté. — Le vingt-cinquième degré est l'humilité qui donne la mort à toutes les passions.

Saint Jean Climaque dit qu'il est très-difficile de parler de l'humilité : fille du ciel et toute céleste elle-même, elle est incompréhensible à l'esprit humain. Il s'efforce de nous la faire connaître par ses propriétés et des comparaisons. C'est dans les saintes vallées de l'humilité, nous dit-il, qu'on recueille avec abondance le froment et les autres fruits spirituels. Placées comme des vallées au milieu des montagnes de l'orgueil, les âmes humbles moissonnent dans les abaissements. La pénitence, les larmes et l'humilité sont une vénérable trinité dans l'unité de l'humilité qui les contient toutes, et une admirable unité dans cette merveilleuse trinité. S'élever, ne pas s'élever et s'humilier sont trois choses bien différentes. Celui qui s'élève, s'avise de juger de tout; celui qui ne s'élève pas, ne juge personne et se condamne lui-même; et celui qui s'humilie, quoiqu'il soit innocent, se regarde toujours comme coupable. Quand on pratique l'humilité de tout son cœur, on prend bien garde d'en être dépouillé par l'indiscrétion de ses paroles, car l'humilité n'a ni langue ni porte. Il est bien difficile de tirer du feu de la neige; mais serait-il moins difficile de trouver l'humilité dans le cœur d'un enfant opiniâtre de l'erreur ? L'humilité n'est-elle pas un bien propre aux enfants de l'Eglise catholique, aux personnes pieuses, à celles qui mènent une vie pure et irréprochable? Plusieurs personnes sont parvenues au salut sans avoir fait de miracles ou avoir été favorisées de révélations; mais jamais personne n'y parviendra sans l'humilité. — Le vingt-sixième degré est la vue intérieure, c'est-à-dire cette lumière qui nous fait connaître avec certitude, en tout temps, en tous lieux, et dans toutes nos actions, quelle est la sainte volonté de Dieu : c'est la conscience perfectionnée, épurée, jouissant d'une plus claire vue : ceux-là seuls la possèdent qui sont purs dans leurs affections, leurs actions et leurs paroles. — Le vingt-septième degré est la paix de l'âme dans la vie érémitique et solitaire. — Le vingt-huitième consiste dans la prière et le recueillement. Voici le secret de se faire écouter de Dieu : lui témoigner une vive reconnaissance des bienfaits que nous avons reçus de sa bonté, faire un humble aveu de nos péchés et de nos fautes. C'est la prière qui conserve le monde, réconcilie le ciel avec la terre, produit les larmes du repentir, nous console et nous protége. Elle est dans la personne qui prie une espèce de palais et de tribunal où le souverain Juge, sans attendre le dernier jour, rend à tout moment ses arrêts de justice et de miséricorde. — Le vingt-neuvième degré est la paix de l'âme; or, la paix de l'âme, c'est le ciel sur la terre : les vertus sont les ornements du ciel, comme les étoiles sont les pierres précieuses du firmament. — Sur le trentième et dernier degré, sont assises les trois vertus reines : la Foi, l'Espérance et la Charité.

Outre l'*Echelle Sainte,* nous avons encore une lettre de saint Jean Climaque au bienheureux abbé de Raïthe. Il y est parlé des devoirs d'un véritable pasteur, dont les principaux sont d'être chaste de corps et d'esprit, de travailler sans relâche à la sanctification des âmes, de corriger ceux qui s'écartent du droit chemin et de les porter à remplir fidèlement les obligations de leur état; d'être ferme et plein de vigueur, de manière toutefois que la sévérité soit tempérée par la douceur, de compatir à la faiblesse humaine, en s'accommodant aux divers caractères, afin de gagner tout le monde à Jésus-Christ. « De toutes les offrandes qu'on peut faire à Dieu », dit ce Saint, « la plus agréable à ses yeux est sans contredit celle des âmes sanctifiées par la pénitence et la charité ».

Saint Jean écrivit en grec. La meilleure édition de son texte original est celle de M. Migne, avec la traduction latine de Rader. Il y a une traduction française par Arnaud d'Andilly. M. l'abbé Grimes a donné une analyse de l'*Echelle du Paradis* dans son *Esprit des Saints*.

LE BIENHEUREUX AMÉDÉE IX, DUC DE SAVOIE

1435-1472. — Papes : Eugène IV; Sixte IV. — Rois de France : Charles VII; Louis XI.

Bienheureux l'homme qui médite la loi du Seigneur : tout ce qu'il entreprendra, prospérera.
Office du Bienheureux.

Amédée IX, troisième duc de Savoie, était fils de Louis Ier et d'Anne de Chypre, et petit-fils du célèbre Amédée VIII, en faveur duquel le comté de Savoie avait été érigé en duché, l'an 1414, par l'empereur Sigismond. Amédée VIII s'étant démis de son gouvernement pour prendre l'habit et mener la vie d'ermite, avait été élu antipape par les schismatiques de Bâle, sous

le nom de Félix V (1439), après la déposition d'Eugène IV : ils l'opposèrent à Nicolas V ; en 1449, il renonça volontairement à la tiare pour faire cesser un schisme scandaleux. Il retourna au couvent de Ripaille et y passa le reste de ses jours. Son petit-fils, dont nous parlons, naquit à Thonon le 1er février, l'an de grâce 1435, et à peine vit-il le jour, qu'il fut cause de la paix entre la France et la Savoie, par le mariage qui fut arrêté entre lui et Yolande, fille de Charles VII, roi de France.

On ne peut assez louer les belles et excellentes qualités qui parurent en lui dès sa jeunesse ; elles furent extrêmement aidées et soutenues par la bonne éducation que lui donnèrent le duc et la duchesse royale, sa mère. Il n'y avait rien de mieux fait que son corps ; son visage avait toutes les grâces que l'on peut souhaiter dans un prince ; la majesté était jointe en lui à la douceur et à l'affabilité, et son historien ne fait point de difficulté de dire qu'on l'eût pris pour un ange, si les maladies par lesquelles Dieu le visita n'eussent fait voir qu'il était un homme. Les perfections de son esprit étaient encore plus rares que celles de son corps : il avait beaucoup de prudence et de discrétion ; il était franc, ouvert et plein de bonté ; il n'avait point d'autre inclination que de faire du bien à tout le monde ; il commença dès ses plus tendres années à être pieux et dévot ; il entendait tous les jours la messe ; il n'entreprenait rien qu'après la prière ; il méditait assidûment les mystères de la Passion de Notre-Seigneur ; il se confessait souvent, et son esprit était tout en Dieu.

Comme il était fort docile, on n'eut pas de peine à le former à tous les exercices de la paix et de la guerre, dont l'héritier d'un grand Etat devait être instruit. Quand il fut en âge, Charles VII d'un côté, et le duc son père de l'autre, pensèrent au mariage qui avait été arrêté dès sa naissance. Il épousa donc, l'an 1451, Yolande de France, fille aînée du roi Charles VII et sœur de Louis XI, et les volontés de ces deux personnes se trouvèrent si parfaitement uniformes, que l'union de leur cœur ne fut pas moindre que celle de leur corps. Les princes Charles, Philibert, Bernard, Jean-Charles, Jean-Louis et Claude Galéas, et les princesses Anne et Louise, furent les illustres fruits d'un si heureux mariage ; mais la plupart moururent fort jeunes et ne survécurent guère à leur père.

Notre prince, après cette alliance, se retira dans la Bresse, que le duc Louis, son père, lui avait donnée pour son apanage et l'entretien de sa maison, et il s'y plaisait d'autant plus, qu'étant éloigné de la cour et hors de l'embarras des affaires de l'Etat, il y vivait plus tranquillement, et avait plus de commodité de pratiquer ses exercices de dévotion. La mort de son père étant arrivée en l'année 1465, il prit possession de la Savoie et du Piémont, reçut le serment de fidélité de tous ses sujets, et convoqua les Etats des provinces d'en-deçà et d'au-delà des monts, à Chambéry, où il donna audience aux ambassadeurs de Louis XI, son beau-frère, et à ceux de Philippe, duc de Bourgogne.

Ses premiers soins, après avoir été reconnu duc, tendirent à ce que Dieu fût bien servi, et que la religion fleurît dans toutes les terres de son obéissance ; tous les matins il entrait dans sa chapelle, où il entendait la messe et faisait dévotement ses prières ; ensuite, il se rendait à la chambre de son conseil, où l'on pouvait admirer sa sagesse. Il était si zélé pour la justice, qu'il ne souffrait rien qui lui fût contraire, sans une punition très-rigoureuse. Jamais il ne voulut vendre les charges de judicature, jamais il n'en donna aucune par faveur et sans s'être assuré de la capacité et de la vertu de celui à qui il la conférait. Il ne souffrait point à sa cour d'impies, de

libertins, de jureurs et de blasphémateurs, et s'il eût su que quelqu'un de ses officiers eût proféré un blasphème, quand c'eût été le plus brave de ses capitaines, et que tous les princes de la terre eussent intercédé pour lui, il ne l'eût pas retenu une heure à son service. Son exemple eut tant de pouvoir, que le duc de Milan, à son imitation, imposa une amende à tous ses courtisans qui se laisseraient aller à ce crime, et l'on en orna une chapelle, appelée pour cela la *Chapelle des blasphèmes*. Lorsqu'un pauvre plaidait contre un riche, il inclinait toujours du côté du pauvre, et se faisait comme son protecteur et son avocat, autant que la justice le lui pouvait permettre. Il était d'ailleurs, pour me servir des termes de Job, l'œil des aveugles, le pied des boiteux, le père des orphelins et le protecteur de tous les malheureux, ce qui fit que ce même duc lui dit un jour en riant : « En vérité, mon frère, votre Savoie, à l'égard de nos provinces, est la terre des Antipodes, car partout ailleurs, il fait meilleur d'être riche que d'être pauvre : mais ici les gueux sont en faveur, et les riches dans le rebut ». Mais le vertueux prince lui fit sur-le-champ cette réponse pleine d'esprit : « Aussi, mon frère », lui dit-il, « les pauvres sont-ils mes mortes-payes [1] et mes vieux gendarmes : et je les regarde comme la plus sûre garde de mes Etats ; car mes autres soldats me gardent seulement contre les hommes, mais pour eux, ils me gardent contre les hommes, contre les démons, contre le péché et contre tous mes ennemis ». La Savoie fut appelée sous son règne le paradis des pauvres.

Cette affection pour les pauvres faisait qu'il n'en renvoyait jamais aucun sans lui faire l'aumône, et il la voulait faire ordinairement de ses propres mains, et portait pour cela une bourse pleine de pièces d'argent ; s'il arrivait que le nombre des pauvres fût si grand que sa bourse devînt vide, il ne faisait point de difficulté de donner, pour leur soulagement, ce qu'il avait sur lui. Un ambassadeur se vanta un jour que son maître se plaisait beaucoup à la chasse, et qu'il avait des meutes de chiens pour toute sorte de vénerie. « Et moi », repartit le saint Duc, « je veux vous faire voir quelles sont mes meutes et mes chiens de chasse ». Quelque temps après, il prit cet ambassadeur, et l'ayant mené sur son perron, il lui fit voir des tables environnées de pauvres, à qui il faisait donner à manger, et lui dit : « Voilà mes meutes et mes chiens de chasse : car c'est par le moyen de ces pauvres que je vais à la chasse de la vertu et du royaume des cieux ». L'ambassadeur répondit : « Oui, mais il y a des pauvres hypocrites, des pauvres paresseux et des pauvres vicieux ». Amédée reprit : « Je ne voudrais pas juger les pauvres trop sévèrement, de peur que Dieu, s'il en agissait de même envers nous, n'eût sujet de nous retirer ses bienfaits ». Une autre fois, il reçut la visite du duc de Milan, dont nous venons de parler ; ce prince traînait à sa suite une meute nombreuse. Amédée voulut lui faire comprendre, sans le lui dire, qu'il y a des occupations plus raisonnables et plus chrétiennes que la compagnie des chiens. Il arrangea donc les choses de manière que, pendant le séjour de son hôte à la cour avec des chiens, lui, Amédée, se trouvait toujours entouré d'une troupe de pauvres. Voilà mes plus fidèles serviteurs et mes meilleurs courtisans, disait le saint duc, en les montrant. On raconte aussi qu'il brisa le collier de son Ordre pour le donner aux mendiants.

Sa libéralité s'étendit aussi sur les églises : il en répara quelques-unes à ses dépens, il en dégagea d'autres de leurs dettes, il donna des ornements très-précieux à l'église de Saint-Eusèbe de Verceil. Il fit bâtir des hôpitaux pour les pauvres et pour les malades ; et dans un voyage qu'il fit à Rome, pour visiter les tombeaux des saints Apôtres, il y eut peu d'églises qui ne se

1. Soldats payés en tout temps et entretenus dans les garnisons.

ressentissent de ses bienfaits. Cependant, bien loin de ruiner ses finances et son Etat, comme le craignaient ceux qui n'avaient pas les yeux assez éclairés, il régla si sagement toute sa dépense, que, sans créer de nouveaux impôts et sans contracter de dettes, il eut de quoi marier richement ses trois dernières sœurs, et de quoi donner des appointements raisonnables à ses frères pour les entretenir selon leur qualité ; et, de plus, il dégagea quelques fonds que ses ancêtres avaient engagés, et laissa encore de l'argent dans son épargne, qu'il avait trouvée totalement épuisée. Le mot de l'Evangile sera éternellement vrai : « Cherchez d'abord le royaume des cieux et les biens de la terre vous seront donnés par surcroît ».

Tous ces exercices extérieurs ne l'occupaient pas si fort, qu'il ne se retirât souvent dans le secret de son cabinet pour y contempler les vérités éternelles et y savourer les délices du ciel, et c'était un temps où il n'était pas permis de l'interrompre. Son austérité était grande pour sa condition, sa complexion et ses maladies ; il mangeait fort peu, et, pour couvrir d'un prétexte la rigueur de ses jeûnes, il faisait croire qu'ils lui étaient nécessaires pour sa santé. J'ai déjà dit qu'il approchait souvent des sacrements : il voulait que son confesseur, au lieu de lui pardonner ses défauts, les lui découvrît entièrement.

Au reste, avec toute cette dévotion, il ne laissait pas d'être courageux et magnifique, et d'en donner des marques dans les occasions. En une diète qui fut tenue de son temps à Mantoue, après la perte de Constantinople, pour délibérer sur la guerre contre les Turcs, ce fut lui qui parla avec le plus de générosité. Il offrit ce qu'il avait de biens et de troupes, et sa personne même pour aller repousser cet ennemi commun du nom de Jésus-Christ, et il voulut sur l'heure être enrôlé parmi les confédérés : mais cette sainte ligue n'eut pas lieu. Il ne témoigna pas moins de courage lorsque Jacques, bâtard du roi de Chypre et évêque de Nicosie, ayant quitté la mitre et la crosse, se saisit de ce royaume, au préjudice de Charlotte, fille légitime du même roi, qui avait épousé Louis de Savoie, frère de notre Bienheureux. Considérant qu'il y allait de l'intérêt de son frère, et en même temps de celui de la religion, parce que cet usurpateur avait prêté serment de fidélité au sultan d'Egypte, il voulait absolument lui aller faire la guerre en personne, si le malheur des affaires des chrétiens n'eût rendu l'entreprise impossible. S'il a entretenu la paix avec ses voisins, ce n'a pas été faute de bravoure, mais par l'amour qu'il portait à son peuple, à qui la guerre ne pouvait être que très-préjudiciable, et par une sainte horreur qu'il avait de répandre le sang chrétien. Sa magnificence paraissait aussi dans le nombre de ses officiers et dans l'éclat de toute sa cour, qui était l'une des plus belles qui fût en Europe. Il la fit surtout paraître dans le voyage qu'il fit en France, vers le roi Louis XI, où il n'épargna rien pour rendre son train considérable. Et le roi, de son côté, le reçut avec tout l'honneur possible ; et, pour lui témoigner plus d'amitié, il voulut qu'il tînt sa place à la cérémonie du feu de la Saint-Jean, à Paris, et qu'il l'allumât, ce que les rois avaient alors coutume de faire ; et, en cette occasion, il fit des guérisons miraculeuses de malades et de boiteux : on vit ainsi qu'il ne méritait pas moins cet honneur comme saint, que comme duc de Savoie et beau-frère du roi.

Ce qui relevait souverainement son mérite, c'était sa douceur et sa bienveillance envers ses ennemis et ceux qui lui voulaient du mal. Il avait de grands sujets de mécontentement contre les Sforces, ducs de Milan ; Galéas, fils de François, ayant reçu en Dauphiné les nouvelles de la mort de son

père, pour aller prendre plus promptement possession de ses Etats, voulut passer incognito par la Savoie : mais il fut découvert et arrêté à Novalaise, au bas du Mont-Cenis, par l'abbé de Case-Neuve et par le seigneur d'Arbent. Le saint Duc l'ayant appris, bien loin de profiter de cet avantage, fit traiter splendidement Galéas et le fit conduire avec honneur dans ses Etats de Milan ; et, comme cet ingrat lui fit ensuite la guerre, il en arrêta le cours, et le rendit son ami en lui donnant sa sœur Bonne en mariage. Il n'usa pas d'une moindre douceur à l'égard de Jean, duc de Bourbon, et de Guillaume, marquis de Montferrat, qui voulaient entreprendre sur ses terres ; car, après s'être mis hors d'état de les craindre, il en agit avec eux d'une manière si obligeante, qu'ils ne purent s'empêcher de préférer la paix à la guerre.

Pour ses frères, qui remuèrent plusieurs fois contre lui, c'est une merveille que de voir la patience avec laquelle il souffrit leurs révoltes, qui n'étaient néanmoins fondées que sur des mécontentements imaginaires, que l'ambition, la jalousie et l'emportement de la jeunesse leur inspiraient ; et on l'accuserait même d'un peu d'excès, si l'on ne considérait qu'il faut beaucoup donner à l'amour de son sang et à l'amitié fraternelle ; d'ailleurs, notre saint Duc espérait les ramener dans la suite, et il l'eût fait sans doute après leurs dernières attaques, si sa vie eût duré plus longtemps.

Mais, ô profondeur des jugements de Dieu ! ce sage Prince, digne d'une santé perpétuelle, fut toute sa vie sujet au mal caduc ; et ce fut là le vrai théâtre où toutes ses vertus parurent avec éclat : car, lorsque, revenant à lui, il voyait tous ses gens fondre en larmes, à demi désespérés, et la duchesse, son épouse, presque morte de douleur, il les consolait lui-même, disant que cette maladie était une des plus grandes faveurs que Dieu lui eût faite. Telle était la résignation de ce saint Duc, et son mal ne l'empêchait pas d'administrer très-bien les affaires de son Etat, pas plus que le même mal n'empêcha Hercule de dompter tous les monstres de la terre ; ni César, de se rendre maître du monde ; ni Platon, d'être le divin philosophe ; ni beaucoup d'autres grands hommes, de faire des actions fort éclatantes.

Enfin, il plut à la divine Bonté de délivrer son serviteur des misères de cette vie, et de couronner ses mérites par un heureux décès. Il connut que l'heure en était proche par une grande maladie qui lui survint à la trente-septième année de son âge : le ciel prédit assez ce malheur au peuple de Savoie et de Piémont ; car l'espace de quatre jours de suite, un feu parut dans les nues, lequel, ayant crû continuellement en clarté, s'évapora et disparut tout à coup, au grand étonnement de tout le monde. La première chose que fit le saint Duc, fut d'avertir sa cour que sa mort n'était pas éloignée ; ensuite, il ordonna que son corps fût inhumé au bas des degrés du maître-autel de Saint-Eusèbe de Verceil, comme le lieu de l'Eglise le plus foulé des fidèles. Il déclara la duchesse régente de ses Etats, lui recommandant l'éducation de ses enfants : et il donna sa bénédiction à ceux-ci, à condition qu'ils vivraient dans la crainte de Dieu et dans le respect envers leur mère, sans quoi il leur dit qu'il ne les reconnaîtrait pas pour ses enfants ; puis il exhorta les seigneurs de sa cour à garder en tout la justice, et à aimer les pauvres, leur promettant par ce moyen la paix et une grande prospérité. Après avoir ainsi parlé, il reçut solennellement tous les Sacrements de l'Eglise, mais avec tant de tendresse et de consolation, qu'on eût dit qu'il jouissait déjà des délices du paradis. Enfin, le crucifix à la main, les larmes aux yeux, la contrition dans le cœur et tout transporté en Dieu,

il rendit son bienheureux esprit entre ses mains l'an 1472, le 30 mars.

Sa gloire fut manifestée par un nouveau prodige : un cercle lumineux parut auprès du soleil ; il représentait un homme assis sur un trône, et s'étant en apparence approché de la terre, il s'en retournait au ciel ; ce qui fut vu par l'évêque de Turin, en une procession générale qu'il avait ordonnée pour la santé du saint Duc, et par plus de trente mille personnes qui le suivaient nu-pieds et vêtues de blanc. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Eusèbe, à Verceil, sous les marches du maître-autel. On était si persuadé de sa sainteté, que les évêques qui assistaient à ses funérailles délibérèrent longtemps s'ils diraient la messe des morts ; mais enfin l'archevêque de Turin dit la messe de la sainte Vierge, et l'évêque de Verceil celle du Saint-Esprit.

Son bonheur fut encore déclaré par un grand nombre de miracles qui se firent à son sépulcre ; aussi fut-il en peu de temps environné d'une infinité de pieds, de mains, de têtes et de corps de cire donnés en ex-voto. Sur le récit qui lui en fut fait, Galéas, duc de Milan, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, ayant dit par raillerie à Bonne, sa femme, sœur du défunt, que son frère, le duc, était devenu marchand de cire, il devint tout à coup immobile sur son siége, et ne put être délivré de ce mal, qu'en reconnaissant sa faute et en demandant pardon à notre Bienheureux.

Ces miracles et d'autres encore, affirmés par saint François de Sales, au pape Paul V, déterminèrent Innocent XI à permettre le culte du bienheureux Amédée dans toute l'étendue du duché de Savoie.

On a souvent peint saint Amédée avec un cartouche portant ces mots, qui sont comme son testament politique laissé à ses fils : « Soyez justes ; aimez les pauvres et le Seigneur accordera la paix à vos Etats ». Il est spécialement honoré à Verceil, dans la Savoie, et à Nantua (Ain). Cette dernière ville faisait autrefois partie du duché de Savoie, ainsi que toute la Bresse et le Bugey.

Sa vie a été écrite en italien par François Malet, chanoine régulier de Saint-Jean de Latran, et depuis, en latin, par le cardinal Bellarmin, et en français, par le Père Etienne Binet, de la Compagnie de Jésus. Samuel Guichenon en a fait aussi un abrégé chronologique dans l'*Histoire généalogique de la maison de Savoie*.

SAINT MAMERTIN, RELIGIEUX A AUXERRE (462).

Saint Mamertin naquit dans le paganisme en un pays peu éloigné d'Auxerre, comme il nous l'apprend lui-même. Il était si attaché à l'idolâtrie qu'il avait été impossible de la lui faire quitter. Cependant le culte assidu qu'il rendait à Jupiter, à Mercure, à Apollon et aux autres fausses divinités n'empêcha pas qu'il ne perdît un œil et qu'il ne devînt perclus d'une main.

Un jour qu'il allait plus triste qu'à l'ordinaire visiter leur temple, il rencontra en son chemin un clerc de l'église d'Auxerre nommé Savin. Celui-ci, ayant appris le sujet de sa tristesse et de sa démarche, commença à le détromper de son erreur et lui persuada d'aller trouver Germain, son évêque, qui le guérirait s'il voulait renoncer à l'idolâtrie. Le discours du clerc rendit l'espérance à Mamertin qui prit aussitôt le chemin d'Auxerre. Il passa la nuit suivante dans la chapelle de Saint-Corcodème où il eut une vision miraculeuse qui opéra son entière conversion.

Le lendemain il se présenta au saint Evêque qui, sachant par la lumière de Dieu ce qui s'était passé, lui donna le saint baptême et lui rendit l'usage de ses membres.

En reconnaissance de tant de grâces reçues, Mamertin se consacra à Dieu sous la conduite de l'abbé Aloge, dans le monastère que saint Germain avait fait bâtir hors de la ville. Notre Saint était si attaché à son état qu'il ne sortait jamais du monastère que pour suivre saint Germain ou pour accomplir les missions dont il le chargeait. Il fit de tels progrès dans la science et dans la vertu spirituelle, que, après la mort du pieux Aloge, il fut nommé son successeur.

Saint Mamertin mourut le vendredi saint, 30 mars, en 462. Le jour de sa mort est néanmoins marqué au 20 avril dans les plus anciens martyrologes qui lui donnent le titre de prêtre.

Mamertin écrivit lui-même l'histoire de sa conversion, peut-être par l'ordre de saint Germain qui en avait écouté plusieurs fois le récit avec respect et qui avait voulu que les prêtres la connussent pour louer Dieu.

On la trouve dans la vie de saint Germain par le prêtre Constance : elle y est intitulée : *Révélation de saint Corcodème et de quelle manière Mamertin arrive à la grâce.*

On associe volontiers au souvenir de saint Mamertin celui de saint Marien ou Marcien, son disciple [1]. Marien avait quitté le pays des Bituriges, alors occupé par les Goths Ariens, dont la domination était cruelle aux catholiques. Accueilli au monastère d'Auxerre par Mamertin, il remplit, dans les étables et les fermes des religieux, les humbles fonctions de berger et de bouvier au milieu desquelles il se sanctifia. Sa légende est remplie de gracieuses merveilles. C'est ainsi qu'il appelait à lui les petits oiseaux des champs et leur donnait à manger, qu'il congédiait avec autorité les ours et autres animaux ennemis des hommes et des troupeaux.

Mais ce qui est plus précieux, il se servait du don des miracles dont Dieu l'avait favorisé pour ramener au bien les voleurs et les pillards — pas rares en ces siècles — qui vivaient de déprédations.

Un de ces voleurs devint même un excellent prédicateur des commandements de Dieu. On croit que la ferme où saint Marien se sanctifia était située au lieu appelé aujourd'hui Merry, et qu'il mourut en l'année 466 ou 477. Il y avait autrefois, aux portes d'Auxerre, au-delà de l'Yonne, une abbaye du nom de Saint-Marien dont l'histoire se divise en deux périodes bien distinctes : avant et après les Prémontrés. (De la fin du v° siècle à 1138, et de 1138 à 1789.) Fondée par saint Germain, sanctifiée par lui et ses fervents imitateurs, saint Mamertin et saint Marien, elle tomba aux mains des laïques sous Charles-Martel.

Restituée par Charlemagne au 33° évêque d'Auxerre, saint Aaron, elle fut désertée à l'époque de l'invasion normande par les religieux qui emportèrent avec eux les reliques de saint Mamertin et de saint Marien : les premières furent déposées à la cathédrale et les autres à l'abbaye de Saint-Germain.

Au XII° siècle, ce lieu, sanctifié par la retraite de tant de pieux personnages, n'était plus marqué que par un oratoire ou autel du titre de Saint-Germain. Ithier, clerc de la cathédrale d'Auxerre, résolut de ranimer ces ruines. Le monument achevé, il fut confié aux religieux de Prémontré qui en prirent possession en se plaçant sous l'égide des reliques de saint Marien. Au moment où la Révolution éclata, cette abbaye comptait quarante-deux abbés.

Légendaire d'Autun, et Légende dorée.

XXXI° JOUR DE MARS

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Thécué, en Palestine, saint AMOS, prophète, que le prêtre Amasias fit souvent maltraiter et charger de coups, et à qui Ozias, fils de ce même prêtre Amasias fit percer les tempes avec une tige de fer ; ayant ensuite été ramené demi-mort dans sa patrie, il y rendit le dernier soupir, et fut enseveli avec ses pères. 785 avant Jésus-Christ. — En Afrique, les saints martyrs Théodule, Amèse, Félix, Cornélie et leurs compagnons. — En Perse, saint Benjamin, diacre, qui, du temps du roi Isdegerde, ne cessant de prêcher la parole de Dieu, eut des roseaux aigus enfoncés sous les ongles ; puis, ayant été empalé avec un bâton noueux, il consomma son martyre. 401. — A Rome, sainte Balbine, vierge, fille de saint Quirin, martyr, laquelle, ayant été baptisée par le pape saint Alexandre, fut, après avoir achevé paisiblement sa carrière terrestre, ensevelie près de son père, sur la voie Appienne [2]. 169.

1. Voir les martyrologes du 20 avril. — 2. Voir les actes de saint Alexandre au mois de mai.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Cologne, saint Angilolfe, évêque et martyr, qui, après avoir abdiqué, fut tué par des scélérats dans un bois. 765. — Au diocèse de Gap, le premier dimanche après Pâques, la fête de saint GUILLAUME, prieur de Notre-Dame de Calme, qui dépendait de l'abbaye d'Oulx. XIIe s. — A Mayence, en Allemagne, saint GUI, abbé de Pompose. 1046. — A Saint-Denis, près de Paris, sainte Catule, noble matrone, qui ensevelit le corps de saint Denis et de ses compagnons. Ier s. — En Bretagne, le bienheureux Guy, fondateur de l'abbaye de Vicogne, au diocèse d'Arras, qui, après avoir donné sa jeunesse au monde, s'engagea dans l'étroit sentier qui conduit à la vie céleste. 1147. — A Saxlen, en Suisse, le bienheureux NICOLAS DE FLUE. 1487. — A Nevers, anniversaire de la dédicace de la cathédrale faite, en 1331, par Pierre de La Palu, patriarche de Jérusalem. — Au diocèse de Valence, le vénérable GUIGUES, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, qui affermit la discipline, propagea son Ordre, et écrivit pour l'instruction de la postérité. 1134. — Au même diocèse, saint Guillaume, premier abbé de Notre-Dame d'Aiguebelle [1]. 1160.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Camaldules. — A Vérone, saint Gualfard, confesseur, de l'Ordre des Camaldules, qui, ayant mené plusieurs années la vie solitaire dans un dépouillement extrême de toutes choses et dans une complète pauvreté, mourut très-saintement. — En Allemagne, saint DANIEL, marchand. 1411.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Mélitène, en Arménie, saint Acace, évêque et confesseur. L'empereur Dèce, ayant lu la relation du procès dans lequel la foi de notre Saint fut mise à l'épreuve, fut si frappé de la sagesse et de la fermeté d'Acace qu'il ordonna qu'on lui rendît la liberté et qu'on lui permît de professer sa religion. La glorieuse confession de saint Acace est datée du 29 mars 251. — A Mérida, en Espagne, saint Rénovat, évêque de cette ville, dont la vie a été écrite par le diacre Paul de Mérida. 633. — A Milan, saint Mauricile, archevêque. Vers 670. — A Carpi, en Lombardie, la bienheureuse Camilla-Pia, fondatrice d'un couvent de Clarisses. 1504. — A Séville, la bienheureuse Marie-Manuele, de la famille des ducs de Médina-Sidonia. Elle épousa don Henri Gusman, le plus beau des hommes de son temps. Après la mort de don Gusman, Marie entra chez les Clarisses Urbanistes de Séville [2]. 1453.

1. *Notice sur l'abbaye d'Aiguebelle.* — L'abbaye d'Aiguebelle avait été construite en 1045, dans le désert de Montjoyer, par Giraud Adhémar, seigneur de Grignay, et peuplée de religieux depuis longtemps établis dans les contrées voisines. Elle se maintint dans un état prospère jusque vers l'année 1137, époque où elle fut ravagée par les seigneurs de la province et reconstruite dans le lieu où elle se trouve aujourd'hui. Cette nouvelle fondation fut l'œuvre de Gontard du Puy, seigneur de Rochefort, ami du saint abbé de Clairvaux. Gontard l'offrit aux Cisterciens, et le bienheureux Othon, abbé de Morimond, fut chargé d'y envoyer une colonie de douze religieux : celui-ci mit le frère Guillaume à leur tête et donna à chacun d'eux un psautier, avec un parchemin contenant les constitutions de l'Ordre. L'abbaye d'Aiguebelle tomba en commende après la mort de Louis de Grolée, vingt-sixième et dernier abbé régulier, à la fin du XIVe siècle. A l'époque de la Révolution, deux religieux formaient la communauté d'une abbaye qui en avait compté jusqu'à cinq cents. Les biens et les bâtiments furent aliénés. A la Restauration, les Trappistes rachetèrent Aiguebelle : le Père Etienne en fut le premier abbé. De tous les établissements religieux fondés autrefois dans le diocèse de Valence, deux seulement ont résisté à l'action du temps. Les disciples de saint François ont conservé, dans la ville de Crest, leur maison conventuelle et voient s'ouvrir devant eux une nouvelle ère de prospérité; ceux de saint Bernard, à Aiguebelle, sont, depuis de longues années, dans un état plus florissant encore. — Avant le concordat de 1801, l'abbaye d'Aiguebelle se trouvait dans la circonscription du diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux, lequel forme, de nos jours, la partie méridionale de celui de Valence. Ce diocèse avait des limites fort resserrées, mais il était peuplé de monastères; ce fut surtout dans le désert de Saint-Jean, aujourd'hui la forêt d'Aiguebelle, que ces établissements furent fondés. (Voir *Hagiographie de Valence.*)

2. Voir notre *Palmier séraphique,* t. III.

SAINT GUI [1], ABBÉ DE POMPOSE

1046. — Pape : Grégoire VI. — Empereur : Henri III. — Roi de France : Henri Ier.

Saint Gui naquit auprès de Ravenne, en Italie, au village de Casemar. Son père, appelé Albert, et sa mère, nommée Marie ou Marotie, étaient des personnes d'honnête famille et d'une insigne piété ; il reçut d'eux une parfaite éducation et de fortes inclinations pour le bien : et l'on vit en lui, dès sa jeunesse, avec l'amour de l'étude et des belles-lettres, la retenue et la maturité d'un homme fait. Il avait cependant un défaut : il aimait à être vêtu aussi splendidement que pas un autre de sa condition, quoiqu'il ne le fît que pour plaire à ses parents. Mais Dieu, qui en voulait faire un homme selon son cœur, le prévint d'un mouvement de sa grâce si fort et si efficace, qu'il conçut tout d'un coup un mépris extrême de cette vanité, et qu'il se détermina à changer l'éclat de ses habits mondains pour un froc qui le rendit méprisable devant le monde.

Il se rendit donc à Ravenne la nuit même qu'on célébrait la fête du très-illustre martyr saint Apollinaire, patron de la ville ; il se dépouilla de ses habits précieux, les donna aux pauvres et se revêtit à leur place d'un habit vil et déchiré. En cet état, il s'en alla à Rome, à l'insu de ses parents, pour y visiter les tombeaux des saints Apôtres, et y demeura quelque temps ; il y reçut même la tonsure cléricale, et, comme le désir de la perfection embrasait son cœur de plus en plus, il prit la résolution de passer en Palestine pour y visiter les saints Lieux et ne plus revenir en son pays.

Mais pendant qu'il pensait au moyen de faire ce voyage, Dieu lui inspira de retourner à Ravenne et de se mettre sous la discipline d'un saint ermite, nommé Martin, qui vivait en solitude dans une petite île de la rivière du Pô. Il le vint donc trouver, et, ayant pris l'habit religieux, il vécut trois ans sous sa conduite avec beaucoup d'obéissance et de docilité. Au bout de trois ans, Martin, à qui le Pape avait commis le soin de l'abbaye de Pompose, et qui la gouvernait par un saint religieux nommé Guillaume, lequel faisait pour lui l'office d'abbé, y fit entrer son disciple Gui, afin qu'il pût apprendre, en cette grande compagnie, les exercices de la vie monastique. Ce fut là qu'il fit paraître avec éclat les vertus éminentes que le secret d'un ermitage avait cachées jusqu'alors. De sorte que, après avoir passé par toutes les charges du monastère et s'en être acquitté à l'entière satisfaction de tous les religieux, après avoir aussi gouverné saintement le couvent de Saint Sévère, à Ravenne, dont Martin, son maître, lui donna la direction, l'abbé Guillaume s'étant démis de son office pour embrasser la vie solitaire, et Jean l'Ange, qu'il avait laissé pour successeur étant décédé, Gui fut unanimement élu abbé de Pompose.

Sa réputation fut tout d'un coup si grande, que plusieurs se vinrent ranger sous sa conduite ; entre autres Albert, son père, et Gérard, son frère. Obligé de bâtir un nouveau monastère, il préserva de la mort, par ses prières, quelques ouvriers qui devaient être accablés sous des ruines. Un jour que les ouvriers se plaignaient hautement qu'on les laissait man-

1. Il se nomme en latin Guido ou Vido, et en allemand Wit ou Witen.

quer de vivres, il sortit pour en aller chercher à Ravenne ; son voyage ne fut pas long ; il rencontra aussitôt deux bateaux chargés de blé et de vin que la divine Providence lui envoyait dans son besoin. Il fit aussi qu'un vase plein de vin qui tomba de dessus un mur ne fut point brisé, ni le vin répandu. Plusieurs autres fois, des vases de terre et de verre, tombant des mains de ses disciples, ne se cassèrent point ; l'eau dont il s'était lavé les mains guérissait les fièvres et d'autres maladies ; c'était une chose assez ordinaire que l'eau qu'on lui servait à table se changeât en vin : ce que de grands prélats ont même éprouvé avec admiration.

Sa vie, durant tout le temps de son ministère, fut plutôt angélique qu'humaine : il se démit de tout le soin temporel et le confia à divers abbés qu'il fit successivement ses vicaires ; pour lui, il ne vaquait qu'au spirituel ; pour être plus capable d'élever des âmes à Dieu, il avait toujours son esprit et son cœur dans le ciel. Il se retirait ordinairement dans une solitude, à une lieue du monastère, où son abstinence était si grande et son oraison si continuelle, qu'il semblait ne plus vivre que de jeûne et de prière. Il traitait son corps avec tant de sévérité, principalement en Carême, que son historien ne fait point difficulté de dire que les tyrans et les bourreaux auraient eu de la peine à le traiter avec plus de rigueur. Cependant, il avait une douceur extrême et une charité vraiment paternelle pour ses religieux ; et eux, de leur côté, l'aimaient fort tendrement.

Un d'eux, Martin, étant mort à trois ou quatre lieues du monastère, l'on y apporta son corps pour l'enterrer : mais après que la messe et les autres prières pour les morts furent achevées, comme on était près de le mettre en terre, il commença à donner des signes de vie et appela à haute voix son saint Abbé. Le Saint lui demanda d'où il venait, ce qu'il avait vu et ce qui lui avait rendu la vie. Il répondit « qu'il avait vu un lieu de tourments horribles, où étaient plusieurs de ses parents et de ses connaissances ; comme il les considérait avec horreur, saint Michel lui avait apparu, et, après lui avoir fait goûter d'un miel d'une douceur extraordinaire, il lui avait commandé de revenir pour trois jours en son corps ». En effet, ce bon religieux vécut encore trois jours, ayant toujours le goût de ce miel dans la bouche, et, au bout de ce temps, ayant reçu la bénédiction de son Abbé, il expira fort saintement.

Un autre, nommé Barthode, tomba malade à la mort. Dans son agonie, il fut si horriblement tenté par les démons, que, dans les peines où il était, il semblait donner des marques de désespoir. La communauté en fut tout épouvantée : mais le saint Supérieur fit tant par ses prières, que le calme et la sérénité succédèrent à ce grand combat. Ses confrères lui demandèrent ce qui lui avait causé des frayeurs et des agitations si terribles ; il leur dit : « J'ai vu les malins esprits en des formes épouvantables, et extrêmement acharnés contre moi, quoiqu'ils n'eussent à me reprocher qu'un seul péché, que j'ai commis il y a longtemps, et dont je n'avais plus de mémoire : c'était d'avoir appris dans le monde une espèce de magie, que je n'ai pas néanmoins exercée. Mais par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par les prières de notre saint Abbé et les vôtres, ils se sont retirés avec honte, et m'ont laissé en repos ». Il reçut ensuite l'absolution de cette offense, et rendit son âme en grande paix.

Ce bienheureux Abbé, du consentement de son Chapitre, avait ordonné qu'on ne mangerait point de poisson le mercredi ni le vendredi. En son absence, le prieur en fit donner : mais en même temps, un troupeau de l'abbaye se dispersa tellement dans la forêt, qu'il fut impossible de le réunir,

et il ne revint qu'après que le Saint, ayant été informé de cette transgression, l'eût punie par une sévère pénitence.

Mais, quoique sa sainteté fût si admirable, il ne laissa pas d'être exposé à la persécution. Héribert, archevêque de Ravenne, conçut tant de haine contre lui, qu'il résolut de le perdre et de mener même des soldats dans son monastère pour le piller et le détruire. Saint Gui ne voulut point s'opposer à cette tyrannie par d'autres armes que par les armes spirituelles de l'oraison et de la pénitence : il ordonna donc à ses religieux de jeûner pendant trois jours au pain d'orge et à l'eau pure, et durant ce même temps, de ne manger qu'à terre, de porter toujours le cilice et de prendre souvent très-rudement la discipline ; lui-même leur servait d'exemple, et cette austérité, selon que la sainte Vierge l'avait révélé à un de ses grands serviteurs, fut si puissante, qu'elle désarma ce prélat, tout violent et tout furieux qu'il était. Il vint au monastère, accompagné de gens d'armes ; Gui, à la tête de ses religieux, alla au-devant de lui, le reçut avec une gravité et une modestie angéliques, le conduisit à l'église, selon la coutume, avec beaucoup de solennité, et le Saint-Esprit toucha si fort Héribert, que, fondant en larmes et demandant pardon de ce mauvais dessein, il jura au Saint et à toute sa communauté une amitié et une protection perpétuelles.

Enfin, ce grand homme ayant été mandé par l'empereur Henri III, qui voulait se servir de son conseil en des affaires très-importantes, se rendit à Parme, où, trois jours après, n'ayant eu qu'une maladie fort courte, il rendit son esprit à Dieu, l'an 1046 et le huitième de son gouvernement. Comme les religieux reportaient son corps en leur abbaye, les Parmesans ayant reconnu, par la guérison qu'il fit d'un aveugle, et par leurs cloches qui sonnèrent sans nul ministère des hommes, la grandeur du trésor qu'ils enlevaient, ils le saisirent et s'en rendirent les maîtres. Mais l'empereur d'Allemagne, Henri III, survenant là-dessus, le fit porter d'abord à Vérone, où il fut mis dans l'église de Saint-Zénon et y fit beaucoup de guérisons miraculeuses. L'année d'après, il le fit transporter à Spire, en Allemagne, en l'église de Saint-Jean-l'Evangéliste, laquelle, depuis ce temps-là, a pris aussi le titre de Saint-Gui ou Saint-Witen ; on y célèbre cette translation le 4 mai. Pour le jour où nous sommes, c'est celui de son décès.

Il ne faut pas omettre que notre Saint avait une liaison particulière d'amitié avec le bienheureux Pierre Damien, et qu'il le retint deux ans entiers à Pompose pour enseigner à ses religieux l'Ecriture Sainte. C'est le bienheureux Pierre Damien qui nous apprend que le religieux abbé de Pompose fut mis au nombre des Saints, comme saint Romuald, peu de temps après sa mort, par l'autorité de l'Eglise.

Le *convoi de bateaux* qui abordent près de son monastère au moment où les vivres allaient manquer aux *ouvriers* occupés à construire son *abbaye*, est l'attribut iconographique de saint Gui de Pompose. — Il est un des patrons de Spire.

Les continuateurs de Bollandus nous ont donné deux vies de saint Gui de Pompose : elles nous ont toutes deux servi à composer celle-ci. — Cf. *Propre de Mayence*, à ce jour.

SAINT GUILLAUME, RELIGIEUX D'OULX

PRIEUR DE NOTRE-DAME DE CALME, AU DIOCÈSE DE GAP

XIIe siècle.

Guillaume vivait au commencement du XIIe siècle ; né probablement à Eygliers[1], de parents pauvres, il n'avait guère à attendre dans la vie que privations et souffrances. Pour surcroît d'infortune, il était venu au monde avec une seule main, ce qui l'empêcha plus tard de se livrer au travail des champs ou aux arts mécaniques. Néanmoins, sa famille ne se laissa point aller au découragement ; elle l'éleva avec soin dans la crainte de Dieu et la pratique des vertus chrétiennes. Il fut employé à la garde des troupeaux ; et, comme il était modeste et pieux, les religieux établis au monastère de Calme, situé au-dessus du confluent de la Durance et du Guil, le reçurent chez eux.

Grâce aux donations considérables qu'on faisait aux églises et aux moines dans les siècles de foi, ces religieux possédaient d'abondants pâturages sur les hauteurs, autrement dites Alpes ou Alpages, et pouvaient nourrir de nombreux troupeaux ; une partie en fut confiée au berger Guillaume. Le saint jeune homme, pendant la saison d'été, les gardait sur une montagne près d'Embrun, qui, depuis lors, a pris le nom de Mont-Guillaume. L'habitude de la solitude et l'aspect d'une nature grandiose avaient élevé son esprit jusqu'à la plus sublime contemplation. Les prairies, les bois, les rochers et les astres étaient pour lui comme une échelle mystique, et chaque jour il montait de quelques degrés dans cette voie qui mène au ciel. Détaché de toutes les choses d'ici-bas, il vivait de la vie des Anges, avec lesquels il avait souvent d'intimes et familières conversations. Simple comme les agneaux qu'il gardait, il recommandait à Dieu d'en prendre soin, et, ainsi qu'à Jacob, tout lui prospérait ; aussi ses maîtres, frappés d'étonnement, attachaient-ils le plus grand prix à le conserver à leur service.

Il plut bientôt à Dieu, qui, assez souvent, emploie les instruments les plus faibles pour accomplir les œuvres les plus admirables, de tirer le chaste et pieux Guillaume de son obscure condition. Un jour, un Ange lui apparut et lui donna l'ordre d'aller, de la part du souverain Maître, inviter l'abbé de Notre-Dame de Calme à quitter incessamment son monastère, et à fixer sa demeure au pied du roc de Bouchet, aujourd'hui Mont-Dauphin, lui révélant que le débordement des deux rivières renverserait le couvent et submergerait toute la plaine.

Guillaume s'acquitta avec empressement de cette mission, d'autant plus importante, qu'en ce moment l'archevêque d'Embrun, le supérieur général de l'abbaye d'Oulx et Guillaume de Lyonne, un des chanoines les plus distingués de cette même communauté, avaient conçu le dessein d'ajouter quelques nouvelles constructions à l'ancien monastère, ou de bâtir une nouvelle maison dans la plaine de Barben, pour y établir une communauté plus nombreuse.

1. 700 h.; arrondissement d'Embrun, canton de Guillestre (Hautes-Alpes); diocèse de Gap.

Le prieur de Calme, qui connaissait la simplicité du pieux berger, se défia d'abord de l'avertissement qui venait de lui être donné par son humble serviteur. Mais une seconde fois Guillaume fut favorisé de la même apparition et reçut les mêmes ordres. Dès lors, le prieur commença à s'en préoccuper, n'osant ni mépriser la démarche réitérée du berger, ni trop compter sur sa parole.

Cependant le moment prédit de l'inondation était arrivé ; il n'y avait pas de temps à perdre pour sauver la fervente communauté. L'Ange se montre une troisième fois à notre Saint, et avant de l'envoyer de nouveau à l'abbé de Calme, comme témoignage non équivoque de sa mission extraordinaire, il guérit l'infirmité de Guillaume, à qui il manquait la main droite, en lui donnant une main miraculeuse, appelée depuis *manus de cœlo missa : main envoyée du ciel,* ou bien encore : *main angélique*.

Guillaume, ayant, sans l'avoir demandée, obtenu cette faveur, aborda son cher maître avec une plus grande confiance. « Vous savez », lui dit-il, « que je n'avais qu'une main ; eh bien ! pour vous faire connaître que je viens de sa part, Dieu m'a donné cette autre main que vous voyez ; croyez donc que je vous annonce la vérité ».

D'abord interdit, mais ne pouvant révoquer en doute la certitude du miracle, l'abbé remercia Dieu de ses miséricordes, se mit en devoir d'obéir à sa voix et de bâtir une nouvelle maison au pied du roc de Bouchet[1].

Les constructions à peine achevées, l'inondation arriva au jour prédit, et la Durance, qui en se jetant vers la droite détruisit Rame, envahit, en se rapprochant du roc de Bouchet, plus des deux tiers de la plaine de Calme, cultivée par les religieux. Le désastre fut tel, que non-seulement l'ancien couvent fut emporté, mais que, depuis lors, la plaine dévastée ne présenta plus au voyageur qu'un sol aride et pierreux. On n'essaya point de rebâtir à la même place : seulement on y mit une croix en bois pour garder le souvenir du couvent primitif, et, dans les temps de sécheresse ou de calamité publique, la paroisse d'Eygliers et les paroisses voisines avaient coutume de s'y rendre en procession.

Notre saint berger, ayant reçu, comme nous l'avons dit, une main miraculeuse et parfaitement adhérente au bras droit, se rendit à Oulx et fut admis au nombre des religieux de cette abbaye. Les rares dispositions qu'on remarqua en lui, pour les sciences, dès qu'on eut essayé de cultiver son esprit, et surtout sa tendre piété, déterminèrent les supérieurs à l'initier aux études ecclésiastiques. On l'envoya ensuite à Embrun, puis à Avignon, où l'abbaye d'Oulx possédait les églises de Claramont, de Saint-Paul et de Saint-Guillaume, dont elle percevait les dîmes[2].

Guillaume s'occupait avec tant d'ardeur à l'étude de la philosophie et de la théologie, il s'acquittait avec tant de dévotion de ses exercices spirituels, que ses frères en étaient profondément édifiés, et que l'évêque qui lui imposa les mains put déclarer qu'il n'avait jamais ordonné d'homme plus saint, plus rempli de l'esprit de Jésus-Christ. De retour à Oulx, auprès de ses supérieurs, le nouvel Amos ranimait, par sa présence, la ferveur de la communauté au sein de laquelle il avait passé le temps de son court noviciat, quand l'abbé ou prévôt, en ayant mûrement délibéré, l'envoya derechef au prieuré de Notre-Dame de Calme, car à cette maison se ratta-

1. Dernièrement, en ces mêmes lieux, on a découvert une pierre sépulcrale de grande dimension, sur laquelle est sculptée l'effigie d'un moine. Par suite de l'altération des mots, cette seconde maison prit le nom de Notre-Dame de Chalp pour Notre-Dame de Calme.

2. Fourn., *Hist. des Alpes,* part. 5e, siècle XIVe, sect. 7, 17e consid. histor.

chait le souvenir du miracle étonnant opéré en faveur de Guillaume, miracle qui lui permettait, tous les jours, de monter à l'autel, et d'immoler entre ses mains consacrées, la victime très-sainte.

Le séjour de l'élu de Dieu en ce prieuré, qui a toujours dépendu d'Oulx et non de Boscodon[1], accrut le respect des peuples pour cette maison privilégiée, et Guillaume devint lui-même, de son vivant, un objet de singulière vénération. On ne prononçait son nom qu'en l'accompagnant du titre de Bienheureux ; le pauvre berger, ou plutôt le saint prêtre, en était confus. Il faisait comprendre à ceux qui venaient admirer l'étonnant prodige opéré en sa faveur, qu'il fallait y voir, non ses propres mérites, mais la volonté, la miséricorde et la toute-puissance de Dieu.

Quelques années après, Guillaume fut établi prieur de cette communauté. Il remplit cette tâche laborieuse avec une pieuse fidélité et une grande édification. Aucun de ses frères n'était plus capable que lui de veiller à la direction générale du monastère et au service des paroisses, dont alors ces bons religieux prenaient soin ; car l'évêque du diocèse, n'ayant pas assez de prêtres séculiers, leur avait confié un grand nombre de cures. L'histoire n'a pas conservé les édifiants détails de sa sainte vie, nous savons seulement qu'il fit construire la nouvelle église de Sainte-Marie de Calme, et qu'il était tout occupé de son pieux ministère, lorsque la mort vint le ravir au monde.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT GUILLAUME.

Les religieux, lisons-nous dans les mémoires de la paroisse d'Eygliers, le lendemain des funérailles de Guillaume, virent, en sortant de leur chapelle, une main s'élever au-dessus de sa tombe : c'était la main droite, celle donnée au saint berger par l'ange. Ils se contentèrent de la recouvrir. Le jour suivant, le même prodige eut lieu ; ils recouvrirent la main comme la première fois. Le troisième jour, le miracle se reproduisit. Alors, craignant de résister à la voix du ciel, mais incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre, ils consultèrent l'archevêque d'Embrun, qui leur ordonna de couper la main, de la conserver et de la transmettre à leurs successeurs, comme une sainte et précieuse relique.

« Cette main angélique », est-il dit dans les mémoires d'Eygliers, en un écrit antérieur à 1677, « opéra plusieurs miracles. Le Saint montra surtout son pouvoir et son amour envers les personnes atteintes de la fièvre, qui ont été soulagées au milieu de leurs accès et entièrement guéries par son intercession. Les femmes en travail d'enfant, en danger de perdre la vie, ont heureusement accouché ; divers membres gangrenés ont été rétablis en leur état parfait. Un embrasement de la maison curiale d'Eygliers, arrivé en l'année 1653, et qui menaçait le village d'un incendie total, fut éteint, aussitôt qu'on eut approché la sainte relique ».

Les guerres de Louis XII et de François Ier, dont les troupes traversaient les Alpes pour se rendre en Italie, les dévastations des Huguenots et les événements de la fin du XVIIIe siècle nécessitèrent plusieurs translations de la sainte relique.

Depuis la suppression absolue du prieuré de Notre-Dame de Calme, la relique de saint Guillaume est devenue la propriété de l'église paroissiale d'Eygliers ; mais on a continué de porter annuellement, le lundi de Pâques et le dimanche de Quasimodo de chaque année, la *main angélique* dans la chapelle de Sainte-Marie, qui avait été construite auprès de l'ancien monastère, et qui est appelée aujourd'hui la chapelle de Saint-Guillaume. Voici les noms des paroisses qui s'y rendent en procession ces jours-là, selon un usage immémorial : Guillestre, chef-lieu de canton, Saint-Crépin, dont la paroisse d'Eygliers faisait primitivement partie, Risoul, Mont-Dauphin, Saint-Clément et Réotier.

La sainteté du célèbre Religieux avait jeté tant d'éclat pendant sa vie, que, aussitôt après sa mort, les habitants d'Embrun avaient construit, en son honneur, une chapelle sur le Mont-Guillaume, lieu où le Bienheureux, n'étant que simple berger, allait paître son troupeau. C'est mal à propos, dit le père Fournier, que quelques-uns ont prétendu que cet oratoire était consacré à la mémoire de saint Guillaume de Poitiers, duc d'Aquitaine, qui avait embrassé la vie érémitique. Une statue fort ancienne qu'on voit dans la chapelle dont nous parlons et qui représente notre

1. Fournier. *Hist. des Alpes*, part. 5e, siècle XIe, sect. 7.

saint Guillaume avec son seul bras gauche, comme il est peint dans deux tableaux de l'église d'Eygliers, ne laisse point de doute à cet égard. En outre, la tradition populaire de la ville d'Embrun est, qu'un pauvre berger du pays, qui allait garder son troupeau sur cette montagne, est honoré dans cet oratoire, où se rendent en procession, le second dimanche de juillet, les paroisses d'Embrun et du Grand-Puy.

Mgr Jean-Irénée Depéry, évêque de Gap, dans sa visite pastorale de la paroisse d'Eygliers, le 30 juin 1847, demanda que la relique ou main miraculeuse de saint Guillaume lui fût présentée. Et il la trouva en l'état décrit par le père Marcellin Fournier. Nous lisons ce qui suit dans le procès-verbal de sa visite pastorale : « La main existe en son entier avec l'ongle du petit doigt en sa place naturelle ; les autres ongles manquent ; ils ont été enlevés », a-t-il été dit, « par des personnes pieuses et aussi par quelques archevêques d'Embrun. La peau, portant la marque de la plus grande vétusté, est adhérente aux os et d'une couleur noirâtre : c'est là l'effet du temps ou de l'humidité qu'on remarque dans la sacristie de la même église ».

Dans son ordonnance du 2 février 1852, le même prélat dit : « Parfaitement renseigné sur l'authenticité de la relique, et voulant respecter une tradition aussi antique, après avoir lu tous les documents qui nous ont été diligemment fournis par M. Barthélemy, curé de la paroisse d'Eygliers, après avoir pris l'avis de notre conseil et celui de plusieurs canonistes, permettons que la main de saint Guillaume, qui existe dans l'église d'Eygliers, soit rendue désormais à la vénération des fidèles de la paroisse d'Eygliers et de ceux des paroisses voisines.

« Nous mettons pour condition que cette relique ne sera exposée dans la chapelle dite de Saint-Guillaume, sous le rocher de Mont-Dauphin, qu'autant que cette chapelle sera réparée, qu'on en aura fait reconstruire la voûte, et qu'on y aura posé des fenêtres. Cette voûte en tuf avait été enlevée, en 1693, par les munitionnaires de Mont-Dauphin qui, au lieu d'aller à *Gros* chercher des tufs avec les entrepreneurs des fortifications, employèrent les matériaux de la voûte à construire des fours, mais dans lesquels ils ne parvinrent jamais, porte la tradition, à faire cuire un seul pain : ce qui fut regardé dans tout le pays comme une juste punition de cette impiété ».

Cette voûte, conformément à l'ordonnance du 2 février 1852, vient d'être reconstruite, et le dallage a été refait à neuf.

Enfin, sur la demande de Mgr Jean-Irénée Depéry, évêque de Gap, Sa Sainteté le pape Pie IX, par un bref du 10 mai 1852, accorde à perpétuité une indulgence plénière aux fidèles des deux sexes qui, contrits, s'étant confessés et ayant communié, visiteront la chapelle de Saint-Guillaume, dépendante de la paroisse d'Eygliers, le lundi de Pâques ou l'un des huit jours suivants. Cette indulgence est applicable aux âmes du purgatoire.

Extrait de l'*Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, par Mgr J.-I. Depéry, in-8°, Gap, 1852.

SAINT DANIEL, MARCHAND

1411. — Pape : Jean XXIII. — Empereur : Sigismond de Luxembourg.

Daniel était allemand de nation ; s'étant mis dans le commerce, il se retira à Venise pour y trafiquer avec plus d'avantage. Cependant les embarras du négoce, qui souvent occupe un homme tout entier, sans lui laisser de temps pour penser à son salut, ne l'empêchèrent point de servir Dieu avec une fidélité constante et inviolable : car il visitait souvent les lieux de dévotion et faisait de grandes charités aux pauvres. Il allait le plus ordinairement au monastère des Camaldules, dit saint Mathias, soit pour y faire des prières avec moins de distraction, dans la solitude, soit pour y avoir le bonheur de la conversation de ces saints religieux, et s'exciter, par leurs pieux entretiens, au mépris des choses du monde et à l'amour de son Créateur. En effet, il se sentit tellement porté à la retraite et touché du désir de se donner entièrement à Jésus-Christ, qu'il supplia le prieur et la communauté de cette maison, de lui permettre de faire accommoder, au bas du cloître, une chambre où il pût se retirer pour penser encore plus sérieusement au salut de son âme. Comme il était fort affectionné à l'Ordre, et qu'il

avait déjà fait beaucoup de bien à ce monastère, on n'eut pas de peine à lui accorder ce qu'il demandait.

Le serviteur de Dieu ayant donc obtenu cette grâce, fit son testament le dernier jour de mars de l'année 1392 : il disposait de ses biens en faveur des Camaldules. Il se retira ensuite en sa chère solitude, non pas pour y prendre l'habit religieux, comme quelques-uns ont cru, mais pour y vivre seulement comme hôte et comme ami séculier, en continuant toujours modérément son négoce ordinaire. Il passa ainsi paisiblement sa vie dans une grande sainteté, jusqu'en l'an 1411, qu'il fut assassiné la nuit, dans sa chambre, par des voleurs qui croyaient y trouver des richesses considérables. Les religieux furent extrêmement touchés de cet accident, et, après avoir pleuré sa mort, ils enterrèrent honorablement son corps dans un tombeau de pierre, vis-à-vis du chapitre.

Fort longtemps après, comme on voulait inhumer au même endroit le corps de Paul Donat, sénateur de la république de Venise, on trouva celui du bienheureux Daniel tout entier, exhalant une agréable odeur et sans nulle marque de corruption. Tout le peuple accourut à ce pieux spectacle, et jugeant par une si grande merveille de la sainteté du serviteur de Dieu, il ne le regarda plus que comme un martyr : on porta avec beaucoup de solennité ce corps à l'église ; puis on érigea un autel en son honneur, où il s'est fait quantité de miracles ; mais comme dans la suite du temps il fallut détruire cette chapelle, pour augmenter l'église, on le mit dans une grande châsse, où il est demeuré jusqu'à présent. Augustin Fortinius, dans l'*Histoire de l'Ordre des Camaldules*, assure qu'il est encore en son entier et tel qu'on le trouva la première fois, et qu'il a eu le bonheur de le voir et de le révérer en cet état.

C'est de l'*Histoire de l'Ordre des Camaldules* que nous avons tiré ce court récit. Gaspard Bucelin, dans son *Ménologe de l'Ordre de Saint-Benoît*, fait aussi une honorable mention du bienheureux Daniel, et la dévotion des peuples continue toujours envers ses saintes reliques.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE [1],

SOLITAIRE EN SUISSE

1417-1487. — Papes : Jean XXIII; Innocent VIII. — Empereurs d'Allemagne : Sigismond; Frédéric III.

> Pénétrez-vous bien de cette pensée, que Dieu seul est la source du vrai bonheur ; et encore de celle-ci : La pierre de touche du véritable amour de Dieu, c'est la soumission à sa sainte volonté. Si vous souffrez tout avec patience pour l'amour de Dieu, notamment les offenses d'autrui, alors vous aimez véritablement Dieu.
>
> *Une des maximes favorites du bienheureux Nicolas de Flue.*

Le bienheureux Nicolas de Flue, naquit le 21 mars de l'an 1417, près de Saxlen, au pays d'Unterwald, en Suisse. Il descendait d'une famille de bons et pieux bergers, où l'on se transmettait de père en fils les anciennes vertus

1. Appelé par ses compatriotes frère Klaus.

des Suisses, et qui jouissait depuis plusieurs siècles de l'estime et du respect de ses concitoyens. Ses parents avaient une honnête aisance; ils étaient pleins de modération et craignaient Dieu. Ils firent ce qu'avaient fait leurs pères et leurs aïeux, restèrent fermement attachés à la foi de l'Eglise et soumis aux magistrats; ils élevèrent leurs enfants dans tout ce qui était bon, et prirent de leurs troupeaux un soin infatigable. Puis ils s'endormirent tranquillement et s'en allèrent à Dieu pleins de confiance; car ils avaient marché devant lui aussi fidèlement que les patriarches sur les bords du Jourdain.

Le jeune Nicolas grandit sous leur tutelle, et comme s'en souvenaient, après sa mort, des vieillards de soixante-dix ans, il se montra toujours un enfant pieux et obéissant, observateur fidèle des avis de ses parents, aimant la vérité, doux et affable envers tout le monde. Ce qui le distingua des hommes ordinaires, ce fut, dès les jours de son enfance, la tendance de son esprit, toujours tourné vers la source suprême du bon et du beau. Ceux qui l'entouraient remarquèrent plus d'une fois qu'après le rude travail de toute une journée dans les prairies, comme on revenait le soir au logis, il disparaissait à la dérobée pour aller prier dans quelque lieu caché. Son esprit parvint de bonne heure à mortifier assez son corps pour pouvoir se livrer sans distraction aux plus hautes contemplations. Quand quelqu'un, par bienveillance, l'avertissait de ne point ruiner sa santé dans sa jeunesse par des jeûnes aussi rudes, il répondait avec douceur que telle était à son égard la volonté de Dieu.

Malgré sa dévotion fervente et austère, il n'était jamais triste et sombre, mais en tout temps affable et joyeux; et il remplissait tous les devoirs de sa condition : dans sa vingt-troisième année, sur l'appel des magistrats, il porta les armes dans la campagne contre le canton de Zurich qui voulait se séparer de la ligue helvétique; il le fit encore quatorze ans plus tard, lors de la conquête et de l'occupation de la Thurgovie, où il commanda comme capitaine une compagnie de cent hommes (1450 et 1460). Il avait déployé tant de bravoure dans cette guerre, que son pays lui décerna comme récompense une médaille d'or. Une circonstance plus honorable encore de la même expédition, c'est que le monastère de la vallée Sainte-Catherine le révère encore aujourd'hui comme son libérateur. Ce fut grâce à ses exhortations que les Suisses renoncèrent à mettre le feu à ce monastère pour en chasser les ennemis, lesquels l'abandonnèrent d'eux-mêmes bientôt après. A la guerre, Nicolas portait d'une main son épée, de l'autre son chapelet; il se montra toujours à la fois guerrier sans peur et chrétien miséricordieux, protégeant la veuve et l'orphelin, et il ne permettait pas que les vainqueurs se livrassent à des actes de violence envers les vaincus.

Parvenu à l'âge d'homme, Nicolas se maria pour obéir à ses parents; il choisit parmi les vierges de la contrée une vertueuse jeune fille nommée Dorothée. Ils vécurent ensemble dans l'union et la paix, et engendrèrent dix enfants, cinq garçons et cinq filles, dont sortit une grande et honorable famille qui ne perdit jamais le souvenir de ses ancêtres : il existe encore à présent des descendants du bienheureux frère Nicolas. Il eut tellement à cœur l'éducation de ses enfants, que l'un de ses fils, pendant la vie de son père, parvint à la plus haute dignité du pays, et qu'un autre l'obtint après sa mort; un troisième, qu'il fit étudier à Bâle et à Paris, devint curé de Saxlen. Nicolas lui-même fut élu à l'unanimité gouverneur et juge d'Obwalden; nous savons de sa propre bouche quelle fut sa conduite dans cette place importante. Le curé Henri Im Grund, son ami et le directeur de sa

conscience, a révélé après sa mort ce qu'il lui avait dit un jour à ce sujet : « J'ai reçu de Dieu en partage un esprit droit; j'ai été souvent consulté dans les affaires de ma patrie; j'ai aussi prononcé beaucoup de sentences; mais, moyennant la grâce divine, je ne me souviens pas d'avoir agi en quelque chose contre ma conscience. Je n'ai jamais fait acception de personnes et ne me suis jamais écarté des voies de la justice ». La haute charge de landamman ou président de canton lui fut décernée par l'assemblée du pays à plusieurs reprises ; mais il craignit cette grande responsabilité, et, sans doute, il sentait aussi que Dieu lui avait réservé quelque chose de plus grand. Nicolas de Flue vivait ainsi depuis cinquante ans pour le bien de sa patrie et de sa famille, lorsqu'en 1467 un grand changement s'opéra dans son existence.

Tandis qu'il accomplissait fidèlement tous les devoirs que lui imposait sa condition, il sentit dans son intérieur croître de plus en plus le penchant à mener une vie plus haute avec Dieu dans la solitude. Voici là-dessus le témoignage de son fils aîné, Jean de Flue : « Mon père est toujours allé se coucher en même temps que ses enfants et ses domestiques; mais, toutes les nuits, je l'ai vu se lever de nouveau, et l'ai entendu prier dans sa chambre jusqu'au matin ». Maintes fois il se rendit aussi, dans le silence de la nuit, à la vieille église voisine de Saint-Nicolas, ou en d'autres lieux saints; ces paisibles promenades étaient pour lui les heures les plus heureuses de sa vie. Ce qui le poussa de plus en plus à céder à l'impulsion intérieure de ne plus vivre que dans la contemplation des vérités éternelles, ce furent de fréquentes visions miraculeuses où Dieu l'engagea à prendre ce parti. Ainsi il vint un jour dans un de ses biens, nommé Bergmatt, pour visiter son troupeau. Il s'agenouilla sur l'herbe, et commença, comme c'était son habitude, à prier du fond de son cœur et à considérer les merveilles de la grâce divine.

Alors Dieu lui accorda cette vision. Il vit un lis odoriférant, blanc comme la neige, sortir de sa bouche et s'élever jusqu'au ciel. Tandis qu'il prenait plaisir au parfum et à la beauté de la fleur, son troupeau venait vers lui en bondissant, et il y avait dans le nombre un cheval superbe. Comme il se tournait de ce côté, le lis s'inclina, se courba vers le cheval, qui accourut et le lui tira de la bouche. Nicolas reconnut par là que son trésor était dans le ciel, mais que les biens et les joies célestes lui seraient enlevés, si son cœur restait trop attaché aux choses de la terre. Une autre fois qu'il vaquait aux occupations de sa maison, il vit venir à lui trois hommes d'un extérieur pareil et vénérable, et dont les manières et les discours ne respiraient que la vertu. L'un d'eux commença ainsi à l'interroger : « Dis-nous, Nicolas, veux-tu te remettre corps et âme en notre pouvoir ? — Je ne me donne à personne d'autres », répondit-il, « qu'au Dieu tout-puissant, que j'ai longtemps désiré servir de mon âme et de mon corps ». A ces mots, les étrangers se tournèrent l'un vers l'autre en souriant, et le premier reprit : « Puisque tu t'es donné tout entier à Dieu et que tu t'es engagé à lui pour jamais, je te promets que, dans la soixante-dixième année de ton âge, tu seras délivré de toutes les peines de ce monde. Reste donc ferme dans ta résolution, et tu porteras dans le ciel une bannière victorieuse au milieu de la milice de Dieu, si tu as porté avec patience la croix que nous te laissons ». Après ces paroles, les trois hommes disparurent.

Cette apparition et d'autres semblables l'affermirent plus que jamais dans sa résolution de quitter le monde; il finit par la déclarer à sa vertueuse épouse, et la pria de lui donner, pour l'amour de Dieu, la permission de

remplir la vocation que Dieu lui marquait. Elle y consentit avec une résignation tranquille, et Nicolas se mit alors sérieusement à tout régler dans sa maison; il assigna à chacun sa part d'héritage. En 1467, il rassembla toute sa maison, son vieux père septuagénaire, sa femme, ses enfants et ses amis; il parut devant eux, pieds nus et tête nue, revêtu seulement d'une longue robe de pèlerin, le bâton et le chapelet à la main; il les remercia pour tout le bien qu'ils lui avaient fait, les exhorta pour la dernière fois à craindre Dieu avant tout, à ne jamais oublier ses commandements; puis il leur donna sa bénédiction et partit. Il témoigna souvent par la suite combien cette séparation lui avait été douloureuse, en remerciant toujours Dieu avant tout de l'avoir rendu capable de surmonter, pour le servir, l'amour qu'il portait à sa femme et à ses enfants.

Nicolas se mit paisiblement en route vers la contrée où Dieu voudrait le conduire; il ne voulait pas rester dans son pays, craignant de devenir un sujet de scandale, et d'être pris pour un imposteur, qui se donne une apparence de sainteté. A travers les vallées fertiles et les forêts verdoyantes de sa patrie, il arriva aux limites de la confédération, à un endroit où il pouvait voir au-delà des frontières la petite ville de Liestal; il eut là une vision merveilleuse. La ville, avec ses maisons et ses tours, lui parut entourée de flammes. Effrayé de ce spectacle, il regarda autour de lui, et s'entretint avec un paysan qu'il trouva dans une métairie. C'était un bon et honnête campagnard, auquel, après d'autres entretiens, il découvrit sa résolution, en le priant de lui indiquer un lieu retiré pour l'accomplir. Cet homme trouva le projet bon et louable, mais lui conseilla de rentrer dans sa patrie, parce que les confédérés n'étaient pas toujours bien accueillis partout : on pourrait, ajouta-t-il, le voir de mauvais œil et troubler sa retraite; d'ailleurs, il y avait assez de déserts en Suisse, pour pouvoir y servir Dieu en paix. Le frère Nicolas remercia son hôte de ce bon avis, et reprit le même soir le chemin de son pays. Il passa la nuit dans un champ en plein air, pria Dieu de l'éclairer sur le but de son pèlerinage. Bientôt il s'endormit, le cœur toujours triste; mais voilà tout à coup qu'il se vit entouré d'une vive clarté, il lui sembla qu'un lien le ramenait vers sa patrie. Cette clarté surnaturelle pénétra tout son intérieur, et le fit souffrir comme s'il avait senti le tranchant d'un couteau.

Depuis la vision qu'il eut à cette place où il existe encore aujourd'hui une chapelle avec son portrait, Nicolas de Flue, pendant les vingt ans qu'il vécut encore, ne prit plus d'autre aliment ni d'autre boisson que la sainte eucharistie qu'il recevait tous les mois. Cela se fit par la grâce du Dieu tout-puissant, qui a créé de rien le ciel et la terre, et peut les conserver comme il lui plaît. Ce miracle, comme le reconnaît Jean de Muller lui-même, historien protestant de la confédération suisse, fut examiné pendant sa vie, raconté au loin, livré à la postérité par ses contemporains, et tenu pour incontestable, même après le changement de confession religieuse [1].

Le lendemain matin, frère Nicolas se leva et alla le même jour, sans s'arrêter, jusqu'au Melcthal, sa patrie. Comme il avait fait vœu de pauvreté perpétuelle, il ne rentra point dans sa maison, mais se rendit dans un de ses pâturages, appelé le Kluster. Là il se fit une petite cabane de branches et de feuillages sous un mélèze vigoureux, au milieu d'épais buissons d'épines. Il resta là, sans que personne le sût, jusqu'au huitième jour, ne mangeant ni ne buvant, mais absorbé dans la prière et dans la méditation des

1. Jean de Muller. *Histoire de la Suisse*, l. v, ch. 2, t. v, p. 218.

choses divines; c'est alors que quelques chasseurs le découvrirent, en poursuivant le gibier dans ce désert. Ils en parlèrent à son frère, Pierre de Flue, qui vint le supplier de ne pas se laisser mourir de faim dans une solitude aussi sauvage. Frère Nicolas l'engagea à être sans inquiétude à son égard, parce qu'il n'avait encore éprouvé aucun mal jusqu'ici.

Cependant, pour n'avoir pas l'air de tenter Dieu, il fit appeler secrètement un prêtre vénérable, curé à Kerns, Oswald Isner. Celui-ci a rendu le témoignage suivant, après la mort de l'ermite, comme on peut le lire dans le livre de la paroisse de l'an 1488. « Quand le père Nicolas eut commencé à s'abstenir d'aliments naturels et qu'il eut ainsi passé onze jours, il m'envoya chercher, et me demanda secrètement s'il devait prendre quelque nourriture ou bien continuer son épreuve. Il avait toujours désiré de pouvoir vivre sans manger, pour se séparer du monde d'autant mieux. J'ai touché quelquefois ses membres, où il ne restait que peu de chair; tout était desséché jusqu'à la peau; ses joues étaient absolument creuses et ses lèvres amaigries. Quand j'eus vu et compris que cela ne pouvait venir que de la bonne source de l'amour divin, j'ai conseillé au frère Nicolas de persister dans cette épreuve aussi longtemps qu'il pourrait la supporter sans danger de mort, puisque Dieu l'avait soutenu sans nourriture pendant onze jours. C'est ce que fit le frère Nicolas; dès ce moment jusqu'à sa mort, c'est-à-dire environ vingt ans et demi, il continua de n'user d'aucune nourriture corporelle. Comme le pieux frère était plus familier peut-être avec moi qu'avec tout autre, je l'ai maintes fois accablé de questions et lui ai fait les plus vives instances pour savoir comment il soutenait ses forces. Un jour, dans sa cabane, il me dit en grand secret que, quand il assistait à la messe et que le prêtre communiait, il en recevait une force qui seule lui permettait de rester sans manger et sans boire, autrement il ne pourrait y résister ».

Quand le bruit de cette vie miraculeuse se fut répandu, une foule de personnes accoururent de toutes parts pour voir l'homme que Dieu avait honoré d'une telle grâce, et pour s'en convaincre par leurs propres yeux. On peut bien penser qu'aucun bûcheron n'allait abattre un arbre dans ce canton, aucun berger visiter ces prairies, sans chercher l'entretien du merveilleux habitant de la solitude. Sa vie calme en fut tellement troublée, qu'il voulut chercher un refuge plus isolé encore et moins accessible aux hommes. Après avoir parcouru dans cette vue plusieurs vallées des plus sauvages, il vit enfin, au-dessus d'une gorge sombre, à travers laquelle la Melk se précipite en mugissant, descendre du ciel quatre lumières étincelantes comme des cierges allumés. Obéissant à ce signe de la volonté de Dieu, il se bâtit là une petite hutte entourée d'épais taillis, située seulement à un quart de lieue de distance de sa femme et de ses enfants. Mais cette même année ses voisins, les habitants d'Obwalden, édifiés par sa vie sainte, et sachant par toute sa vie passée qu'il n'était ni un vain enthousiaste ni un imposteur, lui bâtirent une chapelle aussi petite qu'il la voulait avoir, et lui en firent présent pour lui marquer leur attachement. Frère Nicolas entra dans cette nouvelle demeure et y continua de servir Dieu de tout son corps et de toute son âme.

Cependant la renommée de sa vie extraordinaire et surnaturelle retentit au loin, et bien des hommes se refusèrent à croire qu'un homme pût vivre aussi miraculeusement de la seule grâce de Dieu. Tandis que ceux-ci regardaient sa vie comme une imposture, beaucoup d'autres y ajoutèrent foi. Voulant vérifier le fait, les magistrats envoyèrent des gardes, qui pendant

un mois occupèrent jour et nuit toutes les avenues de cette retraite, afin que personne n'y portât des vivres.

Le prince-évêque de Constance usa d'un autre moyen : il envoya sur les lieux son suffragant, l'évêque d'Ascalon, avec ordre de ne rien négliger pour acquérir une certitude complète des faits qu'on lui avait rapportés, et pour démasquer l'imposture, s'il la reconnaissait. L'évêque se rendit à Saxlen, bénit d'abord la chapelle à côté de la cellule de Nicolas, puis entra chez le pieux solitaire, et lui demanda quelle était la première vertu du chrétien. Frère Nicolas répondit : La sainte obéissance. Eh bien ! reprit l'évêque aussitôt, si l'obéissance est ce qu'il y a de meilleur et de plus méritoire, je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de manger ces trois morceaux de pain, et de prendre ce vin bénit de saint Jean. Nicolas pria l'évêque de le dispenser de cette obligation, par la raison que cela lui serait excessivement pénible et douloureux ; il l'en pria à diverses reprises et avec instance ; mais l'évêque ne voulut point céder. Alors frère Nicolas obéit. Mais à peine eut-il avalé quelque peu de pain et de vin, qu'il lui survint une si forte douleur d'estomac, que l'on craignit qu'il n'expirât sur l'heure. Le suffragant, étonné et confus, lui fit des excuses, et déclara que ce qu'il venait de faire lui avait été ordonné par l'évêque de Constance, qui voulait éprouver par l'obéissance du frère si sa voie était de Dieu ou du malin esprit.

L'archiduc Sigismond d'Autriche envoya également son médecin, le savant et habile Burcard de Hornek, afin qu'il observât attentivement Nicolas durant plusieurs jours et plusieurs nuits. Frédéric III, empereur d'Allemagne, lui envoya aussi des délégués pour l'examiner ; mais toutes ces perquisitions et recherches ne servirent qu'à confirmer la vérité ; tous ceux qui le visitèrent furent tellement frappés de la piété et de l'humilité du serviteur de Dieu, que tous leurs doutes s'évanouirent, et qu'ils se séparèrent de lui pénétrés du plus profond respect, pour aller annoncer ce miracle à toute la chrétienté. Nicolas lui-même ne s'en vanta jamais ; il croyait que Dieu lui avait fait une bien plus grande grâce en le rendant capable de triompher de son amour pour les siens, en lui faisant obtenir leur consentement à sa renonciation au monde, et en ne lui laissant pas éprouver trop vivement le désir de retourner auprès d'eux. Quand on lui demandait comment il pouvait exister sans manger, il avait pour coutume de répondre : Dieu le sait !

Pour constater le fait de cette vie extraordinaire, on inscrivit dans les archives de Saxlen ce qui suit : « Qu'il soit fait savoir à tous et à chacun que, dans l'année quatorze cent quatre-vingt-sept, vivait un homme du nom de Nicolas de Flue, né et élevé près de la montagne, dans la paroisse de Saxlen ; il a abandonné père et frère, femme et enfants, cinq fils et cinq filles, et s'en est allé dans la solitude qu'on nomme le Ranft, où Dieu l'a soutenu sans nourriture ni boisson jusqu'aujourd'hui où le fait est écrit, c'est-à-dire pendant dix-huit ans. Il a toujours été d'un esprit éclairé, d'une vie sainte, ce que nous avons vu et savons en vérité. Prions donc afin que, délivré de la prison de cette vie, il soit conduit là où Dieu sèche les larmes aux yeux de ses saints [1] ».

Le bienheureux Nicolas de Flue vivait ainsi paisiblement dans la solitude, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Seulement, le dimanche et les jours de fête, il abandonnait sa cellule et assistait, comme tous les enfants de la paroisse, au service divin dans l'église de Saxlen, ne voulant

1. Extrait du livre de paroisse de Saxlen, écrit du vivant de frère Nicolas.

en rien être distingué des autres. De même, on le voyait se rendre annuellement à Lucerne pour la grande procession de Notre-Dame de Mars[1], et visiter les lieux de célèbres pèlerinages, ainsi que ceux où l'Eglise accordait quelque indulgence. Quand la route lui fut devenue trop pénible à cause de son âge avancé, et que les riches dons des personnes pieuses lui permirent de fonder dans cette solitude le service d'un chapelain, il entendit tous les jours la messe dans sa propre chapelle; il s'y confessait et recevait la sainte communion trois fois par mois.

Du reste, tous ses jours se ressemblaient, s'écoulant dans une paix profonde, que ne pouvaient altérer les passions basses des hommes charnels : telles sont les cimes élevées des monts de sa patrie, qui souvent resplendissent des rayons éclatants du soleil, quand à leurs pieds d'épais nuages se sont abaissés sur les vallées.

Il consacrait au service de Dieu tout le temps qui s'écoulait depuis minuit jusqu'à midi; c'était alors qu'il priait, qu'il considérait la miséricorde de Dieu dans le gouvernement du genre humain; c'est alors qu'il méditait avant tout la vie et la passion de Jésus-Christ notre Sauveur, qui, comme il le disait, lui communiquait une force miraculeuse, une nourriture surnaturelle. Il ne possédait aucun livre; mais voici, entre autres prières qui échappaient aux élans de son cœur, celle qu'il ne manquait pas de dire chaque jour.

« O Seigneur ! enlevez tout ce qui m'éloigne de vous ! — O Seigneur ! faites-moi don de ce qui mène à vous ! — O Seigneur, enlevez-moi à moi-même, et donnez-moi tout à fait à vous ! »

Le sujet de cette courte oraison, c'est-à-dire le désir de devenir sans cesse plus semblable à Dieu, de devenir saint comme le Père qui est dans les cieux, était le but unique de toute sa vie.

Souvent, au milieu de ses prières et de ses méditations, l'ardeur de la contemplation l'emportait dans un monde supérieur; devant cette vive lumière, ses yeux corporels se fermaient, les yeux intérieurs de son âme s'ouvraient, ses regards pénétraient cet autre monde qui rayonne de la magnificence divine. Dans ces heures d'extase, où son âme veillait, il ressemblait extérieurement à un homme endormi ou mort. Un jour, ceux qui le trouvèrent dans cet état l'ayant éveillé et lui ayant demandé ce qu'il lui arrivait, ce qu'il faisait, il répondit qu'il avait été bien loin, et qu'il avait eu des jouissances infinies.

Pendant le reste de la journée, de midi jusqu'au soir, il recevait ceux qui le visitaient; ou bien, quand le temps était beau, il parcourait les mon-

1. Il y avait une autre belle fête à Lucerne, religieuse et populaire comme toutes les belles fêtes du vieux temps. C'était le jour de Notre-Dame de Mars. On faisait une solennelle procession autour de la ville. Les prêtres marchaient en tête, portant d'un air vénérable les choses saintes; l'homme le plus honorable de chaque maison les suivait « avec grande piété », a soin de dire l'ordonnance de 1410, qui règle le cérémonial, pour faire bien voir que ce n'était pas le fait de la procession, mais les sentiments qu'on y apportait qui devaient plaire à Dieu. Puis « humblement » les femmes après les citoyens. Le prédicateur le plus distingué prononçait deux sermons : le premier en latin, pour les bons étrangers qui venaient de loin gagner l'indulgence plénière accordée par le pape à ceux qui célébraient cette fête; l'autre en allemand. On recommandait la ville natale à Dieu, le priant de ne point la visiter, comme il arrivait souvent autrefois, par l'adversité, la guerre et le feu : car, bien qu'on eût déjà donné des récompenses nationales aux premiers habitants qui avaient construit des maisons de pierre, presque toute la ville était encore bâtie en bois. Ensuite chacun prenait part à la joie des festins. On distribuait des poissons aux prêtres, aux conseillers, aux pauvres de l'hôpital, aux malades de la léproserie, et à tous les indigents. « Le plus beau et le meilleur de la fête », dit Muller (*Histoire de la Confédération suisse*) en terminant ce tableau, « c'était l'empressement de l'homme à partager, plein de confiance en Dieu, sa joie avec tous ses frères ». Et il ajoute, dans une note : « Telles étaient les fêtes des Hébreux, telles devraient, à plus forte raison, être les nôtres; mais la plupart des théologiens, surtout dans le siècle de la Réformation, se montrèrent animés, malheureusement, d'un esprit tout opposé ». — *Pèlerinage de Suisse.*

tagnes en priant, visitait son ami le frère Ulrich, et s'entretenait avec lui des choses célestes. Ulric était un gentilhomme allemand, originaire de Bavière, qui, après des aventures inconnues, avait quitté le monde pour se fixer auprès de Nicolas dans cette solitude. Etabli dans le creux d'un rocher, il y menait une vie semblable; seulement il ne pouvait se passer d'aliments, et de pieux campagnards le pourvoyaient. Le soir, frère Nicolas reprenait ses prières; puis il allait prendre un repos bien court sur sa couche qui ne consistait qu'en deux planches, avec un morceau de bois ou une pierre pour oreiller; il se réveillait bientôt pour prier encore.

Le nombre de ceux qui visitèrent cet homme si parfaitement séparé du monde, devint bientôt infini. Sa vie sainte et miraculeuse inspirait à tous les chrétiens, sans distinction de rang, une telle confiance dans la force de ses prières et dans la vertu de ses conseils, que, dans les autres cantons suisses ou ailleurs, quiconque avait le cœur malade, quiconque désirait un sage avis dans des affaires publiques ou privées, allait en pèlerinage à l'oratoire de frère Nicolas, trouvait auprès de lui des conseils et des consolations, et se recommandait à ses prières. Généraux d'armée et hommes d'état, évêques et savants ne croyaient pas au-dessous de leur dignité de visiter dans ces gorges sauvages ce pauvre ermite, qui ne savait ni lire ni écrire; ils s'étonnaient de sa sagesse si simple, et de son regard clair et profond sur les choses divines et humaines. Tous ceux qui, de près ou de loin, se rendaient en pèlerinage à Einsiedeln pour y invoquer la sainte Mère de Dieu, ne croyaient pas pouvoir revenir en paix dans leurs foyers, s'ils n'avaient auparavant visité et entretenu frère Nicolas. Sigismond, duc d'Autriche, et Eléonore, son épouse, fille du roi d'Ecosse, lui envoyèrent, en signe de leur vénération, un riche ornement d'autel pour sa chapelle. D'autres grands personnages le visitèrent ou lui envoyèrent leurs délégués. Dès cette époque, Albert de Bonstetten écrivit sa vie pour le roi de France, Louis XI.

Nicolas se montrait toujours, dans ses discours comme dans toute sa conduite, bon et affable envers ceux qui le visitaient; il leur présentait la main quand ils entraient et sortaient. Il appelait les hommes mon fils, les femmes ma fille; au moment de la séparation, il disait toujours : Prie pour moi, mon fils ! Il ne refusait audience qu'à ceux qu'il savait venir à lui, non avec droiture et avec l'intention de devenir meilleurs, mais par vaine curiosité, pour le tenter comme les Pharisiens tentaient Notre-Seigneur. Il reconnaissait bien ces hommes; car, grâce à sa vie pure et toute en Dieu, l'Esprit-Saint rendait son regard si éclairé et si perçant, qu'il pouvait voir jusque dans les profondeurs de l'âme humaine et que les pensées des hommes ne pouvaient lui rester cachées.

On nous a conservé beaucoup d'entretiens et d'exhortations, dont profitèrent ceux qui visitaient Nicolas, et qui sont salutaires pour tout chrétien. Quand, par exemple, des artisans lui demandaient comment ils devaient s'y prendre pour gagner la vie éternelle, et s'ils ne devaient pas se réfugier dans la solitude, il leur répondait avec bonté et douceur que chacun doit faire honnêtement et loyalement son ouvrage, son métier, ses occupations, quelles qu'elles soient, ne pas surfaire, ne tromper personne, et ne pas négliger ses intérêts sous prétexte de travailler à la vie éternelle. On doit, dans l'état de mariage, diriger sa maison dans la crainte de Dieu, et remplir avec droiture la charge à laquelle on a été appelé; de cette manière, on parvient à une existence aussi heureuse qu'en habitant une cellule au milieu des forêts. Le chemin de la solitude n'est pas le seul qui aboutisse au

ciel; ce n'est ni la vocation ni le salut de chacun de vivre dans le désert comme saint Jean-Baptiste. Ainsi parlait frère Nicolas.

Lui demandait-on quelle conduite il y avait à tenir en matière de foi, et quant aux commandements et aux préceptes divins ? il exhortait à se laisser instruire dans la doctrine chrétienne par les pasteurs des âmes, à l'écouter avec un cœur pur, à en remplir les devoirs de toutes ses forces. Si quelquefois, disait-il, il arrive malheureusement que la vie du prêtre est en opposition avec la doctrine qu'il enseigne, il n'y a là pour vous aucun motif de désobéir à ses instructions; car vous buvez l'eau douce et agréable de la même fontaine, soit qu'elle vous arrive par des tuyaux de plomb ou de cuivre, ou par des tuyaux d'argent et d'or; de même, vous recevez, par l'entremise de mauvais prêtres, les mêmes grâces, les mêmes dons de Dieu, pourvu qu'auparavant vous vous en rendiez digne.

Nicolas engageait les Suisses, avec un mélange de douceur et de sévérité, à conserver la simplicité et les mâles vertus de leurs aïeux, leur amour fraternel, leurs sentiments chrétiens, leur attachement à l'Eglise. Il faisait une allusion prophétique à la révolution religieuse qui éclata bientôt après sa mort, lorsqu'il disait : Il va venir un temps malheureux de révolte et de dissensions dans l'Eglise. O mes enfants ! ne vous laissez pas séduire par aucune innovation ! Ralliez-vous et tenez ferme; restez dans la même voie, dans les mêmes sentiers que nos pieux ancêtres, conservez et maintenez ce qu'ils nous ont enseigné. C'est ainsi que vous résisterez aux attaques, aux ouragans, aux tempêtes qui vont s'élever avec tant de violence [1].

Le bienheureux Nicolas de Flue n'était ni un savant, ni un prince; cependant par sa sainteté seule, il fut le sauveur, et, par là même, le prince de sa patrie.

L'an 1481, après les trois glorieuses victoires sur le duc de Bourgogne à Granson, à Morat et à Nancy, les députés de la confédération helvétique étaient assemblés à Stanz, dans le pays d'Unterwald, pour délibérer sur le partage du butin et sur l'admission des villes de Soleure et de Fribourg dans la confédération. C'était à la mi-décembre. Après bien des discours, on ne put s'accorder sur rien. Les députés s'apprêtaient à partir, irrités les uns contre les autres. On s'attendait à une guerre civile, à la rupture de la confédération. Dans ce péril extrême, le curé de Stanz (il se nommait Henri) se souvint de frère Nicolas de Flue. Il crut que sa vertu seule et la confiance qu'elle inspirait pourrait sauver la patrie.

Déjà la nuit était avancée quand le curé Henri arriva devant l'ermitage. La cellule où le pieux frère habitait depuis près de vingt ans, était tellement basse, qu'il en touchait la voûte avec la tête; elle n'avait que trois pas de longueur, et la moitié en largeur; à droite et à gauche, il y avait de petites fenêtres grandes comme la main, une porte et une petite fenêtre donnaient sur la chapelle. C'était par là que Nicolas saluait ordinairement ceux qui le visitaient. On n'y voyait d'autre meuble qu'un lit où il reposait, avec une mauvaise couverture grise et une pierre et un morceau de bois pour oreiller.

Le bon curé expliqua au frère le grand péril où l'on était; il lui dit comment l'assemblée, que lui-même avait conseillée pour pacifier les esprits, avait eu une issue déplorable, et que les choses les plus graves étaient à craindre; il l'engagea au nom de Dieu à venir secourir sa pauvre patrie dans ce pressant danger. Frère Nicolas lui recommanda d'annoncer sa prochaine venue. Bientôt, en effet, on vit le saint vieillard à Stanz. Il portait un simple habit de couleur foncée, qui lui tombait jusqu'aux pieds; il te-

1. *Le bienheureux Nicolas de Flue*, par Guido Goerres, traduit de l'allemand.

nait d'une main son bâton, de l'autre son chapelet; il était pieds nus et tête nue, comme toujours. Lorsqu'il parut dans la salle, toute l'assemblée se leva spontanément et s'inclina devant le frère Nicolas.

« Chers seigneurs, fidèles confédérés ! » leur dit-il, « soyez salués au nom de Jésus ! Mon bon père m'a envoyé ici pour que je vous harangue à propos de vos discordes qui peuvent entraîner la ruine de la patrie. Je suis un homme pauvre et sans lettres, mais je veux vous donner conseil dans toute la sincérité de mon cœur, et je vous parle comme Dieu m'inspire. Je vous souhaite beaucoup de bien, et, si j'étais capable de vous en faire un peu, je voudrais que mes paroles vous portassent à la paix. O chers confédérés ! traitez vos affaires avec de bons sentiments, car un bien amène l'autre. Songez que c'est à une constante union que vous et vos pères devez votre prospérité. Maintenant que, grâce à la concorde qui régnait parmi vous, Dieu vous a accordé de si belles victoires, voudriez-vous, par jalousie et par cupidité pour un partage de butin, vous séparer et vous perdre réciproquement ? Gardez-vous bien de toute dissension, de toute défiance; en Dieu on doit toujours trouver la paix : Dieu, qui est la paix même, n'est sujet à aucun changement; mais la discorde est sujette au changement et elle détruit tout.

« C'est pourquoi je vous en conjure, chers confédérés des campagnes ! recevez dans votre alliance les deux bonnes villes de Fribourg et de Soleure; elles vous ont prêté un fidèle secours dans le danger; elles ont souffert avec vous par la bonne et par la mauvaise fortune; elles ont beaucoup perdu pour votre cause. Je ne veux pas seulement vous exhorter et vous conseiller, mais je vous supplie instamment, parce que je sais que c'est la volonté de Dieu. Il viendra un temps où vous aurez bien grand besoin de son secours et de son appui.

« Et vous, confédérés des villes ! renoncez à ces droits de garantie que vous avez établis avec ces deux villes, car ils sont une cause de discorde. N'étendez pas trop loin le cercle de la confédération, afin de maintenir d'autant mieux la paix et l'unité, et de jouir en repos de votre liberté si chèrement achetée. Ne vous chargez pas de trop d'affaires à l'extérieur, et ne vous alliez pas à des puissances étrangères.

« N'acceptez, ô chers confédérés ! ni présents, ni subsides d'argent, afin de ne point paraître avoir vendu votre patrie pour de l'or, afin que la jalousie et l'égoïsme ne germent point parmi vous et n'empoisonnent pas vos cœurs. Conservez dans toutes vos relations votre équité naturelle; partagez le butin selon les services; les terres conquises, d'après les localités. Ne vous laissez jamais entraîner à des guerres injustes par espoir du pillage; vivez en paix et en bonne intelligence avec vos voisins; s'ils vous attaquent, défendez vaillamment la patrie et combattez en hommes de cœur. Pratiquez la justice à l'intérieur, et aimez-vous les uns les autres comme des alliés chrétiens. Que Dieu vous protége et soit avec vous pendant toute l'éternité ! »

Ainsi parla le frère Nicolas, et Dieu donna sa grâce aux paroles du saint Anachorète, dit le vieux chroniqueur Tchudi, au point qu'en une heure toutes les difficultés furent aplanies. Les confédérés, d'après son conseil, reçurent dans leur ligue les villes de Fribourg et de Soleure; les anciens traités d'alliance furent confirmés, et on les consolida en leur donnant pour bases de nouvelles lois reçues à l'unanimité. La pacification de tous les cantons de la Suisse, le maintien de l'ordre public et du pouvoir des magistrats contre les perturbateurs, le partage du butin d'après la règle qu'avait donnée frère Nicolas, tels furent les points sur lesquels tombèrent d'accord, le

jour même, ces confédérés qui avaient lutté si longtemps et avec tant d'animosité. Ce bonheur inespéré était dû à la sainteté de frère Nicolas, avec lequel était la bénédiction de Dieu.

Le frère retourna le soir même dans son paisible ermitage. A Stanz, on mit les cloches en branle; ce concert de jubilation retentit d'un lieu à l'autre, le long des lacs et des vallées, à travers les villages et les villes de toute la Suisse, depuis les hauteurs du Saint-Gothard, couvertes de neige, jusqu'aux plaines riantes de la Thurgovie. Il y eut partout autant de joie et d'allégresse qu'après les victoires de Granson et Morat. C'était à juste titre : là les confédérés avaient sauvé leur patrie des ennemis étrangers; ici ils la sauvaient de leurs propres passions. Leur vrai libérateur, qui leur avait fait remporter cette grande victoire sur eux-mêmes, était le pauvre frère Nicolas; tous le reconnurent et le louèrent comme leur sauveur. Dans les lettres authentiques que chaque délégué rapporta de l'assemblée de Stanz dans son lieu natal, on lit : « Tous les envoyés doivent en premier lieu faire connaître à leur pays la fidélité, la sollicitude, le dévouement qu'a montrés le pieux frère Nicolas dans toute cette affaire, et c'est à lui qu'on doit rendre grâces de ce qui s'est fait ». Les cantons exprimèrent à l'envi leur reconnaissance au bon anachorète, en lui offrant des ornements pour sa chapelle. Quels autres dons auraient pu le flatter? Il accepta cependant de Fribourg une pièce d'étoffe pour remplacer sa robe qui tombait en lambeaux. Les Bernois lui firent cadeau d'un vase sacré. Il les remercia dans une lettre où sa tendresse patriotique et chrétienne enferma des conseils précieux : « Ayez soin de maintenir la paix et la concorde parmi vous, car vous savez combien cela est agréable à celui de qui proviennent toutes choses. Quand on vit selon Dieu, on conserve toujours la paix; bien plus, Dieu est la souveraine paix qui ne peut jamais être troublée en lui. Protégez les veuves et les orphelins, comme vous avez fait jusqu'ici. S'il vous arrive du bien dans le monde, remerciez-en Dieu afin qu'il vous en accorde la continuation dans le ciel. Réprimez les vices publics, exercez toujours la justice. Gravez profondément dans vos cœurs le souvenir de la Passion de Jésus-Christ, et vous en ressentirez de grandes consolations dans les moments d'adversité. On voit de nos jours un grand nombre de personnes qui ont des doutes sur la foi, et que le démon tente. Mais pourquoi avoir des doutes? la foi d'aujourd'hui est la même que celle qui a toujours été ». Cet ami de Dieu, cet ange tutélaire de son pays, intervint dans un grand nombre d'autres circonstances : c'est ainsi que le feu ayant pris à un bourg du voisinage, notre Saint accourut et l'éteignit avec le signe de la croix.

Nicolas mena encore six années dans la retraite sa vie paisible et riche en bénédiction. Avant sa mort, Dieu lui envoya une maladie aiguë, où des douleurs indicibles lui pénétrèrent jusqu'à la moelle des os. Dans cet état de supplice, il se retournait en tout sens, il se remuait sur sa couche comme un ver foulé aux pieds qui ne peut plus rester en repos. Ces effroyables souffrances durèrent huit jours, pendant lesquels son corps fut comme anéanti; il les supporta avec la plus grande résignation; il exhortait encore ceux qui entouraient son lit de mort à toujours se conduire en cette vie de manière à pouvoir la quitter avec une conscience calme. La mort est terrible, disait-il, mais il est bien plus terrible encore de tomber entre les mains du Dieu vivant. Quand ces douleurs furent un peu apaisées et que l'instant de sa mort approcha, frère Nicolas, avec toute l'ardeur de sa piété, désira de recevoir le corps adorable du Sauveur et d'être fortifié par le sacrement de l'Extrême-Onction. Près du mourant se tenait son fidèle com-

pagnon, le frère Ulrich; son vieil ami, le curé Henri de Stanz, et une pieuse anachorète nommée Cécile, qui, après sa mort, mena encore soixante-dix ans cette vie solitaire dans une cellule voisine; autour de lui se trouvaient sa fidèle épouse et ses pieux enfants. En leur présence, il reçut les derniers sacrements avec une humilité profonde; puis il remercia Dieu pour tous les bienfaits qu'il lui avait dispensés, se prosterna et mourut de la mort des justes, le 21 mars 1487, le jour même où, soixante-dix ans auparavant, il était né pour la gloire de Dieu et l'édification de tous les fidèles.

Sa mort répandit le deuil par tout le peuple. Tous les ateliers furent fermés, et chaque maison pleura frère Nicolas, comme si le père de famille lui-même était mort. Son corps fut transporté avec pompe à Saxlen, et inhumé dans l'église de Saint-Théodore. Tous les cantons lui firent de magnifiques funérailles; Sigismond, archiduc d'Autriche, fit dire pour lui cent messes de *Requiem*.

Dieu a continué, à son tombeau, la grâce des miracles qu'il lui avait accordée de son vivant. C'est ce qui servit de fondement au culte qu'on lui rendit. On commença par l'invoquer à Saxlen où il se forma un pèlerinage en son honneur; on plaça ensuite sa statue dans les églises, et cette sorte de vénération passa bientôt jusqu'en France et aux Pays-Bas. Son corps fut levé de terre l'an 1540, le 31 mars, auquel se faisait déjà un concours annuel du peuple pour honorer sa mémoire. L'évêque de Lausanne en fit la cérémonie; et ayant placé lui-même les os sur ses cendres dans un cerceuil neuf, il le fit mettre dans un tombeau magnifique de pierres de Lucerne, qui fut ouvert l'an 1600, pour les visiter de nouveau. Sa fête se faisait avec un service de trois messes en son honneur : la première, des morts, pour les parents du Bienheureux; la seconde, de saint Benoît, à cause du jour; et la troisième, de la sainte Trinité. Plusieurs Papes ont approuvé le culte qu'on lui rend; la procédure pour sa canonisation fut commencée en 1590, et après avoir été plusieurs fois interrompue, elle a été de nouveau reprise en 1872. Seulement, Clément X a permis l'office et la messe en son honneur, pour l'église dans laquelle il repose : Clément XI a étendu cette concession au diocèse de Constance et à toute la Suisse. Les pèlerins qui aujourd'hui visitent la petite église de Saxlen, voient sous le grand autel, le squelette d'un homme orné d'or et de diamants, portant à son cou les décorations de plusieurs ordres militaires, entre autres la croix de saint Louis et de la Légion d'honneur : c'est celui de Nicolas de Flue, appelé par ses compatriotes frère Klaus. Les Ordres dont il porte les insignes, sont les décorations que ses descendants ont gagnées au service de l'Etranger.

Nicolas était d'une stature élevée : sa cellule avait six pieds de haut, et il pouvait à peine s'y tenir debout. Il n'avait plus que la peau et les os; son teint était hâlé, et quand il parlait, ses veines semblaient être gonflées d'air plutôt que de sang. A mesure qu'il avança en âge, le haut de sa tête se garnit d'une chevelure d'un gris obscur; deux mèches de barbe descendaient de son menton; il avait les yeux noirs et sereins, le regard énergique et perçant; le son de sa voix était mâle, mesuré et imposant. Ses pieds touchaient la terre, mais son esprit planait dans les régions célestes.

On le représente, soit comme ermite couvert de sang, au milieu des épines où le démon l'avait précipité, dit-on, sur le penchant d'une montagne, pendant que l'homme de Dieu s'occupait à ses travaux des champs; soit comme guerrier, et on lui donne alors une stature élevée, qu'il avait, du reste, de son vivant, pour rappeler qu'il avait été l'un des champions de la Suisse dans la guerre de l'Indépendance.

Souvent frère Nicolas avait des épanchements poétiques, qui exprimaient avec une douceur admirable le feu d'amour dont son âme était dévorée. Il éprouvait alors ce qui arrivait à cette personne dont parle sainte Thérèse, qui, sans être poëte, avait quelquefois des moments de véritable inspiration poétique.

MAXIMÉS SPIRITUELLES DE NICOLAS DE FLUE.

Il est vrai, dit M. Guido Goerres, que le frère Nicolas n'a laissé aucun écrit ; il vivait dans un temps où les hommes étaient plus occupés de graver dans leur cœur les doctrines de l'éternelle sagesse et de rendre par là leur vie meilleure que de composer là-dessus de gros livres. Cependant nous possédons encore de lui plusieurs considérations salutaires et plusieurs belles maximes, que purent recueillir de sa bouche ceux qui le visitaient. Elles allaient au cœur, parce qu'elles venaient du cœur, et elles se sont conservées dans le peuple en passant de bouche en bouche.

Nous allons en citer ici quelques-unes ; elles seront pour plusieurs un souvenir précieux, et deviendront un trésor de consolation et de salut pour ceux qui les graveront dans leur cœur et y conformeront leur vue, comme l'a fait le frère Nicolas.

Une de ses exhortations ordinaires sur les degrés par lesquels l'homme monte à la vie éternelle, était celle-ci : « O homme, crois fermement en Dieu ! dans la foi réside l'espérance, dans l'espérance réside l'amour ; dans l'amour le sentiment ; dans le sentiment la victoire sur soi-même ; dans cette victoire la récompense ; dans la récompense la couronne ; dans cette couronne les choses éternelles, que l'on prise si peu ici-bas ».

Les sentences qui suivent sont revêtues en allemand d'une forme métrique qui ajoute à leur prix le charme de la poésie ; leur simplicité même ne peut la leur faire conserver dans la traduction.

« O homme, porte Dieu dans ton cœur, tiens-le pour le meilleur de tous les biens et le bien universel !

« Qui pourrait parler de sa propre sagesse, et reconnaître en même temps les miracles de Dieu ?

« As-tu la force de supporter pour Dieu seul les douleurs et les afflictions, de souffrir les railleries du monde ? Tu peux reconnaître alors que tu aimes Dieu.

« Dieu n'a rien de plus cher que la vie de l'homme ; c'est pour elle que le Fils de Dieu s'est livré au supplice de la croix !

« Cette croix a porté des fleurs et des fruits ; à celui qui les désire du fond du cœur, ils obtiendront des fruits de sainteté.

« Maint homme passe la mer et va au saint tombeau pour gagner la gloire du chevalier ; c'est un noble et généreux chevalier, celui qui sait porter Dieu dans son cœur.

« Quand le monde trompeur te hait, quand tous te trahissent et t'abandonnent, pense à ton Dieu ; il fut bafoué et couvert de crachats.

« Le Fils de Dieu a été suspendu à la croix ; il a délivré tous ceux qui étaient esclaves. O mon Dieu ! je dois me lamenter amèrement devant vous, de n'avoir pas la force de porter volontiers la croix.

« O homme ! espère en Dieu avec confiance, et demande-lui un repentir persévérant.

« Songe à la couronne d'épines que le Seigneur porta sur la croix, et qu'on enfonça sur sa tête sacrée avec un rire impie ; il en souffrit d'horribles douleurs, mais pria pour ceux qui lui donnaient la mort.

« Pense bien, ô homme ! aux tendres petites fleurs qui s'épanouissent doucement sur la terre : tu dois de même fleurir en méditant la passion de Dieu.

« Combien Dieu est donc riche en grâces et en miséricorde d'avoir fait entrer l'âme dans la Divinité ! La joie est-elle plus grande dans mon cœur, ou au sein de la bonté suprême ?

« L'âme doit garder le trésor de l'innocence, pour que Dieu vienne y habiter.

« Dieu sait tirer la douceur d'un cœur pur, comme la jeune abeille tire le miel d'une fleur de mai.

« Que présentes-tu à ce noble hôte que tu as invité chez toi ? Que l'amour soit la coupe du festin ; que la volonté libre soit le vin.

« O mortels ! comment Dieu pourrait-il vous être mieux connu, puisque son amour est envoyé du ciel vers vous ?

« O mon Dieu ! à quelle hauteur tu résides dans ta mjaesté, et combien tu t'es abaissé profondément vers le pécheur !

Considère, ô homme ! comment le soleil, rayonnant dans la tente des cieux, éclaire le monde entier ; ainsi ton âme doit rayonner des clartés divines. Quand Dieu veut bien ainsi se réfléchir dans l'homme, le ciel fleurit joyeusement et s'épanouit.

« Ah ! mon Dieu, comment êtes-vous assez bon pour venir habiter avec plaisir dans le cœur de l'homme ! L'âme qui vous désire en est au comble de la joie ; plus d'un pécheur en reçoit la grâce de la conversion.

« Qu'on réunisse dans un superbe écrin l'or, l'argent et les pierreries les plus brillantes ; tout cet éclat pâlit devant la douce lumière de l'âme, blanche comme le lis, quand la grâce de Dieu vient rayonner dans sa nuit.

« Possèdes-tu, ô homme ! tous les biens et les honneurs que la terre possède ou peut posséder ; rien ne te sert à ton heure dernière, si ce n'est le martyre et la douloureuse passion de Dieu.

« Veux-tu cueillir les roses dans le ciel, évite le péché sur la terre.

« Reste toujours soumis à la sagesse, et ne donne jamais entrée dans ton cœur à la colère.

« O mon Dieu ! vous êtes un hôte généreux ; vous travaillez sans relâche dans l'homme, vous donnez à l'âme le pouvoir de conformer sa vie à votre volonté : je vous en loue, Seigneur Jésus ! qui êtes la source de la grâce et de la vertu ».

Sa vie a été écrite l'année d'après sa mort, en 1488, par Henri de Gundelfingen, chanoine de Berne, et par deux autres auteurs du même temps. Plusieurs y ont travaillé depuis ; celui qui l'a fait le plus amplement sur les mémoires des premiers, est le jésuite Pierre Hugues, de Lucerne, qui adressa son ouvrage, en 1636, aux sept cantons catholiques. Henschenius l'a donnée dans la continuation de Bollandus. Voir aussi Jean de Muller, *Histoire de la Suisse*. Goerres, en sa *Vie du bienheureux*, traduite de l'allemand ; Rohrbacher ; L. Veuillot, *Pèlerinage de Suisse*, etc.

SAINT AMOS, PROPHÈTE (785 av. J.-C.)

Amos, l'un des douze petits prophètes, florissait sous Osias, roi de Juda, et Jéroboam II, roi d'Israël. Avant que Dieu le chargeât de la mission de prophète, il gardait les troupeaux à Thécué, sa patrie. Quoique ses prophéties renfermées en neuf chapitres soient écrites dans un style simple, on y trouve des comparaisons tirées de son ancien état et qui sont aussi justes que pittoresques. Des images puisées dans la vie pastorale, donnent à sa diction un coloris qui ne manque ni de charme, ni de vigueur.

Amasias, prêtre de Béthel, l'accusa d'avoir prédit que Jéroboam mourrait par le glaive ; ce prince voulait le bannir de ses Etats. Amasias lui conseillait de se réfugier dans le royaume de Juda ; mais, voyant qu'Amos ne consentait pas à trahir sa mission, ni à reculer devant le danger, il lui fit subir toutes sortes de mauvais traitements. Son fils Osias lui enfonça un épieu dans la tête : le saint Prophète fut transporté à demi-mort à Thécué où il mourut presque aussitôt et fut enseveli dans le tombeau de ses ancêtres, l'an 785 avant Jésus-Christ.

Les Grecs l'honorent le 15 juin.

D'après Baillet.

LE VÉNÉRABLE GUIGUES,

PRIEUR DE LA GRANDE-CHARTREUSE (1134).

Guigues avait reçu le jour dans un village du diocèse de Valence, nommé Saint-Romain-du-Château. Son père, qui en était Seigneur, occupait un rang distingué dans la noblesse du pays ; il le fit élever avec beaucoup de soin et le destina de bonne heure aux dignités ecclésiastiques : un avenir brillant s'ouvrait devant le jeune homme ; mais Guigues avait autant de vertus que de talents. Il renonça aux honneurs et entra dans l'Ordre de Saint-Bruno. Guigues n'avait que vingt-six ans, lorsque les suffrages de ses frères lui confièrent le gouvernement de la Grande-Chartreuse. Sa renommée de sainteté lui attira des disciples si nombreux que l'étroite enceinte du monastère ne put les recevoir tous. C'est alors qu'on vit s'établir les Chartreuses de Portes, dans le diocèse de Belley ; d'Escouges ou de Rivesli, en Dauphiné ; de Durbon, dans le diocèse de Gap ; de Silve-Bénite, dans le diocèse de Vienne ; de Majoreve, dans le diocèse de Lyon ; de Mont-Dieu, dans celui de Reims, etc.

La conduite de ces diverses fondations ne l'empêcha pas de veiller aux intérêts spirituels et temporels de la Grande-Chartreuse. Saint Bruno n'avait donné sa règle que verbalement ; Guigues prit soin de la rédiger en forme de statuts. Il fit aussi reconstruire les bâtiments claustraux qui avaient été presque entièrement engloutis par une avalanche.

Le monastère, qui était au lieu où est maintenant la chapelle de la Vierge, fut réédifié par les soins du zélé prieur, sur l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui.

Guigues s'attira non-seulement l'admiration de ses nombreux religieux, mais encore celle de tous les saints personnages de son siècle.

Saint Bernard, entre autres, professait pour lui une grande vénération. Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, partageait les sentiments de saint Bernard pour leur commun ami. Mais personne ne fut aussi étroitement lié avec lui que saint Hugues, évêque de Grenoble.

Guigues écrivit l'histoire de l'évêque par ordre du pape Innocent II. On a aussi de lui des méditations très-estimées. Enfin, après une vie pleine de mérites et de bonnes œuvres, ce bienheureux Prieur mourut à l'âge de cinquante ans.

Hagiographie de Valence.

FIN DU MOIS DE MARS.

MOIS D'AVRIL

PREMIER JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la passion de sainte Théodora, sœur du très-illustre martyr saint Hermès, qui, martyrisée, sous l'empereur Adrien, par le juge Aurélien, fut ensevelie auprès de son frère sur la voie Salaria, non loin de la ville[1]. 117. — Le même jour, saint Venance, évêque et martyr[2]. — En Egypte, les saints martyrs Victor et Etienne. — En Arménie, les saints martyrs Quintien et Irénée. — A Constantinople, saint Macaire, confesseur, qui finit sa vie en exil, sous l'empereur Léon, pour la défense des saintes images. Vers 830. — A Grenoble, saint HUGUES, évêque, qui passa plusieurs années de sa vie dans la solitude, et, après avoir éclaté par la gloire des miracles, s'envola vers Dieu. 1132. — A Amiens, saint VALERY, abbé, dont le sépulcre est illustré par de nombreux miracles. 619.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Ce même jour, sainte Sothée, vierge, honorée à Autun. — A Vienne, en Dauphiné, saint Dodolin, évêque et confesseur. VIIe s. — A Troyes, saint LEUCONE ou LEUÇON, évêque, qu assista au concile de Sens du temps de Clotaire III. 656. — En Auvergne, sainte MARCELLE de Chauriat. Xe s. — A Villeneuve-la-Lionne, au diocèse de Châlons, pèlerinage de saint VINEBAULT. VIIe s. — Saint Hugues, abbé de Bonneval, de l'Ordre de Cîteaux, que saint Bernard guérit d'une grave maladie. 1189. — A Amiens, saint BEREHOND, évêque. VIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Saint-Basile. — A Constantinople, saint Macaire, confesseur, de l'Ordre de Saint-Basile[3]. 830.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Valdemuza, dans l'île Majorque, la bienheureuse CATHERINE THOMAS, vierge, chanoinesse régulière au monastère de Palma, remarquable par ses

1. Nous avions eu l'intention de consacrer une biographie particulière à sainte Théodora, honorée de nos jours par les dames Ursulines de Caen; mais, comme ses Actes se confondent avec ceux de saint Alexandre, pape, de saint Hermès, de sainte Balbine, de saint Quirin, etc., nous renvoyons au 3 mai, jour auquel nous donnerons ces Actes admirables dans toute leur étendue et avec tous les détails connus.

2. Saint Venance, évêque, est nommé ce même jour par Bède, Adon, Usuard et les autres; mais aucun ne dit de quelle ville il fut évêque, ni en quel temps il souffrit le martyre. Son corps se conserve dans l'oratoire dit de Saint-Venance, auprès du baptistère de Constantin, avec ceux de saint Domnion et d'autres saints Martyrs, dont la mémoire est honorée le 11 de ce mois. Comme les corps ont été apportés de la Dalmatie et de l'Istrie par le pape Jean IV, il est naturel de penser que saint Venance fut évêque dans quelque cité de ces contrées. On remarque dans l'abside du même édifice, l'image de saint Venance représentée en mosaïque parmi plusieurs autres. Toutes ces choses sont dans la très-sainte église de Latran. L'Afrique a vu briller un autre Venance, évêque de Thynise, illustre confesseur, qui assista au concile de Carthage, sous saint Cyprien, comme il est prouvé par les actes de ce concile. (Baronius.)

3. Voir au romain.

vertus, éclatante en miracles, laquelle fut mise au rang des Bienheureux par le souverain pontife Pie VI en 1792. 5 avril 1574. — A Rome, saint Venance, évêque et martyr, dont le corps se conserve dans l'oratoire de la bienheureuse Vierge Marie, auprès des Fonts de la basilique de Latran.

Martyrologe des Camaldules. — Dans la ville de Serra-des-Comtes, au diocèse de Sinigaglia, le bienheureux GÉRARD, confesseur, remarquable par son observance persévérante de la règle monastique, par ses oraisons assidues et par le mérite de toutes les vertus ; il s'envola au ciel le 18 de novembre 1367.

Martyrologe de Vallombreuse. — La mémoire des stigmates sacrés de sainte Catherine de Sienne, vierge.

Martyrologe des Cisterciens. — Au monastère de Bonneval, dans le diocèse de Vienne, saint Hugues, abbé, de l'Ordre de Cîteaux, illustre par son éloquence, par sa vie exemplaire et par son esprit prophétique, lequel résista courageusement à l'antipape Octavien, et rétablit admirablement la paix entre le pape Alexandre III et l'empereur Frédéric Ier. 1189.

Martyrologe des Dominicains. — Octave de l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe des Augustiniens. — A Palma, au monastère de Sainte-Marie-Madeleine, dans l'île Majorque, la bienheureuse Catherine Thomas. 1574.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En ce jour, commencement de la prédication publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Au monastère de Fulde, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, translation des reliques de saint Venant ou Venance, martyr, différent de celui mentionné au martyrologe romain. — En Espagne, saint Ctésiphont, évêque de Vergium, que l'on croit être la ville de Beria. Il est honoré à Grenade. Ier s. — A Héraclée, les saints Victor, Chionie, Agape, Irène, Caste, martyrs. — En Sardaigne, saint Méliton, évêque. Ier ou IIe s. — A Sardes, en Lydie, un autre saint MELITON, évêque [1]. — A Atina, en Italie, saint Prudence, évêque et martyr. Vers l'an 300. —A Naples, saint JEAN, évêque de cette ville. Il avait sauvé de la mort et de la captivité son prédécesseur Tibère, et brilla surtout, sur le siége épiscopal, par son humilité et sa charité. 853. — A Néti, en Sicile, le bienheureux Nicolas de l'Arc, moine cistercien. Vers l'an 1220. — A Rome, sainte Jaqueline qui fut chargée d'une mission divine auprès du pape Innocent III ; car, quoique Pontife d'une vie sainte et admirable, il tolérait certains abus dont la Sainte le reprit hardiment en présence du clergé de Rome et qu'il réforma. Jaqueline était née dans la ville éternelle : privée de ses parents, elle demeura sous la tutelle de son frère qui ne songea, le temps venu, qu'à l'établir d'une manière convenable. Plusieurs nobles mains s'avancèrent pour recevoir celle de la jeune fille; mais elle avait pris un autre parti dans son cœur. Se défiant de sa faiblesse, elle s'enfuit sous des vêtements d'homme, vers le bord de la mer, pour y chercher un vaisseau qui la conduisît en Grèce. Son frère se mit à sa poursuite et était sur le point de l'atteindre : mettant sa confiance en Dieu, elle se précipita dans les flots qui la transportèrent jusqu'en Grèce où elle fit la rencontre d'un vieil anachorète qu'elle pria de la former à la vie érémitique. L'anachorète ayant eu plus tard des soupçons sur son déguisement, elle revint en Sicile où elle vécut neuf années durant sur un arbre. C'est de là qu'elle partit pour Rome accomplir sa mission auprès d'Innocent III. 1230. — En Ecosse, saint Gilbert, évêque de Cathness. On trouve un office en son honneur dans le bréviaire d'Aberden. 1240. — Dans l'Inde, les bienheureux Thomas de Tolentino, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne et Démétrius, martyrs, de l'Ordre de Saint-François. 1322. — En Bohême, saint Procope, abbé. D'abord ermite dans une caverne de Curm, non loin de Saatz, il devint plus tard abbé d'un monastère que le prince de Bohême, Ulrich, avait fait construire d'après ses conseils. Mort en 1053, il fut canonisé en 1204.

FÊTES MOBILES D'AVRIL.

Le troisième dimanche après Pâques, FÊTE DU PATRONAGE DE SAINT JOSEPH. — A Mayence, le vendredi après le dimanche de Quasimodo, FÊTE DES ARMES DU CHRIST, c'est-à-dire des instruments de la Passion. — Le lundi de Pâques, à Domfront, au diocèse du Mans, PÈLERINAGE

1. Nous avons, comme les Bollandistes, enregistré deux Saints du nom de Méliton, l'un qui aurait été disciple de saint Boniface de Cagliari et premier évêque de Sulchi; l'autre, évêque de Sardes, en Lydie. Mais nous pensons qu'une erreur de copiste aura transformé le nom de Sardes, ville peu connue en Occident, en celui de Sardaigne; cette erreur se sera glissée dans les martyrologes.

Quoi qu'il en soit du Méliton de Sardaigne, l'Asie en a certainement possédé un dont l'existence est incontestable. Les nombreux écrits tombés de sa plume et cités si souvent par ses contemporains et la postérité, mettent parfaitement sa figure en relief, bien que nous ne possédions plus que des fragments de ces mêmes écrits. (Voir la courte notice que nous lui consacrons.)

PRINCIPAL A NOTRE-DAME DE L'HABIT. On y apporte des vêtements ou des linges qu'on dépose sur un petit autel dressé au pied de la statue de Marie ; on prie avec religion et on les remporte, avec la confiance, que, si on s'en revêt pieusement, il en sortira une vertu secrète qui guérira les malades, préservera les soldats sur le champ de bataille, sauvera les hommes en péril, ou obtiendra d'heureuses couches aux femmes enceintes. Cette chapelle appartient aujourd'hui à la Congrégation de Sainte-Croix du Mans. On estime qu'il y vient cinq mille pèlerins le seul jour du lundi de Pâques. — Encore au diocèse du Mans, dans la paroisse de Teloché, canton d'Eucomoy, le mardi de Pâques, ANNIVERSAIRE D'UNE APPARITION MIRACULEUSE DE LA SAINTE VIERGE. La peste et la guerre désolaient toute la contrée : on pria la Sainte Vierge avec ferveur ; elle apparut au-dessus d'un buisson d'aubépine et annonça la cessation du double fléau. L'événement confirma ses paroles : le peuple reconnaissant lui éleva une chapelle sous le nom de Notre-Dame de l'Epine, qui subsiste encore.

SAINT VALERY[1],

MOINE DE LUXEUIL ET PREMIER ABBÉ DE LEUCONAUS

619. — Pape : Boniface V. — Roi de France : Clotaire II.

Omnia possum in eo qui me confortat.
Avec la grâce de Dieu et une volonté énergique, on peut tout. *Aux Philipp.*, IV, 13.

Saint Valery naquit en Auvergne, d'une famille pauvre et obscure. On ignore le lieu précis de son origine ; mais on sait qu'il passa sa jeunesse à garder les troupeaux. Il avait un grand désir de s'instruire, et les moyens lui manquaient. Un jour, étant à la garde des brebis de son père, il entendit parler de quelques écoles du voisinage, où les enfants des nobles familles étaient élevés dans l'étude ; il soupira dès lors après le bonheur de participer au même bienfait. Il alla prier un de ces maîtres de la jeunesse de vouloir bien lui tracer les figures des lettres, et de lui apprendre à les connaître : ce à quoi celui-ci se prêta volontiers. Valery, revenu à la garde de son troupeau, repassa dans sa mémoire ce qu'on venait de lui enseigner, et, à l'insu de ses parents, développa avec tant d'assiduité ces premières notions, qu'il parvint en peu de temps à savoir lire et écrire. Le premier usage qu'il fit de ces connaissances fut de transcrire le Psautier, qu'il apprit en entier par cœur. Il commença dès lors à fréquenter plus assidûment l'église, à suivre les chants du chœur ; peu à peu, la grâce de Dieu agissant, il sentit son âme s'enflammer des choses célestes. C'était, sans doute, dans quelque église de monastère qu'il se rendait ainsi ; on en peut présumer que l'aspect de religieux édifiants éveilla en lui ce goût de recueillement et de solitude, qui le domina toute sa vie.

Un oncle qu'il avait, se rendant un jour au monastère d'Autumon ou d'Autoin[2], Valery l'y accompagna. Il y passa quelque temps ; son désir d'entrer dans la vie religieuse devint alors tellement vif, qu'il ne fut plus

1. En latin *Walaricus* ou *Gualaricus*.

2. Il y a eu deux établissements de ce nom : *Autoin*, à quatre lieues d'Issoire, prieuré du diocèse de Saint-Flour, dépendant du monastère de Soucillanges ; et *Antoin*, à une lieue d'Issoire, et dépendant des Pères Carmélites du faubourg de Clermont. (*Acta Sanctorum ord. S. Bened.*, t. V, *addit. et corr.*, p. 623.)

possible de le décider à en sortir. Son père vint inutilement le prier de rentrer chez lui : Valery répondit qu'il ne reverrait plus jamais la maison paternelle. L'abbé et tous les religieux réunirent leurs instances à celles du père : ils ne purent triompher de sa résolution. Ni la douceur, ni la sévérité, ni les jeûnes rigoureux qu'on lui imposa, ni même la menace de châtiments corporels, ne le firent fléchir : il se souvenait, dit l'historien, de ces paroles de Jésus-Christ : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ». A la fin, l'abbé, reconnaissant qu'une vocation aussi ferme ne pouvait venir que du ciel, dit à ses frères : « Ne rejetons pas le don de Dieu ». Selon toute apparence, le père lui-même se rendit à ces signes évidents de la volonté divine, et consentit à se séparer de son fils : car, peu de jours après, il était présent au monastère, quand l'abbé d'Antoin, donnant la tonsure cléricale à Valery, l'engageait irrévocablement au service du Seigneur.

Le jeune novice fit de rapides progrès dans la vertu, au point de devenir bientôt le modèle de ses frères. On ne se lassait pas d'admirer sa patience, son amour de la mortification, sa prudence, sa douceur, son angélique piété. On le trouvait toujours prêt pour les œuvres de charité ; aussi était-il universellement aimé. Du reste, la grâce intérieure semblait chez lui se refléter au dehors, et répandre sur ses traits je ne sais quoi d'aimable qui charmait tous les regards. Une maturité au-dessus de son âge s'adjoignait à ces hautes vertus : il devenait visible que Dieu le destinait à quelque grand dessein. Bientôt, en effet, Valery, initié de si bonne heure aux secrets de la piété, sentit le besoin d'agir et de verser au dehors le feu qui le consumait. Il était, d'ailleurs, trop près de ses parents : comme les illustres solitaires de cette époque, il sentit que le détachement ne peut être parfait tant que l'on vit au sein de sa patrie.

Il partit donc pour Auxerre. La renommée lui avait appris que l'évêque Aunachaire [1] avait établi, sous l'invocation de saint Germain, un monastère dans le faubourg de cette ville, qu'il y habitait lui-même et y donnait l'exemple de toutes les vertus. Valery s'y rendit, et fut accueilli avec bonté par le prélat. Dans cette nouvelle retraite, plus libre et plus dégagé de tout lien terrestre, il se livra avec une nouvelle ardeur aux exercices de la pénitence, aux veilles, aux jeûnes et à l'oraison : en sorte qu'il semblait moins mener la vie d'un homme que celle d'un ange.

Sa réputation s'étendit bientôt au loin. Un seigneur nommé Bobon, aussi riche qu'illustre, entendit parler de notre jeune religieux, et voulut le voir. A peine eut-il abordé Valery, qu'il se sentit gagné par la douceur de sa parole et la bonne odeur de ses vertus. Les instructions du jeune moine pénétrèrent si avant dans l'âme du seigneur, que celui-ci se sentit pressé de renoncer au monde, pour se donner tout à Dieu. Il ne retourna pas même chez lui, se dépouilla entièrement de sa fortune, et embrassa la pauvreté évangélique.

La célébrité qui s'attache aujourd'hui aux savants était alors réservée aux saints. Un personnage illustre par ses vertus devenait comme le point de mire vers lequel tous les yeux se portaient. Saint Colomban était un de ces hommes que le ciel donne en spectacle à la terre. Ses prédications dans les Gaules, ses grandes vertus, les miracles qu'il opérait, le nombre de ses disciples et la régularité qui régnait parmi eux : tout était propre à exciter le désir de le voir, de l'entendre, de servir Dieu sous ses ordres. Valery espérait surtout trouver en lui de nouvelles lumières ou de plus puissants

1. Ou Aunaire. Il siégea de 571 à 605.

exemples ; il résolut de partir pour Luxeuil. Bobon voulut le suivre. Leur attente ne fut pas trompée : Colomban était l'homme qu'ils cherchaient. Le spectacle des communautés qu'il dirigeait les édifia au plus haut degré. Ils virent une société d'hommes étrangers au monde, morts à la vie des sens, n'ayant rien en propre, unis par la plus étroite charité, et se succédant perpétuellement pour chanter les louanges de Dieu. Valery et Bobon, au comble de leurs vœux, demandèrent et obtinrent place dans cette brillante communauté. C'était vers l'an 594.

D'après la règle de saint Colomban, le travail de la terre faisait partie de l'occupation des religieux ; les novices, en particulier, devaient soigner le jardin. Valery fut appliqué à cet emploi, destiné surtout à inspirer la vertu d'humilité ; mais, comme rien n'est petit pour un serviteur de Dieu, il sut relever cet office par l'esprit de piété dont il l'animait ; et Dieu lui-même se plut à manifester par un prodige combien cet esprit lui était agréable. Cette année-là, quantité d'insectes dévoraient les herbes et les fruits ; or, il arriva que la portion de jardin cultivée par l'humble moine fut entièrement épargnée par le fléau. Saint Colomban fut surpris d'y voir partout la fraîcheur et la verdure, les légumes sains et intacts, et il l'attribua à l'humilité et à l'obéissance de son fervent disciple. Celui-ci, au contraire, attribuait tout au mérite de ses frères ; car, ce qu'il redoutait le plus après le péché, c'était la louange. Bien qu'il ne fût novice que depuis peu, Colomban l'admit parmi les profès, estimant qu'il n'y avait pas lieu de soumettre à de plus longues épreuves celui que le ciel même honorait ainsi de ses faveurs.

Un jour le saint Abbé, expliquant à ses moines le sujet de la lecture, sentit tout à coup comme une odeur céleste remplir l'appartement. Il demanda quel était le religieux qui venait d'entrer ; et, comme on lui répondit que c'était Valery, saisi d'un pieux transport, il s'écria : « O mon bien-aimé, c'est vous qui êtes le véritable seigneur et abbé de ce monastère ».

Il serait difficile de préciser le temps que Valery passa sous la direction de saint Colomban : on peut cependant présumer que ce fut environ quinze ou seize ans (594-610). Il était encore à Luxeuil quand le roi Thierry contraignit le saint Abbé de quitter son monastère. Témoin de la désolation que le départ de l'illustre fondateur causait à ses enfants, il sentit son cœur se déchirer en adressant à son maître vénéré un dernier adieu. Nul doute qu'il n'eût volontiers accompagné le glorieux exilé ; mais les ordres de Thierry étaient formels : les Irlandais et les Bretons pouvaient seuls suivre Colomban. Cependant un religieux, nommé Waldolène, avait demandé la permission d'aller au loin prêcher l'Evangile. Tel était le zèle qui consumait alors les moines dans leur solitude : les monastères n'étaient guère que des ruches fécondes, où se formaient des ouvriers évangéliques. Colomban ayant consenti à cette demande, Waldolène sollicita la faveur d'emmener Valery, à qui une vive affection l'unissait. Colomban, qui aimait aussi ce fidèle disciple, répondit à Waldolène : « Le but que vous vous proposez est bon ; mais sachez que le compagnon que vous demandez est un grand serviteur de Dieu. Gardez-vous donc de lui causer la moindre peine, de peur de vous exposer à des regrets ». Pour des raisons que nous ne connaissons pas, le départ des deux missionnaires n'eut pas lieu alors ; et le monastère y gagna un secours utile, dans les circonstances difficiles où il se trouvait.

En effet, à peine Colomban était-il parti, que l'abbaye devint, pour ainsi dire, la proie de ses ennemis. Par les ordres, ou au moins du consentement

de Thierry, des séculiers envahirent ses possessions, et jusqu'à ses bâtiments, où des bergers n'avaient pas craint d'établir leur domicile. Saint Eustaise, élu abbé, s'efforça de repousser ces injustes agressions, et fut puissamment secondé par Valery. Une partie des religieux voulaient recourir aux moyens violents : Eustaise et Valery s'y opposèrent. Ce dernier, rentrant un jour d'une excursion au désert, où il aimait à se retirer, à l'exemple de saint Colomban, trouva le lieu saint même occupé par les étrangers. Saisi d'un saint transport de zèle, il implore le secours de Dieu, et réussit à faire cesser le scandale. Sa douceur et son éloquence persuasive, ainsi que celle d'Eustaise, décidèrent peu à peu les usurpateurs à se retirer, et le monastère recouvra ses possessions et sa tranquillité. Seulement, un des moines, emporté par un faux zèle, voulut employer la violence, malgré la défense d'Eustaise ; s'étant fait suivre de quelques frères, il engagea un combat, où il reçut une blessure dont il garda la trace toute sa vie, en signe de sa désobéissance.

Il semble que le départ de saint Colomban aurait dû déterminer Waldolène et Valery à exécuter leur projet. Cependant, si l'on en croit un auteur, Eustaise l'aurait retardé encore, en confiant à Valery le gouvernement de l'abbaye, durant le voyage qu'il fit à Bobbio pour tenter d'en ramener saint Colomban.

Mais la paix une fois rétablie dans le monastère, les deux Saints résolurent de donner carrière à leur zèle apostolique. Ils prêchèrent dans différentes provinces environ deux années, opérant partout de nombreuses conversions. Arrivés en Neustrie, ils demandèrent au roi Clotaire la permission de se fixer dans ses Etats. Ce prince, qui aimait et favorisait Luxeuil, les accueillit avec bienveillance, et leur permit de s'établir où ils voudraient. Ils se dirigèrent du côté d'Amiens.

Comme ils arrivaient à Gamaches (Walimago), un seigneur appelé Sigobard tenait, suivant l'usage du temps, des assises où il jugeait les gens de ses domaines. Il venait de condamner un homme à mort, et déjà la sentence s'exécutait. En voyant de loin le patient suspendu à la potence, Valery sent ses entrailles émues ; il court de toutes ses forces vers le lieu du supplice, mais il arrive trop tard : le condamné venait d'expirer. Les bourreaux mêmes défendent au Saint d'approcher et de toucher le cadavre ; lui, sans les écouter, coupe la corde, reçoit le mort dans ses bras, le dépose à terre ; puis, se couchant sur lui face contre face, il prie avec ferveur et répand d'abondantes larmes. Le Seigneur exauça le vœu d'une si ardente charité : à la grande stupéfaction de tous ceux qui étaient là, la vie rentre dans les membres du supplicié, et bientôt il se lève plein de force et de santé. Le miracle était évident : Valery supplie Sigobard de laisser libre celui qu'il vient de rendre à la vie. Mais le cruel seigneur refuse, et ordonne qu'on pende de nouveau le criminel. Alors Valery s'écrie : « Vous avez déjà exécuté votre sentence, et si cet homme vit encore, c'est par un miracle de la miséricorde divine. Vous ne me l'arracherez pas, ou vous me ferez mourir avec lui. Que si vous dédaignez de prêter l'oreille à un humble serviteur du Christ, souvenez-vous que le Dieu créateur ne méprise pas ceux qui l'invoquent, il nous exaucera parce que nous combattons pour ses lois ». Sigobard se laissa fléchir par ces prières, et fit grâce au coupable, qui vécut encore de longues années après. On montrait, jusque dans ces derniers temps, une chapelle élevée à Amiens, sur le lieu même où, d'après la tradition, ce miracle s'était opéré.

Une pieuse dame, nommée Bertille, offrit un asile aux deux Saints. Elle

reconnut bientôt dans Valery un homme privilégié du ciel. Dès lors elle ne le considérait plus qu'avec une sorte de vénération. Un jour, elle le pria en grâce de lui permettre de l'ensevelir, s'il mourait avant elle. Confus et étonné qu'on le jugeât digne du moindre honneur, le Saint éluda la demande en répondant : « C'est à Dieu d'agir en cela : qu'il fasse selon son bon plaisir ! » Il s'estimait au-dessous de toutes les créatures.

Cependant les deux Solitaires cherchaient le coin de terre où ils pourraient se fixer, pour vaquer à la contemplation. L'évêque d'Amiens, Berchond, avait coutume de se retirer dans un lieu désert, pour se soustraire aux bruits du monde : ce lieu, d'un sol riche et fertile, entouré de forêts, baigné d'un côté par la mer, de l'autre par la Somme, et couronné au fond par des rochers à pic, s'appelait Leuconaüs (Leuconay). Il conseilla à Valery d'aller s'y établir ; Valery céda au conseil de l'évêque. Retrouvant son Dieu dans la solitude, il s'adonna avec plus d'ardeur encore à la prière, au jeûne, et à tous les exercices de la pénitence. Son unique ambition était d'échapper à tous les regards, pour se perdre en Dieu. Mais déjà le bruit de sa sainteté s'était répandu au loin ; le miracle qu'il avait opéré devant tant de témoins avait révélé en lui ce qu'il eût tant désiré cacher. Bientôt une foule de disciples vinrent se mettre sous sa direction. Le désert de Leuconaüs changea tout à coup d'aspect : là où régnait naguères une profonde solitude, connue seulement d'un saint évêque, s'élevaient de nombreuses cellules et un temple ; là où les hurlements des bêtes fauves avaient seuls trouvé un écho, retentissaient jour et nuit les louanges du Seigneur. Tel fut le commencement de l'abbaye de Leuconaüs ou Saint-Valery, si célèbre dans l'Eglise. Fondée vers 613, c'est-à-dire trois ans après l'expulsion de saint Colomban, elle fut établie sous la règle de ce grand serviteur de Dieu.

Valery n'avait pu se refuser à recevoir les fidèles qui venaient se ranger autour de lui ; mais, prévoyant les distractions que lui occasionnerait inévitablement le soin d'une communauté, il songea à se créer une nouvelle retraite, une solitude au milieu de la solitude. Il se construisit donc une cellule à part, où il se tenait isolé, pendant que ses religieux vivaient en commun. Il n'en était pas moins le guide et comme l'âme de son monastère. Le roi Clotaire, dont la bienveillance avait suivi nos Saints, apprit avec joie la nouvelle de cette fondation, et se chargea de pourvoir à la subsistance des moines, en leur envoyant des vivres.

Valery ayant ainsi trouvé l'objet de ses vœux, s'appliqua avec un soin particulier à sa propre perfection. Il pouvait enfin se livrer sans obstacle à ce goût sublime de la contemplation, dont il était épris. Mais plus il s'efforçait de se cacher aux hommes, plus Dieu se plaisait à faire éclater sa sainteté. Il fut favorisé du don des miracles ; et, quelque soin qu'il prît de contenir, en quelque sorte, la vertu qui opérait en lui, il ne pouvait l'empêcher de se faire jour. De là lui venait une célébrité, importune à son humilité, mais à laquelle il ne lui était plus donné de se soustraire.

Un habitant des bords de l'Oise, nommé Blitmond, était affligé d'une faiblesse de membres si grande, qu'il ne pouvait se tenir debout. Il vint trouver Valery, sur le bruit de sa sainteté, et se recommanda à ses prières. Touché de son triste état, le pieux solitaire se mit en oraison, puis lui imposa les mains, en levant les yeux au ciel. Il toucha ensuite les membres malades, et partout où sa main passait, les plus vives douleurs se faisaient sentir. Mais en même temps la vie y renaissait avec la force ; bientôt Blitmond fut rendu à une parfaite santé. Les nombreux témoins de ce miracle

en rendirent hautement grâces à Dieu, et Blitmond lui-même ne crut pouvoir mieux en témoigner sa reconnaissance qu'en se rangeant parmi les disciples du Saint. Il se fixa à Leuconaüs, où Valery prit de lui un soin particulier, et profita si bien des leçons et des exemples de son maître, qu'il mérita de lui succéder dans la direction du monastère. L'Eglise l'honore comme saint.

Valery délivra un grand nombre de possédés du démon. Pour cette sorte de guérison, il avait, selon le conseil du divin Maître, recours au jeûne et à la prière, aussi était-il la terreur des esprits impurs, qui s'écriaient en sa présence : « Cet homme nous tourmente : Valery est notre ennemi ». Il fut aussi honoré du don de prophétie. Plus d'une fois, il réprimanda en public des fautes qui avaient été commises dans le secret ; il en résulta que, pour éviter cette humiliation, ses religieux s'empressaient de lui avouer ce qu'ils avaient de plus caché, convaincus que rien n'échappait à l'œil divinement éclairé de leur maître. C'est ainsi encore qu'un jour de Saint-Martin il reprit deux frères pour avoir bu avant la messe ; et, une autre fois, un autre homme qui avait commis la même faute, avant d'assister au sacrifice du dimanche, car dans les premiers siècles de l'Eglise on devait entendre la messe à jeun. Les coupables se jetèrent à ses genoux, demandèrent pardon, et promirent de se corriger. Une dame pieuse lui ayant envoyé des vivres par son fils, celui-ci succomba à une tentation de gourmandise, et cacha une partie de ce qu'il portait, pour le reprendre au retour. Le Saint lui dit : « Nous rendons grâces à Dieu des biens qu'il nous envoie par vos mains. Quant à vous, mon fils, prenez garde de manger du pain et de boire du flacon que vous avez cachés en venant ; car un serpent est caché dans ce vase, et ce pain est empoisonné ». L'enfant, épouvanté, retourna vers le lieu où ses provisions étaient enfouies, et reconnut la vérité de ce que le serviteur de Dieu lui avait dit. Il revint tremblant se jeter à ses pieds, et lui demander pardon de sa faute.

Si une foi ardente était nécessaire dans notre Saint pour opérer ces prodiges, elle ne l'était pas moins dans ceux qui en étaient les objets. Un jour, un homme, atteint à l'œil d'une pustule fort dangereuse, vint trouver Valery. Celui-ci se contenta de faire sur lui le signe de la croix, et lui ordonna de s'en retourner à l'ouvrage. Le malade hésitait à obéir, ne pouvant sans doute se persuader qu'une guérison miraculeuse se fît à si peu de frais. Valery, le voyant balancer, lui dit : « Vous doutez ! Eh bien ! retournez chez vous et refusez tout remède, même celui que votre femme vous présentera. Sinon, vous guérirez de cette infirmité, mais vous en porterez la marque toute votre vie ». Ce qui était prédit arriva. Cet homme à la foi chancelante reçut de la main de sa femme la potion qu'elle lui présentait, et s'appliqua encore d'autres remèdes, dans l'espoir de guérir son mal. Il échappa en effet à la mort ; mais il resta borgne toute sa vie. « On ne finirait pas », ajoute l'historien, « si on voulait raconter combien il guérit de malades en faisant sur eux le signe de la croix, ou en les frottant de sa salive ».

Le goût de la solitude n'éteignait point chez Valery le zèle apostolique. L'idolâtrie régnait encore dans quelques contrées des bords de l'Océan. Le Saint voyait avec une extrême douleur des populations entières adonnées à de grossières erreurs ; il s'appliqua à les en délivrer. A mi-chemin entre le monastère et la ville d'Eu, à Ouste-Marais, dépendance de Meneslies (canton d'Ault), non loin de la Bresle, se trouvait, près de cette rivière, un chêne énorme, sur lequel on avait tracé une foule d'images païennes, devenues un objet de culte pour les peuples circonvoisins. Passant un jour

par là, Valery se sent enflammé d'un saint zèle, et ordonne à un jeune moine qui l'accompagnait de renverser cet arbre. Le disciple, qui était chaque jour témoin des prodiges opérés par son maître, n'hésite pas un seul instant : il touche l'arbre du doigt, et aussitôt celui-ci tombe avec fracas, comme s'il eût été frappé de la foudre. Cet événement jette dans la stupeur les païens qui sont présents ; mais bientôt ils passent de la surprise à la fureur, et se précipitent, armés de haches et de bâtons, sur le Saint, en qui ils s'apprêtent à venger l'outrage fait à leurs divinités. Valery, sans s'émouvoir, dit : « Si c'est la volonté de Dieu que je meure, rien ne pourra leur résister ». Mais tout à coup une force invisible retient les bras de ces furieux, l'épouvante les saisit, et le Saint est sauvé. Profitant alors de la circonstance, il leur parle avec force de leur aveuglement, et les exhorte à quitter leurs idoles pour le vrai Dieu. Sa parole pénétra ces cœurs aveugles ; tous se convertirent, et plus tard, sur ces lieux mêmes, c'est-à-dire à Ponts, qui touche à Oust-Marais, une basilique s'éleva, sous l'invocation de saint Valery, au-dessus de la fontaine où la tradition porte que le Saint s'était lavé. Beaucoup de miracles s'y opérèrent dans la suite.

Un jeune enfant, nommé Ursin, proche parent de Mauronte, l'un des premiers dignitaires du palais, avait à la cuisse une blessure qui mettait sa vie en danger. Le père de cet enfant avait peu de foi à la vertu divine ; mais ses parents l'apportèrent à l'abbé de Leuconaüs, qui le délivra aussitôt de son infirmité. Un autre seigneur lui présenta également son fils, tourmenté d'un mal affreux et rebelle à tous les remèdes, le priant, s'il ne voulait le guérir, d'avoir au moins la bonté de l'ensevelir. Le Saint répondit : « Celui qui a tiré du tombeau Lazare mort depuis quatre jours, peut certainement rendre la santé à cet enfant ». Aussitôt il le touche, et le mourant reprend vie et force, et demande à manger. Audebert, c'était son nom, vécut longtemps après, et servit Dieu fidèlement.

Valery, du sein de sa solitude, répandait ainsi au loin la bonne odeur de Jésus-Christ. Apôtre zélé, il se portait tour à tour sur les différents points de la contrée, évangélisant les pauvres, tonnant contre les vices, semant partout la bonne doctrine : il se faisait ordinairement suivre d'un ou plusieurs disciples, qu'il exerçait ainsi au ministère de la parole. C'était le genre d'apostolat le plus usité alors, et le mieux approprié aux besoins de la société. Il fallait, pour convertir les populations grossières, adonnées aux plus stupides erreurs, des spectacles frappants ; et quoi de plus frappant que ces moines austères, enfoncés dans la solitude, ne vivant que d'herbes sauvages, priant jour et nuit, et ne sortant de leurs retraites que pour annoncer les oracles du ciel ? A travers leurs instincts grossiers, les barbares de cette époque sentaient qu'une puissance surhumaine agissait dans ces hommes extraordinaires. Ajoutons que presque toujours les missionnaires étaient favorisés du don de miracles ; en sorte que ceux qui avaient résisté à l'action de la parole s'inclinaient devant la force du prodige. Convenons cependant qu'il y avait encore des endurcis, comme Valery l'éprouva dans une circonstance que son biographe raconte en ces termes :

« Il revenait un jour de *Caldis* [1] au monastère, en compagnie de quelques-uns de ses disciples. La rigueur du froid l'obligea à demander asile à un prêtre qui logeait sur la route. Par hasard, le juge du lieu se trouvait là ; mais, au lieu d'accueillir avec les égards convenables le saint missionnaire qui leur demandait l'hospitalité, ces indignes personnages se laissèrent aller à des propos malhonnêtes et à d'obscènes plaisanteries. Valery leur fit de

1. Aujourd'hui *Cayeux*, village à quelque distance à l'ouest de Saint-Valery. (Mab., note, p. 86.)

sages remontrances sur l'inconvenance de ce procédé, et leur rappela le compte sévère que nous devons rendre un jour de toute parole oiseuse, à plus forte raison de tout discours licencieux. Cet avertissement ne toucha point ces libertins, qui n'en donnèrent que plus libre cours à la malice de leurs cœurs. Alors le Saint s'écria : « Je vous demandais un abri d'un moment contre les rigueurs du froid ; mais vos affreux discours m'obligent à me passer de ce soulagement ». Et il sortit en secouant la poudre de ses pieds. Aussitôt la Justice divine prit soin de venger l'injure faite à son serviteur. De ces deux misérables, l'un, le prêtre, perdit la vue, et l'autre fut affligé d'une horrible maladie. Ils reconnurent la main qui les frappait, et supplièrent le Saint de revenir sur ses pas et de rentrer pour se réchauffer ; mais il ne le voulut point. Le prêtre resta aveugle toute sa vie, et le juge périt misérablement du mal honteux qui l'avait atteint ».

Les Saints n'ont dû qu'à leurs éminentes vertus, l'empire dont ils jouissaient sur la nature. Or, sous ce point de vue, Valery peut être cité comme un modèle accompli. Toutes les vertus chrétiennes se rencontraient dans sa belle âme. Sa chasteté était si parfaite, que jamais une pensée impure ne le souilla. Chaque fois qu'il se mettait en prière, ou qu'il assistait au chœur, ou même qu'il prêchait à ses disciples, des larmes abondantes inondaient ses joues, tant sa dévotion était tendre ! Souvent, il passait la nuit entière en oraison ; souvent aussi, il se retirait dans l'épaisseur des bois ou dans le creux des rochers, ou s'enfermait dans sa cellule pour vaquer à la contemplation des choses saintes, et dérober aux regards des hommes les saintes extases dont le ciel l'honorait. Sa mortification était extraordinaire : il n'avait pour couche qu'une claie d'osier, pour vêtement qu'une grossière tunique surmontée d'une capuche ; il s'interdisait l'usage du lin. Il ne prenait de nourriture qu'une fois la semaine, le dimanche. Il n'usait ni de vin, ni de bière, ni d'aucune liqueur enivrante ; seulement, lorsque quelque étranger venait au monastère, il en buvait un peu par complaisance pour ses hôtes. Chaque jour il récitait deux offices complets : celui du monastère et celui de l'église de France ; le reste de son temps il l'employait à la prédication, à la lecture, à l'oraison ou au travail des mains. Ses journées ainsi remplies, il ne lui restait que peu d'instants pour le sommeil. Sa charité envers les pauvres n'était égalée que par sa confiance en Dieu. Plus d'une fois il se dépouilla de son propre vêtement, pour en revêtir quelque membre souffrant de Jésus-Christ ; et tant qu'il restait quelque chose au monastère, il donnait aux mendiants, sans s'inquiéter du lendemain. Et quand il s'élevait là-dessus quelque murmure parmi les religieux, il répondait doucement : « Mes enfants, tenez pour certain que celui qui donne de bon cœur son nécessaire à ceux qui le lui demandent, ne sera jamais abandonné de Dieu ». Ces paroles ne furent pas démenties ; une main inconnue venait toujours à point réparer les vides faits par la charité.

Les animaux eux-mêmes étaient l'objet de ses soins, nous dirions presque de sa tendresse. Il aimait, comme plus tard on a vu saint François d'Assise, à nourrir les petits oiseaux, qui venaient familièrement voltiger autour de lui, se poser sur ses épaules et manger dans sa main. Si par hasard un des frères approchait et épouvantait ces petites bêtes, il le faisait retirer en disant : « Laissez ces innocentes créatures manger en paix leur petit grain ».

La douceur semble avoir plus particulièrement caractérisé ce grand Saint. Toute sa vie est comme empreinte de cette admirable vertu : il n'a rien de cette sorte d'âpreté que le séjour de la solitude imprimait quelquefois aux moines de cette époque. Formé à une école où la rigidité formait le fonde-

ment de la règle, Valery n'en avait pris que l'huile de l'onction. Il demandait à la douceur ce que d'autres auraient cru devoir obtenir par la fermeté. Son historien atteste qu'il s'efforçait sans cesse d'atténuer la rigueur de la discipline, mais dans la mesure prescrite pour ne rien lui ôter de son nerf. Sa bonté à l'égard des jeunes gens surtout était extrême : bien que vivant sous la règle de saint Colomban, il n'appliquait que rarement les sévères punitions exigées par le *Pénitentiel*. Quand un moine avait encouru quelque peine corporelle, il le faisait venir, et lui disait avec douceur : « Voyez, mon fils, quel est le châtiment que vous venez de mériter. Rentrez en vous-même, rougissez de votre faute, et que pour cette fois votre honte soit votre unique punition ». Par ce moyen, ajoute le biographe, il ramenait les délinquants plus facilement et plus sûrement que par la sévérité.

Son aspect physique concordait, du reste, avec ce caractère de douceur et de bienveillance qui lui était propre. Une aimable sérénité brillait toujours sur son visage ; sa parole était grave et mesurée ; sa taille élevée, mais grêle ; il avait, ajoute l'historien, les yeux d'une beauté remarquable, et la physionomie gracieuse, malgré la pâleur et l'extrême maigreur de sa figure, causées par ses mortifications excessives. L'amour divin et l'énergie de sa volonté soutenaient si bien ses forces, que jamais il ne manqua à aucun des devoirs de sa charge. Quand il devait opérer la guérison de quelque maladie, ou révéler l'avenir ou quelque chose d'inconnu, ses joues s'enflammaient et son visage resplendissait d'un éclat particulier : signe évident de l'esprit surnaturel qui agissait en lui. Du reste, sa pureté était si grande, qu'il garda sa virginité sans tache jusqu'à sa mort.

C'est dans l'exercice de ces vertus que s'écoulait cette précieuse existence. Il y avait six ans, selon les uns, neuf ans, selon les autres, qu'il habitait Leuconaüs, quand le Seigneur jugea à propos de l'appeler à lui. Une révélation particulière l'avertit que sa mort était proche. Un jour de dimanche, comme il rentrait au monastère, en passant sur la hauteur de la butte du cap Hornu, où il se retirait souvent pour prier, il s'arrêta au pied d'un arbre, prit deux branches qu'il fixa en terre, et dit aux religieux qui l'accompagnaient : « C'est ici que vous m'ensevelirez, quand il aura plu au Seigneur de terminer ma carrière mortelle ». Une révélation divine lui avait sans doute appris que le saint évêque Berchond avait coutume de suspendre à cet arbre les reliques des Saints, lorsqu'il venait y prier. Dès ce moment, ses frères comprirent qu'il ne tarderait pas à les quitter. En effet, peu de temps après, un jour de dimanche encore, il rendit paisiblement son âme à Dieu, le 1er avril 619. On l'enterra au lieu qu'il avait désigné, et où l'on a érigé depuis une chapelle. Bientôt son tombeau devint célèbre par de nombreux miracles. On éleva plus tard une basilique en son honneur, sur l'emplacement même de l'arbre consacré aux idoles, qu'il avait miraculeusement renversé.

On lui a donné pour attribut des oiseaux qui volettent sur ses épaules ou qu'il réchauffe dans ses mains. Sa tête est rasée. La longue robe des Bénédictins descend en plis gracieux jusque sur ses pieds.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT VALERY.

Après sa mort, la communauté qu'il dirigeait, obligée de fuir devant d'injustes oppresseurs, se dispersa, et Leuconaüs redevint un aride désert. Alors Berchond, affligé que le corps du Saint ne fût plus entouré des honneurs qui lui étaient dus, forma le projet de le transporter dans sa cathédrale d'Amiens. Mais on essaya vainement de l'enlever de son tombeau : une puissance irrésistible paralysa tous les efforts ; on ne put venir à bout de le soulever de terre : le bienheureux

Valery témoignant par là qu'il voulait encore habiter après sa mort les lieux qu'il avait honorés par ses vertus.

Cependant, quelques années après, l'orage étant passé, Blitmond, autrefois miraculeusement guéri par le Saint, et retiré à Bobbio depuis la mort de son maître, demanda à l'abbé Attale la permission de revenir à Leuconaüs. Celui-ci résista longtemps. A la fin, averti par une vision que telle était la volonté du ciel, il permit à son disciple d'exécuter son projet. Blitmond revint donc à Leuconaüs vers l'an 627, et y vécut une année en simple ermite. Puis il obtint du roi Clotaire et de l'évêque d'Amiens la permission d'y construire un vaste monastère et une magnifique église, qui devint bientôt le but de nombreux pèlerinages. Héritier du zèle de son maître, il combattit et détruisit les restes du paganisme dans ces contrées, et mérita d'être le second abbé de Leuconaüs. On ignore combien de temps il dirigea ce monastère; mais ses vertus l'ont mis au rang des Saints, et une localité voisine a perpétué son nom. Ainsi, l'œuvre de notre Bienheureux ne périt point; pendant bien des siècles, son intercession et son souvenir enfantèrent des Saints à l'Eglise.

Le nom de Valery devint bientôt populaire; on a recueilli le souvenir de quelques-uns des nombreux miracles opérés à son tombeau. Une ville se forma même autour, qui prit le nom du Saint [1]. Vers l'an 980, Arnoul le Vieux, comte de Flandre, désireux d'avoir des corps saints, fit enlever violemment celui de saint Valery, que l'on déposa d'abord à Montreuil, puis à Sithiü. Mais le duc Hugues (plus tard roi de France) le fit rendre aux moines de Leuconaüs. C'est même depuis ce temps-là que le monastère de Leuconaüs prit le nom de Saint-Valery.

Peu après, Ingelramme, abbé de Saint-Riquier, composa des chants en l'honneur de notre Saint et de l'archevêque Ulframme. Un autre monastère du nom de Saint-Valery existait aussi en Auvergne. Un chroniqueur, antérieur au XIIe siècle, en écrivait : *Là repose le corps du saint confesseur, et les habitants du pays attribuent à sa présence d'être souvent délivrés des dangers.* Mais il est probable que ce monastère est celui où Valery entra dans la vie religieuse, ou simplement un monument élevé à sa mémoire; car il est certain que ses reliques n'y ont jamais été transférées.

En 1197, le roi Richard, instruit que des vaisseaux sortis d'Angleterre portaient des vivres à ses ennemis et les déposaient à Saint-Valery-sur-Somme, s'en vengea en mettant le feu à la ville, en dispersant les moines et en faisant transporter les reliques du Saint en Normandie, probablement dans la Bourgade qui, depuis, a pris le nom de Saint-Valery-en-Caux, entre Dieppe et Fécamp. Mais plus tard elles furent rapportées au monastère de Saint-Valery-sur-Somme, dévolu dans la suite à la congrégation de Saint-Maur, et s'y sont conservées jusque dans ces derniers temps.

Il paraît, du reste, probable que saint Valery a évangélisé le pays de Caux et tout le littoral de la Manche : telle est du moins la tradition [2].

Avant la Révolution de 1793, le corps de saint Valery était renfermé dans une châsse magnifique, de la forme et de la grandeur d'un tombeau. Cette châsse était entièrement recouverte d'une lame d'argent qui lui donnait une certaine valeur intrinsèque. C'était plus qu'il n'en fallait pour provoquer la cupidité et l'impiété des sacriléges révolutionnaires de cette lamentable époque. Aussi cette châsse fut-elle enlevée, et les reliques du Saint brûlées et réduites en cendres au milieu même du chœur de l'église.

Le pavé sur lequel s'est accompli cet acte de sauvage impiété en garde encore les traces et a été soigneusement conservé jusqu'à ce jour.

Toutefois, un ossement assez considérable, grâce à la piété courageuse d'une femme, a échappé à la destruction. Cette relique, la seule qui reste, avait été distraite du reste du corps et placée dans le soc du buste du corps de saint Valery, recouvert d'argent, comme était autrefois sa châsse, pour être honorée et vénérée dans la chapelle dédiée au Saint, et où il avait été inhumé. La place du tombeau est soigneusement marquée dans ladite chapelle.

La dévotion à saint Valery est toujours bien vive dans le pays. La chapelle, qui est hors des murs de la ville, reste ouverte tous les jours depuis le matin jusqu'au soir, et il est rare de n'y pas rencontrer des personnes en prière. On y vient en pèlerinage des pays voisins et autres plus éloignés. On aime à faire célébrer le saint Sacrifice de la messe sur le tombeau de notre Saint, et on y fait brûler un grand nombre de cierges.

Saint Valery est le patron de toute la ville. Sa fête se célèbre du rit de première classe, le 12 de décembre. Depuis le Concordat, la solennité en est renvoyée au troisième dimanche d'Avent, quand la fête ne tombe pas ce jour-là [3].

Saint Valery est mentionné dans le martyrologe romain (1er avril) et dans ceux d'Usuard et d'Adon. Trithemius, du Saussay, H. Menard, Bucelin, Molanus, Chatelain, etc., lui donnent unanimement place dans leurs calendriers. Les mariniers le considèrent comme leur patron. Près du monastère qui portait son nom, est une chapelle où il aimait à se retirer pendant sa vie, et où il fut

1. Saint-Valery-sur-Somme (Picardie).

2. Cf. *Eglises d'Yvetot*, par le savant abbé Cochet.

3. M. Colanaire, curé-doyen de Saint-Valery-sur-Somme, a bien voulu nous transmettre ces renseignements.

enseveli : c'est là que les marins vont se mettre sous sa protection, avant de s'embarquer. Guillaume le Conquérant, sur le point de partir pour l'Angleterre, fit porter hors de la chapelle et exposer au grand jour le corps du Saint, afin d'obtenir par son intercession un vent favorable. Le ciel exauça ses vœux au rapport de Guillaume de Malmesbury et de Matthieu de Paris.

Les Saints de Franche-Comté, Besançon, 1854 ; et notes locales.

SAINT HUGUES, ÉVÊQUE DE GRENOBLE

1053-1132. — Papes : Léon IX ; Grégoire VII ; Innocent II. — Rois de France : Henri Ier ; Louis VI, *le Gros*.

La sagesse qui vient d'en haut est avant tout chaste, amie de la paix, modérée, équitable, portée au bien, pleine de miséricorde et de fruits de bonnes œuvres. *Jacques*, III, 17.

Saint Hugues naquit en 1053, à Chateauneuf-d'Isère, à deux lieues de Valence. Son père, marié en secondes noces, eut de sa nouvelle épouse plusieurs enfants. Notre Saint fut du nombre, et devint une source de bénédictions pour lui et toute sa famille.

Pendant que sa mère le portait dans son sein, il lui sembla qu'au moment où elle le mettait au monde, saint Pierre accompagné de plusieurs autres saints, le prenait dans ses bras et l'élevait au ciel. Frappé de ce prodige, Odillon, père de l'enfant, résolut de donner les plus grands soins à son éducation.

Odillon était un brave officier qui avait passé sa jeunesse dans les camps et avait toujours su allier les devoirs du chrétien à ceux du soldat. Ses mœurs étaient pures, et sa piété surpassait celle de beaucoup de religieux, ses contemporains.

Plus tard, il quitta le monde et tous ses avantages matériels, pour aller finir ses jours à la Grande-Chartreuse, sous la conduite de saint Bruno. Il mourut là, âgé de 100 ans, entre les bras de son fils devenu évêque, entouré de bénédictions, muni du viatique, de tous les secours et de toutes les consolations que Dieu réserve à ses élus, dans ce moment suprême.

Retenue dans le monde par les soins qu'elle devait à ses autres enfants, la digne épouse d'Odillon y vécut comme si elle n'y fût pas, dans la pratique continuelle du jeûne, de la prière, de l'aumône et de toutes les vertus chrétiennes.

Elle eut aussi le bonheur d'être assistée par saint Hugues, à l'heure de la mort. Comme son digne époux, elle reçut de la main de son fils tous les sacrements qui préparent le chrétien au terrible passage de cette vie dans l'autre.

Né de parents aussi vertueux, Hugues ne tarda pas à se manifester et à répondre fidèlement aux desseins que Dieu avait sur lui. Dès ses plus tendres années, il avait la sagesse de l'âge mûr. Il fit ses études avec succès, au collége de Valence ; son goût pour les lettres et toutes les sciences divines et humaines était si grand, qu'il n'hésita point à quitter son pays pour aller se perfectionner dans les universités étrangères. Après quelques années il revint avec beaucoup d'expérience et de savoir, et sans avoir rien perdu de sa pureté et de sa foi.

Durant son éloignement, notre Saint n'eut pas seulement à supporter les douleurs de l'absence, il dut, faute d'argent, s'imposer beaucoup de privations qu'il n'osait, par modestie, découvrir à ses amis ; mais dans son admirable patience, il souffrait avec joie pour l'amour de Jésus-Christ qui a lui-même tant souffert pour les hommes.

Etant de retour à Valence, il y fut pourvu d'une prébende de chanoine en l'église cathédrale ; il s'y comporta si prudemment et avec tant d'édification, que le célèbre Hugues, d'abord évêque de Die, ensuite archevêque de Lyon, ayant été nommé légat en France par le pape Grégoire VII, le prit en affection, le fit son conseiller et le pria de partager avec lui les travaux de sa légation. Il suivit donc le légat à Lyon, et de là à Avignon, où, durant la célébration d'un Concile, des députés vinrent, de la part du clergé de Grenoble, le demander pour évêque (1080). Le légat consentit avec joie à leur demande, mais le Saint en fut épouvanté et saisi de douleur ; frémissant de tout son corps, il se mit à crier qu'il n'avait ni l'âge, ni la science, ni la vertu nécessaires pour une si grande charge, et qu'il ne souffrirait jamais qu'une dignité éminente comme l'épiscopat fût souillée par la consécration d'un sujet aussi indigne : sentiment d'humilité qu'il a conservé jusqu'à la fin de sa vie : car malgré ses miracles et sa très-sage administration, qui lui conciliaient le respect et l'admiration de tout le monde, il ne se regardait toujours que comme le plus incapable de tous les évêques, et fut toujours prêt à quitter l'épiscopat. Mais le légat qui, selon le témoignage d'Yves de Chartres, était un des plus grands hommes et des plus saints personnages de son temps, n'eut point d'égard à ses larmes ; ravi de voir que non-seulement il ne recherchait point les honneurs qui ne lui convenaient pas, mais qu'il refusait même ceux dont ses mérites le rendaient digne, et qui lui étaient offerts à l'âge de vingt-sept ans, il fit si bien par ses remontrances, qu'il apaisa ses craintes, triompha de son opiniâtreté et le décida enfin à accepter cette charge, trop pesante pour les plus forts, s'ils ne sont soutenus de Dieu ; mais qui ne l'est pas trop pour les plus faibles, lorsque son esprit les anime et que sa vertu les fortifie. Ainsi il lui conféra tous les Ordres jusqu'à la prêtrise, et lui persuada de venir avec lui à Rome, pour recevoir du Pape même la consécration épiscopale ; car Hugues n'eut eu garde de la recevoir des mains de Varmond, archevêque de Vienne et son métropolitain, qui passait publiquement pour simoniaque.

Pendant qu'il attendait à Rome le jour de son sacre, le démon commençait à le travailler par une tentation importune de blasphème sur la Providence, qui fut, jusqu'à sa dernière maladie, l'épreuve de sa vertu et le sujet de ses victoires. Dieu permit que cette tentation lui arrivât, afin que, comme il devait faire dans sa vie un grand nombre d'actions héroïques et de choses prodigieuses, qui lui attirèrent l'estime et les applaudissements d'une infinité de personnes de toutes sortes d'états et de conditions, il eût continuellement en lui-même, non pas un aiguillon de la chair, comme saint Paul, mais une peine, une croix spirituelle, qui l'avertît de ce qu'il était et le tînt dans la vue de son néant et un humble sentiment de sa bassesse. Mais ce qui est tout à fait surprenant, c'est que, durant un si long espace de temps, il fut tellement sur ses gardes, surveilla si fidèlement tous les mouvements de son cœur, que le démon ne put jamais obtenir de lui, je ne dis pas un consentement aux pensées de blasphème qu'il lui suggérait, mais une négligence même et une lâcheté à les repousser.

Cependant, ce grand homme se voyant attaqué par ce nouveau genre de peine, voulut se servir de cette occasion pour se dispenser du poids de la

charge pastorale qu'on lui allait imposer. Il en parla d'abord au légat Hugues, qui l'avait amené à Rome, et, lui ayant ouvert son cœur et ce qui s'y passait, il lui dit qu'il appréhendait que cette tentation ne lui fût venue en punition de ce qu'il avait trop facilement consenti à son élection : mais, qu'en tous cas, il ne devait pas se charger de la conduite d'un diocèse, parce que c'était une occupation suffisante pour lui de repousser les tentations dont il lui était impossible de se défaire. Le légat le consola et l'encouragea le mieux qu'il put ; mais afin de lui ôter tout sujet de peine, il lui conseilla de se découvrir entièrement au Pape, dans la disposition de se soumettre ensuite aveuglément à tout ce que Sa Sainteté en ordonnerait. Saint Hugues le fit avec beaucoup de sincérité et de franchise ; mais comme le Saint-Père était parfaitement éclairé, il pénétra aussi les desseins de Dieu sur son serviteur, et reconnut que, d'un côté, le démon ne lui avait suscité cette guerre que pour empêcher les grands services qu'il devait rendre à l'Eglise, et que, de l'autre, Dieu ne l'avait permise que pour l'affermir davantage et le rendre un plus digne instrument de ses volontés. Ainsi, l'ayant merveilleusement consolé et fortifié, il lui imposa les mains et le sacra évêque de Grenoble. La comtesse Mathilde, qui était alors très-puissante en Italie, et qui assistait généreusement le Saint-Siége en tous ses besoins, fournit tout ce qui était nécessaire pour la cérémonie de ce sacre, et présenta à ce nouvel évêque une crosse, ou bâton pastoral, avec le *Livre des Offices* de saint Ambroise et les psaumes accompagnés des *Commentaires* de saint Augustin. C'était un don précieux en ce temps-là que celui d'un psautier.

Saint Hugues, après sa consécration, partit de Rome avec la bénédiction du Pape, et se rendit au plus tôt à son diocèse ; mais il le trouva en un état déplorable et presque entièrement corrompu par l'usure, la simonie, la débauche, l'impureté, les concubinages, les mariages incestueux et sacriléges, et mille autres vices qui n'étaient pas moins communs parmi les prêtres et les clercs inférieurs que parmi les laïques, sans que, pour cela, ni les uns ni les autres s'abstinssent d'approcher des autels et de recevoir les saints Mystères, tant leur ignorance et leur aveuglement étaient grands. Les revenus de l'évêché avaient aussi été dissipés ou vendus à des laïques, par quelques-uns des prélats qui avaient occupé le siége ; de sorte qu'à peine restait-il à notre Saint de quoi subsister, parce qu'il ne voulait pas, comme plusieurs autres, profiter des grâces spirituelles et de la collation des Sacrements qu'il savait devoir se donner gratuitement. Il n'est pas possible de décrire ici ce qu'il fit dans ces commencements pour remédier à de si grands maux. Il employa tous les moyens que la prudence, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, le désir ardent de s'acquitter de son devoir et la lumière du Saint-Esprit lui purent suggérer. Il joignit à ses remontrances, aux foudres de la prédication et des menaces, à ses prières et à ses larmes, le jeûne, l'oraison, l'aumône et tout ce qui était capable d'attirer la grâce et la miséricorde de Dieu sur son peuple ; mais comme il reconnut, par une lumière céleste, que le fruit de ses travaux n'était pas encore mûr, et que le moment de l'entière rénovation de son diocèse n'était pas encore arrivé, il se retira, après deux ans d'efforts continuels dans le monastère de la Chaise-Dieu, de l'Ordre de Cluny, où il prit l'habit de saint Benoît (1084). Ce n'est pas qu'il voulût abandonner son diocèse ; mais considérant qu'il était encore jeune, et surtout se persuadant, par cette humilité qui l'a accompagné toute sa vie, qu'il avait une infinité d'imperfections à corriger, il crut qu'une retraite de quelque temps, dans ce monastère, lui servirait extrêmement

pour remplir plus dignement, dans la suite, tous les devoirs de sa charge. On vit en lui un modèle de toutes les perfections religieuses; et tout nouveau qu'il était, il n'y avait point d'exercices où il ne servît de modèle aux plus anciens. Mais le pape Grégoire VII, ayant appris sa retraite, lui envoya aussitôt un ordre exprès de retourner dans son diocèse et de reprendre le timon de son vaisseau, qu'il semblait avoir abandonné. Il obéit sans résistance, et quoiqu'il n'eût été qu'un an à la Chaise-Dieu, il en remporta tant d'onction et de ferveur, qu'il fit depuis beaucoup plus de bien à ses ouailles.

Environ trois ans après son retour à Grenoble (1086), saint Bruno, accompagné de six de ses amis, le vint trouver, dans le dessein de jeter les fondements de son Ordre dans quelque endroit retiré de son ressort. Le saint évêque le reçut avec beaucoup de joie, et lui accorda volontiers ce qu'il demandait ; quelque temps auparavant, Dieu lui avait fait voir en songe sept étoiles d'une grande splendeur, lesquelles, marchant devant lui, le conduisaient au désert de la Chartreuse, comme en un lieu où il trouverait un véritable repos. Il comprit facilement qu'elles signifiaient ces sept vénérables personnages qui s'adressaient à lui pour se retirer dans une solitude. Il ne se contenta pas de leur marquer un lieu propre à leur dessein ; il les y conduisit lui-même, et voulant profiter de leur conversation, dont il se sentait merveilleusement embaumé, il y revenait fort souvent et y demeurait autant que les obligations de sa charge le lui pouvaient permettre. Il était si humble avec eux, que la petitesse du lieu obligeant, dans les commencements, ces saints anachorètes à loger deux dans une même cellule, le compagnon de saint Hugues se plaignait de ce qu'au lieu de le traiter en inférieur, il agissait avec lui comme avec son maître et son supérieur. Les charmes de la contemplation le retenaient quelquefois si longtemps dans cette bénie solitude, que saint Bruno était obligé de l'avertir d'aller reprendre les soins de son troupeau.

Le saint Evêque voyait changer peu à peu la face de son diocèse, lorsque de nouveaux troubles vinrent l'assaillir et jeter mille embarras sur sa vie. Nous n'entrerons pas dans le récit des démêlés qu'il eut avec plusieurs seigneurs et qui abreuvèrent son existence d'amertume : il nous suffira de dire, pour édifier nos lecteurs et les porter à la patience et à la confiance en Dieu, qu'après trente-six ans de luttes, il put enfin jouir de quelque repos. Dégagé désormais du souci des affaires temporelles, il redoubla de zèle pour son salut et la sanctification de ses chers diocésains.

Son zèle et son amour pour la pauvreté et la pénitence, le portèrent jusqu'à vouloir vendre ses chevaux pour en donner l'argent aux pauvres et aller ensuite à pied prêcher, catéchiser et conférer les Sacrements par tout son diocèse. Mais saint Bruno l'en dissuada, parce que cette action pouvait passer pour une singularité, et parce que le diocèse de Grenoble étant tout rempli de montagnes et de rochers, il n'eût jamais pu résister à la fatigue de le parcourir et de le visiter à pied.

Il joignait aux travaux de l'épiscopat les plus grandes austérités du cloître, et ses jeûnes, ses veilles et ses autres mortifications étaient si grandes et si assidues, qu'elles lui causèrent bientôt une pesanteur d'estomac et une douleur de tête qui lui durèrent jusqu'à la mort. Sa table était ordinairement assaisonnée d'une sainte lecture, qu'il écoutait d'un esprit si attentif, que souvent il arrosait son pain de l'eau qui coulait de ses yeux. Il pleurait encore avec beaucoup de tendresse, lorsqu'il était au confessionnal ; et un vénérable chartreux, nommé Gautier, a déposé que, se confessant à lui avant

d'entrer en religion, le Saint avait versé sur lui tant de larmes, que ses cheveux, son visage et ses habits en avaient été tout mouillés. Pour les femmes, il ne les confessait point dans des lieux secrets ou obscurs, mais en des confessionnaux publics, et qui étaient en vue de tout le monde. Il était si retenu à les regarder, qu'après avoir occupé cinquante deux ans la chaire de Grenoble, à peine en connaissait-il une de vue. Ayant parlé à une dame qui s'était présentée à lui la gorge et le sein trop découverts, quelques-uns s'étonnaient de ce qu'il ne l'en avait pas reprise; il fut obligé de répondre qu'il ne s'en était pas aperçu. Et il disait à ce propos, qu'il ne savait pas comment celui qui ne retenait point ses yeux se pouvait garantir de mauvaises pensées, puisque *c'est par eux,* selon Jérémie, *que la mort entre dans notre cœur* [1].

Ce saint Prélat n'était pas moins soigneux de ne point prêter l'oreille aux murmures, parce qu'il suffit à un chacun, disait-il, de savoir ses propres péchés, pour les pleurer et en faire pénitence, sans se soucier de savoir ceux des autres, ce qui ne peut servir qu'à bleessr la conscience. Il était tellement dégagé des choses de la terre, qu'il ne prenait aucun plaisir à apprendre des nouvelles, ni à en raconter, et qu'il ne pouvait souffrir que les gens de sa maison, qui étaient presque tous ou clercs ou religieux, s'entretînssent de ces bagatelles. Il avai souvent des extases très-sublimes, dans lesquelles il goûtait, avec un plaisir ineffable, les douceurs infinies de la Divinité; et de là, il tirait une force merveilleuse pour souffrir les peines corporelles dont il fut si longtemps tourmenté. Il était l'homme du monde le plus droit et le plus véritable en paroles; un comte, appelé Guy, qui d'ailleurs était son ennemi et qu'il avait excommunié deux fois pour ses violences contre l'Eglise, fut contraint d'avouer qu'il ne croyait pas qu'un mensonge fût jamais sorti de sa bouche. Ses jugements étaient si désintéressés et si équitables, que personne n'en eût osé appeler; il n'y regardait ni le pauvre ni le riche, ni l'ami ni l'ennemi, mais seulement la justice de la cause; et quoiqu'il en ait terminé une infinité dans un si grand nombre d'années qu'il a gouverné son diocèse, il pouvait dire, avec le prophète Samuel, qu'il n'avait jamais reçu un seul présent, sachant que les présents aveuglent et corrompent les plus sages.

Mais, quoique toutes les vertus de ce grand Prélat fussent autant de charmes qui lui gagnaient l'amour de ceux qui avaient le bonheur de le fréquenter, néanmoins cette bonté naturelle, relevée par l'esprit de la charité, qui le faisait compatir à toutes les afflictions du prochain, était le plus puissant attrait pour lui concilier les cœurs. En effet, il était si charitable, qu'il se refusait tout à lui-même, pour avoir de quoi donner aux pauvres; il leur distribuait si libéralement tous les revenus de son église, qu'en une année de disette il vendit jusqu'à son anneau et son calice d'or pour secourir les mendiants de son diocèse. Il prenait un soin particulier d'accorder les différends; quand il n'en pouvait venir à bout par ses remontrances, il se jetait aux pieds des personnes intéressées, soit qu'il les trouvât en campagne, ou qu'il les rencontrât au milieu des rues, pour les décider à se raccommoder ensemble, et ne les quittait point qu'elles ne lui eussent enfin accordé sa demande. Grâce à sa vive sensibilité, il fut un prédicateur entraînant et pathétique. Sa prédication n'était pas délicate, mais vigoureuse; elle faisait une telle impression dans les âmes, que des personnes l'interrompaient pour confesser publiquement leurs crimes, et il n'était pas plus tôt descendu de chaire qu'il se rendait au tribunal de la pénitence, pour y ré-

1. Jérém., IX, 25.

concilier avec Dieu les pécheurs que ces exhortations avaient touchés. On ne peut assez parler de son humilité : quoiqu'il procurât des biens infinis à tous les Ordres de son diocèse, aux ecclésiastiques, aux religieux et aux laïques, néanmoins il ne chercha toute sa vie que l'occasion de se défaire de sa prélature, comme s'en jugeant très-indigne. Et, en effet, il fit pour cela de grandes instances auprès des papes Gélase II, Calixte II et Honoré II : il pria surtout ce dernier, prétextant sa vieillesse et ses maladies continuelles; mais ce Pape lui fit réponse qu'il l'aimait mieux vieux et malade, pour le bien de son peuple, que tout autre qui serait plus jeune et en pleine santé. Hugues n'en continua pas moins ses démarches : il alla lui-même à Rome pour faire agréer sa démission. Ce fut néanmoins encore sans succès, parce que le pape Honoré persista courageusement à lui refuser cette démission, qu'il croyait devoir être préjudiciable à son Eglise. C'est ce que fit aussi le pape Innocent II, son successeur.

Si la vigilance de saint Hugues fut si utile à l'Eglise de Grenoble, elle ne le fut pas moins à l'Eglise universelle. Il fut l'un de ceux qui, l'an 1112, dans le concile de Vienne, procurèrent le plus ardemment l'excommunication de l'empereur Henri IV, pour s'être saisi, par trahison, du pape Paschal et de tout le clergé de la sainte Eglise romaine. Et dans le schisme de Pierre Léon, qui voulait être reconnu pape en la place d'Innocent II, et qui se faisait appeler Anaclet II, il se trouva avec les autres prélats au concile du Puy, en Velay, et l'excommunia comme schismatique. Ce saint Evêque est d'autant plus louable en cela, qu'il était étroitement obligé à cet antipape et à son père qui l'avait favorisé en plusieurs rencontres ; mais, fidèle serviteur de Dieu, il renonça généreusement à tous ses intérêts en une affaire où il y allait de l'intérêt général de l'Eglise catholique, épouse de Jésus-Christ.

A cette occasion, la tentation de blasphème se dissipa entièrement, en sorte qu'il ne lui en demeura pas même le souvenir ; mais ses maladies s'augmentèrent si fort, qu'il ne lui resta plus de vigueur, ni même de mémoire que pour les choses spirituelles. Dans cet état, il agissait avec tant de douceur, qu'il ne demandait jamais rien à ceux qui le servaient, que par forme de supplication ; et, lorsqu'ils lui avaient rendu le service, il les en remerciait par ces paroles : « Mon frère, Dieu vous veuille récompenser de la charité que vous m'avez faite ». S'il se trouvait quelqu'un qui fît paraître du dégoût à faire ce qu'il demandait, ou qui se plaignît de lui, il se frappait la poitrine, et s'accusant comme s'il en eût été coupable, il demandait pénitence. Il récitait continuellement, tout languissant qu'il était, des psaumes, des litanies et des hymnes ; et on remarqua qu'en une nuit, il dit trois cents fois l'oraison dominicale. Les religieux qui l'assistaient craignaient que cette assiduité à prier ne l'incommodât ; mais il leur dit, avec son humilité ordinaire, que bien loin d'augmenter ses misères, elle en était un remède très-efficace. Souvent il pleurait amèrement et jetait de profonds soupirs ; et comme on lui demandait pourquoi il se lamentait si fort, puisqu'il n'avait jamais commis ni parjure, ni meurtre, ni adultère, ni aucun crime : « Qu'importe », répondit-il, « puisque la seule convoitise et la seule vanité sont capables de nous perdre sans la miséricorde de Dieu ! »

Comme l'évêque de Die, qui avait été doyen de son église, souhaitait de recevoir l'habit religieux de ses mains, il sauta joyeusement de son lit et fit cette cérémonie, après quoi il se prosterna le visage contre terre pour remercier la Bonté divine d'avoir inspiré ce dessein à son disciple. Un seigneur, nommé Guy, étant venu demander à genoux sa bénédiction, le Saint

le reprit sévèrement d'un impôt qu'il avait mis sur ses vassaux, et le menaça de la colère de Dieu s'il ne le levait. Ce seigneur reconnut que c'était Dieu qui lui avait révélé cette affaire, et lui promit de supprimer l'impôt dont il n'avait encore rien reçu.

Enfin, l'an 1132, le 1er avril, qui était le vendredi avant les Rameaux, il plut à Dieu de couronner son serviteur et de l'appeler à l'éternité bienheureuse. Il était âgé de quatre-vingts ans : il en avait passé cinquante-deux dans la prélature. On garda son corps sans sépulture jusqu'au mardi de la semaine suivante ; et, quoiqu'il eût été consumé de maladies, il n'exhala point de mauvaise odeur. Il fut inhumé par trois évêques en l'église de Notre-Dame, à Grenoble, où Dieu a rendu son sépulcre illustre par plusieurs miracles : le pape Innocent II fit le décret de sa canonisation à Pise, le 22 avril 1134, deux ans après son décès.

On représente saint Hugues confessant, parce qu'il rétablit dans son diocèse l'usage des Sacrements, qui n'étaient presque plus fréquentés, et qu'il s'adonnait lui-même avec beaucoup de zèle, de modestie et d'humilité au ministère de la confession.

Quelquefois on l'a représenté en costume de Chartreux, pour montrer que son plus grand bonheur était de partager la solitude de ces religieux, qu'il avait lui-même établis dans son diocèse.

On lui attribue aussi le cygne silencieux pour signifier son amour de la solitude et les instances qu'il fit auprès du Saint-Siége pour obtenir de quitter sa chaire et de se retirer dans l'abbaye de la Chaise-Dieu.

Puis on le montre encore examinant un plan de construction pour indiquer qu'il fut comme le fondateur de la Grande-Chartreuse.

Il y a un autre emblème par lequel on veut signifier à peu près la même chose. Saint Hugues voit tomber à ses pieds sept étoiles : ce sont les compagnons de saint Bruno qui viennent le supplier de les accueillir dans son diocèse.

On le voit encore représenté en groupe avec saint Bruno, saint Hugues de Lincoln et sainte Roseline, parce que, visitée à sa mort par les trois serviteurs de Dieu, cette bienheureuse les vit tous en habits de Chartreux.

Souvent on l'a montré aussi versant des larmes, pour marquer la douleur qu'il éprouvait de voir le triste état où son Eglise avait été réduite par l'incurie de son prédécesseur et pour rappeler la piété si tendre avec laquelle il vaquait à tous les exercices de son saint ministère.

Saint Hugues était grand et bien fait, mais d'une timidité extraordinaire. Il est spécialement honoré à Grenoble, sa ville épiscopale, et à la Grande-Chartreuse, dont il est considéré comme le fondateur, avec saint Bruno.

RELIQUES DE SAINT HUGUES. — SES HISTORIENS.

Il nous reste peu de chose des reliques de saint Hugues; la main des hommes, encore plus que celle du temps, a tout détruit. Au XVIe siècle, quand Grenoble fut prise par le baron des Adrets, à la tête de ses Huguenots, toutes les églises furent livrées au pillage; on descendit sur la place publique le corps du saint Prélat qui était conservé dans une châsse d'argent, et on le brûla.

Saint Hugues n'a laissé aucun ouvrage, soit que tous ses momens fussent remplis par les travaux de son ministère, soit qu'accablé toute sa vie d'infirmités, il lui fût impossible de se livrer à des études assidues. Nous n'avons de son épiscopat que trois cartulaires ou recueils de chartes qu'il fit rédiger sans doute pour éviter à ses successeurs l'embarras où il s'était trouvé. Déposés aux archives nationales pendant la Révolution, ces cartulaires ont été restitués à l'évêché de Grenoble. Du reste, la Bibliothèque de cette ville en possède deux copies. Nous disions dans notre dernière édition : « On devrait publier ces précieux documents et tous ceux de ce

genre, afin, si l'on peut employer ce langage, d'*assurer l'histoire contre l'incendie;* car quelle perte irréparable n'est-ce pas quand une seule copie ou de rares copies existent, et qu'un sinistre s'abat justement sur le lieu qui leur sert de dépôt, comme naguère à Bordeaux ? » Aujourd'hui nous apprenons que ces cartulaires ont été publiés par M. Jules Marion, in-4°, 1869.

Des lieux qui ont vu naître saint Hugues à Châteauneuf, il ne reste sur une éminence dominant le bois, que les ruines d'un vieux château appelé encore aujourd'hui *Château de saint Hugues.* Au-dessous de ces ruines, du côté de l'Isère est une fontaine à laquelle on attribue des propriétés miraculeuses; on l'appelle aussi fontaine de saint Hugues.

Sa vie a été composée sur l'ordre du pape Innocent II, par le R. P. Jacques Guigues, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse. Outre ce document original, outre Baronius et les autres histoires générales, on peut utilement consulter M. Nadal, *hagiologie de Valence*, et surtout M. Albert du Buys qui a traité le sujet ex-professo.

Ce Guigues était uni par les liens d'une sainte amitié au grand Bernard de Clairvaux. Celui-ci ayant pris le chemin de la Chartreuse pour y aller visiter ses amis de la montagne, ne manqua pas de présenter en passant à Grenoble, ses hommages à saint Hugues. Or, quelle ne fut pas la pieuse surprise du vénérable abbé, quand il vit un prélat couronné de cheveux blancs, dont la renommée publiait partout la vertu, se prosterner à ses pieds et lui demander sa bénédiction? Jamais sans doute acte d'humilité ne fut mieux apprécié que par un aussi illustre visiteur : depuis, ajoute l'historien de saint Bernard, ces deux enfants de lumière ne furent qu'un cœur et qu'une âme. Mais pour en revenir à Guigues, historien de notre Saint, son travail est remarquable surtout au point de vue de la piété et de l'ascétisme.

Les Bollandistes ont reproduit la vie originale écrite par le vénérable Guigues.

SAINT MÉLITON, ÉVÊQUE DE SARDES,

APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE (IIe siècle).

Saint Méliton, l'un des principaux défenseurs de la foi chrétienne au IIe siècle de l'Eglise, était évêque de Sardes, ville de Lydie, dans l'Asie-Mineure, du temps de l'empereur Marc-Aurèle.

Il était reconnu publiquement pour un prophète parmi les chrétiens, comme l'a déclaré Tertullien, qui, écrivant alors contre l'Eglise, faisait connaître que telle était l'opinion des catholiques et se contentait de louer la beauté de son talent, l'élévation de son esprit, sans parler de la sainteté de ses mœurs, de la pureté de sa doctrine.

Les principaux ouvrages de saint Méliton sont : 1° Un catalogue des écritures canoniques; 2° deux livres sur la question de la Pâque; 3° son apologie en faveur des chrétiens, qu'il adressa vers l'an 170 à Marc-Aurèle. Ces écrits, et un grand nombre d'autres, dont on peut voir la liste dans saint Jérôme, dans Eusèbe, etc., sont perdus. Nous ne parlons pas du livre intitulé *le Trépas de la Vierge*, qu'on lui a faussement attribué, et que le pape Gélase a rangé parmi les apocryphes.

Il paraît être mort en paix dans son église, l'an 175.

SAINT BEREHOND[1], ÉVÊQUE D'AMIENS (VIIe siècle).

Saint Berehond, évêque d'Amiens, succéda, vers l'an 611, à saint Salve selon les uns, à Déodat selon les autres. On ne sait rien de sa naissance, ni de sa famille. L'histoire de son épiscopat se borne aux relations qu'il entretint avec saint Valery, moine de Luxeuil et fondateur de l'abbaye de Leuconaüs, en Picardie.

Il favorisa la donation que Clotaire II fit à Valery de la terre de Leuconaüs et prêta plus tard son concours à saint Blitmond, pour relever de ses ruines l'oratoire primitif et en faire un monastère régulier.

Saint Berehond évangélisa le Vimeu qui restait obstinément attaché à certaines coutumes païennes et spécialement au culte des arbres. Un de ces arbres sacrés s'élevait près de l'ermitage de saint Valery et attirait les hommages superstitieux des visiteurs. Berehond suspendit à cet arbre des reliques qu'il avait coutume de porter sur lui et put ainsi, sans brusquer des habitudes invétérées, leur donner une consécration chrétienne.

1. Berchundus.

C'est au pied de cet arbre que saint Valery fut enterré en l'an 622. Trois ans après, les religieux de Leuconaüs ayant été dispersés par la guerre, Berehond voulut transférer à sa cathédrale les restes vénérés de saint Valery : mais tous les efforts restèrent impuissants, on ne put exhumer le corps ni même le soulever. Il était réservé à saint Blitmond d'en faire la pierre angulaire du monastère qu'il devait reconstruire.

On ne connaît pas l'époque précise de la mort de saint Berehond. L'auteur anonyme de la Vie de saint Valery l'a fixée à l'an 627, Lamotte, à l'an 640, et de Court à l'an 644.

L'auteur des mémoires pour servir à l'histoire de saint Acheul conjecture que le tombeau de Berehond est l'un des cinq qui ont été découverts en 1697, dans l'ancienne catacombe de Faustinien, église de Saint-Acheul, où tous les évêques ses prédécesseurs avaient été inhumés.

La qualification de Saint est donnée à Berehond par l'auteur de la *Vie de saint Valery*, qui vivait au XIe siècle, par les litanies du diocèse que nous trouvons dans nos manuscrits liturgiques des XIe et XIIe siècles, et par plusieurs catalogues des évêques d'Amiens.

L'église d'Amiens ne célèbre plus sa fête. On suppose que saint Berehond est l'un des six évêques qui sont sculptés au portail Saint-Firmin de la cathédrale d'Amiens. On voyait son portrait imaginaire à la chapelle de l'évêché.

Hagiographie du diocèse d'Amiens.

SAINT LEUÇON, ÉVÊQUE DE TROYES (656).

On n'a que peu de détails sur la vie de saint Leuçon. Elu évêque de Troyes vers 651, il fut, durant cinq années, le Pasteur zélé et vigilant du troupeau qu'il avait en garde.

Saint Leuçon peut être considéré comme le restaurateur de l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains [1]. Sans toucher aux priviléges de ce monastère, il y introduisit une régularité plus parfaite et plus conforme au véritable esprit de la religion. Plusieurs femmes, perdues de mœurs, ayant été converties, dans le cours de ses prédications, par la force de sa parole et la vertu de ses exemples, il leur ouvrit les portes de cette maison sainte où elles purent, à l'abri des séductions du monde, se livrer entièrement au service de Dieu.

Saint Leuçon mourut le 1er avril 656, et fut inhumé dans l'église de Notre-Dame-aux-Nonnains, qu'il avait dédiée lui-même et dans laquelle il a été depuis honoré d'un culte spécial, sous les noms glorieux de Père, de Docteur et de Patron.

SAINT VINEBAULT, BERGER EN CHAMPAGNE (VIIe siècle).

Il existe, dans l'église de Villeneuve, au diocèse de Châlons-sur-Marne, un pèlerinage très-célèbre, celui de saint Vinebault, pour obtenir la guérison de la fièvre. On vient en foule, surtout de la Brie, le dimanche du Bon-Pasteur ; on y compte jusqu'à quinze cents personnes.

On remarque dans l'église une infinité d'*ex-voto*, en reconnaissance des guérisons qu'on a obtenues. Malgré le refroidissement de la foi, les peuples conservent une grande confiance dans l'intercession des Saints, et cette confiance n'est pas trompée.

Voici, en abrégé, la légende populaire de saint Vinebault.

Vinebault habitait sur le territoire de Villeneuve-la-Lionne, et gardait les bœufs. Comme il désirait beaucoup s'instruire, il allait à l'école de la Ferté-Gaucher, qui est à une distance de deux lieues. Un jour, pendant son absence, ses bœufs commirent quelques dégâts dans les champs du Vézier. Les habitants appelèrent à grands cris Vinebault pour qu'il vînt surveiller ses bœufs. Vinebault entend leur voix et dit à son maître :

1. Ce monastère occupait l'emplacement de la préfecture actuelle de l'Aube. La date de l'origine de l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains, dit M. l'abbé Coffinet, dans l'*Annuaire du Clergé* pour 1841, se perd dans la nuit des temps. Dès le principe, il existait sur son emplacement une réunion de vestales chargées d'entretenir le feu sacré d'un temple païen. Elles étaient très-nombreuses, et avaient à leur tête une princesse de sang royal qui possédait de grands biens dans la ville de Tricasses. De vieilles chroniques racontent qu'elles furent les premières à embrasser l'Evangile, lorsque saint Savinien vint prêcher la foi dans notre pays, et que, depuis ce moment, elles se livrèrent ensemble aux exercices de la vie religieuse.

« Les gens du Vézier m'appellent ; laissez-moi partir ».

Son maître lui répond : « Mais je n'entends rien. Au surplus il y a une trop grande distance d'ici au Vézier pour pouvoir entendre la voix des habitants ». Vinebault ajoute : « Vous allez voir que je ne me trompe pas ».

En même temps il posa son pied sur le sien ; le maître alors entend comme lui et le laisse aller. Mais quand Vinebault arrive sur le territoire du Vézier, les habitants, furieux contre lui, le saisissent et le fouettent rudement avec du genièvre. Il supporte ce mauvais traitement sans se plaindre ; seulement il déclare qu'il ne croîtrait jamais du genièvre sur le territoire des Grands-Bayeux, du Vézier et de Villeneuve-la-Lionne.

En effet, depuis cette époque, on ne peut y en trouver un seul pied, tandis qu'il y en a en abondance dans tous les pays circonvoisins.

On raconte encore un autre trait remarquable de Vinebault. Il descendait la côte de Villeneuve-la-Lionne pour mener ses bœufs boire à la rivière. Il rencontre une femme qui rapportait de l'eau de la rivière, et, voulant l'éprouver, il lui demande d'en donner à ses bœufs ; mais elle lui répond qu'elle n'était pas allée la chercher si loin pour la donner à ses bestiaux, et qu'il pouvait bien les conduire lui-même jusqu'à la rivière, où ils en auraient tant qu'ils voudraient. Vinebault ne dit rien, et continue son chemin. Il rencontre à mi-côte une autre femme, et lui fait la même demande ; plus complaisante que la première, elle donne de l'eau aux bœufs. Alors Vinebault pique sa baguette dans la terre, et dit à cette femme : « Vous n'irez plus chercher de l'eau plus loin, car voici une source ici ». Effectivement il jaillit à l'instant une eau abondante, très-saine, et qui a encore la vertu de guérir la fièvre. Mais saint Vinebault veut qu'on respecte cette fontaine.

Dans la grande révolution de 1793, où l'on profanait tout, on voulut y laver des linges d'enfants, et aussitôt la fontaine tarit. Elle reparut plus tard, quand on ne se permit plus de la souiller. Dernièrement encore, il y a deux ans, on se hasarda d'y faire la lessive, et elle tarit de nouveau. Alors on fit défendre d'y laver des linges, et l'eau revint. Maintenant on a construit un lavoir plus bas, et l'eau est toujours très-abondante.

Vinebault termina une vie de bonnes œuvres et de pénitence par une mort précieuse devant Dieu. Il fut enterré à Villeneuve-la-Lionne. Son tombeau devint célèbre par les miracles qui s'y opéraient. On construisit une chapelle sur sa tombe, et on y mit la statue du Saint : on n'en ferme jamais la porte pour y laisser entrer tous ceux qui le désirent. Quand on veut la fermer, le lendemain elle se trouve ouverte. On essaya plusieurs fois de transférer la statue du Saint dans l'église ; mais quelques jours après, elle était dans le bas de la vallée, de sorte qu'on fut obligé de la laisser dans la chapelle qui est dans le cimetière.

Beautés de la Champagne.

SAINT JEAN IV, ÉVÊQUE DE NAPLES (853).

Jean était né à la campagne et dans la plus extrême pauvreté. Cela n'empêcha pas Dieu d'aller le chercher si bas pour l'élever bien haut, et d'une manière assez singulière pour qu'elle mérite d'être rapportée. Devenu savant par charité, il embrassa, pour vivre, la profession d'écrivain public : c'était un vrai calligraphe que notre *Jean l'Ecrivain ;* aussi la besogne abonda-t-elle bientôt dans son échoppe. Mais, comme il était aussi saint que savant, sa vertu fit bientôt plus de bruit que son talent. L'Eglise, qui a toujours recherché le mérite où qu'il se trouve, voulut enrôler Jean parmi ses ministres, et il était diacre lorsque le gouverneur de Naples, homme querelleur s'il en fut jamais, vint à se brouiller avec l'évêque de la ville, nommé Tibère. Ce gouverneur, qui se nommait *Bon,* nom qui jurait avec son caractère, fit jeter dans un cachot l'évêque qui avait eu le malheur de lui déplaire et l'accabla de toutes sortes de misères. Il ne s'en tint pas là : il voulut le faire remplacer, convoqua les électeurs et leur présenta son candidat officiel. Ce candidat, qui se trouva être Jean, réunit tous les votes. Mais aux yeux de notre Saint, cette élection était on ne peut plus anticanonique : aussi alla-t-il se cacher. Le gouverneur le fit rechercher et amener devant lui : « Pourquoi ne souscrivez-vous pas au choix qu'on a fait de vous pour le siége de Naples ? » — « Parce que celui qui l'occupait vit encore ». — « Qu'à cela ne tienne. Je vais le faire égorger ».

Jean se trouvait donc placé entre l'alternative d'occasionner, par son refus, la mort de son pasteur qu'il aimait et vénérait, ou de transgresser une loi de la discipline : de part et d'autre, c'é-

tait un précipice. Dans lequel tomber? La loi naturelle lui commandait de tout faire pour sauver la vie à un enfant de Dieu. Il demanda la permission d'en aller conférer avec Tibère dans sa prison : ce qui lui fut accordé. Tibère, qui savait combien Jean était dépourvu de toute ambition, lui conseilla d'accepter en attendant. Dix-huit mois après, le gouverneur Bon mourut; mais son successeur immédiat ne voulut pas encore accorder aux prières de Jean l'élargissement de Tibère : Dieu permit qu'il sortit de ce monde six mois après son installation, et le nouveau gouverneur n'eut rien de plus pressé que de rendre le père à son fils. Mais une longue et dure captivité avait épuisé les forces de Tibère : il ne revit la lumière que pour lui fermer ses yeux. L'avant-veille de sa mort, il convoqua le clergé et le peuple, se fit asseoir sur le trône épiscopal, et là, fit l'éloge de Jean, qui avait été la consolation de sa captivité. Il recommanda de le reconnaître pour évêque et pria tout le monde d'attester au souverain Pontife qu'il n'était point un usurpateur. En effet, le pape Grégoire IV, à qui l'affaire fut déférée, n'y trouva, après informations, rien à redire et fit même venir Jean à Rome, où il le consacra de ses propres mains (842).

Dix ans après, la veille de Pâques de l'an 853, il mourait plein de mérites, et pendant que son âme prenait le chemin du ciel, son corps fut porté en grande pompe dans l'église de Saint-Janvier, escorté par les néophytes, baptisés de la veille et encore vêtus de leur robe blanche.

On dit que saint Paulin de Nole vint signifier à Jean d'avoir à quitter notre pauvre monde, et c'est pour cela qu'on célèbre sa fête le 22 juin, jour de celle de saint Paulin, bien qu'il soit mort le 1er avril.

Acta Sanctorum, traduction nouvelle.

SAINTE MARCELLE, VIERGE D'AUVERGNE (xe siècle).

On ignore l'époque précise de la naissance et de la mort de sainte Marcelle; mais on sait qu'elle naquit à Chauriat, dans l'ancien archiprêtré de Billom, sur la fin du IXe siècle. Ses parents étaient cultivateurs, et c'est à elle qu'ils confiaient la garde de leurs troupeaux. Un jour que, filant sa quenouille, elle faisait paître ses chèvres sur le versant d'une colline située près du lieu qu'habitaient ses parents, elle s'endormit en murmurant les dernières paroles d'une prière qu'elle avait adressée à la Sainte Vierge, pour la conjurer d'éloigner de tous ceux qui lui étaient chers les atteintes d'une fièvre pernicieuse qui désolait alors la contrée. Pendant son sommeil, le fuseau qu'elle tenait à la main lui échappa et s'arrêta dans une des fissures du rocher sur lequel elle reposait; l'ayant repris à son réveil, elle vit, avec étonnement, jaillir, à l'instant même, de cette fissure une source d'eau vive qui, par la suite, eut la vertu de guérir de la fièvre ceux qui en étaient atteints.

Ce miracle, opéré par sa prière, inspira à la jeune Vierge l'idée de se consacrer entièrement au service de Dieu; elle se sépara donc complétement du monde pour vivre dans la solitude, où elle s'occupa d'oraisons et s'imposa toutes sortes de privations, voulant, suivant l'expression d'un ancien chroniqueur, faire de son corps un reliquaire de virginité; c'est pour cela que l'Eglise l'honore comme Vierge, et l'on pense, quoique l'histoire ne nous apprenne rien de certain à cet égard, qu'elle a été martyrisée.

Dans l'acte de fondation du monastère des bénédictins de Chauriat, dressé au mois de décembre de l'année 976, il est fait mention de la donation de trois églises dédiées à saint Pierre, à Notre-Dame *et à sainte Marcelle*, et l'on conserve dans l'église paroissiale actuelle de cette commune la châsse où sont renfermés les ossements de sainte Marcelle, dont on célèbre la fête le lundi de Pâques.

Saints et Saintes d'Auvergne.

LE BIENHEUREUX GÉRARD, RELIGIEUX CAMALDULE (1367).

Le bienheureux Gérard naquit en 1280. Il devait le jour à de pieux paysans. Dès l'âge de neuf ans, il prit l'habit religieux dans le monastère de Sainte-Croix, près de Sasso-Ferrato. Ayant été

élevé au sacerdoce, il s'appliqua avec ardeur à acquérir la perfection monastique. Les supérieurs lui confièrent l'administration d'une paroisse où il donna de nombreux exemples de zèle et de charité. Poursuivi par des envieux, il fut obligé d'en sortir, et il en desservit successivement deux autres. Il revint ensuite dans la première, où sa sainteté se manifesta par plusieurs miracles. Ce serviteur de Dieu multiplia le pain pour nourrir les pauvres d'une ville voisine de sa résidence, et mit en fuite, par ses prières, les ennemis qui assiégeaient cette ville. Il mourut le 18 novembre 1367; et il est honoré le 1er avril dans l'Ordre des Camaldules.

Histoire de l'Ordre des Camaldules.

LA BIENHEUREUSE CATHERINE THOMAS,

RELIGIEUSE AUGUSTINE (1574).

Cette Bienheureuse naquit à Valdemuza, petit village de l'île Majorque, le 13 avril 1533. Orpheline de bonne heure, elle fut élevée par un oncle maternel qui se conduisit de la manière la plus odieuse à son égard, l'accablant de travail et de mauvais traitements. Chargée de la garde des troupeaux, elle trouvait le temps et les moyens de se livrer à son attrait pour la piété : ses mains élevèrent, sous un olivier, un autel rustique où elle déposait des fleurs et ses prières. Son oncle voulut un jour s'assurer par lui-même de la manière dont elle s'acquittait de ses fonctions de bergère : il la trouva à genoux sous l'olivier et tellement absorbée dans la contemplation, que la jeune fille ne s'aperçut pas de sa présence. Cet homme brutal la frappe cruellement d'une verge qu'il tenait à la main et l'accable de reproches : sans se troubler, Catherine le conduit vers les troupeaux et le convainc par ses propres yeux qu'ils sont dans le meilleur état. A partir de ce moment, on tourna sa dévotion en ridicule, on la traita d'hypocrite, on alla jusqu'à lui défendre de fréquenter l'église et les sacrements. Autorisés par leur maître, les domestiques se permettaient de la censurer et même de la maltraiter : mais, toujours calme, toujours d'une angélique patience, elle redoublait de soumission envers les uns, de prévenance envers les autres.

Enfin, à seize ans elle quitta la maison de son oncle et entra chez les Chanoinesses régulières de Saint-Augustin, à Palma. Bientôt ces religieuses connurent le trésor qu'elles possédaient et témoignèrent à Catherine toute l'affection, toute l'estime qu'elle leur inspirait. Cependant, comme si Notre-Seigneur n'eût pas voulu que sa servante oubliât ses peines d'autrefois, il permit qu'une sœur s'emportât, un jour, jusqu'à lui dire qu'elle serait toujours à charge à la communauté : les infirmités, en effet, étaient venues visiter Catherine de bonne heure. Loin de témoigner la moindre peine d'un pareil reproche, la sainte religieuse remercia sa compagne et lui promit de faire des efforts pour se rendre plus utile à l'avenir.

Sa réputation de sainteté se répandit au loin, et l'on vit souvent des personnes très-respectables venir la consulter. Ses compagnes, pénétrées d'admiration pour ses vertus, l'élurent supérieure de leur maison; mais Catherine fit tant d'instances auprès de l'évêque diocésain, que celui-ci donna ordre d'élire une autre abbesse.

Quoique d'un âge peu avancé, cette âme privilégiée soupirait après un monde meilleur. Dieu exauça ses vœux et l'appela à lui le 5 avril 1574. Elle avait quarante et un ans.

Plusieurs miracles ayant prouvé sa sainteté, Pie VI l'inscrivit au nombre des Bienheureuses en 1792.

Diverses hagiographies modernes.

IIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint FRANÇOIS DE PAULE, instituteur de l'Ordre des Minimes, illustre par ses vertus et ses miracles, et mis au nombre des Saints par Léon X. 1507. — A Césarée, en Palestine, la naissance au ciel de saint Amphien, martyr, qui, dans la persécution de Galère-Maximien, ayant repris le président Urbain, qui sacrifiait aux idoles, fut d'abord déchiré à coups de lanières, eut ensuite les pieds enveloppés d'un linge trempé d'huile auquel on mit le feu [1], fut ainsi entouré de flammes qui le firent souffrir horriblement, puis enfin plongé dans la mer, et, passant au travers du feu et de l'eau, parvint dans le séjour du rafraîchissement. 305. — Au même lieu, le martyre de sainte Théodosie, vierge tyrienne, qui, dans la même persécution, ayant salué publiquement les saints confesseurs debout devant le tribunal, et, les ayant prié de se souvenir d'elle, lorsqu'ils seraient devant le Seigneur, fut arrêtée par les soldats et conduite devant le président Urbain, eut, par son ordre, les côtés et les mamelles déchirées jusqu'aux parties intérieures du corps, et fut enfin jetée à la mer [2]. 307. — A Lyon, saint Nicet ou Nizier, évêque de cette ville, illustre par sa vie et par ses miracles. 573. — A Côme, saint ABONDE, évêque et confesseur. 468. — A Langres, saint URBAIN, évêque. 375. — En Palestine, le décès de sainte MARIE, égyptienne, qui est nommée la Pécheresse. Ve s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Dijon, sainte Léodegaria, sœur de saint Urbain de Langres, et abbesse de la maison des religieuses, que ce prélat ajouta à l'église Saint-Jean, fondée par saint Bénigne et rebâtie par lui. IVe s. — A Bruges, sainte Fare, vierge, honorée à Meaux, et nommée au martyrologe romain le 7 décembre [3]. — A Amilly, en Brie, sainte Floberde, vierge. VIIIe s. — A Marseille, la translation de saint Lazare, laquelle se célèbre le vendredi après le quatrième dimanche de Carême. — A Lyon, saint NIZIER, archevêque de cette ville. 573. — Au Mans, la fête de saint LONGIS. 653. — Au même lieu, sainte NOFLETTE ou AGNEFLETTE. 638. — A Baume, en Bourgogne, le bienheureux Drogon qui avait fait le noviciat de la vie religieuse au monastère de Fleury-sur-Loire. Drogon avait été homme du monde ; mais plus tard on put lui commander, par exemple, de conduire par la bride les bêtes de somme qui, dans les voyages, portaient les bagages de ses frères. Deuxième moitié du Xe s. — A Villeneuve-la-Lionne, au diocèse de Châlons, pèlerinage de saint Vinebault. VIIe s.

1. Ce supplice se rapprochait de celui que les anciens appelaient *Tunica molesta*. Cette tunique, enduite et tissée de matières inflammables (Sénèque, épître 14), s'appliquait aux membres des patients, puis on y mettait le feu. Juvénal en parle dans sa satyre huitième, *ausi quod liceat tunica punire molesta*. — Saint Amphien, qui subit cet horrible supplice, n'avait pas vingt ans. Né en Lycie, il était venu faire ses études à Beyrouth ; puis, après avoir tenté inutilement de convertir ses parents, il regagna la Palestine et se fixa à Césarée, dans la compagnie de quelques saints prêtres. Eusèbe de Césarée devait être son historien oculaire (286-305).

2. Théodosie, née à Tyr, en Phénicie, n'avait que dix-huit ans lorsque le gouverneur Urbain, monstre à face humaine, digne valet d'un maître qui avait nom Maximien, lui infligea les douloureuses tortures que décrit le martyrologe. Sa mémoire est très-célèbre en Orient : elle ne l'a guère été moins en Occident. Ses reliques furent apportées à Constantinople et de là à Venise. Les Orientaux et les Russes célèbrent encore aujourd'hui cette première translation le 19 mai : au XVe siècle, les Vénitiens lui avaient consacré une fête et un office particuliers. Montier-en-Der, en Champagne, Liége et Bologne ont prétendu posséder des fragments de ces mêmes reliques.

Le gouverneur Urbain, dont le nom est par deux fois stygmatisé aujourd'hui dans le martyrologe romain, subit dès ce monde le châtiment de ses bestiales fureurs contre les chrétiens : il se porta par ailleurs à de tels excès que son zèle contre les chrétiens ne put lui faire trouver grâce aux yeux de Galère ; celui-ci le dépouilla de ses dignités et de ses biens, le déclara *infâme* et lui fit enfin abattre la tête.

3. Voir sa vie au 7 décembre.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Basiliens. — En Palestine, le décès de sainte Marie, égyptienne.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Alexandrie, saint Polycarpe et ses compagnons, martyrs, durant la persécution de Maximien. — En Afrique, les saints Amphien, Victor, et quatorze autres martyrs.— En Palestine, saint Zozime[1]. — A Rome, sainte Muse, vierge. Une vision de la Mère de Dieu lui révéla le jour de sa mort. VIe s. — Chez les Grecs, saint Tite le Thaumaturge, prêtre. Vers le IXe s. — En Ecosse, sainte Ebbe, abbesse de Coldingham et ses compagnes, martyres. Les Danois ayant envahi l'Ecosse, sainte Ebbe craignit moins pour sa vie que pour sa chasteté et celle de ses religieuses : elle se coupa le nez et la lèvre supérieure : toutes ses filles eurent le courage de l'imiter : les barbares reculèrent d'horreur, mais ils mirent le feu au monastère dont toutes les habitantes furent brûlées vives. IXe s. — A Chelmsford, dans le comté de Sussex, en Angleterre, martyre du vénérable Jean Paine, prêtre, du séminaire anglais de Douai. Le vénérable Jean fut une des nombreuses victimes que l'humeur soupçonneuse et farouche de la reine Elisabeth faisait traîner à l'échafaud sous prétexte de trahison, mais en vérité par haine pour la religion catholique. XVIe s.

SAINTE MARIE L'ÉGYPTIENNE, PÉNITENTE

421. — Pape : Saint Boniface Ier. — Empereur : Théodose II, *le jeune.*

> La conversion de Marie l'Egyptienne est un exemple frappant de l'heureuse influence que les saintes images peuvent exercer sur nous et de la puissance qu'elles ont pour élever vers le ciel ceux qui les regardent avec dévotion.
> Mme de Broglie, *Vertus chrétiennes*, t. II, p. 87.

Il y a des Saints cachés que Dieu ne découvrira qu'au grand jour de son jugement; mais il y en a dont il fait connaître la sainteté dès ce monde, pour servir d'exemple à son Eglise, et pour réveiller la négligence des fidèles. Sainte Marie l'Egyptienne est de ce nombre; sa pénitence fut inconnue à tous les hommes pendant sa vie; mais il la manifesta à sa mort par une voie extraordinaire qu'il est à propos de décrire, et qui nous fera entrer dans le détail de ses actions.

Zozime, religieux d'une éminente vertu, après avoir vécu longtemps dans un monastère de Palestine, passa, par une inspiration de Dieu, dans un autre, bâti sur le bord du Jourdain. C'était la coutume que, tous les ans, le premier dimanche de Carême, les religieux, après avoir participé aux divins Mystères, et pris un peu de réfection, sortissent et se retirassent seuls à seuls dans la vaste étendue des déserts, pour s'y appliquer plus parfaitement à la pénitence et à la méditation des souffrances de Notre-Seigneur; ils ne revenaient au monastère que pour le dimanche des Rameaux. Ce saint homme faisait ainsi, d'année en année, ces religieuses retraites, et pénétrait dans la solitude le plus avant que le temps le lui pouvait permettre. Une fois, qu'il s'était éloigné de vingt journées de toute habitation des hommes, comme il faisait son oraison à l'heure de Sexte, c'est-à-dire à midi, il aperçut de loin l'apparence d'un corps humain qui marchait devant lui. D'abord, il appréhenda que ce ne fût un spectre, et se munit du signe de la

1. Voir au 4 avril.

croix; mais, considérant plus attentivement ce qu'il voyait, il reconnut que c'était véritablement une personne, dont le corps, néanmoins, était tout noir et tout brûlé des ardeurs du soleil, et les cheveux, qui tombaient seulement jusqu'aux épaules, étaient blancs comme de la laine.

Il eut un grand désir de lui parler et de connaître qui elle était; mais comme il vit qu'elle s'enfuyait, et qu'elle s'allait cacher dans le plus épais des forêts, il la poursuivit avec ardeur et lui cria : « Pourquoi me fuyez-vous, serviteur de Dieu (il ne savait pas encore que ce fût une femme)? attendez, je vous prie, ce vieillard et ce pécheur, et ne dédaignez pas de lui parler pour l'amour de celui qui vous a fait entreprendre une si rigoureuse pénitence ». A cette parole, elle s'arrêta, et lui répondit : « Abbé Zozime, pardonnez-moi, je suis une femme pécheresse à qui la pudeur ne permet pas d'approcher de vous sans être couverte; c'est pourquoi, si vous me voulez parler, bénissez-moi, et me jetez votre manteau pour me couvrir, et me mettre en état de jouir de votre conversation ». Zozime, fort étonné de s'entendre nommer par une personne qui ne l'avait jamais vu, reconnut qu'elle avait l'esprit de Dieu; et désirant d'autant plus d'être informé de sa vie, il lui jeta son manteau. Cette femme s'en étant enveloppée, lui dit en pleurant : « Père Zozime, que voulez-vous de cette pécheresse que vous poursuivez de la sorte? » — « Je vous demande », dit-il, « votre bénédiction ». — « Mais il est bien plus à propos », répondit-elle, « que vous me la donniez vous-même, vous qui êtes prêtre depuis tant d'années, et qui avez si souvent approché des saints autels ». Ce discours surprit encore plus le saint vieillard, et en même temps le fortifia dans la pensée que cette rencontre était assurément un coup de la main de Dieu; c'est pourquoi il ne fit point de difficulté de lui répliquer, les larmes aux yeux : « J'avoue que j'ai l'avantage sur vous par le caractère de la prêtrise; mais vous me devancez en mérites devant Dieu, puisqu'il vous a découvert qui je suis, et qu'il m'a caché qui vous êtes; je vous prie donc de me vouloir consoler par votre bénédiction ». La Sainte dit : « Béni soit le Seigneur du ciel et de la terre, qui a un si grand soin du salut des âmes! » Zozime répondit : *Amen.* Ensuite elle se retira un peu à l'écart, et se tourna vers l'Orient pour y faire sa prière, pendant laquelle elle parut élevée de terre de plus d'une coudée. Zozime en fut effrayé, et il lui revint en pensée que ce pourrait être un fantôme. Mais, l'oraison achevée, elle lui dit : « Que craignez-vous, Zozime? je ne suis pas un esprit, mais une simple femme faite de poussière et de cendres ». Ce discours le rassura, et, après avoir béni Dieu, il s'informa qui elle était, comment elle avait vécu, et pourquoi elle faisait une si austère pénitence. La Sainte lui répondit en ces termes :

« Je suis native d'Egypte, et, dès l'âge de douze ans, fuyant les corrections de mes parents, je quittai leur maison, et me rendis à Alexandrie, où je m'abandonnai à toute sorte de libertinage, sans crainte de Dieu, ni honte des hommes. Je perdis la pudeur que les personnes de mon sexe portent sur le front, et que la nature leur a donnée pour servir de bride à leur légèreté; et je passai plus de dix-sept ans dans les désordres de l'impureté, sans prétendre à d'autre récompense de mes crimes que les plaisirs que j'y trouvais. Enfin, je tombai dans un si grand dérèglement, que, voyant un jour à Alexandrie plusieurs personnes qui s'embarquaient pour aller à Jérusalem solenniser la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, il me prit fantaisie de m'embarquer avec elles, dans le dessein d'engager dans le crime ceux que je pourrais gagner, et de les obliger, par ce moyen, à payer les frais de mon voyage; si bien que plusieurs se perdirent par mes artifices; et main-

tenant même que je le raconte, et que j'y pense souvent, je tremble de frayeur, et je m'étonne que la mer ne m'ait point abîmée dans ses flots, ou que la terre ne m'ait point ensevelie dans son sein, pour me précipiter toute vive dans les enfers. Arrivée à Jérusalem, je multipliai encore mes crimes, et fus plus débauchée dans cette ville sainte que je ne l'avais été à Alexandrie. Enfin, le jour de l'Exaltation de la sainte Croix étant arrivé, et chacun allant à l'église pour voir et révérer ce bois adorable, instrument de notre salut, je voulus aussi me glisser parmi la foule, et entrer en l'église avec le reste du monde; mais lorsque j'approchais de la porte, il m'était impossible de passer plus avant, parce qu'une force secrète m'empêchait d'y entrer. Après avoir fait en vain tous mes efforts à plusieurs reprises, je commençai à penser d'où pouvait venir que, tout le monde entrant si aisément dans l'église, j'étais la seule à qui l'entrée en fût interdite; et, sur cette pensée, mon âme fut éclairée d'une divine lumière qui, dessillant mes yeux, me fit voir qu'en cet abominable état où j'étais réduite, je ne méritais pas d'entrer en ce saint temple de Dieu. Ce sentiment me donna un grand regret de mes péchés; je commençai à battre ma poitrine, et à pleurer à chaudes larmes; et, ayant aperçu une image de la très-glorieuse Vierge Marie, je me tournai vers elle, et lui dis en soupirant : « Glorieuse Vierge, qui avez porté un Dieu fait homme, et qui l'avez donné au monde, je ne suis pas digne de vous regarder, et moins encore d'être regardée de vous; car vous avez toujours été très-pure et très-chaste, et moi je ne suis qu'un égoût d'impureté. Mais puisque Dieu s'est fait homme pour sauver les pécheurs, n'abandonnez pas, ô Vierge sainte, celle qui est seule, sans aide et sans autre recours ni asile que le vôtre; permettez que j'entre dans l'église pour voir l'Arbre salutaire de notre rédemption; et je vous promets de ne jamais plus souiller mon corps des plaisirs sensuels, et qu'en voyant la sainte Croix, je renoncerai à toutes les choses du monde, et suivrai à l'avenir le chemin du salut que vous me montrerez ». Après cette prière, j'entrai sans difficulté dans l'église, où je vis la sainte Croix, qui était publiquement exposée; mais je la regardai avec beaucoup d'appréhension, en considérant l'énormité de mes offenses. Ayant achevé mes dévotions, je retournai à l'image de la sainte Vierge, devant laquelle j'avais auparavant fait ma prière, et lui dis : « Il est temps, ô très-sainte Vierge, que j'accomplisse la promesse que je vous ai faite; enseignez-moi l'endroit où il vous plaît que je demeure, et ce que je dois faire ». J'entendis une voix qui me dit : « Si tu passes le Jourdain, tu y trouveras du repos ». Croyant que cette parole s'adressait à moi, je suppliai de nouveau Notre-Dame de me prendre sous sa protection, et je m'en allai vers le Jourdain avec trois petits pains. J'arrivai ce même jour au bord du fleuve, ayant arrosé le chemin de mes larmes; je me lavai le visage et les pieds dans cette eau sanctifiée par le baptême de mon Sauveur; et, après m'être confessée, je reçus les divins Mystères qui donnent la vie, dans un monastère de Saint-Jean-Baptiste qui n'était pas loin de là; j'entrai ensuite bien avant dans le désert, espérant toujours en la miséricorde de ce Seigneur qui appelle les pécheurs et qui sauve ceux qui se convertissent parfaitement à lui, et j'y suis demeurée jusqu'à présent pour satisfaire, par la pénitence, aux désordres de ma première vie ».

Après que la sainte Pécheresse eut fait ce récit à Zozime, il lui demanda combien il y avait d'années qu'elle était dans ce désert, et quelles tentations elle y avait éprouvées. Elle lui répondit qu'il y avait quarante-sept ans qu'elle y était, et que les combats que les démons lui avaient livrés étaient si terribles, que le seul souvenir qu'elle en avait la faisait encore frémir;

qu'elle leur avait opposé la prière, les larmes, les gémissements, les veilles continuelles; qu'elle se prosternait sans cesse la face contre terre pour implorer le secours du ciel. Elle avouait que ce n'était que par une assistance particulière de la sainte Vierge, qui était sa caution auprès de son Fils, et vers l'image de laquelle elle s'était souvent tournée en esprit, qu'elle avait persévéré dans l'exercice de sa pénitence; que cependant ces tentations n'avaient duré que dix-sept ans; après quoi elle avait joui jusqu'alors, c'est-à-dire l'espace de trente ans, d'une paix profonde, et reçu de Dieu de très-grandes grâces, par l'intercession de la même Vierge, sa protectrice.

Zozime, ravi de ces miracles, ne pouvait assez adorer l'excès de la miséricorde de Dieu. Mais, éclaircissant toutes choses, il lui demanda encore comment elle avait vécu, et de quoi elle s'était vêtue durant tant d'années. Elle lui dit qu'après avoir mangé ses trois pains, elle avait été dix-sept ans à ne manger que des herbes et des racines sauvages; et que, pour des habits, elle n'en avait point eu d'autres que ceux qu'elle avait apportés au désert, qui s'étaient usés et pourris avec le temps : ce qui l'avait fait infiniment souffrir du froid, du chaud et de la faim. Mais, après cette longue épreuve, Dieu l'avait si puissamment sustentée de sa parole, et couverte de la robe de l'innocence, qu'elle n'avait plus eu besoin ni de nourriture, ni de vêtement : « parce que l'homme ne vit pas du pain seul, mais qu'il vit aussi de toute parole qui procède de la bouche de Dieu ». Le saint vieillard s'étonnait de ce qu'elle citait la sainte Ecriture : elle lui avoua qu'elle ne l'avait jamais ni lue, ni entendue, mais que Notre-Seigneur lui en avait donné par lui-même quelque connaissance.

Ensuite elle pria instamment Zozime de ne rien découvrir, pendant qu'elle vivrait, de ce qu'il avait vu et entendu, et lui dit que l'année suivante il ne sortît point de son monastère, selon sa coutume, au commencement du Carême; mais que le soir du jeudi saint il lui fît la grâce de lui apporter la sainte Eucharistie au bord du Jourdain, où elle se trouverait, et de la venir communier. Enfin, après s'être recommandée à ses prières, avoir reçu sa bénédiction, et l'avoir averti de dire à son abbé, nommé Jean, de veiller sur sa communauté, parce qu'il s'y passait des choses dignes de correction, elle se sépara de lui, se réservant, pour un temps, le manteau qu'il lui avait prêté. Zozime baisa la terre qu'elle avait foulée de ses pieds; et, tout baigné de larmes et rempli des sentiments d'une véritable dévotion, il reprit le chemin de son monastère.

L'année d'après il ne manqua pas d'exécuter ce que la sainte Pénitente lui avait prescrit : il ne sortit point avec les autres religieux au commencement du Carême; mais le jeudi de la semaine sainte, ayant mis secrètement la sainte Hostie dans un calice, il s'en alla le soir vers le Jourdain, portant sur lui le pain de vie, et cet adorable instrument de notre salut : ce qui n'était pas extraordinaire en ce temps-là, où l'on permettait aux fidèles de le porter dans leurs maisons. N'y trouvant pas d'abord celle qu'il cherchait, il fut agité de diverses craintes; et surtout il était en peine comment lui ou elle pourrait passer la rivière: mais un moment après il l'aperçut de l'autre côté, et vit qu'ayant fait le signe de la croix sur l'eau, elle la passait à pied sec. Ce prodige le surprit si fort que, tout hors de lui-même, il se voulut prosterner à ses pieds; mais elle lui cria qu'il ne le fît pas, parce qu'il était prêtre, et qu'il portait un Dieu entre ses mains. A son arrivée, ils firent ensemble la prière, et la Sainte communia, des mains de Zozime, avec une dévotion et une abondance de larmes qui ne se peut exprimer. Ensuite, élevant les yeux et la voix vers le ciel, elle dit ces pa-

roles du vieillard Siméon : « Laissez maintenant, Seigneur, aller votre servante en paix, suivant la promesse que vous lui en avez faite : parce que mes yeux ont eu le bonheur de voir votre salut ».

Zozime avait aussi apporté un petit panier de figues, de dattes et de lentilles; il la pria de le recevoir de sa main. Elle prit trois lentilles et les porta à sa bouche; mais elle le remercia du reste, lui disant que la grâce du Saint-Esprit était suffisante pour empêcher la mort de l'âme. Cependant elle lui demanda une nouvelle grâce, c'était de revenir l'année d'après au lieu où il l'avait vue la première fois, l'assurant qu'il aurait encore la consolation de l'y voir : ce qu'elle n'eut pas de peine à obtenir. Ils se séparèrent ensuite, s'étant mutuellement promis de prier l'un pour l'autre, comme aussi pour l'Eglise, pour l'empire et pour tous les pécheurs. La Sainte repassa le Jourdain comme elle l'avait passé, marchant légèrement sur les eaux comme sur la terre ferme, et l'homme de Dieu rentra dans son monastère.

Le Carême de l'autre année étant venu, il en sortit selon la coutume, et se rendit en vingt jours au lieu de leur première entrevue. N'apercevant de nul côté aucun mouvement, il en conçut beaucoup d'inquiétudes ; et adressant la parole à Dieu, il lui dit, les yeux baignés de larmes : « Découvrez-moi, je vous prie, Seigneur, ce trésor incomparable que vous avez caché dans ce désert : faites-moi voir ce prodige de pénitence que le monde n'a pas été digne de posséder ». Disant cela, il s'avança un peu plus, et vit, à la faveur d'un rayon de lumière, son saint corps privé de la vie, et couché sur la terre dans une posture fort modeste ; il lui baisa les pieds, chanta pour elle les psaumes et les suffrages que l'on dit ordinairement pour les morts, et arrosa la terre de ses pleurs. Il était en peine s'il la devait enterrer. Mais, sa peine fut aussitôt levée par ces paroles qu'il trouva tracées sur le sable : « Abbé Zozime, enterrez le corps de la pauvre Marie ; rendez à la terre ce qui lui appartient, et priez pour moi. Je suis décédée la nuit même du vendredi saint, après avoir reçu le divin aliment de la sainte Eucharistie ». Par là, ce saint vieillard fut instruit de trois choses : premièrement, du nom de cette sainte Pénitente dont il était extrêmement en peine, et qu'il avait oublié de lui demander; secondement, du temps de son décès qui était arrivé six ou sept heures après qu'elle eût reçu la sainte communion. Ici, nous voyons deux grands miracles : le premier, qu'en si peu de temps elle eût fait un chemin de vingt jours ; le second, que son corps soit demeuré un an entier sans corruption, et sans que les bêtes sauvages eussent osé y toucher. Enfin, il apprit que Dieu voulait qu'il lui donnât la sépulture en cette solitude. Un lion lui servit de ministre en cet office de charité : il creusa la terre avec ses ongles, et fit une fosse capable de contenir un corps humain ; et, après que Zozime y eut mis ces saintes dépouilles, il la vint recouvrir. Toute la succession de cette femme incomparable consistait dans le pauvre manteau que le saint Abbé lui avait jeté ; il en hérita comme d'un grand trésor, et le remporta à son monastère, non plus comme un meuble qui fût à lui, mais comme une précieuse relique. Il raconta aux religieux les merveilles qu'il avait vues, merveilles qui parurent d'autant plus croyables, que Jean, supérieur de cette maison, y découvrit les désordres dont la Sainte l'avait fait avertir.

Depuis, son corps a été trouvé et ses ossements distribués à diverses églises. Le pape Hormisdas, qui fut élu l'an 513, en donna quelques-uns à saint Eleuthère, évêque de Tournai. Un abbé de Calabre en apporta, l'an 1059, la plus grande partie en son abbaye, d'où le chef a été transféré à Naples. Les villes de Crémone en Italie, d'Anvers en Flandre, et de Munich

en Bavière prétendent aussi en posséder quelques-unes. L'année de sa mort n'est pas certaine. Les continuateurs de Bollandus tiennent que ce fut en 421 ; leurs raisons sont fort probables. Pour le jour, il y a aussi diversité d'opinions : les Latins, mettant ce décès au premier d'avril, et les Grecs au neuvième. Nous avons suivi le Matyrologe romain, qui le met au second du même mois. Il paraît qu'elle a vécu 78 ans, à savoir : 12 ans chez ses parents, 17 ans dans le désordre et 48 ans dans la pénitence.

Pour saint Zozime, il vécut 100 ans dans une grande sainteté qui a toujours été reconnue, tant dans l'Eglise grecque que dans l'Eglise latine. Crémone possédait sa tête.

La légende de sainte Marie l'Egyptienne a été très-populaire au moyen âge : aussi la trouve-t-on encore aujourd'hui écrite sur les vitraux des cathédrales de Bourges et d'Auxerre. Un chapiteau très-curieux qui se trouve au Musée de Toulouse reproduit aussi deux scènes de sa vie.

Sainte Marie l'Egyptienne est la patronne des Repenties. — Les détails de son existence sont assez saillants pour qu'il soit facile de deviner comment elle a été représentée. — Il y a une de ses reliques à Mailly (Somme).

Voir *Monuments inédits de l'apostolat de Marie-Madeleine*, etc., par M. l'abbé Faillon, édités par Migne ; *Monographie de la cathédrale de Bourges*, par les Pères Cahier et Martin, les *Pères du désert*, les *Acta*, etc.

SAINT NIZIER, ARCHEVÊQUE DE LYON

513-573. — Papes : Symmaque ; Jean III. — Rois des Francs : les fils de Clovis.

> Il n'est point de moyen plus assuré de salut que la miséricorde. Le Sauveur a dit : Bienheureux les miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde. *Matth.* v, 7.

C'est une conduite assez ordinaire de la divine Providence de faire connaître d'avance, par des signes, ceux qu'elle a principalement choisis pour être les princes de son peuple. Elle a tenu cette conduite à l'égard de saint Nizier. Il était fils d'un riche sénateur, appelé Florentin, et d'une femme fort pieuse nommée Artémie. Son père avait résolu d'embrasser l'état ecclésiastique, et même d'accepter l'évêché de Genève, si sa femme y consentait, lorsqu'elle aurait mis au monde son troisième enfant ; mais Artémie ayant eu révélation qu'elle portait elle-même un évêque dans son sein, ils jugèrent que cela serait suffisant pour la bénédiction et la gloire de leur maison : Florentin renonça donc à l'*épiscopat*. Ils s'apliquèrent l'un et l'autre avec beaucoup de soin à l'éducation de celui que Dieu avait élu pour gouverner son peuple. Ils lui firent sucer la piété avec le lait, et lui donnèrent ensuite de bons précepteurs pour le former aux sciences nécessaires à un ecclésiastique. Nizier, parfaitement docile, y fit en peu de temps beaucoup de progrès, et se rendit capable des premières charges de l'Eglise. Il se contenta néanmoins, durant plusieurs années, des degrés inférieurs, attendant avec humilité que Dieu lui fît connaître que sa volonté était qu'il montât plus haut.

Ayant perdu son père au commencement de sa cléricature, il vécut pai-

siblement avec sa mère. Peu de temps après, il lui vint au visage un charbon, ou pustule pestilenticlle ; elle grossit, s'enflamma à vue d'œil, et le réduisit à une telle extrémité, que l'on désespérait entièrement de sa vie. Sa mère, qui avait une grande dévotion à saint Martin, l'invoqua avec beaucoup de ferveur en cette nécessité ; et cependant, comme son fils ne parlait point depuis deux jours, elle ne laissa pas de préparer les choses nécessaires à ses funérailles. Mais le saint Evêque apparut au malade, et, faisant le signe de la croix sur son mal, il le guérit si parfaitement, qu'il se leva à l'heure même, sans avoir d'autre reste de ce charbon qu'une cicatrice qui lui demeura toute sa vie pour marque d'un si grand miracle. Il était si ennemi de l'oisiveté, qu'il joignait le travail manuel, parmi les serviteurs et les autres officiers de sa maison, à l'étude de l'Ecriture sainte et à l'exercice de l'oraison. A l'âge de trente ans, il fut ordonné prêtre par saint Agricole, évêque de Châlons ; mais il ne laissa pas pour cela de travailler manuellement, afin de pratiquer le conseil de l'Apôtre et d'avoir toujours moyen, selon son avis, de venir en aide à ceux qui souffraient quelque nécessité. Il prenait un soin particulier de l'instruction de la jeunesse, et tâchait que tous les enfants de ses proches et de ses domestiques apprissent de bonne heure à servir Dieu, à lire et à chanter. Saint Grégoire, depuis évêque de Tours, et qui était fils d'une de ses nièces, se fait gloire d'avoir été de ce nombre. Il raconte aussi de son saint oncle, qu'il avait surtout un grand soin de conserver la chasteté ; lorsque saint Grégoire n'avait encore que huit ans, saint Nizier, lui ayant commandé de se coucher près de lui, s'enveloppa tout le corps de sa tunique, de manière qu'il ne le pouvait toucher, afin d'éviter, par cette précaution, tout ce qui eût pu flatter les sentiments déréglés de la sensualité. Quoiqu'il fût déjà dans un âge si mûr, et honoré de la prêtrise, il portait néanmoins un tel respect à sa mère, qu'il ne lui obéissait pas moins ponctuellement qu'eût pu faire le dernier de ses domestiques.

C'est par la pratique de ces vertus, que le saint prêtre Nizier se disposa à l'épiscopat. Voici comment il y fut élevé. Saint Serdot, archevêque de Lyon, son oncle, étant venu à Paris vers le roi Childebert, y tomba malade et y mourut. Pendant sa maladie, le roi, qui connaissait son grand mérite, l'honora d'une visite, et lui témoigna beaucoup d'affection. Le saint Prélat, dont la charité pour son peuple ne pouvait se terminer avec sa vie, prit cette occasion pour supplier Sa Majesté de trouver bon que le prêtre Nizier, son neveu, fût son successeur, l'assurant que c'était un homme de bien et très-chaste, et en qui il n'y avait rien à désirer de toutes les qualités requises dans un évêque. Le roi répondit simplement : « Que la volonté de Dieu soit faite ». Et, de la sorte, Nizier fut fait évêque du consentement du roi, et par le suffrage du clergé et du peuple de Lyon.

Ce bienheureux Prélat fit paraître dans son administration une bonté merveilleuse ; s'il se sentait offensé, il remettait l'injure à l'heure même, ou il suscitait quelqu'un qui vînt intercéder pour le coupable, afin d'avoir sujet de lui pardonner sa faute. Saint Grégoire de Tours rapporte ce trait entre les autres : saint Nizier envoya un prêtre, nommé Basile, vers le comte Armentaire, qui exerçait en ce temps-là un office de judicature à Lyon, pour le prier de ne pas se mêler d'une certaine affaire qui avait été terminée à l'officialité. Ce juge ayant rejeté cette prière, même avec quelques paroles de mépris, le prêtre en vint faire son rapport au Saint pendant qu'il était à table, et lui raconta aussi la manière incivile dont il l'avait reçu ; mais l'homme de Dieu n'agréa pas ce récit, fit retirer Basile, et le menaça même de ne lui point donner d'eulogies, parce qu'il lui avait rap-

porté des paroles qui le pouvaient mettre en colère ; néanmoins se repentant aussitôt de cette promptitude, il fit signe à Grégoire, qui était son diacre, d'intercéder pour Basile : ce qu'il fit ; et aussitôt le saint Evêque se réconcilia avec lui, et dit ensuite à tous les assistants : « Je vous prie, mes frères, de ne me rapporter jamais ce que vous entendez dire contre moi ; car il n'est pas à propos que des hommes raisonnables s'arrêtent à des paroles qui sont proférées sans raison ».

C'était là un trait de douceur ; voyons-en aussi un de sévérité ; il nous fera connaître qu'à la simplicité de la colombe, ce saint Prélat joignait la prudence du serpent, que Notre-Seigneur requiert dans les hommes apostoliques. Il avait interdit un diacre de son office, pour quelque sujet ; mais comme celui-ci n'en tenait aucun compte, il arriva que le Saint, allant à Matines, l'entendit chanter un répons au chœur ; il cria aussitôt : « Qu'il se taise, qu'il se taise ! » et, à l'heure même, la bouche lui fut fermée, et le démon qui possédait déjà son âme, annonça par des cris épouvantables qu'il prenait aussi possession de son corps. Alors le Saint, ayant compassion de lui, lui remontra sa faute, et, après l'avoir exhorté à mieux vivre, et à faire plus d'état des censures de l'Eglise, il le délivra en présence de tous les assistants.

Saint Nizier gouverna saintement son évêché l'espace de vingt ans ; il assista au second Concile de Lyon, célébré l'an 567, où il fut traité de la paix et de la tranquillité de l'Eglise ; le saint Prélat n'y contribua pas peu de sa part. Enfin, après avoir mis bon ordre à ses affaires et fait son testament, il acheva sa vie par un heureux décès, à l'âge de soixante ans, l'an de grâce 573. Plusieurs miracles ont été faits depuis sa mort à son tombeau, et par l'attouchement des choses qui lui avaient appartenu, comme de son lit, de sa chape, et même de la poussière de son sépulcre ; son historien et son neveu, saint Grégoire de Tours, de qui nous tenons cette histoire, les rapporte bien amplement au chapitre huitième de la vie des saints Pères. Entre autres choses, il écrit que le curé du lieu où le Saint avait choisi sa sépulture, blâmant le défunt de ce qu'il n'avait rien donné, par son testament, à son église, le saint Prélat lui apparut une nuit, assisté de deux autres évêques, ses prédécesseurs, saint Justin et saint Eucher, se plaignant à eux de ses murmures, et leur remontrant qu'ayant donné son corps à cette église, il ne lui pouvait rien laisser de plus précieux. Puis s'approchant du prêtre, il le toucha à la gorge ; aussitôt elle enfla si fort et lui causa de si grandes douleurs, qu'à peine pouvait-il avaler sa salive ; enfin reconnaissant sa faute, et demandant pardon au Saint, il recouvra la santé par ses mérites au bout de quarante jours.

La fête de saint Nizier se célébrait autrefois à Châlon-sur-Saône avec un office double le 4 avril. Le diocèse de Lyon la célèbre aujourd'hui sous ce rite le 2 avril. Son culte se répandit dans beaucoup de diocèses de France, avec ses reliques : à Tours, à Troyes, etc.

La vie de saint Nizier fut écrite par un ecclésiastique de son clergé peu d'années après sa mort, par les soins d'Ethère, évêque de Lyon, après Prisque, successeur du Saint. Grégoire de Tours, qui était fils de sa nièce, l'ayant vue, remarqua qu'il y manquait bien des choses et en composa une autre beaucoup plus détaillée, qui forme le chapitre 8 de ses *Vies des Pères*. L'une et l'autre se trouvent dans le recueil de Bollandus avec les notes de Henschenius, qui a mis à la tête ce que le même saint Grégoire en a encore écrit au chapitre 61 du livre *de la Gloire des Confesseurs*.

S. LONGIS ET SAINTE NOFLETTE OU AGNEFLETTE

653. — Pape : Saint Martin Ier. — Roi de Neustrie : Clovis II.

> La vie active est nécessaire ; la vie contemplative est plus parfaite : heureux ceux qui y sont appelés. C'est d'elle que le Sauveur disait : Marie a choisi la meilleure part. *Luc*, x, 42.

Saint Longis, ou plus exactement saint Lénogisile [1], vint demeurer dans le diocèse du Mans, à l'époque où saint Hadouin commençait dans cette ville sa carrière épiscopale [2]. Il était Germain d'origine [3] ; né au sein d'une famille noble et riche, il s'échappa de son pays parce que ses parents, encore attachés au culte des idoles, voulaient le contraindre à partager leurs superstitions et à suivre la profession des armes [4].

Sa jeunesse s'était passée dans les camps, lorsqu'il se mit à rechercher des chrétiens pour être instruit dans la foi du vrai Dieu, qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, n'ayant pas même encore reçu le baptême. Ce fut chez les Alvernes, et probablement dans quelque cloître, selon l'usage, qu'il obtint cette grâce, et ensuite il visita les sanctuaires les plus célèbres, et les monastères les plus renommés. Son dessein était de s'arrêter dans quelque lieu solitaire, et d'y consacrer à Dieu le reste de ses jours. La Providence le conduisit d'abord à Rome, et ensuite il revint dans la Gaule, et jusque dans le Maine. Saint Hadouin l'exhorta beaucoup à rester dans son diocèse, et à choisir l'endroit qu'il agréerait davantage. Le clergé et les habitants d'un village, nommé alors Busiarus et aujourd'hui Saint-Longis, au pays de Sonnois, le pressèrent de demeurer parmi eux, et il se rendit à leur désir.

On ajoute que le village de la Boisselière était du domaine de l'église du Mans, et que saint Hadouin le donna à Longis, lui permettant de bâtir un monastère qui serait soumis à l'Eglise cathédrale. Longis accepta, dit-on, ces conditions, souscrivit un acte pour constater cette soumission, et le fit constater par Clotaire II, par plusieurs évêques et plusieurs comtes. Hadouin ne se contenta pas de donner en propriété le village de la Boisselière au saint abbé, il y ajouta encore la ferme de Loudon et plusieurs autres, et il l'aida dans la construction de son monastère. Mais l'authenticité des pièces sur lesquelles reposent ces faits, n'est pas entièrement démontrée. Un seul fait reste constant, c'est que saint Longis et ses successeurs jouirent en paix de la retraite que celui-ci avait bâtie [5].

Après avoir construit son monastère, notre Saint partit de nouveau pour Rome. Son but, dans ce voyage, était d'obtenir, entre autres grâces spiri-

1 Lenogidsilus, Lonegilus, Launogisilus. Dans la vie française de saint Hadouin, par René Benoît, notre Saint est appelé Lourgesile ; mais son nom vulgaire, nom que porte encore le lieu où il habita, est Longis. On trouve encore Longison.

2. Voir la vie de saint Hadouin.

3. Selon les Bréviaires du diocèse, ses parents habitaient l'Helvétie ou la Suisse.

4. *Acta Sanctorum*, ad diem XIII januarii Addenda ; *Vita sancti Lenogisili*, num. 2 et 3.

5. Dom Bouquet, *Rerum Gallicar. et Francic. scriptores*, t. IV, p. 626. Les deux chartes dont il s'agit ici sont des années 625 et 627; la première est datée de Saône, et la deuxième, que l'on donne comme un diplôme de Clotaire II, du palais de Compiègne.

tuelles, des reliques pour sa basilique. Une nuit qu'il priait près du corps de saint Pierre, il eut révélation qu'il trouverait, le lendemain matin, une dent du saint Apôtre sur son tombeau. En effet, il trouva le jour suivant cette précieuse relique, et l'apporta à la Boisselière. Saint Hadouin et une grande foule de peuple se rendirent au monastère, pour vénérer ce gage de la protection du Prince des Apôtres. A partir de ce jour, le concours des peuples à la basilique que Longis avait construite, devint très-grand [1].

En même temps que Longis s'occupait à conduire et à régler son monastère, il prenait soin d'instruire les populations voisines. Sa réputation se répandit en peu de temps, et lui attira de nouveaux disciples. Parmi ceux qui vinrent ainsi implorer les lumières du saint Abbé, nul ne fut plus illustre que sainte Agneflette, vulgairement nommée sainte Noflette.

Cette sainte fille appartenait à des parents riches, et qui prétendaient lui faire épouser un jeune homme fort désireux d'obtenir sa main; mais elle avait voué en secret sa virginité à Dieu, et elle voulait demeurer fidèle à ses engagements. Pressée cependant par les instances de ses proches, et ne sachant plus comment résister à leurs désirs, elle s'enfuit de leur maison et se retira dans un bois. De là, elle fit avertir saint Longis de sa situation : il encouragea sa résolution, et comme elle n'avait point d'asile, il la reçut dans son monastère et lui donna le voile des vierges. Il n'en fallut pas davantage pour exciter et armer la calomnie. Le jeune homme qui aspirait à avoir Agneflette pour épouse, va trouver le roi Clotaire, et lui dénonce Longis comme un séducteur infâme, et Agneflette comme la complice de ses débauches. La simplicité avec laquelle ils avaient agi tous les deux, donnait une certaine force à l'accusation; cependant le roi, avant de prononcer une sentence, voulut entendre les accusés. Longis et Agneflette, mandés au palais, partirent aussitôt pour se présenter devant Clotaire. C'était au milieu des plus grandes rigueurs de l'hiver : le roi était à la chasse et les deux voyageurs durent attendre longtemps son retour. Pendant ce retard, Longis, brisé de fatigue et transi de froid, demanda à la vierge si elle ne pourrait pas lui procurer quelque soulagement. Aussitôt, pour lui obéir, elle court vers les boulangeries du palais, et demande qu'on lui donne un peu de feu. Le boulanger, voulant sans doute se moquer d'elle, lui dit en lui présentant des charbons ardents : « Voici du feu, mais puisque tu n'as rien pour les recevoir, tends ton manteau ». Agneflette obéit avec simplicité, et chose merveilleuse, elle reçut ces charbons ardents et les porta à Longis dans les plis de son manteau, sans que ce vêtement en souffrît le moindre dommage. Le saint Abbé, admirant en secret les merveilles de la divine Providence, usa de ses bienfaits, et quand le froid qu'il ressentait fut soulagé, Agneflette reprit dans son manteau les charbons encore brûlants et les reporta au four. Ce fait devint bientôt la nouvelle du palais : Clotaire, à son retour de la chasse, l'entendit raconter par ceux qui en avaient été les témoins. C'était assez pour prouver l'innocence des deux accusés; aussi le roi reconnut hautement la sainteté de leur vie, et voulut leur témoigner par des effets l'estime et l'affection qu'il leur portait. Il fit au saint Abbé des offres généreuses que celui-ci refusa par mépris pour les biens de la terre; il pria seulement le roi d'être le défenseur de son monastère. Clotaire reçut avec plaisir ce titre et cet office, et voulut en outre s'engager à fournir dix livres d'argent, chaque année, au cloître de Saint-Pierre de la Boisselière. Après cela nos deux Saints quittèrent le palais et revinrent à leur mo-

1. *Vita sancti Lenogisili*, num. 6.

nastère [1]. La présence de Longis au palais du roi y avait laissé des souvenirs. Dagobert, fils de Clotaire, étant tombé dangereusement malade, et les médecins ne sachant quel remède employer, le roi s'en remit avec confiance aux prières de l'abbé de la Boisselière. Il lui envoya un calice et une patène d'argent, le priant d'intercéder auprès de Dieu pour le salut de son fils.

Le messager n'avait pas encore fait la moitié de la route, que déjà le jeune prince était soulagé [2]. Dagobert étant monté sur le trône après la mort de son père, fit de nouveaux dons à l'abbé Longis, et son exemple fut suivi par les grands de son royaume, ce qui permit à l'homme de Dieu d'augmenter le nombre des moines qui vivaient sous sa conduite [3].

Pour sainte Agneflette, elle vécut encore de longues années sous le voile de virginité ; mais enfin le temps de jouir de sa récompense étant venu, elle mourut dans un bourg du domaine royal, nommé Vernus (Vair, et depuis Saint-Cosme-de-Vair). Clovis II gouvernait alors le royaume des Francs (638). Saint Longis eut aussitôt connaissance de son heureux trépas ; il se hâta de se rendre au lieu où étaient demeurées ses dépouilles, pour les transporter dans son monastère. Parvenu à la petite ville de Mamertum (Mamers), le corps saint parut tout à coup d'un tel poids, qu'aucune force n'était capable de l'enlever du lieu où il se trouvait ; mais l'homme de Dieu pria longtemps, et enfin le corps d'Agneflette fut transporté dans le monastère où il reposa plusieurs siècles, environné de la vénération des peuples [4].

Longis parvint aussi à une extrême vieillesse, et jusqu'au dernier moment de sa vie, il ne cessa de travailler à la gloire de Dieu. Il mourut le 4 des Calendes d'avril [5], vers l'an 653. Son corps fut enseveli dans la basilique de son monastère [6].

Ce saint Abbé laissait après lui une mémoire vénérée, un grand nombre de disciples qu'il avait convertis dans toute la contrée du Sonnois, où son zèle avait rencontré encore beaucoup d'idolâtres, enfin un monastère où brillèrent encore longtemps, sous le froc monastique, des vertus éminentes. Tels furent les exemples d'humilité, de dévouement, de charité, donnés par les religieux de cette abbaye, que les habitants des contrées voisines prirent l'habitude de nommer leur maison, l'abbaye de Saint-Pierre-des-Bons-Hommes [7]. Au siècle dernier, elle était réduite à l'état d'un simple prieuré, uni au monastère de Saint-Vincent du Mans.

Nous avons emprunté cet attachant récit au remarquable ouvrage de Dom Piolin, l'*Eglise du Mans*.

1. *Vita sancti Lenogisili*, num. 7.
2. *Vita sancti Lenogisili*, num. 10. — 3. *Breviarium Cenomanense*, 1748, ad diem 2 aprilis.
4. *Vita sancti Lenogisili*, num. 11.
5. Le 29 mars. On trouve cependant sa fête marquée au 13 janvier et au 2 avril : c'est ce dernier jour que le diocèse du Mans la célèbre.
6. *Vita sancti Lenogisili*, num. 12. — 7. Dom Mabillon, *Annales Ordinis S. Benedicti*, lib. xi, num. 50.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES MINIMES

1416-1507. — Papes : Jean XXIII; Jules II. — Rois de Naples : Louis II; Ferdinand II.

> O que la paix est une sainte marchandise qui mérite d'être achetée bien chèrement [1] !
> Confessons ingénûment que les prospérités et les honneurs du monde sont souventes fois cause de notre perdition [2].

Nous ne pouvons commencer plus à propos la vie de ce saint fondateur, que par cette sage réflexion du cardinal Bellarmin : Dieu l'a envoyé sur la terre avant que le démon fît naître les hérésies de Luther et de Calvin, qui devaient combattre l'abstinence, le jeûne, le Carême et les autres exercices de la pénitence et de la mortification chrétienne, afin qu'établissant dans l'Eglise un Ordre religieux qui fît une profession particulière de ces exercices, et surtout de l'abstinence perpétuelle du Carême, il servît aux fidèles, non-seulement d'exemple, mais aussi de défense et d'antidote contre un venin si dangereux. Nous travaillerons d'autant plus sûrement sur un si digne sujet, qu'outre les vies qui ont été composées avant nous, nous avons devant les yeux les sources mêmes d'où elles ont été tirées, à savoir : les dépositions de près de trois cents témoins, qui furent entendus pour la canonisation de ce grand serviteur de Dieu, les lettres qui furent écrites au pape et aux cardinaux pour l'obtenir, la relation de ses vertus et de ses miracles, qui fut faite dans un consistoire secret devant Sa Sainteté ; la bulle même de sa canonisation, et les mémoires de quelques-uns de ses religieux qui ont vécu longtemps avec lui.

Paule, petite ville de la Basse-Calabre, au royaume de Naples, fut sa patrie ; de là le surnom de François de Paule ; car c'était l'usage, chez les religieux d'Italie, d'ajouter à leur nom de baptême celui de la ville d'où ils sont natifs. Son père se nommait Jacques Martorille, ou Martotille, et était un fort honnête bourgeois de la même ville, qui vivait de son bien, et n'ayant point de charges publiques, ni d'autres emplois extérieurs dont nous ayons connaissance, passait sa vie dans la pratique du jeûne, de l'oraison et des autres exercices de la piété chrétienne. Sa mère s'appelait Vienne de Fuscaldo, château voisin de Paule. C'était aussi une dame très-pieuse, et qui répondait admirablement aux bonnes inclinations de son mari. Nous verrons, dans la suite de cette vie, des marques particulières de leur insigne vertu. Le temps de sa naissance a été contesté par quelques auteurs, qui l'ont voulu différer jusqu'en l'année 1438 ; mais le P. Giry a montré, par des preuves invincibles, dans une dissertation imprimée l'an 1680, pour répondre à leurs arguments, qu'il la faut mettre, selon l'ancienne tradition et le témoignage de tous ses historiens, en l'année 1416. C'était la sixième de l'empire de Sigismond, en Allemagne ; la trente-sixième du règne de

1. Lettre de saint François de Paule aux religieuses Minimes de Lucéna, en Espagne, les premières qui embrassèrent sa règle.
2. Lettre à Jean Quentin, pénitencier de l'Eglise de Paris.

Charles VI, en France, et la seconde du concile de Constance, assemblé pour éteindre le schisme entre Grégoire XII, Jean XXIII et Benoît XIII, qui se disaient tous trois souverains Pontifes, et étaient tenus pour tels dans le ressort de leurs obédiences. Le mois et le jour où notre Saint vint au monde nous sont incertains ; quelques écrivains ont avancé que ce fut le 27 mars, que l'on croit être le jour auquel Notre-Seigneur est ressuscité ; mais comme il n'y a point d'historien contemporain qui le dise, et qu'il ne paraît pas que cela soit venu jusqu'à nous par tradition, nous ne pouvons le donner pour certain.

Jacques Martotille et Vienne étant restés quelques années sans avoir d'enfants, eurent recours à Dieu, par les mérites de saint François d'Assise, fondateur de l'Ordre des Mineurs, pour obtenir ce fruit de leur union conjugale ; et, afin que leurs prières fussent plus efficaces, ils firent vœu, s'ils avaient un fils, de lui faire porter le nom de ce glorieux patriarche qu'ils prenaient pour leur intercesseur. Ils ajoutèrent à ce vœu beaucoup de larmes, de mortifications et d'aumônes, qui fléchirent aisément le cœur de celui qui n'avait différé de leur accorder cette faveur, qu'afin que notre Saint fût plutôt un fruit de la grâce qu'un effort de la nature, et qu'il parût dès sa naissance destiné à de grandes choses, comme un Isaac, un Samson, un Samuel et un Jean-Baptiste, tous quatre nés de mères stériles. Ainsi, peu de temps après, Vienne se trouva enceinte, et au bout de neuf mois elle mit au monde ce fils, qui devait être le bonheur de sa famille, la gloire de sa patrie, et l'instituteur d'un nouvel Ordre religieux dans l'Eglise. On raconte qu'au moment de sa naissance il parut, sur le toit de la maison de ses parents, comme des lampes ardentes ou des flammes de feu, pour marquer qu'une nouvelle lumière venait de se lever sur la terre. Cette maison a depuis été consacrée et changée en une chapelle, où les religieux Minimes de Paule vont souvent célébrer le sacrifice auguste de la messe.

Dès que cet enfant fut né, son père eut soin de le faire baptiser, et il fut nommé François, pour accomplir le vœu par le moyen duquel il avait été obtenu. Philippe de Commines, au livre VIII de ses *Commentaires*, l'appelle Robert ; mais il faut nécessairement qu'il ait eu de mauvais mémoires, puisqu'il est le seul qui lui donne ce nom, et que, dans tous les procès de sa canonisation, où, comme nous avons dit, près de trois cents témoins ont déposé ; dans toutes les Bulles des Papes données de son temps en faveur de son Ordre ; dans toutes les lettres-patentes de nos rois qui le concernent, et dont les originaux se voient encore dans les registres de la Chambre des Comptes, à Paris, et dans tous les auteurs qui ont parlé de lui depuis deux cents ans, il n'est point autrement appelé que François. Plusieurs ont cru que Commines avait écrit François, et que le nom de Robert ne s'est glissé dans ses copies que par la faute de ceux qui ont transcrit ses ouvrages ; ce qui est assez probable, vu le nombre infini de fautes qui se trouvent ordinairement dans les copies écrites à la main.

La joie des parents de notre Saint fut bientôt traversée par un accident qui les mit extrêmement en peine : comme il était encore au berceau, il lui survint à l'œil une fluxion, ou tumeur considérable, qui le mit dans un danger évident d'en perdre l'usage. Un des témoins, qui a déposé à Tours pour sa canonisation, dit même qu'il avait apporté ce mal en naissant, et que, quand il vint au monde, il ne voyait que d'un œil. Cela obligea ces saintes personnes de faire un second vœu pour sa guérison : ce fut de lui faire porter un an entier le petit habit du même saint François d'Assise dans un couvent de son Ordre, lorsqu'il serait plus avancé en âge ; l'enfant fut aus-

sitôt délivré de ce mal, et il ne s'en sentit jamais le reste de sa vie ; il lui en demeura seulement une petite cicatrice, marque de la faveur miraculeuse qu'il avait reçue de Dieu. Sa naissance fut suivie, quelque temps après, de celle d'une fille appelée Brigide, laquelle fut mariée à Antoine d'Alexio, gentilhomme du pays ; elle est devenue, par son fils André, qui vint en France à la suite de son saint oncle, la tige féconde des illustres familles d'Alesso, de Chaillou, d'Eaubonne, d'Ormesson, de Léseau, de Courcelles et de beaucoup d'autres, que leurs grandes charges et leur probité singulière, ont rendues si recommandables par tout le royaume. En effet, ils se reconnaissent tous pour petits-neveux de saint François de Paule, et se tiennent plus honorés de cette qualité que de celles de présidents, de conseillers d'Etat, de maîtres des requêtes et d'autres semblables qu'ils ont portées avec tant de gloire.

Ce fut assez à Jacques Martotille et à Vienne d'avoir un fils et une fille ; ils renoncèrent, après la naissance de celle-ci, à tout usage du mariage, et, d'un consentement mutuel, ils firent vœu de continence. La ferveur de Jacques fut même si grande, qu'il entra dans l'Ordre des Minimes, établi par son fils, et y vécut avec une piété tout à fait exemplaire ; il prit ainsi place dans les chroniques du même Ordre, parmi les personnes les plus illustres en sainteté, qui en ont honoré les commencements. François ne put recevoir d'un père si parfait, et d'une mère si vertueuse, qu'une éducation toute sainte. Son enfance se passa dans une innocence, une candeur et une dévotion merveilleuses. Comme l'Eglise l'assure en son Office, il macérait déjà son corps par des veilles et des abstinences continuelles ; tout son plaisir était de passer les journées entières dans les temples, pour y converser avec Dieu et y entendre sa parole ; ses mœurs y étaient si pures, et la crainte qu'il avait de Dieu si tendre et si parfaite, qu'il donnait déjà des marques visibles de cette grande sainteté, qui a depuis paru en lui avec tant d'éclat. Il est même croyable qu'il commença dès ce temps à garder toute l'année les mortifications du Carême, puisque nous apprenons, des procès de sa canonisation, que son père observait cette manière de vivre, et qu'il y a beaucoup d'apparence qu'il la faisait aussi observer dans toute sa famille. Nous ne lisons point qu'il ait été aux écoles ; mais ses parents lui apprirent ce que le Saint-Esprit voulait qu'il apprît des hommes, et dont il ne se réservait pas de l'instruire immédiatement et par lui-même. On rapporte deux réponses qu'il fit à sa mère étant encore fort petit, qui marquent assez la prudence divine et la piété extrême dont il était doué. Comme elle le pressait de se couvrir la tête, à cause du froid, en disant son rosaire, il lui dit : « Que s'il parlait à la reine, bien loin de lui ordonner de se couvrir, elle lui commanderait, au contraire, de se tenir nu-tête ; qu'ainsi elle ne devait pas exiger de lui qu'il se tînt couvert en parlant à la Sainte Vierge, qui est la Mère de Dieu et la Souveraine de l'univers ». Cette pieuse dame l'exhortant à s'aller divertir quelque temps avec les autres enfants de son âge, il lui répondit : « Qu'il irait bien volontiers si c'était sa volonté ; mais que, pour lui, dont tout le plaisir était d'aimer et de servir Dieu, il n'y trouverait point d'autre satisfaction que celle de lui rendre obéissance ».

Lorsqu'il eut atteint l'âge de treize ans, un religieux en l'habit de Saint-François, lui apparut et l'avertit qu'il était temps d'accomplir le vœu que ses parents avaient fait pour sa guérison, lorsqu'il n'était encore qu'au berceau. Il leur en parla aussitôt, et les supplia de n'en point différer davantage l'exécution. Ils le menèrent donc au couvent des Cordeliers de la ville de Saint-Marc, distante d'une journée de celle de Paule, jugeant que ce cou-

vent, où toute la rigueur de l'observance était gardée, reviendrait mieux à ses inclinations que celui de Saint-Lucide, qui était plus proche. Ce fut là que ce saint enfant jeta les fondements de la vie si austère qu'il a pratiquée jusqu'à la mort. Quoiqu'il n'y ait reçu que le petit habit que l'on donne à ceux qui sont obligés par vœu, il gardait néanmoins toute la règle avec plus d'exactitude et de ferveur que les religieux les plus robustes et les plus zélés pour les devoirs de leur profession. Il quitta, dès lors, les chemises et la chaussure, et ne voulut porter sur sa chair qu'une grosse tunique, extrêmement rude, que l'on dit être encore en son couvent de Naples. Les religieux de son monastère mangeaient de la viande, selon la liberté de leur règle ; mais lui, que Dieu appelait à une vie plus éminente, n'en mangeait point et observait exactement la vie de Carême. Sa conversation était si douce, son obéissance si prompte et si parfaite, son silence et sa mortification si ravissants, son humilité si profonde, qu'ils embaumaient toute cette maison et lui conciliaient l'amour et le respect de tous les Frères. On le chargeait souvent de plusieurs offices, comme d'aider le sacristain, le dépensier, le réfectorier et l'infirmier ; mais quelque incompatibles que fussent ces occupations, il s'en acquittait néanmoins toujours très-parfaitement ; cela a fait croire à quelques religieux de ce couvent, comme eux-mêmes l'ont déposé, qu'il était en même temps en plusieurs lieux. Un jour, le sacristain l'ayant précipitamment envoyé chercher du feu pour l'encensoir, et ne lui ayant rien donné pour l'apporter, il en apporta innocemment dans le devant de sa robe, sans qu'elle en fût nullement endommagée. Une autre fois, le dépensier étant tombé malade, et la charge de la cuisine lui ayant été donnée, il disposa la viande dans le pot pour le dîner, et le mit sur des cendres froides ; puis, étant allé à l'église pour en apporter du feu, une douce extase l'occupa si profondément, qu'il y demeura jusqu'au temps de la réfection. Le gardien le fit avertir de ce manquement, et du trouble que sa dévotion indiscrète allait causer dans la communauté. Le saint enfant, sans s'émouvoir, le pria de faire sonner le repas à l'heure ordinaire, et, étant entré dans l'office, il fit bouillir les viandes si parfaitement dans un moment, qu'elles furent prêtes pour être servies sur-le-champ à toute cette compagnie de serviteurs de Dieu.

Une vie si parfaite et si remplie de miracles fit souhaiter à l'évêque de Saint-Marc de voir cet admirable enfant, et aux Pères Cordeliers de le retenir parmi eux pour le faire entrer dans leur Ordre ; mais Dieu l'appelait à autre chose, et d'ailleurs son humilité ne lui pouvait pas permettre de demeurer dans un lieu où de si grands prodiges lui pouvaient attirer trop d'honneur ; dès que l'année de son vœu fut expirée, il voulut en sortir. Il fit venir pour cela ses parents, et les supplia de le mener en pèlerinage à Assise, à Notre-Dame-des-Sept-Anges, et en d'autres lieux de dévotion qu'il s'était obligé de visiter, ce qu'ils firent bien volontiers. L'auteur, qui a écrit son histoire de son vivant, et qui avait été près de quarante ans un de ses religieux, assure qu'il alla aussi à Rome pour honorer les sépulcres des saints Apôtres, et qu'y ayant rencontré en chemin un cardinal qui marchait avec grand éclat, il prit la hardiesse de lui remontrer que Notre-Seigneur et ses disciples avaient été bien éloignés de cette pompe. Ce cardinal prit ce reproche en bonne part, étant touché de la modestie et de la sainteté qui paraissaient sur son visage ; mais il lui dit qu'il ne devait pas se scandaliser de ce qu'il voyait, parce qu'on était venu à un temps où l'autorité ecclésiastique serait méprisée si elle ne se rendait vénérable par ces apparences extérieures. Au retour de Rome, il visita les monastères et les ermitages les plus

célèbres, qui étaient sur son passage ou à côté ; on doit probablement mettre dans le nombre le Mont-Cassin, où l'exemple admirable de saint Benoît, qui s'était retiré en solitude dès l'âge de quatorze ans, put beaucoup l'animer à faire la même chose. La tradition porte aussi qu'il fut chez les ermites du Mont-Luc, à Spolète, dont il semble avoir imité la forme d'habit dans les vêtements qu'il a depuis donnés à ses religieux.

Le mépris du monde et le feu de la charité qui l'embrasait de plus en plus, ne lui permirent pas de retourner jusqu'à la maison de ses parents ; car, avant d'arriver à Paule, il leur demanda la permission de se retirer en un lieu solitaire de leur domaine : ces saints parents n'eurent pas de peine à lui accorder cette faveur, parce qu'étant éclairés d'une lumière divine, ils coopéraient avec joie aux desseins de la Providence sur leur fils. Ils lui fournirent même des vivres tant qu'il demeura en ce lieu, afin qu'étant dégagé de tous les soins de la vie, il n'eût rien à faire qu'à s'occuper de la méditation des vérités éternelles. Cependant cette retraite ne lui semblant pas assez secrète ni assez séparée de la fréquentation du monde, il ne s'y arrêta que fort peu de temps ; et quelques mois après, il en choisit une autre, non-seulement plus éloignée, mais plus affreuse et plus déserte. C'était le coin d'un gros rocher élevé au-dessus de la mer, et environné d'autres rocs, que leur hauteur et leur aspérité rendaient de très-difficile accès. Il y trouva une cavité qu'il agrandit par son travail, et dont il fit une caverne assez grande pour s'y loger. On la voit encore aujourd'hui ; elle est longue de huit palmes [1], large de cinq et haute de sept ; mais l'entrée en est si étroite, qu'on n'y peut passer que de côté. Les pèlerins la visitent avec beaucoup de dévotion, et y révèrent une figure de notre Saint représenté à genoux, et les yeux élevés vers le ciel.

Il redoubla cette ferveur qu'il avait toujours fait paraître pour les exercices de la pénitence et de la vie intérieure. Son lit était le roc, son aliment quelques herbes ou racines qu'il trouvait entre les rochers et dans les bois, ou que la charité de ceux qui le visitaient lui fournissait, avec de l'eau pure qu'il puisait dans un torrent voisin ; son vêtement, un habit vil et grossier, sous lequel il portait un rude cilice ; son occupation, la prière, les larmes, la contemplation des choses divines, et quelquefois de consoler ou d'instruire des personnes du voisinage qui avaient recours à lui. Nous ne savons rien en particulier, ni des combats que le démon lui livra en ce lieu, ni des victoires qu'il remporta sur cet ennemi des hommes, ni des visites qu'il reçut du ciel, ni enfin des grâces dont il plut à Dieu de le favoriser ; parce que son humilité lui a fait tenir toutes ces choses sous le secret ; mais le progrès admirable qu'il fit en si peu de temps dans le silence de cette caverne, et qui le rendit capable d'être instituteur d'un Ordre religieux dès l'âge de dix-neuf ans, nous doit faire juger que ses tentations y furent grandes, ses victoires signalées, son commerce avec les habitants du ciel fréquent et ordinaire, et ses grâces précieuses et abondantes.

On pourrait demander de qui il reçut l'habit de religieux. La tradition des couvents de Calabre est qu'il le reçut de la main d'un ange ; et l'on montre encore, à Paterne, un chaperon que cet esprit bienheureux lui aurait mis sur la tête. Aussi a-t-il fait de grands miracles ; et, l'année 1456, comme la peste ravageait tout le royaume de Naples, on le mit dans de l'eau, d'après l'avis que le Saint en fit donner par un laboureur, auquel il apparut durant son travail : il guérit sur-le-champ tous les pestiférés qui

1. Le palme, mesure commune en Italie, équivaut à peu près à la largeur de la main ou *paume* de la main.

burent de cette eau : ce fait fut attesté peu de temps après, dans une information juridique faite par le R. P. Sébastien Quinquet, alors visiteur, et depuis général de son Ordre. Si quelqu'un s'imagine que cette tradition est plutôt pieuse que certaine, nous lui permettons de croire qu'il reçut l'habit des mains de l'archiprêtre de Paule, ou de quelque autre ecclésiastique député pour cela par l'Ordinaire, à moins qu'il ne l'ait reçu de quelqu'un de ces saints ermites, chez qui il avait passé en revenant de Rome, comme saint Benoît le reçut à Sublac du solitaire Romain. On pourrait encore être en peine de savoir où il entendait la messe, et recevait la communion, tout le temps qu'il fut retiré dans sa caverne ; d'autres saints ont été dispensés, par une voie extraordinaire, de l'obligation de ces préceptes, pendant qu'ils étaient cachés dans la solitude, comme on n'en peut pas douter d'un saint Paul, d'un saint Onuphre, et d'autres semblables. Mais je ne vois pas de nécessité d'attribuer cette dispense à celui dont nous écrivons la vie ; et je penserais plus volontiers que, jusqu'au temps où on lui bâtit une chapelle, où on lui venait dire la messe, il allait participer aux divins Mystères en l'église la plus voisine.

Sa sainteté et sa vie si extraordinaires attirèrent bientôt à sa grotte quantité de personnes, pour jouir de sa conversation et pour recevoir de lui du soulagement dans leurs peines ; mais il fut cinq ou six ans sans que nul s'offrît pour imiter sa pénitence et pour demeurer avec lui. Au bout de ce temps (1435), quelques personnes le prièrent de les recevoir pour ses disciples. Sa charité éminente, son zèle pour le salut des âmes, ne leur put refuser cette faveur. Il les admit avec lui ; et pour les loger, il fit d'abord bâtir un petit ermitage, composé seulement de trois cellules, avec une belle chapelle pour chanter les louanges de Dieu et pour recevoir les Sacrements. On ne peut dire avec certitude ni le nombre, ni les noms de ceux qu'il recut alors en sa compagnie. On en remarque ordinairement douze ; mais entre ceux que l'on met de ce nombre, il y en a très-assurément qui n'ont pu avoir l'âge de se joindre à lui, que plusieurs années après, comme il est aisé de l'inférer à l'année de leur mort. Ce qui est certain, c'est qu'il a vécu avec eux sous les règles de la vie érémitique dans une austérité, une innocence et une ferveur merveilleuses. Il était aussi comme le refuge de tous les pauvres du pays, et il exerçait à leur endroit, non-seulement la charité spirituelle en les consolant dans leurs afflictions, les conseillant dans leurs doutes et les fortifiant dans leurs tentations, mais encore la charité corporelle, en guérissant leurs plaies et leurs maladies, de quelque nature qu'elles fussent, et leur fournissant, même miraculeusement, de quoi vivre dans leurs nécessités.

Le nombre de ses imitateurs s'augmentant continuellement, il prit enfin la résolution de bâtir un monastère et une plus grande église, avec la permission de Pyrrhus, archevêque de Cosenza, qui, n'ayant été sacré, selon Ughelli, qu'en l'année 1452, ne lui put donner cette permission avant ce temps. Ce fut alors que Dieu fit paraître avec éclat ce que peut faire un homme qui est animé de son esprit et rempli de sa force et de sa vertu. On peut dire, sans exagération, qu'il n'entra pas tant de pierres et de pièces de bois dans ce nouveau bâtiment, que François ne fit de miracles et de choses prodigieuses pour sa construction. Il avait pris d'abord des alignements fort étroits pour son église, ne voulant pas s'engager à un édifice qui surpassât ses moyens ; mais comme les murs commençaient déjà à s'élever, un religieux, en habit de Cordelier, se présenta soudain devant lui et le reprit, quoiqu'avec beaucoup de civilités et de témoignages d'affection, de

ce qu'il faisait son église si petite; le Saint lui répondit: « Qu'il l'aurait faite volontiers plus grande, mais que sa pauvreté ne lui permettait pas de porter plus haut son entreprise ». — « Ne craignez rien », lui répliqua le religieux; « abattez ce qui est déjà commencé, et prenez un plus grand dessin: Dieu en tirera sa gloire et vous pourvoira libéralement de tout ce qui vous sera nécessaire ». Le Saint, qui n'avait pas moins de courage et de confiance en Dieu que d'humilité, acquiesça sans difficulté à son ordre. Il fit démolir les murs en sa présence, et prit avec lui l'alignement d'un édifice plus beau et plus spacieux; et à peine cela fut-il achevé, que cet admirable architecte disparut, sans qu'on sût ni d'où il était venu, ni où il était allé. Ce qui a donné à penser au pape Léon X, dans la Bulle de canonisation de notre Saint, que ce religieux était saint François d'Assise. Cette histoire est aussi rapportée de la manière que nous venons de l'écrire, dans un des procès de sa canonisation, par un témoin qui assure avoir été présent à toute cette action. Quelques jours après, un seigneur de Cosenza, probablement Jacques Tarsia, baron de Beaumont, vint trouver le Saint et lui présenta une somme d'argent considérable, avec quantité de bestiaux, pour contribuer aux frais de ce bâtiment. Une infinité d'autres personnes lui offrirent aussi, les unes de l'argent, les autres des instruments et des matériaux, les autres leurs journées et leurs peines pour avancer l'ouvrage; et comme il agréa leurs offres, sachant bien qu'elles ne seraient pas sans récompense, on vit travailler à ses ateliers, non-seulement des ouvriers charitables, qui prenaient quelques jours sur leurs semaines pour les consacrer à cette œuvre de piété; mais aussi des hommes de haute condition, des dames faibles et délicates et de jeunes enfants de noble naissance, qui se faisaient gloire de porter des pierres, du bois et du ciment, comme des manœuvres, pour participer au mérite de cette entreprise. Il y eut même des malades qui trouvèrent leur guérison en se mettant à y travailler, malgré toute l'impossibilité où la maladie les réduisait, comme le rapporte le dix-septième témoin du procès fait à Cosenza; ce dernier assure que, s'étant fait porter vers le Serviteur de Dieu, pour être soulagé d'une douleur à la cuisse qui le tourmentait si cruellement, qu'il ne pouvait mettre le pied à terre, ce saint Patriarche lui dit d'abord que ce mal lui était arrivé en punition de ce qu'il avait querellé sa mère; ensuite, il lui ordonna, pour sa guérison, d'apporter seul au bâtiment une poutre, que deux bœufs n'auraient pas même pu remuer. Cet homme fit là-dessus quelque résistance, et lui dit: « Comment voulez-vous, saint Père, que je porte cette poutre, malade et estropié comme je suis, puisque, quand je serais en pleine santé, et que j'aurais plusieurs hommes avec moi, je ne pourrais pas la soulever? » Mais le Saint lui dit: « Par charité faites ce que je vous ordonne: vous le pouvez ». Il le fit, il chargea cette poutre sur son dos et l'apporta au bâtiment, et, dans cette action, sa cuisse malade fut parfaitement guérie. Il en arriva de même à une femme de la ville de Cortone, qui était paralytique depuis trente ans, et qui fut amenée devant le Saint dans une chaise. Il lui commanda de prendre une pierre qui était proche, et de la porter au lieu où il la fallait placer; elle fit effort pour se lever et pour obéir, et dans cet effort elle recouvra si parfaitement l'usage de ses membres, qu'en action de grâces elle voulut travailler plusieurs jours, et depuis, elle embrassa la règle du Tiers Ordre établi par son libérateur.

Ce genre de miracle, de rendre les pierres et le bois légers, quelque pesants qu'ils fussent, et de les lever, ou de les faire lever sans difficulté, lui fut ordinaire dans tout le cours de cette construction. Il transporta lui

seul, en un autre endroit, une roche d'une grosseur prodigieuse, qui empêchait les fondations du dortoir, et qu'un grand nombre d'ouvriers n'avaient pu remuer, ni fendre et mettre en pièces. Il porta lui seul, au haut du clocher, une pierre de taille que quatre hommes fort robustes avaient beaucoup de peine à soulever. Il tira lui seul, d'une forêt et du bord d'une rivière, des pièces de bois que plusieurs manœuvres ensemble avaient inutilement tenté d'en tirer. Il en chargea d'autres de même poids sur ses épaules et sur celles de ses ouvriers, sans que ni lui, ni les autres en ressentissent la pesanteur, comme si les anges les eussent soutenues et les eussent portées avec eux. De plus, des arbres tortueux ont été redressés, des solives brutes ont été équarries et disposées à mettre en œuvre, et des fosses nécessaires à préparer les matériaux ont été creusées à sa seule parole et sans y employer le travail des hommes ni le secours des instruments.

Il y a surtout trois miracles qui ont rendu ce bâtiment célèbre, non-seulement dans la Calabre, mais aussi dans toute l'Italie et même dans l'Europe. Le premier est celui d'une fournaise de chaux allumée depuis vingt-quatre heures, où il entra sans se brûler. La violence de la flamme l'avait tellement crevée, qu'elle faisait feu de tous côtés et qu'elle menaçait d'une ruine prochaine : ce qui aurait gâté la chaux et aurait fait un tort considérable à tout l'atelier. Les maçons, troublés de cet accident, jetèrent un grand cri et appelèrent le Saint au secours. Il y vint incontinent, et, voyant d'un côté le danger évident de perdre cette matière qui lui était nécessaire pour l'œuvre de Dieu, et, de l'autre, la peine et le trouble de tant d'ouvriers, il s'arma d'une ferme confiance en la bonté du Tout-Puissant, et ne fit point difficulté d'entreprendre par lui-même la réparation de cette fournaise. Il entra donc dedans et en boucha, avec du mortier, toutes les fentes : il en fit de même au dehors, et rejoignit si bien les murs qui se séparaient, que les ouvriers, qu'il avait envoyés prendre leur repas afin qu'ils ne fussent point témoins de cette action, revenant sur le lieu, trouvèrent la fournaise en bon état, et le saint qui se lavait les mains. Ceux que la curiosité ramena plus tôt, l'en virent sortir aussi frais et aussi sain que s'il n'avait bougé de son oratoire. La Bulle de sa canonisation, et le disciple qui a écrit son histoire de son vivant, font foi de cette grande merveille, et le sixième témoin du procès fait à Cosenza, pour cette canonisation, assure que cette chaux se multiplia ensuite miraculeusement, et que, contre toutes les apparences humaines, il y en eut assez pour faire tout l'ouvrage.

Le second miracle est celui d'une pierre d'une grandeur prodigieuse, laquelle, se détachant de la montagne, roulait impétueusement vers le nouveau monastère avec un péril manifeste, non-seulement de le renverser, mais aussi d'écraser plusieurs ouvriers qui y travaillaient en divers endroits. Le danger fit crier tous ceux qui étaient présents ; mais le Saint, sans se troubler, éleva son cœur vers le ciel, et, par une parole de foi, il arrêta et fixa subitement cette roche dans la plus grande précipitation de sa chute. Ensuite, il s'en approcha lui-même, et l'étaya avec son bâton ; ce qui fut si puissant, qu'elle demeura longtemps en cet état, exposée à la vue d'une infinité de monde qui vint voir ce prodige. Depuis elle fut fendue et mise en morceaux pour servir à l'achèvement du couvent. Il en suspendit encore une par la force du signe de la croix, sur le penchant du précipice ; et c'est peut-être celle que les habitants du lieu voient encore tous les jours se soutenir sans appui, et dans une situation où il serait naturellement impossible qu'elle ne tombât pas.

Le troisième est celui d'une fontaine miraculeuse que le Saint fit sour-

dre d'un rocher en le frappant seulement de son bâton, pour soulager ses ouvriers qui avaient trop de peine pour aller chercher de l'eau dans le torrent. Ce qui est plus étonnant dans cette fontaine, c'est qu'étant enfermée dans un bassin d'une pierre fort dure, et où il ne paraît point d'ouverture, l'on n'a jamais pu découvrir d'où elle tire ses eaux, et c'est néanmoins une chose impossible de la tarir; et s'il arrive qu'on vide le bassin pour le nettoyer, en moins de cinq à six heures il se trouve entièrement rempli. Tous ceux qui ont été à Paule en sont autant de témoins oculaires. Le Saint y ayant jeté une truite morte, qu'on lui avait envoyée, elle recouvra incontinent la vie; et, depuis, ces eaux ont servi à la guérison d'une infinité de malades. Ce qui fait qu'on y voit tous les ans, le premier jour d'avril, veille de la fête du Saint, un concours extraordinaire de monde. Combien de fois encore, en faveur de ces mêmes ouvriers, a-t-il produit ou multiplié du pain, du vin, des figues et d'autres aliments semblables, que la faim leur faisait demander! Combien de fois a-t-il fait cuire subitement, pour eux et pour d'autres personnes, des légumes que l'on avait oublié ou négligé de faire cuire! Combien de fois a-t-il remis en état de travailler ceux que des chutes et des blessures considérables avaient rendus incapables de faire la moindre chose!

Outre ces merveilles qui regardent principalement l'édifice du couvent de Paule, on ne saurait dire combien il en fit d'autres en même temps pour la guérison et le soulagement des hommes. Je ne fais point difficulté d'assurer, sur la déposition d'un nombre infini de témoins, qu'il n'y a point de sortes d'infirmités et de maladies qu'il n'ait guéries, ni de sens et de membres du corps humain sur lesquels il n'ait exercé la grâce et la puissance que Dieu lui avait données. Il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, l'usage des pieds et des mains aux estropiés, la vie aux agonisants et aux morts; et, ce qui est encore plus considérable, la raison aux insensés et aux frénétiques. Les lépreux, les hydropiques, les paralytiques, les personnes affligées de la pierre, des écrouelles, de la colique, de la migraine et de tout autre genre de douleur, de plaies et d'ulcères, trouvèrent en sa charité un remède instantané. Il n'y eut jamais de mal, quelque grand et incurable qu'il parût, qui pût résister à sa voix ou à son attouchement. On accourait à lui de toutes parts, non pas un à un, mais à grandes troupes et par centaines, comme s'il eût été l'ange Raphaël et quelque médecin descendu du ciel; et, selon le témoignage de ceux qui l'accompagnaient ordinairement, personne ne s'en retournait mécontent, mais chacun bénissait Dieu d'avoir reçu l'accomplissement de ce qu'il désirait.

Parmi ces prodiges, un des plus signalés fut la guérison du baron de Beaumont, dont nous avons déjà parlé ci-dessus, et qui a été, en son temps, général de l'armée vénitienne dans la guerre de Pise. Il avait un abcès si horrible à la cuisse, qu'il en pourrissait les chairs jusqu'à l'os, et lui faisait souffrir des douleurs qui lui rendaient la vie insupportable. Il éprouva longtemps les remèdes des plus habiles chirurgiens du pays; il en rechercha même de plus éloignés, mais ce fut inutilement; enfin, il eut recours au Saint, qui, par sa prière et par le signe de la croix, le fit retourner chez lui en parfaite santé. Marcel Cardille, de la ville de Cosenza, était non-seulement lépreux, mais aussi perclus des pieds et des mains, et contrefait de tout le corps. Il avait aussi perdu la parole, et était devenu tout noir; de sorte qu'on ne voyait presque plus en lui la figure ni l'apparence d'un homme. Il n'y avait point au monde de médecin qui eût osé entreprendre sa cure; mais le Saint, auquel il fut conduit, le prenant seulement par la

main, et l'exhortant à avoir une foi vive en Jésus-Christ, le fit lever sur ses pieds, et le rendit parfaitement sain. Nous devons encore rapporter cet autre miracle en faveur d'un jeune religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé François, qui, depuis, a été prieur au couvent du même Ordre, à Paule. Etant allé, par obéissance, couper du bois dans une forêt, il se donna, avec sa cognée, un si grand coup sur le pied, qu'il se blessa notablement, et que le sang sortait à gros bouillons de sa plaie ; le Saint, qui était dans la même forêt, vint aussitôt à lui, et, par son attouchement, qui fut comme un baume céleste, il le guérit sur-le-champ, et le remit au même état qu'il était avant sa blessure.

Entre plusieurs morts qu'il ressuscita aussi à Paule, le plus célèbre fut son propre neveu, que quelques auteurs croient avoir été Nicolas d'Alesso, frère d'André. Il avait souvent fait paraître un ardent désir d'être religieux dans l'Ordre que son oncle venait d'établir ; mais il n'en avait pu obtenir la permission de sa mère, qui, par un amour trop naturel, ne voulait pas être privée de ses enfants. Enfin, il tomba malade et mourut. Son corps fut porté à l'église du Saint pour y être enterré ; on fit publiquement ses obsèques, et l'on était prêt à le descendre dans la fosse ; mais cet homme divin, qui avait en ses mains les clefs de la vie et de la mort, empêcha qu'on le fît. Il prit ce corps, le porta à sa chambre, et la nuit même, après beaucoup de prières et de larmes, le ressuscita. La mère vint le lendemain pour pleurer son fils. Il lui demanda si elle était résignée à la volonté de Dieu, et si elle consentait que cet enfant fût religieux : « Ah ! » répondit-elle, « que n'y ai-je consenti plus tôt, il serait présentement vivant, et j'aurais la consolation de le voir ; mais il est maintenant trop tard, et je ne le verrai ni séculier, ni religieux ». — « C'est assez », dit le Saint, « que vous y consentiez »; et, au même instant, montant à sa chambre, il lui donna l'habit de son Ordre, et l'amena à sa mère, qui ne put assez louer Dieu de ses miséricordes envers elle et envers ce fils auquel il avait rendu la vie. Il a depuis vécu très-religieusement, tant en Italie qu'en France, sous l'obéissance de son oncle.

Mais quelque grands que fussent ces miracles de saint François de Paule, il faut avouer que le plus surprenant était sa propre personne et sa manière de vivre qui paraissait plutôt angélique qu'humaine. Quoiqu'il fût au milieu de tant d'ouvriers, et qu'il travaillât lui-même comme un manœuvre, il était néanmoins toujours dans une paix et une sérénité d'esprit très-parfaites ; elles paraissaient même sur son visage, où l'on ne voyait jamais rien de triste, mais une splendeur céleste, et un air de l'éternité. Son oraison était continuelle, et cette multiplicité d'occupations ne l'empêchait pas d'être sans cesse uni à Dieu, et d'avoir souvent des extases, des ravissements et des entretiens secrets et familiers avec le ciel. Un jour qu'il priait au pied du grand autel, pendant que les religieux étaient assemblés, il fut vu par deux prêtres et par un frère que la Providence divine y fit venir, tout environné de lumière, et ayant au-dessus de sa tête trois couronnes de gloire, ayant la forme de la tiare du souverain Pontife. Une autre fois, selon les mémoires de jean de Milazza, l'un de ses disciples, l'archange saint Michel, auquel il était extrêmement dévot, et qu'il avait prié d'être son protecteur et celui de sa famille naissante, lui apparut dans un grand éclat, et lui présenta un cartouche environné de rayons comme une gloire de saint Sacrement contenant le mot *Charité* écrit en lettres d'un or céleste, et couché sur un champ d'azur, lui ordonnant de prendre ce signe pour les armes et le blason de tout son Ordre. Aussi, ce grand homme, dont la vie n'était plus que le pur amour de Dieu, ne faisait rien et n'ordonnait rien que par charité.

S'il faisait des voyages, s'il entreprenait des bâtiments, s'il recevait des religieux en sa compagnie, c'était par charité. S'il commandait au feu, à l'air, à l'eau, à la terre, aux arbres, aux rochers, c'était par charité. S'il rendait efficaces, pour la guérison des malades, des choses qui, d'elles-mêmes, leur auraient été inutiles ou même nuisibles, c'était par charité. « Par charité », disait-il, « prenez cette herbe, usez de cette poudre, mangez ce morceau, et vous serez guéri ». En un mot, il avait toujours la charité dans l'esprit, dans le cœur, sur la langue et dans les mains ; et comme il ne vivait que par elle, il n'agissait aussi que par elle. Encore un autre jour, plusieurs personnes étant à la porte de sa cellule, où il était enfermé, entendirent une mélodie admirable, et telle que l'on n'en entend point de semblable sur la terre, dont les anges prenaient plaisir à le récréer ; et cette mélodie apaisa la colère d'un homme qui venait lui faire insulte, parce que la terre que l'on tirait de ses fondations, étant emportée par un torrent, empêchait quelquefois ses moulins de tourner.

Malgré ces travaux il ne laissait pas de traiter son corps avec une rigueur que nous pourrions appeler impitoyable. Il n'avait point, en ce temps-là, d'autre lit que le plancher de sa cellule, avec une pierre ou un morceau de bois pour oreiller. Etant plus vieux, il coucha sur une natte ou sur un tas de sarments. Son sommeil était si court, qu'à peine méritait-il le nom de repos ; c'était pour donner plus de temps, et souvent les nuits entières à la prière. Non-seulement il gardait dans toute sa rigueur la vie de Carême, dont il a fait un vœu et une loi inviolable dans son Ordre ; mais il mangeait si peu, que plusieurs témoins n'ont point fait difficulté de dire de lui ce que Notre-Seigneur a dit de saint Jean-Baptiste : qu'il ne mangeait point. Son ordinaire était un peu de pain et d'eau sur le soir. Il était quelquefois deux ou trois jours, et même, avant les bonnes fêtes et dans les nécessités publiques, huit et dix jours sans rien prendre, et en oraison continuelle. On assure qu'il a passé une fois un Carême entier sans aliment, à l'imitation de Notre-Seigneur, de Moïse, d'Elie et de saint Siméon le Stylite. Le vin lui était inconnu, si quelque faiblesse ou maladie ne l'obligeait d'en goûter. Il portait assidûment la haire ou le cilice, et se déchirait le corps par de fréquentes flagellations qu'il se faisait avec une discipline de fer découpée en forme de scie. Son habit n'était ni pour le défendre du froid, ni pour le soulager dans les chaleurs, mais seulement pour couvrir son corps ; cet habit était, d'une part, fort rude et d'un poil grossier et piquant, et, de l'autre, si mal étoffé, qu'il n'était guère capable de le réchauffer. Il n'en changeait point qu'il ne fût tout à fait usé : tel est celui qu'il a laissé à Paule en venant en France, et que les actes de sa canonisation assurent avoir fait tant de prodiges. Et alors même il n'en prenait pas un neuf, mais quelqu'un moins mauvais, et qui avait déjà servi à un autre religieux. Enfin, son austérité était si prodigieuse, que le Pape, dans la Bulle de la même canonisation, est obligé de dire qu'il ne semblait pas qu'il eût un corps, mais plutôt que c'était un pur esprit.

Mais pendant qu'il se donnait tant de peine pour s'offrir en sacrifice agréable au Tout-Puissant, cette Bonté souveraine l'exemptait des douleurs qui suivent la condition de notre nature, et qui sont communes à tous les hommes. Il allait toujours nu-pieds par les sables brûlants, par les cailloux et les rochers les plus pointus, par les neiges, les glaçons, les ronces, les épines, l'eau et la boue, mais il y était comme invulnérable. Une infinité de témoins ont déposé que ces sables ne le brûlaient point, que ces cailloux et ces rochers ne le blessaient point, que ces neiges et ces glaçons ne le ge-

laient point, que ces ronces et ces épines ne le piquaient point, et que la boue même ne le salissait pas, parce que Dieu avait commandé à ses anges de le garder dans toutes ses voies. Quoiqu'il maniât continuellement des pierres, du bois et des outils, il avait néanmoins les mains aussi blanches et aussi délicates que s'il eût été un homme de cabinet qui n'eût travaillé que de la plume. Ses fréquentes sueurs dans un vieil habit, et qu'il ne dépouillait ni jour ni nuit, ne le rendaient point de mauvaise odeur ; au contraire, il s'exhalait ordinairement de son corps une odeur si suave, qu'elle embaumait ceux qui s'approchaient de lui. Son visage même ne paraissait se ressentir ni de ses austérités, ni de son âge, étant toujours assez plein, et avec un air serein et une couleur de feu. C'est ce qui faisait qu'on le regardait partout comme un Adam innocent au milieu du paradis terrestre, ou, pour parler avec Antoine Staramelle, dans une lettre au pape Léon X, comme un Dieu mortel, auquel toutes les créatures semblaient être soumises.

La rigueur qu'il exerçait contre lui-même ne retombait pas sur ses religieux. Il avait pour eux une douceur et une tendresse extrêmes, et ne souffrait pas qu'ils fissent rien sans sa permission au-dessus des règles ordinaires de l'observance. S'il était quelquefois obligé de les corriger et de les punir, il mêlait toujours l'huile avec le vin, et la miséricorde avec la justice. Bien loin d'abuser du rang et de la qualité de supérieur, il se faisait, en effet, le serviteur des moindres frères. Il nettoyait et raccommodait leurs habits, et même ceux des novices ; les servait au réfectoire, balayait l'église et le couvent, et s'appliquait avec joie aux autres ministères les plus vils de la maison, faisant ainsi son possible pour s'humilier d'autant plus que Dieu le relevait par des prodiges et par des grâces extraordinaires et sans exemple.

Nous parlerons dans la suite de ses autres vertus, dont nous trouverons partout des exemples héroïques. Il nous reste, avant de sortir du couvent de Paule, à dire que la prophétie lui était si ordinaire, qu'il semblait en avoir habituellement le don. Il savait ceux qui le devaient venir trouver pour leur guérison, et envoyait quelquefois au-devant d'eux pour les recevoir. Il pénétrait les causes de leurs maladies et leur marquait les fautes pour lesquelles Dieu les avait punis. Il lisait dans le fond des consciences et en découvrait les péchés les plus secrets. Il connaissait l'avenir, et les choses qui se passaient dans les lieux les plus éloignés lui étaient aussi présentes que si elles se fussent passées devant ses yeux. Il prédit, vingt ans auparavant, à ses religieux, le voyage qu'il devait faire en France, sans que rien le fît prévoir. Il y eut des malades qu'il assura de leur convalescence, et d'autres auxquels il dit que Dieu avait compté leurs jours, et qu'indubitablement ils mourraient : ce qui s'est toujours trouvé véritable. Enfin, comme il semblait, par ses miracles, que Dieu lui eût fait part de sa toute-puissance, il semblait aussi, par ses prédictions, qu'il lui eût fait part de sa prescience. Mais ce que je trouve en tout cela de plus admirable, c'est que, soit qu'il fît des actions qui surpassaient entièrement les forces de l'homme, soit qu'il prédît des événements que la seule lumière prophétique lui pouvait découvrir, il le faisait toujours avec beaucoup de facilité et de simplicité : on eût dit que cette manière d'agir et de parler lui était naturelle, et qu'il n'y avait rien d'extraordinaire en toute sa conduite. Cela doit nous faire juger qu'il était, dès ce temps-là, arrivé à une si éminente perfection, que la grâce avec ses dons lui étaient comme passés en nature ; en quoi les théologiens font consister le plus haut degré de la vie mystique. Je n'ai

rien dit de son autorité presque souveraine sur les démons, quoiqu'il en ait chassé plusieurs des corps des possédés durant sa première construction, parce que nous en aurons bientôt d'autres preuves ; mais je ne puis encore omettre en ce lieu que son humilité, son austérité et son grand amour pour Dieu l'avaient rendu si formidable à ces monstres d'enfer, qu'ils appréhendaient même ses disciples et tout ce qui lui appartenait, ou qu'il avait touché.

Pendant que ce grand thaumaturge jetait à Paule, de la manière que nous venons de dire, les premiers fondements de son Ordre, les habitants de Paterne, ville du même diocèse et peu éloignée de Paule, souhaitèrent d'avoir part à la bénédiction de leurs voisins. Ils le supplièrent donc de venir chez eux, et offrirent de lui donner un emplacement pour y établir une communauté religieuse. Paul de Rondace, gentilhomme de Paterne, qu'il avait reçu au nombre de ses enfants, et qui, depuis, a été son vicaire-général en Italie, joignit ses prières à celles de ses compatriotes pour que le Saint leur accordât cette grâce. Il se rendit enfin à leurs instances, et, ayant pris Paul et quelques autres religieux avec lui, il vint établir sa première colonie et son deuxième couvent à Paterne. On lui donna d'abord pour retraite la maison des Frères de la Discipline, c'est-à-dire des Pénitents qui se flagellaient publiquement, sise au faubourg, en attendant qu'on le pourvût d'une place et des autres choses nécessaires pour le bâtiment d'un monastère. Le temps qu'il demeura dans cette maison et avant ce nouvel édifice n'est pas certain ; ce qui est indubitable, et que nous apprenons d'un nombre presque infini de témoins, c'est qu'il fit, en cette construction, les mêmes prodiges et des choses encore plus surprenantes qu'il n'avait fait en celle de Paule. Il rendit, comme à Paule, les arbres et les pierres légères ; il entra, sans se brûler, ni lui, ni ses habits, dans une fournaise ardente ; il arrêta un rocher en l'air dans la plus grande impétuosité de sa chute, et fit sourdre une fontaine d'eau vive dans un lieu sec et où il n'y avait point d'eau. Il trouva miraculeusement des matériaux dans une terre qui était incapable d'en produire, fit cuire des pierres à chaux d'une manière invisible et sans qu'on y eût mis de feu ; il nourrit souvent tout son atelier de ce qui n'aurait pas suffi pour la nourriture d'un homme seul. Un démon s'était assis sur la pierre qui devait servir de clef à la grande porte de l'église, et la rendait si pesante, qu'il était impossible de la remuer ; notre Saint le contraignit de la lever lui-même, et de la porter au lieu où elle devait être placée. Il fit naître, en un instant, sept beaux châtaigniers, en mettant en terre sept châtaignes, pour apaiser la colère d'un homme qui se plaignait de ce qu'il en avait fait couper un dans ses bois, quoiqu'il ne l'eût fait qu'avec la permission de la femme qui avait présumé de la bonne volonté de son mari ; et les fruits de ces châtaigniers ont servi depuis, dans toute l'Italie, à la guérison d'une infinité de malades. Il fit servir des taureaux indomptés, et qui n'avaient jamais porté le joug, à charrier des tuiles pour ses couvertures ; ce qu'ils firent avec autant de douceur que s'ils eussent été domptés depuis dix ans. Un arbre, d'une grosseur prodigieuse, se trouvant au milieu du grand chemin qui conduisait à son église, et incommodant ainsi le passage, il le divisa, par sa seule parole, en deux moitiés, et fit reculer chaque moitié de plusieurs pieds pour laisser au milieu un suffisant espace, sans que ni l'une ni l'autre moitié perdît sa verdure ; et, par ce moyen, il accorda le différend de deux frères qui lui avaient donné le chemin, et qui disputaient ensemble de la propriété de cet arbre. Ces moitiés ont longtemps subsisté au même état ; mais les branches ayant été employées

à faire des croix et des rosaires, l'on n'en voit plus à présent que les troncs. Enfin, il fit tant d'autres merveilles en cet édifice, que le couvent de Paterne fut appelé par excellence le *Couvent des miracles*.

Les guérisons des plaies, des ruptures et des maladies y furent aussi très-nombreuses. Un des témoins assure, comme l'ayant vu de ses propres yeux, qu'il guérit deux cents personnes en un jour. D'autres disent qu'il en guérissait à tous moments, et comme sans nombre, de même que s'il eût eu entre les mains les clefs de la santé et de la vie. On lui apporta un jour un petit enfant qui était venu au monde sans yeux et sans bouche ; il lui marqua avec sa salive les endroits où devaient être ces organes, et, à peine eut-il fait le signe de la croix, qu'il s'y forma deux beaux yeux et une bouche très-bien faite. Les aveugles, les sourds et les muets de naissance ne lui coûtaient pas plus à guérir, que ceux qui ne l'étaient devenus que par accident. On compte jusqu'à six morts qu'il a ressuscités en ce lieu, sans parler des personnes qui étaient à l'agonie ou abandonnées des médecins, qu'il a préservées, par sa prière, d'une mort prochaine et indubitable. Le plus renommé de tous ces morts fut Thomas d'Yvre, habitant de Paterne, auquel il rendit deux fois la vie : une fois après qu'il eut été écrasé sous la chute d'un arbre, et une autre fois après qu'il se fut brisé le corps en tombant du haut du clocher en bas, et c'est peut-être là l'unique exemple qui se puisse trouver dans l'histoire des Saints, de la double résurrection d'une même personne.

Ces cures miraculeuses faisaient un grand éclat. Les chirurgiens du pays, qui voyaient qu'elles leur ôtaient toutes leurs pratiques, firent solliciter sous-main le révérend Père Scozette, religieux Mineur de l'Observance, qui prêchait alors dans les principales chaires de Calabre, de prêcher contre le Saint, et de décrier publiquement sa vie, sa conduite et ses prodiges. Il s'y laissa facilement aller. On lui avait dit que le Saint se servait, pour ces guérisons, de quelques herbes ou de quelques poudres qu'il appliquait sur les plaies, (ce qu'il faisait par une profonde humilité, et pour cacher, autant qu'il lui était possible, cette grande puissance de faire des miracles que Dieu lui avait donnée) ; le religieux s'imagina qu'il y pouvait bien avoir en cela de la superstition. Il y eut aussi d'autres religieux de son Ordre qui l'y animèrent, soit par jalousie, soit par un zèle imprudent et précipité. Ainsi, ce grand prédicateur se mit à déclamer, dans ses sermons, contre la manière de vivre, si extraordinaire, de notre thaumaturge, contre le Carême qu'il faisait garder perpétuellement à ses enfants, et surtout contre ces guérisons dont on parlait tant. Le Saint fut averti de ces déclamations ; mais comme il ne cherchait en tout que la gloire de Dieu, et qu'il ne faisait rien que par son mouvement et par son esprit, il lui abandonna avec une patience et une douceur merveilleuses la protection de son innocence, et la défense de sa cause. Scozette voyant que ses discours, qu'il appuyait encore de ses entretiens familiers, ne faisaient point d'impression sur les esprits, parce qu'il n'y avait personne qui ne fût convaincu des grands mérites du Saint, résolut de le venir trouver lui-même pour lui en faire la réprimande, se persuadant aisément, qu'étant savant en philosophie et en théologie, il confondrait sans difficulté un pauvre Ermite qui n'avait jamais étudié. Le serviteur de Dieu le reçut avec sa candeur et son affabilité ordinaires, et pour mieux lui donner la facilité de s'expliquer, il le conduisit dans une chambre particulière auprès du feu. Le prédicateur se déchargea devant lui de tout ce qu'il avait déjà dit en public, et le traita même injurieusement, comme un homme qui trompait le monde par de faux miracles.

Saint François ne s'en émut point ; mais après qu'il eut achevé ses plaintes, voyant que tout ardent qu'il paraissait, il était néanmoins intérieurement tout glacé par défaut de charité, il prit des charbons ardents dans ses mains, et, les pressant longtemps sans se brûler, il les lui présenta et lui dit agréablement : « Père Antoine, chauffez-vous par charité, car vous en avez grand besoin ». Ce religieux, touché de ce miracle, et se réveillant comme d'un profond sommeil, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon. Le Saint le releva, et, après l'avoir embrassé, il lui remontra sagement que l'homme, quelque faible qu'il soit de lui-même, peut néanmoins toutes choses lorsque Dieu s'en veut servir pour sa gloire. Depuis ce temps-là, ce prédicateur fut le grand panégyriste de saint François, et publia de tous côtés sa sainteté : il profita si bien du moment d'entretien qu'il avait eu avec lui, qu'il arriva en peu d'années à une très-haute perfection, que Notre-Seigneur a même manifestée par des miracles. Il est mort au couvent d'Amaltée, l'an 1470.

Le don de prophétie, qui avait paru dans notre Saint avec tant d'éclat au couvent de Paule, le suivit et l'accompagna aussi en celui de Paterne et partout ailleurs ; il y en a une infinité d'exemples mêlés parmi les miracles qui viennent d'être rapportés : car, comme la langue aussi bien que le cœur et l'esprit de ce grand homme étaient toujours entre les mains de Dieu, cette Sagesse adorable s'en servait ordinairement pour prononcer des oracles et pour découvrir des secrets qui pouvaient être utiles à l'amendement et à la guérison spirituelle de ceux qui s'adressaient à lui. Pour les possédés, il en délivra aussi beaucoup à Paterne ; et un, entre autres, qu'il fit d'abord travailler quelques jours à ses bâtiments, après quoi le démon, contraint de sortir par la force de son commandement, le fit avec tant d'impétuosité et de bruit, qu'il semblait que toute l'église allait s'écrouler, et qu'il n'y demeurerait rien d'entier. Depuis, il en a guéri encore plusieurs, tant en Italie qu'en France ; entre autres, un novice de son Ordre et un de l'Ordre de saint François d'Assise, dont l'esprit malin s'était saisi par une secrète permission de Dieu.

Mais c'est peut-être trop nous arrêter au couvent de Paterne. De ce couvent, il alla à Spézane-le-Grand, qui est aussi du diocèse de Cosenza, et n'est éloigné de cette ville que de quatre milles, et de Spézane à Corilien, qui est du diocèse de Rossano. Avec la permission des Ordinaires, il y établit de nouvelles colonies, et y bâtit dans la suite de nouveaux couvents. Les miracles l'accompagnèrent partout, tant pour les édifices que pour le soulagement de toutes sortes de malheureux : il récompensa surtout la libéralité des Corilianais, en leur donnant miraculeusement des eaux de fontaine, dont ils avaient un extrême besoin. Au reste, il ne faut pas croire que cet admirable serviteur de Dieu n'eut soin que de la guérison des corps : son application principale était pour la conversion des pécheurs et pour le salut des âmes. Quoiqu'il n'eût pas étudié, il ne laissait pas de prêcher sur la fin de la journée ceux qui étaient accourus vers lui, et il le faisait avec tant de zèle, de lumière et d'onction, citant même les saintes Ecritures, que tous les auditeurs en étaient touchés. Il donnait à tout le monde des avis salutaires : comme il connaissait, par un esprit prophétique, les besoins de chacun, chacun s'apercevait qu'il lui disait ce qu'il fallait dire, et s'en retournait chez soi dans la résolution de vivre avec plus de piété. En un mot, les témoins assurent qu'il était la lumière de toute la Calabre, qu'il ramenait tout le monde dans les voies du salut ; qu'il a fait un changement merveilleux dans les mœurs de toute cette province, et qu'elle a fait une perte irréparable, lorsqu'il en est sorti pour aller en France.

Le Saint, ayant ces quatre couvents, allait de l'un à l'autre, tant pour l'avancement de leurs constructions, qui durèrent longtemps, que pour le gouvernement de ses religieux, qui n'avaient point encore d'autre règle que celle qu'il leur donnait de vive voix avec les exemples de sa sainte vie. Pendant qu'il en prenait un si grand soin, il lui arriva un déplaisir très-sensible par la perte d'un pauvre frère qui, étant sorti sans congé, et même avec dessein de quitter le saint habit de la religion, fut tué d'un coup de tonnerre au territoire de Cartiarco. Mais Dieu, qui n'afflige jamais ses élus, jusqu'à les laisser sans consolation, récompensa la perte de cette ouaille égarée par la conversion admirable d'un jeune libertin, qui vint recueillir la couronne que celui-là avait laissé tomber. Ce fut Jean de la Roque, noble ecclésiastique de Corilien, menant une vie scandaleuse ; il voulut passer par Spézane pour aller satisfaire sa passion avec une courtisane qui était un peu plus loin. Le Saint, en ayant eu révélation, ordonna au portier de le faire entrer dans le couvent lorsqu'il viendrait demander de l'eau à la porte, et ensuite de l'introduire dans une chambre et de l'y enfermer. Le portier exécuta ponctuellement cet ordre, puis, ayant conduit cet insensé dans une cellule qui était dans le cloître, il en tira et ferma la porte sur lui. Ce fut un grand sujet d'étonnement pour ce misérable qui aimait sa misère, et qui courait avec joie à sa ruine, de se voir arrêté dans la poursuite de son dessein. Il jeta d'abord feu et flammes, vomit beaucoup d'injures contre les religieux, et fit grand bruit pour être délivré ; mais, comme on n'ouvrait point, il se lassa enfin de crier et de frapper ; il se coucha contre terre et se laissa aller au sommeil. Alors le Saint entra dans la chambre, et l'ayant éveillé, lui dit froidement : « Hé ! mon ami, à quoi pensez-vous ? que ne secouez-vous de votre oreille ce qui vous tourmente, et qui vous fait si mal à la tête ? » Ce jeune homme ne sachant s'il veillait ou s'il dormait, porte aussitôt sa main à son oreille droite, et il en tire un gros ver fort hideux et tout velu. Il la porte ensuite à l'oreille gauche, et il en tire un autre ver de même forme, et en ce moment tous ses désirs impurs et toutes ses affections brutales et déshonnêtes furent amorties ; se sentant touché de la main de Dieu, il se jeta aux pieds du Saint et le supplia avec instance de le recevoir au nombre de ses disciples. Il n'eut pas de peine à obtenir cette faveur, à laquelle le serviteur de Dieu savait qu'il était prédestiné. Il a rendu de bien grands services à l'Ordre avec beaucoup de sainteté, et n'est mort que l'an 1520.

Mais c'est assez demeurer en Calabre, il nous faut passer avec saint François de Paule en Sicile. Le bruit de ses vertus et de ses miracles s'y était tellement répandu, qu'il n'y avait point de ville dans toute cette île qui ne demandât ardemment sa présence. Surtout les habitants de Milazzo la souhaitaient, et lui envoyèrent des députés pour le prier de venir établir chez eux une communauté de ses disciples. Il fut encore pressé par quelques Siciliens, auxquels il avait donné l'habit de son Ordre. Ainsi, après avoir mis ordre dans les monastères qu'il laissait, il partit pour la Sicile avec deux de ses religieux, que l'on croit avoir été le père Paul de Paterne, et Fr. Jean de Saint-Lucide. Il fit un insigne miracle en chemin ; ce fut de nourrir, pendant trois jours, neuf voyageurs affamés, avec un fort petit pain qu'il leur fit trouver fort miraculeusement dans leur bissac. Etant arrivé au trajet du phare de Messine, si renommé chez les poëtes, à cause du golfe de Charybde et du rocher de Scylla, autrefois célèbres par une infinité de naufrages, il pria, par charité, un nautonier nommé Pierre Colosse, de le mettre dans sa barque avec ses compagnons, et de le passer. Cet homme

rustique, voyant qu'il n'avait point d'argent pour payer son passage, le rebuta, et lui dit même quelque injure. Alors le Saint, ayant fait sa prière, et se sentant inspiré du Saint-Esprit, qui lui donna, en ce moment, un usage admirable et extraordinaire de l'esprit de la foi et des dons de conseil et de force, étendit paisiblement son manteau sur les ondes, et, étant monté dessus, avec ses deux disciples, il s'en servit comme d'une barque assurée pour traverser un détroit si dangereux. La mer trembla, mais lui ne trembla point ; les flots le respectèrent, les vents lui furent obéissants ; Charybde et Scylla, qui faisaient frémir les galères les mieux équipées, l'honorèrent en son passage, et l'on dit même que, depuis ce temps-là, la mer y a été plus calme, et qu'il ne s'y est plus vu tant de naufrages. Enfin, il arriva près de Messine, et son humilité ne lui permettant pas d'aborder au port, où il aurait été vu d'une infinité de monde, il aborda à côté, où, au rapport de Placide Sempère, de la Compagnie de Jésus, il donna la vie spirituelle et corporelle à un mort qui était pendu depuis trois jours aux fourches publiques. De là, il se rendit à Milazzo ; il y fut reçu comme un ange venu du ciel ; on lui bâtit en peu de temps un beau couvent, qui a été le premier de son institut dans toute l'île. Il n'y eut ni grand ni petit, ni riche ni pauvre, qui ne voulût contribuer à cet édifice ; les prodiges que le Saint y fit furent encore si grands qu'ils ont été les heureuses semences de beaucoup d'autres monastères d'hommes et de filles que l'on a donnés bientôt à son Ordre dans les autres villes, et qui composent à présent les provinces de Messine et de Palerme. On montre à Milazzo, au-dessus de la principale porte de son église, deux grosses pierres qu'il éleva seul et sans l'aide de personne, et dont il est impossible d'arracher aucun éclat, et un puits salé dont il rendit les eaux douces seulement jusqu'au temps où l'on aurait fait une citerne. Son trajet miraculeux, dont nous venons de parler, est attesté dans les actes de sa canonisation par plusieurs témoins, et il l'aurait été par beaucoup d'autres, si l'on eût fait des informations en Sicile, où la tradition en est très-répandue. Pierre Colosse, qui lui avait refusé le passage dans sa barque, reconnaissant sa faute, en eut une confusion et une douleur incroyables ; et, lorsqu'il le vit béatifié, il venait tous les matins à son église de Messine, où, en se frappant la poitrine et en versant beaucoup de larmes, il déplorait sans cesse sa rusticité, qui l'avait privé du bonheur de passer un si grand homme.

Après que saint François de Paule eut ainsi satisfait à la piété des Siciliens, il revint en ses couvents de Calabre. Cependant, les actions prodigieuses qu'il opérait à tous moments, faisant grand bruit par toute l'Italie, le pape Paul II, qui monta sur la chaire de saint Pierre le 6 août 1464, voulut en avoir des nouvelles assurées, et envoya pour cela un de ses camériers à l'archevêque de Cosenza, afin qu'il s'en informât pleinement. L'archevêque, qui connaissait la sainteté du serviteur de Dieu, en parla très-avantageusement à ce prélat : « Mais afin », lui dit-il, « qu'on ne puisse pas douter de notre témoignage, prenez vous-même la peine d'aller vers lui, interrogez-le, examinez-le et ne rapportez au Pape que ce que vous en aurez connu par votre propre information ». Le camérier le crut, et, sans donner avis de son voyage, il se rendit au plus tôt à Paule. Dès qu'il vit saint François, il lui voulut baiser les mains par respect ; mais le Saint s'en défendit avec beaucoup d'humilité, lui disant qu'il était bien plus à propos que lui-même lui rendît ce devoir, comme à celui qui était honoré depuis trente-trois ans de la dignité sacerdotale. Le camérier fut surpris de ces paroles, qu'il trouva véritables en y faisant réflexion. Néanmoins, lorsqu'il eut été

conduit auprès du feu, voulant exécuter sa commission, il se mit à parler contre la vie du Saint et contre celle de ses enfants, le taxant de rigueur indiscrète et de singularité dangereuse, sur quoi il s'étendit fort au long. Le Saint l'écouta paisiblement; mais comme il s'agissait de soutenir l'établissement de la vie perpétuelle de Carême, dont il avait reçu l'ordre du ciel, il prit des charbons ardents dans ses mains, et, les tenant longtemps sans se brûler, il dit au prélat : « Vous voyez, Monseigneur, ce que je fais par la vertu de Dieu ; ne doutez pas aussi, qu'étant assisté de cette vertu, on ne puisse supporter la vie la plus austère et les plus grandes rigueurs de la pénitence ». Le prélat, effrayé, voulut se jeter à ses pieds pour lui demander excuse et recevoir sa bénédiction ; mais il en fut empêché par le Saint, qui lui demanda, au contraire, la sienne ; il eut ensuite avec lui un entretien tout céleste, qui le charma ; il sortit de sa compagnie encore plus édifié de l'éminente sainteté qu'il faisait paraître par ses discours et par ses manières d'agir et de parler, qu'il n'était étonné du miracle qu'il avait vu faire devant ses yeux. Il en informa le Pape et toute la cour romaine ; ce qui disposa le Saint-Siége aux grâces qu'il a depuis accordées à l'Ordre des Minimes. Au reste, cette sorte de miracle, de manier du feu et des choses embrasées, sans en recevoir aucun dommage, fut si ordinaire à saint François, qu'il y en a une infinité d'exemples dans le cours de sa vie. Il faut croire que Dieu lui accorda ce privilége en récompense de sa charité et de son austérité prodigieuse, et pour autoriser la vie pénitente qu'il venait établir dans le monde.

L'archevêque Pyrrhus lui avait donné permission de prendre trois maisons dans son diocèse, donnant l'exemple aux autres prélats, pour qu'ils lui permissent de faire de semblables fondations; il voulut honorer son Ordre naissant de beaux priviléges. Ainsi, l'an 1471, il l'exempta de sa juridiction et de celle de ses successeurs, et le mit sous la protection immédiate du Saint-Siége. Deux ans après, le pape Sixte IV fit l'établissement authentique dudit Ordre, sous le nom d'*Ermites de saint François*, qui depuis a été changé, par Alexandre VI, en celui de *Religieux Minimes*, et il donna à son saint instituteur, qu'il en créa malgré lui le supérieur général, un ample pouvoir de fonder des maisons dans tout le monde chrétien, et de composer une Règle et des Constitutions pour sa conduite.

Ces faveurs des souverains Pontifes et des prélats de la province de Calabre, ne l'empêchèrent pas d'être l'objet de la persécution de son propre prince, Ferdinand Ier, roi de Naples, ainsi que du duc de Calabre et du cardinal d'Aragon. On n'en sait pas bien la cause ; mais il est probable que ce fut pour quelques avis importants que le Saint fit donner à ce prince, pour le bien de sa personne et de son Etat ; ils ne lui plurent pas, et plurent encore moins à ses enfants, qui profitaient de ses exactions et de son gouvernement tyrannique. Quoi qu'il en soit, ils envoyèrent à Paterne, où était le serviteur de Dieu, un capitaine de galère, avec des soldats, pour se saisir de sa personne et l'amener pieds et mains liés à Naples. Cette nouvelle jeta la consternation dans tout le pays. Les principaux citoyens tâchèrent de dissuader ce capitaine de rien attenter contre un si saint homme ; ils lui remontrèrent que ce serait attirer sur lui et sur toute la maison royale la colère de Dieu et les fléaux de son indignation. Nonobstant cela, il voulut exécuter son ordre. Il entra dans l'église et dans le couvent, cherchant celui que son prince haïssait. François, bien loin de se cacher, comme ses disciples l'en suppliaient, se mit à genoux sur les degrés du grand autel, exposé à la vue de tout le monde. Le capitaine et les soldats passèrent sou-

vent devant lui et autour de lui ; mais Dieu le rendant invisible, ils ne le purent apercevoir. Enfin, il se produisit lui-même, et au même instant ce capitaine fut touché de la main de Dieu et rempli d'un si grand respect, qu'il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon de son attentat. Le Saint le releva avec beaucoup de bonté, et lui dit de ne rien craindre ; mais d'aller de sa part dire au roi, à la reine et à leurs enfants, que s'ils ne se corrigeaient pas de leurs vices, ils éprouveraient bientôt, avec toute leur maison, la rigueur des vengeances du Tout-Puissant. Il le chargea aussi de cierges bénits et d'autres objets de dévotion pour leur présenter. Enfin, il ne voulut pas le laisser sortir, ni ses gens, sans faire collation. Et il arriva cette merveille : deux petits pains et une pinte de vin, qu'on leur servit, furent suffisants pour les rassassier tous, quoiqu'ils fussent plus de quarante, et qu'ils mangeassent et bussent librement, selon leur besoin ; et, à la fin du repas, il resta encore autant de pain et de vin qu'on en avait mis sur la table. La cour fut bientôt informée de ce qui s'était passé, et, par ce moyen, la persécution cessa.

Cependant le Saint, connaissant par un esprit prophétique que les Turcs étaient près de descendre en Italie et dans le royaume de Naples, en donna avis au roi, lui mandant, avec sa générosité ordinaire, qu'il ne s'embarrassât pas des affaires d'autrui, mais qu'il eût soin de conserver ses Etats, qui allaient être attaqués par les infidèles. Il déclara aussi à ses religieux, et à d'autres personnes, ce que Dieu lui avait fait connaître de cette descente ; ceux-ci en furent d'autant plus épouvantés, que sa prédiction de la prise de Constantinople, en 1453, par Mahomet II, avait été ponctuellement accomplie. Le roi négligea de prévenir ce malheur, et, l'an 1480, le dernier jour d'août, Achmet Pacha, ayant fait prendre terre à son armée, se saisit d'Otrante, ville et port considérables, fit empaler l'archevêque et plusieurs des habitants, et saccagea la plupart des lieux d'alentour. Un si grand malheur fit ouvrir les yeux à Ferdinand. Il envoya promptement une armée pour reprendre cette ville et pour chasser les Turcs d'Italie, puis il commanda aux principaux seigneurs de son royaume de se trouver au siége, pour aider à repousser cet ennemi commun. Jean Nicolas, comte des Arènes, en était un ; mais comme il était grand serviteur de Dieu, et intime ami du Saint, il ne voulut pas partir pour cette expédition sans se recommander à ses prières et lui demander sa bénédiction. Il le vint trouver à Paterne, avec une belle compagnie de gentilshommes et des soldats de ses vassaux. Le Saint, qui avait passé huit jours en oraison et en larmes, dans sa cellule, pour détourner le fléau de Dieu de l'Italie, l'assura qu'ils prendraient Otrante, qu'ils chasseraient les Turcs et qu'ils reviendraient tous en santé ; il leur donna à chacun, pour sauvegarde, un cierge bénit. La chose arriva comme il l'avait prédite ; car, quoique le comte et ceux de sa suite se trouvassent souvent au milieu des ennemis, et qu'il se fît autour d'eux un carnage horrible par les pierres, les projectiles de toute sorte et les feux que jetaient les assiégés, et que la peste fît aussi un grand ravage dans le camp, pas un de ceux qui avaient reçu de ces cierges ne fut ni tué ni blessé ; la ville fut prise, les Turcs contraints de se retirer, et toute cette sainte compagnie revint chez elle pleine de gloire et de santé. Le seul muletier du comte, qui s'était moqué des cierges bénits du Saint et n'en avait point voulu prendre, mourut de la contagion, et son corps exhala à l'instant une odeur insupportable. Cette histoire est attestée dans les actes par des témoins irréprochables.

Le roi Louis XI, prince adroit, politique et défiant, régnait alors en

France. Il était affligé d'une maladie dangereuse dont il désirait ardemment guérir. Il n'y avait point d'habiles médecins qu'il n'eût consultés, point de remèdes qu'il n'eût essayés, point de dévotions qu'il n'eût faites ou fait faire pour en venir à bout ; mais comme ni Dieu ni les hommes ne le contentaient point par toutes ces voies, entendant parler des merveilles qu'opérait depuis longtemps le saint ermite de Calabre, il eut un grand désir de lui parler et de l'avoir auprès de lui. C'était, sans doute, par un secret mouvement de la divine Providence, qui voulait que saint François vînt en France pour donner plus d'éclat à son Ordre et l'étendre plus facilement par toute l'Europe. Il l'en pressa lui-même par lettres, lui promettant des avantages fort considérables pour lui et pour les siens, s'il le venait trouver. Mais comme ces lettres furent sans effet, le Saint étant trop mort au monde pour se laisser toucher par ses promesses, Louis eut recours au roi de Naples et lui demanda, comme une grâce singulière, de lui envoyer son saint homme. Ferdinand fit son possible pour décider le Saint à donner au roi très-chrétien la satisfaction qu'il souhaitait, ne considérant pas que le perdre c'était perdre le bonheur de son Etat et quelque chose de plus précieux que tout son royaume. Mais François s'en défendit toujours, ne croyant pas qu'il dût entreprendre un si grand voyage, parce qu'on avait en vue, en l'y invitant, qu'il vînt faire un miracle. Enfin, Louis s'adressa au pape Sixte IV, et le supplia de commander à l'ermite de Paule de le venir trouver. Le Pape, jugeant à propos de le contenter, envoya deux Brefs au saint homme, par lesquels il lui ordonna de se rendre promptement à la cour de France. Il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer, et la voix du souverain Pontife fut pour lui comme un ordre venu du ciel.

Il dit adieu à ses enfants, leur laissa pour son vicaire le père Paul de Paterne, dont nous avons déjà parlé, et dont la sainteté a été si grande, qu'outre plusieurs miracles que l'on rapporte de lui, son corps a demeuré cent cinquante ans après sa mort sans corruption. Sa pauvreté le dispensa de leur faire des présents ; mais le peu de choses qui leur demeurèrent de lui, comme un vieil habit, un chaperon, un cordon, une tunique, une discipline et une dent de sa bouche, qu'il donna à sa sœur, ont été, et sont encore des sources de faveurs et de guérisons surnaturelles par toute la Calabre. Il fit jusqu'à Naples, comme à Salerne, à Cava et en d'autres lieux, plusieurs miracles que le lecteur pourra voir en son histoire.

A Naples, on le reçut avec la même pompe que si c'eût été un grand légat apostolique (ce sont les propres termes de Philippe de Commines), ou que si le roi eût fait lui-même son entrée la première fois. Ferdinand, ses enfants, et tout ce qu'il y avait de nobles et de personnes de qualité dans la ville, allèrent au-devant de lui, et la foule du monde y fut si grande, que, sans les efforts du prince de Tarente, second fils du roi, qui l'était venu chercher jusqu'à Salerne, il eût été impossible de le faire passer. Le roi voulut qu'il logeât dans son palais, soit pour lui faire plus d'honneur, soit pour avoir un moyen de l'observer. Epiant la nuit, par des fentes, ce qu'il faisait dans sa chambre, il l'aperçut en oraison, tout environné de lumière, et élevé de plusieurs pieds au-dessus du plancher ; il en fut d'autant plus surpris, qu'il se persuadait qu'après les fatigues d'un voyage et d'une réception solennelle, et après avoir reçu de si grands honneurs, il ne serait guère en état de faire oraison ; mais il ne savait pas encore que la ferveur du Saint était si constante, et son humilité si profonde, que ni les honneurs ne l'élevaient, ni les travaux ne l'abattaient.

Le lendemain il l'invita à manger à sa table ; mais le Saint s'en étant

excusé comme d'une chose qui ne lui convenait pas, il lui envoya, pour son dîner, des poissons frits qu'on lui avait servis. Le Saint les bénit, les rétablit en vie et les lui renvoya par le même page qui venait de les apporter; ce qu'il fit pour corriger sa défiance, sachant bien qu'il ne lui avait envoyé ce plat que pour l'éprouver. Ensuite, le roi le vint trouver lui-même et lui présenta quantité de pièces d'or, pour aider, disait-il, à la fondation de ses couvents; mais le Saint lui dit encore courageusement qu'il ferait beaucoup mieux de rendre cet or à ses pauvres sujets, dont il avait sucé le sang par des impositions injustes, que d'en faire des aumônes qui ne pouvaient être qu'abominables devant Dieu. Et, pour le convaincre de la vérité de ce qu'il lui disait, il prit une de ces pièces d'or, la rompit en deux, et en fit couler en sa présence plusieurs gouttes de sang. Ce terrible miracle, qui est attesté par les plus anciens écrivains de sa vie, jeta l'épouvante dans l'esprit de ce prince; il reconnut sa faute, la pleura amèrement et promit de la réparer; mais il n'exécuta guère, dans la suite, ce qu'il avait promis, et ainsi il attira sur lui et sur toute sa famille le fléau dont ce grand Prophète l'avait déjà menacé, et dont il le menaça encore en cette occasion. Cependant le roi l'obligea, avant son départ, de choisir une place pour le monastère qu'il lui voulait faire bâtir dans sa ville royale. Il la choisit, mais dans le quartier de la ville le plus sale et le moins fréquenté. Le roi s'en étonna, et lui dit que ses religieux y seraient inutiles et qu'ils rendraient mieux, à un autre endroit, les services qu'on pouvait attendre de leur charité. Mais le Saint lui prédit que ce quartier qu'il avait choisi serait un jour si agréable et si peuplé, qu'il n'y en aurait point de semblable en toute la ville; ce que l'événement a montré véritable, parce que le palais du vice-roi y a été bâti vis-à-vis le couvent des Minimes, avec un grand nombre d'hôtels et de belles maisons, qui l'ont fait entièrement changer de face.

De Naples, le Saint fut conduit par mer à Rome. Son premier historien assure qu'il y eut une si grande foule à son entrée, à cause des guérisons miraculeuses qu'il faisait à tous moments, qu'il était impossible d'approcher de lui ni par eau ni par terre. Le Pape le reçut avec beaucoup d'honneur, et même, selon Philippe de Commines, lui donna trois fois audience, à chacune desquelles il s'entretint familièrement avec lui pendant trois ou quatre heures, voulant absolument qu'il fût assis sur une belle chaise. Tous les cardinaux le visitèrent et lui donnèrent des marques d'une estime et d'une vénération toute singulière. Sa Sainteté le voulut élever aux ordres ecclésiastiques; mais il s'en défendit toujours constamment, et se contenta du pouvoir qu'il lui donna de bénir des cierges et des chapelets; ce qui a été la source d'une infinité de miracles qu'il a faits en France. Il lui parla du vœu de la vie de Carême, qu'il voulait établir dans son Ordre; mais comme le Pape y fit beaucoup de difficultés, il prit par la main le cardinal neveu, qui était Julien de la Rovère, et dit à Sa Sainteté : « Saint Père, celui-ci fera ce que votre Sainteté a tant de peine à faire »; lui prédisant par là qu'il serait Pape. Ce qu'il confirma encore à ce cardinal, lorsqu'il se réfugia en France, sous le pontificat d'Alexandre VI. En effet, il le fut depuis sous le nom de Jules II, et c'est lui qui a approuvé les règles de l'Ordre avec le quatrième vœu de la vie de Carême.

Le serviteur de Dieu ayant satisfait à sa dévotion, par la visite des saints lieux, et reçu la bénédiction apostolique, retourna à Ostie et reprit le chemin de France. Passant par Gênes, il montra du doigt une montagne voisine, où il assura qu'il y aurait un jour un couvent de son Ordre; ce qui s'est exécuté treize ans après, par la libéralité du prince Doria. Il avait prédit la même

chose à Messine, en montrant la chapelle du Saint-Sépulcre ; à Cava, près de Naples, en mettant la première pierre à l'église d'une Congrégation appelée la *Société de Jésus*, et à Rome, en montrant le Mont-Pincio ; et l'on peut dire de lui ce qui est dit de Samuel, que nulle de ses paroles n'est tombée à terre, mais qu'elles ont toutes été ponctuellement accomplies.

De Gênes, l'envoyé du roi très-chrétien, qui l'était venu chercher en Calabre, et le conduisait dans tout le voyage, fit prendre la route de Marseille ; mais, par une conduite de la divine Providence, le vaisseau aborda à un petit port entre Bormes et Briganson. Le Saint, avant de mettre pied à terre, se confessa et distribua des cierges bénits aux plus considérables de la compagnie ; ce qu'il fit pour se disposer aux grandes merveilles que Dieu allait opérer, par son moyen, dans tout le royaume de France. Etant descendu, il imprima ses vestiges sur un rocher, qui les retient encore à présent ; et ce lieu même est devenu fort célèbre par une chapelle que les habitants y ont fait bâtir, et qui est visitée de tout le voisinage avec beaucoup de dévotion.

L'envoyé demanda à entrer dans la ville de Bormes ; mais cela aurait été refusé, à cause de la peste qui ravageait tout le pays et avait déjà commencé de se répandre en cette ville, si le Saint n'eût dit : « Ouvrez par charité, Dieu est avec nous ». On ouvrit à cette parole, et cette honnêteté des habitants ne leur fut pas inutile ; car le Saint ayant fait sa prière, tous leurs malades, et ceux mêmes qui s'étaient retirés dans la campagne pour se faire traiter, se trouvèrent guéris en un moment ; et, ce qui est plus admirable, il leur est demeuré ce grand privilége, que la peste n'entre jamais dans leur ville, quelque dégât qu'elle fasse dans toute la province, et que nul des citoyens de Bormes, en quelque endroit qu'il se rencontre, et quand même il coucherait avec les pestiférés, n'est jamais infecté de la contagion. Nous en avons eu, jusqu'à maintenant, des preuves sans nombre, et qui même ont été juridiquement examinées et approuvées. Aussi, incontinent après la canonisation du Saint, ils firent bâtir une superbe église en son honneur ; et, dans ces derniers temps, ils ont donné un couvent aux religieux de son Ordre. La ville de Fréjus, par laquelle il passa ensuite, éprouva pareillement son grand pouvoir auprès de Dieu, car il guérit aussi tous ceux qui étaient frappés de l'épidémie. On reconnut ce bienfait huit ans après, par la fondation d'un beau monastère, où trois chapitres généraux ont été célébrés, mais qui, depuis, a été changé en celui d'Arles, à cause de l'intempérie de l'air.

Il faut dire ici, en passant, que ces deux villes ne sont pas les seules qui aient été guéries ou préservées de la peste par les prières et la protection de ce grand Serviteur de Dieu. Il a renouvelé plusieurs fois ce miracle après sa mort ; et il est un des Saints que l'on invoque avec le plus de succès dans cette calamité publique. L'an 1629, la ville de Naples confessa qu'elle lui était redevable de sa conservation, dans une horrible contagion qui venait de ravager toute la Sicile et une partie de l'Italie ; et, pour action de grâces, elle l'adopta au nombre de ses principaux patrons, ce qui se fit avec une pompe et une magnificence qui n'avaient point encore eu d'exemple. La description en a été imprimée en italien et en français, sous le titre de *Patronage de Naples*. Les villes de Morlaix et de Saint-Paul-de-Léon, en Basse-Bretagne ; celle de Mons, en Hainaut, celle de Malaga, en Espagne, et celles de Cosenza et de Paterne, en Calabre, lui rendent tous les jours leurs reconnaissances, pour avoir été délivrées du même mal par sa puissante intercession. Nous avons déjà dit que celle de Paterne le fut par le moyen de l'eau,

où un de ses chaperons avait trempé; elle guérit généralement tous ceux qui en burent. Celle de Cosenza le fut presque en même temps par une huile miraculeuse qui coulait de la lampe qui brûlait en sa chapelle de Paule ; sa seule onction rendit la santé à tous ceux qui étaient infectés. Pour celle de Malaga, elle l'a été l'an 1637 d'une manière encore plus extraordinaire ; car, comme plus de vingt mille personnes y étaient déjà mortes en moins d'un mois, un avocat du Tiers Ordre du Saint, nommé Antoine Pérez, qui avait une relique de lui, l'ayant fait toucher aux malades de sa maison, les guérit tous sur-le-champ. L'évêque l'ayant appris, ordonna une procession solennelle où l'image de saint François de Paule fut portée, et durant laquelle huit cents pestiférés, qui étaient à l'hôpital, furent guéris, et la peste cessa entièrement par toute la ville. Reprenons maintenant la suite de notre histoire.

Il faudrait nous arrêter à chaque pas, si nous voulions rapporter tous les autres prodiges que fit le Saint dans tout le cours de son voyage. Il en avait fait sur la mer en préservant son vaisseau d'un naufrage et d'une prise de corsaires, qui paraissaient inévitables ; il en fit encore sur la terre dans tout le reste du chemin : car, comme les villes et les bourgs allaient de tous côtés au-devant de lui pour recevoir sa bénédiction, il récompensa souvent leur dévotion par des faveurs et des guérisons extraordinaires. Quelquefois aussi il se rendit invisible, soit pour n'être point interrompu dans ses prières, soit pour éviter les honneurs qu'on lui voulait déférer, ce qui mit un jour l'envoyé de France extrêmement en peine, en lui faisant croire que le Saint avait repris le chemin d'Italie.

Le roi Louis XI, apprenant son arrivée en France, en eut tant de joie qu'il semblait qu'il eût conquis un nouveau royaume, et l'on dit qu'il fit donner dix mille écus à celui qui lui en apporta les premières nouvelles. Sachant qu'il approchait de Tours, où il faisait sa résidence, il commanda à son dauphin, que l'on a depuis appelé Charles VIII, de le recevoir à Amboise. Il le fit avec de grands témoignages d'estime et de respect, et, depuis ce temps-là, il l'a toujours aimé et honoré comme son propre père. Mais, si nous en croyons Philippe de Commines, le roi enchérit encore sur cet accueil; car il ne le reçut pas à son arrivée au Plessis-lès-Tours, qui fut le 24 avril 1482, avec moins d'honneur et de soumission que si c'eût été le Pape même. Il alla au-devant de lui avec sa cour ; et, comme s'il eût reconnu en lui quelque chose de divin, il se jeta à ses pieds, et le supplia de lui rendre la santé. Le Saint le releva le mieux qu'il lui fut possible, et, pour ce qui était de sa santé, il lui répondit ce qu'une personne sage lui devait répondre, à savoir : que la santé et la vie des rois, aussi bien que celle des autres hommes, étant entre les mains de Dieu qui a compté tous leurs jours, il fallait s'adresser à lui par la prière, pour connaître là-dessus sa volonté. Le roi le fit loger dans une dépendance de son château, en une petite maison proche de la chapelle de Saint-Mathieu, afin de pouvoir jouir plus facilement de son entretien, et donna charge à deux de ses officiers d'avoir soin de sa subsistance et de celle de ses religieux ; mais, comme il était soupçonneux de son naturel, et que, d'ailleurs, son médecin, Jacques Coythier, lui jetait adroitement des pensées de défiance du saint homme, par une secrète jalousie qu'il avait contre lui, il commença à le tenter et à l'éprouver en diverses manières.

En effet, il lui envoya tantôt un buffet précieux garni de quantité de vases d'or et d'argent, qu'il pouvait appliquer, disait-il, à la construction d'un monastère ; tantôt un service entier de vaisselle d'étain pour son usage ; tantôt une image de Notre-Dame qui était estimée dix-huit mille écus;

mais comme le Saint refusa tous ces présents auxquels il préférait sa pauvreté, il lui apporta lui-même secrètement plein un chapeau de pièces d'or, l'assurant qu'il les pouvait prendre sans crainte, et que personne n'en saurait rien. Le Saint lui fit là-dessus une sévère réprimande, et lui dit qu'il ferait beaucoup mieux de réparer les torts qu'il avait faits à tant de monde pendant sa vie et de penser sérieusement à en obtenir le pardon par la pénitence, que de faire des présents d'iniquité, et de tenter les serviteurs de Dieu. Ce prince, néanmoins, ne se rendit pas encore ; mais, voyant que le Saint était inébranlable du côté de l'avarice, il le voulut éprouver du côté de l'intempérance, lui envoyant souvent des corbeilles de beaux poissons, et lui mandant que, s'il n'en mangeait point, il le priait au moins d'en laisser manger à ses compagnons. Mais cet admirable serviteur de Dieu, qui pénétrait par la lumière du ciel la malice de son hôte et l'iniquité de son offrande, n'y voulut point acquiescer ; il répondit que ses religieux se contentaient d'aliments grossiers, et qu'ils n'avaient pas besoin de ces mets délicieux, qui n'étaient bons que pour la bouche des grands.

Enfin, le roi reconnaissant par là la vertu incomparable d'un homme à l'épreuve de toutes sortes de tentations, en conçut une estime extraordinaire, et lui donna un entier crédit sur son esprit. Souvent il l'allait visiter dans sa cellule, où il demeurait fort longtemps seul avec lui, et on le voyait sortir de ce sanctuaire les yeux baignés de larmes et avec de grands sentiments de componction de ses fautes passées. D'autres fois, ne pouvant y aller à cause de sa maladie, il le faisait venir dans sa chambre, où le Saint lui parlait et aux personnes de sa cour avec tant de prudence, de sagesse et de vigueur, qu'il était tout visible que l'esprit de Dieu parlait par sa bouche. C'est ainsi que le dit Philippe de Commines, homme de cour, qui assure l'avoir entendu plusieurs fois parler de cette manière.

Certes, il y a sur cet homme merveilleux deux choses à remarquer en cet endroit, qui ne doivent pas donner moins d'étonnement que ses plus grands miracles, et qui font voir manifestement que sa vertu l'avait élevé à une parfaite jouissance de la liberté des enfants de Dieu. D'abord, bien qu'il eût toujours été dans la solitude, ou occupé à la construction de ses couvents de Calabre, néanmoins, quand Dieu l'en fit sortir pour étendre son Ordre en d'autres pays, il parut dans les premières cours de l'Europe, et traita avec le Pape, les rois, les cardinaux, les princes, les évêques, les dames de qualité, avec tout ce qu'il y avait de grand, de spirituel et de délicat dans ces cours, sans aucun embarras, mais avec autant d'engagement, d'ouverture et de facilité que s'il y eût été nourri toute sa vie ; nul de ceux avec qui il conversa plus de vingt ans ne remarqua jamais rien en lui de faible, de rampant, ni de répréhensible, mais toujours une grande force d'esprit, une sagesse toute céleste et une sainteté qui obligeait tout le monde à le révérer. Ensuite, il savait bien que le roi Louis XI souhaitait passionnément la santé ; on ne lui pouvait parler de la mort, qu'il n'entrât dans des fougues et des emportements furieux ; et, après tout, il ne l'avait fait venir de Calabre que dans l'espérance qu'il le guérirait ; néanmoins, notre Saint ayant appris, dans l'oraison, que le prince ne devait pas s'attendre à cette grâce, mais que, son heure étant venue, il devait se préparer au dernier passage, il lui en porta généreusement la parole, lui disant comme Isaïe à Ezéchias, mais dans des circonstances bien plus délicates : « Disposez vos affaires, car vous mourrez et ne vivrez plus ». Et ce roi, bien loin de se laisser aller à ses colères ordinaires, reçut cet avis de la bouche du Saint avec un grand calme et une parfaite soumission d'esprit, le priant seulement de

lui servir de directeur et de le disposer à cette heure qui est la plus terrible de toutes les heures. Le Saint le fit avec beaucoup de soin ; et ainsi, ce grand monarque français, qui avait été pendant sa vie la terreur des princes, l'arbitre de l'univers et le vengeur des rois, étant bien muni des sacrements de l'Eglise, rendit son esprit à Dieu le jour même que François l'avait prédit, contre l'avis du médecin, à savoir le 4 août 1483.

En mourant il lui recommanda ses trois enfants : Charles, son dauphin, âgé seulement de treize ans ; la princesse Anne, mariée à Pierre, duc de Bourbon, et la princesse Jeanne, mariée à Louis, duc d'Orléans, qui, depuis, a été Louis XII. Aussi le Saint en eut-il un soin extraordinaire ; car pour la princesse Anne, qui paraissait stérile et ne pouvait avoir d'enfants, il lui en obtint deux par ses prières, un garçon et une fille ; en reconnaissance, elle fonda et fit bâtir le couvent des Minimes de Gien [1], l'an 1496 ou 97. Pour la princesse Jeanne, il contribua beaucoup, par ses avis et ses intercessions auprès de Dieu, à la faire arriver à cette éminente sainteté qui fait qu'on la reconnaît publiquement pour bienheureuse ; lorsque le roi Louis XII la répudia, saint François la consola et la fortifia si puissamment, qu'elle changea avec joie la qualité de reine de France en celle d'épouse solitaire du Fils de Dieu. Enfin, pour ce qui est de Charles VIII, il l'a perpétuellement assisté dans ses affaires. C'est lui qui, par ses larmes, lui a fait remporter deux signalées victoires d'une extrême importance pour sa personne et pour tout son royaume : l'une, en la journée de saint Aubin, contre François, duc de Bretagne, au temps de laquelle guerre il fut vingt-deux jours enfermé dans sa cellule pour lui obtenir le secours du ciel ; l'autre, en la journée de Fornouë, contre les princes d'Italie ligués ensemble pour le faire périr, à son retour de la conquête de Naples. Le Saint connut, par révélation, le danger où était le roi, et l'ayant découvert à ses religieux, il les fit mettre en prière avec lui pour mériter la protection de Dieu. Et son oraison fut si efficace, que ce prince, avec sept mille soldats, passa sur le ventre à une armée de quarante mille hommes qui avait pour chef le plus habile capitaine de toute l'Italie. C'est encore ce saint homme qui, après la défaite du duc de Bretagne, procura le mariage du roi avec Anne, sa fille et son unique héritière, ce qui a uni pour jamais cette riche et illustre province à la couronne de France.

Charles, de son côté, n'oublia rien pour récompenser les faveurs qu'il avait reçues et recevait tous les jours du Saint. Il le visitait souvent, ou le faisait venir en son cabinet pour avoir son avis dans les affaires les plus épineuses de son Etat et de sa conscience, et l'on dit que, par respect, il ne lui parlait jamais que découvert. Il voulut absolument qu'il nommât son dauphin sur les fonts du baptême, de quoi il y a un acte authentique dans les registres de la chambre des Comptes à Paris. Il lui fit bâtir, dans son propre parc, le célèbre couvent du Plessis, auquel il affecta des revenus pour la subsistance de ses religieux. Il lui en donna aussi un à Amboise, dont l'Eglise fut construite au lieu même où il l'avait reçu étant dauphin, par le commandement du roi Louis XI, son père. Lorsqu'il entra triomphant dans Rome, l'an 1495, et qu'il y fut proclamé empereur de Constantinople par le pape Alexandre VI, un de ses plus grands soins fut d'y fonder un monastère de son Ordre : c'est celui de la Sainte-Trinité, sur le mont Pincio, lequel, suivant les intentions de son fondateur et les ordonnances du Saint, confirmées par quatre souverains Pontifes, ne doit être habité que par des religieux de la nation française.

1. C'est aujourd'hui une manufacture de porcelaine.

Le roi Louis XII, qui fut héritier de la couronne de Charles, le fut aussi de sa bienveillance et de sa libéralité envers ce grand serviteur de Dieu. Il est vrai que, d'abord, comme il ne connaissait pas son mérite, parce qu'il avait toujours été éloigné de la cour, il lui donna permission de s'en retourner en Italie; mais, ayant appris de quel trésor il serait privé en perdant ce saint homme, que les rois, ses prédécesseurs, avaient regardé comme le soutien de leur Etat et la puissante sauvegarde du royaume de France, il rétracta aussitôt cette permission. Il conçut tant de respect et d'estime pour lui, qu'il enchérit encore sur les grâces que Louis XI et Charles VIII lui avaient faites; il n'en faut point d'autres preuves que les grands priviléges qu'il accorda à son Ordre.

La faveur de ces trois rois donna une si haute réputation à cet Ordre naissant, qu'il se répandit en peu de temps dans plusieurs villes considérables du royaume; beaucoup de seigneurs et de femmes de qualité voulurent en avoir des monastères sur leurs terres et dans les lieux de leurs domaines. Ses progrès furent les mêmes en Italie et en Sicile; on vit s'élever les couvents de Rome, de Naples, de Gênes et de Messine, dont nous avons déjà parlé; et d'autres en Espagne et en Allemagne par la piété de Ferdinand V, roi de Castille et d'Aragon, et de l'empereur Maximilien Ier, qui voulurent avoir, dans leurs Etats, des rejetons d'une si heureuse plante; le saint homme eut ainsi la consolation de voir son Ordre établi de son vivant dans les quatre principales parties de l'Europe. Plus tard il s'étendit jusqu'en Amérique.

Mais ce qui contribua davantage à un si prompt accroissement, fut sans doute le nombre de ses miracles et de ses prophéties, et sa vie plus angélique qu'humaine; il avait une grâce particulière pour obtenir de Dieu qu'il accordât la faveur de la maternité aux femmes restées stériles, pour attirer le secours du ciel sur celles qui étaient en travail d'enfant, et pour conserver et rétablir la santé des petits enfants que l'on recommandait à ses prières. Nous avons beaucoup de miracles de ce genre dans les informations faites à Tours pour sa canonisation. Depuis sa mort, il a souvent fait paraître qu'il a encore le même pouvoir; je n'en veux point d'autres preuves que le nombre infini de tableaux et d'images votives que l'on voit dans les églises et dans les chapelles dédiées sous son nom, et que cette grande quantité d'enfants qui ont porté ou qui portent encore à présent l'habit, la couleur ou le cordon de son Institut.

Nous dirons ici, à cette occasion, qu'il n'y a guère de maisons souveraines en Europe qui ne lui soient obligées de quelque prince ou de quelque princesse. Celle de France lui est redevable du roi François Ier, l'un des plus grands monarques qui en aient porté le sceptre; de Mme Claude de France, son épouse, fille de Louis XII, et du jeune François, leur premier dauphin, frère aîné d'Henri II. Celle d'Autriche lui est redevable de l'empereur Léopold-Ignace, qui régna dans le XVIIe siècle. Celle de Savoie, du duc Charles-Emmanuel, prince doué de très-belles qualités, et qui a gouverné son Etat avec tant de bonté et de prudence, qu'il s'est rendu immortel dans l'esprit et dans le cœur de tous ses sujets. Il disait lui-même fort souvent qu'il était enfant de saint François de Paule, et qu'il devait aussi à ses mérites la naissance de son fils, le prince Victor-Amédée-François, qui lui a succédé. Celle de Bavière, du duc Ferdinand Marie, fils de Maximilien Ier. Celle de Lorraine, de la duchesse Nicole, fille unique et héritière d'Henri II, duc de Lorraine. Celle de Mantoue, de l'heureuse lignée de Charles de Gonzague, duc de Nevers, qui a donné des souverains au Mantouan et au Montferrat; une reine, épouse de deux rois, à la Pologne, et une princessse très-

vertueuse au Palatinat du Rhin. Celle de Montpensier, de Marie de Bourbon, première femme du duc d'Orléans. Celle d'Urbin, du prince Guy Ubalde, dont la naissance fut d'autant plus merveilleuse, que son père était hors d'état et d'espérance d'avoir des enfants, et qu'il ne fut porté à faire un vœu à saint François de Paule pour en obtenir, que par le désir et la dévotion de ses sujets.

Je laisse les maisons de Condé, de Nemours, de Nassau, de Saint-Georges et de plusieurs autres, qui ont de semblables obligations à ses prières, et qui lui ont rendu des reconnaissances publiques. Je n'ai point parlé de Louis le Grand; car, si la reine Anne d'Autriche, sa mère, a reconnu que le vœu fait par elle à notre Saint, avait beaucoup contribué à sa fécondité, néanmoins il est juste de rendre grâces tout spécialement pour la naissance de ce grand roi, dont l'Eglise et la France ont tiré tant d'avantages, à la libéralité de la Sainte Vierge, qui a voulu récompenser, par un si digne présent, l'offrande que Louis le Juste et la même Anne d'autriche, son épouse, lui avaient fait de leur royaume, en 1638, dans l'église des Minimes d'Abbeville.

Je reviens aux autres miracles que le serviteur de Dieu a faits étant à Tours. Pour les guérisons surnaturelles, il suffit de dire qu'il continua en France ce qu'il avait fait en Italie; avec cette différence seulement que, pour mieux cacher le don de Dieu, ce qu'il avait le plus à cœur, il faisait presque toutes ces cures par le moyen des cierges et des chapelets bénits qu'il distribuait ou envoyait aux malades; il attribuait ainsi plutôt leur guérison à leur foi, ou à la vertu de la bénédiction, qu'au mérite de ses prières, qu'il croyait être fort petit. Cependant, il guérit d'une autre manière la reine Anne de Bretagne, qui lui fut toujours souverainement affectionnée. Cette princesse, dans une maladie dangereuse, s'envoya recommander à ses prières; il lui fit porter trois pommes, et lui manda d'en manger pour sa guérison; elle en mangea contre l'avis de tous les médecins, qui jugeaient que cela lui causerait la mort; et, en peu de temps, elle fut guérie.

Les plus notables de ses prophéties furent celles qui donnèrent l'origine à ses couvents de Malaga, en Espagne, et de Nigeon-lès-Paris [1]. L'an 1487, Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon, assiégeait la ville de Malaga, occupée par les Maures; saint François connut, par révélation, que ce prince lèverait le siége et abandonnerait son entreprise, s'il n'était soutenu et fortifié par quelque promesse céleste. Il lui envoya donc, de Tours en Espagne, deux de ses disciples, et lui manda qu'il eût bon courage, et que, dans trois jours, Dieu le rendrait maître de cette place. La chose réussit comme il l'avait mandé. Ferdinand, qui avait déjà fait les dispositions pour la levée du siége, reprit cœur, et, trois jours après, il entra triomphant dans la place. Il fit bâtir, en reconnaissance, une église en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire, et la donna ensuite à l'Ordre des Minimes : c'est cette église et l'insigne victoire remportée sur les Maures dans la prise d'une place de cette importance, qui les ont fait appeler dans toute l'Espagne *les Frères de la Victoire*. Quelque temps après, deux docteurs de Sorbonne, appelés Jean Quentin et Jean Standonc, l'un et l'autre renommés pour leur science et leur piété, mais qui, par quelques considérations humaines, avaient été contraires, dans le conseil de l'évêque de Paris, à l'établissement de ce

1. On appelait, en France, François de Paule le *saint homme*, et ses religieux les *bons hommes*. Voici la raison de cette dernière appellation : Ce nom, par lequel on désignait auparavant les religieux de l'Ordre de Grandmont, fut laissé aux Minimes lorsqu'on leur donna la maison de Nigeon, près de Chaillot, que l'on ôtait aux Grandmontains.

nouvel Ordre en son diocèse, furent députés, pour quelques affaires, vers le roi Charles VII, qui était à Amboise ; ils prirent résolution d'aller jusqu'à Tours, pour voir et sonder le saint ermite. Leur venue ne lui fut pas inconnue, il l'apprit dans l'oraison ; et, comme ils arrivaient à Tours, il envoya deux religieux pour les prier de prendre logement dans son couvent. Ce message les étonna extrêmement. Mais ils furent bien plus surpris, lorsqu'étant entrés en conférence avec lui, ils entendirent parler de nos mystères, et expliquer les plus grandes difficultés de la théologie avec plus de netteté et de lumière que n'eussent fait les plus grands savants de leur Faculté. Puis il leur fit voir avec éclat son esprit prophétique, en leur prédisant qu'après avoir empêché jusqu'alors la propagation de son Ordre et son établissement près de la capitale du royaume, ils en seraient dans la suite les plus zélés promoteurs, et même les agents et les procureurs : ce qui arriva effectivement ; car, étant retournés à Paris, ils appliquèrent tous leurs soins à la construction du célèbre couvent de Nigeon, et firent paraître tant de zèle pour cette affaire, que le Saint leur en abandonna toute la conduite. On croit néanmoins qu'allant en Champagne, il passa par ce monastère, et lui donna sa bénédiction.

La vie de ce grand serviteur de Dieu a toujours été parfaitement uniforme : ni le changement des lieux, ni la marche des années, ni même la vieillesse avancée ne l'ont jamais fait changer de conduite. Son vivre, son vêtir, son coucher, ses veilles, ses jeûnes, ses prières, ses mortifications, furent les mêmes après quatre-vingts ans, qu'elles avaient été dans la vigueur de trente et de quarante ans. Quoiqu'il fût général d'un Ordre cénobitique, employé au ministère ecclésiastique, il demeura toujours constamment dans son état d'ermite. Il avait une cellule séparée des autres, que nous pourrions appeler, comme la montagne de Moria, un lieu de vision, puisque c'était là que les anges le visitaient, que Dieu se communiquait parfaitement à lui; et qu'il était élevé dans une très-haute contemplation des vérités divines. Un jour, il n'ouvrit point au roi Charles VIII, qui vint lui-même heurter à sa porte, parce qu'il n'était pas juste, disent les actes de sa canonisation, de quitter le Roi du ciel pour entretenir un roi de la terre. Il n'y a que cette même cellule qui ait été témoin des larmes qu'il y a versées, des disciplines sanglantes qu'il s'y est données, et des grâces extraordinaires qu'il y a reçues. Cependant une partie de la journée se passait à l'église, soit à communier et à entendre les messes, ce qu'il faisait avec une tendresse et une ferveur extraordinaires, soit à assister aux heures canoniales, qu'il ne laissait pas de réciter, quoiqu'il ne fût pas clerc ; soit à méditer les mystères de notre salut ; et le feu de l'amour divin qui embrasait son cœur devenait alors si véhément, qu'il l'élevait quelquefois de plusieurs coudées au-dessus du pavé : ce qui est arrivé non-seulement devant ses religieux, mais aussi en présence d'Anne de Bourbon, fille aînée de Louis XI, et de plusieurs autres dames de la cour qui en ont rendu témoignage.

Il avait une dévotion particulière aux mystères de la sainte Trinité, de l'Annonciation de la Sainte Vierge, de la Passion de Notre-Seigneur ; et les noms de Jésus et de Marie lui étaient si profondément gravés dans le cœur, qu'il les prononçait à tous moments, de même que celui de la charité : aussi voulut-il que la plupart des églises de ses premiers couvents fussent dédiées sous l'invocation de l'un de ces noms ou de tous deux ensemble. Enfin, il paraissait en tout si mort au monde, si dégagé des sens, si abîmé dans Dieu, si embrasé du divin amour, qu'on l'eût plutôt pris pour un séraphin que pour un homme sujet aux misères et aux faiblesses du corps.

Ses vertus paraissent avec tant d'éclat, en tout ce que nous venons de dire, qu'il n'est plus nécessaire de nous y arrêter en particulier. En effet, quelle foi ne devait-il pas avoir pour transporter, par sa parole, des montagnes d'un lieu à un autre, pour entrer dans des fournaises ardentes sans se brûler, pour suspendre des rochers au milieu de l'air, pour tirer des fontaines d'eau vive de la dureté des cailloux, pour marcher à pied sec sur les flots de la mer, pour chasser avec empire les maladies contagieuses, et pour commander aux éléments et à toute la nature ? Quelle espérance et quelle confiance en Dieu pour commencer, sans nul secours humain, l'établissement d'un grand Ordre qui n'en reconnaît point de plus austère ; pour promettre avec assurance, ou des enfants à des femmes stériles, ou la guérison à des malades que la médecine jugeait incurables, et pour nourrir, par des multiplications surnaturelles, des troupes entières d'un morceau de pain qui n'était pas suffisant pour nourrir un homme seul ! Quelle ferveur et quel amour de Dieu pour quitter si jeune ses parents et toutes les choses de la terre, pour se retirer à quatorze ans dans un désert affreux et dénué de toutes les commodités de la vie ; pour mener jusqu'à quatre-vingt-onze ans une vie si austère et si contraire aux inclinations de la nature ; pour ne se jamais relâcher dans les exercices de l'oraison et de la pénitence, et pour mettre toute sa joie dans la conversation avec Dieu et dans l'application à l'avancement de sa gloire ! Quelle charité envers le prochain, pour s'employer sans cesse à faire du bien à tout le monde, à guérir les malades, à consoler les affligés, à secourir les pauvres, à convertir les pécheurs, à instruire les ignorants, et à faire toutes les autres œuvres de la charité corporelle et spirituelle ; pour passer les semaines entières en jeûne et en oraison, afin de détourner les fléaux de Dieu des royaumes et d'attirer ses grâces et les effets de sa miséricorde sur son peuple ; en un mot, pour se faire, comme saint Paul, toutes choses à tous, afin de les sauver tous !

Que dirons-nous de ces vertus que nous appelons *cardinales* ? Sa prudence ne paraît-elle pas admirablement dans la fondation et le gouvernement de son Ordre, dans les avis salutaires qu'il donnait à ceux qui avaient recours à son conseil, et dans ses manières si discrètes de traiter avec tant de personnes si différentes d'âge, d'état et de condition ; avec le Pape, les rois, les cardinaux, les évêques, les ministres d'Etat, les dames de la cour, et tant d'autres qui ne s'ennuyaient jamais avec lui et qu'il a toujours parfaitement contentées ? Sa justice n'éclate-t-elle pas dans le refus qu'il a fait des biens qu'on lui offrait au préjudice de la restitution, dans sa douce sévérité envers ses religieux coupables, et dans son zèle contre les pécheurs et surtout contre les grands qui abusaient tyranniquement de leur autorité ? Sa force ne se fait-elle pas voir, soit à supporter avec joie les calomnies et les persécutions, soit à entreprendre généreusement ce que Dieu lui inspirait pour sa gloire, quelque difficile que cela fût, et bien que cela parût beaucoup au-dessus de ses forces, soit à persévérer, jusqu'à la mort, dans une même conduite de vie ; ou, pour mieux dire, à s'avancer toujours de vertu en vertu, sans qu'on puisse remarquer, ni qu'il ait jamais reculé, ni qu'il se soit jamais arrêté dans le chemin de la perfection ? Sa tempérance ne reluit-elle pas d'une manière toute singulière en ses jeûnes et ses mortifications continuelles, en son abstinence de chair, de poisson et de vin, en son aversion pour tous les plaisirs sensuels, et pour toutes les satisfactions du corps ; et surtout en cette pureté virginale qu'il a gardée inviolable, et presque sans nul mouvement contraire, jusqu'au dernier soupir de sa vie ?

Je ne dis rien de son humilité, si profonde, que, quelques prodiges qu'il

fit, et quelques honneurs qu'il reçût, il demeurait toujours constamment dans la vue de sa faiblesse et de son impuissance, et dans la persuasion qu'il était indigne de tout honneur ; aussi, tout Général de son Ordre qu'il était, il ne laissait pas de servir ses frères et de s'abaisser aux plus vils ministères de ses couvents. Je ne dis rien non plus de sa douceur et de son affabilité : elles gagnaient tellement tous ceux qui avaient une fois joui de sa conversation, qu'ils ne sortaient jamais d'avec lui qu'avec un grand désir d'y retourner, suivant ces paroles de la Sagesse : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif ». Et c'est ce qui lui acquit l'amitié des seigneurs espagnols et allemands qui étaient à la cour, et qui fut cause de deux belles colonies de religieux qu'il envoya en Espagne et en Allemagne, comme nous l'avons déjà remarqué.

Enfin, ce qui couronnait tout ce beau concert de vertus était son admirable simplicité; il faisait toutes choses sans affectation et sans étude, d'une manière si aisée et si tranquille, qu'on eût dit que les miracles lui sortaient naturellement des mains et les prophéties de la bouche, et qu'il était passé dans un naturel de grâce et de conduite extraordinaires. François de Paule était ce que nous appelons ordinairement *bon*, c'est-à-dire ouvert, franc, candide, serviable, prompt à faire du bien à tout le monde; c'est ce caractère et cet esprit qu'il a laissé à ses enfants, et qui règne dans tout son Ordre.

C'est donc cette vie si merveilleuse qui fut la principale cause d'un si prompt établissement de son Ordre dans les quatre premières parties de l'Europe. Il avait eu permission du pape Sixte IV, dès l'année 1474, étant encore en Calabre, d'en composer la Règle; et l'on peut croire, avec beaucoup d'apparence, qu'il y travailla dès ce temps-là; néanmoins, il ne l'envoya à Rome, et n'en demanda l'approbation du Saint-Siége qu'en l'année 1492. C'était Alexandre VI qui occupait alors la chaire de saint Pierre : il lui donna cette approbation avec beaucoup d'éloges, et changea même le nom d'*Ermites de saint François*, que portaient ses religieux, en celui de *Minimes*, que le Saint chérissait particulièrement. Jules II la confirma encore depuis, à savoir l'an 1506, après quelques changements que cet excellent législateur y avait faits, et surtout lorsqu'il eut fait un vœu de la vie de Carême, qui n'était au commencement qu'en constitution.

Cette Règle est toute particulière et différente des quatre anciennes, qui, seules, étaient alors en vigueur : nous voulons parler de celles de saint Basile, de saint Augustin, de saint Benoît et de saint François d'Assise. L'Eglise chante, dans l'office de sa fête, qu'il la composa par un mouvement, une lumière et une application particulière de l'Esprit divin, et qu'elle renferme toute la perfection de la religion : il l'a nommée lui-même une Règle douce et sainte, *hæc est Regula mitis et sancta*. Quoiqu'on l'appelle Règle, au singulier, elle en comprend néanmoins trois : celle des religieux, qui s'obligent aux vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et d'observance perpétuelle de la vie de Carême; celle des religieuses, qui font les mêmes vœux et gardent les mêmes observances; et celle du Tiers Ordre, pour les personnes séculières qui veulent mener dans le monde une vie plus austère et plus parfaite que la vie du commun des fidèles. A cette Règle, le Saint ajouta deux autres ouvrages : 1° un *Correctoire*, dans lequel il marque les pénitences qu'il faut imposer, dans son Ordre, aux transgresseurs des commandements de Dieu et de l'Eglise, et aux violateurs de leur Règle; et 2° un *Cérémonial*, dans lequel il marque les cérémonies qu'on doit garder dans la récitation des divins offices et dans les autres fonctions ecclé-

siastiques. De sorte que l'on peut dire qu'il a parfaitement imité Moïse, le premier et le plus célèbre des législateurs, lequel, selon la doctrine de saint Thomas, a donné trois sortes de préceptes aux Israélites : les préceptes des mœurs, pour la bonne conduite de leur vie; les préceptes des jugements, pour la punition des coupables, et les préceptes des cérémonies, pour le règlement du culte divin.

Il est temps d'en venir à la fin de cette sainte vie. Trois mois auparavant, le serviteur de Dieu, qui s'y était toujours préparé avec un soin extrême, en voulut renouveler plus particulièrement les dispositions. Il se renferma plus que jamais dans sa cellule du Plessis, et s'y tint presque toujours retiré et caché, afin qu'il n'y eût rien qui le pût distraire de cet esprit d'amour, dont il espérait bientôt la pleine jouissance et la bienheureuse éternité. Le jour des Rameaux de l'année 1507, il eut quelque atteinte de la fièvre, qu'il apprit par révélation devoir être l'instrument de sa délivrance; il ne voulut pas néanmoins qu'on eût aucun soin de lui, ni qu'on lui donnât aucun soulagement. Le jeudi saint il assembla, selon l'ordonnance de sa Règle, les religieux à la sacristie, qui tenait lieu de chapitre, et les exhorta à l'amour de Dieu, à la charité les uns pour les autres et à l'observance fidèle de leur Règle, et surtout de la vie de Carême, qui faisait leur différence d'avec les autres religieux. Ce fut, dit-on, en cette occasion que, pour fortifier l'esprit de quelques lâches qui regardaient ce vœu comme une rigueur insupportable, il prit du feu entre ses mains et leur dit qu'ils ne craignissent rien, et que le même Dieu qui lui faisait manier ces charbons ardents sans se brûler, leur donnerait la force de supporter une vie qu'ils croyaient être au-dessus de la nature. Je crois néanmoins que ce grand miracle était arrivé longtemps auparavant, et lorsqu'il avait changé cette abstinence de toutes sortes de viandes, de simple constitution qu'elle était, en un quatrième vœu, l'an 1501.

Le même jour, il se fit conduire à l'église, où, après s'être confessé, il reçut la sainte Eucharistie de la manière que la reçoivent, ce jour-là, tous ses religieux, c'est-à-dire les pieds nus et la corde au cou. Mais il fit paraître, en cette action, tant de dévotion et de ferveur, et de si grands transports d'amour et de joie, qu'il était aisé de voir que c'était là la communion qui le devait unir à son centre et le faire entrer dans la possession du souverain Bien. Après l'action de grâces, il se retira en sa cellule, appuyé sur les bras de ses religieux. Un frère, appelé Bertre, lui demanda si, dans l'après-dîner, on lui laverait les pieds, suivant la coutume de l'Eglise. Il répondit que non, mais que le lendemain on ferait de son corps ce que l'on voudrait, prédisant par là que le jour suivant serait celui de sa mort. Le reste du même jour et la nuit d'après lui servirent à s'enflammer de plus en plus du désir de voir Celui qu'il n'avait encore connu que sous les voiles de la foi. Il appela pour la dernière fois ses religieux autour de lui, les exhorta de nouveau à la paix entre eux et à la pratique de leurs observances, leur nomma un vicaire général en sa place, jusqu'au premier Chapitre qui se tiendrait à Rome, reçut avec une singulière dévotion le sacrement de l'Extrême-Onction, et se fit réciter les sept Psaumes de la Pénitence, les Litanies des Saints et la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean; ensuite, il bénit ses enfants, se munit lui-même du signe de la croix, prit de l'eau bénite, baisa amoureusement l'image du Crucifix, et, élevant les yeux vers le ciel, il dit cette dernière parole de Jésus mourant sur la croix : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains ». Ce ne fut pas néanmoins là sa dernière; car, reprenant encore un peu de force, il ajouta cette excellente prière qu'un

de ses compagnons, nommé Michel Lecomte, nous a conservée : « O aimable Jésus, bon pasteur, conservez les justes, justifiez les pécheurs, ayez compassion de tous les fidèles défunts et soyez-moi favorable, quoique je ne sois qu'un très-indigne pécheur ! » En achevant ces mots, il rendit son esprit à Dieu, sans nulle apparence de douleur ni de mort, mais comme une personne qui est surprise d'un doux sommeil qui lui assoupit tous les sens.

Ce fut non-seulement au jour même de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le vendredi saint, mais aussi vers l'heure à laquelle on croit qu'il expira, comme le pape Léon X l'a expressément remarqué, avec tout ce que nous venons de dire, dans la bulle de sa canonisation. Le cardinal Bellarmin fait grand état de cette circonstance, et avoue qu'elle lui donnait une vénération particulière pour saint François de Paule, dont la vie et la mort avaient été vouées à honorer Jésus-Christ crucifié et expirant en croix. Le temps de sa naissance, en 1416, et celui de son décès, en 1507, marquent assez qu'il a vécu quatre-vingt-onze ans. C'est aussi l'âge que lui donnent, non-seulement les actes et la bulle de sa canonisation, mais encore les leçons de son office et tous les auteurs qui ont écrit sur lui depuis deux siècles, comme les curieux le pourront voir dans la dissertation dont nous avons parlé au commencement de cette vie.

Son saint corps fut porté à l'église et y demeura trois jours exposé, sans qu'on le pût enterrer, à cause d'un concours infini de personnes de toutes sortes de conditions qui venaient le voir et l'honorer. Le lundi de Pâques, on l'ensevelit dans une chapelle de la nef, au côté droit. Mais la duchesse de Bourbon, fille de Louis XI, et la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, n'étant pas contentes qu'on l'eût mis dans la terre, principalement parce que ce lieu était fort humide par les fréquentes inondations de la rivière du Cher, obligèrent, le jeudi suivant, les religieux à le lever. Il fut encore exposé plusieurs jours, durant lesquels il parut toujours aussi beau et aussi frais que s'il eût été seulement endormi. Il exhalait même une odeur si agréable, que toute l'église en était parfumée; ce prodige attira tant de monde au couvent, dans une simple campagne, qu'en un jour on n'y vit pas moins de six mille personnes. Le peintre qui avait déjà moulé son visage, peu de temps après sa mort, l'imprima encore une fois au bout de douze jours, afin de le représenter plus au naturel; il est un de ceux qui rendirent authentiquement témoignage de cet état de non-corruption, et c'est de lui que l'on a le tableau du Vatican, qui a servi d'original à une infinité d'images et de tableaux du Saint, que l'on a faits depuis. On fit, dans la même chapelle, une grotte de maçonnerie, fort bien voûtée, pour placer ce riche trésor, et on l'y déposa dans une grande pierre creusée, en forme de tombeau, que la duchesse de Bourbon fit venir de la commanderie de Balan, après que le commandeur lui en eut fait le don. Cette pierre avait toujours paru si pesante, que dix-huit paires de bœufs n'avaient pu l'enlever, ce qui avait obligé de la laisser sur le chemin; mais elle devint légère, et deux bœufs la traînèrent fort facilement, dès qu'elle fut destinée à un si saint usage.

Les fidèles commencèrent dès lors à faire des vœux à ce grand Saint, pour lui demander son intercession auprès de Dieu et pour obtenir son assistance et des faveurs surnaturelles par ses mérites, et leurs vœux furent souvent exaucés dans le ciel. Le plus célèbre fut celui que fit la reine Anne de Bretagne, par le conseil de messire Laurent Lallement, évêque de Grenoble, pour la guérison de madame Claude de France, sa fille unique, qui était dangereusement malade; aussitôt cette princesse recouvra une par-

faite santé, quoiqu'elle fût fort éloignée de la reine, qui résidait alors au château de Monbonnot, en Dauphiné. La lettre de ce très-illustre prélat au pape Léon X, rend un témoignage indubitable de cette guérison. Elle arriva seulement trois semaines après la mort du Saint.

Tout ce qui lui avait appartenu, servi ou touché, reçut aussi une vertu toute particulière pour opérer des miracles et pour rendre la santé aux malades. Les actes de sa canonisation font foi qu'avant sa mort, des lunettes, qu'il avait envoyées à un saint ecclésiastique de son Tiers Ordre, nommé Ange Serra, qui était aveugle, lui rendirent la vue dès qu'il s'en servit; sa discipline de fer, qui était teinte de son sang, guérit une femme affligée d'un mal de poitrine, dont elle ne pouvait supporter la violence; un cordon qu'il avait porté, ayant été présenté à Rome, par un de ses religieux, à une possédée, le démon fut contraint de sortir de son corps et de la laisser en liberté; et, après son décès, une pièce de sa tunique ayant été partagée en vingt morceaux, pour être distribués à vingt gentilshommes, qui souhaitaient d'en avoir chacun leur part, il s'en fit une multiplication si prodigieuse, sous la main du seigneur Jean, comte des Arènes, qui faisait la distribution, qu'il s'en trouva assez pour quatre-vingts autres personnes qui survinrent en même temps, et qu'il en demeura encore sept pour le comte. Ces morceaux ont depuis été des sources de miracles par toute la Calabre et le royaume de Naples, où ils furent dispersés. Les bonnets et les autres cordons dont il s'était servi, et ceux qu'on lui mit exprès après sa mort, procurent encore tous les jours des grâces et des soulagements visibles à ceux qui se les font appliquer avec foi et piété. Il y en a de tous côtés des exemples fort authentiques, que je me dispense néanmoins de rapporter; je dirai seulement, en passant, que ces esprits forts, à qui ces dévotions ne plaisent pas, devraient considérer que si Dieu, par un secret de sa Providence, et pour humilier l'esprit humain, a attaché ses plus grandes grâces, et l'œuvre même de notre salut à ce qu'il y a de plus commun sur la terre, à savoir : à de l'eau, du chrême et de l'huile, qui sont la matière de trois de nos Sacrements, il ne faut pas s'étonner qu'il se serve aussi des moindres choses qui aient été à l'usage des Saints, pour conférer des faveurs considérables à ceux qui se les appliquent pour leur soulagement. C'est en cela qu'il fait paraître sa grandeur et sa magnificence; il montre qu'il sait récompenser avec usure l'honneur que ses serviteurs lui ont rendu, puisqu'il ne les honore pas seulement en leurs personnes, mais aussi en tout ce qui les touche et leur a appartenu. Aussi lisons-nous dans les Actes des Apôtres, dont le témoignage est indubitable, que les mouchoirs de saint Paul, et les linges qui l'avaient touché, étant mis sur les malades, les délivraient de leurs maladies et avaient même la force de chasser les esprits malins de leurs corps; et nous avons vu, en la vie de saint Grégoire le Grand, que ce Pape, si savant et si éclairé, crut avoir donné à quelques ambassadeurs une relique fort précieuse et de grande vertu, en leur donnant seulement un linge blanc qu'il avait fait toucher aux ossements des Martyrs; et, en effet, pour les en convaincre, il en fit sortir du sang en le perçant avec un couteau. Cela donc fait voir que ce n'est pas une faiblesse d'esprit, mais un acte de religion très-saint et très-avantageux, de se faire appliquer les restes sacrés, non-seulement du corps, mais aussi des vêtements des Saints.

Tout ce qu'il y avait de grands, tant en France qu'en Calabre et dans le royaume de Naples, s'intéressèrent pour la canonisation de celui dont nous parlons. La reine Anne de Bretagne la sollicita tant qu'elle vécut, suivant le vœu qu'elle en avait fait, par le conseil de l'évêque de Grenoble, pour la

santé de la princesse sa fille. Après sa mort, le roi François Ier, la reine Claude, son épouse, la duchesse d'Angoulême, mère du roi, et plusieurs princes et princesses de leur sang la pressèrent encore davantage. Leurs lettres sur ce sujet, tant au Pape qu'aux cardinaux, se sont conservées, et nous en avons encore les copies entre les mains. Enfin, le décret en fut solennellement publié le 1er mai, l'an 1519, par le pape Léon X, à qui le Saint avait prédit qu'il serait Pape, et lequel témoigna n'avoir jamais fait aucune action avec tant de joie et de satisfaction que celle-là. Ce fut le roi François Ier qui fit toute la dépense de cette solennité; et quoiqu'il l'eût faite avec tant de magnificence, qu'on n'en a guère vu depuis de semblable, il croyait, néanmoins, n'avoir rien fait pour reconnaître les obligations que sa maison et tout son royaume avaient à la mémoire de celui qu'on venait de publier citoyen du ciel. Cette canonisation donna liberté de bâtir des églises, de dresser des autels, de célébrer des messes et de chanter des offices solennels en son honneur; ce qui fut fait aussitôt en beaucoup d'endroits, non-seulement par les religieux de son Ordre qui en avaient la permission dès le temps de sa béatification, faite le 7 juillet de l'an 1513, mais aussi par beaucoup d'autres communautés qui attendaient ce moment avec impatience, pour témoigner publiquement au Saint leur reconnaissance de ses bienfaits.

Il semblait qu'il ne lui avait rien manqué pour sa gloire que le martyre; mais Dieu lui voulut donner en quelque manière, après sa mort, l'honneur dont il avait été privé pendant sa vie : car l'an 1562, les Calvinistes, étant entrés à main armée dans son couvent de Plessis, pour le saccager et en violer les choses saintes, comme ils avaient fait dans les autres églises de la ville de Tours, le tirèrent de son tombeau, où ils le trouvèrent tout entier, et encore revêtu de ses habits, quoiqu'il y eût déjà cinquante ans qu'il fût mort; le traînèrent avec une corde qu'ils lui mirent au cou dans la chambre destinée pour recevoir les hôtes, et l'y brûlèrent avec le bois du grand crucifix de l'église, qu'ils fendirent pour cela en plusieurs éclats. Je laisse à la piété des lecteurs de faire les réflexions qu'il leur plaira sur les circonstances de cet attentat; je dirai seulement qu'il n'avait pas été inconnu à ce grand serviteur de Dieu durant sa vie, et qu'il en avait même prédit le temps et l'année à ses disciples. En effet, l'an 1562, peu de mois avant que les Calvinistes vinssent à Tours, le R. P. Mathurin Aubert et le R. P. Joseph le Tellier, qui, depuis, a été général de l'Ordre, faisant par députation la visite au couvent du Plessis, un ancien religieux, qui avait vu le saint Père, et qui avait même reçu l'habit de ses mains, leur déclara que le temps approchait auquel ce grand Prophète avait prédit que les églises de Tours seraient profanées et pillées par les hérétiques. C'est ce qui me fait dire de lui, ce que l'Eglise chante de saint Martin au jour de sa fête : « Bien que l'épée d'un bourreau ne lui ait pas ôté la vie, il n'a pas néanmoins perdu le mérite et la palme du martyre ». Je ne le dis pas seulement parce que sa vie, comme il est porté dans l'acte de sa canonisation, a été un long et continuel martyre, ou parce qu'il a mille fois souhaité de répandre son sang et d'être immolé pour la défense des vérités catholiques; mais aussi parce qu'il a accepté, étant vivant et encore capable de mérite, le traitement barbare et inhumain qu'il savait qu'on ferait un jour à son corps, de même que Notre-Seigneur a accepté avant sa mort le coup de lance qui devait lui percer le côté et le cœur après sa mort.

Au reste, loin de diminuer l'honneur que l'on portait à son corps, cette cruauté a beaucoup servi à le rendre plus célèbre et plus glorieux. Car,

depuis ce temps-là, il s'est fait plus de miracles à son tombeau qu'auparavant, et il a été plus que jamais visité par les cardinaux, les évêques, les princes, les princesses et les plus grands seigneurs du royaume. Il n'y a pas même eu jusqu'à maintenant (disait le P. Giry en 1685), un seul de nos rois qui ne lui ait rendu ce devoir, et ils ont tous regardé cette dévotion comme un acte de reconnaissance et de piété, qui semblait héréditaire à leur couronne. Les ossements de notre Saint ayant été, pour la plupart, retirés du brasier par des catholiques zélés qui se mêlèrent adroitement parmi les hérétiques, on les a distribués, dans la suite du temps, à diverses églises. Notre-Dame-la-Riche, paroisse de Tours, en reçut quelques-uns, que la reine Marie de Médicis fit enfermer dans un précieux reliquaire. Les autres, outre ce que le couvent de Plessis-lès-Tours en a retenu, ont été données, par la sage disposition des supérieurs, à ceux de Nigeon, de Paris, d'Aix en Provence, de Madrid, de Malaga, de Barcelone, de Paule, de Naples, de Gênes et de quelques autres, où ils furent richement enchâssés dans l'or, l'argent et le cristal [1].

On invoque ce grand Serviteur de Dieu pour toutes sortes d'affaires, de nécessités et d'afflictions, soit publiques ou particulières, soit spirituelles ou corporelles ; et on le fait, ou en promettant de faire quelque action de piété en son honneur, ou par des neuvaines, ou par des treizaines, ancienne dévotion de treize vendredis, pour honorer le jour de sa mort qui fut un vendredi et les treize semaines d'années, c'est-à-dire les quatre-vingt-onze ans qu'il a vécu sur la terre. Dieu a tant accordé de grâces et de faveurs extraordinaires à ces manières de prier et d'implorer sa miséricorde, qu'on ne peut point douter qu'elles ne lui soient très-agréables. Une des plus considérables est le signalé miracle qui arriva aux Minimes de la ville de Calais, l'an 1661, en la personne d'une pieuse fille, appelée Péronne Rault. Elle était depuis plusieurs années tellement infirme, qu'elle ne pouvait se traîner que sur des béquilles, et avec l'aide d'une servante : beaucoup de ses os étaient déboîtés et hors de leur situation naturelle, et elle avait même une jambe d'un demi-pied plus courte que l'autre ; son mal s'était encore augmenté depuis trois mois, et il lui avait été impossible, durant tout ce temps, d'aller autrement à l'église qu'en se faisant porter dans une chaise. Enfin, après la fête de saint François de Paule, elle prit la résolution de faire une neuvaine dans la chapelle qui est dédiée sous son nom, pour lui demander sa guérison, nonobstant ce que les médecins du roi lui avaient dit, lorsqu'ils passèrent par Calais, que son mal était incurable et qu'elle n'en guérirait jamais. Le quatrième jour de sa neuvaine, qui était celui de l'octave de la fête, après qu'elle eut assisté à la messe et communié, elle fut saisie d'une douleur et d'une faiblesse extraordinaire, pendant laquelle elle sentit ses os se remuer, ses nerfs s'étendre, et comme une humeur bienfaisante se répandre par tous ses membres pour les rétablir ; elle entendit aussi le bruit des mêmes os qui rentraient dans leurs jointures et se rem-

1. L'église de Notre-Dame-la-Riche, à Tours, possède encore aujourd'hui des reliques notables de saint François de Paule ; mais le reliquaire précieux et les autres dons de la reine Marie de Médicis ont disparu à la Révolution. Une relique assez considérable du même Saint est vénérée dans l'église Saint-Julien-Saint-François. Il y a quelque temps (vers le milieu de cette année), nous avons découvert, M. Champoiseau et moi, la table de marbre qui recouvrait le tombeau de saint François, après les profanations commises par les protestants en 1562. Cette table se trouve dans les jardins de l'ancien couvent des Cordeliers.

L'église des Minimes, fondée à Tours en 1627, sous le vocable de Grégoire le Grand, vient d'être rendue au culte ; elle appartient maintenant à la ville de Tours et sert aux exercices religieux du lycée.

Le monastère *Jesus-Maria*, bâti dans le parc du Plessis, par Charles VIII, et connu depuis sous le nom de *Saint-François*, appartient au petit séminaire. (J. J. Bourassé, *chan.* Tours, 4 décembre 1858.)

boîtaient l'un dans l'autre, selon la constitution naturelle du corps humain; et, à cet instant, elle fut si parfaitement guérie, qu'après avoir fait dire une seconde messe pour remercier Dieu d'une faveur si insigne, elle laissa ses béquilles dans la chapelle, où on les vit longtemps suspendues, et retourna chez elle à pied, en bonne santé et sans l'aide de personne. L'évêque de Boulogne, de qui dépend la ville de Calais, fit faire une information juridique de ce grand événement, et, après avoir reconnu que c'était un véritable miracle, il en permit la publication, et une reconnaissance solennelle par un *Te Deum* et une procession. Cela ne servit pas peu à confondre les hérétiques et à fortifier les catholiques anglais, qui, comme voisins, furent bientôt informés de ce prodige.

Il y en a une infinité de semblables; mais comme il serait inutile d'en faire le détail, il me reste à dire que le pape Grégoire XIII a donné indulgence plénière, à perpétuité, à tous les fidèles qui, au jour de la fête de saint François de Paule, visiteront une des églises de son Ordre, et, étant confessés et communiés, y feront des prières pour les sujets ordinaires marqués dans sa Bulle. Elle est de l'année 1580, et il y est expressément porté que, lorsque cette fête sera transférée, ce qui arrive assez souvent par concurrence avec la semaine sainte, ou avec la solennité de Pâques, l'indulgence sera aussi transférée avec elle, et qu'elle ne se séparera jamais de l'office. L'an 1585, le pape Sixte V mit aussi saint François de Paule dans le Bréviaire Romain, avec trois leçons propres, qui sont l'abrégé de sa vie.

Les attributs du saint Fondateur des Minimes sont : 1° le cartouche environné de rayons portant le mot *charité — charitas* — lequel mot ainsi encadré est devenu à la fois le blason et la devise de l'Ordre : nous avons dit en quelle circonstance; 2° un bâton, soit pour exprimer son grand âge, dans lequel il devait avoir besoin de ce troisième pied des vieillards, soit pour rappeler le miracle qu'il fit d'arrêter avec son bâton une pierre énorme qui se précipitait sur une pente rapide; 3° *un âne* devant une forge. Un maréchal qui venait de ferrer l'âne du Saint exigea, deniers comptants, le payement de son salaire; mais comme l'homme de Dieu ne portait pas d'argent sur lui, le maréchal s'emporta en mille malédictions : pour mettre fin à ce bruit, François ordonna à sa bête de secouer ses pieds et de rendre les fers. L'âne, obéissant contre son ordinaire, fit tomber sa ferrure aux pieds de l'ouvrier, fort étonné d'un pareil dénouement.— Nous ne rappellerons que brièvement d'autres circonstances notables de la vie du Saint qui ont pu servir à le caractériser et que nous avons déjà décrites, telles que celle de son passage du détroit de Messine sur son manteau; sa visite à Ferdinand, roi de Sicile, devant lequel il brise en deux une pièce d'or qui laisse couler du sang; son arrivée devant Louis XI, qui le reçoit à genoux, etc., etc.; nous ferons encore remarquer que le scapulaire des Minimes est bien plus petit que celui des autres Ordres religieux : il ne vient qu'à mi-corps, au lieu de tomber jusqu'à terre. La couleur de la robe et de tout le costume est le noir. Plusieurs villes ont pris saint François de Paule pour leur patron ou le titulaire de quelqu'une de leurs églises : Naples en 1619, Nocera en 1631, Tours en 1653, Malaga en 1637; la Havane où il fut choisi avant d'y être connu : son nom ayant été mis dans une urne avec celui de plusieurs autres saints, fut amené par un enfant chargé du tirage au sort (1628).

L'Ordre des Minimes donna en France l'exemple de la soumission à la Bulle *Unigenitus*, et s'attira en conséquence la critique des Jansénistes.

Les Minimes ont donné aux lettres plusieurs célébrités : nous comptons

parmi les Français les PP. Niceron, Marsenne, Plumier, Avrillois, Le Clerc, de Coste, Monteynard, Giry, auteur de la *Vie des Saints*, qui sert de base à la nôtre, etc.

Au XVIII[e] siècle, les Minimes avaient cinq maisons à Rome, dont l'une, la *Trinité-du-Mont*, appartenait aux Français. Ils comptaient six provinces en Espagne, deux maisons à Paris, une à Vincennes, etc.

Aujourd'hui, ces religieux ont sept maisons dans les Etats d'Autriche et plusieurs en Italie. Ils ont fait des efforts pour se rétablir en France, leur seconde patrie : ils ne comptent pas que nous sachions d'autres maisons que celles de Marseille, dont une de religieux et l'autre de religieuses.

Le P. Giry a principalement tiré, des pièces originales qui ont été employées dans l'affaire de la canonisation, la biographie du fondateur des Minimes, et il l'a écrite avec d'autant plus d'amour, qu'il était Minime lui-même : nous n'avons presque pas retouché son style.

SAINT URBAIN, ÉVÊQUE DE LANGRES (375).

Urbain, sixième évêque de l'église de Langres, vit le jour dans un village près de Grancy-le-Château nommé Colmiers-le-Bas. Son père se nommait Sénateur, et sa mère, Gisliarde. Il se forma à la piété et se donna à Dieu dès son enfance. Dans un âge plus avancé, il donna tant de marques d'une sainteté consommée, que, après la mort d'Honorat, évêque de Langres, il fut appelé à le remplacer par les vœux de tous les fidèles.

Il fut un prélat accompli ; il rendit, par ses travaux incessants, au clergé la religion, au peuple la dévotion, aux édifices ruinés leur éclat et leur beauté première, aux divins offices leur splendeur. Le don des miracles vint ajouter à sa sainteté un éclat mérité ; non-seulement il guérissait les malades par ses prières, mais il chassait aussi les démons et commandait aux éléments. Ses oraisons, en effet, écartèrent souvent les orages, dissipèrent les ouragans, et protégèrent les moissons et les vignes contre la tempête et la grêle ; de là vient que même encore aujourd'hui on l'invoque contre le mauvais temps, et qu'on a coutume de le représenter avec un raisin.

Il eut un long épiscopat pendant lequel il augmenta sans cesse la somme de ses mérites. Il vit avec joie arriver le moment de sa sortie de ce monde. Il succomba à une maladie de quelques jours; après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, et recommandé son diocèse à Dieu, tandis qu'il priait au milieu de son clergé et de son peuple en pleurs, il émigra, appelé par Jésus-Christ, aux célestes demeures. Son vénérable corps fut transporté à Dijon, selon qu'il l'avait désiré, et déposé dans la basilique de Saint-Jean-Baptiste. Cette basilique était alors située hors des murs de la ville, avec son cimetière. Saint Urbain passe, dans la tradition, pour avoir consacré l'église de Saint-Etienne à Dijon, la première qui fut bâtie dans l'enceinte de cette cité. Il était autrefois honoré à Langres le 23 janvier, qui fut probablement le jour de sa naissance au ciel, mais le martyrologe romain le nomme le 2 avril, qu'on croit être le jour de son ordination. Aujourd'hui sa fête se célèbre, dans le diocèse de Langres, le 3 avril.

Saint Urbain de Langres est le Patron des vignerons, particulièrement dans certaines parties de la Bourgogne, de la Champagne et de la Lorraine.

Propre de Langres ; Saints de la Haute-Marne ; Saints de Dijon, etc.

SAINT ABONDE, ÉVÊQUE DE COME (468).

Cet Evêque, célèbre autant par sa science que par sa sainteté, assista au concile de Milan, tenu sous l'évêque Eusèbe, au temps du pape saint Léon. Ce Pape lui confia une mission importante dont le but était de réparer les dommages que le brigandage d'Ephèse avait causés à l'Eglise, comme on le voit par les lettres (trente-quatrième et trente-sixième) du Pontife à l'empereur Théodore et à l'impératrice Pulchérie. Il s'en acquitta très-heureusement. Il assembla en cette occasion un synode : il reçut à l'unité Anatolius, évêque de Constantinople, Maxime d'Antioche, et d'autres évêques qui rentraient dans le sein de l'Eglise, et les rétablit sur leurs siéges.

Saint Abundius est le premier Patron de Côme. Il est représenté ressuscitant le fils d'un riche païen ou accordant sa protection à un cerf.

IIIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Taormina, en Sicile, saint Pancrace, évêque, qui scella par le sang du martyre l'Evangile du Christ que l'apôtre Pierre l'avait envoyé prêcher en ce lieu. Ier s. — A Tomes, en Scythie, la naissance au ciel des saints martyrs Evagre et Benigne. — A Thessalonique, le supplice des saintes vierges AGAPE et CHIONIE, sous l'empereur Dioclétien ; ayant refusé de renier le Christ, elles souffrirent d'abord une dure prison, puis elles furent jetées dans le feu ; mais, ayant été respectées des flammes, elles se répandirent en prières devant le Seigneur, qui reçut enfin leurs âmes dans le sein de sa gloire. 304. — A Tyr, saint Vulpien, martyr, qui, dans la persécution de Maximien-Galère, fut cousu dans un sac [1], avec un chien et un aspic, et précipité dans la mer. 305. — Au monastère de Médice, en Orient, saint NICÉTAS, qui, sous Léon l'Arménien, souffrit beaucoup pour le culte des saintes images. 824. — En Angleterre, saint RICHARD, évêque de Chichester, illustre par la sainteté de sa vie et par la gloire de ses miracles. 1253. — Au même royaume, sainte Burgondofare [2], abbesse et vierge. Vers 655. — A Palerme, saint BENOIT DE SAINT-PHILADELPHE, surnommé le Noir, à cause de son teint, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, qui, illustre par ses miracles et par ses vertus, s'endormit dans le Seigneur le 4 avril, et fut mis au rang des Saints par le souverain Pontife Pie VII. 1589.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Clermont, en Auvergne, saint Urbice, évêque, lequel, ayant été élevé de l'état du mariage à l'épiscopat, gouverna cette église avec une sagesse et une sainteté qui la rendirent florissante entre toutes les églises de France. Cependant, lorsqu'il semblait être monté au plus haut point de vertu, il fit une chute lamentable par un commerce illicite avec sa femme, qu'il ne devait plus regarder que comme sa sœur : mais il se releva bientôt, et se rendit encore plus illustre par les rigueurs d'une sainte pénitence, qu'il ne l'avait été par la pratique d'une piété innocente. Il avait succédé à saint Austremoine. Fin du Ier s. — Au monastère de Hautvilliers, la translation de saint Madeloup ou Malou, prêtre. — A Langres, la fête de saint Urbain, nommé hier au martyrologe romain, et dont le décès est marqué le 23 janvier. — Au monastère de Glanfeuil, en Anjou, saint Romain, disciple de saint Maur. VIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Constantinople, saint Joseph, natif de Syracuse, de l'Ordre de Saint-Basile, qui composa un grand nombre d'hymnes, ce qui l'a fait surnommer l'hymnographe ; son corps repose à Constantinople. 883.

Martyrologe des Dominicains. — La mémoire de l'impression des stigmates de sainte Catherine de Sienne.

Martyrologe des Franciscains. — A Palerme, saint Benoît, confesseur.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Mysie, saint Agathémère, martyr, que les anciens martyrologes placent à côté de saint Pancrace. — Aux martyrs de Tomes mentionnés ci-dessus, joindre les saints Christ, Areste, Sinnidie, Rufus, Patrice et Zozime. — A Thessalonique, avec les saintes Agape et Chionie, mentionnées ci-dessus, sainte IRÈNE, vierge et martyre comme elles. An 304. — A Nicomédie, en Bithynie, saint Donat, martyr. — Chez les Grecs, les saints Elpidéphore, Galique, Pythone et Die, martyrs ; et saint Illyrie, thaumaturge, qui vécut sur le mont Myrsinon, dans le Péloponèse. — En Sicile, saint Attale, abbé, de l'Ordre de Saint-Benoît. Vers l'an 800.

1. C'était le supplice des parricides ; le sac dans lequel on les enfermait était de cuir : on y mettait avec eux un chien, un coq, un serpent et un singe.

2. Plus connue sous le nom de sainte Fare. Nous donnons sa vie le 7 décembre.

SAINTE AGAPE, SAINTE CHIONIE, SAINTE IRÈNE,

ET LEURS COMPAGNES, MARTYRES

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur romain : Dioclétien.

Un chrétien ne saurait respecter assez les saintes Ecritures, qui sont la parole de Dieu même. Jésus-Christ demandant un jour à ses disciples s'ils voulaient le quitter, saint Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle. *Jean*, VI, 69

Agape, Chionie et Irène étaient sœurs, et vivaient à Thessalonique. Ceux dont elles avaient reçu le jour adoraient les idoles, lorsqu'elles versèrent leur sang pour Jésus-Christ. Dioclétien ayant défendu, sous peine de mort, de garder les divines Ecritures, elles trouvèrent moyen de dérober aux persécuteurs plusieurs volumes des saints livres. Ce ne fut que l'année suivante, c'est-à-dire en 304, qu'on les découvrit. On les arrêta sur-le-champ et on les conduisit devant le gouverneur Dulcétius. Lorsque celui-ci fut assis sur son tribunal, le greffier Artémisius lui parla ainsi : « Si Votre Grandeur me le permet, je vais faire lecture d'une information envoyée par le stationnaire [1], laquelle concerne les personnes qui sont ici présentes ». Dulcétius ayant ordonné que la lecture de l'information fût faite, le greffier lut ce qui suit : « Le stationnaire Cassandre à Dulcétius, gouverneur de Macédoine, salut. J'envoie à votre grandeur six femmes chrétiennes et un homme qui ont refusé de manger des viandes immolées aux dieux. Les femmes se nomment Agape, Chionie, Irène, Casie, Philippe, Eutychie, et l'homme qui est avec elles, Agathon ».

Le gouverneur, se tournant vers les femmes, leur dit : « Misérables que vous êtes, pouvez-vous porter l'esprit de révolte jusqu'à désobéir aux pieuses ordonnances des empereurs et des césars ? Et vous, ajouta-t-il en adressant la parole à Agathon, pourquoi, à l'exemple des autres sujets de l'empire, ne voulez-vous pas manger des viandes offertes aux dieux ? — C'est que je suis chrétien, répondit Agathon. — Dulcétius se tournant vers Agape : Et vous, quels sont vos sentiments ? — Agape. Je crois au Dieu vivant, et ne voudrais pas perdre par une mauvaise action le mérite de ma vie passée. — Dulcétius à Chionie. Que m'allez-vous dire ? — Chionie. Je vous dirai que je crois au Dieu vivant et que c'est pour cette raison que je n'ai point obéi à l'empereur. — Dulcétius à Irène. Pourquoi n'avez-vous pas voulu vous conformer aux ordres des empereurs et des césars ? — Irène. C'est que j'ai craint d'offenser Dieu. — Dulcétius à Casie. Qu'avez-vous à me répondre ? — Casie. Je veux sauver mon âme. — Dulcétius. Ne voulez-vous pas participer à nos sacrifices ? — Casie. Dieu me préserve d'un tel crime. — Dulcétius à Philippe. Parlerez-vous comme les autres ? — Phi-

1. Les stationnaires étaient des officiers commis dans une place pour y faire le guet et pour informer le magistrat de tout ce qui se passait d'important. Ils s'appelaient encore *bénéficiers*, lorsqu'ils jouissaient de certains privilèges ou de certaines grâces particulières en récompense de leurs services dans les armées. Voir Du Cange, etc.

lippe. Oui, sans doute, et j'aimerais mieux mourir que d'avoir la moindre part à vos sacrifices. — Dulcétius à Eutychie. Serez-vous aussi déraisonnable que vos compagnes ? — Eutychie. J'ai les mêmes sentiments qu'elles, et je donnerais ma vie plutôt que de consentir à ce que vous exigez de moi ». Comme Eutychie était enceinte, le gouverneur la fit mener en prison et ordonna qu'on en prît soin jusqu'à ce qu'elle fût accouchée.

Dulcétius revint à Agape, et lui dit : « Quelle est votre dernière résolution ? Ne voulez-vous pas imiter ceux qui se font un devoir d'obéir aux empereurs ? — Agape. Je ne puis prendre sur moi de me dévouer au démon ; tous vos discours ne pourront jamais me séduire. — Dulcétius. Et vous, Chionie, quelle réponse m'allez-vous enfin donner ? — Je persiste toujours dans les mêmes sentiments. — Dulcétius. N'avez-vous point quelques-uns de ces livres ou de ces écrits qui concernent la doctrine impie des chrétiens ? — Chionie. Nous n'en avons point ; on nous les a tous enlevés par l'ordre de l'empereur. — Dulcétius. Mais encore, qui vous a déterminée à donner dans de pareilles rêveries ? — Chionie. Nous sommes redevables de la sainte doctrine que nous professons, au Dieu tout-puissant et à son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur. — Dulcétius. Vous êtes tous obligés de vous conformer aux édits des empereurs et des césars ; mais puisqu'après tant de menaces, d'avertissements et d'ordres réitérés, vous persistez toujours avec opiniâtreté dans votre désobéissance, vous faisant gloire du nom odieux de chrétiens, et qu'après avoir été interpellés par les stationnaires et les principaux officiers de professer la religion de l'empire, vous n'avez jamais voulu y consentir, je vous déclare que je vais vous condamner aux peines portées par les ordonnances ». Il lut ensuite la sentence conçue en ces termes : « Vu l'opiniâtreté avec laquelle Agape et Chionie ont persisté à professer la religion des chrétiens, que toutes les personnes pieuses détestent ; vu leur mépris pour les divines ordonnances de nos empereurs et de nos césars, nous les condamnons à être brûlées vives. Quant à Agathon, à Casie, à Philippe et à Irène, ils resteront en prison jusqu'à ce que nous en ayons décidé autrement ».

Agape et Chionie ayant été exécutées, Dulcétius fit comparaître Irène, et lui parla ainsi : « C'est à présent que votre folie paraît dans tout son jour. On a trouvé en votre possession un grand nombre de livres, de cahiers, de feuilles et d'écrits concernant la doctrine des Chrétiens, les plus méchants hommes qui soient sur la terre ; et lorsqu'on vous les a représentés, vous avez été forcée de les reconnaître, quoique vous eussiez nié les avoir en dépôt [1]. Il est bien étonnant que ni le supplice de vos sœurs, ni la crainte d'une fin semblable, ne vous aient pas encore ouvert les yeux. Vous êtes donc absolument résolue de mourir. Je veux pourtant bien encore user d'indulgence à votre égard. Adorez les dieux, et j'oublierai votre crime. Ferez-vous enfin ce que les empereurs et les césars ont ordonné ? sacrifierez-vous ? mangerez-vous des viandes immolées ? — Irène. Sachez que je ne ferai rien de tout cela. Voudriez-vous que je méritasse de brûler dans un feu éternel, qui sera le partage de ceux qui auront renoncé Jésus-Christ le Fils de Dieu ? — Dulcétius. Qui vous a persuadé de cacher si longtemps ces méchants livres ? — Irène. C'est le Dieu tout-puissant, lequel nous a commandé de l'aimer aux dépens même de notre vie. Voilà pourquoi nous nous laissons brûler vives plutôt que de livrer les saintes Ecritures et de trahir les intérêts de Dieu. — Dulcétius. Quelqu'autre savait sans doute

1. Sans doute qu'on ne lui avait point confié la garde de ces écrits, ou du moins que Chionie ne les connaissait point, quand elle nia qu'elle en eût.

que vous aviez caché ces écritures? — Irène. Personne n'en avait connaissance; il n'y avait que Dieu qui le sût, parce que rien ne peut lui être caché. Nos propres domestiques n'étaient pas même dans le secret, de peur qu'ils ne nous dénonçassent. — Dulcétius. Où vous cachâtes-vous l'année dernière quand on publia l'édit des très-pieux empereurs? — Irène. Où il plut à Dieu, sur les montagnes. — Dulcétius. Qui vous nourrissait alors? — Irène. Dieu, qui pourvoit à la subsistance de toutes ses créatures. — Dulcétius. Votre père savait-il tout cela? — Irène. Non, il n'en savait rien. — Dulcétius. Vos voisins sûrement ne l'ignoraient pas. — Irène. Vous pouvez les interroger et faire les recherches que vous jugerez nécessaires. — Dulcétius. Lorsque vous fûtes revenues des montagnes, lisiez-vous ces sortes de livres en présence de quelqu'un? — Irène. Comme nous les tenions soigneusement cachés, sans oser les transporter ailleurs, nous ressentions une vive douleur de ne pouvoir les lire nuit et jour, comme nous avions coutume de le faire avant l'édit. — Dulcétius. Vos sœurs ont été punies comme elles le méritaient; pour vous, quoique vous soyez digne de mort pour avoir caché dans votre maison ces livres impies, je prétends vous punir d'une autre manière. Vous serez exposée dans un lieu de débauche, et vous y vivrez chaque jour d'un pain qu on vous portera du palais. Vous y serez gardée par des soldats, auxquels j'ordonne, sous peine de mort, de vous empêcher d'en sortir un seul moment ».

Cette infâme sentence fut rigoureusement exécutée; mais Dieu se déclara le protecteur de la pureté de sa servante. Personne n'osa s'approcher d'elle, ni dire en sa présence aucune parole déshonnête. Le gouverneur, l'ayant fait ramener devant son tribunal, lui dit : « Persistez-vous toujours dans votre opiniâtreté et votre désobéissance? — Irène. Ce que vous appelez opiniâtreté et désobéissance, je l'appelle, moi, piété envers Dieu, et je vous déclare que j'y persiste. — Dulcétius. Puisque cela est, vous allez être condamnée à la peine que vous méritez ». Il demanda des tablettes et écrivit cette sentence : « Irène, ayant refusé d'obéir aux empereurs et de sacrifier aux dieux, et persistant toujours dans son attachement à la secte des chrétiens, nous ordonnons qu'elle sera brûlée toute vive, ainsi que l'ont été ses deux sœurs ». La sentence fut exécutée sans délai, et à l'endroit même où Agape et Chionie avaient souffert quelques jours auparavant. Son martyre arriva le 5 avril 304 [1].

Tiré de leurs Actes, qui ne sont qu'un abrégé des registres de la cour de justice de Thessalonique. Ils ont été publiés par Surius et par Dom Ruinart. Voir Tillemont et Dom Ceillier. Les Actes produits par les Bollandistes, t. x (nouv. éd.), sont différents de ceux-ci; mais cette fois la critique de Dom Ruinart, Baillet, Godescard, etc., a évidemment raison contre eux : il suffit de lire pour se convaincre. D'ailleurs, Baronius avait frayé la voie à la critique.

1. Le martyrologe romain, Adon et Usuard nomment sainte Agape et sainte Chionie sous le 3 avril, et sainte Irène sous le 5 du même mois.

SAINT NICÉTAS, ABBÉ

824. — Pape : Eugène II. — Empereur d'Orient : Michel II, *le Bègue*.

Combien sont coupables ceux qui négligent de faire valoir en vue de Dieu les talents qu'ils en ont reçus! Combien plus coupables, les évêques, les savants et les princes qui en abusent! Il est écrit : Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres extérieures. *Matth.*, XXI, 30.

Le Saint dont nous allons décrire les belles actions naquit à Césarée, en Bithynie. Son père se nommait Philarète ; il était en grande réputation dans cette ville à cause de la vie irréprochable qu'il y menait. Il donna des preuves de son éminente vertu quand Dieu retira de ce monde l'épouse qu'il lui avait donnée, et avec laquelle il travaillait à acquérir les plus héroïques vertus du Christianisme ; car cette pieuse femme étant morte huit jours après avoir mis au monde le petit Nicétas dont nous parlons, ce père affligé résolut, par une inspiration céleste, de quitter le siècle dont il connaissait la malice, et de se retirer en quelque lieu solitaire où il fût inconnu à tous ses parents. Pour exécuter ce projet, il confia son fils Nicétas aux soins de sa grand'mère, après néanmoins lui avoir coupé les cheveux, et l'avoir offert à Dieu comme un autre petit Samuel, à qui il souhaita et donna toutes sortes de bénédictions. Ensuite il s'en alla et ne pensa plus qu'à la grande affaire de son salut. L'histoire ne marque point la suite de sa vie, qui ne peut avoir été que très-heureuse ; mais pour son fils Nicétas, il ne fut pas plus tôt en état de discerner le bien d'avec le mal, et la corruption du monde d'avec la sainteté de la vie des anciens ermites, qu'il dit adieu à tous ses parents et à tous ses amis, pour aller jouir, en un lieu écarté, des délices de la vie solitaire.

Pour réussir en son dessein, il alla trouver un saint vieillard qui vivait dans l'exercice de très-grandes mortifications, dans une pauvre grotte bâtie sur le bord d'une rivière, dans un désert. Ayant l'esprit fort docile et ne cherchant qu'à être instruit, il apprit, en fort peu de temps, de ce bon maître, toutes les règles de la vie solitaire et religieuse ; le saint vieillard, découvrant en son disciple de belles dispositions pour vivre en communauté et y rendre de grands services, lui conseilla d'aller au monastère de Médice, fondé depuis peu sur le mont Olympe par saint Nicéphore (qui en était le supérieur), sous l'invocation de saint Serge, et avec la règle des Acémètes. Nicétas obéit à ce conseil ; il alla se présenter et fut reçu en ce monastère ; il y fit de si grands progrès dans la vertu, qu'au bout de quelque temps il fut jugé digne de recevoir le caractère sacré de la prêtrise, qui lui fut conféré par saint Taraise, patriarche de Constantinople (790).

Quelque temps après, Nicéphore reconnut en lui tant de prudence et tant de vertu, qu'il lui confia entièrement la conduite de ses religieux ; afin de lui donner lieu, néanmoins, de n'être occupé qu'à faire observer la régularité pour le spirituel, le saint Abbé lui donna pour procureur un autre religieux d'éminente vertu, appelé Athanase. C'était une chose digne d'admiration que de voir ces deux sages religieux, l'un veillant sur le spirituel,

et l'autre sur le temporel, travailler également à leur sanctification, sans que leurs grands soins leur fissent rien diminuer des austérités qu'ils avaient entreprises.

La piété singulière de ces deux saints personnages paraissait surtout lorsqu'ils étaient occupés à la célébration de la sainte messe, Nicétas en qualité de prêtre, et Athanase lui servant de diacre. Le premier paraissait comme saisi d'un si profond respect étant à l'autel, qu'on eût dit qu'il voyait Jésus-Christ de ses yeux corporels ; et le second, je veux dire le diacre Athanase, était d'ordinaire si recueilli et si élevé dans la contemplation de ce haut mystère, qu'il ne pouvait arrêter le torrent de ses larmes ; le peuple se faisait un bonheur d'assister à une cérémonie si édifiante, à un sacrifice offert par des mains si pures.

Le bienheureux Nicétas se trouva, quelque temps après, privé de la plus douce consolation qu'il pouvait avoir sur la terre, en perdant premièrement Athanase, son intime ami, et ensuite le bienheureux Nicéphore, qu'il regardait comme un vrai père : ces vertueux personnages moururent tous deux pour aller recevoir la récompense de leur insigne piété. L'affliction de Nicétas fut augmentée par le poids de la charge que tous les religieux lui imposèrent, le choisissant pour succéder à Nicéphore sous lequel il avait gouverné jusque-là. On ne fut pas trompé dans ce choix : car on vit, dans la personne de ce digne abbé, un parfait modèle de toutes les vertus religieuses ; il veillait tellement sur le temporel de la maison, à la place d'Athanase, qu'il ne négligeait rien néanmoins de tout ce qui avait rapport à la parfaite régularité. Il était lui-même une règle vivante, car on voyait en sa conduite tout ce qu'il exigeait des autres.

Une vie si exemplaire et si innocente, accompagnée d'une parfaite humilité et d'une simplicité extraordinaire, lui firent mériter le don des miracles : il chassait les démons des corps des possédés, rendait la parole aux muets et l'usage du parfait raisonnement aux insensés, et opérait plusieurs autres merveilles que l'on pourra voir dans le récit entier de sa vie donné par son disciple Théoctériste.

Mais nous ne pouvons omettre les combats qu'il eut à supporter pour la foi. L'empereur Léon l'Arménien, renouvelant l'hérésie des Iconoclastes, ou briseurs d'images, que la pieuse impératrice Irène avait comme éteinte, excita contre les orthodoxes une nouvelle persécution. Il avait fait assembler un faux Concile dans l'église de Sainte-Sophie. Voyant que les évêques catholiques qui s'y rencontrèrent ne voulaient point acquiescer aux propositions des hérétiques, il fit appeler tous les chefs des monastères dans son palais pour les faire condescendre à ses volontés ; mais il ne put rien gagner sur ces cœurs invincibles, qui demeuraient fermes dans les sentiments de la foi orthodoxe ; il résolut alors, après avoir usé des voies de douceur, d'exercer sur leurs personnes de grandes cruautés ; et comme Nicétas était un des plus recommandables, et celui qui encourageait le plus les autres à demeurer constants dans leur foi, il le fit jeter dans un horrible cachot, dont la seule odeur était insupportable. Quelques impies, sans religion, joignirent les insultes et les outrages à ce supplice pour plaire davantage à l'empereur. Le Saint supporta cette persécution avec une générosité admirable, étant bien aise de souffrir et de mourir même, s'il l'eût fallu, pour une telle cause : mais le conseil de l'empereur ayant jugé qu'il était à propos d'éloigner ce grand homme, dont la réputation était trop connue par tout le pays, on le fit conduire en un lieu fort éloigné, et on l'enferma dans un château champêtre, où on lui fit souffrir de nouvelles persécutions. On

eut la dureté de le laisser en un lieu tout découvert, sans aucun meuble et même sans lit : il était contraint de supporter, en plein hiver, les pluies, les neiges, le froid et les autres incommodités d'une si rude saison, sans que personne eût aucune compassion pour lui dans cet état. On le laissa dans cette triste demeure, privé de tout secours, environ l'espace d'un an ; ensuite, on le conduisit encore plus loin, sous la garde d'un cruel et barbare conducteur ; mais le Saint, animé de l'esprit des martyrs persécutés, conservait une grande joie en son cœur d'avoir été trouvé digne de souffrir tant de maux pour la défense de la vérité.

Un an après, l'empereur, voulant ménager les esprits pour les faire condescendre à ses volontés, fit venir à Constantinople tous les évêques et tous les abbés ; plusieurs furent assez lâches pour acquiescer aux désirs du prince, dont ils craignaient l'indignation. Quant à ceux qui persévérèrent dans la ferme résolution de mourir plutôt que de trahir leur conscience, l'empereur leur fit exposer malicieusement qu'on exigeait seulement d'eux qu'ils communiquassent une seule fois avec le patriarche Théodose, qui avait été mis sur le trône épiscopal en la place du véritable patriarche, envoyé en exil. Ne pénétrant pas assez le dessein du prince, et n'apercevant pas le piége qu'on leur tendait, ceux-ci allèrent trouver le pieux abbé Nicétas dans la prison où on le tenait enfermé, et ils lui firent entendre tant de raisons pour l'engager à venir avec les autres communiquer une seule fois avec le nouveau patriarche, qu'il se laissa gagner, non par lâcheté, ni pour éviter les peines de l'exil et de la prison, mais par un motif de soumission à la volonté de tant de grands hommes, qui le sollicitaient à faire une démarche qu'il ne croyait pas dangereuse pour le fond de la cause. Nicétas et les autres Pères conférèrent donc encore avec Théodose comme l'empereur le souhaitait, sans néanmoins acquiescer aux erreurs qu'il soutenait ; et l'assemblée étant finie, tout le monde eut la liberté de s'en aller dans son pays ; mais le saint abbé Nicétas, plus clairvoyant que les autres et plus zélé que ses confrères pour les intérêts de l'Eglise, aperçut bientôt qu'il avait commis une faute, et que la démarche qu'il avait faite pouvait avoir de grandes suites ; au lieu de s'en retourner content comme les autres dans son monastère, il pensa à faire une très-rude pénitence, et à chercher les moyens de réparer le mal qu'il croyait avoir fait. Guidé par ce sentiment, il monta sur un vaisseau qui le conduisit dans l'île de Proconèse, vers les côtes de l'Hellespont ; mais une nouvelle lumière lui fit connaître qu'il était plus à propos qu'il réparât sa faute dans le lieu même où il l'avait commise.

Nicétas donc, étant prêt à souffrir le martyre s'il le fallait, revint à Constantinople, où il déclara sans crainte qu'il reconnaissait avoir mal fait de communiquer avec le faux patriarche Théodose. L'empereur ayant appris ce qui se passait, lui commanda de retourner en son monastère, sinon qu'il le ferait punir comme il le méritait. Le généreux confesseur répondit à ce prince, qu'il ne craignait nullement ses menaces, et qu'il était bien aise de lui faire savoir qu'on l'avait engagé à faire une démarche qu'il ne devait pas faire, et que le seul respect pour tant de vénérables vieillards la lui avait fait faire ; qu'au reste, il s'en repentait, et qu'il n'était point de sa communion ; mais qu'il s'en tenait à l'ancienne tradition de l'Eglise, et des saints Pères qui l'avaient précédé.

L'empereur donna aussitôt ordre à un officier, nommé Zacharie, de le tenir enfermé sous sa garde. Zacharie obéit à son prince ; mais il connaissait si parfaitement le mérite de Nicétas, qu'il le traita avec toute sorte de douceur, et il avait un si grand respect pour sa personne, qu'il n'osait le re-

garder en face. L'empereur, averti de ce bon accueil que Zacharie faisait au saint Confesseur, envoya Nicétas en exil dans une île fort éloignée, sous le commandement d'un très-impie magicien, Anthime, surnommé Caïphe à cause de sa vanité. Ce méchant homme, pour se maintenir dans les bonnes grâces des hérétiques et de l'empereur, jeta le bienheureux Nicétas dans un obscur et profond cachot où le Saint était privé de la lumière du jour et du commerce de tous les hommes ; il lui donnait pour toute nourriture, par jour, quelque morceau de pain bis et tout moisi, qu'il lui faisait jeter par le soupirail de la basse-fosse où il était, et, pour sa boisson, il ne lui donnait que de l'eau corrompue. Cet impie croyait gagner par là quelque chose sur l'esprit du saint Confesseur, et l'obliger à se rendre aux volontés du prince ; mais Nicétas, qui avait compris quelle était la gloire et le bonheur de ceux qui souffrent la persécution et la mort même pour les vérités de la foi, demeura inébranlable ; il était plus résolu que jamais à donner de bon cœur sa vie, plutôt que d'approuver des hérésies.

L'invincible Confesseur resta cinq ou six ans dans cette captivité, supportant des peines inconcevables ; mais si son corps était dans la gêne en son cachot, son esprit jouissait d'une liberté souveraine : car, outre le haut degré d'oraison où il fut élevé, Dieu le favorisa encore du don des miracles ; il délivra, par ses prières, son ami Zacharie, qui avait été pris par les barbares lorsqu'il allait en la province de Tharse ; et trois jeunes frères, qui connaissaient son insigne mérite, furent encore sauvés d'un naufrage évident en invoquant son nom. Mais enfin Dieu se contentant de la volonté sincère que Nicétas avait de répandre son sang et de donner sa vie pour sa gloire, le rendit vainqueur de la malice de ses ennemis ; car l'empereur Léon, ayant été massacré au pied même des autels, le jour de Noël l'an 820, la paix fut rendue à l'Eglise ; et Nicétas, jouissant du privilége accordé à tous les autres Confesseurs, sortit de sa prison, moins content de cette liberté, que si on lui eût fait souffrir la mort pour la cause qu'il défendait.

Ce généreux Confesseur, ne se voyant plus soumis à la cruauté des tyrans, et n'ayant plus d'ennemis qui lui livrassent de combats, devint lui-même son persécuteur, et s'arma contre son propre corps, pour achever, par le glaive de la pénitence, le sacrifice qu'il aurait souhaité consommer dans la persécution par le martyre. Il chercha donc une solitude où il pût accomplir son dessein ; il en trouva une qui était un peu éloignée de la ville de Constantinople ; il s'y bâtit une petite retraite où il menait une vie plus angélique qu'humaine ; mais les nouvelles austérités qu'il y pratiquait, ajoutées aux extrêmes duretés qu'on lui avait fait souffrir pendant l'espace de six ans dans la basse-fosse où il avait été jeté, le conduisirent bientôt au tombeau. Il tomba extrêmement malade, et après plusieurs jours de langueur, pendant lesquels il s'était disposé au dernier passage commun à tous les hommes, il rendit paisiblement son esprit à Dieu, le 3 avril 824.

On ne sut pas plus tôt son décès dans la ville de Constantinople, que tout le monde témoigna de la douleur et du respect : on implorait en toute rencontre le secours de ce vénérable personnage, qui avait fait voir une constance apostolique pour la défense de la foi. Théophile Ier, archevêque d'Ephèse, et Joseph, archevêque de Thessalonique, assistèrent à ses funérailles, et conduisirent son saint corps en son monastère de Médice. Lorsque ce dépôt sacré fut arrivé à ce monastère, on le mit dans le sépulcre de saint Nicéphore, que saint Nicétas avait fait bâtir lui-même de son vivant.

Surius et les Bollandistes.

SAINT RICHARD, ÉVÊQUE DE CHICHESTER

1253. — Pape : Innocent IV. — Roi d'Angleterre : Henri III.

Si vous ouvrez un livre, pensez aussitôt à cet homme juste, le vieillard Siméon, prenant dans ses bras l'enfant Jésus pour le baiser ; et quand vous aurez lu, fermez le livre, en rendant à Dieu des actions de grâces pour le trésor caché que vous avez trouvé dans son champ.

Thomas à Kempis, *Doct. juv.*, c. v.

La Providence divine, qui est admirable dans le gouvernement de l'univers, a fait éclater d'une manière visible sa sagesse dans la vie de saint Richard ; et les différents revers de sa fortune ont bien fait voir que si cette vie est sujette à mille changements, elle est néanmoins conduite par une main qui ne peut errer. Ce Saint était second fils de Richard et d'Alice de Wiche. Il naquit au château de Wiche, lieu connu par ses salines, à quatre milles de Worcester. La première condition de ses parents était assez heureuse selon le monde, mais ils tombèrent enfin dans une si grande misère, qu'après leur mort, leur aîné, appelé aussi Richard, et surnommé Bachedène, fut longtemps en prison pour leurs dettes. Notre Saint travailla avec beaucoup de courage à sa délivrance, et voyant ensuite que sa pauvreté était extrême, et qu'il n'avait pas le moyen de faire valoir son bien, il se consacra de son plein gré à son service, et s'employa dans sa maison et à la campagne aux plus humbles ministères des valets et des mercenaires.

Dieu donna sa bénédiction à cette charité et releva en peu de temps les affaires domestiques de l'aîné Richard. Il reconnut bien qu'il en était obligé à son frère ; c'est pourquoi, pour le reconnaître libéralement, il lui fit donation de tous ses biens et l'en mit même en possession, n'ayant point alors d'autres vues que de vivre paisiblement avec lui. Cette cession enrichit le cadet et fit que peu de temps après on lui présenta en mariage un parti fort avantageux, auquel il était prêt de donner son consentement ; mais cette bonne fortune tenta son frère et le fit repentir de la donation qu'il lui avait faite ; notre Saint, s'en apercevant, alla le trouver, et, préférant la bonne intelligence avec lui à tous les avantages de la terre, il lui remit volontiers sa donation entre les mains, lui fit rétrocession de ses biens, et consentit même à ce qu'il épousât la jeune fille qui lui était offerte, si celle-ci y consentait.

Ce fut pour lui une occasion favorable d'embrasser une meilleure condition et de s'adonner aux études. Il les commença à Oxford, célèbre univerversité d'Angleterre, et les vint continuer à Paris. Il s'y logea en chambre avec deux autres écoliers ; mais ils étaient tous trois si pauvres, que, n'ayant qu'un manteau à eux trois, ils n'allaient prendre leurs leçons que l'un après l'autre. Ils n'avaient du pain et du vin qu'en petite quantité, et pour de la chair ou du poisson, ils n'en mangeaient que les dimanches. Cependant il assurait depuis qu'il n'avait jamais été si content, et que l'affection qu'il avait pour l'étude lui ôtait toute réflexion sur cette misère. Comme son esprit était beau, subtil et pénétrant, il fit en peu de temps de très-grands progrès ; de sorte qu'étant revenu en son pays et à l'université d'Oxford, il y fut déclaré maître-ès-arts avec beaucoup d'applaudissements, et y enseigna les lettres humaines.

Le désir de devenir plus savant lui fit entreprendre un voyage en Italie. Il s'arrêta à Bologne, y employa sept ans à la jurisprudence, et s'y rendit si habile en l'un et en l'autre droit, que son professeur étant tombé malade, il le choisit pour tenir sa chaire, et pour enseigner en sa place ses propres condisciples. La réputation qu'il s'acquit pendant les six mois de son emploi fit désirer au même professeur, après sa convalescence, de le retenir dans son université. Mais quoiqu'il lui offrît sa fille unique en mariage, et la propriété de tous ses biens après sa mort, il ne put y réussir.

A peine fut-il retourné à Oxford, que sa modestie, sa chasteté, sa douceur et sa dévotion lui attirant le respect et l'amour de tout le monde, il fut élu chancelier de l'université. Saint Edme, ou Edmond, archevêque de Cantorbéry, et saint Robert, évêque de Lincoln, le voulurent aussi avoir pour leur église ; mais saint Edme prévint saint Robert et l'emporta. Il lui mit donc ses sceaux entre les mains et lui donna l'intendance de toutes ses affaires. Richard s'acquitta de tous ces emplois avec beaucoup de sagesse et de fidélité, et s'attacha à ce saint archevêque, non-seulement dans sa prospérité, mais aussi dans son adversité, le suivant dans son exil en France, et ne le quittant point qu'à sa mort, qui arriva dans l'abbaye de Pontigny, en 1240.

Ce fut un grand sujet de douleur pour Richard d'être privé d'un si bon maître ; mais il en tira d'ailleurs un grand avantage : car se voyant dégagé de la conduite d'un diocèse, il résolut de s'appliquer sérieusement à l'étude de la théologie ; ce qu'il fit à Orléans, dans l'école des Pères Jacobins. Après y avoir suffisamment étudié et reçu l'ordre de prêtrise, il retourna en Angleterre pour y desservir une cure, dont saint Edme l'avait pourvu. Mais comme sa vertu jetait continuellement de nouvelles splendeurs, le siége de Chichester étant venu à vaquer par le décès de Raoul de Nevil (1244), l'archevêque de Cantorbéry, Boniface, successeur de saint Edme, et ses suffragants, après avoir cassé l'élection des chanoines qui avaient nommé un de leurs confrères, homme de cour, dénué des qualités nécessaires pour une dignité de cette importance, mirent sur ce siége notre saint Richard. Le roi Henri III fut extrêmement indigné de cette nomination, d'abord parce qu'elle s'était faite à l'exclusion d'une personne qui lui était chère, et dont il avait favorisé lui-même l'élévation, ensuite, parce qu'il n'aimait point le prêtre Richard, sachant qu'il avait toujours suivi le parti de saint Edme contre lui. Il envoya même à Rome, vers le pape Innocent IV, pour le faire casser, et pour faire confirmer l'élection de son courtisan. Mais le Saint s'y étant aussi rendu pour soutenir son droit, il en fit si bien voir la justice, que Sa Sainteté lui donna gain de cause, et le sacra de ses propres mains. Il revint donc avec ses bulles, et avec un ordre pour son diocèse de ne reconnaître point d'autre évêque que lui. Le roi, plein de fureur, fit saisir tout le temporel de son évêché ; ses maisons furent occupées, ses fermes pillées, et tous ses biens dissipés par les ministres de la vengeance du prince ; de sorte que le pauvre Evêque fut obligé de loger dans une maison empruntée, et de manger à la table d'autrui.

Néanmoins, toutes ces entraves ne l'empêchaient pas de s'acquitter fidèlement des devoirs de sa charge, et quoiqu'il n'en eût pas les revenus, il ne laissait pas d'en prendre toutes les peines. Il visitait ses paroisses, prêchait son peuple, lui administrait les Sacrements, et faisait ce qui était de l'obligation d'un bon pasteur. La persécution dura deux ans, après quoi, le roi, vaincu d'un côté par les menaces du Pape, et de l'autre par les remontrances des évêques de son royaume, et par les humbles prières de Richard,

le mit en paisible possession de tout le temporel de son Evêché, comme il l'avait lui-même prédit à ses chanoines, les voyant tout consternés à cause des violences des officiers de ce prince.

Lorsqu'il se vit en pleine liberté, il redoubla sa ferveur envers Dieu, sa sévérité contre lui-même et sa miséricorde pour les pauvres. Lorsqu'il allait dans les bourgs et les villages de son diocèse, il s'informait des malades et des pauvres qui s'y trouvaient; pour les premiers, il les honorait de sa visite, afin de les animer à la patience et de les disposer à la mort, si leur maladie était dangereuse; et, pour les seconds, il leur faisait distribuer de grosses aumônes. Son frère aîné, dont nous avons déjà parlé, sur qui il s'était déchargé du soin de son temporel, lui remontra que son revenu ne pouvait pas suffire à une si grande profusion ; mais il lui répondit qu'il valait mieux vendre son cheval et sa vaisselle d'argent, que de souffrir que les pauvres, les membres de Jésus-Christ, fussent dans la misère. Il ne se contentait pas de faire l'aumône à ceux qui la demandaient ; il prévenait même ceux qui ne la demandaient pas ; et comme on lui demandait pourquoi il en agissait ainsi, il répondit, parce qu'il est écrit : « Seigneur, vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur » ; et que, d'ailleurs, c'est acheter une chose bien cher que de la solliciter. Il fit aussi bâtir un hôpital pour retirer les vieillards, les estropiés, et les autres personnes incapables de gagner leur vie, surtout les ecclésiastiques qui étaient dans la nécessité ; et il eut un grand soin qu'il ne leur manquât rien des choses nécessaires à la vie. Cela ne se passa pas sans miracle, car, un jour, distribuant un pain qu'il avait bénit, il en eut assez pour contenter trois mille pauvres, et il lui en resta encore suffisamment pour cent autres qui survinrent après cette première distribution. Son historien assure qu'il a fait plusieurs fois de semblables miracles.

Tels étaient les sentiments de miséricorde de ce bon pasteur ; mais, d'ailleurs, il ne laissait pas d'être juste et sévère dans le châtiment de ses ecclésiastiques scandaleux. Jamais il ne put être fléchi, ni par les prières de l'archevêque de Cantorbéry et de plusieurs autres prélats et seigneurs du royaume, ni par les instances du roi même, pour une sentence portée contre un clerc convaincu d'avoir enlevé et violé une personne sacrée. Il en priva trois autres de leurs bénéfices, pour tenir des femmes suspectes chez eux. Il avait un soin extrême de recommander à ses sénéchaux et à ses baillis, de rendre fidèlement la justice et de ne rien exiger injustement de ceux qui étaient de leur ressort. Un jour, le feu ayant consumé une de ses maisons, avec beaucoup de biens qui lui appartenaient, il n'en fut nullement troublé, mais il consola, au contraire, ses gens, leur disant qu'ils avaient encore de quoi vivre, et que cet accident était arrivé pour n'avoir pas fait assez d'aumônes ; il commanda donc de les redoubler.

Il ne voulut jamais conférer de bénéfices à aucun de ses parents, quoiqu'ils en fussent capables : « Parce que », disait-il, « le prince des pasteurs, Jésus-Christ, n'a pas donné les clefs du ciel à saint Jean, son cousin, mais à saint Pierre, qui ne lui était point parent ». Il honorait les bons religieux et les embrassait ordinairement, disant pour raison : « Qu'il est bon de baiser les lèvres qui exhalent l'agréable encens des saintes prières offertes à Dieu avec dévotion ».

Il ne serait pas aisé d'écrire les divers voyages et les pénibles travaux que ce fervent Prélat entreprit, non-seulement pour le bien de son diocèse, mais aussi pour celui de l'Eglise universelle, principalement dans la guerre qui fut faite dans le Levant, vers le milieu du XIII[e] siècle, pour le recouvre-

ment de la Terre-Sainte sur les infidèles ; car, ayant reçu l'ordre de Sa Sainteté de publier la croisade par toute l'Angleterre, il s'y porta avec un si grand zèle, qu'il n'y eut point de ville, de bourg et de village qu'il ne visitât pour ce sujet. Enfin, étant dans le dessein d'aller à Douvres, il se sentit saisi d'une fièvre, dix jours avant d'y arriver. Il y alla néanmoins, et, descendant d'abord à l'Hôtel-Dieu, il y bénit une église et un cimetière, pour la sépulture des pauvres, sous le nom de Saint-Edme. Mais voyant le terme de ses jours approcher, et sentant qu'il fallait quitter ce monde, il commanda à son chapelain de préparer tout ce qui était nécessaire à ses funérailles ; puis, ayant demandé un crucifix, il le baisa avec beaucoup de ferveur. Et, après avoir recommandé son esprit à Dieu, par les paroles que Jésus-Christ adressa sur la croix à son Père, il fit cette prière à la Sainte Vierge : « Marie, mère de Dieu et de miséricorde, défendez-nous de l'ennemi et recevez-nous à l'heure de la mort » ; ce qu'il ordonna à ses prêtres de répéter jusqu'à ce qu'il eût rendu sa bienheureuse âme, le 3 avril environ, l'an de Notre-Seigneur 1253, de son âge le cinquante-sixième et le neuvième de son épiscopat.

Quoique durant sa vie son corps eût toujours paru extrêmement exténué par les jeûnes, les veilles, le cilice et les fréquentes disciplines dont il se servait pour le tourmenter, il fut néanmoins trouvé après sa mort aussi beau et aussi frais que s'il eût déjà reçu les marques de la résurrection. On le transporta en son église de Chichester, selon la disposition de sa dernière volonté, et on l'y inhuma devant l'autel de saint Edmond, qu'il avait lui-même consacré. Dieu honora sa mémoire de plusieurs miracles, entre autres de la résurrection de trois morts qui fut faite à son sépulcre. Le pape Urbain IV fit le décret de sa canonisation l'an 1269.

On représente saint Richard 1° conduisant la charrue de son père : dans un lointain horizon on voit poindre la mitre et la mozette ; 2° avec un calice à ses pieds, parce que, dit-on, au commencement de son épiscopat, il laissa tomber un vase consacré sans que le contenu s'en renversât ; 3° entouré de pauvres et leur faisant l'aumône ; 4° bénissant l'église de Douvres, dont un plan est devant lui ; 5° mourant en embrassant tendrement un crucifix.

Le martyrologe romain et celui d'Usuard font mention de saint Richard. Les continuateurs de Bollandus en rapportent deux vies : l'une tirée de la *Légende d'Angleterre*, de Jean Capprave, et l'autre composée par un religieux de l'Ordre de Saint-Dominique : nous nous sommes servi de l'une et de l'autre pour la composition de celle-ci.

SAINT BENOIT LE MORE (1589).

Benoît le More naquit en Sicile, vers l'an 1526, de parents esclaves et appartenant à la race africaine ; de là vint à saint Benoît son surnom de More (nègre). Christophe Manassère, son père, et Diane Lercan, sa mère, étaient chrétiens. Saint-Philadelphe, village antique de Sicile, aujourd'hui nommé San-Fratello, sans doute en mémoire de notre Saint, était le lieu qu'ils habitaient. S'ils ne jouissaient ni l'un ni l'autre de la liberté corporelle, ils possédaient par leurs vertus celle qui appartient à tous les vrais enfants de Dieu dans quelque condition qu'ils se trouvent. La religion avait béni leur mariage ; mais, pour ne pas donner le jour à des enfants esclaves comme eux, ils vivaient dans la continence. Sur la promesse que leur fit leur maître d'affranchir leur premier-né, le ciel leur donna saint Benoît. Benoît fut élevé avec soin dans la piété et l'amour de Dieu par des parents que distinguaient une foi vive, un grand amour de la Sainte Vierge et une charité ardente. De bonne heure on lui confia la garde des troupeaux dont son père avait l'intendance ; dénué de toute science humaine, il fit de rapides progrès dans la science divine. Ses travaux lui permettaient de s'occuper de Dieu : aussi le trouvait-on sans cesse absorbé dans la prière et la

méditation; il passait de longues heures à genoux au milieu des plaines dans des entretiens intimes avec le ciel. Ses petits camarades, aux jeux desquels il refusait de se mêler, le persécutaient de toutes façons, se moquant de lui, le tournant en dérision, et l'accablant d'injures et de railleries. Saint Benoît cherchait à les éviter, non pour se soustraire aux souffrances, mais parce que sa solitude était troublée.

Etant parvenu à force de travail à faire quelques économies, notre Saint acheta une paire de bœufs et travailla pendant trois ans à son compte. Occupé du soin d'accomplir la volonté de Dieu dans la condition où le ciel l'avait fait naître, il était content de son sort et ne songeait pas à changer d'état. Sa piété le portait à sanctifier toutes ses occupations, et en même temps que ses mains travaillaient pour lui procurer la nourriture corporelle, son esprit s'alimentait par la méditation des vérités saintes que la religion nous enseigne. Telle fut, jusqu'à l'âge de vingt et un ans, la conduite du jeune et pieux laboureur; conduite bien propre à servir d'exemple à ceux qui, comme lui, se livrent à l'agriculture. Il y avait alors, dans les environs de Saint-Philadelphe, un ermite nommé frère Jérôme Lanza. C'était un homme de bonne famille et marié, qui, après avoir vendu ses biens, s'était, du consentement de son épouse, retiré dans un ermitage où il retraçait la vie pénitente des anciens solitaires d'Egypte. Un jour que ce bon religieux marchait dans la campagne, il vit des moissonneurs qui faisaient de Benoît l'objet de leurs railleries. Ayant regardé fixement ce jeune homme, il découvrit, sous les traits d'un noir, les indices de l'âme la plus candide. Il reprocha aux moissonneurs leurs plaisanteries inconvenantes, et leur annonça que dans peu de temps ils entendraient parler de celui qu'ils traitaient avec mépris. L'ayant trouvé, plus tard, dans la chaumière qu'il habitait, il lui dit : « Que fait ici Benoît? vendez vos bœufs et venez dans mon ermitage ». Bien plus docile que le jeune homme auquel Notre-Seigneur donna autrefois un conseil à peu près semblable, le serviteur de Dieu n'hésita pas; et quoique ses bœufs eussent pour lui une grande valeur, par la peine qu'il avait prise à amasser l'argent qu'ils lui coûtaient, il ne balança pas, et croyant entendre la voix de Jésus-Christ qui lui parlait par la bouche de l'ermite, il les vend aussitôt, en donne le prix aux pauvres, et ayant obtenu le consentement de ses parents, il se rend à l'ermitage du Père Jérôme. Dans l'ermitage de Santa-Domenica il mena la vie des anciens solitaires : il s'était fait un habit de feuilles de palmier qu'il ne quitta jamais, il traitait son corps en esclave, le châtiant durement et ne lui accordant pour toute nourriture que des herbages une seule fois le jour en petite quantité et ne lui donnant qu'un peu d'eau pour boisson. La réputation des ermites de Santa-Domenica ne tarda pas à se répandre, et on vit le peuple affluer vers cette solitude. Saint Benoît et ses compagnons eurent peur de la dissipation et partirent. Ils se retirèrent d'abord dans la vallée de Nazzara, et huit ans après, dans la solitude aride et glacée de Mancusa : ils ravirent aux loups leurs cavernes pour s'y abriter et y vivre.

A la suite d'un miracle qu'opéra saint Benoît, les malades accoururent à Mancusa : il fallut encore partir. Monte-Pellegrino, à une demi-lieue de Palerme, fut le lieu qu'ils choisirent : ils y bâtirent de pauvres cellules avec des morceaux de rochers; mais ils étaient si pauvres qu'ils ne savaient comment avoir une chapelle. La Providence y pourvut : le vice-roi de Sicile leur en fit construire une et y ajouta quelques cellules et un réservoir d'eau. Le supérieur des ermites de Saint-François étant venu à mourir, les compagnons de saint Benoît le choisirent pour le remplacer et il resta à leur tête jusqu'en 1562. Alors les ermites de Saint-François furent réunis par Pie IV à l'Ordre qui les avait enfantés. Saint Benoît se consacra à la réforme qui commençait à s'introduire parmi les enfants du patriarche d'Assise. Il habita successivement plusieurs couvents où il se fit remarquer par les austérités de la pénitence, et en dernier lieu celui de Sainte-Marie, près de Palerme, où on lui confia les fonctions de cuisinier. Un jour la disette fut au couvent, et impossible de sortir, à cause de la neige, pour aller quêter. Saint Benoît ne perdit pas confiance. Le soir, il prit avec lui le frère qui l'aidait à la cuisine : ils remplirent d'eau plusieurs grands vases qui se trouvaient là; puis, nouvel Elisée, le Saint noir appelle, dans une grande confiance, la fécondité de Dieu sur l'oblation de sa prière. La nuit se passe tout entière dans cette amoureuse et confiante oraison. Quand le matin fut venu, Benoît et son compagnon vinrent à la cuisine. Les vases qu'ils avaient préparés la veille se trouvèrent remplis de poissons encore palpitants et en si grand nombre qu'ils suffirent abondamment aux besoins de la communauté. Un jour de Noël, il se laissa tellement absorber par son oraison, qu'il oublia de préparer le dîner auquel devait prendre part l'archevêque de Palerme qui était venu officier au couvent, et cependant, au moment de se mettre à table, cette table se trouva servie comme il convenait. Des miracles de ce genre se renouvelèrent plusieurs fois en faveur de saint Benoît.

En 1578 notre Saint se vit, à sa grande douleur, nommé gardien de son couvent. Sa position était délicate et difficile, car il n'était que simple frère lai et il devait commander à des prêtres; mais

il sut mettre tant de douceur, d'humilité, de mansuétude, d'abnégation dans l'accomplissement de ses fonctions, qu'il se concilia les esprits et que chacun l'admirait et le vénérait. Il y avait trois ans qu'il était gardien du couvent de Sainte-Marie quand il dut se rendre à un chapitre qui se tenait à Girgenti. La foule fut telle sur son passage, que plusieurs fois il dut s'enfuir pour l'éviter et qu'il n'osait plus voyager que de nuit. Son entrée dans Girgenti fut une véritable ovation : son humilité en souffrit, mais elle se montra plus grande et plus forte que l'épreuve à laquelle on la soumettait. L'enthousiasme populaire s'explique quand on voit les miracles que saint Benoît ne cessait d'opérer autour de lui. Il semblait que le ciel lui eût donné tout pouvoir sur la vie et sur la mort : il pénétrait les secrets des cœurs et lisait dans l'avenir; il ne savait rien refuser aux pauvres : quand il venait de quêter pour son couvent, il leur donnait tout ce qu'il avait reçu, et le bon Dieu, en récompense, lui rendait largement ce qu'il distribuait sans calculer.

Quand il fut au terme de sa charge, ses frères ne voulant pas se séparer de lui le nommèrent successivement vicaire et maître des novices. Il fut un maître admirable et étonna les plus instruits par sa science, lui qui ne savait pas même lire. De directeur des novices, saint Benoît redevint cuisinier, et ce fut un bonheur pour lui. C'était une singulière cuisine que la sienne, car les visiteurs, les plus grands seigneurs comme les plus humbles du peuple ne cessaient de la remplir. Saint Benoît avait ordre de recevoir tout le monde, de répondre à chacun, et il obéissait avec une patience que rien n'importunait. Le temps qu'il pouvait dérober et les nuits presque entières étaient consacrées à la contemplation.

En février 1589 le Saint tomba malade. Dieu allait récompenser une si sainte vie. Il prédit l'heure de sa mort qui arriva le 4 avril. Il était âgé de soixante-cinq ans. Il avait reçu les derniers sacrements avec de grands sentiments de piété, et sainte Ursule, à laquelle il avait une grande dévotion, était venue le visiter sur son lit de douleurs et avait inondé sa pauvre cellule d'une clarté merveilleuse. Il se fit à son tombeau des miracles sans nombre. Sa réputation se répandit partout, et les esclaves de race nègre l'ont pris pour leur protecteur et leur patron. Pie VII l'a mis au nombre des Saints.

Actes de sa béatification.

IVe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Séville, en Espagne, saint ISIDORE, évêque, célèbre par sa sainteté et par sa doctrine, qui, par son zèle pour la foi catholique et son observance de la discipline ecclésiastique, illustra toute l'Espagne. 639. — A Thessalonique, les saints martyrs Agathope, diacre, et Théodule, lecteur, qui, sous l'empereur Maximien et le président Faustin, furent précipités dans la mer, une pierre au cou, pour la confession de la foi chrétienne. IVe s. — A Milan, le décès de saint Ambroise [1], évêque et confesseur, dont le zèle, entre autres signes éclatants de doctrine et de miracles, convertit presque toute l'Italie à la foi catholique au temps de l'hérésie arienne. 397. — A Constantinople, saint PLATON, moine, qui, pendant plusieurs années, combattit avec un courage invincible contre les hérétiques iconoclastes. 813. — En Palestine, saint Zozime, anachorète, qui prit soin des funérailles de sainte Marie l'Egyptienne [2]. Ve s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Gand, saint Hildebert, abbé du monastère de Saint-Bavon, martyrisé pour la défense des saintes images. 752. — En Bourgogne, la bienheureuse ALIX ou ALETH, mère de saint Bernard. 1109. — A Plougrescant, au diocèse de Tréguier, saint Gonery, prêtre, qui avait passé plusieurs années en solitude, dans un ermitage de la forêt de Breinguilly, près de Rohan [3]. VIIe s. — En

1. Voir au 7 décembre. — 2. Voir au 2 avril. — 3. Voir au 18 juillet.

Anjou, saint Alman, honoré comme évêque anglais en un village de son nom, près d'Angers. Proscrit par Guillaume le Conquérant, il vint sanctifier un coin de notre France toujours hospitalière aux exilés. Saint Alman fonda, à Saint-Jean-des-Mauvrets, un monastère et une église qui fut longtemps paroissiale sous son invocation. XIe s. — A Poitiers, la fête de saint PIERRE, évêque de ce siége. 1115.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Constantinople, saint Platon, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile...

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Séville, en Espagne, saint Isidore, qui fut chanoine régulier avant d'être évêque de cette ville.

Martyrologe des Cisterciens. — A Séville, saint Isidore.

Martyrologe des Dominicains. — Saint Ambroise, saint Isidore, saint Platon.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Barcelone, en Espagne, les saints Victor et Aëtius, second et troisième évêques de cette ville, martyrs. Ier s. — Les saints martyrs Paul, Matutinus, Orban, Saturnin, Quintilien, Publius, Ingénu, Victor, Successus, Julien, Palatin, Jules, et deux autres dont Dieu seul qu'ils voient maintenant face à face, connaît les glorieux combats. — Chez les Grecs, saint Georges, solitaire, qui vécut sur le mont Malée, en Laconie. Il était diacre. V^{e} ou VIe s. — Chez les Grecs également, saint Publius, distinct du Saint du même nom qui fut abbé en Syrie. Il fut vraisemblablement contemporain de Julien l'Apostat. Les Orientaux racontent que cet empereur étant en route pour son expédition de Perse, envoya un des démons à son service porter un message en Occident; mais que cet esprit mal avisé ayant passé près du lieu où le moine Publius était en prière, il fut enchaîné par la vertu de son oraison. Dix jours et dix nuits il attendit que le moine suspendît son saint exercice; mais en vain. Las d'attendre, il fut obligé de rétrograder, sans avoir rempli sa mission. — Chez les Grecs encore, les saints THÉONE, Siméon, Phorbin ; la sainteté du premier était célèbre en Egypte. Règne de Valens et de Théodose. — Dans le comté de Cornouailles, en Angleterre, saint Guier, dans l'église duquel le roi Alfred demanda et obtint sa guérison. — A Xicli, en Sicile, le bienheureux Guillaume Cuffitella, ermite. Il était du Tiers Ordre de Saint-François, et vécut dans une humble cabane au milieu des plus grandes austérités. Il fut trouvé mort à genoux ; son corps opéra de nombreuses guérisons. Les Siciliens obtinrent sa béatification du pape Paul III, en 1537. Il était mort en 1415. — A Jérusalem, saint Ephrem, évêque, douzième successeur de saint Jacques. Règne d'Antonin.

SAINT ISIDORE, ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE

ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

639. — Pape : Honoré Ier. — Rois d'Espagne : Sisebut ; Récarède II.

> Celui-là est heureux qui est sage selon Dieu : la vie heureuse, c'est la connaissance de la divinité : la connaissance de la divinité est le fruit des bonnes œuvres.
> *Sentence de saint Isidore.*

Carthagène fut la patrie d'Isidore. Son père Sévérien, et sa mère Théodora, étaient de la plus haute noblesse. Il eut deux frères, saint Léandre et saint Fulgence, tous deux évêques, et une sœur, Florentine, aussi honorée d'un culte public. Lorsqu'il était encore dans les langes, sa nourrice l'ayant laissé seul dans le jardin, il fut environné d'un essaim d'abeilles, dont quelques-unes entraient dans sa bouche et y déposaient leur miel, tandis que les autres couraient sur son visage sans lui faire aucun mal ; ce qui fut pris pour un présage de sa douceur et de son admirable éloquence. Il fut d'abord l'élève de son frère aîné, saint Léandre, évêque de Séville, qui l'aimait

comme un fils, mais qui usait envers lui d'une telle sévérité, qu'un jour le jeune Isidore, craignant les corrections trop énergiques et trop fréquentes de son frère, s'enfuit de l'école de Séville. Après avoir erré quelque temps dans la campagne, le jeune écolier s'assit auprès d'un puits où il se mit à regarder la margelle creusée en divers endroits par la chute continuelle de quelques gouttes d'eau. Il se demandait d'où provenaient ces sillons, lorsqu'une femme qui venait chercher de l'eau, et que frappèrent vivement la beauté et l'humble innocence de l'écolier, lui expliqua que les gouttes d'eau, en tombant sans cesse sur le même endroit, avaient creusé la pierre. Il rentra en lui-même, et il comprit que si l'eau avait pu creuser cette pierre, l'assiduité à l'étude pourrait bien imprimer dans son esprit les sciences qu'on demandait qu'il apprît : aussi il retourna sur ses pas et s'appliqua plus que jamais aux lettres humaines. Il se fit même, par l'opération de Dieu qui le destinait à être le premier docteur de son siècle, un si grand changement dans sa personne, qu'il devint en peu d'années très-habile dans les langues latine, grecque et hébraïque, excellent orateur, savant philosophe, bon mathématicien et théologien incomparable. Son historien ne fait point difficulté de dire qu'il a égalé Platon en élévation d'esprit, Aristote dans la connaissance des choses naturelles, Cicéron en éloquence, Didyme en abondance, Origène en érudition, saint Jérôme en solidité de jugement, saint Augustin en doctrine et saint Grégoire dans la facilité de tirer des sens moraux de l'Ecriture sainte. Il vécut longtemps dans une cellule où son frère le tint enfermé pour l'empêcher de se trop répandre au dehors, en lui donnant les plus savants maîtres du temps.

Devenu le collaborateur actif de son frère dans la conversion des Ariens, il combattit avec beaucoup de vigueur ceux qui résistaient et que soutenait le roi Leuvigilde, son beau-frère ; et, bien que ce prince fût armé de fureur contre son propre sang, et qu'il n'eût pas même épargné son propre fils, saint Herménégilde, notre Saint ne laissa pas néanmoins de s'opposer courageusement à sa perfidie et de confirmer sans cesse les catholiques dans la foi de la consubstantialité du Verbe divin avec son Père ; aussi regardait-il le martyre comme un souverain bonheur, et il eût volontiers acheté au prix de tous ses biens l'honneur de mourir pour la défense de la vérité catholique.

La persécution finit par la mort du persécuteur et par la conversion de Récarède, son autre frère et son successeur au royaume des Goths, à laquelle saint Isidore ne contribua pas peu ; alors notre Saint se retira dans un monastère qu'il avait fait bâtir, pour y travailler plus facilement à la mortification de ses sens et de ses passions, à la ruine de son amour-propre, à l'étude des saintes Ecritures et à la méditation continuelle des vérités divines. Ce fut là une école céleste où il acquit en peu de temps de grands trésors de science et de vertu ; mais le décès de saint Léandre, son frère, étant arrivé, il fut tiré du cloître par force et après plusieurs résistances, pour gouverner l'église de Séville, qui était alors la première de toute l'Espagne (600 ou 601). On ne saurait rien ajouter au soin qu'il apporta pour s'acquitter dignement de ce grand emploi, et pour être pasteur d'effet comme il l'était de nom. Il se fit l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, la consolation des affligés, le soulagement des pauvres et le refuge de tous les malheureux. Il n'épargna rien pour exterminer l'arianisme, qui infestait encore une grande partie de son diocèse ; pour réformer les mœurs des fidèles, qui s'étaient corrompues sous le règne des hérétiques ; pour rétablir dans sa splendeur la discipline ecclésiastique et pour faire que les offices de l'Eglise fussent célébrés avec la majesté et la dévotion que demande la grandeur du Dieu

que l'on y honore. Il composa pour cela deux livres des divins Offices, avec un Missel et un Bréviaire, qui ont été longtemps en usage parmi les Goths et les Mozarabes. On croit que cet Office était aussi en usage en France avant Charlemagne.

Comme ce vigilant Prélat savait que l'instruction et l'éducation des jeunes clercs est d'une extrême importance pour la bonne conduite d'un diocèse, il fit bâtir un collége, ou séminaire, pour y élever ceux qui aspiraient aux saints Ordres et à l'état ecclésiastique; et, quoique le gouvernement de son évêché lui donnât beaucoup d'affaires, il ne laissait pas de s'y rendre assidûment, non-seulement pour leur enseigner la doctrine sacrée, que nous appelons maintenant théologie, mais aussi pour les former aux fonctions et aux cérémonies de leur état. Il fonda aussi par toute l'Espagne plusieurs beaux monastères, bientôt remplis d'un grand nombre de saints religieux, pour la conduite desquels il composa une règle, que l'on appelle la *Règle de saint Isidore;* le saint Abbé d'Aniane en fait souvent mention dans sa *Concorde des Règles*. Cela fait juger à plusieurs que celle de saint Benoît n'était pas encore reçue en ces provinces [1].

Deux conciles furent célébrés de son temps en Espagne; il y présida : le premier est celui que nous appelons le second de Séville, où il convainquit un hérétique Acéphale, nommé Grégoire, et guérit un aveugle par le seul attouchement de son gant. Le second fut le quatrième de Tolède, où il fit faire soixante-quatorze Canons très-utiles pour l'explication de la foi et pour le rétablissement de la discipline de l'Eglise. On croit que ce fut ce concile qui le pria de dresser le Missel et le Bréviaire à l'usage des églises d'Espagne [2]. Il fit beaucoup d'autres ouvrages, dont saint Braulion et saint Ildefonse, qui étaient sortis de son séminaire, et qui avaient admirablement bien profité de ses instructions, ont fait le catalogue. On lui en attribue encore d'autres, que l'on peut voir mentionnés dans ses œuvres.

Six mois avant sa mort, il en ressentit les approches par une fâcheuse maladie; quoiqu'elle lui affaiblît le corps, elle semblait néanmoins lui fortifier l'esprit. Sa première application, dans ce mal, fut de redoubler ses aumônes, ou, pour mieux dire, de faire distribuer aux pauvres, aux vierges, aux monastères et aux étudiants tout ce qui lui restait de biens. Une augmentation de fièvre l'ayant averti, quatre jours avant son décès, que l'heure en était fort proche, il fit venir deux évêques, ses suffragants, pour l'assister dans ce passage. Après leur arrivée, il se fit porter dans l'église de Saint-Vincent, où il donna la bénédiction à son peuple, accouru les larmes aux yeux pour la recevoir. Ensuite, étant assis au milieu du chœur, il se dépouilla de ses habits, se fit donner le cilice et la cendre par ces évêques, et, en cet habit de pénitence, il fit cette prière à Dieu :

« O Dieu, qui connaissez les cœurs des hommes, qui avez pardonné au Publicain ses péchés, lorsque, éloigné par respect de vos autels, il se frappait humblement la poitrine ; et qui avez rendu la vie à Lazare, mort depuis quatre jours, recevez maintenant ma confession et détournez vos yeux des péchés sans nombre que j'ai commis contre votre majesté. C'est pour moi, et non pas pour les justes que vous avez mis dans l'Eglise, le bain salutaire de la pénitence ». Il prolongea encore cette oraison, et, après avoir été absous par un des évêques, il reçut la sainte communion avec de grands sentiments d'humilité et de contrition. Ensuite il se recommanda aux prières de toute l'assistance et pria aussi pour son peuple ; et, pour couronner par une

1. Voir la vie de saint Benoît d'Aniane, au 11 février.
2. Voir les *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin. Bar, 1869 ; 3 vol. in-8°.

action héroïque une si belle disposition à la mort, il fit venir tous ses débiteurs et leur rendit leurs obligations; il commanda en même temps que ce qui lui pouvait rester d'argent fût sur-le-champ donné aux pauvres.

Il se fit de même porter à l'église les autres jours, et, le quatrième, il rendit son âme à Dieu, entre les mains de ses clercs et d'un nombre infini de moines, de vierges et de saints laïques, qui voulurent assister à une mort si précieuse, le 4 avril 639.

Le corps de saint Isidore fut inhumé au lieu même où il mourut. En l'année 1038, il fut transféré en la ville de Léon, capitale du royaume du même nom, où il repose dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, laquelle porte aujourd'hui le nom de Saint-Isidore.

Pour bien juger des services que saint Isidore a rendus à l'Eglise et à l'Espagne, il faut surtout le considérer comme écrivain ecclésiastique et réformateur des hautes études. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire le tableau de cet utile et glorieux épiscopat tracé par l'illustre auteur des *Moines d'Occident*.

« Pendant quarante ans d'épiscopat », dit-il, « sa science, son zèle, son autorité, consolidèrent l'heureuse révolution et la renaissance littéraire dont son frère avait été le premier auteur. Il acheva de détruire l'arianisme, étouffa la nouvelle hérésie des *Acéphales,* continua, fortifia et agrandit le vaste système d'éducation dont Séville était le foyer, et qu'il fit étendre, par le quatrième concile de Tolède, à toutes les églises épiscopales d'Espagne, en prescrivant partout l'étude du grec et de l'hébreu.

« Il fut en outre le créateur de cette liturgie espagnole, si poétique et si imposante, qui, sous le nom de Mozarabe, survécut à la ruine de l'Eglise visigothe et mérita d'être ressuscitée par le grand Ximenès.

« Ecrivain fécond, infatigable et prodigieusement érudit, il rédigea, entre tant d'autres travaux, l'histoire des Goths, de leurs conquêtes et de leur domination en Espagne. Il a fait connaître Aristote aux peuples nouveaux de l'Occident, longtemps avant que les Arabes ne vinssent le remettre en vogue ».

On a donné pour attributs à saint Isidore les *abeilles, un prince qui est à ses pieds* et une plume. Les *abeilles* symbolisent, sinon la douceur de son éloquence, au moins le charme et l'abondance incroyable de sa parole. « Car il avait », dit saint Braulion, « une facilité d'élocution admirable, et se proportionnait sans contrainte à l'intelligence de ceux qu'il avait à instruire ». « On aimait », ajoute saint Ildefonse, « à l'entendre dire deux fois la même chose; et quand même il l'aurait répétée plusieurs fois, on n'en eût pas été ennuyé ». Enfin, les *abeilles,* qui sont devenues comme son blason, n'expriment-elles pas aussi cette diligence avec laquelle il butina à travers tous les livres de l'antiquité, pour produire de véritables encyclopédies de tout le savoir humain ? La *plume* symbolise également l'écrivain, et un prince est à ses pieds parce qu'il acheva de réconcilier avec l'Eglise les Goths ariens, maîtres de l'Espagne.

ÉCRITS DE SAINT ISIDORE DE SÉVILLE.

Les ouvrages que nous avons de saint Isidore, sont :

1° Une *Chronique,* qui commence à la création, et finit à l'an 626 de Jésus-Christ.

2° L'*Histoire des rois des Goths, des Vandales et des Suèves*, dont on n'avait qu'une partie dans les anciennes éditions. Le P. Florès l'a publiée tout entière dans sa *Spagna sagrada,* t. VI, ap. 12, p. 474. Cette histoire fut aussi publiée à Hambourg en 1611, et en 1597 à Leyde, avec des

notes de Vulcanius. La plus complète cependant est celle d'Hugo Grotius, qui se trouve dans son *Historia Gothorum*, Amsterdam, 1655, publiée après sa mort dans l'édition complète de ses ouvrages, par les Elvezir, toutefois d'après un autre cahier.

3° Les vingt livres des *Origines* ou des *Etymologies*. Saint Isidore n'avait pas mis la dernière main à cet ouvrage ; ce fut Braulion, évêque de Saragosse, qui le retoucha et qui lui donna la forme dans laquelle il est aujourd'hui. L'auteur y traite de la grammaire, de la logique, de la rhétorique, de l'arithmétique, de la géométrie, des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine, de l'agriculture, de la navigation, de la chronologie. Il donne de courtes définitions de chaque science, avec les étymologies des mots grecs et latins, comme on les entendait de son temps. Le sixième livre est un des plus intéressants : il y est parlé des écritures de l'un et de l'autre testament, et de leur canonicité ; de la liturgie et de ses différentes parties qui sont les mêmes que celles d'aujourd'hui ; des sacrements de baptême, de confirmation, de pénitence, d'eucharistie, et de leurs effets par rapport à l'âme de ceux qui les reçoivent ; des abstinences, des jeûnes, de la nécessité de pleurer ses péchés, et de ne les plus commettre à l'avenir, etc. Le septième livre doit être regardé comme un abrégé de théologie. Cet ouvrage fut publié séparément à Venise, 1483, in-fol. ; à Paris, 1509, et à Bâle, 1577, avec des scholies de *Bon. Vulcanius*, in-fol. — Arnold Wion nous prévient contre la dernière de ces éditions, *Lign. Vit.* l. II, c. 4, p. 244, comme étant falsifiée. *Utpote hæreticorum more, veneno pravitatis hæreticæ respersa.* — Le cardinal Maï a publié un fragment du premier livre des *Origines sur l'orthographe en écriture tachygraphique*, avec explication, t. VI des *Scrpt. Vet.*

4° *Le Catalogue des écrivains ecclésiastiques.* Il en renferme trente-trois. Ce livre parut *cum notis Suffridi Petri*, Cologne, 1580, in-8° ; *cum notis Miræi in Bibliotheca ecclesiastica*, Anvers, 1630, in-fol. ; *cum notis Schotti, inter scriptores Hispaniæ illustratæ*, t. I, Francfort, 1603. Le P. Florès a donné une bonne édition de cet ouvrage, avec une dissertation préliminaire dans le premier tome de sa *Spagna Sagrada*, p. 440.

5° Le livre *De la vie et de la mort des Saints de l'un et de l'autre Testament*. Il se trouve avec d'autres petits écrits du Saint dans l'édition de Haguenau, 1529, in-4°.

6° Les deux livres *Des offices divins ou ecclésiastiques*, écrits vers l'an 610, et adressés à son frère Fulgent. Saint Isidore y développe parfaitement l'origine des différentes parties et des diverses cérémonies de l'office ecclésiastique. Cet ouvrage a toujours été regardé comme fort utile par rapport à la discipline de l'Eglise. Il fut imprimé à Paris, 1584, in-8° ; ensuite à Rome, avec d'autres écrivains qui traitent de la même matière, 1591, in-fol., et contrefait à Paris, 1610, in-fol. Baronius le regarde comme supposé, mais à tort ; car Braulion et Ildephonse le placent parmi les autres ouvrages du saint ; Bède, Fulbert de Chartres et Fréculf des Lexoviens (habitants des environs de Noviomagus, aujourd'hui Lisieux), l'ont aussi cité.

7° Les deux livres *Des différences ou de la propriété des verbes* ; le livre *Des différences ou de la propriété du discours*. Ces ouvrages n'ont guère d'autre objet que la grammaire. On en fit une édition à Madrid, en 1599.

8° Les deux livres des *Synonymes* ou des *Soliloques*. C'est une espèce de dialogue entre l'homme et la raison. Le livre *Du mépris du monde*, que tous les savants n'attribuent point à saint Isidore, est presque entièrement tiré du précédent ouvrage. On doit porter le même jugement de *La règle de vie*.

9° Œuvres diverses de morale, qui sont : 1° *Discours de consolation à un pénitent trop effrayé des jugements de Dieu* ; 2° *Lamentation d'un pénitent sur ses péchés* (en vers trochaïques) ; 3° *Prière pour demander à Dieu la grâce de se corriger* ; 4° *Prière pour ne pas tomber dans les pièges du démon*.

10° Le livre *De la nature des choses ou du monde*, adressé à Sisebut, roi des Goths. Saint Isidore y répond à diverses questions philosophiques que le prince lui avait faites.

10 bis. Le livre des avant-propos aux livres des deux Testaments *(Liber Proœmiorum ad libros utriusque Testamenti)*.

11° *Commentaire sur les livres historiques de l'Ancien Testament*. Nous n'avons dans les imprimés qu'une partie de ces commentaires, quoique saint Isidore eût expliqué tous les livres de l'Ancien Testament. Il l'appelle aussi *Librum quæstionum sive Secretorum expositiones sacramentorum*. Quelques auteurs attribuent à Isidore de Cordoue les commentaires sur les quatre livres des rois ; mais c'est à tort, dit D. Ceillier : ils sont du même style.

12° Le livre *des Allégories de l'Ecriture sainte*.

13° Les deux livres *contre les Juifs* ou le Traité *de fide catholica*, un des principaux monuments de son génie, dédié à une sœur qu'il aimait tendrement, sainte Florentine. Le premier traite de la naissance, de la Passion, etc., de Notre-Seigneur ; l'autre de la vocation des Gentils. Ils furent publiés à Haguenau, 1529, in-4°, et à Venise, 1584.

14° Les trois livres des *Sentences ou du souverain bien*. Cet ouvrage est presque tout tiré des morales de saint Grégoire, pape. Garcias Loaysa l'a enrichi de notes, Turin, 1593, in-4°.

15° Plusieurs *Lettres* : 1° celle adressée à Redemptus, Labbe la regarde avec raison comme fausse ; 2° La *Règle des moines*, divisée en vingt-quatre chapitres, et adressée aux religieux d'Honori, dans la province Bétique. Elle a été imprimée dans le *Codex regularum* de Holstenius.

3° Lettre sur l'office des prêtres dans l'Eglise, adressée à Ludfried, évêque de Cordoue : c'est un précis du Livre des offices. L'édition Migne contient 13 lettres en tout.

16° Le livre *Du combat des vertus et des vices*. Plusieurs savants attribuent cet ouvrage au B. Ambroise Autpert, abbé d'un monastère d'Italie dans le VIII° siècle.

17° Le *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*.

18° Le livre de l'*Ordre des créatures*, imprimé pour la première fois dans le premier tome du Scipilége de D. Luc d'Achéry.

Voici le titre de quelques chapitres de ce curieux ouvrage :

De la créature spirituelle. — Des eaux qui sont sur le firmament. — Du firmament. — De l'espace supérieur et du paradis du ciel. — De l'espace inférieur et des divers hémisphères. — Du diable et de la nature des démons. — De la nature des eaux et du mouvement de l'Océan. — De la situation de la terre. — Des diverses classes de pécheurs et du lieu des expiations. — Du feu du purgatoire. — De la vie future. Cet ouvrage commence par un chapitre consacré à la Trinité : c'était la question de l'époque en Espagne.

On n'a aucune preuve que *le Glossaire* qui porte le nom de saint Isidore soit véritablement de lui.

Quelques-uns lui attribuent à tort la *Collectio conciliorum et decretalium*, ouvrage d'Isidore Mercator. Baluze rapporte cependant *(Præfat. in Regionem Prumiensem)*, que saint Isidore a fait aussi une collection de conciles et de décrétales, dans laquelle il publie, outre les synodes cités par Mercator, plusieurs autres de l'Afrique, de la Gaule et d'Espagne, ainsi que les lettres des Papes qui ont succédé à Damase. Cette collection se trouvait encore, du temps de Baluze, à la bibliothèque de l'église d'Urgel, province de Tarragone, en Espagne.

Nous reproduisons, au sujet de cette collection, après les continuateurs de Godescard, la notice suivante, tirée des mémoires de M. Picot, t. IV, p. 300 :

André Marc Burriel, jésuite espagnol, né en 1719, fut chargé, en 1749, par Ferdinand VI, d'examiner les archives de l'église de Tolède, sous la direction du P. Rabago, confesseur du roi. Il fit copier les manuscrits les plus intéressants, entre autres ceux de la liturgie mozarabe. Le 22 décembre 1752, il adressa au P. Rabago une lettre sur la collection d'Isidore de Séville. Plusieurs protestants, comme Blondel dans son *Pseudo-Isidorus*, et Koch, dans sa *Notice du code de l'évêque de Strasbourg*, *Rachion*, ont prétendu que cette collection, défigurée et interpolée, avait produit d'énormes changements dans la hiérarchie et la discipline, et qu'elle avait considérablement accru l'autorité des papes. Des catholiques ont trop légèrement adopté ces assertions. Febronius attribue aussi de grands effets à cette collection. Mais la véritable collection des anciens canons, à l'usage de l'église d'Espagne, faite par saint Isidore de Séville, existe encore intacte dans un grand nombre de manuscrits authentiques, et le P. Burriel, dans sa lettre au P. Rabago, lui rend compte des découvertes qu'il a faites à ce sujet dans plusieurs manuscrits de différentes bibliothèques du royaume. Il résulte de son récit qu'il a trouvé la véritable collection de saint Isidore en divers lieux et sans aucune altération. Il avait même mis le résultat de ses recherches en état de voir le jour, avec les variantes tirées de plusieurs manuscrits de la plus haute antiquité, par exemple de l'église de Tolède, de l'Escurial, de Girone, de Cardonne, d'Urgel et autres. Ce travail précieux étant tombé entre les mains de Charles de la Serna Santander, il le fit imprimer, en 1800, sous le titre de *Préface* de l'édition qu'il préparait de la collection de saint Isidore *(Præfatio historico-critica, in veram et genuinam collectionem veterum canonum ecclesiæ Hispanæ, a divo Isidoro Hispalensi metropolitano, Hispaniarum doctore, primum ut creditur adornatam, consequentibus deinde sæculis ab Hispanis Patribus auctam e pluribus Mss. Cod. venerandæ antiquitatis... erutam et ad eorum fidem castigatam. Studio et opera* Andreæ Burriel. *Quam accuratissime exscriptam, variantibusque lectionibus ornatam possidet* Carolus de la Serna Santander, *Bibliothecæ publicæ Bruxellensis custos.* — in-8°, p. 114). Après avoir donné le catalogue et la description des manuscrits consultés, il prouve que saint Isidore est l'auteur véritable de cette collection, destinée dans l'origine à l'église d'Espagne, et que le faussaire qui l'a interpolée n'était point Espagnol et ne demeurait point en Espagne. Il rappelle que ce faussaire favorise plutôt les évêques et les métropolitains que le souverain Pontife, et que l'ancienne église d'Espagne a toujours reconnu, comme toutes les autres, la primauté du siége de saint Pierre, puisque, dans la collection des canons faite pour son usage, elle a placé les épîtres décrétales des papes à côté et à l'instar des canons des conciles. Elle a même reconnu que cette primauté, admise dans toute l'Eglise de Jésus-Christ, n'est point fondée sur les décisions des conciles, mais sur l'institution même du Sauveur. *Sancta tamen romana ecclesia nullis synodicis constitutis cæteris ecclesiis prælata est, sed evangelica voce Domini et Salvatoris nostri primatum obtinuit.* (Collection manuscrite de saint Isidore, par le P. Burriel, n° 103.) Ce principe est répété au n° 84, tit. IX de la même collection. D'ailleurs, le tit. LI du liv. Ier du catalogue est intitulé : *De commissa vice sedis apostolicæ ;* et les n°s 79, 91, 95 et 96, prouvent qu'en effet les souverains Pontifes avaient délégué souvent une partie de leurs pouvoirs à des évêques espagnols qui y sont nommés et pour leur propre pays. Loin de contester cette primauté de l'Eglise romaine, les conciles espagnols la reconnaissent publiquement, tels que le premier concile de Brague, en 561, les troisième et quatrième de Tolède, etc. On doit former le vœu que le manuscrit que possédait

feu de la Serna, soit tombé en des mains fidèles qui le donnent au public. En attendant, on n'ignore pas que plusieurs savants ont publié au moins une bonne partie de la collection de saint Isidore, savoir : Marca dans ses *Opuscules ;* D. Constant dans ses *Lettres des papes ;* le *Code de l'évêque de Strasbourg, Rachion.* Koch, en envoyant à l'Institut une notice de ce *Code*, avait conjecturé qu'il se trouvait en Espagne des manuscrits du Code falsifié, et que si l'interpolation n'avait pas eu lieu dans ce pays, elle s'était peut-être faite à Rome. De la Serna, dans sa réponse du 19 août 1801, lui déclare que le P. Burriel, dans toutes ses recherches en Espagne, n'a pu y découvrir aucune trace de la fausse collection, qui y était encore inconnue au XIIIe siècle, tandis qu'on la connaissait à Mayence et dans le voisinage sur la fin du VIIIe ou au commencement du IXe ; d'où il conclut qu'elle a été fabriquée en Allemagne. Voir Feller, *Dic. hist.*, art. *Isidore de Séville, Isidore Mercator* et *Burriel ;* — voir aussi le *Journ. hist.* du même auteur, an 1788, août, p. 596, et l'an 1789, décembre, p. 511.

Enfin, ajoutons, avec les continuateurs de D. Ceillier, que cette collection est d'Isidore, en ce sens, tout au moins, qu'il la revit, l'augmenta et la mit dans un meilleur ordre : c'est ce livre des canons que le quatrième concile de Tolède ordonna de lire dans les conciles d'Espagne. Parmi les nombreuses pièces de la collection, il n'y en a pas une seule qui ne soit authentique. Ce qui n'est pas moins remarquable, dit Rohrbacher, c'est que parmi le grand nombre d'exemplaires manuscrits conservés en Espagne, il n'y en a pas un qui contienne des pièces fausses. La collection interpolée sous le nom d'Isidore Mercator a été inconnue en Espagne jusqu'à l'invention de l'imprimerie.

Selon Cave, les ouvrages de saint Isidore qui ont été perdus sont : 1° le livre des nombres ou de l'arithmétique ; 2° le livre des noms de la loi et des Evangiles *(de nominibus Legis et Evangeliorum liber) ;* 3° le livre des mystères du Rédempteur; 4° le livre des hérésies.

On nous saura gré de terminer par quelques maximes spirituelles extraites des œuvres de saint Isidore :

« Quand la pensée mauvaise viendra te chatouiller, garde-toi d'y consentir ; lorsqu'elle te suggérera quelque action illicite, détourne aussitôt ta volonté ; en quelque heure qu'elle vienne, chasse-la promptement, écrase le scorpion aussitôt qu'il se montre. Brise au serpent sa tête menaçante ; dès sa naissance dissipe la suggestion maligne. Si tu résistes à la première attaque, tu seras vainqueur des autres. Si tu prends la pensée avant qu'elle n'entre dans le cœur, tu ne te porteras point à l'action. Celui qui ne se laisse pas séduire par le commencement de la tentation ne se voit pas dominé pour le consentement. Le corps ne peut être corrompu que l'esprit ne le soit avant lui. Du moment que l'esprit tombe, le corps est aussi prêt à commettre le mal. Car l'esprit précède toujours le corps dans les œuvres mauvaises ; et la chair ne peut rien si l'esprit ne le veut. Purifie donc ton esprit de la pensée du mal, et le corps ne péchera pas. Car si tu ne le veux, tu ne peux être vaincu. Ecoute donc, ô mon âme, ce que je te dis en ce moment ; goûte-le ; applique-toi à suivre mes conseils ; ne te laisse souiller par aucune impureté. Le pire de tous les maux est la fornication ; elle précède et amène tous les désordres avec elle. Il vaut mieux mourir que d'y tomber. Il est plus heureux de rendre son âme à Dieu que de la perdre par l'incontinence. La continence approche l'homme de Dieu, et là où elle se trouve, Dieu s'y trouve aussi.

« L'empire de Dieu n'est promis qu'aux chastes.

« Ne t'afflige pas dans tes infirmités ; dans tes langueurs, pousse tes actions de grâces vers Dieu. Préfère toujours le bien-être de l'âme à celui du corps, un esprit sain à une chair contente. Les remèdes de l'âme, ce sont les maux du corps. La maladie qui blesse la chair guérit l'esprit ; car elle consume les vices et diminue les forces des passions. Si la prospérité te flatte de son sourire, ne t'en élève pas, et ne te laisse pas abattre quand l'adversité viendra fondre sur toi. Ne te vante pas si la fortune t'environne de son éclat, et si un revers t'afflige, ne te montre pas faible et tremblant.

« La haine éloigne du royaume de Dieu, chasse du ciel, fait tomber du haut du paradis. La haine ne peut être rachetée par les souffrances ni expiée par le martyre, ni effacée par un fleuve de sang.

« Une petite faute en engendre une grande. Les vices croissent peu à peu, et lorsque nous ne réformons pas les insensibles, nous arrivons aux plus visibles. Evite donc les plus petits pour ne pas parvenir jusqu'aux plus grands.

« Celui qui est sage selon le siècle est insensé selon Dieu. De là vient que le Prophète dit : *L'homme enflé de sa science est devenu insensé* (Jérém. X).

« Il ne sert de rien de faire un bien mêlé de mal, mais il vaut mieux réprimer d'abord le mal et pratiquer ensuite le bien. C'est ce qu'insinue le Prophète lorsqu'il dit : *Cessez de faire le mal, et puis apprenez à faire le bien* (Isaïe, XIV).

« Les vierges de corps et non d'esprit n'ont aucun droit aux récompenses promises. Ce sont ces vierges insensées auxquelles le Seigneur dira au jour du jugement : *En vérité, je vous le déclare, je ne vous connais pas* (Matth. XXV, 12).

« L'intégrité de la chair ne sert de rien si l'on n'a pas l'intégrité de l'esprit ; et si l'on est impur par l'esprit, de quel mérite est-il d'être pur de corps ?

« Les vierges qui se glorifient de leurs mérites sont comparées aux hypocrites, qui recherchent au dehors la gloire de leurs bonnes œuvres ; celles-là ne recevront donc pas les promesses céles-

les, parce qu'elles s'enlèvent le prix de la vertu par le vice de l'orgueil. Ce sont ces vierges qui n'ont pas l'huile de l'humilité dans leurs lampes.

« Le jeûne est le trait le plus mortel contre les tentations des démons. Ils sont tous vaincus dès qu'on leur oppose l'abstinence. De là vient que Notre-Seigneur et Sauveur nous avertit de résister à leurs attaques par le jeûne et la prière, en disant : *Ces sortes de démons ne se chassent que par la prière et le jeûne* (Matth., XVII, 20). Car les esprits immondes se précipitent avec plus de fureur là où ils voient davantage l'amour du manger et du boire.

« Mais le jeûne, comme l'aumône, aime à être pratiqué secrètement, sans ostentation; il ne veut d'autre témoin que Dieu, qui récompense tout ce qui est bien.

« Le jeûne accompagné de bonnes œuvres est surtout très-agréable à Dieu. Ceux qui s'abstiennent de viandes ordinaires et qui commettent le mal, imitent les démons. Car ceux-ci ne mangent pas, et ils font le mal. Celui-là fait une bonne abstinence, qui s'abstient aussi des mauvaises actions et des plaisirs du monde.

« Si Dieu éprouve tant les justes pendant la vie, ce n'est qu'afin de les rassasier sans fin des ineffables délices et du repos de son royaume.

« Apprenez à ne jamais vous plaindre, quand même vous ignoreriez pourquoi vous souffrez; et reconnaissez que vous souffrez justement, puisque celui qui vous juge coupable est celui dont les jugements sont toujours précédés par la justice.

« Souvent les esprits immondes attaquent les hommes durant le sommeil; ils troublent leurs sens et s'efforcent de les effrayer et de les intimider. Quelquefois aussi ils travaillent leur imagination par le désespoir de leurs péchés; ils cherchent à les épouvanter en les menaçant des horribles supplices de l'enfer.

« Il est des fois où les esprits malins se jouent de ceux qu'ils voient fortement retenus par l'amour du siècle, en leur faisant naître de fausses espérances et de vains succès; et ils bouleversent au contraire par d'inutiles terreurs ceux qu'ils voient trop appréhender l'adversité. C'est ainsi que ces esprits pervers accablent d'illusions les cœurs des misérables mortels en flattant les uns d'une vaine prospérité, et effrayant les autres par d'injustes appréhensions.

« Quant à ceux qui ne sont coupables d'aucun crime ou ne commettent que des fautes rares, ils ne sont presque jamais fatigués par ces sortes de terreurs ou d'illusions; ils reposent d'un parfait repos, et ils voient quelquefois au contraire les secrets mystérieux de la divinité.

« Il y a diverses espèces de songes. Les uns proviennent de la trop grande abondance de nourriture, et les autres du trop grand jeûne, ainsi que l'expérience nous l'apprend. D'autres viennent, à proprement parler, de la pensée, car nous rappelons souvent pendant la nuit les choses auxquelles nous avons pensé pendant le jour.

« Quoique certains songes soient vrais, on ne doit pas facilement y ajouter créance, parce qu'ils viennent de différentes espèces d'images, et qu'on considère rarement d'où ils proviennent en réalité. Satan d'ailleurs se change quelquefois en ange de lumière pour nous tromper.

« On ne pèche point lorsque, malgré soi, on est le jouet des nocturnes imaginations; mais c'est un péché si, avant de les avoir, nous les désirons et prévenons par la pensée. Les images impures que nous éprouvons réellement pendant la journée apparaissent souvent dans l'esprit pendant le sommeil; mais elles ne nous souillent point si nous ne les provoquons pas par nos désirs, ou ne leur donnons pas de consentement.

« Par la prière nous sommes purifiés, par la lecture nous sommes instruits. L'un et l'autre moyens sont bons, s'ils nous sont accordés, sinon, il est mieux de prier que de lire.

« Celui qui veut être toujours avec Dieu, doit fréquemment prier et lire très-souvent. Car en priant nous parlons à Dieu lui-même, et lorsque nous lisons, c'est Dieu lui-même qui nous parle.

« Toute instruction vient par la lecture et la méditation. Ce que nous ignorons, en effet, la lecture nous l'enseigne; et ce que nous savons, la méditation nous le conserve.

« Ce double avantage, la lecture des saintes Ecritures nous le donne par excellence, soit parce qu'elle développe l'intelligence, soit parce qu'en retirant l'homme des vanités du monde, elle le conduit à l'amour de Dieu.

« La vie active, c'est l'innocence des bonnes œuvres; la vie contemplative, c'est la spéculation des choses célestes. L'une est commune à plusieurs, l'autre n'est le partage que d'un petit nombre.

« La vie active consiste à user bien du monde : la vie contemplative renonçant au monde, ne place ses délices que dans la jouissance de Dieu.

« La vie active est comme le sépulcre de la vie mondaine, et la vie contemplative le sépulcre de la vie active.

« Cependant les Saints savent passer de temps en temps du secret de la vie contemplative, aux travaux de la vie active, et ils reviennent avec joie de l'une à l'autre, soit pour louer Dieu au dedans, soit pour le glorifier au dehors.

« Les animaux de la vision d'Ezéchiel, qui allaient et ne revenaient pas, représentaient la persévérance de la vie active; et ces animaux qui allaient et revenaient, figuraient la mesure de la vie contemplative, de laquelle on descend de temps en temps par le poids de son infirmité, et à laquelle on remonte de nouveau après avoir renouvelé son intention.

« L'œil droit qui scandalise et que le Seigneur ordonne d'arracher, c'est la vie contemplative. Deux yeux au visage de l'homme, sont deux vies : l'une active, l'autre contemplative. Mais celui qui par la vie contemplative est exposé à tomber dans l'erreur, doit revenir à la vie active, car il vaut mieux se sauver par l'action, que de se plonger dans l'enfer par la contemplation ».

Le style de saint Isidore est clair et aisé ; mais on y chercherait en vain l'élégance et la politesse, ce qu'on doit principalement attribuer au siècle où l'auteur écrivait. Il règne dans ses œuvres morales un ton de piété qui touche et attendrit. Les autres ouvrages de saint Isidore montrent qu'il était un savant universel.

Jacques de Breul, bénédictin, donna à Paris, en 1601, une édition de tous les ouvrages de saint Isidore, avec les notes de divers auteurs, recueillies et augmentées par Jean Grialus. Ils furent réimprimés à Cologne en 1617.

L'édition donnée par Jean Grialus à Madrid, en 2 vol. in-fol., 1778, est excellente et fort bien exécutée ; mais on préfère l'édition donnée par Fauste Arevali, et imprimée à Rome en 1797-1803, 7 vol. in-4°. L'édition de Jacques de Breul est incomplète et à très-bas prix.

Les œuvres complètes de saint Isidore occupent 4 vol. de la Patrologie de M. Migne 81-84. Les volumes 85 et 86 contiennent la liturgie mozarabe.

Nous avons tiré cette histoire de ce qu'en ont écrit saint Braulion et saint Ildefonse, et de la vie de saint Isidore composée par un chanoine de Léon, que les continuateurs de Bollandus ont donnée au public.

SAINT PLATON,

ABBÉ EN BITHYNIE, PUIS A CONSTANTINOPLE

813. — Pape : Saint Léon III. — Empereur d'Orient : Adrien V, l'*Arménien*.

Saint Platon naquit vers l'an 734. Il était encore fort jeune lorsqu'il perdit son père et sa mère. Ils furent enlevés par une peste horrible qui désola Constantinople, et fut regardée alors comme un châtiment des persécutions insensées exercées contre les images de Jésus-Christ et de ses Saints. Le soin de son éducation fut confié à un de ses oncles, qui était grand trésorier de l'Empire. Son tuteur l'ayant fait travailler sous lui, le jeune homme montra une capacité étonnante pour les affaires. Cela ne l'empêchait point d'étudier les sciences et la religion. Les progrès rapides qu'il faisait chaque jour dans les lettres et dans la vertu, le rendaient l'objet de l'admiration de tout le monde. Il l'emporta bientôt sur les jeunes gens de son âge, et dépassa même les grandes espérances que ses maîtres avaient conçues de lui.

Tant de belles qualités, jointes à une naissance illustre, à des biens considérables et à une probité incorruptible, ne tardèrent pas à le faire connaître à tous les grands de la cour. Il était universellement estimé, et il n'y avait point de place où il ne pût aspirer. Les personnes les plus qualifiées briguaient son alliance, et on lui offrit plusieurs partis bien capables de flatter son ambition, s'il eût aimé le monde; mais son cœur, toujours occupé des choses célestes, n'avait que du mépris pour des biens et des honneurs périssables. Il s'estimait heureux toutes les fois qu'il pouvait se dérober au tumulte du siècle pour vaquer librement à l'oraison; il rompit même insensiblement tout commerce avec les hommes, et il ne sortait plus de chez lui que pour visiter les églises et les monastères.

Saint Platon avait trois frères; il leur peignit si bien les vanités du monde qu'il les détermina à se consacrer entièrement au service de Dieu et à vivre dans une continence parfaite. Il affranchit ses esclaves et vendit tout son

bien qui était considérable. Deux causes avaient du reste contribué à augmenter le patrimoine que lui avait laissé sa famille : son habileté dans ce que nous appellerions aujourd'hui les affaires, habileté acquise à l'école de son oncle, et la parfaite sobriété de sa vie. Une partie de ce bien fut distribuée aux pauvres. Il employa l'autre à l'établissement de ses sœurs : celles-ci vécurent avec piété dans l'état du mariage, et devinrent mères de plusieurs enfants, qui se distinguèrent par la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Le Saint, que rien n'arrêtait plus dans le monde, quitta ses amis et sa patrie à l'âge de vingt-quatre ans. Il ne prit avec lui qu'un domestique fidèle, encore le renvoya-t-il lorsqu'il fut en Bithynie, après lui avoir donné tous ses habits. Il se revêtit d'un manteau noir, et gagna le monastère des Symboles, bâti sur le mont Olympe. Ayant été admis au nombre des frères, il se fit un devoir de marcher sur les traces de ceux qui se distinguaient le plus par la pratique de l'humilité, de l'obéissance, de la mortification et des autres vertus qui caractérisent les véritables moines. L'abbé, nommé Théoctiste, le faisait passer par les épreuves les plus délicates, afin qu'il apprît à mourir entièrement à lui-même. Il le reprenait souvent des fautes qu'il n'avait point commises et lui imposait des pénitences comme s'il eût été coupable. Platon, au lieu de chercher à se justifier, se soumettait humblement à son supérieur, et souffrait avec joie un traitement qui lui fournissait l'occasion d'exercer des actes de patience et d'humilité. Il était charmé lorsque, dans les heures destinées au travail, on lui assignait les plus bas emplois de son monastère ; il s'y livrait sans regretter son occupation ordinaire, qui consistait à copier des livres : car personne n'écrivait plus rapidement et mieux que lui. Il ne se bornait pas d'ailleurs au rôle de simple copiste : il faisait aussi de doctes et judicieux recueils des plus beaux endroits des saints Pères, dont il multiplia tellement les copies, que les monastères de l'Orient en furent approvisionnés pour longtemps.

L'abbé Théoctiste étant mort en 770, Platon, qui avait alors trente-six ans, fut élu pour lui succéder dans le gouvernement du monastère des Symboles. Il s'opposa inutilement à son élection ; il se vit forcé d'accepter le fardeau dont on le chargeait. La place de supérieur le rendit encore plus humble et plus pénitent. Il ne buvait jamais que de l'eau, encore était-il quelquefois deux jours sans en boire. Du pain, des fèves et quelques herbes sans huile étaient toute sa nourriture. Il ne mangeait qu'à l'heure de None, même les jours de dimanche. Son travail lui fournissait non-seulement de quoi pourvoir à ses besoins, mais encore de quoi assister plusieurs pauvres.

Tandis que saint Platon conservait la paix de Dieu et l'union de la charité parmi ses frères, l'empereur Constantin Copronyme exerçait une persécution atroce contre les défenseurs des saintes images et surtout contre les moines. Aussi ne fut-on pas peu étonné lorsque douze ans après avoir abandonné le monde, on le vit reparaître à Constantinople où des affaires indispensables l'avaient appelé (775) : Dieu l'avait sans doute réservé pour consoler les fidèles après la tempête. La foule, toujours mobile, se pressait sur ses pas : chacun voulait l'embrasser. Il profita de cette disposition des esprits pour prêcher le règne de Dieu. Par ses exemples et par ses discours, il ranima l'esprit de piété et de ferveur dans toutes les conditions. Il bannit les vices, entre autres les jurements et les blasphèmes ; il porta les pauvres à faire un saint usage de leur état, et les riches à soulager les malheureux par d'abondantes aumônes. Paul, patriarche de Constantinople [1], voulut le faire évêque de Nicomédie ; mais il ne put jamais obtenir son consentement, le

1. Fleury dit que ce fut le patriarche Taraise ; mais il se trompe.

Saint refusa même de recevoir les ordres sacrés [1]. Ses affaires étant terminées, il quitta Constantinople et reprit la route de son monastère.

Il fut obligé, en 782, de sortir de sa solitude, pour venir gouverner le monastère de Saccudion, situé auprès de Constantinople. Ce monastère avait été fondé par les enfants d'une de ses sœurs, nommée Théoctiste, lesquels avaient tous renoncé au monde. Platon y établit la règle de saint Basile, et y exerça douze ans les fonctions de supérieur; il se démit ensuite de sa place en faveur de saint Théodore, son neveu.

Ce fut vers ce temps-là que l'empereur Constantin répudia Marie, sa femme légitime, pour épouser Théodote, parente de Platon. Le patriarche saint Taraise voulut s'opposer à ce mariage scandaleux, en employant les exhortations et les menaces. Platon et Théodore, son neveu, désapprouvèrent encore plus hautement la conduite du prince. Joseph, économe de l'Eglise, et plusieurs autres personnes, tant du clergé que de l'état monastique, essayèrent de faire mollir notre Saint et de lui faire approuver le divorce de l'empereur; mais leurs sollicitations furent inutiles : Platon ne relâcha rien de sa fermeté. Constantin, auquel il avait osé parler de l'énormité de son crime, le punit de sa généreuse liberté en ordonnant qu'on le renfermât dans une étroite prison. Le Saint ne se découragea point; il souffrit avec joie la prison et plusieurs autres mauvais traitements, jusqu'à la mort de l'empereur, arrivée en 797.

Les incursions des Sarrasins, qui venaient jusqu'aux portes de la capitale, obligèrent les moines de Saccudion à quitter leur solitude. Ils se retirèrent dans le monastère de Stude, qui était au milieu de Constantinople, mais qui avait été presque entièrement détruit par la persécution de Constantin Copronyme. Platon s'y renferma dans une petite cellule, et y vécut en simple religieux, sous la conduite de Théodore, son neveu. La prière et le travail des mains faisaient son unique occupation. Il s'était attaché aux pieds une grosse chaîne de fer, qu'il avait soin de cacher sous sa robe quand on venait le voir.

Saint Platon était fort zélé pour la discipline ecclésiastique. Nicéphore, homme de grande vertu, mais laïque, avait été élu, en 806, patriarche de Constantinople. Le Saint désapprouva hautement son élection, parce que les canons déclaraient irrégulière l'ordination des néophytes. Sa fermeté lui attira l'année suivante une nouvelle persécution.

L'empereur Nicéphore venait de faire rétablir dans tous ses droits Joseph, économe de l'église patriarcale, déposé par saint Taraise, pour avoir célébré le mariage scandaleux de Constantin avec Théodote. Saint Platon condamna ce rétablissement comme contraire à la vigueur de la discipline ecclésiastique. L'empereur irrité le mit entre les mains d'une troupe de mauvais moines et de soldats insolents, qui le firent beaucoup souffrir pendant une année entière; il lui ordonna ensuite de comparaître devant un concile composé d'évêques vendus à la cour, qui le traitèrent d'une manière indigne et le condamnèrent enfin sur d'horribles calomnies. En vertu de la sentence inique rendue par le concile, l'empereur exila le Saint, et le fit ignominieusement traîner d'étape en étape, dans les îles du Bosphore, durant l'espace de quatre ans. Platon, malgré le mauvais état de sa santé, souffrit les fatigues de son exil avec une patience admirable. L'empereur en fut touché de compassion et résolut même de le rappeler de son exil; mais il ne put exécuter sa résolution, ayant été surpris et tué par les Bulgares en 811.

1. Presque tous les moines étaient encore laïques.

Michel I[er], son successeur, qui aimait la justice et la paix, donna des ordres pour le rappel du Saint. Revenu de son exil, Platon rentra dans sa cellule, pour mener la vie de reclus. Mais à l'âge de soixante-dix-neuf ans, il fut obligé de changer de régime, parce qu'il n'avait plus la force de satisfaire, sans le secours d'autrui, à aucun des besoins du corps. Il était tantôt couché sur un lit, tantôt assis, récitant des psaumes, priant mentalement, parlant aux frères, pour les instruire, les exhorter, les consoler, ne pouvant plus ni fléchir les genoux, ni lire par lui-même; ce qui l'affligeait le plus, c'était de ne pouvoir assister aux offices ni travailler de ses mains. Il rendait grâces à Dieu des soulagements que l'on donnait à son infirmité; mais il était contristé de relâcher de l'austérité de sa vie. Il tomba malade pendant le Carême de l'année 813. Sentant approcher sa fin, il fit creuser son tombeau et voulut qu'on l'y descendît : là il fut visité par plusieurs personnes de distinction, entre autres par le patriarche saint Nicéphore, qui se recommanda à ses prières. Il s'était réconcilié avec ce dernier sur les éclaircissements qu'il lui avait donnés par rapport au rétablissement de l'économe Joseph. Le Saint malade pardonna à tous ceux qui l'avaient persécuté, et pria pour eux. Comme l'abbé Théodore lui demandait s'il ne voulait disposer de rien, il secoua son habit de la main, et lui dit d'une voix très-basse : « Je n'ai plus rien, je vous ai tout remis ». Ayant la poitrine oppressée, il remuait encore les lèvres, et chantait un cantique de la résurrection, quand il expira le samedi devant le dimanche des Rameaux, 19 mars 813 [1].

On croit que la semaine sainte et celle de Pâques firent remettre la solennité de ses funérailles jusqu'au quatrième d'avril, jour auquel l'Eglise célèbre sa mémoire. Le patriarche fit cette cérémonie avec un grand luminaire et quantité de parfums; et ce fut apparemment en cette occasion que saint Théodore Studite prononça l'oraison funèbre de saint Platon, son oncle et son père spirituel, qui est la seule vie que nous ayons de ce Saint. A peine put-on mettre son corps dans le sépulcre, tant était grande la foule du peuple, qui s'empressait à l'entour et ne pouvait se résoudre à le perdre de vue.

Tiré de sa vie, écrite par saint Théodore Studite, son neveu. Voir le commentaire et les notes du Père Papebrock, t. Ier, *April.*, p. 364; Fleury, l. XLV, etc.

SAINT THÉONE, HOMME DE LETTRES ET ANACHORÈTE (IVe siècle).

La catégorie d'hommes à qui l'humilité est le plus difficile, ce sont les savants et les gens de lettres : or, quoique très-homme de lettres et très-versé dans les sciences de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, saint Théone eut l'humilité de cacher tous ces talents, d'aller les ensevelir au désert. Trente ans durant, il garda le silence le plus strict.

Les malades affluaient à la cellule du *Prophète*, car c'est ainsi qu'on l'appelait dans toute la contrée d'Oxyrrhynque. Il apparaissait à la fenêtre de sa cellule, étendait sa main bénissante, guérissait la foule, et se retirait sans rien dire. Telle était son occupation du jour. La nuit, il franchissait le seuil de son inviolable demeure : c'était pour distribuer aux bêtes du bon Dieu, aux animaux du désert l'eau limpide de sa fontaine : c'est pourquoi sa cellule était toujours entourée de buffles robustes, de chèvres au pied léger, d'onagres bondissants qui formaient comme une garde d'honneur autour de cet ami de Dieu, ami de la nature en même temps.

Une fois, dans le cours de ces trente années, il se départit de son silence rigoureux : ce fut pour arracher aux mains de la foule irritée deux voleurs qui étaient venus dans l'intention de le

1. *Acta Sanct.*, 4 april. *Apud Sirmond.*, t. V.

tuer, espérant trouver chez lui de grandes sommes d'argent et qui, par une spéciale permission de Dieu, étaient restés jusqu'au matin, comme pétrifiés devant la cellule du saint homme, sans pouvoir se retirer. Théone ouvrit la bouche pour ordonner qu'on les laissât aller : la grâce leur inspira le repentir d'une vie de crimes et de déprédations ; ils se convertirent et même devinrent moines.

Saint Théone mourut vers la fin du IVe siècle.

Abrégé des *Vies des Pères*.

SAINT PIERRE II, ÉVÊQUE DE POITIERS (1115).

Pierre, le deuxième de ce nom qui ait occupé le siége de Poitiers, tenait par les liens du sang aux illustres familles des Senebaud et des Chatelaillon, éteintes depuis longtemps, et dont plusieurs membres l'avaient précédé dans la même dignité. Il était chanoine et archidiacre de la cathédrale, lorsque Dieu appela à lui, en 1087, son frère, l'évêque Isembert II, qui gouvernait le diocèse depuis quarante ans. La sainteté de sa vie le désignait au choix du chapitre à qui appartenait alors le droit d'élection. Il fut élu d'une commune voix, et justifia aussitôt ce choix honorable en s'appliquant à retracer en lui le plus digne modèle des vertus pastorales.

En ce temps-là, le roi de France, Philippe Ier, portait le scandale sur le trône par la licence de ses mœurs. Au mépris des lois sacrées des mariages chrétiens, il avait quitté Berthe de Hollande, son épouse, pour prendre Bertrade de Montfort, femme de Foulques-Rechin, comte d'Anjou. En vain saint Yves, évêque de Chartres, avait combattu dans le prince un si détestable désordre, celui-ci s'en était vengé par des persécutions qui allèrent jusqu'à la violence, mais ne purent forcer la conscience du courageux prélat. Pierre fut un de ceux que le sentiment de la justice et l'amour du devoir rangèrent de son côté. Sa parole, ses démarches secondèrent l'action énergique du nouveau Jean-Baptiste. Il soutint cette noble constance au concile de Poitiers, assemblé à ce sujet l'an 1100 par ordre du pape Pascal II. Les soins qu'il s'y donna, les témoignages qu'il rendit de l'effet produit sur les peuples par la conduite du roi, ne contribuèrent pas peu à faire prononcer la sentence d'excommunication qui frappa le prince. Guillaume le Jeune, comte de Poitou, que des motifs trop peu honorables portaient à une grande indulgence pour les désordres du roi, était parvenu à introduire le désordre dans l'auguste enceinte qu'envahirent ses satellites ; mais, aidé de la fermeté et de l'éloquence qu'y déployèrent le bienheureux Robert d'Arbrisselle et saint Bernard, alors abbé de Saint-Cyprien, et plus tard de Tiron, Pierre résista jusqu'au péril de sa vie à ces violences sacriléges, et l'adultère fut solennellement condamné.

Ce Robert d'Arbrisselle, dont nous parlons ici, est le célèbre fondateur de Fontevrault, dont l'établissement date des premiers jours du XIIe siècle. Le zèle de la sainte discipline que Pierre lui avait vu dans le concile l'avait rendu digne de son amitié. Il lui en donna de nombreuses preuves en favorisant de son autorité et de ses aumônes les développements du nouvel institut, en encourageant les prédications de l'illustre Apôtre, en bénissant les nombreuses vocations qui firent passer dans le cloître des âmes généreusement pénitentes. C'était d'ailleurs sur le territoire de Poitiers que l'illustre cénobite avait élevé son monastère. Il appartenait donc à Pierre de l'approuver. Mais, non content de cette coopération à l'œuvre de son ami, il voulut montrer combien il s'intéressait à ses succès, en faisant, en 1106, le voyage, alors si difficile, de Rome pour obtenir du pape Pascal II la confirmation de l'Ordre qu'il aimait. Enfin, il favorisa l'extension de cet arbre déjà si vigoureux en multipliant ses rameaux, et il participa à cinq des premières fondations de l'institut, parmi lesquelles il faut surtout remarquer le prieuré de La Puy, où fleurit maintenant la maison-mère des pieuses filles de la Croix.

Ce zèle du saint Prélat ne se borna point aux couvents de son diocèse. Sa charitable munificence en dépassait les limites, et plus d'une maison religieuse sur laquelle il n'avait aucune juridiction eut à le bénir de ses affectueuses largesses.

Mais de tels soins qu'inspire et que favorise la religion ne sont pas les seuls devoirs d'un évêque. Pierre n'oublia pas dans ces préoccupations de son cœur ce que sa conscience lui imposait : on le vit également ferme contre les scandales publics, source de tant de maux dans l'Eglise, prudent au milieu des plus difficiles conjonctures, indulgent envers les pécheurs, lorsqu'il les croyait repentants. Le comte de Poitiers, Guillaume VII, put se convaincre de l'énergie de ce caractère élevé, et il vit son Evêque persécuté par lui, cédant aux injustes fureurs de la

force matérielle, rester plus grand par sa constance inaltérable que l'aveugle persécuteur qui frappait.

Ce prince, plus spirituel que vertueux, se livrait sans retenue à une vie de dissolution et aux bauches les plus criminelles. Il ne savait rougir de rien et ne se mettait même pas en peine de cher ses liaisons adultères avec la vicomtesse de Châtellerault. L'Evêque avait employé tour à ur la douceur des remontrances paternelles et les sévères avertissements de la religion outragée. e coupable n'en tenait pas compte ; il avait méprisé déjà l'excommunication lancée contre lui par érard, évêque d'Angoulême ; il avait ajouté à l'impiété de ce mépris affecté d'indignes sarcasmes. Pierre n'hésita plus : il prévint le comte qu'il procéderait avec la même rigueur s'il ne se repentait, et, après ce dernier avis resté inutile, il se décida à fulminer solennellement la terrible sentence en présence du peuple et des seigneurs assemblés dans l'église cathédrale. Guillaume se tenait prêt à tout risquer pour éviter cette humiliation méritée. Au jour de la cérémonie il envahit le saint lieu avec ses gardes, il se porte vers la tribune où le Pontife va prononcer les paroles redoutables, s'efforce de les retenir sur ses lèvres en le menaçant de son épée. La crainte ne peut rien sur l'intrépide Pasteur, qui, fort du sentiment de son devoir et de son droit, déclare le prince coupable séparé de l'Eglise, et ajoute en se tournant vers lui : « Frappe maintenant, je suis prêt ». Ce courage digne d'un martyr étonna l'impie : il ne frappa point. Mais il se vengea, par un abus tyrannique de la force brutale dont il disposait, et après d'inutiles tentatives pour faire rétracter sa condamnation ; après s'être oublié, sans y réussir, jusqu'à porter le désordre dans la demeure épiscopale, il força l'Evêque à se retirer au château de Chauvigny. C'était en 1113.

Cette seigneurie appartenait depuis quelque temps à l'évêché de Poitiers, sans doute du chef de la famille de Pierre. Heureux de souffrir pour la justice, le digne prélat s'y rendit en homme que l'exil ne peut décourager, puisqu'il trouve partout Jésus-Christ. Ses vassaux l'y reçurent avec toutes les marques d'honneur que méritaient son rang et sa réputation de sainteté. Dès ce jour, il s'appliqua à l'instruction de cette petite portion de son peuple, à l'édification de son clergé, et surtout à la conduite des jeunes élèves du sanctuaire qu'il y réunit autour de sa personne. La prédication, l'administration des sacrements, la prière, le soin des pauvres et des malades auxquels il portait ses consolations, et en faveur desquels il seconda plus d'une fois ses aumônes par des miracles, lui firent aisément oublier la ruine de ses biens qu'avait fait dévaster son impudique persécuteur.

Mais sa vie, usée par tant de travaux et de sollicitudes, et à laquelle il n'épargnait néanmoins dans un âge avancé ni les mortifications de veilles prolongées dans la prière, ni les austérités d'une pénitence continuelle, ne devait pas suffire longtemps à de tels assauts. Ceux que sa douceur avait édifiés, que sa charité avait soutenus, que son zèle avait évangélisés dans sa retraite, le virent succomber, après moins de deux ans, à une courte maladie. Il mourut, de la mort des Saints, dans son château de Chauvigny, le 4 avril 1115, et confirma par de nombreux miracles ceux qui, pendant sa vie, avaient donné une si haute opinion de sa sainteté.

Ses cendres ne restèrent point à Chauvigny : la mort, qui finissait son exil, semblait devoir en effet le rapprocher de ceux dont le souvenir devait rester plus fidèle aux vifs témoignages de son affection. Fondateur de Fontevrault, protecteur de Saint-Cyprien de Poitiers, il semblait se devoir à chacun des deux monastères ; ils se partagèrent sa chère dépouille, par suite d'une disposition expresse de leur digne ami, et rendirent à sa tombe, ornée par une commune piété, les honneurs que l'Eglise s'est plu à lui continuer jusqu'à ce jour.

M. Auber, *Vie des Saints de l'église de Poitiers.*

S[te] ALETH, MÈRE DE SAINT BERNARD, ET LE B. TECELIN, SON PÈRE

(XII[e] siècle).

Heureux l'homme qui, dès son bas âge, s'épanouit sous le regard d'une mère tendre et vertueuse !

Saint Bernard eut cet inappréciable avantage. Sa mère, la bienheureuse Aleth [1], fille du comte Bernard de Montbar, avait épousé fort jeune le sire Tecelin, seigneur de Fontaine, près de Dijon.

1. Les chroniqueurs l'appellent tantôt Aleth, tantôt Elisabeth, tantôt Alix. Les noms de Zélie, Aliz,

Ce mariage ne s'était pas conclu sans difficulté. Aleth n'avait que quinze ans ; et, déjà son âme, prévenue de grâces, s'était vouée à Dieu. Elle aspirait à vivre dans la paix du cloître et se préparait à gravir les degrés de la perfection monastique [1]. Mais la Providence lui avait réservé une autre destinée. Elle fut appelée, contre son gré, à devenir épouse et mère, et à propager, dans sa famille nombreuse, les bénédictions dont elle avait été comblée dès son enfance.

Tecelin, son mari, appréciait une vertu si pure, et il l'honorait. C'était un noble chevalier, de mœurs douces, et craignant Dieu. Bien que ses charges éminentes le retinssent presque continuellement auprès du duc de Bourgogne, il conservait la dignité de la vie chrétienne à la cour comme dans les camps ; et, en toutes rencontres, il se signalait par sa valeur, sa droiture et sa loyauté [2].

La Providence, qui avait assorti cette union, la rendit féconde. Aleth donna le jour à six fils et à une fille : Guido était l'aîné de tous ; ensuite venaient Gérard, Bernard, André, Barthélemy, Nivard et Hombeline.

Cette mère chrétienne regardait les devoirs de la maternité comme une délégation d'en haut. Elle considérait ses enfants comme des dépôts précieux confiés à sa vigilance et dont elle était responsable devant Dieu. Aussi, quoique d'une complexion délicate, Aleth ne voulut point abandonner à une étrangère le soin de nourrir ses enfants : attachée par le fond de son âme à la source de tout amour, elle leur communiquait, avec le lait maternel, la vertu céleste qui la vivifiait.

Tecelin menait une existence trop chevaleresque pour pouvoir présider lui-même à l'éducation de ses fils. Il laissait avec confiance ce soin à la sollicitude consciencieuse de sa femme, dont il approuvait les vues, quoiqu'il n'en comprît pas toujours la portée. Elevé dans la profession des armes et joignant, selon l'esprit de ce temps, les habitudes militaires aux pratiques de la dévotion, il ne voyait aucun inconvénient à former tous ses fils pour la carrière qu'il n'avait pas parcourue lui-même sans gloire.

Aleth, plus clairvoyante, redoutait les dangers auxquels la vie des camps expose l'intégrité chrétienne ; et elle pressentait trop les ineffables délices de la vie religieuse pour pouvoir souhaiter une autre gloire et un autre bonheur à ceux qu'elle avait enfantés et consacrés à Dieu. Elle éleva ses enfants pour le ciel bien plus que pour la terre, et leur apprit, dès leur âge le plus tendre, à discerner le bien et le mal, à choisir la meilleure part ; à aimer par-dessus toutes choses Celui qui est l'amour même, le principe et la fin de l'homme.

C'est pourquoi elle établit dans l'intérieur de sa maison l'ordre parfait et la discipline que commandent les saintes lois de l'Eglise. « Je ne puis oublier », dit un de ses contemporains, « combien cette femme éminente cherchait à servir d'exemple et de modèle à ses enfants. Dans sa maison, dans l'état du mariage et au milieu du monde, elle imitait en quelque sorte la vie monastique et religieuse, par ses abstinences, par la simplicité de ses vêtements, par son éloignement des plaisirs et des vanités du siècle. Elle se retirait, autant que possible, des agitations du monde, persévérant dans les jeûnes, dans les veilles, dans la prière, et rachetant par des œuvres de charité ce qui pouvait manquer à la perfection d'une personne engagée dans le mariage et dans le siècle [3] ».

Six mois s'étaient à peine écoulés depuis le retour de saint Bernard à Fontaine, quand sa mère, comme un fruit mûr pour le ciel, lui fut enlevée. Aleth se voyait environnée, à cette heure suprême, de toute sa famille. Cependant, ni les infirmités, ni le nombre des années n'avaient annoncé l'approche de son dernier jour ; au contraire, encore pleine de fraîcheur, et forte de la santé de l'âme et du corps, elle se livrait plus que jamais aux exercices de la piété et d'une infatigable charité. On la remarquait souvent, dit un ancien auteur, seule et à pied sur la route de Dijon, entrant dans les cabanes des pauvres, visitant les malades, distribuant des remèdes et des aliments, prodiguant des secours et des consolations aux personnes affligées. Et ce qui rendait sa bienfaisance plus admirable, c'est qu'elle la pratiquait de telle sorte, que l'éclat de ses œuvres ne trahissait point sa modestie ; elle faisait tout par elle-même, sans l'assistance de ses domestiques ; et l'on pouvait dire avec vérité que sa main gauche ignorait les largesses de la droite.

C'est au milieu de ces nobles exercices que la pieuse Aleth fut rappelée presque subitement de

Adèle, Ethle, ne sont que des altérations d'Aleth. (Fragm. ex *3a Vita S. B.*, Gaudrifus, § 2, p. 1292.)

C'est sous le nom d'Aleth qu'elle est mentionnée dans les martyrologes Cisterciens. Il existe à l'évêché de Dijon un magnifique portrait qui la représente entourée d'une auréole.

1. Joh. Erem., *Vita S. B.*, p. 1309. — 2. *S. Bern. Vita et res Gesta.* Guill., lib. I, c. 1.

3. Guill., lib. I, c. 2.

ce monde. Sa mort a des circonstances trop touchantes pour que nous n'en rapportions pas ici quelques détails ; nous laisserons parler celui de ses contemporains qui lui-même fut présent à cette scène de douleur et d'édification :

« La très-excellente mère de notre vénérable Abbé avait coutume de célébrer magnifiquement tous les ans la fête de saint Ambroisien, patron de l'église de Fontaine ; elle donnait chaque fois, en cette occasion, un repas solennel auquel était convié le clergé. Dieu, voulant donc récompenser la dévotion particulière qui attachait cette sainte femme au glorieux Ambroisien [1], lui fit connaître par une révélation qu'elle mourrait au jour même de la fête. Et certes, il ne faut pas s'étonner de voir une si digne chrétienne participer à l'esprit de prophétie. En conséquence, elle annonça tranquillement et avec une grande assurance à son mari, à ses enfants, à sa famille assemblée, que le moment de sa mort était proche.

« Tous demeurèrent frappés de surprise, et refusèrent de croire à cette prédiction ; mais bientôt ils éprouvèrent de justes anxiétés ; dès la vigile de saint Ambroisien, Aleth fut prise d'une fièvre violente qui la retint couchée. Le lendemain, jour de la fête, elle demanda humblement qu'on lui apportât le corps de Notre-Seigneur ; et, après avoir reçu ce très-saint Viatique avec les onctions saintes, elle se sentit fortifiée, et elle insista pour que les ecclésiastiques invités se rendissent au repas qu'elle avait préparé.

« Or, pendant qu'ils étaient à table, Aleth fit appeler auprès d'elle Guido, son fils aîné, pour lui commander et lui recommander d'introduire dans sa chambre, aussitôt après le repas, tous les membres du clergé qui s'y trouvaient. Guido fit pieusement ce que sa pieuse mère avait désiré. Nous voilà donc réunis autour de son lit ! Alors la servante de Dieu annonça d'un air serein que le moment de sa dissolution était venu. Les clercs se mettent en prières ; on commence les litanies. Aleth elle-même psalmodiait doucement avec eux, tant qu'elle avait du souffle. Mais, à l'instant où le chœur vint à chanter cette parole des litanies : *Per passionem et crucem tuam libera eam, Domine*, — par votre croix et votre Passion, délivrez-la, Seigneur, — la mourante, se recommandant à Dieu, éleva sa main pour faire le signe de la croix ; et, demeurant dans cette attitude, elle rendit sa belle âme, que les anges reçurent et portèrent dans le séjour des Bienheureux. C'est là qu'elle attend, dans la paix et le repos, le réveil de son corps au grand jour de la résurrection, quand viendra notre Juge et notre Avocat, Jésus-Christ, pour juger les vivants et les morts, et le siècle par le feu.

« C'est ainsi que cette âme sainte quitta le saint temple de son corps : sa main droite resta élevée en haut, dans la position où elle était lorsqu'elle fit son dernier signe de croix ; chose qui parut un grand sujet d'admiration aux assistants [2] ».

Le vieux Tecelin, vers la fin de sa vie, rejoignit ses fils dans le cloître, et mourut plein de jours dans les bras de saint Bernard.

Extrait de la vie de saint Bernard, par le P. Ratisbonne. — Cf. *Œuvres complètes de saint Bernard*, traduction de M. A. Ravelet, 5 beaux vol. gr. in-8°, Bar-le-Duc, imprimerie des CÉLESTINS.

V° JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Vannes, en Bretagne, saint VINCENT FERRIER, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui, puissant en œuvres et en paroles, convertit des milliers d'infidèles à la foi de Jésus-Christ. 1419. — A Thessalonique, sainte Irène, vierge, qui, pour avoir caché les saints livres, contre la défense de Dioclétien, fut mise en prison, puis percée d'une flèche et brûlée, par sentence du

1. Saint Ambroisien était un évêque martyrisé en Arménie. Une légende raconte que ses reliques avaient été portées de Terre sainte en Bourgogne par un chevalier de la famille de saint Bernard.

2. Johan. Eremit., p. 180.

président Dulcétius, qui avait, peu auparavant, fait mourir Agape et Chionie, ses sœurs [1]. 304. — A Lesbos, la passion de cinq bienheureux Martyrs [2]. — Le même jour, saint Zénon, martyr, qui fut écorché vif, enduit de poix et jeté dans le feu. — En Afrique, la passion des saints Martyrs, qui, dans la persécution de Genséric, roi arien, furent tués dans l'église le jour de Pâques. L'un d'eux, qui était lecteur, eut la gorge percée d'une flèche, tandis qu'il chantait l'*Alleluia* [3] au pupitre. 559 ou 570.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Liége, saint Hégésippe, martyr [4]. — Au diocèse de Bordeaux, saint GÉRAUD, abbé, qui fut tiré du monastère de Corbie pour gouverner celui de Saint-Vincent de Laon ; ayant ensuite été substitué à saint Arnould, en l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, il fut chassé par la faction des impies, et se retira en Aquitaine, où il fonda l'abbaye de la Grande-Sauve. 1095. — A Fosse, près de Namur, la bienheureuse JULIENNE, vierge, prieure de la maladrerie de Mont-Cornillon, aux faubourgs de Liége, sous la règle de saint Augustin, qui, avec la vénérable Eve, recluse, près de l'église collégiale de Saint-Martin de Liége, fut promotrice de l'institution de la fête du Saint Sacrement. 1258. — Au monastère des Bénédictines du Calvaire, à Saint-Cyr de Rennes, le sommeil de la vénérable Marie Ménard, en religion mère Marie de Saint-Joseph, en faveur de laquelle Dieu renouvela les merveilles des anciens jours. C'est ainsi qu'une autre sainte religieuse vit la Sainte Vierge lui dicter à l'oreille les paroles enflammées qu'elle adressait à ses filles dans ses conférences spirituelles ; qu'une grande lumière parut au-dessus de son couvent quelques jours avant sa mort dont elle connut l'heure par révélation [5]. 1599-1669.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — Au monastère de Médice, en Orient, saint Nicétas, abbé, de l'Ordre de Saint-Basile.

1. Voir la vie de sainte Irène au 3 avril.

2. Les Bollandistes pensent que Baronius a eu en main une mauvaise version, puisqu'il n'a pas déterminé l'âge et le sexe de ces cinq Martyrs, ou que plutôt il a donné à entendre qu'il s'agit de cinq Martyrs du sexe masculin. Plusieurs manuscrits grecs et les Ménées s'accordent à dire que les Martyrs de Lesbos étaient cinq jeunes filles et qu'elles périrent par l'épée.

Felice pugna ensis puellas Lesbias
Unam, duas, tres, quattuor *(sic)*, quinque abstulit.

3. Le mot *alleluia* est d'origine hébraïque et signifie : Louez Dieu. *Allelu* inspire une idée de louange joyeuse ; *iah* est un des noms divins et peut se traduire par *celui qui donne l'être.* Tobie et les psaume emploient ce mot que saint Epiphane dit avoir été chanté d'abord par le prophète Aggée, qui le fit entendre lorsqu'il vit debout les bâtiments du nouveau temple. Il fut adopté de très-bonne heure dans l'Eglise, comme le témoignent saint Augustin, saint Jérôme et d'autres écrivains ecclésiastiques. Il fu introduit dans l'Eglise latine sous le pape Damase, et non point, comme on l'a dit, sous le pape saint Grégoire le Grand qui s'en défend : ce dernier décréta seulement que l'*alleluia* serait chanté toute l'année. Alexandre II régla qu'on l'omettrait depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. L'histoire de sainte Radegonde nous apprend que du temps de cette sainte Reine, le chant de l'*alleluia* était déjà en usage dans l'église de France. Voir une dissertation complète sur l'*Alleluia,* par M. l'abbé Ant. Ricard, de Marseille.

4. Ce Martyr est indiqué par Du Saussaye. Les Bollandistes, qui, en leur qualité de Belges, étaient parfaitement à même de se renseigner, n'ont rien découvert à son sujet.

5. *Claude Ménard.* — Le père de cette sainte Religieuse était Claude Ménard, le savant critique auquel on doit l'*Itinéraire d'Antonin,* l'*Opus imperfectum* de saint Augustin contre Julien ; trois vies de saint Louis : celle de Joinville, celle de Geoffroy de Beaulieu, confesseur du monarque, et la troisième par Guillaume de Chartres, son chapelain. Très-expert dans la critique des manuscrits, il les publia d'après d'anciennes copies et les accompagna de notes encore estimées aujourd'hui.

Mais Claude était aussi pieux chrétien qu'il était savant écrivain : sa place était marquée dans toutes les bonnes œuvres à faire, et l'on sait que le XVIIe siècle en a beaucoup vu naître. Lieutenant de la prévôté d'Angers, il était plus connu encore par sa compassion envers les pauvres que par le poste distingué qu'il remplissait.

Dès l'âge de trente-trois ans, il fit, avec le consentement de sa femme, le vœu de continence perpétuelle. Son lit fut désormais une couchette semblable à celle des religieux les plus austères ; il ne fit plus qu'un repas par jour, se levait dès quatre heures et récitait son bréviaire. Comme tous les vrais chrétiens pour qui la terre est un exil et nos églises le portique du Paradis, il aimait passionnément nos saints tabernacles. Il assistait aux offices de sa paroisse autant pour donner le bon exemple à ceux qui, dans la société, se trouvaient au-dessous de lui, que pour satisfaire à sa dévotion. Dès que sa femme eut fermé les yeux, il voulut se consacrer plus étroitement encore au Seigneur, et entra dans les saints Ordres : il était diacre lorsqu'il mourut à Corzé, le 20 janvier 1652. Tel était le père de la vénérable mère Marie de Saint-Joseph ; telle était une de ces belles et énergiques figures de chrétiens comme en offrait souvent la magistrature française au grand siècle.

Martyrologe des Cisterciens. — Au monastère de Villiers, en Brabant, de l'Ordre de Cîteaux, sainte Julienne, vierge de Cornillon, qui, éclairée par des révélations divines, fit instituer la fête du Saint Sacrement, et, après de grands travaux, un long exil et de graves misères, comblée de mérites, honorée du don des miracles, de l'esprit de prophétie et des consolations d'en haut, passa de cette vie à son céleste Epoux.

Martyrologe des Frères Prêcheurs. — A Vannes, en Bretagne, saint Vincent Ferrier.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Mésopotamie, saint Claudien, martyr, de la nation des Perses. On croit qu'il souffrit sous Chosroès. VIIe s. — Chez les Grecs, saint Therme, martyr; les saintes Domina et Ancilla, ou plus probablement une sainte matrone et sa servante, également martyres. — En Irlande, saint Tigernac, évêque. Emmené captif en Angleterre, il ressuscita les deux fils d'un roi, et, après un long apostolat, fut consacré évêque sur un ordre divin transmis par sainte Brigitte. Il mourut aveugle dans un monastère qu'il avait fondé en Irlande. Vers 550. — A Thessalonique, sainte Théodora, veuve et religieuse. 880. — A Monte-Corvino, dans la Pouille, saint Albert, évêque. Ses larmes, ses jeûnes et ses macérations lui firent perdre la vue; il n'en continua pas moins jusqu'à sa mort l'exercice des plus rares vertus épiscopales. 1127. — A Douai, saint Mercure, martyr romain, dont les reliques furent données, en 1650, aux Carmes déchaussés de cette ville. — Mémoire des principaux disciples de saint Vincent Ferrier : le bienheureux Antoine Fuster, de l'Ordre de Saint-Dominique. Il avait un talent merveilleux pour pacifier les ennemis : il exerça particulièrement ce talent dans la ville de Vich, en Catalogne, qui était déchirée par les factions; — le bienheureux Joffre de Blanes du même Ordre. Ce bienheureux Père avait une grande éloquence. Plusieurs évêques et archevêques, pour attirer les fidèles à ses prédications fructueuses, accordèrent diverses indulgences à tous ceux qui assistaient à ses sermons ou entendaient sa messe. L'histoire nous le montre comme ayant une très-grande dévotion envers la Très-Sainte Vierge, qui lui apparut plusieurs fois. Pendant sa vie et après sa mort il opéra un grand nombre de miracles. Il mourut à Barcelone en 1414; — le bienheureux Pierre Cerdan, de l'Ordre des Frères Prêcheurs encore. Quand il se mit à la suite du Saint, il était simple et illettré. Mais, lorsque son maître spirituel mourut, il sembla avoir hérité de son éloquence. On le vit soudain prêcher avec tant de science et d'entraînement, qu'il étonna tous ceux qui le connaissaient. Il mourut, en 1422, dans la ville de Graus, en Catalogne. Au moment où il expira sur un lit de sarments, sa couche habituelle, les cloches se mirent en branle d'elles-mêmes, et une clarté céleste environna ses saintes dépouilles. Son corps fut précieusement conservé, et l'on en fit plusieurs translations solennelles. On l'a toujours honoré d'un culte public dans l'église de son Ordre, et l'on attribue à son intercession la guérison de plusieurs maladies; — le bienheureux Blaise d'Auvergne, qui renonça généreusement à son riche patrimoine pour entrer aussi dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il mourut après la canonisation de son maître. Ses reliques furent conservées au couvent de Sisteron, en Provence, où on lui rendit toujours le culte des Saints; — le bienheureux Pierre Quéralt, autre dominicain. Il brilla d'un vif éclat dans la compagnie de Vincent. Sa vie se prolongea jusqu'en 1462. Son corps, ayant été enseveli dans le couvent de Lérida, en Espagne, se conserva intact jusqu'aux guerres de 1708, où il fut mis en pièces par les soldats; — les bienheureux Jean d'Alcoy et Pierre de Maya, de l'Ordre encore. Ils furent des premiers à se mettre à la suite de saint Vincent. Aussi étaient-ils ses disciples les plus chers; ils le remplaçaient quand il était malade; — le vénérable Jean de Gentilpré. Il étudiait à Toulouse, en 1417, lorsque, gagné par la parole du Saint, il prit avec deux autres l'habit des Frères Prêcheurs et se joignit à sa compagnie. Il avait demandé à Dieu la grâce de prêcher tous les jours et de mourir en prêchant. Le jour de sa mort, les religieux et plusieurs séculiers remplissaient sa cellule; il ramassa toutes ses forces, leur parla du royaume de Dieu, et mourut au milieu de cette suprême exhortation; — le vénérable Martin de Vargas, cistercien, réformateur du couvent de Piétra, et de la plupart des monastères de son Ordre en Espagne; — le bienheureux Jean Gilabert, de l'Ordre de la Merci. L'obéissance aux ordres du Saint lui fit quitter sa compagnie; en arrivant à la porte du monastère qu'on lui avait assigné, il rendit l'âme. Saint Vincent fut instruit de sa mort par une révélation; il célébra pour lui le saint sacrifice, et il fit en chaire l'éloge de ses vertus; — le bienheureux Boniface Ferrier, frère du Saint, qui, devenu veuf, entra, d'après ses conseils, dans l'Ordre des Chartreux, mérita par ses vertus d'en être élu général, et fut considéré comme un Saint; — saint Bernardin de Sienne, que, dans une entrevue, Vincent engagea à embrasser l'Ordre de Saint-François, en lui prédisant même publiquement ses futurs succès dans le ministère apostolique; — la bienheureuse Marguerite, princesse de Savoie, que le Saint reçut à l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique, et dont la sainteté a été reconnue par l'Eglise; — la bienheureuse Agnès de Moncada, pauvre jardinière, qu'une de ses prédications détermina à vouer à Dieu une perpétuelle virginité, et qui, suivant une inspiration particulière, alla comme Madeleine se retirer dans une grotte inconnue, où, après sa mort, Dieu manifesta sa sainteté par d'éclatants prodiges. XIVe et XVe s.

SAINT GÉRAUD OU GÉRARD [1], ABBÉ

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE LA GRANDE-SAUVE

1095. — Pape : Urbain II. — Roi de France : Philippe Ier.

Exultet Aquitania
Patris nostri præconia,
Cujus gaudet præsentia
Sentitque beneficia.
Que l'Aquitaine retentisse des louanges de notre Père ; elle qui jouit de sa présence et éprouve l'effet de ses bienfaits.
Hymne des Matines de l'office de saint Géraud.

Les personnes qui souffrent depuis longtemps des infirmités habituelles, auront une grande consolation en lisant cette vie, puisqu'elles verront en la personne de saint Géraud, un serviteur de Dieu accablé de maladies et incapable, en apparence, de rendre aucun service, ni à l'Eglise, ni à son Ordre, devenir néanmoins, dans la suite, un grand apôtre dans le pays où Dieu l'appela, un des plus célèbres abbés dans l'Ordre de Saint-Benoît et un grand saint dans l'Eglise.

Saint Géraud naquit à Corbie, vers l'an 1025. Ses parents, qui étaient d'une condition au-dessus du vulgaire, surent lui inspirer l'amour de la vertu, aussi bien qu'à ses trois frères, futurs moines de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon.

Offert par ses parents, dès son enfance, à la célèbre abbaye de Corbie, il s'y fit bientôt aimer de tous et put échapper à tous les dangers qui environnent l'adolescence.

Quand Foulques Ier eut remplacé Richard dans le gouvernement de l'abbaye, on vit la jeunesse de Géraud tenir toutes les promesses qu'avait données son enfance, et la maturité des fruits succéder au parfum des fleurs.

L'abbé Foulques, qui avait entrepris la double tâche de relever le temporel du monastère et d'y faire refleurir une exacte discipline, sentit le besoin de s'adjoindre un coopérateur intelligent et zélé. Géraud, qui avait fait son noviciat en même temps que lui, et qui, depuis, avait prononcé ses vœux, devint alors cellérier de l'abbaye de Corbie.

L'excès des travaux, des jeûnes et des veilles causa à Géraud une névralgie céphalique. Il éprouvait continuellement dans la tête de violentes douleurs, que chaque mouvement et la moindre occupation sérieuse rendaient intolérables. La description que ses biographes nous donnent de cette maladie démontre que le cerveau affaibli se laissait dominer par mille imaginations effrayantes. Le pieux cellérier conservait toutefois assez de présence d'esprit pour dissimuler l'âpreté de ses souffrances, que connaissait seul le religieux qui lui donnait en secret des soins particuliers. Quand on s'aperçut enfin de la gravité de sa position, on l'obligea à recourir aux consultations des médecins. L'un pratiqua une incision à la veine frontale, un second eut recours à divers genres de potions, un troisième employa la cautérisation. Aucun remède n'ayant réussi, le patient s'en remit à la volonté de Dieu. Pour mériter ses grâces, il redoublait de charité envers les pauvres ; chaque

1. On dit saint Gérard en Guienne, et saint Géraud en Picardie.

jour, il en recevait trois, leur lavait les pieds, leur servait à manger ; après le repas, il se jetait parfois à leurs genoux, et, voyant en eux une image des trois personnes divines, il s'écriait en versant des larmes : « O Trinité sainte, délivrez-moi des maux que je ne puis endurer. Rappelez-vous cette promesse de l'Ecriture : *N'importe quand vous m'invoquerez, je dirai : me voici.* Ah ! souvenez-vous de votre miséricorde et n'en différez pas l'accomplissement ».

L'abbé Foulques, obligé de se rendre à Rome dans l'intérêt de son abbaye, résolut d'accomplir son projet dans le courant du mois de janvier de l'an 1050. Ayant d'abord proposé à Géraud de faire ce voyage ensemble, il l'en dissuada ensuite, en raison de son déplorable état de santé. Mais le cellérier insista tellement pour accomplir un pèlerinage qui pouvait amener sa guérison, qu'on ne mit plus d'obstacle à son désir.

Le trajet, si difficile alors, devint pour Géraud l'occasion d'un redoublement de souffrances : car l'exercice du cheval lui rouvrait les plaies de la tête. Le saint religieux, n'ayant pas même la force de soutenir la conversation, se tenait en arrière ; c'est ainsi qu'il pouvait, sans être vu, donner l'aumône aux mendiants et vaquer plus longuement à l'oraison.

Arrivé à l'hôpital Saint-Denis [1], qui servait d'asile aux pèlerins, on pansa ses plaies et l'on put alors constater combien le mal avait empiré. Aussi l'abbé Foulques crut-il devoir conseiller à son compagnon de rester dans l'hospice ou de se faire reconduire à Corbie. « Si j'ai entrepris ce voyage », répondit Géraud, « c'est pour arriver au but ; je n'ai fait qu'obéir à vos ordres : aussi supplié-je votre paternité de ne point m'imposer la dure obligation de vous quitter ». Foulques finit par céder à un désir si vivement exprimé, et on arriva bientôt au bas de deux montagnes qu'il fallut franchir à pied, le mont Joux et le mont Bardon qui, plus tard, devaient prendre le nom de *Grand* et *Petit Saint-Bernard*, en l'honneur de saint Bernard de Menthon, fondateur de deux hôpitaux, pour les voyageurs, dans ces lieux désolés.

L'humble pèlerin ajoutait encore des mortifications volontaires aux fatigues de la route et aux cruelles souffrances qu'il endurait. Ce fut pieds nus et la tête seulement couverte d'un capuchon qu'il traversa le mont *Gaudius* [2].

Dès son arrivée à Rome, Géraud se rendit près du tombeau des Apôtres. Que de larmes, que de prières pour obtenir la guérison de son infirmité ! Pendant que ses compagnons dormaient, il retournait à la basilique de Saint-Pierre, dont les gardiens s'étaient laissé gagner par ses largesses. Là, il suppliait le Prince des Apôtres, sinon de lui rendre une complète santé, du moins de lui conserver la raison que, dans le paroxysme de ses douleurs, il sentait lui échapper.

Huit jours après, Foulques et Géraud suivirent le pape saint Léon IX qui se rendait dans la Pouille pour pacifier les contrées que ravageaient les Normands, cruels partisans de l'antipape Benoît IX. Nos pèlerins tombèrent entre leurs mains. Géraud qui, selon sa coutume, chevauchait en arrière, fut jeté à bas de sa monture, rudement maltraité et dépouillé de tout l'argent que lui avait confié son abbé. Il lui fallut rejoindre, à pied, ses compagnons arrivés plus vite à l'abbaye du Mont-Cassin, grâce aux chevaux que leur avait rendus un soldat compatissant de la bande du comte d'Aquino.

Richer, abbé de ce monastère, voyant le cellérier de Corbie implorer la protection de saint Benoît, vint augmenter encore sa désolation en lui disant

1. Probablement l'Hôpital-le-Grand, canton de Montbrison, département de la Loire.
2. Les Bollandistes croient qu'il s'agit ici de Monjovetto, près d'Aoste.

sans ménagement : « Hélas ! mon frère, votre maladie est bien dangereuse ; un de nos religieux, torturé du même mal, a tant souffert qu'il a fini par en perdre la raison ».

La caravane étant arrivée au Mont-Gargan[1], où se trouvait Léon IX, Géraud invoqua saint Michel, qui rendit ces lieux célèbres par son apparition à un évêque de Siponte. Il s'arrosa la tête des *gouttes sacrées* qui découlent de la roche vénérée ; « mais », s'écrie l'un de ses anciens biographes, « ni saint Michel sur sa montagne, ni saint Benoît dans son monastère du Mont-Cassin, ni saint Pierre dans sa cité, n'opérèrent la guérison que saint Adélard se réservait d'accomplir à Corbie ».

Ordonné prêtre, en même temps que Foulques, des mains de saint Léon (1050), Géraud affronta bientôt les périls du retour et revint à Corbie où il reprit sa vie de fervente régularité. On le voyait célébrer fréquemment la sainte messe ; parfois cependant, sa faiblesse était si grande qu'il n'aurait pu achever les saints mystères, si Dieu ne l'avait soutenu de sa force.

En 1051, saint Géraud fut investi de la charge de sacristain et put bientôt, malgré la persistance de son infirmité, donner de nouvelles preuves d'un zèle que rien ne décourageait.

L'église Saint-Pierre, incendiée sous l'abbatiat de Richard, ne se relevait que lentement de ses ruines ; les troupeaux y pénétraient comme sur une place publique ; les eaux pluviales y séjournaient si abondantes que les canards et les oies y trouvaient des mares pour leurs ébats ; un épais fumier tenait lieu de dallage. Malgré la pénurie de la communauté, l'entreprenant sacristain fit activer les travaux ; bientôt [illegible] nouvelle nef fut entièrement construite, le chœur fut décoré de colonnes et de stalles, la crypte fut déblayée, plusieurs autels furent érigés dans les cloîtres et les lieux réguliers devinrent habitables. C'est alors (27 août 1052) qu'eut lieu la consécration de la nouvelle église.

C'était en payant de sa personne que saint Géraud avait pu entraîner les fidèles à relever les pierres dispersées du sanctuaire : aussi ses mains, devenues calleuses, portaient-elles les nobles stigmates de ses rudes labeurs. Ses infirmités habituelles n'éprouvaient aucune amélioration. Animé d'une inspiration céleste, il recourut à l'intercession de saint Adélard, et lui fit vœu, s'il l'exauçait, de glorifier son culte et son nom. Peu à peu le mal diminua. Un jour qu'il venait de chanter la messe de chœur, le saint prêtre se prosterne devant l'autel qu'il avait fait dédier à saint Adélard, et s'écrie au milieu de ses sanglots : « Saint Adélard ! ami du Christ, prenez pitié de moi, misérable entre tous, qui ai recours à vous ! » Plein de confiance en son puissant protecteur, mais se sentant plus souffrant qu'à l'ordinaire, il va se coucher dans sa cellule. Bientôt il aperçoit, du côté de l'autel qu'il venait de quitter, un globe de feu qui l'inonde de lumière ; les nerfs semblent se tendre et se rompre dans sa tête endolorie, au milieu d'un bruissement extraordinaire : « O saint Adélard », s'écrie-t-il dans son angoisse, « secourez-moi ! » Le malade était guéri.

Fidèle à son vœu, Géraud composa des antiennes et des répons pour l'office de saint Adélard, rédigea un récit de sa vie, d'après le texte trop délayé de saint Paschase Radbert, et aussi quelques autres écrits peu importants.

Le biographe contemporain de saint Géraud nous rapporte ensuite les deux visions suivantes. Le sacristain de Corbie, pendant son sommeil, se vit

1. Aujourd'hui Monte-Sant-Angelo, à deux lieues de Manfredonia, où se trouvent les ruines de Siponte (ancien royaume de Naples).

transporté au seuil de la chapelle dédiée à saint Michel, où Notre-Seigneur se disposait à dire la messe. Des Archanges, des Anges et des Saints préparaient tout pour la divine liturgie. Quand ils furent tous rangés des deux côtés du chœur, Jésus demanda si tous ceux qui devaient assister à cette messe étaient bien présents : « Nous sommes tous ici, répondit le chœur céleste ». — « Non, repartit Jésus-Christ, il y a un frère qui se tient à la porte et qu'il faut faire entrer ». — Géraud se rendit à cet appel, prit place dans la sainte assistance et écouta la messe de la Toussaint qui commence par ces mots : *Gaudeamus omnes in Domino :* Réjouissons-nous dans le Seigneur. Quand le religieux se fut réveillé, il réfléchit sur cette vision, comprit par là combien il était dans les bonnes grâces du Seigneur et résolut de se consacrer encore plus entièrement à son service.

Une autre fois, il se crut transporté dans l'église Saint-Pierre, en face de la croix qui dominait l'arc triomphal entre le chœur et la nef[1]. Les fidèles qui remplissaient l'église avaient les regards fixés sur la sainte image, quand, tout à coup, le Sauveur quitta la croix, descendit vers Géraud qu'il appela de son nom, et lui caressa le visage de la main, en disant : « Mon fils, mets ta force et ta confiance dans la puissance du Seigneur ». Après ces paroles, Jésus alla reprendre sa place sur la croix de l'arc triomphal, et cette nouvelle vision confirma notre Saint dans ses sentiments de ferveur et d'espérance.

Une caravane de pèlerins se disposait à partir de Corbie pour la Terre-Sainte. Géraud souhaitait vivement en faire partie ; mais son abbé l'en détournait, non-seulement parce qu'il appréciait l'utilité de ses services, mais aussi parce qu'il craignait pour lui les périls de la route et les exemples d'autres moines qui s'étaient faits ermites dans le cours de leurs pérégrinations. Cependant Foulques, ne pouvant résister ni à la volonté de Dieu, ni aux sollicitations de plusieurs pieux personnages, finit par permettre à Géraud d'entreprendre ce voyage, mais à la condition expresse qu'il reviendrait à Corbie.

Pendant ce pèlerinage, accompli vers l'an 1073, Géraud visita un bon nombre de sanctuaires renommés, et combla le plus cher de ses désirs en priant sur le tombeau du Sauveur.

Raynier, frère de saint Géraud, avait été élevé comme lui au monastère de Corbie. Les moines de Saint-Vincent de Laon l'avaient choisi pour abbé en 1059. Ayant eu la douleur de le perdre au commencement de l'an 1074, ils voulurent le remplacer par saint Géraud, revenu tout récemment de son pèlerinage. Celui-ci, après avoir longtemps refusé un honneur dont il comprenait tout le fardeau, céda enfin aux sollicitations qui le pressaient. Mais il ne tarda point à regretter d'avoir acquiescé aux instances de l'évêque de Laon : car ce fut en vain qu'il s'efforça de rétablir la régularité dans un monastère où les religieux étaient plus attachés aux biens du siècle qu'aux espérances du ciel. Voyant combien restaient infructueuses ses tentatives pour combattre les désastreuses conséquences de l'avarice, Géraud se rappela l'exemple de saint Benoît abandonnant les moines de Saint-Côme à leur sens réprouvé et, après cinq ans d'inutiles essais, il résolut enfin de quitter Saint-Vincent pour aller vivre dans la solitude.

Un reclus, nommé Ebroïn, autrefois engagé dans la carrière militaire, vivait non loin de l'abbaye. Cinq chevaliers vinrent un jour le trouver, lui adressèrent leur confession et, après avoir déclaré qu'ils voulaient renoncer

1. On sait que l'arc triomphal, décoré souvent de peintures ou de sculptures, est l'origine des jubés qui n'apparaissent qu'au XIVe siècle.

au siècle, ils implorèrent ses bons conseils. Ebroïn leur ménagea, dans sa cellule, une entrevue avec Géraud dont il recevait souvent les confidences et les entretint de leurs désirs mutuels. Tous résolurent de se consacrer en commun à la vie érémitique, et, sans savoir encore vers quelle solitude ils tourneraient leurs pas, ils se donnèrent rendez-vous à l'abbaye de Saint-Denis, pour prendre le temps de régler chacun leurs affaires.

Les cinq chevaliers dont nous venons de parler, et qui devaient si puissamment concourir à la grande œuvre de Géraud, avaient tous un glorieux passé. C'étaient Herloy, frère d'Yves, châtelain de Noyon, qui avait accompagné Philippe Ier dans les guerres de Flandre et de Bretagne ; Guy, vassal de l'évêque de Laon ; le châtelain Tiezzon, de la maison de Coucy, lequel avait pris part à la bataille de Cassel ; Gauthier de Laon, dont la sagesse égalait la bravoure, et Lithier qui visait en toutes choses à la perfection.

Après en avoir obtenu la permission de l'évêque de Laon, de qui il tenait ses pouvoirs abbatiaux, Géraud quitta Saint-Vincent avec deux de ses religieux, Martin et Aleran ; ce dernier était son neveu.

Les neuf voyageurs, qui ne paraissent pas avoir eu d'idée bien arrêtée pour le choix de leur solitude, entreprirent divers pèlerinages, après avoir vénéré les reliques du premier Pontife de Paris. C'est ainsi qu'ils visitèrent successivement Sainte-Croix d'Orléans et le tombeau de saint Martin à Tours. Là, ils rencontrèrent d'autres pèlerins qui revenaient de Rome et refusèrent les offres, par eux faites, de terres et de biens pour l'établissement d'un monastère.

En arrivant à Poitiers, ils assistèrent à l'entrée de Guillaume VIII, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, qui les interrogea sur le but de leur voyage. Edifié des réponses de saint Géraud, le duc s'empressa de lui offrir les terres qu'il voudrait choisir dans sa province. Raoul, prévôt de la justice de Bordeaux, ayant signalé une forêt nommée *Sylva major* [1], entre la Garonne et la Dordogne, lieu qui lui paraissait convenir aux desseins des pèlerins, Guillaume les fit conduire dans ces parages incultes où l'on ne pouvait pénétrer qu'en se frayant un chemin à l'aide de la hache.

Sur les ruines du château d'Hauteville se trouvait un oratoire en terre, dédié à la Vierge, et depuis longtemps abandonné. L'existence de ce sanctuaire et l'horreur même de cette solitude fixèrent aussitôt le choix de Géraud qui prit possession de cette retraite le 28 octobre de l'an 1079, jour de la fête des saints apôtres Jude et Simon [2]. Plus d'une difficulté entrava cette nouvelle fondation bénédictine, qui devait bientôt devenir le siége d'une si importante congrégation. Ecoutons Géraud nous raconter lui-même ses soucis et ses démarches.

Une nuit que saint Géraud priait Dieu de lui faire connaître si sa fondation lui était agréable, il se laissa aller au sommeil et aperçut du côté de l'Orient un char traîné par deux bœufs. Soudain les deux bœufs se métamorphosent en un seul cheval ; enfin, le coursier fait place à Notre-Seigneur attaché à une grande croix lumineuse dont le pied touchait la terre et dont le sommet atteignait les cieux. Après avoir adoré cette vision, le Saint se réveilla et comprit que Dieu approuvait le voyage qu'il avait entrepris et le

1. La Sauve-Majeure ou Grande-Sauve est dans le canton de Créon, à six lieues de Bordeaux. On l'a désignée sous les noms de *La Saulve, La Seauve, Seauve-Majour, La Saulve-Majeure, La Seoube,* etc. Sa situation entre deux larges rivières l'a fait surnommer l'*Entre deux mers (inter duo maria)*. Nos aïeux, comme les Hébreux, donnaient le nom de mer à une nappe d'eau un peu considérable.

2. « Les habitants de ce pays », disait Dom Wyard vers 1685 (*Histoire de l'abbaye de Saint-Vincent de Laon*, p. 167), « ont encore aujourd'hui une vénération singulière pour le jour que saint Gérard arriva en ce lieu, lequel fut le 28 octobre 1079.

terme qu'il y avait mis. Ce fut à cet endroit que, plus tard, il éleva l'église du monastère.

Les cinq chevaliers picards, qui portaient encore l'habit laïque, avaient fait vœu jadis d'entreprendre le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Quand, avec la permission de l'Abbé, ils eurent accompli leurs promesses, ils revinrent à la Sauve et prirent alors l'habit de saint Benoît[1].

Le 11 mai 1081, les religieux, au milieu de la forêt qu'ils avaient commencé à défricher, posèrent la première pierre du monastère, et le dédièrent à Notre-Dame et aux apôtres saint Simon et saint Jude. « La tradition rapporte que saint Géraud abattit un grand nombre de chênes qui occupaient le lieu où il voulait bâtir, seulement en les touchant avec un morceau de fer plat et épointé. Cette tradition est appuyée par le soin avec lequel on conserva depuis, parmi les reliques, ce fer garni d'un manche d'agate et enchâssé dans de l'argent doré, sous le nom de *couteau de saint Géraud* ».

Les vertus du saint Abbé, son aspect angélique, la pureté de ses mœurs, la ferveur de ses prières, l'éloquence de ses instructions impressionnèrent vivement les populations qui vivaient aux alentours. On les vit se civiliser peu à peu et accourir se confesser à Géraud, qui leur imposait pour pénitence de jeûner le vendredi et de faire maigre le samedi, ce qui prouve qu'à cette époque l'abstinence de ce dernier jour n'était pas encore obligatoire dans le diocèse de Bordeaux.

Un concile s'ouvrit à Bordeaux le 9 octobre 1080, où furent condamnées les doctrines de Bérenger. Le duc d'Aquitaine exposa aux évêques réunis qu'il affranchissait les bénédictins de la Sauve de toute puissance laïque; qu'ils auraient droit de comté et de justice ; que tout voyageur qui serait en la compagnie d'un moine serait défendu contre toute attaque ou injure; enfin que le droit d'asile serait attribué, non-seulement à l'Eglise, mais à l'alleu tout entier.

Géraud, voyant assuré l'avenir de son œuvre, placée sous la juridiction exclusive du Saint-Siége, voulut alors se démettre de l'abbatiat. Mais Aimé, légat du souverain Pontife, qui assistait au concile, lui enjoignit de rester à son poste.

La réputation du saint Abbé lui attira bientôt de nombreux disciples, parmi lesquels on distinguait le chevalier Arnaud, captal de la tour de Castillon en Médoc; Raymond Mangot de Madirac qui, à un âge très-avancé, renonça au monde; Raymond Guillaume de Génissac, qui tenait un des premiers rangs dans la noblesse du pays; Achelin, archidiacre de Bordeaux, etc. De nombreux seigneurs des environs confièrent à Géraud l'éducation de leurs enfants; mais il y eut d'autres personnages qui, loin de lui accorder leurs sympathies, lui suscitèrent de graves embarras.

Plusieurs voisins, qui firent preuve de tracasserie, d'injustice ou de cruauté envers l'abbaye, sentirent la main de Dieu s'appesantir sur eux. Quelques-uns éprouvèrent un véritable repentir, réparèrent leurs torts et finirent leur vie purifiée au sein même de l'abbaye.

Saint Géraud ajouta à la règle de saint Benoît des constitutions particulières qui ne nous sont point parvenues, mais dont on retrouve l'esprit dans les chartes de la Sauve et des prieurés qui en dépendaient. De plus, il régla sagement l'exercice de la justice sur les habitants qui étaient venus

1. Ce premier exemple de dévotion au saint Apôtre de l'Espagne fut l'origine de l'usage que notre Saint établit dans la suite de prendre La Sauve pour point de départ de ce pèlerinage. (Cirot de la Ville, *Histoire de l'abbaye de la Grande-Sauve*.)

peu à peu se grouper autour du monastère. Le premier officier, qui prenait le titre de *prévôt* ou *seigneur de la ville*, était l'hôtelier du monastère, secondé par un prévôt laïque. Au nombre des priviléges dont jouissaient les sujets de l'abbaye, nous voyons figurer l'exemption des impôts dus au roi et aux seigneurs, ainsi que l'exonération du service militaire.

Parmi les œuvres les plus importantes de saint Géraud, nous devons signaler une association de prières avec un bon nombre d'abbayes ; des défrichements de forêts ; des exploitations de carrières ; des constructions de routes et de fours banaux ; l'établissement d'un marché hebdomadaire et d'une foire annuelle ; la fondation d'un couvent de femmes, non loin de la Sauve, et d'une vingtaine de prieurés en France [1], en Espagne et en Angleterre.

Les deux anciens biographes de saint Géraud nous racontent les miracles suivants, accomplis pendant sa vie.

Un habitant du diocèse de Limoges avait un enfant dont les pieds étaient tortus et difformes. Il invoqua pour lui le pieux Abbé dont la sainteté était connue dans ces contrées. « O Géraud », s'écria-t-il, « si ce qu'on dit de vous est vrai, délivrez ma famille de cette affliction ! » Soudain l'enfant fut guéri, et son père le conduisit à la Grande-Sauve pour y témoigner toute l'ardeur de sa reconnaissance.

Guillaume Séguin d'Escoussans se rendit un jour à l'abbaye pour réclamer la communication de certaines chartes où il espérait puiser de nouveaux prétextes pour vexer les religieux. Mais, en prenant connaissance d'un document écrit par saint Géraud, il sentit fondre sa haine et devint dès lors un des bienfaiteurs de la communauté.

En 1094, la peste ravageait l'Aquitaine, et les populations affluaient à Limoges pour invoquer saint Martial. Géraud, qui se dévouait aux soins des pestiférés, assista dans la capitale du Limousin à la translation des reliques du saint évêque. Il en porta une à son prieuré de Sémoy, près d'Orléans. Là, au moment où l'évêque de Clermont consacrait l'autel qui devait s'enrichir de ce précieux dépôt, un chevalier, qui venait d'injurier saint Martial, fut soudain couvert de lèpre et perdit en même temps la vue et la raison. De vives supplications adressées à Géraud, avec un sincère repentir, délivrèrent le blasphémateur de cette triple affliction.

De tous côtés on allait à la Sauve implorer l'intercession du saint Abbé qui, par ses prières, guérissait les fièvres et d'autres maladies, trouvant là occasion d'entreprendre aussi la cure des âmes. Des pèlerins emportaient de la poussière du tombeau que Géraud s'était préparé de son vivant, en saupoudraient de l'eau qu'ils buvaient et se trouvaient soulagés dans leurs maladies. D'autres obtenaient le même résultat en mangeant du pain bénit par le saint Abbé.

Saint Géraud, sentant les approches de la mort, réunit ses moines et leur adressa ses derniers conseils ; il leur recommanda surtout de conserver l'esprit d'union et charité, de fuir les discussions intestines et de ne pas

1. La Picardie comptait trois prieurés dépendant de la Congrégation de la Grande-Sauve, fondés par saint Géraud : 1° Saint-Remi de Gizy, 1072 (canton de Sissonne) ; 2° Saint-Léger au Bois, 1083 (canton de Ribécourt) ; 3° Saint-Paul au Bois (canton de Blérancourt). Le prieuré de Sainte-Preuve (canton de Sissonne) ne fut fondé qu'en 1115. — Il y eut, à diverses époques, trente-trois fondations de prieurés dans le diocèse de Bordeaux ; onze dans celui d'Agen : neuf dans celui de Périgueux ; cinq dans celui d'Aire : deux dans ceux de La Rochelle et de Reims ; un dans ceux de Châlons, d'Orléans et de Sens. — La Congrégation posséda en outre le monastère de Notre-Dame de la Pomarède, dans le diocèse de Cahors, et l'abbaye de Saint-Denis de Broquerole, dans l'ancien diocèse de Cambrai. — Voir l'*Histoire de l'abbaye de la Grande-Sauve*, t. II, 4° partie.

laisser introduire ces usages abusifs qui minent sourdement l'esprit de la règle. Après avoir reçu le Viatique, il donna à ses religieux sa bénédiction suivie du baiser de paix, et les congédia pour qu'ils fissent place aux Anges et aux Saints qui devaient conduire son âme au ciel.

Saint Géraud mourut le 5 avril de l'an 1095, âgé d'environ soixante-dix ans. On l'inhuma du côté droit de l'église Notre-Dame, au milieu d'un immense concours de nobles, de clercs, d'agriculteurs et de femmes, venus des environs et même de Bordeaux.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT GÉRAUD.

Les reliques de saint Géraud, cachées pendant la Révolution et retrouvées seulement en 1830 par M. Peyrega, curé de Créon, ont subi depuis lors de nombreuses pérégrinations. Après avoir été déposées dans la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours (1830), dans l'église primatiale de Saint-André (1854), dans le collége des Jésuites de la Grande-Sauve (1847), elles se trouvent aujourd'hui dans l'église paroissiale de Saint-Pierre, à la Grande-Sauve. Un ossement a été laissé à la chapelle de l'Ecole normale établie dans les ruines restaurées de l'abbaye. On ne connaît que deux reliques de saint Géraud dans le diocèse d'Amiens, l'une chez les Carmélites d'Amiens, l'autre (une dent) à l'église paroissiale de Corbie. Le bras (cubitus) richement enchâssé, que l'on conservait à l'abbaye de Saint-Vincent de Laon, a été soustrait par de pieuses mains aux profanations de 1793. Cette relique, ainsi que plusieurs autres, furent remises au premier curé de Saint-Martin de Laon. Leur authenticité a été canoniquement reconnue, sur la demande du curé actuel, M. Baton, qui a restauré sa belle église avec autant de zèle que de goût. Le culte de saint Géraud paraît s'être établi, du moins dans une certaine mesure, immédiatement après sa mort. Les miracles accomplis sur son tombeau firent solliciter sa canonisation par l'archevêque de Bordeaux et quelques autres prélats. Le pape Célestin III publia une bulle de canonisation, le 27 avril 1197. La fête fut solennisée le 21 juin, date de l'élévation du Saint. Ce jour fut bien plus généralement adopté que le 5 avril, jour de la mort, parce que cette dernière date coïncide souvent avec la quinzaine de Pâques. Beaucoup de martyrologes placent saint Géraud au 31 octobre. Au XIIe siècle, cinquante-cinq paroisses, dont vingt-quatre du diocèse de Bordeaux, payaient un cens pour l'entretien du luminaire qui brûlait devant le tombeau de saint Géraud. Cette coutume, interrompue au XIIIe siècle, fut rétablie par les statuts que Henri de Genève, archevêque de Bordeaux, publia en 1292. L'adoption de la liturgie romaine a entraîné la suppression de cette fête dans le bréviaire amiénois, où elle n'avait été introduite qu'au XVIIIe siècle. Le culte de saint Géraud était tombé en désuétude dans le diocèse de Bordeaux. Son nom, absent des Propres de 1728 et de 1828, reparaît dans celui de 1854. Le pape Célestin III canonisa notre Saint avec les solennités ordinaires, l'an 1197, et en publia la bulle le 27 avril. Ce fut cent deux ans après sa mort. Peu de temps après cette canonisation, on inséra son nom dans les martyrologes au 13 octobre. Le culte public rendu en ce moment aux saintes reliques de saint Géraud, dans le diocèse de Bordeaux, consiste dans une procession solennelle, qui a lieu tous les ans le jour de la fête du Saint. La magnifique abbaye était restée intacte pendant les jours déplorables de la Révolution. Elle fut détruite par la cupidité des paysans, acquéreurs de ce bâtiment. On voulut faire argent du plomb, du fer, des pierres, et bientôt ses cloîtres, son réfectoire, sa splendide basilique, furent détruits. Il ne reste de cette magnifique abbaye que des ruines, une voûte dans un bas-côté, quelques sculptures de toute beauté, et des pans de murailles, dans lesquels on aperçoit encore des croisées portant le cachet de l'époque où elles ont été construites. M. Godefroy, maire de la Sauve, empêcha l'entière destruction de ce beau monument, en l'achetant pour le compte de la commune. Puis Mgr Donnet, voyant ces magnifiques ruines, en fit l'acquisition et y établit une maison d'éducation, dirigée par des ecclésiastiques. Cette entreprise ne reussit pas, et la maison fut vendue aux R. P. Jésuites, qui y ont eu un collége, jusqu'à leur établissement à Bordeaux. Pendant le temps qu'ils ont été à la Sauve, les PP. Jésuites ont doublé, triplé la maison, et l'ont appropriée de manière à pouvoir contenir plus de deux cents élèves. En ce moment, elle est occupée par l'Ecole normale du département. Au cimetière de la Sauve, il y a une pierre tumulaire que les archéologues croient avoir couvert le tombeau de saint Géraud [1].

Hagiographie du diocèse d'Amiens, par M. l'abbé Corblet.

1. Peyrega, curé de Créon, 22 septembre 1822.

SAINTE JULIENNE, VIERGE,

PRIEURE DU MONASTÈRE DU MONT-CORNILLON, ET LA FÊTE-DIEU

1258. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

Lauda, Jerusalem, Dominum ; lauda Deum tuum, Sion.
Jérusalem, loue le Seigneur ; Sion, loue ton Dieu.
Ps. CXLVII, 1.

Aux portes de Liége s'élevait le monastère du Mont-Cornillon [1]. Là, le dévouement chrétien accueillait les pèlerins, les voyageurs, et soulageait les souffrances des lépreux ; là aussi, vers le commencement du XIIIe siècle, brillait l'incomparable vertu de sainte Julienne. Elle était née en 1193 à Rettine, bourg du diocèse de Liége. Ses parents était gens fort aisés qui se faisaient remarquer par leur piété. Orpheline dès le bas-âge, Julienne n'avait pas connu d'autre famille que ses pieuses sœurs. Le jeûne, la prière, les austérités, l'étude persévérante, telle était sa vie. Ses lectures favorites, et qui témoignent de la haute culture de son esprit, se partageaient entre la sainte Ecriture, saint Augustin et saint Bernard. Quant à ses méditations, elles revenaient constamment sur le divin mystère de l'Eucharistie. Son cœur s'enflammait d'un amour céleste lorsqu'elle pensait au Saint-Sacrement des autels. Souvent, soit au milieu de l'oraison, soit dans le sommeil, une même vision vint l'assaillir, l'étonner et l'attrister : car elle ne pouvait la comprendre. Il lui semblait voir la lune dans tout son éclat, mais avec une échancrure. Elle supplia Dieu de daigner lui expliquer le sens de cette apparition qui, en se reproduisant sans cesse, avait fini par alarmer sa piété. Alors Jésus-Christ lui révéla que la lune signifiait l'Eglise telle qu'elle était constituée ; que, par l'échancrure de l'astre, il fallait entendre qu'il manquait encore une fête que Dieu désirait voir célébrer par les fidèles ; qu'il voulait que cette fête fût spécialement consacrée à l'institution du Sacrement par lequel il a donné aux hommes son corps et son sang [2].

Devant le devoir si grave, si redoutable que Jésus lui imposait en lui commandant d'établir cette fête, Julienne objectait son humilité, sa faiblesse ; vainement, dans sa prière de chaque jour et même de chaque moment, suppliait-elle Dieu de la dispenser d'une si grande tâche, de confier ce soin à des prélats doués de toutes les lumières de la science [3]. Dieu, au contraire, — et c'est là ce que nous devons admirer ! — voulait que cette fête eût pour promoteurs les faibles et les humbles. Qu'y a-t-il eu de plus humble que la crèche et la croix ?

La lutte de l'humilité dura vingt ans. Julienne était devenue prieure du monastère du Mont-Cornillon : ses vertus semblaient s'être accrues avec sa dignité ; et plus on la faisait grande, plus elle cherchait à se faire petite, selon cette parole : « Aimez à n'être compté pour rien ». L'œuvre qu'elle avait mission d'accomplir accablait son cœur ; plus elle éprouvait de respect,

1. Le Mont-Cornillon s'est aussi appelé Mont-des-Cornouilles *(Mons-Cornelii)*. On pense que cette maison avait été fondée sous la règle de saint Augustin, vers 1182, pour recevoir ceux qui, revenant de la Palestine, étaient infectés de la lèpre. Le couvent était double et se composait de deux bâtiments séparés, l'un pour les sœurs et l'autre pour les frères. Les deux communautés obéissaient à un prieur général.

2. *Acta Sanctorum*, t. Ier, *Aprilis*. — 3. Magnis clericis lumine scientiæ fulgentibus.

de vénération, moins elle se jugeait digne de servir d'instrument aux desseins de Dieu.

Elle prit enfin le parti de s'en ouvrir à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin de Liége, et elle le pria de vouloir bien prendre l'avis des hommes éminents qu'il avait sans cesse l'occasion de voir. Tout fut donc soumis, exposé à Jacques Pantaléon, alors archidiacre de l'église de Trèves, depuis Urbain IV, de sainte mémoire ; à Hugues de Saint-Cher, prieur provincial de l'Ordre des Frères Prêcheurs, depuis cardinal ; à Guyard, évêque de Cambrai ; au chancelier de l'Université de Paris ; aux frères Ecgidius, Jean et Renaud, professeurs de théologie à Liége.

L'avis unanime fut que rien dans la loi divine ne s'opposait à l'établissement d'une fête spéciale du Saint Sacrement.

Cependant Julienne ne se bornant pas à recueillir le jugement de tant d'hommes éclairés, voulut avoir celui d'une femme, d'une simple religieuse comme elle. Il y avait alors une recluse, nommée Isabelle, qui, sans l'avoir désirée, jouissait d'une haute réputation de piété. Julienne l'attira au Mont-Cornillon ; elle lui communiqua son dessein, et eut la douleur de voir que celle-ci n'en était pas frappée ; mais, un an après, Isabelle eut elle-même une vision. Transportée au ciel parmi les gloires éternelles, il lui sembla qu'elle entendait les bienheureux agenouillés demander avec supplication à Dieu l'établissement d'une solennité qui devait raffermir la foi des hommes. A cette nouvelle, grande fut la joie de Julienne, et dès lors les deux Sœurs commencèrent à unir étroitement leurs vœux et leurs pensées.

Cependant cette parole du Prophète devait une fois de plus s'accomplir : « J'ai nourri et élevé en dignité mes fils, et ils m'ont méprisé... Le bœuf connaît son maître, et Israël ne m'a point connu, et mon peuple ne m'a point compris ». Une persécution, aussi violente qu'injuste, fut ourdie contre Julienne. On la traitait de visionnaire ; ses bonnes intentions étaient inculpées, sa modestie traitée d'orgueil, son entreprise de folie. Ce fut au point que la pieuse Abbesse en vint à douter d'elle-même, à s'interroger avec effroi, à craindre d'avoir trop présumé de ses forces, et de s'être attribué une mission surhumaine. Une inspiration naquit en son esprit : ce fut de se rendre à Cologne avec quelques-unes de ses Sœurs ; à Cologne, la ville, par excellence, des âmes ferventes, la sainte nécropole des Confesseurs, des Martyrs, des Vierges. Ici, les *Acta Sanctorum* rapportent un fait, qui peut-être provoquerait le sourire dédaigneux de l'incrédulité moderne, mais que nous aimons à enregistrer. C'est que l'ennemi du monde, Satan, furieux de ce pèlerinage, mit tout en œuvre pour l'entraver ; qu'il se jeta dans les chevaux afin de les effrayer, et, au retour, donna un si rude choc au chariot, qu'il le renversa. Mais les saintes voyageuses n'éprouvèrent aucun mal ; et Julienne avait, au pied de l'autel de saint Pierre, repris toute sa force et tout son courage. Au reste, elle en avait plus besoin que jamais ; car plus que jamais aussi la persécution allait se réveiller avec violence. La voix publique accusa Julienne d'avoir caché les chartes et dilapidé les revenus du monastère. Excité contre la vénérable prieure, le peuple de Liége brise les portes du couvent, pénètre jusqu'à l'oratoire de Julienne, le saccage, soi-disant, pour trouver ces chartes. Julienne avait dû s'éloigner ; elle chercha un asile dans la cellule d'une religieuse nommée Eve, qui était devenue sa plus intime confidente ; puis Jean de Lausanne lui offrit sa maison, et le digne évêque de Liége, Robert de Torote, la prit sous sa protection. Robert, en effet, rendait justice à la vertu de Julienne : déjà, en 1246,

il avait, par une lettre adressée à tout son clergé, ordonné que la fête du Saint Sacrement serait célébrée tous les ans le jeudi après l'octave de la Trinité, avec jeûne la veille. L'année suivante, les chanoines de Saint-Martin avaient les premiers inauguré cette solennité. Hugues de Saint-Cher, nommé cardinal du titre de Sainte-Sabine et envoyé en Allemagne avec pouvoirs de légat, avait voulu célébrer la nouvelle fête à Saint-Martin du Mont. Enfin, deux ans après, le cardinal Capoce, aussi légat, étant à Liége, avait également sanctionné la fête.

C'étaient tous ces témoignages honorables qui excitaient si particulièrement la haine et l'envie contre Julienne. Le bon évêque Robert étant mort, les violences s'enhardirent, et une seconde irruption eut lieu dans le monastère du Mont-Cornillon. Encore une fois, l'oratoire de la Sainte fut saccagé ; on saisit Julienne, on la jeta dans une salle basse ; à travers les fenêtres on lui lançait des pierres, tandis que, semblable à saint Etienne, elle se contentait de prier pour ses bourreaux.

A quelque temps de là, les Liégeois furent frappés de plusieurs calamités ; le malheur public fit parler leur conscience.

Julienne, insensible au danger personnel, avait charge d'âmes ; elle devait compte à Dieu du salut des colombes qui l'entouraient. Réunissant donc cette troupe timide, elle partit sans ressources, sans asile, n'ayant plus de patrie ; mais ses yeux se levaient au ciel, la patrie éternelle ; mais, à défaut des hommes, Dieu était là !

A Namur, enfin, elle trouva un asile et une chapelle. Ce fut là qu'elle reçut la visite bien inattendue, mais bien douce pour son cœur, d'un de ses plus ardents persécuteurs, dom Jean, supérieur des deux couvents de Mont-Cornillon. Il venait lui exprimer et son repentir et son admiration ; elle ne voulut que s'unir en prières avec lui. Pendant le retour, dom Jean tomba malade et mourut en route. A l'heure même où le prieur fermait les yeux, Julienne entendit le chœur des Anges et elle reconnut particulièrement la voix de dom Jean. Elle le dit à ses compagnes. Plus tard, en effet, il fut démontré que cette sainte vision avait exactement coïncidé avec la mort de dom Jean.

Cependant le moment approchait où la noble femme, pour qui la vie « avait été un combat », devait enfin jouir du repos, laissant après elle une œuvre impérissable. Le 5 avril 1258, Julienne fermait les yeux sur la terre d'exil. Elle mourait pleine de foi et d'espérance, sans avoir rien perdu de son humilité.

Comme elle l'avait désiré, son corps fut porté dans l'abbaye de Villers et déposé derrière le maître-autel. Elle n'a point été canonisée dans les formes ; mais on la trouve qualifiée de *Sainte* dans quelques martyrologes et dans les offices propres de la cathédrale de Liége. Son culte est aussi établi en Portugal depuis le XVIIe siècle, avec un office propre pour la fête, approuvé par la congrégation des Rites, à l'occasion de la translation de quelques-unes de ses reliques qui furent portées de Rome à Lisbonne. Ces reliques, transférées depuis à Anvers, y ont été conservées dans l'abbaye de Saint-Sauveur ; elles reposent actuellement dans l'église paroissiale de Saint-André.

« Foi céleste ! foi consolatrice ! tu fais plus que de transporter les montagnes, tu soulèves les poids accablants qui pèsent sur le cœur de l'homme[1] ! »

1 Chateaubriand.

Une simple religieuse avait conçu l'idée admirable de la fête du Saint Sacrement : une pauvre recluse en poursuivit sans relâche l'exécution ; Eve continua Julienne.

Et ce fut un saint pontife, Urbain IV — qui n'avait pas oublié les jours de sa vie écoulés à Liége, — ce fut cet illustre Pape français, digne contemporain de saint Louis, qui, le 8 septembre 1264, fit l'institution réelle de cette fête.

Ajoutons que, reconnaissant le zèle inspiré de la recluse Eve, il daigna lui envoyer la bulle avec l'office qu'il avait fait composer tout exprès par saint Thomas d'Aquin, en y joignant une lettre trop paternelle et trop touchante pour que nous n'en traduisions pas les quelques lignes suivantes :

« Urbain,... serviteur des serviteurs de Dieu, à Eve, recluse de Saint-Martin de Liége, notre fille en N.-S. J.-C., salut et bénédiction apostolique.

« Nous savons, ô fille bien-aimée, que votre âme a désiré avec ardeur que la fête solennelle du très-saint Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ fût instituée dans l'Eglise de Dieu, pour être perpétuellement célébrée par les fidèles. C'est pourquoi, Nous vous annonçons pour votre satisfaction que Nous avons jugé qu'on pouvait l'établir pour l'affermissement de la foi catholique, et qu'il était utile que, indépendamment du souvenir quotidien que l'Eglise voue à ce Sacrement si admirable, une solennité particulière et plus auguste encore y fût attachée... Que ce jour apporte donc à tous les chrétiens la joie d'une nouvelle fête, et qu'il soit fêté avec une grande joie, comme Nous le recommandons amplement dans les Lettres apostoliques que Nous envoyons dans le monde entier. Réjouissez-vous, parce que le Seigneur tout-puissant a exaucé le vœu de votre cœur, et que la grâce céleste a répondu dans sa plénitude aux prières de vos lettres ».

En 1312, la bulle d'Urbain IV fut confirmée au concile de Vienne sous Clément V, et dès lors la célébration de la Fête-Dieu fut générale.

Légende céleste, Godescard, etc.

SAINT VINCENT FERRIER,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE, CONFESSEUR

1357-1419. — Papes : Innocent VI ; Martin V. — Roi de France : Charles VI.

> Après les premiers Apôtres, Vincent est de tous les hommes apostoliques celui qui a fait le plus de fruit dans la parole de Dieu.
>
> Louis de Grenade.
>
> Il fut l'ange de l'Apocalypse, volant au milieu du ciel, pour annoncer le jour redoutable du jugement dernier.
>
> Pie II, *Bulle de la canonisation*.

La ville de Valence, en Espagne, très-féconde en Saints, donna au monde Vincent, de l'ancienne famille de Ferrier, le 23 janvier 1357. Guillaume Ferrier, son père, et Constance Miguel, sa mère, étaient des personnes fort pieuses, et l'on peut croire que ce fut par les grandes aumônes

qu'ils faisaient aux pauvres qu'ils méritèrent d'avoir un tel fils. Notre-Seigneur leur fit connaître, avant sa naissance, l'excellence du présent qu'il leur voulait faire. Un religieux, vêtu de l'habit de Saint-Dominique, apparut au père et l'assura qu'il aurait un fils du même Ordre que lui, qui brillerait dans l'Eglise par l'intégrité de sa vie, par la pureté de sa doctrine et par la grandeur de ses miracles ; et, pour sa mère, contre son ordinaire, elle ne sentit aucune douleur en le portant ; de plus, elle entendit souvent, pendant sa grossesse, comme un petit chien qui aboyait dans ses entrailles ; l'archevêque de Valence, son parent, interpréta ce signe et lui dit que l'enfant qu'elle mettrait au monde serait un excellent prédicateur. Son baptême se fit avec beaucoup de solennité, et il fut appelé Vincent : il devait, en effet, remporter d'insignes victoires sur les trois ennemis de notre salut : le démon, la chair et le monde [1].

A peine eut-il l'usage de la raison, que ses parents, qui l'aimaient tendrement et en voulaient faire quelque chose de grand, l'envoyèrent aux écoles ; il y fit des progrès si remarquables, qu'on le jugea capable, à douze ans, d'entrer en philosophie, et à quatorze, d'entrer en théologie ; dans ces sciences, non-seulement il surpassait tous ses condisciples, mais il égalait même ses professeurs et s'acquit la réputation d'un grand philosophe et d'un excellent théologien. On vit paraître dès lors en lui l'inclination qu'il avait pour la prédication : car il prenait plaisir à assembler ses compagnons et à réciter devant eux les sermons qu'il avait entendus dans les chaires de Valence. Son amour était encore plus grand pour la piété que pour l'étude. Il fréquentait les églises et y passait tous les jours beaucoup de temps en oraison ; il ne manquait jamais de jeûner le mercredi et le vendredi : pratique qu'il observa inviolablement tout le reste de sa vie. Sa tendresse et sa dévotion pour la sainte Vierge étaient extrêmes, et un prédicateur lui semblait toujours avoir bien prêché lorsqu'il avait publié les louanges de cette Reine des Anges. Les larmes qui coulaient alors de ses yeux faisaient voir la joie dont son cœur était rempli. La passion et la mort de Notre-Seigneur étaient un autre objet de sa dévotion : il ne pouvait rien lire ni entendre sur ce sujet qu'il ne pleurât d'amour et de compassion ; aussi ne manquait-il jamais de réciter les Heures de la Croix et celles de Notre-Dame. Loin de faire tort à ses études, cette régularité lui méritait du Ciel l'ouverture de l'esprit et les lumières nécessaires pour réussir. Il avait aussi une très-grande charité pour les pauvres ; il leur donnait tout ce qui était en son pouvoir, les menait librement dans la maison de ses parents pour y recevoir l'aumône ; et, ayant reçu de ces mêmes parents la troisième partie de ce qu'il pouvait espérer de leur héritage, il n'employa que quatre jours à tout distribuer aux nécessiteux, et surtout aux maisons religieuses, qu'il regardait comme des compagnies bienheureuses de pauvres évangéliques.

Lorsqu'il eut dix-sept ans, son père lui fit trois propositions. La première, d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, selon la vision qu'il en avait eue avant qu'il vînt au monde. La seconde, de se marier, ce qu'il pourrait faire fort avantageusement, ayant beaucoup de biens et les qualités de corps et d'esprit nécessaires pour faire une grande fortune dans le siècle. La troisième, d'aller à Rome ou à Paris, pour y faire valoir les talents extraordinaires que Dieu lui avait donnés. Vincent ne délibéra pas beaucoup sur ces trois choses : il dit tout d'un coup à son père qu'il choisissait la première, à laquelle Dieu l'avait destiné de toute éternité. Ce choix causa une

1. *Vincens*, homme qui est toujours en action de vaincre.

joie extrême tant à son père qu'à sa mère : ils ne cessèrent tout le jour de lui en témoigner leur satisfaction, bien différents de ces parents cruels qui détournent leurs enfants de la profession religieuse, et aiment mieux les voir dans l'engagement des vices du monde que dans cette condition sainte, où l'on fait état de les combattre et de les surmonter.

Le lendemain, son père le conduisit lui-même au couvent de Saint-Dominique, et le présenta au prieur. Toute la communauté le reçut et l'admit au nombre des postulants, et trois jours après, le 5 février 1367, fête de sainte Agathe, il prit l'habit de religion avec un contentement extrême de son âme, et au milieu de la joie générale des assistants : on vit bien que sa vocation avait Dieu pour auteur : aussi le considéra-t-on comme une lumière qui se levait sur l'horizon de l'Eglise. Son noviciat fut une imitation perpétuelle de la vie de saint Dominique, qu'il lut avec beaucoup d'assiduité et d'application ; de sorte qu'il n'eut pas de peine, au bout de l'an, d'être reçu à faire profession.

Après ses vœux, comme il savait que, pour réussir dans la prédication de l'Evangile, la fin de sa vocation religieuse et celle de son Ordre, trois choses lui étaient nécessaires : l'oraison continuelle, l'étude de la théologie et la lecture de l'Ecriture sainte, il s'y appliqua sérieusement, et amassa, par ce moyen, un trésor de lumières et d'onction qui lui devait servir dans la suite à éclairer toute l'Europe, à toucher et convertir une infinité de cœurs. On l'obligea, quelques années après, à enseigner la philosophie aux jeunes religieux de son monastère ; et il s'en acquitta de telle sorte que plus de soixante-dix séculiers y venaient aussi pour l'entendre.

Ses supérieurs, admirant de plus en plus son érudition, l'envoyèrent à Barcelone, où les plus savants hommes de leur Ordre étaient alors ; et de là à l'université de Lérida, où, n'ayant encore que vingt-huit ans, il fut fait docteur par le cardinal Pierre de Lune, en ce temps-là légat en Espagne, et depuis en France, à la cour du roi Charles VI. Ayant été honoré du bonnet de docteur, il revint à Valence, lieu de sa naissance et de sa profession, où il fut reçu avec grand respect par plusieurs personnes de qualité, qui allèrent au-devant de lui, et lui témoignèrent une singulière estime. Quelques jours s'étant écoulés, l'évêque, avec son chapitre et les magistrats de la ville, le prièrent d'exposer publiquement l'Ecriture sainte et de faire des leçons de théologie. Il le fit avec tant de succès, et prêcha au peuple avec tant de zèle et d'édification, qu'on venait de tous côtés pour l'entendre. Etudiant, professeur ou prédicateur, il pratiqua toujours le conseil qu'il donne lui-même dans son admirable *Traité de la vie spirituelle :* « Quelque étendue d'esprit qu'on croie avoir, dit-il, il ne faut jamais omettre les pratiques de la dévotion ; en lisant et en étudiant, on doit toujours élever son cœur à Jésus-Christ, pour lui demander la grâce de l'intelligence ; et il est nécessaire de retirer souvent ses yeux du livre pour se cacher intérieurement dans les plaies du Crucifix ».

C'était là la méthode qu'il gardait en étudiant, principalement après qu'il se fut entièrement consacré à l'exercice de la prédication, qui était son principal talent ; car il composait ordinairement ses sermons aux pieds du crucifix, pour tirer des plaies de Jésus-Christ crucifié la lumière et le feu dont il avait besoin pour toucher ses auditeurs, et, après le sermon, il se mettait encore aux pieds du crucifix pour en rapporter tout le succès à sa gloire et pour renouveler ses résolutions de pratiquer le premier ce qu'il avait enseigné aux autres. Un jour, comme un grand seigneur devait assister à sa prédication, au lieu de suivre cette méthode, il se prépara avec

travail, et avec une grande application d'esprit, mais il ne réussit pas à son ordinaire. Se faisant entendre le lendemain devant le même seigneur avec les dispositions qu'il avait coutume d'apporter, il prêcha incomparablement mieux et avec beaucoup plus d'onction et de force. Ce prince, qui s'en aperçut, lui en demanda la raison; il lui répondit ingénûment que c'était parce que Vincent avait prêché la première fois, et que Jésus-Christ avait prêché la seconde. Il ne faut donc pas s'étonner si ce zélé prédicateur faisait tant de bruit par ses sermons, et si l'on n'en sortait jamais qu'avec componction de cœur, et dans le dessein de quitter le péché et de commencer une meilleure vie.

Le démon, ne pouvant souffrir qu'il marchât à si grands pas dans le chemin de la perfection, et qu'il lui enlevât tous les jours un si grand nombre d'âmes dont il croyait être le maître, se servit de divers moyens pour le perdre ou pour l'arrêter dans l'heureux progrès de sa course. Un jour, il lui apparut sous la figure d'un anachorète : il disait être un de ces anciens solitaires qui avaient vécu avec tant de sainteté dans les déserts de la Thébaïde ; il raconta qu'étant jeune, il s'était donné du bon temps, mais que cela ne l'avait pas empêché d'arriver, dans la suite, à une grands pureté de vie ; il lui conseilla de ne pas tant s'affaiblir dans sa jeunesse par les austérités et par les veilles, mais de donner quelque chose à la faiblesse et aux nécessités du corps, d'autant plus qu'il avait besoin de force pour la prédication, et que la discrétion était la mère de toutes les vertus. Il n'y avait rien de plus plausible ni de plus artificieux que cette tentation ; mais le Saint, l'ayant découverte, repoussa courageusement le démon, tant par le signe de la croix, qu'en lui disant : « Va, Satan, je ne veux pas moins donner ma jeunesse à Dieu que ma vieillesse ». Une autre fois, cet ennemi des hommes lui apparut sous la figure d'un éthiopien, et le menaça de lui faire une guerre continuelle, dont enfin il sortirait victorieux ; mais les menaces ne lui réussirent pas mieux que les ruses, et le Saint le confondit en lui répondant que celui qui lui avait donné la force de commencer, lui donnerait aussi le courage de persévérer. Enfin, Vincent ayant lu, dans le livre de saint Jérôme, sur la virginité de la Mère de Dieu, ces paroles du Sage : « Personne ne peut être continent si Dieu ne le soutient de sa grâce », et s'étant mis aussitôt à genoux devant une image de Notre-Dame, pour lui demander la conservation de sa virginité, ce monstre infernal eut l'effronterie de former une voix du côté de cette image, qui disait qu'il avait été vierge jusqu'alors, mais qu'il perdrait bientôt une fleur si précieuse. On ne peut pas concevoir quelle fut la douleur et la confusion de ce fervent Religieux en entendant ces paroles ; mais la Sainte Vierge, qui ne le voulait pas laisser longtemps en peine, lui apparut aussitôt avec une beauté admirable, et lui fit connaître que la première voix venait de l'ennemi, et que, pour elle, elle ne l'abandonnerait jamais. L'esprit présomptueux fut couvert d'une telle confusion, qu'il n'osa plus se servir des mêmes armes pour l'attaquer.

Mais comme son orgueil monte toujours et ne se rend jamais jusqu'à notre mort, il prit d'autres mesures pour faire la guerre au Serviteur de Dieu. Il mit dans l'esprit d'une femme de faire la malade, de le mander chez elle pour la confesser, et là, de témoigner pour lui une passion violente et criminelle. Le Saint lui dit qu'elle devait rougir d'une si grande effronterie ; et, sans se trop appuyer sur ses forces, ni prétendre demeurer auprès du feu sans se brûler, il prit incontinent la fuite, et laissa cette impudente pleine de confusion et de fureur. Cependant, comme elle craignit d'être

dénoncée par le saint Religieux, elle voulut mettre son honneur à couvert, en criant de toutes ses forces que son confesseur avait voulu lui faire violence ; mais Dieu, le vengeur des injures faites à ses serviteurs, permit au démon d'entrer dans son corps, et de la tourmenter avec tant de cruauté, qu'il était bien visible que c'était un châtiment de sa calomnie. Les exorcismes furent employés pour la guérir ; mais elle ne put l'être que par les prières de saint Vincent.

Certains envieux, irrités des éloges qu'on ne cessait de donner à sa vertu, et poussés par une inspiration diabolique, décidèrent une femme de mauvaise vie, par l'appât d'une grande somme d'argent, à s'introduire secrètement dans la cellule du Saint. Ils l'aidèrent à s'y rendre un soir d'hiver qu'il prolongeait sa prière à l'église. Quand Vincent ouvrit la porte de sa cellule et trouva assise au pied de son lit cette misérable, il crut d'abord à une supercherie du démon qui voulait le tenter sous cette forme séduisante. Il fit le signe de la croix, et il s'écria : « Que fais-tu là, Satan, ennemi de Dieu ? — Je ne suis pas Satan, répondit la courtisane ; mais une jeune fille qui ne peut plus résister à l'amour qu'elle a pour toi »... Elle allait continuer, mais le Saint l'interrompit, et d'un ton bref et impérieux : « Va-t-en, scélérate », lui cria-t-il, « et prends garde qu'une mort soudaine ne te punisse de ton affreuse iniquité ! Comment as-tu osé tenter de souiller mon corps et mon âme, que dès mon enfance j'ai consacrés à Jésus-Christ ? » Soit effroi, soit excès d'audace, la malheureuse demeurait immobile. Alors Vincent répandit à terre des charbons ardents contenus dans un brasier, et, s'agenouillant sur les charbons, il dit à la courtisane : « Viens, si tu l'oses, viens te jeter sur ce feu ; il n'est pas aussi terrible que celui de l'enfer ». A ce spectacle la femme tomba à demi-morte, pleurant, sanglotant, demandant pardon au Saint, et lui promettant de changer entièrement de vie. Elle lui révéla le nom de ceux qui l'avaient portée à cet acte. Vincent la fit sortir, en lui ordonnant de tenir cachés les noms de ses complices. Mais elle ne promit pas le silence. Dès le lendemain elle raconta tout, et couvrit de honte ceux qui avaient voulu calomnier et déshonorer le Saint. La pécheresse fit une sincère conversion.

Cette double victoire ne lassa point l'esprit tentateur. Il porta un vieux pécheur, que le Saint avait repris, à se déguiser sous l'habit religieux, pour aller ensuite voir, de nuit, une femme mal famée. Celle-ci, avant qu'il repartît, voulut savoir son nom : Je m'appelle Vincent Ferrier, dit-il malicieusement, mais je vous conjure de ne parler de notre entrevue à personne. Elle le promit, puis s'empressa de le publier avec des circonstances si particulières que les amis mêmes de Vincent ne savaient qu'en penser.

Le Saint s'était humilié devant le Seigneur ; il attendait de la miséricorde divine sa justification et se prosternait, plein de résignation, au pied des autels, avec l'espoir que son innocence triompherait de cette odieuse calomnie. En effet, Boniface, son frère, alors magistrat à Valence, profita d'une occasion solennelle pour faire reconnaître le coupable à la personne qui le recherchait. On montra à celle-ci le Père Vincent, mais elle répondit qu'elle connaissait bien le serviteur de Dieu, quoiqu'elle ignorât son nom, qu'elle l'avait entendu prêcher quatre fois, et que celui qu'elle demandait était déjà sur le retour de l'âge. L'imposteur fut découvert, et son infâme stratagème donna un nouvel éclat à l'innocence du Saint.

On dit qu'à la fin ce vieillard, frappé de la mansuétude de Vincent, se convertit, et, chose rare, il abandonna dans un âge avancé les habitudes de sa jeunesse qui avaient vieilli avec lui.

En ce temps, Clément VII, qui s'était toujours porté pour successeur de saint Pierre contre le pape Urbain VI, étant mort, le célèbre Pierre de Lune, dont nous avons déjà parlé, fut élu en sa place par les suffrages des cardinaux de ce parti, et se fit nommer Benoît XIII. Une des premières choses qu'il fit après son couronnement fut d'envoyer vers saint Vincent, dont il connaissait les grands mérites, et de l'obliger de venir à sa cour. Lorsqu'il fut arrivé, il le prit pour son confesseur, et lui donna la charge de maître du sacré palais. Le Saint avait en aversion ces honneurs qui le tiraient souvent de son cloître et le détournaient des exercices de l'étude, de l'oraison et de la prédication ; néanmoins, il les accepta par obéissance, sachant bien que Dieu l'en ferait sortir selon l'ordre invariable de ses desseins, quand il lui plairait. Si l'on s'étonne qu'un homme si saint et si rempli de l'amour et de la lumière de Dieu, ait suivi le parti d'un pape schismatique, et ait même été son confesseur, on doit considérer que Dieu n'éclaire ses plus grands serviteurs qu'autant qu'il lui plaît et que dans le temps qu'il lui plaît ; d'ailleurs, l'affaire de la légitime succession de saint Pierre était alors extrêmement embrouillée et difficile à résoudre, chacun des trois qui se disaient papes prétendant être le vrai Pape ; le parti de Benoît était suivi de la France et de l'Espagne, et jugé le meilleur par un grand nombre de personnes éminentes en savoir et en sainteté. Nous tenons sans doute pour article de foi que, comme il n'y a qu'une Eglise catholique, il ne peut aussi y avoir qu'un seul souverain Pontife ; la foi ne nous oblige pas néanmoins de croire que ce souverain Pasteur soit celui qui est reconnu pour tel par une partie des fidèles, lorsque les autres fidèles en reconnaissent un autre, lorsque l'affaire est obscure et difficile d'elle-même, et n'a point encore été décidée par le jugement de l'Eglise.

Cependant, un grand nombre de princes et de prélats, ayant inutilement travaillé pour faire cesser ce grand schisme, jetèrent les yeux sur notre Saint pour négocier une affaire de cette importance. Il fit plusieurs voyages pour ce sujet, tant vers l'empereur Sigismond, qui était alors en Catalogne, que vers Charles VI, roi de France, et vers Martin, roi d'Aragon ; il avait même persuadé à Benoît XIII de renoncer volontairement à cette suprême dignité, et de fouler aux pieds les honneurs du monde pour donner la paix à l'Eglise. Mais ce pape ne persévéra pas dans une si sainte pensée ; il ne consentit pas plus que ses antagonistes de Rome : Boniface IX, Innocent VII, Grégoire XII ; pas plus que les papes du concile de Pise, Alexandre V et Jean XXIII, ou moins encore, à abdiquer, pour l'unité et la paix de l'Eglise, une charge qui, rompue en deux ou trois, mise en lambeaux, usurpée, était bien moins puissante à éloigner l'anarchie et la discorde du corps mystique de Jésus-Christ. Ces malheurs ne cessèrent qu'en 1417, par l'élection de Martin V, comme unique pape.

Quand il vit les efforts inutiles qu'on faisait pour amener le Pape à déposer la tiare, Vincent fut saisi d'une profonde douleur. Le séjour de la cour pontificale lui devint à charge, et il obtint de se retirer dans le couvent des religieux de son Ordre à Avignon. Telle fut sa tristesse qu'il tomba gravement malade ; la fièvre le dévora ; aucun remède ne put diminuer l'intensité du mal qui l'épuisait. Il était alité depuis douze jours, et il attendait la mort, qui devait mettre un terme aux amers chagrins qui le consumaient. La veille de la fête de saint François, 3 octobre 1396, il eut une si forte crise, que tous ceux qui entouraient son lit de douleur furent consternés, et crurent qu'il allait rendre le dernier soupir. Mais Dieu voulut alors vérifier en son serviteur ce qu'il avait dit dans le livre de Job : « Quand tu te croiras

sur le point de périr sans ressource, alors tu te lèveras comme l'étoile du matin [1] ». Tout à coup la cellule de Vincent fut remplie d'une lumière prodigieuse et d'une céleste splendeur.

Le Sauveur du monde, accompagné d'une multitude d'anges et des glorieux patriarches Dominique et François, se présenta au malade. « Lève-toi sain et sauf, Vincent », lui dit-il, « et console-toi : le schisme finira bientôt, et ce sera lorsque les hommes auront mis un terme aux nombreuses iniquités dont ils se souillent. Lève-toi donc, et va prêcher contre les vices; c'est pour cela que je t'ai choisi spécialement. Avertis les pécheurs de se convertir, parce que mon jugement est proche ». Le Sauveur lui parla encore de trois choses. Il lui dit premièrement que, pour le rendre capable d'entendre et de poursuivre l'apostolat dont il le chargeait, il le confirmait en grâce : faveur singulière, qui dut extraordinairement réjouir une âme aussi pleine d'humilité et de crainte. Il ajouta qu'il sortirait victorieux de toutes les persécutions suscitées contre lui, et que dans ses combats le secours divin ne lui manquerait jamais, jusqu'à ce qu'après avoir prêché le jugement dans une grande partie de l'Europe, avec un grand fruit pour les âmes, il finît saintement sa vie aux extrémités de cette partie du monde. Enfin il lui donna diverses instructions sur la manière dont il devait exercer son ministère apostolique. Ses historiens ne nous en ont pas transmis les détails, mais il est facile de les deviner à l'ordre admirable invariablement suivi par le nouvel apôtre dans l'exercice de son ministère miraculeux. En cessant de parler au Saint, le Seigneur, en signe d'amour, lui toucha le visage avec sa main droite. « O mon Vincent, lève-toi », lui dit-il une seconde fois; puis il disparut. L'attouchement divin avait produit son effet. Soudain Vincent se sentit parfaitement guéri et son cœur fut rempli d'ineffables consolations.

Cette apparition merveilleuse, racontée par les plus anciens biographes du Saint, est d'autant plus digne de foi que le Saint lui-même l'a confirmée dans une lettre qu'il écrivit à Benoît XIII, quinze ans plus tard.

La cellule où saint Vincent Ferrier reçut une grâce aussi remarquable et une mission aussi miraculeuse, fut changée en une chapelle qui devint l'objet d'une grande dévotion. Le cataclysme révolutionnaire la détruisit avec le couvent qui la renfermait.

Le lendemain de sa guérison miraculeuse, Vincent se rendit auprès du Pape. Celui-ci fut aussi joyeux que surpris de voir en parfaite santé celui que la veille même, dans une visite bienveillante, il avait vu aux portes de la mort. Il fut plus surpris encore, mais moins joyeux, lorsqu'il entendit le Saint lui demander la permission de quitter la ville, et d'aller prêcher librement et pauvrement l'Evangile de contrée en contrée. Benoît XIII ne crut pas devoir lui donner cette permission pour le moment : il avait besoin de lui. Vincent ne voulut pas désobéir; il savait que les révélations particulières doivent être soumises au contrôle de l'Eglise de Dieu; il se résigna donc à renvoyer à un autre moment l'exécution de son projet. Cette attente fut longue. On le retint deux ans, durant lesquels il servit avec une patience héroïque et une fidélité exemplaire, dans l'office de maître du sacré palais, celui qu'il regardait comme le véritable vicaire de Notre-Seigneur. Enfin il obtint le juste sujet de ses demandes. Pour le retenir et l'attacher à jamais à la cause des papes d'Avignon, on lui avait offert l'évêché de Lérida et le chapeau de cardinal; Vincent avait refusé. « Je dois exécuter », disait-il, « l'ordre que j'ai reçu de Dieu, et Dieu m'a commandé d'aller prêcher le

1. Chapitre 11.

jugement à toutes les nations ». Un jour donc que, désolé de la résistance de Benoît XIII à ses vœux les plus ardents, il priait avec larmes devant son crucifix, et offrait à Dieu la douleur de son âme, le Sauveur consola sa tristesse, en lui faisant entendre miraculeusement cette parole : « Va, je t'attendrai encore : *Vade, adhuc exspectabo te* ». Il comprit qu'on ne résisterait plus à ses sollicitations, et, en effet, Benoît XIII lui permit de parcourir le monde en apôtre et de prêcher l'Evangile à tous les peuples de l'Europe. Il lui accorda pour cela les pouvoirs les plus étendus, pouvoirs qui furent confirmés plus tard par le concile de Constance et par le pape Martin V.

Vincent commença à Avignon même son nouvel apostolat le 25 novembre 1398.

Puis, il parcourut en peu de temps une grande partie de l'Europe, prêchant en Catalogne, en Provence, en Dauphiné, en Savoie, en Lombardie, à Gênes, en Allemagne, en Lorraine, en Flandre, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, au royaume de Grenade et presque par toute l'Espagne, en plusieurs autres villes et provinces d'Italie et de France, et enfin en Basse-Bretagne, où nous le verrons finir ses jours, lorsque nous aurons dit quelque chose de ses vertus, pour éviter les répétitions.

Bien qu'il fût muni des autorisations les plus étendues de la part des souverains Pontifes, saint Vincent Ferrier ne prêchait jamais en aucun endroit sans la bénédiction et l'assentiment de l'évêque diocésain, ni la permission des supérieurs de son Ordre. Il s'imposa la règle de marcher toujours à pied, quand il passait de ville en ville et de pays en pays, quels que fussent d'ailleurs l'éloignement, la difficulté des routes et la rigueur des saisons. Ce fut seulement vers les dernières années de sa vie qu'une plaie douloureuse à une de ses jambes le contraignit d'user d'une monture. Mais en cela même il observa l'esprit de simplicité et de pauvreté. Il refusait les chevaux, et il cheminait sur un âne chétif, afin d'avoir un nouveau trait de ressemblance avec le Sauveur des hommes.

Avant d'entrer dans une ville pour l'évangéliser, il se jetait à genoux avec toute sa suite ; puis, levant les yeux au ciel et versant d'abondantes larmes, il priait pour le peuple à qui il allait prêcher le jugement. Son entrée était ordinairement très-solennelle. Evêque, clergé, magistrats, noblesse, une foule nombreuse, des flots de peuple accouraient à sa rencontre. On le conduisait sous un baldaquin ; on l'honorait à l'égal d'un personnage royal, ou plutôt d'un apôtre, d'un ange du ciel. On chantait avec un enthousiasme indescriptible des hymnes, des psaumes, des cantiques sacrés. Quelquefois on faisait des lieues entières pour aller à sa rencontre. L'endroit où on le rejoignait était orné d'une croix chargée de perpétuer le souvenir de ce bonheur. Tel était aussi très-souvent le concours du peuple qui se portait au-devant de lui, qu'afin d'empêcher la multitude trop avide et trop agitée, de le presser, de le renverser et de le fouler aux pieds, il fallait l'enfermer dans une solide barrière en bois ; précaution assez souvent inutile contre la véhémence et l'indiscrétion populaires, tant on désirait le voir, l'entendre et même le toucher. Au milieu de ces ovations prodigieuses, son humilité était parfaite ; en ces moments il avait sans cesse dans l'esprit et dans la bouche ces paroles du Psalmiste : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais à votre nom seul donnez la gloire [1] ».

Quand il y avait dans la ville un couvent de son Ordre, il allait s'y retirer, à moins que l'évêque ne l'obligeât à venir dans son palais pour être plus utile au peuple. Mais dans les villages où son Ordre n'avait pas de

1. Ps. CXIII.

maison, il allait loger dans un monastère de religieux ou chez le curé.

En se dirigeant vers le lieu choisi pour sa demeure, il chantait avec ceux de sa compagnie les litanies de la Vierge ou quelques prières pieuses.

Malgré les fatigues du voyage, le Saint ne se reposait pas en entrant dans la maison qu'il devait habiter. Il continuait ses exercices dans l'ordre accoutumé, jeûnait, gardait l'abstinence, faisait l'oraison, lisait la sainte Ecriture, et prenait une collation très-frugale. On le sait, la Règle des Frères Prêcheurs n'oblige sous aucune peine de péché, et nous ajoutons ceci : hors du couvent elle admet une dispense presque générale des observances qui constituent la vie monastique ; notre excellent religieux y était pourtant aussi fidèle que le plus fervent novice. Il en gardait toutes les austérités ; il y en ajoutait même d'autres. Ainsi il portait continuellement un rude cilice ; chaque soir, avant sa collation, il s'administrait une discipline sanglante ; et quand il était trop faible pour agir lui-même, il priait un de ses compagnons, au nom de la Passion du Sauveur, de lui rendre ce bon office et de ne pas l'épargner.

L'homme de Dieu se couchait tard, et il s'accordait cinq heures de sommeil seulement; son lit ordinaire était la terre ou quelques faisceaux de menues branches. Une pierre ou le livre sacré des Ecritures lui servait d'oreiller. Il se levait toujours à minuit pour dire Matines, et il récitait son office à genoux, très-distinctement et avec beaucoup de dévotion.

Sa chasteté était admirable. Jamais il ne regarda de femme en face ; jamais, durant trente ans, il ne vit de tout son corps que ses mains nues. Il avait un si grand amour pour la pauvreté évangélique, qu'il exhortait tout le monde à l'embrasser ; beaucoup de personnes fort riches, de toutes sortes de conditions, distribuèrent leurs biens aux pauvres pour suivre Jésus-Christ pauvre, à l'exemple de son serviteur.

Emue par les miracles du Sauveur, et désireuse d'entendre sa doctrine, une grande foule suivait ses pas à travers la Judée et la Samarie, où il allait, prêchant le royaume de Dieu. Ce fut un sentiment semblable qui groupa autour de saint Vincent Ferrier quelques personnes, heureuses de le suivre et de marcher sous sa direction dans les voies du salut. Le Saint crut devoir permettre à ces personnes de s'attacher à lui. Leur nombre ne tarda pas à s'accroître ; bientôt il fallut compter par milliers les dévots pèlerins qui s'associèrent à ses courses. La troupe de notre Saint comprenait trois catégories principales : la première formée de ses coadjuteurs dont le nombre s'élevait à une cinquantaine de religieux ou prêtres ; la seconde, composée d'un nombre assez considérable de Tertiaires de l'Ordre de Saint-Dominique ; la troisième, réunissant une multitude de pénitents dont le nombre a quelquefois atteint le chiffre énorme de dix mille. Le spectacle des vertus héroïques pratiquées par ces pieux pèlerins était une prédication qui parlait aux yeux avec autant d'éloquence, que les sermons du maître retentissaient aux oreilles. On recevait à la fois le précepte et l'exemple de la piété chrétienne. Ce nombreux personnel accélérait le mouvement religieux. Les uns instruisaient les ignorants, les autres donnaient à chacun en particulier les conseils que saint Vincent donnait à tous en général. Ils excitaient les uns et les autres à une prompte imitation, et ils ajoutaient aux grands exercices religieux une pompe, un enthousiasme qui, de proche en proche, ne tardait pas à gagner tous les cœurs par une salutaire contagion.

Le Saint avait prescrit de très-sages règlements, soit pour l'admission des fidèles dans cette sainte compagnie, soit pour leur manière de vivre. On repoussait ceux qui ne jouissaient pas d'une bonne réputation. Les pécheurs

publics devaient faire auparavant une pénitence publique très-rigoureuse, et encore ils formaient une section à part, appelée des *disciplinants,* où l'on voyait des voleurs, des assassins, des courtisanes, des magiciens, des sorcières qui expiaient leurs crimes par des austérités édifiantes. La confession et la communion étaient d'usage au moins une fois par semaine. Cette double pratique contribuait à unir les cœurs à Dieu par des liens plus étroits, et à resserrer entre les membres de la société les nœuds de la charité chrétienne.

Son oraison était continuelle ; et la présence de Dieu lui était si familière qu'il n'en détournait jamais ni son esprit ni son cœur. Il ne donnait que cinq petites heures au sommeil, encore pouvait-il dire, comme l'épouse, que si ses sens étaient alors assoupis, son cœur ne laissait pas d'être éveillé ; car il ne cessait point, durant tout ce temps-là, de penser à Dieu et de s'occuper des vérités éternelles. Il avait toujours le crucifix à la main, ou pendu au cou, pour mieux conserver la mémoire de la Passion de son Sauveur : et il l'appelait sa grande bible, parce qu'il y trouvait tous les trésors de la science et de la lumière de Dieu, qui sont répandus dans les saintes Ecritures. Il se confessait tous les jours avant de célébrer la sainte messe ; et, lorsqu'il était au Canon, l'onction de la grâce dont son âme était remplie se dilatait si fort, qu'il versait des larmes en abondance. La dévotion envers la Sainte Vierge s'accrut toujours en lui avec l'âge, et il travaillait sans cesse à l'implanter dans le cœur de ses pénitents et de ses auditeurs. Lorsqu'il arrivait en un lieu, il ne manquait jamais, quelque heure qu'il fût, d'aller à l'église saluer le Saint Sacrement, comme un enfant bien né qui n'entre point dans la maison de son père sans lui rendre ses devoirs et le saluer.

Le plus souvent l'église était trop petite pour contenir son nombreux auditoire. Il choisissait alors une vaste place ou une plaine voisine, et y faisait dresser une estrade assez large pour supporter à droite un autel et à gauche une chaire. Il célébrait tous les jours une messe solennelle, accompagnée du chant de plusieurs clercs habiles et de la musique grave d'un orgue qui le suivait partout.

Après la messe, montant sur la chaire ornée de tapis précieux et d'un baldaquin qui le protégeait contre les rayons du soleil, et en même temps permettait à sa voix d'arriver avec plus de force jusqu'aux extrémités de son nombreux auditoire, Vincent prenait la parole, et se laissant aller à toute l'ardeur de son zèle, il exposait avec une force irrésistible, une éloquence toute divine, les grandes vérités de la religion.

Après le sermon, il s'arrêtait quelque temps au pied de la chaire pour donner ses mains à baiser au peuple et bénir les malades qu'on lui présentait en foule. Il récitait sur eux des prières, qui souvent leur rendaient miraculeusement la santé. Une cloche avertissait le peuple de cet instant, et on l'appelait *la cloche des miracles.*

Quand il avait terminé cette œuvre de charité, notre Saint se rendait à l'église avec d'autres prêtres, ses compagnons, pour y entendre les confessions de ceux qui s'étaient convertis, et il y demeurait jusqu'à midi, heure de son repas. Tout en pourvoyant aux nécessités de la vie par une frugale nourriture, il se faisait faire une lecture de l'Ecriture sainte ; son repas terminé, il continuait lui-même cette lecture, ou il méditait en silence pendant une heure. La lecture finie, et Vêpres récitées, il prêchait encore au peuple un grand sermon. Le reste de la journée était employé à écouter les confessions, à prêcher en particulier aux moines, aux religieuses, aux prêtres, à certaines réunions particulières, où l'inspiration divine le condui-

sait ; là, souvent il ébranlait les personnes endurcies, réconciliait les adversaires, faisait restituer les biens acquis injustement, et consolait les affligés.

Vers le soir, il disait à un de ses frères de sonner *la cloche des miracles*. A ce son bien connu, les malades se rassemblaient à l'église pour recevoir la santé. Enfin, à l'entrée de la nuit, il présidait une procession de pénitents qui se donnaient publiquement la discipline, et c'est par cette cérémonie que Vincent terminait les exercices publics de son ministère [1].

Outre les grâces sanctifiantes, il était admirablement avantagé de celles que nous appelons gratuites, et qui sont données pour le salut du prochain. Entre autres, il possédait éminemment celle de parler avec clarté, avec force, avec onction et avec une divine éloquence. Lorsqu'il traitait un sujet de compassion et d'amour, il le faisait avec une si grande douceur et une parole si pathétique, qu'il attendrissait tous les cœurs. Mais lorsqu'il prêchait sur le péché, la mort, le jugement, le purgatoire ou l'enfer, c'était avec un zèle si fort et si foudroyant, qu'il jetait la terreur dans les âmes les plus endurcies. C'est ce qui lui arriva un jour à Toulouse : prêchant sur le jugement dernier, et répétant ces paroles de saint Jérôme : « Levez-vous, morts, et venez au jugement ! » il effraya tellement ses auditeurs, qu'il les fit tous trembler et frémir. Une autre fois, parlant encore sur le même sujet au milieu d'une place publique, plusieurs milliers de personnes qui l'écoutaient furent saisies d'une si grande frayeur, qu'elles tombèrent en défaillance. Pendant la plupart de ses sermons, on entendait les cris et les gémissements d'un grand nombre des assistants, en sorte qu'il était souvent obligé d'interrompre ses prédications et de s'arrêter tout court, jusqu'à ce que les sanglots de ses auditeurs eussent cessé. Ses discours n'étaient pas seulement affectifs : il les fortifiait encore de raisonnements si puissants, et de tant d'autorités tirées de l'Ecriture et des Pères de l'Eglise, que l'on aurait dit qu'il savait par cœur ou qu'il avait devant les yeux tous les livres saints. Sa voix était tout à la fois forte et agréable, et quelque grande que fût la multitude de ses auditeurs, les plus éloignés l'entendaient aussi aisément que ceux qui étaient le plus près. Il est même arrivé quelquefois, par un grand miracle, que des personnes éloignées de plusieurs lieues, qui n'avaient pu venir à son sermon, l'ont entendu aussi distinctement que si elles eussent été au milieu de l'assemblée. Il avait si éminemment le don des langues, que celle dont il se servait en chaire devenait intelligible à toutes sortes de nations, et qu'il n'y avait personne en son auditoire, soit Français, soit Italien, soit Allemand, Anglais, Grec ou Barbare, qui ne l'entendît et ne conçût aussi parfaitement ce qu'il disait, que s'il eût parlé la propre langue de tous ces différents pays.

Les prédictions et les miracles qu'il faisait à tous moments montrent assez qu'il avait le don de prophétie, et ces grâces gratuites qui donnent le pouvoir de guérir les maladies et d'opérer toutes sortes de prodiges. Il prédit à la mère d'Alphonse Borgia, lorsqu'il n'était encore qu'un enfant, et depuis à Alphonse Borgia même, qu'il serait Pape, et que dans cette souveraine dignité il lui ferait un très-grand honneur ; ce qui s'est trouvé véritable : car, après la mort de Nicolas V, Alphonse, qui était devenu un grand jurisconsulte, et qui avait été fait évêque de Valence et cardinal, fut enfin créé Pape, sous le nom de Calixte III, et canonisa notre Saint. Un jour, lorsqu'il prêchait à Alexandrie, ville de Ligurie, il s'arrêta tout court au milieu du sermon, et dit à son auditoire : « Je vous fais savoir une bonne nouvelle dont Notre-Seigneur m'a fait part aujourd'hui ; c'est qu'il y a parmi nous un jeune

1. Ranzano, Nider, Antist, Razzi, Diago, Vittoria, Miguel, etc, historiens du Saint, cités par le P. Pradel.

homme qui sera un jour l'honneur de la Congrégation de Saint-François, et qui, par ses prédications et sa sainteté, rendra de très-grands services à l'Eglise : on l'invoquera publiquement par des prières avant moi ». C'était saint Bernardin de Sienne, la lumière de l'Italie et de l'Ordre de Saint-François, lequel fut canonisé par le Pape Nicolas V, l'an 1540, cinq ans avant ce saint Prédicateur. Il avertit deux religieux, l'un de son Ordre et l'autre des Ermites de Saint-Augustin, de se confesser promptement, parce qu'ils mourraient subitement le jour même ; ils le firent, et, quelques heures après, ils moururent comme il le leur avait prédit. Par le même esprit prophétique, il voyait les choses absentes, quoiqu'elles fussent extrêmement éloignées. Le décès de son père et celui de sa mère lui furent révélés pendant qu'il prêchait, afin qu'il les pût recommander aux prières de ses auditeurs.

Un de ceux qui s'étaient engagés parmi les pèlerins qui suivaient l'Apôtre de Dieu, avait l'esprit assez mal fait pour mettre en doute intérieurement les miracles et les conversions qu'il voyait opérer par le thaumaturge. Il observait toutes ses paroles et toutes ses actions pour y trouver à redire, à la manière des Pharisiens, dont les yeux étaient toujours fixés sur le Sauveur des hommes dans l'espoir et la volonté de le prendre en faute. Un jour Vincent l'accoste, le regarde fixement, et commence à lui découvrir par son discours toutes les pensées de son cœur, toutes les critiques et tous les doutes qui se pressaient en son âme à l'égard de sa conduite apostolique ; il le fit avec tant de vérité et de force, que le disciple, confus et repentant, se jeta à ses pieds et lui demanda humblement pardon. Vincent le lui accorda de bon cœur ; mais en même temps il lui adressa un avertissement paternel : « Pensez », lui dit-il, « à ce que vous faites vous-même, et non à ce que font les autres ».

Non-seulement Vincent pratiquait cette vertu qui rend l'homme aimable à ceux qui vivent avec lui, mais il l'insinuait aux autres avec beaucoup d'adresse. Un jour, une femme vint le trouver, se plaignant vivement des mauvais traitements qu'elle endurait de la part de son mari. « Enseignez-moi, mon bon Père », ajouta-t-elle, « un moyen efficace pour avoir la paix dans la maison, afin que cet homme ne me maltraite pas continuellement de parole et de fait ». Le Saint la laissa parler à son aise ; il comprit bientôt la cause du mal dont elle réclamait le remède ; c'était seulement sa loquacité et sa pétulance ; elle excitait la colère de son mari par son bavardage et ses répliques insolentes. Alors le Saint lui dit : « Si vous désirez mettre un terme à ces dispositions fâcheuses, allez trouver le frère portier de notre couvent, et faites-vous donner dans un vase de l'eau du puits qui est au milieu du cloître. Lorsque votre mari entrera dans la maison, prenez aussitôt une gorgée de cette eau sans l'avaler, et gardez-la longtemps dans votre bouche. Si vous faites cela, je vous l'assure, votre mari ne se mettra plus en colère et deviendra doux comme un agneau ». Aussitôt la femme s'empressa d'exécuter le conseil du Saint, trouvant que le remède n'était pas difficile. Lorsque le mari entra dans la maison, commençant à s'irriter, elle courut au vase et but sa gorgée d'eau, qu'elle retint aussi longtemps qu'elle put ; ce qui fit que, ne trouvant pas de réponse, le mari se tut à son tour. Il fut lui-même émerveillé de ce qu'elle ne disait rien, et il remercia Dieu de lui avoir changé le cœur et fermé la bouche, d'où provenaient toutes leurs disputes. Quand le fait se fut produit plusieurs fois, toujours avec le même succès, la femme retourna trouver saint Vincent, et le remercia avec effusion de lui avoir enseigné un pareil remède. Alors le Saint, lui parlant avec douceur, mais avec clarté, lui dit : « Le remède que je vous ai enseigné,

ma fille, ce n'est pas l'eau du puits, comme vous le croyez, mais le silence. En vous taisant vous avez mis la paix entre vous et votre mari. A peine dans la maison, vous l'irritiez par des demandes importunes, et il s'en allait en colère; c'était votre faute si cette colère allait croissant; vos répliques insolentes en étaient la cause. A l'avenir gardez le silence, et vous serez toujours en paix avec votre mari ». De là le proverbe commun à Valence; lorsqu'une femme se plaint de son mari, on lui répond : « Remplissez votre bouche d'eau, et il vous arrivera ce qu'a dit saint Vincent [1] ».

Quand il confessait les pécheurs, Vincent les aidait miraculeusement à découvrir les fautes qui ne leur étaient point venues à la pensée. Mais ce qui est plus singulier encore, c'est que pendant ses prédications il lui arrivait de fixer les yeux sur certaines personnes qu'il n'avait jamais vues et dont il n'avait jamais entendu parler, et alors il entamait la question des péchés dans lesquels elles tombaient ordinairement, et il entrait dans des circonstances si particulières et si individuelles, que les pécheurs avaient coutume de dire de lui : « Cet homme est vraiment un saint, il connaît tout ce qu'il y a de plus caché dans notre intérieur ». Etait-ce un usurier, un adultère, un larron, un assassin, un homme coupable de forfaits abominables? La parole de Vincent allait si droit à la blessure de l'âme, elle découvrait tellement le secret du cœur, qu'à la fin, aidé par des raisonnements serrés et par une éloquence enflammée de l'amour, il réussissait à les convertir des vices dans lesquels ils étaient plongés, et à les rendre à la voie de la justice et de la pénitence. Dieu avait montré au prophète Ezéchiel les abominations de son peuple au temps où vivait ce prophète, afin qu'il l'exhortât à la pénitence. Il donna à Vincent Ferrier les mêmes lumières. Partout où il allait prêcher, il voyait les péchés du peuple et les plaies des âmes; c'est ce qui donnait à sa parole une direction si sage, si prudente, si efficace pour la correction des désordres. S'il n'en avait pas été ainsi en aucun des lieux où s'exerça son apostolat, Vincent n'aurait pu connaître les péchés particuliers, les secrets abominables de plusieurs; il n'aurait pu fixer les regards sur eux, les convaincre de leur scélératesse, et les porter efficacement à la pénitence.

Des miracles éclatants appuyèrent sa mission; le nombre en est incalculable. Plus de huit cent soixante sont relatés dans une enquête faite à Avignon, Toulouse, Nantes et Nancy; lui-même, à Salamanque, avoua qu'il en avait déjà opéré plus de trois mille. Dieu semblait obéir à la volonté, et pour ainsi dire aux ordres de son apôtre. Pendant la période de son apostolat, il en opérait régulièrement chaque matin après sa prédication : *Sonne la cloche des miracles* [2], disait-il à un de ses disciples. Parfois, inspiré intérieurement, il ne guérissait pas tous ceux qui se présentaient; mais lorsqu'ils revenaient à l'heure assignée, ce qu'ils ne manquaient pas de faire, il finissait toujours par leur rendre la santé. N'eût-il fait dans le cours de ces vingt ans que huit miracles par jour, on arriverait au chiffre de cinquante-huit mille quatre cents. Mais ce calcul est évidemment trop faible, puisque, c'est un fait constant, notre Saint en opérait non-seulement dans les assemblées publiques et en chaire, mais encore en marchant, en demeurant au logis, à tout instant, pour ainsi dire; d'où cette parole commune parmi les historiens de sa vie : « C'était un miracle quand il ne faisait pas de miracles, et le plus grand miracle qu'il fit était de n'en point faire ». La parole grave de saint Louis Bertrand confirme leur témoignage : « Dieu », dit ce Saint,

1. Teoli, lib. II, tratt. 3, c. 13.
2. « Tocan a milacre ». Paroles mêmes du Saint. Teoli, lib. II, tratt. 1, c. 20.

« a autorisé la doctrine de Vincent Ferrier par tant de miracles, que, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, il n'est point de Saint qui en ait opéré davantage. Dieu seul en connaît le nombre, comme seul il connaît le nombre des étoiles qui peuplent le firmament [1] ». Sa vertu était si souveraine en matière de guérisons, qu'il la communiquait aux autres, et même aux objets inanimés qui avaient été à son usage. Souvent le peuple se rassemblait pour lui demander une grâce de ce genre; Vincent se tournait vers un de ses compagnons et lui disait : « Aujourd'hui j'ai assez fait de miracles, et j'en suis fatigué. Faites vous-même ce qu'on me demande; le Seigneur qui opère par moi, opérera aussi par vous ». Quatre cents malades recouvrèrent la santé en se couchant seulement sur le lit où il était mort. Nous rapporterons ici quelques-uns de ces miracles, pour donner à comprendre quelle devait être l'admiration des populations qui étaient les heureux témoins de ces merveilles.

Un des principaux fut la résurrection d'un enfant que sa mère avait tué, mis en morceaux et fait rôtir dans un emportement de frénésie, auquel elle était sujette. Son père, qui logeait le Saint pendant la mission, et qui, en ce temps-là, assistait à son sermon, étant revenu chez lui, fut saisi d'une si grande horreur et d'une douleur si véhémente, qu'il était comme hors de lui-même et ne savait à quoi se résoudre; mais Vincent l'ayant suivi, et étant arrivé à son logis, le consola, l'assurant que Dieu n'avait permis un accident si tragique que pour en tirer sa gloire. En effet, s'étant fait apporter les membres du mort, il les réunit tous les uns aux autres, et par l'efficacité de ses prières et la force du signe de la croix, il rétablit ce corps en entier et lui rendit la vie : prodige si singulier, qu'on n'en trouve presque point de semblable dans toute l'histoire ecclésiastique. On dit que cette merveille arriva en Gascogne ou en Languedoc [2].

A Valence, on présenta à Vincent une mendiante, infirme et muette. Le Saint fit le signe de la croix sur le front et sur la bouche de cette femme et lui demanda ce qu'elle voulait. « Je demande trois choses », dit-elle, « la santé du corps, le pain de chaque jour, et l'usage de la parole ». L'homme de Dieu lui répliqua : « De ces trois choses, deux vous sont accordées, la troisième ne vous convient pas pour le salut de votre âme ». La suppliante répondit : *Amen*, et redevint muette comme auparavant.

A Ezija en Andalousie, une juive fort riche vint par curiosité l'entendre prêcher; mais ne goûtant pas sa doctrine, elle entra en fureur, puis se dirigea vers la porte. Le peuple s'opposait à son passage : « Qu'on la laisse sortir », s'écrie Vincent, « et que tous se retirent du portique de l'église ». A l'instant le portique croule sur la tête de la juive; on la retrouva brisée et morte; mais le Saint, du haut de la chaire, se mit en prière et la ressuscita au nom de Jésus de Nazareth. Les premières paroles de l'Israélite furent qu'il n'y avait de véritable religion que celle des chrétiens. Elle se convertit, et pour perpétuer la mémoire de cet événement, elle établit en cette église une fondation pieuse.

Nous ne marquons point ici en particulier les malades qu'il a guéris, les aveugles à qui il a donné la vue, les sourds qu'il a fait entendre, les muets qu'il a fait parler, les femmes enceintes qu'il a soulagées dans leurs douleurs, ni les paralytiques qu'il a remis en état d'agir et de marcher. Ce qu'il

1 Teoli, lib. II, tratt. 1, c. 21.

2. Ce prodige, rapporté par Ranzano (voir *Bolland.*, april., t. I), fut du nombre des huit cent soixante qu'on allégua pour la canonisation du saint. Il en est fait mention dans la quatrième antienne de Laudes, de l'office de saint Vincent Ferrier, dans la liturgie dominicaine.

ne faut pas omettre, c'est qu'il a souvent multiplié si prodigieusement un peu de pain et de vin, qu'il s'en est trouvé suffisamment pour nourrir tantôt deux mille, tantôt quatre mille ou six mille personnes : après cette distribution le pain et le vin étaient aussi entiers, et même plus abondants qu'auparavant. Cela nous montre que Notre-Seigneur n'opère pas de moindres miracles par ses serviteurs que ceux qu'il a faits par lui-même.

La procession des *disciplinants* était capable à elle seule d'attendrir les âmes les plus endurcies. Elle se faisait tous les soirs au coucher du soleil, quelque temps qu'il fît, par la pluie même, la neige, le vent, la tempête. On y voyait des gens de toutes les conditions, nobles et roturiers, grands et petits, même des enfants de quatre à cinq ans qui ne craignaient pas de se frapper avec une sainte cruauté, afin d'expier les péchés du peuple. Cette troupe sortait de l'église, divisée en deux parties, celle des hommes et celle des femmes. On marchait deux à deux, pieds nus, le visage voilé, le sac de la pénitence aux reins et les épaules découvertes, de manière cependant que la modestie ne fût point offensée. Chaque pénitent se frappait avec une discipline, en pensant à la Passion du Sauveur. Le sang coulait, et même, emportés par la ferveur, un grand nombre allait jusqu'à entamer la chair et en détacher des lambeaux par la violence des coups. Et toutefois, chose vraiment surprenante, Dieu le permit ainsi ! jamais aucun de ces austères pénitents ne souffrit dans sa santé à la suite de cet exercice ; notre Saint l'a fait remarquer lui-même, afin de montrer au peuple combien cette démonstration de pénitence sensible était agréable à Dieu ; en douze ans il n'était pas encore mort une seule des personnes qui formaient la compagnie spéciale des disciplinants.

Pendant que cette procession traversait les rues de la ville, on rassemblait dans l'église des femmes de mauvaise vie, et un des compagnons de saint Vincent leur prêchait sur le péché, sur la pénitence, sur l'enfer. Beaucoup de ces malheureuses ne résistaient pas aux pressantes exhortations qui leur étaient adressées. On les voyait le lendemain rompre tous les liens qui les attachaient au vice, et faire partie de la procession de pénitence publique.

Que résultait-il de tout cela ? C'est que dès l'entrée de Vincent dans une ville, cette ville prenait l'aspect de Ninive alors que Jonas y prêchait la pénitence. On pleurait quand on entendait la messe du Saint, mais surtout on versait d'abondantes larmes quand il exhortait ses auditeurs au repentir. C'était alors des soupirs brûlants, des sanglots profonds, des cris qui retentissaient dans les airs. On eût dit que chacun pleurait la mort d'un premier-né, d'un père ou d'une mère. Les places et les plaines que couvrait son auditoire donnaient une idée du jugement universel : c'était, en effet, comme la terreur future et la plainte lamentable de toutes les tribus de la terre dans la vallée de Josaphat. Or, remarque Nicolas de Clémangis, témoin oculaire, l'émotion atteignait les âmes les plus froides, et les cœurs de pierre s'amollissaient au point de fondre en pleurs, en gémissements et en accents déchirants.

Qu'on se figure en outre l'affluence extraordinaire des populations. L'auditoire du Saint n'était pas composé seulement par les habitants de la ville où il prêchait. Il lui arrivait souvent de voir autour de sa chaire plus de cinquante mille personnes, quoiqu'il ne prêchât que dans de petits villages. On faisait volontiers plusieurs lieues pour l'entendre. Pendant qu'il prêchait, tous les artisans abandonnaient leurs travaux, et les négociants leurs magasins. Dans les villes d'étude, les maîtres suspendaient leurs leçons. Le mauvais temps, le vent, la pluie, n'empêchaient pas la foule de se rendre

sur les places publiques où le Saint devait parler. Les malades qui avaient assez de force pour marcher abandonnaient leurs hôpitaux, d'autres se faisaient porter ; tous espéraient que leurs corps seraient guéris en même temps que leurs âmes, et cette espérance était souvent réalisée.

On peut juger en quelque sorte, par le fait suivant, de l'ardeur que la parole du Saint inspirait au peuple pour la pénitence : partout où Vincent arrivait, les places publiques étaient envahies par des marchands dont le commerce consistait uniquement en disciplines, en cilices, en chaînes de fer, en sacs de pénitence et en autres instruments de mortification.

Faut-il donc s'étonner si sa parole a produit tant de fruit, et si l'on dit qu'il a converti dix-huit mille Maures, Turcs ou Sarrasins ; vingt-cinq mille hérétiques ou schismatiques, et des milliers sans nombre de paysans qui n'étaient pas moins grossiers et ignorants dans les choses de la foi que les païens mêmes ? Certes, ce grand prédicateur s'abaissait jusqu'à catéchiser et instruire les idiots et les enfants ; il leur apprenait à faire le signe de la croix, à dire le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor* et le *Salve, Regina* ; et à invoquer souvent les très-saints noms de Jésus et de Marie. Enfin il a retiré du vice, dans le cours de sa mission, plus de cent mille pécheurs. Il ne fallait pas craindre, lorsqu'il avait prêché en quelque lieu, d'y voir dans l'église des femmes avec un extérieur contraire à la modestie chrétienne et au respect qu'elles doivent aux anges ; car il emportait toujours cet avantage sur les personnes de ce sexe, qu'elles renonçaient au luxe, à la vanité et à tout ce qui n'était pas selon les règles de la pudeur. Saint Vincent prêchant un jour en la ville de Tortose, contre le schisme de Benoît XIII, devant la reine Marguerite, veuve de Don Martin, roi d'Aragon, cette princesse se sentit si vivement touchée de regret d'avoir soutenu cet antipape, qu'elle en pleura amèrement devant toute l'assemblée, et entra depuis dans un monastère près de Barcelone, où elle a fini ses jours dans la pratique d'une grande humilité.

Ses exhortations au confessionnal étaient si efficaces, que des pénitents sont morts à ses pieds par l'excès de la contrition qu'il avait excitée dans leurs cœurs. Lorsque saint Vincent Ferrier était en France, il se trouvait à Béziers un homme qui avait commis de grands crimes, entre autres celui de l'inceste, et de plus il désespérait presque entièrement de la miséricorde divine. Le Saint étant allé prêcher dans la ville habitée par ce grand criminel, celui-ci alla l'entendre, et il fut tellement pénétré du feu de ses paroles, qu'il vint, tout contrit et humilié, se jeter à ses pieds pour lui faire l'accusation de ses péchés. Effectivement il se confessa avec une contrition si grande, que saint Vincent, lui ayant imposé sept années de pénitence, il s'écria : « Comment, mon Père ! pour des péchés si graves une si légère pénitence ! — Oui, mon fils, répondit le Saint, et je veux même vous la diminuer. Votre pénitence ne sera pas un jeûne de sept ans, mais seulement de trois jours au pain et à l'eau ». La douleur de ce vrai pénitent s'accrut en entendant le Saint diminuer ainsi une pénitence qui lui paraissait déjà trop faible, et il répondit : « Mais, mon Père, est-il possible que pour des fautes si graves vous m'imposiez une satisfaction si légère ? » A ces paroles saint Vincent répondit avec une sainte résolution : « Allons, mon fils, je ne veux vous imposer d'autre pénitence que celle-ci : trois fois la récitation du *Pater* ». Le pénitent sincère et soumis, inclina humblement la tête, et se mit à réciter ses trois *Pater*. Mais sa douleur fut si grande, sa contrition si parfaite que, ne pouvant terminer sa pénitence, il tomba mort aux pieds du saint confesseur. La nuit suivante, l'âme glorieuse de ce pénitent apparut à

Vincent : « Par la grande miséricorde de Dieu, dit-elle, et à cause de ma contrition parfaite, le Seigneur m'a octroyé son pardon complet, et je suis entré dans le paradis sans passer par les flammes du purgatoire [1] ».

Dans un autre lieu, une femme qui menait une vie scandaleuse était venue à l'église pour entendre prêcher le Saint. Mais comme elle y était allée pour tout autre motif que celui d'entendre la parole divine, elle se mit à une place bien apparente, afin d'être mieux vue de ses admirateurs.

L'homme de Dieu monte en chaire, et il se met à prêcher contre les vains ornements des femmes et contre les péchés des sens. Il exhorte avec force ses auditeurs à les détester comme autant d'offenses de Dieu très-grièves. O puissance admirable de la parole divine !... les exhortations du Saint pénétrèrent le cœur de la courtisane, au point que la contrition dont elle fut saisie lui fit verser une grande abondance de larmes de repentir ; sa douleur fut même si vive, qu'elle en fut suffoquée : elle tomba morte par terre à la vue de tout l'auditoire. Tous ceux qui étaient présents avaient été témoins de sa douleur et de ses larmes, mais néanmoins ils tremblaient pour le salut de son âme. En la voyant mourir ainsi subitement, ils prirent cette mort soudaine pour un châtiment de Dieu, et ils déploraient sa perte, qui pouvait être éternelle. Mais le saint orateur les consola promptement : « Mes braves gens », leur dit-il, « ne craignez pas pour le salut de cette femme, parce que sa contrition parfaite l'a sauvée. Priez pour elle ». A ces paroles, le saint prédicateur fut interrompu par une voix venue du ciel qui lui dit : « Il n'est plus nécessaire de prier pour elle, mais priez qu'elle intercède pour vous, parce qu'elle est déjà en paradis ». Ainsi fut confirmé ce qu'avait annoncé le Saint, que la contrition parfaite avait sauvé cette femme, et que déjà elle jouissait de la couronne de gloire parmi les âmes des vrais pénitents qui sont dans le ciel.

Reprenons maintenant, en peu de mots, le cours de sa vie, depuis la grande maladie qu'il eut à Avignon, où Notre-Seigneur lui apparut, le chargea des fonctions de l'apostolat et lui rendit une parfaite santé (1398). Etant sorti d'Avignon, il parcourut les royaumes de Valence et d'Aragon, où, en moins de deux ans, il fit des conversions innombrables, et rétablit de tous côtés la piété dans les villes, les bourgs et les villages.

Au commencement du xve siècle, notre saint Missionnaire passa en France. La faiblesse de Charles VI, les divisions scandaleuses des plus puissants seigneurs de ce royaume, les suites funestes du schisme, avaient réduit l'Eglise gallicane dans un état digne de pitié ; l'ignorance et la corruption des mœurs y exerçaient les plus grands ravages. Il fallait élever la voix, tonner avec force, ranimer la foi, remuer les consciences, arracher les pécheurs à leur vie criminelle. C'était une rude tâche ; Vincent s'en acquitta en apôtre.

Il évangélisa d'abord la Provence, le Dauphiné, puis il passa en Piémont et de Piémont en Lombardie : partout il produisit les mêmes fruits de salut. Etant dans le Piémont, les habitants de Montcallier se plaignirent que, tous les ans, une tempête ruinait leurs vignes lorsqu'ils étaient près de faire la vendange. Il leur donna, pour remède, d'y jeter de l'eau bénite : ce qui eut un si bon effet, que la tempête étant survenue, elle ne put nuire aux vignes qui en avaient été aspergées, tandis qu'elle ravagea celles des maîtres incrédules qui avaient négligé le moyen que le Saint avait donné. Du Piémont il vint en Dauphiné, l'an 1402, qu'il évangélisa plusieurs fois. Trois vallées surtout furent le théâtre de ses travaux et des miraculeux succès de sa pré-

1. Teoli, lib. II, trait. 2, c. 4.

dication : l'Argentière, Freyssinières et Vallouise, toutes trois situées sur la rive droite de la Durance, entre Embrun et Briançon. Elles étaient alors peuplées d'hérétiques, renommés par leurs violences, par leur profonde immoralité, et connus sous le nom de Vaudois.

Les récits que l'on fit à notre Saint sur les habitudes dissolues et barbares de ces hérétiques et sur les dangers d'une mission, au milieu des gorges sauvages qu'ils habitaient, loin de le décourager en l'effrayant, enflammèrent son zèle d'une sainte ardeur. Il pénètre donc chez eux ; il prêche, il s'élève avec force contre les monstrueuses erreurs de leur foi et les infâmes désordres de leur vie. Trois fois ils attentent à ses jours, trois fois il est divinement protégé. Enfin, ces hommes, vaincus par les vertus et l'éloquence du pieux missionnaire, abjurent leurs croyances et rentrent en foule dans le giron de l'Eglise. La transformation fut telle, que l'une de ces vallées quitta son nom de *Val-Pute* ou Vallée-de-Corruption, et prit le nom de *Val-Pure* ou Vallée-de-Pureté, nom qu'elle échangea, sous Louis XI, contre celui de Vallouise, qu'elle retient encore.

Du Dauphiné, il entra dans la Savoie. Sa mission de Savoie est des années 1402 et 1403. En 1402 se rencontrait le septième jubilé septenaire ou grand pardon de Notre-Dame de Liesse, à Annecy, qu'il prêcha. On remarque que dans ce pays le Saint eut à combattre le culte du Grand-Orient, probablement déjà une secte maçonnique. A Chambéry, il fonda un couvent de son Ordre. Il parcourut ensuite le Piémont et le diocèse de Lausanne, où il détruisit le culte du soleil, établi parmi les paysans. Passant sur les frontières d'Allemagne, il se rendit en Lorraine, où l'on voit encore à Toul la chaire où il annonçait la parole de Dieu. A Gênes, l'an 1405, et bien qu'il parlât sa langue naturelle, qui était l'espagnol, les étrangers de toutes sortes de nations, qui étaient dans cette ville marchande, ne laissaient pas de l'entendre parfaitement. Il revint en France, où étant passé par Paris, il continua sa mission jusqu'en Flandre, dont il éclaira tout le pays par la lumière de ses prédications. Le roi d'Angleterre l'ayant pressé de venir aussi dans ses Etats, il s'embarqua pour l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande ; il les parcourut durant les années 1406 et 1407. Ensuite il repassa en France, et prêcha dans le Poitou et la Gascogne jusqu'au Carême de l'année 1408, qu'il employa à prêcher dans l'Auvergne. Ce fut là qu'il reçut des lettres d'Aben-Ava-Macoma, roi de Grenade, qui le suppliait de se transporter dans son royaume, afin de l'instruire des mystères de la foi, qu'il avait dessein d'embrasser. Ce fervent prédicateur, voyant une si belle occasion de combattre l'Alcoran et de bannir le Mahométisme d'Espagne, ne manqua pas d'y voler, et, en trois semaines qu'il prêcha devant le roi, il le gagna si bien, qu'il en obtint aussi permission de travailler à la conversion de ses vassaux. Mais les grands de son Etat, animés par le démon, l'ayant menacé de faire soulever tout le peuple contre lui, et de lui faire perdre sa couronne, s'il ne chassait promptement ce nouveau prédicateur, ce roi pusillanime, saisi d'une vaine crainte, congédia saint Vincent sans se faire baptiser, et mourut misérablement, peu de temps après, dans son infidélité.

Le Saint laissant Grenade, vint à Barcelone et dans tout le pays de Catalogne et de Valence, où il fit faire des restitutions et des réconciliations qui paraissaient impossibles. Il dut consoler Don Martin, roi d'Aragon, de la perte funeste de son fils unique, roi de Sicile, mort au sein d'une insigne victoire remportée sur les peuples de Sardaigne. Il prédit aussi la mort du même roi d'Aragon, en prêchant à Morelle, près de Valence. Après la mort de ce roi, de grands troubles s'étant élevés en Espagne, pour la succession

à la couronne, Vincent passa en Italie, où il prêcha à Florence, à Sienne, à Lucques, à Pise et en plusieurs lieux d'alentour. Mais Jean, roi de Castille, l'ayant appelé pour mettre fin aux divisions dont nous venons de parler, il en vint heureusement à bout ; tout le monde s'en rapporta à son jugement, sur celui à qui la couronne d'Aragon devait appartenir. Il fut encore assez heureux pour retirer le roi de Castille du parti de Benoît XIII, et pour l'obliger à reconnaître pour Pape celui qui serait nommé par le concile de Constance, que l'on assemblait à cet effet.

On ne saurait croire ce qu'il fit ensuite par toute l'Espagne; car, à peine y eut-il ville, bourg ou village, même jusque dans l'île de Majorque et de Minorque, où il ne portât le flambeau de l'Evangile et la lumière de la vérité. Cette grande mission achevée, il rentra en France, prêcha de tous côtés dans le Languedoc, le Berri et la Bourgogne, et remplit ces trois provinces de la réputation de sa sainteté, par les grands miracles qu'il y fit.

Saint Vincent Ferrier était au Puy-en-Velay, lorsqu'un ambassadeur du duc de Bretagne, Jehan V, lui remit une lettre de son souverain, qui le priait de se rendre dans ses Etats. Il lui disait que plusieurs villes de Bretagne avaient entièrement oublié la doctrine et la loi de Jésus-Christ, au point qu'elles semblaient être habitées par des païens. Ces paroles affligèrent profondément le Saint, toutefois il ne put déterminer l'époque de son passage en Bretagne, parce qu'il voulait auparavant se rendre au concile de Constance. Pendant que, sur sa route, il opérait des prodiges, il reçut un second et un troisième ambassadeur du duc de Bretagne, qui le priait de nouveau de considérer combien sa présence était nécessaire dans ses Etats. Les fidèles n'y connaissaient plus la religion; à peine les ecclésiastiques savaient-ils les cérémonies de la messe. Les séculiers, faute de personne qui les instruisît, ignoraient non-seulement les commandements de Dieu, mais encore la manière de faire le signe de la Croix. Cette ignorance produisait une foule de désordres, jusqu'aux enchantements et sortiléges [1]. Un aussi désolant tableau ne pouvait manquer d'émouvoir le cœur de saint Vincent. Il résolut de se rendre au plus tôt en Bretagne, et vers la fin de janvier 1417, il prit son chemin par le Bourbonnais, la Bourgogne, Dijon, Clairvaux, Langres, Nancy, le Berry, la Touraine dont la capitale était une Babylone d'iniquités. A Angers, ayant prêché contre le luxe excessif des femmes, il fit cesser le scandale. A Nantes, il fut reçu comme un ange et guérit plusieurs malades. A Vannes, où résidait le duc, qui a mérité le surnom de *Bon*, pour sa singulière douceur, l'évêque, assisté de ses chanoines et de tout le clergé, et le duc même avec la duchesse et tout ce qu'il y avait de nobles, de magistrats et de peuple dans la ville, vint au-devant de lui jusqu'à la chapelle de Saint-Laurent, à une demi-lieue des portes. Il fut conduit de cette manière avec mille acclamations de joie jusque dans l'église cathédrale, où l'évêque voulut qu'il donnât la bénédiction. Le lendemain, on dressa une grande estrade devant le portail, où il dit la messe; après la messe, il prêcha sur ce passage du chapitre VI de saint Jean, que l'on avait lu dans l'Evangile : « Recueillez les morceaux qui sont demeurés, de peur qu'ils ne soient perdus », et pressa avec une force merveilleuse ses auditeurs de profiter des restes du festin de la parole de Dieu qu'il apportait, comme s'il eût voulu signifier que sa mission finirait bientôt avec sa vie. Il prédit à la duchesse qu'elle accoucherait d'un fils qui arriverait à la couronne de Bretagne, ce qui s'est vérifié; car, bien que ce prince ne fût pas

1. Père Souèges, *Année Dominicaine*, mois d'avril, p. 143.

l'aîné, il n'a pas laissé de devenir duc, François Ier, son frère, étant mort sans enfants.

Quoique le travail de cette mission fût très-pénible, à cause de la corruption des mœurs et des vices invétérés des Bretons, le Saint étendit encore son zèle jusque dans la Normandie. Un pauvre misérable, étant au désespoir pour avoir donné au démon un papier signé de sa main, par lequel il s'abandonnait à lui, le Saint contraignit cet ennemi des hommes de rapporter publiquement ce papier, pour être déchiré et mis en pièces. Il délivra aussi une fille dont le démon s'était emparé, parce qu'elle n'avait pas fait le signe de la croix dans un grand tumulte qu'il avait lui-même excité dans la maison de son père : mais s'il le chassa de quelques corps, il le fit sortir d'une infinité d'âmes, qui s'étaient rendues ses esclaves par le péché. Et tous ces pays se sont longtemps ressentis du changement qu'il y avait fait par la force de ses admirables prédications. On dit même que le présidial de Caen, après les prédications de notre Saint, fut plusieurs années sans avoir de procès à juger, la charité chrétienne rendant elle-même la justice, et terminant tous les différends des parties.

Le démon faisait bien tout ce qu'il pouvait pour empêcher ces grands fruits : il s'est quelquefois travesti en ermite, et mêlé parmi ses auditeurs pour le décrier, et les détourner de l'entendre; d'autres fois il a excité des tempêtes et fait paraître en l'air des nuages noirs et épais, prêts à se résoudre en pluie et en grêle, afin que le monde qui était au sermon, en pleine campagne, se retirât promptement et allât chercher un abri dans les maisons. Il a pris aussi la figure de chevaux fougueux qui semblaient venir fondre sur l'auditoire, pour en troubler l'attention et interrompre le Saint au milieu de son discours. Mais cet homme admirable a toujours découvert ses ruses et dissipé ses mauvais desseins. Un jour, ce monstre lui dit que c'était avec raison qu'on l'appelait Vincent, puisqu'il était toujours victorieux, et que tout l'enfer ne lui pouvait pas résister.

La persécution des langues médisantes fut beaucoup plus sensible à saint Vincent que celle des démons; et, à dire vrai, ç'a été ici la pierre de touche par laquelle Notre-Seigneur a voulu éprouver la constance, la fidélité, l'amour du prochain, l'humilité et généralement toutes les vertus qui étaient en lui. En effet, il s'est trouvé des personnes, ayant même quelque apparence de piété, qui l'ont chargé d'injures, et qui l'ont traité de coureur, de bateleur, d'hypocrite et de faux prophète; d'autres disaient que c'était un prêcheur de fables et de rêveries, et qu'il n'entreprenait ces grandes missions que pour fuir la solitude, se soustraire à l'obéissance de ses supérieurs, avoir entrée chez les grands et se faire adorer des peuples. On montre même encore aujourd'hui des prisons que l'on dit avoir été sanctifiées par son humilité et son invincible patience. Mais toutes ces contradictions n'étaient que des fleurons pour composer sa couronne, et le faire paraître devant Dieu comme un or purifié par le feu et exempt de tout mélange. Sa vie, plus austère que celle des plus rigoureux solitaires, son aversion pour les charges et pour les dignités de l'Eglise, ses miracles continuels, et le succès inestimable de ses prédications, faisaient bien voir l'injustice de tous ces reproches, et que saint Vincent était un apôtre extraordinairement envoyé du ciel pour la réformation des mœurs des fidèles. Dieu fit aussi des prodiges pour punir ces langues médisantes; et la plupart, frappées de sa main, furent obligées d'avoir recours au Saint pour être délivrées des fléaux qu'elles s'étaient attirés par leurs calomnies.

Après avoir parcouru la Normandie, il retourna à Vannes, pour y con-

tinuer ses travaux. Mais les cinq compagnons qu'il menait toujours avec lui, pour l'assister dans les confessions et pour avoir une sainte compagnie avec qui il pût garder une forme de communauté hors des couvents de son Ordre, voyant que sa santé diminuait notablement, et qu'il ne pouvait pas vivre encore longtemps, le prièrent, avec beaucoup d'instance, de retourner à Valence, afin que cette ville, qui avait été le lieu de sa naissance, fût aussi celui de sa sépulture. Il leur résista quelque temps; mais, enfin, se rendant à leur avis, après avoir exhorté les habitants de Vannes à ne jamais oublier les vérités qu'il leur avait prêchées, il partit de nuit, avec ses confrères, pour prendre la route d'Espagne. Ils marchèrent toujours jusqu'au lever du soleil, et croyaient déjà être éloignés de plusieurs lieues de la ville; mais, le jour étant levé, ils virent qu'ils étaient encore aux portes. Vincent voyant ce prodige, dit à ses religieux qui étaient avec lui : « Rentrons, mes frères, Dieu veut que je meure ici, et jamais Valence n'aura mes os, parce qu'elle n'a pas voulu suivre les avis que je lui ai donnés ».

Ils rentrèrent donc dans la ville, et la joie y fut si grande, que l'on courut aux églises pour y sonner les cloches. Mais elle ne dura guère; car, peu de temps après, Vincent tomba malade et déclara à l'évêque, qui était Amaury de La Motte, et aux magistrats qui le vinrent voir, que dix jours après il partirait de ce monde. Il ne voulut point avoir de médecins en cette maladie, parce qu'il savait qu'elle était ordonnée de Dieu pour le disposer à la mort; mais il se confessait tous les jours, considérant le sacrement de la Pénitence comme un remède souverain contre les maladies de l'âme. Le lundi de la semaine de la Passion, il se fit appliquer l'indulgence plénière que le pape Martin V lui avait envoyée pour l'heure de la mort; il était persuadé que, malgré les travaux que l'on peut avoir entrepris pour la gloire de Dieu, l'on est toujours serviteur inutile et qu'on a toujours besoin de son indulgence et de sa miséricorde. Enfin, après avoir reçu les derniers Sacrements de la main du grand-vicaire de l'église cathédrale, il rendit son esprit à Dieu en présence de la duchesse Jeanne de France et de toutes les dames de la cour, le mercredi 5 avril, l'an de Notre-Seigneur 1419, et de son âge le soixante-dixième.

Saint Vincent prêcha de 1398 à 1419. Par les fruits qu'il a produits, on ne saurait dire qu'aucun autre missionnaire l'ait dépassé. Il a été l'homme de la Providence pour maintenir les peuples dans la foi, à l'époque du schisme d'Occident.

Il serait curieux de dresser le tableau de tous les lieux, et spécialement ceux de notre pays, où Vincent laissa, pour ainsi dire, l'empreinte de ses pas : nous nommerons quelques localités où a subsisté le plus longtemps le souvenir de son passage.

Carpentras conserva avec vénération, jusqu'en 1793, la chaire dans laquelle Vincent prêcha le 14 décembre 1399; — on voyait naguère à Clermont, celle où il monta en 1407; — on lisait aussi dans une église de Nevers, une inscription qui rappelait ses prédications dans cette ville.

A Rodez, la tradition porte qu'il prêcha dans un grand pré du prieuré de Saint-Félix, qui n'en est pas éloigné. — A Saint-Omer, on vénéra longtemps son cilice.

A Graus, en Catalogne, il institua la procession des disciplinants, et il jeta les fondements de cette compagnie merveilleuse de saintes âmes qui l'accompagnèrent dans ses pérégrinations apostoliques. Dans cette même ville de Graus, il laissa, comme un souvenir, un crucifix qui lui fut demandé par les habitants. Cette image devint l'instrument de plusieurs miracles.

Les anges le visitèrent souvent ; mais une des plus belles manifestations angéliques faites à notre Saint fut celle de l'ange gardien de Barcelone. En entrant dans la ville il vit, près de la porte, un jeune homme resplendissant de lumière, tenant un glaive d'une main et de l'autre un bouclier. Le Saint lui demanda ce qu'il faisait en ce lieu avec ces armes. « Je suis l'ange gardien de Barcelone », répondit-il, « cette ville est sous ma protection ». Dans le premier sermon qui suivit cette vision merveilleuse, Vincent raconta ce qui lui était arrivé, félicita les habitants de Barcelone sur leur bonheur, et les pria de rendre des actions de grâces à l'ange qui les gardait; ce qu'ils firent en construisant une petite chapelle à l'endroit même où l'ange s'était montré au saint prédicateur. Une énorme statue d'ange surmonte encore aujourd'hui (1872) le palais de la douane à l'entrée du port de Barcelone : c'est, sous une autre forme, le souvenir perpétué de la vision dont Vincent fut favorisé, et dont le récit dut extrêmement réjouir les cœurs des Barcelonais.

Nous ne savons si l'histoire en images de saint Vincent a été faite ; il nous semble qu'on pourrait la raconter de la façon suivante :

1° *Sorti en procession, pendant qu'il est encore au berceau.* Une longue sécheresse désolait Valence. Un jour que sa mère partageant la tristesse commune, exprimait son inquiétude, elle entendit son enfant emmaillotté prononcer distinctement ces paroles : Si vous voulez de la pluie, portez-moi en procession. Le petit Vincent y fut porté triomphalement, et à peine la cérémonie était-elle terminée qu'une pluie abondante tomba pendant plusieurs heures sur la terre desséchée ; telle est la tradition immémoriale des habitants de Valence ; — 2° Saint Dominique tient le jeune postulant par la main et le présente au prieur du monastère de Valence : celui-ci avait eu en effet cette vision miraculeuse la veille du jour où Vincent vint frapper à la porte des Dominicains, accompagné de son père (2 février 1367); — 3° Un pauvre arrête sa mère dans la rue et lui dit : Madame, pourquoi êtes-vous triste.....? Constance Miguel, en effet, après avoir consenti à l'entrée de son fils chez les Dominicains, alla un jour le solliciter avec larmes d'entrer dans le clergé séculier. Vincent lui rappela ces paroles de saint Bernard : Celui qui sort du couvent pour rentrer dans le siècle quitte la compagnie des Anges pour prendre celle du démon..... La noble dame étant allée chercher dans la maison une abondante aumône pour récompenser le pauvre, consolateur, de ses bonnes paroles, elle ne le trouva plus, malgré ses recherches; c'était un Ange ; — 4° A genoux, devant sa table de travail, il exhale vers le ciel une prière ardente ; car aussi studieux et aussi savant qu'il était pieux, sa coutume était d'aller de l'étude à la prière, et de la prière à l'étude. Vincent connaissait l'hébreu, l'arabe et le grec ; — 5° Autre scène qui se rapporte au temps de ses études : Une nuit, entre autres, qu'il priait devant le *crucifix des Martyrs*, et qu'il méditait sur les douleurs de Jésus en contemplant les plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté sacré, il se sentit attendri jusqu'aux larmes, et dans sa vive compassion il s'écria : « O Seigneur, que vous avez souffert sur la croix ! » Le crucifix tourna la tête du côté gauche où priait le Saint, et lui répondit : « Oui, Vincent, j'ai souffert toutes ces douleurs et plus encore ». Ce crucifix miraculeux, dont la tête garda la position qu'elle avait prise en prononçant ces paroles, a été religieusement conservé jusqu'à nos jours[1] ; — 6° Debout sur une borne, au milieu de la place du Brou à Barcelone, alors affligée d'une horrible famine, il représente à ses auditeurs combien l'oubli des lois divines attire de fléaux sur les peuples chrétiens et prédit qu'à l'entrée de la nuit,

1. Teoli, l. 1, tratt. 2, c. 3.

deux vaisseaux uniquement chargés de blé entreront dans le port : un murmure accueillit cette prédiction du jeune orateur ; mais à la grande surprise de tous ceux qu'avaient irrités sa prophétie, les vaisseaux annoncés purent aborder, malgré la tempête affreuse qui depuis plusieurs jours agitait la mer (1372-75) ; — 7° Un nuage miraculeux le rend invisible à Violante, reine d'Aragon, épouse de Jean Ier. Cette princesse, qui s'était placée sous sa direction spirituelle, eut un jour la curiosité de l'aller voir dans sa cellule, malgré la défense expresse qu'il lui en avait faite. La cellule lui fut ouverte par les religieux : ils le trouvèrent à genoux et priant, mais il fut impossible à la reine de le voir, quoiqu'il fût devant elle. Je suis ici, dit Vincent, mais tant que la reine ne sortira pas, elle ne me verra pas. Elle sortit enfin, et lorsqu'elle allait sortir, il se rendit visible, mais armé d'un visage sévère..... ; — 8° Un autre épisode nous montre que saint Vincent était peu tendre pour les grands de la terre, chez lesquels il ne voulut jamais ou presque jamais loger. Un jour qu'il prêchait sur le marché au bois à Valence, la princesse Jeanne de Prades, sœur de la reine d'Aragon, assistait à son sermon. Or, il arriva qu'une énorme pierre venue l'on ne sait d'où, tomba sur la tête de la princesse et l'étendit à demi morte. Ce n'est rien, dit Vincent ; cette pierre n'est pas tombée pour tuer la princesse, mais seulement pour abattre la tour qu'elle porte sur la tête : il désignait ainsi l'ornement extravagant de sa chevelure. Puis il lui cria : Princesse Jeanne, levez-vous. A la grande stupéfaction de tous, elle se releva saine et sauve ; — 9° Le Sauveur du monde, accompagné d'une multitude d'Anges et des glorieux Patriarches, Dominique et François, lui apparaît, lorsqu'il est malade à Avignon. Nous avons raconté cette vision plus haut ; — 10° Il guérit des malades en leur imposant les mains. On cite spécialement un négociant, nommé Seuchier, habitant du bourg de Bram, dans le département de l'Aude, à qui Vincent rendit la vue, pendant la mission de Montolieu (25 mars 1426) ; un paralytique des environs de Lérida, que le Saint vit des yeux de l'esprit se traîner à une demi-lieue de l'endroit où il prêchait et qu'il envoya chercher par deux serviteurs du roi d'Aragon ; — 11° Voici le sujet d'un beau tableau : Vincent est près du lit d'un moribond désespéré, qui répond à toutes ses exhortations par ces horribles paroles : Je veux me damner au déplaisir de Jésus-Christ ! Vincent plein de confiance en la miséricorde de Dieu, se tourne vers le moribond et lui dit : Malgré toi, je te sauverai. Il invite les personnes présentes à invoquer avec ferveur la sainte Vierge, et l'on récite le Rosaire. Dieu veut montrer combien lui plaît l'héroïque espérance de son serviteur ; avant que le Rosaire soit terminé, la chambre du moribond est remplie de lumière ; la Mère de Dieu apparaît portant dans ses bras le divin enfant, mais tout couvert de sanglantes blessures. Le pécheur témoin de ce spectacle, demande pardon à Dieu et aux hommes ; — 12° Il ordonne à un enfant encore au maillot de marcher. Une femme venait de mettre un enfant au monde, et son mari, qui cherchait un prétexte pour la quitter, l'accusa d'infidélité. La femme désolée eut recours à Vincent : « Venez à mon sermon prochain, lui dit-il ; priez votre mari de se mêler à l'auditoire, et ne manquez pas de faire porter votre petit enfant ». Lorsque Vincent eut achevé son discours, il ordonna à la mère de déposer son enfant par terre, et à celui-ci d'aller trouver son père ; l'enfant se mit à marcher et démêla, au milieu de la foule, celui qui était réellement son père. Un miracle aussi extraordinaire ne pouvait que faire rentrer la paix dans le ménage ; — 13° Il met un *crucifix sur la bouche d'un ecclésiastique d'Avignon*, constitué en dignité. Un jour, on

vint lui dire que ce personnage ne vivait pas conformément à la dignité de son état. Il passe toute la nuit en prières, et au point du jour se rend au palais du prélat les mains armées d'un crucifix, entre et arrive jusqu'à la chambre où il était couché ! « Mon fils », lui dit-il, « Jésus vient vous trouver, faites la paix avec lui »; en disant cela, il lui met le crucifix sur la bouche et sort rapidement. Le noble ecclésiastique, frappé de stupeur, rentra en lui-même et alla faire sa confession à Vincent ; — 14° Il change en statues de marbre deux pécheurs endurcis dans le crime. Prêchant un jour à Pampelune, il est saisi d'un ravissement soudain au milieu de son discours qu'il interrompt. Revenu à lui-même, il avertit son auditoire que Dieu lui ordonne de laisser là sa prédication pour aller empêcher une offense grave qui se commettait en ville. Aussitôt il se dirige, suivi d'une foule curieuse, vers un palais somptueux ; il touche de ses mains les portes fermées ; elles s'ouvrent d'elles-mêmes. On entend les voix de deux personnes qui se livrent dans une chambre aux ébats du plaisir. Vincent leur adresse la parole du dehors et les menace d'un châtiment terrible : on se moque de lui. Alors Dieu frappa les moqueurs et ils furent changés en deux statues de marbre. Aussitôt Vincent entre et montre à l'assistance les effets terribles de la vengeance divine. Cependant, touché de compassion, il s'approche, et soufflant dans la bouche des deux statues, il leur rend la vie. Les deux malheureux se reconnaissent coupables et se confessent l'un après l'autre. A peine eurent-ils reçu l'absolution sacramentelle, que la véhémence de leur contrition leur donna une seconde mort aux pieds du Saint ; — 15° *Il reçoit un papier descendu du ciel.* Prêchant un jour en Espagne, il est appelé pour assister un moribond encore plus chargé de péchés que d'années. A toutes les avances de cet ardent chasseur des pécheurs, le moribond ne répond que par des refus. Je vous assure, lui dit Vincent, que Dieu vous a pardonné ; je prends vos péchés sur moi, et si j'ai quelque mérite je vous en fais l'abandon. L'âme troublée du malade se rassure, et il finit par ajouter : Je me confesserai, mais il faut auparavant que vous me mettiez par écrit la demande du pardon et la donation proposée. Aussitôt Vincent écrivit le tout sur une feuille de papier et la mit entre les mains du malade : celui-ci entra dans une douce agonie et expira paisiblement. A peine avait-il rendu les derniers soupirs que la supplique disparut pour suivre l'âme au tribunal du souverain Juge. A quelque temps de là, comme Vincent prêchait sur la place publique à plus de trente mille personnes, on vit descendre du ciel une feuille de papier qui se plaça entre les mains du prédicateur : c'était celle qu'il avait donnée au moribond. Vincent expliqua alors un mystère qui surprenait tout le monde. Qu'on juge de l'impression produite sur la foule par le récit de ce miracle surprenant ; — une autre fois, appelé à Pampelune, près du lit de mort d'une pécheresse publique endurcie, il lui dit qu'il ferait venir du ciel son absolution, si elle promettait de se confesser. « S'il en est ainsi, je le veux bien, répondit la courtisane ». Alors il traça ces mots : « Frère Vincent supplie la très-sainte Trinité de daigner accorder à la présente pécheresse l'absolution de ses péchés ». L'écrit s'envola au ciel et revint quelques instants après portant tracé en lettres d'or l'engagement suivant : « Nous, très-sainte Trinité, à la demande de notre Vincent, nous accordons à la pécheresse dont il nous a parlé, le pardon de ses fautes ; nous la dispensons de toutes les peines qu'elle devait endurer, et si elle se confesse, elle sera dans une demi-heure portée dans le ciel..... » ; — 16° *Il voit sainte Colette, sa contemporaine*, en prières aux pieds du Sauveur et entend Jésus-Christ qui lui dit : Tes pleurs

me sont agréables, ma fille ; mais les hommes qui blasphèment mon nom, sont bien peu dignes de pitié ; — 17° Pendant qu'il célèbre la messe, à Valence, une femme lui apparaît comme sur l'autel entourée de flammes et tenant entre ses bras un enfant meurtri. C'était sa sœur Françoise qui, mariée à un riche négociant, avait commis l'adultère avec un de ses serviteurs, pendant l'absence de son mari. Couverte de honte, elle empoisonna cet homme, et fit périr le fruit de ses entrailles, avant qu'il vînt au monde. Pour comble de malheur, elle n'osa pas avouer ces fautes en confession. Enfin elle rencontra un prêtre inconnu, avoua ses crimes et mourut trois jours après. Elle était décédée depuis longtemps, lorsqu'elle s'adressa à son frère pour obtenir que sa peine fût abrégée. Vincent pria, et au bout de trois jours elle lui apparut couronnée de fleurs, environnée d'Anges et montant au ciel ; — 18° Entrant dans une maison, *il obtient à une femme laide le don de la beauté ;* à Valence, qui fut bien souvent le théâtre des plus éclatants miracles de notre Saint, il arriva que, passant un jour par une certaine rue, saint Vincent entendit sortir d'une maison des voix bruyantes et des cris de rage, accompagnés de parjures, de blasphèmes et d'horribles imprécations. Le Saint, entrant dans cette maison, en vit sortir le chef de famille suffoqué par la colère, et il trouva sa femme qui continuait à le maudire et à vomir d'exécrables blasphèmes. Aussitôt Vincent entreprit de l'apaiser. Il lui demanda pourquoi elle était si furieuse, et pour quelle raison elle proférait des blasphèmes si détestables. La femme répondit en sanglotant : « Mon Père, ce n'est pas seulement aujourd'hui, mais tous les jours et à toutes les heures du jour, que ce malheureux homme, mon mari, vient me persécuter, et il n'en finit jamais de me battre et de me déchirer de ses coups ; ce n'est pas une vie, mon Père, c'est une mort continuelle, une damnation de l'âme, et un enfer pire que celui des démons. — Non, ma fille, ne parlez pas ainsi, répondit le Saint avec une extrême douceur ; cette colère ne vous avance à rien, sinon qu'à offenser Dieu plus grandement encore, lui qui pour votre amour a souffert sur la croix et sur le calvaire. Mais dites-moi, de grâce, pour quelle raison votre mari vous persécute et vous maltraite de la sorte ? — C'est que je suis laide, répondit la femme. — Et c'est pour cela, répondit le Saint, qu'il offense Dieu si fort ! » Alors, levant sa main droite sur le visage de cette femme, il ajouta : « Allons, ma fille, à présent vous ne serez plus laide ; mais rappelez-vous de servir Dieu et d'être une sainte ». A l'instant même cette pauvre malheureuse devint la femme la plus belle qui se trouvât alors à Valence. Après cela, l'homme de Dieu l'exhorta avec beaucoup de gravité à servir le Seigneur bien fidèlement et à être sainte, l'assurant qu'à l'avenir son mari n'aurait plus occasion de l'injurier et de la maltraiter à cause de sa laideur. Ensuite il partit, content d'avoir ainsi retiré de cette maison l'occasion d'offenser Dieu aussi grièvement, et d'avoir remédié au sort éternel de cet homme qui maltraitait sa femme avec tant de cruauté. Ce miracle est devenu si célèbre en Espagne, que de nos jours encore, alors qu'on rencontre une femme difforme, on dit en manière de proverbe : « Cette femme aurait bien besoin de la main de saint Vincent » ; — 19° Chose qui semble incroyable ! un public entier l'a vu au milieu de sa prédication prendre subitement des ailes, s'envoler dans les airs, disparaître pour aller très-loin consoler et encourager une personne malade qui réclamait son assistance, et puis revenir de la même manière après avoir rempli cet acte de charité, pour continuer sa prédication. C'est pourquoi on représente Vincent avec des ailes, comme les anges. — 20° Les Anges jouent un autre rôle dans les images

de notre Saint. Au moment où son âme très-pure quittait son corps, les fenêtres de la chambre où il expirait s'ouvrirent d'elles-mêmes soudainement, et l'on vit entrer une foule de tout petits oiseaux, pas plus gros que des papillons, très-beaux et plus blancs que la neige; ils remplirent non-seulement la chambre, mais toute la maison. Quand le Saint eut rendu le dernier soupir, ces oiseaux merveilleux disparurent, mais ils laissèrent l'endroit embaumé d'un parfum délicieux. Tout le monde fut convaincu que c'étaient des Anges qui s'étaient montrés sous cette forme pour venir chercher le Saint, et conduire son âme en triomphe au paradis; — 21° Mais il est un troisième trait dans la vie du Saint qui est la raison principale pour laquelle on lui attribue des ailes. Le Saint, prêchant un jour à Salamanque à plusieurs milliers de personnes, arrêta un moment son discours; puis il se mit à dire à la foule étonnée : « Je suis l'Ange annoncé par saint Jean dans l'Apocalypse, cet Ange qui doit prêcher à tous les peuples, à toutes les nations, dans toutes les langues, et leur dire : Craignez Dieu et rendez-lui tout honneur, parce que l'heure du jugement approche ». Saint Vincent, voyant le peuple surpris et paraissant même ne pas vouloir ajouter foi à ses paroles, répéta ces mots : « Je vous le dis encore une fois, je suis l'Ange de l'Apocalypse, et de cette affirmation je veux vous donner une preuve manifeste. Allez à la porte de Saint-Paul, vous y trouverez une morte qu'on conduit à la sépulture; amenez-la ici, et vous aurez la preuve de ce que je vous annonce ». Ainsi que l'avait dit le Saint inspiré de l'esprit prophétique, on trouva la morte; on la conduisit sur la place, et l'on mit le cercueil de façon à ce que tout le monde pût le voir. Saint Vincent ordonna à cette morte de revenir à la vie. « Qui suis-je? » lui dit-il en lui commandant de parler. La morte se leva aussitôt et dit : «Vous, père Vincent, vous êtes l'Ange de l'Apocalypse, ainsi que vous l'avez annoncé ». Le Saint demanda ensuite à la ressuscitée si elle voulait mourir de nouveau, ou si elle resterait encore volontiers sur la terre. Celle-ci répondit qu'elle désirait vivre encore, et le Saint lui dit : « Vous vivrez encore un bon nombre d'années ». Ce qui arriva effectivement; — 22° Un autre prodige non moins extraordinaire que celui de l'apparition des papillons se fit au moment de sa mort, qui peut fournir un motif de plus aux artistes. Jean Liquillic, de Dinan, avait en sa possession plusieurs chandelles qui avaient servi à la messe du Saint, et il les gardait précieusement dans une caisse fermée à clef, en sa propre chambre. Le 2 février 1419, désirant les faire brûler en l'honneur de la Vierge, il va les prendre; mais il ne les trouve point. Toutes ses investigations pour savoir ce qu'elles étaient devenues sont vaines. Mais quel n'est pas son étonnement, le 5 avril de la même année, en voyant toutes ces chandelles sur sa caisse, où elles étaient miraculeusement allumées. Il alla chercher sa femme pour contempler cette merveille, mais il n'en comprit pas d'abord la signification. Quand plus tard il sut que ce jour même était celui de la mort de saint Vincent, alors il s'expliqua le prodige [1]; — 23° On pourrait ajouter l'*âne*. Nous avons déjà dit que, pauvre et humble, le religieux saint Vincent allait dans ses missions et partout à pied, jusqu'à ce qu'enfin, quelques années avant sa mort, ayant une plaie à la jambe, il fut dans la nécessité de se faire transporter. Le pauvre de Jésus-Christ ne voulut choisir d'autre monture qu'un âne chétif, c'est-à-dire l'animal le plus vil et le plus abject. Il en accepta un en aumône; il n'avait pas d'argent pour l'acheter; sa pauvreté en outre était si grande, qu'il n'avait même pas de quoi le faire ferrer. Un jour il le conduisit à un maréchal fer-

1. Tous les historiens du saint.

rant, le priant par charité de vouloir bien lui ferrer sa bête. Quand l'opération fut terminée, le maréchal, ne pensant nullement avoir travaillé par charité, demanda au religieux le prix de la main-d'œuvre et de ses fournitures ». Je n'ai rien à vous donner, lui dit le Saint, mais Dieu vous récompensera de votre charité. — Eh Père! reprit l'ouvrier, je ne peux travailler uniquement par charité : je suis, voyez-vous, chargé de famille..... Payez-moi, ajouta-t-il, ou je ne vous rends pas votre âne ». Le bon Saint le pria de nouveau, en l'exhortant à lui faire cette aumône ; mais le maréchal répondit encore : « Il est certain que je ne peux le faire, et vous n'aurez ni la bête ni les fers que vous ne m'ayez payé ». Alors le Saint, ô prodige inouï! se tournant du côté de la bête, lui dit : « Cet homme ne veut pas donner les fers qu'il vous a mis, parce que je ne peux le payer ; allons, rendez-les-lui, et partons ». A ces paroles, l'animal, comme s'il avait compris, secoua ses pieds l'un après l'autre, et jeta miraculeusement les fers que le maréchal lui avait posés. A la vue de ce miracle, l'ouvrier, stupéfait, se précipita aux genoux du Saint, lui demanda pardon de son avarice obstinée, et, ferrant de nouveau l'âne, il lui donna les fers et son travail par charité. Il se contenta de se recommander humblement aux prières du religieux, reconnaissant que si un Saint aussi grand priait pour lui, son intercession lui rapporterait bien plus que tout l'or et tous les trésors du monde ; — 24° et la *croix*. Un jour Vincent se fit introduire dans la synagogue de Salamanque par un Israélite avec lequel il s'était lié d'amitié pour ce motif. Il y entra le crucifix à la main, ce qui mit la confusion et le trouble parmi les assistants. Mais le Saint les tranquillisa en leur disant qu'il était venu pour leur parler d'une affaire importante, et il le pensait bien ainsi, car il ne trouvait point d'affaire plus importante que celle du salut. A ce mot d'affaire importante, les Juifs s'imaginèrent donc que c'était pour leur parler de quelque intérêt public, et ils l'écoutèrent avec une grande attention. Alors, usant de douces et suaves paroles, Vincent commença à leur parler de la sainte foi chrétienne et particulièrement de la Passion et de la mort du Fils de Dieu. Pendant que le Saint prédicateur s'efforçait de persuader aux infidèles les gloires de la croix du Christ Rédempteur du monde, il parut un grand nombre de croix sur les habits de chacun de ceux qui étaient réunis dans cette célèbre synagogue. Mais ce qui est plus prodigieux encore, c'est que les croix qui paraissaient au dehors sur les vêtements des hommes et des femmes pénétraient invisiblement dans leurs cœurs, et, remués par la grâce divine, ils se firent tous chrétiens. La consolation du Saint fut si grande en cette prodigieuse conversion, qu'il voulut les baptiser tous de ses propres mains. Puis il fit consacrer cette synagogue en une église qui fut appelée la Vraie-Croix; — 25° Le père Cahier, dans ses *Caractéristiques*, reproduit une très-belle figure de saint Vincent Ferrier. Drapé majestueusement dans son ample toge de dominicain, des ailes sont attachées à ses épaules : nos lecteurs connaissent maintenant la signification de cet attribut. De la main droite, celui qui s'est qualifié lui-même d'Ange de l'Apocalypse montre le ciel, et sa main gauche tient avec aisance une immense trompette, comme souvenir de ses prédications sur le jugement dernier ; — le même auteur indique les attributs suivants, comme étant plus spécialement caractéristiques du Saint dans l'art populaire : le *monogramme du nom de Jésus*, par allusion à ces paroles qui ouvraient à saint Paul et à tous les missionnaires la carrière de l'apostolat : « Il portera mon nom devant les peuples et les rois » ; ces mots de l'Apocalypse, tracés sur une banderolle : « Craignez le Seigneur, et rendez-lui l'honneur qui lui est dû, parce que l'heure du jugement approche » ; une

chaire, parce qu'on fait remonter à lui, sinon l'établissement, au moins la propagation de l'usage d'invoquer la sainte Vierge, avant le sermon ; *un chapeau de cardinal,* à ses pieds, pour exprimer son refus des dignités ecclésiastiques ; un *drapeau*, comme symbole des prédications par lesquelles il enrôlait les pécheurs convertis sous la bannière de Jésus-Christ ; l'*enfant*, coupé en morceaux, auquel il rendit la vie ; *une flamme sur le front*, comme symbole de l'inspiration (manière peu recommandable) ; *le lis*, symbole de la virginité, conservée jusqu'à la mort. — D'après le même auteur, saint Vincent Ferrier est le patron des briquetiers, tuiliers, plombiers et couvreurs. Nous n'avons pas découvert le motif de ce patronage. Serait-ce à cause des nombreux morts qu'il ressuscita ? (L'histoire a enregistré quarante résurrections, opérées par saint Vincent, entre autres celle d'un architecte.) Et parce que les hommes de ces diverses professions sont plus particulièrement exposés à des chutes mortelles ?

Terminons par le portrait de saint Vincent. Notre bienheureux Prêcheur était doué de toutes les qualités oratoires capables d'impressionner les multitudes. Un extérieur agréable prévenait d'abord en sa faveur : il était de taille moyenne, bien proportionné, dégagé, beau de visage ; des cheveux dorés formaient sa couronne ; ils blanchirent légèrement vers la fin de sa vie ; son front était large, majestueux, serein ; le contour de sa figure était admirablement dessiné ; ses grands yeux bruns et vifs respiraient l'éclat, non moins que la modestie ; dans sa jeunesse il avait le teint blanc, coloré d'une rougeur vermeille ; ses longues mortifications donnèrent à sa figure une austère pâleur, signe irrécusable de sa pénitence. Sa seule vue, aussitôt qu'il était en chaire, inspirait une merveilleuse componction au cœur de tous, tant la sainteté et les diverses vertus qui l'accompagnent, resplendissaient sur son visage ; Sur la fin de sa vie il prêchait avec tant de force et de vigueur, avec tant de vivacité dans le geste, qu'il semblait non pas un vieillard abattu par l'âge et la fatigue, mais un puissant jeune homme échauffé par une impétueuse ardeur et arrivé à peine à sa trentième année [1]. Ce déploiement subit de force pendant sa prédication était comme un miracle quotidien qui ravissait les assistants. Le sermon achevé, il redevenait de nouveau faible, infirme, exténué ; son visage était pâle, sa marche lente, il avait besoin de s'appuyer sur le bras secourable qui l'avait aidé à monter en chaire ; on ne pouvait croire que ce fût le même homme, et on se disait que pendant qu'il prêchait, le Saint-Esprit agissait en lui pour ranimer son corps débile et lui communiquer une miraculeuse énergie.

RELIQUES ET ÉCRITS DE SAINT VINCENT FERRIER.

Son corps fut solennellement déposé dans le chœur de l'église cathédrale de Vannes, où il a fait un grand nombre de miracles, qui ont porté le pape Calixte III à le mettre au nombre des Saints, le 19 juin de l'année 1455, quoique la bulle de la canonisation n'ait été expédiée que sous le pontificat de Pie II, son successeur, l'an 1458, le 7 octobre. Tout ce qui lui avait servi, comme son habit, son bâton, le matelas où il avait couché pendant sa maladie et l'eau dont on l'avait lavé après sa mort, qui est toujours demeurée incorruptible, a fait quantité de guérisons miraculeuses. Après qu'il a été canonisé, on a relevé son tombeau, et ses ossements sacrés ont été transférés dans une châsse fermée de trois clefs ; quelques vertèbres furent laissées dans le sépulcre, et la mâchoire inférieure fut mise dans un riche reliquaire.

Les habitants de Vannes se sont vus plus d'une fois exposés au danger de perdre le corps de saint Vincent. Vers le milieu du XVI[e] siècle, un corps d'Espagnols envoyé par Philippe II ayant protégé efficacement la ville contre les efforts des hérétiques, le chapitre de la cathédrale voulut

1. Père Teoli, liv. III, ch. 31.

témoigner au chef, Dom Juan d'Aguilar, sa reconnaissance, et lui offrit un fragment considérable d'un os des côtes. Mais les soldats formèrent le complot d'enlever le corps tout entier. Heureusement les chanoines furent avertis à temps. Ils cachèrent donc eux-mêmes, pendant la nuit, la châsse qui contenait le corps de saint Vincent, et ils le firent avec tant de secret, que cette châsse demeura inconnue et comme ensevelie dans l'oubli depuis l'an 1590 jusqu'en 1637. A cette époque elle fut découverte par l'évêque de Vannes, Sébastien de Rosmadec. Les saintes reliques furent vérifiées très-exactement, et l'on en fit une seconde translation le 6 septembre, jour dès lors consacré pour en renouveler la mémoire tous les ans.

La translation solennelle de ces saintes reliques a eu lieu, en effet, le 6 septembre. Jadis la fête se célébrait chaque année le même jour. Mais, depuis le Concordat, elle se célèbre le premier dimanche de septembre [1].

Pendant les troubles révolutionnaires, le peuple de Vannes eut le bonheur de soustraire les reliques de saint Vincent Ferrier aux mains sacriléges qui profanaient les églises pour s'emparer de leurs dépouilles. Le temps n'a pas diminué la dévotion de la Bretagne envers son Apôtre. Chaque année, le premier dimanche du mois de septembre, les reliques insignes de saint Vincent sont portées à travers les rues de Vannes, escortées par les autorités civiles, militaires et judiciaires, et par une foule innombrable; ce sont des prêtres qui ont l'honneur de porter ce gage précieux d'une protection constante. Toutes les maisons sont tendues de blanches draperies. Durant le choléra de 1854, une semblable procession consola le peuple de Vannes et diminua l'intensité du fléau [2].

Voici le titre des opuscules qu'a laissés saint Vincent Ferrier :

Le Traité des Suppositions dialectiques. Il le publia n'étant âgé que de vingt-quatre ans.

Traité de la vie spirituelle. Ouvrage excellent et plusieurs fois traduit; très-utile et propre à consoler dans les tentations contre la foi.

Saint Vincent de Paul reconnaissait saint Vincent Ferrier pour son patron spécial. Il étudiait sans cesse sa vie, et sans cesse il avait entre les mains le *Traité de la vie spirituelle,* afin d'y conformer son cœur et ses actes, et d'y conformer aussi le cœur et les actes des prêtres de son institut [3].

Traité du nouveau schisme qui a éclaté dans l'Eglise, adressé à Pierre, roi d'Aragon. Ce traité a pour sujet le grand schisme d'Occident qui, à cette époque, désolait l'Eglise.

De la fin du monde et du temps de l'Antechrist. Epître écrite à Benoît XIII, résidant à Avignon.

Epître au Père de Puynois, général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, pour lui donner connaissance de ses travaux apostoliques.

Fragment d'Epître à son frère Boniface, alors prieur de la Grande-Chartreuse.

Fragment d'Epître à Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris. Cette épître fut écrite pendant la tenue du concile de Constance.

Deux Epîtres à Don Martin, infant d'Aragon ; Epître à Ferdinand Ier, roi d'Aragon.

Tous les ouvrages ci-dessus indiqués sont en latin; excepté les deux lettres à l'infant Don Martin, que nous venons de citer, et qui sont en catalan.

Suffrage pour l'élection de Ferdinand, roi d'Aragon.

Sentence que neuf hommes choisis portèrent en faveur de l'infant Ferdinand, en l'année 1410.

Tous ces opuscules de saint Vincent furent recueillis par le Père Vincent Justiniano, et publiés en un volume in-8°, à Valence, en 1591.

On attribue encore au même Saint deux autres opuscules; l'un, en latin, a pour titre : *Revue de l'homme intérieur,* et l'autre, écrit dans sa langue maternelle, traite des cérémonies de la messe.

Le premier qui a écrit la vie de saint Vincent a été Pierre Ranzano, du même Ordre de Saint-Dominique, et évêque de Lucera, en la province de la Pouille. Depuis, le père Alexandre le Grand, de Morlaix, et le père Jean Rehac, dit de Sainte-Marie, y ont aussi travaillé : c'est de ces auteurs que cet abrégé a été tiré par le père Giry. — Nous avons sensiblement modifié et augmenté le texte de la précédente édition au moyen de la *Vie du Saint,* par le R. P. Pradel, de l'*Année dominicaine,* et de diverses hagiographies diocésaines : Nevers, Avignon, Vannes, Arras, etc. ; au moyen aussi de notes locales.

1. M. le vicaire-général de Vannes. — 14 novembre 1858.
2. *Vie de saint Vincent Ferrier,* par Mr l'abbé A. Bayle. 1855.
3. Tooli, l. III, tratt. 1, c. 14 et 15, etc.

VI[e] JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel du bienheureux XYSTE ou SIXTE, pape et martyr, qui gouverna l'Eglise au temps de l'empereur Adrien et, sous Antonin le Pieux, s'exposa volontiers à la mort temporelle pour se mettre en possession du Christ. 127. — En Macédoine, les saints martyrs Timothée et Diogène. 345. — En Perse, CENT VINGT BIENHEUREUX MARTYRS. Vers 344. — A Ascalon, le supplice de saint Platonide et de deux autres Martyrs. — A Carthage, saint MARCELLIN, martyr, qui fut tué par les hérétiques pour la défense de la foi catholique. 413. — A Rome, saint CÉLESTIN, pape, qui condamna Nestorius, évêque de Constantinople, et chassa Pélage; ce fut aussi par sa sainte autorité que le concile universel d'Ephèse fut célébré contre le même Nestorius. 432. — En Irlande, saint Celse, évêque, qui précéda saint Malachie dans l'épiscopat. 1128. — En Danemark, saint GUILLAUME, abbé, illustre par sa sainte vie et ses miracles. 1202.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au monastère de Villiers, diocèse de Namur, le bienheureux Henri, de l'Ordre de Cîteaux. — A Saint-Gall, en Suisse, le bienheureux NOTKER, moine de ce lieu, surnommé Balbule ou le Petit-Bègue, auteur du martyrologe qui porte son nom et du livre qu'on appelait le *Sequencier*, dans lequel étaient contenues les proses qu'on chantait presque tous les jours à l'*alleluia* de la Messe, avant l'Evangile. 912. — Dans les Pays-Bas, saint Ménalque, oncle paternel de saint Livin de Gand. Vers 650 [1]. — A Breteuil, au diocèse de Beauvais, saint Lifold, confesseur, originaire des Iles Britanniques. — Encore au diocèse de Beauvais, la fête de saint GENNARD, abbé de Flay. 720. — A Troyes, saint PRUDENCE, évêque et confesseur, célèbre par ses écrits, dont le véritable nom était Galindo. 861. — Encore à Troyes, saint VINEBAUD, abbé de Saint-Loup, natif de Nogent-sur-Seine, qui obtint du roi Clotaire II le rappel de saint Leu de Sens, exilé en Vimeu, et passant à Paris, fit de grandes libéralités à des personnes affligées. 623. — A Lesmes, au diocèse d'Autun, la sainte mort du vénérable serviteur de Dieu Jean de l'Hôpital, le modèle des précepteurs des enfants de famille [2]. — Au diocèse de Limoges, anniversaire de l'agrégation de Notre-Dame d'Arliquet, au sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, en Italie. Notre-Dame d'Arliquet, humble chapelle dont quelques pas mesurent la largeur, a une grande célébrité. Son nom lui viendrait de ce qu'on y a caché des *reliques* aux temps des Protestants.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Palerme, saint Philarète, confesseur, moine de l'Ordre de Saint-Basile, dont la vie fut glorieuse devant Dieu. 1070.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — En Danemark, saint Guillaume, abbé...

Martyrologe des Cisterciens. — Saint Vincent Ferrier...

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Sainte Célestine, vierge, et huit cents autres mentionnés par le martyrologe de l'église Notre-Dame, à Utrecht. — A Gisalba, dans la province de Brescia, en Italie, saint Amand, comte, défenseur de la foi catholique contre les Ariens et fondateur de l'église de Saint-Laurent, et les saints Luce, Léonce et Lucien, probablement martyrs de la légion thébaine, dont saint Amand aurait fait transporter les reliques dans l'église fondée par lui, et dont plus tard il aurait partagé le tombeau. VI[e] ou VII[e] s. — A Constantinople, saint Eutyche, patriarche, qui con-

1. Voir la vie de saint Livin, au 12 novembre.
2. Voir sa vie dans le volume consacré aux personnes mortes en odeur de sainteté.

fondit les Nestoriens secrets au cinquième concile œcuménique, et fut ensuite emprisonné, puis exilé. Avant de mourir il fut replacé sur son siége, et prédit à l'empereur Tibère sa fin prochaine. An 582 [1]. — En Ecosse, saint Berthame, évêque des îles Orcades, mentionné dans le Bréviaire d'Aberdeen : son culte était autrefois très-étendu en Ecosse. Vers 839. — Dans le Milanais, la bienheureuse Catherine de Palanza, fondatrice du monastère des Ermites de Saint-Augustin de Notre-Dame du Mont sur Varèse. An 1478. Clément XIV a approuvé son culte en même temps que celui de la bienheureuse Julienne, sa première compagne.

SAINT SIXTE Ier, PAPE

117-127. — Règnes d'Adrien et d'Antonin, *le Pieux*.

Sixte succéda, en l'an 117, à saint Alexandre Ier, dont un glorieux martyre avait couronné la glorieuse vie.

Le nouveau Pontife était en Orient lorsque les suffrages du clergé et du peuple l'élevèrent sur la chaire de saint Pierre : il ne vint que trente-cinq jours après prendre possession d'une dignité qui le désignait d'avance au martyre.

Saint Sixte était Romain d'origine : il eut pour père *Pastor*, qui habitait le quartier de la *rue Large* [2], le septième de la Rome d'Auguste. Rome chrétienne en a consacré le souvenir par le titre cardinalice de *Sainte-Marie in via Lata*.

Sous son pontificat, les Gnostiques [3] firent de grands maux à l'Eglise et lui en préparèrent de plus grands encore. Ces hérétiques, dont l'origine remontait à celle du christianisme, à Simon le Magicien lui-même, prétendaient avoir seuls l'intelligence, la connaissance parfaite [4] des saintes Ecritures. A les entendre, la révélation contenue dans la Bible était d'ailleurs inexacte et insuffisante. Selon la morale de ces sectaires, le principe même de la Rédemption consistait dans l'affranchissement, par la satiété de toutes les passions. « En conséquence », dit Tertullien, « leurs désordres ne se bornaient pas à des crimes vulgaires : il leur fallait des crimes monstrueux. En haine de la chair, ils immolaient des enfants nouveau-nés, dont ils pilaient les membres mêlés à des aromates et en composaient un mets épouvantable. Dans le but de discréditer les chrétiens, ils se faisaient passer, aux yeux des païens, pour les disciples de Jésus-Christ : de là vient que les païens confondaient gnostiques et chrétiens dans la même haine.

Cet état des choses, au IIe siècle de l'Eglise, nous explique un des motifs, le plus puissant sans doute, pour lequel saint Sixte renouvela l'obligation des *lettres formelles*, ou lettres de recommandation, dont les fidèles, et à plus forte raison les évêques, devaient se munir lorsqu'ils passaient d'une église à une autre, d'un pays à un autre, afin qu'il fût possible aux pasteurs des peuples de distinguer les loups des brebis, et de ne pas introduire dans la bergerie les *gnostiques*, dont la présence seule dans l'Eglise eût été un sujet d'opprobre.

On doit encore à saint Sixte plusieurs autres règlements de discipline ecclésiastique : il défendit que nul ne touchât aux vases sacrés s'il n'était

1. Voir les *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr P. Guérin, t. Ier, p. 428. 3 vol. in-8°, Bar-le-Duc, imprimerie des Célestins.
2. *Via Lata*. — 3. Voir, pour ce mot et la chose qu'il exprime, la table des *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin ; 3 vol. in-8° ; Bar, 1869-1870. — 4. C'est-à-dire la Gnose, *gnosis*.

ministre des autels; le corporal ne devait pas être d'une autre matière que de lin; enfin le peuple devait continuer le chant du *Trisagion* commencé par le prêtre. Si les païens ont rappelé avec honneur les noms de ceux qui avaient augmenté la pompe de leur culte absurde, nous devons, chrétiens, contempler avec respect les saints Pontifes qui ont successivement, selon l'esprit de la piété chrétienne, rendu plus vénérable le plus auguste de nos mystères.

Sous le pontificat de saint Sixte, la persécution se ralentit. Un proconsul, encore plus courageux que Pline, représentait à l'empereur Adrien combien il était injuste d'exercer des cruautés sans examen et sans procès, et par pure prévention, contre une classe dont toute la faute, aux yeux des Romains raisonnables, se trouvait uniquement dans le nom de chrétien; car ces chrétiens respectaient les lois du pays, et obéissaient à l'empereur en tout ce qui n'était pas du tribunal de la conscience. Ce proconsul fut Serenius Granianus. On doit inscrire dans l'histoire, en lettres d'or, le nom d'un ministre qui osa s'exposer à la haine du prince pour protéger deux pauvres infortunées, la *vérité* et la *justice*. L'empereur fut ému; les lumineuses apologies que lui présentèrent saint Quadrat et saint Aristide achevèrent de l'apaiser. Adrien écrivit une lettre mémorable en faveur des chrétiens, défendit sévèrement de les dénoncer, voulut que les méchants, convaincus de calomnie à cet égard, fussent punis, et montra que, s'il n'était pas arrivé au point d'adorer Jésus, il était alors prêt à le vénérer. Cependant la persécution ne tarda pas à recommencer sous ce prince inconséquent. Sixte en fut la victime, mais la seule; preuve nouvelle que ce prince opérait le bien par légèreté, et le mal par disposition naturelle de caractère. Sur la fin de sa vie, il ordonna lui-même les plus lâches insultes contre le culte des chrétiens.

Saint Sixte fut enterré au Vatican, non loin de Saint-Pierre. En 1132, ses reliques furent portées dans l'église cathédrale d'Alatri où elles reposent encore. Cette ville le reconnaît, après saint Paul, pour son patron secondaire.

En trois ordinations faites au mois de décembre, selon l'usage, il avait créé quatre évêques pour divers lieux, onze prêtres et trois diacres. C'était un homme d'une rare sainteté, d'une grande pureté de mœurs, d'une extrême libéralité envers les pauvres. De nombreux miracles ont recommandé sa mémoire.

Darras, *Histoire de l'Église*; — Artaud de Montor, *Histoire des Papes*, etc.

SAINT MARCELLIN, HOMME D'ÉTAT,

413. — Pape : Innocent I[er]. — Empereur : Honorius.

> Quand le juste est enlevé par la mort, il entre dans le lieu de son rafraîchissement et de son repos.
> *Sapient.*, IV.

Une lettre de saint Augustin fait en ces termes l'éloge de saint Marcellin : — « Il a vécu dans une grande piété, dans une conduite sainte, dans des sentiments vraiment chrétiens. Quelle probité dans ses mœurs ! Quelle

fidélité dans sa piété ! Chaste dans le mariage, intègre dans l'administration de la justice, patient envers ses amis, charitable envers tous, en toute occasion prêt à faire plaisir, réservé à demander pour lui quelque grâce, les bonnes œuvres lui donnaient la joie, et les mauvaises de la douleur; compatissant et secourable, son cœur était toujours ouvert pour pardonner à ses ennemis, et même pour les aimer ! Il était plein de confiance en Dieu et appliqué à la prière. Jamais il ne parlait des vérités du salut, dont il était bien instruit, qu'avec respect et modestie. Il aurait renoncé à tous les emplois du siècle, s'il n'eût été engagé dans le mariage; mais au milieu de ses biens, il était indissolublement attaché à Jésus-Christ..... » Dieu devait couronner tant de vertus par un glorieux martyre.

La cause de sa mort fut le zèle qu'il déploya contre des schismatiques nommés donatistes, — espèce de jansénistes africains qui refusaient d'admettre au pardon et à la communion catholique, ceux qui ayant eu la faiblesse de livrer les saintes Ecritures dans la persécution, demandaient avec repentir l'absolution de leur faute. Une conférence fut convoquée en 410, à Carthage, non pas pour décider la question de droit, car il a toujours été vrai qu'à *tout péché miséricorde*, mais pour savoir à quel évêque le peuple devait obéir, « au catholique ou au donatiste », dans les villes où chaque communion avait le sien. Marcellin, secrétaire d'Etat d'Honorius, fut nommé pour présider cette conférence, et assurer l'exécution des mesures qui seraient arrêtées en commun. Les évêques catholiques offrirent à leurs adversaires de partager avec eux leurs siéges, et au besoin, de les leur céder. L'esprit de discorde, qui est celui des disciples de Satan, ne permit pas aux donatistes de se réunir à la communion des fidèles, et leur fit rejeter toute espèce d'arrangement. Dès lors, la cause des catholiques était gagnée : conformément à son mandat, Marcellin appliqua les lois sévères portées contre ces dissidents, qui, dans leur turbulence, ne respectaient ni les personnes, ni les propriétés. De ce moment, tout fut mis en œuvre pour perdre l'intègre Marcellin. Si les catholiques avaient pour eux l'intègre Marcellin, les donatistes avaient dans leur parti le comte Marin. Or, Marin était précisément, à cette époque, en Afrique, occupé à réprimer la rébellion d'un certain Héraclien, qui avait tenté de se rendre indépendant dans son gouvernement. Abusant de ses pleins pouvoirs militaires, le généralissime d'Honorius impliqua Marcellin dans la révolte d'Héraclien, et quoique l'accusation fût dénuée de tout fondement, Marcellin fut mis avec son frère dans une affreuse prison qui ne recevait aucune lumière. Dans ce lieu triste, son frère lui dit un jour : — Si ce sont mes péchés qui m'ont attiré cette disgrâce, par où avez-vous mérité d'y tomber, vous dont la vie a été toujours chrétienne ? — Quand ce que vous dites serait véritable, répondit Marcellin, et quand néanmoins j'en devrais perdre la vie, n'en dois-je pas rendre grâces à Dieu, qui me punit en ce monde pour m'épargner en l'autre ? — Saint Augustin, qui aimait le tribun à cause de ses belles qualités, et qu'il estimait pour ses vertus, vint exprès à Carthage pour le justifier auprès de Marin, et lui fit promettre qu'il lui laisserait la vie; mais le comte, foulant aux pieds sa promesse, le condamna à perdre la tête. L'évêque d'Hippone alla visiter Marcellin dans sa prison, et il rend le compte le plus touchant des dispositions où il le trouva. Lui ayant demandé s'il n'avait jamais commis quelqu'un de ces péchés qui s'expient par la pénitence canonique, il lui répondit en lui serrant la main droite : Je vous jure par cette main qui m'a administré les sacrements que je viens de recevoir, que je ne me suis jamais rendu coupable de pareils péchés. La cour, persuadée de l'inno-

cence des deux frères, avait envoyé dire au comte Marin de les élargir; mais pour satisfaire sa vengeance, il s'était hâté de les faire exécuter.

Honorius disgracia Marin pour cette barbare exécution, et donna à Marcellin le titre d'homme de glorieuse mémoire. Cet illustre ami de saint Augustin, à qui celui-ci avait dédié ses premiers écrits contre les Pélagiens et son grand ouvrage de la *Cité de Dieu*, fut mis à mort à Carthage, l'an 413, et il est honoré comme martyr le 6 avril.

Saint Jérôme et saint Augustin ont fait l'oraison funèbre de cette illustre victime des discordes religieuses.

Voir les œuvres complètes de saint Augustin, traduction française de Bar-le-Duc, 17 vol. gr. in-8°.

SAINT CÉLESTIN Ier, PAPE

422-432. — Empereur d'Occident : Valentinien III.

Oves illum sequuntur, quia sciunt vocem ejus.
Les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix.
Joan., x, 4.

Pieux serviteurs de Marie, saluez ici le Pontife, qui, il y a quinze siècles, proclamait votre douce et bien-aimée souveraine *Mère de Dieu*, et ajoutait à la salutation angélique ces tendres paroles que vous aimez, en égrenant votre Rosaire, à répéter sans fin : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs.*

Mais remontons, sinon au commencement de la vie, au moins au commencement du règne de ce bienheureux Pape.

Célestin, né en Campanie, était fils de Priscus l'ancien, et très-proche parent de l'empereur Valentinien. Elu à l'unanimité comme successeur de saint Boniface [1], saint Augustin le félicita dès la première année de son pontificat, de ce que le Seigneur-Dieu avait ainsi, en récompense de ses mérites, réuni toutes les voix et toutes les volontés en sa faveur.

Saint Célestin eut d'abord à condamner une hérésie née du Pélagianisme, celle des Semi-Pélagiens, qui tout en admettant le péché originel et la nécessité d'une grâce intérieure pour faire le bien, disaient que l'homme peut mériter cette grâce par un commencement de foi, par un mouvement de vertu dont Dieu n'est pas le premier auteur. L'hérésie, sous cette nouvelle forme, troublait surtout les Gaules. Célestin vit le danger : il écrivit une lettre énergique aux évêques de ces contrées, pour leur signaler les menées des hérétiques, et leur donner dans les écrits de saint Augustin, une règle sûre de la doctrine de l'Eglise à cet égard. Cependant le Pélagianisme proprement dit, banni de tous les points du monde romain, venait de se réfugier comme en un dernier asile dans les îles de la Grande-Bretagne, patrie de son auteur. Le Pape investit saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes, du titre de légats apostoliques, et les envoya en Grande-Bretagne pour y combattre les progrès de l'hérésie.

L'Occident surtout avait été troublé par Pélage et ses fauteurs : une autre hérésie allait agiter l'Orient, manifester la doctrine de l'Eglise, qui se développait et s'affirmait suivant les besoins des temps. Du haut de la chaire

1. Voir la vie de saint Boniface Ier, au 25 octobre.

de Constantinople, le blasphémateur Nestorius avait laissé tomber ces paroles : « Si quelqu'un dit que Marie est mère de Dieu, qu'il soit anathème ! » Et le peuple scandalisé avait poussé un cri d'indignation, et était sorti de l'Eglise.

Dieu avait suscité saint Athanase contre Arius qui niait la divinité de Jésus-Christ, saint Augustin contre Pélage qui niait la nécessité de la grâce : il suscita saint Cyrille d'Alexandrie [1] contre Nestorius qui niait la maternité divine de Marie. En 431, le saint pape Célestin fit célébrer à Ephèse le troisième concile général qui définit ce qu'on n'avait jamais contesté jusque-là, à savoir : qu'il y a en Jésus-Christ une seule personne et deux natures, et que Notre-Dame étant la mère de l'unique personne de Jésus-Christ, est réellement la Mère de Dieu, de la même manière que nos mères, « bien qu'elles n'aient pas formé notre âme, mais notre corps seulement », sont appelées les mères de l'homme tout entier, c'est-à-dire de son âme et de son corps, car si l'homme n'est homme qu'en tant que son âme est unie à son corps, Jésus-Christ n'est réellement Jésus-Christ, qu'autant que la Divinité est unie à l'Humanité. Les transports d'enthousiasme avec lesquels le peuple d'Ephèse accueillit la sentence condamnant Nestorius, l'ennemi de Marie, eurent un écho dans tout l'univers chrétien, et spécialement à Rome où les fidèles purent les premiers envoyer au ciel la belle prière : *Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs*, et où le vicaire de Jésus-Christ fit peindre, à Sainte-Priscille, une fresque représentant la session dans laquelle le concile d'Ephèse avait proclamé le dogme de la maternité divine. Aux saints personnages que nous avons déjà nommés, et qui illustrèrent l'Eglise sous le pontificat de Célestin Ier, à Loup de Troyes, à Germain d'Auxerre, à Augustin dont l'astre se couchait sur l'Afrique, tandis que celui de saint Patrice se levait sur l'Irlande, à saint Cyrille dont la science fixa la formule du dogme de l'Incarnation, joignons saint Patrocle, métropolitain d'Arles, et saint Tite, diacre de la même église, tous deux victimes d'une intrigue de cour; enfin, saint Pallade qui, envoyé directement par saint Célestin Ier, alla en Irlande préparer la voie à saint Patrice.....

Célestin établit l'usage de réciter, au commencement de la messe, une antienne tirée des psaumes de David. C'est ce que nous appelons l'*Introït*. Auparavant, la messe commençait par une lecture tirée des épîtres de saint Paul..... Il acheva la restauration de la basilique Jule, qui avait été brûlée lors de la prise de Rome par les Goths. Il fit la dédicace de cette église, à laquelle il offrit deux calices d'argent du poids de huit livres chacun; deux candélabres d'argent de chacun trente livres; quatorze d'airain et dix couronnes aussi d'argent de dix livres chacune. Il donna à la basilique du bienheureux apôtre Pierre, vingt-quatre candélabres du poids de vingt livres chacun. En trois ordinations au mois de décembre, il consacra trente-deux prêtres, douze diacres et quarante-six évêques destinés à diverses églises. Il reçut la sépulture dans la catacombe de Priscille, sur la voie Salaria, le 6 avril 432. — En 817, son corps fut transféré dans l'église Sainte-Praxède.

Plus tard, sans qu'on puisse préciser l'époque, la ville de Mantoue fit l'acquisition de ses précieuses reliques, et chaque année, le 6 avril, elle fête notre Saint par un office double emprunté aux annales de Baronius.

Cf. *Annales de Baronius*, rééditées et continuées par l'imprimerie des CÉLESTINS, à Bar-le-Duc, dans un format aussi élégant que commode.

1. On comprendra que nous glissions ici sur la question et l'historique du nestorianisme, en ayant parlé plus amplement au 28 janvier, dans la vie de saint Cyrille.

S. GUILLAUME DE PARIS, ABBÉ EN DANEMARK

1105-1202. — Pascal II; Innocent III. — Rois de France : Philippe Ier; Philippe II, Auguste.

L'odeur de la vertu des Saints ne passe pas.
S. Ambr., *serm.* XLIX.

Nous allons voir, en la vie de ce saint Abbé, l'industrie admirable de la divine Sagesse, qui tire le bien du mal, et se sert de l'impiété des uns pour le salut et la sanctification des autres. Guillaume étant né de parents nobles, fut mis dès son enfance sous la conduite d'un de ses oncles, appelé Hugues, quarante-deuxième abbé de Saint-Germain des Prés, à Paris. Il profita si bien avec lui, et en la compagnie des religieux de cette sainte maison, qu'en peu de temps il amassa un grand trésor de science, d'honnêteté et de vertu. Son oncle, lui ayant persuadé d'embrasser l'état ecclésiastique, le fit ordonner sous-diacre et pourvoir d'un canonicat en l'église de Sainte-Geneviève du Mont, où il n'y avait pas encore de religieux. Ses bonnes qualités, c'est-à-dire sa chasteté, sa modestie, sa douceur, son assiduité au chœur et son amour pour la retraite, le distinguèrent aussitôt dans ce chapitre ; mais cela fut loin de lui concilier le respect et l'amour de ses confrères ; croyant que la vie de Guillaume était une secrète condamnation de la leur, ils en conçurent une si grande jalousie, qu'ils résolurent de le perdre.

L'un d'eux, moins emporté que les autres, se servit d'un stratagème pour lui faire quitter sa prébende : il feignit de vouloir être religieux, et pria le bienheureux chanoine de lui tenir compagnie dans une si sainte résolution; il se promettait qu'après l'avoir engagé, il sortirait du monastère et reviendrait à son église. Cette adresse trompa d'abord saint Guillaume, et, comme ses inclinations le portaient toujours au bien, il consentit à aller avec lui dans une abbaye appelée la Charité, en Bourgogne. Mais, ayant reconnu la fourberie, il revint sur ses pas à Paris et reprit ses premiers exercices.

Cependant ces chanoines persistaient toujours dans leur mauvais dessein; ne pouvant lui ôter la vie sans exposer la leur, ils tâchèrent de le diffamer auprès de l'évêque de Paris, et empêchèrent qu'il ne l'ordonnât diacre. Mais, le Saint étant allé à Senlis, avec des lettres de recommandation de l'abbé Hugues, son oncle, l'évêque du lieu lui conféra cet ordre. Quelque temps après, la prévôté et cure d'Epinay, entre Paris et Melun, dépendante de l'église de Sainte-Geneviève, étant venue à vaquer, les chanoines crurent que c'était là une occasion favorable d'éloigner Guillaume avec honneur, et le prièrent de l'accepter ; il le fit d'autant plus volontiers, qu'il crut que son absence apaiserait leur esprit et les guérirait de la jalousie qui les faisait continuellement offenser Dieu. Toutefois, il demeura toujours chanoine, se conformant à l'usage de cette église, qui ne devait être desservie que par un membre du chapitre de Sainte-Geneviève.

L'an 1147, le pape Eugène III étant venu à Paris pour trouver un asile assuré sous la protection de Louis le Jeune, contre les persécutions des Arnaldistes, se rendit à l'église de Sainte-Geneviève, dès ce temps-là indépendante de l'Ordinaire et relevant immédiatement du Saint-Siége. Il s'aperçut que la vie des chanoines n'était pas ce qu'elle aurait dû être : il découvrit

même de graves désordres, en conféra avec le roi; et ils résolurent ensemble de remplacer ces prêtres, indignes de leur caractère sacré, par une communauté plus édifiante. L'abbé Suger, chargé de ce soin, y établit des chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Victor de Paris, le 23 août 1148.

Comme le Pape et le roi avaient ordonné que les religieux donneraient aux anciens chanoines le revenu de leurs prébendes durant leur vie, le nouvel abbé, nommé Eudes, qui était auparavant prieur de Saint-Victor, manda à notre saint Guillaume ce qui se passait, et le pria de venir en l'abbaye pour conférer avec lui sur le payement du revenu de son bénéfice; il y vint, et il fut si puissamment touché des paroles de vie que ce saint personnage lui dit, qu'il embrassa son institut, et, de chanoine séculier, se fit chanoine régulier. On reconnut bientôt les trésors de grâce qu'il renfermait dans son âme; et, comme il joignait à une éminente piété une prudence et une discrétion admirables, on ne tarda pas longtemps à l'élever plus haut et à le faire sous-prieur.

Dans cet office, il fit paraître un grand zèle pour l'observance régulière, et, étant le premier et le plus fervent à toutes choses, il ne souffrait point que les autres se comportassent négligemment, et que la beauté de la maison de Dieu perdît son lustre par la lâcheté de ceux qui étaient sous sa charge. Plusieurs années après, un certain religieux s'étant fait pourvoir de la dignité de prieur, par l'autorité du roi, contre la pratique ordinaire de l'Ordre, qui défendait d'avoir recours aux puissances séculières pour les offices conventuels, le courageux serviteur de Dieu s'opposa à la prise de possession, et lui ôta la corde de la main lorsqu'il vint pour sonner la cloche de la communauté. Ce fut l'amour de sa Règle qui le porta à cette action; néanmoins, elle ne fut pas approuvée de l'abbé Garin, qui avait succédé à Eudes; et, au lieu d'en recevoir de la louange, il n'en reçut que du blâme et une sévère pénitence qu'il lui imposa. Mais le pape Alexandre III, en ayant été informé, reprit sévèrement cet abbé, et, approuvant le zèle de Guillaume, commanda de procéder à l'élection d'un autre prieur, selon les Règles canoniques.

Le Saint fit encore paraître son insigne piété lorsqu'on ouvrit la châsse de sainte Geneviève, sur un bruit qui avait couru dans Paris, que l'on en avait dérobé le chef: il soutint toujours généreusement, comme gardien des reliques de l'abbaye, qu'on n'y avait nullement touché; et, lorsqu'à l'ouverture de la châsse on aperçut le vénérable chef de la Sainte, il entonna, avec une ferveur incroyable, l'hymne *Te Deum laudamus,* qui fut continuée par un nombre infini de personnes accourues à cette cérémonie. Comme un évêque objecta que ce pouvait être un autre crâne que celui de Geneviève, Guillaume, ne consultant que sa ferveur, offrit d'entrer avec la relique sacrée dans un four embrasé, si les prélats le lui voulaient permettre.

Tandis qu'il s'appliquait à embellir son âme de toutes sortes de vertus dans cette abbaye, Notre-Seigneur lui apparut au milieu de la nuit sous la forme d'un beau jeune homme, et lui dit qu'il fallait qu'il allât, pour son service, en une île éloignée, où il souffrirait de grandes peines; mais qu'après les avoir vaincues par sa grâce, il viendrait régner avec lui dans le ciel. Il ne comprit pas d'abord la signification de cette vision, mais l'événement lui en donna bientôt une intelligence parfaite.

En effet, Waldemar, roi de Danemark, fils de saint Canut, roi et martyr, ayant purgé son royaume des incursions des Vandales, Absalon, évêque de Roskild, prélat d'une éminente vertu, et qui remplissait admirablement

bien tous les devoirs de sa charge, souhaita de remettre en son premier lustre un monastère de chanoines réguliers de son diocèse, en l'île d'Eskill. Pour en venir à bout, il envoya à Paris le prévôt de son église, que l'on dit avoir été le célèbre écrivain de l'*Histoire de Danemark*, appelé Saxon le Grammairien, afin de prier l'abbé de Sainte-Geneviève de lui envoyer le chanoine Guillaume, dont il connaissait le mérite, pour l'avoir fréquenté lorsqu'il étudiait lui-même à l'université de Paris. L'abbé ne put refuser à un si saint évêque une demande si juste, et, ayant décidé Guillaume à entreprendre ce voyage, il lui donna trois autres chanoines pour compagnons. Ils arrivèrent tous quatre heureusement en ce pays, et furent reçus avec beaucoup de joie et de vénération, tant par le roi que par l'évêque. Guillaume fut fait abbé d'Eskill, et commença à y rétablir l'observance régulière, avec les trois religieux qu'il avait amenés, et avec quatre seulement des six qu'il y avait auparavant, les deux autres ayant refusé la réforme. .

On ne peut croire les peines qu'il eut à souffrir, ni les combats que le démon lui livra dans l'exécution d'une si glorieuse entreprise. La violence du froid qui règne en Danemark, la pauvreté du couvent d'Eskill, l'ignorance de la langue du pays et d'autres motifs effrayèrent tellement les trois chanoines qui étaient venus avec lui, qu'ils voulurent absolument s'en retourner. Ceux de la maison, accoutumés depuis longtemps au libertinage, s'ameutèrent contre lui et employèrent toutes sortes d'artifices, ou plutôt de méchancetés, pour l'obliger à quitter la place. Le démon, de son côté, n'épargna rien pour le décourager. Un jour, ayant éteint la lampe du dortoir, il mit le feu à de la paille qui était dans sa chambre, afin qu'il en fût consumé. Une autre fois, il le tenta d'impureté d'une manière très-violente, lui mettant des pensées infâmes et des représentations lascives dans l'esprit. Mais son humilité, sa patience, sa douceur, sa soumission à Dieu, sa dévotion, ses prières continuelles et les austérités incroyables qu'il exerçait sur son corps, le rendirent victorieux de tous ses ennemis, et réduisirent ses religieux à vivre selon l'esprit de leur Ordre et à garder fidèlement les Règles de leur premier institut.

Il fit aussi de grands miracles pour appuyer sa doctrine et la réforme qu'il était venu établir dans ce monastère : les restes de sa table guérirent plusieurs malades, entre autres un homme affligé de dyssenterie, et une jeune fille qui avait été tenue pour morte l'espace de trois jours ; et de l'eau, qu'il envoya à une personne languissante, la remit dans une parfaite santé. Il fut aussi lui-même un sujet de miracle : il lui était survenu une maladie qui faisait désespérer de sa vie ; sainte Geneviève, à qui il avait une dévotion singulière, l'honora d'une visite, et, d'une seule parole, le guérit si parfaitement, qu'il se leva du lit pour en rendre grâces à Notre-Seigneur, source de tous les biens, et qui sait secourir un Saint par un autre Saint.

Sept ans avant sa mort, un vénérable vieillard lui apparut et lui dit : « Vous vivrez encore sept jours ». Le Saint, croyant que c'était un avertissement du ciel et que sa mort était fort proche, s'y disposa le mieux qu'il put ; mais voyant qu'au bout des sept jours elle ne paraissait point, il l'attendit sept semaines, et puis sept mois, jusqu'à ce qu'il comprit enfin que ces jours signifiaient des années. Se voyant donc comme assuré de sa fin et du nombre de ses jours, il redoubla ses premières ferveurs, châtiant et maltraitant son corps avec tant de rigueur, que sa vie passée ne semblait avoir été que délices à l'égard de celle qu'il menait. En tout ce temps-là on ne le

vit jamais en prières qu'il n'eût les larmes aux yeux, et quand il était à l'autel, il entrait dans un tel ravissement d'esprit, qu'il semblait voir son aimable Sauveur exposé aux coups et aux injures qu'il a souffertes pour nous dans sa Passion. Les inventions qu'il trouvait chaque jour pour s'affliger, ne firent qu'un ulcère de tout son corps; et ces douleurs donnant de l'exercice à sa patience, mettaient sa vertu à l'épreuve et élevaient son âme à un très-haut degré de perfection, afin qu'il pût mériter la couronne toute couverte de perles et de pierres précieuses, que Dieu, douze ans auparavant, avait fait voir à un bon religieux son ami, appelé Gérard, lui disant qu'il la disposait pour l'abbé Guillaume, quand il l'aurait méritée par ses vertus et par ses souffrances.

Enfin, les sept ans écoulés, le mercredi de la semaine sainte, comme le Saint conférait avec ses religieux, le prieur dit que la nuit avait été pour lui très-mauvaise. Le Saint repartit que lui, tout au contraire, ne se souvenait point d'en avoir jamais passé une meilleure, parce qu'il avait vu Notre-Seigneur Jésus-Christ, assisté de deux autres personnes, et qu'il s'était entretenu avec eux le plus agréablement du monde. — « Sans doute, mon Père », répondit le prieur, « que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous appelle en son royaume par cette visite ». Le saint Abbé répliqua, avec un soupir d'amour : « Qu'il me soit fait selon votre parole ! » Le jeudi saint il célébra la sainte messe pour la dernière fois, communia tous les frères de ses propres mains, et, après le sacrifice, ayant lavé les pieds aux pauvres, il prit sa réfection avec les autres religieux, qui voyaient déjà paraître sur son visage je ne sais quels indices de la gloire qu'il devait bientôt posséder. Le repas fini, il se leva de table pour laver les pieds à ses frères ; mais il en fut empêché par une douleur de côté, qui le tourmenta extrêmement tout le reste du jour et la moitié de la nuit suivante. Il ne lui en resta, néanmoins, qu'une petite fièvre. La nuit de Pâques, le saint Abbé sentant son heure approcher, appela son infirmier, et lui dit : « Tu sais bien, mon fils, que cette nouvelle fête doit être célébrée avec une grande solennité par tous les chrétiens; apporte-moi donc l'habit neuf que tu as en ta chambre » : c'était un cilice tout neuf qu'il voulait mettre, au lieu de son vieux. Comme on chantait aux Matines ces paroles du second répons : « Etant venus pour oindre Jésus [1] », il s'écria qu'il était temps de lui apporter l'Extrême-Onction; de sorte que le prieur n'eut que le temps d'apporter les saintes huiles pour lui donner ce dernier Sacrement; après quoi il exhala sa belle âme, quand l'aurore commençait à poindre, c'est-à-dire à peu près à l'heure où le Fils de l'homme, triomphant des enfers, est ressuscité des morts. Ce fut le 6 avril de l'an de grâce 1202, et de son âge le quatre-vingt-dix-huitième : il en avait passé quarante dans la charge d'abbé.

Dieu l'honora, après son décès, de plusieurs miracles qui attirèrent un grand concours de peuple à son tombeau : une torche s'y alluma spontanément pour attester sa sainteté : elle était descendue du ciel en traversant le toit de l'église. Aussi les démoniaques y étaient délivrés, les paralytiques, les sourds, les muets et les aveugles guéris, et généralement tous ceux qui allaient visiter ses saintes reliques, éprouvaient sensiblement son pouvoir dans le ciel. Le pape Honorius III députa le cardinal de Saint-Théodore, appelé Grégoire, son légat en Danemark, en Suède et en Bohême, pour en informer sur les lieux. Il fut enfin solennellement canonisé le 12 février 1224. Son culte ne subsiste plus en Danemark depuis la réforme; avant notre révolution de 1789, il se continuait en France et surtout dans l'abbaye

1. Ut venientes ungerent Jesum.

Sainte-Geneviève. Aujourd'hui notre pays, comme le Danemark, semble avoir oublié un personnage qui fut une de ses gloires, un Saint qui compte parmi ses protecteurs [1].

On a représenté saint Guillaume de Danemark : 1° priant devant un crucifix et lui racontant les peines qu'il endure de la part des méchants chanoines de Sainte-Geneviève ; 2° Sainte Geneviève lui apparaît en songe pendant qu'il est malade et le guérit.

La vie de ce saint Abbé se trouve au second tome de la *Vie des Saints* de Surius, composée par un de ses disciples ; et les continuateurs de Bollandus nous l'ont donnée dans son premer style, et sans aucun retranchement. En fait de sources modernes, consulter *Saints de Franche-Comté*, t. IV, p. 297.

LES CENT VINGT MARTYRS DE L'ADIABÈNE EN PERSE (344).

La cinquième année de la grande persécution de Perse, le roi Sapor, étant en Séleucie, fit arrêter dans le voisinage cent vingt chrétiens, parmi lesquels se trouvaient neuf vierges consacrées au Seigneur, et plusieurs prêtres, diacres ou clercs. On les conduisit tous dans des cachots obscurs et infects, où ils restèrent jusqu'à la fin de l'hiver, c'est-à-dire durant l'espace de six mois. Une femme riche et vertueuse, nommée Jazdundocte, se chargea seule du soin de les nourrir, ne voulant partager cette bonne œuvre avec personne. Les saints prisonniers furent souvent appliqués à de cruelles tortures, mais ils confessèrent toujours généreusement Jésus-Christ. « Jamais », disaient-ils, « nous n'adorerons le soleil, qui n'est qu'une simple créature ; nous ne soupirerons qu'après le moment qui, en terminant notre vie, commencera notre bonheur ».

Jazdundocte, ayant appris le jour qu'ils devaient être executés, se rendit la veille à la prison, donna a chacun d'eux une robe blanche, leur fit ensuite préparer un grand souper et les servit elle-même à table ; elle les exhortait en même temps à la constance par les promesses que fait l'Evangile aux vrais disciples de Jésus-Christ. Une telle conduite surprit beaucoup les confesseurs, et ils en demandèrent inutilement la raison. Le lendemain Jazdundocte alla les revoir, mais ce fut pour leur dire que le jour ne se passerait point qu'ils ne reçussent la couronne du martyre. Elle les pria instamment de solliciter auprès de Dieu le pardon de ses péchés, afin qu'elle eût le bonheur de leur être réunie dans le royaume céleste.

Peu de temps après, le roi envoya des ordres pour qu'on exécutât les confesseurs sans délai. On les fit donc sortir de la prison. Jazdundocte les attendait à la porte ; elle se jeta à leurs pieds, et leur baisa respectueusement les mains. Les gardes se hâtèrent de les conduire au lieu du supplice. L'officier, qui présidait à cette scène tragique, demanda si quelqu'un d'entre eux voulait sauver sa vie en adorant le soleil. Ils répondirent unanimement que la mort n'avait rien d'effrayant pour eux, et qu'ils la préféraient à une criminelle apostasie. L'officier, désespérant de les séduire après une réponse aussi ferme, les condamna à être décapités, ce qui fut exécuté sur-le-champ. A l'entrée de la nuit, Jazdundocte fit ensevelir leurs corps, qui furent enterrés, cinq à cinq, à une assez

1. Voici deux preuves de la considération dont jouissait Guillaume parmi ses contemporains : La première est la négociation que lui confia Eskill, archevêque de Lunden, auprès de saint Bernard ; l'objet en était important, puisqu'il s'agissait de la démission de cet archevêque. La seconde est la démarche que notre Saint fit à Rome, au sujet de la reine Ingelburge, dont Philippe-Auguste s'était séparé quatre mois après son mariage. Deux conciles s'occupèrent aussi de faire cesser ce scandale : celui de Dijon, en 1199 ; celui de Soissons, en 1201. Peu de temps après les efforts de Guillaume, ce qui donne à croire qu'ils ne furent pas étrangers à ce succès, c'est-à-dire en 1201, Philippe-Auguste reprit son épouse.

On lit dans Mallet, *Histoire du Danemark*, l. III, p. 183 et 184, citée dans la vie des Saints de Franche-Comté, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon :

« Le Danemark dut à la France un autre homme, dont le nom ne doit pas être omis ici : c'est l'abbé Guillaume, chanoine régulier de Sainte-Geneviève de Paris, qu'Absalon fit venir en Danemark pour y établir l'observance de cette communauté ; il fut depuis envoyé à Rome pour diverses négociations importantes, et principalement au sujet du divorce de la reine Ingelburge. Après avoir été *trente ans* abbé de Danemark, Guillaume y mourut, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, en 1202, le sixième jour d'avril, jour auquel l'Eglise romaine célèbre sa fête, l'ayant mis au rang des Saints, tant à cause de la pureté de sa vie que parce qu'il se fit, *à ce que l'on prétend*, des miracles sur son tombeau. Il est connu sous le nom de saint Guillaume de Paris.

« Il a laissé deux volumes d'*épîtres*, qui n'ont point été publiées, et qui répandent quelque jour sur l'histoire des règnes de Waldemare et de Canut ».

grande distance de la ville ; elle avait pris toutes ces précautions pour n'être pas découverte par les mages.

Nos saints Martyrs étaient de l'Adiabène [1]. Ils souffrirent à Séleucie, le 6 de la lune d'avril, qui était le 21 de ce mois, l'an 344 de Jésus-Christ, le sixième de la grande persécution, et le trente-sixième du règne de Sapor. Ils sont nommés en ce jour dans le martyrologe romain.

Tiré de leurs actes sincères, écrits en syriaque, et publiés par M. Assemani, *Act. Martyr.*, t. 1er, p. 105.

SAINT VINEBAUD, ABBÉ DE SAINT-LOUP, A TROYES.

L'orphelinat actuel de Saint-Martin-ès-Aires, à Troyes, était, au temps de saint Loup, un simple oratoire, dédié à Notre-Dame, où le grand évêque de Troyes rassemblait fréquemment ses disciples pour leur parler de Dieu et les former à la piété. Après sa mort, il prit le nom de *Basilique de Saint-Loup*, des reliques du Saint qui y reposèrent jusqu'en 891. Mais durant cet intervalle, il s'était formé en ce lieu même une communauté qui prit le nom d'*Abbaye de Saint-Loup*, et fut dirigée, après Ansèric, par saint Vinebaud.

Saint Vinebaud, dont la famille était d'origine romaine, vint au monde vers la fin du VIe siècle.

Après avoir reçu la prêtrise, il se sentit porté aux exercices de la vie solitaire, et il ne tarda pas à suivre cet attrait. Il y avait alors à Saint-Pierre-de-Bossenay, petit village à vingt kilomètres de Nogent, un oratoire élevé, dit-on, par saint Potentien en l'honneur de l'apôtre saint Pierre. Ce lieu parut à Vinebaud propre à son dessein ; il s'y retira dans une étroite cellule, et y vécut en ermite.

Le Pontife l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié et lui proposa de rester avec lui pour assister son Eglise par ses prières et ses services. Malgré son désir de retourner à sa cellule, Vinebaud ne put résister aux instances de Gallomagne ; mais il demanda et obtint de passer ses jours dans le monastère de Saint-Loup (aujourd'hui orphelinat de Saint-Martin-ès-Aires). Peu de temps après, l'an 583, l'abbé de ce monastère, Ansèric, étant mort, les religieux supplièrent l'évêque Agrèce, de mettre Vinebaud à leur tête ; le peuple lui-même sollicitait pour lui cette dignité. Agrèce reconnut dans ces vœux unanimes l'ordre secret du ciel, et il bénit Vinebaud comme abbé de Saint-Loup.

Quoique notre Saint chérit la solitude qu'il regardait comme la vocation où Dieu se communique plus volontiers à ceux qui le cherchent, il ne faisait pourtant pas difficulté d'en sortir quand la charité l'exigeait. Il en donna la preuve vers l'an 614. Saint Leu, évêque de Sens, avait été exilé par le roi Clotaire, sur des rapports calomnieux. Ragnégisile, archevêque de cette église et le même qui monta sur le siége de Troyes en 631, connaissant le mérite de Vinebaud et l'influence qu'il pourrait avoir sur le roi, vint le trouver et le supplia de plaider la cause du prélat innocent. Vinebaud, touché de ses paroles et de ses larmes, se rendit à la cour du roi, qui était alors aux environs de Rouen.

Son voyage ne fut qu'une suite non interrompue de miracles.

Il parvint jusqu'au roi et lui demanda de la part de Dieu et du peuple de Sens, le rétablissement du Pontife exilé. Non-seulement son désir fut favorablement accueilli, mais il obtint encore l'élargissement d'un grand nombre de prisonniers. Il fut chargé d'annoncer à saint Leu cette excellente nouvelle. L'entrevue des deux serviteurs de Dieu fut si touchante que les assistants ne purent retenir leurs larmes. Ils prirent ensemble le chemin de la cour, et saint Leu, présenté par saint Vinebaud, parut devant le roi. La vue du prélat, pâle et amaigri, impressionna vivement Clotaire qui se jeta à genoux, lui demanda pardon, le fit dîner à sa table avec le saint Abbé et le renvoya à son Eglise, après l'avoir comblé de présents.

Après une longue carrière, saint Vinebaud échangea cette vie de misères contre le séjour des bienheureux, le 6 avril de l'an 623.

Son corps fut enterré dans son abbaye de Saint-Loup (Saint-Martin-ès-Aires), d'où il fut enlevé l'an 891 avec celui du saint Evêque de Troyes, par la crainte des Normands, qui en effet rui-

1. Cette province, nommée *Hadiab* par les Syriens, et *Hazam* par les Arabes, contenait la plus grande partie de l'ancienne Assyrie, et n'était guère habitée que par des chrétiens. La foi y avait été annoncée de bonne heure ; et il paraît qu'Hélène, reine des Adiabéniens, embrassa ou du moins favorisa le christianisme dès le premier siècle de l'Eglise. Voir Baronius, *ad an.* 44, *n.* 66. Izates, fils d'Hélène et les successeurs de ce prince, contribuèrent beaucoup à la propagation de l'Evangile : ce qui a fait dire à Sozomène, *Hist.*, l. II, c. 12, que l'Adiabène était, *pour la plus grande partie, habitée par les chrétiens.*

nèrent ce monastère. Quand on n'eut plus à redouter la fureur de ces barbares, les religieux bâtirent dans l'intérieur de la ville une nouvelle église sous le vocable de Saint-Loup (c'est maintenant la bibliothèque publique), avec des Chanoines qui, vers 1135, se firent réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, pour la desservir. On y déposa les reliques de saint Vinebaud et de saint Loup.

Quand les religieux transportèrent à l'abbaye de Saint-Loup le corps de saint Vinebaud, ils bâtirent sur l'emplacement de la *Basilique de Saint-Loup*, une chapelle qu'ils dédièrent à saint Martin de Tours; ils y laissèrent un bras du saint Abbé, afin qu'il reçût aussi les hommages des fidèles, au lieu même où il avait exercé les fonctions abbatiales. Les fureurs sacriléges de la Révolution ont tout anéanti. Il ne reste plus qu'une partie du crâne conservée à la Cathédrale et un ossement peu considérable à Saint-Aventin-sous-Verrières.

Le souvenir de saint Vinebaud était aussi vivant à Saint-Pierre de Bossenay. La solitude qu'il y avait sanctifiée devint un prieuré de religieux de Saint-Loup, qui y célébraient l'office canonial. L'église en fut brûlée plus tard et il n'en resta pas trace; alors le prieuré fut réuni à l'abbaye de Saint-Loup de Troyes. Seule une chapelle que l'on voit encore rappelle cet ancien prieuré et le nom de saint Vinebaud; elle est située près d'une fontaine dont les eaux claires et limpides passent pour guérir de la fièvre.

La fête de saint Vinebaud se célèbre le 6 avril dans les paroisses dont il est le patron : Bernon, Magnicourt, etc.

Defer. *Saints de Troyes.*

SAINT GENNARD, ABBÉ DE FLAY (720).

Le Vexin, qui donna le jour à saint Ansbert, archevêque de Rouen, vit aussi naître Gennard; mais ces deux nobles seigneurs n'avaient pas seulement la même patrie, ils avaient encore la même foi, la même piété, les mêmes inclinations.

Habile dans la science de la religion et dans la connaissance des lettres profanes, Gennard fut un des hommes les plus distingués de la cour de Clotaire III. Là se forma entre lui et le chancelier Ansbert cette étroite amitié que la mort elle-même fut impuissante à rompre. Appelés l'un et l'autre à vivre loin du monde, souvent ils se communiquaient leur résolution de quitter la cour, pour la vie paisible du cloître. Au moment marqué par la grâce, ils échangèrent le service des rois de la terre contre celui du Roi du ciel, et entrèrent ensemble à l'abbaye de Fontenelle, fondée et gouvernée par saint Wandrille. Gennard et Ansbert marchèrent d'un pas égal dans le sentier de la perfection évangélique, et bientôt saint Ouen les jugea dignes d'être élevés en même temps à la prêtrise. Basée sur l'amour et la pratique des mêmes vertus, l'amitié qui les unissait croissait de jour en jour avec elles; aussi, lorsque saint Ansbert fut élu archevêque de Rouen, voulut-il que son ami l'aidât à porter le fardeau de l'épiscopat.

Le saint Pontife trouva dans Gennard un précieux auxiliaire qui partagea sa sollicitude et ses travaux. Leurs communs et persévérants efforts tendirent à glorifier le nom de Jésus-Christ et à procurer le salut des âmes rachetées de son sang. Le nom de Gennard, comme celui d'Ansbert, est attaché à deux événements d'une grande importance pour le diocèse où ils ont eu lieu : la tenue du premier concile de Rouen, en l'année 692, et la canonisation solennelle de saint Ouen.

La constance des amitiés humaines fléchit bien souvent sous les coups de l'adversité : celle de Gennard ne connut pas de défaillance. Ayant suivi Ansbert dans sa prospérité, il le suivit dans sa disgrâce. Durant plusieurs années, il partagea son injuste exil dans le monastère de Hautmont. Jusqu'à la mort du Pontife, il resta à ses côtés, mêlant aux douces consolations de la religion le baume d'une amitié qui ne s'était jamais démentie. Après avoir reçu son dernier soupir, il déposa son corps dans le cercueil en versant d'abondantes larmes, et accompagna ses vénérées dépouilles dans la translation qui en fut faite à l'abbaye de Fontenelle. En traversant le diocèse de Beauvais, ce convoi d'un Saint conduit par un autre Saint attira de toutes parts sur son passage un immense concours de fidèles. Après avoir rendu les derniers devoirs à Ansbert, le Bienheureux rentra dans sa cellule, résolu d'y passer le reste de ses jours; mais Dieu, pour l'édification et la gloire du diocèse de Beauvais, l'appela au gouvernement de l'abbaye de Flay. Depuis longtemps, les religieux de ce monastère connaissaient le savoir, l'expérience et les vertus de Gennard; persuadés que personne ne pouvait, mieux que lui, poursuivre et consolider l'œuvre de saint Germer, dont le successeur venait de mourir, ils l'élurent d'une voix unanime pour leur abbé.

La nouvelle de cette élection affligea le cœur de Gennard; il préférait l'obéissance au commandement, et n'avait d'autre ambition que de vivre à côté du tombeau de son ami, dans les rangs des plus humbles serviteurs de Dieu. Il céda pourtant aux vives instances des religieux de Flay, comptant que la main du seigneur et le souvenir des exemples de Germer l'aideraient à remplir dignement un emploi dont il n'avait pas convoité les honneurs.

Gennard marcha constamment sur les traces du fondateur de son monastère; il imita si fidèlement ses vertus, qu'on le désignait sous le nom de second Germer. Ses veilles, ses travaux, ses jeûnes, ses mortifications, prêchaient à tous la nécessité de la pénitence. Ses réprimandes, toujours aussi justes que paternelles, touchaient les cœurs de ceux qui en étaient l'objet. Il usait d'une généreuse hospitalité envers les étrangers, et montrait une charité sans bornes pour les pauvres, dans lesquels il pensait secourir la personne même du Sauveur.

Le Bienheureux était convaincu que la prospérité des maisons religieuses dépend de leur attention à conserver l'esprit qui a présidé à leur établissement. Il ne se borna donc pas à prendre Germer pour modèle de ses actions; il voulut que toute la communauté s'inspirât de ses pensées, et vécût de sa vie. Il fit écrire l'histoire du Saint, afin que, même après sa mort, ce tendre père parlât encore à ses enfants bien-aimés. Il rehaussa son culte par les honneurs dont il environna son tombeau illustré par plusieurs miracles.

Il y avait vingt ans que la pieuse famille de saint Germer servait le Seigneur, sous la douce autorité de Gennard, lorsque Bénigne, exilé du monastère de Fontenelle, vint demander un refuge à notre Saint, qui était son ami et son parent. Gennard l'accueillit avec bonté, et bientôt, sentant ses forces s'affaiblir, il se déchargea sur lui du gouvernement de sa communauté. Dès ce jour, libre de tout soin, il ne songea plus qu'à se préparer, dans le silence et la retraite, au compte qu'il allait rendre à Dieu. Il entra dans la béatitude éternelle le 6 avril de l'an 720. Avant de mourir, il avait ordonné à ses religieux de l'inhumer dans l'abbaye de Fontenelle, à côté de saint Ansbert.

Déjà, dans la première moitié du IXe siècle, on rendait un culte public à saint Gennard. Quelques-unes de ses reliques furent transférées, le 3 septembre 944, dans la célèbre abbaye de Blandinberg. Le monastère de Wissembourg, en Alsace, avait aussi pour le Saint une grande vénération; mais son culte était cher surtout aux monastères de Fontenelle et de Saint-Germer qu'il avait édifiés de ses vertus. En l'année 1680, l'abbaye de Saint-Germer obtint des religieux de Fontenelle une partie des reliques de son bienheureux Abbé.

Vie des Saints de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier. — Voir en outre la vie de saint Ansbert, au 9 février, et celle de saint Germer au 24 septembre.

SAINT PRUDENCE, ÉVÊQUE DE TROYES EN CHAMPAGNE (861).

Prudence, né en Espagne, passa en France pour se soustraire à la fureur des Musulmans, et changea alors son nom de *Galindo* en celui de *Prudence*. On ne sait rien de ses premières années, si ce n'est qu'il fut obligé de servir dans les gardes de nos rois, ce qui autoriserait assez l'opinion qui le dit de la même famille que Galindo, deuxième comté d'Aragon. Une lettre de lui écrite à son frère, évêque en Espagne, nous apprend qu'il essuya de cruels revers de fortune. Il passa plusieurs années à la cour des rois de France, et c'est là sans doute qu'il reçut son éducation.

Son rare mérite le fit élever, en 840 ou 845, sur le siége épiscopal de Troyes. Il fut un des plus savants prélats de l'église de France, et il était consulté de toutes parts comme un oracle. Nous apprenons par son sermon sur sainte Maure, vierge, qu'il prêchait souvent, qu'il vaquait avec assiduité à toutes les fonctions de l'épiscopat, et qu'il administrait encore les sacrements de Pénitence, de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction.

Ce fut vers le même temps que Gotescalc, qui avait fait profession dans l'abbaye d'Orbais, au diocèse de Soissons, commença à dogmatiser sur la prédestination. Ce moine vagabond enseignait que Dieu avait prédestiné les réprouvés au péché et à l'enfer, de sorte qu'il n'était point en leur pouvoir d'éviter ni l'un ni l'autre. Nottingue, évêque de Bresse ou de Vérone, fit connaître ses erreurs à Raban Maur, archevêque de Mayence, qui jouissait alors d'une grande réputation de vertu et de savoir. Celui-ci, après avoir examiné Gotescalc dans un concile tenu à Mayence en 848,

condamna ses blasphèmes, et l'envoya au célèbre Hincmar, archevêque de Reims [1]. Hincmar [2], avec Wenilon de Sens et plusieurs autres évêques, examina de nouveau la doctrine du moine d'Orbais, dans un synode qui se tint, en 849, à Quercy-sur-Oise, au diocèse de Soissons. Gotescalc, n'ayant point voulu se soumettre, fut condamné, dégradé de la prêtrise et emprisonné dans l'abbaye de Hautvilliers, au diocèse de Reims. Saint Prudence, que l'on consulta, crut qu'il ne fallait point le priver de la communion laïque ; mais Hincmar, voyant qu'il persistait toujours dans son opiniâtreté, l'excommunia quelque temps après [3].

Quelques personnes soupçonnèrent Hincmar d'avoir donné dans l'erreur des semi-pélagiens sur la nécessité de la grâce ; et Ratramne de Corbie écrivit contre lui. Saint Prudence prit la plume pour éclaircir un point que la vivacité des disputes avait embrouillé. Il établit solidement la doctrine catholique, en montrant : 1° que l'homme est libre et que Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes ; 2° qu'on ne peut rien sans la grâce et que Jésus-Christ a offert sa mort d'une manière spéciale pour le salut des élus.

Malheureusement l'esprit de dispute entretint les préjugés. On ne s'entendait point de part ni d'autre, quoiqu'on professât la même foi. Loup [4], abbé de Ferrières, en Gâtinois, Amolon [5],

1. Voir le père Hardouin, t. v, *Conc.*, p. 15, 16 ; les annales de Fulde, sous l'an 848, Op. *Agobardi append.* Raban Maur, étant abbé de Fulde, fit de son monastère la plus célèbre école de sciences qu'il y eût en Europe. Il fut archevêque de Mayence depuis l'an 847 jusqu'à l'an 856, époque à laquelle il mourut le 4 février. *(Voir sa vie sous ce jour,* t. II.*)*

2. Hincmar, moine de Saint-Denis, fut élu archevêque de Reims en 845, et mourut en 882. On a de lui, 1° un *Traité sur la prédestination et le libre arbitre*, contre Gotescalc et les autres prédestinations, composé en 859. Hincmar avait fait un autre ouvrage *sur la prédestination*, qui n'est point parvenu jusqu'à nous. 2° Un *Traité de la Trinité*, contre Gotescalc. 3° Deux *Traités sur le divorce du roi Lothaire et de la reine Thietberge*. Hincmar appuie ce qu'il y dit sur l'autorité de l'Ecriture, des conciles et des Pères. Il cite pourtant quelquefois des ouvrages apocryphes. 4° Plusieurs *Capitulaires*. 5° *Traité sur le service de la table de Salomon*. 6° *Discours de la personne du roi et du ministère royal*. L'auteur y traite des qualités et des devoirs d'un prince par rapport à l'Etat, de sa prudence dans la distribution des grâces et des bienfaits, et de la manière dont il doit punir. Ce discours est adressé au roi Charles, ainsi qu'un autre sur les vertus et les vices. 7° *Traité de la nature de l'âme*, dédié au roi Charles le Chauve. 8° *Instructions pour Carloman*. Elles ont pour objet d'apprendre au jeune prince la conduite qu'il doit tenir et les moyens qu'il lui faut employer pour la réformation de l'Eglise et de l'Etat. 9° *Traité contre les ravisseurs*. 10° *Mémoire contre les clers ordonnés par Ebbon*. 11° Le *Livre des quarante-cinq chapitres*, ou Réfutation de deux mémoires envoyés par Hincmar de Laon. 12° *Traité sur l'épreuve de l'eau chaude et de l'eau froide*. Hincmar tâche d'y autoriser, par l'Ecriture, l'épreuve de l'eau chaude et de l'eau froide. 13° *Traité sur le droit des métropolitains*. 14° *Traité des translations des évêques*. Les translations, qui se font par un motif d'ambition ou d'intérêt, y sont condamnées comme contraires aux lois de l'Eglise et à la tradition des Apôtres. 15° *Traité des devoirs d'un évêque*. 16° *Traité des prêtres criminels*. 17° *Règles pour le jugement de la cause de Teutfride*, prêtre. Hincmar y fait l'application des règles qu'il avait données dans le traité précédent. 18° *Traité sur le concile de Nicée*, où l'on trouve plus d'imagination que de solidité. 19° *Traité sur le serment*. 20° Plusieurs *Lettres*, qui renferment des choses importantes sur le dogme, la discipline, le droit canonique, etc. Elles sont mieux écrites que les autres ouvrages d'Hincmar, dont le style est en général lâche et diffus.

Le père Sirmond publia les œuvres d'Hincmar à Paris, en 1645, 2 vol. in-fol. Le père Cellot donna un troisième volume en 1658. Voir Cave, *Hist. littér.*, t. II, p. 33 ; Ceillier, t. XII (éd. Vivès). M. Migne a donné une édition plus complète que les précédentes dans les tomes CXXV et CXXVI de sa *Patrologie latine*.

3. Gotescalc, auteur de beaucoup de troubles et de scandales, mourut excommunié, en 870, dans la prison où il était renfermé depuis vingt et un ans. Voir Dom Ceillier, t. XII, éd. Vivès, et *Pat. de Migne*, t. CXXI. — « Ussérius, Jansénius et le président Mauguin ont fait l'apologie de Gotescalc ; mais ils ont été réfutés par le cardinal de Laurea, *Op.* 1, c. 7 ; par le père Alexandre, par le père Honoré de Sainte-Marie et par Tournély. Le père Ziégelbaver a publié, *Hist. littér. Ord. Saint-Benoît*, t. III, p. 105, l'apologie de Gotescalc par le cardinal Noris, et l'histoire de l'hérésie de ce moine par le père du Menil, jésuite.

4. Loup, abbé de Ferrières, en Gâtinois, qui est le même que Loup Servat, comme le père Sirmond et Baluze l'ont démontré contre Mauguin, mourut en 862. On a de lui, 1° un grand nombre de *Lettres* dont la plupart sont écrites aux personnes les plus qualifiées de l'Eglise et de l'Etat. 2° Un *Traité des trois questions*, c'est-à-dire de la prédestination, du libre arbitre, et de la rédemption de Jésus-Christ. L'auteur suit la doctrine des Pères et surtout celle de saint Augustin. 3° Un *Recueil de passages sur la prédestination*. 4° Une *Vie de saint Wigbert*, deux *discours sur le même Saint*, etc. Le style de Loup de Ferrières est clair, élégant et nerveux. L'édition que Baluze donna de ses œuvres à Paris, en 1664, 1 vol. in-8°, est plus exacte que toutes celles qui l'avaient précédée. Elle reparut avec plusieurs corrections et additions à Leipsik, en 1710, et non pas à Anvers, comme porte le frontispice. Voir le t. CXIX, de la *Patrol. latine*.

5. Amolon succéda à Agobard sur le siége de Lyon en 840, et mourut en 852. Il fut aimé du roi Charles le Chauve et du pape Léon IV. Il est auteur de quelques opuscules sur la grâce et la prédestination, qui se trouvent dans les tomes XIII et XIV de la Bibliothèque des Pères et dans l'appendice aux œuvres d'Agobard par Baluze. On trouve aussi au même endroit sa lettre à Theutbalde, évêque de Langres. Il mandait à ce Prélat d'ôter de l'église et d'enterrer décemment certaines reliques dont on ne pouvait constater

archevêque de Lyon, et saint Remi [1], son successeur, écrivirent contre Raban et Hincmar, malgré l'horreur qu'ils avaient pour les blasphèmes des prédestinations. Amolon même et son Eglise, qui semblent avoir excusé Gotescalc dans les commencements, parce qu'ils ne le connaissaient pas bien, rejetèrent toujours les erreurs que l'on condamnait en lui. On doit admettre en effet la prédestination des élus comme un article de foi, mais on doit rejeter en même temps comme une hérésie monstrueuse toute grâce qui détruirait le libre arbitre. Quant à saint Remi de Lyon et à saint Prudence, jamais ils ne prirent la défense de Gotescalc.

En 853, Hincmar et plusieurs autres évêques publièrent, dans un second synode, tenu à Quercy, quatre *articles,* où ils établissaient que l'homme est libre et que Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes. Saint Prudence souscrivit ces quatre articles, comme nous l'apprenons de Hincmar et de l'annaliste de saint Bertin. L'église de Lyon fut alarmée de la doctrine qui y était contenue, la croyant incompatible avec la nécessité de la grâce. C'est ce qui fit que, en 855, le concile de Valence, où présidait saint Remi de Lyon, publia six canons, dans lesquels il exposait de la manière la plus précise la doctrine de la nécessité de la grâce et de la prédestination des élus. Saint Prudence obtint du pape Nicolas Ier, en 859, la confirmation de ces canons ; il fit même plus, car dans la crainte où il était qu'on n'abusât, en faveur du pélagianisme, des articles de Quercy qu'il avait lui-même approuvés, il écrivit pour réfuter le mauvais sens qu'on aurait pu leur donner et pour établir solidement la croyance de l'Eglise sur la grâce de Jésus-Christ. Cette précaution était d'autant plus nécessaire que quelques-uns, à l'occasion des disputes, renouvelaient les erreurs condamnées dans Pélage.

Vers le même temps, Jean Scot, dit Erigène, fameux sophiste, publia un ouvrage sur la prédestination contre Gotescalc [2]. Il y enseignait ouvertement le semi-pélagianisme et plusieurs autres erreurs. Wenilon, archevêque de Sens, en ayant extrait dix-neuf articles, les envoya à saint Prudence, qui réfuta solidement l'ouvrage de Scot [3].

Le zèle que le saint Evêque de Troyes avait toujours montré pour le maintien de la discipline et pour l'abolition des abus lui attira une vénération singulière. Ce fut ce qui le fit nommer, conjointement avec Loup de Ferrières, pour travailler à la réforme de tous les monastères de France. Il s'acquitta de cette importante commission avec autant de vigueur que de sagesse. Il mourut le

l'authenticité. Il appuyait ce qu'il disait sur la conduite que saint Martin avait tenue en pareil cas et sur le décret du pape Gélase. Quant aux prétendus miracles de quelques femmes qui tombaient en convulsion et qui souffraient en présence de ces reliques, il disait qu'il fallait les rejeter et les mépriser. Les vrais miracles, ajoute-t-il, rendent souvent la santé aux malades, mais ils ne l'ôtent jamais, non plus que l'usage de la raison, etc. *Bibl. Patr.*, t. XIV, p. 329 ; *Op. Agobardi.*, t. II, *append.*, p. 135. Voir *Migne Patrolog.*, t. CXVI.

1. Saint Remi, successeur d'Amolon, mourut le 29 octobre 875. On dit qu'il fut, avant son épiscopat, grand-maître de la chapelle de l'empereur, charge qui avait du rapport à celle de grand-aumônier en France. Il assista à plusieurs conciles qui se tinrent sur les matières de la prédestination et de la grâce. On trouve son nom parmi ceux des Saints dans le supplément au martyrologe romain par Ferrari, et dans le martyrologe de France de Du Saussay ; mais il ne paraît pas qu'il ait jamais été honoré d'un culte public. Saint Remi est auteur de quelques traités sur la grâce et la prédestination. Il avait autant d'érudition que de zèle. On remarque de la force et de la netteté dans son style. Voir Mabillon, *Suppl. Diplom.* p. 64, et *Analect.* p. 426, et le père Colonia, jésuite, *Hist. de Lyon*, t. II, p. 139 ; *Migne*, t. CXXI.

2. Jean Scot, surnommé *Erigène,* c'est-à-dire *Hibernois,* parce qu'il était né en Irlande, qu'on nomme aussi *Hibernie* et *Erin,* s'était introduit à la cour de Charles le Chauve. Il mourut vers l'an 872. Comme il était plutôt sophiste que théologien, il avança beaucoup d'erreurs et d'absurdités. Voir Witasse, *Tr. de Euchar.*, t. Ier, p. 414, et une dissertation de M. Paris, à la fin de la *Perpétuité de la foi,* art. 4. Si Cave eût vécu assez pour lire les auteurs que nous venons de citer, ou s'il eût lu Mabillon, sect. 4 et 6, *Ben.;* ou le père Alexandre, sect. 9 et 10, diss. 4, p. 359, t. VI, etc., il n'aurait point confondu Jean Scot Erigène, avec Jean Scot, abbé d'Ethélinge, précepteur du roi Alfred et l'un des premiers professeurs d'Oxford ; il aurait aussi parlé de ses erreurs, et de la honte avec laquelle il fut chassé de France par un ordre exprès du pape Nicolas Ier. Voir l'*Hist. littér. de la Fr.*, t. V, p. 36 ; *Patrologie latine*, t. CXXII.

3. Jean Scot Erigène eut, entre autres adversaires, Florus, diacre de l'église de Lyon, et chargé du soin de présider aux écoles établies dans le palais archiépiscopal. On ignore l'année de la mort de Florus. Outre ses ouvrages contre Jean Scot Erigène il composa aussi : 1° Un *Traité de l'élection des évêques* ; 2° une *Explication de la messe,* et une réponse à quelques difficultés contre ce livre ; 3° des *Commentaires sur les épîtres de saint Paul ;* 4° Différents *Ecrits contre Amalaire*, prêtre de Metz, à l'occasion de ses explications liturgiques ; 5° les *Actes du concile de Quercy*, tenu vers l'an 837 ; 6° une *Lettre au concile de Thionville*, contre Amalaire ; 7° une *Collection de décrets,* dont il ne nous reste plus qu'un fragment ; 8° des *Additions au martyrologe de Bède ;* 9° un *Discours sur la prescience, la prédestination, la grâce et le libre arbitre,* contre Gotescalc, qui toutefois n'est pas nommé ; 10° des *Poésies*, la plupart sur des sujets de piété. Le latin de Florus est assez bon pour le temps où il écrivait. Les écrits de cet auteur se trouvent dans diverses collections. Voir Cave, t. II, p. 23 et 24 ; Ceillier, t. XIX, p. 1 et suiv.; *Patrologie de Migne*, t. CXIX.

6 avril 861. On trouve son nom dans les martyrologes de France [1]. De l'année 1100 à l'année 1652, saint Prudence a eu un office de neuf leçons dans les livres liturgiques du diocèse de Troyes : de 1652 à 1867 les leçons ont été réduites à trois. On célèbre encore aujourd'hui sa fête le 6 avril [2].

En 1648, le corps de saint Prudence se trouvait encore parmi les nombreuses autres reliques que possédait la cathédrale de Troyes.

Il est représenté, à la cathédrale de Troyes, dans un vitrail de la galerie du sanctuaire (deuxième tribune, quatrième ogive); il est sur un fond rouge ouvré, tenant une crosse d'or et un livre.

Voir Dom Ceillier, t. XII; l'*Hist. littér. de la France*, t. IV; les *Vies de saint Prudence de Troyes et de sainte Maure*, Troyes, 1725 ; Nicolas Antonio, *Bibl. Hispanica vetus*, l. VI, cap. 1, *an.* 259 *ad* 279. Ce dernier ouvrage a été publié à Rome, en 1696, par les soins du cardinal d'Aguirre.

LE BIENHEUREUX NOTKER-LE-BÈGUE (912).

Le bienheureux Notker, moine de Saint-Gall, surnommé *Balbulus*, parce qu'il était bègue, naquit, vers le milieu du IXe siècle, à Heiligenau, en Thurgovie, d'une famille distinguée, et fut élevé dans l'abbaye de Saint-Gall, où il prit ensuite l'habit.

Il fit de grands progrès dans la musique pour laquelle il avait un goût décidé. Il y avait, à Saint-Gall, deux écoles, l'une dans le monastère, l'autre au dehors : Notker fut chargé du soin de la première. Dans ses moments de loisir, il travaillait à composer divers ouvrages et à transcrire des manuscrits.

Ses talents et sa sainteté lui acquirent bientôt une grande réputation, et l'empereur Charles le Gros le consultait souvent dans les affaires difficiles.

Un jour qu'un officier était venu de la part de ce prince, pour avoir son avis sur une chose importante, il le trouva arrachant dans le jardin de mauvaises herbes qu'il remplaçait par de bonnes plantes. L'envoyé lui ayant fait part de sa commission, le bienheureux Notker, pour toute réponse, lui dit : « Tu vois ce que je fais, va dire à l'empereur qu'il en fasse autant ».

Une autre fois, l'empereur étant allé lui-même à Saint-Gall, pour consulter le saint Religieux, qu'il appelait son ami et son conseiller spirituel, le chapelain du prince, homme savant, mais orgueilleux, qui voyait avec jalousie que son maître mettait toute sa confiance dans un moine, qu'il regardait comme un ignorant, dit, en voyant arriver près de lui l'humble Religieux : « Je vais lui faire une question qui démontrera son ignorance » ; et lui adressant la parole : « Dites-moi donc, vous qui êtes si savant, ce que Dieu fait actuellement dans le ciel ? » — « Il élève les humbles et abaisse les superbes ». Le chapelain, choqué de cette réponse, qui le couvrait de confusion, sortit sur-le-champ du monastère ; mais son cheval s'étant cabré, lui fit faire une chute qui lui meurtrit la figure et lui cassa un pied. Les moines, instruits de cet accident, courent le relever et le rapportent au monastère pour lui donner les secours dont il avait besoin.

Mais comme le mal, loin de guérir, allait toujours en empirant, on conseilla au chapelain d'avoir recours aux prières de Notker. Il s'y refusa longtemps, par orgueil ; cependant, vaincu par la violence du mal, il s'écria enfin : « Faites venir le serviteur de Dieu, afin qu'il me pardonne et me

1. On ne voit pas sur quel fondement Baillet a confondu saint Prudence de Troyes avec un autre saint Prudence, nommé comme évêque de Tarragone dans le martyrologe romain, sous le 28 avril. Le second, au rapport de Tamayo et de Lubin, était évêque en 586, et l'on voit encore aujourd'hui ses reliques à Tarragone.

2. Les écrits qui nous restent de saint Prudence, sont : 1° *Traité sur la prédestination*, contre Jean Scot Erigène ; 2° plusieurs *Lettres*. Celle qu'il écrivit à son frère, qui, selon toutes les apparences, était évêque en Espagne, a été publiée par Mabillon, *Analect.*, p. 418. 3° Un *Discours en l'honneur de sainte Maure*, vierge de Troyes, qui se trouve dans Surius. L'abbé Breyer l'a traduit en français et en a prouvé l'authenticité contre le ministre Daillé. Voir *Défense de l'église de Troyes (ad calcem)*, Paris, 1736. Les écrits de saint Prudence ont été imprimés dans la *Bibliothèque des Pères*, t. XV, p. 467, et dans la *Patrologie de Migne*, t. CXV.

Les Bollandistes, *ad 6 april.*, p. 531, et Cellot, *Hist. Gotescalci*, l. III, c. 9, ont accusé saint Prudence de Troyes d'avoir erré dans la doctrine, et de s'être opposé à Hincmar par un esprit de jalousie, et pour se venger de ce que l'archevêque de Reims avait porté atteinte aux droits de son Eglise : mais ceci paraît être la suite d'une calomnie publiée par les ennemis du Saint. En effet, il n'y a rien dans ses écrits que les théologiens ne puissent expliquer en un sens catholique. En supposant même l'accusation fondée, on n'en pourrait rien inférer contre la sainteté de Prudence. Le culte qu'on lui rend prouverait qu'il avait soumis ses ouvrages au jugement de l'Eglise. Voir Cacciari, *Monitum in S. Leonis, ep.* 136, t. II, p. 432.

bénisse, quelque indigne que j'en sois ». Notker s'étant rendu près de lui : « O mon Père ! » dit alors le blessé, « j'ai péché contre Dieu et contre vous, pardonnez-moi, et touchez mon pied afin qu'il soit guéri ». Notker s'étant mis à prier avec ferveur, le chapelain se sentit à l'instant soulagé.

Le bienheureux Notker mourut le 6 avril 912, et son corps fut enterré dans la chapelle de Saint-Pierre. Plusieurs miracles opérés à son tombeau lui ont fait rendre un culte public, et sa fête se célèbre, à Saint-Gall, le troisième dimanche après Pâques.

On représente le bienheureux Notker dans l'atelier où il se livrait à la culture des arts libéraux, entouré de divers instruments des arts et des sciences. Dans une gravure populaire allemande que nous avons sous les yeux, le moine, poëte et musicien, est dans l'attitude d'un homme qui reçoit l'inspiration d'en haut. Les oiseaux chantent sur le toit du couvent, en face de lui ; à ses pieds joue un chat. Dans un coin du tableau se trouve un moulin : ce dernier accessoire demande explication. Un jour, ou plutôt une nuit, en passant par un dortoir, il entendit le bruit languissant et saccadé du tic tac d'un moulin privé d'eau ; aussitôt il se mit à composer la mélodie et le rythme d'une invocation au Saint-Esprit : saint Notker avait compris que l'homme, sans la grâce du Saint-Esprit, est un être misérable sur la terre, et comme un moulin sans eau.

Le bienheureux Notker est auteur d'un martyrologe tiré en partie de ceux d'Adon et de Raban-Maur, et dont on s'est servi longtemps dans la plupart des églises d'Allemagne.

Outre le martyrologe, on a du bienheureux Notker :

1° Un *Traité sur les interprètes de l'Écriture*, dans lequel il indique ceux des Pères qui ont le mieux commenté, dans les divers sens, tel ou tel livre de la Bible. Il y donne aussi un catalogue des *Actes des Martyrs* qui lui paraissent sincères.

2° Le *Livre des Séquences* au nombre de trente-huit : il entreprit ces compositions pour donner plus de précision aux cantiques de l'Eglise qui étaient alors fort longs.

On a prétendu qu'il était l'inventeur des séquences ; mais il a déclaré, dans ses ouvrages, qu'il avait fait les siennes sur le modèle de celles qu'il avait trouvées dans l'antiphonaire de l'abbaye de Jumiéges, en Neustrie. Cette déclaration fournit une preuve nouvelle à l'appui de l'opinion que l'Ile-de-France, la Normandie, la Picardie et la Champagne peuvent revendiquer l'honneur d'avoir donné naissance aux arts et à la littérature dits gothiques. Bien peu se doutent que le *Victimæ paschali laudes*, adopté et conservé par la liturgie romaine, est du bienheureux Notker. C'est cependant à l'humble moine du IXe siècle que nous devons ce chant qui nous remplit d'allégresse, aux fêtes pascales.

On lui attribue aussi un chant guerrier qu'entonnaient les croisés et les armées chrétiennes au moyen âge avant de livrer bataille. Le voici :

Media vita in morte sumus, quem quærimus adjutorem, nisi te adjutorem, nisi te, Domine, qui pro peccatis nostris juste irasceris.	Vivants, nous sommes sans cesse menacés par la mort. Qui nous assistera, si ce n'est vous, Seigneur, vous qui êtes justement irrité contre nous à cause de nos péchés?
In te speraverunt patres nostri, speraverunt, et liberasti eos. R. Sancte Deus.	Nos pères ont espéré en vous, ô Dieu saint! et vous les avez sauvés. Vous les avez sauvés!
Ad te clamaverunt patres nostri, clamaverunt, et non sunt confusi. R. Sancte fortis.	Nos pères vous ont invoqué, ils vous ont invoqué, et ils n'ont pas été confondus. Dieu saint et fort!
Ne despicias nos in tempore senectutis, cum defecerit virtus nostra, ne derelinquas nos. R. Sancte et misericors Salvator, amaræ morti ne tradas nos.	Quand l'âge aura blanchi notre chevelure; quand les années auront brisé nos forces, ne nous abandonnez pas. — Dieu saint et miséricordieux, ne nous abandonnez pas aux amertumes de la mort!

L'origine de ce chant, si beau dans sa simplicité, est assez singulière. On raconte qu'un jour saint Notker, en regardant des ouvriers qui construisaient un pont au-dessus d'un abîme, fut si frappé des dangers imminents qu'ils couraient, qu'aussitôt il alla composer pour eux cette belle prière.

3° Divers *Hymnes*. Quatre sont en l'honneur de saint Etienne, martyr et patron de la cathédrale de Metz. Il les adressa à Ruodbert, évêque de cette ville, qui avait été moine de Saint-Gall. Ces hymnes sont reproduites par la *Patrologie latine*, t. LXXXVII, col. 37-54.

4° Des *Ecrits sur la Musique*. Ce qu'il en reste se trouve dans la *Patrologie latine*, t. LXXXI, col. 1169-1178.

5° Une *Vie de saint Gall* en vers.

6° Un *Traité sur les fractions des Nombres* dont on n'a plus qu'un fragment. Il avait donc aussi écrit sur l'arithmétique. Tant de belles connaissances le firent regarder comme l'ornement de sa patrie.

7° Le *Psautier*, en langue tudesque, qu'on lui attribue, est plus probablement de *Notker Labeo*[1].

Godescard ; Stolz ; Clément, *Les poëtes chrétiens*, etc.

VIIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Afrique, la naissance au ciel des saints martyrs Epiphane, évêque, Donat, Rufin et treize autres. — A Synope, dans le Pont, deux cents bienheureux Martyrs. 310. — En Cilicie, saint Calliope, martyr, qui, sous le préfet Maximien, après divers autres tourments, fut crucifié la tête en bas[2], et mérita l'honneur et la couronne du triomphe. 304. — A Nicomédie, saint Cyriaque et dix autres martyrs. — A Alexandrie, saint Peleuse, prêtre et martyr. — A Rome, saint HÉGÉSIPPE, voisin des temps apostoliques, lequel vint à Rome auprès du pontife Anicet, y demeura jusqu'au pontificat d'Eleuthère, et composa une histoire des actes ecclésiastiques, depuis la passion du Seigneur jusqu'à son époque, d'un style simple, désireux non-seulement d'imiter la vie des Saints, mais encore de la reproduire par le discours. 180. — A Vérone, saint Saturnin, évêque et confesseur. IVe s. — En Syrie, saint APHRAATES, anachorète, qui, au temps de Valens, défendit, par la vertu des miracles, la foi catholique contre les Ariens. Fin du IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A la Chartreuse d'Arvières, en Valromey, au diocèse de Belley, le B. Jean d'Abondance, abbé de Sainte-Marie d'Abondance, en Savoie : il déposa la crosse abbatiale pour aller se cacher dans la Chartreuse d'Arvières, où il mourut comblé de grâces et de bénédictions. 1202. — En l'abbaye de Crespin, en Hainaut, saint AÏBERT, prêtre et religieux d'une éminente vertu. 1140. — A Douai, le bienheureux CHRÉTIEN, confesseur, que l'on invoque pour les fièvres et pour les femmes en

1. *Les quatre Notker.* — Plusieurs auteurs ont confondu Notker avec les trois autres du même nom. Notker le Médecin *(physicus* ou *medicus)* était disciple de notre Notker, et jouissait de beaucoup de considération à la cour d'Othon Ier, à cause de ses connaissances en médecine. La sévérité avec laquelle il fit observer la discipline à Saint-Gall, lui valut le surnom de Grain de poivre *(piperis granum)*. Il perdit la vue dans sa vieillesse. On a de lui un comput en vers et quelques hymnes.

Notker ou Notger, prieur de Saint-Gall, devint évêque de Liége en 972. Il est auteur de quelques ouvrages, et mourut en 1008. Voyez Chronicon Magdeburgense, et l'*Hist. litt. de France*, t. VII, p. 208. Sigebert et Honorat l'ont confondu avec Notker le Bègue.

Notker à la grosse lèvre *(labeo)* était un des plus grands savants de son temps. Outre la connaissance qu'il avait de l'Ecriture des saints Pères, des auteurs ecclésiastiques et des classiques, il était très-versé dans la musique, la poésie, les mathématiques et l'astronomie. Comme il avait beaucoup de charité, il fit donner, à l'approche de sa dernière heure, un repas aux pauvres, auprès de son lit. Il mourut le 22 juin 1022, laissant plusieurs ouvrages qui existent encore en manuscrit.

2. Saint Pierre, le chef des Apôtres, n'est pas le seul qui ait subi ce genre de martyre. Beaucoup de chrétiens y étaient condamnés pour plus d'ignominie, entre autres ceux dont Eusèbe parle, liv. VIII, ch. 8 de son histoire. Il existait en effet divers modes de crucifixion, selon le crime et la sévérité du juge. Sénèque s'explique ainsi sur ce sujet, dans le livre de la consolation à Marcie : *Video istic cruces non unius quidem generis, sed aliter ab aliis fabricatas. Sunt qui capite in terram verso suspendant, alii per obscæna stipitem agunt; alii brachia patibulo explicuerunt*, etc. — On rapporte que saint Calliope fut crucifié le même jour et mourut à la même heure que Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sa mère, sainte Dioclia, qui avait donné cinq écus d'or aux bourreaux pour obtenir que son fils fût crucifié la tête en bas, expira de douleur lorsqu'on lui remit les restes inanimés de son enfant. Quelques martyrologes la qualifient de martyre. Saint Calliope était de Perga, en Pamphylie, et souffrit à Pompéiopolis. (Baronius.)

travail d'enfant. — A Reims, le vénérable Jean-Baptiste de La Salle [1]. — A Vitry, en Champagne, saint Clotaire, confesseur, dont les reliques reposaient au monastère de Saint-Jacques près de cette ville. On ignore quelle fut sa condition. VIIe s. probablement. — A Martinvelle, dans les Vosges, saint Gibard ou Gibert, abbé de Luxeuil, massacré par les Normands. Saint Gibard et ses compagnons, mis à mort par les mêmes barbares, étaient honorés dans le calendrier de Luxeuil. 888. — A Luxeuil, saint Tetelm et ses compagnons, tués dans la même invasion près du monastère. Une chapelle fut bâtie sur le lieu où les Saints étaient tombés. On n'y pouvait enterrer que des enfants ayant moins d'un an. 888.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Prémontrés. A Steinfeld, le bienheureux HERMAN, confesseur, que la Vierge Mère de Dieu voulut se fiancer à elle-même, et à qui elle donna le nom de Joseph. Illustre par des révélations très-fréquentes, par le don de prophétie et par ses vertus, il remit son esprit entre les mains du Sauveur Jésus, le jeudi de Pâques, et éclata en miracles après la mort. 1230.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Antioche, les saints martyrs Timothée, Diogène, Macaria et Maxima, avec saint Eleusus, prêtre. — Les saints martyrs Donat, Cyrille, Eugène, Eusèbe et Marin, dont il nous suffit de savoir qu'ils ont aimé Dieu de tout leur cœur. — En Lybie, les saints Coprique, Victor, Donat, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — Aux deux cents martyrs de Sinope, lesquels étaient soldats, il faut ajouter saint Rufin le Thaumaturge, diacre, et sainte Aquilina la jeune, qui tous deux allaient porter des secours aux confesseurs dans les prisons, et furent les instruments de la conversion de ces soldats : persécution de Maximien. Vers 310. — A Mitylène, dans l'île de Lesbos, saint Georges, évêque, qui fut exilé par Léon l'Arménien. Vers l'an 816. — A Schaffhouse, en Souabe, le bienheureux EVRARD, qui, de comte de Nellenburg, se fit moine de l'Ordre de Saint-Benoît. XIe s. — A Vérone, décès de la bienheureuse Ursuline, vierge, née à Parme, où ses reliques reposent dans l'église de Saint-Quentin ; elle reçut une mission divine pour l'antipape Clément, qu'elle vint trouver deux fois à Avignon et sollicita vivement de mettre un terme au grand schisme. Ursuline fut une enfant de prodige : à l'âge de quatre mois, elle prononça ces mots : « Mon Dieu, mon Père ». Mais elle ne marcha qu'à l'âge de cinq ans. Elle étudia les Ecritures et les Docteurs de l'Eglise. Un théologien orgueilleux lui ayant dit : « S'il est vrai que vous ayez des entretiens avec Dieu, vous devez savoir qui sera sauvé ou damné ». Elle répondit : « Quand vous voyez un arbre en fleurs, pouvez-vous dire quelles fleurs donneront des fruits, ou tomberont avant le temps de la fructification ? » Elle fut accusée de sorcellerie, mais échappa à la condamnation, faute de preuves. Chassée de Parme, à la suite d'une révolution politique, elle se réfugia à Vérone où elle mena une vie cachée en Dieu, partagée entre le travail et la prière. An 1410.

SAINT APHRAATES, SOLITAIRE D'ANTIOCHE

Fin du IVe siècle.

> Celui qui n'est point avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi dissipe.
> *Luc*, II.

En ce temps-là (370 de l'Incarnation), les catholiques avaient été chassés par les Ariens des deux églises qu'ils possédaient à Antioche. Alors, ils s'assemblèrent au pied de la montagne dans des grottes où saint Paul s'était caché autrefois ; on leur disputa cet asile et ils se réunirent tantôt aux bords de l'Oronte, tantôt au champ de Mars, partout persécutés et traqués, par-

1. Voir la vie du vénérable Jean-Baptiste de la Salle, dans le volume que nous consacrons aux Vénérables, etc.

tout inébranlables dans leur attachement à la foi et à leurs pasteurs. L'empereur arien Valens se vengeait en Néron païen de ces nobles résistances; il faisait noyer dans l'Oronte ceux des orthodoxes qui le gênaient.

Au nombre des hommes généreux qui bravaient le courroux du tyran et enflammaient de leur propre courage l'église opprimée d'Antioche était le grand solitaire Aphraates. Persan de naissance et d'une famille illustre, il avait embrassé le christianisme. Pour le pratiquer dans sa perfection, il était venu s'établir près d'Edesse, en Mésopotamie, dont l'église comptait alors presque autant de Saints que d'enfants. Au premier bruit des troubles d'Antioche, il se rapprocha d'elle et se bâtit aux portes de la cité une pauvre demeure où tout le monde accourait pour le voir ou le consulter. Là, dans un grec barbare, il expliquait à ses nombreux auditeurs les vérités sublimes qu'il brûlait de répandre. La sainteté de sa vie, l'ardeur de ses convictions, l'étrangeté même de sa parole donnaient du succès à son enseignement et attiraient les foules. Un morceau de pain mangé le soir au coucher du soleil était sa nourriture unique. Un jour, un noble chrétien, de ses amis, le sénateur Anthémius, qui fut depuis consul, revenant d'une légation de Perse, crut faire une chose agréable à l'anachorète en lui apportant une tunique de son pays : Aphraates la déposa sur un siége de sa cellule; mais bientôt comme si la présence de ce luxueux objet eût réveillé dans son âme un remords : « Je me trouve dans un grand embarras, sur lequel il faut que je vous consulte. Un persan m'est venu voir et me presse de le prendre à mon service, parce qu'il est de mon pays. Quoique je sois touché de cette raison, je suis néanmoins retenu par la reconnaissance que je dois aux services d'un ancien serviteur, dont je suis très-satisfait ». — « Vous avez raison », lui dit Anthémius, « je crois même que vous devez préférer un ancien domestique, dont vous êtes content, à un autre qui peut-être ne vous satisferait pas ». — « Eh bien, reprenez cela », poursuivit le vieillard, « j'ai une tunique qui me sert depuis seize ans, la vôtre est plus belle, la mienne m'est plus chère, je n'en puis avoir deux ».

L'Oronte baignait au nord le palais de l'empereur. Du côté du midi, un grand portique à deux étages, flanqué de deux tours, touchait aux murailles de la ville. Entre le palais et le fleuve, une route menait aux jardins suburbains. Du haut du portique, Valens aperçut Aphraates, vêtu d'un pauvre manteau, et se dirigeant à la hâte vers le champ de Mars : « Où vas-tu, lui cria le prince. — Je vais, répondit l'anachorète, prier avec mes frères pour la prospérité de ton empire. — Mieux vaudrait garder ta cellule, répliqua le César...— C'est ce que j'ai fait jusqu'à ce jour, ô empereur! tant que les brebis du Christ étaient en sûreté ; mais à présent que des bêtes féroces se jettent sur elles, je dois tenter tous les moyens pour les sauver. Dis-moi, ô empereur ! si j'étais une fille, vivant dans le gynécée et gardant la maison de son père, et que je la visse devenir tout à coup la proie des flammes, devrais-je rester renfermée et laisser l'incendie dévorer tout, ou me précipiter au dehors pour crier au secours, pour apporter l'eau et m'opposer au mal de mon mieux? Ta réponse, César, n'est pas douteuse. Eh bien! c'est toi qui as mis le feu à la maison de mon père, et je cours l'éteindre ». Valens regarda le solitaire d'un œil menaçant et se tut ; mais un des eunuques de sa chambre dit des injures au saint vieillard du haut de la galerie et le menaça de mort. Quelque temps après, cet eunuque étant allé voir si le bain de l'empereur était assez chaud, la tête lui tourna, et il se jeta dans la chaudière d'eau bouillante ; comme il était seul, il y demeura et y périt. L'empereur envoya un autre eunuque pour l'appeler, mais il revint dire

qu'il ne trouvait personne dans aucune des chambres. Plusieurs y accoururent, et, à force de chercher dans toutes les cuves, à la fin ils trouvèrent ce misérable étendu mort. Le bruit s'en répandit dans toute la ville, et tous louaient le dieu d'Aphraates. L'empereur, épouvanté, n'osa l'envoyer en exil, comme il l'avait résolu, mais il ne laissa pas de persécuter les autres catholiques.

Tel était ce grand Aphraates qui vint alors au secours de la religion et fit ensuite plusieurs miracles. Il fut enseveli dans l'église des Martyrs, au faubourg d'Antioche. Les Grecs font sa fête le 29 janvier ; le martyrologe romain le mentionne le 7 avril.

Cf. *Œuvres de saint Jean Chrysostome*, t. Ier, p. 29 (éd. de Bar); *les Pères des déserts d'Orient*, t. v; Théodoret, *Vit. Patrum*, c. VIII.

LE BIENHEUREUX ÉVRARD OU EBERHARD,

COMTE DE NELLENBURG, FONDATEUR DU MONASTÈRE ET DE LA VILLE DE SCHAFFHOUSE

1075. — Pape : Saint Grégoire VII.

> Pendant que nous en avons le temps, faisons le bien. *Galat.*, VI, 10.

Vers l'an 1004 de Jésus-Christ florissait en Souabe, province de la Germanie supérieure, Ebbon, comte de Nellenburg, riche en champs et en toutes sortes de biens. Il avait épousé Edwige, fille d'un prince hongrois, et parente de l'empereur saint Henri. Or, Edwige était éminemment pieuse : la prière et l'exercice de la charité faisaient ses plus chères délices. Chaque nuit elle se levait en silence pour adorer Dieu : cette sainte habitude de sa femme irrita Ebbon, qui n'était rien moins que dévot. Une fois il lui arracha des mains son livre d'heures et le jeta dans le feu. Le lendemain le livre fut retrouvé intact au milieu des charbons incandescents. Ce prodige frappa tellement Ebbon, qu'il ne s'opposa plus aux exercices de piété de sa femme, et que lui-même professa, dès ce moment, des sentiments plus religieux.

Tels étaient le père et la mère du bienheureux Evrard.

Ebbon mourut de bonne heure ; sa sainte épouse, seule chargée de l'éducation de leur unique enfant, en confia la direction à un prêtre aussi pieux qu'éclairé, nommé Lupard.

Quand il en fut temps, elle chercha pour son fils une épouse digne de lui : son choix tomba sur une jeune personne nommée Itta. Puis, son œuvre étant accomplie ici-bas, Edwige se retira à Mayence et termina heureusement ses jours dans un monastère qu'elle avait fait bâtir aux environs de cette ville.

Des six enfants que Dieu avait donnés au bienheureux Evrard, un seul lui restait, celui qui devait hériter de son nom et de sa fortune. Celle-ci était assez considérable pour que le noble comte pût en consacrer une partie à de bonnes œuvres sans nuire à l'établissement de son héritier dans le monde.

Il commença donc par aller porter son offrande au tombeau des Apôtres, à Rome, et à Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne. Revenu à son manoir, il résolut de mettre à exécution une pensée qu'il nourrissait depuis longtemps, celle de la fondation d'un monastère de Saint-Benoît. Ayant fait part de son dessein à sa femme, celle-ci l'agréa complétement. Restait à choisir l'endroit où s'assoirait la nouvelle fondation, car à cette époque un monastère était toujours le noyau d'une ville, et il ne fallait pas négliger les avantages de la situation, soit pour le commerce, soit pour l'agriculture. Après s'être recommandé aux prières d'un saint homme de la contrée, batelier de sa profession, Evrard arrêta son choix sur un lieu que lui désigna le batelier, à trois kilomètres environ de la chute du Rhin et déjà marqué par quelques huttes de pêcheurs : là devait être Schaffhouse. Il érigea d'abord une chapelle en l'honneur de la Résurrection de Notre-Seigneur (1052).

Dès que la maison de Dieu fut debout, pour bénir les travaux qu'on allait entreprendre, on commença la construction du monastère, qui dura douze ans. En 1064, l'évêque de Constance vint consacrer l'église et bénir le monastère, placés tous deux sous l'invocation du divin Sauveur et de tous les Saints.

Cependant Evrard ne renonça pas encore au monde. Son premier pèlerinage à Rome lui avait apporté trop de douces jouissances pour ne pas l'entreprendre de nouveau. Peut-être aussi voulait-il obtenir du souverain Pontife et sa bénédiction et ces garanties spéciales qui ne suffisaient pas toujours pour mettre à couvert du vol et de la violence les plus pieuses fondations. A son retour, il eut la douleur de trouver malade le seul fils qui lui restait, Burchard ; mais Dieu lui réservait la consolation de l'appeler comme une seconde fois à la vie en le guérissant d'une manière toute miraculeuse.

Une circonstance qui fut de la part de notre Saint une bonne œuvre le détermina enfin à cacher le reste de son existence dans le monastère qu'il avait fondé.

Un certain Mangold, abbé de Saint-Georges, à Stein, près de Schaffhouse, avait quitté la vie monastique et était rentré dans le monde. Evrard, le rencontrant un jour, lui fit à ce sujet de si vifs reproches, qu'il se repentit de sa faute, et sollicita du couvent qu'il avait abandonné la grâce de pouvoir entrer comme le dernier des frères à celui de Schaffhouse. La demande lui fut accordée ; il fut absous du péché d'avoir quitté son couvent, et mourut à Schaffhouse, après avoir fait tous ses efforts pour expier son erreur. Evrard, à qui il devait ce retour sur lui-même, intercéda pour le défunt par des prières et d'autres œuvres de piété. C'est pourquoi Mangold lui apparut un jour, et le remercia de l'avoir délivré du purgatoire par ses bonnes œuvres. Il lui dit en même temps que sa conduite était agréable à Dieu et qu'elle le serait encore davantage s'il continuait à croître en vertus. C'est cet événement qui engagea Evrard à demander le consentement de sa vertueuse épouse Itta pour entrer au couvent qu'il avait lui-même fondé. Il y prononça ses vœux, y remplit fidèlement les devoirs que lui prescrivaient l'obéissance, l'humilité et la pratique de toutes les autres vertus, et mourut dans le Seigneur vers l'an 1075, le 7 avril, à l'âge de soixante ans, après avoir été six ans moine. Beaucoup de miracles, dit-on, se sont faits sur son tombeau. Sa veuve Itta, voulant suivre l'exemple de son époux, entra à Schaffhouse, dans une communauté de religieuses également fondée par les deux époux, et y mourut en odeur de sainteté.

Le couvent de l'Ordre de Saint-Benoît de Schaffhouse a produit un grand nombre de saints et de savants [1].

Acta Sanctorum, trad. nouv.

SAINT AIBERT, RELIGIEUX

1060-1140. — Papes : Nicolas II; Innocent II. — Rois de France : Philippe Ier ; Louis VII, *le jeune*.

> Nous savons que si cette maison de terre où nous habitons vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison qui ne sera point faite de main d'homme et qui durera éternellement. *II Cor.*, v, 1.

Saint Aïbert était natif d'un village nommé Espain, près de Tournai, en Flandre. Son père s'appelait Albade et sa mère Elvide. Il donna, dès sa jeunesse, des marques de ce qu'il serait un jour, par son amour pour la retraite, son assiduité à l'oraison, ses jeûnes presque continuels et extrêmement rigoureux, sa charité pour les pauvres, et le zèle très-ardent qu'il avait de la gloire de Dieu. Il se levait la nuit pour prier ; et, de peur d'être découvert dans l'abondance des larmes qu'il versait et dans les rigueurs qu'il exerçait sur son corps, il se retirait dans la bergerie, où il ne pouvait être aperçu de personne. Ayant un jour entendu un trouvère qui chantait la conversion de saint Thibauld de Provins [2], ses austérités, ses vertus et son heureuse mort, il en fut si touché, qu'il résolut, dès l'heure même, de se sevrer de toutes les satisfactions de la chair, et d'entreprendre une vie de pénitence et de croix continuelles. Il alla trouver un saint ermite, religieux et prêtre du monastère de Crespin, qui s'était retiré dans une cellule à l'écart, par la permission de son abbé, pour n'avoir plus de conversation que dans le ciel. Aïbert se mit donc sous la conduite de ce saint homme, et, comme ils avaient tous deux les mêmes inclinations pour la pénitence, on ne saurait croire de quelle manière ils affligèrent ensemble leur corps durant plusieurs années. Ils passaient souvent plusieurs jours sans pain, et n'ayant point d'autre aliment que des herbes sauvages, qu'ils étaient quelquefois obligés d'arracher au milieu des glaçons pendant l'hiver. Le froid ne les tourmentait pas moins que la faim, parce qu'ils étaient presque nus et qu'ils n'avaient point de feu pour se réchauffer, lorsque la rigueur de la saison leur avait glacé le corps. Par ces austérités, ils devinrent si maigres et si pâles, qu'à peine pouvait-on les reconnaître, et que les bergers mêmes avaient horreur de les regarder. Mais cela n'empêchait pas leur esprit d'être plein de vigueur : ils passaient avec joie les jours et les nuits à célébrer les divins Mystères dans la chapelle de l'ermitage, et à chanter des psaumes et

1. *L'abbaye de Schaffhouse*. (Etymologie : *Schaff*, vaisseau ; *haus*, maison : Navium domus.) — Elle fut peuplée, à l'origine, par douze moines venus d'Hirschau : le premier abbé fut Sigefroi. C'est à ce monastère célèbre que la ville de Schaffhouse doit son origine et son accroissement. Devenue riche, elle s'affranchit de la domination des religieux.

A l'époque de la réforme, tous les religieux eurent la lâcheté d'apostasier : au moment où les premiers Bollandistes écrivaient, leur couvent était devenu un hôpital d'accouchement !

2. Voir au 30 juin et au 1er juillet.

des cantiques à la louange de Dieu. Cependant, ils se virent contraints de quitter pour un temps leur solitude et de faire un voyage à Rome : car l'abbé de Crespin, nommé Régnier, étant obligé d'aller vers le Pape pour faire confirmer les privilèges de son abbaye [1], voulut avoir ces deux saints solitaires en sa compagnie. Ils firent tous trois ce voyage les pieds nus, la haire sur le dos et sans autres richesses que l'abondance de leur pauvreté ; ils souffrirent beaucoup pendant le chemin, et l'un d'eux tomba malade. Lorsqu'ils furent à Rome, ils apprirent que le pape Urbain II était allé à Bénévent. Régnier, voyant que ses deux compagnons avaient besoin de repos, les fit entrer dans le monastère de Vallombreuse, où ils furent reçus par les saints religieux de cette maison, avec une charité digne des véritables enfants de saint Benoît ; pour lui, il poursuivit son chemin et alla à Bénévent, où le Pape lui accorda ce qu'il demandait. A son retour, il les reprit à Vallombreuse et les ramena avec lui en Hainault ; ils se renfermèrent dans leur ermitage et y continuèrent leur vie angélique que leur voyage n'avait point interrompue.

Quelque temps après, Aïbert eut une vision, dans laquelle il s'imaginait être monté sur un grand arbre, entre Asnon et Saint-Amand, abbayes du Hainault, tandis qu'un aigle ou un vautour blanc lui présentait de son bec un habit religieux. Il crut que Dieu l'avertissait par là d'entrer dans un monastère, et, sans différer davantage, il alla supplier l'abbé de Crespin de le recevoir au nombre de ses religieux. Quelques-uns d'entre les frères s'y opposèrent d'abord, parce qu'ils ne voyaient en son extérieur rien qui leur plût ; mais l'abbé lui tendit les bras d'autant plus volontiers qu'il avait connu, par son expérience, sa sainteté et les qualités admirables de son âme. Il brilla bientôt, au milieu d'eux, par le concert de toutes sortes de vertus, comme un soleil au milieu des étoiles, de sorte qu'ils changèrent leur mépris en admiration, et leur indifférence en un amour et une bienveillance toute singulière. Il fut fait prévôt et cellérier de la maison, et il s'acquitta si bien de ces offices, qu'ils le jugeaient digne des premières dignités de leur maison. En effet, tandis qu'il faisait son possible pour assister les malades et pour donner à chacun ce dont il avait besoin, il était si sévère envers lui-même, qu'il n'avait pour lui que du pain, de l'eau et un peu de légumes, une fois le jour. Jamais ni chair, ni lait, ni fromage n'entrèrent dans sa bouche. Un banc était tout son lit ; le plus vieil habit et le plus déchiré était celui qu'il aimait le plus ; il ne quittait son cilice que pour en prendre un autre, ou pour raccommoder celui qu'il avait. Il récitait tous les jours à genoux, avant Matines, les cent cinquante psaumes de David ; il assistait aux divins offices avec une ferveur et une attention merveilleuses. Hors le temps des prières communes, il faisait souvent des génuflexions pour adorer la majesté de Dieu présente en tous lieux. En un mot, on voyait en lui un modèle parfait d'un véritable religieux.

Cependant il soupirait toujours après sa première solitude ; et, après vingt-cinq ans de vie cénobitique, il reconnut que c'était la volonté de Dieu qu'il y retournât. Il en obtint la permission de son abbé, selon l'intention de la règle de saint Benoît. Sa vie, en cette dernière retraite, surpassa incomparablement tout ce qu'il avait fait auparavant. Au bout de trois ans, un grand débordement d'eau ayant environné sa cellule, il fut plusieurs jours, non-seulement sans vivres, mais aussi, ce qui lui était beaucoup plus

1. Cette abbaye, depuis saint Landelin, son fondateur, au VIIe siècle, avait toujours été occupée par des chanoines. Les Bénédictins ne l'occupaient que depuis dix ans : c'était pour faire confirmer cette possession par le Pape, que Régnier allait à Rome. (Voir la vie de saint Landelin au 15 juin.)

intolérable, sans pouvoir entendre la messe. Dans cette extrémité, il invoqua la Sainte Vierge : elle lui apparut, le consola et lui mit un morceau d'un pain extraordinaire dans la bouche ; il en reçut une si grande force, que le reste de sa vie, qui fut encore de vingt-deux ans, il n'eut point besoin de manger de pain, mais un peu d'herbes et de racines lui suffirent. Il resta aussi vingt ans sans boire, quoiqu'il ne se fût jamais obligé, par vœu, à cette mortification si extraordinaire.

La bonne odeur de ses vertus se répandant de tous côtés, et attirant une infinité de monde à sa cellule, Burcard, évêque de Cambrai, le fit prêtre et lui donna le pouvoir d'administrer les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie à ceux qui viendraient vers lui. Il reçut même des papes Pascal II et Innocent II, l'autorisation de remettre toutes sortes de cas réservés ; mais il ne s'en servait que dans l'extrémité, et obligeait ordinairement les pénitents, dans ces occasions, à demander l'absolution à leurs évêques. Il disait tous les jours deux messes, l'une pour les vivants et l'autre pour les morts [1]. Il récitait cent cinquante *Ave Maria*, partie à genoux, partie prosterné en terre. Il avait aussi coutume de chanter les Vigiles des morts à neuf leçons, et de dire à chaque Nocturne cinquante psaumes, en sorte qu'il récitait tout le *Psautier* chaque jour. Il ajoutait tous les jours de nouvelles austérités aux précédentes. Enfin, son historien assure qu'il eût été difficile de trouver un tyran qui l'eût traité aussi rigoureusement qu'il s'est traité lui-même durant tant d'années ; il en conclut qu'il haïssait véritablement son corps, et qu'il mérite avec justice la glorieuse qualité de martyr de Jésus-Christ.

Il n'était pas seulement visité du peuple, mais des évêques, des religieux, des chanoinesses, dont il y avait plusieurs communautés dans ce pays. De grands seigneurs et des dames de la plus haute condition venaient à sa cellule pour y recevoir de la lumière dans leurs difficultés, de la consolation dans leurs peines et du remède dans leurs tentations. En un mot, il était comme le miracle de son siècle et l'asile de tous les malheureux. Le comte Arnoul, frère de Baudoin, comte de Hainault, étant attaqué d'une dangereuse maladie pour laquelle les médecins ne trouvaient point de remède, se fit porter à son ermitage. Après s'être confessé à lui, il le pria de lui faire donner à boire, parce que la fièvre le brûlait et le tourmentait. Le Saint lui dit qu'il n'y avait point en ce lieu d'autre liqueur que de l'eau de puits : le comte en souhaita ; et le Saint lui en ayant fait tirer, fit la bénédiction dessus et la lui présenta. Mais cette bénédiction fut si puissante, que l'eau se changea en un vin plus généreux et plus agréable que n'est celui des coteaux les mieux situés ; que dis-je ? elle fit un si grand changement dans son corps et le fortifia tellement, qu'il fut guéri au même instant, et qu'il s'en retourna chez lui en parfaite santé et sans aucun reste de son incommodité.

Enfin, il plut à Dieu de couronner les mérites de cet admirable solitaire, qui avait joint les rigueurs de la plus sévère pénitence à une vie si pure et si innocente, qu'on ne croit pas qu'il ait jamais perdu, par un péché mortel, la grâce qu'il avait reçue au baptême. Il tomba donc malade peu de jours avant Pâques, et, sentant que sa fin approchait, il envoya chercher Dom Angilbert, prieur de Crespin, pour lui administrer les derniers sacrements, qu'il reçut avec une dévotion toute angélique. Enfin, le jour même de Pâques de l'année 1140, le 7 avril, il rendit son esprit à Dieu pour être couronné de sa gloire.

Son corps fut enseveli dans son propre ermitage, par les vénérables

1. Il n'est plus permis aux prêtres, sans une autorisation expresse de l'évêque, de dire plusieurs messes par jour, excepté à la fête de Noël. La défense de biner a été portée par Honorius III (1216-1227).

abbés de Crespin et de Saint-Amand ; depuis, il a été transféré en l'abbaye de Crespin ; quelques ossements ont été donnés, partie à l'abbaye d'Haulmont, en Hainault, et partie aux Sœurs noires de Mons et à l'église paroissiale d'Esparu, lieu de la naissance de ce grand Saint.

On rencontre, à peu de distance de Condé et de Crespin, une chapelle qui porte le nom de Saint-Aïbert, et qui a été érigée en église paroissiale. Il y a aussi au village de Blaheries, entre Saint-Amand et Tournai, une chapelle placée sous l'invocation de l'humble reclus. On l'invoque surtout pour la guérison de la fièvre. Les malades prennent avec confiance, pour cet effet, de l'eau d'un puits qui porte son nom. Voici une prière ancienne qu'ont coutume de réciter les personnes qui se recommandent à son intercession. « O très-saint père Aïbert, fidèle et juste serviteur du Dieu très-haut, vous qui portez secours à ceux qui ont la fièvre et donnez le remède aux personnes attaquées de diverses maladies, je vous en prie, par votre compassion accoutumée, ayez pitié de moi, et rendez à la santé par vos prières, celui qu'une fièvre longue et douloureuse tourmente, afin que, sain d'âme et de corps, je puisse rendre des actions de grâces au Dieu tout-puissant et le servir tous les jours de ma vie ».

Voici quels sont les attributs populaires de saint Aïbert dans les arts : un aigle laisse tomber près de lui l'habit bénédictin ; ce qui détermine sa vocation ; — il est debout près d'un puits, avec une écuelle à la main, pour rappeler que pendant vingt ans, il se priva de tout breuvage, même d'eau.

Nous nous sommes servi, pour faire ce résumé, de sa vie écrite par Robert, archidiacre d'Ostrevand, et rapportée par Surius et par les continuateurs de Bollandus.

LE B. HERMAN DE STEINFELD, DIT JOSEPH,

DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS

1230. — Pape : Grégoire IX. — Empereur d'Allemagne : Frédéric II.

A periculis cunctis libera nos semper, virgo gloriosa et benedicta.

De tous les dangers, délivrez-nous, vierge glorieuse et bénie. *Sub tuum præsidium.*

Cologne, la plus célèbre de toutes les villes de la basse Allemagne, fut celle qui vit naître cet excellent religieux, et qui lui servit de berceau. Ses parents avaient été riches, mais ils avaient perdu leurs biens par quelques revers de fortune, et vivaient dans une extrême pauvreté. Dès qu'il fut né, ils le portèrent aux saints fonts du baptême, et lui firent donner le nom d'Herman, lequel, en allemand, signifie un homme d'armes et un homme d'honneur ; comme pour marquer qu'il ferait une guerre continuelle au démon, et que les victoires qu'il remporterait sur cet ennemi des hommes lui acquéreraient un honneur immortel. Il passa son premier âge si innocemment, avec tant de sagesse et de maturité, qu'il n'avait rien de l'enfance que le nom. Ses yeux de colombe et ses chastes regards marquaient la candeur de son âme ; et la sérénité de son visage faisait voir le calme de son esprit et la paix dont il jouissait au fond de son cœur. Ceux mêmes qui

jetaient la vue sur lui ressentaient en eux je ne sais quelle abondance de joie spirituelle qu'il leur communiquait par sa présence. Il était si retenu en ses discours, que sa langue ne servait jamais ni au mensonge, ni à la médisance, ni à la vanité, ni à la flatterie et à la folle complaisance. Ce n'est pas pourtant qu'il ne fût très-affable, et qu'il ne réjouît quelquefois ses compagnons par quelques traits plaisants et agréables ; mais il ne le faisait que pour ne pas paraître au-dessus du commun, et pour leur cacher le recueillement et l'élévation d'esprit que Dieu lui avait donnés dès son enfance.

A peine eut-il atteint l'âge de sept ans qu'on l'appliqua à l'étude, et il y fit en peu de temps des progrès très-notables, Dieu l'assistant extraordinairement pour comprendre et retenir ce que ses maîtres lui apprenaient. Mais son affection pour les exercices de la piété chrétienne surpassait beaucoup l'inclination qu'il avait pour les sciences. Les églises et les lieux de dévotion étaient les écoles qu'il fréquentait plus volontiers : il y allait toujours avec plaisir, et il n'en sortait jamais qu'avec regret. On remarque que, dès ce temps-là, pendant que ses compagnons s'occupaient au jeu, suivant la portée de leur âge, il se dérobait à leur compagnie pour aller faire ses prières dans une église dédiée à la Mère de Dieu, où il y avait une image fort dévote de cette Sainte Vierge, portant son cher Fils entre ses bras. Là, cet enfant de bénédiction s'entretenait amoureusement, tantôt avec la Mère, tantôt avec le Fils, l'une et l'autre lui étant représentés par leur statue. Il leur parlait de ses chagrins d'enfant, de ses peines de cœur, de sa pauvreté. Il leur disait : « Mon cher petit Jésus, ce matin je n'ai eu pour déjeûner qu'un tout petit morceau de pain, de sorte que j'ai encore faim. Cependant, je ne m'en plains pas, car vous êtes le Fils de Dieu, et pourtant vous avez aussi souvent eu faim ; et si vous voulez, vous pouvez faire en sorte que quelques miettes de pain me rassasient autant que si c'était beaucoup plus ». Il disait ensuite à l'Enfant Jésus ce qu'il avait appris depuis la veille, et ce qu'il ferait dans le courant de la journée ; il disait en terminant : « J'aimerais bien rester encore avec vous et avec votre sainte Mère ; mais il faut maintenant que j'aille à l'école. Donnez-moi votre bénédiction, et en attendant que je revienne, pensez à moi ! »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on dit, et qu'il se reconnaît par les effets, que Dieu se plaît à converser avec les simples, et que c'est aux petits et aux humbles qu'il se communique plus favorablement. L'Ecriture nous l'affirme en plusieurs endroits ; et une infinité de miracles et d'œuvres surnaturelles nous le font voir évidemment. En voici d'illustres témoignages en la personne du jeune Herman, et il faut avouer que les tendresses d'amour que Jésus et Marie lui ont témoignées, ont été si grandes et si extraordinaires, qu'on n'oserait pas les écrire, si elles n'avaient passé par l'examen et reçu l'approbation de plusieurs savants théologiens, qui ont bien reconnu qu'il ne fallait pas juger de la conduite de Dieu par les faibles raisonnements de notre esprit humain. Un jour, entre autres, que ce saint écolier était venu à son ordinaire pour visiter les images de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, il leur présenta une pomme qu'on lui avait donnée, suppliant avec humilité la Mère du Sauveur d'avoir ce petit don pour agréable et de le recevoir comme un gage de l'affection qu'il lui portait, et du désir qu'il avait de servir éternellement son divin Fils. Chose étonnante ! aussitôt la Reine des Anges, pour ne point contrister cet aimable enfant, et pour rendre recommandable à toute la postérité l'innocente simplicité avec laquelle il agissait avec elle, rendit son image flexible, et étendant sa main de pierre ou de

bois, comme si c'eût été une main de chair, elle reçut favorablement le présent de son petit serviteur. O bienheureuse enfance d'Herman ! s'écrie l'abbé qui a composé sa vie, laquelle a mérité d'être si tôt consolée par des signes et des révélations célestes. Cessez, envieux, de la censurer, et dites plutôt avec ceux qui admirent de si beaux commencements : « Que pensez-vous que sera enfin cet enfant? car la main de Dieu est avec lui ».

On dit aussi que la Sainte Vierge lui apprit à la prier, et composa pour son serviteur bien-aimé, cette prière qui depuis s'est très-répandue dans l'Eglise catholique, commençant par ces mots : *Sub tuum præsidium confugimus, Sancta Dei Genitrix.* Nous nous mettons sous votre protection, ô sainte Mère de Dieu.....

Une autre fois, étant entré dans la même église, il vit, au haut de la tribune, qui était entre le chœur et la nef, la Sainte Vierge et l'Evangéliste, son fidèle gardien, avec l'adorable enfant Jésus, qui s'entretenaient ensemble d'une manière infiniment charmante. Son amour le porta incontinent à se vouloir joindre à leur compagnie ; et, en effet, la Vierge l'appela par son nom, et lui dit : *Hermanne, ascende ad nos ;* « Herman, montez vers nous ». Mais comme il n'avait point d'échelle, et que le chœur par où l'on y montait était fermé, il se vit comme dans l'impossibilité d'obéir. Il fit néanmoins ses efforts pour cela, et cette divine Mère, qui ne manque jamais d'assister les siens dans leurs besoins, lui tendant la main, l'éleva jusqu'en haut et le mit auprès de son cher Fils ; de sorte qu'il eut le bonheur de passer plusieurs heures avec lui dans une privauté merveilleuse qui remplit son âme d'une grande abondance de grâce et de douceur. Lorsqu'étant prêtre il s'ouvrait familièrement à ses amis sur cette vision, il leur faisait remarquer une circonstance qui ne doit pas être oubliée ; c'est que, comme il s'efforçait de monter, il fut blessé, à l'endroit du cœur, d'un clou qui était à la balustrade, d'où il lui demeura une marque qui ne paraissait presque point, mais qui était extrêmement sensible et douloureuse : « C'était là », disait-il, « un présage et un avertissement des croix et des peines que je devais endurer le reste de ma vie ». Au reste, la même Sainte Vierge, qui l'avait élevé dans cette tribune, l'en descendit le soir pour retourner chez ses parents, avec promesse de lui faire souvent part d'une semblable consolation.

En effet, un autre jour qu'il était venu dans cette église les pieds nus, dans la plus grande rigueur de l'hiver, elle lui apparut encore avec un visage plein de douceur, et lui demanda pourquoi il allait nu-pieds par un temps si rude, et un froid si insupportable. « Hélas ! » répondit il, « ma chère Dame, c'est la pauvreté de mes parents qui m'y contraint ». Alors la Vierge lui montra une pierre, qui était à quelques pas de là, et lui ordonna d'aller regarder dessous, l'assurant qu'il y trouverait quatre pièces d'argent pour subvenir à cette grande nécessité. Il obéit, et trouva effectivement ce petit trésor que la divine Providence y avait mis exprès pour lui. Il revint aussitôt vers sa chère Maîtresse, et la remercia de sa bienveillance et de sa libéralité. Elle lui fit là-dessus de nouvelles caresses, et lui dit que, toutes les fois qu'il retournerait au même endroit dans ses besoins, il y trouverait toujours le même secours. Cela arriva plusieurs fois ; et, ce qui est surprenant, c'est que ses compagnons, à qui il découvrit innocemment son secret, y allant comme lui, et le faisant même avec beaucoup plus d'empressement que lui, n'y trouvèrent jamais rien. Celui qui a écrit le premier cette histoire assure l'avoir apprise de sa propre bouche, un peu avant qu'il mourût.

Quelque temps après, Notre-Seigneur lui apparut attaché sur la croix. Ce fut dans un grand incendie qui arriva à Cologne, et qui consuma beaucoup de maisons de son voisinage. Comme les habitants couraient au secours, et se mettaient en peine pour arrêter la violence du feu, Herman y courut aussi, et vit, avec tous les assistants, un spectacle bien digne d'admiration : c'est que, parmi ce grand embrasement et au milieu des flammes dévorantes, une église, qui en était environnée de tous côtés, demeurait néanmoins en son entier sans en être nullement endommagée. Cette merveille tenant tout le peuple en suspens, Herman, qui jetait les yeux de tous côtés sur ce temple, que le feu épargnait si miraculeusement, aperçut, au-dessus, son aimable Sauveur dans l'état et la figure qu'il avait sur la croix. Il reconnut par là que c'était par respect pour le mystère de sa Passion et de son Crucifiement que les flammes n'osaient toucher à cette sainte maison ; il fut confirmé dans cette opinion, lorsqu'il vit ce crucifix se multiplier en quelque manière pour être en tous les endroits où le feu portait ses tourbillons. Son esprit fut alors rempli d'une lumière surnaturelle, qui lui fit connaître la vertu de la passion de Jésus-Christ : il vit que le meilleur moyen de résister à ses passions était d'avoir assidûment l'image de Jésus-Christ crucifié imprimée dans sa mémoire.

Les premières années d'Herman s'étant ainsi passées dans une conversation continuelle avec le ciel, il eut une forte inspiration de quitter entièrement le monde et d'embrasser la vie religieuse. Il se présenta pour cela au couvent de Steinfeld, de l'Ordre des Prémontrés, au diocèse de Cologne ; bien qu'il n'eût que douze ans, ce qui était un âge trop faible pour porter le joug de la religion, on le reçut avec bien de la joie, dans l'espérance que Dieu suppléerait extraordinairement aux forces que la nature ne lui donnait pas encore. Il est probable cependant qu'on ne lui donna pas immédiatement l'habit, pour ne point transgresser les lois de l'état monastique ; quoiqu'un auteur ait cru qu'on passa pour lui au-dessus des règles ordinaires, n'étant pas raisonnable, dit-il, d'assujétir aux ordonnances des hommes celui que Dieu conduisait par des voies si miraculeuses. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on l'envoya à un monastère de Frise, pour s'y avancer dans les études, et qu'il s'y rendit recommandable au-dessus de tous ses condisciples, tant par les progrès qu'il fit dans les sciences, que par l'accroissement continuel de ses vertus. On ne remarqua jamais en lui les vices ni les imperfections qui se trouvent ordinairement dans les écoliers : comme l'insolence, le mensonge, la désobéissance, les querelles, les injures et la bouffonnerie; mais, au contraire, il fit paraître une modestie, une candeur, une soumission d'esprit, une bonté envers tout le monde, et une retenue qui le faisaient admirer de tous ceux qui le voyaient. Il ne lisait qu'avec peine les poëtes et les autres livres profanes, où il est parlé de Jupiter, de Junon, de Mars ou de Mercure, comme autant de divinités ; et il disait quelquefois qu'il ne pouvait assez admirer comment des personnes d'esprit et de piété pouvaient s'amuser à ces bagatelles, puisqu'il y avait une infinité de savants écrits des saints Pères et des orateurs chrétiens, qui pouvaient conduire à la connaissance de la Divinité [1].

Il lui arriva, en ce temps-là, une incommodité notable qui le rendit onéreux à ses confrères, et le faisait fuir de ceux mêmes qui avaient le plus d'affection pour lui. Il porta cette croix avec une grande patience, étant bien aise de souffrir quelque chose pour son sauveur ; mais lorsqu'il eut bu

1. Ceci, pensé et écrit longtemps avant nos controverses modernes sur les classiques, est infiniment remarquable.

quelque temps dans le calice des souffrances et des humiliations, Notre-Seigneur le délivra en une nuit de cette infirmité; de sorte que sa tête, qui était, la veille, horrible à voir, parut le lendemain aussi nette que s'il n'eût jamais été incommodé. Ses études finies, ses supérieurs le rappelèrent à Steinfeld, où, après sa profession, on lui donna la charge de disposer les tables pour le repas et de servir les frères au réfectoire. Il s'acquitta admirablement bien de cet emploi, ne manquant à rien de ce qui était son devoir, et faisant cette action, le matin et le soir, avec autant de modestie, de présence d'esprit et de recueillement, que si c'eût été quelque fonction ecclésiastique. Mais comme cette occupation de Marthe l'empêchait de jouir du repos et de la contemplation de Marie, il commença à s'ennuyer, et à désirer d'être délivré de cette sollicitude, pour ne plus s'employer qu'à la méditation des vérités éternelles. Dans cette inquiétude, la Sainte Vierge l'honora d'une de ses visites ; et, lui ayant fait dire à lui-même quel était le sujet de sa tristesse, elle le consola et lui dit qu'il était dans l'erreur, et qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable à Dieu, que de servir ses frères en esprit de charité. Cet avis de sa chère Maîtresse lui changea tellement le cœur, que, suivant l'exemple de notre Sauveur, qui disait de lui-même qu'il n'était pas venu au monde pour être servi, mais pour servir, il se porta avec tant d'allégresse à cet humble ministère, qu'il ne semblait pas tant y aller qu'y courir, et même y voler.

Au reste, cet office ne fut point pour lui une occasion de transgresser les règles de la tempérance et de la sobriété, et de se nourrir mieux que les autres ; au contraire, il s'en servait comme d'un moyen pour pratiquer en secret des jeûnes et des abstinences que l'on pouvait appeler excessifs ; car il ne vivait ordinairement que de pain et d'eau, et en prenait même en si petite quantité, que son corps souffrait presque toujours de la faim et de la soif, sans que celui qui servait avec lui s'en pût apercevoir, parce qu'il avait l'adresse, pour n'être pas découvert, de manger séparément, et souvent de différer son pauvre repas après celui de tous les autres.

De l'office de réfectorier, il passa à celui de sacristain, où il s'adonna, avec une nouvelle ferveur, aux exercices de la pénitence et de l'oraison. Ses veilles étaient presque continuelles ; et s'il prenait un moment de repos, ce n'était que sur une planche qui lui servait de matelas, et sur une pierre qui lui servait de traversin et d'oreiller. Comme son emploi l'obligeait à éveiller les frères pour Matines, il ne se couchait point auparavant, et il employait tout ce temps à la prière et à la contemplation des choses célestes. Sa dévotion le porta à composer de nouveaux cantiques en l'honneur de Jésus-Christ et de sa très-sainte Mère, lesquels sont si remplis de l'onction dont son cœur était enivré, qu'on ne peut les lire sans en être sensiblement touché. Le révérend père Vandersterre, de l'Ordre des Prémontrés, les a donnés au public à la fin de sa vie. Cette piété incomparable lui attira de nouvelles faveurs du ciel, lesquelles, quoique extraordinaires, ne doivent pas passer pour incertaines, étant soutenues par le témoignage de tous ceux qui ont écrit sur lui. Parmi ces faveurs, on nous apprend que toutes les fois qu'il sortait de table pour aller rendre grâces à Dieu dans l'église, il était embaumé de parfums si exquis, et exhalait des odeurs si ravissantes, qu'il lui semblait être dans un jardin plein de roses, de lis, de violettes, d'œillets et de toutes sortes de fleurs les plus agréables. Le bas sentiment qu'il avait de lui-même, et qui l'empêchait de croire qu'il lui arrivât rien d'extraordinaire, lui fit penser, au commencement, que toute la communauté sentait les mêmes odeurs. Il en parla donc à quelques-uns de ses confrères, leur deman-

dant d'où venait une si grande suavité; mais il reconnut que cette grâce lui était particulière, et il en fut privé pendant quelque temps pour l'avoir divulguée, quoiqu'il ne l'eût fait que par une sainte simplicité, qui lui faisait juger des autres comme de lui-même. De plus, toutes les fois qu'en prononçant le nom de Marie, il se prosternait la face contre terre, il sortait de la terre même un autre parfum inestimable qui lui ravissait tous les sens, et l'eût arrêté des heures entières en cette posture, s'il n'eût appréhendé de paraître singulier.

Lorsqu'il assistait à l'office du chœur, comme son âme était tout enflammée du désir de plaire à Dieu, il était souvent consolé par des révélations célestes. Il voyait ordinairement deux anges qui encensaient le chœur durant le cantique *Benedictus;* mais de telle manière qu'il y avait des religieux qu'ils encensaient avec joie et qu'ils saluaient fort respectueusement; d'autres qu'ils ne faisaient pas semblant de voir, et d'autres qu'ils passaient brusquement, et comme avec horreur et indignation. Les premiers étaient des religieux fervents, qui louaient Dieu de cœur et de bouche; les seconds, les religieux négligents qui ne chantaient point, ou chantaient sans attention et sans révérence; les troisièmes, des religieux de mauvaises mœurs, dont la vie ne répondait pas à la sainteté de leur état et de leur profession.

C'était encore une chose qui lui était ordinaire, pendant ses méditations, de jouir de l'agréable présence de la Mère de Dieu, d'entendre de loin sa voix et de la reconnaître, d'aller au lieu où elle l'appelait, de l'interroger, de lui répondre, de lui rendre compte de l'état de son âme, et de traiter avec elle comme un enfant avec sa mère, ou comme un disciple avec son précepteur. Quelquefois même, cette auguste Vierge s'intéressait à répandre de tous côtés l'odeur de sa bonne renommée, et à découvrir ses grands mérites; ce qui arriva un jour qu'il devait venir en un monastère de filles dépendant, pour la conduite spirituelle, des religieux de son abbaye : car elle apparut auparavant à une sœur de ce monastère, et lui dit que son fidèle serviteur devait arriver bientôt; elle lui recommandait de le recevoir avec bienveillance et comme un de ses plus grands favoris.

Ces insignes vertus du glorieux Herman, et cette privauté admirable qu'il avait avec la Sainte Vierge, firent que les religieux, lui donnant un surnom, l'appelaient communément Joseph. Son humilité, qui ne lui donnait des yeux que pour voir ses propres défauts, ne put souffrir ce changement : il en jeta des pleurs en particulier; il s'en plaignit souvent en public, et toutes les fois qu'on l'appelait Joseph, il entrait dans une sainte colère, se croyant infiniment éloigné du mérite des deux grands patriarches de l'Ancien Testament qui ont porté cet excellent nom. Enfin, il prit un jour résolution, pour arrêter ce cours, qu'il appelait un scandale, d'en faire ses plaintes en plein chapitre. Mais comme il était dans cette pensée, et qu'il priait la nuit Notre-Seigneur de l'avoir pour agréable, il eut une vision qui lui ôta sa peine, et le mit dans une possession légitime du nom de Joseph; car la Sainte Vierge lui étant apparue au pied du grand autel, au milieu de deux anges d'un éclat et d'une beauté extraordinaires, et l'ayant appelé près d'elle, elle eut la bonté de le prendre solennellement pour son époux, c'est-à-dire pour celui qui représenterait sur la terre l'époux qu'elle a eu étant au monde, et qui règne maintenant avec elle dans le ciel. Cela ne se fit pas sans beaucoup de résistance de sa part; mais ces anges l'assurèrent que c'était la volonté de Dieu, et lui dirent aussi qu'ayant été élevé à un si grand honneur, il ne devait plus avoir de répugnance qu'on lui donnât le nom de l'époux de Marie. Depuis cette vision, qu'il fut obligé de dé-

couvrir à ses supérieurs, et qui a passé jusqu'à présent pour indubitable, il fut toujours appelé Joseph. Et, en effet, ceux qui ont écrit sa vie, lorsqu'ils en sont à cet endroit, cessent de l'appeler Herman, et commencent à lui donner cet auguste nom, comme la marque de ses épousailles mystiques avec celle qui est la Fille, l'Epouse et la Mère du Roi des rois.

Une si admirable prérogative, que nous ne trouvons point avoir été accordée à d'autres Saints, mais qui ne nous paraîtra pas incroyable si nous considérons que Notre-Seigneur a pris souvent de saintes vierges pour ses épouses, lui procura une autre grande faveur, qui fut que la même Vierge s'étant fait voir à lui dans son sommeil, portant son cher Enfant sur son sein, elle le lui mit entre les bras, afin que, comme saint Joseph l'avait souvent porté durant son enfance, et surtout lorsqu'ils s'enfuirent en Egypte, il eût au moins l'honneur de le porter encore une fois. Mais si cette grâce semble si considérable, en voici une autre que nous estimons bien davantage : c'est que Marie, par une sainte jalousie de la perfection et de la ferveur de son nouvel époux, l'avertissait et le relevait de ses moindres défauts aussitôt qu'il y était tombé. Surtout, un jour que l'office de garder le monastère contre quelques soldats débandés, qui faisaient de grands ravages aux environs, sans épargner les lieux saints, lui avait fait relâcher quelque chose de ses dévotions, elle lui apparut, non plus dans cette beauté merveilleuse avec laquelle elle apparaissait ordinairement, mais sous la figure d'une vieille femme dont le visage était tout flétri et tout ridé. Il ne la reconnut pas d'abord, mais elle se fit bientôt connaître à lui, en lui disant qu'elle était sa Mère et son Epouse, et qu'elle avait pris cette forme parce qu'elle voyait bien qu'elle commençait à vieillir dans son cœur. Herman en eut une confusion extrême, et ne put s'excuser que sur les grandes occupations que lui donnait la nécessité de conserver la maison de Dieu contre les incursions des voleurs; mais elle lui répliqua qu'elle en était elle-même la gardienne, qu'elle la conserverait fidèlement, qu'elle ne permettrait pas que des voleurs lui fissent aucun tort, et qu'il ne devait pas, pour ce soin temporel, relâcher rien de la ferveur avec laquelle il avait coutume de la servir. C'est ce qui nous doit apprendre que les emplois que la religion donne à ses enfants ne les doivent pas empêcher de s'acquitter de leurs exercices avec dévotion, et d'apporter à la prière, soit mentale, soit vocale, toute l'attention et la révérence que demandent des occupations si saintes et si relevées.

Nous ne disons rien de quantité d'autres témoignages d'amour et de bienveillance que cette Mère de miséricorde donna à son cher Herman-Joseph. Mais il ne faut pas omettre que, selon la coutume de tous les Saints, il fut ensuite éprouvé par des croix si terribles et des souffrances si aiguës, qu'il devint une image vivante de Jésus-Christ crucifié. Il se vit attaqué, dans la force de son âge, d'une douleur de tête insupportable et d'une telle faiblesse d'estomac que, son foie ne faisant plus ses fonctions, toute l'économie de son corps en fut dérangée. Beaucoup d'autres maladies, causées par ses veilles, ses jeûnes et ses travaux excessifs, se joignant à ces premières infirmités, firent de lui un squelette animé et le mirent hors d'état de s'appliquer à aucune fonction extérieure. Le rebut et le mépris de quelques-uns de ses confrères accrurent encore cette peine, parce qu'ils lui représentaient souvent que c'était par son indiscrétion et son opiniâtreté qu'il était tombé dans ces maux et qu'il s'était rendu inutile à la maison et à charge à la communauté. La patience de ce grand Religieux parut admirablement en ces occasions : car, bien loin de se plaindre et de se laisser abattre par la tristesse, il s'y soutint toujours avec une force invincible, recevant joyeu-

sement ces traverses comme des faveurs signalées de la divine Providence, et son courage, en cela, fut d'autant plus grand, que la Sainte Vierge le priva pour quelque temps de ces aimables visites, et, qu'implorant aussi le secours des autres Saints, il n'en reçut ni soulagement, ni consolation.

Après une épreuve si difficile, l'auguste Marie, qui avait pour lui l'affection d'une véritable épouse, le délivra d'une partie de ses maladies et le mit en état de mieux suivre la communauté; mais sa faiblesse et ses maux de tête lui demeurèrent toujours, et, quand les grandes fêtes arrivaient, il ne manquait jamais de ressentir des douleurs horribles, que nul remède ne pouvait guérir; ce qui lui faisait dire à ses amis : que les fêtes n'étaient point des fêtes et des jours de repos pour lui, mais des jours d'affliction, de souffrance et de deuil. Un de ces jours, entre autres, qui était la veille de Noël, il fut tellement tourmenté de frissons, de tremblements et de contractions de nerfs, qu'on ne pouvait croire qu'un homme eût jamais plus souffert. Mais, à l'heure de la naissance de l'Enfant Jésus, il fut guéri subitement et se trouva assez fort, non-seulement pour assister aux Matines et à la messe solennelle, mais aussi pour célébrer avec une grande tranquillité ses trois messes.

Ce serait ici le lieu de parler de beaucoup de révélations que Dieu lui a faites, et des extases et ravissements fréquents qui lui arrivaient, soit à la messe, soit à l'oraison; mais parce que nous ne pourrions pas nous y arrêter sans passer les bornes d'un abrégé, nous nous contenterons d'en remarquer quelques-uns. Un jour qu'il regardait les astres par la fenêtre de la sacristie, ayant souhaité de connaître Dieu par les créatures et par cette voie que les théologiens appellent d'excès et d'éminence, il fut subitement élevé à une science toute autre que celle que nous avons sur la terre, et il vit devant ses yeux, comme en abrégé, toute la grandeur et toute la beauté des corps célestes, ce qui le remplit d'une admiration incomparable pour leur auteur. Une autre fois, contemplant encore les merveilles du ciel, il vit, outre la lune ordinaire, une seconde lune beaucoup plus belle et plus éclatante que la première, qui montait jusque dans le ciel empyré, et on lui dit que c'était l'âme de saint Engelbert [1], archevêque de Cologne, qui serait martyrisé dans un mois, et qui entrerait à l'heure même dans la gloire éternelle. Il eut de la peine à croire à cette prédiction, parce que, d'un côté, cet archevêque était si puissant, qu'il y avait peu d'apparence que qui que ce fût osât attenter à sa vie, et que, de l'autre, l'abondance des biens et des plaisirs où sa condition le mettait faisait craindre qu'il n'eût beaucoup de choses à expier en l'autre monde; mais l'événement fit voir la vérité de cette révélation, parce que, quatre semaines après, Engilbert fut massacré en haine de sa piété, par ses propres parents; et, comme martyr de Jésus-Christ, il entra immédiatement dans le ciel, sans passer par les flammes du purgatoire : ce qu'Herman connut encore par sa propre expérience; car, ayant été frappé d'un mal d'yeux, pour punition de son incrédulité, il en fut guéri en envoyant des offrandes au tombeau de ce glorieux Martyr.

Sainte Ursule [2] et ses compagnes lui apparaissaient aussi fort souvent : ce qu'elles faisaient ordinairement sous forme de colombes. C'est pourquoi il les appelait ses chères et saintes colombelles, et il composa, en leur honneur, un cantique qu'il mit en musique, sur l'air qui lui en fut donné par une de leur sainte troupe. Nous avons encore ce cantique, et il faut avouer qu'il est si beau et si touchant, qu'il est aisé de juger qu'il ne le composa que par un secours extraordinaire de l'Epoux de ces glorieuses Vierges.

1. Voir la vie de saint Engelbert au 7 novembre. — 2. Voir la vie de sainte Ursule au 21 octobre.

Outre ce cantique, on lui attribue deux livres de révélations touchant l'assemblée, le voyage et le martyre des mêmes Saintes, lesquels ont été donnés au public avec des observations et des défenses, par le père Herman Crombrach, de la Compagnie de Jésus. Mais il est plus incertain si cet ouvrage est de notre Herman-Joseph ; et plusieurs auteurs, qui contestent la vérité des choses qui y sont rapportées, soutiennent qu'on ne doit pas les attribuer à ce grand contemplatif, dont les révélations étaient très-assurées. Nous en dirons notre pensée en la vie de sainte Ursule.

Nous n'avons pas marqué le temps auquel il fut promu au sacerdoce, parce que son premier historien n'en parle point ; mais nous ne pouvons nous dispenser de dire, avec cet auteur, qui avait été longtemps avec lui, qu'on ne peut assez admirer la dévotion et la ferveur avec laquelle il célébrait le divin Sacrifice. Il était si exact aux cérémonies, que son exactitude passait, dans l'esprit de plusieurs, pour scrupuleuse ; mais elle venait de l'estime qu'il avait de ce grand mystère, et de toutes les choses que l'Eglise a établies pour le célébrer avec majesté. Il ne disait point de messe qu'il n'y fût ravi en extase, ce qui faisait qu'il y était beaucoup plus longtemps que les autres. Les indévots murmuraient de cette longueur, et il y en eut même qui se plaignirent qu'il se brûlait trop de cire à sa messe ; mais on éprouva que, quoique son extase durât quelquefois plus de deux ou trois heures, les cierges n'étaient pas à la fin plus usés qu'en une autre messe d'une demi-heure. C'était encore une chose tout à fait admirable, que ses grandes infirmités semblaient le quitter lorsqu'il allait à l'autel, afin qu'il pût s'y tenir debout et à jeun, durant le long espace de temps qu'il y demeurait ; ce qu'il n'aurait pu faire en nulle autre occasion.

Il faudrait avoir la langue ou la plume d'un ange, pour parler dignement de ses incomparables vertus. Le premier auteur de sa vie, parlant de sa pureté, dit qu'elle fut si grande, qu'on pouvait justement l'appeler la fleur de la virginité, le lis de la chasteté, le modèle de la pudeur, le vase choisi de la continence et la vierge des vierges de son temps ; qu'il était vierge en son corps et en son âme, en son esprit, en son cœur, en sa vue, en son ouïe, en son odorat, en son goût et en son toucher ; jusque-là qu'il était devenu comme insensible pour tout ce qui a coutume d'émouvoir la chair et d'exciter en elle des passions déréglées. Il joignit à cette pureté une humilité incomparable, afin de n'être pas un orgueilleux, digne de l'anathème éternel ; il disait ordinairement qu'il n'était qu'un zéro en chiffre, une pomme pourrie, un poids inutile pour la terre, indigne du pain qu'il mangeait et de l'eau qu'il buvait. Il faisait son possible pour ôter de l'esprit de ceux qu'il voyait toute l'estime qu'ils avaient de lui ; et, pour réussir dans ce dessein, tandis qu'il louait volontiers les autres et qu'il les excusait dans leurs fautes, il s'accusait continuellement lui-même, découvrait ses moindres défauts, détournait les louanges qu'on lui donnait et tâchait de persuader qu'il n'était pas si vertueux qu'on l'estimait. Son maintien et ses manières étaient si simples, qu'on n'y remarqua jamais rien d'affecté. Ce n'était que rarement et par force qu'il portait quelque chose de neuf ; sa satisfaction était d'être le plus mal chaussé et le plus mal vêtu de toute la maison, pour être méprisé de tout le monde. Il faisait quelquefois, pour s'humilier et se rendre abject, des choses que la sagesse de ses confrères ne pouvait supporter ; comme lorsqu'il supplia un paysan de le frapper sur la joue, parce qu'il n'était, disait-il, qu'un criminel indigne d'un meilleur traitement. Mais Dieu fit connaître, par de grandes marques, qu'il était plus prudent, dans cette folie apparente, que ces sages qui le censuraient, puisqu'il révéla à sainte

Elisabeth, de l'Ordre de Cîteaux[1], qu'Herman-Joseph était un homme incomparable, et qu'il surpassait sans mesure tous ses confrères en humilité, en patience, en charité, en pureté de corps et d'esprit et en toutes les vertus.

Nous avons déjà parlé de son austérité ; mais elle était si grande et si continuelle, qu'on n'en peut parler avec assez d'étendue. Elle parut surtout dans les infirmités sans nombre que Dieu lui envoya, puisqu'au lieu d'y prendre les soulagements qui paraissaient les plus nécessaires, il s'en privait pour l'amour de Notre-Seigneur et ajoutait plusieurs mortifications volontaires aux maladies dont il était accablé. Son mot ordinaire, lorsqu'on le pressait de se mieux nourrir, ou de se coucher plus mollement, était que Jésus ne le voulait pas ; et, en effet, il n'agissait en cela que par ordre exprès qu'il en recevait de la Sagesse éternelle. Que dirons-nous de son amour pour Dieu et des entrailles de sa charité envers son prochain? Il n'aimait plus que Dieu, il ne soupirait plus qu'après Dieu ; toutes les choses du monde lui étaient devenues comme de la boue, et toute sa joie et sa satisfaction sur la terre était de converser dans le ciel. Les maux du prochain étaient plus ses maux que les siens propres, et il n'avait point de repos qu'il n'y eût apporté quelque remède. Son historien dit que son cœur était devenu comme un hôpital général, où toutes sortes d'affligés et de misérables étaient bien reçus. Ses confrères y avaient la meilleure place, et il n'y avait personne tenté ou peiné en son couvent qui ne trouvât en lui un refuge assuré et un secours indubitable. Ceux qui lui avaient été fâcheux, et qui avaient censuré sa conduite, bien loin d'être exclus des épanchements de sa bonté, recevaient, au contraire, de lui, plus de témoignages de bienveillance. En un mot, il était si utile à tout le monde, que Dieu, dont les miséricordes sont infinies, le tira d'une maladie mortelle, et prolongea sa vie de neuf ans pour le bien du public, selon la promesse qu'il en avait faite à une sainte fille, qui avait demandé sa convalescence avec beaucoup de larmes.

Pendant cet intervalle il fit, par un secours extraordinaire de la Sainte Vierge, sur le Cantique des Cantiques, une exposition qui était si agréable à cette Reine des Anges, que, pendant qu'il y travaillait, elle le rendait souvent invisible, afin qu'il ne fût pas interrompu par ses confrères en sa composition. Enfin, le terme de neuf ans étant expiré, ce nouveau Joseph, cet admirable Epoux de Marie, cet homme dont la vie était toute céleste, ayant prédit auparavant le temps de sa mort et le lieu de sa sépulture, décéda très-saintement dans le monastère d'Hoven, de l'Ordre de Cîteaux, où ses supérieurs l'avaient envoyé pour y célébrer les divins Mystères devant les religieuses qui y demeuraient : ce qui arriva le 7 avril 1230, ou environ. Son corps fut aussitôt enterré en ce même monastère, par le soin des religieuses, qui craignaient qu'on leur enlevât un si grand trésor ; mais sept semaines après, les Prémontrés de Steinfeld obtinrent permission, de l'archevêque de Cologne, de le lever de terre et de le transporter dans leur église. Il fut trouvé sain et entier, sans nulle corruption, et tel qu'il était au jour de sa mort. Cette translation se fit avec une grande solennité et un concours infini d'ecclésiastiques et de laïques. Les miracles qui s'y firent furent des témoignages irréprochables de la sainteté de notre Bienheureux. Son nouveau sépulcre fut aussi une source de secours surnaturels et de guérisons miraculeuses, qui n'ont point cessé jusqu'à présent ; ce qui fait que

1. Il s'agit probablement d'une religieuse du monastère d'Hoven qui était desservi par les religieux de Steinfeld.

depuis plus de quatre cents ans, Herman-Joseph a toujours été respecté et imploré comme un Saint, et qu'on dit même des messes votives et des cantiques sacrés en son honneur.

On a représenté le bienheureux Herman offrant une pomme à la Sainte Vierge, qui ouvre la main et prend le fruit. Cette scène gracieuse a été souvent reproduite par les peintres et les graveurs, et non moins chantée par les poëtes. On lira avec plaisir la traduction des vers d'un poëte allemand qui lui a consacré sa lyre :

Sainte innocence de l'enfance, colombe du bon Dieu, compagne aimable des anges, le ciel, fermé par le péché, est toujours ouvert pour toi ! — Sainte innocence de l'enfance, fleur du ciel, oubliée sur la terre, tu es semblable à une rose gracieuse dans un désert, tourmentée par le froid aquilon !

Jeune encore, saint Joseph Herman s'en allait à l'école avec d'autres enfants, et, comme eux, il aimait à jouer. Mais, en le bien regardant, on voyait déjà que le ciel le destinait à une haute piété. Tel, dans le temple antique, le rayon matinal perce à travers les vitraux gothiques ;

Telle la source d'un grand fleuve jaillit inconnue du creux du rocher ; telle la harpe, riche d'harmonie, sommeille encore entre les bras de l'artiste rêveur. — A l'école il avait appris que Jésus a dit : « L'ornement de la sagesse, ce sont l'amour et l'humilité ».

Il avait entendu parler de l'Agneau divin mort sur la croix, mort pour ceux qui l'ont crucifié. Comme, à l'heure matinale, quand le soleil levant dore la cime des arbres et le sommet des montagnes, les chantres ailés remplissent, de leurs concerts argentins, les monts et les vallées ;

Ainsi la doctrine du Christ avait réveillé dans le cœur de l'enfant des sentiments assoupis, et son âme bientôt ressembla à un paradis céleste. Et, chaque jour, en allant à l'école, il allait d'abord saluer à genoux la Mère divine et son Enfant.

Avec son plus doux sourire, il leur apporte des fleurs, il leur parle un doux langage, et il invite l'Enfant divin à venir partager ses jeux. Et cela dura ainsi des jours, des semaines et des mois.

Un jour enfin, de grand matin, Joseph aborde l'Enfant Jésus, une pomme à la main, et le sourire sur les lèvres. Qui n'eût souri aussi, en voyant le naïf enfant offrir une pomme à la Sainte Vierge ?

« Bonne Vierge Marie, et vous, mon doux Jésus, prenez, je vous prie, cette pomme que je vous apporte, cette pomme blanche et rouge ! » — La statue d'airain n'entendit pas la prière de l'enfant, mais la Sainte Vierge au ciel l'avait entendue.

La Vierge d'airain s'anime, sourit, se penche vers l'enfant, tend son bras, et reçoit le fruit ; puis elle le remercie avec un sourire. Et, de ce jour, elle le combla, toute sa vie, de grâces et de faveurs.

Sainte innocence de l'enfance, colombe du bon Dieu, compagne aimable des anges, pour toi le ciel, fermé par le péché, est toujours ouvert !

On l'a encore peint tenant un lis et l'enfant Jésus dans ses bras ; recevant des mains de la Sainte Vierge un anneau qui signifie le mariage spirituel contracté entre la Reine du ciel et son serviteur de la terre.

Pierre de Waghenaer, qui a écrit son histoire en vers, et l'a dédiée au pape Alexandre VII, rapporte soixante-douze différents auteurs qui ont composé sa vie ou son éloge. Nous nous sommes arrêté à celui qui l'a faite le premier, selon qu'elle est rapportée dans sa pureté originale par les continuateurs de Bollandus. Il ne faut pas oublier que l'auteur de la vie d'Herman fut son contemporain, religieux du même monastère, et témoin de ses actions.

SAINT HÉGÉSIPPE, AUTEUR ECCLÉSIASTIQUE (180).

Hégésippe était un juif converti auquel les malheurs de la nation déïcide avaient de bonne heure ouvert les yeux sur la cause de tant de désastres. Devenu l'un des plus fervents disciples des Apôtres, il quitta sa patrie et vint à Rome où siégeait saint Anicet. Chemin faisant, il visita les principales églises dans le but de recueillir, pour l'instruction de ses compatriotes, les traditions authentiques sur la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des Apôtres. Il consigna, dans un recueil intitulé *Mémoires*, le fruit de ses observations et de ses impressions de voyage. C'était à la vérité une histoire ecclésiastique complète depuis Jésus-Christ jusqu'à Marc-Aurèle. Eusèbe et

saint Jérôme, qui ont eu cet ouvrage entre les mains, louent la simplicité du style, la candeur du récit, l'orthodoxie de l'auteur. Ces éloges, confirmés par toute l'antiquité, ne font qu'augmenter nos regrets. Les *Mémoires* d'Hégésippe sont perdus pour nous. Les seuls fragments qui nous en restent ont été insérés dans la Patrologie grecque, t. v, col. 1320 [1].

LE BIENHEUREUX CHRÉTIEN, DE DOUAI.

Le nom du bienheureux Chrétien, si cher aux habitants de la ville de Douai, rappelle une vie précieuse devant Dieu, mais presque entièrement inconnue aux hommes. Elle serait même aujourd'hui tout à fait oubliée, si les pieux souvenirs d'un peuple reconnaissant ne l'avaient conservée.

On ne connaît rien de sa naissance, de sa famille, ni de ses premières années. Sa charité inépuisable envers les pauvres a été le caractère distinctif de sa vie, et une touchante tradition rapporte que, plus d'une fois, Dieu daigna multiplier en sa faveur les provisions qu'il destinait aux indigents. Peut-être faut-il rattacher à cette tradition l'assertion de quelques anciens auteurs, qui ont prétendu que les parents du bienheureux Chrétien étaient boulangers, et que lui-même avait préparé quelquefois de ses propres mains les pains qu'il distribuait aux pauvres. Quoi qu'il en soit de cette première partie de son existence, il est certain que le bienheureux Chrétien, ayant été plus tard ordonné prêtre, fut attaché à la poroisse de Saint-Albin, et continua dans ce saint état les œuvres de religion et de charité qu'il avait pratiquées jusqu'à ce jour. Quelque temps après sa mort, son corps fut renfermé dans une châsse de bois doré, et sa tête dans une petite boite en airain. On portait ces deux précieuses reliques, avec toutes les autres que possédait la ville de Douai, dans la procession annuelle que l'on faisait autour des remparts, le dimanche avant la fête de saint Jean-Baptiste.

De plus, il y avait à Douai une confrérie érigée sous le patronage et en l'honneur du bienheureux Chrétien. Chaque année, le lundi de Pâques, on célébrait sa fête par des offices très-solennels dans l'église de Saint-Albin.

Raissius rapporte que, de son temps, on voyait encore auprès de cette église un jardin qui portait le nom de Saint-Chrétien. Sous la nef principale, dans un caveau pratiqué à dessein, on allait aussi visiter son tombeau. Cette église et tous ces monuments de la piété ont été détruits pendant la Révolution de 1793.

La maison qu'avait habitée le bienheureux Chrétien, ou plutôt celle qui avait été bâtie sur l'emplacement, se montrait encore en l'année 1800. Elle était à l'angle de la rue des Poitiers et de celle de Saint-Benoît (aujourd'hui des Bénédictins anglais). Non loin de là se trouve la *fontaine de Saint-Chrétien*. Les malades, bien souvent, y envoient laver leur linge en se recommandant à la protection de leur patron et concitoyen, et plus d'une fois ils ont ressenti les effets de son pouvoir auprès de Dieu. On l'invoque surtout pour la guérison des fièvres et la délivrance des femmes en couche. Cette dévotion des habitants de Douai envers le bienheureux Chrétien s'est perpétuée jusqu'à ce jour, et la confiance du bon peuple se manifeste surtout à l'époque de sa fête, le lundi de la Pentecôte. Ce jour-là, beaucoup d'habitants se font un devoir d'aller recevoir les Evangiles dans l'église de Saint-Jacques, où l'on possède encore quelques-unes de ses reliques. L'on fait aussi, le même jour, dans les rues de l'ancienne paroisse de Saint-Albin, une procession, à laquelle on porte avec respect et dévotion le buste du bienheureux Chrétien, où sont renfermés ces ossements précieux.

M. l'abbé Destombes.

1. *Les deux Hégésippe.* — Il ne faut pas confondre notre Saint avec un autre Hégésippe, ou plutôt Josippe, qui a donné, d'après Josèphe, *cinq livres de la ruine de Jérusalem*, et qui écrivait après Constantin le Grand.

VIIIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Alexandrie, saint Edèse, martyr, frère du bienheureux Apphien, qui, sous l'empereur Maximien-Galère, ayant repris ouvertement un juge impie de ce qu'il n'avait point honte de livrer à la prostitution des vierges consacrées à Dieu, fut arrêté par les soldats, soumis aux plus cruels supplices, puis enfin jeté à la mer pour le Seigneur Jésus-Christ [1]. 305. — En Afrique, les martyrs saint Janvier, sainte Maxime et sainte Macarie. — A Carthage, sainte Concesse, martyre. — Le même jour, la mémoire des saints Hérodion, Asyncrite et Phlégon, desquels l'apôtre Paul parle dans son épître aux Romains [2]. Ier s. — A Corinthe, le bienheureux DENIS, évêque, qui, non-seulement éclaira par sa science et par la grâce dont il était doué pour annoncer la parole de Dieu, le peuple de sa ville et de sa province, mais qui instruisit encore par ses lettres les évêques des autres villes et provinces. Il avait tant de respect pour les Pontifes romains, que les dimanches il faisait lire publiquement leurs épîtres dans l'église. Il fleurit du temps des empereurs Marc-Antonin-Vérus et Luce-Aurèle Commode. 180. — A Tours, saint PERPÉTUE ou PERPET, évêque, personnage d'une sainteté admirable. 494. — A Férentino, dans la campagne de Rome, saint Rédemptus, évêque, dont saint Grégoire, pape, fait mention. 586. — A Côme, saint Amance, évêque et confesseur. Vers 446. — A Bethlapat, en Perse, saint BADÈME, martyr.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Pontoise, saint GAUTHIER, moine de Rebais, fondateur et premier abbé de Saint-Martin, monastère de religieux en cette ville, et de Bertaucourt, abbaye de religieuses près d'Abbeville, lequel s'est rendu recommandable par son humilité, par son zèle et son amour pour la retraite. 1099. — A Belpuèche, au diocèse d'Urgel, en Catalogne, le bienheureux Orgagna, de l'Ordre de Prémontré, dont les reliques, conservées sur le grand autel, sont honorées par le concours du peuple. Epoque incertaine, mais antérieure au XIe s. — A Fontevrault, mémoire du sang mystique de Jésus-Christ qui, un jour de vendredi saint, coula des parcelles de la vraie croix déposées en ce monastère.

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Palerme, saint Philarète, martyr, moine de l'Ordre de Saint-Basile, qui, ayant été cruellement maltraité par les Barbares (Sarrasins), et ayant supporté avec courage de nombreux et horribles tourments pour le Christ, finit sa vie en confessant la foi. 828.

1. Edèse avait été philosophe et continua à porter l'habit de cette profession, après sa conversion au christianisme. Hiéroclès, gouverneur d'Egypte, qui fut le bourreau de saint Edèse, est le même qui écrivit contre la religion chrétienne et fit un parallèle insensé entre les prestiges d'Apollonius de Thyane et les miracles de Jésus-Christ. Eusèbe a réfuté Hiéroclès.

2. Saint Hérodion, saint Asyncrite et saint Phlégon passent pour avoir été du nombre des soixante-douze disciples. Saint Hérodion aurait été évêque de la nouvelle Patras, en Lycie, et ensuite de Tarse, en Cilicie. Il était de la même nation, de la même religion et de la même famille que saint Paul. C'est pourquoi, dans l'épître aux Romains, il leur dit : « Saluez Hérodion, mon parent » (XVI, 2). — Dans la même épître, saint Paul salue Asyncrite, Phlégon et Hermès. Asyncrite, nom qui en grec signifie incomparable, fut évêque d'Hyrcanie, ville métropole du pays d'Hyrcanie, située entre l'Assyrie et la Médie, vers la mer Caspienne. — Phlégon, dont le nom, tiré pareillement de la langue grecque, présente l'idée de flamme, fut évêque de Marathon, dans l'Attique. Les anciens calendriers moscovites s'accordent avec cette tradition contenue dans les divers monuments des églises du Levant, et lui appliquent ces paroles du Psaume CIIIe : « Qui facis angelos tuos spiritus et ministros tuos ignem urentem. — O Dieu, vous faites de vos anges des vents agiles, et de vos ministres une flamme brûlante ». — Saint Hermès, aussi honoré chez les Grecs le 8 avril, est différent de saint Hermas, l'auteur du *Pasteur*. Il évangélisa la Dalmatie. Enfin, les Orientaux font encore mémoire aujourd'hui de saint Rhodion, qui fut décapité à Rome, le jour même que saint Pierre y fut crucifié. — Cf. *Hist. des soixante-douze disciples.*

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Jérusalem, saint Albert, confesseur, qui, ayant embrassé l'institut des Chanoines réguliers dans le cloître du Sépulcre du Seigneur, devint ensuite abbé du monastère de Mortaria, évêque de Verceil, et enfin patriarche de Jérusalem, et après avoir doté l'Ordre des Carmes de sa règle, s'en alla vers le Seigneur recevoir la récompense de ses vertus. 1214.

Martyrologe des Franciscains. — A Alcala, en Espagne, le bienheureux Julien de Saint-Augustin, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, remarquable par son humilité, son innocence et l'austérité de sa vie. 1606.

Martyrologe des Carmes. — A Jérusalem, saint Albert[1]. 1214.

Martyrologe des Augustiniens. — A Orvieto, le bienheureux Clément de Saint-Elphide, vulgairement nommé d'Osimo, confesseur de notre Ordre, personnage de grande douceur et de grande piété, qui, deux fois chargé des fonctions de général, dont il s'acquitta excellemment, refondit et augmenta les lois de l'institut Augustinien pour faire revivre et refleurir la discipline régulière, et a passé pour un deuxième fondateur de l'Ordre. Il reposa en paix le 8 avril, plein de jours et de mérites. 1291.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES

En Dalmatie, saint Hermes, évêque et martyr. Ier s. — A Carthage, avec les saints Janvier et autres mentionnés ci-dessus, saint Timore et saint Connexe, également martyrs. — A Gênes, le bienheureux Martin, solitaire. Ayant tué un de ses compagnons lorsqu'il était dans l'état militaire, il se condamna à une rude pénitence, et se retira sous un rocher situé à l'extrémité d'un promontoire, sur les bords de la mer : il y vécut au milieu des austérités, raccommodant les vêtements des pèlerins qui venaient le visiter, car il avait appris le métier de tailleur. Au 1342.

SAINT GAUTIER, ABBÉ DE PONTOISE

1099. — Pape : Pascal II. — Roi de France : Philippe Ier.

Saint Gautier naquit à Andainville, village du Vimeu, vers la fin du règne de Robert Ier, ou au commencement de celui d'Henri Ier.

La précocité de son esprit lui fit faire de rapides progrès dans les arts libéraux. Pour s'y perfectionner, il quitta la maison paternelle et alla, dans divers pays lointains, recueillir les enseignements de maîtres éprouvés. Ensuite il se fit recevoir docteur, professa avec distinction la grammaire, la rhétorique et la philosophie et attira autour de sa chaire un auditoire d'élite.

Arrivé au faîte de la renommée et craignant de se laisser entraîner par le vertige de la vanité, il se rappela le conseil de l'Evangile qui nous donne pour modèle Jésus pauvre et crucifié ; il résolut alors de renoncer aux agitations du siècle, pour goûter le calme et la sécurité de la vie claustrale. Voulant y préluder par degré, pour mieux éprouver ses forces, ce ne fut qu'après avoir longtemps subi les rigueurs du cilice qu'il entra à l'abbaye de Rebais-en-Brie[2] où, dès les premières années de son noviciat, il dépassa tous les religieux par la maturité de ses vertus.

Nous ne pouvons cependant donner une complète approbation à un acte exagéré de charité, que l'un des deux biographes contemporains de Gautier loue sans restriction : un paysan expiait ses méfaits dans la prison du mo-

1. Né à Castro-di-Gualteri, dans le diocèse de Parme, le bienheureux Albert fut d'abord Chanoine régulier à Mortara, puis successivement évêque de Bobio et de Verceil, et enfin patriarche latin de Jérusalem. Il donna aux Carmes une règle qu'il avait extraite de celle de saint Basile et des œuvres de Jean, quarante-quatrième évêque de Jérusalem. Il fut assassiné en 1214 à Acre, par un Piémontais qu'il avait repris de ses crimes.

2. Diocèse de Meaux, arrondissement de Coulommiers.

nastère et y souffrait souvent de la faim et de la soif; le religieux picard, ému de compassion, lui réservait une partie de son pain. Une nuit, à la faveur des ténèbres, il pénétra dans son cachot, brisa ses liens, le chargea sur ses épaules et l'aida à s'enfuir. Toutefois il lui fit promettre de ne point tirer vengeance de la juste punition qu'il avait subie dans le monastère. Gautier, selon qu'il s'y attendait, fut sévèrement châtié par l'Abbé, pour cette violation de la règle.

Vers cette même époque (1069), Amaury, frère de Gautier III, comte d'Amiens et de Pontoise en Vexin, venait de fonder, près du château de cette dernière ville, un monastère dont les quelques religieux n'avaient point encore d'Abbé [1]. Entendant vanter les vertus de Gautier, ils s'empressèrent de le choisir pour leur supérieur. Ce ne fut qu'après bien des refus que Gautier se décida enfin à se rendre au vœu de la communauté naissante. Après que le saint religieux eut reçu la bénédiction épiscopale, le roi Philippe Ier, en qualité d'*avoué* ou protecteur de l'abbaye, lui remit, comme marque d'investiture, la crosse abbatiale, en la tenant par le nœud ; Gautier mit la main, non pas au-dessous, mais au-dessus de celle du roi, en disant : C'est de Dieu, et non pas de votre Majesté, que je reçois le gouvernement de cette église. Bien loin de se formaliser de cette liberté, le roi et sa suite ne firent qu'admirer cette indépendance de sentiments et de langage.

L'abbé de Pontoise fit dédier son église sous le vocable de Saint-Germain, qu'elle échangea plus tard pour celui de Saint-Martin.

D'une taille élevée, d'une physionomie pleine de douceur, Gautier ne cherchait point à accentuer ces avantages par une mise soignée. Juste envers tous, sans prévention pour personne, miséricordieux pour les autres, sévère pour lui-même, humble devant les petits, ferme devant les grands, supportant d'un visage égal la joie et le chagrin, le saint Abbé était un continuel sujet d'admiration pour tous ceux qui l'approchaient, d'autant plus qu'il alliait la vivacité de l'intelligence et la sagesse des pensées à l'habileté de l'éloquence.

La considération qui l'entourait lui fit craindre les suggestions de l'amour-propre ; aussi, vers l'an 1072, après avoir bâti un oratoire à Saint-Martin, dont l'abbaye devait bientôt prendre le vocable, il s'enfuit secrètement de Pontoise pour aller se cacher à Cluny qui était alors, sous l'abbatiat de saint Hugues, la plus florissante école des vertus monastiques. Bien qu'il eût pris soin de dissimuler sa qualité et son nom, les moines de Pontoise finirent par découvrir sa retraite. Munis d'une ordonnance de Jean de Bayeux, archevêque de Rouen, ils allèrent trouver l'abbé de Cluny et ramenèrent le fugitif à leur monastère.

Vers l'an 1080, Gaultier, évêque de Meaux, confirma la donation, qui avait été faite à saint Gautier, de la terre de Maurissac [2] pour y fonder un prieuré [3].

A l'imitation de plusieurs autres saints Bénédictins, Gautier se retirait souvent dans une grotte voisine pour y pratiquer la vie austère des anachorètes [4] ; mais, troublé par les visites, il résolut de s'enfuir une seconde fois.

Ce fut dans une île de la Loire, près de Tours, où se trouvait une cha-

1. La charte de fondation, datée de 1069, se trouve dans les *Recherches historiques sur Pontoise*, par l'abbé D. Trou, p. 26. Amaury et Gautier étaient fils de Dreux, comte d'Amiens, de Mantes, de Pontoise et de Chaumont.

2. Ou Moressart, aujourd'hui Montcerf, dans l'arrondissement de Coulommiers.

3. *Gallia christ.*, XI, 255. — 4. Cette grotte n'a été détruite qu'au XVIIe siècle.

pelle dédiée aux saints Cosme et Damien[1], que saint Gautier crut pouvoir, loin du regard des hommes, se livrer à toute l'ardeur de ses mortifications; là encore il fut trompé dans son espérance ; la renommée publia bientôt les vertus du solitaire : on venait solliciter ses conseils, admirer ses exemples ; on lui apportait de nombreux présents qu'il s'empressait de distribuer aux pauvres, habitués à prendre le chemin de son ermitage. Un jour, il leur donna ses livres à vendre ; une autre fois, il se dépouilla pour eux de la tunique et de la coule que lui avaient données les moines de Marmoutiers.

Un pèlerin, nommé Garin, qui, selon la coutume du temps, voyageait pour visiter les sanctuaires renommés, reconnut Gautier et signala aussitôt sa retraite aux moines de Pontoise. Ceux-ci accoururent à Tours, se jetèrent aux pieds de leur Abbé et le supplièrent de revenir pour rendre la vie à son abbaye qui dépérissait. Gautier se rendit à leurs prières ; mais, peu de temps après (1075), il partit pour Rome et, après avoir vénéré les tombeaux des Apôtres, il conjura le pape Grégoire VII de le décharger du fardeau qui l'accablait et de l'honneur dont il se proclamait indigne. Le souverain Pontife, en le retenant quelques jours, put apprécier l'exagération de son humilité ; il lui reprocha alors de ne pas mettre en œuvre les aptitudes qu'il avait reçues de la Providence et lui enjoignit, sous peine d'anathème, de reprendre la direction de son troupeau abandonné. Le saint Abbé renonça dès lors à ses prédilections et, retournant au bercail, ne songea plus désormais à déserter les devoirs que lui avait imposés le suprême arrêt du Pontife.

Plus d'une fois, l'abbé de Pontoise eut occasion de mettre la fermeté de son caractère au service de la justice. Ainsi, il ne craignit point de reprocher ouvertement à Philippe Ier ses investitures simoniaques : « Il ne vous est point permis », lui dit-il, « de trafiquer des choses saintes : en vendant ainsi les bénéfices, vous autorisez les autres à en faire un commerce sacrilége, et vous vous rendez coupable de toutes les simonies qu'encouragent vos exemples ».

Gautier ne montra pas moins d'énergie pour faire respecter par le concile de Paris (1092) la décision du Saint-Siége qui interdisait d'entendre la messe d'un prêtre concubinaire. Les évêques l'accusèrent d'être en cela rebelle aux ordres du roi et le firent mettre en prison ; mais l'intervention de ses amis lui rendit bientôt la liberté qu'il avait été heureux de sacrifier pour la cause de la justice[2].

Ce n'était certes point par esprit d'ostentation qu'il se déterminait à contrecarrer l'autorité des puissances civiles et religieuses ; il aimait au contraire le silence et l'oubli, quand la voix de sa conscience ne lui prescrivait point d'affirmer nettement ses convictions. Son humilité était si réelle que sa main gauche ignorait ce qu'avait donné sa main droite ; c'était par l'entremise des autres qu'il distribuait ordinairement ses libéralités. Un jour, recevant la visite d'un prêtre et d'un diacre de Pontoise, il les chargea de donner aux indigents une forte somme qu'il feignit d'avoir reçue d'un ami, pour cette destination, et leur demanda le secret sur l'origine de ce don. En d'autres circonstances, il usait de la même dissimulation pour déguiser sa charité. S'il était abordé par un mendiant, en face de témoins, il le repoussait avec une vivacité qui pouvait le faire accuser de dureté ; mais, bientôt après, il rejoignait le pauvre, sans qu'on l'aperçût, et le

1. C'est cette île de Saint-Côme que devait bientôt rendre célèbre le séjour et la mort de l'hérésiarque Bérenger, qui y mourut repentant en 1088.

2. Il n'est fait mention de ce concile que dans la biographie de saint Gautier et dans une charte de Philippe Ier (1092), dont l'authenticité est contestée. V. Bolland., *Propyl.* ad tom. II, n. 66.

comblait de ses bienfaits. Quand il lavait les pieds des pèlerins, ce n'étai jamais en public, mais alors que ses religieux, retenus par les exercices d la communauté, ne pouvaient pas être témoins de son humble charité. Plu d'une fois il lui arriva de vider sa bourse entre les mains des mendiants, et quand il n'avait plus rien, de leur donner jusqu'à son couteau, jusqu'à ses chaussures.

Une natte recouverte d'un cilice, sans oreiller, sans traversin, lui servait de lit : c'est là qu'il reposait, tout habillé, et qu'il se donnait de violents coups de discipline. Des manches de toile dissimulaient la vue de son rude cilice. Ce n'était que lorsque ses grossiers habits tombaient en lambeaux qu'il en prenait de nouveaux.

Toujours disposé à servir les autres, Gautier remplissait volontiers les fonctions de lecteur hebdomadaire au réfectoire, et même de cuisinier et de boulanger. Un jour, exténué par la fatigue, il tomba en défaillance devant l'ouverture du four et fut trouvé en cet état par les moines, qui s'empressèrent de le transporter à sa cellule.

Quand, par hasard, Gautier partageait au réfectoire le repas commun, il trouvait moyen, et sans que personne s'en doutât, de substituer de l'eau à sa portion de vin. Mangeait-on du poisson, il feignait d'être fort occupé à en extraire les arêtes, afin que l'on ne s'aperçût point qu'il s'abstenait de cet aliment. On lui portait habituellement dans sa cellule du pain et des fèves cuites à l'eau : tout le pain était réservé pour les pauvres. Une cruche d'eau qu'on lui remettait le samedi lui servait pour toute la semaine.

L'Abbé s'asseyait rarement dans l'église : quand ses forces le trahissaient, il s'appuyait sur son bâton pastoral. Tandis que les autres allaient prendre quelque repos après l'office de nuit, lui, il restait devant l'autel, plongé dans la méditation ; mais le sommeil réclamant parfois ses droits, on le trouvait souvent, le lendemain, endormi sur le parvis, le front prosterné contre terre.

Gautier, ayant réuni un jour toute la communauté, s'accusa de ses fautes dans le Chapitre, et demanda à chacun de ses religieux de le battre de verges. Cet acte d'humiliation de la part de leur supérieur fit beaucoup de peine aux religieux et ils s'y opposèrent autant qu'ils purent ; mais sa constance l'emporta sur leurs scrupules, et les trente religieux de l'abbaye remplirent les pénibles fonctions que leur imposait l'obéissance ; pour leur témoigner sa reconnaissance, il dîna avec eux, ce jour-là, au réfectoire.

Vers l'an 1092, la bienheureuse Vierge Marie lui apparut et lui dit : « Lève-toi, Gautier, rends-toi à Bertaucourt et construis-y un monastère. J'ai choisi cet endroit pour qu'une communauté de vierges s'y consacre à mon service ». L'apparition s'étant évanouie, Gautier craignit d'être le jouet d'une illusion, et différa d'agir ; mais une seconde vision vint lever tous ses doutes ; cette fois, comme témoignage d'une réalité irrécusable, il garda plusieurs jours sur ses joues l'empreinte des doigts de la Vierge qui lui avait appliqué un soufflet. Ignorant le chemin de Bertaucourt, il s'en remit à la garde de Dieu ; guidé par quelques renseignements obtenus sur sa route, il arriva à cette localité, située à cinq lieues d'Amiens.

Arrivé dans un bois, près de la rivière de la Fieffe, Gautier bâtit une petite maison et une chapelle[1] où l'on accourut bientôt de toute part recueil-

1. Un certain nombre d'églises du moyen âge ont été bâties par suite de révélations de ce genre. A simple titre de rapprochement, nous noterons que diverses inscriptions d'autels romains, au musée lapidaire de Bonn, mentionnent que des déesses-mères ont apparu en songe à des soldats romains et leur ont ordonné de leur élever des autels.

lir de ses lèvres des paroles de vie. Racontant aux pieuses femmes le motif de sa venue, il les engageait à accomplir les vœux de la Sainte Vierge. La châtelaine du lieu vit de mauvais œil cet immense concours de pèlerins qui, venant à cheval et en chariot, pouvaient porter préjudice à ses récoltes ; aussi trouva-t-elle le moyen de chasser l'homme de Dieu. Le châtiment ne se fit pas longtemps attendre. Un jour qu'elle se disposait à partir pour l'église, elle mourut subitement en se levant de son siége..

Quelques années plus tard, en 1094, deux nobles et pieuses femmes, Godelinde et Helwige, consacrèrent leurs richesses à exécuter le projet de Gautier ; elles enrichirent le monastère qu'elles venaient de fonder, dédièrent l'église à Notre-Dame [1], y adjoignirent un cimetière, et appelèrent auprès d'elles des vierges qui se dévouèrent au service des autels. Trois ans après la mort du saint Abbé, Godelinde devait être consacrée abbesse et succéder à Helwige.

Gautier, pour se préparer à la mort, ajoutait chaque jour quelque chose à ses austérités, et se conformait ainsi à la loi qu'il s'était imposée d'avancer sans cesse dans la voie de la perfection. Le moment approchait où il allait trouver la récompense de ses vertus.

Un des derniers traits de sa vie nous montre qu'il était doué du don de prophétie. Un jour qu'il prêchait devant Mathieu Ier, comte de Beaumont-sur-Oise, une dame scandalisa l'assistance par l'inconvenance de sa toilette et surtout par sa robe à queue, qui balayait la poussière. L'homme de Dieu ne put s'empêcher de lui reprocher son immodeste étalage. Cette évaporée se récria et annonça que, le dimanche suivant, elle reviendrait en plus grands falbalas. — Vous reviendrez, en effet, lui dit le prédicateur, mais dans un état bien différent de celui que vous affichez aujourd'hui.

Le lendemain, Gautier put à peine achever sa messe, tant était ardente la fièvre qui le minait. Il fit venir un moine chargé de lui copier un bréviaire et lui dit de s'abstenir d'une œuvre dont il ne pourrait désormais profiter.

Ce jour-là même, un messager de la comtesse de Beaumont [2] vint lui apprendre que sa maîtresse était tombée malade et qu'elle sollicitait sa visite. — « Dieu veuille », dit l'Abbé, « qu'elle me rencontre au ciel ; car elle ne me reverra plus sur la terre ! »

La maladie s'aggravant, Gautier reçut le saint Viatique, donna l'absolution à ses frères et fut absous par eux. Après s'être efforcé de calmer leur douleur, il les exhorta à porter avec amour le joug du Seigneur, et s'éteignit, comme il l'avait annoncé, le 8 avril 1099, jour du vendredi saint. La comtesse de Beaumont mourut ce jour-là même.

Quand, selon l'usage monastique, on lava le corps du défunt, on n'y trouva aucune trace des mortifications auxquelles il se soumettait ; sa chair, blanche comme la neige, semblait n'avoir subi ni l'influence de la vieillesse, ni les atteintes de la macération. L'inhumation eut lieu dans l'église abbatiale de Saint-Martin, où devaient bientôt s'accomplir de si nombreux miracles.

Le dimanche suivant, la femme mondaine qui avait insulté Gautier fut transportée par le démon sur le tombeau de l'Abbé. Bientôt après, elle était délivrée de cette obsession par les instantes prières des fidèles, et par les suffrages du Saint dont la prophétie avait été réalisée.

Saint Gautier a été représenté 1° recevant la crosse abbatiale du roi de

1. Cette abbaye porta d'abord le nom de Notre-Dame du Pré.
2. Il s'agit sans doute ici d'Adèle, seconde femme d'Ives II et mère de Mathieu Ier.

France et plaçant sa main au-dessus de celle du monarque ; 2° tenant de la main gauche le livre de la règle bénédictine et de sa droite une crosse ; 3° tenant trois épis d'une main, tandis que de l'autre il s'appuie sur un cep de vigne. C'est sans doute une figure de l'Eucharistie sous les deux espèces ; l'interprétation toute matérielle de ces symboles aura fait adopter saint Gautier comme patron par les vignerons de certaines localités ; 4° portant sa pitance à un prisonnier qu'il délivre, et expiant lui-même dans les fers le généreux égarement de sa charité.

RELIQUES DE SAINT GAUTIER.

Le tombeau de saint Gautier devint bientôt un rendez-vous de pèlerinage où les aveugles, les boiteux, les sourds, les paralytiques et les malades de toute catégorie trouvaient une guérison subite. Les croyants ont expérimenté jusqu'à une époque peu éloignée de nous le pouvoir qu'avait ce grand serviteur de Dieu de soulager, du haut du ciel, toute espèce de maux.

« Mon bisaïeul », écrivait il y a quelques années un vénérable curé [1], « mon bisaïeul, que j'ai parfaitement connu, et plusieurs de ses camarades, échangèrent, dans un pèlerinage à Bertaucourt, quelques mauvaises plaisanteries sur la vieille statue de saint Gautier. Le lendemain ils étaient tous malades des yeux. Ce ne fut qu'au bout de six semaines qu'ils furent guéris de cette affection, attribuée à leur irrévérence envers saint Gautier ».

Le corps de ce saint Abbé fut enlevé de sa châsse pendant la Révolution et inhumé dans le cimetière de Pontoise. On ne l'a pas retrouvé depuis. Il n'y a plus à Pontoise qu'une petite relique du Saint, conservée à l'église Notre-Dame. On vénère, au Carmel d'Amiens, une autre relique de saint Gautier apportée en 1816 par les Carmélites de Pontoise qui, à cette époque, s'unirent à celles d'Amiens.

Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, fit, le 3 mai 1153, l'élévation du corps de saint Gautier ; cela équivalait à la canonisation : c'est le dernier exemple que nous ayons de Saints non canonisés par le Saint-Siége. La fête anniversaire de cette élévation ou canonisation fut fixée au 4 mai. Comme beaucoup d'autres solennités religieuses, celle-ci donna lieu à une foire qu'on désigne encore sous le nom de saint Gautier.

Anciennement, la fête de saint Gautier, au 8 avril, et celle de son élévation, au 4 mai, étaient chômées dans tout l'archidiocèse de Rouen. Ce Saint paraît avoir été particulièrement invoqué pour la délivrance des prisonniers, ainsi que l'attestaient les nombreuses chaînes suspendues en *ex-voto* devant son autel.

Un tombeau fut érigé à saint Gautier en 1154, une année après sa canonisation. Ce monument a été transporté, il y a une vingtaine d'années, dans l'église Notre-Dame de Pontoise. C'est un sarcophage en pierre légèrement rétréci vers les pieds. Le Saint y est représenté couché : la tête est d'un très-beau caractère ; la noblesse et la sérénité sont empreintes sur tous ses traits. Il est revêtu de ses habits sacerdotaux, et tient sa crosse tournée de côté pour indiquer que sa juridiction abbatiale ne s'étend pas au-delà du monastère. De la main gauche il presse sur sa poitrine le livre des saintes Ecritures : ses pieds foulent un lion couché, symbole des vices et des passions mondaines dont il a triomphé. De chaque côté de sa tête et à ses pieds, des Anges aux ailes déployées sont à genoux dans l'attitude de la contemplation et semblent suivre des yeux l'âme bienheureuse qui s'envole au ciel.

On conserve à Pontoise une crosse historiée que l'on dit avoir appartenu à saint Gautier. Ce serait ce même bâton pastoral qu'il prit si fièrement des mains du roi de France et sur lequel il s'appuya une dernière fois pour donner, avant de mourir, la bénédiction d'adieu à sa communauté. Toutefois, nous devons dire que l'archéologie n'est pas absolument d'accord avec la tradition [2].

La tradition attribue encore à saint Gautier la construction de l'église de Bertaucourt : c'est une église romane curieuse par ses chapiteaux et les décorations de son portail. Vendue et mutilée pendant la Révolution, elle fut rendue plus tard au culte et devint église paroissiale : c'est un des plus précieux débris de l'art roman [3].

Enfin on montre à Bertaucourt une fontaine que saint Gautier aurait fait jaillir avec son bâton, et près de laquelle il établit sa retraite pendant que l'on construisait le monastère destiné aux vierges du Seigneur. Une chapelle érigée près de cette fontaine à une époque inconnue, fut réé-

1. Lettre adressée par M. Thuillier, curé de Clary, à M. l'abbé J. Corblet, chanoine honoraire et historiographe du diocèse d'Amiens.

2. Ceux qui voudront étudier ce beau spécimen de l'art au moyen âge, le trouveront entre les mains de M. Bornibus.

3. M. Dusevel a publié la description de l'église de Bertaucourt dans le tome XV de la *Picardie*

difiée par M. Plomet, avant-dernier curé de la paroisse. On se rend à ce pèlerinage le 4 mai et pendant l'octave, pour y puiser de l'eau qu'on croit salutaire aux malades.

Nous avons abrégé et souvent reproduit le savant travail que M. Corblet consacre à saint Gautier, dans le deuxième tome de son *Hagiographie d'Amiens*.

SAINT DENIS, ÉVÊQUE DE CORINTHE (IIe siècle).

Saint Denys, évêque de Corinthe, florissait sous le règne de Marc-Aurèle. Il fut un des pasteurs qui se distinguerent le plus dans le second siècle et par leur vertu et par leur éloquence. Son zèle avait trop d'activité pour qu'il se bornât à l'instruction des fidèles confiés à ses soins. Il écrivit encore à diverses églises des lettres pleines d'un esprit vraiment apostolique. Malheureusement elles ne sont point parvenues jusqu'à nous, et il ne nous en reste que quelques fragments dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe.

Une de ces lettres était adressée aux fidèles de Rome. Saint Denys les y remerciait des aumônes qu'ils avaient envoyées. « Depuis le commencement du christianisme, leur disait-il, vous avez coutume de rendre toutes sortes d'assistances aux fidèles et de fournir aux besoins de plusieurs églises. Vous avez pourvu par votre libéralité à la subsistance des pauvres et de ceux des frères qui travaillaient aux mines ; en quoi vous vous êtes montrés imitateurs de vos ancêtres. Le bienheureux Soter, votre évêque, loin de porter atteinte à cette louable coutume, y a donné au contraire un nouveau degré de force et d'étendue. Non-seulement il a soin de distribuer les aumônes destinées au soulagement des fidèles, mais il console aussi avec la tendresse d'un père ceux d'entre eux qui vont à Rome... Nous avons lu votre lettre, et nous la lirons toujours, ainsi que celle qui nous a été écrite par Clément, et en les lisant nous ne manquerons point de préceptes très-salutaires [1] ». Saint Denys se plaignait ensuite que ses lettres avaient été corrompues par les hérétiques. « J'ai écrit quelques lettres à la prière de nos frères ; mais elles ont été falsifiées par les ministres du démon, qui y ont fait des retranchements et des additions. On ne doit pas s'étonner que le texte de la sainte Ecriture ait été corrompu par des faussaires, puisqu'ils n'ont pas épargné des ouvrages d'une bien moindre autorité ».

Comme les hérésies des premiers siècles venaient moins des fausses interprétations de l'Ecriture que des erreurs enseignées dans les écoles des philosophes païens, elles n'étaient presque toutes qu'un amas de rêveries mêlées à quelques superstitions du paganisme. Saint Denys les combattit, et montra de quelle secte de philosophes chacune d'entre elles tirait son origine.

Il est honoré le 29 novembre par les Grecs, qui lui donnent le titre de Martyr parce qu'il souffrit beaucoup pour la foi. Il paraît cependant qu'il mourut en paix. Les Latins l'honorent le 8 avril, mais seulement comme confesseur.

Voir Eusèbe, *Hist.*, l. IV, c. 23 ; saint Jérôme, in *Catal.*, c. 30 ; Migne, *Patrol. grecque*, t. V.

SAINT BADÊME, MARTYR PERSAN (343 [2]).

Cet illustre Martyr était de Perse, et d'une famille considérable de la ville de Bethlapat, où il possédait de grands biens. Désirant être religieux, il les vendit et en distribua l'argent aux pauvres, excepté ce qui lui fut nécessaire pour bâtir un monastère hors de la ville, dans lequel il se retira avec quelques autres chrétiens qui se firent ses disciples. Cependant, la sanglante persécution, excitée contre les fidèles par le roi Sapor, s'enflammant de plus en plus, ce bienheureux Abbé fut arrêté

1. Le *Clément* dont il s'agit ici est le saint Pape de ce nom. Les lettres adressées aux églises pour l'instruction des fidèles se lisaient après l'Ecriture sainte et la célébration des divins mystères.

2. Les continuateurs de Bollandus disent, l'an 376, fondés sur ce qui est rapporté dans la vie de notre Saint, que ses compagnons furent encore quatre ans en prison, jusqu'à la mort de Sapor, et qu'ensuite ils furent élargis. Car, disent-ils, comme Sapor est mort l'an 380, si saint Badême a souffert quatre ans avant sa mort, il faut que ce soit l'an 376. Mais tous les autres mettent ce martyre et la grande persécution de Sapor en l'année que nous avons marquée et dans les suivantes ; ce qui peut faire croire que le roi Sapor est différent de celui qui est mort l'an 380.

prisonnier avec sept autres religieux de sa communauté. Ils furent tous cruellement tourmentes l'espace de quatre mois, et surtout Badème, comme le chef et le supérieur des autres. On lui fit plusieurs outrages, et on le flagella souvent avec une cruauté qui n'est pas concevable. Mais, quelque violents que fussent ces supplices, ils ne purent jamais ébranler sa constance, ni rien diminuer de cette fermeté qu'il avait en la crainte et en l'amour de Dieu, et en la confession du nom de Jésus-Christ.

En ce temps-là, Nersan, seigneur d'une ville nommée Aria, était aussi en prison comme chrétien, et avait déjà beaucoup souffert pour avoir refusé d'adorer le soleil ; mais la fin ne répondit pas à de si beaux commencements : car ce malheureux prince, appréhendant d'autres tourments qu'on lui avait préparés, et qui devaient achever sa couronne, perdit toute sa résolution, renonça à la foi de l'Evangile, et promit d'adorer les idoles si l'on voulait le délivrer et lui rendre ses biens qu'on lui avait confisqués.

Le roi, étant informé de sa résolution, en eut une joie extrême ; et, pour se servir de son infidélité contre le courage inébranlable de saint Badème, il lui manda que s'il voulait recouvrer ses biens et rentrer en ses bonnes grâces, il devait sceller son apostasie en faisant mourir, de ses propres mains, ce saint Religieux qui ne voulait pas l'imiter dans son retour à l'idolâtrie. Ainsi, Nersan fut délié et Badème fut conduit au lieu où il était. Ce malheureux prince, qui avait abandonné Dieu, et que Dieu avait abandonné, entendant la sentence du tyran, mit aussitôt l'épée à la main pour en frapper le saint Martyr ; mais Dieu permit, pour lui donner encore lieu de se repentir que, la frayeur l'ayant saisi, il demeurât comme immobile, et ne pût lever la main. Ainsi Badème eut le temps de lui dire, avec beaucoup de zèle, de compassion et de tendresse : « Ah ! malheureux Nersan, jusqu'où va ta malice ? Non content d'avoir renoncé à la foi que tu devais à ton Créateur et à ton Dieu, tu veux encore persécuter ses serviteurs et leur ôter la vie ? Que feras-tu dans ce jour effroyable où tu seras obligé de paraître devant le tribunal de Sa Majesté pour lui rendre compte de tes actions, et y entendre la sentence de ta condamnation ? Où fuiras-tu, et comment pourras-tu éviter les supplices éternels auxquels tu seras condamné ? Pour moi, je m'offre volontiers à la mort pour la gloire de mon Maître Jésus-Christ, mais j'avoue que je souhaiterais de mourir par une autre main que par la tienne, et que ce fût un païen, et non pas un chrétien apostat, qui me rendît martyr ».

Ces paroles étaient assez vives, ce ton assez pathétique, pour émouvoir Nersan et lui ouvrir les yeux ; mais l'aveuglement de son esprit était devenu si grand, et l'obstination de son cœur si invincible, depuis que le démon de l'avarice s'en était emparé, que, reprenant de nouvelles forces par un redoublement de rage, il s'acharna contre le Saint et lui donna plusieurs coups pour le faire mourir. Comme ils étaient tous extrêmement faibles, on ne saurait croire combien il le fit languir. Les Gentils mêmes en eurent de l'horreur, et détestèrent, d'un côté, la cruauté du roi, qui avait inventé cet abominable moyen de perdre le Saint, et, de l'autre, la perfidie de Nersan, qui avait passé tout d'un coup de la qualité de chrétien à celle de bourreau de chrétiens. Peu de temps après, le Martyr mourut de ses plaies : ce qui arriva le 8 avril, l'an de Notre-Seigneur environ 343.

Les Actes de ce glorieux Martyr ont été tirés du ménologe de l'empereur Basile, du synaxaire grec et d'une vie rapportée par Surius et par les continuateurs de Bollandus.

SAINT PERPET, ÉVÊQUE DE TOURS (461-494).

Saint Perpet, sixième évêque de Tours, succéda à saint Eustoche [1]. Originaire de l'Auvergne et d'une famille sénatoriale, ses vertus le désignèrent au clergé et au peuple pour succéder à son oncle. Il fut élu en 461. Cet évêque, un des plus saints et des plus illustres pontifes de l'église de Tours, beaucoup plus noble par sa vie que par sa naissance, sut donner aux membres de Jésus-Christ les nombreuses richesses qu'il avait reçues de lui.

Dès la première année de son épiscopat, il réunit un concile à Tours. Trois archevêques et

1. C'est par erreur que saint Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs*, liv. II, c. 39, donne Licinius comme successeur de saint Eustoche. Il est d'ailleurs sur ce point en contradiction avec lui-même, *H. F.*, liv. X, c. 31, où il nous dit que saint Perpet succéda à saint Eustoche et fut le sixième évêque de Tours, quoiqu'au liv. II, c. 14, il nous affirme que saint Perpet fut le cinquième évêque après saint Martin, ce qui alors le placerait le huitième dans la liste de nos évêques. Nous avons adopté l'opinion généralement reçue en regardant saint Perpet comme le sixième évêque de Tours.

sept évêques y assistèrent. On y traita de la discipline ecclésiastique et on réforma plusieurs abus qui s'étaient introduits dans le clergé. Le second concile qu'il célébra fut celui de Vannes. A cette occasion l'évêché de cette ville fut érigé, et saint Perpet sacra son premier évêque, saint Paterne. Six prélats assistèrent à ce concile, et les évêques du Mans et d'Angers n'ayant pu s'y trouver, on leur envoya les actes et les décrets afin qu'ils les confirmassent de leur autorité.

Saint Perpet régla les jeûnes et les vigiles qui devaient se pratiquer dans son Eglise. On jeûnait autrefois dans son diocèse deux fois la semaine, le mercredi et le vendredi, de la Pentecôte à la Nativité de saint Jean-Baptiste, et du mois de septembre à la fête de saint Martin. Depuis la fête de saint Martin jusqu'à Noël, trois fois la semaine. Il y avait alors quelques jours de repos, à cause des solennités de Noël, mais le jeûne recommençait, deux fois la semaine, à la fête de saint Hilaire, le 14 janvier, pour se continuer jusqu'au Carême. Il était d'usage, dans la primitive Eglise, de ne jamais jeûner dans le temps qui s'écoule de Pâques à la Pentecôte. Ces jeûnes si multipliés nous disent assez quelle était la ferveur de nos pères.

Saint Perpet régla aussi les vigiles des fêtes qui se célébraient avec solennité dans les différentes églises qu'il désigna et qui étaient l'église cathédrale, celles de Saint-Martin, de Saint-Pierre, de saint-Jean-Baptiste et de Saint-Lidoire. D'après le catalogue de ces vigiles, qu'a dressé saint Grégoire [1], nous voyons que l'église de Tours célébrait une fête en l'honneur de la Résurrection de Notre-Seigneur, le 27 mars, qu'on regardait comme le jour anniversaire de cette résurrection glorieuse. Malgré cela, elle célébrait avec l'Eglise universelle le jour de Pâques.

Ce qui illustra surtout l'épiscopat de saint Perpet fut son amour pour saint Martin et la basilique qu'il fit construire en son honneur. L'église que saint Brice avait élevée, sur le tombeau du saint évêque de Tours, était devenue trop étroite, à cause de l'affluence de pèlerins qui venaient de tous côtés implorer le secours du grand thaumaturge des Gaules. Saint Perpet résolut alors de bâtir un édifice plus vaste et plus digne de la mémoire de saint Martin. Sidoine Apollinaire, qui l'a célébré dans ses vers, dit qu'il était digne de celui en l'honneur duquel on l'avait élevé et de l'évêque dont les vertus rappelaient si bien le Saint qu'il voulait honorer. Il compare cette basilique au temple de Salomon et il dit qu'elle était digne d'être rangée parmi les merveilles de ce monde.

Saint Grégoire nous apprend qu'elle avait cent soixante pieds de longueur sur soixante de large. Sa hauteur jusqu'au plafond était de quarante-cinq pieds. Du côté de l'autel, il y avait trente-deux fenêtres, vingt dans la nef, et quarante et une colonnes. Dans tout l'édifice on comptait cinquante-deux fenêtres, cent vingt colonnes et huit portes, dont trois du côté de l'autel et cinq dans la nef.

Voici ce qu'en disait saint Odon dans un sermon qu'il prononça après le troisième embrasement de ce temple [2] :

« Leur douleur était d'autant plus vive que cette même église avait déjà été brûlée quelque temps auparavant. A la vérité elle avait été réparée avec soin et à très-grands frais par son clergé, mais quoique plus belle qu'avant cet incendie, elle l'était beaucoup moins que dans son origine : car alors ses murs intérieurs étaient incrustés de marbres différents dont les nuances, tantôt rouges, tantôt blanches, tantôt vertes, produisaient un effet aussi brillant que varié. Sur ses portes dorées on admirait des mosaïques avec les couleurs du saphir. Les toits mêmes étaient recouverts de lames d'étain ; on voit encore quelques vestiges de tout cela, et nous avons eu parmi nous des vieillards qui en rendaient témoignage. Ils rapportaient que le sommet de cette église, frappé par les rayons du soleil, présentait l'image d'une montagne d'or et offrait un si merveilleux coup d'œil à ceux qui le contemplaient que l'on y reconnaissait en quelque sorte tout l'éclat et la gloire de saint Martin. Les anciens architectes avaient voulu que ses galeries fussent construites en arceaux voûtés, parce que ce temple, quelque vaste qu'il fût, était encore trop peu spacieux pour contenir tout le peuple qui s'y précipitait en si grand nombre, que, sans le vouloir, la foule, en se pressant, ébranlait la partie inférieure du chœur, ainsi que les petites portes. Pieuse violence qui, je crois, n'en est pas moins agréable à saint Martin, imitant en cela l'exemple de son divin Maître qui aimait à être suivi par la multitude. Les couleurs variées de ce temple, les saphirs de ses vitraux, les lames d'or dont il était décoré, offraient aux regards le plus agréable spectacle, etc. »

La construction de cette belle basilique fut achevée vers l'an 491 : elle avait exigé de vingt à vingt-deux ans de travail. Sa consécration se fit avec une grande solennité : saint Perpet y avait invité un grand nombre d'évêques et de religieux. Ils s'étaient préparés à cette solennité par des

1. *H. Franc.*, liv. x, c. 31. — 2. Bibl. des Pères, t. xviii, p. 226, édition de Lyon.

jeûnes et des prières. Tout le peuple était réuni, lorsque saint Perpet se rendit au lieu de la sépulture de saint Martin : lui-même il donna le premier coup de pioche pour exhumer le précieux corps. Mais un obstacle inattendu les obligea de différer la cérémonie. Il fut impossible de remuer le cercueil et on ne put le changer de place. Un jeune clerc, voyant que tous les efforts étaient inutiles, dit alors : « Pourquoi perdre courage, dans deux jours nous célébrerons l'anniversaire de la consécration épiscopale de saint Martin. Peut-être veut-il vous témoigner par sa résistance qu'il désire qu'on attende ce jour ».

On se rendit à cet avis, et les évêques se remirent en prières. Deux jours après, ils tentèrent de nouveau, mais inutilement, la translation du saint évêque. Devant une pareille résistance les prélats étaient disposés à abandonner leur projet, lorsqu'un vieillard, revêtu du costume d'abbé, s'approcha et leur dit : « Ne voyez-vous pas que saint Martin est prêt à vous aider ? » Et en disant ces paroles, il jette à terre son manteau et, de ses mains, soulève, sans aucun effort, le corps du Bienheureux, qui fut solennellement porté dans le sanctuaire du nouvel édifice.

Il fut déposé sous l'unique autel, dans l'abside, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui le riche ciborium.

La cérémonie de la dédicace de la basilique étant achevée, on chercha partout le vieillard qui avait apporté un secours si efficace et si opportun ; mais il fut impossible de le trouver. Personne cependant ne l'avait vu sortir de la basilique. « On peut croire », disait l'ancienne liturgie de Tours, « que Dieu a voulu honorer la translation du bienheureux Martin, son serviteur, par l'assistance d'un ange ».

De nombreux miracles s'opérèrent au tombeau de saint Martin, et depuis ce temps le nom de saint Perpet se trouva désormais uni à toutes les gloires de cette splendide basilique.

Saint Perpet ne s'en tint pas à la construction de cette église. Il utilisa la voûte élégante qui ornait la basilique élevée par saint Brice sur le tombeau de saint Martin, en l'adaptant à l'église qu'il érigea en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul. Les églises de Saint-Laurent de Montlouis, d'Esvres, de Barrou, de Ballan, de Vernou, le reconnaissent aussi pour leur fondateur.

De là vient qu'on représente le saint Evêque de Tours avec un édifice sacré sur la main : ce symbole revenait de droit à un des plus grands bâtisseurs d'églises qui aient jamais été.

Il mourut au mois de décembre [1] en l'année 494, après trente ans d'un laborieux et fécond épiscopat. Ses jours, dit-on, furent avancés par le chagrin qu'il ressentit de voir, sous Alaric, les Goths s'emparer de la Touraine et y répandre l'arianisme. Il fut enseveli près du tombeau de saint Martin, afin que son corps ne fût point séparé de celui auquel il avait été uni, de cœur, pendant sa vie, et que sa tombe fût proche du Pontife dont il avait mérité d'être, au ciel, le concitoyen [2]. L'Eglise de Tours n'a plus la consolation de posséder des reliques du saint Evêque.

Saint Perpet aima les pauvres, son clergé et son église, d'un ardent amour, comme on le verra dans le testament qu'il écrivit quatorze ans avant sa mort et dont nous donnons ici la traduction :

« Au nom de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

« Moi, Perpet, pécheur, prêtre de l'église de Tours, je n'ai pas voulu partir de ce monde, sans laisser un testament, de peur que les pauvres ne fussent frustrés des biens dont la bonté du ciel m'a libéralement et affectueusement doté, sans aucun mérite de ma part, et de peur, — ce qu'à Dieu ne plaise, — que les biens d'un prêtre ne passent à d'autres familles qu'à mon église.

« Je donne et lègue à tous les prêtres, diacres et clercs de mon Eglise la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

« Confirmez, Seigneur, le bien que vous avez vous-même fait en nous ! Qu'ils ne connaissent jamais les schismes ! qu'ils demeurent fermes dans leur foi ! Que celui qui aura fidèlement suivi l'Evangile soit comblé de toutes les bénédictions du ciel par Jésus-Christ. Ainsi soit-il !

« Que le Seigneur Jésus perde l'impie du souffle de sa bouche ! Ainsi soit-il ! ainsi soit-il ! Paix soit à l'Eglise ! Paix soit au peuple, à la ville et à la campagne, de par notre Dieu et Père du Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il ! Venez, Seigneur, et veuillez ne plus différer. Ainsi soit-il !

« Je vous permets, à vous, prêtres, diacres et clercs de mon Eglise, d'ensevelir mon corps en tel lieu qu'il vous plaira, avec le conseil du comte Agilon [3]. Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je verrai dans ma chair mon Sauveur. Ainsi soit-il ! Toutefois, si vous voulez m'accorder, malgré mon indignité, la grâce que je vous demande humblement, vous m'ensevelirez aux pieds de saint Martin, pour y attendre le jour du jugement. Vous en ferez ce qu'il vous plaira. Je laisse

1. Martyrol. de Bède, de Florus, etc. — 2. Ancien bréviaire de Tours, et Greg. Tur.
3. Ce comte Agilon était gouverneur de la Touraine.

cela à votre choix. Je veux, j'ordonne et je tiens pour bien fait ce que vous aurez décidé, mes seigneurs et mes frères.

« Premièrement donc, moi, Perpet, je veux et j'ordonne que tous les hommes et femmes qui sont serfs, au village de Savonnières et que j'ai achetés de mon argent, soient affranchis et mis en liberté aussi bien que les serviteurs de mon église que je n'aurai pas affranchis au jour de mon décès, à condition néanmoins que, dans cette liberté, ils serviront mon église pendant leur vie, mais sans aucun engagement de servitude pour leurs héritiers.

« Je donne aussi à mon église le champ que le nommé Oligeaire m'a vendu à Savonnières, avec l'étang, les moulins sur le Cher près dudit village, ainsi que les pacages et prairies.

« Je lègue et donne pareillement à mon église la métairie de Berthenay, — avec le bois et les rentes, — qui m'a été vendue par Daniel, diacre, à condition que les revenus seront consacrés à l'achat de l'huile pour entretenir le luminaire qui sera toujours au tombeau de saint Martin ; si on ne satisfait point à cette condition, et si mon intention n'est pas exécutée, je veux, j'ordonne et je commande que cette terre de Berthenay, avec toutes ses dépendances, retourne à mes héritiers que je vais désigner.

« Tout ce qui me sera dû au jour de mon décès, en quel lieu et par quelque personne que ce soit, je le donne et lègue à ceux qui le devront. Je veux et j'entends que personne ne prétende exiger ce que je leur remets par ces présentes.

« Je donne et lègue à vous, Eufrône [1], mon bien-aimé frère et collègue dans l'épiscopat, mon reliquaire d'argent garni de plusieurs reliques de Saints, c'est-à-dire, celui que j'avais coutume de porter, car pour l'autre qui est doré et qui est dans mon cabinet, je le donne et lègue à mon église, avec deux calices d'or et une croix d'or qui a été faite par Maubouin ; de plus je donne et lègue à la même église tous mes livres, excepté le livre des Evangiles que saint Hilaire, évêque de Poitiers, a écrit de sa propre main ; celui-là c'est à vous, Eufrône, mon très-cher frère et collègue, que je le donne, avec le susdit reliquaire. Souvenez-vous de moi. Ainsi soit-il !

« Je donne et lègue à l'église de Saint-Denis d'Amboise un calice d'argent et une croix, également d'argent, dont l'un des bras contient une relique de saint Denis.

« Je donne et lègue aussi à l'église de Preuilly un calice d'argent avec les burettes d'argent. Je donne à Amalarius, curé dudit lieu, une chape commune de soie, un tabernacle et une colombe d'argent pour servir de reposoir [2], à moins que mon église n'aimât mieux donner à Amalarius celle dont elle se sert et retenir la mienne. Je permets, je veux et j'entends que mon église ait le choix.

« Je donne et lègue à ma sœur Fidie-Julie-Perpétue une petite croix d'or, guillochée, dans laquelle sont des reliques de Notre-Seigneur. Je la prie néanmoins instamment que si, par disposition divine, elle venait à mourir avant Dadolène, vierge de mon église, de la laisser en sa possession. Je te prie aussi, ma chère sœur Dadolène, en mourant, de la donner à telle église qu'il te plaira pour éviter qu'elle ne vienne au pouvoir de quelqu'un qui en serait indigne. Si, au contraire, ma chère sœur Fidie-Julie-Perpétue, il arrivait que Dadolène vint à mourir avant toi, je veux pareillement qu'il te soit libre d'en disposer en faveur de telle église qu'il te plaira. Souviens-toi de moi, ma bien-aimée sœur. Ainsi soit-il !

« Quant à vous, mon très-cher comte Agilon, en considération des bons offices que vous avez rendus à mon église et aux pauvres, mes enfants, et pour vous engager à les protéger par la suite aussi efficacement que vous l'avez fait jusqu'ici, je vous donne et lègue mon cheval de parade, avec un mulet, à votre choix. Mon très-cher fils, souvenez-vous de moi. Ainsi soit-il.

« Je lègue et donne à l'église de Saint-Pierre les tapisseries que je lui ai souvent prêtées pour la fête de son patron [3].

« Et vous, mon frère et très-cher collègue, à qui Dieu confiera, après ma mort, le gouvernement de cette église, aujourd'hui la mienne et la vôtre alors, ou plutôt, ni la mienne, ni la vôtre, mais celle de Jésus-Christ, je vous donne tout ce qu'il vous plaira de choisir parmi ceux de mes meubles qui sont à l'usage d'un évêque, dans ma chambre ou dans la sacristie qui la joint. Si vous n'en voulez pas, ils appartiendront aux héritiers que j'ai institués. Ne rétablissez jamais dans

1. Cet Eufrône était évêque d'Autun. Il était très-lié avec saint Perpet auquel il envoya une grande quantité de marbre blanc pour décorer le tombeau et la basilique de Saint-Martin.

2. Ce passage nous indique que, dans la primitive Eglise, on renfermait le Saint Sacrement dans un tabernacle, en forme de colombe, qui était au-dessus de l'autel.

3. Il y avait à Tours quatre églises dédiées à saint Pierre. Mais il est ici question de Saint-Pierre du Boile, parce que les trois autres, Saint-Pierre le Puellier, Saint-Pierre des Corps, et Saint-Pierre du Chardonnet n'existaient pas encore.

le rang dont ils ont été justement déchus, le prêtre-curé de Maillé, ni celui d'Orbigny. Je veux bien cependant qu'ils aient une pension sur une partie de mes revenus de Preslay, et je vous laisse la jouissance du reste, avec la portion viagère que je leur fais, quand ils seront morts ; et après votre décès, je les donne et lègue à mon église. Mais vous aussi, mon très-cher frère et collègue, aimez, aidez de votre exemple, prévenez de votre bienveillance, les prêtres, diacres, clercs et vierges qui sont les miens et qui seront les vôtres. Faites-leur voir qu'ils sont vos enfants et non vos esclaves ; que vous êtes leur père et non leur maître. Je vous en prie, je le veux et je l'ordonne.

« Pour vous, qui faites partie de moi-même, mes frères bien-aimés, ma couronne, ma joie, mes seigneurs, mes enfants, pauvres de Jésus-Christ, indigents, mendiants, malades, orphelins, veuves, vous tous, dis-je, je vous fais et constitue mes héritiers. Je veux que vous me succédiez dans tous les biens que je possède, soit en champs, pâturages, prés, bois, vignes, maisons, jardins, eaux et moulins, soit en or, argent, vêtements et généralement dans toutes les choses dont il sera constant que je n'aurai pas disposé, et, afin que le tout soit prudemment administré, je veux que, immédiatement après ma mort et le plus diligemment possible, on fasse distraction de ces biens pour être vendus et convertis en argent dont il sera fait trois parts. Deux de ces parts seront distribuées aux pauvres par l'entremise du prêtre Agrarius et du comte Agilon, et la troisième sera répartie entre les veuves et pauvres femmes, au gré et par les soins de la vierge Dadolène. Telle est ma volonté, ma prière et mon désir.

« Moi, Perpet, j'ai relu et signé ce testament écrit de ma propre main, aux calendes de mai, l'an du post-consulat de Léon le jeune, Auguste [1].

« Vous, mon fils, Delmatius [2], gardez-le chez vous en dépôt, pour l'ouvrir et le lire devant le comte Agilon et en présence de mes frères, prêtres, diacres et clercs, avec un double pareillement écrit de ma main, dont j'ai fait Dadolène dépositaire.

« Au nom du Seigneur, je le veux ainsi, j'en conjure et je l'ordonne. Que le tout soit donc tenu pour stable et approuvé.

« Bénissez-moi, Seigneur. Venez, Jésus-Christ. Moi, Perpet, en votre nom. Ainsi soit-il ».

M. L'abbé Rolland, chanoine honor., aumônier du Pensionnat des Frères des écoles chrétiennes de Tours.

LE BIENHEUREUX JULIEN DE SAINT AUGUSTIN,

FRÈRE LAI FRANCISCAIN DE L'OBSERVANCE (1606).

Le B. Julien appartient à la France, quoiqu'il soit né à Médina-Cœli, en Castille. Son père, André Martinet, s'était vu forcé d'abandonner son pays pour échapper à la haine de son frère, injuste détenteur du bien paternel. C'était là un fruit de l'intolérance religieuse, laquelle a été pratiquée par nos adversaires toutes les fois qu'ils l'ont pu et qui, aujourd'hui, sont seuls à la pratiquer encore contre nos frères catholiques en Suède, en Pologne, en Russie. Le père de notre Saint était Béarnais : or, en Béarn, Jeanne d'Albret, veuve d'Antoine de Bourbon, et mère de Henri IV, qui s'était laissée séduire par les erreurs de Calvin, avait soulevé une persécution cruelle contre ses sujets catholiques. En 1569, elle rendit même un édit pour les chasser des terres de sa domination. Plusieurs Béarnais, décidés à tout sacrifier plutôt que d'apostasier, prirent le parti de se retirer en Espagne. De ce nombre, nous l'avons dit, fut André Martin, que son frère eut la cruauté de faire exiler pour être seul possesseur de l'héritage paternel. André servit pendant huit ans chez un marchand, qui, content de ses services, le maria avec une de ses servantes, et lui donna comme cadeau de noces une petite maison où il passa des jours heureux. C'est là que le B. Julien vint au monde. Quand il eut atteint l'âge de raison, il montra de grandes dispositions à la piété ; il passait tout le temps qu'il pouvait à l'église en prières, et même alors que ses parents l'eurent mis en apprentissage chez un tailleur, il s'arrangea pour s'y rendre le plus souvent possible. Sa conduite devint un objet de sarcasmes et de moqueries, mais cela lui importait peu, et ne l'empêchait nullement de se confesser souvent, et il faisait cette sainte action en versant beaucoup de larmes, car il s'estimait un grand pécheur.

1. Le 1er mai 475.
2. Ce Delmatius était sans doute un notaire. On sait en effet que, sous les Romains, ces officiers écrivaient les actes publics.

Les années de la jeunesse sont dangereuses; Julien, qui avait peur du monde et de ses plaisirs, les passa dans l'innocence et la pureté. Comme il recommandait instamment à Dieu le salut de son âme, le ciel lui inspira la pensée d'entrer chez les Pères déchaussés de la province de Saint-Joseph; il obéit à cette inspiration d'en haut, et fut reçu avec joie par les religieux de l'Ordre de Saint-François. Il montra dans son noviciat une ferveur si extraordinaire, que le supérieur prit cela pour de l'exaltation; il en eut peur et renvoya le novice. Ce fut une dure épreuve pour le bienheureux Julien, mais il se soumit à la volonté de Dieu, et malgré son épouvante des dangers qui l'attendaient dans le monde, il reprit son premier état dans la ville de Santorcaz, appartenant à l'archevêché de Tolède. Le P. François de Torrez, franciscain, évangélisait alors la Castille; il vint prêcher dans la ville qu'habitait Julien, et frappé de son extérieur plein de piété, lui proposa de l'aider dans le salut des âmes. Julien accepta, prit un habit de pèlerin et partit. On le voyait dans toutes les villes que parcourait François de Torrez, aller par les rues la clochette à la main, et exhorter les fidèles à se rendre à l'église pour entendre le Père; il agit ainsi à Médina-Cœli où il avait aspiré à l'honneur d'être religieux; il le fit avec grande humilité et simplicité; peu l'admirèrent, beaucoup se moquèrent de lui et le traitèrent de fou. A ces derniers, il répondait en souriant et avec douceur: Oui, je suis devenu fou, mais fou pour l'amour de Dieu. Le P. Torrez le contemplait avec joie, et quand il l'eut bien étudié et se fut assuré de sa vocation, il le fit recevoir au couvent de Notre-Dame de Salcéda à la grande joie du B. Julien.

Le serviteur de Dieu recommença ses pénitences et ses austérités; il fit des choses si extraordinaires, que ses frères en étaient effrayés, et que les supérieurs, tout en s'émerveillant, doutèrent de la solidité de son jugement. Comme il inventait chaque jour quelques pénitences extraordinaires, on finit par le croire fou, et encore une fois on le mit hors du couvent. Ce nouveau coup lui fut très-sensible, sans cependant le décourager; il reprit ses habits séculiers et se construisit sur le haut d'une montagne qui avoisinait le monastère, une petite cabane où il passait ses jours et ses nuits en oraison. Cependant son abnégation, sa vertu persévérante contribuèrent avec le temps à faire reconnaître son mérite. On lui rouvrit les portes du couvent où il venait chaque jour demander l'aumône après avoir quêté pour les besoins des religieux et remis fidèlement au frère portier tout ce qu'on lui avait donné. Au bout d'un an il faisait sa profession solennelle.

Alors il donna libre cours à sa ferveur et à son amour des austérités; il couvrit son corps d'instruments de tortures; il ne mangeait qu'une fois le jour un peu de pain et d'herbes, et ne s'accordait que quelques heures de sommeil; il passait ses nuits à l'église, et quand le sommeil était plus fort que sa volonté, il s'adossait à un mur ou à un confessionnal et dormait quelques heures. Quand il était hors du couvent, il dormait où il se trouvait, et souvent la nuit on l'a vu, au milieu des champs, ravi en extase et entouré d'une clarté céleste. Le P. Torrez l'ayant repris pour l'accompagner dans ses missions, sa vie fut une éloquente prédication, et au besoin Dieu lui mit sur les lèvres des paroles capables de fondre les cœurs les plus endurcis. Souvent les savants de l'Université d'Alcala le consultèrent sur des passages difficiles de l'Ecriture sainte, et toujours ils s'en retournèrent étonnés de ses explications simples et lumineuses. Un jour que des jeunes gens se rendant à la danse avaient refusé de l'écouter, on vit les oiseaux se rassembler autour de lui à son appel, prêter attention aux paroles qu'il leur adressa et se disperser au commandement qu'il leur en fit, en remplissant l'air de leurs joyeuses chansons. Tous les animaux se montraient dociles à sa voix, et si l'espace nous le permettait, nous pourrions rapporter à ce sujet mille traits gracieux et charmants. Le bruit de ses miracles et de sa sainteté se répandant partout, parvint aux oreilles de la reine Marguerite, mère de Philippe IV, qui voulut voir le Bienheureux. Ce fut un triste jour pour Julien quand il fallut, obéissant aux ordres de ses supérieurs, se rendre à la cour. Il fut si confus des soins et des attentions dont il fut l'objet, que son embarras l'empêcha de dire une seule parole. Cependant le moment de sa mort allait bientôt arriver; il le savait, car Dieu le lui avait révélé. Etant tombé malade en route, il fut ramené au couvent presque à l'agonie, et, comme on se tourmentait à son sujet, il annonça qu'il avait encore cinq ans à vivre, et, en effet, il guérit contre toute attente. Ce temps écoulé, il tomba de nouveau malade à deux lieues d'Alcala; il se traîna avec peine jusqu'à son couvent, où il ne voulut pas qu'on le reportât. Au moment de mourir, il témoigna une grande crainte des jugements de Dieu; et, après avoir reçu les derniers sacrements, il remit son âme à Dieu le 8 avril 1606. L'empressement qui eut lieu autour de son lit de mort, contraignit ses frères de laisser son corps pendant dix-huit jours sans sépulture. Pendant tout ce temps, ses membres conservèrent leur souplesse et exhalèrent une odeur des plus suaves. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau portèrent son nom jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Julien a été béatifié par Léon XII.

IXe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Antioche, saint Prochore, qui fut un des sept premiers diacres, et illustre par sa foi et ses miracles, fut couronné du martyre[1]. Ier s. — A Rome, la naissance au ciel des saints martyrs Démétrius, Concessus, Hilaire et leurs compagnons. — A Sirmich, le supplice de sept bienheureuses Vierges et Martyres, qui achetèrent, toutes ensemble, la vie éternelle au prix de leur sang. — A Césarée, en Cappadoce, saint Eupsyque [2], martyr, qui fut mis à mort sous Julien l'Apostat, pour avoir renversé le temple de la Fortune. 362. — En Afrique, les saints martyrs Massylitains [3], à la fête desquels saint Augustin prêcha une instruction. — A Amide, en Mésopotamie, saint Acace, évêque, qui, pour racheter les captifs, fit fondre et vendit jusqu'aux vases de l'église. Ve s. — A Rouen, saint HUGUES, évêque et confesseur. 730. — Dans la ville de Die, saint MARCEL, évêque, célèbre par ses miracles. VIe s. — En Judée, sainte Marie de Cléophas, sœur de la Très-Sainte Vierge Marie, Mère de Dieu. Ier s. — A Rome, la translation du corps de sainte Monique, mère de saint Augustin, évêque, qui fut apporté d'Ostie à Rome, sous le souverain pontife Martin V, et honorablement déposé dans l'église du même saint Augustin. 1430. — A Mons, en Hainault, la bienheureuse WALTRUDE, illustre par la sainteté de sa vie et par ses miracles. 686.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Lagny, au diocèse de Paris, saint Mauger, moine. VIIIe s. — Près de Limoges, saint GAUCHER, instituteur et prieur d'un monastère de chanoines réguliers, qui donna l'ermitage de Muret

1. Saint Prochore, le troisième des sept premiers diacres, le soixante-sixième des soixante-douze disciples, était neveu de saint Etienne et compagnon de saint Jean l'Evangéliste dans sa prédication en Asie. Saint Pierre l'établit ensuite évêque de Nicomédie, en Bithynie. De là il fut envoyé en mission à Antioche, où il reçut la couronne du martyre. La ville de Bologne possède quelques-unes de ses reliques dans l'église des Chanoines réguliers de Saint-Jean de Latran. Cf. *Histoire des soixante-douze disciples*.

2. Julien l'Apostat allant à Antioche, passa par Césarée, capitale de la Cappadoce. Il fut vivement piqué de voir que presque tous les habitants étaient chrétiens, et d'apprendre qu'ils venaient d'abattre le temple de la Fortune, le seul qui fût resté au paganisme. Sa vengeance tomba sur toute la ville; il l'effaça du catalogue des cités, et voulut qu'elle reprit son ancien nom de *Mazacan*, lui ôtant celui de Césarée, que Tibère lui avait donné. Il dépouilla en même temps les églises de la ville et de son territoire, de tout ce qu'elles possédaient en meubles et immeubles ; et, pour empêcher qu'on ne détournât quelque chose de ces biens, il employa diverses tortures pour obliger les fidèles à les lui découvrir. Il leva une taxe fort onéreuse sur les laïques, et fit enrôler le clergé dans la milice la plus méprisable, qui était celle du gouverneur de la province. Ce ne fut pas tout encore. Plusieurs chrétiens perdirent la vie pour la religion. Parmi ceux qui scellèrent leur foi de leur sang, était Eupsyque, homme d'une famille distinguée, et engagé depuis peu dans le mariage.

L'empereur avait aussi ordonné aux chrétiens de rebâtir les temples des idoles. Mais ceux-ci, au lieu d'obéir, élevèrent une église au vrai Dieu, sous l'invocation de saint Eupsyque. Huit ans après, saint Basile célébra dans cette église, le 8 avril, la fête de ce Martyr. Il y invita tous les évêques de Pont, par une lettre qu'il leur adressa, et que nous avons encore. Voyez Sozomène, l. IV, c. 5; saint Basile, ép. 291; saint Grégoire de Nazianze, ép. 26, et Henschénius.

Ce temple de la Fortune dont parle le martyrologe, saint Grégoire de Nazianze en fait aussi mention dans son premier discours contre Julien ; et, faisant allusion à sa destruction, il dit en plaisantant : *la Fortune infortunée*, etc. Comme le martyrologe dit que saint Eupsyque fut mis à mort pour avoir renversé un temple, plusieurs, s'appuyant du 60e canon du concile d'Elvire, diront peut-être qu'il ne devrait pas être décoré du titre de martyr. Ce canon déclare en effet que quiconque aura été tué par les païens, pour avoir brisé une idole, ne sera pas admis au rang des martyrs. Mais cela regardait ceux qui, oubliant la douceur chrétienne, brisaient une idole dans un mouvement de colère, sans motif légitime. Mais saint Eupsyque avait agi en s'autorisant des lois de Constantin et de Constance. Telle est la doctrine que saint Augustin a développée dans sa lettre au comte Boniface (ép. 50). Il dit expressément qu'on ne doit pas priver du titre de martyr celui qui a été mis à mort pour avoir brisé une idole, conformément à un ordre des empereurs ; à plus forte raison, ajouterons-nous, celui qui l'a fait par l'ordre de Dieu et par l'inspiration du Saint-Esprit.

3. L'ancienne Massyla est probablement la contrée moderne de Fez.

à saint Etienne de Grandmont. 1130. — A Poitiers, la fête de saint Guillaume, duc d'Aquitaine, nommé au martyrologe romain le 10 février. — En Franche-Comté, saint Ingofroy, sixième abbé de Luxeuil, qui eut le bonheur de recevoir dans son monastère saint Adelphe désirant voir ses frères de Luxeuil et mourir au milieu d'eux [1]. Vers 670.

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Rome, la translation du corps de sainte Monique. — De même chez les religieux Augustiniens.

Martyrologe des Servites. — Au Mont-Senario, près de Florence, le bienheureux Ubald d'Adimari, confesseur, de l'Ordre des Servites, dont le souverain pontife Pie VIII a confirmé le culte existant de temps immémorial. 1315.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Aux saints Démétrius, Hilaire et Concessus mentionnés dans le romain, il faut y joindre Marius, Sirmion, Fortunat, Donat, et sept Vierges consacrées à Dieu. De plus, les saints martyrs Basile, Rufin, Isidore, Ingenianus, Celse et Anastase dont les actes ont probablement péri dans l'invasion des Sarrasins, en Afrique et en Sicile. — A Lentini, en Sicile, une sainte cohorte de Juifs convertis, qui, ayant confessé hautement la foi chrétienne devant les juges, furent lapidés sous le règne de Dèce. — En Perse, les saints Dèse, évêque, Mariabe, prêtre, Abdiése et deux cent soixante-dix autres habitants de Bizabde, martyrs, dans la persécution de Sapor. C'étaient des prisonniers de guerre enlevés dans la ville forte de Bethzarde, sur le Tigre. Vers l'an 362. — En Perse également, saint Badime ou Badème, martyr [2]. — A Burgos, en Espagne, sainte CASILDA, vierge. XIe s. — Dans un village, près de Savigliano, en Piémont, le bienheureux Antoine Pavonio, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, martyr, mis à mort par les hérétiques vaudois contre lesquels il prêchait. Quelques jours avant d'être assassiné, il avait dit au maître barbier de l'endroit : « Il faut que vous mettiez tout votre talent à me faire beau, car je dois sous peu aller à la noce »; ce qui étonna fort le barbier, car le village était petit et à son officine aboutissaient tous les bruits. Il n'avait pas encore été question, bien loin à la ronde, de mariage : mais le Saint avait voulu parler des noces de l'Agneau. 1374. — Dans les îles Orcades, saint Dotton, fondateur d'un monastère qui a porté son nom. Sa prière favorite était celle du Psalmiste : « Je me suis réjoui à la pensée d'entrer dans la maison de Dieu (Ps. CXXI) » : il dut soupirer longtemps après la patrie céleste, car le Seigneur prolongea plus de cent ans son exil. VIe s. — En Bavière, la bienheureuse Crescence, à qui la célébrité est venue, sans qu'elle la cherchât. Fille d'un pauvre tisserand, de Kaufbeuern, dans le diocèse d'Augsbourg, elle désirait être religieuse ; mais sa pauvreté et celle d'un couvent du Tiers Ordre de Saint-François qui se trouvait dans sa ville natale, furent longtemps un obstacle insurmontable à la réalisation de ce désir. Chaque fois que ses occupations le lui permettaient, elle allait s'agenouiller devant un grand crucifix, seul ornement d'un corridor de ce couvent. Or, un jour Notre-Seigneur lui dit du haut de sa croix : « Ici sera ta demeure ». Elle avait alors vingt ans. A côté de ce couvent, se trouvait une auberge où il se faisait tant de bruit que les religieuses en étaient troublées dans leurs prières. Le maire de l'endroit, quoique protestant, eut pitié de la pénible situation des servantes de Dieu ; il fit tant que la maison leur fut cédée à un prix très-modéré. En retour il obtint l'admission de Crescence dans leurs rangs, afin, dit-il, que cet ange de la terre ne se perdît pas dans le monde. Une fois admise, les filles de service du couvent l'appelèrent la pauvre mendiante et lui firent subir mille autres avanies. Mais la vertu de la sainte religieuse était si sincère, si solide, qu'au bout de quelques années elle fut élue supérieure. Dès lors tout ce que l'Allemagne et la Pologne comptaient de princier et d'illustre alla la visiter dans son humble cellule. Aujourd'hui, c'est-à-dire plus d'un siècle et demi après sa mort, son nom est encore vénéré parmi les catholiques allemands, et son tombeau est visité par une foule de pèlerins. Morte en 1744, elle fut proclamée Bienheureuse par Pie VII en 1801.

1. Voir saint Adelphe au 11 septembre. — 2. Voir au jour précédent.

SAINTE WALTRUDE OU VAUDRU,

PREMIÈRE ABBESSE DE MONS ET FONDATRICE DE CETTE VILLE

626-686. — Papes : Honoré Ier; Jean V. — Rois de France : Clotaire II; Thierry III.

Sapiens mulier ædificat domum.
A la fondation de toute maison, il faut une femme sage. *Prov.* XIV, 1.

Sainte Waltrude était sœur aînée de sainte Aldegonde, dont nous avons donné la vie le 30 janvier, et, comme elle, fille du comte Walbert et de la princesse Bertile. Dès sa jeunesse, elle se montra si portée à la dévotion, qu'elle se séparait souvent de la société pour faire ses prières et pour assister aux divins offices : ce qui ne pouvait être que très-agréable à ses parents, personnes d'une piété rare. Lorsqu'elle fut en état d'être mariée, elle épousa, par obéissance, le comte Madelgaire, aussi appelé Vincent, un des principaux seigneurs de la cour du roi Dagobert Ier. Elle en eut quatre enfants, dont trois ont été illustres pour leur sainteté, à savoir : saint Landry, que les uns font évêque de Metz, en Lorraine, et les autres de Meaux, en Brie ; et les saintes vierges Aldetrude et Madelberte, qui se firent religieuses à Maubeuge, sous la conduite de sainte Aldegonde, leur tante ; le quatrième, nommé Dentlin, mourut peu de temps après avoir reçu le baptême.

Ce progrès admirable de ses enfants dans toute sorte de vertus, montre assez le soin qu'elle apporta à leur éducation. Mais elle ne les instruisait pas moins par son exemple que par ses paroles ; car elle était fort adonnée à la prière, fuyait le luxe, la bonne chère et tous les divertissements de la vie ; jeûnait souvent et donnait à tous moments, par son hospitalité et par ses aumônes abondantes, des marques de sa charité et de sa miséricorde envers les pauvres. Elle ne se contenta pas de s'adonner à ces exercices de la piété chrétienne : elle y engagea aussi son mari et le dégoûta si bien de tous les plaisirs et de toutes les grandeurs du monde, qu'ayant fait vœu avec elle d'une continence perpétuelle, il se retira enfin, par le conseil de saint Aubert, évêque de Cambrai, dans le monastère de Haumont, près de Maubeuge et prit le nom de Vincent. Il est honoré d'un culte public, le 14 juillet, sous le nom de *Vincent de Soignies*, ville qui possède encore aujourd'hui ses reliques (1872).

Pour sa sainte femme dont nous parlons, elle fut encouragée d'abord par saint Géry, ancien évêque de Cambrai, qui lui apparut en songe ; puis par un ange envoyé du ciel pour la consoler dans une persécution que le démon suscita contre elle ; elle abandonna entièrement le monde, et, par le conseil de saint Guislin, qui était alors abbé de Celle-lès-Mons, elle fit bâtir une maison à l'écart, sur une montagne appelée depuis Châteaulieu [1], et où l'on voit à présent la grande ville de Mons, en Hainault. Mais comme elle trouva cette maison plus grande et plus magnifique qu'elle ne le désirait et qu'elle ne l'avait ordonné, parce qu'elle voulait observer les règles de la pauvreté évangélique, elle n'y voulut pas demeurer ; et, la nuit même

1. Castri locus, *castriloc*, *camp-lieu*.

où elle en sortit, le toit du bâtiment tomba à terre. C'est pourquoi celui à qui elle avait donné la charge de cet édifice en fit faire un autre moins somptueux et plus pauvre, avec un oratoire en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul. Lorsqu'il fut achevé, elle reçut l'habit de religion et le voile sacré des mains de saint Aubert, évêque de Cambrai, dont nous avons déjà parlé, et se retira pour y vivre seule et solitaire, et ne s'y occuper que de la contemplation des vérités éternelles.

Mais le démon, qui travaille perpétuellement à la perte des hommes, ne la laissa pas en repos. Tantôt il lui mettait devant les yeux les délices et les honneurs qu'elle avait abandonnés, et dont elle pouvait encore jouir si elle voulait retourner dans le monde. D'autres fois, il lui représentait l'amour de son mari, l'affection de ses enfants, la douceur de la conversation de tant de personnes qu'elle avait autrefois fréquentées. D'autres fois, il lui faisait une peinture affreuse de la solitude afin de lui en donner du dégoût avec le désir de chercher compagnie hors de l'enceinte qu'elle s'était prescrite. Enfin, il lui apparut encore sous forme humaine et prit la hardiesse de la toucher de la main. Mais la Sainte sortit victorieuse et triomphante de toutes ces tentations, et par l'oraison, le jeûne, les larmes, les macérations du corps et le signe de la croix, elle défit si bien cet ennemi, qu'il se retira toujours d'elle avec honte et confusion.

Après ces victoires, Dieu la reconnaissant digne de porter la qualité de maîtresse dans la conduite spirituelle, suscita des saintes femmes et des jeunes filles qui vinrent se mettre sous sa direction. Ainsi, elle assembla en peu de temps une communauté de servantes de Dieu, avec lesquelles elle vécut dans une grande humilité, patience, douceur, charité et ferveur d'esprit. Sainte Aldegonde, sa sœur, qui, par ses bons avis, avait fait un autre établissement à Maubeuge, la visitait aussi fort souvent, pour en recevoir des instructions et lui rendre ses respects comme à sa mère ; mais comme la maison de Maubeuge était plus belle, plus riche et mieux fondée que celle de Waltrude, elle lui voulut persuader de venir avec elle, et d'abandonner ce pauvre lieu où elle devait souffrir continuellement de grandes incommodités. Ce fut néanmoins inutilement : car notre Sainte, qui avait l'amour de la pauvreté fortement imprimé dans le cœur, lui répondit que « Jésus-Christ n'ayant eu à sa naissance qu'une pauvre étable, et ayant passé toute sa vie dans une grande indigence des choses les plus nécessaires au grand soulagement du corps, il n'était pas raisonnable qu'une vile créature comme elle recherchât ses commodités ; qu'enfin elle espérait vivre aussi tranquillement dans sa petite solitude, que celles qui avaient de beaux monastères et de riches abbayes ».

En effet, toute pauvre qu'elle était, elle ne laissait pas de trouver de quoi faire beaucoup de charités aux mendiants, aux malades et aux prisonniers ; et Dieu, pour seconder son zèle, a quelquefois multiplié l'argent entre les mains de celui qu'elle chargeait de la distribution de ses aumônes. Elle fit aussi d'autres miracles : car elle délivra un pauvre homme, qui l'invoqua dans sa misère, de la puissance d'un démon dont il était extrêmement maltraité, et elle le guérit ensuite d'une violente maladie qui le tourmentait. Et deux enfants, déjà moribonds, lui ayant été présentés par leurs mères, elle leur rendit la santé par ses prières, son attouchement sacré et l'impression du signe de la croix. Enfin, après une vie si sainte, Dieu l'appela au ciel pour lui en donner une éternelle ; ce qui arriva le 6 avril de l'an 686. Comme sa petite communauté a été environnée d'une grande ville qui porte le nom de Mons, sainte Waltrude en est devenue

la patronne, et est honorée en cette qualité par tous ses habitants.

Le culte rendu à sainte Waltrude remonte à l'époque même de son bienheureux trépas. Il a été de tout temps célèbre, non-seulement à Mons où ses reliques sont conservées, mais encore dans tous les pays circonvoisins.

En 1349, le 7 octobre, les reliques de sainte Waltrude furent portées en procession dans les rues de Mons, pour implorer la miséricorde de Dieu contre la peste qui faisait d'affreux ravages. Une multitude d'habitants de la ville et des villages voisins accourut en cette circonstance pour rendre hommage à l'auguste patronne; « de sorte que véritablement », dit de Boussu, dans son histoire de Mons, « c'est à son culte que cette ville est redevable qu'elle soit la capitale de la province, et que les faveurs continuelles qu'en reçoivent les habitants méritent leurs respects et leurs vénérations ». Dans le village de Castiaux, à une lieue environ de Mons, on montre encore une fontaine qui porte le nom de sainte Waltrude. De nombreuses guérisons s'y sont opérées de tout temps. Ce lieu est encore aujourd'hui en grande vénération. Les reliques de sainte Waltrude reposent toujours à Mons, dans une châsse très-riche et d'un merveilleux travail. Un reliquaire particulier renferme la tête qui a été séparée du corps. Chaque année, le lendemain de la Sainte-Trinité, on fait une procession, dans laquelle ces dépouilles précieuses sont portées sur un char, que traînent les plus beaux chevaux des brasseurs de la ville. L'église de Sainte-Waltrude, à Mons, est un des remarquables monuments religieux de la Belgique. Elle fut construite dans le quinzième siècle sur les dessins de Jean Dethuin, l'un des plus savants architectes de cette époque.

Dans les gravures et statues dont sainte Vaudru est l'objet : 1° Saint Géry lui apparaît et lui présente une coupe, symbole du sacrifice dont le Seigneur lui demandait la consommation; 2° on la voit payant la rançon de quelques prisonniers. Cette œuvre de miséricorde, belle entre toutes, était particulièrement chère à notre Sainte; 3° portant une église en sa qualité de fondatrice ou de patronne de Mons; 4° en groupe avec ses deux filles — encore enfants — sainte Adeltrude et sainte Madelberte.

RELIQUES CONSERVÉES DANS LE DIOCÈSE DE TOURNAI.

1° *Ville de Tournai.* — *Eglise cathédrale :* Le corps de saint Eleuthère qui repose dans une châsse très-riche et très-ancienne; le corps d'une des compagnes de sainte Ursule.

Saint-Piat à Tournai : Une partie du crâne de saint Piat, dont le corps est conservé à Séclin.

2° *Mons.* — Le corps de sainte Waltrude, dans l'église de ce nom : on y trouve, de plus, des reliques insignes de sainte Aye, de saint Macaire, patriarche d'Antioche, ainsi qu'un os considérable du bras de saint Eloi.

Le corps de sainte Madelberte, fille de sainte Waltrude, abbesse de Maubeuge, se trouve à la cathédrale de Liége.

3° *Binche.* — Sept corps saints y étaient autrefois conservés, savoir : les corps de saint Ursmar, saint Ermin, saint Théodulphe, saint Vulgise, saint Amolain, saint Abel, saint Hydulphe, et celui de sainte Amalberge. Il ne reste plus aujourd'hui que ceux de saint Hydulphe, seigneur et religieux de Lobbes, et de saint Théodulphe.

Renseignements fournis par un membre du clergé de Tournai.

4° *Soignies.* — Les corps de saint Vincent, abbé de Soignies, et de saint Landri, évêque, abbé de Soignies.

5° *Saint-Ghislain.* — Les corps de saint Ghislain, abbé du monastère de ce nom, et de saint Sulpice, évêque de Bayeux.

6° *Bonne-Espérance,* petit séminaire (par de Vellereille-le-Brayeux, près de Binche). — Le corps de saint Frédéric, abbé.

7° *Aiseau.* — La tête de sainte Marie d'Oignies, qui y est morte.

Le docte Molan fait une honorable mémoire de sainte Vaudru tant en son abrégé des Saints de Flandre, que dans ses additions au martyrologe d'Usuard, le 3 février, qui est le jour de sa translation. Les *Annales* de Hainaut en parlent aussi, et de même Aubert Mirée, André du Saussai et d'autres auteurs de ce temps.

SAINT GAUCHER DE MEULAN, SOLITAIRE

1050-1130. — Papes : Saint Léon IX; Honoré II. — Rois de France : Henri Ier; Louis VI, *le Gros*.

Saint Gaucher, dont la vie a été plus de cinq siècles inconnue à la France, était de la ville de Meulan-sur-Seine. Sa naissance fut précédée de plusieurs visions qui firent juger à sa mère que l'enfant qu'elle portait dans son sein serait un jour grand serviteur de Dieu. Il fut élevé au village de Juziers, et dès qu'il eut atteint l'âge propre aux études, ses parents, qui étaient pieux. lui firent apprendre les lettres humaines. Comme il avait beaucoup d'intelligence, il y fit de grands progrès : néanmoins ces lumières ne servirent qu'à lui faire connaître plus parfaitement la laideur du vice et la beauté de la vertu. Embrasé du désir de la perfection, il chercha un guide qui pût l'y conduire par le véritable chemin ; et, ayant trouvé un saint personnage nommé Reynier, il s'attacha à lui et en apprit les premiers éléments de la piété et les maximes fondamentales de la dévotion, qui sont particulièrement de fuir la délicatesse et d'aimer la chasteté. Désirant pratiquer des leçons si salutaires, Gaucher résolut de se retirer dans quelque solitude ; mais avant d'exécuter son dessein, il le communiqua à un saint personnage nommé Humbert, chanoine de l'église cathédrale de Limoges, qui avait été maître de Reynier, et se trouvait alors en ce pays-là. Ce saint homme, qu'une longue expérience avait rendu fort éclairé dans la conduite des âmes, connaissant de suite que l'esprit de Dieu agissait sur le cœur de Gaucher, lui conseilla de suivre cet attrait de la grâce ; aussitôt notre Saint quitta son pays et se rendit, avec le même Humbert, au pays de Limoges, où il savait qu'il ne manquerait point de déserts propres à son dessein. Ainsi, à l'âge de dix-huit ans, il renonça aux biens et aux honneurs de la terre, et s'associant pour compagnon un de ses amis, nommé Germond, il suivit le pieux chanoine, jusqu'en la ville de Saint-Léonard, en Limousin.

Nos deux solitaires passent toute la nuit en prières au sépulcre de saint Léonard, et, après avoir imploré le secours de son intercession pour l'exécution de leur entreprise, ils prennent le chemin des forêts voisines. Après avoir cherché les lieux les plus sombres et les plus affreux, ils s'arrêtent dans un endroit extraordinairement solitaire, qu'on a nommé depuis *Chavagnac*, et y bâtissent un ermitage avec des branches d'arbre ; là, séparés de tout le commerce des hommes, ils ne s'appliquent qu'à la contemplation des choses célestes, afin de s'unir entièrement à Celui qu'ils ont choisi pour l'unique objet de leur amour. Ce lieu leur paraît si favorable au silence et à la vie qu'ils veulent mener, qu'ils prennent la résolution de s'y établir tout à fait, et même d'y bâtir une chapelle pour y faire leur prière. Mais ils n'en peuvent obtenir la permission des religieux de Saint-Augustin de Limoges, d'autres disent de Saint-Benoît, qui, probablement, possédaient alors le même monastère, ni des religieuses de Sainte-Marie de la Régale, auxquelles

appartenait cette forêt : ils se retirent donc, par une inspiration divine, dans un bois, dit anciennement du Sauveur, et maintenant appelé *Aureil*, distant du précédent seulement de vingt-cinq pas. Comme cet endroit dépendait des chanoines de Saint-Etienne de Limoges, le bienheureux Gaucher, qui n'avait alors que vingt-deux ans, vint trouver son maître Humbert, pour le supplier de lui en procurer la donation ; il l'obtint : le Chapitre y mit pourtant cette condition, outre plusieurs autres, que si, dans la suite, quelqu'un de leur corps voulait renoncer au monde et se retirer dans cette sainte solitude pour y servir Dieu avec plus de perfection, il y serait reçu sans nulle contradiction.

Notre Saint, ravi du succès de sa démarche, s'en retourna aussitôt en sa forêt : par le secours des aumônes de plusieurs habitants voisins, il bâtit une très-belle église à l'honneur de saint Jean l'Evangéliste, et quelques cellules alentour pour y recevoir les personnes qui voudraient se consacrer à Jésus-Christ dans une vie solitaire. L'odeur de ses vertus y en attira un grand nombre qui se mirent sous sa conduite. On remarque, entre autres, le célèbre saint Etienne, fondateur de l'Ordre de Grandmont ; Gaucher lui donna l'ermitage de Muret, où ce saint Ordre a pris naissance : saint Lambert, depuis fondateur de l'abbaye de la Couronne, auprès d'Angoulême, et évêque de la même ville, et saint Faucher. Ils ont tous reçu les premières impressions de la vertu et la science du mépris du monde, sous la discipline de notre bienheureux Solitaire. D'abord, il ne s'était proposé que de faire un monastère de religieux ; mais voyant que beaucoup de personnes de l'autre sexe demandaient aussi avec instances un lieu de retraite pour y servir Dieu avec plus de sainteté, il leur fit bâtir une maison distante d'un jet de pierre de la précédente. Il donna aux uns et aux autres la Règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin, établis au Concile de Latran, sous le pape Alexandre II, l'an 1063.

La vie que le bienheureux Gaucher mena dans ce désert n'est connue que de Dieu. Nous savons seulement qu'il la passa dans la pratique continuelle des jeûnes, des veilles, des prières et des mortifications jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et qu'il fut favorisé du don de prophétie et de la grâce des miracles. Enfin, comme il revenait un jour de Limoges, où quelque affaire importante de son monastère l'avait obligé d'aller, il fut surpris par le sommeil, et son cheval venant à faire un faux pas dans un endroit qui a été appelé depuis le *Pas de Saint-Gaucher*, le fit tomber par terre. Le Saint donna de la tête contre une pierre et se blessa dangereusement. Il fut porté demi-mort à Frétiac, qui était le plus proche village, et, de là, en sa solitude d'Aureil, où, quelque temps après, il rendit son âme à Dieu, le 9 avril 1130. Son corps fut inhumé solennellement dans l'église de son monastère par Gérard, évêque de Limoges, élu en 1137 ; il fut levé de terre par l'évêque Saibrand, à la suite du décret de sa canonisation fait par Célestin III, en l'an 1194.

Entre les miracles de saint Gaucher, on dit qu'il a ressuscité un de ses religieux, écrasé par la chute d'un arbre ; qu'il a préservé du péril des nautoniers qui l'ont invoqué durant la tempête ; qu'il a sauvé des personnes qui devaient être brisées sous des roues de moulin ; qu'il en a délivré d'autres d'un incendie ; en un mot, que des boiteux, des paralytiques, des épileptiques et une foule d'autres sortes de malades ont été guéris par ses mérites et par son intercession.

L'église d'Aureil, au diocèse de Limoges, a le bonheur de posséder encore les chefs des saints Gaucher et Faucher qui sont en grande vénération dans

le pays [1]. Entre Juziers où le Saint passa son enfance et Gargenville où il allait à l'école, une fontaine porte encore le nom de saint Gaucher : on y vient des environs, surtout le mardi de Pâques : l'eau de cette fontaine passe pour guérir les fièvres intermittentes [2].

La mémoire de ce saint Confesseur a toujours été très-célèbre, non-seulement dans le Limousin, mais encore à Meulan, son pays natal, où il y a des chapelles et des lieux de dévotion consacrés à son honneur; les actes de sa vie nous ont été cachés jusqu'à ce que François de Blois, conseiller du roi et lieutenant général au comté et baillage du même Meulan, l'eut donnée au public dans le XVII[e] siècle. C'est de là et de ce qu'en rapporte, dans le premier tome d'avril, le docte continuateur de Bollandus, que nous avons tiré le présent abrégé. Du Saussai en fait aussi une très-honorable mention dans son martyrologe des Saints de France.

SAINT MARCEL, ÉVÊQUE DE DIE (VI[e] siècle).

Saint Pétrone et saint Marcel naquirent à Avignon d'une famille illustre par sa noblesse. Ils furent de bonne heure destinés l'un et l'autre à l'état ecclésiastique et s'y disposèrent par la pratique de toutes les vertus.

Pétrone, qui était l'aîné, fut élevé au sacerdoce vers le milieu du VI[e] siècle, et son éminente piété le fit bientôt juger digne des honneurs de l'épiscopat. Il fut donc élu par le peuple et le clergé de Die, et il gouverna cette église durant quelques années avec tant de sagesse que sa mémoire y est restée en bénédiction jusqu'à nos jours.

Saint Marcel était encore jeune lorsque son frère saint Pétrone [3] fut élevé sur le siége de Die ; il l'accompagna dans cette ville et profita si bien de ses leçons et de ses exemples, qu'il devint, en peu de temps, un ecclésiastique accompli. Il reçut le diaconat des mains de son bienheureux frère ; et, en attendant que son âge lui permît d'être élevé au sacerdoce, il se perfectionna dans la pratique des vertus et s'excita surtout à la ferveur par la méditation continuelle de la parole de Dieu ; « se remplissant ainsi de la vérité », dit l'auteur de sa légende, « pour la répandre sur les autres comme une pluie féconde dans le temps que Dieu avait destiné pour l'appeler à l'épiscopat ».

Marcel n'était diacre que depuis quelques jours lorsque saint Pétrone mourut. Les fidèles et le clergé de Die, convaincus de sa sainteté, résolurent aussitôt de l'élire à la place de son frère. Il y avait seulement dans la ville un petit nombre de personnes qui demandaient un autre prélat.

Leur choix était tombé sur un intrigant qui souhaitait la dignité épiscopale avec autant d'ardeur que Marcel en témoignait pour l'éviter ; car, dès que notre Saint eut appris qu'on voulait le faire évêque, il s'enfuit précipitamment et alla se cacher dans une montagne voisine. Il y fut découvert après douze jours d'actives et incessantes recherches ; le peuple se saisit de lui, et le ramena dans la ville, pendant que quelques factieux se réunissaient sur les bords de la Drôme, pour l'enlever à son passage.

Le Saint devait, en effet, traverser cette rivière pour revenir à Die, et aurait pu facilement tomber entre leurs mains, mais l'escorte nombreuse qui l'accompagnait intimida ses ennemis. Ils osèrent cependant l'injurier ; quelques-uns eurent même l'audace de le poursuivre à coups de pierre. Le Saint endura cet affront avec une patience angélique, et se contenta de prier pour eux, jusqu'à ce qu'il entra dans la ville, où son retour excita de véritables transports d'allégresse.

On croit assez communément que les factieux, qui s'opposaient à son élection, étaient soudoyés par Gondioc, roi de Bourgogne, lequel, étant arien, voulait faire élire pour évêque de Die, un prêtre arien comme lui ; mais que saint Mamert, archevêque de Vienne, accourut promptement sur les lieux, ordonna saint Marcel et prévint ainsi les funestes effets d'une ambition soutenue par la puissance de ce prince.

Quoi qu'il en soit, « il paraît que Dieu ne permit la division des habitants de Die que pour les réunir tous plus glorieusement par un miracle », car, pendant la cérémonie de la consécration de saint Marcel, une colombe apparut tout à coup dans l'église, et, voltigeant autour de la tête du

1. M. le curé d'Aureil, 28 novembre 1858.

2. Le Père Cahier parle ici comme ayant été sur les lieux et ayant pris des informations personnelles.

3. Voir, au 10 janvier, le peu que l'on sait de saint Pétrone.

nouveau Prélat, le suivit jusqu'à la chaire épiscopale, ce que l'on regarda comme un prodige, par lequel Dieu attestait son innocence et ratifiait le choix que l'on avait fait de lui. Ce fait est consigné dans l'oraison qu'on récitait autrefois en l'honneur du saint Evêque le jour de sa fête, 9 du mois d'avril.

Cependant, les ariens ne pardonnèrent point au saint Prélat l'enthousiasme que son élection avait excité dans la ville ; ils suscitèrent contre lui de violentes persécutions et parvinrent même à se saisir de sa personne et à l'enfermer dans un cachot où il eut à souffrir toutes sortes de mauvais traitements ; « mais son supplice fut sa gloire et son honneur, car il endura tout avec beaucoup de douceur, de patience et de paix ».

Quelque temps après, Gondioc l'ayant tiré de sa prison pour l'envoyer en exil, le saint Evêque ne se vengea de ce nouvel outrage qu'en guérissant, par ses prières, le fils de son persécuteur, qu'une maladie violente avait déjà conduit aux portes du tombeau.

Désabusé par ce prodige, le prince reconnut sa faute, rappela saint Marcel et le fit conduire à Die, où il fut reçu avec de telles démonstrations de joie que son entrée dans cette ville fut un véritable triomphe.

Dès lors le bienheureux Evêque put se dévouer sans réserve au soin de son troupeau. L'ancien office, composé pour le jour de sa fête, donne les plus grands éloges à la sagesse de sa conduite, à son zèle, à sa piété, à toutes ses vertus épiscopales. Saint Grégoire de Tours l'appelle « un homme d'une éminente sainteté ». Les hymnes que l'église de Die chantait autrefois en son honneur marquent en particulier plusieurs miracles « qui rendirent son nom célèbre par toute la terre », et dont il est aussi fait mention dans le martyrologe romain.

On assure qu'avant sa mort il voulut faire un pèlerinage à Rome, et que, en revenant à Die, il tomba malade dans le monastère de Saint-Maurice, non loin de Barjols ou Barjoux, au diocèse de Fréjus. Il mourut, dit-on, entre les bras des religieux de ce monastère, et fut enseveli dans leur église, où son corps fut conservé précieusement pendant de longues années. L'église collégiale de Barjols prit le titre de Saint-Marcel, et aujourd'hui encore il est le Patron de la paroisse.

En 1562, les hérétiques, s'étant emparés de Barjols, dévastèrent l'église, brûlèrent le corps du saint Prélat, et en jetèrent les cendres au vent. Apprenant ce sacrilége, le pape Pie IV, pour réparer autant que possible la grande perte que cette église venait de faire, et afin qu'elle continuât d'être visitée par un grand concours de peuple, accorda, par une concession perpétuelle, que les fidèles vraiment pénitents, qui y viendraient prier le premier dimanche après Pâques, obtiendraient la grâce de l'indulgence plénière.

Mais il n'était pas juste que les fidèles de Die fussent éternellement privés des reliques de leur Pasteur. A une époque qu'il est impossible de préciser, une partie des saintes dépouilles de Marcel fut rendue à son église de Die [1].

Les habitants de cette ville lui érigèrent un magnifique tombeau dans leur cathédrale, et de nouveaux prodiges ne tardèrent pas d'y attirer beaucoup de pèlerins. Grégoire de Tours dit que la lampe, suspendue devant son tombeau, était alimentée miraculeusement par une huile qui brûlait sans se consumer et guérissait de nombreuses maladies.

Il fut profané par les Huguenots, qui enlevèrent le saint corps et le brûlèrent au milieu de la place publique. Cet acte de sacrilége impiété souleva l'indignation des fidèles, qui regardaient saint Marcel comme l'un de leurs plus chers protecteurs ; mais il n'altéra point leur respect pour sa mémoire, ni la confiance qu'ils avaient en sa puissante intercession. L'église de Die l'honora toujours d'un culte solennel, et sa fête, autorisée récemment par le souverain pontife Pie IX, se célèbre, dans tout le diocèse de Valence, le 9 du mois d'avril. Il en est de même à Fréjus.

Avant les guerres de religion, il y avait à Die un monastère, un hôpital et une porte de la ville sous le nom de Saint-Marcel. Le monastère et l'hôpital furent ruinés, comme tous les autres éta-

1. Nous n'avons pas trouvé d'autre moyen de concilier les prétentions rivales des églises de Die et de Fréjus que de supposer qu'elles se partagèrent les reliques du saint évêque, car toutes deux affirment très-nettement les avoir possédées jusqu'aux jours néfastes où les Calvinistes — *sous prétexte de liberté*, — se permirent de fort gêner celles de leurs concitoyens, les brûlèrent soit à Die soit à Barjols. Les Bollandistes ne paraissent pas s'être aperçus de cette difficulté, car ils n'en disent mot. Le Chartreux Polycarpe de la Rivière, mort après l'année 1636, avait réuni un certain nombre de matériaux relatifs à l'histoire du diocèse de Die ; mais la mort ne lui ayant pas laissé le temps de les publier, on n'a plus entendu parler de ces documents, qui nous aideraient sans doute à résoudre cette difficulté et plusieurs autres. Cf. *Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, par M. Nadal, à laquelle nous avons emprunté la plus grande partie de ce récit ; le *Propre du diocèse de Fréjus ;* Tillemont, *Mémoires* et autres mentionnés par M. Nadal.

blissements religieux, en 1567. La porte existe encore de nos jours. C'est un arc-de-triomphe, auquel furent ajoutées, dans le moyen âge, des constructions qui contrastaient avec ce qui reste de cet antique édifice. L'arc est un fort beau dessein : le dessous est orné de roses et de festons. La façade extérieure est toute unie ; mais la façade intérieure est ornée d'une grosse tête de bœuf dans le milieu et d'une figure de triton en relief de chaque côté. On n'est pas d'accord sur le temps auquel remonte ce monument, non plus que sur son objet. Plusieurs connaisseurs l'attribuent au règne d'Auguste.

Delacroix, *Statistique du département de la Drôme*, p. 480 ; Nadal, *Hagiog. de Valence*.

SAINT HUGUES Ier, ÉVÊQUE DE ROUEN ET DE BAYEUX (730).

Ce prélat, d'illustre origine, était fils de Dreux ou Drogon, comte de Champagne et petit-fils par conséquent du fameux Pépin d'Héristal. Sa mère Plectrude était fille de Waraton, maire du palais de Neustrie. Il fut d'abord chantre ou primicier de l'église de Metz.

Charles-Martel, dans la distribution par trop libérale qu'il fit des biens de l'Eglise à des laïques et même à des officiers de sa cour, n'oublia pas un neveu qui pouvait faire beaucoup d'honneur à sa famille. Il lui donna, vers l'an 722, l'archevêché de Rouen, les évêchés de Bayeux et de Paris, les abbayes de Fontenelle et de Jumiéges. Le malheur des temps et le saint usage qu'il fit de ces bénéfices peuvent servir d'excuse à saint Hugues d'en avoir accepté plusieurs. En effet, loin de s'enrichir personnellement, il combla de donations les églises qu'il gouvernait. Hugues mourut saintement à Jumiéges le dimanche 9 avril 730, et fut enterré dans l'église du monastère. A l'époque de l'invasion normande, ses reliques furent transportées dans l'église Notre-Dame d'Haspres, près de Valenciennes, diocèse de Cambrai.

D'après la *Gallia Christiana*, il fut le vingt-cinquième évêque de Rouen et le quinzième de Bayeux.

France pontificale.

SAINTE CASILDA, VIERGE A BURGOS (1007).

Sainte Casilda était la fille d'un persécuteur acharné des chrétiens. Son père, de race Maure, était roi de Tolède, et se nommait Aldemore. La charité de Casilda égalait la tyrannie d'Aldemore. Aux chrétiens qui mouraient de faim dans les prisons, elle portait la nourriture qu'elle pouvait se procurer. Aldemore, à qui elle ne tarda pas à être dénoncée, la surveilla, la surprit dans l'exercice de sa charité, et, voulant savoir dans sa colère ce qu'elle portait, ne trouva dans son tablier que des roses. Grâce à la protection manifeste du ciel, elle continua son chemin, et, quand les Martyrs eurent apaisé leur faim, ils remercièrent tous ensemble le Dieu qui les comblait de ses bontés. Casilda demandait vivement le baptême, mais il était difficile de satisfaire son désir ; le ciel y pourvut. Atteinte d'une perte de sang jugée incurable, il lui fut révélé en songe qu'elle trouverait sa guérison en se baignant dans le lac de saint Vincent de Burgos ; ce lieu appartenait aux chrétiens. Aussi Aldemore ne céda que difficilement au désir que lui exprima sa fille, de se rendre en cet endroit. Vaincu par ses prières, il la laissa partir après lui avoir donné une suite royale, et l'avoir recommandée au roi Ferdinand Ier. Ferdinand la reçut avec honneur. Casilda se baigna dans le lac qu'elle avait vu en songe et fut guérie. Elle reçut le baptême et passa le reste de ses jours dans une petite maison qu'elle se fit construire à Burgos. Elle mourut saintement, et les miracles qui s'opérèrent à son tombeau la rendirent chère au peuple espagnol. Sa mort arriva en 1007.

Martyrologe d'Espagne.

Xe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint EZÉCHIEL, prophète, qui fut tué à Babylone par le juge du peuple d'Israël, parce qu'il le reprenait de son idolâtrie, et fut ensuite enterré dans le sépulcre de Sem et d'Arphaxad, ancêtres d'Abraham ; les fidèles viennent en grand nombre prier à son tombeau. 570 avant Jésus-Christ. — A Rome, la naissance au ciel de plusieurs saints Martyrs, que le pape saint Alexandre avait baptisés étant en prison. Le préfet Aurélien les ayant tous fait mettre sur un vieux vaisseau, commanda qu'on les conduisît en pleine mer, et que là on les jetât dans l'eau, chacun avec une pierre attachée au cou. 116. — A Alexandrie, le saint martyr Apollonius, prêtre, et cinq autres, qui furent noyés dans la mer, pendant la persécution de Maximien. IVe s. — En Afrique, les saints martyrs Térence, Africain, Pompée et leurs compagnons, qui, sous l'empereur Dèce et le préfet Fortunien, furent battus de verges, torturés sur le chevalet, tourmentés dans divers autres supplices et achevèrent enfin leur martyre par l'épée qui fit tomber leurs têtes. IIIe s. — Le même jour, saint MACAIRE, évêque d'Antioche, illustre par ses vertus et ses miracles. 1012.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Auxerre, saint PALLADE, premièrement abbé de Saint-Germain, et ensuite évêque de ce siége. 658. — Au monastère de Gavel, dans le territoire de Rovigo, saint Bède, surnommé le Jeune, originaire du Danemark, qui, après avoir été en France durant quarante-cinq ans à la cour de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, renonça au siècle, et se fit moine à Gavel, après avoir refusé l'épiscopat. 883. — A Chartres, le décès de saint FULBERT, évêque de cette ville, célèbre par ses écrits, sa piété et son zèle pour la foi catholique. 1028.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — Saint Macaire, évêque d'Antioche, de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Dans la forêt d'Aureil, près de Limoges, en France, saint Gaucher, confesseur, chanoine régulier, très-célèbre par sa sainteté, que Célestin III a mis au rang des Saints.

Martyrologe des Dominicains. — A Tunis, le bienheureux ANTOINE NEYROT, de notre Ordre, qui, ayant renoncé à la foi, la scella peu après glorieusement de son sang ; son corps fut transféré à Rivoli. 1460.

Martyrologe des Servites. — Sainte Marie Cléophas, dont l'entrée au ciel est marquée le 9 avril.

Martyrologe des Trinitaires déchaussés. — A Valladolid, en Espagne, le décès du bienheureux Michel des Saints [1], confesseur, de l'Ordre des Trinitaires déchaussés, remarquable par l'innocence de sa vie, son admirable patience et sa charité envers Dieu. 1625.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Jérusalem, la sainte prophétesse Holda, que le pontife Helcias et d'autres consultèrent sur l'ordre du pieux roi Josias. Vers l'an 641 avant Jésus-Christ [2]. — Aux saints Térence, Africain, Pompée, mentionnés par le martyrologe romain, il faut joindre les saints Maxime, Zénon, Alexandre, Théodore et leurs compagnons au nombre de trente-trois suivant les uns, de trente-six suivant les autres. Leurs reliques furent apportées à Constantinople au IVe siècle, et leur culte était

1. Voir sa vie au 5 juillet. — 2. Voir son histoire avec celle de Josias au 23 juin.

célèbre chez les Grecs. — A saint Apollonius cité ci-dessous, joignons le nom de ses compagnons Granus, Hilaire, Donat, Concessus et Saturnin. — En Thrace, saint Gaian, martyr, mentionné dans le martyrologe de saint Jérôme. — En Egypte, sainte Isidora, qui se loua dans sa jeunesse à une maison de religieuses pour y faire les gros et vils ouvrages. Afin d'être plus entièrement à elle-même et à Dieu, elle simula n'être qu'une pauvre idiote. N'étant jamais distraite par une parole de personne, elle vivait dans un recueillement absolu. Sa vertu s'exerçait ainsi dans la sage folie de la croix, lorsque Dieu révéla son mérite héroïque à un saint vieillard, disciple de saint Antoine. Celui-ci vint à Tabenne où se trouvait le couvent de ces religieuses et demanda à la supérieure la permission de voir toutes ses filles. Elles furent toutes appelées, mais il ne reconnut point celle dont l'ange du Seigneur lui avait parlé. On avait oublié la pauvre folle. Il la fit venir, et dès qu'il l'aperçut, il la pria de le bénir. Les religieuses étaient stupéfaites. « Mes sœurs », leur dit le pieux solitaire, « celle-ci n'est pas une idiote. Plût à Dieu qu'au jour du jugement, nous fussions chargés d'autant de mérites qu'elle ». A partir de ce jour, Isidora quitta le couvent et nul ne sut ce qu'elle était devenue. 375. — A Paderborn, en Saxe, le bienheureux Paterne, reclus, dont le célèbre cardinal Pierre Damien a fait l'éloge dans une de ses lettres. An 1058. — En Bavière, sainte Mechtilde, sœur de sainte Gertrude, morte supérieure du couvent de Diessen en 1300. Sa vie était si pure, si angélique, si exempte de péchés, qu'un jour, ayant fait une confession générale de toute sa vie, le prêtre, au lieu de lui imposer une pénitence, lui dit de réciter le *Te Deum.* Il existe un livre des *Révélations faites à sainte Mechtilde* par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous y avons remarqué les pensées suivantes : Pendant l'Avent, le Seigneur lui dit : « Tu devras pendant ce temps surtout saluer le cœur immaculé de ma Mère... » Pendant la semaine sainte, Mechtilde demandait au Sauveur de quelle manière les hommes pouvaient lui témoigner leur reconnaissance pour les différents genres de tourments qu'il avait endurés. Le Seigneur lui répondit : « Pour ma captivité je désire que les hommes aiment à être liés par les liens de l'obéissance ; pour les soufflets, qu'ils honorent leurs supérieurs ; pour la couronne d'épines, qu'ils résistent de toutes leurs forces aux tentations ; pour la robe blanche et le lambeau de pourpre, qu'ils évitent le luxe et la recherche dans les habits ; pour la flagellation, qu'ils me servent toujours avec la même fidélité, dans le bonheur comme dans l'adversité ; pour les clous de mes pieds, qu'ils n'aient plus d'autre désir que celui de me plaire ; pour les clous de mes mains, qu'ils soient prompts à toutes les bonnes œuvres, et qu'ils s'abstiennent de toutes les mauvaises actions pour l'amour de moi ; pour la plaie de mon cœur, de laquelle coula de l'eau et du sang, qu'ils conforment leur volonté entièrement à la mienne ». Il lui dit encore : « Je vous assure que si quelqu'un verse des larmes à cause de mes souffrances, ces larmes me sont aussi agréables que s'il avait souffert le martyre pour moi ».

SAINT ÉZÉCHIEL, PROPHÈTE

570 ans avant J.-C.

Ezechiel qui vidit conspectum gloriæ.
Quant à Ezéchiel, il a vu la gloire du Seigneur.
Eccli., XLIX, 10.

On compte ordinairement quatre grands Prophètes, ainsi appelés pour les distinguer des douze autres, qui sont appelés petits Prophètes, parce que les livres qui leur sont attribués renferment bien moins de choses que ceux des quatre premiers. Or, Ezéchiel est un des grands, et le livre de ses prophéties est le troisième en ordre dans la Bible. Nous apprenons de ce qu'il dit lui-même en ses écrits, qu'il était d'une famille sacerdotale et fils de Buzi. On croit qu'il naquit l'an du monde 3411. Saint Epiphane dit qu'il a pris naissance en la terre de Savera. Il est souvent appelé Fils de l'Homme, *Filius hominis*, parce que, disent saint Grégoire et saint Isidore, il a été en beaucoup de choses la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui prend cette qualité dans l'Evangile. Ce mot, *Ezéchiel*, signifie *force de Dieu*, selon l'interprétation de la langue hébraïque; en effet, il était nécessaire que ce

grand serviteur de Dieu fût animé d'une force toute divine, pour aller sans crainte annoncer aux enfants d'Israël les grandes choses qui lui furent révélées, et leur exposer les menaces les plus terribles de la part du ciel, pour les faire rentrer en leur devoir. Aussi Dieu lui adresse ces paroles : « La maison d'Israël a un front d'airain et un cœur endurci; mais j'ai rendu votre visage plus ferme que leur visage, et votre front plus dur que leur front. Je vous ai donné un front de pierre et de diamant; ne les craignez point, et n'ayez point peur devant eux ». Origène, néanmoins, et saint Jérôme sont d'avis que ce mot *Ezéchiel* veut dire *empire de Dieu*, ce qui revient assez à la première interprétation.

Ce Prophète se trouva dans Jérusalem, lorsque Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint assiéger cette grande ville, et que Jéchonias, ou autrement Joachim, roi de Juda, se rendit volontairement à ce prince étranger, suivant l'ordre de Dieu; de sorte qu'il fut des premiers captifs du royaume de Juda, qui furent transférés de Jérusalem à Babylone, avec le roi Jéchonias. Il n'avait alors que vingt-quatre ans. Cinq ans après, Dieu lui communiqua le don de prophétie, dont il fit éclater les lumières durant les vingt-sept années de sa captivité. Il fut choisi de Dieu pour aller en ce pays d'exil, non en qualité de criminel, ni comme ayant participé aux déréglements et aux fréquentes infidélités des Juifs; mais il y alla, au contraire, parce qu'il était un grand ami de Dieu et qu'il lui avait toujours été très-fidèle, et que Dieu, voulant châtier son peuple et non l'abandonner entièrement, voulut que ce Prophète l'accompagnât pour le consoler, pour lui annoncer ses volontés, pour lui remontrer ses désordres et l'exhorter, dans le temps de sa captivité, à reconnaître la justice de Dieu qui, en les éloignant de leur pays, demandait qu'ils pleurassent leurs péchés pour attirer enfin les miséricordes sur eux; ce fut donc là l'office d'Ezéchiel parmi le peuple Juif, à Babylone.

Il est aisé de voir par là que ce Prophète avait ordre de faire, en ces pays étrangers, ce que Jérémie faisait dans la ville de Jérusalem; car Jérémie demeura toujours en cette ville pendant qu'elle fut assiégée par Nabuchodonosor, sous le règne de Sédécias; et, depuis la destruction de cette ville, il resta encore parmi ceux d'entre les Juifs qui ne furent point menés captifs à Babylone, afin que ces peuples, toujours rebelles aux volontés de Dieu, eussent sans cesse devant les yeux un témoin fidèle de la vérité, qui leur reprochât l'impiété de leur conduite et leur représentât l'équité des jugements de Celui qui les punissait pour les faire retourner à leur devoir. Ce qu'il y a de bien admirable, et ce qui est une grande preuve de la divinité de Celui qui envoyait ces deux grands Prophètes, Jérémie et Ezéchiel, c'est que l'un étant en Chaldée, et l'autre en Judée, ils prédisaient néanmoins tous deux, dans le même temps, les mêmes choses, et représentaient également à Israël tous les malheurs qui menaçaient Jérusalem.

Ezéchiel nous fait connaître en son livre une chose qui lui est particulière; c'est que, quoiqu'il fût captif à Babylone, il se trouvait néanmoins comme présent dans Jérusalem, l'esprit de Dieu lui faisant voir ce qui s'y passait, comme s'il y avait été en personne avec Jérémie; de sorte qu'il annonçait au peuple les désordres de cette grande ville, dont Dieu seul pouvait lui donner connaissance; et les Juifs de Babylone étaient merveilleusement fortifiés dans leur foi, quoiqu'en même temps confondus, quand, dans la suite, ils comparaient les prédictions de Jérémie avec celle d'Ezéchiel, et qu'ils remarquaient une si parfaite conformité entre les unes et les autres; car saint Jérôme remarque que, dans ce temps, les prophéties de ces grands

hommes étaient envoyées de part et d'autre : celle d'Ezéchiel à Jérusalem, et celles de Jérémie à Babylone.

Le saint Prophète dont nous parlons ici, était, si nous en croyons les plus savants, un homme d'une grande érudition et d'un esprit très-élevé. De là vient que plusieurs, au sentiment de Clément d'Alexandrie, l'ont pris pour Pythagore, et que saint Jérôme même l'appelle l'*Océan des saintes Ecritures et le labyrinthe des mystères de Dieu*. En sorte que, sans parler du don de prophéties, qu'il possédait éminemment, et qui l'élevait au-dessus de ce qu'il y avait de plus grand, on l'a même comparé aux plus grands hommes de l'antiquité, pour ses belles pensées, ses nobles comparaisons et la profonde connaissance qu'il avait de toutes choses. Le caractère de son style, comme le remarque saint Jérôme, n'est ni trop sublime, ni trop abaissé, mais il tient le milieu. On remarque dans ses ouvrages une grande égalité; car, quoique les autres Prophètes usent quelquefois de reproches animés pour reprendre les pécheurs, on peut dire d'Ezéchiel qu'il marche toujours d'un pas égal, et qu'il soutient plutôt la force de son discours par la grandeur des idées qu'il représente, telles que Dieu les lui fait voir, que par des expressions fortes et recherchées. Si ce lui est une chose commune avec plusieurs Prophètes, que de parler par énigmes et d'user d'expressions figurées, il a ceci de particulier qu'il ne s'exprime presque jamais d'une autre manière, et qu'il tient par là son lecteur toujours en suspens et en admiration pour le rendre plus attentif aux vérités qu'il lui annonce, et le presser davantage de demander humblement à Dieu l'intelligence de ses énigmes pleines de mystères.

Mais, quelque noble idée que l'on tâche de donner du mérite de cet incomparable personnage, on n'aura jamais une plus parfaite connaissance de ses véritables qualités et de la grandeur de son ministère qu'en lisant attentivement, dans le silence, le livre même de ses prophéties, qui renferme autant de nouveaux mystères que de chapitres, et même que de versets. Il est vrai qu'il contient des choses très-difficiles, et même impénétrables à ceux qui les veulent comprendre par les seules lumières de la raison; aussi saint Jérôme dit-il que c'était une tradition parmi les Hébreux, qu'il n'était permis de lire ces mystères qu'après avoir atteint l'âge nécessaire pour exercer les fonctions sacerdotales, c'est-à-dire à l'âge de trente ans; mais néanmoins, Dieu n'a commandé à ce Prophète de manger le livre qu'il lui faisait écrire, qu'afin qu'en étant nourri et rassasié, il pût en nourrir aussi les autres, en leur annonçant et leur faisant comprendre tout ce qui lui était inspiré; Dieu, d'ailleurs, se plaint de l'indifférence qu'avaient les Juifs à s'appliquer à entendre ce qu'on leur disait; n'est-ce pas pour nous une exhortation à pénétrer autant que nous pourrons la profonde sagesse cachée sous les voiles des énigmes dont notre Prophète se sert en son livre ?

Ne faisant pas ici l'office d'interprète, nous n'entrerons pas dans une explication particulière des difficultés contenues en cet ouvrage. Nous nous contenterons d'avertir que tout le livre de la prophétie d'Ezéchiel se peut diviser en trois parties principales, par analogie avec la prophétie de Jérémie, qui a un grand rapport avec celle du Prophète dont nous parlons.

Dans la première partie, qui renferme les vingt-quatre premiers chapitres, Ezéchiel parle principalement des impiétés et des infidélités des Juifs, de la captivité à laquelle ils doivent être réduits étant menés à Babylone, de la destruction de la ville de Jérusalem et du temple; et ce Prophète s'occupe à reprendre en une infinité de manières les Israélites, parce que

l'esprit de Dieu lui fait connaître que s'il ne reprend pas son peuple, s'il ne l'avertit pas, il mourra à la vérité dans son iniquité, mais qu'il lui redemandera son sang; et que si, au contraire, le Prophète annonce la vérité à l'impie, et qu'il ne se convertisse pas, l'impie mourra dans son iniquité, mais le Prophète aura délivré son âme. Voilà donc ce qui est contenu dans la première partie du livre dont nous parlons, et c'est aussi le même sujet dont il est traité dans les vingt-sept premiers chapitres de Jérémie, qui composent la première partie du livre de ce Prophète.

La seconde partie du livre d'Ezéchiel contient neuf chapitres, savoir : depuis le vingt-cinquième jusqu'au trente-quatrième, dans lequel ce Prophète parle des malheurs qui doivent aussi arriver aux autres peuples, comme aux Ammonites, aux Moabites, aux Philistins, aux habitants de Tyr et de Sidon, aux Iduméens, aux Egyptiens, aux Chaldéens et à plusieurs autres peuples infidèles ; et c'est aussi là ce qui compose la seconde partie de la prophétie de Jérémie, dont il est parlé depuis le vingt-septième chapitre jusqu'au trentième.

Enfin, la troisième partie du livre d'Ezéchiel est renfermée dans les quatorze derniers chapitres, dans lesquels il prédit la liberté future des Israélites en leur pays, le règne de Jésus-Christ, souverain pasteur, le baptême des Chrétiens, la vocation des Gentils, la résurrection des morts et la destruction de Gog et de Magog ; d'où il prend sujet de consoler les Israélites, leur annonçant par avance que leur grande et sainte ville, qui a été brûlée, et le temple, qui a été détruit, seront enfin rétablis et remis en un très-bel état ; et c'est aussi ce même sujet dont parle Jérémie dans la dernière partie de sa prophétie, c'est-à dire depuis le trentième chapitre jusqu'au trente-quatrième.

Dieu, voulant que toutes choses servissent de figure pour faire connaître à son peuple ce qui lui devait arriver, afin qu'il se corrigeât et qu'il prévînt les malheurs qui le menaçaient, voulut aussi que le prophète Ezéchiel fût privé lui-même de ce qu'il avait de plus cher sur la terre. Sa femme mourut en ce temps, quatre ou cinq ans après qu'il eut commencé à prophétiser à Babylone, et il reçut ordre de Dieu de ne faire aucune plainte funèbre en cette occasion, de ne point pleurer, de ne laisser couler aucune larme sur son visage, et de ne rien faire, en un mot, de ce qui se faisait néanmoins communément pour les autres morts : ce qui était encore une figure de la maison d'Israël, qui devait être privée de ce qu'elle avait de plus cher, par l'exil et le carnage des femmes et des enfants, sans oser en faire paraître aucune douleur.

Pour ce qui est du temps auquel ce Prophète a commencé sa prophétie, il le marque lui-même avec une grande exactitude, nommant non-seulement l'année, mais encore le mois et le jour, disant que ce fut en la trentième année, le cinquième jour du quatrième mois. Ce fut donc en la trentième année, à compter, selon saint Jérôme, depuis le temps où (le livre de la loi, qui avait été perdu, ayant été retrouvé dans le temple) le roi Josias et tout le peuple renouvelèrent l'ancienne alliance avec le Seigneur. Or, cette même année se rencontrait avec la cinquième de la captivité de Jéchonias, qui, comme on a remarqué plus haut, s'était rendu volontairement avec sa mère à Nabuchodonosor, suivant l'ordre que Dieu lui en avait donné, et qui fut transféré à Babylone avec Ezéchiel, Daniel et plusieurs autres. Il est encore facile de juger de l'espace du temps que ce Prophète a mis à publier les secrets de sa prophétie ; car l'on estime que ce fut pendant vingt-deux ans, d'autant qu'il a commencé, comme nous l'avons dit ci-

dessus, la cinquième année de la transmigration de Jéchonias, ou Joachim, et qu'il a fini la vingt-cinquième du règne du même roi, comme il paraît par le texte du quarantième chapitre, ce qui donne déjà vingt ans; et comme ce Prophète fait encore mention, dans le chapitre XXIX, v. 17, d'une autre vision qu'il eut en la vingt-septième année, c'est-à-dire deux ans après les vingt-cinq, on a lieu d'assurer qu'il a fait l'office de prophète pendant l'espace de deux ans au moins; nous disons au moins, parce que nous ne marquons ici que ce qui se trouve dans le texte de l'Ecriture.

Comme les choses qu'Ezéchiel avait à annoncer aux Israélites, de la part du ciel, étaient d'une extrême importance, il n'omet rien de ce qui peut contribuer à faire valoir la vérité de la vision qu'il eut, si bien qu'aux circonstances du temps il ajoute exactement celles du lieu, quand il dit qu'il était alors au milieu des captifs, près du fleuve Chobar, qui verse ses eaux dans l'Euphrate, non loin de Circésium. Ce saint homme considérait sans doute, dans le cours rapide des eaux de ce fleuve, la rapidité de l'écoulement perpétuel de toutes les choses de ce monde qui passent et qui disparaissent en un moment. Le roi David, comme le remarque encore saint Jérôme, avait déjà prédit, par un mouvement de l'esprit de Dieu, que le peuple Hébreu devait s'asseoir sur les bords des fleuves de ce royaume, lorsque, dans ses Psaumes sacrés, il leur avait mis ces paroles dans la bouche : « Nous nous sommes assis, et nous avons pleuré le long des fleuves de Babylone. — *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus* ».

Il est bon de remarquer ici, pour notre instruction, que ce ne fut pas au commencement de la captivité d'Ezéchiel que Dieu se fit voir à lui, mais dans la cinquième année dont nous avons parlé, c'est-à-dire après qu'il eut beaucoup souffert, et que les autres captifs, abattus aussi par leurs souffrances, semblèrent être plus en état d'écouter ce que le Seigneur devait leur dire par la bouche de ce saint Prophète. Lors donc qu'il était au milieu des captifs, les cieux lui furent ouverts : cela nous apprend que c'est dans les tribulations et dans l'adversité que Dieu fait les plus grandes faveurs : quand nous nous trouvons dans la plus dure captivité et dans la dépendance de toutes choses, c'est alors, si nous savons en faire un bon usage, que nous devons attendre du ciel nos plus grandes lumières et les secrets de nous procurer la plus parfaite liberté.

Nous ne devons pas oublier de dire un mot de l'âge que pouvait avoir le Prophète dont nous parlons, quand il commença à prophétiser. Saint Jérôme, saint Grégoire et les Hébreux croient que ce fut à l'âge de trente ans, pour imiter, dit Origène, la conduite de Jésus-Christ même, dont il était la figure, et qui, aussi bien que saint Jean-Baptiste, son précurseur, n'a commencé à prêcher qu'à cet âge; mais on ne peut rien assurer de bien certain là-dessus, d'autant plus que si nous en croyons l'historien Josèphe, Ezéchiel était fort jeune quand il fut emmené captif à Babylone, et qu'il est sûr, comme nous l'avons fait remarquer, que ce fut cinq ans seulement après avoir demeuré dans ce pays étranger, qu'il commença à faire l'office de prophète.

Après avoir expliqué toutes ces circonstances, qui peuvent aider à comprendre le livre de la prophétie d'Ezéchiel, nous pourrions maintenant rapporter ici les beaux éloges que les Pères de l'Eglise lui donnent, faisant réflexion sur le caractère de son esprit et sur la profondeur des mystères renfermés dans son livre. Outre la qualité de Prophète, qui lui est justement attribuée pour avoir prédit aux Juifs une infinité de choses longtemps avant qu'elles fussent arrivées, saint Grégoire, au livre XXVI de ses

Morales, chap. 5, assure qu'il fait la gloire et l'honneur de tous les Maîtres et de tous les Docteurs ; et, écrivant sur les prédictions qu'il a faites, il dit qu'il est le parfait modèle de tous les prédicateurs. Il est vrai qu'il se rend terrible, redoutable et même dur, pour me servir du terme de ce Père ; mais c'est, ajoute-t-il, qu'il avait ordre d'annoncer des choses extrêmement dures à ceux qui étaient endurcis dans le mal. Ce même Père fait néanmoins remarquer fort judicieusement, qu'Ezéchiel, comme dit l'Ecriture, pleura amèrement pendant l'espace de sept jours, étant au milieu de tout le peuple, avant d'entreprendre de lui parler d'aucune chose et de le reprendre de quoi que ce fût, observant exactement pendant tout ce temps de silence, ce qu'ils faisaient ; il a donné un bel exemple à tous les pasteurs et à tous les prédicateurs, qui ne parleront jamais utilement, ni justement, qu'après qu'ils auront longtemps gardé le silence, qu'ils auront versé une grande abondance de larmes sur les maux qu'ils voient, et observé avec une grande exactitude tout ce qui se passe : « Parce que », dit saint Grégoire, « celui-là seul sait parler comme il faut, qui a su se taire autant qu'il doit. Que ceux donc », continue ce saint Docteur, « qui veulent être excellents prédicateurs, imitent ceux qui ne prêchent que des choses puissantes et capables de pénétrer les cœurs et de les porter à la pénitence, et qui n'omettent rien avec cela pour prendre une parfaite connaissance des fautes avant d'en accuser et d'en reprendre personne ». — *Illos imitari delectus prædicator debet, qui et acuta prædicant, et quæ loquuntur observant.*

La mission du saint personnage dont nous parlons était si relevée, ses visions si sublimes, sa manière de vivre et de faire connaître ses prédictions si extraordinaire, qu'il est appelé, par le Saint-Esprit même, le prodige de son temps et « un signe tout à fait extraordinaire donné à la maison d'Israël, pour lui prédire tout ce qui lui arriverait »; et tous ceux qui liront avec attention cette prophétie, conviendront aisément de cette vérité ; de là vient que saint Grégoire de Nazianze l'appelle le Prophète des choses sublimes, l'interprète des grands mystères, le prophète très-subtil et digne de toute admiration.

Il ne sera pas néanmoins inutile de faire ici réflexion, avec saint Jérôme, sur l'humilité profonde de ce grand homme, au milieu de ses visions les plus sublimes, et des qualités les plus éminentes qui lui sont attribuées; car il avoue lui-même qu'ayant eu ces grandes révélations, il se jeta le visage contre terre, dans la vue de son néant, et pour adorer Dieu comme avait fait Abraham, lorsque le Seigneur lui ayant parlé, il se prosterna aussitôt pour s'anéantir en sa présence ; bel exemple pour tous ceux qui reçoivent les plus grandes faveurs du ciel, et qui sont favorisés des plus secrètes communications divines.

D'après un grand nombre d'interprètes, Ezéchiel a mérité d'être honoré de la qualité de martyr. Nous n'avons rien de bien évident sur le genre de sa mort ; mais l'ouvrage attribué à saint Epiphane, sur la vie et la mort des Prophètes ; saint Isidore, évêque de Séville ; l'auteur de l'*Ouvrage imparfait sur saint Matthieu,* et surtout le Martyrologe romain en ce jour, disent qu'il fut tué à Babylone, par le juge du peuple d'Israël, parce qu'il le reprenait de son idolâtrie ; et le Martyrologe ajoute qu'il fut ensuite enterré dans la sépulture de Sem et d'Arphaxad, qui étaient les ancêtres d'Abraham. Saint Athanase, en son livre de l'*Incarnation du Verbe*, dit que « ce Prophète est mort pour la cause du peuple, parce qu'il annonçait au peuple les choses fâcheuses qui lui devaient arriver ». L'auteur de l'*Ouvrage imparfait* que nous venons de citer, dit que ce digne Prophète, étant condamné à mourir, fut

conduit en un endroit où il y avait une grande quantité de pierres, et que là il fut lapidé. Andrichomius, dans son livre qu'il appelle le *Théâtre de la Terre Sainte*, croit qu'il fut condamné à être écartelé ; mais on ne voit point d'auteur ancien qui fasse mention de ce genre de mort.

On voit encore aujourd'hui en un lieu nommé Kiffel le tombeau du Prophète. Le chef des tribus qui habitent ce pays conduit les voyageurs dans une grande salle, soutenue à l'entour par des colonnes. Au fond de cette salle, une grande boîte contient une copie des cinq livres de Moïse, écrite sur un seul rouleau. Du côté du sud, une petite pièce renferme le tombeau d'Ezéchiel. Le dôme de cette chambre est doré et continuellement illuminé par une grande quantité de lampes qui ne s'éteignent jamais [1].

Saint Isidore et saint Epiphane rapportent plusieurs miracles qu'on dit avoir été faits par ce Prophète, comme d'avoir fait passer les Juifs à pied sec par le milieu du fleuve de Chobar, à peu près comme Moïse fit autrefois passer la mer Rouge aux Israélites ; d'avoir obtenu de Dieu une très-abondante quantité de poissons, pour nourrir un grand nombre de Juifs, qui étaient extrêmement pressés par la faim, et d'avoir fait naître subitement une infinité de serpents venimeux pour punir une partie du peuple qui avait commis de grandes fautes ; mais il n'est point parlé de ces merveilles dans le livre de notre Prophète, ni en aucun autre de la sainte Ecriture : nous en laissons donc le jugement aux discrets lecteurs.

La plus belle page d'Ezéchiel est sa vision du jugement dernier : la grandeur terrible de cette vision qui nous transporte à l'heure où les terres et les océans rendront leurs morts, n'a d'égale dans aucune littérature. « La main de Jéhovah », dit le Prophète, « se reposa sur moi et me transporta, dans une vision divine, au milieu d'une plaine couverte d'ossements. Après que l'Esprit m'eut fait parcourir ce champ lugubre, dans lequel je contemplais des ossements sans nombre, blanchis par le temps : Fils de l'homme, me demanda Jéhovah, ces restes desséchés revivront-ils ? — Seigneur, répondis-je, vous le savez. — Et la voix reprit : Adresse-leur la parole ; dis-leur : Ossements arides, écoutez l'ordre de Jéhovah. Voici ce qu'a dit l'Eternel : Mon souffle va vous pénétrer et vous vivrez ; j'étendrai sur vous des nerfs comme un réseau, je ferai croître des chairs que je recouvrirai d'une peau nouvelle ; j'inspirerai en vous l'esprit de vie, et vous ressusciterez. — Je pris la parole et je reproduisis l'ordre divin. A ma voix, un cliquetis sonore retentit parmi les ossements agités en tous sens. Les os se rapprochaient des os, selon la juxtaposition de leurs attaches. Sous mes yeux, ils se recouvrirent de leur réseau nerveux, de chairs et d'une peau nouvelle. Mais ils n'avaient point encore l'esprit de vie ; et Jéhovah me dit : Fils de l'homme, adresse-toi à l'Esprit, dis-lui : Voici la parole d'Adonaï le Seigneur : Esprit, accours des quatre vents du ciel, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. — Ma voix répéta l'ordre divin. Aussitôt, l'esprit de vie pénétra ces cadavres gisants ; ils ressuscitèrent, et se dressant sur leurs pieds devant moi ils m'apparurent comme une armée innombrable. Jéhovah me dit alors : Fils de l'homme, ces ossements desséchés sont la figure de la maison d'Israël. Ils ont dit dans leur exil : Nos os ont blanchi sur la terre étrangère, notre espoir s'est évanoui, et nous sommes morts à jamais. Va leur faire entendre ta prophétie : dis-leur : Voici la parole d'Adonaï Jéhovah : O mon peuple, je briserai la pierre de ton sépulcre, je te ferai

1. Voir le journal de voyage du lieutenant Lepich, chargé par le gouvernement des Etats-Unis d'une mission en Palestine, cité par M. Darras, *Hist. de l'Eglise*, t. III, p. 348.

sortir du tombeau, pour te ramener au pays d'Israël. Vous saurez, en ce jour de votre résurrection, quand vous secouerez la poussière de la tombe, pour retrouver la liberté et la vie, que je suis Jéhovah votre Dieu. Mon souffle passera sur vous, je vous rendrai au repos sur le sol natal, et vous direz : Adonaï, le Seigneur, l'avait promis, et il a accompli ces merveilles ».

Raphaël a peint la vision du char mystérieux traîné par quatre animaux qui figurent les quatre évangélistes ; Ezéchiel se trouve sur les fameuses portes de l'église Saint-Paul hors les Murs, à Rome, avec un cartouche portant ces mots en latin : Le Seigneur me conduisit par le chemin de la porte septentrionale. Cette porte désigne l'entrée des nations infidèles dans l'Eglise ; on le représente aussi vêtu en grand prêtre juif, il tient une petite forteresse ou tour fortifiée dont la porte est fermée, symbole de la virginité de Marie annoncée par Ezéchiel en ces termes : « J'ai vu une porte fermée dans la maison du Seigneur », ch. XLIV, v. 1; on le trouve enfin, debout, au milieu de la vallée de Josaphat, entouré de morts qui soulèvent le couvercle de leur tombeau et se raniment au souffle de Dieu.

Les Grecs et les Russes ont choisi le 21 juillet pour honorer la mémoire d'Ezéchiel.

SAINT MACAIRE, ARCHEVÊQUE D'ANTIOCHE

1012. — Pape : Sergius IV. — Roi de France : Robert II, *le Pieux*.

Macaire était arménien, de parents nobles et illustres; son père s'appelait Michel et sa mère Marie. Il avait un parent nommé Macaire, archevêque d'Antioche[1]. Ce saint archevêque voulut être parrain de notre Saint, et, lui ayant donné le nom de Macaire, il le prit chez lui pour l'élever dans la piété et le former aux belles-lettres et à tous les exercices qui en pouvaient faire un excellent ecclésiastique et un ministre fidèle de Jésus-Christ. Le jeune Macaire fit de tels progrès dans son école, qu'il se rendit bientôt capable, par sa science et par sa vertu, des emplois les plus importants et des premières dignités de l'Eglise. Aussi, l'archevêque, se voyant près de mourir, crut qu'il ne pouvait procurer un plus grand avantage à Antioche, que de l'y laisser pour son successeur. Il en fit la proposition à son clergé et à son peuple, qui y consentirent tout d'une voix ; de sorte qu'après la mort de l'ancien Macaire, le jeune prit possession de sa chaire et fut intronisé comme archevêque d'Antioche.

Alors ses vertus, qu'une vie privée avait tenues plus secrètes, parurent

1. On ne sait pas au juste si c'est d'Antioche de Pisidie, simple archevêché dépendant du patriarcat de Constantinople, ou d'Antioche de Syrie, un des trois grands patriarcats d'Orient. Nous avons suivi la première opinion, par la raison qu'au moyen âge la désignation d'Arménie s'étendait à la Natolie. Ce qui est dit dans la vie du Saint, qu'*Antioche est la fleur des villes d'Arménie*, ne s'oppose point à notre opinion, car au point de vue chrétien, Antioche de Pisidie a sa noblesse : elle fut évangélisée par saint Paul (*Acta*, ch. XIII); un grand nombre de ses enfants furent d'illustres Martyrs de Jésus-Christ, et au XIe siècle il est probable que la décadence d'Antioche de Syrie était commencée, puisque ce n'est plus aujourd'hui qu'un humble village, et qu'Antioche de Pisidie est encore un chef-lieu de gouvernement et la résidence d'un préfet turc (*AA. SS.*, t. 1er d'avril, p. 865 et suiv., nouv. éd.).

avec un merveilleux éclat. On vit en lui un détachement parfait de toutes les choses de la terre, qu'il regardait avec mépris, parce qu'il en connaissait la vanité ; une aversion pour tous les plaisirs et les divertissements de la vie ; une assiduité continuelle à mortifier ses sens et ses appétits, et à crucifier sa chair par des jeûnes, des veilles et d'autres austérités ; une tendresse et une compassion pour tous les malheureux, auxquels il distribuait libéralement ses biens, n'ayant rien qui ne lui fût commun avec les pauvres ; une douceur et une bénignité si constantes, que ni les injures, ni les mauvais traitements, ni les persécutions ne la pouvaient altérer ; une prudence de vieillard dans le gouvernement de son diocèse ; enfin, une piété si tendre envers Dieu, que les larmes lui coulaient sans cesse des yeux. Ces insignes vertus étaient aussi accompagnées du don des miracles : deux lépreux furent guéris par le seul attouchement de ses mouchoirs trempés de ses saintes larmes, et l'eau qu'il avait touchée était un souverain remède contre toutes sortes de maladies.

Il gouverna quelque temps l'Eglise d'Antioche ; mais craignant que l'honneur qu'il recevait à tous moments ne lui fît perdre ce que l'humilité lui avait acquis, il résolut d'en fuir au plus tôt les occasions. Il distribua, pour cet effet, tous ses biens aux églises et aux pauvres ; et s'étant, par un mouvement divin, démis de sa charge entre les mains d'un prêtre de grand mérite, nommé Eleuthère, il s'associa quatre de ses plus fidèles amis, et quitta secrètement sa ville pour passer en un autre lieu, où la Providence divine le conduirait.

Il prit son chemin par la Palestine, pour y arroser de ses larmes les lieux sanctifiés par celles de Jésus-Christ ; et il n'y perdit aucune occasion de s'entretenir et de discuter avec les Juifs et les Sarrasins, afin de les convaincre de leurs erreurs et de les attirer à la connaissance de l'Evangile. Mais ces infidèles, qui ne pouvaient répondre à ses raisonnements, conçurent une telle rage contre lui, que, s'étant saisis de sa personne, ils le traînèrent en prison, l'étendirent en forme de croix, lui attachèrent les pieds et les mains avec de longs clous fichés en terre, et lui firent souffrir toutes les ignominies et tous les tourments imaginables. Ils lui mirent même sur la poitrine une grosse pierre qu'ils avait fortement chauffée. Mais la terre rejeta ses clous, et Dieu réduisit tous les artifices que l'impiété de ces infidèles avait inventés ; le Saint sortit libre de prison, sans aucun dommage : ce qui étonna si fort ces Sarrasins, qu'ils lui demandèrent pardon ; quelques-uns, reconnaissant le pouvoir de la Croix, reçurent la foi de Celui qui avait souffert pour leur salut.

Cependant, les parents de Macaire, affligés de son éloignement, envoyèrent après lui pour le détourner de son dessein et le faire revenir à Antioche ; mais Dieu frappa leurs courriers de cécité, et ils furent obligés de se jeter aux pieds du Saint pour lui demander son assistance dans une si grande misère : il en eut compassion, et par le signe de la croix, leur rendit la vue, à condition qu'ils s'en retourneraient sans l'inquiéter dans la poursuite de son voyage.

Il prit donc son chemin vers l'Occident ; traversant plusieurs pays, il vint jusqu'en Bavière ; et, passant par Mayence, Cologne, Malines, Maubeuge, Cambrai et Tournai, il se rendit enfin dans la ville de Gand. Partout ce ne furent que miracles : dans le Levant il avait rendu l'usage de la parole et de l'ouïe à un vieux Sarrasin, qui était muet et sourd depuis l'âge de neuf ans ; rencontrant un pèlerin qui se faisait conduire à Jérusalem, il lui avait obtenu la vue par ses prières. En Bavière, il délivra du mal caduc la

femme du seigneur Adalbert, qui, par charité, l'avait logé chez elle. A Cologne, il guérit son hôte du même mal. A Malines, il éteignit, par ses prières, un grand incendie qui menaçait de réduire toute la ville en cendres. A Tournai, il apaisa, par sa prudence, une sédition populaire si furieuse, que toutes les industries du prince Baudoin le Vieux n'avaient pu détourner cet orage. A Cambrai, l'entrée de l'église de Notre-Dame lui ayant été refusée, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes pour lui faire passage. A Maubeuge, un valet qui l'avait méprisé fut frappé d'une lèpre dont il ne put guérir.

Je n'aurais jamais fini si je voulais écrire toutes les particularités de son voyage; je passe à son dernier séjour, qui fut en la ville de Gand, où il arriva l'an de Notre-Seigneur 1011. Il se retira au monastère de Saint-Bavon; étant tombé en une dangereuse maladie, il en fut guéri dans une vision; saint Bavon, Saint Landoald et d'autres bienheureux lui apparurent durant son sommeil.

Il arriva en ce temps-là, à Gand, une peste si cruelle, qui se formait dans la bouche, qu'il y mourait chaque jour plus de six cents personnes. On publia un jeûne universel et des processions publiques pour apaiser la colère de Dieu. Notre-Seigneur, qui voulait faire de saint Macaire une victime pour expier les péchés de son peuple, permit qu'il fût frappé de ce fléau. Il perdit d'abord l'usage de la parole, prédisant néanmoins par signes, que lui avec deux autres mourraient encore de cette maladie, et qu'ensuite elle serait éteinte. Il ne fit point de testament, parce qu'il était trop pauvre et ne laissait rien.

On le porta dans l'église de Notre-Dame, où il marqua, avec son bâton, le lieu de sa sépulture devant l'autel de saint Paul; puis, ayant donné sa bénédiction au peuple, il se retira en sa chambre. Plusieurs y étant demeurés, ils furent extrêmement effrayés d'un certain tremblement qui y arriva par la descente des esprits bienheureux, pareil à celui que le grand saint Grégoire rapporte en la vie de saint Paulin, évêque de Nole. Enfin, il mourut le 10 avril, l'an de Notre-Seigneur 1012. Sa prophétie fut accomplie : il fut le dernier qui mourut de cette maladie pestilentielle.

RELIQUES DE SAINT MACAIRE.

En 1067, le corps du Saint fut levé de terre en présence de Philippe Ier, roi de France, de Baudouin, comte de Flandre, et des évêques de Noyon et de Cambrai. On vit, en cette circonstance, paraître en l'air deux cercles en forme de couronne.

On transporta de ses reliques à Thielt, dans la châtellenie de Courtrai, en 1634; à Geerberg ou Gérardmont, dans la baronie de Boulaers et à Oudenarde, en 1637; chez les chanoines de Saint-Pierre de Lille (un bras), en 1067; une partie de l'autre bras fut donnée, en 1611, par l'évêque de Gand, Charles de Maes, à la paroisse de Laerne, qui est à deux lieues de la ville, sur le territoire de Termonde, où notre Saint est patron de l'Eglise.

En l'an 1617, les ossements de ce saint Patriarche furent transportés de Gand à Mons, en Hainaut, afin d'y apaiser une cruelle épidémie qui ravageait tout le pays; en reconnaissance, les habitants de Mons lui offrirent une riche châsse d'argent, dans laquelle, l'année suivante, ils reportèrent ses vénérables reliques à Gand, où elles sont religieusement conservées en l'église cathédrale.

Une chapelle lui est consacrée dans cette église. On y voit une belle toile de Crayer représentant saint Macaire, en habits pontificaux, qui implore à genoux la miséricorde divine pour la guérison des pestiférés, au moment où cette cruelle maladie fait planer la mort sur sa propre tête. Un bas-relief en marbre blanc, placé sur le devant de l'autel, montre saint Macaire porté en procession.

Au milieu du château dit des Espagnols, on voit encore quelques ruines très-intéressantes de l'ancienne abbaye de Saint-Bavon, entre autres la chapelle et le puits de Saint-Macaire.

On l'honore par deux fêtes principales qui sont fixées au 10 avril et au 9 mai. Celle du 9 mai, qui rappelle le jour où ses reliques furent levées de terre, se fait avec beaucoup plus de solennité tant à cause des nombreux miracles qui se sont alors opérés, que pour éviter la rencontre des fêtes de Pâques. Il se tient une foire le 9 mai, comme cela se pratique pour un grand nombre de fêtes d'autres Saints.

Saint Macaire est toujours en grande vénération parmi les Flamands.

Siger, abbé de Saint-Bavon, fit composer la vie de saint Macaire en 1067, à l'époque de son élévation : Surius et les Bollandistes l'ont reproduite. Ces derniers en donnent une seconde qui fut composée peu de temps après la mort du Saint (t. Ier d'avril). Baronius, dans ses *Annales;* Molanus, dans son *Catalogue des Saints de Flandre;* Mathieu Rader, dans sa *Bavière sainte;* Aubert Lemire, dans son *Calendrier des Saints de Flandre et de Bourgogne,* se sont occupés de ce grand Thaumaturge qui faisait encore des miracles au temps du Père Giry. — Cf. encore Mgr de Ram, *Vie des Saints.*

SAINT FULBERT, ÉVÊQUE DE CHARTRES

1028. — Pape : Jean XIX. — Roi de France : Robert II, *le Pieux*.

Cherchez d'abord le royaume de Dieu et la justice qui y mène, et les autres choses dont vous avez besoin vous seront données par surcroît.
Matth., VI, 33.

Parmi tous les grands hommes qui ont paru sur le trône épiscopal de l'église de Chartres, le saint Evêque dont nous allons raconter la vie, est un de ceux qui se sont rendus le plus recommandables. Ses historiens en parlent toujours en des termes très-avantageux; ses écrits respirent la piété et l'érudition, et ses vertus héroïques confirment tout le bien que la postérité nous a dit de ce grand Saint. Il possédait les qualités de l'esprit les plus avantageuses; et il fut si fidèle à faire profiter les talents naturels dont Dieu l'avait favorisé, qu'il devint le prodige de son siècle. Il donna des preuves de sa grande capacité et de l'étendue de son esprit, avant même d'entrer dans les Ordres, et d'être admis au nombre des clercs. Il contribua beaucoup à faire refleurir, dans la France, l'étude des sciences, et spécialement de la philosophie à laquelle on ne pensait presque plus de son temps. Tout le monde remarquait en lui tant de doctrine et de sagesse, que l'on se glorifiait communément d'avoir, en la seule personne de Fulbert, un Socrate et un Platon. Le savant Trithème dit qu'il excellait sur toutes choses dans la dialectique; et plusieurs ouvrages qu'il a faits en vers, font aussi connaître qu'il ne négligeait pas la poésie.

Ce qui rendait cet homme digne d'une plus grande admiration, c'était de voir qu'il n'avait pas le jugement moins solide pour les affaires qui demandaient de la conduite, que l'esprit vif et pénétrant pour exceller dans les hautes sciences. Cependant il ne se prévalut jamais de l'avantage qu'il possédait au-dessus des autres, fuyant, au contraire, la vaine gloire, et évitant les vains applaudissements dans les assemblées. Il ne se servait de ses belles connaissances que pour mieux pénétrer les devoirs de la religion, et pour inspirer aux autres de l'estime et du respect pour la majesté souveraine de Dieu et pour toutes les choses qui pouvaient contribuer à sa gloire.

Sa patrie nous est absolument inconnue [1].

1. *Patrie de saint Fulbert.* — Sa patrie est absolument inconnue, avons-nous dit, non pas qu'on n'ait essayé de lui en trouver une et que nous-même nous n'ayons adopté un parti à ce sujet. Il nous semble assez probable que Fulbert était Romain. Nous eussions été heureux de pouvoir nous ranger du côté des

Né vers le milieu du xe siècle, et, comme il nous le dit lui-même, dans les rangs obscurs de la société, son éducation fut faite par l'Eglise, et il eut le bonheur de recevoir les leçons des plus grands maîtres de son temps.

L'école de Reims, où le célèbre Gerbert, depuis pape sous le nom de Sylvestre II, enseignait les mathématiques et la philosophie, jouissait alors d'une juste renommée ; le jeune Fulbert y fut admis, et il se fit remarquer bientôt entre tous par son travail, son aptitude et ses brillants succès.

Le coup d'œil sûr du savant Gerbert devina facilement tout ce que promettait un tel élève, et quand le docte professeur eut été placé sur le siége de saint Pierre, il se souvint de Fulbert, l'appela près de lui dans la Ville Eternelle, et se servit de ses talents pour le gouvernement de l'Eglise universelle.

Après la mort du souverain Pontife, Fulbert revint dans sa patrie, qui lui conféra des honneurs mérités. En 1003 un de ses amis, qu'il avait connu à Reims et qui était de Chartres, l'attira dans cette dernière ville où il ne tarda pas à mériter la bienveillance de l'évêque Odon, qui lui donna un canonicat de son église avec le titre de chancelier. Bientôt après, ayant reconnu son aptitude aux choses de l'enseignement public, il lui confia la direction des écoles canonicales, déjà célèbres, et qui le devinrent bien plus dès que son éloquence et sa réputation y eurent attiré une foule de disciples. Au nombre des amis que lui firent les belles qualités de son esprit et de son cœur, on a retenu les noms d'Abbon, abbé de Fleury-sur-Loire, au diocèse d'Orléans, et de saint Odilon, qui gouvernait à Cluny l'une des plus florissantes abbayes de la Bourgogne. Ce dernier avait surtout les prédilections de Fulbert, qui respectait la pureté de ses vertus jusqu'à l'appeler l'*Archange des moines*.

Notre Saint avait en effet une estime profonde pour la vie monastique, dont il savait l'importance et par laquelle il aimait à dire qu'on réparerait les blessures faites à l'Eglise de France par les troubles et les intrigues

écrivains qui le font naître en France ; mais nous devons avouer que nous n'avons rien trouvé de convainquant, et voici les raisons qui nous obligent à nous écarter de ces derniers :

1° Le texte suivant de la deuxième lettre de Fulbert paraît très-favorable à ceux qui le disent Romain, et difficile à interprèter dans un sens contraire : « Hæsitare diutius cœpi », dit-il, « an mihi adhuc codicem illum unum haberem quem *a natali patria*... devexeram... quem diu quæsitum quoniam non invenio, repetita memoria, quæ de illo recolo pauca vobis intimare non gravabor ». Plus bas, il dit : « Hæc pauca de multis ad præsens sufficiant ; dum ego codicem a Romano scrinio prolatum perlegam ». Si le Codex que Fulbert avait apporté du lieu où il était né — *a natali patria* — est le même que le Codex apporté de Rome — *a Romano scrinio prolatus* — comme la phrase semble l'insinuer, il s'ensuivra que Fulbert était Romain. *(Hist. litt. de France*, t. VII, note 7, p. 700, nouv. éd.)

2° Quelques écrivains se sont basés sur ce que, dans sa lettre quinzième, Fulbert appelle le duc d'Aquitaine *Herus meus*, mon maître, pour établir que non-seulement notre Saint est Français, mais qu'il est Poitevin ; d'après nous, ou l'*herus meus* ne signifie rien, ou il signifie que l'auteur de la lettre quinzième était vassal de Guillaume : or, quels étaient les domaines de l'homme qui a écrit de lui-même :

..... Recolens quod non opibus nec sanguine fretus
Conscendi Cathedram, pauper de sorde levatus ?

Voilà ce que l'on pourrait répondre, alors même que l'authenticité de la lettre quinzième serait bien établie ; mais elle est loin de l'être. En effet, cette lettre porte pour inscription dans certains manuscrits : *Domino suo Regi Fulbert. Andegavorum comes*. Il est visible qu'il y a une faute dans cette inscription, dont les termes ne sont susceptibles d'aucun bon sens. Une autre leçon porte ; *Domino suo regi Ful. et Andegavorum comes*. Or, ce second titre et la présence constante de ces mots : *Andegavorum comes*, mettent sur la voie d'une conjecture qui lève toute difficulté. Il est de toute probabilité que la lettre en question n'est pas de Fulbert, mais de Foulques Nerra, comte d'Angers, et qu'un copiste maladroit, au lieu de lire *Fulco Andegavorum comes*, a lu *Ful et Andegavorum comes*. La correction ne consiste qu'à substituer ces deux lettres *co* à ces deux autres *et*. D'ailleurs, tout dans cette lettre conspire à appuyer cette conjecture : 1° Il convenait mieux à Foulques qu'à Fulbert d'être le médiateur entre le roi de France et le comte de Poitiers ; 2° il convenait plus à Foulques qu'à Fulbert, même en supposant celui-ci Aquitain, d'appeler le comte de Poitiers *herus meus*. C'est la qualité que le vassal donnait à son Seigneur. Et Foulques était vassal de Guillaume. *(Hist. litt. de France*, t. VII, note 7, p. 700 et 701.)

des derniers temps. Il se montra donc toujours un zélé protecteur et l'ami sincère des religieux, et s'il ne fut pas moine, il fut assurément l'ami le plus sincère et le plus affectueux des moines.

Rodolphe, doyen du chapitre de Chartres, avait succédé à Odon sur le siége épiscopal de cette ville. Etant mort en 1007, le roi Robert, qui avait été le condisciple de notre Saint, se ressouvint de l'école de Reims et de son ancienne amitié pour Fulbert, et il contribua à lui faire conférer la dignité vacante. En vain l'humble professeur s'y refusa; il dut céder à l'insistance du chapitre, du prince lui-même et de ses amis; et l'Eglise, qui devint son épouse, put se glorifier d'un pasteur qui ne devait son élévation qu'à sa vaste science et à la sainteté de sa vie.

Il fut sacré évêque par les mains de Leuthéric, archevêque et métropolitain de Sens, comme saint Fulbert le déclare lui-même dans l'Epître XXIIIe qu'il écrit à ce prélat, en laquelle il dit qu'il lui doit toutes sortes de reconnaissance et une parfaite fidélité, ayant eu le bonheur de recevoir de ses mains la bénédiction et l'onction sacrée (1007). Fulbert ne fut pas plus tôt chargé du soin de son diocèse, qu'il commença à s'acquitter de ses devoirs avec une exactitude et une charité extraordinaires. Il savait unir les délices de la contemplation avec les pénibles travaux d'un vigilant pasteur; il nourrissait ses ouailles autant par son exemple que par ses paroles. Il ne se contenta pas d'instruire son peuple dans la piété; mais sachant que le salut des âmes dépend de la capacité de ceux qui le conduisent, il forma des écoles de théologie, auxquelles il présidait lui-même, et dans lesquelles on élevait des sujets capables de gouverner dignement les paroisses de la campagne, afin de dissiper les ténèbres épaisses de l'ignorance, qui est la source de tant de maux dans l'Eglise.

Beaucoup de personnes se firent une gloire et un plaisir de venir entendre la voix de cet aimable Pasteur, qui ne retentissait pas moins utilement dans les écoles de théologie, qu'il avait fondées, que dans la chaire épiscopale de son Eglise. Ses disciples étaient sans nombre; on accourait de tous côtés pour avoir part aux leçons de ce nouveau Salomon, dont toutes les sentences étaient regardées comme des oracles. Il mérita d'être appelé le premier docteur des Gaules. Les écrivains de son temps disent que c'était un trésor inépuisable de sagesse, un homme incomparable pour son érudition, et un serviteur de Dieu, dont la sainteté était digne de toutes louanges et de toute admiration.

Trithème assure qu'il surpassait tous ceux de son siècle dans la connaissance des saintes Ecritures et des lettres humaines; mais ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est de voir la profonde humilité que cet incomparable prélat a su conserver au milieu des grandeurs et des applaudissements de tous les peuples. Il se disait le très-petit évêque d'une très-grande église; et dans l'Epître LXVIIIe qu'il adresse à saint Odilon, abbé de Cluny, qu'il appelait son père et son intime ami, il lui demande les secours de ses prières en des termes qui font bien voir les humbles sentiments qu'il avait de lui-même. « Il est bien juste », dit-il à saint Odilon, « que vous procuriez quelques secours à celui qui se regarde comme un très-petit serviteur, qui veut dépendre entièrement de vous, et qui conserve toujours un respect singulier, accompagné d'une parfaite confiance pour votre personne. Je suis un homme », continue-t-il, « rempli de misères, qui, n'étant pas seulement capable de me conduire moi-même, ai néanmoins été mis, par je ne sais quel motif, dans une place où je dois répondre du salut des autres ». C'était dans ce même esprit qu'il refusait d'être l'arbitre d'une infinité de

causes qu'on voulait remettre à son jugement, se croyant incapable de donner des décisions assez justes pour terminer les grandes affaires qu'on lui proposait; il le faisait, néanmoins, quand elles regardaient sa juridiction, et il s'en acquittait avec tant de prudence et d'équité, que les parties avaient toujours sujet d'être contentes. Quand il rendait par écrit des réponses à ceux qui l'avaient consulté, il s'expliquait en ces termes : « Vous avez bien voulu consulter notre petitesse; nous vous répondons, etc... » C'est ainsi que cette grande lumière tâchait de se cacher, et qu'un des plus grands hommes de son siècle s'en estimait le plus petit. Il ne faut qu'ouvrir le livre de ses Epîtres, pour voir avec quels sentiments d'humilité il s'explique sur toutes choses.

Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que ces humbles sentiments qu'il concevait de lui-même diminuassent rien de cette fermeté et de cette rigueur apostoliques, dont les vrais pasteurs, et spécialement les prélats, doivent être animés quand ils sont obligés de réprimer le vice, d'arrêter les déréglements, et d'agir comme juges dans les causes qui le demandent; il était, à la vérité, un bon père à l'égard de ceux qui s'acquittaient fidèlement de leur devoir ; mais il devenait un juge sévère et inflexible envers ceux qui étaient rebelles aux lois de l'Eglise. Il faut lire ses lettres, pour imaginer le zèle avec lequel il s'opposait aux injustes prétentions des ambitieux et de tous ceux qui s'efforçaient de parvenir aux dignités ecclésiastiques par des voies illicites. On sait avec quelle générosité il refusa de sacrer évêque Théodoric, qu'il jugeait indigne de cette qualité ; l'autorité royale ne fut pas capable de vaincre sa fermeté dans cette occasion : il est vrai qu'il s'en fallut peu qu'elle ne lui coûtât la vie : mais ce grand cœur ne craignait pas de mourir en défendant les droits de l'Eglise. Lorsqu'il trouvait des rebelles qui s'opposaient à force ouverte aux règlements qu'il publiait, ou qui méprisaient les censures qu'il portait contre eux, alors, pour les contraindre de rentrer en leur devoir, il empruntait sagement l'autorité royale, selon l'usage de ces temps ; mais si les rois et les princes refusaient de le secourir, il disait qu'il ne croyait pas pouvoir mieux faire que de gémir alors en patience, et de servir Jésus-Christ dans le silence, avec plus de fidélité que jamais ; c'est là le parti que prit ce saint homme, quand l'impie Geoffroy, qu'il avait retranché de l'Eglise pour ses désordres, alla, avec une compagnie de soldats, brûler toutes ses métairies. Ni la perte des biens, ni les menaces des grands, n'étaient capables de faire changer la résolution de ce grand Evêque, d'autant plus qu'il n'entreprenait jamais rien légèrement, et qu'il préparait toujours dans l'oraison, devant Jésus-Christ, le Souverain des juges, les sentences qu'il était contraint de prononcer contre les ennemis de l'Eglise. Le zèle de ce grand Prélat était soutenu de cette science dont l'Apôtre veut que les pasteurs accompagnent leurs corrections. Il n'était pas moins savant dans la connaissance du droit que dans la science des saintes Ecritures; on peut voir, dans ses Epîtres, avec quelle justesse il cite les saints Canons, pour soutenir sa doctrine et sa conduite dans le règlement de son diocèse. Enfin, l'on peut assurer qu'il fut l'un des plus généreux défenseurs des libertés de l'Eglise, en lisant les Epîtres qu'il écrivit aux rois, aux prélats, aux souverains Pontifes, et à beaucoup d'autres, pour les engager à retirer des mains des laïques les biens ecclésiastiques, et à conserver les priviléges anciens qui avaient été accordés aux églises.

Ce vigilant pasteur, sans négliger le gouvernement de son peuple, trouvait du temps pour composer de pieux ouvrages qui pussent être utiles aux ecclésiastiques.

Outre ses Epîtres, dont nous avons déjà parlé, il a fait plusieurs sermons remplis de piété, parmi lesquels il s'en trouve de très-beaux à la gloire de la Sainte Vierge, pour laquelle il avait une dévotion singulière. Il ne fut jamais plus éloquent en chaire que dans les homélies où il exhortait son peuple au culte et à l'amour de Marie. L'auguste Mère de Dieu se plut à récompenser cette piété touchante par d'insignes faveurs. On raconte que le saint Evêque était sérieusement menacé dans sa vie. Marie fit couler une liqueur céleste sur les lèvres du mourant, et le mal qui le rongeait disparut. Il a aussi composé un office de sa Nativité, et plusieurs autres ouvrages en son honneur. Il a laissé plusieurs savantes proses sur différents mystères et différents saints. Il a aussi écrit contre les Juifs ; mais les savants se feront surtout un plaisir de lire la belle Epître qu'il écrit à Adéodat, touchant le sacrement de l'Eucharistie, où il prouve, par de très-puissantes raisons, la réalité du Corps et du Sang de Jésus-Christ, et le changement qui se fait de la substance du pain et du vin en la substance du Corps et du Sang de Notre-Seigneur en ce Sacrement.

Ce docte Prélat a été un si zélé défenseur de la vérité de ce grand mystère, qu'il a mérité, le premier, de découvrir et d'indiquer, avant qu'elle parût, la première hérésie qui ait nié ouvertement la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

Etant au lit de la mort et près de rendre son esprit à Dieu, il jeta les yeux sur tous ceux qui étaient présents dans sa chambre, et aperçut avec indignation Berenger, qui était encore jeune et suivait ses leçons ; prévoyant l'infidélité de ce disciple, ou plutôt sentant déjà en lui un hérésiarque, il voulut qu'on le délivrât de sa présence, assurant qu'il voyait près de lui un affreux dragon dont les hypocrites persuasions et le souffle empoisonné pervertiraient bien des cœurs.

Ce zélé Pasteur donna encore de grandes preuves de sa vigilance et de sa piété dans le soin qu'il fit toujours paraître pour la construction et l'ornement des temples. La divine Providence permit, quelque temps après qu'il eut été sacré évêque de Chartres, que l'église cathédrale, dédiée à la Sainte Vierge, fût entièrement brûlée par un incendie effroyable. Fulbert fit paraître, en cette occasion, son invincible patience, la grande étendue de son esprit et surtout ses libéralités, entreprenant de faire rebâtir, de fond en comble, à la place du premier, un temple magnifique, où on n'épargna ni la matière ni l'art. Le saint Evêque consacra l'or et l'argent qu'il possédait pour faire travailler à ce bel édifice, et tout le monde était si persuadé de ses droites intentions, de son désintéressement et de la pureté de son zèle, que non-seulement les princes du royaume voulurent contribuer de leurs deniers à l'élévation du temple qu'il faisait bâtir en l'honneur de la Sainte Vierge ; mais le roi d'Angleterre, Canut, étant prévenu du mérite singulier de saint Fulbert, lui envoya de grosses sommes pour l'aider dans cette noble entreprise et en partager le mérite devant Dieu. On peut voir, dans l'Epître XCIII^e^, que le saint Prélat adresse à ce monarque, avec quels sentiments de reconnaissance il le remercie de sa libéralité, lui souhaitant toutes sortes de prospérités dans son royaume, et surtout une entière absolution de ses péchés, par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais ces royales largesses restèrent bien loin de celles qu'il reçut de Guillaume le Grand, comte de Poitiers, qui dès longtemps avait eu pour lui une tendre et respectueuse affection. Plusieurs des lettres du saint Prélat, dont le recueil est venu jusqu'à nous, sont des actions de grâces pour les générosités réitérées du prince, d'autant plus remarquables alors que, cette

même année 1021, était dédiée la nouvelle cathédrale de Poitiers, relevée aussi de ses ruines après un incendie. Au reste, cet attachement était fondé sur une piété solide et un juste discernement des qualités et des vertus du docte Prélat. Le comte lui en avait donné un précieux et incontestable témoignage, lorsqu'en 1019, après la mort de Gérard, évêque de Limoges, pourvu de la trésorerie de Saint-Hilaire de Poitiers, il lui conféra la survivance de cette dignité, qui était la plus importante du Chapitre. Cette importance même, les grands revenus qui s'y rattachaient, les obligations qu'imposait ce poste honorable, intimidèrent l'humilité du pieux Evêque : il refusa à plusieurs reprises et avec instances une sollicitude qu'il regardait comme incompatible avec celle de sa charge pastorale. Mais les amicales persécutions du comte l'emportèrent ; et, en cédant, Fulbert se laissa consoler sans doute par la pensée que ses nouvelles richesses iraient se perdre du moins dans l'immense travail de l église qu'il réédifiait. Ce fut d'ailleurs un surcroît de veilles laborieuses qu'il s'imposa en acceptant.

Fulbert ne pouvait s'acquitter que rarement par lui-même de la charge dont il était pourvu à Poitiers. Guillaume s'en plaignait avec douceur. Un aimable mandataire fut détaché de l'école de Chartres et envoyé vers l'Eglise d'Hilaire ; c'était l'enfant chéri du pontife, celui dont ses condisciples parlaient avec jalousie ; Hildier ou Hildegaire était son nom. Que d'enseignements, que de charmes dans les correspondances du saint Evêque et de son délégué ! celui-ci s'affligeant d'être encore longtemps séparé de son maître et de sa Notre-Dame, et demandant des nouvelles de tous ses frères ; celui-là lui adressant de savants conseils concernant le soin des choses ecclésiastiques et ne négligeant aucun détail : liturgie, administration, culture même du jardin et du verger...

Un autre sujet de ses préoccupations habituelles, c'était sa vocation même à l'épiscopat. L'éminence de cette charge qui impose la responsabilité de tant d'âmes, les craintes qu'elle lui faisait concevoir de s'en mal acquitter, lui firent penser plus d'une fois à s'en démettre. Il s'en ouvrit à saint Odilon de Cluny, qui le maintint par ses conseils au poste que la divine Providence lui avait désigné. Ce fut aussi sur les instances du roi qu'il continua de se mêler aux affaires publiques et de se servir de la juste influence que son mérite lui avait donnée dans les conseils de la cour. Dans ce rôle, aussi important que délicat, il tendit toujours à la réforme des abus, au triomphe de la vérité, et donna ainsi à son souverain les plus sûres preuves de sa religieuse et inviolable fidélité.

Après que ce digne Prélat eut heureusement achevé le somptueux édifice de la cathédrale de Chartres, il pensa aux moyens d'y faire honorer et glorifier Dieu par un bel ordre qu'il introduisit dans le chant et dans la distribution des offices divins. Il joignit la mélodie et la douceur de la musique aux hymnes, aux antiennes, aux proses et aux autres offices, que nous avons déjà dit qu'il composa ; et il avait un soin particulier de faire très-exactement observer toutes les cérémonies ecclésiastiques. Il établit ou fit célébrer avec plus de pompe, dans cette église, la fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Ces beaux effets de la piété de ce zélé pasteur ne procédaient que du parfait amour dont son cœur était embrasé intérieurement ; l'amour sacré qu'il avait pour son Dieu était le premier principe de sa conduite ; le mépris qu'il concevait des richesses et des honneurs de la terre, naissait de l'estime qu'il avait pour son Dieu, et, s'il négligeait de se trouver en la compagnie des princes et des rois, c'est qu'il se plaisait uniquement à communiquer avec le Créateur du ciel et de la terre dans la retraite.

Mais comme le précepte de l'amour de Dieu est le même que celui qui exige qu'on ait de la charité pour le prochain, il ne faut pas s'étonner si saint Fulbert a toujours fait paraître tant de douceur et tant de bienveillance, soit envers les pauvres, soit envers les clercs et les autres ecclésiastiques de son diocèse, soit envers les pécheurs ou même envers les prélats, ses confrères, dont les affaires venaient quelquefois à son tribunal ; il pourvoyait avec une prudence et une économie merveilleuses à tous les besoins des pauvres ; il supportait avec compassion, et sans lâcheté pourtant, les faiblesses et les imperfections de ses clercs ; il savait gagner les pécheurs par sa bénignité prévenante, et il ne punissait jamais le crime, dont il ne pouvait souffrir la laideur et l'impunité, qu'après avoir averti plusieurs fois charitablement qu'on eût à rentrer dans les voies de la justice.

Il avait un talent spécial pour consoler les personnes qui étaient dans l'affliction ; et l'on peut dire enfin, après tous ceux qui en donnent de si beaux et de si authentiques témoignages, que c'était un homme universel dans les sciences, un chrétien parfait dans l'exercice de toutes les vertus, un évêque accompli, qui avait toutes les qualités marquées par l'apôtre saint Paul, et un père commun auquel tout le monde pouvait avoir recours, avec assurance de trouver du soulagement dans ses besoins.

Mais cette grande lumière, qui n'aurait jamais dû s'éteindre, fut obligée de disparaître de la terre, pour aller briller avec plus de gloire dans le ciel ; et ce digne pasteur, qui travailla infatigablement et avec tant de vigilance et de charité à la garde du troupeau que Jésus-Christ lui avait confié, quitta cette vie pleine d'ennuis et de misères, pour aller jouir de celle qui est remplie de délices et accompagnée d'un bonheur éternel. Il mourut le 10 ou le 11 avril de l'an 1028 ou 1030, après avoir gouverné, avec une sagesse admirable, l'église de Chartres, pendant l'espace de près de vingt-deux ans, comme on le peut voir dans la glorieuse épitaphe qu'on a composée en son honneur, et que ses historiens nous ont conservée avec ses ouvrages.

On pourrait représenter saint Fulbert à genoux devant une Notre-Dame au type chartrain, c'est-à-dire assise et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux : sa tendre dévotion envers Marie, les privautés de la Reine des cieux à l'égard de ce zélé serviteur qui lui fit bâtir une si belle maison, la construction même de cette belle cathédrale qu'on admire encore aujourd'hui et qui fut le point de départ de l'enthousiasme avec lequel le moyen âge se consacra à élever tant et de si magnifiques églises, ce sont là des titres plus que suffisants pour adopter cette *caractéristique*, comme disent les savants [1].

Il existe à la cathédrale de Chartres une statue d'évêque posée sur un petit édifice entouré d'eau ou de flammes ; ce pourrait bien être celle de saint Fulbert ; mais les savants disent encore que cette statue est celle de saint Clément et non celle de saint Fulbert. Ils ajoutent qu'il ne faut pas s'en tenir à l'inscription, laquelle est toute moderne, et en cela ils ont raison.

RELIQUES, CULTE ET ÉCRITS DE SAINT FULBERT.

M. Germond, chanoine honoraire secrétaire de l'évêché de Chartres, nous écrivait, le 31 décembre 1862 :

« J'ai peu de choses à dire sur saint Fulbert : il a été un des plus célèbres évêques de Chartres et peut-être la plus brillante lumière de son siècle. Il a été enterré dans l'église du monastère de

1. Voir la notice que nous consacrons à Notre-Dame de Chartres.

Saint-Père, en Vallée. Le monastère est aujourd'hui une caserne de cavalerie, et l'église, qui lui est contiguë, est une église paroissiale, sous l'invocation de saint Pierre. On présume que son corps n'a jamais été exhumé et qu'on le retrouverait dans cette église si on y faisait des fouilles. On en a eu plusieurs fois l'idée, mais jusqu'ici on ne s'en est pas occupé.

« Une espèce de légende prétend que, peu de temps après sa mort, on célébrait sa fête dans une église de Chartres, tandis que le même jour, on disait, dans une autre, une messe de *requiem* à son intention. Le dicton ne mérite, je crois, aucune croyance et ne vaut pas la peine d'être rapporté. Le fait est que, ayant eu occasion de feuilleter un grand nombre de manuscrits pour préparer le propre de notre diocèse, je ne l'ai trouvé dans aucun calendrier, quoiqu'il m'en ait passé par les mains qui remontent jusqu'au XII[e] siècle. Jusqu'à ce jour on n'a pas fait l'office de saint Fulbert dans la liturgie de Chartres, mais Mgr Pie, évêque de Poitiers, l'ayant obtenu pour son diocèse, nous n'avons pas manqué de le demander pour nous, et Rome nous l'a également accordé. On commencera donc à en faire la fête (le 10 avril), quand nous allons prendre la liturgie romaine ; ce qui aura lieu dans le courant de l'année qui va commencer. Ce sera sans doute une occasion pour tâcher de retrouver son corps, afin d'exposer ses reliques à la vénération des fidèles. Jusqu'ici, par cette raison, on n'a pas ses reliques. En 1860, un autel a été érigé, sous l'invocation de saint Fulbert, dans la crypte de Notre-Dame de Chartres, restaurée par Mgr Regnault : c'était justice, puisque cette crypte, la plus grande des églises souterraines connues, est l'œuvre de saint Fulbert.

(Le Propre actuel de Chartres, que nous avons sous les yeux, place sa fête au 10 avril. Les trois leçons du deuxième nocturne sont du Saint.)

« Le trésor de la cathédrale de Chartres était très-riche avant la Révolution. Mais toutes les reliques précieuses, qui ont disparu alors, ont toujours été éclipsées, en quelque sorte, par le *voile de la Sainte Vierge,* que nous avons encore et que nous conservons très-précieusement, comme vous le présumez sans peine. Ce saint vêtement a été donné par l'impératrice Irène à Charlemagne, et par Charles le Chauve à l'église de Chartres vers 876. Il présente tous les caractères d'authenticité qu'on peut désirer. De nombreux miracles ont été opérés, et, de nos jours, nous avons vu, en 1832, le choléra qui faisait de grands ravages dans la ville, s'arrêter *instantanément* après une procession faite dans les rues de la cité, et dans laquelle on avait porté la sainte relique ».

Le bienheureux Fulbert a laissé divers monuments de sa doctrine, qui consistent en neuf sermons ; un Pénitentiel fort abrégé ; un Recueil de passages de l'Ecriture sur la Trinité, l'Incarnation et l'Eucharistie ; des hymnes, des proses, quelques autres poésies ; et cent trente-huit lettres, mais qui ne sont pas toutes de lui ; il y en a d'Isembert, évêque de Poitiers, d'Hildegaire, de Guillaume, duc d'Aquitaine, et de quelques autres. Les lettres de Fulbert sont beaucoup supérieures à ses autres ouvrages, et pleines de délicatesse et d'esprit. Il y fait paraître du zèle, de la fermeté, de la justesse dans ses décisions, et une grande connaissance des dogmes et de la discipline de l'Eglise.

Casimir Oudin ayant découvert, dans l'abbaye de Long-Pont, Ordre de Cîteaux, diocèse de Soissons, un traité de Fulbert sur ces paroles du douzième chapitre des actes : « En ce temps-là Hérode employa, etc. », le fit imprimer, en 1692, à Leyde, in-8°, avec quelques opuscules d'anciens écrivains de France et de Belgique. On trouve, sous le nom de Fulbert, dans les manuscrits du Vatican, un traité des vertus ; un recueil de sentences des Pères sur le souverain bien ; des vers sur la paix, la livre et les parties dont elle est composée. Charles de Villiers a inséré dans ses notes, sur la cent treizième lettre de Fulbert, des vers sur l'once et ses parties, et sur le scrupule et ses parties. Trithème attribue à Fulbert diverses pièces en l'honneur de la Sainte Vierge. La chronique de Cambrai fait Fulbert auteur de la vie de saint Aubert, évêque de Cambrai et d'Arras ; mais il y eut, dans le XI[e] siècle, plusieurs écrivains du nom de Fulbert. Bellarmin attribue encore à Fulbert un traité de la variété des offices divins, qu'il dit être imprimé sous son nom au troisième tome de la *Bibliothèque des Pères,* à Paris, deuxième édition : mais ce traité n'est pas de lui et on ne le trouve pas dans l'édition qu'il désigne.

Les œuvres de Fulbert ont été recueillies par Papyre le Masson, et imprimées à Paris en 1585, in-8°. Cette édition étant fort imparfaite, Charles de Villiers en publia une autre dans la même ville en 1608, chez Thomas Blaise, in-8° ; mais si elle est plus ample que la première, elle n'est point exempte de fautes, que l'on n'a pas corrigées dans les bibliothèques des Pères de Cologne, de Paris et de Lyon, où l'on n'a fait que copier l'édition de Charles de Villiers. — Adalman, disciple de Fulbert, l'appelle son *vénérable Socrate ;* il relève la sainteté de sa vie et la grandeur de sa charité. Jostald, dans la vie de saint Odilon, écrite vers l'an 1049, loue aussi la sainteté de Fulbert, sa sagesse admirable, et dit que, à sa mort, l'étude de la philosophie et la gloire de l'épiscopat semblèrent être ensevelies avec lui. Les ouvrages de Fulbert justifient ces éloges.

Les écrits de saint Fulbert ont été reproduits, par M. Migne, dans le tome CXLI de la *Patrologie.*

Nous avons complété le Père Giry au moyen des ouvrages suivants : *Hist. litt. de France,* t. VII, nouv. éd.; D. Ceillier, t. XIII, nouv. éd.; M. Auber, *Vie des Saints de Poitou;* M. Chergé, *idem,* et les œuvres du Saint dans Migne, t. CXLI.

SAINT PALLADE, ÉVÊQUE D'AUXERRE (658).

Saint Pallade fut d'abord abbé de Saint-Germain : sa sagesse et sa tendresse pour les pauvres le désignèrent au choix du peuple lorsque, en 622, il fallut nommer un successeur à saint Didier.

Les principaux actes de son épiscopat furent : l'embellissement de l'église Saint-Etienne ; la translation, hors des murs de la cité, de l'ancien monastère de Saint-Julien dans lequel il établit des religieuses et auquel il donna des terres pour l'entretien d'un grand nombre de pauvres (644).

Il éleva aussi un monastère d'hommes, sur une petite éminence au S. O. d'Auxerre, sous l'invocation de saint Eusèbe, évêque de Verceil : l'église fut ornée, par ses soins, de mosaïques où ni l'or ni le pur cristal ne furent épargnés.

Il assista à plusieurs conciles tenus de son temps et mourut, comblé de mérites, le 10 avril 658, après trente-six ans et quelques mois d'épiscopat. Il fut enterré dans l'église Saint-Eusèbe où de nombreux miracles glorifièrent son tombeau : l'évêque Gui le canonisa le 30 juillet 945.

Les écrivains, qui se sont occupés de discipline ecclésiastique, ont observé deux choses dans les actes du pontificat de saint Pallade : la première, c'est que les religieuses — hormis celles soumises à la règle de saint Césaire — n'étaient pas cloîtrées, puisqu'il ordonna à celles du monastère de Saint-Julien de se rendre tous les jeudis en procession à la cathédrale; la deuxième que, pour rendre le culte de saint Germain plus pompeux, il fonda une rétribution annuelle de cent sols payable ce jour-là aux chanoines de la cathédrale. C'est, dit-on, le premier exemple des fondations de ce genre.

LE BIENHEUREUX ANTOINE NEYROT, DOMINICAIN (1460).

Le B. Antoine Neyrot naquit à Rivoli au diocèse de Turin : il était d'une des meilleures familles de cette ville et entra tout jeune encore au couvent de Saint-Marc à Florence, dont saint Antonin était alors prieur. Il y fit profession entre ses mains et fut envoyé en Sicile.

Or, il arriva que, quelque temps après, se rendant de Sicile à Naples, il fut pris, pendant la traversée, par des pirates de Tunis et emmené captif en Afrique. Son courage et bientôt sa foi fléchirent sous ce malheur : il en vint même jusqu'à renier publiquement Jésus-Christ.

Il y avait quatre mois déjà qu'il croupissait dans son apostasie, quand Dieu jeta sur lui un regard de miséricorde et le retira de l'abîme par la puissance de sa grâce. Ayant donc abjuré l'infâme mahométisme, Antoine se hâta de se préparer, par toutes les rigueurs de la pénitence et par la récitation fervente de l'office divin, à une lutte prochaine. Après quoi, deux fois lavé dans le sang de Jésus-Christ, au saint tribunal et à la sainte table, revêtu des habits de son Ordre, il va trouver le roi de Tunis, qui revenait alors d'une récente expédition. En sa présence et au milieu d'une foule immense, Antoine déplore son impiété, proclame seule véritable la religion chrétienne, qu'il avait abandonnée, et parle de Jésus-Christ avec une hardiesse et une éloquence merveilleuses. Le roi essaie de l'ébranler par tous les moyens, il promet, il caresse, mais sans nul succès : il ordonne enfin de le conduire en prison, et le remet au jugement du chef de la secte. Trois jours entiers le perfide et artificieux musulman mit tout en œuvre pour le vaincre : le courage du serviteur de Dieu fut inébranlable. Accablé presque sans relâche par les barbares d'outrages et de coups, sa patience ne se démentit pas un seul instant. Quelques chrétiens lui envoyaient des secours : il les distribuait aux pauvres, se contentait pour lui de pain et d'eau et se préparait ainsi à la mort. Enfin, cinq jours après son emprisonnement, le juge le fait venir une dernière fois devant lui ; une dernière fois il échoue devant sa constance, et le condamne à être lapidé. On l'entraîne au lieu du supplice. Là, le soldat de Jésus-Christ s'agenouille, lève les mains au ciel, entre en prières et, dans une immobilité courageuse, reçoit la grêle de pierres qui consomme son martyre. Cette mort bienheureuse arriva le 10 mars de l'année 1460.

Les barbares livrèrent ensuite son corps aux flammes ; mais les flammes le respectèrent, et il fut racheté par des marchands génois qui mouillaient alors à Tunis. On le lava avec respect, et on l'envoya à Gênes, exhalant l'odeur la plus suave. De cette ville le B. Amédée IX, duc de Savoie, le fit transférer à Rivoli, l'an 1469.

Bientôt la gloire des miracles vint rehausser sur ces saintes dépouilles la gloire du martyre; grand nombre de fidèles se déclarèrent redevables aux mérites du B. Antoine de grâces très-insignes. Le culte du martyr s'accrut et se propagea de jour en jour. Enfin Clément X, le voyant bien établi, l'approuva et permit à l'Ordre des Frères Prêcheurs de réciter l'office et de célébrer la messe en l'honneur du B. Antoine.

Rivoli est une petite ville d'environ 6,000 âmes, située à quelques lieues de Turin. C'est là que reposent dans l'attente de la glorieuse résurrection les restes mortels du B. Antoine, martyrisé à Tunis vers le milieu du XVe s.

Jusqu'à la fin du dernier siècle ce précieux dépôt fut gardé par les Frères Prêcheurs, qui possédaient alors un couvent dans la ville de Rivoli.

Après la tourmente révolutionnaire, une collégiale fut mise à leur place, et cette collégiale est maintenant elle-même frappée du décret d'abolition. Notre B. Antoine n'a pas cessé cependant d'être en grande vénération dans sa patrie, et toutes les années on célèbre très-solennellement sa fête le second dimanche après Pâques.

Cette fête est toujours précédée d'une neuvaine. Elle est au nombre des solennités qui se conservent encore parmi les populations de la campagne. L'esprit de piété n'ayant pas disparu, les affections religieuses s'y mêlent à l'amour de la patrie, et l'on y regarde comme les plus beaux jours de l'année ceux où l'Eglise entière honore un homme que le pays a vu naître. La cérémonie se fait avec une pompe extraordinaire. Beaucoup de fidèles des pays voisins se rendent à Rivoli avec empressement. La foule est immense, surtout pour la procession qui a lieu après les Vêpres, et l'on porte alors dans toutes les rues de la ville la statue du Bienheureux. Toutes les confréries sont là avec leurs bannières, et un grand nombre de fidèles suivent un cierge à la main. C'est la procession la plus nombreuse et la plus belle de toute l'année. Ce qui la distingue d'une façon particulière, c'est l'assistance constante des descendants de la famille d'Antoine Neyrot. Ils sont encore en ce moment plus d'une centaine, et l'on est attendri en les voyant tous, dans ce jour de gloire domestique, suivre immédiatement la statue. Tous, hommes et femmes, sont habillés en noir, et portent un cierge à la main. Dès que la procession est rentrée à l'église, la fête se termine par la bénédiction du très-saint Sacrement, et la foule se retire heureuse, après avoir donné un dernier adieu à son bien-aimé Protecteur, en baisant dévotement ses reliques.

Année dominicaine, t. I et II.

XIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint LÉON, pape et confesseur, qui, à cause de ses vertus excellentes, fut surnommé le Grand. De son temps fut célébré le saint concile de Chalcédoine, dans lequel il condamna Eutychès par ses légats. Par son autorité il confirma les décrets de ce même concile. Ayant fait de nombreuses ordonnances et composé quantité d'écrits d'un style élégant, ce saint Pasteur se reposa en paix, ayant bien mérité de la sainte Eglise de Dieu et de tout le troupeau du Seigneur. 461. — A Pergame, en Asie, saint Antipas, *le témoin fidèle* dont saint Jean fait mention dans son Apocalypse. Enfermé dans un *bœuf d'airain*[1] embrasé, il consomma ainsi son martyre sous l'empire

1. Rien de plus connu que l'histoire de l'invention de cet instrument de supplice et que son usage. Périllus, l'inventeur, fut contraint par Phalaris, tyran d'Agrigente, d'en faire l'essai.

Et Phalaris tauro violenti membra Perilli
Torruit : infelix imbuit auctor opus.

Telle était la rage qui animait les païens contre les chrétiens, qu'ils reprenaient contre eux les supplices les plus oubliés et les plus anciens. Antipas ne fut pas seul à subir celui du taureau d'airain. Eustache, noble romain, l'éprouva aussi, de même que ses compagnons. Mais tous nos chrétiens, disent leurs Actes, sautèrent dans le taureau brûlant, l'âme pleine d'allégresse. Ils ont réalisé ce que les païens n'ont jamais pu s'imaginer, encore moins promettre. Cicéron écrit, en parlant du Sage (Tusculan, liv. II) :

de Domitien. 92. — A Salone, en Dalmatie, les saints martyrs Domnion [1], évêque, et huit soldats. — A Gortine, en Crète, saint Philippe, évêque, très-illustre par sa vie et par sa doctrine, qui, au temps de Marc-Antonin-Vérus et de Lucius-Aurèle-Commode, protégea contre la fureur des Gentils et contre les piéges des hérétiques l'église confiée à ses soins. Vers 180. — A Nicomédie, saint Eustorge, prêtre. Règne de Dioclétien. — A Spolète, saint Isaac, moine et confesseur, dont saint Grégoire, pape, raconte les vertus. 554. — A Gaza, en Palestine, saint Barsanuphe, anachorète, sous l'empereur Justinien [2]. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Gilles en Languedoc, saint Etienne, abbé, et saint Hildebrand, religieux convers de l'Ordre de Cîteaux, cruellement massacrés pour la foi par les hérétiques albigeois. 1209. — A Lyon, les saints Siagre et Patrice, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme, et probablement martyrs dans les premiers siècles de l'Eglise. — Encore à Lyon, saint Sicaire, évêque et confesseur [3]. 433. — A Tours, saint Algéric ou Airy, abbé de Saint-Martin, mentionné par saint Ouen dans la vie de saint Eloi. VIIe s. — A Noyon, sainte GODEBERTE, vierge, disciple de saint Eloi. Vers 695. — En Bourgogne, le B. Tecelin, père de saint Bernard [4].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Rome, saint Léon, d'abord clerc régulier de l'église de Latran, puis pape et confesseur.

Martyrologe des Augustins. — A Montréal, diocèse de Riéti, le décès du bienheureux André, confesseur, de notre Ordre, très-illustre par son admirable patience, l'austérité de sa vie, sa doctrine, et par l'éclat de ses prédications. 479.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A saint Eustorge, martyr à Nicomédie, il faut joindre les saints Nestor, Filon et Ceremonius. Persécution de Dioclétien. — De plus, la mémoire des saints martyrs, Cancianus, Garanus, Jovinien, Marcellus et Vital, nommés dans un très-vieux martyrologe du Mont-Cassin. — En Mauritanie, les saints Salon, Maxime, Hilaire, Concesse, et plusieurs autres Martyrs. — En Afrique, les saints Fortunat, Donat, et deux cent quarante autres martyrs. — En Arménie, saint Pharmuthe, solitaire. IIIe s. — En Angleterre, saint Guthlac, prêtre et solitaire, qui vécut retiré dans l'île de Croyland après avoir quitté l'antique monastère de Reppington. 714. — A Osnabruck, en Westphalie, le bienheureux Raynier, solitaire, qui vécut vingt-deux ans enfermé dans une étroite cellule. 1237. — En Bavière, le bienheureux Ulric, premier abbé de Kaisersheim (Cæsarea), couvent de l'Ordre de Cîteaux, fondé en 1133 par Henri, comte de Lechsgmünd. Le B. Ulric sortait du monastère de Lützel, en Alsace. 1153.

Un tel homme, s'il est dans le taureau de Phalaris, dira : *Que ceci est doux; que je ne m'en soucie guère.* Mais il ajoute aussitôt : *Mais j'exige moins du sage aux prises avec la douleur; qu'il soit courageux dans la souffrance, et cela suffit à son devoir; je ne demande pas qu'il se réjouisse.* Or, notre Antipas rend à Dieu des actions de grâces infinies; Eustache bondit de joie, et Pélagie, vierge de Tarse, chante un hymne à Dieu. — Baronius.

1. Saint Domnion était d'Antioche. Converti, ainsi que sa famille, par saint Pierre, il suivit l'Apôtre à Rome avec saint Pancrace et saint Apollinaire. Pancrace fut envoyé en Sicile, Apollinaire à Ravenne et Domnion à Salones, en Dalmatie, où Tite, le disciple de saint Paul, avait jeté les premières semences de l'Evangile. Les compagnons de saint Domnion s'appelaient Paulinien, Tellus, Astère, Anastase, Maure, Septime, Antiochien et Cajan. Le pape Jean IV, qui était Dalmate, fit apporter leurs corps de la Dalmatie à Rome, et les déposa près du baptistère de Constantin, dans un oratoire très-convenablement décoré par lui. Le corps de saint Venance est au même lieu. — Baronius.

Les Bollandistes joignent à ces martyrs de Dalmatie un autre Domnion, aussi Dalmate, qui était valet de chambre de Maximien, et auquel le tyran fit trancher la tête pour le punir d'avoir fourni aux chrétiens ses frères, qui voulaient fuir la persécution, le moyen de gagner Rome.

2. Voir au 6 février.

3. Les plus anciens monuments se taisent sur saint Sicaire, qui aurait été évêque de Lyon.

4. Voir au 4 avril, page 199.

SAINT LÉON LE GRAND, PAPE,

ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

440-461. — Empereur d'Occident : Valentinien III.

Saint Léon le Grand naquit à Rome d'une des plus nobles familles de Toscane, et se distingua également dans les lettres profanes et dans la science sacrée. « Dieu, dit un ancien Concile général, Dieu, qui l'avait destiné à remporter des victoires éclatantes sur l'erreur, et à soumettre la sagesse du siècle à la vraie foi, avait mis en ses mains les armes de la science et de la vérité ». Archidiacre de l'Eglise romaine, il eut beaucoup de part aux affaires sous le pape Célestin Ier. Il ne se distingua pas moins sous Sixte III. Ce Pape mourut, pendant que notre Saint était dans les Gaules, occupé à une mission difficile et dans laquelle il réussit parfaitement : c'était de réconcilier Aëtius et Albinus, deux généraux romains qui ne songeaient qu'à leurs rivalités, au lieu de tourner leurs armes contre les Barbares qui frappaient aux portes de l'Empire. Il fut élu unanimement, malgré son absence.

On jeta les yeux sur lui, parce qu'il surpassait tous ceux de son siècle en sainteté, en doctrine et en prudence. Après son élection, on lui envoya une célèbre ambassade pour le supplier de venir prendre possession de la charge à laquelle Dieu l'avait appelé. A son arrivée à Rome, on le reçut avec toute la vénération possible.

La cérémonie de son exaltation se fit un dimanche, 29 septembre 440. Si l'on veut connaître les sentiments qui animaient le nouveau Pape, qu'on lise les sermons qu'il prononçait à chaque anniversaire de son pontificat. Dans l'un, il dit qu'il a été effrayé en entendant la voix de Dieu, qui l'appelait à gouverner l'Eglise; il se proclame trop faible pour un si lourd fardeau, trop petit pour une telle grandeur, trop dénué de mérite pour une si auguste dignité. Cependant il ne perd pas courage, parce qu'il n'attend rien de lui-même, et tout de celui qui opère en lui : Ce qui, sans décourager le pontife, l'effrayait néanmoins, c'est que l'Eglise se trouvait attaquée de tous côtés par le vice et l'erreur. Disons, en quelques mots, comment il la défendit et quelles furent ses glorieuses victoires. Il eut soin d'associer à ses combats des personnes pleines de doctrine et de piété, entre autres, saint Prosper d'Aquitaine, le plus savant homme de son temps : il en fit son conseiller et son secrétaire, comme autrefois saint Damase avait fait de saint Jérôme : puis il commença la réforme par le peuple romain, afin que l'Eglise mère fût le modèle de toutes les autres églises. Non content de l'exciter à la vertu par ses propres exemples, il l'instruisit encore par ses prédications, imitant en cela, dit-il [1], l'exemple de ses prédécesseurs. Cette partie du ministère épiscopal était alors bien plus obligatoire qu'aujourd'hui, parce que les évêques seuls pouvaient l'exercer [2].

1. Serm. 3, 7, 11.

2. Nous avons encore de lui cent un sermons sur les principales fêtes de l'année. Il y recommande souvent le jeûne et l'aumône, qu'il ne veut pas que l'on sépare, parce que ces deux bonnes œuvres se

Rien ne nous montre mieux que ses lettres, au nombre de cent quarante-cinq, avec quelle vigilance, quelle habileté, quelle autorité le saint Pontife réglait ce qui avait besoin de l'être, en matière de foi et de discipline, dans toutes les parties du monde.

En Afrique, la Mauritanie Césaréenne, aujourd'hui province d'Alger, appartenait encore à l'empire d'Occident, mais elle avait beaucoup souffert de l'invasion des Vandales. Saint Léon écrivit une lettre décrétale aux évêques de ce pays pour réformer cette province et faire exécuter les canons. Après avoir réglé les principales affaires, il termina par ces paroles, qui nous montrent bien, dès ce temps, la primauté du Saint-Siége en plein exercice : « S'il s'élève d'autres causes, qui intéressent l'état des églises et la concorde des évêques, nous voulons qu'on les examine sur les lieux, dans la crainte du Seigneur, et que de tous les arrangements pris ou à prendre, on nous envoie une narration complète, afin que ce qui aura été défini justement et raisonnablement, d'après la coutume de l'Eglise, soit aussi confirmé par une sentence ».

Parmi les Africains qui se réfugièrent à Rome, pour échapper aux violences des Vandales, il y eut beaucoup de Manichéens; ils cachèrent d'abord leurs sentiments, parce que les empereurs avaient, dans leurs édits, menacé cette secte de peines sévères; mais Léon finit par connaître leurs erreurs et leurs crimes secrets. Voici comment il procéda contre eux : assisté d'évêques, de prêtres, de sénateurs et d'autres personnes illustres, qui faisaient une respectable assemblée de juges, il fit comparaître les accusés. Ceux-ci reconnurent publiquement qu'ils avaient plusieurs dogmes impies, subversifs de la morale et de la société, aussi bien que de la religion catholique; ils s'avouèrent même coupables d'un crime que la pudeur ne permet pas de nommer. Saint Prosper dit qu'on brûla leurs livres, que beaucoup d'entre eux se repentirent et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Saint Léon, en recevant leur abjuration, les recommanda aux prêtres du peuple fidèle. Ceux qui persistèrent opiniâtrément dans l'erreur, furent bannis.

Nommons rapidement les autres pays que le Vicaire de Jésus-Christ régénéra, consola, soutint, secourut. La Sicile avait été ravagée par les Vandales; il envoya du secours à Pascasin, évêque de Lilybée, avec des lettres de consolation. Plusieurs abus s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique en Italie : il adressa, le 10 octobre 443, une décrétale aux évêques pour qu'ils travaillassent à les extirper.

soutiennent mutuellement. On trouve parmi ces ouvrages neuf sermons sur le jeûne du dixième mois ou des quatre-temps de décembre. Selon le saint docteur, l'Eglise a institué les quatre-temps dans les quatre saisons de l'année, afin de les sanctifier toutes par le jeûne. Elle a voulu encore par là fournir des armes à ses enfants contre le démon, et les porter à remercier Dieu des fruits et des autres bienfaits qu'ils reçoivent continuellement de son amour. Le saint Pape revient souvent à l'obligation de faire l'aumône. « Cette obligation », dit-il, « ne souffre point de dispense. Dieu n'a donné des richesses aux hommes que pour qu'ils les versent dans le sein de l'indigence. C'est donc aller contre son intention que de les entasser par avance ou de les consumer en superfluités. Aussi la sentence que Jésus-Christ doit prononcer au dernier jour, portera-t-elle principalement sur la conduite qu'on aura tenue à l'égard des pauvres. Le Sauveur a voulu nous apprendre par là que l'aumône est la clef du ciel et le canal des grâces. L'obligation de faire l'aumône, ajoute-t-il, ne se mesure pas sur la quantité des biens, mais sur les sentiments du cœur. Elle est commune à tous les hommes, puisque tous doivent aimer leurs semblables et désirer de les secourir. Quant aux riches, ils sont tenus de rechercher les pauvres honteux et de les assister sans les mettre dans le cas de rougir de leur misère ». Il montre que l'institution des *collectes* ou *quêtes* pour les pauvres vient des Apôtres mêmes, et qu'on n'a jamais cessé dans l'Eglise de composer un fonds des libéralités des fidèles pour soulager ceux qui étaient dans le besoin. On ne peut douter que saint Léon ne soit rempli de force et d'éloquence lorsqu'il traite les matières dont nous venons de parler : mais il se surpasse en quelque sorte lui-même, quand ses discours ont pour sujet le mystère de l'Incarnation, et l'amour incompréhensible qui porta le Fils de Dieu à se revêtir de notre nature et de nos misères.

L'Illyrie ressortissait du patriarcat de Rome; l'évêque de Thessalonique y représentait les Papes, en qualité de vicaire apostolique. Mais depuis quelque temps, les évêques illyriens se montraient peu disposés à lui obéir. En 444, Léon confirma l'autorité de l'évêque de Thessalonique; dans les instructions qu'il lui donne, il lui recommande surtout les élections des évêques, où l'on ne doit regarder que le mérite de la personne et les services rendus à l'Eglise, sans aucune vue de faveur ni d'intérêt. « Personne », dit-il, « ne doit être ordonné évêque dans ces églises, sans vous consulter; car on les choisira avec un examen plus mûr, quand on craindra votre examen, et nous ne tiendrons point pour évêques, ceux que le métropolitain aura ordonnés sans votre participation. Comme les métropolitains ont le droit d'ordonner les évêques de leurs provinces, nous voulons que vous ordonniez les métropolitains, et que vous les choisissiez avec un plus grand soin, comme devant gouverner les autres ». Il termine en disant : « Vous nous renverrez, *suivant l'ancienne tradition*, les appellations et les causes majeures qui ne pourront être terminées sur les lieux ».

Des Priscillianistes, ainsi nommés de Priscillien leur chef, renouvelaient en Espagne une partie des impiétés Manichéennes, croyant, par exemple, à la fatalité, à l'influence des astres, proscrivant le mariage, et se livrant en secret à des actes de débauche, à des mystères impurs. Saint Turibe, évêque d'Astorga, qui les combattait avec courage, consulta le Pape. Léon, dans sa réponse, accorde à son zèle de justes éloges, lui envoie les actes de la procédure qu'il avait faite à Rome contre les Manichéens, pour lui servir de modèle, et réveille l'attention des autres évêques d'Espagne sur cette hérésie dont il leur montre l'horreur et les conséquences funestes. Il leur ordonne de s'assembler en concile pour y remédier.

Saint Hilaire, évêque d'Arles, ayant déposé un évêque, nommé Chélidoine, celui-ci appela de la sentence portée contre lui à saint Léon, qui, après l'avoir jugé de nouveau, le rétablit sur son siége. Il ôta à Hilaire son droit de métropolitain pour le donner à l'évêque de Vienne. Il faut bien remarquer que le Pape ne dispute pas à saint Hilaire sa juridiction sur Chélidoine. Ce dernier était sans doute suffragant de l'évêque d'Arles, ou bien, s'il était, comme certains le prétendent, évêque de Besançon, la juridiction de l'évêque d'Arles se comprend encore, car les Papes avaient accordé aux évêques de cette ville, métropole civile des Gaules, une espèce de suprématie : ils les avaient nommés leurs vicaires. Hilaire se rendit lui-même à Rome, en plein hiver, pour faire confirmer sa sentence contre Chélidoine; mais celui-ci produisit des témoignages de son innocence, contre lesquels Hilaire, présent, resta bouche close. De plus, il abusa de son autorité dans une circonstance peut-être plus grave encore. Ayant appris que Projectus, évêque dans une province autre que celle d'Arles, était malade, il s'y rendit inopinément, et ordonna un évêque à sa place, comme si l'église eût été vacante. Projectus étant revenu en santé, se plaignit de ce procédé au pape saint Léon. Hilaire méritait donc bien d'être dépouillé de son titre métropolitain, et devait se trouver « heureux de conserver son siége, par l'indulgence du Siége apostolique », comme le dit notre saint Pape, dans la décrétale écrite sur ce sujet aux évêques des Gaules.

Toutes les lois ecclésiastiques, qu'il rappelait aux autres, il les observait scrupuleusement lui-même; il était surtout attentif à bien choisir ceux qu'il admettait aux ordres sacrés. Il établit pour ceux qui devaient être ordonnés ministres des autels, cette règle de l'Apôtre, qui est passée de ses ouvrages dans le corps du droit canonique : *N'imposez légèrement les mains à*

personne. Il veut qu'on n'élève au sacerdoce que ceux qui sont d'un âge mûr, qui ont été éprouvés durant un temps suffisant, qui ont donné des preuves de leur soumission aux règles, de leur amour pour la discipline, et de leur zèle à l'observer. L'auteur du *Pré spirituel* rapporte une chose qui est trop édifiante et trop instructive pour l'omettre ici. Il raconte qu'il avait entendu Amos, patriarche de Jérusalem, dire à plusieurs abbés : « Priez pour moi. Le terrible fardeau du sacerdoce m'épouvante au-delà de toute expression ; mais ce que je redoute le plus, c'est la charge de conférer les ordres. J'ai trouvé écrit que le bienheureux pape Léon, égal aux anges, avait veillé et prié quarante jours au tombeau de saint Pierre, demandant, par l'intercession de cet apôtre, la rémission de ses péchés, et qu'après cela, saint Pierre lui avait dit dans une vision : Le Seigneur vous pardonne tous vos péchés, excepté ceux que vous avez commis en conférant les saints ordres et dont vous êtes encore chargé pour en rendre un compte rigoureux ».

En Orient, il s'agissait de maintenir, non pas seulement la discipline ecclésiastique, mais la foi chrétienne. Eutychès, moine de Constantinople et abbé d'un monastère, enseignant l'erreur opposée à celle de Nestorius [1], prétendit qu'en Jésus-Christ il n'y a qu'une seule nature, tandis qu'il y en a deux : la nature divine et la nature humaine, unies en une seule personne, sans confusion de leurs propriétés ni de leurs opérations. Condamné par saint Flavien, évêque de Constantinople, il trouva un protecteur dans un eunuque de la cour, favori de l'empereur Théodose le Jeune, qui fit condamner saint Flavien, dans une assemblée connue sous le nom de *Brigandage d'Ephèse*. Flavien fut non-seulement déposé, mais maltraité si brutalement, qu'il en mourut quelques jours après. Les légats du pape saint Léon refusèrent de souscrire à cette injuste sentence. Ils prirent même son parti avec un courage qui attira l'admiration de tout le monde chrétien.

Avant Rohrbacher, on n'avait pas assez remarqué que dans cette affaire d'Eutychès, comme dans celle de Nestorius, toutes les parties s'adressèrent et en appelèrent au Saint-Siége de Rome : saint Flavien de Constantinople, l'empereur Théodose, Eutychès lui-même. Le *Brigandage d'Ephèse* avait eu lieu en 448. Par les soins de Léon, secondé par Marcien et Pulchérie, qui avait succédé à Théodose, il se tint en 451, à Chalcédoine, un nouveau Concile, composé de six cent trente évêques. Le Pape y présida par ses légats : Paschasin, évêque de Lilybée ; Lucence, évêque d'Ascoli, et Boniface, prêtre de Rome.

La mémoire de saint Flavien y fut rétablie. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, auteur, ou du moins exécuteur de tous les désordres d'Ephèse, y fut excommunié et déposé pour plusieurs crimes : par exemple, pour avoir prétendu tenir un Concile sans l'autorité du Pape, ce qui, disaient les Pères du Concile, n'avait jamais été permis et ne s'était jamais fait, de n'avoir pas fait lire dans l'assemblée d'Ephèse, la lettre que saint Léon avait écrite à Flavien, exprès pour le futur Concile. Quand on lut, dans le Concile de Chalcédoine, cette lettre qui n'est comparable qu'aux évangiles, qui a toujours été considérée, dans l'Eglise, comme l'expression la plus exacte, la plus noble, la plus auguste de la croyance catholique sur l'admirable dogme de l'Incarnation, il n'y eut qu'un cri d'admiration. Les six cents évêques s'écrièrent : « C'est Pierre qui a parlé par Léon ».

Dans le *Pré spirituel* de Jean-Moschus, un abbé raconte avoir entendu le patriarche Eulogius d'Alexandrie faire le récit suivant : « Grégoire, diacre

1 Voyez la vie de saint Célestin, pape, et celle de saint Cyrille d'Alexandrie.

distingué de Rome, m'apprit que le pieux pape Léon, après avoir écrit la lettre à Flavien, la posa sur le tombeau du Prince des Apôtres, en le conjurant, par des veilles, des jeûnes et des prières, de corriger les fautes ou les erreurs qui s'y seraient glissées par suite de la faiblesse humaine. Quatre jours écoulés, l'Apôtre lui apparut et lui dit qu'il avait lu sa lettre et y avait fait les corrections nécessaires. Le Pape ayant repris la lettre sur le tombeau, y remarqua en effet les corrections exécutées de la main de saint Pierre [1] ».

Quand ils eurent fait leurs décrets, les Pères du Concile de Chalcédoine les envoyèrent au Pape avec une lettre où ils lui disent : « C'est vous qui nous avez présidé, comme la tête préside aux membres ». Notre Saint confirma les vingt-sept premiers canons du Concile qui concernaient les matières de foi, et ils furent reçus de toute l'Eglise avec le plus grand respect, mais il s'opposa au vingt-huitième qui avait été fait en l'absence de ses légats. On y donnait à l'archevêque de Constantinople le titre de patriarche, et même de premier patriarche d'Orient. Plus tard, malgré cette juste et prévoyante opposition de Rome, contrairement aux traditions apostoliques, le siége de Constantinople obtint des empereurs, de l'usage, ou plutôt de la faiblesse, de la coupable flatterie des autres églises orientales, ce titre et cette prééminence du patriarcat, qui devait aboutir au schisme et à la dépravation des églises grecques.

Pendant que l'empire d'Orient était troublé par les factions des hérétiques, celui d'Occident était prêt de disparaître ; le monde civilisé fut encore sauvé de ce côté par la religion chrétienne, et surtout par le Pape. Les Huns, peuple féroce, venu de la Scythie, après avoir longé, en les ravageant, les frontières de l'empire romain, et s'être grossis en Allemagne, au point de composer une armée de sept cent mille hommes, entrèrent dans les Gaules, commandés par Attila, qui se nommait lui-même le *fléau de Dieu*. Tongres, Trèves, Metz, furent saccagées ; Troyes fut sauvée par saint Loup ; Orléans, par saint Aignan. Battu dans les plaines de Châlons, par les efforts réunis d'Aétius, général romain ; de Mérovée, roi des Francs; de Théodoric, roi des Visigoths, Attila eut bientôt réparé ses pertes et tomba sur l'Italie, l'an 453. Devenu maître d'Aquilée, il la réduisit en cendres et mettait tout le pays à feu et à sang. On fuyait partout devant lui ; quelques-uns se réfugièrent dans de petites îles, au milieu des lagunes du golfe Adriatique, et ce fut l'origine de la ville de Venise. Attila continua ses ravages ; il saccage Milan, il prend Pavie. L'empereur Valentinien III, ne se croyant plus en sûreté dans Ravenne, où il s'était renfermé, se sauve comme un enfant ; où ? à Rome, près du Pape. L'empereur, le sénat, le peuple, n'ont qu'un sentiment : l'effroi ; ils ne voient qu'un sauveur possible, saint Léon. Une députation des Romains vient le prier d'aller au-devant d'Attila, et d'intervenir pour eux ; la mission était difficile et périlleuse, si Dieu lui-même n'intervenait. Le Saint y comptait sans doute, car il n'était guère probable que Jésus-Christ laissât ruiner entièrement, comme d'autres villes, la capitale de son royaume ici-bas. D'ailleurs il s'agissait pour Léon de sauver sa patrie, son peuple, le monde chrétien; il n'hésite pas à affronter la présence de ce barbare qui fait trembler la terre entière. Le 11 juin 452, il sort de Rome, accompagné d'Aviénus, personnage consulaire, de Trigétius, gouverneur de la ville, et de plusieurs membres de son clergé. Il rencontre les Huns sur le bord du Mincio, non loin de Mantoue, à un endroit occupé aujourd'hui par la petite ville de Peschiera. Avant de se montrer aux barbares, il revêt ses habits

1. Voir, à la fin de la vie, l'admirable lettre de saint Léon sur l'Incarnation.

pontificaux, et suivi de ses prêtres et de ses diacres en habits sacerdotaux, il aborde Attila. Celui-ci l'accueille avec respect, promet de vivre en paix avec l'empire, moyennant un tribut annuel ; il fit aussitôt cesser tous les actes d'hostilité ; et quelque temps après, fidèle à sa parole, il repassait les Alpes. Les barbares demandèrent à leur chef, pourquoi, contre sa coutume, il avait montré tant de respect au Pape, au point de lui obéir en tout ce qu'il lui avait commandé. Attila répondit : « Ce n'est point la parole de celui qui est venu me trouver qui m'a inspiré une crainte si respectueuse, mais j'ai vu auprès de ce Pontife un autre personnage, d'une figure beaucoup plus auguste, vénérable par ses cheveux blancs, qui se tenait debout, en habit sacerdotal, une épée nue à la main, me menaçant avec un air et un geste terribles, si je n'exécutais pas fidèlement tout ce qui m'était demandé par l'envoyé ». Ce personnage était l'apôtre saint Pierre : selon une autre tradition, l'apôtre saint Paul apparut également. Il ne nous reste aucun récit contemporain de cette intervention des apôtres saint Pierre et saint Paul ; mais la tradition qui nous l'apprend est consacrée par l'autorité du bréviaire romain, et admise par des savants, comme Baronius ; elle est confirmée aussi par ce que nous allons raconter. A son retour, saint Léon fut reçu avec le plus vif enthousiasme.

Le Pape prescrivit aussitôt des prières publiques pour remercier Dieu ; mais ce peuple léger, ingrat et corrompu, après quelques jours consacrés à ces témoignages de reconnaissance, se précipite avec plus de fureur aux jeux du cirque, aux théâtres, à la débauche. L'empereur Valentinien donne l'exemple de cette dégradation par les actes de l'immoralité la plus révoltante. Les beaux esprits du temps, pour se dispenser de rendre grâces à Dieu et à ses Saints de la retraite d'Attila, attribuent le succès de l'ambassade de saint Léon à l'influence salutaire des étoiles. Le cœur du Pontife est profondément affligé à la vue de ces désordres et de cette coupable ingratitude. Le jour de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul étant venu, saint Léon prononça devant le peuple cette homélie, avec les accents de la douleur la plus expressive et d'une sévérité adoucie par une tendresse toute paternelle :

« Mes bien-aimés, la solennité religieuse établie à l'occasion du jour de notre délivrance, où toute la multitude des fidèles affluait à l'envi pour rendre grâces à Dieu, a été en dernier lieu presque universellement négligée : c'est un fait qu'a mis en évidence le petit nombre même de ceux qui ont assisté à cette sainte cérémonie : un abandon si général a jeté dans mon cœur une profonde tristesse et l'a pénétré des plus vives appréhensions. Car il y a beaucoup de danger pour les hommes à se montrer ingrats envers Dieu et à mettre ses bienfaits en oubli, sans être touchés de repentir, malgré les punitions qu'il inflige, et sans éprouver aucune joie, malgré le pardon qu'il accorde. Je crains donc, mes bien-aimés, qu'on ne puisse appliquer à des esprits aussi indifférents cette parole du Prophète : « Vous les avez frappés, et ils ne l'ont point senti ; vous les avez brisés de coups, et ils n'ont point voulu se soumettre au châtiment [1] ». Quel amendement, en effet, peut-on apercevoir chez des gens en qui on remarque un éloignement si prononcé ? Je rougis de le dire ; mais je suis obligé de le déclarer : on dépense plus pour les démons que pour les Apôtres ; des spectacles insensés attirent une foule plus pressée que la basilique des bienheureux martyrs. Qui donc a sauvé cette ville ? qui l'a arrachée à la captivité ? qui enfin l'a soustraite aux horreurs du carnage ? Est-ce aux divertissements du cirque

1. Jérémie, v, 3.

qu'on en est redevable ou à la sollicitude des Saints? N'en doutons pas, c'est par leurs prières que la justice divine s'est laissée fléchir ; c'est grâce à leur puissante intercession que nous avons été réservés à une indulgence miséricordieuse, lorsque nous ne méritions qu'une colère implacable.

« Je vous en conjure, mes bien-aimés, laissez-vous toucher par cette réflexion du Sauveur, qui, après avoir guéri les dix lépreux, fit observer qu'il n'y en avait qu'un seul parmi eux qui fût revenu pour le remercier : marquant par là que les neuf autres, qui avaient aussi recouvré la santé, sans en témoigner la même reconnaissance, n'avaient pu manquer à ce devoir de piété sans une impiété manifeste. Ainsi, mes bien-aimés, pour qu'on ne puisse vous appliquer le même reproche d'ingratitude, revenez au Seigneur: comprenez bien les merveilles qu'il a daigné opérer parmi nous ; gardez-vous d'attribuer notre délivrance à l'influence des étoiles, comme l'imaginent les impies : mais rapportez-la tout entière à la miséricorde ineffable d'un Dieu tout-puissant, qui a daigné adoucir les cœurs furieux des Barbares. Recueillez toute l'énergie de votre foi pour graver dans votre souvenir un si grand bienfait. Une négligence rare doit être réparée par une satisfaction plus éclatante encore. Profitons de la douceur du maître qui nous épargne pour travailler à nous corriger, afin que saint Pierre et tous les autres saints qui nous ont secourus dans une infinité d'afflictions et d'angoisses, daignent seconder les tendres supplications que nous adressons pour vous au Dieu de miséricorde, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il [1] ».

Ce langage prouve évidemment que saint Léon croyait « à la délivrance de Rome par un secours visible de la divine Providence et par la protection efficace des saints apôtres ».

La mémoire de cette miraculeuse délivrance de Rome fut confiée, par saint Léon lui-même, à une célèbre statue en bronze, qui représente le chef des Apôtres, et se trouve aujourd'hui dans l'église Saint-Pierre. Raphaël en a fait aussi le sujet d'un de ses chefs-d'œuvre : c'est un magnifique tableau, faisant partie des peintures à fresque, exécutées de 1510 à 1515, dans la seconde salle du Vatican. En 1649, sous le pontificat d'Innocent IX, a eu lieu l'inauguration solennelle d'un bas-relief colossal, à Saint-Pierre de Rome, dans lequel Raphaël Algardi, un des célèbres artistes de cette époque, a représenté l'entrevue de saint Léon et d'Attila. Voici comment le Père Doissin, de la compagnie de Jésus, décrit ce bas-relief dans son poëme latin de la sculpture :

« J'en prends à témoin un bas-relief exécuté avec une rare perfection, où le ciseau ingénieux d'un habile artiste a représenté le souverain Pontife saint Léon, remarquable par son aspect auguste, et la tête ceinte du triple diadème, abordant le roi des Huns, qui médite la ruine de la nation romaine, et qui se prépare à passer les habitants de Rome au fil de l'épée. Le saint Pape apaise par ses discours le prince barbare, et, le prenant par la main, il lui défend de porter plus loin sa marche téméraire, pendant que saint Pierre, et saint Paul, son fidèle compagnon, envoyés par le roi suprême du ciel au secours de Rome, paraissent dans l'air, environnés d'une nue, et armés d'un glaive terrible, menaçant Attila d'une prompte mort, s'il ne lève

1. Voyez serm. 81e. — Quesn. — Plusieurs historiens pensent que cette homélie n'a été prononcée qu'après la prise de Rome par Genséric; mais il suffit de la lire avec attention pour se convaincre que le langage de saint Léon ne peut s'appliquer à ce dernier événement. Le Pape parle *de la délivrance de la ville, qu'elle a été sauvée, arrachée à la captivité;* or, aucune de ces expressions ne se comprend, si on suppose qu'elles ont été prononcées après le pillage et le sac de Rome par Genséric, quand soixante mille de ses citoyens étaient traînés en captivité.

sur-le-champ le siége d'une ville protégée par Dieu même, et s'il n'a soin de remettre dans le fourreau son épée sacrilége. Attila lève les yeux vers les deux Apôtres ; mais ses regards ne peuvent soutenir un si grand éclat ; sa paupière débile en est éblouie. C'est ainsi que lorsqu'on veut fixer le soleil au milieu de son cours, et par un temps serein, sa lumière trop brillante blesse la vue, et les rayons de cette clarté qui importune offensent la membrane de l'œil. Une suite nombreuse de prêtres, revêtus d'un costume pompeux, accompagne le Pontife et le suit lentement, sans négliger aucun des devoirs de leur charge, et sans quitter leur rang, l'esprit plein d'une sainte confiance, et prêts à sauver leur malheureuse ville, ou à s'exposer, pour sa délivrance, à une mort certaine. Dans une autre partie du bas-relief, les soldats d'Attila se serrent autour de leur roi éperdu, et comme lui, le cœur glacé par la crainte, ils se hâtent de battre en retraite, et de quitter précipitamment et en désordre les frontières de l'Empire romain. Un bruit confus se fait entendre au loin dans le camp : la terre épouvantée tremble sous les pieds de la cavalerie et de l'infanterie ; au milieu du tumulte, un nuage de poussière s'élève en tourbillonnant, et obscurcit l'atmosphère de ses flots onduleux [1] ».

Cependant Rome si ingrate envers Dieu qui l'avait sauvée de la fureur d'Attila, devait être châtiée : saint Léon le lui avait prédit. D'ailleurs les derniers vestiges de l'empire romain, devenus un obstacle à la société chrétienne, devaient disparaître. En 455, Genséric, roi des Vandales, qui s'était déjà emparé de l'Afrique, de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, marcha sur Rome, avec une armée formidable ; l'empereur, le sénat, les fonctionnaires cherchent leur salut dans la fuite ; personne ne songe à se défendre ; les portes de Rome sont ouvertes, et les citoyens tremblants attendent la mort. Saint Léon va trouver Genséric, et obtient de lui qu'il se contentera de piller la ville, sans y verser le sang, sans y mettre le feu. Les Vandales se retirèrent au bout de quinze jours, emportant un butin immense, emmenant un grand nombre de prisonniers. Le saint Pape pourvut aux besoins spirituels et corporels de ces derniers, en envoyant en Afrique des prêtres zélés et des aumônes considérables ; il rendit propres au culte les églises dévastées, les pourvut de vases et d'ornements sacrés : car on n'avait pu sauver du pillage que ceux des églises de saint Pierre et de saint Paul.

Saint Léon employa le reste de sa vie à réparer les abus qui s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique, à la suite de l'invasion des Barbares. Il mourut le 10 novembre 461, après avoir siégé vingt-et-un ans, un mois et treize jours. Son corps fut enterré en l'église Saint-Pierre ; on le leva ensuite de terre pour le transporter dans un autre endroit de la même église. Cette cérémonie se fit le 11 avril, jour auquel son nom se trouve dans le calendrier romain. Il y eut une nouvelle translation de ses reliques en 1715 ; on les renferma dans une boîte de plomb, et on les mit sur l'autel dédié sous l'invocation de saint Léon, dans l'église du Vatican [2].

Un auteur, qui se plaît à lancer contre les Papes les traits de la satire la plus envenimée, n'a pu s'empêcher de payer un tribut de louanges à saint Léon. « C'était », dit-il, « un homme qui avait des talents extraordinaires. Il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'avaient précédé dans le

1. Le Père Doissin, né en Amérique en 1721, est mort à Paris en 1753. Outre son poëme sur la *Sculpture*, il en a composé un autre sur la *Gravure*. Ces deux ouvrages se distinguent par la facilité, la pureté, l'élégance et la chaleur du style, la beauté du coloris.

2. Voir, sur cette translation, Benoît XIV, *de Canoniz.*, l. IV, c. 22, t. IV, p. 212, 213.

gouvernement de l'Eglise romaine, et il y en a eu peu parmi ses successeurs dont le mérite ait approché du sien [1] ».

Saint Léon doit à ses écrits une partie de la gloire dont il a toujours joui dans l'Eglise. Ils sont en effet les monuments les plus authentiques de sa piété, de son savoir et de son génie. Ses pensées sont vraies, pleines d'éclat et de force. Ses expressions ont une beauté et une magnificence qui charment, étonnent, transportent. Il est partout semblable à lui-même; partout il se soutient, sans jamais laisser paraître d'inégalités. Sa diction est pure et élégante; son style est concis, clair et agréable. Ce qui passerait pour enflure dans un écrivain ordinaire, n'est que grandeur dans saint Léon. On remarque dans les endroits même où il est le plus élevé, une facilité qui écarte toute apparence d'affectation, et qui montre qu'il ne faisait que suivre l'impression d'un génie naturellement noble et porté au sublime.

La manière dont saint Léon rend ses idées, mérite encore moins d'attention que l'importance des sujets qu'il a traités. On trouve dans ses sermons et dans ses lettres une piété consommée et une connaissance parfaite de la théologie, ce qui fait que le lecteur est tout à la fois instruit et édifié. On peut les comparer à une espèce d'arsenal où l'Eglise trouvera dans tous les siècles des armes propres à confondre les hérétiques. Le Saint explique, avec autant de solidité que de clarté, la doctine orthodoxe sur l'Incarnation, et prouve, contre les Eutychiens, que Jésus-Christ a un vrai corps, parce que son corps est véritablement reçu dans l'Eucharistie. En déplorant les maux spirituels qui régnaient à Alexandrie durant la persécution des Eutychiens, il ne voit rien de comparable à l'interruption du sacrifice et de la bénédiction du saint chrême; il est très-formel sur la primauté de saint Pierre et sur celle de ses successeurs. Souvent il se recommande aux prières des Saints qui règnent dans le ciel, et surtout à celles de saint Pierre; il exhorte aussi les fidèles à réclamer leur intercession avec une ferme espérance d'être exaucés. Il se montre fort religieux envers leurs reliques et leurs fêtes, et nous apprend qu'on entretenait des lampes dans les églises dédiées sous leur invocation. Il pense, comme l'Eglise d'aujourd'hui, sur le jeûne du Carême et des Quatre-Temps, etc.

Benoît XIV fait de grands éloges du profond savoir et de la sainteté éminente de saint Léon. On les lit dans le décret qu'il publia en 1744, pour ordonner de dire le jour de sa fête la messe propre des docteurs.

Il nous reste à dire que la liturgie doit beaucoup à saint Léon; il a introduit dans le canon de la messe ces paroles : *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam* [2]; il sut faire régner dans les cérémonies saintes un ordre, une pompe, une majesté admirables. Fleury nous donne cette belle description de la solennité célébrée la veille de Pâques, par saint Léon :

« Représentons-nous les fidèles de Rome assemblés la veille de Pâques, sous le pape saint Léon, dans la basilique de Latran. Après la bénédiction du feu nouveau, lorsqu'un nombre incroyable de lumières rendait cette sainte nuit aussi belle qu'un beau jour, c'était sans doute un charmant spectacle de voir cet auguste lieu rempli d'une multitude innombrable de peuple, sans tumulte et sans confusion, chacun étant placé selon l'âge, le sexe et le rang qu'il tenait dans l'Eglise. On y regardait, entre autres, ceux qui devaient recevoir le baptême en cette même nuit, et ceux qui,

1. Voir l'apostat Bower, dans ses *Vies des Papes*, sur saint Léon, t. II.

2. On peut voir, dans M. de Saint-Chéron, les autres usages qu'on lui attribue. *Histoire du pontificat de saint Léon*, t. II, p. 260. C'est cet ouvrage qui nous a le plus servi pour refaire l'histoire de cette vie, tout à fait incomplète dans le Père Giry.

deux jours auparavant, avaient été réconciliés à l'Eglise après avoir accompli leur pénitence.

« Les yeux étaient frappés de tous côtés par les marbres et les peintures, et par l'éclat de l'argent, de l'or et des pierreries qui brillaient sur les vaisseaux sacrés, particulièrement près du saint autel. Le silence de la nuit n'était interrompu que par la lecture des prophéties, distincte et intelligible, et par le chant des versets qui y sont entremêlés, pour rendre l'une et l'autre plus agréables. Par cette variété, l'âme frappée tout à la fois de grands et beaux objets, était bien mieux disposée à profiter de ces lectures divines, y étant préparée d'ailleurs par une étude continuelle.

« Quelle était la modestie des diacres et des autres ministres sacrés choisis et élevés par un tel prélat, et servant en sa présence, ou plutôt en la présence de Dieu, que la piété leur rendait toujours sensible ! mais quelle était la majesté du Pape lui-même, si vénérable par sa doctrine, son éloquence, son zèle, son courage et toutes ses autres vertus ! Avec quel respect et quelle tendresse de piété prononçait-il sur les fonts sacrés ces prières qu'il avait composées, et que ses successeurs ont trouvées si saintes, qu'ils nous les ont conservées dans la suite de douze siècles ! Je ne m'étonne plus si les chrétiens oubliaient en ces occasions le soin de leurs corps, et si, après avoir jeûné tout le jour, ils passaient encore toute cette sainte nuit de la résurrection en veilles et en prières, sans prendre de nourriture que le lendemain ».

Une fresque peinte par Raphaël, au Vatican, et souvent reproduite par la gravure, représente saint Léon allant au-devant d'Attila. C'est Raphaël qui a rendu pour ainsi dire classique la présence de saint Pierre et de saint Paul, signifiant à Attila d'avoir à exaucer le vicaire de Jésus-Christ. Angelico di Fiesole a peint le saint Pape en pied : son tableau est aussi au Vatican.

LETTRE DE SAINT LÉON A SAINT FLAVIEN DE CONSTANTINOPLE.

Comme il est probable que tous nos lecteurs ne possèdent pas, soit une histoire universelle de l'Eglise, soit un grand cours de théologie, soit les œuvres de saint Léon, et qu'il serait malheureux qu'un seul demeurât privé de la lecture de ces sublimes pages de l'antiquité chrétienne, nous allons en reproduire toute la partie théologique :

« Le cœur de ce vieillard (Eutychès) n'a pas entendu ce que la voix de ceux qui se préparent au baptême proclame dans le monde entier. Ne sachant pas ce qu'il devait penser de l'Incarnation du Verbe de Dieu, et pour acquérir la lumière nécessaire, ne voulant pas explorer le vaste domaine des saintes Ecritures, il aurait au moins dû prêter l'oreille à la confession que tous les fidèles prononcent d'une voix unanime, disant qu'ils croient en Dieu, le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son fils unique, engendré par le Saint-Esprit dans le sein de la Vierge Marie. Par ces trois articles, presque toutes les inventions des hérétiques sont anéanties. Car puisque l'on croit en un Dieu tout-puissant et Père, on atteste en même temps par là que le Fils est coéternel avec lui, qu'il ne diffère en rien du Père, puisqu'il est Dieu de Dieu, tout-puissant du tout-puissant, coéternel, né de l'Eternel. Pas plus tard dans le temps, sans être moindre en puissance, ni différent en gloire, ni divisé quant à la substance, c'est le même Fils éternel du Père éternel, qui est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. Cette génération temporelle n'a point diminué sa génération éternelle et n'y a non plus rien ajouté ; mais elle a été employée tout entière pour la réparation de l'homme déchu, afin qu'il pût vaincre la mort et triompher du démon, qui avait le pouvoir de la mort. Car nous ne pouvions pas soumettre l'auteur du péché et de la mort, si celui que le péché ne peut souiller et que la mort ne peut enchaîner, n'eût pris notre nature et ne l'eût faite sienne. (Ici le Pape cite comme preuve *Matthieu*, I, 1; *Paul aux Romains*, I, 1; *Genèse*, XII, 3, 18 ; *Galates*, III, 8 ; *Isaïe*, VII, 14 ; *Matthieu*, I, 23 ; *Luc*, I, 45). Puis il continue :

« Si l'on objecte que la Conception de Jésus-Christ ayant été l'œuvre du Saint-Esprit, sa naissance n'a pas été purement humaine, il faut répondre que l'on ne doit pas conclure de là que le caractère nouveau de cette création ait rien ôté au caractère distinctif de la nature. Le Saint-Esprit a donné la fécondité à une Vierge, mais la réalité du corps a été prise du corps de cette

Vierge, et dans cette maison qu'il s'était construite, le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous, c'est-à-dire dans la chair qu'il avait prise de l'homme et qu'il avait remplie de l'esprit de vie intelligente. C'est ainsi que chaque nature et chaque substance ayant conservé intactes ses propriétés distinctives, mais s'étant réunies pour ne former qu'une seule personne, l'humilité a été adoptée par la majesté, la faiblesse par la force, la mortalité par l'éternité ; et pour effacer le crime de notre race, la nature invulnérable s'est unie à celle qui pouvait souffrir, afin que, suivant qu'il était nécessaire pour notre salut, le même médiateur, Dieu et homme, Jésus-Christ, pût mourir comme homme et rester éternel comme Dieu. C'est ainsi que dans la nature entière et parfaite du véritable homme le vrai Dieu est né, tout entier dans la sienne, tout entier dans la nôtre. Or, la nôtre est celle dans laquelle le Créateur nous avait d'abord formés, et qu'il s'est chargé de rétablir. Car, dans le Rédempteur, on ne voit aucune trace du mal apporté par le trompeur et du mal accepté par l'homme trompé. Et de même, quoique Jésus-Christ ait pris sur lui la communauté des faiblesses, il n'a aucune part à nos fautes. Il a pris la forme de la servitude sans la souillure du péché, il a rehaussé l'humanité sans rabaisser la divinité, parce que l'abaissement au moyen duquel l'invisible s'est rendu visible, par lequel le créateur et Seigneur de toutes choses a voulu devenir un des mortels, a été l'effet de son penchant pour la miséricorde et non point une diminution de sa puissance. Celui-là même qui restait dans la forme de Dieu a fait l'homme, est devenu homme lui-même, sous la forme de l'esclave. Le Fils de Dieu entré dans ce monde en descendant de son trône céleste, mais sans abandonner la gloire de son Père, est donc né d'une nouvelle naissance dans un nouvel ordre de choses. Nous disons dans un nouvel ordre de choses, car Celui qui, dans le sien, est invisible, est devenu visible dans le nôtre ; l'incompréhensible a voulu être compris. Celui qui était avant tous les temps a commencé à exister dans le temps ; le Seigneur de l'univers, en voilant sa majesté, a pris la forme des esclaves ; le Dieu impassible n'a pas dédaigné de devenir un homme passible, et l'immortel de s'assujétir aux lois de la mort. Nous répétons encore qu'il est né d'une nouvelle naissance, car la virginité restée intacte, n'a pas connu la volupté et a donné pourtant la matière de la chair. C'est la nature, et non pas le péché, que Jésus-Christ a reçue de la mère du Seigneur ; et parce que la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, engendré dans le sein de la Vierge, est miraculeuse, sa nature n'en est pas pour cela différente de la nôtre. Car le vrai Dieu est aussi vrai homme ; cette unité n'est point un mensonge, car l'humilité et la grandeur de Dieu se sont réciproquement unies et pénétrées. De même que Dieu n'est point rabaissé par la miséricorde, l'homme n'est pas absorbé par la dignité. Chacune des deux formes, divine et humaine, fait, en communauté avec l'autre, les opérations qui lui sont propres. Pendant que le Verbe fait ce qui est du Verbe, la chair exécute ce qui est de la chair. Le premier brille avec éclat dans les miracles, la seconde succombe sous les outrages. De même que le Verbe demeure dans l'égalité de gloire avec son Père, la chair n'abandonne pas la nature de notre race. Car le Rédempteur, toujours un et le même, est, nous ne pouvons trop le répéter, vraiment Fils de Dieu et vraiment Fils de l'homme. Il est Dieu, puisqu'il est dit : Dans le commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu ; et Dieu le verbe est dans l'homme, puisque le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ; il est Dieu, puisque tout a été fait par Lui et que rien n'a été fait sans lui. Homme, puisqu'il est né de la femme et sous l'empire de la loi. La naissance de la chair montre la nature humaine ; la conception de la Vierge est le signe de la puissance divine ; la faiblesse de l'enfant se voit dans l'humilité du berceau ; la gloire du Très-Haut se manifeste dans la voix des anges. Celui qu'Hérode veut faire cruellement mourir entre dans la vie comme un homme ; mais c'est le Seigneur de l'univers que les Mages viennent humblement adorer. Afin que l'on n'ignorât pas que la divinité était couverte de l'enveloppe de la chair, quand il se fit baptiser par Jean, son précurseur, la voix du Père retentit dans le ciel, en disant : Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection. Celui-là même qui, comme homme, est tenté par les artifices du diable, est, comme Dieu, servi par les anges. La faim, la soif, la fatigue et le sommeil sont évidemment de l'homme ; mais rassasier cinq mille hommes avec cinq pains, mais distribuer à la Samaritaine une eau vive dont celui qui en boit ne souffre plus jamais de la soif, mais marcher d'un pied assuré sur les flots de la mer, conjurer la tempête et apaiser les vagues de la mer, sont des actes incontestablement d'un Dieu. Ce n'est certes pas la même nature qui, saisie d'une profonde douleur, pleure l'ami qui vient de mourir, et, par la seule puissance de sa parole, rappelle à la vie celui qui était couché depuis quatre jours dans la tombe ; ce n'est pas la même nature qui se laisse attacher à la croix et change le jour en nuit et fait trembler la terre ; qui se laisse percer les membres de clous et ouvre les portes du paradis au larron qui prononce une parole de foi ; ce n'est pas non plus la même nature qui dit : Moi et mon Père nous sommes un, et : Mon Père est plus grand moi. C'est cette unité de personne dans chacune des deux natures qui fait dire que le Fils de l'homme est descendu du ciel, et que le Fils de Dieu a pris corps dans le sein de la Vierge qui l'a conçu ; que le Fils de Dieu a été crucifié, a été enseveli, et pourtant qu'il n'a pu l'être dans la divinité même, par laquelle il est égal au Père en éternité et en substance, mais dans la faiblesse de la nature humaine. C'est pourquoi tout le monde confesse, dans le symbole, que le Fils de Dieu a été crucifié et enseveli, conformément à ces paroles de l'Apôtre : S'ils l'avaient connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de majesté. Mais après la résurrection de Jésus-Christ, qui a été réellement la résurrec-

rection du vrai corps, puisqu'aucun autre n'a été ressuscité que celui qui avait été crucifié et enseveli, qu'est-il arrivé pendant ces quarante jours, si ce n'est que l'ensemble de notre foi a été dégagé de toute obscurité. Toutes les apparitions du Seigneur, tout ce qu'il a fait et dit n'a servi qu'à faire connaître comment le caractère distinctif des deux natures, divine et humaine, est resté le même sans partage. C'est cette sainteté de la foi qu'Eutychès méconnaît totalement, puisqu'il ne veut pas voir notre nature dans le Fils de Dieu, ni dans l'abaissement de la mortalité, ni dans la gloire de la résurrection, et qu'il méprise cette parole de l'évangéliste saint Jean : Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans une chair véritable est de Dieu, et tout esprit qui divise *(solvit)* Jésus-Christ n'est point de Dieu ; et c'est là l'antechrist. Mais qu'est-ce que Jésus-Christ appelle *solvere*, si ce n'est séparer de Lui la nature humaine et anéantir, par d'impudentes fictions, le mystère par lequel nous sommes tous sauvés? Or, celui qui est dans une si grande ignorance sur la nature du corps de Jésus-Christ, celui-là doit aussi enseigner, dans le même aveuglement, des choses insensées sur la Passion. Car s'il ne tient pas la Croix du Seigneur pour un mensonge, et s'il ne doute pas que la mort qu'il a soufferte pour le salut du monde, n'ait été véritable, il doit nécessairement croire à la véritable humanité de Celui dont il croit la mort. Donc, s'il confesse la foi des chrétiens, et s'il n'arrache pas de son cœur la révélation angélique, il examinera quelle est la nature qui a été percée de clous, qui a été attachée à la croix, d'où a découlé du sang et de l'eau lorsque le flanc du Crucifié a été percé (*ut ecclesia Dei et lavacro rigaretur et poculo)*. Qu'il écoute aussi le saint apôtre Pierre, annonçant que l'esprit est sanctifié, quand il participe au sang de Jésus-Christ, et que ce n'est pas par de l'argent ou de l'or corruptible que nous sommes rachetés, mais par le sang précieux de Jésus-Christ, l'agneau sans tache. Il ne résistera pas au témoignage du saint apôtre quand il dit : Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tous nos péchés et dans un autre endroit : Cette victoire par laquelle le monde est vaincu est l'effet de notre foi ; et encore : Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus-Christ est le Fils de Dieu ? C'est ce même Jésus-Christ qui est venu avec l'eau et avec le sang ; non-seulement avec l'eau, mais avec le sang ; et c'est l'esprit qui rend témoignage que Jésus-Christ est la vérité. Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois sont une même chose. Oui, certes, l'esprit de la sanctification, le sang de la rédemption et l'eau du baptême, lesquelles trois choses ne sont qu'une et ne peuvent être séparées. L'Eglise catholique vit et se perpétue par cette foi que dans Jésus-Christ l'humanité n'est pas sans véritable divinité, ni la divinité sans véritable humanité ».

Voir l'*Histoire de saint Léon*, par M. de Saint-Chéron.

SAINTE GODEBERTE, VIERGE

Vers 695. — Pape : Sergius Ier. — Roi des Francs : Clovis III.

> La vie d'une femme chrétienne doit être cachée en Dieu.

Godeberte naquit vers 640 près d'Amiens, à Boves, selon les uns, à la Neuville-au-Bois, selon les autres, conformément à l'ancienne tradition locale conservée dans ce dernier village.

Ses parents, aussi illustres par leur piété que par leur noblesse, prirent un grand soin de son éducation ; et comme elle se portait d'elle-même à la pratique de la vertu, elle passa sa jeunesse, suivant l'étymologie de son nom, dans un zèle et un amour très-fervents pour Dieu, car Godeberte signifie *ferveur*. Elle manifestait la plus grande confiance dans l'intercession des Saints et dans la puissance du signe de la croix.

Dès qu'elle fut en âge d'être mariée, elle ne manqua pas de partis avantageux. Ses parents, néanmoins, n'osèrent donner parole à personne, sans la permission du roi Clovis II, de la libéralité duquel ils tenaient leur domaine.

Tandis que cette affaire se traitait devant le roi, et que chacun attendait

sa volonté pour savoir à qui la jeune fille serait donnée, saint Eloi, évêque de Noyon, se présenta au milieu de la compagnie ; et, poussé d'un mouvement divin, donna son anneau d'or à la vierge Godeberte, la fiançant, par ce moyen, en présence du roi et de ses parents, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'unique époux des vierges. On admira cette action du saint évêque, et chacun en parlait selon ses sentiments : mais on vit bientôt qu'il avait été inspiré du Saint-Esprit ; car, à la même heure, la jeune Godeberte se sentit embrasée d'une si vive flamme de l'amour divin, que, méprisant le monde, foulant aux pieds toutes ses vanités, et renonçant à tous les plaisirs du corps, elle supplia de tout son cœur le saint prélat de la consacrer à Dieu pour jamais, et de lui donner le voile des vierges : ce qu'il lui accorda. Elle le choisit aussi pour son père spirituel, et s'abandonna entièrement à une si sage conduite.

Le roi de France, touché d'une si pieuse résolution, assista à la cérémonie, et céda le palais qu'il avait au faubourg de Noyon [1], à sainte Godeberte, avec un oratoire de Saint-Georges, afin qu'elle s'y retirât, et y servît Dieu en la compagnie de douze autres filles, dont elle entreprit la direction, suivant l'ordre et la règle que leur prescrivit saint Eloi (656).

Sainte Godeberte vécut ainsi avec ses filles dans la solitude, ne conversant qu'avec Dieu, passant les nuits en prières, et mortifiant son corps par le jeûne, la discipline et les autres austérités religieuses. Sa vie tout entière était un perpétuel holocauste au Seigneur, qui la récompensa par la conversion des païens qui avaient jusque-là résisté aux lumières de la foi [2], et par la puissance des miracles qui ont rempli cette vie toute merveilleuse.

Un horrible peste sévissait à Noyon : riches et pauvres, enfants et vieillards, nobles et plébéiens, tous tombaient sous ses coups. Ceux qui pouvaient fuir laissaient leurs maisons abandonnées, et la contagion était si foudroyante qu'on n'osait point toucher aux cadavres pour leur rendre les suprêmes devoirs de la sépulture.

Godeberte, voyant la désolation qui régnait dans la ville, engagea le clergé à prescrire un jeûne de trois jours. A l'exemple de Judith exhortant les habitants de Béthulie, elle exaltait l'efficacité de la pénitence, fleuve mystique dont les ondes salutaires lavent les souillures de l'iniquité. Elle rappelait l'histoire de David rentrant en grâce auprès du Seigneur, du reniement de saint Pierre pardonné, de la conversion du bon larron, de Marie-Madeleine noyant dans ses larmes les souvenirs du passé. On se rendit aux prières de Godeberte ; les trois jours de jeûne ayant été rigoureusement observés, le fléau destructeur cessa ses ravages.

A quelque temps de là, probablement en 676, un violent incendie menaça d'embraser la cité tout entière. Godeberte, épuisée par les austérités, gisait sur son lit de douleurs : mais son abattement physique n'altérait point la sérénité de son esprit ni l'ardeur de ses prières. Cependant l'incendie, propageant ses ravages, gagnait les abords de la basilique Sainte-Marie ; on ne comptait plus que sur Dieu pour assurer le salut de cet édifice construit par saint Médard, et chacun fuyait le théâtre effrayant du sinistre. Godeberte, oubliant alors ses souffrances, se fit transporter, sur une chaise, au foyer

1. Le palais donné par Clovis II à sainte Godeberte se trouvait à l'endroit où est aujourd'hui l'hôtel du Chevalet, place du Blé (1872).

2. Il est certain qu'une partie du Noyonnais était encore plongée, au VII[e] siècle, dans les ténèbres du paganisme. Nous en trouvons une preuve évidente dans le traité composé par saint Eloi, sous le titre de *de Rectitudine conversationis*. Il y engage son peuple à ne point pratiquer les cérémonies des païens, à ne pas observer les Augures, à ne pas invoquer les noms de Neptune, de Diane et de Minerve, à ne rendre aucun culte aux Termes, aux fontaines, aux arbres, etc.

même de l'incendie, se signa du signe de la croix et arrêta soudain l'activité des flammes.

Ce fut également par un signe de croix, formé sur les yeux d'une aveugle nommée Transirique, que Godeberte rendit la vue à cette pauvre femme qui avait mis en elle toute sa confiance. L'aveugle fit ses vœux dans le monastère de Noyon, prouvant ainsi que la grâce avait illuminé son âme, en même temps que la lumière du jour avait éclairé ses yeux.

Bien différente était Vulgude ; entrée dans ce même monastère pour y pratiquer la perfection, elle le scandalisait par l'aigreur de son caractère et par ses désobéissances. Un jour, elle alla même jusqu'à injurier grossièrement sa supérieure : celle-ci, indignée, lui cracha au visage. L'incorrigible sœur devint soudain aveugle et resta dans ce misérable état jusqu'à la fin de ses jours. « Le bon et naïf Le Vasseur, dit Monsieur l'abbé Laffineur, a trouvé jusqu'à dix raisons pour justifier cet acte de sainte Godeberte. Si cette sévérité de Godeberte paraissait étrange à quelques lecteurs, on pourrait, sans proposer à l'imitation cet acte extraordinaire, rappeler que les saints, inspirés de Dieu, ont des vues plus hautes que les nôtres ; que l'âme est plus précieuse que le corps avec ses organes ; que si un médecin sacrifie un membre pour sauver les autres, on comprend que sainte Godeberte, pour corriger une sœur opiniâtre, l'ait frappée d'aveuglement, afin de guérir son obstination et d'ouvrir son âme à une lumière plus nécessaire que celle des yeux. Nous rappellerons encore que saint Paul, au livre des Actes, a infligé pareil châtiment à Elymas, dont la malice entravait la prédication de l'Evangile ».

La renommée de Godeberte s'étendit au loin et attira vers elle un grand nombre de malades qu'elle rendit à la santé ; mais le souvenir détaillé de ces miracles n'est point parvenu jusqu'à nous.

Godeberte était mûre pour le ciel. Dieu la ravit aux épreuves d'ici-bas pour la revêtir du vêtement incorruptible de la gloire. On sait qu'elle mourut le 11 avril, à la fin du VIIe siècle ou au commencement du VIIIe, sans qu'on en connaisse l'année précise.

Godeberte fut ensevelie, près de son monastère, dans l'oratoire de Saint-Georges, qui devait prendre plus tard le nom des saints Apôtres, et être ensuite remplacé par une église dédiée sous son invocation.

RELIQUES ET CULTE DE SAINTE GODEBERTE.

Dieu voulut témoigner de la sainteté de sa fidèle servante par le grand nombre de miracles qu'il accomplit bientôt sur son tombeau.

On a toujours invoqué sainte Godeberte dans les calamités. Toutes les fois que, dans les sécheresses ou les pluies excessives, sa châsse a été exposée, on a vu, avant la fin de la neuvaine, les effets de la protection de la Sainte. Un fait éclatant s'est produit en 1866. La fièvre typhoïde faisait d'affreux ravages ; trois cents personnes avaient été atteintes. Le 23 mai, un des notables de Noyon, dont le fils venait d'être victime du fléau, alla trouver le curé et lui dit : « Nos pères, dans les calamités, recouraient à sainte Godeberte ; jamais on n'a imploré en vain sa protection. Comment se fait-il qu'on n'ait point encore exposé sa châsse et commencé la neuvaine ? » Le lendemain, au son des cloches, la châsse fut exposée et on commença une neuvaine de prières. A dater de ce jour, 24 mai, pas un seul nouveau cas de fièvre typhoïde n'a été constaté. On fit observer ce fait à MM. les médecins de la localité ; aucun n'a pu le contester. Une procession solennelle d'actions de grâces, présidée par Mgr Gignoux, eut lieu six semaines après. La châsse de sainte Godeberte y fut portée en triomphe, au milieu d'une foule immense et profondément émue.

L'élévation du corps de sainte Godeberte eut lieu le 27 avril 1168, par Bauduin, évêque de Noyon, qui transféra les reliques à la cathédrale.

Pendant la Révolution, les reliques de sainte Godeberte furent enfouies dans le préau du cloître de la cathédrale, par un pieux fidèle nommé Eustache. Après le rétablissement du culte, elles fu-

rent reconnues et authentiquées par l'autorité épiscopale. Elles sont aujourd'hui contenues dans une châsse en bois qui a la forme d'une église. Son chef est à part dans un reliquaire d'un goût exquis donné en 1852 par M. Ch. Hannonet de la Grange.

Une relique de la Sainte a été donnée récemment à l'église de Salency par M. Carbonnier, ancien vicaire de Noyon.

On peut considérer comme une espèce de relique de sainte Godeberte la clochette qui va être prochainement appendue dans sa chapelle, à la cathédrale de Noyon.

La tradition raconte que notre Sainte s'en servait pour convoquer ses religieuses aux exercices de la communauté. Au point de vue historique, cette tradition est conforme à l'usage qu'on suivait en Ecosse dans les monastères régis, comme celui de Noyon, par la règle de saint Colomban. Au point de vue archéologique, rien n'empêche de faire remonter ce curieux monument au VIIe siècle. Cette clochette portative, faite en feuilles de métal battu, jointes par des clous rivés, et ayant la forme d'un tronc pyramidal à base rectangulaire, mesure vingt-six centimètres de haut sur vingt de large à son extrémité inférieure. L'anse plate, recourbée en arc, offre une ornementation qui ressemble à ce qu'on appelle *arête de poisson.*

Le trésor de la cathédrale de Noyon prétendait posséder l'anneau d'or dont saint Eloi fiança sainte Godeberte à Jésus-Christ. Il est mentionné par un inventaire de 1462.

Sainte Godeberte est la patronne de la ville de Noyon, où son culte a toujours été populaire. On l'invoque spécialement dans les fléaux publics et aux époques de pluie trop abondante ou de sécheresse continue. En souvenir de la contagion qu'elle fit cesser, dans le cours de sa vie, on l'invoqua souvent dans les pestes si fréquentes des XIVe et XVe siècles, occasionnées par la misère et les maux de toute nature qu'engendraient les guerres incessantes de ces malheureuses époques.

Le monastère de Sainte-Godeberte, détruit par les Normands, ne put jamais se relever de ses ruines, quoiqu'il y restât encore quelques religieuses au Xe siècle. Les bâtiments étaient à peu près abandonnés, en 977, lorsque l'évêque Lindulphe Ier en fit don au Chapitre de la cathédrale, qui contracta l'obligation de déléguer quatre de ses membres pour chanter l'office près du corps de sainte Godeberte. Ce fut sans doute pour se soustraire à ce dérangement qu'on transféra, en 1167, dans la cathédrale, le précieux dépôt qui était resté quatre siècles et demi dans l'oratoire de Saint-Georges. C'est aussi à cette époque que le Chapitre fit construire, au même emplacement, une église paroissiale qui prit le nom de Sainte-Godeberte. Elle continua à être un rendez-vous fréquenté de pèlerinage, à cause d'une fontaine qui était salutaire aux enfants malades. Cette fontaine n'existe plus, mais on garde le souvenir de son emplacement.

Les évêques de Noyon, à leur première entrée solennelle, s'arrêtaient à l'église Sainte-Godeberte, quittaient leurs habits de voyage et, après avoir revêtu leurs vêtements pontificaux, entraient par la porte septentrionale qui ne s'ouvrait que pour cette circonstance.

L'église Sainte-Godeberte a été détruite pendant la Révolution. Le souvenir de son emplacement s'est longtemps perpétué par la procession qui y stationnait le 14 avril.

Sur le territoire de Matigny (canton de Ham), se trouve un lieu dit : *Vallée de Sainte-Godeberte.*

Sa fête est marquée au 13 février dans les bréviaires d'Amiens de 1746 et de 1840 *(simple)*; au 5 mai, dans ceux de Noyon et de Saint-Quentin; au 11 avril, dans le Propre de Beauvais *(double)*. On la célébrait à Noyon le dimanche qui suivait le 11 avril ; mais comme les fêtes réservées, qui abondent à cette époque de l'année, faisaient souvent remettre cette solennité, on a obtenu un indult (2 avril 1857) qui la fixe au cinquième dimanche après Pâques.

Le chanoine Le Vasseur, doyen du chapitre de Noyon et auteur des *Annales* de cette église, qui s'imaginait que la cathédrale de Noyon datait du temps de Charlemagne, a consacré un chapitre de cinq pages à résoudre cette question : *Si le pourtraict de notre sainte Godeberte, qui se voit au grand portail de nostre église, fut faict à l'advanture ou selon son prototype.* Il se prononce, bien entendu, pour l'affirmative et y voit un portrait exact et à peu près contemporain.

On croyait reconnaitre, à l'église Sainte-Godeberte, dans une pierre tumulaire portant l'effigie d'une religieuse, l'ancien tombeau de la patronne de Noyon.

Au portail gauche de la même cathédrale, aujourd'hui mutilé, on voyait jadis une domestique qui, sur le commandement de sainte Godeberte, portait dans le pan de sa robe des charbons ardents qui se changèrent en roses et en autres fleurs. Ce miracle, uniquement connu par la tradition noyonnaise, n'est pas mentionné dans le texte de Radbod.

Dans une des niches du magnifique rétable en pierre de la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, à la cathédrale de Noyon, on remarque une ancienne statue de sainte Godeberte tenant un anneau à la main.

Deux tableaux assez vieux, mais de peu de mérite, conservés dans la même église, représentent, l'un le portrait de sainte Godeberte, en costume de religieuse; l'autre, le miracle de l'incendie arrêté. Un troisième tableau, de date récente, nous montre la jeune vierge fiancée à Jésus-Christ, en présence du roi, par l'anneau de saint Eloi.

Un monument beaucoup plus curieux est conservé dans la salle haute du Trésor : c'est une armoire du XIVe siècle où sainte Godeberte est peinte à côté de saint Eloi qui la bénit. M. Viollet le Duc en a publié la chromo-lithographie dans son *Dictionnaire du mobilier français*, t. I, *Meubles*, pl. 1.

Une belle gravure de Picart, dans la collection des Figures de Saints, au Cabinet des estampes de Paris, t. VII, f° 212, représente sainte Godeberte debout, tenant un livre et un anneau. Cette figure est reproduite dans la biographie de la Sainte par Montigny.

Nous ne trouvons plus à mentionner qu'un vitrail moderne de l'église de Villers-Bretonneux ; une statue de la cathédrale de Noyon, due aux offrandes spontanées des fidèles, à la suite de la cessation de l'épidémie dont nous avons parlé, et bénie le 25 février 1867 par Mgr Gignoux ; et les vitraux représentant la légende de la Sainte, que doit bientôt exécuter, pour sa chapelle, M. Claudius-Lavergne.

La Vie de sainte Godeberte, écrite longtemps après sa mort, est attribuée à Radbod II, élu évêque de Noyon en 1067. C'est une espèce de panégyrique qu'on lisait sans doute à l'église le jour de sa fête. — Nous avons emprunté la plus grande partie de la vie de sainte Godeberte à l'*Hagiographie d'Amiens*, par M. Corblet.

XIIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Vérone, le supplice de saint ZÉNON, évêque, qui gouverna cette église avec une admirable constance parmi les tempêtes de la persécution, et fut couronné du martyre au temps de l'empereur Galère. — En Cappadoce, saint SABAS, Goth, qui, au temps de l'empereur Valens, lorsque Athanaric, roi des Goths, persécutait les chrétiens, fut, après d'horribles supplices, jeté dans la rivière. Dans le même temps, au rapport de saint Augustin, un très-grand nombre de Goths orthodoxes furent honorés de la couronne du martyre. 372. — A Braga, en Portugal, saint Victor, martyr, qui, n'étant encore que catéchumène, pour avoir refusé d'adorer une idole et avoir confessé avec un grand courage Jésus-Christ, fut décapité après plusieurs tourments et eut ainsi le bonheur d'être baptisé dans son propre sang. Vers 300, dans la persécution de Dioclétien. — A Fermo, dans la marche d'Ancône, sainte Vissia, vierge et martyre[1]. — A Rome, sur la voie Aurélienne, la naissance au ciel de saint JULES, pape, qui travailla beaucoup pour la foi catholique contre les Ariens, accomplit nombre de choses remarquables, et, célèbre par sa sainteté, se reposa en paix. 352. — A Gap, saint CONSTANTIN, évêque et confesseur. Vers 455. — A Pavie, saint Damien, évêque[2]. 710.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Angers, fête de la translation de saint René, évêque et patron secondaire du diocèse. — A Nice, au monastère de Saint-Pons, sainte Simplicie, vierge et martyre. — A Saint-Omer, saint ERKEMBODE, évêque de Thérouanne, qui avait été abbé de Saint-Bertin. 742. — A Auxerre, saint Tétrique, martyr, abbé de Saint-Germain, d'abord, puis évêque d'Auxerre, dont il enrichit l'église. Il fut mis à mort par un des siens. VIIIe s. — A Arles, le bienheureux décès de saint Florentin, premier abbé du monastère des Saints-Apôtres. Son éloge est contenu dans une longue épitaphe que l'on lit encore aujourd'hui sur son tombeau à l'église Saint-Pierre. 553. — Près de Foigny, en Thiérache, la vénérable Mechtilde d'Ecosse, vierge, solitaire. Vers 1205. — Près de Salerne, en Italie, saint ALFIER, moine de Cluny, puis fondateur et abbé de la célèbre abbaye de Cave, dans les Apennins, qui mourut le jeudi saint, à l'issue de la messe, à l'âge de cent vingt ans. 1050.

1. Les reliques de sainte Vissia sont conservées dans la cathédrale de Fermo. Ses Actes sont perdus. On pense qu'elle a été martyrisée au IIIe siècle, sous Dèce.

2. Saint Damien est honoré en ce jour, dans le vaste diocèse de Pavie, par un office du rit double. Lorsqu'il n'était encore que simple prêtre, il composa une lettre de réfutation contre les monothélites, laquelle fut lue au concile de Constantinople, tenu sous le pape saint Agathon pour condamner ces hérétiques. Il fit construire un hospice pour les pauvres, des fonts baptismaux et une église en l'honneur de saint Nazaire. La peste ayant éclaté dans sa ville épiscopale, il se procura des reliques de saint Sébastien et les opposa au fléau. Il siégea de 681 environ à 710.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Les saints martyrs Domnion, évêque, et huit soldats, dont le martyre est marqué hier ; leurs corps sont conservés dans l'oratoire de la bienheureuse Vierge Marie, près des Fonts de l'église de Latran.

Martyrologe des Franciscains. — A Coni, en Piémont, le bienheureux Ange de Civasso, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, remarquable par sa doctrine, sa prudence et sa charité, qui s'acquitta plusieurs fois avec succès de la préfecture de son Ordre en Italie, et de légations apostoliques ; puis s'envola aux célestes demeures, et éclata après sa mort par la gloire des miracles. 1495.

Martyrologe des Augustins. — Saint Léon, pape.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Trieste, dans l'Istrie, saint Lazare, diacre et martyr. Il eut la tête tranchée après avoir eu le corps meurtri au moyen de bâtons noueux, sous le règne d'Antonin. — Chez les Grecs, les saints Mène, David et Jean, moines et martyrs, qui furent percés de flèches, probablement par les Sarrasins, en Palestine. — A Parium, en Mysie, saint Basile, confesseur, qui défendit la foi catholique contre les profanateurs des images de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de Marie, sa Mère immaculée, notre glorieuse Souveraine, Mère de Dieu et toujours Vierge, et de tous les Saints. Vers le IXe s. — A Monte-Plano, dans le diocèse de Pistoie, en Toscane, le bienheureux Pierre, solitaire, de l'Ordre de Vallombreuse. Son corps fut levé en 1350, et placé sous un autel, dans l'abbaye de Notre-Dame-de-Monte-Plano. An 1098.

SAINT SABAS LE GOTH, MARTYR

372. — Pape : Saint Damase. — Empereurs : Valentinien Ier et Valens. — Roi des Goths : Athanaric.

> Les Saints sont les ramifications et la continuation de Jésus-Christ.

L'Eglise des Goths à l'Eglise de Cappadoce, et à tous les chrétiens de l'Eglise catholique, la miséricorde, la paix et la charité de Dieu, le Père, et de son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette parole de saint Pierre est très-véritable : De quelque nation que soit un homme, s'il craint Dieu, et s'il aime la justice, il est agréable à Dieu. Cette parole, disons-nous, a été accomplie en la personne de saint Sabas, illustre par sa vertu, plus illustre par son martyre. Car étant Goth de nation, né dans une terre barbare, élevé et nourri au milieu d'une nation perverse, il sut toutefois se former sur les plus grands saints, et il cultiva avec tant de soin et d'application toutes les vertus, qu'il brillait parmi ses compatriotes comme une étoile dans une nuit obscure. Il avait embrassé la religion chrétienne dès sa première jeunesse, et il conçut pour la piété une estime si sincère, qu'il s'étudia toute sa vie à l'acquérir dans toute sa perfection, se formant autant qu'il pouvait sur Jésus-Christ même, qu'il se proposa toujours pour modèle. Et parce que toutes choses réussissent par un effet de la bonté de Dieu, à l'avantage de ceux qui l'aiment, Sabas, après avoir combattu contre les puissances de l'enfer, et contre les maux de la vie, victorieux des uns et des autres, mérita de remporter le prix dû à sa valeur et à sa persévérance. Ce serait donc en quelque sorte vouloir dérober à Dieu sa propre gloire, que de supprimer celle de son serviteur ; et envier aux siècles à venir un grand sujet d'édifi-

cation, que d'ensevelir dans le silence la mémoire de Sabas et de ses vertus. C'est ce qui nous a engagé à mettre par écrit celles qui ont le plus éclaté durant sa vie, et qui ont le plus contribué à rendre sa mort glorieuse.

Sa foi fut pure sans aucun mélange d'erreur : son obéissance fut prompte sans précipitation ; sa douceur fut humble sans bassesse. Il avait une éloquence naturelle, que l'art n'avait ni cultivée ni polie ; son discours avait de la force, quoique négligé et sans affectation : sa science n'avait pas moins de profondeur que d'étendue. Affable envers tout le monde, mais avec dignité ; véritable, intrépide, et sans ménagements pour les ennemis de sa religion ; modeste, parlant peu, d'une humeur paisible, mais vif pour tout ce qui regardait les intérêts de Dieu ; se plaisant à chanter ses louanges dans l'église, prenant soin d'y maintenir l'ordre, et procurant de tout son pouvoir la propreté des ornements et la décoration des autels. Sans attache aux biens de la fortune, sobre, chaste, évitant d'avoir aucun entretien avec des femmes, persuadé que tout commerce avec le sexe, quelque innocent qu'il paraisse, peut avoir des suites très-dangereuses. Passant les jours et les nuits dans la prière, et toute sa vie dans les exercices continuels d'une pénitence sérieuse ; fuyant la vaine gloire, portant tout le monde à l'amour de la vertu par ses paroles et par ses exemples ; s'acquittant avec une grande fidélité des devoirs de son état ; enfin, joignant à tant de vertus un désir ardent de glorifier Jésus-Christ, l'ayant confessé généreusement par trois fois, et ayant scellé par son sang sa troisième confession[1].

Les principaux d'entre les Goths et leurs magistrats étaient païens : ils entreprirent de détruire la religion chrétienne dans la Gothie. La persécution commença par obliger les fidèles à manger des viandes offertes aux idoles. Quelques Gentils, qui avaient des parents chrétiens, les voulant sauver, leur faisaient présenter, par les ministres des faux dieux qu'ils avaient gagnés, des viandes communes et qui n'avaient point été immolées. Sabas, ayant appris la chose, non-seulement refusa de toucher aux viandes offertes, mais, paraissant en public, il protesta hautement que si quelque chrétien mangeait de ces viandes supposées, il n'était plus chrétien. Et il empêcha par ce moyen plusieurs chrétiens de donner imprudemment dans les piéges du démon. Cela ne plut pas à ceux qui avaient inventé cette tromperie qu'ils croyaient innocente ; ils trouvaient Sabas trop sévère et trop scrupuleux ; ils le chassèrent du bourg où il demeurait, mais quelque temps après ils le rappelèrent.

La persécution ayant recommencé et un commissaire du roi étant venu au bourg de Sabas pour y faire une perquisition des chrétiens, quelques habitants offrirent de jurer sur les victimes, que dans tout le bourg il n'y avait pas un seul chrétien. Mais Sabas se montrant une seconde fois, et s'approchant de ceux qui voulaient faire ce serment : « Que personne », dit-il, « ne jure pour moi, car je suis chrétien » ; le commissaire d'Athanaric ne laissa pas d'ordonner que le serment serait fait. Sur quoi les principaux habitants ayant fait cacher leurs parents qui faisaient profession du christianisme, jurèrent que dans tout le bourg il n'y avait qu'un seul chrétien. Le commissaire ordonna que ce chrétien comparût, et Sabas se présenta hardiment. Le commissaire demanda à ceux qui l'environnaient ce que cet homme pouvait avoir de bien ; on lui répondit qu'il ne possédait autre chose que l'habit qu'il portait : ce qu'entendant, le commissaire ne fit pas grand

1. Les Grecs modernes le font soldat, quoique ses Actes n'en disent rien : mais ils le confondent avec un autre Sabas, aussi Goth de nation, qui, en effet, était officier dans l'armée d'Aurélien, et qui fut martyrisé sous lui avec soixante-dix autres, à Rome, le 24 d'avril.

cas de lui, disant qu'un homme de cette sorte était sans importance, et qu'il ne pouvait nuire. Il le laissa aller sans lui dire autre chose.

La persécution s'étant rallumée pour la troisième fois vers la fête de Pâques, Sabas songea comment et en quel lieu il pourrait célébrer ce saint jour. Il lui vint en pensée d'aller trouver un prêtre de sa connaissance, nommé Guttica, qui demeurait dans une autre ville. Mais s'étant mis en chemin, il rencontra un homme d'une taille extraordinaire et d'un aspect vénérable, qui l'arrêta et lui dit : « Retournez d'où vous êtes parti, et célébrez la fête avec le prêtre Sansale ». Sabas répondit : « Le prêtre dont vous parlez n'est pas au bourg où il demeure ordinairement ». Il est vrai que Sansale en était sorti et s'était réfugié dans la Romanie, pour s'y mettre à couvert de la persécution ; mais il y était retourné depuis à cause de la fête de Pâques ; et c'est ce que Sabas ignorait. Ainsi, sans vouloir déférer à l'avis de cet inconnu, il se mettait en devoir de poursuivre son chemin, lorsque tout à coup il tomba une si grande quantité de neige du côté où il voulait aller, quoique l'air n'y eût aucune disposition, que la terre en fut couverte à une telle hauteur, qu'il fut impossible à Sabas de passer outre. Ce prodige lui ouvrit les yeux, et lui fit connaître que la volonté de Dieu était qu'il retournât chez lui, et qu'il y fît la pâque avec le prêtre Sansale. Il retourna en même temps sur ses pas, en rendant grâces à Dieu. Et étant venu plein de joie trouver Sansale, il lui raconta, et à plusieurs autres fidèles, ce qui venait de lui arriver. Ils célébrèrent tous ensemble la grande fête de Pâques. Mais trois jours après la fête, Atharide, fils de Rotheste, qui avait en ces quartiers-là une petite souveraineté, entra à l'improviste avec une troupe de brigands dans le bourg où demeurait saint Sabas. Ils allèrent d'abord au logis du prêtre Sansale, le surprirent comme il dormait sans se douter de rien, et l'ayant lié, ils le jetèrent dans un chariot. A l'égard de Sabas, l'ayant arraché de son lit, ils le traînèrent tout nu parmi des épines, où ils avaient mis le feu, le frappant sans cesse , et lui meurtrissant tout le corps à coups de fouet et de bâton, tant était grande la rage dont ces hommes impitoyables étaient animés contre les serviteurs de Dieu. Mais elle exerça la foi et la patience de Sabas d'une manière extraordinaire : car le jour ayant paru, et le Saint voulant glorifier Dieu, parla de cette sorte à ses persécuteurs : « Ne m'avez-vous pas fait marcher les pieds nus par des lieux tout couverts de ronces et tout semés d'épines : voyez si mes pieds ont la moindre égratignure; venez, touchez mon corps, y trouvez-vous une seule contusion, après tous les coups que vous m'avez donnés ? » Eux, n'apercevant en effet sur sa chair aucune marque de leur cruauté, bien loin d'être touchés d'un miracle si évident, n'en furent que plus envenimés contre notre Saint. Ils lui mirent sur les épaules un des essieux du chariot ; ils y attachèrent ses deux mains. Ils prirent ensuite l'autre essieu, où ils lui lièrent les pieds, les écartant avec violence et les tirant de toute leur force pour les faire aller jusqu'aux extrémités de l'essieu. En cet état ils le poussèrent rudement, et le renversèrent sur la place, où ils le tourmentèrent une partie de la nuit.

Mais ses bourreaux s'étant endormis, une femme survint, qui le détacha ; il ne songea point à se sauver ; mais, restant au même lieu, il aidait cette femme à préparer le déjeûner pour quelques domestiques.

Le cruel Atharide, s'étant réveillé au point du jour, lui fit lier les mains derrière le dos, et ordonna de le suspendre ainsi à une poutre du logis. Il y était depuis peu de temps, lorsque des gens d'Atharide arrivèrent, portant des viandes qui avaient été immolées aux idoles. « Voici », dirent-ils à saint

Sabas et au prêtre, « ce que le grand Atharide vous envoie, afin que vous en mangiez, et que par là vous mettiez votre vie à couvert ». Le prêtre répondit : « Nous ne mangerons point de ces viandes ; cela ne nous est pas permis. Vous pouvez donc dire à Atharide qu'il peut nous faire attacher à une croix, ou nous faire mourir par tel autre genre de supplice qu'il voudra ». Le bienheureux Sabas ajouta : « Qui est celui qui nous envoie ces viandes ? » Ces hommes répondirent : « C'est le seigneur Atharide ». — « Il n'y a que Dieu », répliqua Sabas, « qui doive être appelé proprement Seigneur, car il l'est du ciel et de la terre. A l'égard de ces viandes que vous nous présentez, elles sont impures et profanes comme celui qui nous les envoie ». Ce discours de Sabas mit si fort en colère un des esclaves d'Atharide, qu'il lui porta en même temps la pointe de son javelot dans le corps. Tous ceux qui étaient là crurent que le coup avait percé de part en part ; mais le Saint, surmontant par sa vertu la douleur que lui devait causer sa blessure, s'adressant à celui qui la lui avait faite : « Vous avez cru », lui dit-il, « m'avoir tué ; je vous assure que je n'ai pas senti plus de mal que si vous m'aviez jeté un flocon de laine contre la poitrine ». Et il y a de l'apparence qu'il n'exagérait pas, puisqu'en effet il ne jeta aucun cri lorsqu'il fut frappé, et, ce qui est plus merveilleux, c'est qu'il ne parut point que son corps eût été entamé en aucun endroit, le javelot, quoique lancé avec raideur, ne lui ayant pas même effleuré la peau.

Atharide apprit ce miracle sans en être touché ; il résolut, au contraire, de se défaire du Saint sans différer davantage. Il renvoya le prêtre Sansale, et fit conduire Sabas sur le bord du fleuve Mussée[1], pour y être jeté. Le Martyr ne voyant point Sansale, et se souvenant du précepte du Seigneur, qui veut que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes, demanda aux soldats où était le prêtre. Et quel péché a-t-il commis, ajouta-t-il, pour ne pas mourir avec moi ? Ils lui répondirent : « Ce n'est pas là votre affaire ». Alors il s'écria dans un saint transport : « Soyez béni, Seigneur, et que le nom de votre Fils, Jésus-Christ, soit béni aussi dans tous les siècles. *Amen*. — Vous permettez, ô mon Dieu, que l'infortuné Atharide se condamne lui-même à une mort éternelle, pendant qu'il me procure une vie qui ne finira jamais. C'est ainsi, Seigneur, qu'il vous plaît d'en user avec vos serviteurs ». Cependant les soldats qui le conduisaient se disaient l'un à l'autre : — « Ferons-nous mourir cet homme ? il est innocent ; laissons-le aller : Atharide n'en saura rien ». — Mais le bienheureux Sabas leur dit : « A quoi sert tout ce badinage ? Faites ce qui vous est ordonné. Vous ne voyez pas ce que je vois : Voilà ceux qui doivent recevoir mon âme et la conduire au séjour de la gloire, qui n'attendent pour cela que le moment qu'elle sortira de mon corps ». Les soldats le prirent donc et le précipitèrent dans le fleuve. Lorsqu'il fut au fond, ils lui enfoncèrent dans l'estomac l'essieu qu'ils lui avaient attaché au cou. Ainsi, mourant par l'eau et par le bois, il exprima, par ce double genre de supplice, le véritable symbole du salut des hommes, *la Croix et le Baptême*. Il n'était âgé que de 38 ans. Son martyre arriva le cinquième jour de la première semaine après Pâques, et le jour de devant les Ides d'avril, sous l'empire de Valentinien et de Valens, et le consulat de Modeste et d'Arinthée (12 avril 372).

On retira le corps de l'eau, et on le laissa sur le rivage sans sépulture, mais sans que les bêtes osassent toutefois en approcher, les frères le gardant nuit et jour, jusqu'à ce que l'illustre Junius Soranus, duc de Scythie et grand

1. Fleuve de Valachie, nommé aujourd'hui Mussovo, qui, après avoir arrosé les environs de Turgo-visteque, séjour ordinaire du Vaivode, se jette dans le Danube au-dessus de Rebnik.

serviteur de Dieu, l'eût fait enlever par des personnes fidèles qu'il envoya exprès sur les lieux pour le lui apporter dans la Romanie. Depuis, voulant gratifier son pays d'un don si précieux, il l'envoya à l'église de Cappadoce, du consentement de celle de la Romanie, et par une disposition particulière de la providence de Dieu, qui répand ses grâces et ses bienfaits sur ceux qui le craignent et qui espèrent en lui. « Ne manquez donc pas, nos très-chers frères, de lui offrir le divin sacrifice le jour que le saint Martyr a été couronné ; faites-le savoir aux autres fidèles, afin que tous ceux qui composent l'Eglise catholique et apostolique, se réjouissant saintement dans le Seigneur, unissent leurs voix pour le louer et le bénir. Saluez de notre part tous les Saints. Ceux qui souffrent avec nous pour la foi vous saluent. Gloire, honneur, puissance, majesté soient à celui qui, par sa bonté et le secours de sa grâce, peut nous couronner dans le ciel, où il règne avec son Fils unique et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. *Amen* ».

On représente saint Sabas 1° suspendu par un doigt à un arbre, car ses actes disent qu'on lui tira violemment les mains et les pieds ; 2° tenant en main un fagot d'épines pour rappeler qu'il fut traîné au milieu des ronces ; 3° plongé dans l'eau. Il est spécialement honoré par les catholiques de la Valachie.

ÉVANGÉLISATION DES GOTHS ; — ULPHILAS.

Les Goths étaient originaires de la Gothie ou Gothland, en Suède. Ils passèrent d'abord dans la Poméranie et s'y établirent, au rapport de Tacite ; ils s'avancèrent ensuite vers les Palus-Méotides, où Caracalla les défit en 215. Cela ne les empêcha pas de s'étendre le long du Danube, ainsi que dans la Thrace et la Grèce. Après de fréquentes incursions sur les terres des Romains, ils renversèrent l'empire d'Occident, et élevèrent sur ses ruines les royaumes des Ostrogoths ou Goths orientaux, et des Visigoths ou Goths occidentaux. Les premiers étaient maîtres de l'Italie, et les seconds de la partie méridionale de la France et de l'Espagne.

Les Goths reçurent les premiers rayons de la lumière évangélique vers le règne de Valérien (253-260) : ils en furent redevables à quelques prêtres, et à d'autres chrétiens qu'ils avaient faits prisonniers dans la Galatie et la Cappadoce, et qu'ils avaient emmenés avec eux. Les guérisons qu'ils virent opérer sur leurs malades par ces missionnaires, fixèrent leur attention sur la nouvelle doctrine qu'on leur prêchait, et il y en eut plusieurs d'entre eux qui demandèrent le baptême. C'est ce que nous apprenons de Sozomène, l. II, c. 6, et de Philostorge, l. II, c. 5. Saint Basile, ép. 338, dit que la semence de l'Evangile fut portée parmi les Goths de la Cappadoce, par le bienheureux Eutychius, homme d'une éminente vertu, lequel, avec le pouvoir et le don du Saint-Esprit, avait touché les cœurs de ces barbares. Saint Cyrille de Jérusalem comptait, en 343, Cat. 16, n° 22, les Sarmates et les Goths parmi les chrétiens qui avaient des évêques, des prêtres, des moines, des vierges et des martyrs. On trouve, dans les souscriptions du concile de Nicée, celle de Théophile, évêque de Gothie.

Bientôt après paraît Ulphilas, qui tient un moment dans ses mains toutes les destinées religieuses de son peuple. On ne sait rien des commencements de cet homme extraordinaire, sinon qu'il descendait d'une famille chrétienne enlevée de la petite ville de Sadagolthina, en Cappadoce, par les Goths qui la saccagèrent en 266, et que ce fils adoptif des barbares, le fils de la louve (Wulphilas), comme ils l'appelaient, était compatriote et peut-être parent de l'illustre grec Philostorge. Il évangélisait les Visigoths de la Mésie, de la Dacie et de la Thrace, quand il devint leur évêque vers 348, et se rendit en cette qualité au concile tenu, en 360, à Constantinople par les Ariens, qui surprirent son adhésion, sans le détacher néanmoins de l'orthodoxie. C'est alors que, frappé de la majesté des Césars, il put concevoir le dessein de donner à son apostolat le dangereux appui de leur épée. Deux partis divisaient les Visigoths. L'un obéissait à Athanaric, l'autre à Fritigern.

Après une lutte inégale, Fritigern invoqua l'intervention de l'empire ; Ulphilas semble en avoir négocié les conditions. Les tribus, menacées, se soumirent au baptême, reçurent des secours, marchèrent contre Athanaric et furent victorieuses.

Depuis ce jour, rien ne résista plus à la prédication d'Ulphilas. Il acheva son œuvre par la traduction des saintes Ecritures, monument célèbre et parvenu jusqu'à nous. C'était fixer le christianisme dans la nation que de le fixer dans la langue. L'évêque s'en rendit maître, et la força d'obéir à la pensée chrétienne ; il contraignit cette parole sanguinaire à répéter les psaumes de David, les paraboles évangéliques, la théologie de saint Paul. Mais il ne traduisit point les livres des rois, de

peur que, la lettre tuant l'esprit, les récits sacrés ne servissent qu'à réveiller les passions guerrières de ces barbares.

L'alphabet runique, usité chez les Goths, avait suffi à tracer des présages sur des baguettes superstitieuses ou des inscriptions sur les sépultures : il fallut le compléter pour un usage plus savant, et le nombre des lettres fut porté de seize à vingt-quatre.

La langue gothique, façonnée de la sorte, prit un singulier caractère de douceur et de majesté. On put voir que les grandes qualités des idiomes classiques ne périraient pas avec eux ; et la traduction de la Bible, ce livre éternel, commença la première des littératures modernes.

Quand Ulphilas parut, peut-être après une longue retraite, radieux de sainteté, apportant l'Ancien et le Nouveau Testament au peuple campé dans les plaines de la Mésie, on crut qu'il descendait du Sinaï : les Grecs l'appelèrent le Moïse de son temps, et c'était l'opinion des barbares « que le *fils de la louve* ne pouvait faire mal ».

En 374, saint Basile faisait encore l'éloge de la foi des Goths (ép. 164) ; mais en 376, les Huns, traversant les Palus-Méotides, s'étaient précipités sur l'empire, et refoulaient devant eux les flots pressés des peuples germaniques. Les Visigoths de Fritigern, qui avaient éprouvé la puissance de l'empire d'Orient, lui demandèrent un asile. Ulphilas fut leur médiateur, et, accompagné des principaux d'entre eux, se rendit à Constantinople.

Il y trouva les Ariens tout-puissants, et leur évêque Eudoxius d'Antioche gouvernant le faible esprit de l'empereur Valens. Valens accorda aux Goths une avare hospitalité sur la rive romaine du Danube à condition de livrer leurs armes en gage de paix éternelle, et leurs enfants pour recruter les légions. Eudoxius proposa d'ajouter qu'ils embrasseraient la communion de l'empereur. Les députés barbares répondaient que rien ne les détacherait de la foi qu'ils avaient reçue. Mais Ulphilas, circonvenu par les Ariens, touché de la douceur de leurs paroles et de la richesse de leurs présents, se laissa persuader que la querelle, indifférente au dogme, n'intéressait que l'orgueil des Latins et des Grecs. Ce grand homme fléchit, et les Goths, qui tenaient sa parole pour la loi de Dieu, passèrent à l'hérésie.

Ainsi les Visigoths devinrent ariens par la défection de leur maître dans la foi. Pendant quarante ans de dévastations, les soldats d'Alaric et d'Astaulfe traînèrent l'erreur avec eux, et l'établirent enfin dans le royaume qu'ils fondèrent au pied des Pyrénées. En même temps ils la communiquaient aux Ostrogoths, demeurés en arrière, et réservés pour d'autres conquêtes. Ceux-ci la portèrent en Italie, et jusqu'au cœur même de la chrétienté, quand ils y pénétrèrent à la suite de Théodoric.

Il y avait cependant toujours beaucoup de catholiques parmi les Goths, et le plus grand nombre étaient attachés à la saine doctrine. Plusieurs même, comme nous l'avons dit, furent martyrisés durant la persécution d'Athanaric, et ils ont toujours été honorés d'un culte public dans l'Eglise grecque et dans l'Eglise latine. Les actes de saint Sabas, qu'on attribue à saint Ascholius de Thessalonique, furent envoyés aux églises de Cappadoce, dont saint Basile était métropolitain. Or, le saint Evêque de Thessalonique (ville alors soumise aux Goths) était intimement lié avec saint Athanase, comme nous l'apprenons de saint Basile, ép. 154. Ce Père, ép. 164, loue aussi saint Ascholius de son zèle à défendre la foi parmi les nations barbares, dans un temps où les princes chrétiens voulaient lui substituer l'arianisme. Enfin, on ne peut douter de la pureté de la foi des Goths, après l'éloge qu'en font saint Basile, *loc. cit.*, saint Ambroise, *in* c. 2 *Lucæ*, Théodoret, *Hist.*, l. IV, c. 28. 30, 33. Saint Augustin, *de Civ.*, l. XVIII, c. 52, dit que le roi des Goths persécuta cruellement les chrétiens, lorsqu'il n'y avait que des *catholiques* dans la Gothie. Nous avons cru ces observations nécessaires pour réfuter certains auteurs modernes qui ont avancé que les Goths, en embrassant le christianisme, avaient, en même temps, reçu la doctrine impie des Ariens.

Cette lettre de l'église des Goths est tirée d'un manuscrit grec du Vatican. Elle fut adressée à l'église de Cappadoce dont saint Basile était alors la plus brillante lumière. Il y a toute apparence, avons-nous dit, que cette lettre a pour auteur saint Ascholius, évêque de Thessalonique : voici d'autres considérations qui amènent à cette conclusion.

Saint Basile, dans une lettre qu'il écrivit à saint Ascholius, ép. 164, le remercia de lui avoir envoyé l'histoire de la persécution et du triomphe du Martyr qui avait péri par l'*eau et le bois ;* il le remercia encore, ép. 165, de lui avoir envoyé le corps du Martyr. Il avait sans doute fait cet envoi au nom du duc Soranus. Saint Basile, qui était parent de ce dernier, lui avait écrit, ép. 155, p. 244, *éd. Ben.*, pour le prier d'enrichir son pays des reliques de quelques-uns des Martyrs qui avaient souffert durant la persécution des Goths.

SAINT ZÉNON, ÉVÊQUE DE VÉRONE [1]

Epoque incertaine.

Tous les historiens qui ont écrit sur saint Zénon, dont nous donnons ici les actes, conviennent qu'il a été évêque de Vérone ; mais ils sont fort partagés lorsqu'il s'agit de savoir si sa mort a été violente, ou si elle a été seulement naturelle : ainsi, les uns l'appellent Confesseur, et les autres le nomment Martyr. Mais, sans décider cette question, d'où ne dépend pas absolument la gloire de ce très-digne Prélat, nous nous contenterons de rapporter ici ce qu'il y a de plus certain dans sa vie.

Il était originaire de Vérone, en Italie, et s'était retiré dans un monastère situé à l'endroit le plus écarté de la ville ; là, par des jeûnes et des oraisons continuels, il demandait souvent à Dieu la grâce et le talent de la prédication, afin de pouvoir convertir les idolâtres et exhorter tout le monde à la pénitence et à l'amour de Jésus-Christ. Ayant été élu évêque, il s'acquitta dignement, et avec succès, de ce ministère ; il retira plusieurs âmes des ténèbres de l'idolâtrie et du péché, et remporta de grandes victoires sur l'ennemi du genre humain.

La plus éclatante de toutes fut lorsqu'il délivra la fille de l'empereur Gallien ; le démon la tourmentait avec tant de violence, qu'elle semblait sur le point d'être suffoquée. Un jour qu'elle était plus tourmentée qu'à l'ordinaire, elle s'écria de toutes ses forces qu'elle ne pourrait être soulagée que par l'évêque Zénon, et le démon, qui parlait par sa bouche, avoua aussi qu'il ne la quitterait que par le commandement du Saint. L'empereur, quoiqu'un des plus insignes persécuteurs des chrétiens, oublia pour lors la haine qu'il avait conçue contre eux ; et, touché du malheur de sa fille, il envoya aussitôt chercher Zénon, qui entreprit cette cure pour la plus grande gloire de Dieu. A peine fut-il arrivé au palais, et entré dans la chambre de la possédée, que le démon commença à jeter un cri effroyable, en disant : « Zénon, tu es venu pour me chasser, et je ne puis plus subsister ici en la présence de ta sainteté qui m'épouvante ». Le Saint ayant entendu ces paroles, prit la main de la princesse, et, s'adressant à cet esprit orgueilleux, lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je te commande de quitter cette jeune fille et de sortir de son corps ». Le démon obéit aussitôt à cet ordre ; mais il lui dit : « Puisque je suis chassé d'ici par ta puissance, je m'en vais à Vérone, et tu m'y trouveras à ton retour ». L'empereur, quand il vit sa fille délivrée, ne sut comment témoigner sa reconnaissance au saint Evêque : il ôta la couronne royale de dessus sa propre tête et la mit sur celle du Saint, en lui disant ces paroles : « Je ne puis faire un plus digne présent au médecin salutaire qui a guéri ma fille, qu'en lui présentant la couronne que je porte ». Le peuple, qui était accouru en foule au palais, voyant un miracle si évident, renonça au paganisme et pria le Saint de l'instruire des voies du salut et de lui donner le saint Baptême : ce qu'il

1. Nous devons avertir le lecteur qu'il règne sur la patrie, l'époque, le martyre même, et toute la vie de saint Zénon, la plus grande incertitude. Les avis sont toujours partagés à ce sujet. (Voyez le tome de Dom Ceillier, édit. Vivès, p. 271 et suiv.) Il nous a donc été impossible de réformer le Père Gi[illegible]. Nous le laissons tel qu'il est.

fit, après avoir distribué aux pauvres le prix de la couronne qu'il avait reçue de Gallien. Il demanda aussi à ce prince la permission de construire des églises en l'honneur du vrai Dieu : ce que l'empereur lui accorda de bonne grâce. Peut-être que ce miracle de saint Zénon fut cause de l'édit qu'il fit depuis en faveur des chrétiens, la huitième année de son empire ; il ordonnait à tous ceux qui occupaient des lieux appartenant aux chrétiens, de les leur rendre au plus tôt : ce qui les fit rentrer dans la possession et jouissance de leurs cimetières.

Ensuite Zénon retourna à son diocèse, et, se servant de la permission qu'il avait obtenue de l'empereur, il y fit bâtir des églises, convertit plusieurs infidèles à la religion chrétienne, et continua ses soins pour son troupeau jusqu'à la fin de sa vie, qu'il acheva heureusement le 12 avril de l'an 380, selon les meilleurs critiques ; vers l'an 260, selon Baronius.

La multitude des miracles que Dieu opéra depuis, au tombeau de saint Zénon, portèrent les Véronais à bâtir une belle église sous son nom. Quelques auteurs disent qu'une princesse de la famille de Gallien la fit construire à ses dépens sur le bord de l'Adige, appelée par les anciens *Athesis* : saint Grégoire, avec les historiens qui ont écrit sur saint Zénon, rapporte ce prodige fameux : « Un jour que le clergé et le peuple de Vérone s'étaient assemblés pour célébrer la fête de leur saint Evêque, dans l'église qui lui était consacrée, l'Adige déborda tellement, qu'elle porta ses eaux jusqu'à ce temple, et quoique la porte en fût ouverte, l'eau néanmoins n'osa pas y entrer ; mais, s'élevant jusqu'aux fenêtres, elle menaçait le clergé et le peuple d'une mort inévitable : parce qu'étant élevée de tous côtés en forme de muraille, elle les empêchait d'en sortir. Cependant, par une merveille extraordinaire, cette eau, ainsi élevée comme un mur, se rendait liquide pour soulager la soif de ceux qui étaient enfermés dans l'église, et se tenait ferme pour conserver ce lieu consacré à saint Zénon ; en sorte, ajoute saint Grégoire, qu'elle pouvait être prise comme de l'eau, mais elle ne pouvait pas couler comme de l'eau : car, s'arrêtant devant la porte, pour faire connaître à tout le monde le mérite du Saint, elle était une eau pour soulager les fidèles, et elle semblait n'être pas une eau pour entrer dans l'église, de peur de l'endommager ». Ce grand Pape, admirant ce miracle, en finit la narration en le comparant à celui du feu de la fournaise de Babylone, qui brûlait sans toucher les trois enfants que Nabuchodonosor y avait fait jeter, parce qu'ils adoraient le vrai Dieu.

Saint Zénon est caractérisé de différentes manières ; voici les principales : 1° Non loin de lui, *un démon tombe à l'eau.* On raconte qu'à l'âge de treize ou quatorze ans, accompagnant un jour dans la rue son évêque dont il était clerc, il se mit tout à coup à éclater de rire. Le prélat fut d'autant plus étonné que le jeune Zénon était dès lors recommandable par sa gravité. Lui ayant donc demandé ce qui occasionnait son hilarité, l'enfant répondit qu'il venait de voir un diablotin dormant tranquillement sur la queue de la robe d'une dame qui marchait devant eux ; mais que cette dame, ayant ramené sa jupe avec une prestesse toute féminine, le diable était tombé dans l'eau fangeuse du ruisseau, ce dont il faisait pitoyable mine ; 2° saint Zénon pêche dans l'Adige pour subvenir à sa subsistance. Peut-être n'est-ce là qu'une application du mot de l'Evangile : « Vous serez des pêcheurs d'hommes ».

Saint Zénon est le second patron de Vérone ; Notre-Dame est la patronne principale.

ÉCRITS DE SAINT ZÉNON.

On trouve, dans la bibliothèque des saints Pères, quelques traités et quelques sermons sous le nom de saint Zénon de Vérone. Quelques-uns les attribuent à notre Saint : ce qui est contesté ; Eusèbe et saint Jérôme ne le mettent pas au nombre des écrivains ecclésiastiques ; nous renvoyons là-dessus le lecteur à Bellarmin, dans son livre des écrivains ecclésiastiques, et à Godeau, évêque de Vence, au premier tome de son *Histoire de l'Eglise*.

Nous avertissons seulement ici que Baronius, pour décider tous ces différends, reconnaît deux saints Zénon de Vérone : l'un évêque, martyr sous Gallien, et l'autre évêque, confesseur et auteur des *Homélies*, vers le temps de saint Ambroise. D'autres croient que le même est quelquefois appelé Martyr, parce qu'il a beaucoup souffert durant les persécutions, et d'autres fois confesseur, parce qu'il n'a pas répandu son sang pour la défense de la foi. D'après certains auteurs, le Gallien, dont il délivra la fille, n'est pas l'empereur Gallien, mais quelque prince d'auprès de Vérone, beaucoup postérieur à cet empereur. Ces remarques ne doivent point empêcher qu'on s'en tienne à la substance de ce que nous avons dit.

On imprima à Venise, en 1508, cent vingt-sept sermons sous le nom de saint Zénon ; ils ont été réimprimés à Vérone en 1586, et dans la bibliothèque des Pères, il n'y a que la première partie qui porte le nom de saint Zénon dans les Mss. comme dans celui qui fut donné par Hincmar au monastère de Saint-Remi de Reims ; la seconde contient des pièces de différents auteurs dont les noms sont inconnus. Ceci a fait tomber en plusieurs erreurs Tillemont, Dupin, Ceillier, etc. ; fautes qui ont été très-bien relevées par MM. Ballerini, dans l'excellente édition qu'ils ont donnée des œuvres de Zénon à Vérone, en 1739, in-fol., et qu'ils ont dédiée au cardinal Passionei. Ces deux savants ont jeté aussi le plus grand jour sur les difficultés qu'on pouvait former touchant les écrits du Saint. Ils ont appelé ses sermons *Tractatus*, d'après les anciens Mss. C'était le nom qu'on donnait autrefois aux instructions courtes et familières qui se faisaient au peuple.

Les *traités* ou sermons de saint Zénon sont divisés en deux livres, dont l'un en contient seize, et l'autre soixante-dix-sept. Ceux du deuxième livre sont beaucoup plus courts que ceux du premier. On trouve dans tous des choses fort importantes sur le dogme, la morale et la discipline. Il paraît, par le trente-cinquième, l. II, p. 23, que, du temps de saint Zénon, c'était la coutume de plonger dans l'eau (que l'on faisait chauffer) tout le corps de ceux que l'on baptisait. Ce Saint est aussi le seul auteur qui parle de la coutume de donner une médaille à toutes les personnes baptisées. Voir MM. Ballerini, *Annot. in loc. cit.* p. 233 *et in* l. I, tract. 14, p. 188.

Ces habiles critiques ont donné en forme d'appendice les sermons faussement attribués à saint Zénon. Deux sont de Potamius, évêque grec. Ils sont cités dans une lettre écrite à saint Athanase, et publiée par D. Luc d'Achéri, *Spicil.* t. III, p. 299. Cinq ont pour auteur saint Hilaire, qui était contemporain de saint Zénon. Il y en a quatre autres qui ne sont qu'une traduction de saint Basile, laquelle paraît avoir été faite par Rufin d'Aquilée. — Voyez la *Patrologie* de M. Migne, t. XI.

SAINT JULES Ier, PAPE (352).

Jules, pape, fils de Rustique, élevé au souverain pontificat après saint Marc, brilla remarquablement par la sainteté de sa vie, et par son zèle à affermir la foi chrétienne.

L'hérésie impie d'Arius progressait dangereusement dans tout l'Orient, et un grand nombre saints évêques se voyaient obligés de quitter leurs siéges ; il les reçut à bras ouverts, surtout saint Athanase, et les défendit jusqu'au bout contre leurs adversaires. Il condamna les synodes de Tyr et d'Antioche réunis par les Ariens pour abolir la foi de Nicée. Il assembla deux conciles à Rome dans lesquels il reçut les plaintes des évêques exilés, et proclama leur innocence.

Par ses conseils, l'empereur Constant, religieux prince qui régnait en Occident, agit auprès son frère Constance, fauteur des Ariens, pour qu'il rappelât saint Athanase de l'exil. Il rejeta formule de foi trompeuse imaginée par les Eusébiens, sectateurs d'Arius au second concile d'Antioche. Il rassembla le second concile de Sardique composé d'évêques d'Occident et d'Orient ; légats y présidèrent et il s'y prit de nombreuses et utiles mesures pour le maintien de la foi catholique et pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique.

En outre, il bâtit deux basiliques dans la ville de Rome, et les orna de peintures sacrées, l'une auprès du Forum, l'autre sur la voie Flaminienne. Il construisit trois cimetières : l'un, sur la même voie Flaminienne, un autre sur la voie Aurélienne, le troisième à Porto. Il régla qu'

prêtre ne plaiderait pas sa cause ailleurs que devant un juge ecclésiastique, il ordonna que tous les actes relatifs aux affaires ecclésiastiques seraient faits par un protonotaire. En trois ordinations célébrées au mois de décembre, il créa trois diacres, dix prêtres et neuf évêques. Après avoir gouverné l'Eglise de Dieu pendant quinze ans, cinq mois et dix-sept jours, il s'envola vers le Seigneur le 12 d'avril. Il fut enterré dans le cimetière de Calepode. De là ses reliques furent transférées dans l'église de Sainte-Marie, au-delà du Tibre, agrandie par lui et déposées honorablement sous le grand autel.

Liber Pontificalis et *Propre de Rome*.

SAINT CONSTANTIN, ÉVÊQUE DE GAP (455).

Constantin, différent de Constance, pareillement évêque de Gap, brilla non moins par la sainteté de sa vie que par le zèle de la discipline ecclésiastique. Son nom est encore aujourd'hui en vénération parmi le peuple, à cause de ses mérites éminents et de ses grands bienfaits. Excellent pasteur, il aimait souverainement le troupeau confié à sa garde, il le gouvernait avec une sagesse toute céleste, et il ne se lassait pas de le nourrir de la parole de vie et de l'exemple de toutes les vertus. Les différentes réunions d'évêques, où il occupa toujours un rang distingué, témoignent assez quel soin il apporta à tenir en vigueur les saints canons. En son nom, le prêtre Vincent assista au concile de Riez, dans lequel fut déposé Armentaire, qui avait été ordonné évêque d'Embrun, contre les saints canons ; Ingenus fut mis à sa place.

En 441, il siégea au premier concile d'Orange. On y arrêta entre autres les décisions suivantes : Celui qui devient subitement muet peut recevoir le baptême ou la pénitence si sa volonté passée peut être attestée par le témoignage des autres, ou bien, sa volonté actuelle par un signe de lui-même. On doit réprimer par les censures ecclésiastiques ceux qui tentent de réduire à une servitude quelconque les esclaves affranchis en face de l'Eglise.

Il ordonna Ravennius, successeur de saint Hilaire d'Arles : on le sait d'une manière certaine par la lettre du pape saint Léon aux évêques de la province d'Arles, touchant l'élection de Ravennius, laquelle, à cause du mérite de l'élu, lui était très-agréable. Dans cette lettre, c'est Constantin qui est salué le premier. Il devait cet honneur à sa qualité de doyen d'âge des évêques de la province.

De concert avec tous ses collègues, il adressa une supplique au même souverain Pontife, pour obtenir que l'église d'Arles fût rétablie dans sa dignité de métropole. On le voit par la réponse du même Pontife, dans laquelle Constantin est encore nommé le premier. Il souscrivit à la lettre synodale, adressée à saint Léon par les évêques de la Gaule, dans laquelle ils élèvent jusqu'au ciel l'immortelle lettre de ce Pape à Flavien sur l'incarnation du Verbe, déclarant y adhérer de tous points, et ajoutant qu'ils sont prêts, avec la grâce de Dieu, à donner leur vie avec Sa Sainteté pour la vérité de la foi. Après avoir rempli tous les devoirs d'un excellent pasteur, il s'envola dans le séjour de la félicité éternelle.

Propre de Gap. — Voir la *Vie de saint Léon le Grand*, qui servira d'explication à celle de saint Constantin de Gap.

SAINT ERKEMBODE, ÉVÊQUE DE THÉROUANNE (742).

A l'époque où le vénérable Bertin terminait, dans son monastère de Sithiû, sa longue et sainte carrière, vivait près de lui saint Erkembode, qui devait un jour le remplacer dans sa charge, et même être élevé sur le siége de Thérouanne. On ne connaît rien de bien certain touchant les premières années de sa vie, son origine et sa famille. Des auteurs croient qu'il était un des compagnons des saints Lugle et Luglien, qu'il vint avec eux de l'Irlande et de la Grande-Bretagne, qu'il fut, comme eux, saisi, dépouillé, frappé et laissé pour mort, dans le lieu alors appelé Scyrendal, près de Ferfay, dans le canton actuel de Norrent-Fontes. Ils assurent que ce Saint, étant revenu à lui après le départ des assassins, couvrit à la hâte avec des broussailles les corps sanglants des deux martyrs Irlandais, et alla aussitôt à Thérouanne rendre compte à l'évêque

saint Bain de tout ce qui s'était passé. D'autres supposent au contraire que saint Erkembode était originaire de la Morinie, et que sa piété et son zèle pour le service de Dieu l'avaient porté à se faire en quelque sorte le guide et le compagnon des saints Lugle et Luglien dans cette contrée.

Quoi qu'il en soit de ces premières années de saint Erkembode, et des questions qui s'y rattachent, les hagiographes sont unanimes à nous le représenter vivant dans le monastère de Sithiu, sous la conduite de saint Bertin, et travaillant, avec un zèle admirable, à marcher sur ses traces dans la pratique des vertus monastiques. Il y fit de si rapides progrès, que tous les suffrages des frères se prononcèrent en sa faveur, quand il fut question de donner un successeur à ce saint Abbé, qui venait d'expirer sous ses yeux. Saint Erkembode gouverna donc cet important monastère après Erlefride et Rigobert, lesquels avaient été, du vivant de saint Bertin, chargés de le remplacer dans les fonctions que son grand âge ne lui permettait plus de remplir entièrement.

Saint Erkembode exerça avec une admirable fidélité tous les devoirs que lui imposait sa nouvelle position. Il maintint l'exacte discipline qui avait fleuri jusqu'alors dans le monastère de Sithiu, il donna par ses exemples et ses discours le goût de la vertu et de la perfection, pourvut aux besoins de sa nombreuse communauté, et la défendit avec prudence et sagesse contre les entreprises des hommes violents, qui, à cette époque surtout, portaient souvent le trouble dans la paisible retraite des hommes de Dieu.

L'évêque de Thérouanne, Ravenger, successeur de saint Bain, étant mort dans ce temps, le clergé et le peuple élurent saint Erkembode pour le remplacer. Le Saint conserva néanmoins la direction de la communauté de Sithiu, dont tous les religieux lui étaient unis par les liens de l'affection la plus touchante et la plus sincère.

La conduite du nouveau Pontife répondit aux vœux des habitants de Thérouanne, et à la confiance que l'on avait dans sa vertu et sa prudence. Il se montra constamment le père des pauvres et des malheureux, le consolateur de tous ceux qui étaient dans la souffrance, et un véritable ministre de Jésus-Christ. L'œuvre de saint Omer fut par lui continuée avec succès, et le pays des Morins se couvrit de plus en plus d'églises, où les peuples se réunissaient pour adorer Dieu, de monastères où beaucoup venaient se dévouer pour toujours à son service. Tout le temps de l'épiscopat de saint Erkembode fut consacré à cette œuvre sainte. Les fruits de salut qu'elle produisit se multiplièrent rapidement, et achevèrent de donner à cette terre autrefois inculte et sauvage, une physionomie toute chrétienne qu'elle a de tout temps fidèlement conservée. « Après donc que le bon et prudent serviteur de Dieu, Erkembode, eut bien géré durant sa vie l'argent de son seigneur, et qu'il eût travaillé avec persévérance dans la vigne où le céleste père de famille l'avait conduit, le soir de sa vie approchant, il fut appelé par le Seigneur pour recevoir le denier de la récompense suprême, et changer par un heureux commerce les biens terrestres pour les biens célestes, les choses périssables pour les éternelles ».

Erkembode mourut le 12 avril de l'année 742[1], après avoir gouverné son diocèse l'espace de vingt-six ans. Son corps fut déposé par les soins du peuple dans l'église de Notre-Dame, à Saint-Omer, devant l'autel principal de la sainte Mère de Dieu. De nombreux miracles s'opérèrent auprès de ce tombeau, et les pieuses libéralités des fidèles envers leur Patron se multiplièrent à tel point, qu'elles suffirent pour réparer cette église déjà ancienne, et même pour en bâtir une seconde.

« On voit encore aujourd'hui, rapporte le légendaire de la Morinie, la tombe de saint Erkembode, dans l'église Notre-Dame de Saint-Omer. Elle est au fond de la croisée du côté de l'évangile ou du nord, appuyée contre le chœur, élevée sur deux figures de lions. Elle a la forme d'un carré long, sans ornements, grossièrement taillée dans un bloc énorme de grès, et recouverte d'une autre large pierre ».

« Cette tombe vénérée porte les marques évidentes de la pieuse dévotion de nos aïeux ; en plusieurs endroits, en effet, le grès, malgré sa dureté extrême, se trouve assez profondément usé, résultat du passage d'une longue suite de générations de fidèles qui venaient se frotter avec confiance contre cette pierre pour se délivrer de leurs maux corporels ».

Les reliques de ce saint Evêque, qui ont échappé aux persécutions de 1793, ajoute M. Parenty, chanoine d'Arras, continuent d'être honorées dans l'église de Notre-Dame. Mgr de la Tour-d'Auvergne-Lauraguay en a reconnu l'authenticité.

Cette vie est extraite de la *Vie des Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

1. Le Cointe place cette mort en 740 ; Ferri de Locres, en 734 ; les Bollandistes, en 742.

SAINT ALFIER, MOINE DE CLUNY,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION BÉNÉDICTINE DE LA CAVA (1050).

Le célèbre monastère de la Cava est comme incrusté dans le mont Fenestra et situé dans la position la plus pittoresque, au milieu des bois et des montagnes à une demi-lieue d'une gracieuse ville du même nom et à une lieue nord-ouest de Salerne. Il eut pour fondateur saint Alfier, grand seigneur à la cour des princes de Salerne. Ayant été nommé ambassadeur auprès du roi de France, il tomba malade en se rendant à son poste et fit vœu de devenir religieux, s'il guérissait. Après sa guérison, il fit la rencontre de saint Odilon qui l'amena à Cluny où il comptait finir ses jours. Mais les princes de Salerne le rappelèrent et lui confièrent le soin de reformer les maisons religieuses de leur principauté. La réforme qu'il tenta lui paraissant impossible, il se retira dans une caverne[1] des Apennins, où de nombreux disciples vinrent bientôt se ranger sous sa conduite. Mais il ne voulut en recevoir que douze. Etant près de mourir, il eut révélation que sa postérité spirituelle serait innombrable. Le jour du jeudi saint 1050, il célébra la messe, lava les pieds à ses religieux, et se retira dans une cellule écartée où peu après ses religieux le trouvèrent mort : il avait vécu cent vingt ans.

Quelque temps après la mort de saint Alfier, il y avait à La Cava jusqu'à trois mille religieux et trente et une églises.

Les neufs premiers abbés de La Cava ont le titre de Saint ou de Bienheureux : on y faisait l'office double de saint Alfier et de saint Léon de Lucques, de saint Pierre de Polycastro et de saint Constable, ses successeurs immédiats. On y faisait aussi mémoire du B. Simon, cinquième abbé ; du B. Faucon, son successeur ; du B. Benincasa, huitième abbé ; et du B. Léonard, onzième abbé.

Le monastère actuel de la Sainte-Trinité de La Cava est bien déchu de son ancienne splendeur : comme à l'abbaye du Mont-Cassin, de vingt à trente religieux, un séminaire peu nombreux, quelques novices peuplent seuls aujourd'hui ces bâtiments immenses et cette vaste église, où se pressaient autrefois de longues files de moines bénédictins. En perdant ses possessions et son vaste personnel, qui lui permettait d'envoyer, comme à l'abbaye puissante de Montréale, en Sicile, des colonies de cent religieux, l'abbaye a conservé du moins son trésor de chartes, illustre mémorial de sa gloire, de son antique science et de ses utiles travaux.

Tous ces morceaux de parchemins sont relatifs à l'histoire d'Italie.

A celui donc qui se sentirait la vocation d'écrire les annales de l'Italie, à l'homme de foi et de talent, qui consentirait à dévouer ses veilles à ce grave et fécond labeur, nous signalons cette source de précieux matériaux. Il trouvera ici trente mille chartes originales des rois Lombards, des princes ou archevêques de Salerne, des rois de Sicile et d'Aragon, etc., etc. L'histoire de l'Italie sous la domination des Lombards et des princes Normands est là tout entière dans ces feuilles détachées. Ce sont là comme autant de blocs de marbres d'un grand prix, qui, rassemblés par une main habile, pourraient former un superbe monument...

Mais des trésors d'un autre genre, plus connus, plus chéris du peuple, et surtout plus accessibles aux pauvres de Jésus-Christ, sont conservés à l'abbaye de La Cava.

Ce sont les reliques des Saints et en particulier celles de sainte Félicité, cette noble dame romaine, qui, après avoir vu ses sept fils mourir tous en héros chrétiens plutôt que de renier leur foi, souffrit elle-même un héroïque martyre trois mois plus tard, sous l'empereur Antonin. Lorsque, il y a quelques années, l'affreux fléau du choléra ravageait plusieurs provinces de l'Italie, lorsque Rome et Naples avaient déjà payé leur tribut à l'horrible mal, tout le bon peuple de ces montagnes vint se prosterner aux pieds des restes de l'illustre Sainte, la conjurant de lui être propice. La Sainte écouta cette voix suppliante ; aucun des villageois ne fut frappé. Et, depuis lors, quand revient le jour de sa fête, la foule accourt dans l'église de la Cava, pour témoigner sa reconnaissance à sa puissante protectrice.

Ughelli, *Italia sacra ; Dictionnaire des abbayes*. etc.

1. Cava.

LE B. PIERRE, ERMITE DE L'ORDRE DE VALLOMBREUSE (1098).

Dans les Alpes, qui séparent Bologne de Pistoie, s'élève l'abbaye de Notre-Dame de Monte-Plano, laquelle doit son origine à Pierre, ermite de l'Ordre de Vallombreuse.

Le bienheureux Pierre était abbé du monastère de Saint-Vigile, à Brescia, lorsque le souffle de Dieu le poussa dans le désert. Il dressa sa tente au fond d'une forêt de l'Apennin.

Or, un jour de chasse, les seigneurs, possesseurs de cette forêt, s'égarèrent jusqu'à l'endroit où Pierre vivait ignoré des hommes, connu de Dieu seul et des hôtes des bois. Les chasseurs mouraient de faim et de soif : ils bénirent Dieu en apercevant un toit fait de mousse et de feuillage qui, dans leur pensée, devait abriter un de leurs semblables. « Auriez-vous, bon ermite », lui dirent-ils, « quelque chose pour nous remettre ». Sans répondre, Pierre courut à sa petite réserve de pain cuit sous la cendre et de fruits champêtres. Tout près coulait une fontaine aux ondes argentines : il en puisa une cruche qu'il changea, par la vertu du signe de la croix, en un vin exquis. Charmés d'un accueil aussi aimable qu'inattendu, les gentilshommes dirent à Pierre : « Tu vois ces fourrés et ces clairières, ces collines et ces vallées : s'il te plaît de prendre ici le lieu de ton repos, d'agrandir le champ qui te donne du blé, d'élever une maison de prière et d'appeler auprès de toi des compagnons qui, pareils à des harpes vivantes, redisent aux échos de la solitude les psaumes de David, parle, nous t'accorderons tout ce que tu nous demanderas ».

Quelques jours après, des ouvriers arrivèrent pour jeter les fondations d'un couvent là même où s'élevait la hutte du saint homme.

Mais la Vierge Marie, à qui Pierre avait projeté de dédier son monastère, n'entendait pas que l'on bâtît sans la consulter : la nuit défaisait ce que l'on avait édifié le jour.

L'ermite, frappé de stupeur, eut l'idée de former en procession sa bande de travailleurs : puis, se mettant à leur tête, il s'avança dans la forêt en priant Dieu et les Saints. Arrivés sur un plateau, ils aperçurent des colombes qui picoraient et laissaient retomber le grain qu'elles avaient amassé. Or, en retombant, ces grains s'arrangeaient d'eux-mêmes sur le sol de manière à y former les mots : AVE, MARIA. Le bienheureux Pierre en conclut que c'était là le lieu choisi par la Madone : il y éleva l'église et l'abbaye de Notre-Dame de Monte-Plano.

Les restes du bienheureux Pierre dorment au pied de l'autel de sa gracieuse Souveraine, en attendant le jour du réveil qui ne doit pas finir.

AA. SS., t. II d'avril, p. 101 et 102, nouv. éd.

LE BIENHEUREUX ANGE DE CIVASSO, FRANCISCAIN (1495).

Ange de Civasso était Piémontais. Ses parents, dévoués à Dieu, l'élevèrent dans la piété et dans l'horreur du péché. Il répondit parfaitement aux soins qu'on prit de son éducation et se donna tout entier au service du divin maître. Il passait une partie de ses nuits dans des entretiens avec le ciel, et bien des fois sa mère le surprit ainsi à genoux devant son crucifix et complètement absorbé dans sa prière. Quand il fut plus âgé, il céda au désir qui le poursuivait d'entrer dans l'Ordre de Saint-François où bientôt sa piété exemplaire lui gagna l'estime et la confiance de ses supérieurs. Il estimait par-dessus tout la pauvreté dont il avait fait son amie, et il aimait tant Notre-Seigneur qu'il ne pouvait lire ou entendre le récit de la Passion sans verser des larmes abondantes. Il termina sa vie à Coni en 1495. Les habitants de cette ville l'ont choisi pour leur patron, après avoir bien des fois ressenti d'une façon manifeste les effets sensibles de sa toute-puissante protection. Benoît XIV a approuvé son culte.

Abrégé de notre *Palmier séraphique*, t. IV.

XIII° JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Séville, saint **Herménigilde**, fils de Leuvigilde, roi arien des Wisigoths, lequel, ayant été jeté en prison pour la confession de la foi catholique, et ayant refusé, à la solennité pascale, de recevoir la communion d'un évêque arien, fut frappé de la hache par l'ordre de son perfide père, et, en échange de son royaume de la terre, entra roi et martyr dans celui du ciel. 586. — A Pergame, en Asie, la naissance au ciel des saints martyrs Carpe, évêque de Thyatire ; Papyle, diacre ; Agathonice, sa sœur, femme très-pieuse ; Agathodore, leur serviteur, et beaucoup d'autres, qui, après des tourments variés, furent, pour leurs bienheureuses confessions, couronnés du martyre, dans la persécution de Marc-Antonin-Vérus, et de Lucius-Aurèle-Commode [1]. 251. — Dans la même persécution souffrit à Rome un homme admirable, **Justin** le Philosophe, qui, ayant présenté à ces mêmes empereurs son second discours pour la défense de notre religion, et l'ayant soutenu fortement en leur présence, dans une dispute publique, fut accusé, comme chrétien, par les artifices de Crescent le Cynique, dont il avait repris la vie et les mœurs infâmes, et reçut le don du martyre en récompense de sa parole fidèle et courageuse. 167. — Le même jour, le supplice des saints Maxime, Quintilien et Dadas, exécutés dans la persécution de Dioclétien [2]. — A Ravenne, saint Ours, évêque et confesseur. 396.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Metz, saint Romain, évêque de ce siége, qui répara, par ses soins, les dégâts et les ruines que la fureur d'Attila y avait causés. Vers 489. — A Embrun, le décès de saint Marcellin, premier évêque de cette ville, nommé le 20 avril au Martyrologe romain. — A Clermont, en Auvergne, saint Mars, abbé, dont saint Grégoire de Tours a écrit la vie. Vers 527. — A Boulogne, la bienheureuse **Ide**, veuve, comtesse du pays, et mère de Godefroy de Bouillon et de Baudouin, conquérants et rois de Jérusalem, laquelle décéda pleine d'années et de bonnes œuvres, et opéra depuis beaucoup de miracles. 1113. — Le même jour, l'an 1562, le corps de saint François de Paule, fondateur de l'Ordre des Minimes, qui était demeuré entier pendant cinquante-cinq ans, fut tiré de son tombeau, brûlé et réduit en cendres par les Calvinistes : ce qui a mérité à ce Saint la gloire d'un martyre posthume. — A Malines, le troisième dimanche après Pâques, la translation de saint Rumold ou Rombault. — A Morlaix, en Bretagne, la précieuse mort de la vénérable Françoise de Saint-Joseph, fondatrice du monastère du Calvaire de cette ville [3]. 1634.

1. On remarque un désaccord entre la date que nous assignons au martyre de saint Carpe et les données adoptées par Baronius. C'est qu'il y a évidemment erreur à dire que Carpe et ses compagnons ont souffert sous le règne d'Antonin. Cette erreur provient de ce que l'historien Eusèbe Pamphyle les ayant nommés après d'autres Martyrs du même pays qui avaient été immolés sous Antonin, on a cru que ce devait être à la même époque. Mais on aurait dû consulter, au lieu de la simple note que leur consacre Eusèbe Pamphyle, leurs Actes, qui disent expressément qu'ils ont souffert sous Dèce. Les Bollandistes font en outre observer que le luxe de supplices déployé contre ces Martyrs n'était pas en usage sous Antonin, où l'on faisait mourir les chrétiens sans bruit, tandis qu'il caractérise parfaitement la persécution de Dèce, où l'on en voulait encore plus aux âmes qu'aux corps.

2. A Dorostis, dans la Mésie inférieure, aujourd'hui Bulgarie.

3. Mme de Querven. — Nous ne dirons qu'un mot de cette vénérable femme. Elle était née Françoise Callouet et avait été mariée à M. de Querven, riche armateur breton. Dieu lui avait donné neuf enfants, dont six moururent en bas âge. La seule fille qui lui restait se coucha dans la tombe à l'âge de vingt ans ; ses deux fils ensevelirent chez les Capucins le brillant avenir que leur réservait le monde. Enfin, son époux l'ayant aussi précédée dans l'éternel repos, elle alla terminer ses jours chez les religieuses Calvairiennes qu'elle avait appelées à Morlaix. Elle ne voulut jamais être autre chose que novice. Lorsqu'elle était encore dans le monde, elle avait coutume de dire, à propos de ses charités journalières et de détail, que « peu, donné promptement et gaiement, était plus agréable à Dieu que beaucoup, longtemps attendu ». L'aumône lui paraissait, comme il l'est en effet, un devoir de stricte rigueur. Ayant, un jour, appris qu'un pauvre était mort de misère dans un des faubourgs de Morlaix, elle en fut profondément

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Bénédictins. — Au monastère du Val-des-Roses, près de Malines, la bienheureuse Ide, vierge, qui, en méditant la passion du Christ, mérita d'être marquée des stigmates des cinq plaies, imprimées en forme de cercles de diverses couleurs par le stylet de feu de l'amour divin.

Martyrologe des Camaldules, de Vallombreuse et des Cisterciens. — La bienheureuse Ide, vierge, etc...

Martyrologe des Dominicains. — A Météla, diocèse de Citta di Castello, la bienheureuse Marguerite, vierge, qui, étant aveugle de naissance, recouvra la vue par un miracle, et par l'inspiration de Dieu, qui l'avait guérie, embrassa l'institut du Tiers Ordre de Saint-Dominique. 1320.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Chalcédoine, en Bithynie, les saintes Euphémie et Eucapie, et saint Sécuteur, martyrs [1]. — Et ailleurs, les saints martyrs Janvier, Paul, Carulus, Arobus, Bassa, Carita et Agathonia ; Decimus, Calepode et Léonitide ; Célérin, Laurentius, Ignace, Magnus et Milianus. — En Perse, les saints Eleuthère, Théodose, Zoïle, martyrs, qui périrent ensemble dans la persécution de Sapor, les deux premiers par le glaive, le troisième percé de flèches. IVe s. — En Ecosse, saint Guinoch, évêque : il était conseiller du roi Ethon sous le règne duquel les Pictes furent enfin exterminés par un juste jugement de Dieu qui punit cette nation barbare de l'appui qu'elle avait toujours prêté aux persécuteurs des chrétiens. Vers l'an 875. — Dans le pays de Galles, en Angleterre, saint Caradeu ou Caradoc, prêtre et solitaire, qui finit ses jours dans le monastère de Saint-Ismaël. An 1124. — A Vollaterra, en Toscane, le bienheureux Jacques de Certaldo, moine de l'Ordre des Camaldules. An 1292. — A Louvain, la bienheureuse Ide, religieuse cistercienne, du couvent du Val-des-Roses, en Brabant. Il ne faut pas la confondre avec la sainte comtesse de Boulogne fêtée le même jour. An 1300.

SAINT JUSTIN LE PHILOSOPHE, MARTYR

167. — Pape : Saint Soter. — Empereur : Marc-Aurèle.

> *Justinus haud longe ab apostolorum temporibus et virtutibus remotus.*
> Justin approchait autant de la vertu des Apôtres qu'il approchait de leurs temps.
> *Methodius apud Photium*, cod. 234.

Saint Justin naquit vers l'an 103, à Naplouse, ville de la Palestine, appelée autrefois Sichem, près du puits de Jacob, et qui, du temps d'Alexandre le Grand, était métropole de la Samarie. Il n'était pas samaritain, mais grec, païen et incirconcis. Il nous apprend lui-même qu'il employa sa jeunesse à lire les poëtes, les orateurs et les historiens. Après avoir étudié les belles-lettres, il s'appliqua à la philosophie ; de sorte que, selon l'expression de Fleury, il se fit chrétien avec une grande connaissance de cause, après avoir essayé de toutes les sectes de philosophes. Il le raconte lui-même à peu

affligée et dit en versant des larmes : « Est-ce là garder les vœux que j'ai faits à Dieu de subvenir à tous les membres de mon maître? Ne m'en dois-je pas enquérir ? »

Sa présence seule à une des fenêtres de sa maison suffisait pour apaiser les querelles dans la rue. — S'étant une fois aperçue que des personnes qui étaient sous sa dépendance, ne vivaient pas ensemble dans une parfaite union, elle essaya d'abord de les rapprocher ; mais, voyant qu'elle ne pouvait y réussir, elle se mit à genoux devant ces personnes, leur dit que c'était sans doute son mauvais exemple qui causait ce mal, et les pria, pour l'amour de Dieu, de se supporter mutuellement. Cette prière fut si efficace que la division cessa pour toujours!

1. Il y avait autrefois des reliques de sainte Euphémie à l'église de la Sorbonne, à Saint-Malo et à Tarbes, dues sans doute à la munificence de quelque croisé.

près en ces termes : « D'abord, je me donnai à un stoïcien, et après avoir passé bien du temps avec lui, voyant que je n'apprenais rien sur Dieu, car lui-même ne savait rien là-dessus, et disait que cette connaissance n'était pas nécessaire, je le quittai et m'adressai à un péripatéticien, qui se croyait un esprit très-subtil. Il me demanda, après quelques jours, de quel salaire ses peines seraient récompensées : je le quittai aussitôt, ne pouvant croire qu'une âme aussi basse pût être celle d'un philosophe. Comme j'étais toujours avide des secrets de la philosophie, j'allai trouver un pythagoricien, qui était en grande réputation et n'avait pas lui-même une moindre opinion de sa sagesse. Lorsque je lui eus témoigné le désir d'être son disciple : — Très-bien, me dit-il, mais avez-vous étudié la musique, l'astronomie, la géométrie? Car ne pensez pas pouvoir rien comprendre de ce qui mène à la béatitude, sans avoir acquis ces connaissances, qui dégagent l'âme des objets sensibles, la rendent propre aux intelligibles, et la mettent en état de contempler la beauté et la bonté souveraine. Je lui avouai que j'ignorais ces sciences : alors il me renvoya, parce qu'il les considérait comme nécessaires. On peut juger quelle fut ma peine, en quittant un homme que je croyais plein de science ; mais il m'eût fallu employer trop de temps aux études préalables qu'il exigeait de moi ; j'y renonçai et me déterminai à suivre les Platoniciens. Il y en avait un dans notre ville, homme de bon sens et des plus distingués d'entre eux. J'eus avec lui plusieurs conversations qui me profitèrent beaucoup. Il me semblait que l'intelligence des choses incorporelles me soulevait de terre, et que la contemplation des idées donnait des ailes à mon esprit. Déjà je m'applaudissais d'être devenu sage en si peu de temps, et j'avais conçu la folle espérance de voir Dieu bientôt : c'est le but de la philosophie de Platon. Cette disposition d'esprit me faisait chercher la solitude. Un jour que je me promenais au bord de la mer, je vis, en me retournant, un vieillard qui me suivait d'assez près. Son extérieur était majestueux : un air de douceur et de gravité semblait répandu sur toute sa personne ; nous entrâmes en conversation ». Saint Justin raconte au long cette conversation, dont voici la partie la plus instructive. Ce vieillard lui fit voir que les philosophes mêmes qu'il estimait le plus, Platon et Pythagore, avaient erré dans les principes et n'avaient bien connu ni Dieu, ni l'âme raisonnable. Justin lui demanda quels maîtres il fallait donc suivre, si ceux-là n'avaient pas connu la vérité : « A une époque très-reculée », répondit le vieillard, « et bien avant ceux qu'on a cru philosophes, il y a eu des hommes justes, bienheureux et chéris de Dieu, qui, parlant par l'esprit divin, ont annoncé d'avance ce qui se passe aujourd'hui dans le monde. On les appelle Prophètes. Eux seuls ont connu la vérité : eux seuls l'ont annoncée aux hommes, sans craindre ni considérer personne. Ils n'ont prêché que ce que leur révélait l'Esprit-Saint. Leurs écrits, que nous avons encore, nous font très-bien connaître la première cause et la dernière de tous les êtres. On y trouve beaucoup d'autres questions qui intéressent un philosophe. Ils n'employaient, pour établir la vérité, ni les disputes, ni les raisonnements subtils, ni ces démonstrations abstraites qui sont au-dessus de la portée du commun des hommes. Ce qui doit faire croire à leur parole, ce sont leurs prédictions qui se sont accomplies ou s'accomplissent tous les jours, et les miracles qu'ils opéraient ; ils faisaient cela au nom d'un seul Dieu créateur de toutes choses, et de son fils Jésus-Christ, qui devait », disaient-ils, « venir en ce monde, et qui y est venu en effet. Quant à vous », dit-il en finissant, « faites d'ardentes prières, pour que les portes de la lumière vous soient ouvertes : car nul ne peut comprendre ces choses, si

Dieu et son Christ ne lui en donnent l'intelligence ». A ces mots, le vieillard mystérieux disparut, et Justin ne le revit jamais. Ce discours fit une vive impression sur le cœur du jeune philosophe : il aima dès lors les Prophètes et les amis du Christ, et considéra leur doctrine comme la seule philosophie certaine et utile. Ce qui le porta encore puissamment à croire à la divinité, et dès lors à la vérité de la religion chrétienne, ce fut la constance des martyrs parmi les supplices. Si, comme on les en accuse, se disait-il, les chrétiens étaient friands de chair humaine, voluptueux, intempérants, ils chercheraient à vivre pour jouir plus longtemps, ils ne chercheraient pas à mourir et ils ne souffriraient pas, ils ne mourraient pas avec tant de douceur, de modestie et d'héroïsme.

On ne sait pas au juste en quelle année ni dans quelle ville eut lieu la conversion de saint Justin : ce fut entre 132 et 137, et dans la ville de Naplouse, ou, plus probablement, dans celle d'Alexandrie. Il dit lui-même qu'il visita cette ville, et il est certain que le désir de connaître, le fit voyager, surtout en Egypte, pays renommé pour la science des mystères les plus secrets. Comme en devenant chrétien, loin de renoncer à la vie de philosophe, il avait embrassé une philosophie plus sublime et plus sainte, il garda le pallium, ou le manteau, marque distinctive des sages. Avant lui, d'autres chrétiens avaient agi de la sorte, entre autres, saint Aristide d'Athènes, et saint Héraclas, évêque d'Alexandrie. Il est probable qu'on le fit prêtre ou du moins diacre ; il est certain qu'il mena une vie austère et sainte, ce qui l'a fait nommer par saint Epiphane un *grand ascète* et qu'il prêchait en toute occasion la vérité, et par ses exemples et par ses discours : « Notre devoir », dit-il quelque part, « est de faire connaître à chacun quelle est notre doctrine, afin que les fautes de ceux qui pèchent par ignorance, ne nous soient pas imputées et que nous n'en portions point la peine ». Et ailleurs : « Comme j'ai obtenu de Dieu la grâce d'entendre les Ecritures, je m'efforce de faire part de cette grâce à tout le monde, de peur que je ne sois condamné au jugement de Dieu..... Telle est ma résolution : dans toutes mes paroles je n'ai en vue que de dire la vérité ; je la dirai sans crainte, ni considération aucune, et dussé-je à l'heure même être mis en pièces ». Voilà un véritable philosophe, dit Rohrbacher, c'est-à-dire un homme qui aime sincèrement la vérité et la sagesse : Platon, Sénèque, qui retenaient cette vérité captive, qui n'osaient la prêcher publiquement, de peur de s'exposer à quelque péril ; Platon, Sénèque, n'aimaient qu'eux-mêmes.

Il n'y avait pas longtemps que notre Saint était chrétien lorsqu'il écrivit son *Oraison ou Discours aux Grecs*. Il y expose les raisons qui lui ont fait embrasser le christianisme, l'impiété et l'extravagance de l'idolâtrie, la sainteté de la doctrine évangélique, l'auguste autorité des Ecritures qui règlent nos passions, et apaisent les inquiétudes de l'esprit humain. Il traite à peu près le même sujet, mais plus au long, dans sa *Parénèse* ou *exhortation aux Grecs*, ouvrage qu'il écrivit à Rome. « Il y répand », dit Godescard, « les fleurs de l'éloquence », ce qu'il n'a pas fait même dans ses apologies. On y trouve la réfutation des erreurs de l'idolâtrie, avec les preuves de la vanité des philosophes païens. L'auteur reproche à Platon d'avoir essayé d'établir le polythéisme, dans une harangue qu'il prononça en présence des Athéniens, de peur qu'on ne lui ôtât la vie comme à Socrate : ce qui montrait de sa part une grande faiblesse, et surtout beaucoup de mauvaise foi, puisqu'il est prouvé par ses écrits qu'il n'admettait qu'un Dieu. Il a cité divers passages d'anciens auteurs qui tous ne reconnaissaient qu'une seule divi-

nité [1]. En composant son livre de la *Monarchie* [2], il se proposa d'établir l'unité de Dieu par des autorités et des raisons tirées des philosophes païens.

On ne peut douter que saint Justin ne soit aussi l'auteur de l'*Epître à Diognète* [3]. Ce Diognète, homme de grande considération, était fort versé dans la philosophie. Il avait été le précepteur de Marc-Aurèle, qui eut toujours pour lui autant d'estime que de confiance [4]. Frappé de la conduite des chrétiens, il désirait connaître ce qui les portait à mépriser le monde et la mort avec toutes ses horreurs, et d'où leur venait cette charité mutuelle, inconnue aux autres hommes, charité si puissante, qu'elle paraissait les rendre insensibles aux plus cruels traitements ? Saint Justin se chargea de lui donner les éclaircissements qu'il demandait. Après avoir démontré la folie du paganisme et l'imperfection de la loi judaïque, il peint les vertus pratiquées par les chrétiens, et surtout leur humilité, leur douceur, leur amour pour ceux qui les haïssent injustement, etc. Il ajoute que les tortures ne servaient qu'à augmenter le nombre et à perfectionner la sainteté des fidèles ; vient ensuite une explication claire et précise de la divinité de Jésus-Christ [5], fils de Dieu et créateur de toutes choses. Ce saint docteur prouve l'insuffisance de la raison, en montrant qu'elle ne peut toute seule nous conduire à la connaissance de Dieu qui a envoyé son fils pour nous enseigner ses adorables volontés et pour payer le prix de notre rédemption dans le temps que nous ne méritions que des supplices. Il développe ce mystère en faisant voir que le Saint a souffert pour les pécheurs, et la personne offensée, pour ceux dont elle avait reçu des outrages. « Etant », dit-il, « dans l'impossibilité d'expier nos crimes par nos propres forces, nous nous trouvons à couvert sous les ailes de la justice elle-même, et nous sommes affranchis de l'esclavage du péché ». Il relève la bonté infinie de Dieu pour l'homme, laquelle éclate en ce que, non content de nous avoir donné l'être, il a créé le monde pour notre usage, nous a soumis toutes choses, et nous a donné son Fils unique, avec la promesse de nous faire régner avec lui si nous l'aimons. « Présentement que vous le connaissez », dit-il à Diognète, « de quelle joie ne devez-vous pas être comblé ? quels transports d'amour ne devez-vous pas éprouver pour celui qui vous a aimé le premier ? Et quand vous l'aimerez, vous serez l'imitateur de sa bonté. On est véritablement l'imitateur de Dieu, lorsqu'on supporte les fardeaux des autres, qu'on assiste le prochain, qu'on se place au-dessous de ses inférieurs, qu'on partage avec les pauvres les biens qu'on a reçus du ciel. Vous comprendrez alors que Dieu gouverne cet univers ; vous connaîtrez ses mystères ; vous aimerez et vous admirerez ceux qui souffrent pour lui ; vous condamnerez l'imposture du monde ; vous mépriserez la mort du

1. Ces passages sont d'Orphée, d'Homère, de Sophocle, de Pythagore, de Platon, de Mercure, d'Acmon ou plutôt Ammon.

2. P. 36, *edit. Ben.*

3. Cette épître est attribuée à saint Justin dans tous les anciens manuscrits, et l'on ne peut la lui contester, selon Cave, Ceillier, Maran, etc. Le style en est plus fleuri et plus élégant que celui des autres ouvrages du saint Docteur ; mais on aurait tort d'en inférer qu'il n'en est point l'auteur, comme l'ont montré les critiques que nous venons de citer. A la vérité, cette épître n'est citée ni par Eusèbe ni par saint Jérôme. Ils ne citent point non plus les ouvrages d'Athénagore : en conclura-t-on pour cela qu'ils sont supposés ? L'art de l'imprimerie n'ayant été inventé que fort tard, est-il étonnant qu'il leur soit échappé quelques écrits ? Tillemont prétend que l'auteur de l'épître dont il s'agit est plus ancien que saint Justin, parce qu'il se qualifie *disciple des Apôtres* : mais cette raison ne prouve absolument rien. Saint Justin pouvait prendre le même titre, lui qui était contemporain de saint Polycarpe et d'autres saints personnages qui avaient vu quelques-uns des Apôtres.

4. Dom Le Nourri, *Appar. in Bibl. Patr.*, t. I, p. 445, dit que Diognète était juif : mais il est visible qu'il se trompe, puisque Diognète est appelé *adorateur des dieux*, dans la lettre qui lui est adressée par saint Justin.

5. N. 7, p. 237.

corps, et ne craindrez que la mort éternelle de l'âme, avec ce feu qui ne s'éteindra jamais. Quand vous saurez ce que c'est que ce feu, vous envierez le bonheur de ceux qui souffrent les flammes pour la justice. Je ne parle pas de choses auxquelles je sois étranger; ayant été disciple des Apôtres, je suis établi pour enseigner les nations, etc. »

Saint Justin ne combattit pas l'hérésie avec moins de force que le paganisme. Il écrivit contre Marcion des ouvrages que saint Jérôme appelle *excellents :* ils se sont perdus ainsi que plusieurs autres écrits auxquels les anciens donnent de grands éloges.

L'an 150, il composa une apologie publique, adressée à l'empereur Antonin, à ses fils, au sénat, et au peuple romain, *pour les personnes de toutes conditions qui sont haïes et maltraitées injustement.* Ce seul titre indique la force de son raisonnement; il laisse de côté la question religieuse, et examine si les chrétiens sont jugés selon les lois. La manière de procéder contre eux était une persécution, non un jugement. On leur imputait, pour la forme, les crimes les plus énormes, mais, de fait, on ne punissait en eux que le nom et la profession du christianisme. Pour être absous, il suffisait de nier qu'on fût chrétien, et ceux qui se disaient chrétiens étaient punis sans autre enquête, tandis que la justice exige qu'on examine la vie de chacun et qu'on le punisse selon ses œuvres. Voilà ce que demande saint Justin. « Mais quels crimes reprochait-on aux chrétiens? d'abord d'être *athées :* nous le sommes, en effet », dit-il, « à l'égard des faux dieux que nous refusons d'adorer, mais non pas à l'égard du vrai Dieu, père de la justice, de la chasteté et de toutes les autres vertus, sans mélange d'aucun vice. Nous l'adorons en vertu et en vérité, nous l'adorons conjointement avec le fils qui est sorti de lui et nous a enseigné ces choses, ainsi qu'aux anges fidèles : nous l'adorons conjointement avec l'esprit prophétique. Rien de plus saint, de plus efficace que la doctrine chrétienne. Les espérances des chrétiens ne sont pas pour cette vie : de là leur constance dans le malheur, au milieu des supplices, en face de la mort. Personne ne contribue plus au bon ordre et à la paix d'un Etat que le chrétien, car il est persuadé que personne ne peut se cacher aux regards de Dieu, ni le méchant, ni l'avare, ni le traître, ni l'homme de bien, et que chacun marche à un supplice ou à un salut éternel, selon le mérite de ses œuvres ».

« Si tous les hommes croyaient à ces vérités, personne ne choisirait le vice pour un peu de temps, sachant que le vice le conduirait au feu éternel; il n'y aurait rien qu'il ne fît pour se contenir et acquérir la vertu, afin d'obtenir les biens qui viennent de Dieu. Ni vos lois, ni vos supplices, ne retiennent point les méchants : ils savent que l'on peut se cacher de vous qui n'êtes que des hommes; mais s'ils étaient persuadés qu'il y a un Dieu à qui il est impossible de rien cacher, non-seulement de nos actions, mais de nos pensées, vous conviendrez vous-mêmes que la crainte au moins les rendrait sages. Vous semblez craindre (en abolissant le christianisme, seul frein du mal) que tout le monde ne vive bien et que vous n'ayez plus personne à punir : c'est penser en bourreaux et non en princes. On reprochait aux chrétiens, comme une folie, d'adorer un Dieu crucifié. Eh bien ! c'est pourtant ce culte, cette folie de la croix, qui réforme nos mœurs. Autrefois, nous aimions la débauche, à présent nous n'aimons que la pureté; nous qui cherchions l'avenir dans l'art magique, nous nous abandonnons aujourd'hui à la providence de Dieu; nous ne cherchions que les moyens de nous enrichir, et maintenant nous mettons en commun nos biens pour en faire part aux autres. Nous nous haïssions souvent jadis jusqu'à la mort et, sui-

vant l'usage, ne mangions qu'avec nos compatriotes : depuis la venue de Jésus-Christ, nous prions pour nos ennemis, et, malgré les différences de nations, vivons familièrement dans une sainte société. Nous nous efforçons de convertir nos persécuteurs, et nous pourrions en citer plusieurs qui ont déjà changé de vie, en voyant les vertus des chrétiens. Les préceptes de ce Crucifié sont aussi admirables que courts et concis; quelle pureté divine dans sa morale, par exemple sur la chasteté : il condamne jusqu'aux pensées contraires à cette vertu. Il y a (c'est toujours saint Justin qui parle de son temps) plusieurs personnes de l'un et de l'autre sexe, qui, à l'âge de soixante à soixante-dix ans, conservent la pureté, ayant suivi dès l'enfance la doctrine de Jésus-Christ; et je me vante d'en pouvoir montrer de tels dans toutes les conditions : je ne parle pas du nombre infini de ceux qui, du désordre, ont passé à la vie réglée ».

Le Saint continue de rapporter les préceptes de l'Evangile, sur l'amour des ennemis, sur l'aumône et le désintéressement, sur la patience, sur l'obéissance aux princes. Il prouve ensuite la vérité de la religion chrétienne par les prophéties : il rapporte les principales qui regardent Jésus-Christ : Si vous voulez savoir, dit-il, comment tout ce qui avait été prédit sur la passion de Jésus-Christ s'est accompli, lisez les *Actes de Pilate* (relation du procès de Jésus-Christ envoyée à l'empereur Tibère.) Il renvoie à ces mêmes actes pour prouver que Jésus-Christ a guéri des aveugles et des lépreux, et ressuscité des morts. Il fait voir que la ruine de Jérusalem et la propagation du christianisme se sont accomplies telles qu'elles avaient été prédites; il prétend que les philosophes ont emprunté aux Prophètes plusieurs de leurs dogmes, Platon, en particulier, à Moïse, et il montre très-bien que l'Eglise, seule bonne maîtresse du genre humain, communique la lumière et la sagesse, non pas à quelque initié, mais à tous, aux plus petits. « Chez nous », dit-il, « on peut apprendre ces vérités de ceux mêmes qui ne savent pas lire, qui sont grossiers et barbares pour le langage, mais sages et fidèles par l'esprit ». Il fait remarquer ensuite que les empereurs permettaient le libre exercice de toutes les religions, excepté de la religion chrétienne, et qu'ils laissaient même des imposteurs se faire reconnaître comme Dieu. On fait une absurde calomnie, lorsqu'on accuse ces chrétiens de manger des enfants : les chrétiens ont la plus grande tendresse, le plus grand respect pour les enfants : nous ne nous marions, dit-il, que pour élever des enfants; quand nous renonçons au mariage, c'est pour garder la continence parfaite. Mais les païens ont la coutume d'exposer les enfants, quand ils ne veulent pas les nourrir, soit par pauvreté, soit pour quelque autre raison, et les philosophes mêmes l'autorisent. Ces enfants, ainsi exposés, périssent, ou sont nourris comme des troupeaux de bétail, et destinés à la prostitution et à des usages qu'on ne peut nommer. Dans la primitive Eglise, les fidèles ne faisaient point connaître aux païens leurs mystères, leurs pratiques, pour ne point les exposer au mépris, à la risée. Saint Justin en parle cependant pour repousser les calomnies; il explique en quoi consiste le baptême, l'Eucharistie, la messe, la sanctification du dimanche : « le *jour du soleil* (c'est ainsi que les païens nommaient le dimanche), tous ceux qui demeurent à la ville ou à la campagne, s'assemblent en un même lieu, on lit les écrits des Apôtres et des Prophètes; puis, celui qui préside fait un discours au peuple pour l'exhorter à imiter de si belles choses; ensuite, nous nous levons tous et nous faisons nos prières; lorsqu'elles sont faites, on offre, comme je vous l'ai dit, du pain, du vin et de l'eau. Le prélat fait la prière et l'action de grâce, et le peuple répond *Amen;* on distribue aux assistants

les choses sanctifiées, et on les envoie aux absents par les diacres. On fait une quête, dont le produit, confié au prélat, sert à assister les orphelins, les malades, les pauvres, les prisonniers, les étrangers; en un mot, le prélat est chargé de tous les nécessiteux. Nous nous assemblons le *jour du soleil*, parce que c'est le premier où Dieu fit le monde, et que Jésus-Christ ressuscité en ce jour, apparut à ses disciples, et leur enseigna ce que nous vous avons exposé. Si vous trouvez cela raisonnable, respectez-le : si vous le jugez ridicule, méprisez-le; mais ne condamnez pas à mort des gens qui n'ont fait aucun mal ».

On croit que cette apologie produisit son effet et fit diminuer la persécution. Antonin envoya en Asie un rescrit où se lisent les paroles suivantes : « Plusieurs gouverneurs de provinces ayant écrit à mon père au sujet des chrétiens, il répondit qu'il ne fallait point les inquiéter, à moins qu'ils ne fussent convaincus d'avoir entrepris quelque chose contre l'Etat. Ayant été moi-même consulté sur le même sujet, j'ai répondu que si quelqu'un était accusé simplement d'être chrétien, on devait le renvoyer absous, et faire subir à son accusateur la peine portée par les lois [1] ». D'après Orose et Zonare, ce fut l'apologie de saint Justin qui détermina l'empereur à envoyer un ordre semblable.

Pendant le calme qui succéda à la persécution, notre Saint, qu'on appela un *voyageur missionnaire*, quitta Rome pour aller en Asie. Avant son retour, sur le point de partir d'Ephèse, lorsqu'il n'attendait plus qu'un temps favorable à la navigation, et se promenait dans les galeries publiques de la ville, son manteau le fit reconnaître pour philosophe; un autre philosophe, Tryphon, juif le plus renommé de son temps, qui se promenait à ce même endroit, accompagné de six amis ou disciples, l'aborda et eut avec lui un entretien qui dura deux jours.

Saint Justin mit, depuis, ces conférences par écrit et les publia sous le titre de *Dialogue avec Tryphon*. C'est le plus étendu des écrits de notre Saint. En voici une très-courte analyse :

Justin s'étonne de ce qu'un juif, qui possédait la Bible, cherchât quelque chose pour les grandes vérités religieuses, chez les philosophes qui ne savent rien. Il le prouve en racontant sa propre histoire, sa conversion, et se fait fort de démontrer que la vérité se trouve dans la Bible et dans la doctrine chrétienne. Voilà l'introduction. Le corps de l'ouvrage se divise en trois parties : dans la première, il montre que l'ancienne loi n'était que pour un temps, et qu'elle est maintenant remplacée par la nouvelle.

Dans la deuxième partie, il fait voir que le Christ est Dieu et Sauveur : car 1° il est le Messie promis dans l'Ancien Testament; 2° l'Ancien Testament parle déjà d'une seconde personne divine; 3° l'Ancien Testament parle également de la naissance surnaturelle et de la dignité divine du Christ, de son crucifiement et de la rédemption par la croix; enfin, de la résurrection générale de tous les hommes.

Dans la troisième partie de son dialogue, saint Justin traite de la vocation des Gentils et de l'établissement de l'Eglise; il exclut du royaume céleste les hérétiques aussi bien que les infidèles.

« Il me semble, dit saint Justin, que, par ces discours, je devrais persuader les esprits les plus obtus, car ce n'est pas moi qui les ai préparés par un artifice humain. Ce que je vous ai dit, David l'a chanté, Isaïe et Zacharie l'ont prêché, Moïse l'a écrit. Vous le reconnaissez, Tryphon, tout cela se

1. Eusèbe, *Hist.*, l. IV, c. 13.

trouve dans vos livres, ou plutôt dans les nôtres : car nous les croyons, et vous, vous les lisez sans les entendre ».

En effet, nous voyons régner dans ces dialogues de saint Justin, une grande intelligence des saintes Ecritures, surtout des Prophètes. Il en cite tant, et de si longs passages, qu'on est porté à croire qu'il les savait par cœur. Tout ce qui, dans les livres de l'Ancien Testament, peut s'alléguer de plus clair, de plus fort, de plus propre à convaincre l'opiniâtreté judaïque, il l'emploie avec une force si merveilleuse, que Tryphon et ses amis ne savaient que répondre.

Saint Justin répète plusieurs fois, en ce dialogue, que l'Eucharistie est le sacrifice qui doit être offert à Dieu, du levant au couchant, même parmi les Gentils, suivant la prophétie de Malachie, et il nomme expressément l'Eucharistie sacrifice. « Le pain et la coupe eucharistiques », dit-il, « ne sont pas un aliment commun et un breuvage ordinaire, mais la chair et le sang du Verbe de Dieu incarné [1] ». Il atteste que les dons miraculeux du Saint-Esprit, tels que ceux de guérir les malades et de chasser les démons, par l'invocation du nom de Jésus-Christ, étaient alors fréquents parmi les disciples de Jésus-Christ. Obligé d'admettre que le Christ, vrai Fils de Dieu et vrai Dieu, lumière des nations, devait naître d'une Vierge et être sujet à la souffrance et à la douleur, Tryphon pria Justin de lui démontrer par les prophéties, que le Christ devait souffrir la mort honteuse de la croix, lorsque les livres saints maudissent ceux qui sont condamnés à ce genre de supplice. Justin se mit à lui prouver le mystère de la Croix avec des textes de l'Ecriture, si nombreux, si clairs, mais surtout par le Psaume XXI[e], où sont prédits si évidemment la passion et le crucifiement du Messie, que ni Tryphon, ni les siens ne surent que répliquer. Ils quittèrent notre Saint en lui souhaitant une heureuse navigation, tandis que, de son côté, il priait pour eux et leur souhaitait la foi de Jésus-Christ.

De retour à Rome, notre Saint y trouva un philosophe cynique, qui traitait publiquement les chrétiens d'athées et d'impies. C'était Crescent, connu pour ses amours infâmes et son avarice, et, toutefois, pensionné de l'empereur. Justin le provoqua à une conférence publique, où, en présence d'un grand nombre de témoins, il le convainquit clairement, ou d'ignorer absolument ce qui se passait parmi les chrétiens, ou d'être le plus méchant des hommes; d'une souveraine ignorance, si réellement il croyait les chrétiens tels qu'il le publiait hautement; de la plus noire malice, si, connaissant leur doctrine et leurs mystères, il osait néanmoins les diffamer, et cherchait à les faire passer dans l'esprit des princes, des magistrats et du peuple, pour des hommes sans religion, sans piété, sans Dieu. Cette discussion en public fut très-fréquente. Justin en parle dans sa seconde apologie, adressée l'an 167, aux empereurs, au sénat et au peuple romain. Il y réfute admirablement les calomnies qui servaient de prétextes aux persécuteurs des chrétiens. Il fait remarquer qu'on mettait à la question des esclaves, des enfants, des femmes, et qu'on leur faisait souffrir des tourments horribles, jusqu'à ce qu'ils avouassent que les chrétiens étaient coupables des incestes et des repas de chair humaine, dont on les accusait. Il ajoute que ces crimes, reprochés aux chrétiens, ne se trouvent que parmi les païens, où l'on a divinisé tous les vices, où l'on honore les dieux par toutes sortes d'infamies; mais les chrétiens suivent d'abord les lumières naturelles, qui nous disent ce qui est honnête ou honteux; ils se rappellent que Dieu est témoin de

1. *Dial.*, n. 41.

leurs actions et de leurs pensées; ils meurent avec une joie qui est une nouvelle preuve de leur innocence. Ils meurent pour avoir refusé d'adorer vos dieux, dit-il aux païens, et ils ont refusé de les adorer, parce que vos dieux ont commis les crimes que vous nous reprochez et en exigent de semblables. Il ne demande qu'une chose pour lui, c'est la publicité de son écrit, afin qu'il puisse gagner des âmes à Jésus-Christ.

Justin disait, dans cette même requête, à l'empereur-philosophe Marc-Aurèle, qu'il s'attendait de jour en jour, d'après les manœuvres des philosophes, surtout de Crescent, à être attaché à un poteau, pour être brûlé vif ou dévoré par les bêtes. Ce qu'il avait prévu s'accomplit. Tatien, son disciple, dit formellement que la mort de Justin fut l'ouvrage de ces faux philosophes, surtout de Crescent, irrités de ce que notre Saint leur reprochait sans cesse leur fourberie, leur avarice et la corruption de leurs mœurs. Nous avons la relation authentique du martyre de ce vrai philosophe, qui scella de son sang sa foi et sa doctrine. Nous reproduisons intégralement ces actes, qui ont été conservés dans toute leur pureté.

Sous le règne de Marc-Aurèle, quelques personnes, passionnées pour le culte des idoles, obtinrent de l'empereur qu'on publiât dans toutes les villes de l'empire des édits contre ceux qui faisaient profession de la véritable religion. Ces édits portaient qu'en quelque lieu qu'on trouvât un chrétien, on s'en saisît, et qu'on l'obligeât sur l'heure à sacrifier aux dieux. Ce fut alors que Justin, et ceux qui étaient avec lui, furent arrêtés et conduits à Rome, où on les fit comparaître devant le tribunal de Rusticus, préfet de la ville. Ce magistrat, s'adressant à Justin, lui dit : — Ne veux-tu pas obéir aux dieux et à l'empereur ? Justin lui répondit : — Quiconque obéira à Jésus-Christ notre Sauveur, ne pourra jamais être condamné. — Quelle science, ou quel art professes-tu, continua le préfet ? — Jusqu'ici, répliqua Justin, j'ai travaillé à acquérir toutes les connaissances naturelles et humaines, et il n'y a point de genre d'érudition où ma curiosité ne m'ait fait faire quelques progrès; mais enfin je me suis fixé à la science des chrétiens, quoiqu'elle ne soit pas du goût de ceux qui n'en ont que pour l'erreur. — Quoi ! misérable, reprit Rusticus, cette science peut-elle te plaire ? — Oui, sans doute, répliqua Justin, parce qu'elle me fait marcher avec les chrétiens dans la voie de la vérité, et qu'elle contient une doctrine droite et pure. — Quelle est cette doctrine ? dit le préfet. — La doctrine que suivent les chrétiens, répondit Justin, consiste à croire qu'il n'y a qu'un Dieu qui a créé toutes les choses qui se voient, et toutes celles qui ne tombent pas sous les sens; à reconnaître un seul Seigneur, qui est Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, prédit autrefois et annoncé aux hommes par les Prophètes, et qui doit venir juger tout le genre humain. C'est lui qui est l'auteur du salut, et c'est lui qui l'est venu publier dans le monde. Il veut bien être le maître de ceux qui aiment à apprendre de lui les vérités qu'il enseigne. Pour moi, qui suis un homme sans intelligence, j'avoue que j'ai trop peu de lumières pour pouvoir parler de sa divinité d'une manière qui soit digne d'elle. Il n'appartient qu'aux Prophètes de pénétrer dans cet abîme de grandeur, et ce sont eux qui, par l'inspiration de Dieu, ont prédit l'avénement de celui que je viens de nommer son Fils, et ils l'ont prédit plusieurs siècles avant qu'il parût sur la terre.

Le préfet lui demanda où les chrétiens s'assemblaient. — Justin lui répondit qu'il était libre à chacun de se trouver partout où il pouvait. — Penses-tu, continua-t-il, que nous ayons un lieu déterminé où nous tenions ordinairement nos assemblées ? Nullement. Sache que le Dieu des chrétiens

n'est pas enfermé dans un lieu; il est immense, aussi bien qu'invisible, et il remplit le ciel et la terre. Ainsi il est adoré en tous lieux, et chaque fidèle lui peut rendre hommage en quelque lieu que ce soit. — Je veux savoir, repartit le préfet, où vous vous assemblez tous, et particulièrement le lieu où tes disciples te vont écouter. — Je te dirai bien où je demeure, répondit Justin : j'ai logé jusqu'ici tout près d'un nommé Martin, en face du bain Timiotinum. Voici la seconde fois que je viens à Rome, et je ne connais aucun autre logement; si quelqu'un a voulu me venir trouver, je ne lui ai pas caché la doctrine de la vérité, et je lui ai volontiers communiqué ce que j'en savais. — Tu es donc chrétien ? lui dit le préfet. — Oui, je le suis, répondit Justin.

Alors le préfet, se tournant vers Chariton, lui dit : — Et toi, es-tu chrétien? Chariton lui répondit : — Oui, je le suis, par la grâce de Dieu. Le préfet fit avancer une femme nommée Charitana, et il lui demanda si elle était chrétienne ; elle dit qu'elle aussi était chrétienne, par la miséricorde du Seigneur. Le préfet interrogea aussi Evelpiste sur sa religion et sur sa condition. Evelpiste répondit : — Je suis serviteur de l'empereur, mais je suis chrétien et affranchi de Jésus-Christ ; et par un effet de sa bonté, j'ai la même espérance que ceux que tu vois, et je vis comme eux dans la même attente. Le préfet s'adressa ensuite à Hiérax, et lui demanda s'il était chrétien : — Assurément, répondit Hiérax, je suis chrétien, j'adore le même Dieu que ces autres adorent.

Est-ce Justin, dit le préfet, qui t'a fait chrétien? Moi, répondit Hiérax, j'ai été chrétien et je le serai. Un nommé Péon, qui était présent, dit tout haut : — Je suis chrétien aussi. — Et qui t'a instruit? répliqua le préfet. — Ce sont mes parents, — répondit Péon. Evelpiste ajouta : — J'écoutais avec plaisir les instructions de Justin, mais j'ai aussi appris de mes parents à être chrétien. Le préfet lui dit : — Où sont tes parents? — Ils sont en Cappadoce, repartit Evelpiste. Le préfet fit la même question à Hiérax, qui lui fit cette réponse : — Notre véritable Père, c'est Jésus-Christ, et la foi est notre véritable mère ; c'est par elle que nous croyons en lui. A l'égard des parents que j'ai eus sur la terre, ils sont morts. Au reste, j'ai été tiré de la Phrygie, et l'on m'a amené ici. Le préfet demanda à Libérien ce qu'il disait, et s'il était aussi chrétien et impie envers les dieux. Libérien répondit qu'il était chrétien, et qu'il adorait le vrai Dieu.

Le préfet revenant à Justin, lui dit : — Ecoute, toi qui fais l'orateur, et qui te piques d'éloquence et de doctrine, toi qui crois posséder la vraie sagesse, quand je t'aurai fait déchirer à coups de fouet de la tête aux pieds, penses-tu monter au ciel en cet état? — J'espère, répondit Justin, que si je souffre pour Jésus-Christ le supplice dont tu me menaces, je recevrai de lui ce qu'ont déjà reçu ceux qui ont gardé ses préceptes : car je sais que la grâce de Dieu est réservée jusqu'à la fin du monde à tous ceux qui auront ainsi vaincu. — Tu t'imagines donc, lui dit le préfet, qu'une grande récompense t'attend dans le ciel? — Je ne me l'imagine pas, reprit Justin ; je le sais, et j'en suis si convaincu, que je n'en ai pas le moindre doute. Le préfet dit : — Laissons tout cela ; venons au fait, et à ce qui est plus pressé : réunissez-vous tous, et, animés d'un même esprit, préparez-vous à sacrifier aux dieux. Justin, prenant la parole au nom de tous, dit : — Un homme de bon sens n'abandonnera jamais la véritable piété pour courir après l'impiété et l'erreur. Le préfet dit : — Si vous n'obéissez à notre ordonnance, vous pouvez vous attendre à être traités sans aucune miséricorde. Justin répondit : — Nous ne nous souhaitons rien avec plus d'ardeur que de souffrir

pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que d'aller à lui par les tourments. C'est ce qui nous donnera de la confiance devant son tribunal terrible, où tous les hommes doivent comparaître, pour être jugés. Tous dirent la même chose, et ajoutèrent : — Fais ce que tu voudras ; nous sommes chrétiens, et nous ne sacrifierons point aux idoles.

Le préfet ayant entendu ces paroles, prononça cette sentence : « Que ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux dieux, ni obéir à l'ordonnance de l'empereur, soient battus des verges et conduits au lieu du supplice, pour y perdre la tête, ainsi que les lois l'ordonnent ». Les saints martyrs furent donc menés au lieu où l'on exécutait les criminels ; et là, parmi les louanges, les actions de grâces et les bénédictions qu'ils donnaient à Dieu, ils furent d'abord fouettés et eurent ensuite la tête tranchée, confessant leur Sauveur jusqu'au dernier soupir. Après leur mort, quelques fidèles enlevèrent secrètement leurs corps et les enterrèrent en un lieu décent. La cathédrale de Coutances possède de nos jours quelques reliques de saint Justin.

On donne pour attribut à saint Justin la hache ou le glaive ; on le représente aussi discourant en face de la mer.

ÉCRITS DE S. JUSTIN. — S. QUADRAT ET S. ARISTIDE.

Les meilleures éditions des œuvres de saint Justin, avec une tradition latine et des notes savantes, ont été données :

1° Par le bénédictin de Saint-Maur, Dom Prudence Maran (1742, Paris, in-fol.), en même temps que les œuvres de Tatien, Athénagore, Théophile et Hermias, avec une savante préface. La réimpression, faite à Wurtzbourg (1777, 3 vol. in-8°), n'a pas grande valeur.

2° Récemment, par le docteur Otto (1842, Iéna, 3 vol. in-8°), dont une nouvelle édition a paru, en 1847-50, sous le titre : *Corpus Apologetarum Christi, sæculi secundi* ; nous ne parlons pas de l'édition de M. Migne, que tout le monde connaît.

M. de Genoude a donné une nouvelle traduction des œuvres de saint Justin. (*Les Pères des trois premiers siècles*, traduits en français, 6 vol. in-8°, 1837-1843.)

M. Henry de Riancey a aussi traduit la première apologie. (*Choix des Pères*, 1837.)

Il existe deux *Monographies* de saint Justin, l'une du docteur Otto : *De Justini martyris scriptis et doctrina* (Ienæ, 1841) ; l'autre de Semisch : *Justin le Martyr*. (Breslau, 1840, 2 vol.)

On admet généralement que l'apologie de saint Justin fut précédée de celle de saint Quadrat et de celle de saint Aristide.

§ 1er. Quadrat, disciple des Apôtres, avait reçu le don de prophétie. Publius, successeur de saint Denys l'Aréopagite, sur le siége épiscopal d'Athènes, ayant reçu la couronne du martyre, sous l'empire d'Adrien, vers l'an 125 de Jésus-Christ, saint Quadrat lui succéda : sa foi et son zèle ranimèrent le courage des fidèles que la terreur de la persécution avait dispersés.

L'empereur Adrien, étant venu pour la seconde fois à Athènes, en l'an 124, s'y fit initier aux mystères d'Eleusine. La persécution, qui avait déjà commencé contre les chrétiens, devint plus forte depuis cette initiation. C'est ce qui engagea Quadrat à prendre la défense de la religion chrétienne dans une apologie qu'il adressa à l'empereur, en 126. Saint Quadrat déploya tant d'énergie et de logique dans cette pièce que, au dire de saint Jérôme, elle eut la force d'éteindre la persécution dont l'Eglise était alors agitée. Le même saint Jérôme appelle cet ouvrage digne d'un disciple des Apôtres.

Il ne nous reste qu'un fragment dans lequel Quadrat démontre la divinité des miracles de Jésus-Christ par leur permanence. Les prétendus prodiges des imposteurs n'ont pas ce caractère [1].

§ 2. Saint Aristide était athénien de naissance et philosophe de profession : il en garda l'habit lorsqu'il embrassa la foi ; ce que fit aussi saint Justin.

Saint Aristide partage avec saint Quadrat l'honneur d'avoir, par son *Apologie du Christianisme*, rendu la paix à l'Eglise pour quelques années. Il soutint la divinité de Jésus-Christ devant Adrien, non-seulement par ses écrits, mais par un éloquent discours que ce prince lui permit de prononcer en sa présence.

On dit que l'apologie d'Aristide existe encore au monastère de Medelli, à six kilomètres d'Athènes : ce serait à vérifier.

1. Cf. Dom Ceillier, t. I ; *Patrol.* de Migne, t. V.

SAINT HERMÉNIGILDE, ROI, MARTYR

586. — Pape : Pélage II.

Il y a de l'honneur à exposer et confesser les œuvres de Dieu.
Tob., XII, 7.

Herménigilde était fils aîné de Leuvigilde, roi des Visigoths, en Espagne, et faisait profession, comme lui et la plupart des Visigoths, de l'arianisme.

Leuvigilde avait un autre fils nommé Récarède ; comme la couronne avait été jusque-là élective chez les Goths d'Espagne, ce prince, voulant l'assurer à ses descendants, associa ses deux fils à la royauté. Il donna même à chacun une portion de ses Etats à gouverner. Séville fut la capitale du pays qu'Herménigilde eut en partage. Son père lui chercha une épouse, dont la famille fût assez puissante pour rehausser et consolider sa royauté. Il demanda par une pompeuse ambassade, et obtint Indegonde, fille de Sigebert, roi d'Austrasie et petit-fils de Clovis. Le mariage dut être d'abord agréable à Goswinde, seconde femme de Leuvigilde et mère de Brunehaut, femme du roi Sigebert ; elle avait la satisfaction de voir réunir le sang des deux familles royales.

Indegonde, accompagnée des principaux seigneurs de la cour, et suivie d'un grand nombre de seigneurs français, fut menée en Espagne ; elle y fut reçue avec de grands applaudissements, et, partout où elle passa, on lui rendit les honneurs dus à sa naissance, à son mérite et à son rang. Le prince Herménigilde, qui la considéra plus attentivement que personne, ayant remarqué qu'elle était accomplie, en conçut une joie qu'on ne saurait exprimer ; il lui donna d'abord tout son amour et toute son estime, et, dès la première entrevue, il sentit son esprit gagné par une si douce violence, qu'il lui sembla que cette princesse étrangère venait pour traiter avec lui d'un amour tout autre que celui de la chair et du sang. Indegonde, qui s'en aperçut aisément, s'insinua encore plus avant dans l'esprit du prince son mari, et voyant enfin que leur amitié était si étroitement liée, que rien n'était capable de la relâcher ni de la rompre, elle entreprit sa conversion. Elle commença par lui représenter que leur union ne lui paraîtrait jamais accomplie, tant qu'elle verrait entre eux une muraille de division qui les séparait de croyance et de sacrements. « Pour moi », lui disait-elle avec tendresse, « si je voyais le moindre rayon de vérité en la secte que vous professez, et quelque espérance de salut, je m'y rangerais de bon cœur pour me lier davantage à votre personne, que j'aime après Dieu plus que toutes les choses du monde ; mais il est certain que vous êtes dans l'erreur, que vous suivez un fantôme au lieu de la vérité, et que, mourant en cet état, vous perdez votre âme, que je voudrais racheter au prix de tout mon sang ».

Herménigilde ne savait que répondre à la force de la vérité et de l'amour ; il disait seulement que cette affaire méritait bien qu'il y pensât, et que ces changements, dans les personnes de sa qualité, étaient sujets à

beaucoup de censures, s'ils n'avaient de grandes raisons pour expliquer leur conduite. Cette princesse, après lui avoir donné du temps pour y réfléchir, fit si bien, par son adresse, qu'elle l'engagea à en traiter avec saint Léandre, archevêque de Séville. Ce sage prélat ménagea si bien l'esprit du prince, qu'avec l'assistance de Dieu et les bons offices d'Indegonde, qui n'épargnait rien pour cette conversion, il le retira de l'erreur. Ainsi se vérifia ce que dit saint Paul : « Que l'homme infidèle est gagné à Dieu et sanctifié par une femme fidèle [1] ». Dès que ce généreux prince se vit éclairé de la vérité, il la voulut suivre. Il reçut donc le saint Baptême des catholiques des mains de saint Léandre, parce que celui des Ariens, qui n'était pas administré au nom et par l'invocation de la très-sainte Trinité, était nul. Le saint évêque lui donna le nom de Jean, bien que celui d'Herménigilde, comme le plus connu, lui soit toujours demeuré. Il lui administra ensuite le sacrement de la Confirmation : le prince le reçut avec tant de pompe et de solennité, qu'il fit battre exprès des pièces d'or, sur lesquelles il fit graver son image, avec ces paroles : « Evitez l'homme hérétique [2] », pour les distribuer à cette cérémonie.

Goswinde, belle-mère d'Herménigilde, irritée de ce changement, et l'attribuant à la princesse Indegonde, qui en était effectivement cause, la fit venir en son palais, espérant qu'elle aurait quelque pouvoir sur elle, en sa qualité de reine-mère. Elle usa de tous les artifices imaginables pour la pervertir et la rendre hérétique ; mais voyant qu'après ses efforts elle n'avait rien gagné, transportée de colère et écumant de rage elle lui dit que « puisqu'elle ne voulait pas être baptisée à l'arienne, elle lui préparait un baptême qui la laverait depuis la tête jusqu'aux pieds ». En effet, au rapport de Grégoire de Tours et de plusieurs autres, après avoir traîné elle-même cette pauvre princesse par les cheveux, jusqu'à l'effusion du sang, elle la fit prendre par deux ou trois de ses servantes, et leur commanda de la dépouiller, de la lier avec des cordes par dessous les bras, et de la plonger en cet état dans un vivier, en une saison assez froide.

C'était un spectacle digne de compassion de voir la fille d'un roi de France traitée si indignement, au même lieu où peu auparavant elle était entrée avec tant de magnificence. L'impie Goswinde était cependant sur le bord du vivier ; elle présidait à cette injuste exécution, commandant à ses malheureuses servantes de ne la pas descendre tout d'un coup, mais peu à peu, afin de lui faire endurer un plus long martyre. A chaque moment, la méchante reine lui criait : « Dites que vous êtes arienne, et on vous sauve ». Mais la sainte princesse, qui n'appréhendait point tant la mort que la nudité de son corps, répondit constamment : « Je suis catholique, et je veux mourir catholique. Otez-moi la vie sur cette confession ; ni l'eau ni le feu n'auront jamais assez de force sur moi pour m'amener à me dédire ». Elle endura longtemps ce supplice : sa constance étonna cette marâtre qui la faisait tourmenter. Enfin elle reprit ses habits, étant sortie de l'eau comme d'un amphithéâtre où elle avait glorieusement combattu et triomphé.

Herménigilde, apprenant le cruel affront que sa marâtre Goswinde avait infligé à sa femme, en fut si piqué, qu'il fit d'abord éclater sa colère avec violence, résolu de venger cette injure faite à la personne du monde qui lui était la plus chère. Le père, vieillard ombrageux, se sentit fort offensé des paroles de son fils, et la marâtre, qui ne cessait de l'animer, porta bientôt les affaires à la dernière extrémité.

Voilà donc la guerre résolue ; le père fait de grandes levées de gens

1. I Cor., VII. — 2. *Hæreticum hominem devita.*

armés, le fils fortifie Séville et Cordoue et envoie une célèbre ambassade à l'empereur de Constantinople, qui était alors Tibère II, afin d'en obtenir de grands secours. L'on fait des actes d'hostilité de part et d'autre ; et, enfin, Herménigilde est assiégé dans Séville et s'y défend vigoureusement l'espace de deux ou trois ans.

La guerre aurait pu durer encore longtemps, si la princesse, lassée de voir ces calamités nées d'un affront qu'elle avait tâché de dissimuler avec prudence, n'eût supplié son mari, avec larmes, de se réconcilier avec son père. Ce prince, se sentant touché et tout changé intérieurement, va se prosterner devant l'autel, pour y protester, en la présence de Dieu, qu'il abandonnait toute la justice de sa cause aux seules considérations de la piété, et qu'il mourrait plutôt que de continuer davantage ces dissensions au préjudice du respect qu'il devait à son père. Ces nouvelles donnèrent bien de la joie à Leuvigilde, et il dépêcha aussitôt son second fils, nommé Récarède, qui était à l'armée avec lui, afin qu'il gagnât son frère aîné, sachant bien que leurs caractères sympathisaient beaucoup.

Quand ce jeune prince entra au camp d'Herménigilde, il s'arrêta tout court et cria de loin : « Mon frère, avant que je vous embrasse, je veux savoir si je viens à un ami ou à un ennemi ». Mais ce bon frère, sans lui faire d'autre réponse, s'avança et l'embrassa tendrement à la vue de toute son armée. Récarède l'assura que le roi l'attendait avec impatience pour l'embrasser, qu'il lui en donnait sa parole sur sa vie et sur son honneur. Herménigilde, après avoir donné à son frère des marques de la bonne volonté qu'il avait toujours conservée pour lui et pour le roi son père, s'en vient à la cour. Récarède le précède, afin d'informer son père du succès de sa mission, et de donner les nouvelles de la venue de son frère, dont le roi témoigna être extrêmement content. Le prince suivit bientôt après, se jeta aux pieds du roi et lui demanda pardon. Le roi, soit qu'il dissimulât sa passion ou qu'il fût touché véritablement, l'embrassa avec beaucoup de tendresse, en lui disant : « Soyez le bienvenu, mon très-cher fils ; où avez-vous laissé la princesse votre femme ? » Le prince répondit qu'elle serait bientôt à la cour.

Goswinde ne manqua pas de se trouver là et de faire paraître à son beau-fils toutes les amitiés possibles. Cela rassura tellement l'esprit d'Herménigilde, qu'oubliant toutes les défiances passées, il se préparait à faire venir Indegonde : néanmoins un ami lui ayant dit à l'oreille qu'il ne fallait pas tant se hâter, il traita secrètement avec le lieutenant de l'empereur, pour mettre en sûreté tout ce qu'il avait de plus cher au monde, et pour faire passer en Afrique, et de là à Constantinople, son épouse Indegonde, avec un fils que Dieu lui avait donné.

La parole de cet ami ne fut que trop véritable ; la détestable Goswinde craignait que, si Herménigilde rentrait dans l'esprit de son père, comme il y avait apparence, il ne se vengeât d'elle, à cause de l'attentat qu'elle avait commis contre la personne de sa femme, et que si elle ne le prévenait adroitement et en diligence, il ne découvrît ses artifices et ne ralliât son parti ; elle assembla un funeste conseil, où il fut résolu de perdre ce pauvre prince. Elle gagna donc des âmes vénales, qui firent de faux rapports au roi Leuvigilde ; elle corrompit des témoins, elle fit produire des lettres, et, joignant l'imposture à la calomnie, elle poussa sa passion jusqu'à assurer le roi, son mari, que la réconciliation de son fils n'était qu'une feinte pour mieux arriver au but de ses desseins : « Il avait juré la ruine de son père, et il était devenu si fier, qu'il ne pouvait pas même souffrir qu'il fût associé

au royaume ; il était certain que tous les Romains le portaient au trône, qu'il avait fait alliance avec l'empereur de Constantinople, dont on produisait des lettres expresses, et, pour preuve que c'était une affaire déjà faite, il avait fait passer en Afrique sa propre femme, qui était un esprit artificieux et remuant, pour aller de là à Constantinople, et en amener toutes les forces de l'empire pour fondre sur l'Espagne ; il n'y avait point d'autre remède que de prévenir au plus tôt son dessein, et de lui faire ressentir ce que peut une douceur méprisée ».

Elle en disait tant, et ses agents étaient si adroits à forger mille calomnies qui semblaient confirmer cette conjuration, qu'enfin Leuvigilde déclara son fils criminel de lèse-majesté, le fit arrêter promptement et jeter indignement en une étroite prison. Ce prince y fut traité avec tant de cruauté, qu'après l'avoir couvert d'un cilice, on le chargea de chaînes : il en était tout courbé, sans pouvoir lever la tête. Il connut bien qu'il ne pouvait pas vivre longtemps en cet état, et que son heure devait être proche. Renonçant donc entièrement à toutes les préoccupations de la vie, il commença à se préparer courageusement à la mort.

Le roi, accompagné de quelques commissaires, auxquels il avait donné charge d'instruire le procès de son fils, le voulut voir ; mais dès qu'il l'aperçut, se laissant aller à de furieux transports de colère, il l'appela ingrat, parricide et scélérat. Le Prince lui répondit doucement : « Sire, si je savais deviner, je saurais bien ce que j'ai fait et de quoi je suis accusé ; mais puisqu'il ne me vient rien en l'esprit, je mourrai dans le silence ». Le père répliqua que sa mauvaise conscience lui en disait assez, et qu'il ne savait que trop bien les desseins qu'il avait eus sur l'Etat et sur la vie de son père ; qu'il parlât librement, et, s'il avait de quoi se justifier, qu'il l'entendrait volontiers.

Herménigilde fit alors une belle apologie de tout le cours de sa vie, et se plaignit de l'attentat de Goswinde contre la personne de sa femme, laquelle, bien que fille, sœur et nièce de rois, avait été foulée aux pieds par cette marâtre et maltraitée jusqu'au sang, comme une criminelle. Mais le père, qui était un esprit bouillant, l'interrompit là-dessus et lui demanda où était sa femme, et s'il ne l'avait pas envoyée en Afrique et de là à Constantinople, pour comploter. Le prince répondit qu'il l'avait envoyée en Afrique pour la sûreté de sa personne, ne sachant pas quelle issue auraient ses affaires.

Le roi insiste et l'interroge s'il n'avait pas fait alliance avec l'empereur Tibère ; il lui répondit que véritablement il lui avait demandé des troupes, durant la guerre, pour la défense de sa vie ; mais qu'à la première ouverture de paix, il les avait congédiées, et qu'il n'avait fait, depuis ce temps-là, aucun traité avec lui. Enfin, le père voyant qu'il ne pouvait convaincre son fils de la moindre démarche contre lui, depuis leur réconciliation, lui demanda s'il n'était pas catholique romain ? « C'est ce que j'avoue, mon père », dit le prince, « ce que je publie et ce que je proteste. Je voudrais mourir cent fois pour la gloire de ce beau nom ; c'est trop peu d'une bouche pour donner des louanges à Dieu. Commandez, si vous voulez, que l'on déchire mon corps pour la confession de la foi, et alors j'aurai autant de bouches que je recevrai de plaies, afin de louer mon Sauveur ». Le père lui dit qu'il était devenu fou et que personne ne haïssait sa vie, que celui-là seul qui en avait mal usé. Le fils repartit que c'était dans l'hérésie qu'il en avait mal usé, et qu'il s'en repentait. Il fut ramené en prison, où il reçut tant de consolation des visites de Dieu, qu'il en fit part à sa chère Indegonde, dans une lettre qu'il lui écrivit à ce sujet.

La fête de Pâques arriva quelque temps après, et ce malheureux père lui envoya un évêque arien pour le communier de sa main, lui mandant, dit saint Grégoire, pape, que c'était là l'unique moyen de rentrer dans son amitié et de se réconcilier avec lui. Herménigilde reprocha à cet évêque son hérésie, et lui protesta que, tout courbé sous la pesanteur de ses chaînes, il avait l'esprit assez libre pour confesser avec constance la vraie foi. L'évêque alla rapporter cette réponse à Leuvigilde, qui, transporté de colère, envoya les ministres de sa cruauté dans la prison, pour immoler son fils au ressentiment de sa rage et de sa passion. Ce Prince, apprenant l'arrêt que son père venait de prononcer contre lui, en remercia Dieu en ces termes :

« Mon Dieu, mon Seigneur, je vous rends des grâces immortelles de ce que, m'ayant donné, par le moyen de mon père, une vie caduque et misérable, et qui m'était commune avec les moucherons et les fourmis, vous me rendez par ses arrêts une vie noble, heureuse et éternelle ». D'après quelques auteurs, il pria qu'on lui fît venir un prêtre catholique pour le confesser et le disposer à la mort. On lui répondit que le roi l'avait très-expressément défendu ; mais que, s'il voulait un évêque arien, il aurait celui qu'il voudrait : « Non », répondit le Saint, « car j'ai détesté et je déteste encore l'arianisme ; puisque mon père me refuse une grâce que l'on a coutume d'octroyer aux criminels, je mourrai sans autre témoignage que celui de ma conscience ».

Il se mit à genoux une seconde fois, et fit sa confession à Dieu, pria pour son père, sa belle-mère et ses ennemis ; prononça encore à la mort le nom de sa chère Indegonde, avouant qu'il lui avait des obligations infinies ; et, après avoir recommandé son âme à Dieu, et invoqué la Très-Sainte Vierge et son bon Ange, il eut la tête tranchée d'un coup de hache, le 13 avril, l'an 586, 587 ou 588.

C'est ainsi que ce Prince reçut la couronne du martyre ; pour un sceptre mortel que la rigueur de son père lui fit perdre dans le monde, il s'acquit une gloire immortelle. Sa gloire éclata par des prodiges extraordinaires ; au récit du grand pape saint Grégoire, l'on entendit, dans le silence de la nuit, le chant d'une psalmodie céleste autour du corps de ce roi martyr. Plusieurs, ajoute ce même Pape, assurent que l'on vit aussi paraître, au milieu des ténèbres, des flambeaux allumés, pour faire savoir aux fidèles qu'ils lui devaient rendre les honneurs dus aux Martyrs. La plus grande de toutes les merveilles que l'on pouvait souhaiter, était la conversion de ce père dénaturé, qui avait ainsi fait perdre la vie à son fils ; et en effet, voyant les miracles qui se faisaient autour de son corps et ailleurs, pour prouver la vérité de la foi catholique, il reconnut son crime et eut horreur de la cruauté qu'il avait exercée contre son propre sang ; mais il n'eut pas assez de courage pour faire une abjuration publique de l'arianisme, et mourut dans l'hérésie. Saint Grégoire dit seulement qu'étant au lit de la mort, il recommanda à saint Léandre, qu'il avait depuis peu rappelé d'exil, de faire, pour son second fils Récarède, ce qu'il avait fait pour Herménigilde ; et Récarède, assisté de l'esprit de Dieu et de l'intercession de son frère saint Herménigilde, abjura l'hérésie et rétablit la foi catholique par tout son royaume d'Espagne, et fut un très-bon roi, comme nous l'avons vu ci-devant en la vie du même saint Léandre, archevêque de Séville.

Pour ce qui est de la princesse Indegonde, l'histoire dit que, recevant les nouvelles de la mort de son bienheureux mari, avec la dernière lettre qu'il lui écrivit de sa prison, elle ne voulut plus vivre ; car voyant que le

martyre lui avait ravi son cher époux, et qu'une maladie lui enlevait encore son fils Herménigilde, le seul gage qui lui restait de son amour, elle pria Notre-Seigneur qu'il la retirât elle-même de ce monde, pour aller jouir au ciel de la compagnie de celui qu'elle n'avait pas eu la liberté de posséder sur terre. Elle fut exaucée ; et, peu de jours après, toute consumée d'amour et de travaux, elle mourut en Afrique.

On a représenté saint Herménigilde sous les traits d'un beau et grand jeune homme. Une longue chevelure, comparable à celle des Nazaréens, tombe sur ses épaules. L'auréole des Saints couronne sa noble et fière tête. Le manteau royal est agrafé sur sa poitrine et retombe en plis onduleux jusqu'à terre. De la main droite il tient la palme des Martyrs, et de la main gauche il montre tracé sur son cœur le monogramme de Jésus-Christ Dieu, l'Alpha et l'Oméga (A + Ω). Cet attribut du *chrisme* désigne spécialement ceux qui ont combattu l'arianisme. Enfin, à ses pieds est la hache meurtrière et la couronne terrestre qu'il va échanger contre une couronne immortelle.

Le martyrologe romain et trois autres font mémoire de saint Herménigilde ; le pape Sixte V permit de faire son office, comme d'un Martyr, dans toutes les églises d'Espagne. Urbain VIII a ordonné qu'on le fit semi-double par toute l'Eglise, avec des leçons, des hymnes et une oraison propres, qu'il a fait ajouter au Bréviaire. — *Acta Sanctorum.*

LA BIENHEUREUSE IDE, COMTESSE DE BOULOGNE

1040-1113. — Papes : Benoît IX ; Pascal II. — Rois de France : Henri Ier ; Louis VI, *le Gros.*

Si les œuvres extérieures sont nécessaires à l'édification, n'oublions pas que la sainteté consiste beaucoup plus dans les dispositions intérieures.
Comment. sur le Ps. XLIV, 14.

Elle descendait de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, de Lothaire Ier et de Louis II, tous quatre empereurs d'Occident, par Ermengarde, fille du dernier. Son père s'appelait Godefroi, et fut surnommé le Grand et le Hardi, pour la grandeur de son courage. Il était duc de l'une et l'autre Lorraine. D'autres disent duc de Brabant et comte des Ardennes et de Bouillon, ce qui revient au même. Sa mère se nommait Dode, et était, comme Godefroi, du sang de Charlemagne. Ide reçut, par leurs soins, une éducation toute sainte : elle méprisa de bonne heure ce que le monde estime, et mit toute son affection à bien servir Dieu et à se rendre agréable à Jésus-Christ.

A l'âge de dix-sept ans, elle épousa, par la volonté de ses parents, Eustache II, comte de Boulogne-sur-Mer et de Lens, en Artois, qui descendait de Charlemagne, par Charles le Chauve. Elle en eut trois fils, qui ne l'ont pas rendue moins glorieuse que la noblesse de ses parents et de son mari. Le premier fut Eustache III, qui hérita du comté de Boulogne. Le second fut Godefroi de Bouillon, si renommé dans l'histoire des Croisades, qui eut le bonheur de conquérir la Terre-Sainte sur les Sarrasins, et fut roi de Jérusalem. Le troisième fut Baudoin, qui succéda à Godefroi au royaume de Jérusalem. Ide eut aussi plusieurs filles, dont une épousa l'empereur Henri IV.

Ide voulut élever elle-même tous ses enfants, afin de leur inspirer, avec le lait, la haine du vice et l'amour de la vertu ; elle eut un soin mer-

veilleux de les élever dans la crainte de Dieu, et de les former à tous les exercices qui étaient convenables à leur condition et aux grands desseins que la divine Providence avait sur eux, et qui ne lui étaient pas inconnus. Sa douceur et sa charité la rendirent aimable à tous ses sujets ; les pauvres étaient les mieux venus en son palais, et elle n'épargnait rien pour les assister dans leurs misères. Elle secourait avec un égal soin les malades, les veuves et les orphelins. Son occupation la plus agréable était de faire des parures pour les autels, et des ornements sacrés pour les ministres de Jésus-Christ. Elle travailla aussi beaucoup, avec son mari, au rétablissement des églises de ses Etats. Elle répara l'église de Notre-Dame de Boulogne, si célèbre par la dévotion envers la Sainte Vierge. Sa vie se passait dans les jeûnes, dans les veilles et dans les prières ; et toutes ces vertus étaient soutenues d'une profonde humilité qui, lui donnant de bas sentiments d'elle-même, la rendait très-agréable à Dieu.

Elle avait, pour la conduire dans les exercices d'une vie si parfaite, un directeur éclairé, le grand saint Anselme, alors religieux du Bec, en Normandie, et depuis archevêque de Cantorbéry, en Angleterre, l'un des plus grands hommes de son temps. On lit, parmi les œuvres de ce saint Prélat, plusieurs lettres qu'il a écrit à notre pieuse comtesse ; il l'appelle sa sœur bien-aimée, et sa très-chère fille en Jésus-Christ, et il l'a plus d'une fois, comme nous l'apprend le biographe de ce saint Prélat, visitée à Boulogne, pour l'enflammer de plus en plus du désir des choses célestes.

Après la mort du comte Eustache, son mari, Ide, ayant la libre disposition de ses biens, les vendit en partie et en employa l'argent à bâtir des monastères. Elle fonda celui de Saint-Villemer ou Wulmer à Boulogne, *dans la Ville-Haute*, pour des religieux de Saint-Augustin ; celui du Wast, appelé dans la suite Vasconvilliers, à deux milles de la ville, pour les religieux de Cluny, que saint Hugues, abbé de Cluny, lui envoya ; et celui de Notre-Dame de la Capelle, près de Calais. Elle rétablit aussi celui de Samer, qui était entièrement ruiné, et fit des donations considérables aux monastères de Saint-Bertin, de Bouillon et d'Afflighem, dans les Pays-Bas, où elle demeura quelque temps après le décès de son mari. Il semble, dans les lettres qui restent de ses fondations, que l'humilité et la charité combattent ensemble à qui l'emportera ; et l'on ne peut rien voir de plus édifiant que les termes dans lesquels les actes en sont conçus. L'on y remarque aussi une sainte émulation entre tous ceux qui composaient la famille de Boulogne, pour donner à ces églises quelques portions de leurs héritages.

La piété de la sainte Comtesse n'en demeura pas là ; elle enrichit aussi plusieurs de ces maisons de très-précieuses reliques : une partie lui fut envoyée de la Terre-Sainte, par Godefroi de Bouillon, son fils, et une autre partie lui fut donnée en Angleterre, surtout onze cheveux de la Sainte Vierge ; elle en fit présent à l'abbaye de la Capelle. Ce fut indubitablement par le secours de ses prières que le même Godefroi se rendit maître de Jérusalem, et qu'il fit ces grandes actions qui forment la plus grande partie de l'histoire des croisades. En effet, pendant que la Sainte priait pour son fils dans l'église de Saint-Villemer, elle eut révélation qu'à l'heure même il montait à l'assaut de cette ville, et l'emportait de vive force. Guillaume, archevêque de Tyr, témoigne que Dieu lui avait fait connaître l'avenir de ses enfants, lorsqu'ils étaient encore tout petits ; le comte Eustache, son mari, étant entré dans sa chambre lorsqu'ils étaient cachés sous les plis de sa robe, et lui ayant demandé ce que c'était, elle lui dit, en les faisant sortir : ce sont trois princes, dont l'un sera roi, l'autre duc et l'autre comte.

Enfin, après avoir passé sa vie dans une suite continuelle de bonnes actions, Ide fut appelée pour en recevoir de Dieu la récompense : elle mourut l'année, le mois et le jour qu'elle l'avait prédit; à savoir: le dimanche 13 avril de l'an 1113. Elle était âgée de plus de soixante-dix ans. Il y eut contestation à qui aurait son corps. Les religieux de Samer prétendaient qu'il leur appartenait, parce que son mari était enseveli chez eux. Ceux de Saint-Villemer avaient aussi des raisons pour le demander. Mais ils ne l'eurent ni les uns ni les autres : il fut donné, pour vérifier ce que cette sainte Princesse avait dit peu de temps avant sa mort aux religieux du Wast, que le dimanche suivant elle serait portée vive ou morte dans leur église. Les pauvres, les veuves, les orphelins et généralement tous ses sujets, qui avaient eu en elle une mère plutôt qu'une maîtresse, pleurèrent amèrement sa perte, et accompagnèrent son convoi avec les signes de la plus sincère douleur ; cela fit mieux son éloge que toutes les oraisons funèbres dont on honore souvent, avec plus de flatterie que de vérité, la sépulture des grands.

Elle fit plusieurs miracles pendant sa vie. En Flandre, elle rendit la santé à une femme hydropique et paralytique, qu'elle rencontra à la porte d'une église dédiée à sainte Walburge. En Angleterre, elle guérit un boiteux en lui donnant l'aumône. Elle rendit jusqu'à trois fois l'ouïe et la parole à une jeune fille que Dieu châtiait, par ces infirmités, de ses rechutes continuelles dans le péché. Enfin, grand nombre de malades recouvrèrent la santé, soit par ses prières, soit par l'imposition de ses mains. Il s'est fait aussi plusieurs miracles à son tombeau ; on rapporte que trois démoniaques y furent délivrés, et que plusieurs personnes, ayant la fièvre, y reçurent la guérison : entre autres la princesse Mathilde, sa petite fille, héritière du comté de Boulogne, laquelle épousa, depuis, Etienne de Blois, et fut, par ce moyen, reine d'Angleterre.

On peint la bienheureuse Ide environnée de ses trois fils qui sont en effet sa plus belle couronne. On pourrait la représenter aussi avec une église conventuelle sur la main, comme ayant fondé plusieurs monastères.

Il y avait autrefois à Boulogne une chapelle dédiée à la Sainte Vierge sous le titre de Mère de Douleur, où la pieuse Comtesse aimait à faire sa prière. C'est là, dit-on, qu'elle fut ravie en extase et qu'elle assista, comme si elle eût été présente, à l'entrée triomphale de son fils Godefroi de Bouillon dans Jérusalem. On y vit pendant longtemps une pierre gravée qui rappelait ce fait prodigieux. Enfin, quelques parties de l'église Saint-Vaast sont encore debout : ce sont le portail, dont la construction remonte à l'époque même de la Bienheureuse, et la nef du milieu qui sert d'église paroissiale.

CULTE ET RELIQUES.

Les reliques de la bienheureuse Ide sont restées dans l'église du prieuré de Saint-Vaast jusqu'en 1669, époque où elles ont été transportées à Paris, chez les religieuses Bénédictines de l'Adoration perpétuelle du très-saint Sacrement, rue Cassette. A la Révolution française, elles ont été conservées par une des religieuses de ce couvent, qui les a gardées dans la retraite où elle a trouvé un asile, pendant ces mauvais jours. Sous l'Empire, la Congrégation des Bénédictines de l'Adoration perpétuelle se reforma à Bayeux. C'est là que les reliques de la bienheureuse Ide sont maintenant (depuis 1808).

Lors de la première translation, en 1669, on renvoya de Paris à Saint-Vaast une côte qui y est encore.

La bienheureuse Ide était honorée, dans l'ancien diocèse de Boulogne, par un office semi-double du commun, avec légende propre, le 13 avril. Depuis l'adoption du rit romain dans le diocèse d'Arras, elle jouit, avec l'approbation du Saint-Siége, d'un office semi-double du même commun, avec légende propre, le 14 avril; et le diocèse de Bayeux, qui possède ses reliques, a aussi une fête

semi-double de même composition, dans le nouveau Propre des Saints, depuis l'adoption de la Liturgie romaine [1].

La vie de la bienheureuse Ide a été écrite peu d'années après sa mort par un religieux du prieuré de Saint-Vaast ; c'est de là que nous avons tiré ce récit.

XIVᵉ JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Appienne, la naissance au ciel des saints martyrs Tiburce, Valérien et Maxime, sous l'empereur Alexandre et le préfet Almaque; les deux premiers ayant été convertis à Jésus-Christ par les exhortations de sainte Cécile, et baptisés par saint Urbain, pape, furent meurtris à coups de bâtons, puis frappés avec le glaive pour la confession de la foi; pour Maxime, valet de chambre du préfet, ému de la constance de ces Martyrs, et confirmé dans la foi du Christ par la vision d'un ange, il fut frappé à coups de fouets garnis de plomb, jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit [2]. 229. — A Terni, saint Procule, évêque et martyr. Vers 306. — De plus, sainte Domnine, vierge et martyre, couronnée avec d'autres vierges, ses compagnes. — A Alexandrie, sainte Thomaïde, martyre [3]. vᵉ s. — Le même jour, saint Ardalion [4], mime, qui, comme il représentait par dérision sur le théâtre les cérémonies des chrétiens, fut subitement changé en un autre homme, et en défendit la sainteté, non-seulement par ses paroles, mais encore par le témoignage de son sang. Vers 300. — A Lyon, saint LAMBERT, évêque et confesseur. 688. — A Alexandrie, saint Fronton, abbé, dont la vie éclata en sainteté et en miracles. Règne d'Antonin [5]. Vers 151. — A Rome, saint Abunde, mansionnaire (ou sacristain) de l'église Saint-Pierre [6].

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Avignon, saint BÉNÉZET ou BENOIT, berger, qui bâtit miraculeusement le pont sur le Rhône, et fit plusieurs autres merveilles pendant sa vie et après sa mort. 1184. — A Tiron, saint BERNARD, abbé. 1117. — A Bruxelles, la bienheureuse LIDWINE, vierge. 1433. — A Rouen, la mort de saint PRÉTEXTAT, évêque, tué par l'ordre de Frédégonde. 588. (Nommé au romain le 24 février). — A Meer, diocèse de Cologne, la bienheureuse Avoie ou Hadwige, vierge, de l'Ordre de Prémontré, prieure de ce lieu. Vers 1198. — A Bayeux, la fête de la bienheureuse Ide, mère de Godefroy de Bouillon, dont nous avons donné la vie au jour précédent. 1113.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Bénédictins. — Saint Herménigilde, roi et martyr, nommé hier.

Martyrologe des Camaldules, de Vallombreuse et des Cisterciens. — Saint Herménigilde, etc...

1. Nous devons ces renseignements à M. l'abbé Haigneré, archiviste de la ville de Boulogne-sur-Mer, auteur d'une petite vie populaire de la bienheureuse Ide.

2. Voir dans la vie de sainte Cécile, au 22 novembre. Le diocèse d'Albi, dont la cathédrale est dédiée à sainte Cécile, fait l'office de ces trois Martyrs.

3. Sainte Thomaïde était mariée : elle fut tuée par son beau-père, qui la sollicitait au mal. Les moines de Scété demandèrent son corps qu'ils ensevelirent dans leur cimetière et l'honorèrent comme Martyre. On l'invoquait dans les tentations contre la sainte vertu.

4. Saint Ardalion se trouve nommé le même jour au ménologe des Grecs. On y raconte sommairement comment d'histrion qu'il était il devint Martyr, de même que saint Genêt. Les païens avaient coutume de faire paraître sur le théâtre des acteurs qui, pour tourner en dérision la religion du Christ, représentaient les mystères et les actes des chrétiens. Mais Dieu, qui se rit des rieurs, changeait le jeu en affaire sérieuse, la fable en histoire et l'histrion en Martyr. On peut lire un célèbre exemple de ce genre au sujet de Dioscore, raconté par saint Augustin dans une lettre à Alipius (c. 67). — Baronius.

5. On voit, par cette date, qu'il y a eu des cénobites de bonne heure. Saint Frontoy s'était retiré dans le désert de Nitrie, où il bâtit un monastère et eut soixante-dix religieux sous sa conduite.

6. Saint Grégoire le Grand raconte que saint Pierre renvoya au dévot sacristain Abundius une paralytique qui depuis longtemps s'adressait à lui pour sa guérison, et qu'Abundius rendit l'usage de ses membres à cette infortunée. L'église du Vatican fait mémoire de lui dans son office de ce jour.

Martyrologe des Dominicains. — A Tuy, en Espagne, le bienheureux Pierre Gonzalès, surnommé Telmo, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs [1]. 1246.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Aux saints Valérien, Tiburce et Maxime, mentionnés au romain, il faut joindre saint Cyriaque, saint Dioclétien, saint Symphronius, et saint Docimus, aussi martyrs, qui étaient probablement de la famille de Maxime. — A Terni, en Ombrie, les saints Apollonius, Ephèbe, Optat, Pate, Saturnin, Frontin, Macaire, Corneille, Conditeur, Titule, Valentin, Produit, Laurin et Valérien, martyrs avec sainte Domnine et ses compagnes. Vers l'an 273. — A Milan, saint Maxime, martyr, un des soldats de la célèbre légion thébaine. Vers l'an 297. — A Vilna, en Pologne, les saints JEAN, ANTOINE et EUSTACHE, martyrs, mis à mort par leurs compatriotes païens. 1342.

SAINT PRÉTEXTAT, ÉVÊQUE DE ROUEN

588. — Pape : Pélage II. — Roi de France : Clotaire II.

> La souffrance n'a de prix qu'autant qu'elle est supportée saintement; et c'est de celle-ci que Jésus-Christ a dit : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. *Matth.*, v, 5.

Le roi d'Austrasie, Sigebert, venait de succomber sous les coups des sicaires de Frédégonde ; il laissait une jeune veuve, la reine Brunehaut, qui eut le malheur de plaire au fils de sa rivale, le jeune Mérovée. Le mariage de Brunehaut avec Mérovée fut béni en 576, à Rouen, par saint Prétextat, qui était évêque de cette ville depuis l'année 549. Un pareil mariage était contraire aux Canons ; mais Prétextat, juge de la cause, accorda dispense et passa outre : de là, grande colère à la cour de Chilpéric, où l'on fit entendre que le saint Evêque trempait dans la révolte de Mérovée. On ne tarda pas à lui faire son procès.

Le roi avait appris que cet évêque distribuait des présents au peuple; il le manda à sa cour, et ayant découvert que la reine Brunehaut lui avait laissé ses trésors en dépôt, il les lui enleva et le fit garder en exil, jusqu'à ce qu'il eut fait terminer cette affaire par un jugement canonique. Il convoqua donc à ce sujet à Paris un concile de quarante-cinq évêques dans la basilique de Saint-Pierre, en 579.

Le roi parut lui-même au milieu de l'assemblée, et, adressant la parole à Prétextat qui avait eu ordre de se rendre au Concile, il lui dit : « A quoi avez-vous pensé, évêque, de marier Mérovée, qui aurait dû être mon fils, et qui est mon ennemi, avec sa tante, c'est-à-dire avec la femme de son oncle ? Ignorez-vous les dispositions des saints Canons à ce sujet ? Mais vous n'en êtes pas demeuré là : vous avez conspiré avec lui et donné des présents pour me faire assassiner ; vous m'avez fait un ennemi de mon fils, vous avez séduit mon peuple par argent, afin que personne ne me gardât la fidélité promise, et vous avez voulu m'enlever ma couronne ». Les Francs, qui étaient présents en grand nombre, frémirent à ce discours et voulaient ouvrir les portes de l'église pour en tirer Prétextat et le lapider; mais le roi les en empêcha.

Ce saint Evêque nia avec fermeté tous les faits avancés contre lui, malgré les dépositions de faux témoins, qui montrèrent divers présents qu'il leur avait faits pour les engager à être fidèles à Mérovée. Il répondit

1. Voyez le 15 avril.

« Vous dites vrai : je vous ai fait divers présents, mais ce n'a pas été en vue de tenter votre fidélité au roi. Vous m'aviez donné des chevaux de prix et plusieurs autres choses ; que pouvais-je faire de mieux que de témoigner ma reconnaissance par des présents mutuels ? » On parut se contenter de cette réponse, et le roi, ayant ainsi terminé la première séance, se retira dans son palais pour y mieux concerter ses accusations. Après le départ de Chilpéric, les évêques demeurèrent dans la sacristie, et, comme ils conféraient ensemble, Aétius, archidiacre de l'Eglise de Paris, les y vint trouver et leur dit : « Evêques du Seigneur, qui êtes assemblés, écoutez-moi, c'est maintenant que vous allez rendre votre nom illustre ou vous déshonorer à jamais. Personne ne vous regardera plus comme des évêques si vous manquez de fermeté et si vous laissez périr votre frère ». La crainte de Frédégonde avait fermé la bouche aux évêques ; ils demeurèrent dans le silence et se mirent le doigt sur les lèvres, comme pour faire entendre qu'ils ne voulaient point parler.

Alors Grégoire, évêque de Tours, prenant la parole, dit : « Très-saints évêques, et vous surtout qui avez plus de part à la confiance du roi, écoutez-moi. Donnez à ce prince un conseil salutaire et digne des évêques, de peur qu'il ne perde son royaume et ne flétrisse sa gloire en suivant les mouvements de sa colère contre un ministre du Seigneur ». Les évêques gardèrent encore le silence.

Le Concile s'étant assemblé pour la seconde séance, le roi y vint dès le matin et dit : « Les Canons ordonnent de déposer un évêque convaincu de larcin ». Les Prélats demandèrent quel était l'évêque accusé de ce crime. Le roi répondit : « Vous avez vu ce qu'il nous a volé ». Il avait montré, en effet, trois jours auparavant, deux coffres pleins de meubles et de bijoux précieux, estimés plus de trois mille sous d'or, et un sac qui en contenait environ deux mille en espèces, prétendant que Prétextat les lui avait dérobés.

Prétextat répondit : « Je crois, prince, que vous vous souvenez qu'après que la reine Brunehaut eut quitté Rouen, j'allai vous trouver et que je vous dis qu'elle m'avait laissé en dépôt cinq coffres et qu'elle envoyait souvent ses gens me les demander ; mais que je ne voulais pas m'en dessaisir sans votre agrément ». Vous me dites : « Défaites-vous de cela, rendez à cette femme ce qui lui appartient, de peur que ce ne soit une semence d'inimitié entre mon neveu Childebert et moi. Ainsi étant retourné à Rouen, je délivrai aux gens de Brunehaut un coffre ; car ils ne purent en emporter davantage. Etant revenus, ils demandèrent les autres. Je voulus encore avoir votre consentement, et vous me répondîtes : — Défaites-vous de tout cela, ô évêque ! de peur que ce ne soit un sujet de scandale. Je leur donnai encore deux coffres : ainsi, deux sont demeurés chez moi. Pourquoi donc me calomniez-vous et nommez-vous larcin ce qui est un dépôt ? »

Le roi répliqua : « Si c'était un dépôt, pourquoi avez-vous ouvert un de ces coffres, et partagé un drap d'or à des gens que vous vouliez engager à me chasser de mon royaume ? » L'évêque reprit : « Je vous ai déjà dit que j'avais reçu des présents de ces personnes, et que, n'ayant rien alors à leur donner, je pris quelque chose de ce dépôt : je regardais comme à moi tout ce qui appartenait à mon fils Mérovée, que j'ai tenu sur les fonts du baptême ». Le roi demeura confus, et la simple vérité triompha cette fois de tous les artifices de la calomnie. Chilpéric, étant sorti du Concile, dit à quelques prélats qui étaient ses flatteurs : « J'avoue que les réponses de l'évêque m'ont confondu, et je sais dans ma conscience qu'il dit vrai. Que ferai-je donc maintenant pour contenter la reine à son sujet ? » Après

y avoir pensé un moment, il ajouta : « Allez et dites-lui comme de vous-mêmes et par manière de conseil : Vous savez que le roi Chilpéric est plein de bonté et se laisse aisément fléchir : humiliez-vous devant lui et dites que vous avez fait ce dont il vous accuse. Alors nous nous jetterons tous à ses pieds pour lui demander votre grâce ». Prétextat, que son innocence ne rassurait pas contre les intrigues de ses ennemis, donna dans le piége qui lui était tendu.

Le lendemain matin, le roi, s'étant rendu à la troisième séance du Concile, dit à Prétextat : « Si vous ne faisiez des présents à ces personnes que parce que vous en aviez reçu, pourquoi les engagiez-vous à prêter serment d'être fidèles à Mérovée ? » L'évêque répondit : — J'ai demandé, je l'avoue, leur amitié pour lui ; j'aurais appelé à son secours non-seulement les hommes, mais les anges du ciel si je l'avais pu, parce qu'il était mon fils spirituel par le baptême, ainsi que je l'ai dit ». Comme sur cette réponse la contestation s'échauffait, Prétextat, suivant le conseil perfide qu'on lui avait donné, se prosterna tout à coup en disant : « J'ai péché contre le ciel et contre vous, ô prince très-miséricordieux : je suis un infâme homicide, j'ai voulu attenter à votre vie et mettre votre fils sur votre trône ».

Le roi, ravi de voir que son artifice avait réussi, se jeta de son côté aux pieds des prélats, et leur dit : « Très-pieux évêques, écoutez un criminel qui confesse un attentat exécrable ». Les évêques, les yeux baignés de larmes, relevèrent le roi, qui s'en retourna au palais après avoir donné ordre qu'on fît sortir Prétextat de l'église. Chilpéric envoya au Concile une collection de Canons, à laquelle on avait ajouté un nouveau recueil d'autres Canons qu'on disait être des Apôtres. On en lut cet article : *Que l'évêque convaincu d'homicide, d'adultère et de parjure soit déposé.* Prétextat, qui reconnut alors trop tard qu'on l'avait joué, demeurait interdit. Bertram, évêque de Bordeaux, lui dit en très-bon courtisan : « Mon frère, puisque vous êtes dans la disgrâce du roi, vous n'aurez pas notre communion avant qu'il ne vous ait rendu sa bienveillance ».

Chilpéric ne voulait pas en rester là : il demanda qu'on déchirât la robe de Prétextat, ce qui était une marque ignominieuse de déposition ; ou bien qu'on récitât sur sa tête le Psaume CVIIIe contenant les malédictions lancées contre Judas ; ou du moins qu'on prononçât contre cet évêque une excommunication perpétuelle. Grégoire de Tours s'opposa avec courage à ces propositions et somma le roi de tenir la parole qu'il avait donnée de ne rien faire contre les Canons ; mais Prétextat fut enlevé du Concile et jeté dans une prison, d'où il tenta de s'évader pendant la nuit. On lui fit subir à cette occasion les plus rudes traitements, puis il fut relégué dans une île près de Coutances, apparemment dans l'île de Jersey. Mélantius, créature de Frédégonde, fut mis sur le siége de Rouen.

Telle fut l'issue du cinquième Concile de Paris, où l'innocence fut enfin opprimée par la puissance du roi, par la lâcheté de quelques évêques et par la simplicité même de Prétextat, qui, durant son exil, expia à l'aide de la pénitence, la faiblesse qu'il avait eue de confesser des crimes dont il était innocent. Il fit un saint usage de ses souffrances et donna le spectacle des plus héroïques vertus.

Dès que les habitants de Rouen eurent appris la mort de Chilpéric, assassiné à son tour à Chelles en 584, ils rappelèrent de son exil leur évêque et le rétablirent sur son siége. Frédégonde s'y opposa de tout son crédit, et Prétextat crut devoir venir à Paris prier Gontran de faire examiner sa

cause. Ce prince voulait convoquer un Concile pour ce sujet; mais Ragnemsode, évêque de Paris, lui présenta, au nom de tous les autres évêques, que cela n'était nullement nécessaire, que le Concile de Paris avait à la vérité imposé une pénitence à Prétextat, mais qu'il ne l'avait pas déposé de l'épiscopat. Ainsi le roi le reçut à sa table et le renvoya à son Eglise. Mélantius, qui avait été mis à sa place sur le siége de Rouen, en fut chassé, et il alla s'en consoler auprès de Frédégonde, que Gontran relégua au Vau-de-Reuil, à quatre lieues de Rouen.

Mais cette nouvelle Jézabel ne se tint pas tranquille : du lieu où elle avait été reléguée, elle fit menacer Prétextat de le faire exiler une seconde fois. Il répondit avec fermeté : « J'ai toujours été évêque jusque dans mon bannissement, et vous, vous ne serez pas toujours reine. L'exil me servira de degré pour m'élever au royaume céleste ; mais vous, de votre trône, vous serez précipitée dans l'abîme, si vous ne renoncez à vos péchés pour faire une salutaire pénitence ». On ne disait pas impunément de telles vérités à une reine du caractère de Frédégonde. Des avis si salutaires allumèrent toutes ses fureurs, et l'on en vit bientôt les funestes effets.

Le dimanche suivant, le saint Evêque étant allé à l'église le matin plus tôt qu'à l'ordinaire, y chantait les louanges de Dieu, lorsqu'il se sentit frappé d'un coup de poignard par un assassin. Il jeta un cri pour appeler ses clercs ; mais, personne ne venant à son secours, il se traîna péniblement jusqu'à l'autel et y fit à Dieu par une courte et fervente prière le sacrifice de sa vie. Pendant ce temps-là, le peuple fidèle qui était dans l'église étant accouru à lui, on l'emporta dans sa maison et on le mit dans son lit.

L'artificieuse Frédégonde alla aussitôt lui rendre visite pour lui témoigner la part de douleur qu'elle prenait à ce funeste accident. « Saint évêque, lui dit-elle, nous n'avions pas besoin, ni nous ni le reste de votre peuple, que ce malheur vous arrivât ; mais plût à Dieu qu'on pût découvrir l'assassin pour lui faire expier son crime dans les supplices ».

Prétextat, qui n'était pas la dupe de ces indignes artifices, lui répondit avec une sainte liberté: « Eh! quelle autre main a porté le coup que celle qui a tué les rois, qui a versé tant de sang innocent, qui a fait tant de maux à ce royaume? » Frédégonde, faisant semblant de ne pas l'entendre, lui répliqua : « Nous avons d'habiles médecins, qui pourront vous guérir; souffrez qu'on vous les envoie. — Je sens, repartit l'évêque, que le Seigneur m'appelle; mais vous, qui êtes l'auteur de tous ces crimes, vous serez chargée de malédiction en ce monde, et Dieu vengera mon sang sur votre tête ».

Frédégonde s'étant retirée couverte de confusion, saint Prétextat expira après avoir réglé quelques affaires de sa maison, et Romachaire, évêque de Coutances, se rendit à Rouen pour faire la cérémonie des funérailles; car c'était un devoir que les évêques voisins se rendaient les uns aux autres. Les citoyens de Rouen, et surtout les Francs qui étaient établis dans cette ville, furent consternés d'un meurtre si atroce.

Un seigneur franc eut le courage d'aller au palais de Frédégonde lui en faire de vifs reproches : « Vous avez, lui dit-il, commis déjà bien des crimes, mais vous n'en avez pas commis de plus grand que de faire ainsi assassiner un si saint évêque. Que le Seigneur venge au plus tôt le sang innocent ! Pour nous, nous prendrons de si bonnes mesures, que vous ne serez plus en état de commettre de pareils attentats ». Après ce discours, il voulut se retirer; mais Frédégonde, qui ne se possédait jamais mieux que quand elle méditait une plus cruelle vengeance, l'invita à dîner. Sur le

refus qu'il en fit, elle le pressa de prendre un rafraîchissement, afin qu'il ne fût pas dit qu'il était sorti à jeun d'une maison royale. Il se rendit à ses instances et on lui présenta, selon l'usage des anciens Francs, du vin d'absinthe assaisonné de miel. Il s'aperçut aussitôt qu'il avait pris du poison et, après avoir averti ses gens de n'en point boire, il monta à cheval pour s'enfuir, mais le poison était si violent qu'il mourut avant d'arriver à sa maison.

Leudovalde, évêque de Bayeux, premier suffragant de Rouen, écrivit une lettre circulaire à tous les évêques sur le scandale causé par l'assassinat de Prétextat, et, ayant pris conseil probablement des prélats de sa province, il fit fermer toutes les églises de Rouen et défendit d'y faire l'office jusqu'à ce qu'on eût découvert l'auteur du crime. Cet exemple, d'un interdit général sur toute une ville, est remarquable, et c'est le premier qu'on trouve dans l'histoire de l'Eglise en France. Leudovalde fit plus : il fit arrêter quelques personnes suspectes qui accusèrent Frédégonde, et peu s'en fallut que ce zèle ne lui coûtât la vie à lui-même ; mais la fidélité de son peuple le défendit contre les embûches qu'on lui dressa.

Cependant, Frédégonde, pour se justifier, s'avisa d'un stratagème qui ne tourna qu'à sa honte. Elle fit prendre un de ses esclaves qu'elle savait être l'assassin et le fit cruellement fouetter. Ensuite elle le livra au neveu de Prétextat, croyant qu'il n'avouerait rien, comme sans doute il le lui avait promis. Mais la torture et sa mauvaise conscience lui arrachèrent la vérité. Il confessa qu'il avait reçu cent sous d'or de Frédégonde pour commettre le crime, cinquante de l'évêque Mélantius et cinquante autres de l'archidiacre de Rouen, et que de plus, on lui avait accordé la liberté. Mais cette femme artificieuse, qui d'ailleurs disposait de toutes les faveurs, malgré des faits si atroces, maintint toujours son autorité ; et, ce qui est encore plus surprenant, elle fit rétablir Mélantius sur le siége de Rouen, encore teint d'un sang que cet indigne prélat avait contribué à faire verser. Saint Prétextat est honoré par l'Eglise comme martyr le 24 février ; mais on croit qu'il mourut le 14 avril de l'année 588.

Voir Grégoire de Tours, et *Histoire de l'Eglise catholique en France*, par le Père Longueval, édition Le Clerc. Paris, 1862, t. II et III.

SAINT BERNARD D'ABBEVILLE,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DE TIRON

1117. — Pape : Pascal II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

Efforcez-vous d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres. *II Pet.*, I, 10.

Bernard naquit dans les environs d'Abbeville, vers l'an 1046. Ses parents étaient renommés pour leur piété et leur hospitalité. Il étudia avec succès la grammaire et le dialectique, et son assiduité le préserva de la frivolité qui entraînait alors dans de folles dissipations tant de jeunes gens de sa condition. Il professait un goût si précoce pour la vie religieuse, qu'au sortir de l'enfance, il revêtit l'habit ecclésiastique. Le contraste de ce vêtement avec son âge lui attirait les plaisanteries de ses camarades, et lui valut le surnom du *Petit Moine*.

Le pieux Enfant, se souciant fort peu de ces moqueries, s'efforçait de rendre ses goûts et ses mœurs conformes au costume qu'il avait adopté. Entièrement adonné à l'étude et à l'accomplissement de ses devoirs religieux, il avait acquis, dès l'âge de vingt ans, une connaissance approfondie des saintes Lettres.

Pressé du désir de réaliser les vœux qu'il formait depuis longtemps, il quitta sa patrie, qu'il ne devait jamais revoir, et partit pour le Poitou, avec trois compagnons de son âge, animés des mêmes sentiments. Ils rencontrèrent sur leur route le roi Philippe Ier; Bernard en tira un favorable augure et s'écria : « Puisque nous trouvons un roi de la terre, sans le chercher, nous devons présager que nous saurons trouver le Roi du ciel, qui est l'objet de toutes nos aspirations ». Arrivés à Poitiers (1066), ils s'informèrent des maisons monastiques de l'Aquitaine où florissait le mieux la régularité religieuse. On leur indiqua, à deux lieues de là, le monastère de Saint-Cyprien, bâti par Pépin, roi d'Aquitaine, et que dirigeait alors Raymond II, dont la réputation était si grande qu'il était devenu l'un des oracles des conciles provinciaux.

Bernard, après avoir pris l'habit et reçu la tonsure monastique, marcha rapidement dans la voie de la perfection.

Une partie de ses nuits était consacrée à l'étude de l'Ecriture sainte. Il arriva qu'une fois le sommeil l'emporta sur sa volonté : Bernard, en s'endormant, laissa échapper la chandelle qu'il tenait à la main. Le flambeau tomba sur les pages sacrées de la Bible, mais, en se consumant tout entier, n'en brûla aucun feuillet.

Vers l'an 1076, on voulut faire revivre la discipline monastique à l'abbaye de Saint-Savin [1] où la règle s'était singulièrement relâchée. Gervais, moine de Saint-Cyprien, fut désigné pour opérer cette réforme : mais il ne consentit à devenir abbé de Saint-Savin, qu'autant que Bernard, en qualité de prieur, se chargerait de la réforme spirituelle.

On accéda à son désir, malheureusement l'union ne régna pas longtemps entre les deux religieux. Gervais, trop préoccupé du désir d'enrichir sa communauté, voulut acquérir une église voisine; Bernard reconnut là une espèce de simonie, et s'opposa à cette transaction. Gervais, voyant échouer ses projets, résigna ses fonctions, et se retira tout courroucé dans un logis qu'il fit construire des deniers de Saint-Savin, près du monastère de Saint-Cyprien.

Bernard, abandonné à lui-même, fut donc obligé, dès lors, de pourvoir aux soins temporels de la communauté, tout en continuant de veiller à ses progrès spirituels. Loin de reconnaître cette infatigable activité, quelques mauvais religieux y trouvaient un prétexte d'insultes; l'un d'eux passa même des injures aux voies de fait. Dieu se chargea de venger son serviteur, qui ne voyait là qu'une occasion de s'humilier et de pardonner. Le coupable fut frappé de mort subite, et ceux qui auraient été tentés d'imiter son insubordination rentrèrent alors en eux-mêmes, en courbant désormais un front docile sous le joug de la règle.

Gervais fut du nombre des abbés qui se rendirent à l'appel du pape Urbain II et prirent part à la croisade de 1096. Monté sur un âne, et accompagné de nombreux croisés, il se dirigeait vers la ville de Jérusalem, quand un lion se précipita sur lui et le dévora en face de ses compagnons terrifiés.

1. Département de la Vienne, arrondissement de Montmorillon. On sait que l'église de Saint-Savin est célèbre par ses fresques romanes : une partie d'entre elles a pu être exécutée sous le priorat de Bernard. (Voir Mérimée, *les Peintures de Saint-Savin.*)

Ce même jour, Bernard eut révélation de ce fatal événement ; il en fit part à ses religieux et ordonna de célébrer l'office solennel des obsèques. Ce ne fut qu'après le retour des Croisés dans leur patrie, que les religieux de Saint-Savin apprirent que Gervais avait péri le même jour où ils avaient assisté à ses obsèques, et que, par conséquent, leur saint Abbé n'avait pu connaître cette horrible mort que par une vision miraculeuse.

Saint Bernard fut favorisé d'autres révélations, connues plus tard par le récit qu'il en avait fait à un ami intime. Un soir qu'il prolongeait ses prières dans l'oratoire, après les Complies, il se trouva transporté dans une salle capitulaire remplie de moines blancs, dont il reçut la bénédiction. Le plus vénérable d'entre eux, s'adressant à Bernard, lui dit : « Nous avons été jadis religieux dans ce monastère, et nous aimons à hanter ces lieux qui furent témoins de nos épreuves victorieuses. Nous te félicitons d'avoir ranimé l'antique piété de ce saint asile. Nous venons aujourd'hui pour t'enjoindre d'annoncer à tes frères que dix-neuf d'entre eux vont prochainement comparaître devant Dieu ». — Dès le lendemain, Bernard fit part à ses moines de cette vision et les engagea à purifier leur conscience, pour se préparer à un départ suprême. L'un d'eux ayant traité ces prédictions de songes illusoires, le prieur de Saint-Savin lui répondit qu'il serait le premier que frapperait la mort ; et il désigna ensuite par leurs noms tous ceux qui allaient descendre dans la tombe, indiquant le jour et l'heure de leur agonie. Tout arriva comme il l'avait prédit, et l'on reconnut alors qu'il était vraiment doué du don de prophétie.

Dans ce même oratoire de Saint-Savin, la Vierge apparut une nuit à saint Bernard, l'encouragea à supporter les tribulations qui l'éprouvaient, et lui annonça qu'il était prédestiné au bonheur des cieux.

Bernard, qui était arrivé à l'âge de cinquante ans, ayant appris que ses confrères voulaient le choisir pour Abbé, prit la fuite, dans l'intention de s'adonner à la vie anachorétique, désir qu'il nourrissait depuis longtemps. Vers l'an 1096, il alla donc trouver un ermite nommé Pierre des Etoiles, qui demeurait non loin du monastère, celui-là même qui devait un jour fonder l'abbaye de Fontgombaud. Pierre approuva son projet, et, pour le soustraire aux recherches qu'on ne manquerait point de faire, consentit à le conduire dans une solitude inaccessible de la forêt de Craon [1]. C'est dans cette nouvelle Thébaïde, s'étendant sur les confins de la Bretagne et du Maine, que vivaient alors, dans des cellules isolées, Robert d'Arbrissel, Vital de Mortain et Raoul de la Fustaye, qui devaient un jour illustrer leur nom par la fondation de diverses congrégations religieuses. Pierre des Etoiles obtint du bienheureux Vital qu'il voulût bien s'adjoindre un nouveau compagnon de solitude et lui confia Bernard, sous le nom emprunté de Guillaume, parce que ce dernier voulait entourer sa naissance et sa retraite du plus grand mystère. Vital, après avoir convoqué tous les anachorètes de ce désert, leur fit agréer l'admission du nouveau Solitaire ; chacun voulait lui offrir sa cellule : mais il fut décidé que Guillaume (nous venons de dire que c'était le nom d'emprunt de saint Bernard) parcourrait la forêt, visiterait toutes les cellules et choisirait celle qui lui conviendrait le mieux. Il s'enfonça donc dans le désert où, tout à l'extrémité, il rencontra la demeure d'un frère nommé Pierre. C'était une étroite cabane, construite avec des écorces d'arbres, dans un oratoire ruiné de saint Médard, et qui n'était entourée d'aucun terrain cultivé. Ce désolant aspect séduisit l'esprit mortifié de Bernard, qui déclara avoir trouvé ce qui lui convenait.

1. Chef-lieu de canton du département de la Mayenne.

Pierre fut ravi de voir sa pauvre cabane préférée aux demeures plus confortables des autres anachorètes. Il félicita Bernard de son choix et lui promit de le rendre habile dans l'art de tourner le bois. Pour fêter son hôte, il invita tous ses confrères à prendre un repas chez lui : comme d'habitude, il n'avait point de provisions, mais il savait pourtant où en trouver ; s'étant muni de paniers, il parcourut les environs, cueillit des noisettes et des fruits sauvages, dépouilla les troncs d'arbres de leurs rayons de miel, et revint tout joyeux offrir à ses hôtes ce copieux repas improvisé, auquel il ajouta une purée de feuilles d'arbre.

Bernard, sous la direction de Pierre, devint habile dans l'art de façonner le bois et de tresser les écorces ; il apprêtait l'unique repas du soir et faisait cuire des herbes sauvages, qu'aux jours de fête il assaisonnait de quelque condiment. Il rendait à Pierre toute espèce de services, en disant comme le divin Maître : — « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir [1] ».

Pendant les trois années que Bernard consacra ainsi au travail des mains et à la contemplation, les moines de Saint-Savin le faisaient chercher par toute la France. Ils découvrirent enfin sa retraite ; munis d'un ordre de l'évêque de Poitiers et de l'abbé de Saint-Cyprien, ils se disposaient à aller prendre Bernard pour le mettre à la tête de leur communauté. Un religieux, plus empressé que les autres, nommé Hugues, devança ses confrères et annonça à l'Ermite le sort qu'on lui destinait. Bernard, se voyant découvert, résolut de fuir dans une île, espérant que l'océan, mieux que la terre ferme, serait un fidèle gardien de sa solitude.

L'un des anachorètes voulut lui donner dix-huit pièces d'argent qu'il tenait en réserve. L'homme de Dieu les refusa : — « Qu'ai-je à craindre de la pauvreté ? » s'écria-t-il. « Le Seigneur n'a-t-il point promis de procurer le nécessaire à celui qui cherche avant tout son royaume ? » — Il fit donner cette somme à un pauvre campagnard qui se trouvait là, et, riche de sa confiance en Dieu, il se dirigea vers la mer de la Manche. Arrivé sur les bords de l'Océan, il monta dans une barque et se fit conduire à l'île de Chaussey [2], entre Jersey et Saint-Malo.

C'est sur ce rocher isolé qu'il vécut, de 1099 à 1100, plongé dans une perpétuelle contemplation des choses divines. Sans compagnons, sans feu, sans pain, sans commerce avec les hommes, il vivait de quelques racines sauvages. Un seul événement important vint troubler le calme habituel de son isolement volontaire.

Un navire de pirates armoricains avait capturé deux vaisseaux de marchandises près des côtes d'Angleterre, après un sanglant combat. Il se dirigeait vers un port de Bretagne, avec ses prises et ses captifs, quand il fut poussé par des vents contraires vers l'île de Chaussey. Bernard fut ému d'une profonde pitié, en voyant ces pauvres marchands enchaînés et souillés de leur propre sang. Il les exhorta à la patience et au pardon des injures, tandis qu'il adjura les pirates de rentrer en eux-mêmes et de renoncer à leurs odieux projets. Les forbans ne firent que rire de ses conseils et profitèrent bientôt d'un changement de vent pour remettre à la voile.

Saint Bernard passa toute la nuit en oraison et supplia Dieu, la Vierge et les Saints, de toucher le cœur des barbares et de rendre à leur famille les infortunés prisonniers. Ces vœux allaient être bientôt exaucés. La discorde avait surgi entre les pirates au sujet de la distribution des prises, et leurs

1. Matth., xx, 28.
2. Baillet lui donne à tort le nom de *presqu'île*. C'est sans doute le nom de cette île, *Causeus*, qui a donné lieu à l'erreur d'Orderic Vital, qui fait de notre saint Bernard un abbé de Quinçay.

armes fratricides s'étaient teintes de leur propre sang. Cependant, le navire touchait au port et allait bientôt jeter l'ancre, quand une affreuse et soudaine tempête le chassa loin des côtes. Les forbans, en face de la mort, retrouvent leur conscience, dénouent les liens de leurs captifs et promettent de leur restituer tout ce qui leur appartient. Pour apaiser la colère vengeresse des cieux, ils font vœu d'expier leurs crimes par un pèlerinage, ceux-ci à Jérusalem, ceux-là à Rome, d'autres à Saint-Jacques de Compostelle. A défaut de prêtre, ils se confessent les uns aux autres, et font serment de devenir les dociles pénitents de l'Ermite qu'ils avaient insulté à Chaussey, si jamais ils peuvent, sains et saufs, aborder dans son île. Dieu se laissa toucher par leur repentir et surtout par les prières de Bernard. Cinq navires sur neuf vinrent échouer sur les plages de Chaussey ; les pirates se jetèrent aux genoux du saint Solitaire et ratifièrent les promesses qu'ils avaient faites au milieu des dangers. Avec les débris des vaisseaux naufragés, ils bâtirent une commode demeure à l'Ermite qui, jusque-là, s'était contenté de l'humide abri des cavernes. Quelques jours après, ils reprenaient la mer et allaient rendre à la liberté les marchands qu'ils avaient capturés.

Pendant ce temps-là, les moines de Saint-Savin, lassés de l'inutilité de leurs recherches, avaient fini par se choisir un abbé. Aussitôt que Pierre des Etoiles eut connaissance de cette élection qui devait calmer les craintes de Bernard, il se rendit dans la forêt de Craon où il apprit du bienheureux Vital la nouvelle résidence qu'avait choisie l'Ermite. Il ne crut pas devoir cacher plus longtemps le nom et l'histoire de son ami, dont la renommée remplissait l'Aquitaine. Les anachorètes lui fournirent un guide nommé Chrétien. Tous deux parvinrent bientôt à Chaussey ; après avoir raconté à Bernard l'élection de l'abbé de Saint-Savin, laquelle devait mettre un terme à ses appréhensions, ils lui exposèrent le désir qu'avaient de son retour les anachorètes de l'Anjou. Bernard accéda à leur prière, retourna avec eux dans la forêt de Craon et s'y bâtit une cellule, à l'endroit nommé Font-Gohiard [1].

Raynaud, abbé de Saint-Cyprien, déplorait depuis longtemps l'absence de Bernard, et souhaitait ardemment de lui transmettre sa crosse, qu'il sentait s'échapper de sa main débile. Ayant recours à la ruse pour ramener au bercail un si regretté transfuge, il alla trouver Bernard dans sa retraite, lui dit que l'intérêt de son monastère l'avait amené dans ces parages, et qu'il n'avait point voulu passer si près de lui sans venir lui renouveler sa fraternelle affection. Affectant de craindre les dangers de la forêt, il le pria de le conduire jusqu'à la lisière ; là, le vénérable vieillard dit à son guide : — « J'ai trompé ta confiance, je ne craignais pas d'autres voleurs que ces bons anachorètes qui t'ont dérobé à notre tendresse ; je te remène parmi tes premiers frères ». — Bernard céda à ces instances, en songeant qu'il pourrait plus tard revenir dans sa solitude chérie. Son arrivée à Saint-Cyprien remplit de joie tous les cœurs ; on lui coupa sa barbe longue et inculte, on le dépouilla de son grossier vêtement de peau, pour lui faire reprendre la coule bénédictine ; et, quelques jours après, il était nommé prieur du monastère.

Quatre mois plus tard, Raynaud, courbé sous le fardeau des ans, sentit la vie l'abandonner ; avant de mourir, il désigna Bernard au choix de la communauté pour lui succéder : — « Je prends Dieu à témoin », s'écria-t-il, « que je ne connais personne de plus saint ». — Ses vœux furent exau-

1. Hugues Ménard a confondu à tort cette localité avec Fontgombault. Quelques géographes pensent que Font-Gohiard était situé dans la forêt de Saint-Mars (Maine).

cés ; peu de temps après, Bernard, malgré ses répugnances, était consacré abbé par Pierre II, évêque de Poitiers, qui avait adhéré aux projets de Raynaud.

Saint Bernard ne démentit point les espérances qu'on avait conçues de son élévation forcée à la dignité abbatiale. C'était par son humilité, plus que par son rang, qu'il était le premier entre tous. Chaque jour, il recevait à sa table une centaine de prêtres, et servait de ses mains les pauvres qui venaient lui demander l'hospitalité.

Ce fut en l'an 1100, la première année de son abbatiat, qu'il assista au Concile de Poitiers, présidé par les cardinaux Jean et Benoît, légats du Saint-Siége, et où fut frappé d'anathème le roi Philippe I[er] qui, par son divorce, scandalisait la nation. Guillaume, duc d'Aquitaine, sentant qu'il méritait le même sort, entra en fureur à ce sujet et menaça de mort les cent quarante Pères du concile. Un ecclésiastique est immolé par la rage populaire ; les membres du concile fuient épouvantés. Au milieu de cette terreur générale, Bernard de Tiron, Robert d'Arbrissel et les deux légats demeurent seuls intrépides, ôtent leurs mitres pour montrer combien peu ils craignent les pierres qui volent sur leurs têtes, triomphent par leur courage de la colère du peuple, et la fatale sentence est prononcée... Le duc d'Aquitaine avait intérêt à ne pas souffrir les censures, car lui-même avait répudié sa femme. Un des Pères du concile, Pierre II, évêque de Poitiers, résolu de l'excommunier, prononçait déjà la formule. Guillaume, tirant son épée : « Tu vas mourir de ma main », lui crie-t-il, « si tu ne me donnes l'absolution ». Le prélat feignit d'avoir peur, demanda un instant de loisir et acheva les paroles fatales : — « Frappez maintenant », ajouta-t-il, « je suis prêt ». — Le duc lui répondit froidement : — « Je ne t'aime pas assez pour t'envoyer en paradis ».

Tandis que saint Bernard gouvernait l'abbaye avec autant de zèle que de sagesse, les moines de Cluny affichèrent la prétention de ranger Saint-Cyprien sous leur juridiction ; ils allèrent trouver à Rome le pape Pascal II, et en obtinrent un bref qui déposait Bernard de sa prélature, à moins qu'il ne consentît à se soumettre à la suprématie de Cluny. Bernard n'hésita point un instant : il aima mieux renoncer à sa crosse que de la rendre tributaire, et alla rejoindre dans la forêt de Craon Robert d'Arbrissel et Vital de Mortain. Il parcourait avec eux les villes et les campagnes du Maine, annonçant la parole de Dieu, attaquant de front l'immoralité, et semant dans tous les cœurs des germes de vertu et de dévouement.

A cette époque, des prêtres de la Normandie contractaient publiquement mariage, léguaient leurs bénéfices à leurs enfants, ou bien les leur donnaient en dot. Bernard réussit à dissoudre quelques-unes de ces coupables unions ; mais il excita contre lui une telle animadversion, que sa vie fut plus d'une fois en danger.

Un jour qu'il prêchait à Coutances, un archidiacre qui avait femme et enfants, accompagné de nombreux clercs, chercha à lui faire un mauvais parti et lui demanda comment il se faisait qu'un moine qui devait être mort au monde, vînt ainsi le troubler par ses prédications. Bernard répondit par un commentaire allégorique de l'Ecriture sainte, en rappelant que Samson avait exterminé ses ennemis avec une mâchoire d'âne. — « Samson », leur dit-il, « dont le nom signifie *Soleil,* nous figure le Christ, soleil de justice ; ses ennemis, ce sont tous ceux qui violent ses lois ; l'âne mort, c'est le fidèle observateur de ses commandements ; les mâchoires de l'âne, ce sont les prédicateurs de la foi. C'est précisément parce qu'ils sont morts

aux vanités du monde qu'ils peuvent mieux combattre et qu'ils sont l'instrument de conversion dont s'arme le bras du Seigneur ». — L'archidiacre, interdit par ce discours, sentit se calmer sa colère et protégea même le Saint contre l'animosité de ses confrères.

Les moines de Saint-Cyprien avaient lutté pendant quatre ans contre les prétentions persévérantes de l'Ordre de Cluny. Munis d'une lettre de l'évêque de Poitiers, ils allèrent trouver Bernard dans son ermitage, et le supplièrent de se rendre à Rome pour plaider auprès du Pape leur cause et la sienne. Le Saint y consentit; vêtu de son costume d'ermite et monté sur un âne, il partit pour Rome avec quelques-uns de ses compagnons du désert. Le pape Pascal II, qui le connaissait de réputation, grâce aux rapports que lui avaient faits les cardinaux Jean et Benoît, ses légats au concile de Poitiers, le reçut avec bienveillance, l'entretint tout un jour et lui rendit la dignité abbatiale dont il avait cru devoir le déposséder en faveur de Cluny.

Les moines de Saint-Cyprien, qui étaient restés quatre ans sans abbé, s'étaient beaucoup relâchés de leur règle ; quelques-uns d'entre eux ne purent supporter le joug dont ils s'étaient déshabitués, et cherchèrent les moyens de se débarrasser d'un censeur importun, oubliant le service qu'il venait de rendre à la communauté. Pour lasser sa patience et lui faire reprendre le chemin si connu du désert, ils firent soustraire le froment et le vin qui étaient nécessaires pour l'alimentation des religieux et des pauvres ; mais ces provisions furent recouvrées, et un chanoine assura l'avenir matériel de l'abbaye pour toute une année. La mort vengeresse dont la Providence punit les coupables n'effraya point les séditieux ; ils firent alliance avec les moines de Cluny, dont ils avaient jusqu'alors repoussé les empiétements, et favorisèrent leurs projets d'annexion.

Bernard se vit obligé de faire un second voyage à Rome, pour défendre l'indépendance de son monastère. Trouvant Pascal II changé de sentiments et hostile à sa cause, il ne craignit point de protester contre son jugement et d'en appeler au tribunal de Dieu. Le souverain Pontife, irrité d'une telle audace, le chassa de sa présence. Ses conseillers le calmèrent bientôt en vantant les vertus de Bernard ; les cardinaux Jean et Benoît rappelèrent la courageuse énergie dont il avait fait preuve au concile de Poitiers. Pascal consentit alors à recevoir de nouveau l'Abbé de Saint-Cyprien et à écouter ses doléances. Saint Bernard exposa alors que son abbaye existait avant que Cluny fût fondé et qu'elle ne pouvait point se ranger sous la loi d'une institution plus jeune.

Les moines de Cluny, qui prirent à leur tour la parole, ne purent entamer les solides arguments de leur adversaire. Aussi le Pape, revenant sur ses appréciations passées, proclama l'indépendance du monastère de Saint-Cyprien. Il essaya même de retenir à Rome saint Bernard, en lui offrant la dignité de cardinal-prêtre ; mais l'humble religieux, bien loin d'accepter cet honneur, ne voulut pas même reprendre la dignité d'abbé qu'on lui restituait, et sollicita la permission de retourner dans sa solitude. Pascal y consentit, en l'autorisant à baptiser, à confesser, à prêcher, partout où le conduirait son zèle apostolique. Pendant son séjour à Rome, il lui avait témoigné sa bonté extrême, en l'invitant tous les jours à sa table.

Bernard retourna à Saint-Cyprien, et, quelques jours après, partit avec un petit nombre de disciples pour l'île de Chaussey : mais il ne put y faire un long séjour. Des pirates y abordèrent, s'emparèrent des vases sacrés, des vêtements liturgiques que contenait l'oratoire, et les profanèrent dans leurs orgies sacriléges. Ils reçurent bientôt le châtiment de leurs déprédations :

eux et leur capitaine, Héobald, furent ensevelis dans les flots, sans pouvoir recevoir d'une main sacerdotale l'absolution de leurs crimes.

Bernard, craignant le retour des invasions de pirates, se retira dans une solitude du diocèse d'Avranches, non loin de Fougères [1], avec un petit nombre de disciples qui virent bientôt grossir leur phalange [2]. Afin de pourvoir à l'alimentation, il fallait consacrer toute la journée au travail; et la récitation des psaumes prenait une partie de la nuit. Aussi Bernard supprima-t-il cet exercice de piété.

Raoul, comte de Fougères, craignant que le voisinage de ces moines agriculteurs ne nuisît à ses chasses forestières, leur donna la forêt de Savigny [3], distante de six milles, dont le sol, arrosé par des cours d'eaux, était beaucoup plus fertile. Les anachorètes y bâtirent des cabanes et, pendant plusieurs années, se livrèrent aux travaux agricoles. Non loin de là, habitait le bienheureux Vital dont nous avons déjà parlé et qui devait bientôt métamorphoser sa cellule en monastère.

Ce fut pour lui laisser la place libre et imiter son exemple, que Bernard se mit à la recherche d'une autre solitude où ses disciples pussent se grouper et vivre en commun avec lui. Un ange apparut à l'un des religieux pendant son sommeil, et l'engagea à s'adresser à Rotrou, comte de Mortagne [4]. Celui-ci leur donna, en effet, le territoire d'Arcisses, situé près de Nogent-le-Rotrou, favorable à la culture de la vigne et à l'élève du bétail. Mais le comte se rétracta bientôt, sur les observations que lui fit sa mère Béatrix, au sujet des dangers de discorde que pourrait faire naître le voisinage de ces nouveaux religieux avec les Clunistes de Nogent. Il offrit en échange la terre de Brunelle [5], dans la forêt de Tiron, dont le sol ingrat exigeait les plus rudes travaux. Bernard accepta ce désavantageux échange, et s'empressa d'appeler à lui ceux de ses disciples qui étaient restés en Bretagne et en Normandie.

En se rendant de Nogent à Mortagne-sur-Huine [6], il fut rencontré avec ses deux compagnons par un chevalier nommé Payen du Teil, qui leur offrit de les accompagner jusqu'à Mortagne, où il leur offrirait un gîte dans sa demeure. Les trois voyageurs s'empressèrent d'accepter. Pendant la nuit qu'ils passèrent sous ce toit hospitalier, l'écuyer de Payen se sauva avec un cheval de selle qu'il déroba à son maître et se dirigea vers Bellesme, ville du Perche, qui était alors en guerre avec Mortagne. Bernard, qui comprit toute la douleur que tâchait en vain de dissimuler son hôte, eut recours à la prière. Dieu alors obscurcit la vue du voleur fugitif, qui, après de nombreux détours, revint dans la maison de son maître, croyant faire son entrée à Bellesme. Ses yeux se dessillèrent alors, et il comprit que c'étaient les prières de Bernard qui avaient amené sa restitution forcée.

Le monastère construit à Tiron devint habitable en 1109. C'est alors qu'il fut béni par Yves de Chartres, qui y célébra la messe le jour de Pâques dans une chapelle en bois, et procéda ensuite à la bénédiction du cimetière des moines.

Les peaux de brebis dont ces religieux étaient revêtus leur donnaient un

1. Chef-lieu d'arrondissement de l'Ile-et-Vilaine. L'endroit où séjourna Bernard s'appelait *Quercus docta*.

2. La *Biographie du département de la Somme* confond l'île de Chaussey avec la forêt de Craon, en disant que « les pirates chassèrent Bernard de son ermitage du Maine ».

3. Département de la Manche.

4. Il ne prit le titre de comte du Perche que lorsqu'il fut entré en possession de Bellesme.

5. A 5 kilomètres de Nogent-le-Rotrou.

6. Ancienne capitale du Perche, aujourd'hui sous-préfecture de l'Orne.

aspect singulier. Les naïfs habitants des campagnes voisines les prenaient pour des Sarrasins, arrivés par des cavernes souterraines afin de ravager les bourgs et les cités; ils envoyèrent des espions pour surveiller leurs allures. Grand fut leur étonnement en voyant des hommes inoffensifs, bâtissant non pas des camps et des tours, mais de modestes cellules; ne se disposant point à la guerre, mais chantant des psaumes. La foule alors accourut sans crainte, pour considérer de près ces hommes étranges. Saint Bernard profita de cette affluence pour prêcher le mépris du monde, les joies du sacrifice et les mystères de l'éternité. Beaucoup de ses auditeurs furent touchés par son éloquence parole et embrassèrent la vie monastique.

Le biographe de Bernard nous raconte que le berger de la communauté laissa égarer un de ses veaux dans la forêt. Deux jours après, un loup ramenait l'animal, en remplissant à son égard les fonctions d'un zélé bouvier; il le conduisit jusqu'aux pieds de Bernard, sans paraître intimidé par la présence des moines, et retourna paisiblement dans la forêt, après avoir rempli sa charitable mission.

Dieu se plaisait à signaler par des prodiges la vertu de son serviteur. Un jour, c'était une pluie de roses qui l'enveloppait de ses parfums, tandis qu'il bénissait la communauté; une autre fois, c'était une blanche rosée qui embaumait les airs, tandis qu'il célébrait les mystères sacrés; plus tard, ce fut un incendie, venu de la forêt et menaçant de dévorer les cellules, qu'il éteignit soudain de sa voix suppliante.

Ces faveurs étaient mêlées de tribulations. Les moines de la congrégation de Cluny, résidant à Nogent, prétendirent recevoir la dîme de Tiron et avoir droit sur les mortuaires de la paroisse de Brunelles. Bernard, qui voulait vivre dans un esprit de paix et de douceur, n'essaya point de lutter contre de si puissants adversaires; il aima mieux leur céder la place. Il sollicita d'Yves, évêque de Chartres, et de son Chapitre le don d'un territoire, situé près de Sarcy [1], non loin de la source de la rivière de Tiron. La charte de donation fut expédiée en 1113.

Rotrou, comte du Perche, l'ami le plus intime de Bernard, gémissait dans les cachots de Robert de Bellesme, dont l'histoire a tracé le portrait le plus sombre.

Rotrou, étroitement enchaîné dans les cachots de ce tyran, subissait tous les raffinements de sa cruauté, et s'attendant à une mort prochaine, fit solliciter les prières de Bernard pour le salut de son âme. L'homme de Dieu, saisi d'un esprit prophétique, annonça que l'adversité allait bientôt changer de victime et que Robert envierait le sort de Rotrou. Ce revirement de fortune ne tarda point à s'accomplir : Robert, prisonnier de Henri Ier, duc de Normandie, termina ses jours dans une prison d'Angleterre, tandis que Rotrou fut investi du comté de Bellesme, qu'il devait léguer à ses héritiers.

Rotrou, attribuant sa délivrance aux prières de Bernard, lui témoigna toute la vivacité de sa reconnaissance et lui rendit le domaine d'Arcisses, où devait s'élever bientôt un prieuré. Sa mère, Béatrix, vint fixer sa résidence près du monastère et y fit ériger une vaste basilique.

Malgré tous ces bienfaits, les religieux vivaient dans une grande pauvreté. Le nécessaire leur manquait souvent. Il fallut parfois partager une livre de pain entre deux et même entre quatre religieux. La nécessité, en les réduisant à ne se nourrir que d'herbes et de racines, venait encore imposer un surcroît aux exigences de la règle qui leur interdisait le vin et

1. Commune de Boutigny (Seine-et-Oise). Tiron était jadis du diocèse de Chartres.

leur prescrivait les plus grandes austérités. On n'accourait pas moins se ranger en foule sous la conduite de Bernard.

Il n'y a point de vertu qu'il n'ait pratiquée dans un degré héroïque. L'hospitalité était à ses yeux un devoir essentiel de la vie monastique : riches, pauvres, impotents, enfants, femmes, malades, lépreux, il admettait dans son monastère tous ceux qui s'y présentaient. A défaut de pain, on prenait celui qui était déjà servi sur la table des moines ; pour ferrer les chevaux des étrangers, on déferrait ceux de l'abbaye ; pour vêtir les mendiants, on se dépouillait des habits les plus nécessaires.

Saint Bernard poussait si loin l'esprit de mortification qu'on ne le vit jamais s'asseoir près d'un foyer ; lorsqu'il était malade, il refusait le soulagement des remèdes, le secours des bains et des saignées. Un jour qu'il s'était rompu une côte, il ne voulut point recourir au chirurgien afin de souffrir davantage pour l'amour de Dieu. Quand, par la négligence du réfectorier, on n'avait point servi à sa table la ration d'eau accoutumée, il s'abstenait de la réclamer et se réjouissait intérieurement de cette occasion de pénitence. Il ne permettait point qu'en raison de sa dignité, on lui servît des mets plus recherchés, ne se distinguant jamais des autres que par une plus grande mortification.

Doué du don des larmes, ce n'était point seulement sur ses fautes qu'il pleurait, mais sur celles dont il recevait l'aveu au tribunal de la pénitence. Soupirant après les jours de l'éternité, il ne voyait qu'un sujet de tristesse dans les dissipations de ce monde. C'était surtout lorsqu'il célébrait les saints mystères, lorsqu'il assistait aux obsèques de l'un de ses moines, ou qu'il voyait partir l'un d'entre eux pour de lointaines contrées, qu'il donnait cours à l'abondance de ses pleurs et à la vivacité de son émotion.

Nous grouperons ici quelques anecdotes qui nous montreront, traduites en actions, les vertus de notre saint Abbé.

Passant un jour par la cuisine, il aperçut une petite portion qui bouillait au feu : ayant appris que c'était un mets spécial qu'on lui préparait, il s'empressa de le mettre dans la marmite commune et adressa de sévères reproches au cuisinier.

Une autre fois, étant entré au réfectoire pour sonner la cloche du repas, il remarqua qu'on avait mis à son couvert un pain plus blanc que celui des autres. Il s'empressa aussitôt de le porter à la place que devait occuper un vieillard de la communauté.

Dans un voyage qu'il faisait avec quelques-uns de ses frères, Bernard rencontra sur la route une femme dont la mise était fort mondaine. S'étant aperçu que ses compagnons avaient considéré la voyageuse avec trop peu de retenue : — « Cette femme qui vient de passer », leur dit-il, « serait fort belle, si elle n'était pas borgne ! » — Les moines se récrièrent en affirmant qu'elle jouissait bel et bien de ses deux yeux. — Cela se peut, repartit l'Abbé ; je vous avoue que je ne me suis point longuement appliqué à regarder si cette femme n'avait qu'un œil ou si elle en avait deux ». Les moines comprirent à demi-mot et se repentirent de leur indiscrète curiosité.

Une autre fois, Bernard leur donna une leçon de charité. Un serviteur de l'abbaye, ne se trouvant point suffisamment nourri, dérobait des aliments supplémentaires. Les frères s'en aperçurent et mirent les provisions sous clef : le serviteur sut faire jouer les serrures, et alors plainte fut portée à l'Abbé. Celui-ci, loin de leur donner raison, leur reprocha leur parcimonie, et leur dit qu'ils étaient tous coupables des vols qu'ils avaient occasion-

nés par leur lésinerie. — Dès lors, le domestique affamé eut toute liberté de prendre les aliments que bon lui semblerait.

Un moine, couché dans son cercueil, et près duquel Bernard récitait les prières des morts, se leva tout à coup de sa couche funèbre, enveloppé de son blanc linceul et pria l'Abbé d'annoncer à ses frères qu'il jouissait déjà du bonheur suprême.

Robert des Moteis, voisin de l'abbaye de Tiron, était un chevalier fort pauvre. Bernard alla le visiter, et, par sa seule présence, fit affluer dans le modeste castel une inépuisable richesse.

En passant à Saint-Lubin de Chassant [1], il guérit, avec un signe de croix, un enfant aveugle-né que sa mère recommandait à l'intercession du Saint. C'est aussi en faisant le signe de la Rédemption qu'il délivra des obsessions du malin esprit deux religieux de sa communauté.

Au temps de la fenaison, un jeune novice fut à peu près écrasé par un chariot que traînaient dix bœufs. On transporta le blessé à l'infirmerie, en ne songeant qu'à la certitude de sa mort prochaine. Mais Bernard, en lui imposant les mains, répara soudain les effets et les traces de l'accident.

Un moine de Tiron, engagé dans les ordres, avait commis diverses soustractions, dans l'espoir de retourner à la vie mondaine. L'Abbé, qui était doué de la vision prophétique, lui montra qu'il connaissait les tentations qui l'éprouvaient et tâcha de le retenir dans les liens de la pénitence. Mais le mauvais religieux ne tint pas compte de ses sollicitations, et, réalisant bientôt ses coupables projets, il s'enfuit loin de l'asile où il ne pouvait donner cours au débordement de ses passions.

Un religieux vint, un jour, confier à son Abbé les tentations dont il était obsédé. Bernard lui montra que ces épreuves étaient destinées à épurer son âme ; mais, en même temps, il lui annonça la fin de ces agitations qui auraient pu dépasser la mesure de ses résistances.

Quand le nombre des religieux de Tiron se fut élevé à 500, l'Abbé en envoya 200 dans diverses contrées fonder des prieurés, où ils s'établissaient au nombre de douze. C'est ainsi que l'abbaye de Tiron eut environ soixante-sept maisons de sa dépendance et trente églises paroissiales.

La réputation de Bernard, franchissant les limites de la France, avait pénétré en Aquitaine, en Bourgogne, en Allemagne, en Angleterre, en Ecosse ; de toutes parts, on sollicitait des fondations de cette congrégation naissante, qui donnait un nouveau lustre à la règle de Saint-Benoît. Ce fut dans ce but que Henri Ier, roi d'Angleterre et de Normandie, lui envoya Thibaut, comte de Blois, et Rotrou, comte de Perche, en s'excusant de ne pouvoir aller lui-même le visiter, à cause du danger qu'il courrait en sortant de ses Etats. Ce prince fit don à l'abbaye d'une rente perpétuelle de quinze marcs d'argent, sans compter une cinquantaine de marcs qu'il leur envoya chaque année jusqu'à sa mort. De plus, il fit construire à ses frais un magnifique dortoir. Bernard, pour témoigner sa reconnaissance au roi d'Angleterre, alla lui rendre visite dans ses Etats de Normandie.

Le roi de France Louis le Gros, qui dut la guérison d'une maladie aux prières de saint Bernard, donna à l'abbaye de Tiron le territoire de Centray [2].

Un gentilhomme, nommé Robert, conduisit treize religieux de Tiron en Angleterre et leur fit bâtir l'abbaye de Notre-Dame de Cameis, dans le diocèse de Saint-David.

David, duc de Northumberland, qui devint roi d'Ecosse, appela aussi

1. Eure-et-Loir. — 2. Canton de Chartres.

douze religieux de Tiron et leur fit construire l'abbaye de Kaburck, dans le diocèse de Saint-André. Plus tard, il voulut visiter le saint Fondateur qu'il avait en si grande estime, mais il n'arriva avec sa nombreuse suite à Tiron qu'après la mort de Bernard [1]; il ne crut pas pouvoir rendre un meilleur hommage à sa mémoire que d'emmener avec lui douze religieux pour les associer à ceux qui édifiaient déjà l'Ecosse par l'exemple de leurs vertus.

Bernard était mûr pour le ciel. Une grave maladie vint lui offrir une nouvelle occasion d'exercer sa patience.

L'avant-veille de sa mort, Bernard apparut à une pieuse femme de Nogent-le-Rotrou, nommée Marie, alors qu'elle allumait un cierge devant les reliques conservées dans la tour du château de Nogent; il l'engagea à venir, dès le lendemain, le visiter avec sa fille qui se destinait à la vie du cloître, parce que plus tard, ajouta-t-il, il ne serait plus temps. Le lendemain, Marie arrivait à Tiron avec sa fille dont Bernard reçut les vœux. Quelques jours après, la jeune vierge allait rejoindre au ciel celui qui l'avait consacrée au Seigneur.

Les religieux, en veillant la nuit près de leur Abbé, aperçurent avec ravissement une foule de moines enveloppés de l'auréole des saints, qui entouraient le lit d'agonie. C'étaient les anciens religieux de Tiron, qui étaient morts tous en état de grâce, à l'exception d'un seul; celui-là avait osé recevoir la prêtrise sans passer par les ordres inférieurs, et les anges des ténèbres avaient emporté son âme dans les abîmes infernaux: c'est ce que révéla, le lendemain, saint Bernard à ses disciples, en leur adressant ses derniers adieux.

Après onze jours de souffrances, Bernard, âgé de soixante-dix ans, mourut le 14 avril de l'an 1117, sept semaines après son ami le B. Robert d'Arbrissel.

On transporta le corps du défunt dans l'église, où il resta exposé trois jours. Ses funérailles ressemblèrent plus à une fête triomphale qu'à une cérémonie de deuil. Pour rendre les derniers devoirs au saint Abbé, les grands quittèrent leurs châteaux; les cultivateurs, leurs champs; les marchands, leur négoce; les moines, leur église; les anachorètes eux-mêmes renoncèrent pour un jour au calme de leur solitude.

Sa mort fut révélée le même jour à un de ses religieux qui habitaient l'Angleterre, et à d'autres qui s'étaient établis sur les bords du Rhône.

Bernard avait composé des statuts pour la congrégation qu'il fonda, mais ils ne nous sont pas parvenus.

La congrégation de Tiron, qui fut une seconde réforme de l'Ordre de Saint-Benoît, comme celles qui s'accomplirent à Cluny, à Cîteaux, à la Grande-Sauve, fit de rapides progrès après la mort de son fondateur. Outre la maison-mère de Tiron, elle comptait dix abbayes en France et en Angleterre, ainsi qu'un grand nombre de prieurés et de cures, répartis dans les diocèses de Chartres, du Mans, de Paris, de Rouen, d'Avranches, de Nantes, de Soissons, etc. Les religieux étaient vulgairement désignés sous le nom de *moines gris*, à cause de la couleur de leur vêtement; ils prirent plus tard l'habit noir des Bénédictins. Au XVII[e] siècle, la congrégation cessa d'exister; Tiron et la plupart des autres maisons s'agrégèrent alors à la congrégation de Saint-Maur. Quelques-unes aussi passèrent à d'autres Ordres, ou furent supprimées.

1. La *Biographie du département de la Somme*, qui abonde en erreurs de tous genres, attribue ce voyage au comte d'Anjou.

Le culte de saint Bernard d'Abbeville, localisé d'abord à Tiron, s'étendit ensuite à toutes les maisons de la Congrégation.

Le Saint-Siége a autorisé, en 1861, le culte du saint abbé pour le diocèse de Chartres. C'est le 14 avril qu'on célèbre sa fête.

Par un indult apostolique du 19 avril 1866, le Saint-Siége a aussi autorisé Mgr l'évêque d'Amiens à insérer, quand il le voudrait, dans la liturgie de son diocèse, l'office du Saint, tel qu'on le récite dans le diocèse de Poitiers.

On représente saint Bernard d'Abbeville dans un ermitage, occupé au métier de tourneur.

Geoffroy le Gros, moine de l'abbaye de Tiron, l'un des derniers disciples de Bernard, écrivit la Vie de son Abbé, de 1137 à 1148, et la dédia à Geoffroy, évêque de Chartres. — Nous avons extrait cette vie de l'*Hagiographie d'Amiens*, par M. Corblet, en l'abrégeant.

SAINT BÉNÉZET, BERGER,

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES FRÈRES PONTIFES D'AVIGNON

1165-1184. — Papes : Alexandre III; Luce III. — Rois de France : Louis VII; Philippe-Auguste.

> Au moyen âge, l'Europe est devenue un seul homme dont la religion catholique, dont l'Eglise romaine, est chargée de faire l'éducation, et elle la fait par les monastères.
>
> Rohrbacher. *Hist. eccl.*, t. XIII, p. 267.

C'est une étude bien intéressante que celle du moyen âge, pour qui sait y voir Dieu présidant visiblement aux choses merveilleuses qui se font pour tirer le monde de la barbarie, et aux hommes plus merveilleux encore qui les font. La page que nous allons écrire de cette histoire est une des plus humbles, et néanmoins Dieu ne dédaigne pas d'y montrer la toute-puissance de son bras.

En l'année 1165, vint au monde à Hermillon, petite commune à trois kilomètres de Saint-Jean-de-Maurienne, en Savoie, un enfant qui reçut au baptême le nom de Benoît ; plus tard, à cause de sa jeunesse et de sa petite taille, le peuple l'appela Bénézet, c'est-à-dire petit Benoît[1].

Bénézet fut élevé sous le toit de chaume de ses parents. Ils étaient pauvres des biens de la terre, mais riches de ceux de la grâce, et ils s'efforcèrent de les communiquer à leur enfant, en lui apprenant de bonne heure à connaître et à aimer Dieu. Le Seigneur féconda cette semence, et prépara Bénézet à devenir le docile instrument de sa puissance. Il perdit son père étant encore en bas âge, et dès que ses forces le lui permirent, sa mère, selon l'usage des gens de la campagne, l'employa à la garde de quelques brebis qui composait sa fortune.

Le 13 septembre de l'année 1177, Bénézet faisait paître son petit troupeau, lorsqu'eut lieu une éclipse totale de soleil. Tout à coup, au milieu

1. Les auteurs latins le désignent communément sous les noms de *Sanctus Benedictus de ponte* (saint Benoît du pont), de *Benedictus pontifex* (saint Benoît, faiseur de ponts), et de *Benedictus pastor* (saint Benoît, berger).

de l'obscurité, une voix se fit entendre par trois fois : — « Bénézet, mon fils, écoute la voix de Jésus-Christ. — Qui êtes-vous, Seigneur, qui me parlez ? répondit l'enfant. J'entends votre voix, mais je ne puis vous voir. — Ne crains rien, reprit la voix; je suis Jésus-Christ, qui d'une seule parole ai créé le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. — Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Je veux que tu laisses le troupeau que tu gardes et que tu ailles bâtir pour moi un pont sur le Rhône. — Seigneur, je ne sais où est le Rhône et je n'ose pas abandonner les brebis de ma mère. — Ne t'ai-je pas dit d'avoir confiance ? Va donc avec courage; je ferai ramener tes brebis à l'étable et je te donnerai un compagnon qui te conduira jusqu'au Rhône. — Mais, Seigneur, je n'ai que trois oboles. Comment ferai-je un pont sur le Rhône ? — Tu le feras, mon fils, par les moyens que je te donnerai ».

Et de même qu'autrefois les Apôtres laissèrent leur père et leurs filets pour suivre le Sauveur, l'humble enfant laissa sa mère et son troupeau, et partit pour exécuter les ordres du ciel.

Quand Bénézet eut fait quelque chemin, il rencontra un ange sous la figure d'un pèlerin, portant un sac de voyage et un bâton à la main. Il s'approcha de l'enfant et lui dit : « Viens avec moi sans crainte; je te conduirai à l'endroit où tu dois construire le pont de Jésus-Christ, et je te montrerai ce que tu as à faire ».

Ils arrivèrent ensemble sur les bords du Rhône. A la vue de la largeur du fleuve, Bénézet, saisi de frayeur, s'écria : — « Il est impossible que je fasse un pont ici ! — Ne crains rien, répondit l'ange, car l'Esprit-Saint est avec toi. Va vers cette barque que tu vois là-bas, le batelier te fera passer le fleuve; tu entreras dans la ville d'Avignon et tu te présenteras à l'évêque et à son peuple ». Et disant cela, l'ange disparut.

Bénézet alla vers le batelier et le pria, pour l'amour de Dieu et de la bienheureuse Vierge Marie, de le transporter à la ville, où il avait quelque affaire. Cet homme était juif; il répondit à l'enfant : « Si tu veux passer, donne-moi trois deniers comme les autres ». Bénézet le supplia une seconde fois de le passer à l'autre bord, pour l'amour du Seigneur Jésus et de la bienheureuse Vierge Marie, sa mère ; mais le juif inexorable lui répondit : « Que m'importe ta Vierge Marie ! elle n'a aucun pouvoir ni dans le ciel ni sur la terre. J'aime mieux trois deniers que son amour ».

Bénézet lui donna ses trois oboles. Le juif, voyant qu'il ne pouvait tirer davantage de cet enfant, le reçut dans sa barque et le déposa, quelques instants après, sous les murs d'Avignon.

L'enfant se rendit à la cathédrale, qui s'appelait alors Notre-Dame du Château ou du Rocher, et comme l'évêque, nommé Ponce, était en chaire, expliquant à son peuple la parole de Dieu, Bénézet l'interrompit en s'écriant d'une voix ferme : « Ecoutez-moi et prêtez l'oreille à ce que je vais vous dire : Jésus-Christ m'a envoyé vers vous pour construire un pont sur le Rhône ».

L'évêque, indigné qu'un enfant d'aussi chétive apparence osât l'interrompre publiquement et dans le lieu saint, ou croyant peut-être avoir affaire à un insensé, ordonna qu'on le conduisît au viguier pour le faire punir de son insolence. Le viguier ou prévôt-viguier était le premier magistrat civil de la ville. C'était alors un homme dur et sévère, appelé Bérenger, de la famille de Sade.

Bénézet se présenta hardiment devant lui et lui dit : « Le Seigneur Jésus-Christ m'a envoyé en cette ville pour bâtir un pont sur le Rhône. — Comment,

reprit le viguier, un enfant de ton espèce pense-t-il construire un pont que ni Charlemagne ni aucun autre n'ont jamais osé entreprendre ? Dieu lui-même et ses Apôtres ne pourraient pas en venir à bout ». Et comme Bénézet insistait : « Eh bien ! » ajouta-t-il, « les ponts se font avec des pierres et de la chaux. J'ai dans mon palais une pierre énorme ; si tu peux la remuer et la porter, je croirai que tu peux faire ce pont ».

Bénézet, plein de confiance dans le Seigneur, accepta la proposition du viguier et retourna auprès de l'évêque pour lui en faire part. « Allons », dit le Prélat, « voir la merveille que tu nous annonces ». Et il le suivit avec tout le peuple.

Dans la cour du palais, il y avait, dit la chronique, une pierre que trente hommes n'eussent pu porter. Au rapport de plusieurs historiens, elle avait trente pieds de longueur sur dix-sept de largeur. Bénézet se mit à genoux et resta quelques instants en prière ; puis se relevant, il s'approcha de cette pierre, fit sur elle le signe de la croix et la chargea sur ses épaules « aussi facilement », dit la chronique, « que si c'eût été un petit caillou ». Il la porta ainsi à travers la foule jusqu'à l'endroit où devaient être jetées les fondations de la première pile du pont.

A ce spectacle, tout le peuple fut saisi d'admiration, et, dans les transports de son enthousiasme, il proclama hautement la grandeur et la puissance que Dieu fait éclater dans ses œuvres et dans les instruments de sa bonté envers les hommes. Le viguier fut le premier à reconnaître le prodige : il se prosterna devant Bénézet, lui baisa les mains et les pieds, et lui offrit trois cents sous pour la construction du pont. Tout le monde voulut concourir à une œuvre dont Dieu était si visiblement l'inspecteur, en sorte que l'on recueillit sur-le-champ cinq mille sous, somme fort considérable pour ce temps-là.

Le Seigneur opéra encore un grand nombre de miracles en cette journée, par l'intercession de son serviteur ; il rendit la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds, et redressa dix-huit boiteux.

En lisant ce qui précède, on se sera peut-être demandé à quoi bon cette vocation divine et tant de miracles qui la suivent et la prouvent, à propos de la construction d'un pont. C'est qu'au XII siècle une construction de ce genre était non-seulement un acte de charité, mais une œuvre de haute importance sociale.

Sous la domination romaine et l'influence civilisatrice du christianisme, on vit naître dans les Gaules et dans l'Italie une foule de corporations de bateliers qui, pour un modique salaire, transportaient les marchandises sur les fleuves, et facilitaient aux voyageurs le passage des rivières. En Provence surtout, où les rivières, plus fougueuses, avaient un lit plus incertain, ces sortes d'associations se multiplièrent et se répandirent de tous les côtés : ceux qui en faisaient partie furent appelés *Utriculaires,* parce qu'ils employaient des outres, au lieu de radeaux et de barques [1]...

Mais ils n'étaient unis par aucun lien religieux ; aussi se glissa-t-il bientôt parmi eux d'énormes abus : la cupidité devint leur unique mobile, on les vit dépouiller impitoyablement les voyageurs, et souvent, au dire d'un auteur, *sous prétexte de les passer à l'autre bord, ils les faisaient passer à l'autre monde.*

Ce triste état de choses ne fit qu'empirer au déclin de la seconde race des rois de France et au commencement de la troisième race. L'Etat tomba dans une sorte d'anarchie, les grands s'érigèrent en souverains occupés à se faire la guerre les uns aux autres ; puis survinrent les invasions des Sarra-

1. *Utricularii,* de *utres,* outres.

sins, et il n'y eut plus de sûreté pour les voyageurs, surtout au passage des rivières. Comme les ponts étaient rares et la surveillance nulle, les bateliers purent exercer leur brigandage sur la plus large échelle. L'Italie et le reste de l'Europe n'étaient pas dans une situation moins déplorable.

Alors, des hommes pieux se réunirent en corporations religieuses, et s'engagèrent par vœu à *se tenir toujours en état, pour le service des voyageurs, sur les grandes routes et particulièrement au bord des rivières, tant pour leur faciliter le passage par le moyen des ponts, des chaussées et des bacs, que pour les défendre contre toute sorte d'insultes et leur donner même le couvert dans les hôpitaux*. Le peuple les appela *Frères Pontifes* ou *faiseurs de ponts ;* Rome païenne avait déjà donné ce titre aux chefs du culte qui, sous le règne d'Ancus Marcius, construisirent le pont Sublicius.

C'était donc une entreprise bien importante et en même temps bien difficile que celle que Dieu avait confiée au saint berger d'Hermillon. Depuis le jour où sa mission fut divinement reconnue par le peuple avignonais, Bénézet se livra tout entier à la construction du pont de Jésus-Christ, selon l'expression de Jésus-Christ lui-même. Un certain nombre de jeunes gens, attirés par l'éclat de ses vertus et de ses miracles, s'offrirent à lui pour l'aider dans ce travail et se mirent sous sa conduite. Ainsi fut formée la corporation des Frères Pontifes de la ville d'Avignon, « dont les particuliers soins estoient de veiller à la conservation et réparation du pont, et à loger les pèlerins ». Plusieurs Frères Pontifes du voisinage se joignirent à eux et apportèrent à la congrégation naissante l'expérience qu'ils avaient acquise dans la vie religieuse et la construction des ponts. Néanmoins, ils ne formèrent pas, pendant la vie du Saint, une communauté religieuse proprement dite, bien qu'ils vécussent en commun et qu'ils s'appliquassent à la pratique des vertus monastiques. Bénézet, malgré son jeune âge, était le père et le modèle de tous. Comme il savait que l'orgueil est d'autant plus à craindre que l'on a reçu de Dieu des faveurs plus signalées, il ne voulut point consentir à prendre le titre de prieur que portaient les chefs des autres corporations de Pontifes, et se contenta de celui plus modeste de procureur ou de ministre de l'Œuvre du pont. C'est le titre qu'il porte dans les actes passés en faveur de l'Œuvre. En l'année 1180, il obtint de plusieurs personnes notables de la ville, et notamment d'un nommé Bernard ou Bertrand La Garde, une cession complète des droits qu'elles avaient sur le port du Rhône. L'année suivante, il acheta de Galburge et de Raymond Malvicini, son fils, une maison et un jardin situés près de l'endroit où il avait jeté les fondations de la première pile du pont. Les Frères Pontifes s'y réunirent et commencèrent dès lors à loger les voyageurs indigents.

Au milieu des embarras innombrables qu'entraînaient nécessairement la construction du pont et le gouvernement de la corporation des Frères Pontifes, Bénézet donnait autour de lui l'exemple des plus admirables vertus. A un zèle ardent pour l'accomplissement de la mission que le ciel lui avait confiée, il joignait une foi si vive, une piété si touchante, une pureté de mœurs si angélique, et en même temps une si aimable simplicité de conduite, que tout le monde était forcé de l'aimer et de le vénérer comme un saint.

Le Seigneur continuait aussi à montrer par des miracles la sainteté de son jeune Serviteur. Les dépositions des témoins qui furent entendus peu de temps après sa mort, en rapportent un grand nombre opérés de son vivant par son intercession.

Trois fois il changea l'eau en vin, et, quoiqu'il ne bût jamais de vin, il

en goûta alors, en disant : « Puisque Dieu veut que je boive de cette eau, j'en boirai ».

Les malades accouraient à lui de tous côtés, il mettait une croix sur chacun d'eux, et leur donnant le baiser de paix, les renvoyait guéris. Une fois, un homme qui était retenu dans son lit, perclus de tous ses membres, le fit prier d'aller le voir. Le Saint y alla ; à peine fut-il entré dans la maison, que le malade s'écria qu'il était guéri ; il se leva sur son séant et fut remis en parfaite santé par l'attouchement du Saint. Une autre fois, Bénézet reprit des joueurs qui blasphémaient le nom de Dieu et interrompit leur jeu. L'un de ces malheureux en fut tellement outré de colère qu'il lui donna un soufflet. Dieu l'en punit aussitôt, car sa tête demeura immobile et tournée en arrière. Ce châtiment le fit rentrer en lui-même ; il se jeta aux genoux du Saint, lui demandant pardon et le priant d'intercéder pour lui, ce que le Saint fit volontiers, et le blasphémateur repentant fut à l'instant guéri. Le crédit dont il jouissait auprès de Dieu était tellement connu que, lorsqu'il passait dans la ville, un grand nombre de personnes sortaient de leurs maisons pour le prier de visiter leurs malades, qui tous recouvraient la santé par ses prières.

Un jour que les pierres manquaient pour la construction du pont, Bénézet dit aux maçons : « Allez creuser en tel endroit, vous en trouverez en abondance » ; ce qui se trouva véritable par la volonté de Dieu.

Tant de vertus et de miracles ne pouvaient manquer d'exciter la fureur du démon. Une nuit que le Saint priait dans une église, l'ennemi de tout bien lui jeta une grosse pierre ; mais elle ne toucha que ses vêtements. Alors le démon alla se venger sur le pont, dont il renversa une arche. Bénézet en fut averti aussitôt par une inspiration du ciel, et il dit à ses compagnons : « Retournons à Avignon, car l'ennemi a rompu une arche du pont ; allons la refaire ». Ils y allèrent et eurent bientôt rétabli l'arche abattue.

Cependant la construction du pont n'avançait que bien lentement, malgré le zèle infatigable avec lequel le Saint y travaillait depuis sept ans. On n'en sera point étonné, si l'on réfléchit que le Rhône est l'un des fleuves les plus rapides de l'Europe. Au temps de saint Bénézet, n'étant contenu par aucune digue, il portait çà et là ses flots impétueux, ce qui donnait à son lit une largeur démesurée, et avait désespéré le génie même des Romains et de Charlemagne. En face d'Avignon, il se divise encore aujourd'hui en deux branches, séparées par une île très-fertile, appelée la Barthelasse. Pour joindre les deux rives sans discontinuité, il fallut donner au pont une longueur de 1,840 pas ; il en avait cinq de largeur et se composait de dix-huit arches.

Le Seigneur n'accorda pas à saint Bénézet la consolation de voir l'achèvement de son œuvre. Son âme était mûre pour le ciel, et son corps consumé par les travaux auxquels il s'était livré. Il expira doucement le 14 avril de l'année 1184, la dix-neuvième de son âge, dans la maison qu'il avait achetée à côté du pont.

RELIQUES, CULTE, PATRIE DE S. BÉNÉZET. — LES F. PONTIFES.

L'évêque d'Avigon, qui était alors Rostaing de Marguerites, apprenant que le saint jeune homme était mort, pensa, au premier abord, à enrichir la cathédrale de ses dépouilles mortelles. Mais Bénézet avait choisi pour sa sépulture la chapelle qu'il avait fait bâtir sur la troisième arche du pont, en l'honneur de saint Nicolas ; il avait voulu présider ainsi à l'achèvement de son œuvre et en de-

meurer le gardien. On se détermina à suivre sa volonté, et les funérailles furent célébrées avec la plus grande pompe.

Les malades affluèrent au tombeau du thaumaturge. On y voyait aussi fréquemment des pèlerins venus de pays éloignés, pour remercier le Saint de la guérison et des autres grâces qu'ils avaient obtenues par son intercession. Il n'était bruit dans la contrée que des miracles qui s'opéraient dans la chapelle de Saint-Bénézet, en sorte que, au rapport d'un témoin oculaire, ce pèlerinage était aussi fréquenté que celui de Notre-Dame du Puy, l'un des plus célèbres de France.

Ces miracles contribuèrent beaucoup à conserver le culte de notre Saint dans la ville d'Avignon, malgré les efforts des jansénistes du XVII[e] siècle, si justement appelés les *dénicheurs de saints*. En vain cette école, tristement célèbre, s'efforça-t-elle de taxer l'histoire de saint Bénézet de simplicité ridicule et de grossière ignorance. La dévotion des Avignonais au saint berger de la Maurienne était appuyée sur des fondements trop incontestables pour qu'elle pût céder devant ces méprisables attaques de l'hérésie. D'ailleurs, le pont miraculeux était encore debout, et suffisait pour leur rappeler ce que Dieu avait fait pour eux par le moyen de cet humble enfant.

« Ce n'était pas seulement à Avignon que le culte de ce grand serviteur de Dieu était en honneur. Dans tout le Comtat Venaissin, on l'invoquait d'une manière toute spéciale ; dans les paroisses de Provence et de Languedoc, riveraines du Rhône, on recourait à son intercession pour être délivré des inondations et des dangers que l'on pouvait courir sur le fleuve ; à Viviers et à Vienne, on célébrait chaque année sa fête ». A quatre lieues de Nîmes, un petit village portait son nom (*San Bénézet del Queiron*), et l'avait pris pour son patron aussi bien que la paroisse du Villard dans le Vivarais.

Au XVII[e] siècle, les consuls d'Avignon choisirent saint Bénézet pour l'un des protecteurs de la cité, en faisant mettre son image sur la tour du beffroi de l'hôtel-de-ville, à côté de celles de saint Agricol, du bienheureux Pierre de Luxembourg et de saint Magne. Enfin, jusqu'à la Révolution française, le chapitre de Saint-Agricol d'Avignon célébra sa fête le 14 avril, jour anniversaire de sa mort. C'est en ce jour aussi que font mention de saint Bénézet le martyrologe d'Usuard, annoté par Jean Molan, et celui de du Saussay.

La légitimité du culte rendu au saint berger ne peut nullement être révoquée en doute ; car plusieurs souverains Pontifes lui donnent dans des actes publics les noms de Saint et de Bienheureux, et pendant la résidence des papes à Avignon, voyant les hommages qu'on lui rendait, principalement le jour de sa fête, où l'on récitait son office et l'on célébrait le saint sacrifice en son honneur dans la chapelle où reposaient ses reliques, non-seulement ils ne firent entendre aucune réclamation, mais ils encouragèrent, au contraire, ce culte par de nombreuses indulgences.

La Maurienne n'a pas non plus oublié son illustre enfant, dont le nom y est toujours entouré d'une religieuse vénération. On le trouve dans tous les historiens savoisiens qui parlent des gloires religieuses de ce pays. Sa statue est placée dans l'église d'Hermillon, à côté de celles des patrons de la paroisse, et l'on montre encore, en face de l'église, l'emplacement qu'occupait la maison de ses parents. Des vieillards assuraient, il n'y a pas longtemps, avoir vu des pèlerins français y venir en dévotion et emporter pieusement, en souvenir du Saint, des parcelles détachées des murs de la maison qui s'élève sur ce local. La Maurienne aura désormais un titre de plus à la protection de ce saint enfant : elle vient d'être autorisée à célébrer sa fête le 3 septembre.

En 1669, pendant l'hiver, des masses énormes de glace heurtèrent contre les piles du pont avec tant de violence, que deux arches furent emportées par les eaux. Les directeurs de l'hospice du pont crurent qu'il serait à propos de prier le vicaire archiépiscopal, le siége étant vacant, de permettre que le corps de saint Bénézet fût retiré de son tombeau, de peur qu'il ne fût entraîné dans la ruine des piles. Le corps apparut alors exempt de toute corruption, exhalant une odeur suave, vêtu d'une sorte de chemise de lin attachée autour du cou, et qui n'adhérait nulle part à la chair. La tête était légèrement inclinée ; la face se présentait aux yeux avec une telle intégrité qu'elle permettait de distinguer presque tous les traits qu'elle avait pendant la vie ; sa bouche entr'ouverte, et les lèvres légèrement écartées, comme celles d'un homme qui sourit, laissaient voir à nu la pointe des dents supérieures et inférieures ; entre elles on voyait la langue, à peu près aussi épaisse que celle d'un homme en vie, et dont la couleur était celle d'une rose desséchée. Le ventre, arrondi comme celui d'un homme vivant, cédait au toucher, et reprenait son premier état. Les mains, découvertes, étaient aussi bien conservées que possible. La couleur de tout le corps ne différait pas beaucoup de la couleur naturelle. La chemise et le suaire étaient mieux conservés aux endroits où ils avaient touché au corps de plus près.

Cette translation souleva de vives réclamations de la part de la France, qui avait réussi à étendre son autorité sur toute l'étendue du pont. Louis XIV s'en plaignit à Mgr Azon Ariosto, archevêque d'Avignon, et exigea que le saint corps fût porté dans l'église du couvent des Célestins, qui était de fondation royale et sous la protection de la France. L'archevêque, pour ne point paraître céder aux ordres d'un souverain étranger, répondit qu'ayant fait examiner l'état du pont et de la chapelle, il allait reporter les reliques à leur ancienne place. Ce qu'il fit, en effet, le 3 mai 1672.

Mais cette mesure, sans contenter le monarque habitué à tout faire plier sous sa volonté, excita les murmures du peuple, désolé de perdre si tôt un trésor qu'il avait espéré conserver dans l'intérieur de la ville. Il en résulta de longs débats entre les cours de Rome et de Paris, qui convinrent

enfin que le corps serait déposé aux Célestins, en attendant que le pont fût rétabli et consolidé. Cette nouvelle translation eut lieu le lundi de Pâques, 26 mars 1674, avec une pompe extraordinaire.

La marche jusqu'à l'église des Célestins fut un véritable triomphe. Le corps fut placé dans une châsse en bois, magnifiquement sculptée et surmontée d'une statue du Saint. Plus de vingt mille étrangers assistèrent à cette fête, qui fut suivie d'une octave solennelle.

Les reliques de saint Bénézet n'échappèrent pas à la rage impie des révolutionnaires. Après l'expulsion des Célestins, elles furent transportées dans la collégiale de Saint-Didier, devenue église paroissiale, par les mains indignes du curé constitutionnel de la ville. Mais la guillotine ayant remplacé le culte de Dieu et des Saints, cette église elle-même fut convertie en prison. Parmi les prisonniers qui y furent entassés, en attendant l'échafaud, il y avait des soldats réfractaires de la légion de la Corrèze. Un jour, ils se jetèrent sur la châsse du saint berger, l'ouvrirent et dispersèrent les ossements dans toute l'église. Mais à côté de ces profanateurs, se trouvaient des chrétiens pleins de foi, dont tout le crime était d'être fidèles à la religion de leurs pères. Profitant des ténèbres de la nuit, ils purent enlever, presque en entier, ces saintes reliques ; ils se les partagèrent, et, rendus plus tard à la liberté, ils les emportèrent dans leurs familles, comme un pieux souvenir de la captivité qu'ils avaient soufferte pour le nom de Jésus-Christ. Ceci se passait au mois de juin 1793.

Bien des fois on essaya de recueillir ces précieux débris, dont la perte privait l'église d'Avignon d'un riche trésor. En 1846, de nouvelles recherches furent faites, et cette fois le Seigneur voulut qu'elles aboutissent à un heureux résultat. On parvint à réunir des portions considérables du saint corps ; leur authenticité fut reconnue par Mgr Debelay, archevêque d'Avignon, après les informations canoniques nécessaires, et leur translation solennelle à l'église Saint-Didier fut faite le premier jour de l'année 1854.

L'église Saint-Didier n'est pas la seule qui possède des reliques de saint Bénézet. La cathédrale et toutes les chapelles des établissements d'Avignon, la cathédrale de Viviers et la chapelle du Villard dans le Vivarais en ont obtenu des portions considérables, qui sont exposées à la vénération publique et entretiennent parmi ces populations une confiante dévotion envers le saint Fondateur de l'hôpital et du pont d'Avignon.

Le pont d'Avignon fut achevé en 1188. Sa longueur, la hardiesse de ses arches, la régularité de sa construction le firent regarder comme un chef-d'œuvre de l'art inspiré par la religion. Sur la pile qui sépare la seconde arche de la troisième, s'élevait encore, ces années dernières, la chapelle où saint Bénézet voulut être enseveli et qui, dédiée d'abord à saint Nicolas, fut ensuite mise sous le vocable de notre Saint.

La ruine de ce pont célèbre commença pendant les guerres excitées par l'ambition schismatique de l'anti-pape Pierre de Lune. En 1395, les Catalans et les Aragonais, qui faisaient le siége du palais des Papes, coupèrent une arche ; elle fut rebâtie en 1418. En 1602, trois arches avaient déjà été emportées par les flots impétueux du Rhône. Deux autres s'écroulèrent le 8 mai 1633. On y suppléa par une charpente en bois, dont une travée fut emportée le 3 février 1650. Les glaçons énormes que le fleuve charria pendant l'hiver rigoureux de 1669 à 1670 déterminèrent la chute de deux autres arches et ébranlèrent les arches voisines. Depuis lors, le pont n'exista plus qu'à l'état de ruine, continuellement rongée par les flots du Rhône. Il paraît que la ville d'Avignon recula devant les dépenses considérables que sa réparation aurait exigées. Ses débris majestueux attestent encore le génie puissant et inspiré du berger d'Hermillon.

Après la mort de Bénézet, Jean Benoît, qui lui succéda dans le gouvernement de la corporation des Frères Pontifes, et sous lequel le pont fut achevé, prit le titre de prieur. Les Frères firent entre ses mains les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; ils y ajoutèrent celui de servir les voyageurs et de travailler à l'achèvement et aux réparations du pont. Ils vivaient dans la retraite, et ne sortaient de leur maison que pour travailler au pont ou quêter les choses nécessaires à leur nourriture ; car les revenus de l'Œuvre et les legs faits à l'hospice à diverses époques étaient uniquement employés à l'entretien du pont et au soulagement des voyageurs pauvres ou infirmes. Ils formèrent ainsi une communauté religieuse. Néanmoins ils demeurèrent laïques et en conservèrent l'habit, plus commode pour les travaux matériels, qui étaient la fin principale de leur institution. Aussi ne vit-on jamais les études fleurir dans cette congrégation. Un seul d'entre eux, qui vivait au XIIIe siècle, était prêtre et avait cultivé les lettres avec succès, avant d'entrer chez les Frères Pontifes.

En 1233, la mésintelligence s'introduisit entre les Frères Pontifes et les Avignonais, et les consuls de la ville contraignirent les premiers à les reconnaître pour recteurs de l'Œuvre du Pont. Ce fut le commencement de la décadence de l'Ordre. Depuis 1260, il n'eut plus que des prieurs commendataires qui, non-seulement ne s'occupèrent pas de la réforme devenue nécessaire, mais encore négligèrent complétement ses intérêts. En 1331, la communauté s'étant éteinte d'elle-même, le pape Jean XXII donna aux consuls de la ville la gestion des affaires de l'hospice et du pont, et unit la chapelle au chapitre de Saint-Agricol. En 1284, les Frères de Bonpas avaient été, sur leurs instances réitérées, unis aux Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Ceux du pont Saint-Esprit persévérèrent plus longtemps dans la régularité et la ferveur. En 1448, le pape Nicolas V

les obligea à porter une robe de laine blanche, avec un morceau d'étoffe représentant deux arches de pont surmontées d'une croix rouge sur la poitrine, et leur permit de recevoir les ordres sacrés. Ils finirent aussi peu à peu par oublier les règles de leur institut, au point qu'en 1519 Léon X se vit contraint de les séculariser et de former de leur communauté une collégiale qu'il plaça sous la juridiction de l'évêque d'Uzès.

Patrie de saint Bénézet. — Hermillon, en Savoie, et Le Villard, en Vivarais, se disputent l'honneur d'avoir donné naissance au constructeur du pont d'Avignon.

M. Canron, auteur de la vie la plus détaillée que l'on possède de saint Bénézet, et qui s'était prononcé pour le Vivarais, a trouvé *très-fortes* les raisons que lui a exposées M. Truchet en faveur de la Savoie. Ces raisons, les voici :

1° Une tradition constante d'Hermillon et de toute la Maurienne porte que saint Bénézet est né dans cette commune. Cette tradition est tellement précise, que l'on montre, en face de l'église, l'emplacement où était située la maison de ses parents. Elle remonte certainement à une très-haute antiquité ; car il est impossible d'en découvrir l'origine. Comment expliquer cette croyance persévérante de la Maurienne, si saint Bénézet est né dans le Vivarais ? Pour quel motif le village d'Hermillon aurait-il cru être la patrie d'un Saint né dans une contrée éloignée avec laquelle ni l'histoire ni la tradition ne montrent qu'il ait jamais eu aucune relation ?

2° On admet que des parents de saint Bénézet ont habité le duché de Savoie (M. Canron, p. 133). Si cela est, il faudrait prouver que cette famille, au lieu d'être née en Savoie, a émigré du Vivarais. Or, outre que l'on ne prouve pas cette immigration, elle est contre les probabilités, puisque les habitants de la Maurienne ont toujours plus émigré dans la vallée du Rhône que ceux du Vivarais vers les gorges du Mont-Cenis.

3° Cette immigration qui, après tout, n'est qu'une hypothèse, n'aurait pas autorisé les habitants d'Hermillon à affirmer que saint Bénézet était né au milieu d'eux. C'est cependant ce qu'ils assurent encore aujourd'hui en montrant la maison où il est venu au monde. Nous doutons que les habitants du Villard puissent avancer rien d'aussi précis.

4° La légende écrite est absolument muette sur le lieu de la naissance de saint Bénézet, et entre, pour tout le récit de sa vie, dans les détails les plus circonstanciés. Or, cette légende a été écrite sur les lieux qui ont été le théâtre de sa vie merveilleuse, qui ont hérité de ses restes mortels, et ces lieux sont peu éloignés du Vivarais. Comment donc se fait-il que le biographe ne parle pas du lieu de la naissance de son héros ? Ce silence s'explique si l'on admet que, venu d'une contrée relativement lointaine, Bénézet, alors même qu'il aurait parlé de son pays d'origine, ne laissa rien par écrit, et vingt-cinq ans après sa mort, on pouvait parfaitement avoir oublié ce qu'il en avait dit de vive voix. Conclusion : si le silence de l'historien primitif prouve quelque chose, c'est en faveur de la Savoie. Ce silence est assurément très-défavorable au Vivarais.

5° Il existe, à l'hôpital de la ville de Saint-Jean de Maurienne, un monument de la vie et des miracles de saint Bénézet. C'est un tableau signé : *Jomar pingebat anno* 1695. Sous le rapport de l'art, il est sans valeur ; mais il est intéressant au point de vue historique, et nous paraît être un témoignage de l'antique tradition de la Maurienne sur la patrie de saint Bénézet ; car, sans cette tradition, on ne verrait pas pourquoi l'hôpital aurait acheté ou fait faire un tableau de ce genre.

Le sujet principal est la vocation de saint Bénézet. Le Saint est représenté sous la figure d'un enfant, debout au pied d'un arbre, ses moutons et son chien devant lui ; Jésus-Christ lui apparaît dans un nuage. Tout autour, il y a des médaillons représentant les principales circonstances de la vie du Saint : 1° (Dessous, médaillon à gauche), saint Bénézet arrive sur les bords du Rhône ; on voit le fleuve, une corde qui le traverse, une barque au milieu ; sur une rive, la ville d'Avignon, et sur l'autre, le Saint avec l'ange qui lui parle ; 2° saint Bénézet entre dans l'église, pendant que l'évêque est en chaire ; 3° saint Bénézet devant le viguier qui montre la pierre ; 4° saint Bénézet porte la pierre, l'évêque le suit ; 5° l'évêque, le clergé et le peuple admirent le prodige que le Saint vient d'opérer ; 6° saint Bénézet étend la main sur un grand nombre de malades ; 7° il change l'eau en vin, un homme tient un vase à la main, et un autre puise dans d'autres vases placés à terre ; 8° il réprimande les joueurs ; les dés sont à terre et le blasphémateur puni est à genoux, le visage tourné en arrière ; 9° construction du pont ; des barques transportent les matériaux, et saint Bénézet dirige les travaux ; 10° le diable apparaît à saint Bénézet, qui est à genoux devant un autel ; 11° saint Bénézet entre deux Frères Pontifes ; mais le peintre s'est trompé en leur donnant un habit religieux ; 12° sépulture de saint Bénézet ; une foule de peuple accompagne son corps à la chapelle du pont avec des flambeaux ; 13° miracle de cet homme qui, ayant moissonné un jour de fête, ne peut plus quitter ni son blé ni sa faucille ; il est à genoux devant le tombeau de saint Bénézet ; près de lui on voit un Frère Pontife et un autre homme prosterné ; 14° le pont d'Avignon est achevé.

6° On fait l'honneur au P. Théophile Raynaud d'avoir trouvé un argument triomphant en faveur du Vivarais. Or, voici à quoi se réduit cet argument : nous disons d'avance qu'il est loin d'être probant.

« Les Actes disent que saint Bénézet a traversé le Rhône pour arriver à Avignon, ce qu'il n'aurait point fait s'il était venu de la Savoie ».

Tel est l'argument écrasant du P. Théophile Raynaud reproduit par le P. Papebrock. A cela nous répondrons : Pourquoi vouloir fixer l'itinéraire suivi par Bénézet quand on n'a rien qui autorise à le faire ? Pourquoi oublier que Bénézet était sous la conduite d'un ange ? Pourquoi supposer qu'il a suivi la rive gauche, en prenant par Grenoble et Valence, au lieu de venir prendre par la rive droite à Lyon, qui a toujours été la capitale morale des Savoyards et qui est toujours le chemin qu'ils prennent pour s'expatrier, si détourné qu'il soit ? Pourquoi, enfin, ne pas admettre qu'il était nécessaire que, pour entrer dans Avignon, Bénézet éprouvât lui-même la difficulté qu'il y avait pour les pauvres gens à traverser le Rhône et comprit ainsi la nécessité de la construction d'un pont à l'endroit même où il le fallait élever ?

Enfin, comme tout ceci est basé sur des raisonnements et que les preuves positives font défaut, il sera toujours permis aux partisans de l'une et l'autre opinion de trouver leurs déductions plus valables que celles de l'adversaire. C'est pourquoi nous nous en tenons là.

Nous ajouterons seulement que le sentiment que nous avons adopté, sans parler de Paradin, est celui de la *Biographie universelle* de Michaud, de Grillet, du marquis Costa de Beauregard et de plusieurs autres auteurs de la Savoie, et même de la France, entre autres, de M. Champagnac dans son *Dictionnaire de chronologie universelle*, et de M. le comte de l'Escalopier, conservateur de la bibliothèque de l'arsenal à Paris, lequel, s'occupant d'une Vie de saint Bénézet, écrivit à M. Angley, auteur d'une *Histoire du diocèse de Maurienne* : « Qu'après les divers documents qu'il avait consultés sur le lieu de naissance de ce Saint, il avait cru devoir se ranger à l'avis des auteurs qui le font naître à Hermillon et que ce qu'il venait d'apprendre de la tradition qui se conserve dans cette paroisse, l'avait pleinement confirmé dans son sentiment ».

Nous avons emprunté cette vie de saint Bénézet à l'excellente *Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne*, par M. l'abbé Truchet, curé-archiprêtre d'Aiguebelle. Voici quelles sont les autorités de M. Truchet : *AA. SS.*, t. II, d'avril ; Canron, *Hist. de saint Bénézet* ; Champagnac, *Dict. de Chronologie universelle* ; Baronius, *Ann. eccl.*, an. 1177, n. 95 ; Luc d'Achéry, *Spicilegium* ; Helyot, *Dict. des Ordres religieux*, art. *Pontifes* ; *Procès-verbal des témoins entendus sur la sainteté de Bénézet*, etc.

LA BIENHEUREUSE LIDWINE, VIERGE

1380-1433. — Papes : Clément VII ; Eugène IV. — Souverains de Hollande : le comte Albert ; la comtesse Jacqueline.

> Lorsque les flots de la tristesse submergent votre cœur, au lieu de vous désespérer, cherchez promptement la miséricorde de Dieu, comme l'enfant affligé cherche le sein de sa mère.
>
> *Paroles de sainte Lidwine aux âmes affligées.*

Lidwine naquit à Schiedam, dans le comté de Hollande, de parents nobles et vertueux, mais dépourvus des biens de la fortune. Son père s'appelait Pierre, et sa mère Pétronille ; ils eurent d'abord quatre fils de suite, puis la fille dont nous parlons ici, et, après elle, ils eurent encore quatre autres fils.

Lidwine vint au monde le dimanche des Rameaux de l'année 1380, tandis qu'on chantait à l'église la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ : elle reçut le nom de Lidwine, nom vraiment prophétique par les deux syllabes qui le composent, *Lid* et *Wyt* ; il signifie *souffrez amplement*. Toute sa vie, en effet, ne fut qu'une souffrance continuelle : une maladie cruelle la tourmenta dès le berceau.

Avant sa naissance, il arriva un miracle en sa faveur : un marchand, qui avait apporté à Schiedam une statue en bois représentant la Sainte Vierge, pour l'aller vendre à Anvers, l'avait chargée dans un vaisseau pour la transporter ; le vaisseau demeura immobile, et la statue se fit si pesante, que vingt hommes des plus forts ne la pouvaient soulever ; tout le monde accourut pour voir ce miracle, et chacun conclut qu'il fallait laisser cette

Vierge dans la ville. On pria le marchand d'y consentir ; et, après lui en avoir payé l'argent, on la plaça dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, où, depuis, elle a été en grande vénération et l'un des objets de la dévotion de notre Lidwine.

A l'âge de sept ans, elle commença à consacrer son corps et son âme à Notre-Seigneur et à rejeter les divertissements de ses compagnes ; à douze ans, sa beauté était admirée de tout le monde, et son père, voulant la marier, elle l'en dissuada, l'assurant qu'elle ne prendrait jamais d'homme mortel pour époux, et que, s'il l'importunait davantage là-dessus, elle prierait son Epoux céleste de la rendre assez laide pour que personne n'eût le courage de la regarder. Son père la laissa faire, et Dieu prit plaisir à l'éprouver par des peines et des maladies pour la proposer à son Eglise, comme un excellent miroir de patience et de persévérance en son amour.

A l'âge de quinze ans, une chute sur la glace lui brisa une côte : ce qui la réduisit à rester au lit pendant les trente-huit dernières années de sa vie. Elle ne put, durant dix-sept ans, remuer qu'un peu la tête et le bras gauche. Son estomac ne souffrait presqu'aucun aliment ; elle devint enfin si faible, qu'elle ne prit absolument rien : ce qui dura jusqu'à sa mort, c'est-à-dire dix-neuf ans. Nous épargnons au lecteur la description de maladies dont le nom seul fait frémir. Les plus effroyables semblaient s'être donné rendez-vous dans le corps de Lidwine, pour faire souffrir à chaque partie la douleur dont elle est capable. Ajoutez à cela qu'elle était privée de tout secours humain, presque abandonnée, quoique son corps exhalât une agréable odeur, malgré ses plaies. Dieu même lui refusa d'abord les consolations célestes, jusqu'à ce qu'elle eut appris à ne plus compter que sur lui seul. Mais depuis ce temps, elle trouva un grand soulagement à ses douleurs dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ : ce qu'elle pratiquait jour et nuit. Comme on vit que le corps et le sang de Notre-Seigneur la fortifiaient aussi beaucoup, on lui permit de les recevoir tous les quinze jours, et, sur la fin de sa vie, quatre ou cinq fois par semaine. Son esprit acquérait ainsi de nouvelles forces, à mesure que ses infirmités croissaient ; et elle demandait quelquefois à Dieu de les augmenter. Un horrible fléau, une espèce de lèpre, ravageait la contrée : Lidwine pria son Epoux céleste de délivrer ce pauvre pays, pour réunir sur elle toute sa colère. A l'instant, elle se sentit atteinte de la contagion et souffrit les douleurs les plus aiguës. Sa mère étant près de mourir, pria sa fille de la recommander à Dieu : notre Sainte ne se contenta pas de prier pour elle ; mais elle lui céda le mérite de toutes ses plaies, de toutes ses douleurs, de tous ses tourments, de toutes ses veilles et de tous les autres exercices de vertu qu'elle avait pratiqués depuis qu'elle était sur la terre. Ainsi Pétronille, enrichie des trésors de sa fille, fit une très-belle fin ; mais la Sainte, voyant qu'après avoir cédé son trésor à sa mère, elle était obligée de travailler de nouveau, ajouta la mortification à la maladie, et s'entoura d'une grosse ceinture de crin rude et piquant, qu'elle ne quitta point jusqu'à la mort.

Elle ne fit pas moins paraître sa charité envers les pauvres ; car sa mère lui ayant laissé quelques meubles, elle les vendit tous, et leur en donna l'argent. Elle distribuait aussi les aumônes que lui faisaient les personnes pieuses, entre autres, Jean, duc de Bavière, et Marguerite, comtesse de Hollande. C'était une chose digne d'admiration de voir une fille accablée de tous côtés de douleurs, s'oublier et se négliger elle-même ; et, d'ailleurs, être si soigneuse et si vigilante pour subvenir aux nécessités d'autrui. Son Epoux céleste voulut faire connaître, par des miracles, combien ces libéra-

lités lui étaient agréables. On lui avait donné un quartier de bœuf à distribuer aux pauvres ; elle le fit cuire et en fit part à trente familles, sans que la viande diminuât nullement. Elle donna un peu de vin à une femme épileptique, et le vase où il était se trouva rempli d'un vin exquis. Un de ses frères était mort chargé d'enfants et de dettes ; Lidwine, ayant des aumônes pour les acquitter, les mit dans une bourse, et dit à un de ses parents, appelé Nicolas, de prendre l'argent qu'il fallait pour payer les dettes de son frère. Il les paya des deniers de cette bourse, qui fut depuis nommée la *Bourse de Dieu*, et quoiqu'elle n'y eût mis que huit francs, il en resta, après le payement, plus de quarante, qu'elle fit ensuite donner aux pauvres.

Son humilité et sa patience à souffrir les injures ne la rendaient pas moins admirable. Une de ses compagnes lui faisait mille reproches : on demanda à la Sainte pourquoi elle endurait toutes ces indignités ; elle répondit qu'elle le faisait pour trois raisons : 1° parce qu'elle espérait la corriger par sa patience ; 2° parce que ces persécutions l'aidaient à devenir vertueuse ; et 3° parce qu'elle appréhendait que ses réprimandes ne la fissent entrer dans de plus grands emportements et des violences qui fissent plus de tort à sa conscience. Elle avait l'esprit docile et très-éloigné du murmure. Elle exhortait les âmes religieuses à l'obéissance et à la parfaite soumission d'esprit, parce que cette vertu, disait-elle, est très-agréable à Dieu : il s'est fait homme pour nous l'enseigner et s'est rendu lui-même obéissant jusqu'à la mort de la croix. Elle disait aussi que le lieu ne faisait pas toujours l'homme saint, parce que, quelque part qu'il aille, il se porte lui-même ; c'est pourquoi elle n'approuvait pas les changements de certains religieux, lorsque ces changements venaient de leur propre volonté. Elle exhortait les séculiers à la crainte de Dieu et à la fidélité à garder ses commandements et ceux de son Eglise. Elle était très-contente dans sa pauvreté et sa misère. On lui demanda si elle avait ce qui lui était nécessaire pour vivre. Elle répondit qu'elle en avait de reste ; mais, ceux qui savaient ses besoins lui répliquant qu'elle ne pouvait pas dire cela avec vérité : « Pardonnez-moi », *dit-elle*, « car celui qui se contente de ce qu'il a, en a toujours de reste ».

Cette grande consolation au milieu de tant de douleurs, et cette vie paisible parmi tant de morts si amères, procédaient d'une grâce céleste qui comblait son âme des douceurs de l'éternité. La présence et le secours continuel de son ange gardien, qui lui apparaissait souvent, ne contribuaient pas peu non plus à bannir les angoisses de son cœur affligé. Elle disait que les plus horribles tourments lui étaient légers, et qu'elle ne les sentait plus dès qu'elle jouissait de la vue de cet esprit de lumière. Il lui révélait plusieurs choses secrètes, et lui prédisait celles qui étaient à venir. Il la transportait quelquefois en esprit à Jérusalem, pour lui faire voir et adorer les saints lieux consacrés par la Passion de Notre-Seigneur. D'autres fois, il lui faisait voir les peines des damnés et celles que les âmes du purgatoire endurent. Elle avait un sentiment particulier de dévotion pour ces dernières ; elle en a délivré plusieurs qui s'étaient recommandées à ses prières et qui l'ont remerciée depuis ; elle a souffert pour cela des tourments horribles.

D'autres anges lui apparaissaient aussi en forme humaine ; elle leur parlait, les appelait par leur nom et savait les personnes qu'ils avaient en leur garde. Elle fut même favorisée de la vue de son Epoux céleste, qui lui apparut en personne pour lui imprimer ses plaies sacrées ; mais pour éviter la vanité et la réputation de Sainte, elle pria Notre-Seigneur de rendre ces *stigmates* invisibles : ce qui lui fut accordé. Cette insigne faveur lui arriva la dix-septième année de sa maladie.

Une autre fois, son cher Epoux lui présenta une couronne de fleurs qui n'était pas entièrement garnie, en lui disant : « Ma fille, il faut que cette guirlande soit bientôt achevée ». Quatre soldats vinrent un moment après, chez elle, l'injurièrent et lui firent même subir toutes sortes de mauvais traitements. Ainsi fut achevée la guirlande de fleurs. Quelques personnes entendant dire qu'elle était consolée par des faveurs célestes, lui en parlèrent. Elle fut obligée d'avouer que sa faible vie n'aurait pu se soutenir longtemps, si elle ne se fût nourrie des miettes qui tombaient de la table de son Seigneur.

Elle fut extrêmement touchée de la mort d'un de ses frères, et cette sensibilité lui fit perdre quelques consolations divines ; mais un saint ermite en ayant eu révélation, l'en avertit, et, depuis, elle supporta ce chagrin en se résignant davantage à la volonté de Dieu. Cela montre que Notre-Seigneur veut que ses serviteurs et ses servantes soient épurés des affections trop tendres de la nature, quoiqu'en elles-mêmes elles soient justes et que l'Ecriture ne les condamne pas.

L'esprit divin, auquel elle était sans cesse unie, lui faisait connaître l'intérieur de ceux qui la visitaient. Elle lisait dans leur pensée et dans leur cœur, comme si elle en eût conduit les ressorts ; elle savait aussi les choses à venir, et en a fait des prédictions fort célèbres. Des vaisseaux étant prêts à faire voile, elle conseilla à un marinier, qui la visita sur le point de son embarquement, de ne point sortir du port ce jour-là, quelque instance que fissent les autres pour démarrer. Il obéit ; les autres se moquèrent de lui, lui reprochant qu'il laissait passer le bon temps, et se mirent en mer ; mais ils furent rencontrés par des pirates et dépouillés. Lui, ne sortant du port que le lendemain, prit sa route sans danger et revint chargé de richesses en sa maison. Elle déclara à une fille, qui se vantait d'être fort sage, qu'elle se conduisait mal. Elle découvrit à une femme d'illustre condition, des péchés énormes, dont elle était souillée : celle-ci les lui avoua avec larmes et s'en corrigea. Plusieurs la venaient trouver pour lui demander quelque remède à leurs maux. Un chanoine régulier l'avait suppliée de prier Dieu qu'il lui ôtât ce qui lui déplaisait le plus en lui, et ce qui empêchait son salut. Elle le fit, et il devint enroué et incapable de chanter, dès qu'elle eut achevé son oraison pour lui, parce qu'il avait une fort belle voix, qui lui donnait sujet de vanité quand il chantait : ne sachant pas d'où lui venait ce rhume, il se fit traiter ; mais quand le médecin eut appris ce qui s'était passé entre Lidwine et lui : « S'il en est ainsi », dit-il, « Hippocrate et Galien ne viendront jamais à bout de cette cure ».

Enfin Dieu lui fit connaître le moment de sa mort. Elle s'y prépara avec toute la dévotion possible. La veille de Pâques, Notre-Seigneur lui apparut avec sa très-sainte Mère et le chœur des Apôtres, et l'oignit d'un baume si précieux, que le lendemain on sentait auprès d'elle une odeur toute céleste. Le mercredi après Pâques ses vomissements ayant repris, elle se mit en oraison ; et, dans l'ardeur de sa prière et de son élévation à Dieu, elle rendit son âme à son Epoux céleste, de la manière qu'elle l'avait désiré, c'est-à-dire seule et sans autre témoin qu'un petit enfant qu'on avait laissé avec elle, et qui était son neveu. Après son trépas, on lui trouva la ceinture de crin dont nous avons parlé, et qui, depuis, a servi à chasser les esprits immondes des corps des possédés.

Son corps, difforme durant sa vie, et couvert d'ulcères, devint sain et très-beau. Elle fut enterrée au bourg de Schiedam, en l'église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste, où Notre-Seigneur a fait plusieurs miracles depuis

son décès, qui arriva le 14 avril 1433, et la cinquante-troisième année de son âge.

On lui éleva un mausolée de marbre dans l'église paroissiale de Schiedam, qui prit son nom en 1434. On fit de la maison de son père un monastère de sœurs grises du Tiers Ordre de Saint-François. Les calvinistes ont démoli la chapelle et changé le monastère en un hôpital pour les orphelins. Les reliques de la bienheureuse Lidwine furent portées à Bruxelles et enchâssées dans la collégiale de Sainte-Gudule. L'infante Isabelle en fit mettre la moitié dans l'église du monastère des *Carmélites*, dont elle était fondatrice.

On représente sainte Lidwine recevant une branche de roses ou un rameau fleuri qu'un ange lui présente pour lui donner un avant-goût des délices qui suivront ses horribles souffrances.

Une jolie gravure de J. Valdor la représente couronnée de roses, tenant une branche de pareilles fleurs et une longue croix. D'autres fois elle embrasse l'arbre du Salut [1].

Voyez les vies de la bienheureuse Lidwine, données par Jean Gerlac, son parent, Jean Gautier, son confesseur, et Jean Bruchman, provincial des Franciscains, qui tous trois l'avaient connue personnellement. Voyez aussi l'abrégé de sa vie, par Thomas à Kempis; Papebrock, *ad* 14 *April.* t. II; Molanus, et une vie de sainte Lidwine en français, par le Père Guil. Thiersaut, jésuite; Paris, 1637, in-12.

SAINT LAMBERT, ÉVÊQUE DE LYON (688).

Lambert ou Landebert était né dans le diocèse de Thérouanne. Il fut élevé d'une manière assez profane, suivant le rang que sa naissance semblait devoir lui donner un jour dans le monde. Ses parents l'envoyèrent fort jeune à la cour de France, où il gagna bientôt l'estime des grands par ses belles qualités et par son mérite. Il fut très-considéré par le jeune roi Clotaire III; la porte des honneurs allait s'ouvrir pour lui, quand il renonça à tous les avantages du siècle, pour ne plus servir que Dieu et travailler plus librement au salut de son âme.

Il vint se mettre sous la discipline du célèbre abbé saint Wandrille, qui gouvernait le monastère de Fontenelles, au pays de Caux. On lui coupa les cheveux, on le revêtit de l'habit monastique, et il se distingua tellement par l'innocence de ses mœurs et la sainteté de toute sa conduite, que, après la mort de Wandrille, il fut élu pour lui succéder (665). La sagesse qu'il fit paraître dans son administration porta en peu de temps sa réputation fort loin. La cour, qui avait jadis admiré en lui les plus belles qualités du corps et de l'esprit, n'admira pas moins sa vertu, et le considéra comme un grand serviteur de Dieu.

Les rois voulurent profiter de ses exemples et de ses avis. Childebert II l'honora très-particulièrement, eut une confiance entière en lui et fit de grandes donations à son abbaye. Le roi Thierry, ayant succédé à son frère, en 673, ne fut pas moins respectueux, ni moins libéral envers notre Saint. Il lui donna, entre autres biens, la terre de Donzère, sur le Rhône, en Vivarais, où Lambert bâtit un monastère. Parmi les disciples qu'il fit avancer à grands pas dans la vie spirituelle, d'après les maximes des saints Pères, on compte son oncle, saint Albert; saint Erbland, qu'il envoya au diocèse de Nantes, pour être premier abbé d'Aindre; saint Erembert, qui quitta son évêché de Toulouse, pour venir à Fontenelles, servir Dieu sous sa conduite; saint Condé, prêtre et solitaire d'Angleterre, attiré par sa réputation, et qu'il chargea, depuis, de fonder le monastère de Belsignac, dans une île, à l'embouchure de la Seine.

L'église de Lyon ayant perdu saint Genès, son évêque, vers l'an 679, Lambert fut tiré de son monastère pour le remplacer, à la recommandation du roi, et avec le consentement du clergé et du peuple.

L'injure des temps a fait périr l'histoire de la seconde partie de la vie de notre Saint. Nous ignorons les détails de son épiscopat. Nous lisons cependant dans l'*Histoire du Vivarais*, que saint Lambert aimait à venir se délasser dans le silence de la retraite, à l'abbaye de Donzère, au diocèse de Viviers, qu'il avait fondée étant encore abbé de Fontenelle. Le monastère de Donzère disparut au milieu de l'invasion des Sarrasins. Quant à saint Lambert, il mourut vers l'année 688.

Baronius, Godescard et *Histoire relig. et polit. du Vivarais*, par M. l'abbé Rouchier, t. 1er, p. 347, 348.

1. Voir au Cabinet des Estampes de Paris.

SAINT ANTOINE, SAINT JEAN ET SAINT EUSTACHE,

VULGAIREMENT APPELÉS

SAINT KUCLEY, SAINT MILHEY ET SAINT NIZILON, MARTYRS (1342).

Ces Saints, dont les deux premiers étaient frères, naquirent en Lithuanie, de familles très-illustres. Ils furent tous trois chambellans d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie et père du fameux Jagellon [1]. Ayant été élevés dans la religion du pays, ils n'adoraient d'autre divinité que le feu : mais ils eurent le bonheur de connaître la vérité ; ils se convertirent au christianisme, et reçurent le baptême des mains d'un prêtre nommé Nestorius. Le refus qu'ils firent de manger des viandes défendues un jour de jeûne, leur coûta la liberté et la vie. Ils furent mis en prison par l'ordre du grand-duc, qui, après diverses tortures, les condamna à mort. Jean fut exécuté le 24 avril, Antoine le 14 juin, et Eustache le 13 décembre. Le dernier, qui était le plus jeune des trois, souffrit d'horribles tourments avant d'être mis à mort. On lui meurtrit le corps à grands coups de bâton ; on lui cassa les jambes, et on lui arracha avec violence les cheveux et la peau de la tête.

Ces trois Saints moururent à Vilna vers l'an 1342. On les pendit à un grand chêne qui servait de potence pour les malfaiteurs : mais, après leur martyre, cet arbre ne servit plus pour le dernier supplice. Les chrétiens achetèrent du prince l'arbre et le terrain, et ils y bâtirent ensuite une église.

On enterra leurs corps dans l'église de la Trinité ; et on les garde encore en cette église, qui est desservie par des moines de Saint-Basile [2]. Leurs chefs ont été transférés à la cathédrale. Alexis, patriarche catholique de Kiew, ordonna qu'ils fussent honorés d'un culte public. On fait leur fête à Vilna le 14 avril, et ils sont regardés comme les principaux patrons de cette ville.

Voir Henschenius, t. II *april.*, p. 265 ; Kulcinius, *in Specim.*, p. 12 ; Albert Wijuk Kojalowicz, *Miscel. rerum ad statum eccles. in magno Lithuaniæ ducatu pertinentium ;* M. Jos. Assemani, *in Calend. univ.*, t. VI, p. 254, *ad* 14 *april.*

XVe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sainte Basilisse et sainte Anastasie [3], femmes nobles, lesquelles, étant disciples des Apôtres, et persistant courageusement dans la confession de la foi catholique, eurent les pieds et les mains coupés sous l'empereur Néron, et furent frappées de l'épée pour couronner leur martyre. 66. — Le même jour, les saints martyrs Maron, Eutychès et Victorin [4], qui furent d'abord

1. Olgerd fut grand-duc de Lithuanie depuis l'an 1329 jusqu'à l'an 1381. On peut voir l'histoire de son règne par Albert Wijuk Kojalowicz, *Hist. Lithuan.*, l. VIII.

2. Elle suit le rit grec des Russes, et est unie de communion avec l'Eglise romaine.

3. Les ménologes des Grecs nomment aussi sainte Basilisse et sainte Anastasie ce même jour. Ils rapportent que ces pieuses femmes recueillirent les corps des apôtres Pierre et Paul après leur martyre, qu'elles en prirent soin, et que ce fut pour cette cause qu'elles furent arrêtées et mises à mort.—Baronius.

4. Le tombeau de saint Victorin porte l'inscription suivante : *Jubente Deo Christo nostro, sancto martyri Victorino quod vult Deus de suo fecit*. L'empereur Nerva fit sentir sa clémence aux chrétiens comme aux autres ; il élargit ceux qui étaient en prison, il rappela les bannis. Eusèbe cite l'édit qu'il publia à cet effet (*Chroniq. et Hist.*, liv. III, ch. 15), édit en vertu duquel saint Jean put sortir de son île de Pathmos où Domitien l'avait relégué, et revenir libre à Ephèse. — Baronius.

exilés dans l'île de Ponza, avec la bienheureuse Flavie Domitille, pour la confession du Christ, puis, quelque temps après, délivrés sous l'empire de Nerva ; ayant, depuis leur retour, converti beaucoup de monde, ils furent mis à mort au milieu des supplices, par le juge Valérien, dans la persécution de Trajan. 99. — En Perse, les saints martyrs MAXIME et OLYMPIAS, qui, sous l'empire de Dèce, furent d'abord meurtris à coups de bâton et de fouets plombés, ensuite frappés sur la tête avec des leviers, jusqu'à ce qu'ils rendissent l'esprit. 251. — A Férentino, dans la campagne de Rome, saint Eutyche, martyr. — A Myre, en Lycie, saint Crescent, qui consomma son martyre par le feu. — De plus, les saints martyrs Théodore et Pausilippe, qui souffrirent sous l'empereur Adrien [1]. 130.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Vannes, en Bretagne, le décès de saint PATERN, évêque, que l'on invoque particulièrement contre la stérilité des champs. Fin du ve s. Sa fête est le 16 à Vannes. — A Moutier-Saint-Jean, au pays d'Auxois, diocèse de Dijon, saint Sevètre ou Silvestre, second abbé de ce lieu. 580. — A Metz, saint Abbon, évêque. Après avoir été pendant dix ans la lumière de son peuple par ses exemples et ses discours, il alla rejoindre au ciel saint Clodulphe, son prédécesseur. 707. — A Landelle, près de la rivière de Vire, au diocèse de Coutances, saint Ortaire, confesseur. VIIIe s. — En Basse-Bretagne, sainte Invelte, vierge. VIIIe s. — A Avignon, le vénérable César de Bus, pénitent, instituteur des Doctrinaires [2]. 1607. — A Anvers, le bienheureux Vauman ou Waltman [3], abbé, de l'Ordre des Prémontrés. 1138. — A Clairvaux, le bienheureux Goduin, disciple de saint Bernard. — A Saint-Brieuc, la fête de saint Guillaume, évêque [4].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Dominicains. — A Séville, en Espagne, saint Herménigilde, fils du roi Leuvigilde, nommé le 13 du même mois.

Martyrologe des Capucins. — En Toscane, le bienheureux Luce de Saint-Cassien, confesseur, qui, orné de beaucoup de vertus, prit l'habit du Tiers Ordre de Saint-François, sous lequel il donna autant de marques de sainteté, qu'il opéra de merveilles après sa mort [5]. 1260.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Italie, en divers lieux, les saints Messor, Procline, Messite et Joconde, martyrs. Vers la fin du Ier s. — A Athènes, saint Léonide, évêque. IIe s. — En Irlande, saint Rodan ou Ruadan, abbé de Lothra, élève de saint Finnian. Il ressuscita un petit roi du pays de Cambrie, et accomplit de son vivant plusieurs autres miracles. VIe s. — En Ecosse, saint Monde, abbé dans la province d'Argyle, célèbre par l'éclat de ses vertus et par ses prédications. Xe s. — En Espagne, le bienheureux PIERRE GONZALEZ, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

1. Les anciens avaient d'abord désigné sous le nom d'Europe une partie de la Thrace. Comme la Thrace est la porte de cette troisième partie du monde, le nom s'étendit à toutes les contrées de notre Occident. Pour en venir aux saints martyrs Théodore et Pausilippe, nous dirons qu'ils souffrirent à Héraclée, sur la Propontide, province de Thrace, district d'Europe, car une partie de la Thrace a retenu ce nom longtemps après Jésus-Christ. Saint Théodore était prêtre.

2. Voir la vie de César de Bus, dans le volume consacré aux Vénérables. — 3. Voir, pour le bienheureux Waltman, la vie de saint Norbert.

4. Voir au 29 juillet. — 5. Voir au 28 avril.

SAINT PIERRE GONZALEZ[1],

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1190-1248. — Papes : Clément III ; Innocent IV. — Rois de Léon : Alphonse IX ; Ferdinand III, de Castille.

Il est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié.

Pierre Gonzalez naquit en la ville d'Astorga, en Espagne, l'an 1190, de parents également riches et nobles. Il fut élevé par les soins de son oncle maternel, évêque du lieu, qui, s'appliquant moins à l'enrichir de vertus que d'honneurs, le fit, encore jeune, chanoine de sa cathédrale et bientôt doyen du chapitre. Considérant cette dignité, selon la vanité de la jeunesse et l'esprit du monde, Gonzalez voulut en prendre possession avec la pompe la plus éclatante. Il choisit le jour de Noël, et traversa la ville sur un cheval, superbement paré. Il ne jouit pas longtemps de cette parade. Le cheval, faisant un faux pas, jeta le cavalier dans la boue. La foule, qui l'applaudissait tout à l'heure, accueillit cette chute par des huées. Le premier sentiment de Gonzalez est la honte, puis, revenant à lui, et Dieu touchant déjà son cœur, il s'écrie dans un reste de colère : « Puisque le monde se moque de moi, je me moquerai de lui à mon tour ». En effet, l'esprit divin l'éclairant de plus en plus sur la vanité des honneurs et des plaisirs de la terre, il entra chez les dominicains de Palencia. Il donna bientôt des marques que sa conversion était véritable : car il travailla à sa perfection avec une telle ferveur, qu'il fit de grands progrès dans la vertu dès l'année même de son noviciat. Après sa profession, il étudia en théologie, pour se rendre capable de servir le prochain, selon la fin de son Institut ; et il s'y rendit si habile, que ses supérieurs l'appliquèrent bientôt à la prédication et aux confessions. Il remplit ces deux ministères avec beaucoup de zèle et gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Il quittait tout, l'étude, le repos, le boire, le manger, lorsqu'il se présentait une occasion de travailler au salut de son prochain. Partout où il allait, il exhortait à la pénitence, et représentait avec une telle vivacité les délices d'une conscience en état de grâce, le malheur de ceux qui sont en péché mortel, et l'avantage qu'il y a de retourner à Dieu, qu'il enlevait les cœurs des plus endurcis. Il ne sortait guère des lieux où il avait logé, qu'il n'eût porté tous ceux de la maison à se confesser. Enfin, ses entretiens étaient si pleins d'onction, qu'on ne pouvait pas l'entendre sans prendre en même temps de fortes résolutions de mener une meilleure vie. Il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il confirmait tout ce qu'il disait par les exemples de ses vertus. En effet, il avait un extrême mépris pour toutes les choses de la terre ; son humilité était très-profonde, sa modestie admirable, sa pureté angélique, son zèle désintéressé ; en un mot, il était un parfait imitateur du grand saint Dominique, dont il avait pris la vie pour modèle de la sienne.

Le bruit d'une si éminente sainteté s'étant répandu par toute l'Espagne, le roi Ferdinand III voulut avoir le bienheureux Pierre auprès de sa per-

1. Appelé communément saint Elme ou Telme.

sonne, pour se servir de ses prières auprès de Dieu, et de ses conseils dans le dessein d'exterminer de son royaume les Maures qui en occupaient alors la meilleure partie. Notre Saint profita de la confiance du prince pour réformer la cour et l'armée. Ses exemples y contribuèrent plus que ses discours. Car il vivait dans le bruit ou la magnificence avec la même régularité, la même austérité que dans le cloître. Sa vertu fut soumise à une terrible épreuve et brilla par un grand prodige. Quelques seigneurs licencieux, pour se venger des corrections dont il les poursuivait sans cesse, cherchaient le moyen de décrier sa vertu et même de l'entraîner dans le vice. Une courtisane effrontée s'engagea à le séduire, moyennant une grande somme d'argent qu'ils lui promirent. Elle aborde Gonzalez, demande à le consulter en secret sur une chose de la plus grande importance. Lorsque tout le monde est sorti, elle se met à genoux, laisse couler des larmes feintes et commence, comme une pénitente, l'aveu de ses fautes. Mais dès qu'elle croit le moment favorable, jetant le masque, elle emploie tous les artifices dont elle est capable, et que le démon peut suggérer, pour le séduire. Gonzalez, sans expliquer son intention, lui dit qu'il va se préparer à la mieux recevoir dans une chambre voisine. Il s'y retire, allume un grand feu et se jette, enveloppé de son manteau, dans les flammes qui le respectent. Il appelle alors la courtisane, qui, à la vue de ce prodige, se convertit, ainsi que ceux qui l'avaient poussée à cette action : et tous, depuis, menèrent une vie chrétienne, et furent pleins de vénération pour le Saint.

Gonzalez accompagna le roi Ferdinand dans toutes ses expéditions contre les Maures, et eut une grande part à ses victoires, par ses prières, ses conseils et surtout par la réforme des mœurs parmi les soldats et leurs chefs. La prise de Cordoue (1236) fut pour lui une occasion de déployer son zèle. Il modéra l'élan des vainqueurs, sauva l'innocence des vierges de l'insolence des soldats, et fit épargner le sang ennemi. Il purifia les mosquées et les convertit en églises. La grande mosquée de Cordoue, la plus fameuse de l'Espagne, fut changée en cathédrale. On y trouva les cloches et les ornements que les Maures y avaient fait apporter de Compostelle, deux cents ans auparavant, sur les épaules des chrétiens. Ferdinand obligea les vaincus à les reporter à Compostelle de la même manière.

Il quitta la cour dès qu'il y crut sa présence moins nécessaire, malgré les prières et tous les moyens qu'on employa pour le retenir. Il lui tardait d'évangéliser les pauvres, les habitants des campagnes. Les montagnes les plus escarpées, les lieux les plus inaccessibles, l'ignorance et la grossièreté des populations, aucun obstacle ne l'arrêtait. La prière soutenait, entretenait l'esprit apostolique dont il était animé. Ce fut surtout dans les diocèses de Tuy et de Compostelle que ses prédications produisirent des fruits merveilleux. Dieu l'honora du don des miracles et lui communiqua surtout la grâce de faire comprendre et goûter aux pauvres les vérités du salut. On le respectait partout comme un ange : on le suivait quelquefois cinq ou six lieues pour jouir longtemps de sa parole. Il avait une prédilection pour les matelots : il allait les chercher sur leurs vaisseaux pour les gagner à Dieu et ne cessa de les instruire qu'en cessant de vivre. On lui doit encore, parmi beaucoup d'autres bienfaits, un pont qu'il construisit sur le Minho, à Ribadavia, en un endroit dangereux où il périssait beaucoup de monde. On raconte à ce propos que se trouvant plusieurs fois embarrassé pour nourrir les nombreux ouvriers qu'il avait réunis, il appelait sur la rive les poissons du fleuve. Ceux-ci obéissant à l'homme de Dieu venaient d'eux-mêmes s'offrir à la mort.

Prêchant dans un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, il eut révélation que l'heure de sa mort était proche ; c'est pourquoi, après s'être recommandé aux prières de ces religieux, il se retira à Tuy pour y passer le reste du Carême ; il prêcha tous les jours dans l'église cathédrale avec une ferveur extraordinaire, et ce furent là ses derniers travaux : car, étant tombé malade la semaine sainte, il mourut paisiblement en Notre-Seigneur le jour de sa résurrection, l'an 1240 selon les uns, 1248 selon d'autres. Il laissa en mourant, à son hôte, sa ceinture ; quelques-uns disent aussi son manteau ; et ces reliques servirent depuis à faire plusieurs miracles. L'évêque de Tuy, qui lui portait une singulière affection, le fit enterrer solennellement dans sa cathédrale, et demanda par son testament à être enterré auprès de lui.

Douze ans après sa mort, on fit une information qui contient cent quatre-vingts miracles que Dieu avait opérés en faveur des lépreux, des démoniaques, des aveugles, des sourds, des muets et d'autres malades, par le ministère de notre Saint ; elle fut envoyée par l'évêque de Tuy, successeur de celui dont nous avons parlé, au Chapitre général de l'Ordre de Saint-Dominique, qui se célébrait à Toulouse, afin qu'il traitât de sa canonisation. Mais, bien que le Saint se soit montré favorable à ceux qui l'ont invoqué en leurs nécessités, les mariniers ont néanmoins ressenti plus particulièrement la vertu de son assistance dans les périls des plus fortes tempêtes ; il leur est apparu visiblement, en habit de son Ordre, pour les délivrer. Dans les ports et dans les villages maritimes d'Espagne, on célèbre sa fête avec beaucoup de solennité, le lundi d'après le dimanche de Quasimodo, et son image est en grande vénération à Lisbonne et en Biscaye, sous le nom de saint Elme [1].

Le pape Innocent IV béatifia Pierre Gonzalez, l'an 1254, et accorda aux dominicains d'Espagne d'en faire l'office. Benoît XIV approuva son office pour tout l'Ordre de Saint-Dominique.

En sa qualité de patron de la marine, on a représenté saint Elme, marchant sur les eaux et tenant une flamme sur la main. Cette flamme désigne le *feu de saint Elme*. Chacun sait que les matelots appellent ainsi une lumière électrique qui se montre au sommet des mâts ou à l'extrémité des vergues lorsque la mer est bonne et le ciel propice. Le feu saint Elme est donc de bon augure. Quelquefois on met cette flamme sur le front du Saint.

Abrégé des *Acta Sanctorum*.

SAINTS MAXIME ET OLYMPIAS, MARTYRS (251).

L'empereur Dèce, s'étant rendu maître de diverses provinces de Perse, y persécuta les chrétiens ; saint Olympias et saint Maxime, persans de naissance très-considérés pour leur noblesse et pour leurs vertus, furent de ce nombre. Ayant été arrêtés et conduits devant ce prince, dans la ville de Cordnène, il ordonna, sans autre enquête, uniquement parce qu'ils étaient chrétiens, qu'on les chargeât de coups de bâton, jusqu'à ce qu'ils eussent renoncé au christianisme. Mais ce supplice ne fit qu'augmenter la constance des saints Martyrs. L'empereur voulut voir s'ils ne seraient point ébranlés de perdre leurs biens : il leur commanda donc de lui dire où étaient leurs richesses, et en quoi elles consistaient ; ils lui firent cette admirable réponse : « Tous nos biens, Dèce, et tous nos trésors consistaient dans le seul amour de Jésus-Christ, notre Sauveur : quant aux biens de ce monde, nous n'en avons point, si ce n'est nos propres corps, que nous vous livrons de bon

1. C'est, selon le Père Papebrock, une corruption du mot Erasme, l'un des Saints tutélaires que l'on invoquait autrefois sur la Méditerranée, et dont le culte a été supplanté par celui de saint Pierre Gonzalez.

cœur pour en disposer à votre volonté; faites-en ce qu'il vous plaira; rompez-les, brisez-les, hachez-les, coupez-les et brûlez-les, si vous voulez, vous n'empêcherez pas nos âmes d'aller jouir de la douce et agréable présence de leur Créateur ». Ces paroles, aigrissant encore davantage l'empereur, il ordonna que les tourments fussent réitérés : ces pauvres innocents furent battus à coups de bâton et de verges plombées, plus furieusement qu'auparavant; la force manquant aux bourreaux, ils furent contraints de cesser de les tourmenter, et les menèrent en prison.

Peu de temps après, on les mit sur le chevalet; ensuite on les coucha, on les étendit, on les fit rouler sur des lits de fer embrasés; mais les saints Martyrs, fortifiés de la grâce divine, encourageaient les bourreaux : « Continuez », disaient-ils, « ce que vous avez commencé : ne vous lassez pas, vos tourments effacent en nous ce qu'il y a d'impur et de désagréable aux yeux de notre divin Maître ». L'empereur, confus, honteux de sa propre cruauté, les renvoya par-devant Vitellius Anisius, son lieutenant, afin que celui-ci achevât ce qu'il rougissait de faire lui-même. D'après l'ordre de ce lieutenant, nos Saints furent frappés sur la tête, avec des leviers, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'esprit le 15 avril de l'an 251. La rage de leur ennemi ne s'arrêtant pas là, il les voulut priver de la sépulture, et fit exposer leurs corps dans les champs pour être déchirés et dévorés des chiens et des autres bêtes; mais ces animaux eurent plus de respect pour eux que les tyrans : ils firent bonne garde autour des saints corps, aboyant comme pour les défendre, et gémissant comme pour les pleurer. Ces saints restes, après avoir été exposés pendant cinq jours, sans recevoir aucun dommage, furent recueillis par deux nobles chrétiens, Abdon et Sennen, qui les ensevelirent honorablement dans leur maison. Ils ont, dans la suite des temps, été apportés en France, et déposés dans différentes églises, principalement dans celles de Saint-Malo, en Bretagne, et de Liége, en Belgique.

Acta Sanctorum Orientalium.

SAINT PATERN L'ANCIEN, ÉVÊQUE DE VANNES (ve siècle).

La vie d'un fondateur d'église est toujours intéressante pour les fidèles d'un diocèse. Malheureusement l'histoire ne nous a presque rien transmis sur le compte de saint Patern. Trois choses seulement sont incontestables : 1° saint Patern est le premier évêque de Vannes : c'est la tradition constante et unanime de son Eglise; 2° il a participé au concile de 465 tenu dans sa ville épiscopale : sa signature au bas des actes l'atteste suffisamment; 3° il est mort éloigné de son siége, et ses reliques, apportées à Vannes, ont été, à l'époque des invasions normandes, transportées à Issoudun : tous les auteurs en conviennent. Le reste de sa biographie a été tellement brouillé et découpé pour vêtir des Patern, apocryphes ou étrangers, qu'il est quelquefois difficile de s'y reconnaître.

Des divers *Propres de Vannes*, celui de 1660 est le plus exact, et c'est celui qui doit servir principalement de guide. Patern naquit dans l'Armorique d'une famille noble; son nom latin prouve à lui seul qu'il appartenait à une famille gallo-romaine et non à une famille bretonne; d'ailleurs, à l'époque de sa naissance (vers 420), les Bretons insulaires n'avaient pas encore cherché un refuge en Armorique.

Il embrassa la vie religieuse, et suivit, paraît-il, quelques moines qui abandonnaient l'Armorique pour aller s'établir dans la Grande-Bretagne. Il contribua à y élever un monastère, et, quoique le plus jeune de la bande, il fut élu abbé par ses compagnons. De là il se rendit en Hybernie, et, après avoir rétabli la concorde entre deux rois de l'île depuis longtemps divisés par une haine invétérée, il revint visiter les frères qu'il avait laissés dans la Grande-Bretagne, et repassa ensuite en Armorique.

A cette époque (465), Conan-Méréadoc fondait l'église de Vannes. Etabli gouverneur de l'Armorique par le tyran Maxime, empereur d'Occident, et confirmé dans cette fonction par l'empereur Théodose, il administra les Bretons en cette qualité, jusqu'à ce que ceux-ci, abandonnés par les Romains, l'élurent pour être leur roi. Ce religieux prince, zélé pour les intérêts de Jésus-Christ, érigea deux évêchés dans l'Armorique, celui de Dole et celui de Vannes. Il donna à Dole pour premier évêque saint Sénior, à Vannes, saint Patern, demandé par les vœux de toute la cité et de toute la religion.

Elevé au ministère épiscopal, Patern l'ancien non-seulement ne retrancha rien à ses austérités

accoutumées, mais s'appliqua plus encore qu'auparavant à l'oraison, au jeûne, aux veilles et à l'étude. Aux vertus dont il brillait déjà, il ajouta une charité inépuisable à nourrir les pauvres et à héberger les pèlerins. Il propagea la piété chrétienne d'une manière étonnante par l'expulsion des démons, la guérison des maladies, et par d'autres miracles.

Pour se retremper dans la vie intérieure, il bâtit, auprès de Vannes, un petit ermitage et y plaça des moines. Mais ceux-ci, éblouis par l'éclat de ses vertus, et trop lents à le suivre dans la voie de la perfection, commencèrent bientôt à lui susciter des embarras. Le saint Evêque eut aussi quelques désagréments de la part des fidèles. Ces circonstances et d'autres peut-être le décidèrent à se démettre en synode provincial, et à se retirer dans l'intérieur de la Gaule. Il y vécut encore quelques années, et mourut saintement vers la fin du siècle, le 16 avril, jour où l'on a toujours célébré sa mémoire : il était plus que nonagénaire.

Depuis que le corps de saint Patern est devenu la proie des révolutionnaires à Issoudun, les fragments de reliques conservés à Vannes ont acquis une nouvelle valeur. Ces précieux restes font depuis longtemps l'ornement et la richesse de l'église de Saint-Patern. Voici ce que nous lisons dans un procès-verbal de visite faite à Saint-Patern, le 31 mai 1791, par des officiers municipaux de la ville : « Le sieur Croizier (recteur) nous a fait voir, dans un petit cabinet du presbytère, le chef de saint Patern, en argent, contenant une relique du Saint... Il nous a déclaré que ledit chef et la relique avaient été confiés à sa garde ainsi qu'à celle de ses prédécesseurs ». Ce qui prouve que la possession de cette relique est bien antérieure à la Révolution française.

M. Le Mené, ch. hon. à Vannes.

XVI° JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Corinthe, la naissance au ciel des saints martyrs Calliste et Charisse, avec sept autres, qui tous furent noyés dans la mer. III° s. — A Saragosse, en Espagne, la naissance au ciel de dix-huit bienheureux martyrs : Optat, Luperque, Successe, Martial, Urbain, Julie, Quintilien, Publius, Fronton, Félix, Cécilien, Evence, Primitif, Apodème, et quatre autres, nommés, dit-on, Saturnin. Tous furent tourmentés et exécutés sous Dacien, gouverneur des Espagnes : Prudence a décrit en vers leur glorieux martyre. Vers 304. — Au même lieu, sainte ENCRATIDE ou ENGRACE, vierge et martyre, qui, le corps déchiqueté, une mamelle coupée et le foie arraché, fut enfermée en prison encore en vie, pour y rester jusqu'à ce que son corps tout en plaies y tombât en pourriture. 303 ou 304. — Dans la même ville, saint Caïus et saint Crémence [1], qui, ayant confessé deux fois Jésus-Christ, et, persévérant dans leur foi, goûtèrent le calice du martyre. Après l'année 303. — Encore au même endroit, saint Lambert, martyr [2]. VI° s. — A Palencia, saint THURIBE,

1. Saint Caïus et saint Crémence figurent aussi dans l'hymne que Prudence a composée à la louange des Martyrs d'Espagne :

Additis Caio (nec enim silendi) Teque, Crementi, quibus incruentum Ferre provenit decus et secundo Laudis agone.	N'oublions pas Caïus, ni Crémence qui, après une confession glorieuse, répandirent leur sang dans un second combat.
Ambo confessi Dominum, steterunt Acriter contra fremitus latronum : Ambo gustarunt leviter saporem Martyriorum.	Tous deux confessèrent le Seigneur avec courage, et demeurèrent fermes contre la rage des persécuteurs ; tous deux goûtèrent la douce saveur du martyre.

2. Les Espagnols racontent des choses merveilleuses de leur saint Lambert. Seulement, pour les chagriner, tout le monde n'est pas de leur avis. C'est ainsi que les Bollandistes commencent par dire qu'il n'est pas *leur* au moins par la naissance. On veut, au-delà des Pyrénées, qu'il ait été martyrisé en l'une des années 303-304, à jamais fameuses dans les annales de l'Eglise par le massacre, sur une échelle vraiment phénoménale, de tous les chrétiens soumis à l'empire de Dioclétien et de Maximien ; on veut, de plus, que saint Lambert ait pris sa tête coupée entre les mains et soit allé de lui-même rejoindre les ossements appelés la *masse blanche*, etc., etc. (Voir, plus bas, la vie de saint Engrace, sur

évêque d'Astorga, qui, avec le secours de saint Léon, pape, extirpa de toute l'Espagne l'hérésie de Priscillien, et, illustre par ses miracles, se reposa en paix. 460. — A Braga, en Portugal, saint FRUCTUEUX, évêque. 665. — Le même jour, saint PATERNE ou PAIR, évêque d'Avranches. 565. — A Valenciennes, saint DROGON ou DRUON, confesseur. 1189. — A Sienne, en Toscane, le bienheureux Joachim, de l'Ordre des Servites, 1305.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au Mans, saint THURIBES Ier, deuxième évêque de ce siége — A Saintes, saint VAISE, massacré par ses héritiers présomptifs, en haine de ce qu'il distribuait son bien aux pauvres. Vers 490. — Au mont Saint-Michel, en Normandie, saint SCUBILION, moine de Saint-Jouin-de-Marne, en Poitou, et compagnon de saint Paterne, non-seulement durant sa vie, mais aussi à sa mort et à son entrée dans le ciel. 575. — A Tours, le bienheureux HERVÉ, diacre, chanoine et trésorier de Saint-Martin de Tours, fondateur de l'abbaye des religieuses de Beaumont-les-Tours. Vers 1021. — A Amettes, en Artois, le bienheureux BENOÎT-JOSEPH LABRE. 1783. — A Vannes, la fête de saint Patern ou Pern, nommé hier. — A Dunkerque, la sainte mort du pieux Adrien Chancelier, abbé du monastère des Dunes, dont l'Eglise commença l'éducation. Il eût été petit aux yeux du monde, à cause de son peu de fortune ; mais des moines le firent le premier d'entre eux, à cause de ses vertus. Il mourut en disant : « Mon Dieu, que je sois damné s'il le faut, pourvu que je vous aime ». 16 avril 1623. — Dans le diocèse de Cologne, mémoire d'un saint Martyr, dont le nom n'est connu que de Dieu et dont le corps fut retrouvé enveloppé dans un suaire rouge de son sang : le sommet de la tête était amputé. Episcopat de Philippe Ier (1167-1191).

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Rome, la translation des chefs des saints apôtres Pierre et Paul, de l'oratoire auprès du Saint des Saints, dans l'intérieur de la basilique de Latran. Le pape Urbain V, ayant fait construire une abside remarquable, les y déposa dans des châsses d'argent ornées de pierres précieuses.

Martyrologe des Bénédictins. — A Palencia, saint Thuribe, évêque d'Astorga.

Martyrologe des Camaldules et de Vallombreuse. — Saint Thuribe, évêque d'Astorga.

Martyrologe des Dominicains. — A Rome, sur la voie Appienne, la naissance au ciel des saints martyrs Tiburce, Valérien et Maxime [1].

Martyrologe des Franciscains. — Dans toute la famille séraphique, la solennelle mémoire tant du saint archange Raphaël, dont le nom signifie Médecine de Dieu, que du jour vénérable dans lequel notre père saint François, l'an 1209, déposant sa règle entre les mains d'Innocent III, donna naissance à l'Ordre des Mineurs, pour administrer aux malheureux pécheurs le remède spirituel et découlant d'en haut. En mémoire de ce commencement a été établie la rénovation de la profession, qui doit être faite par les religieux de l'un et de l'autre sexe, soit en commun, soit en particulier, avec une pieuse ferveur, et ceux qui renouvellent obtiennent, par concession de Clément XII, une indulgence plénière.

Martyrologe des Mineurs conventuels. — Auprès de Sirolo, diocèse d'Ancône, le bienheureux Pierre de Tréja, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, illustre par sa renommée de sainteté et par

ce qu'il faut entendre par la *masse blanche*.) Nous ne pouvons nous arrêter à combattre les invraisemblances du récit espagnol : voici seulement ce que les Bollandistes ont cru pouvoir avancer de plus raisonnable : 1° Saint Lambert était laboureur ; 2° son nom sent une origine française. Partant de cette double donnée, il est naturel de penser que ce robuste chrétien aura été pris par les Sarrasins lors de leur invasion dans le midi de la Gaule, dans le VIe siècle, et que, réduit en captivité, il aura été appliqué par son maître aux travaux des champs. Son corps fut enterré, il est vrai, près de la *masse blanche* ; mais comment se ferait-il que son corps seul fût entier, s'il avait été martyrisé avec les autres ?...

Le précepteur de Charles V, celui qui fut plus tard pape sous le nom d'Adrien VI, avait la plus grande dévotion à tous les saints Lambert possibles, à cause de la ressemblance du nom avec l'évêque et le patron de Liége. Donc, avant son intronisation, passant par Saragosse, il voulut vénérer les reliques de saint Lambert d'Espagne, et obtint qu'on détachât pour son écrin une partie des maxillaires. La dissection fit couler, après mille ans, un sang vermeil que l'on recueillit et que l'on montra longtemps. Adrien VI ne s'en tint pas là : il accorda des bulles pour l'érection d'un monastère sur l'emplacement du champ consacré par les sueurs et plus tard par le sang du pieux laboureur. On voyait dans l'enclos des religieux trinitaires, à qui fut donné ce couvent, un arbuste que l'on disait avoir été planté des mains de saint Lambert : du moins ce pouvait être un successeur du premier. Mais l'arbuste ne vécut pas longtemps : la dévotion à saint Lambert ayant été remise à la mode, chacun allait déchiqueter le pauvret, et les religieux se voyaient à la veille de perdre jusqu'au dernier atome de cette relique : on avisa, et le parti auquel on s'arrêta fut de couper ce qui en restait et de le couvrir de lames d'argent.

Il est probable que là, comme chez nous, la Révolution aura dispersé bien des choses saintes, effacé bien des souvenirs touchants.

1. Voir le 14 avril et le 22 novembre.

sa prédication, par son extraordinaire ferveur envers la bienheureuse Vierge et sa dévotion à saint Michel, archange ; célèbre aussi par ses miracles ; il s'endormit dans le Seigneur le 1er de mars. Fin du XIIIe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Grèce, sainte Irène, martyre. Sainte Irène était en prière dans son oratoire privé avec d'autres chrétiens, lorsque des délateurs vinrent se saisir d'elle pour la traîner devant le juge. On lui arracha ses dents les unes après les autres avant de lui trancher la tête. IIIe s. — Encore en Grèce, saint Adrien, aussi martyr. — En Ecosse, saint Magne, qui fut comte des Iles Orcades. et qui est aujourd'hui leur patron. Avant d'être Saint, il avait été un grand pécheur. Un prince danois usurpa ses Etats et le massacra lui-même. 1106. — A Brona, en Lombardie, saint Contard le Pèlerin. Le bienheureux Contard était de la famille des marquis de Ferrare. Renonçant à la couronne en faveur d'un sien cousin, il se fit pèlerin pour l'amour de Dieu et de Notre-Dame : mais Dieu et Notre-Dame se contentèrent de son bon vouloir : à peine parti, il tomba malade et mourut en Lombardie, à l'âge de trente-cinq ans. On l'invoque contre l'épilepsie, et le jour de sa fête on fait bénir du pain que l'on place dans les maisons comme une sauvegarde. 1249. — A Sienne, la bienheureuse mort de saint Joachim, de l'Ordre des Servites, remarquable par sa tendre dévotion envers Marie et son extraordinaire charité. Son père lui ayant, alors qu'il était encore jeune, recommandé un jour de mettre des bornes à ses aumônes qui pouvaient gêner la maison, il répondit : « Mon père, vous m'avez appris que c'est à Jésus-Christ qu'on fait l'aumône en la personne des pauvres : pourrait-on leur refuser quelque chose ? » Le père pleura de joie, en voyant de si beaux sentiments dans un âge si tendre. 1305. — A Cosenza, en Calabre, le bienheureux Jean de Castrovillari, religieux de l'étroite observance de Saint-François. 1532. — A Sainte-Marie de la Nativité [1], en Sicile, les obsèques du bienheureux Guillaume Gnoffi, natif de Polizi. Il vécut d'abord ermite, près de Castelbono, puis entra dans un Ordre mendiant, qui se trouvait près de Tragudo, et devint prieur de ce couvent. Il est célèbre par les luttes qu'il eut à soutenir contre le démon de l'impureté. Un jour qu'il était en tournée pour la quête, il accepta l'hospitalité chez une femme qu'il croyait pieuse. Après avoir fait sa prière du soir, il allait prendre son repos lorsque son hôtesse vint lui faire des propositions coupables. « Malheureuse », lui dit le Saint, « faites le signe de la croix, pensez aux fins dernières et allez demain vous confesser ». Dans cette lutte, entre le vice et la vertu, la victoire demeura à cette dernière. La pécheresse, touchée subitement de la grâce, se jeta aux genoux du Saint et lui demanda pardon. Mais, plus tard, le souvenir de la beauté de cette femme s'attacha tellement à l'âme de Guillaume, qu'il résolut de rentrer dans le monde. Dès le premier jour de sa course aventureuse, il s'endormit sous un arbre. Alors il eut un songe affreux : il se vit environné d'une troupe d'animaux féroces, image des démons et des tentations de l'impureté. « Seigneur », s'écria-t-il, « sauvez-moi et je vous servirai fidèlement le reste de ma vie » : il le fit si bien qu'il parvint à un très-haut degré de sainteté. Ses reliques sont vénérées à Polizi. — A Gubbio, en Italie, le bienheureux Archange Caneto, chanoine régulier de Saint-Sauveur. Son père et ses frères furent victimes des discordes civiles qui ensanglantaient Bologne, sa patrie : lui-même ne dut sa conservation qu'à une protection particulière de la Providence. Ayant été envoyé habiter la maison que son Ordre possédait à Venise, il fut chargé du soin des hôtes : ce fut, en cette qualité, qu'il se trouva dans le cas de recevoir l'assassin de son propre père : le serviteur de Dieu triompha des mouvements de la vengeance et servit avec charité cet homme qu'il avait parfaitement reconnu. Il mourut le 16 avril 1513. — A Haren, village près de Bois-le-Duc, en Hollande, martyre de Pierre de Colmpthout, curé de cette localité : des soldats protestants lui coupèrent d'abord le nez et les oreilles, et finirent par lui trancher la tête d'un coup de hache, parce qu'il avait refusé d'abjurer. 1572.

SAINT PATERNE, ÉVÊQUE D'AVRANCHES

ET SAINT SCUBILION, LE COMPAGNON DE SA SOLITUDE

565. — Pape : Jean III. — Roi de France : Sigebert Ier.

Saint Paterne, dit autrement saint Pair, naquit à Poitiers, ville de Guyenne, vers l'an 480, de parents fort illustres par leur noblesse et par les

1. Sancta Maria de partu.

charges qu'ils possédaient. Son père y remplissait même des fonctions importantes. Après la mort de celui-ci, Julite, sa veuve, éleva son fils dans les principes qu'une mère vertueuse peut inspirer à ses enfants, et le jeune Paterne fit de grands progrès dans la pratique de la loi chrétienne. Saint Fortunat, son historien, raconte que, dans son enfance, sa sainte mère, préparant à son fils une robe nouvelle, avait posé en dehors de sa maison l'étoffe destinée à ce vêtement. Un milan, dans son vol rapide, l'ayant enlevée, l'emporta dans son nid, où elle fut retrouvée, au bout d'une année, aussi neuve et aussi intacte qu'au premier jour. Le soleil, la pluie, les frimas n'avaient pu l'altérer. C'était un présage des vertus éminentes de cet enfant, dont le monde et ses mille tentations devaient respecter plus tard la sainteté.

Il avait ainsi atteint sa vingtième année, et alors cédant à une inspiration qui venait du ciel, il prit l'habit religieux au monastère d'Ansion, appelé depuis Saint-Jouin-de-Marnes. Son esprit d'ordre, sa discrétion, son amour de la régularité persuadèrent à son abbé qu'il remplirait bien la charge de cellérier, et en effet il s'en acquitta de manière à prouver qu'un jour il pourrait diriger des affaires autrement importantes.

Ou ces succès lui firent peur, ou l'attrait de la vie religieuse parla plus puissamment que la vaine gloire à son cœur toujours plein de Dieu : il voulut chercher une solitude plus retirée, afin d'y vivre dans une pratique plus parfaite de la mortification et de la pénitence. S'en étant ouvert à un de ses confrères nommé Scubilion, ils s'enfuirent tous deux en secret, et pour être moins importunés par des recherches, ce fut loin de leur pays qu'ils crurent devoir se fixer, et ils ne s'arrêtèrent qu'aux environs de Coutances, petite ville de Normandie, déjà pourvue alors d'un évêché. Ils n'y vécurent pas longtemps sans que le peuple, attiré vers eux par des vertus qui l'édifiaient, ne leur rendît bientôt importunes des visites journalières qui leur ôtaient la liberté de la prière et de leurs saints exercices.

Ils y vécurent quelque temps comme des ermites, en un lieu fort solitaire ; enfin, un homme de bien de ce pays les pria d'aller à un village nommé Scicy, pour en convertir les habitants qui vivaient encore dans les ténèbres du paganisme. Ils y allèrent et y semèrent le bon grain de l'Evangile ; mais cette terre, n'étant pas disposée à le recevoir, ne produisit pas le fruit que l'on en pouvait attendre ; au contraire, les habitants, féroces comme des bêtes sauvages, les accablèrent d'outrages ; une femme porta même l'effronterie jusqu'à perdre toute pudeur en leur présence ; mais le châtiment ne se fit pas attendre : un tremblement de tout son corps, à l'heure même, avec des douleurs étranges, la contraignit bientôt de reconnaître sa faute et d'en demander pardon à Dieu et aux Saints.

Cependant, ces deux saints personnages se retirèrent dans une caverne ; ils y vivaient plutôt comme des anges que comme des hommes chargés d'un corps corruptible, se nourrissant plus d'oraison que de pain. Paterne, n'en ayant un jour que la moitié d'un pour lui et son compagnon, la donna de bon cœur à un pauvre qui la lui demanda : cela fut si agréable à Dieu, qu'à l'heure du repas, il les pourvut miraculeusement de vivres ; et comme la boisson leur manquait, Paterne, ayant frappé la terre de son bâton, en fit sourdre aussitôt une belle fontaine d'eau vive qui a toujours continué de couler.

Ils passèrent trois ans en cette caverne ; au bout de ce temps, ces deux ermites furent visités par l'abbé d'Ansion, Générosus, qui, admirant l'excès de leur pénitence, essaya néanmoins de la modérer : il reconduisit Scubilion au

monastère, et recommanda Paterne à l'évêque de Coutances, appelé Léontien. Ce prélat, connaissant les talents que Dieu lui avait donnés pour la prédication de l'Evangile, l'ordonna diacre et ensuite prêtre (512). Lorsque le serviteur de Dieu se vit honoré de ce caractère sacré, il fit bien profiter le talent du Seigneur ; assisté de son premier confrère, Scubilion, qui le vint rejoindre par l'ordre de ses supérieurs, il évangélisa la contrée de Scicy, arracha les restes de l'idolâtrie, et, parcourant le pays du Cotentin, du Bessin, du Mans, d'Avranches et de Rennes, en Bretagne, établit dans toutes ces provinces plusieurs monastères qu'il remplit de très-saints religieux dont il fut le supérieur et l'abbé.

Dieu l'honora par de si grands et de si fréquents miracles, que le bruit de sa sainteté se répandit bientôt à la cour de Childebert, roi de France ; ce prince l'envoya prier de venir à Paris. Ce ne furent que miracles durant tout le chemin : sans parler de la Neustrie, où il avait déjà rendu la vue aux aveugles, la parole aux muets et la santé à plusieurs malades, il ne se rencontra point de possédés, de frénétiques, ni de malades dans les lieux où il passa, qu'il ne délivrât et ne guérît par ses prières.

Après avoir satisfait à ce que le roi avait désiré de lui, il s'en retourna en sa première solitude du Cotentin, auprès de Scicy ; il y vécut paisiblement jusqu'à ce que Notre-Seigneur le voulant mettre sur le chandelier pour éclairer son Eglise, lui fit voir, durant le sommeil, trois saints évêques décédés depuis peu : Mélaine, Léontien et Vigor, qui le consacraient lui-même évêque. Il prit d'abord cela pour un songe et ne le déclara à personne ; mais Dieu, qui révèle enfin ses secrets, fit bientôt connaître, par les événements, que la vision était réelle ; en effet, l'évêque d'Avranches étant décédé, saint Paterne fut mis à sa place, à la prière de tout le clergé et de tout le peuple.

Saint Paterne, gouverna cette église l'espace de treize ans avec tout le zèle et toute la sollicitude d'un vigilant prélat. Il assista au troisième Concile de Paris, célébré l'an 557 ; de retour en sa ville d'Avranches, il y tomba malade le lendemain de Pâques, lorsqu'il se disposait à rendre encore une visite à son monastère de Scicy. Se sentant en danger, il envoya prier saint Scubilion, son ancien collègue, de le venir assister en ce dernier passage ; mais son messager en rencontra un autre en chemin, qui venait de la part de ce saint Abbé, aussi tombé malade, lui faire une semblable prière. Ainsi l'un et l'autre, l'évêque et l'abbé, saint Paterne et saint Scubilion, partirent de ce monde le même jour, pour se rencontrer ensemble à une même heure devant le tribunal de Dieu et dans la possession de l'éternité bienheureuse.

Ces deux Saints choisirent leur sépulture dans l'église du monastère de Scicy, qu'ils avaient sanctifiée par un si long séjour ; mais il arriva que les convois, dont l'un était conduit par saint Laud, évêque de Coutances, et l'autre par Lascivius, évêque d'un autre siége, sans qu'on se fût donné parole, se rencontrèrent en même temps à la porte de l'église ; ainsi, ceux qui s'étaient aimés d'une affection si sincère pendant leur vie, ne furent point séparés après leur mort. Leur décès arriva le 16 avril, vers l'an 565, le treizième du pontificat de saint Paterne, et de son âge le quatre-vingt-troisième.

Les reliques de saint Paterne se trouvent encore aujourd'hui dans l'église de Scicy, devenue paroissiale, et qui porte le nom de Saint-Pair-sur-Mer. Quelques parties de ces reliques furent transportées à Issoudun et à Orléans, où l'on bâtit des églises du nom de saint Paterne. Le nom de saint Paterne et le souvenir de ses bienfaits envers le diocèse du Mans qu'il avait égale-

ment parcouru et où ses disciples s'étaient répandus, furent longtemps chers aux habitants de ces contrées. Au IXe siècles, saint Aldric lui consacra un autel dans sa cathédrale ; au XIIIe siècle, on fonda en son honneur un prieuré dans la paroisse qui porte encore son nom, et l'église de Saint-Poix, près le Cossé-le-Vivien, le reconnaît de nos jours pour son patron.

SCICY ET LE MONT-SAINT-MICHEL.

M. Postel, curé du Mont-Saint-Michel, nous écrivait, le 5 janvier 1863 :

« Quant au monastère de Scicy [1], Richard, duc de Normandie, l'unit à celui du Mont-Saint-Michel ou Mont-de-Tombe, qu'il fonda, 966, à l'endroit où était une collégiale bâtie en 709 par saint Aubert, évêque d'Avranches. Le monastère de Saint-Michel est appelé *Tumba* ou *S. Michael ad duas Tumbas*, à cause de deux rochers, dont le plus haut, sur lequel est l'abbaye, se nomme *Tombe*, et l'autre, qui en est proche, se nomme *Tombelaine*, c'est-à-dire, *petite tombe*. Celui sur lequel est l'abbaye du Mont-Saint-Michel a trois cents pieds de haut. On trouve une description curieuse de ce lieu dans Dom Baunier, *Recueil général des évêchés, abbayes*, etc., t. II, p. 725.

« Nous ne possédons point de reliques au Mont-Saint-Michel. Il y a trois ou quatre ans, on me descendit de l'église du château une grande caisse pleine d'ossements, crânes, os du bras, etc. : sans doute qu'il se trouve parmi ces os des reliques très-précieuses, mais malheureusement les authentiques sont perdus.

« L'église de Saint-Gervais d'Avranches possède encore actuellement le crâne de saint Aubert, évêque d'Avranches, auquel apparut l'archange saint Michel ; on voit encore sur ce crâne l'empreinte du doigt du bienheureux messager céleste, qui, voyant que l'évêque Aubert n'obéissait pas à l'ordre de bâtir une église sur le Mont-Tumba, lui plaça le doigt sur le front et y laissa une forte empreinte.

« L'église de Saint-Pair existe encore. C'est un lieu de pèlerinage assez célèbre. On y possède, je pense, les reliques de saint Pair et de saint Gand.

« Je ne connais rien sur l'abbaye de Scicy.

« Tant qu'à notre vieille abbaye du Mont-Saint-Michel, elle existe toujours et fait l'admiration des nombreux étrangers qui viennent chaque année la visiter. Ces étrangers ne sont plus, comme autrefois, des pèlerins, mais uniquement des curieux et artistes, qui viennent, attirés par le pittoresque du lieu ou la beauté du monument. Je n'ai vu que quatre ou cinq bandes de pèlerins amenés par un motif de foi et de dévotion. La mer a entouré le rocher sur lequel est bâtie la vieille abbaye, et chaque jour elle vient nous environner deux fois. Sur le rocher se trouvent trois cent trente habitants, vivant de la pêche ou bien employés au service de la maison centrale, et une garnison de cent trente ou cent quarante soldats.

« Rien de beau comme l'église que l'on travaille depuis deux ans à restaurer, le cloître, la salle des chevaliers, le réfectoire des moines, l'escalier de cent quatre-vingts marches qui conduit jusqu'au sommet, etc. On est ravi en voyant tant de merveilles réunies. On ne comprend pas comment l'homme a pu transporter et établir une telle magnificence sur un rocher aride. Une chose navre le cœur, c'est de voir que ce sanctuaire, d'où devaient sans cesse s'élever vers le ciel des prières et des supplications, déchu de sa destination primitive, sert de lieu de détention à cinq ou six cents criminels ».

M. Crozat, curé d'Issoudun, nous écrivait, le 13 novembre 1858 :

« L'église de Saint-Cyr à Issoudun possède encore quelques reliques de saint Paterne, mais dont il serait difficile de constater l'authenticité ; elles ont été sauvées, dit-on, pendant la Révolution, par un brave homme qui ne s'est nullement mis en peine de conserver ce qui fait leur principale valeur : en sorte qu'on ne peut les exposer à la vénération des fidèles.

« Nous n'avons plus d'église de Saint-Paterne : les derniers vestiges ont été détruits il y a environ deux ans ; on ne montre plus aujourd'hui que son emplacement ».

La vie de saint Paterne se trouve au deuxième tome de Surius ; le Martyrologe romain et celui des Saints de France en font mémoire le 15 avril. Nous avons complété cette vie à l'aide des *Vies des Saints de Poitou*, par MM. Chergé et Auber, et de l'*Histoire du Mans*, par M. Piolin.

1. D. Piolin, traduit Scesciacum par Chezay.

SAINT FRUCTUEUX, ARCHEVÊQUE DE BRAGA

665. — Pape : Saint Vitalien.

Dieu créa en ce temps deux grands soleils pour illuminer les plages occidentales des rayons de cette vérité fulgurante qui jaillit du Siége apostolique : Isidore de Séville et Fructueux.
AA. SS. O. S. B. Sæc., II.

Saint Fructueux, l'une des principales lumières de l'Eglise en Espagne, au VII[e] siècle, était du sang royal des Visigoths et fils d'un général d'armée. Etant encore jeune, il accompagna un jour son père dans ses terres, sur les frontières de la Galice. Pendant que le général examinait ses domaines et ses troupeaux, son fils considérait la solitude des bois, des prairies, des montagnes, et pensait à y vivre en ermite ou à y fonder des monastères. Après la mort de ses parents, il reçut la tonsure des mains de Conantius, évêque de Palencia, qui le forma à la piété. Il donna une partie de ses biens aux églises, aux pauvres, à ses esclaves, qu'il mit en liberté, et employa le reste à fonder des monastères. Le plus célèbre, bâti sur les montagnes voisines de Vierzo, prit le nom de *Compludo,* parce qu'il était dédié à saint Justin et à saint Pasteur, martyrs de Compludo (aujourd'hui Alcala de Henarez), dans la Castille. Le Saint s'y fit religieux et le gouverna en qualité d'abbé, jusqu'à ce qu'il eût mis tout en bon état. Il se donna ensuite un successeur et se retira dans la solitude, où il mena une vie très-austère, vêtu de peaux de bêtes, occupé sans cesse à la prière et à la contemplation, marchant pieds nus sur les rochers et à travers les ronces, couchant sur la terre où il se trouvait, et vivant de ce qu'il rencontrait dans cet affreux désert.

Un jour qu'il priait à l'écart dans une forêt, un laboureur venant à passer le prit pour un esclave fugitif, l'interrogea, et peu satisfait de ses réponses, le maltraita et le ramena la corde au cou jusqu'à un endroit où il fut reconnu. Une autre fois, à cause de la peau de chèvre qui le recouvrait, il fut pris pour une bête fauve. Un chasseur le voyant accroupi sur le sommet d'un rocher, l'ajustait déjà avec son arc, lorsqu'il comprit que c'était un homme qui priait, puisqu'il élevait les mains vers le ciel.

On le découvrit enfin, des disciples s'assemblèrent autour de lui : alors il bâtit pour eux, dans le fond des montagnes, le monastère de Rufane, et se pratiqua, contre la chapelle, une petite cellule pour s'y reposer de ses fatigues. Cependant les moines de Compludo, ayant appris où il était, vinrent l'arracher, par une pieuse violence, et le ramenèrent dans leur cloître. Il n'y resta pourtant pas longtemps. Il en sortit pour fonder d'autres monastères. Des familles entières, et des plus illustres, demandaient à y entrer; le nombre de ceux qui renonçaient au siècle fut si considérable, que le gouverneur de la province s'en plaignit au roi, craignant qu'il ne restât personne pour porter les armes, cultiver les terres, exercer les arts et le commerce. Les femmes imitaient les hommes.

Pendant que Fructueux était dans un de ses monastères, il reçut, du désert voisin, une lettre par laquelle une jeune fille le priait d'avoir pitié

d'elle, comme d'une brebis errante, et de la diriger dans les voies du salut. Elle se nommait Bénédicte, était de race noble, et venait d'être fiancée à un grand seigneur de la cour. Mais, brûlant de se consacrer à Dieu seul, elle s'enfuit à l'insu de ses parents, erra longtemps dans le désert, et arriva enfin à quelque distance du monastère dont nous avons parlé. N'osant y entrer, elle écrivit ses désirs, ses prières, et fit parvenir cette lettre à Fructueux. Le Saint y accourut sans délai, lui fit bâtir une petite cellule dans ce désert, l'instruisit des obligations d'une épouse de Jésus-Christ, et pourvut à sa subsistance. L'exemple de cette noble vierge en toucha beaucoup d'autres, qui s'assemblèrent autour d'elle au nombre de quatre-vingts. Alors le saint Abbé leur bâtit un monastère dans une autre solitude.

Le seigneur goth essaya en vain de ravoir sa fiancée : il força la supérieure du nouveau monastère de lui présenter celle qui l'avait fui ; elle vint, mais refusa de le regarder et lui resta muet en sa présence. Il en appela au juge royal ; mais celui-ci lui dit : « Laissez-la servir le Seigneur et cherchez une autre femme ». Nous ne pouvons reproduire tous les traits merveilleux de la vie du Patriarche monastique de la Lusitanie. Disons seulement que ses austérités et ses voyages sans fin ne l'empêchaient pas de cultiver les lettres, de les faire étudier par ses moines et de se livrer lui-même à la poésie, car on a conservé des vers de lui. On voit du reste dans les règlements qu'il a composés pour ses diverses maisons, que celles-ci avaient de grands troupeaux de brebis pour fournir de quoi soulager les pauvres, racheter les captifs et exercer l'hospitalité. Un moine était spécialement chargé du soin des pâtres.

Il ne faut pas s'étonner que Fructueux eût un tel ascendant sur les hommes, puisque son doux visage touchait les animaux mêmes. Un jour qu'il traversait une forêt, un chevreuil, poursuivi par des chasseurs, vint se réfugier sous son manteau. Le Saint prit l'animal sous sa protection et le conduisit au monastère. L'animal, reconnaissant, ne quittait plus son libérateur ; il le suivait pendant le jour, dormait la nuit à ses pieds, et ne cessait de bêler quand il s'absentait. Il fit plus d'une fois reconduire la bête dans les bois, mais toujours elle savait retrouver la trace des pas de son libérateur. Un jour enfin elle fut tuée par un jeune homme qui n'aimait pas les moines. Fructueux était allé faire un voyage de quelques jours ; au retour, il s'étonna de ne pas voir son chevreuil accourir au-devant de lui, et quand il apprit sa mort, la douleur le saisit, ses genoux fléchirent, il se prosterna sur le pavé de l'église. On ne dit pas si ce fut pour demander à Dieu de punir le cruel ; mais celui-ci tomba bientôt malade et fit demander à l'Abbé de venir à son aide : Fructueux se vengea en noble visigoth et en chrétien : il alla guérir le meurtrier de son chevreuil et lui rendit la santé de l'âme avec celle du corps. On aime à voir ces gracieuses et innocentes tendresses en ces temps si rudes et dans ces âmes fortes, nées pour entraîner les peuples sur leurs pas [1].

On raconte encore que voulant se dérober aux hommages du peuple, il se réfugia au fond des bois ; mais des geais qu'il avait élevés dans son monastère allèrent à sa recherche et trahirent sa retraite par le joyeux babil dont ils le saluèrent.

Fructueux ne pouvait plus trouver de déserts en Espagne ; il en avait peuplé un grand nombre, il y avait de tous côtés de ses disciples, et il était connu partout. Comment vivre dans l'obscurité, selon son désir ? Il est obligé de passer en Orient, sous prétexte de visiter les saints Lieux. Il se

1. M. de Montalembert.

prépara secrètement à ce voyage, avec quelques-uns de ses disciples. Il allait s'embarquer, lorsqu'il fut tout à coup arrêté par ordre du roi. Son dessein avait transpiré. Le roi, ainsi que son conseil, ne pouvant souffrir que l'Espagne perdît une si grande lumière, le fit arrêter avec tout le respect possible et amener à sa cour, où il fut gardé à vue quelque temps, de peur qu'il ne vînt à s'enfuir. Un peu plus tard, il fut ordonné évêque de Dume, et ensuite archevêque deBraga.

Voici à quelle occasion il fut transféré du siége de Dume à celui de Braga. Dix-neuf évêques d'Espagne étaient assemblés en concile à Tolède (1er décembre 655). Les prélats en étaient à leur dernière séance, lorsqu'on leur présenta un écrit de Potamiris, archevêque de Braga, dans lequel il se reconnaissait coupable d'un péché d'impureté. On le fit entrer et reconnaître son écrit ; on lui demanda si sa confession était libre et contenait la vérité. Il en fit serment, et déclara, fondant en larmes, qu'il avait depuis environ neuf mois quitté volontairement le gouvernement de son église, pour se renfermer dans une prison et y faire pénitence. Suivant les anciennes règles ecclésiastiques, il devait être déposé de l'épiscopat, mais le concile, touché de compassion, lui laissa le nom d'évêque, le condamna à une pénitence qui dura toute sa vie, et choisit Fructueux, évêque de Dume, pour gouverner l'église de Braga. C'était l'évêque le plus voisin, Dume n'étant qu'à une lieue de cette ville.

Deux mots résument l'épiscopat de Fructueux : une fois élevé sur la chaire pontificale, il n'en continua pas moins de porter l'habit monastique et de vivre de la vie sainte du cloître.

Notre Saint construisit de nouveaux monastères pendant son épiscopat, et se servit de l'autorité que lui donnait son siége pour y introduire ou y maintenir les règles dans toute leur pureté. Il nous reste de lui deux *règles*, l'une *particulière* à l'abbaye de Compludo, l'autre *commune* à toutes ses autres maisons.

Quand le saint Evêque fut près de mourir, il se fit porter à l'église, pour y recevoir le sacrement de pénitence, ou simplement l'habit de pénitence ; il y demeura prosterné devant l'autel le reste du jour et la nuit suivante. Un peu avant le lever du soleil, ayant les mains levées vers le ciel, pour offrir à Dieu sa prière, il expira dans cette posture chrétienne, le 16 avril de l'an 665. Il fut enterré d'abord dans son monastère de Montel. L'an 1102, ses reliques furent transportées à Compostelle, où on les vénère encore aujourd'hui.

On donne pour attributs à saint Fructueux une biche et des geais.

Cf. Patrologie latine, t. LXXXVII, col. 1087 (les règles) ; t. LXXX, col. 690 (une lettre à Braulion). Dans le tome LXXXVII on trouve les vers de saint Fructueux, dont nous avons parlé : ils sont tirés de l'*Espagna Sagrada* de Florez. Dom Ceillier pense qu'il ne sont pas de lui. M. de Montalembert, *Moines d'Occident,* t. II, liv. V, et le Père Cahier sont d'un avis contraire.

S. DROGON OU DRUON, RECLUS, PATRON DES BERGERS

1118-1189. — Papes : Gélase II ; Clément III. — Rois de France : Louis VI, *le Gros ;* Philippe II, *Auguste.*

Ce Bienheureux naquit au village d'Epinoy, aujourd'hui Carvin-Epinoy, en Artois, au commencement du XIIe siècle. Il perdit son père un peu avant

sa naissance, et fut cause, en naissant, de la mort de sa mère ; il avait reçu de ses parents une haute noblesse et des biens très-considérables. Il ne fut baptisé qu'après avoir été instruit des principes de la religion. Il fut vivement touché quand on lui raconta sa naissance ; se regardant comme le meurtrier de sa mère, il tomba dans un chagrin qui le dégoûta entièrement du monde, dès l'âge de dix ans. Il passait les jours et les nuits en pleurs, se privait de tout plaisir, distribuait aux pauvres ce qu'il pouvait tirer de ses tuteurs, jeûnait fréquemment, macérait son corps par diverses autres austérités, priait sans cesse, lisait, ou entendait la parole de Dieu. Ayant été un jour extraordinairement frappé des paroles de l'Evangile par lesquelles Jésus-Christ exhorte ceux qui l'aiment et qui le servent, à tout quitter pour le suivre, il résolut de pratiquer ce précepte à la lettre.

Il abandonne donc ses proches et son pays, renonce à tous ses biens, et, revêtu d'un habit fort simple, par-dessus son cilice, il s'en va, comme Abraham, où Dieu l'appellera. Après divers pèlerinages, conduit par l'esprit de Dieu, il s'arrête dans la bourgade de Sebourg, en Hainaut, à deux lieues de Valenciennes, et environ à treize lieues d'Epinoy, sa patrie, et se loue en qualité de berger à une dame pieuse nommée Elisabeth Haire. Cet état lui était très-agréable. Serviteur, il pouvait pratiquer facilement l'humilité, l'obéissance, la mortification ; solitaire, il vivait dans l'oraison et le recueillement, et les beautés de la nature l'invitaient et l'aidaient à louer Dieu. Il ne lui manquait, dans les champs, qu'une chose, la sainte Eucharistie. Mais il obtint qu'un ange veillerait sur son troupeau pendant qu'il assisterait de temps en temps au saint sacrifice de la messe. C'est une tradition du pays, qui est même passée en proverbe, car on dit souvent quand il se présente deux occupations également pressantes : « Je ne puis pas être comme saint Druon, en deux lieux en même temps ». Sa maîtresse était très-contente de ce bon serviteur, et ses vertus le faisaient aimer dans le village de Sebourg. Les habitants le pressèrent de se charger aussi de leurs troupeaux.

Il accepta cet emploi et s'en acquitta à la grande satisfaction de tout le monde et à l'avantage des pauvres, auxquels il distribuait tout le fruit de ses services.

Après avoir ainsi passé six ans dans l'humble condition de berger, Druon, aspirant à une vie plus pénitente, quitta Sebourg, malgré les sollicitations de sa maîtresse et de presque tous les habitants, puis il entreprit de longs pèlerinages de dévotion, pour mortifier son corps par la faim et la soif, par le chaud et le froid, par les fatigues et les périls des chemins. Il fit neuf fois le voyage de Rome, et visita beaucoup d'autres sanctuaires. Il venait, par intervalle, à Sebourg, retrouver son ancienne maîtresse, qui le recevait comme un fils. Quand ses infirmités ne lui permirent plus de vivre en pèlerin, il résolut de vivre en solitaire. Il se fit donc bâtir une petite cellule contre l'église, et s'y enferma pour n'en plus sortir le reste de ses jours. Comme il pouvait entendre de là les divins offices, il y assistait avec une dévotion angélique. Son manger n'était qu'un peu de pain d'orge, son boire, de l'eau pure. Si on lui donnait quelque chose, il le distribuait aux pauvres, content de la seule possession de Dieu.

Le feu ayant pris à l'église, et ensuite à sa cabane, il demeura au milieu des flammes sans en recevoir la moindre atteinte ; Dieu renouvelant en sa faveur la merveille des trois enfants dans la fournaise de Babylone. Le Saint reclus rendit son âme à Dieu le 16 avril 1189, environ la soixante et onzième année de son âge, s'étant retiré de la maison paternelle âgé de seize

ans, ayant gardé les troupeaux six ans, passé neuf ans dans ses pèlerinages, et quarante dans sa cellule.

Les parents de saint Druon ayant appris sa mort, demandèrent son corps aux habitants de Sebourg ; mais il leur fut impossible de le transporter hors du pays ; quand le chariot, sur lequel on l'avait mis fut sur les limites du territoire de Sebourg, il devint immobile et le corps si pesant, qu'ils furent obligés de le reporter à l'église et de l'inhumer dans le sépulcre qu'on lui avait préparé. Ce tombeau (que l'on voit encore aujourd'hui), fut bâti au milieu de la grande nef : on plaça dessus les saints fonts de baptême.

Quant à l'endroit où le char s'arrêta, c'est une petite hauteur que l'on nomme encore aujourd'hui, en mémoire de ce miracle, le *Mont-Joie-Saint-Druon*.

Au commencement du XIIIe siècle, on fut obligé, par la crainte des profanations, de transporter les reliques de saint Druon à Binche ; mais comme elles n'y firent point de miracles, pendant l'espace de neuf ans, on les rapporta à Sebourg, le 14 juin 1227. Le concours des peuples fut immense à cette translation ; de sorte que les blés, qui étaient déjà grands, furent foulés aux pieds ; on croyait les moissons perdues, mais le lendemain on les vit redressées et magnifiques. En mémoire de cette translation et de ce miracle, aujourd'hui encore, le dimanche de la Trinité, on porte solennellement en procession les reliques du Saint. On peut voir au second tome d'avril, dans les Bollandistes, combien de guérisons miraculeuses, surtout pour les ruptures, les descentes intérieures, la cruelle maladie de la pierre, la surdi-mutité, ont été obtenues par l'intercession de saint Druon. Il avait souffert lui-même d'une hernie très-grave qui l'obligea précisément de renoncer à ses pèlerinages.

On montre encore aujourd'hui à Epinoy, à une distance d'environ cinquante mètres du presbytère, dans les champs, le puits de saint Druon. Ce puits est l'objet d'une telle vénération qu'on n'y puise de l'eau qu'une fois par an le jour de la fête et de la procession du Saint. L'église qui lui est dédiée à Epinoy se trouve bâtie sur l'emplacement même de sa maison paternelle.

A Sebourg, les souvenirs du pieux reclus se sont aussi précieusement conservés. Outre une *Fontaine de Saint-Druon* vers laquelle, d'après une ancienne tradition, le saint berger menait chaque jour son troupeau ; outre le chemin qui porte le nom de *Chemin de Saint-Druon*, on voit encore une croix en pierre, environnée de quelques arbres, à l'extrémité de cette paroisse. Elle se trouve à l'endroit où les parents de saint Druon, venus d'Epinoy, comme on l'a dit, pour emporter son corps, le déposèrent et le rendirent aux habitants de Sebourg. De plus, dans l'église du village on voit son tombeau en pierre et en bois, au-dessus duquel est placée la châsse qui renferme ses reliques. Enfin, dans un enfoncement de cette église, on découvre la *Cabane de Saint-Druon*, qui rappelle la petite cellule dans laquelle le reclus vécut pendant quarante-deux ans. Elle renferme une espèce de lit en pierre, sur lequel est couchée une statue aussi en pierre représentant le Saint. Les vitres en sont rouges, et rappellent l'incendie qui la consuma tout entière sans causer le moindre mal à l'homme de Dieu. C'est là que les pèlerins viennent en foule rendre leurs hommages au saint berger, le prier d'éloigner de leurs familles et de leurs troupeaux les fléaux et les maladies. Leur nombre est surtout considérable le jour de sa fête et le dimanche de la sainte Trinité. Parmi ces pèlerins qui arrivent des pays les plus éloignés, on peut toujours distinguer la députation des habitants d'Epinoy, qui ne

manquent jamais de venir chaque année, la veille même de la fête, honorer et invoquer leur saint compatriote. Sauvés des profanations de 1793, ses précieux restes reposent au-dessus du tombeau dont nous avons parlé. L'église du Mont-Saint-Quentin possède une dent du Saint.

Nous nous sommes servi, pour compléter le Père Giry, dont nous avons refait le récit, entre autres livres, d'un abrégé de la vie de saint Drnon, par M. Sauvet, curé de Sebourg, et des *Saints d'Arras*, de M. l'abbé Destombes.

LE BIENHEUREUX BENOIT-JOSEPH LABRE

1748-1783. — Papes : Benoît XIV ; Clément XIII ; Clément XIV ; Pie VI.
Rois de France : Louis XV ; Louis XVI.

> Le monde ému s'agenouilla devant le PAUVRE DE JÉSUS-CHRIST.
> DARAS, *Les Saints du XVIIIe siècle.*

Dans le XVIIIe siècle, un petit village de la province d'Artois, nommé Amettes, et dépendant de l'évêché de Boulogne, avait conservé toute la simplicité des mœurs antiques et toute la pureté de notre sainte religion. Dieu y jeta les yeux, comme autrefois sur la plus petite des villes de Juda, et là, dans une famille qui était en possession de fournir une grande partie de ses membres au recrutement du clergé diocésain, il choisit un rameau recommandable entre tous par une probité séculaire, pour en faire sortir un émule du patriarche d'Assise, un nouvel imitateur de celui qui, possédant tous les trésors de la divinité, s'est fait pauvre pour nous ; un homme, enfin, qui portât volontairement l'amour et la pratique de la sainte pauvreté aussi loin qu'il est possible de l'imaginer. Les chefs de cette branche, Jean-Baptiste Labre, et Anne-Barbe Grandsire, sa femme, obtinrent, pour leur mariage, la bénédiction que Dieu accordait aux anciens patriarches, auxquels ils ressemblaient par la fidélité aux coutumes de leurs ancêtres. Ils eurent quinze enfants, qu'ils élevèrent sans trop de gêne, car ils avaient une aisance suffisante à leurs goûts modérés. Benoît-Joseph, l'aîné de cette belle lignée, naquit le 26 mars 1748. Enfant vraiment béni, et qui en reçut le nom peut-être par une disposition secrète de la Providence : le Créateur l'avait doué d'un esprit vif et pénétrant, d'un jugement sain et solide, d'une mémoire facile et sûre. Son cœur était tendre, sa volonté forte, son âme n'abandonnait jamais la vérité une fois connue. Il annonça, dès ses premières années, des inclinations prononcées pour le bien, des goûts simples et innocents, une grande ingénuité, signe ordinairement précurseur de la droiture des sentiments. Son caractère vif fut bientôt tempéré par sa raison naissante et par une grande soumission à ses parents. Ceux-ci lui transmirent, comme le plus beau des patrimoines, les sentiments de piété qu'ils avaient hérités de leurs ancêtres. Ils lui inspirèrent de bonne heure la crainte de Dieu, qui est la vraie sagesse ; une profonde estime pour sa qualité de chrétien, ainsi qu'une tendre dévotion à la très-sainte Vierge et à son Epoux, que la confiance du pays ne sépare point l'un de l'autre : *Jésus, Marie, Joseph,* furent les premiers mots que sa langue apprit à prononcer. Tout petit encore, il donnait une attention sérieuse aux sages propos, aimait à prier et à enten-

dre parler des vérités de la religion. Il mettait une grâce charmante à dessiner son signe de croix et à bégayer les formules que lui dictait sa mère. « Dès sa plus tendre enfance, *déposa-t-elle, ainsi que son mari*, je l'ai vu se plaire aux pratiques religieuses et imiter tout ce qui se faisait à l'église, où je pouvais le conduire et le garder autant que je voulais ». La grâce, l'exemple et les enseignements de sa famille gravèrent d'une manière ineffable, dans ce cœur déjà maître de ses passions, les grandes maximes de la religion, sur l'obligation de servir Dieu, de suivre Jésus-Christ en se renonçant soi-même, sur la nécessité de mortifier ses sens et de faire pénitence pour vivre d'une vie surnaturelle. On vit poindre dès lors dans cet enfant de quatre ans, un attrait particulier pour la mortification, une sorte d'insouciance pour les aises et les commodités, et une indifférence bien supérieure à son âge, pour la nourriture et le vêtement. A cinq ans, la prière faite en commun par toute la famille ne lui suffisait pas ; il se retirait quelquefois à part pour réciter celles qu'il savait. Déjà il faisait ses délices de se préparer à servir la sainte messe ; quelque chose qu'on lui demandât qui eût rapport à Dieu, il n'y trouvait aucune difficulté et s'y portait avec le plus grand empressement. La Providence mit alors sur son chemin, comme un second ange gardien pour guider ses premiers pas dans le chemin de la science et de la piété, qui convenait à son âge, Jacques-Joseph Vincent, l'aîné de ses oncles maternels, qui, déjà sous-diacre, se préparait au sacerdoce par la régularité des plus austères religieux. Epris des aptitudes qu'il remarquait dans son neveu, il se mit à le cultiver avec affection ; il passait une partie de ses journées à l'instruire et à le dresser aux exercices de dévotion. Il le conduisait et le retenait à l'église pendant de longues heures qui auraient rebuté tout autre ; il l'employait à la balayer et à l'orner selon ses forces ; il lui apprenait, en forme de récréation, le cérémonial du service de la messe. Lorsque son oncle fut rentré au séminaire, le jeune Benoît alla aux écoles, où il se montra avare de son temps, plein de confiance en ses maîtres ; ennemi de la dissipation, si ordinaire à cet âge, il aimait la société des personnes sages et réfléchies, et son plus grand plaisir était de les écouter. Il se retirait souvent à l'écart pour lire des livres de piété.

Mais ce qui démontre le mieux le travail de la grâce divine dans cette âme pure, c'est son ardeur croissante pour les mortifications, à mesure qu'il grandissait ; il s'étudiait déjà à mortifier son corps par des gênes et des privations. Alors, renouvelant les exemples de saint Casimir et de saint Jean de la Croix, il plaçait quelquefois une planchette sur son oreiller pour reposer sa tête moins mollement. Sa modestie était telle que, quand il conversait avec des personnes de l'autre sexe, jamais il ne levait les yeux sur elles, de manière à les distinguer l'une de l'autre. Ce fut surtout vers sa septième ou huitième année que son goût se prononça pour les exercices de la religion et pour une prière plus fréquente. De lui-même il se rendait à l'église quand il le pouvait, soit le matin, soit dans la journée. Dès qu'il fut assez instruit, ses délices furent de servir la messe, et il le faisait avec tant de modestie et de convenance, que les assistants en étaient émerveillés. C'était un gracieux spectacle de le voir au pied de l'autel, tenir ses petites mains jointes dévotement devant sa poitrine, les yeux baissés, la tête immobile, en un mot, dans l'attitude d'un ange ! Toute sa distraction était de bien accomplir le cérémonial. Tous ceux qui furent témoins de la piété qui rayonnait sur son visage et sur toute sa personne, s'en souvenaient encore vingt-cinq ans après, comme si c'eût été une chose toute récente, et n'en parlaient qu'avec admiration : vers cette époque, il plut à Dieu d'appeler à lui une sœur de Benoît, née depuis

peu de mois : il la contempla presque une heure durant, et disait tout haut : « Chère petite, que ton sort est digne d'envie ! que ne puis-je être aussi heureux que toi! » On raconte encore dans le pays que, se promenant un jour dans le cimetière du village, il entendit des jeunes gens tenir quelques propos libres, et qu'aussitôt il se retira à l'écart et se mit à genoux devant une croix, priant le bon Dieu pour ceux qui venaient de l'offenser. Enfin, on peut lui appliquer l'éloge que saint Bernard a fait du jeune Malachie : « Qu'enfant par les années, il avait les mœurs d'un vieillard ».

Lorsque Benoît fut dans sa treizième année, ses parents confièrent son éducation à son oncle et parrain François-Joseph Labre, curé d'Erin. Ce fut chez ce saint prêtre qu'il s'unit pour la première fois à son Sauveur. Il n'avait rien négligé pour préparer un logis propre et bien orné à cet hôte divin : et quand il l'eut reçu, rien ici-bas ne pourrait donner une idée des délices dont il fut inondé. Il reçut le même jour l'esprit de vérité dans la Confirmation ; dès lors il fut tout transformé, il devint une nouvelle créature animée de la vie même de Jésus-Christ. Maintenant qu'il a goûté la saveur de la manne céleste, il semble qu'il a perdu tout autre goût, même pour les aliments les plus indispensables à la nourriture du corps. Il commence dès lors à se priver fréquemment et en secret d'une partie des mets qui lui sont donnés, et il les distribue, sans qu'on s'en aperçoive, par une fenêtre, à un pauvre auquel il assigne ce rendez-vous. Il aurait foulé aux pieds les fruits les plus exquis dans le jardin de son oncle, plutôt que de toucher à ceux mêmes qui étaient le plus capables de le tenter ; il se serait fait scrupule d'en ramasser un seul, fussent-ils tombés de l'arbre eux-mêmes. Un autre effet de la communion fut l'augmentation de son recueillement habituel : il n'éprouvait plus de plaisir à rien qu'à converser avec Dieu, seul à seul, et il choisissait pour cela les lieux les plus retirés. De là vint sa prédilection pour un cabinet écarté dans le presbytère, où l'on était sûr de le trouver, lorsque le devoir ne l'appelait pas ailleurs ; si on ne l'y trouvait pas, il fallait aller à l'église, où on le voyait en adoration devant le Très-Saint Sacrement. Il aurait passé les journées entières et presque les nuits dans ce céleste entretien de son âme avec son Sauveur, démontrant, par son exemple, qu'il ne s'y trouve ni amertume ni ennui [1]. S'il ne communiait que tous les mois, c'est que son âme, avide de ce pain céleste, était retenue par les scrupules d'une conscience timorée à l'excès. On aperçut aussi en lui un redoublement de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain. Quand il était témoin de quelque offense grave à la majesté divine, sa douleur allait jusqu'à la consternation. Il saisissait toutes les occasions d'enseigner la doctrine chrétienne, ou de donner quelque instruction pieuse aux enfants au-dessous de son âge. Il s'instruisait lui-même dans la langue latine, non-seulement par obéissance, mais encore parce que c'était la langue de l'Ecriture sainte et des offices de l'Eglise. Tout le temps qu'il pouvait économiser, il le consacrait à des lectures pieuses : la bibliothèque de son oncle suffisait à peine à son activité. C'est ainsi qu'il employait les congés qui lui étaient accordés, ou bien il les consacrait à quelques bonnes œuvres, comme de visiter de pauvres malades, ou des ecclésiastiques pieux des environs, avec lesquels il pût conférer de religion.

Un jour de fête patronale, son oncle ne le voyant pas avec les jeunes gens de son âge, avec lesquels il l'avait envoyé, dit à ceux qui l'entouraient : « Je gage que mon neveu est allé dans quelque coin pour lire ou pour prier ». M. Dupuich, directeur du pieux jeune homme, eut la curiosité de s'assurer

1. Sap., VIII, 16.

du fait. Il le cherche partout : enfin il le trouve dans une grange, prosterné devant un crucifix qu'il avait suspendu à la muraille. Benoît était si absorbé dans sa prière, qu'il n'entendit rien ; et, surpris autant qu'édifié, M. Dupuich s'éloigna, ne voulant point le troubler dans une si sainte récréation. Il préludait ainsi au genre de vie qu'il mena jusqu'à sa mort, qu'on peut résumer en deux mots, *prier, souffrir*. Il ne perdait pas une occasion de souffrir, avec moins de chagrin qu'un avare ne perd l'occasion de s'enrichir. Dans les froids les plus rigoureux, il ne s'approchait jamais du feu, malgré les invitations les plus pressantes. Il fallait l'exciter pour lui faire prendre la nourriture indispensable ; alors il choisissait toujours ce qu'il y avait de plus commun et de plus grossier, laissant aux autres les meilleurs morceaux ; s'il les avait à sa disposition, c'était pour les donner aux domestiques. A l'âge de quinze ans, son attrait pour la lecture de la Vie des Saints et des livres qui traitent de la vie spirituelle devint si fort, que ses études de la langue latine, que, du reste, il connaissait déjà assez bien, commencèrent à en souffrir. Un seul dessein l'occupait tout entier : connaître la volonté de Dieu sur lui et les moyens les plus sûrs de se sanctifier, de sauver son âme. Son oncle, le voyant se relâcher dans ses études, crut devoir insister sur leur importance pour le sacerdoce, et interdit à Benoît l'entrée de sa bibliothèque, ne lui abandonnant que les livres qu'il jugeait nécessaires. Mais comment résister à l'attrait de la grâce ? Dieu voulait faire de son serviteur tout autre chose qu'un savant ecclésiastique. A peine ouvrait-il Cicéron ou Quinte-Curce, qu'un grand poids lui oppressait le cœur : ouvrait-il, au contraire, un livre de piété, son âme était soulevée et portée jusqu'à Dieu.

Les saintes Ecritures, surtout, parlaient à son cœur, ainsi que les sermons du P. Lejeune. Il les avait journellement en main, il les étudiait avec amour, il les savait presque par cœur. Deux discours l'ébranlèrent principalement : ce furent ceux des peines de l'enfer et du petit nombre des élus ; il avait continuellement devant les yeux de l'âme cette maxime : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ! » Dieu lui révéla d'abord sa volonté générale sur lui ; il l'appelait à un renoncement absolu, il se réservait de lui faire connaître ses volontés spéciales après l'y avoir préparé par la voie des épreuves. Benoît crut que la Providence l'appelait dans l'enceinte de quelque monastère : un seul, celui de la Trappe, nouvellement réformé, lui semblait capable de rassasier sa faim de mortifications. Mais ses parents résistèrent d'abord à ce dessein : ils lui objectèrent qu'il pourrait tout aussi bien servir Dieu et faire son salut dans l'état ecclésiastique que dans le cloître, et même qu'il ferait plus de bien en travaillant à la sanctification des autres, que de vivre pour lui seul en s'ensevelissant dans un désert. En vain le saint jeune homme leur représenta que nulle considération ne pouvait le dispenser d'obéir à la voix qui l'appelait : il eut beau plaider sa cause, prier, supplier, il ne put rien gagner. En attendant qu'il fût en âge de disposer de sa personne, car il n'avait encore que dix-sept ans, il fit, autant qu'il lui était possible, l'essai de la vie pénitente après laquelle il soupirait, une espèce d'apprentissage de la Trappe. Plus d'une fois il fut surpris à dormir sur le plancher, même dans la plus rigoureuse saison. Il ne se bornait plus à donner quelques morceaux de pain aux pauvres : quand il pouvait échapper aux regards, son repas tout entier passait dans les mains de quelque nécessiteux.

Il obtint de son oncle la permission d'observer les jeûnes de précepte. Il ne paraissait plus au dehors que pour se rendre à l'église ; ses communions devenues plus fréquentes, ses mœurs angéliques, son humble docilité, sa

rare modestie, son perpétuel recueillement, le faisaient appeler le jeune Saint et lui attiraient déjà une sorte de vénération publique. Une maladie épidémique ravageant le pays, en 1766, Benoît se dévoua au service des malades, avec son oncle, qu'il vit tomber martyr de la charité. Il comprit alors, mieux que jamais, combien la vie humaine est fragile, et il se fortifia dans le dessein de renoncer à tout pour acquérir les biens éternels. On lui conseilla de renoncer à la Trappe, qui épouvantait ses parents, pour une Chartreuse où la vie serait suffisamment austère. Toujours flexible à la voix de ses supérieurs, Benoît suivit ce conseil. Son père et sa mère, bien que ce sacrifice leur coûtât autant que celui d'Abraham à Isaac, donnèrent leur consentement. Il alla d'abord frapper à la Chartreuse du Val-Sainte-Aldegonde, au diocèse de Saint-Omer, laquelle ne put le recevoir, à cause des grandes pertes qu'elle venait d'essuyer, et qui diminuaient ses ressources. Il part alors à pied pour celle de Neuville, dans le diocèse de Boulogne ; là, le R. P. prieur, le croyant destiné au chœur et au sacerdoce, lui dit d'achever ses études et d'apprendre un peu de dialectique et les principes du plain-chant avant de se présenter. Il revint au bout de quatre mois : on l'examina, on trouva sa science à peu près suffisante, on eut surtout égard à la vivacité de son désir, et on l'admit au nombre des postulants.

Dans les premiers moments, le pieux Anachorète se crut au comble de ses vœux ; il allait vivre enfin dans le creux de la pierre, et goûter les délices d'une vie cachée en Jésus-Christ. Mais à cette rapide allégresse succéda bientôt une de ces tribulations intérieures, qui sont comme les défilés ardus et escarpés, par lesquels doivent passer les âmes appelées à la plus sublime contemplation. D'un autre côté, il croyait la vie des Chartreux trop douce pour un pécheur comme lui : Dieu, qui avait d'autres vues sur lui, ne faisait point descendre dans son âme cette grâce sympathique qui forme le lien entre un Ordre religieux et ceux qu'il y appelle. Il fut donc obligé de quitter la Chartreuse ; mais à peine de retour sous le toit paternel, il le quitte de nouveau, malgré les prières et les larmes de ses parents ; il part au cœur de l'hiver, sans bagage, sans nul souci des moyens de transport, par des pays inconnus, par des pluies torrentielles ; il fait à pied soixante lieues pour aller se présenter à la Trappe de Mortagne, en Normandie. On refuse de le recevoir avant l'âge de vingt-quatre ans ; il lui faut donc baisser la tête et revenir dans son village, où il arrive les habits en lambeaux et les pieds déchirés. Rentré chez les Chartreux, le 12 août 1769, à l'âge de vingt et un ans, uniquement pour obéir à son évêque qu'il avait consulté à ce sujet, il en sortit pour les mêmes motifs que la première fois. Il revint à la Trappe de Mortagne, et, la trouvant fermée pour lui de nouveau, tant qu'il n'aura pas vingt-quatre ans, il se met en marche pour celle de Septfonds. Il y est admis et revêt l'habit de novice le 11 novembre.

C'est probablement en se rendant à Septfonds qu'il alla s'agenouiller à Autun sur le sol consacré par le sang de saint Symphorien. En 1861, la tradition du pèlerinage que fit à Autun le bienheureux Labre vivait encore dans la mémoire de quelques vieillards. Il fut le dernier pèlerin illustre qui visita un tombeau si célèbre pendant plus de quinze siècles.

Quelle heureuse surprise pour lui de voir que l'austérité n'était pas moindre à Septfonds qu'à la Trappe ! Dès le début, il parut un religieux consommé. Mais il devait encore passer une troisième fois par le creuset des tribulations intérieures. Il s'accusait de fautes qui n'existaient que dans les frayeurs d'une conscience trop timorée ; il pensait n'avoir aucune contrition, parce qu'il n'était pas, comme quelques saints pénitents, favorisé

d'une contrition sensible jusqu'à pleurer, gémir, sangloter. En moins de six mois, ces désolations de cœur, jointes aux austérités et aux jeûnes, l'avaient amaigri et exténué. Une fièvre ardente se déclara, et les médecins, consultés, le jugèrent trop faible pour soutenir la rigueur de la Règle. Mais on ne voulut pas qu'il partît avant d'être rétabli ; on le fit donc transporter dans l'hôpital extérieur, où il édifia tout le monde. C'était, disait un Frère, une conversation non interrompue avec Dieu, favorisée par le silence le plus absolu du malade. Celui qui était chargé de le soigner invitait souvent ses confrères à venir le visiter, en disant : « Le jeune Labre est un Saint, allons le voir ». Pendant sa convalescence, il n'eut rien de plus pressé que de s'employer au soin des autres malades, dont sa charité le rendait le serviteur le plus dévoué. Il prit congé des bons Pères le 2 juillet 1770 ; mais que fera-t-il ? où ira-t-il ? Il adressa ces questions à Notre-Seigneur, qui lui mit d'abord en pensée de se diriger vers les sanctuaires les plus célèbres, tels que ceux de Lorette et de Rome, dans l'intention de mieux connaître sa vocation. Il quitta la France et prit le chemin de Lorette, par le Piémont, demandant sans cesse au Seigneur aide et lumière pour connaître et accomplir sa divine volonté. Dieu lui révéla enfin, par une illumination très-claire de l'intelligence, jointe à une inspiration sensible au cœur, que « ce divin vouloir était qu'il marchât sur les traces de saint Alexis, en abandonnant pour toujours patrie, parents, aises, commodités et tout ce qu'il y a de flatteur au monde, pour mener un nouveau genre de vie, la plus pauvre, la plus pénible et la plus pénitente ; et cela non dans un désert, non dans un cloître, mais au milieu du monde, en visitant dévotement en pèlerin les sanctuaires les plus renommés ».

Le saint Pèlerin commença par Notre-Dame de Lorette, le 6 novembre 1770; sa seconde station fut le tombeau de saint François d'Assise, où il se fit inscrire dans l'archiconfrérie dite du *Saint-Cordon*. Dès son arrivée à Rome, il fut profondément touché en voyant les images de sa bonne Mère dans les carrefours et les rues; dans toutes les maisons, la plupart des familles lui réservaient une place d'honneur avec une lampe allumée devant elle. Il s'arrêtait devant celles qui étaient le plus en vénération, exprimant ses affections par des gestes pieux, et, après les avoir regardées mille fois, il y revenait encore et les regardait avec une nouvelle ferveur. Il ne savait comment rendre la joie qu'il éprouvait de ce culte public et si universel rendu à Marie.

Il fut bientôt au courant de toutes les cérémonies qui avaient lieu dans les églises de Rome, de toutes les dévotions qui s'y pratiquaient, et il n'en manqua aucune. Quand il connut le *Saint-Escalier,* il alla souvent le gravir à genoux, lentement et en méditant à chaque degré les humiliations du Sauveur qui l'avait foulé lorsqu'on le traînait au prétoire. Vers la fin de mai 1771, il partit pour la ville de Fabriano, près de laquelle on vénère le tombeau de saint Romuald. Il se sentit une telle dévotion pour saint Jacques le Majeur, qu'il passa une journée entière dans son église, toujours à genoux, sans changer ni de place, ni de position, attentif à toutes les messes qui se succédaient dans la matinée. Durant les heures où l'église restait déserte, il tenait ses bras en croix, les yeux fixés sur le tabernacle ou sur la statue du Saint. Lorsqu'il vit le sacristain fermer les portes, il le pria de vouloir bien lui permettre de passer la nuit dans l'église. Quand il sortait, plusieurs se le montraient du doigt et le qualifiaient de *Saint*. L'admiration augmenta quand on le vit donner aux pauvres le peu d'aumônes qu'il recevait. Une femme veuve, le voyant passer par une pluie battante,

l'invita à entrer pour se mettre à couvert. Il accepte, la salue selon son habitude, par ces mots : « Loués soient Jésus et Marie ! » Et, par sa figure si affable et si pieuse, il inspire à cette femme une grande confiance : elle lui ouvre son cœur, lui raconte ses peines. Elle trouva une telle consolation dans les paroles du saint Pèlerin, qu'elle voulut procurer le même bonheur à une jeune personne qui, depuis plus de neuf ans, gardait le lit, souffrant beaucoup d'un squirre à l'estomac. Benoît parla à la malade du bonheur d'être crucifié avec Jésus-Christ, et lui dit, entre autres paroles, que de son lit elle passerait en paradis. Il semblait à la patiente entendre Jésus-Christ même; se jugeant indigne d'être visitée par Jésus-Christ en personne, elle eut l'idée que c'était un Saint du ciel envoyé de Dieu pour la consoler; et ce n'était pas sans raison : car le serviteur de Dieu, profitant d'un moment où il se trouvait seul avec elle, lui parla d'un secret de conscience relatif à quelque illusion intérieure qu'elle avait eue et qu'elle n'avait pas encore dévoilée à son directeur. Elle avoua depuis que, sans une lumière surnaturelle, il n'eût pas pu pénétrer son intérieur comme il l'avait fait. Contre son habitude, le serviteur de Dieu accepta le dîner que sa chère malade et ses deux sœurs lui offrirent, pensant sans doute, à l'exemple du divin Modèle, qui ne refusait pas de prendre part aux festins, lorsqu'il y voyait l'occasion favorable de servir aux convives quelque aliment spirituel. Mais à peine touchait-il à ce qu'on lui servait, et, aux instances qui lui étaient faites, il répondait : « Il me faut peu; le surplus n'est bon qu'à préparer une plus grande pâture aux vers ». Il continuait à parler des choses de Dieu et du salut; mais il assaisonnait ses discours spirituels de tant de naturel et de grâces, que les trois sœurs et la veuve en étaient émues jusqu'aux larmes et oubliaient de manger pour être plus attentives à ses réflexions pieuses. Il s'écria plusieurs fois : « Mon Dieu, quelle n'est pas votre bonté d'avoir donné à ces aliments la vertu de soutenir nos corps ? » La jeune infirme lui demanda comment nous devons aimer Dieu et quels sont les signes de cet amour; il répondit : « Pour aimer Dieu convenablement il faut trois cœurs en un seul. Le premier doit être tout de feu envers Dieu et nous faire penser continuellement à Dieu, parler habituellement de Dieu, agir constamment pour Dieu, et surtout supporter avec patience le mal qu'il lui plaît de nous envoyer pendant toute la durée de notre vie. Le second doit être tout de chair envers le prochain et nous porter à l'aider dans ses besoins temporels par les aumônes, et plus encore dans ses besoins spirituels par l'instruction, le conseil, l'exemple et la prière; il doit surtout s'attendrir pour les pécheurs, et plus particulièrement pour les ennemis, et demander au Seigneur de les éclairer pour les amener à la pénitence; il doit aussi être plein d'une pieuse compassion pour les âmes du purgatoire, afin que Jésus et Marie daignent les introduire au lieu du repos. Le troisième doit être tout de bronze pour soi-même et faire abhorrer toute sorte de sensualité, résister sans relâche à l'amour de soi, abjurer la volonté propre, châtier le corps par le jeûne et par l'abstinence, et dompter toutes les inclinations de la nature corrompue : car plus vous haïrez et plus vous maltraiterez votre chair, plus grande sera votre récompense dans l'autre vie ».

Avant de quitter cette famille, Benoît voulut laisser une marque de sa gratitude pour l'accueil qu'il avait reçu : il demande une feuille de papier, écrit en latin une oraison adressée à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, en la remettant à ses hôtesses, il les assure que si elles la récitent avec foi, elles verront leur maison et les maisons voisines préservées de la foudre, de l'incendie et des tremblements de terre. C'est ce qui est arrivé plusieurs fois,

entre autres lors du tremblement de terre de 1781. Benoît fut obligé de se soustraire par la fuite à l'estime qui grandissait pour lui dans toute la ville. Inspiré sans doute par un esprit prophétique, il ajouta, en remerciant le sacristain des bontés qu'on avait eues pour lui, que Dieu daignerait lui-même payer sa dette envers l'église et l'hospice. Quelque temps après, on recevait à l'improviste une somme de cent écus romains, léguée par le testament d'une dame allemande, inconnue à Fabriano, et dont l'héritier ignorait l'existence de l'église Saint-Jacques et de son hospice. Jamais Benoît ne s'arrêta depuis en passant dans une ville où « on avait fait cas de lui comme de quelque chose de bon ». Ses divers pèlerinages dans le royaume de Naples firent présager qu'il serait un ornement de l'Eglise. Ses grands exemples de vertu firent une telle impression sur les habitants, qu'aujourd'hui encore, après environ quatre-vingts ans, le souvenir en est vivant dans l'esprit de quelques vieillards. Arrivé devant une prison, d'où les détenus imploraient, à travers les barreaux de leurs cachots, la pitié des passants, il s'arrêta, et, voyant ces malheureux, il en eut une grande compassion. Tout-à-coup il s'agenouille, se découvre, place son chapeau par terre devant lui, dépose sur ses bords le crucifix qu'il détache de sa poitrine, prie un instant en le regardant fixement, puis entonne les Litanies de la Vierge de Lorette avec une voix céleste qui remuait les auditeurs jusqu'au fond de l'âme; aussitôt l'argent tombe de tous côtés dans le chapeau du pèlerin, il recueille ces offrandes, les baise tout ému comme pour remercier le public, se lève et va les distribuer aux pauvres prisonniers; il répéta cet acte de charité tous les jours devant les églises. Un habitant de la ville de Bari, qui eut le bonheur de lui faire accepter l'hospitalité dans sa maison, le pria, avant de le laisser partir, de lui donner au moins quelque avis pour souvenir : au même instant le marteau de l'horloge vint annoncer qu'une fraction de la vie humaine était écoulée : « Eh bien ! » répliqua le serviteur de Dieu, « chaque fois que vous entendrez cette cloche, souvenez-vous que vous n'êtes pas maître de l'heure suivante, et pensez en même temps à la Passion qu'a voulu souffrir Notre-Seigneur pour nous mettre en possession de l'éternité ». La personne à laquelle il laissa cette pieuse maxime, quoiqu'à la fleur de l'âge, et d'une très-robuste santé, ne tarda pas à passer au repos éternel, après une courte maladie. Pour aller en Espagne, il passa par Moulins, en Bourbonnais, où il séjourna quelques mois. Un pieux chrétien lui ayant offert un abri, parce qu'on était au fort de l'hiver, il refusa d'accepter un lit, ne voulant absolument coucher qu'au grenier, sur un peu de paille. Pendant les longues soirées d'hiver, il faisait une lecture à la famille; d'autres personnes du voisinage ne tardèrent pas à augmenter son auditoire, attirées, comme elles le disaient, par la curiosité de voir un Saint. Après la lecture, il se retirait dans son galetas pour continuer à lire et à méditer; il passait la plus grande partie de ses nuits dans ce pieux exercice. On l'entendit aussi se flageller durement, et l'on surprit dans sa paille un fouet de cordes armées de pointes. Pendant le Carême, il passait quelquefois deux ou trois jours sans manger.

Si l'on portait le saint Viatique aux malades, il ne manquait jamais de l'accompagner. On le voyait communier fréquemment à la première messe; cette sainte coutume fut pour lui une occasion d'humiliation. Le prêtre sacristain, le voyant approcher si souvent de la sainte Table, jugea qu'il était inconvenant pour un laïque, aussi jeune et aussi mal vêtu, de recevoir si familièrement le Dieu de toute majesté, et, saisi d'un faux zèle, il le chassa de la table de communion. Benoît supporte cet affront avec patience et humilité :

il garde le silence et se retire; les jours suivants, il se présente de nouveau à la sainte Table, prêt à recevoir une nouvelle insulte, et il la supporte avec la même abnégation, jusqu'à ce que le curé de la paroisse, instruit du fait, réprima le zèle indiscret du prêtre sacristain. Il eut à souffrir bien d'autres persécutions qu'il serait trop long de raconter, et qui ne firent qu'augmenter sa réputation de sainteté. On lui attribuait plusieurs miracles, entre autres que du pain et des pois s'étaient multipliés entre ses mains pendant qu'il en faisait une distribution aux pauvres le jeudi saint, et qu'un malade fut guéri par ses prières. Si nous le suivons en mille sanctuaires de l'Alsace, de la Lorraine, de la Suisse et de l'Allemagne, nous recueillerons les légendes les plus merveilleuses. Nous dirons seulement les vertus dont il donnait partout l'exemple.

Jamais la pauvreté et le renoncement des religieux les plus rigides n'approcha de ce que le serviteur de Dieu a pratiqué de son plein gré pendant les quinze dernières années de sa vie. En effet, les religieux de la plus étroite observance ont au moins encore une petite cellule pour habitation, quelque planche ou quelque natte en guise de lit, une bure renouvelée en son temps pour vêtement; leur table est approvisionnée d'aliments grossiers, il est vrai, mais suffisamment abondants et sans aucun soin de leur part; ils y trouvent pour boire quelque gobelet tenu proprement, fût-il de bois ou d'argile; mais Benoît se priva de tout cela et vécut dans un dénûment général qui a quelque chose d'incroyable. Ses vêtements n'étaient que de vrais haillons, qui suffisaient juste à couvrir la nudité de son corps, mais qui ne pouvaient nullement le défendre de l'intempérie des saisons. Sa chaussure se réduisait le plus souvent à des savates ou pantoufles trouées de tous côtés comme pour y introduire l'eau et la boue. Sa tête n'était pas mieux couverte. Il se dépouillait quelquefois encore davantage, pour mieux imiter le Fils de Dieu, qui n'a pas craint de se dépouiller de la majesté divine : beaucoup l'ont vu aller pieds nus par les chemins ou par les rues. Pendant la plus grande partie de sa vie de pèlerin, non-seulement il n'eut pas de domicile, mais il ne voulut pas même habituellement poser le pied sous le même toit; ne fallait-il pas se conformer littéralement à l'exemple de celui qui a dit : « Les renards ont leurs tanières et les oiseaux ont leurs nids; mais le Fils de l'Homme n'a pas où reposer sa tête ? »

Durant ses premiers séjours à Rome, il commença par s'abriter ordinairement près du Quirinal, dans un trou de mur, logement plus convenable à un animal qu'à un homme. Il changea ensuite par déférence pour le conseil d'un ecclésiastique et se logea sous les voûtes ouvertes et ruinées du Colysée, comme le passereau solitaire dans les décombres, ou l'hirondelle dans les ruines. Il changeait souvent de gîte, pour éviter tout ce qui aurait pu ressembler à une possession. Dans ses longs voyages, la terre lui servait de lit; il prenait pour abri une haie ou une muraille. Que dirons-nous de sa pauvreté dans le vivre ? il prenait de nourriture ce qu'il en fallait pour ne pas mourir. Quant à la qualité, ses aliments de choix étaient ordinairement ce qu'il pouvait trouver de plus vil, des choses de rebut, même écrasées sous les pieds et jetées par les fenêtres dans la rue ou sur le fumier : des feuilles de chou jaunies, des écorces d'oranges amères, des épluchures d'herbes fanées, des fruits gâtés et pourris. A quelques rares exceptions près, son estomac ne connaissait plus ni viande, ni mets d'aucune sorte; il ne buvait jamais qu'après ce singulier repas; sa boisson était en voyage l'eau des fossés, et en ville celle des fontaines publiques, sans autre tasse que ses lèvres, appliquées immédiatement à l'orifice des tuyaux : ce qui fut cause

qu'après sa mort on vit plusieurs de ces fontaines assiégées par une foule pieuse, parce qu'on les regardait comme sanctifiées par ce grand serviteur de Dieu. Des chrétiens pleins de foi, sans être retenus par la répugnance que devait inspirer son extérieur, ambitionnèrent l'avantage de l'avoir à leur table : il s'en défendait le plus qu'il pouvait, sur ce que sa qualité de pauvre ne comportait pas une pareille distinction. Cette qualité de pauvre était pour lui un motif de se présenter aux distributions journalières, moins pour profiter de la soupe qu'on y donnait, que pour faire acte de la profession qu'il avait volontairement embrassée. Il avait coutume de se placer le dernier et d'attendre que les autres fussent servis; de là, il arrivait qu'il ne recevait souvent rien, ou du moins que ce qu'il y avait de pire; il s'en retournait tout aussi content que s'il eût obtenu la meilleure part. Bien plus, il se laissait enlever facilement ce qu'il avait reçu, lorsque les distributeurs, charmés de sa réserve excessive, le faisaient passer avant les autres et lui donnaient une large part. C'est avec la même indifférence qu'il accueillait les offres d'aumônes. Souvent il ne répondait pas aux personnes qui l'appelaient pour lui donner quelque chose, parce qu'il ne s'en apercevait pas, étant tout absorbé en Dieu. Une fois, à Saint-Sixte et à Saint-Dominique, il était en méditation; un prêtre s'approche de lui et lui met une aumône dans la main. Bien loin d'être distrait par cet acte charitable, il ne s'en aperçut seulement pas. Quelquefois des bienfaiteurs le forcèrent de recevoir ce qu'il ne voulait pas; il le prenait pour ne pas les contrister ou par respect pour leur caractère; mais à peine avaient-ils disparu qu'il le donnait à d'autres. Toutefois, ce n'était pas assez pour lui de mépriser toute propriété, même la plus légitime et la plus nécessaire, il en avait une sorte d'horreur. On peut dire qu'au rebours des autres hommes, il était l'ennemi juré de l'argent et ne voulait point recevoir la plus petite pièce de ce métal, qui paraissait lui brûler la main. Bien des fois, par erreur, il lui fut mis en main quelque monnaie de ce genre, comme nous l'avons dit : dès qu'il s'en apercevait, il courait après la personne pour la lui restituer. Voilà comment il entendait la maxime : « Quiconque d'entre vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple ». Est-il besoin, après cela, de parler de sa mortification ? Peut-on imaginer une vie plus dure et plus mortifiée ? Les vigiles et autres jours de jeûne, il ne paraissait point à la porte des couvents; il s'était proposé ces jours-là d'imiter l'exemple des premiers fidèles, en ne mangeant qu'une fois le jour, et l'on peut dire qu'il les surpassait souvent, car il lui arriva plus d'une fois de ne prendre pour toute réfection, vers la fin du jour, qu'un peu de pain trempé dans l'eau de la fontaine publique. Les mercredis et samedis étaient souvent, et les vendredis presque toujours, des jours de jeûne absolu pour lui. Parcourir une multitude de contrées diverses, de villes célèbres, sans ouvrir les yeux, ou du moins sans rien regarder, cela paraît presque impossible. Voilà pourtant ce que le serviteur de Dieu, par un prodige de la grâce, pratiqua de la manière la plus absolue dans tous ses pèlerinages. Jamais non plus il ne prêta l'oreille volontairement à aucun discours vain et curieux, ou privé d'édification; jamais il n'accorda au sens de l'ouïe le plaisir d'écouter aucun chant ni aucun son d'instrument. Jamais il ne connut les senteurs qui flattent l'odorat; mais, au contraire, s'il lui arrivait d'être molesté par des odeurs désagréables, il ne faisait rien pour les éloigner ou pour s'en délivrer; c'était là sa sensualité. Il est impossible d'imposer une plus grande retenue à sa langue qu'il ne le faisait. Il en était venu à ne jamais parler le premier à qui que ce fût, sinon par pure nécessité ou par motif de charité,

et à ne répondre le plus souvent que par un signe de tête. Il accomplissait à la lettre le conseil de l'Esprit-Saint : « Mettez à votre bouche portes et serrures ». Au milieu du tumulte du monde son silence était perpétuel, perpétuel son entretien avec Dieu. Des mois entiers se passaient sans qu'il proférât une parole; de sorte qu'il mériterait aussi bien la qualification de *silenciaire* que le Saint connu sous ce nom.

Quant au sens du toucher répandu par tout le corps, c'était pour lui le grand moyen de pénitences de tous les instants. « Il portait dans ses membres la mortification de Jésus-Christ en tout temps et en tout lieu [1], et ne vivait que pour crucifier sa chair avec toutes ses concupiscences [2] »; il a su se faire des instruments de macération, qui n'avaient point l'inconvénient de l'exposer à l'estime, et lui procuraient l'avantage d'une pénitence non interrompue. Le froid, le chaud, l'humidité, les vents, toute la nature en un mot, toutes les incommodités, toutes les circonstances de la vie, lui fournissaient les moyens d'immoler sa chair au Seigneur, comme Jephté, sa fille unique, unissant ce sacrifice à celui de son Sauveur. Il avait de plus, sur sa chair, comme un cilice vivant qui le déchirait sans cesse, comme saint Thomas de Cantorbéry, chancelier d'Angleterre, dont l'historien dit : « Après qu'il eut subi la mort du martyre, on trouva son cilice tellement plein d'insectes pédiculaires, que l'on jugea ce martyre antérieur, au milieu du luxe et de la mollesse d'une cour, bien plus insupportable que le dernier ». Non-seulement il ne cherchait pas à se délivrer de ces hôtes incommodes, mais il avait absolument voulu ce tourment si afflictif et si humiliant ; seulement, par esprit de charité, il prenait toutes les précautions pour épargner aux autres le dégoût qu'il pouvait leur causer en cela. Il vivait séparé des pauvres eux-mêmes et ne s'en approchait jamais. D'ailleurs, l'odeur de sa sainteté et la splendeur de son âme faisaient souvent disparaître le dégoût que sa vue aurait dû inspirer, et sa peau, lorsqu'on lava son corps après sa mort, loin d'offrir aucune tache, aucun vestige d'égratignure, parut aussi nette que celle d'un enfant qui vient de naître. Le gardien de l'hospice attesta qu'il n'aperçut aucune trace dans le lit qu'il occupait, et la même chose fut constatée dans le lit où il mourut ; que dis-je ? ses haillons, pleins de cette vermine, devinrent un trésor que des milliers de personnes se disputèrent ! Parmi les épines de cette mortification, se développait dans tout son éclat la belle fleur de la continence et de la modestie. Benoît fuyait, avec le même frisson qu'on éprouve à la vue d'un serpent, tout ce qui pouvait y porter la moindre atteinte. « Si une femme me touchait », disait-il, « sur-le-champ je m'arracherais la peau qu'elle aurait touchée ». Il tenait constamment fermée la porte de ses sens, par laquelle le serpent infernal aurait pu pénétrer dans le jardin de son âme : il marchait dans les rues comme s'il eût été dans l'église. Sa contenance tenait de l'extase, et jamais il ne lui arriva de tourner la tête ou de laisser égarer ses yeux. Il fuyait la conversation des femmes avec autant de soin que leur approche ou leur vue ; il ne conversait avec aucune, s'il n'était poussé par une nécessité positive.

Le moindre mot obscène ou licencieux qui frappait ses oreilles, était un éclat de tonnerre qui le faisait frissonner et frémir. Un de ses confesseurs le pressant de questions pour savoir pourquoi il s'interdisait si strictement l'usage du vin, l'obligea de lui répondre, en soupirant, qu'il voulait, par cette privation, émousser l'aiguillon de la chair, et mettre à son corps le frein qui l'empêchât de regimber. Réponse bien conforme à la sentence de l'Ecriture : « Le vin et les femmes font apostasier les sages [3] »; et cepen-

1. II Cor., IV, 10. — 2. Gal., V, 14. — 3. Eccl., XIX, 2.

dant, qui le croirait ? cet homme si pénitent, si circonspect, si délicat de conscience, eut à lutter contre les plus violents assauts, comme les Jérôme, les Antoine, les Pierre d'Alcantara, pour défendre une vertu qui lui était si chère. A peine commençait-il à goûter le sommeil, qu'il était assailli par les tentations les plus violentes. Il fut souvent obligé de se rouler par terre avec courage, comme autrefois son patron, implorant le secours divin, invoquant la Vierge immaculée, faisant sur lui de nombreux signes de croix, frappant sa poitrine et se figurant la croix du Sauveur : il ne cessait de combattre qu'il n'eût remporté une entière victoire. Ses confesseurs ont assuré que, dans tout le cours de sa vie, ils ne découvrirent pas le plus léger manquement ni la plus légère tache ; aussi, beaucoup de personnes ne le désignaient que comme un ange terrestre, un saint Louis de Gonzague. Voilà comment, avec le secours de la grâce, Benoît était devenu tellement maître de l'appétit de l'âme qu'on appelle *concupiscible,* parce qu'il nous porte à désirer et à rechercher le bien sensible, qu'il ne s'y élevait, pour ainsi dire, plus aucun mouvement délibéré. Quant à l'autre appétit, qui compose aussi la partie sensitive de l'âme, je veux dire l'irascible, qui nous porte à fuir le mal sensible et à nous en défendre, il était réellement mort en lui. Un de ses confesseurs disait qu'à force d'exercice, il avait acquis un tel empire sur l'irascibilité, qu'il était, à son avis, devenu la mansuétude et l'affabilité même, et il ne balançait point à le comparer et à l'égaler sous ce rapport à saint Bonaventure et à saint François de Sales : rien n'étant capable d'altérer la sainte paix de son âme, ni la sérénité de son visage.

Un soir, en sortant de Notre-Dame des Monts, il heurta dans l'obscurité un jeune homme qui, pour se venger, lui asséna un coup de bâton, puis un soufflet. Benoît, à son ordinaire, reçut l'un et l'autre sans lui en demander la raison. Cheminant une autre fois, dans la rue du Corso, d'un pas rapide, il fut chargé d'injures et de moqueries par quelques passants. Au lieu de se hâter, il ralentit son pas pour jouir plus longtemps du bonheur d'être insulté. Et pour passer à la partie supérieure de l'âme, sa volonté était l'esclave de l'obéissance. Il était, comme le conseille saint Pierre, soumis à toute créature pour l'amour de Dieu, imitant Celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort. C'est par obéissance qu'il usa quelquefois du lit qui lui était préparé, qu'il s'approcha du feu en hiver au moins pour quelques instants, qu'il but quelques gorgées de vin, qu'il reçut des aumônes dont il n'avait pas besoin pour le jour même, qu'il accepta quelques rares invitations à prendre un vrai repas et à goûter des mets qui lui étaient servis. Nous croyons avoir cité ici les actes de soumission qui lui coûtaient le plus. Il avait dans l'esprit des pensées si basses de lui-même, qu'il est impossible, selon l'abbé Marconi, son confesseur, d'imaginer qui pourrait en avoir une plus basse de soi, et il compare son humilité à une mer si profonde, qu'il n'y a pas de sonde capable d'en mesurer le fond. Il adressait continuellement à Dieu la supplique de saint Augustin : « Seigneur, faites que je vous connaisse et que je me connaisse, vous pour vous aimer, moi pour me mépriser ». Une de ses plus grandes vertus fut sans contredit le soin qu'il avait de dérober à tous les yeux ses vertus et ce qui se passait entre Dieu et lui. Il ne mettait pas moins d'application à cacher sa condition et son origine, désirant se faire passer pour le plus vil et le dernier des hommes. C'est pour cela qu'il évitait ses compatriotes à mesure qu'il sut mieux la langue italienne et qu'il prenait ordinairement ses confesseurs parmi les prêtres de cette nation. Mais, malgré ses efforts, il était souvent trahi par la délicatesse de ses traits, par la grâce de sa physionomie, par l'urbanité de son langage et par je ne sais

quelle noblesse de manières qui prenait sa source dans la politesse de son éducation, et plus encore dans le parfait équilibre de son âme, toujours maîtresse de ses mouvements. Bien que, dès sa jeunesse, il lût l'Ecriture sainte en latin, et que plus d'un de ses admirateurs ait été persuadé que Dieu lui en avait donné une particulière intelligence, tant il en citait les textes à propos, tant il les appliquait avec justesse et précision, cependant il se faisait un devoir constant d'assister à l'explication élémentaire de la doctrine chrétienne comme un ignorant. Il suivait le catéchisme que l'on faisait dans le Colysée pour la classe infime et les enfants les plus abandonnés. La vertu de Jésus-Christ a un parfum qu'il est difficile de renfermer, il s'en échappe toujours quelque chose : de là il arriva que souvent Benoît fut exposé à entendre son éloge et à recevoir des marques de considération. Il s'en troublait facilement; c'était pour lui un véritable chagrin de se voir l'objet de quelque respect : un mot de louange le faisait frémir, un témoignage d'honneur le bouleversait jusqu'au fond de l'âme.

Etant pénétré de cet oracle que Dieu trouve des taches jusque dans les purs esprits qui entourent son trône, et se voyant si inférieur aux anges du ciel, il trouvait toujours des imperfections en lui-même, et il les accusait au tribunal de la pénitence avec la même contrition que s'il se fût agi de fautes énormes. Il ne faut donc pas s'étonner si ses confesseurs furent unanimes pour assurer qu'il observait minutieusement les préceptes de Dieu et de l'Eglise; qu'il ne commit jamais une faute, même vénielle, de propos délibéré ; qu'il ne semblait même pas sujet aux aberrations volontaires de désir et de pensée ; de sorte que ses confessions n'offraient pas matière suffisante à l'absolution.

Il n'est pas besoin de dire avec quelle attention et quelle ferveur le Bienheureux s'acquittait de toutes ses prières journalières. Il les récitait, quel qu'en fût le nombre, lentement, posément, articulant chaque syllabe et pesant le sens de chaque parole. Plusieurs personnes l'appelaient l'*Homme de la prière*.

La manière dont il récitait l'office divin en faisait une véritable méditation : après la lecture d'un psaume ou d'une leçon, il déposait le livre pour donner cours aux pensées et aux sentiments que suscitait en lui l'Esprit-Saint, en tenant les yeux dirigés vers le ciel ou vers l'image de la Vierge à Notre-Dame des Monts. Quant à l'oraison mentale, il parvint bientôt à ce degré supérieur à toute méthode, que l'on nomme *contemplation*. Son esprit était tout de suite comme suivi par l'esprit de Dieu, et son cœur s'embrasait de saintes affections. Une pieuse veuve l'avait bien jugé lorsqu'elle raconte qu'en lui voyant le regard fixé vers le ciel, indice du regard intérieur, elle disait : « Oh ! l'heureux mortel, qui sait ce que tu vois? » et se figurait que Dieu se plaisait à lui faire goûter les délices du parfait amour. De là croissait en lui chaque jour l'aversion pour tout ce qui n'est pas Dieu, au point de regarder, avec saint Paul, toutes les grandeurs et les jouissances du monde, comme une vile et misérable boue, digne tout au plus d'être foulée aux pieds. La longueur de ses oraisons était telle, qu'on peut dire sans exagération qu'il a passé la plus grande partie de ses quinze dernières années dans la contemplation. Souvent on n'osait l'interrompre par le bruit des portes ou en passant trop près de lui dans les églises : beaucoup y venaient tout exprès pour s'animer par son exemple et s'exciter à la méditation ; car, disait-on, on n'a jamais vu prier de cette façon, et, pour s'en faire une idée, il faut l'avoir vu : les anges ne se tiennent pas autrement devant le trône de Dieu ! Combien sentaient leur cœur s'attendrir en le regardant et les larmes

s'échapper involontairement de leurs yeux ! combien se recommandaient intérieurement à son intercession, comme on le fait à celle des bienheureux qui jouissent déjà de la vision de toutes choses en Dieu ! ce qui est bien le plus haut degré d'estime qu'on puisse avoir d'un homme encore voyageur sur la terre. C'est pourtant ce que faisait un saint prêtre de quatre-vingts ans. Un futur évêque se plaçait le plus près possible du pauvre, sans se faire apercevoir, et éprouvait de ce simple voisinage une telle émotion, que sa prière en devenait plus fervente. Pour s'annoncer ostensiblement à la face du monde comme serviteur de Marie, Benoît adopta la coutume de porter le chapelet suspendu à son cou et ne le quitta plus qu'à la mort. Sur les routes, dans les rues, à l'église, en pèlerinage, de nuit comme de jour, on pouvait le reconnaître à cet emblème. C'était sa décoration de choix, celle dont il faisait montre avec plaisir et à laquelle il attachait plus de prix que jamais grand de la terre n'en attacha aux insignes de ses ordres. La confiance dont son cœur débordait envers cette bonne mère, s'échappait quelquefois au milieu de ses oraisons : il répétait à demi-voix cette invocation : *Ma Mère ! O Marie ! Ma Mère !* avec un accent si expressif et si prononcé, qu'évidemment il faisait effort pour ne pas en faire un grand cri. Sa dévotion envers la sainte Eucharistie le fait ranger parmi les adorateurs les plus célèbres du Saint Sacrement : sainte Rose de Lima, saint Louis Bertrand, saint Thomas d'Aquin, sainte Jeanne de Chantal, etc. Il éprouvait une telle joie en présence de Jésus-Christ, qu'elle transpirait au dehors d'une manière qui avait quelque chose de plus qu'humain, et qu'on admirait sur ses lèvres un sourire qui tenait plus de l'ange que de l'homme. C'est ce qui faisait dire à plusieurs qu'il voyait Jésus des yeux du corps.

Un de ses confesseurs l'ayant obligé de lui dire ce qui lui faisait le plus d'impression dans la vie du Sauveur, il répondit que c'était l'abjection à laquelle ce divin Maître était descendu dans les dernières heures de sa vie. Ce souvenir, réveillé par les interrogations du confesseur, lui occasionna un mouvement de douleur si amère, que celui-ci la compare à celle de la mère la plus tendre, qui verrait un fils innocent et chéri massacré sous ses yeux avec barbarie, et peu s'en fallut qu'en répondant, le cœur ne lui manquât ; il pleurait sur son Bien-Aimé, son Ami, et souffrait véritablement avec lui ; il n'eût pas souffert davantage si on l'eût attaché lui-même à la croix. Il ne manquait jamais chaque matin de se placer dans les plaies du Sauveur, en se figurant celles de ses membres comme les trous de la pierre et celle du côté comme la grotte du rocher où se retire la colombe.

Lorsque Benoît avait ainsi son âme unie à Dieu, une lumière céleste rejaillissait de Dieu sur elle, et souvent d'elle sur le corps, par une grâce spéciale qui fut accordée à beaucoup de Saints : son visage brillait d'un éclat surnaturel, et son corps, emporté par l'élan de l'âme, s'élevant sans toutefois perdre entièrement terre, prenait une position qu'on ne pouvait expliquer d'une manière naturelle.

On ne cite pas de faits assez bien constatés pour affirmer que le serviteur de Dieu eut pendant sa vie le don des miracles, bien que Dieu se soit plu à exaucer ostensiblement ses prières. Dans le cas où le bienfait accordé avait quelque chose de miraculeux, il est probable que Benoît n'en eut point connaissance : son humilité en aurait trop souffert ; mais il avait, surtout vers la fin de sa vie, le don de lire au fond des consciences. Aussi beaucoup de personnes l'évitaient, de crainte qu'il ne vît quelque tache dans leur âme. Un jour il se trouve sur le passage d'un jeune homme débauché, qu'il ne connaissait pas ; il prend son temps pour s'approcher de lui, et, avec le ton de

la plus grande douceur, il lui dit : « Mon fils, vous êtes dans la disgrâce de notre Dieu, allez faire une bonne confession, parce que votre mort est proche ». Le jeune homme se mit à rire de cet avis, et se moqua de celui qui le donnait ; mais l'infortuné mourut peu après, et mourut impénitent. Un autre avertissement du même genre eut un meilleur succès pour un homme d'un certain âge ; Benoît l'ayant accosté, lui dit : « Mon frère, chassez la pensée que vous avez, c'est une tentation du démon ». A cette exhortation imprévue, le coupable resta stupéfait et confus, et il chassa de son cœur le projet criminel qu'il y nourrissait d'abandonner son épouse. Benoît fut aussi l'objet d'une faveur que Dieu semble avoir réservée pour nos temps, afin de mieux confondre l'incrédulité par ce miracle le plus inexplicable de tous. On le vit souvent en plusieurs endroits différents, juste à la même heure.

Ainsi, pendant qu'il était renfermé à l'hospice des pauvres, où il couchait les dernières années de sa vie, et d'où l'on ne pouvait s'absenter, il fut vu et observé par plusieurs témoins, en adoration dans son maintien ordinaire et extatique, à différentes heures de la nuit, et jusqu'après minuit, devant le Saint Sacrement exposé pour l'adoration perpétuelle. Pendant qu'il était renfermé dans le même hospice, on le vit dans la nuit de Noël, en 1782, assister, dans l'église de Notre-Dame des Monts, aux Matines, à la messe de nuit et à tout le reste de la cérémonie, jusqu'au baisement des pieds du saint Enfant Jésus. Admis dans l'intimité du Roi éternel, il était bien difficile qu'il n'eût pas part à quelqu'un de ses secrets, tel que la connaissance de l'avenir. Il connut d'avance sa mort prochaine, le lieu de sa sépulture, les hommages qui lui seraient rendus après sa mort, les religieux qui devaient y travailler : il connut les malheurs qui devaient fondre sur la France, en 93, et fit une foule d'autres prédictions qu'il serait trop long de rapporter, et qui furent justifiées par l'événement.

Cependant une douleur profonde dévorait le cœur de Labre, et devait hâter sa fin. Cet amant de Dieu, si insensible à ses propres peines, ressentait toutes les injures que le XVIIIe siècle vomissait contre son divin Ami. Jamais les hommes n'avaient paru plus acharnés contre Dieu. Tous les jours la masse des livres impies, des blasphèmes, des apostasies allait grossissant. L'horizon de ce malheureux siècle se chargeait de tant d'impiétés, que la colère divine, mise au défi depuis soixante ans, allait enfin éclater dans une épouvantable tempête. Labre, par ses austérités, par ses prières, retenait le bras de Dieu tant qu'il pouvait ; mais ce bras vengeur devenait de plus en plus lourd, et les forces de Labre diminuaient. Chaque coup qui frappait Dieu, le frappait aussi. Il éprouvait cette affreuse torture de voir son Père, son Ami, son Epoux maltraité, foulé aux pieds ; et par qui ? par ses frères, par des frères ingrats, mais qu'il aimait, parce qu'ils étaient comme lui les enfants d'un même Père, et qu'il les voyait tout ruisselants du sang que leur salut avait coûté. Il aurait voulu venger cette divine Victime, mais les bourreaux aussi occupaient une large place dans son cœur, et il ne savait que prier pour eux, au lieu de les maudire. Dans ces déchirements son cœur se brisait. Combien de fois l'a-t-il avoué à M. Marconi ? « Mon Père », disait-il, « cette douleur me tue ».

Cette mort précieuse ne fut pas révélée seulement à notre Saint. Une religieuse de sainte vie connut « qu'une fleur allait être cueillie dans le jardin de D. Paul Mancini ». Elle voulait parler de l'hospice où le Bienheureux passait les nuits. D'un autre côté, l'enfant des époux Sari, qui attendaient le serviteur de Dieu à Lorette, pour son pèlerinage annuel, leur

répéta plus d'une fois : « Ne l'attendez pas, Benoît est mort ; Benoît est allé au paradis, c'est le cœur qui me le dit ». Le vendredi de la passion, il se confessa pour la dernière fois : « A peine agenouillé il se mit à pleurer », dit son confesseur ; « deux ruisseaux de larmes tombaient de ses yeux paisiblement et sans soupirs ni sanglots. Comme de coutume, je ne trouvai pas matière à absolution. Je vis de plus que, depuis sa dernière confession, la plus légère tentation n'avait pas troublé son intérieur tout en paix, serein et tranquille. Ceci me montrait qu'il était parvenu au midi de la belle lumière. Un tel astre n'appartient plus à la terre : c'est dans le ciel, c'est dans la gloire éternelle qu'il doit briller ». En effet, le mercredi saint, 16 avril 1783, Benoît fit, comme de coutume, une longue et fervente oraison, lorsque le matin, vers huit heures, il fut surpris d'une défaillance mortelle. On le vit gisant, comme privé de sens et de force, sur les degrés extérieurs de Notre-Dame des Monts, son église de prédilection. On s'empressa pour le secourir, et on lui donna un verre d'eau, car il l'avait demandé. Il le prit en main, l'offrit dévotement au Seigneur, avec des soupirs enflammés, les yeux levés au ciel ; puis ayant bu, il éleva de nouveau ses paupières mourantes et ses deux mains, rendant grâces comme s'il eût reçu le plus grand soulagement. Ce trait édifiant fit verser des larmes au témoin qui le raconta. Sa faiblesse était si grande, qu'on ne pouvait le relever ; plusieurs personnes lui offrirent charitablement leur maison pour l'y recevoir ; il les remercia toutes avec humilité. François Zaccarelli, boucher au Monti, en face de la caserne des soldats corses, à peu de distance de l'église, se présenta. C'était un homme de bien affectionné au serviteur de Dieu. Il lui dit : « Benoît, vous êtes mal, il faut vous soigner ; voulez-vous venir à la maison ? » Le moribond ouvrit les yeux, les fixa sur François et répondit : « Chez vous ? oui, je veux bien y aller ». On l'y transporta immédiatement et on le déposa tout vêtu sur un lit, en lui disant de se laisser faire par obéissance. On essaya de le remettre en lui faisant prendre quelque chose ; mais il perdit bientôt connaissance ; et le soir, pendant qu'on récitait les Litanies près de lui, à ces paroles : *Sancta Maria, ora pro nobis,* son visage prit la blancheur du lait, il cessa de respirer. Voilà les deux seuls signes auxquels on s'aperçut qu'il venait de s'endormir dans le Seigneur. A l'âge de trente-cinq ans et vingt et un jours, comme nous venons de le dire, son âme s'envola dans le sein de Dieu, vers Marie, sa bonne Mère, au moment où on invoquait pour lui son saint Nom, qu'il avait eu continuellement sur ses lèvres pendant sa vie ; et, par une rencontre non moins heureuse, les cloches de Sainte-Marie-Majeure semblaient aussi invoquer ce saint Nom entre le ciel et la terre, en donnant le signal du *Salve Regina,* ordonné par le Saint-Père pour implorer la puissante Mère de Dieu dans les besoins de l'Eglise. Le P. Ange ferma la bouche et les yeux de celui qui eût été digne de recevoir ce service de la main d'un ange. C'est alors que dans la rue, les enfants poussés par une force supérieure, firent entendre : *Le Saint est mort ! le Saint est mort !* Ils recommencèrent le lendemain matin dans la même rue et sur la place de Notre-Dame des Monts. Aux cris des enfants ne tardèrent pas à se joindre les voix et les actes du peuple entier dans Rome. Tous disaient avec le confesseur du défunt : « Heureuse pénitence, qui, sans doute, l'a porté d'un vol à la gloire éternelle ! » A la nouvelle qu'il était mort un pauvre de sainte vie, les uns ajoutaient : « Sans nul doute, c'est le *pauvre des Quarante-Heures !* » (nom qu'on lui donnait parce qu'on le voyait prosterné, avec le visage d'un chérubin, devant le Saint Sacrement exposé pour les Quarante-Heures). D'au-

tres : « Saint Alexis est mort ! le saint pauvre est mort ! » Tout le monde accourait vers la demeure de Zaccarelli, pour voir le *nouveau Saint :* vers le milieu du jour, le concours s'accrut à un tel point, qu'on fut obligé de placer des soldats à la porte extérieure et à celle de la chambre, pour contenir la foule, où se confondaient bourgeois, militaires, nobles, religieux et prêtres. Rome tout entière, poussée par un mouvement d'en haut, vint s'agenouiller dans cette chambre devenue un sanctuaire. Cette enveloppe terrestre, que l'âme du Bienheureux avait traitée comme un vieux sac déchiré, Dieu voulut qu'elle fût déjà honorée, en attendant qu'elle se changeât au jour de la résurrection en un vêtement de gloire. On y faisait toucher des chapelets, on baisait avec respect les pieds et les mains, on ne pouvait se rassasier de voir ce glorieux cadavre, qui n'était point froid, et ces chairs qui conservaient leur élasticité. Plusieurs témoignèrent qu'ils avaient voulu réciter le *De profondis*, et que, par une répugnance insurmontable, ils l'avaient ou remplacé, ou terminé par le *Gloria Patri,* au lieu du *Requiem.* La vénération et la foule redoublèrent lorsqu'on exposa le saint Pauvre dans l'église de Notre-Dame des Monts. Malgré la vigilance pour empêcher les pieux larcins, on ne put réussir à les prévenir tous, et, pour remédier à des irrévérences inévitables, il fallut non-seulement transporter le Saint-Sacrement dans l'oratoire du collége voisin, mais différer l'exposition solennelle des Quarante-Heures, qui ont eu lieu cette fois dans l'église de Saint-Quirice. Ainsi, Rome entière fut témoin de l'accomplissement de la prédiction que Benoît avait faite huit mois auparavant, les larmes aux yeux et en sanglotant, à son confesseur : « qu'on s'empresserait à l'envi pour le vénérer ; qu'on lui rendrait des honneurs extraordinaires ; que le Très-Saint Sacrement serait enlevé de l'église et qu'à la place une multitude de personnes viendraient le vénérer lui-même ».

Ses funérailles furent une espèce de triomphe, non-seulement à cause de la pompe terrestre dont on environnait le Pauvre, mais encore par un reflet de la gloire dont son âme jouissait dans le ciel, et que Dieu voulait faire reluire sur son cercueil ; je veux dire que les miracles avaient commencé. Ainsi, dans le trajet à travers l'église, qui continuait à être remplie de monde, un homme perclus toucha le cercueil et fut complétement guéri. La foule se mit à crier : *Grâce ! Miracle !* Et ce fut au bruit de ces acclamations que les précieuses dépouilles furent mises dans une sépulture distincte, à l'église de Notre-Dame des Monts. On plaça dans le cercueil un acte authentique renfermant ce magnifique éloge :

« Benoît-Joseph donna en tous lieux d'éclatants exemples de vertus chrétiennes ; il brilla par la pauvreté évangélique pratiquée dans la dernière perfection, vivant misérablement d'aumônes spontanément offertes, dont il gardait une petite part pour lui, donnant le reste aux pauvres. Il édifia, par sa profonde humilité, son très-haut mépris du monde et de lui-même ; par les rigueurs de la pénitence, sa continuelle oraison ; il donna l'édifiant exemple du séjour quotidien dans les églises de la ville, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Insigne dans l'exercice de toutes les autres vertus, aimable et cher à tous, malgré ses dégoûtants haillons, il s'oubliait lui-même et s'appliquait uniquement à plaire à Dieu ». La même dalle sur laquelle il s'était si souvent agenouillé pendant sa vie, recouvrit son tombeau.

La dévotion envers ce nouveau Saint, ses reliques, ses images se répandirent bientôt dans toute l'Eglise. Pie VI commença les premiers actes juridiques tendant à sa béatification : Pie VII les poursuivit, Grégoire XVI les acheva, Pie IX en proclama le glorieux résultat en 1860.

Mgr Parisis, évêque d'Arras, rapporta de Rome, cette même année, une partie du chef du Bienheureux, qu'il plaça dans sa cathédrale. Des fêtes splendides furent célébrées les 15, 16 et 17 juillet, à l'occasion de la béatification et de la réception de cette relique insigne.

On conserve quelques-unes de ses reliques au Sacré-Cœur et aux Ursulines d'Amiens, ainsi qu'à l'église de Le Forêt, où une translation solennelle eut lieu le 15 mai 1864. On montre à Lihons, au diocèse d'Amiens, la maison où il reçut l'hospitalité, quand il y alla visiter les reliques du prieuré. Entre Monchy-l'Agache et Douvieux, une croix porte le nom de Benoît Labre, parce que, selon la tradition, ce saint personnage y resta longtemps en oraison, alors qu'il faisait un pèlerinage à Notre-Dame de Liesse et à l'église Saint-Quentin.

Tiré de sa vie, écrite par le R. P. Desnoyers, missionnaire de la Compagnie du Précieux-Sang.

SAINT THURIBE, ÉVÊQUE DU MANS (IIe siècle).

Thuribe, romain de naissance, issu d'une noble famille, fut donné par saint Clément pour compagnon à saint Julien, premier évêque du Mans. Ayant longtemps aidé celui-ci à propager la foi chrétienne, il mérita ainsi de lui succéder dans la dignité épiscopale. Il s'étudia par la parole et par l'exemple à affermir dans la foi son peuple récemment converti. Jaloux des progrès journaliers de cette Eglise naissante, l'ennemi de la vraie religion suscita contre elle une persécution très-grave. Thuribe eut souvent besoin d'employer la puissance des miracles pour vaincre les obstacles qui s'opposaient à ses efforts.

Une femme riche et noble, affligée d'une longue maladie, languissait dans la douleur avec toute sa famille. Confiante dans les mérites du Saint, elle lui demanda avec instance des eulogies bénites par lui-même. Thuribe, cédant enfin à ses prières, lui envoya ce qu'elle demandait, et cette personne fut guérie avec toute sa maison.

Une grande dame, nommée Savina, avait embrassé, à la persuasion de Thuribe, la religion chrétienne. Son mari, nommé Caïanus, homme puissant et riche, était très-attaché au culte des fausses divinités. Sa haine contre le saint Evêque fut des plus violentes ; il espéra l'effrayer et le porter à quitter le pays par les menaces et les mauvais traitements dont il l'accabla ; mais rien ne put ébranler la constance de Thuribe. Dans sa rage contre le christianisme, Caïanus renferma Savina dans une sorte de prison domestique, voulant la priver de l'assistance aux assemblées des chrétiens, et de toute communication avec les frères. Cette violence ne resta pas longtemps impunie ; Dieu employa ses châtiments pour amener à la vérité le persécuteur lui-même. Il fut subitement frappé de mutisme et d'aveuglement. Ce coup imprévu ne lui laissa d'autre ressource que de recourir à Savina. Comme elle connaissait la puissance miraculeuse de Thuribe, elle engagea son mari à s'adresser à l'homme de Dieu, lui proposa d'aller en personne implorer sa pitié, et en obtint facilement la permission. Alors elle courut se jeter aux pieds du Saint, et sa demande fut bientôt exaucée. Thuribe se mit en prière, et reçut du ciel ce qu'il demandait, la guérison du corps de Caïanus et celle de son âme. Celui-ci, touché par la grâce, vint lui-même faire l'aveu de ses erreurs passées, et solliciter la faveur d'être admis au nombre des disciples de l'Evangile.

La reconnaissance de Caïanus le porta à donner à Dieu les grands biens qu'il en avait reçus. D'abord, il pria Thuribe de consacrer dans sa maison un oratoire pour servir aux assemblées des chrétiens et aux fonctions du culte.

Après avoir doté cette Eglise, Caïanus en fit encore bâtir une autre en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul. On dit qu'il se forma également auprès de ce nouveau sanctuaire une communauté de clercs, mais celle-ci de même que la première ne subsista pas longtemps : elles disparurent toutes les deux, soit par la violence des persécutions excitées dans tout l'empire par les édits des Césars, soit par les ravages plus terribles encore des barbares qui ne tardèrent pas à désoler notre malheureux pays. Lorsque saint Calais vint s'établir en ces lieux au commencement du VIe siècle, il n'y trouva qu'une profonde solitude et quelques ruines, auxquelles la tradition du pays donnait encore le nom de Casa-Caïani.

Allant un jour dans le pays des Arviens, pour y travailler à la conversion des idolâtres, il

s'arrêta au village d'*Aciacus* (Assé-le-Bérenger). Les habitants avaient déjà entendu parler du pouvoir qu'il avait d'opérer des miracles ; ils s'adressèrent à lui avec confiance, le conjurant de les secourir dans le besoin d'eau, qui faisait souffrir tous les habitants de ce bourg. Thuribe se mit en prière, et l'on vit jaillir aussitôt une fontaine qui n'a point cessé, depuis ce temps, de porter le nom de fontaine Saint-Thuribe, et de verser une eau si abondante, qu'elle est l'une des sources les plus fécondes de la rivière d'Erve. Autrefois de nombreux pèlerins, affectés du mal d'yeux, venaient se laver à la fontaine de Saint-Thuribe, pour obtenir leur guérison, et cette dévotion n'a point entièrement cessé [1].

Suivant une tradition, saint Thuribe, voyant l'époque de sa mort approcher, se retira en un lieu situé à une demi-journée de marche du Mans, sur les bords de la Sarthe, au lieu où l'on voit aujourd'hui le bourg de Saint-Marceau, comme son maître et prédécesseur saint Julien. Ce fut là qu'il attendit son heure suprême et qu'il s'endormit dans le Seigneur, après de nombreuses fatigues, le 16 avril avant les calendes de mai. On voyait naguère encore, sur les bords de la Sarthe, de l'autre côté du bourg de Saint-Marceau, vis-à-vis la chapelle de Saint-Julien, au milieu d'un gracieux paysage, une chapelle dédiée à saint Thuribe et destinée à consacrer la mémoire du lieu où il mourut. On ne trouve plus aujourd'hui, à la même place, que des ruines et les fragments d'une statue du saint Evêque. Cependant une fontaine, qui porte le nom de Saint-Thuribe, coule toujours près de là, dans le fond du vallon. Ce lieu, très-fréquenté par la piété des fidèles, avant nos troubles religieux, a vu le nombre de ses pèlerins diminuer beaucoup de notre temps.

Suivant une tradition plus autorisée que celle que nous venons de rapporter, et qui, du reste, peut très-bien se concilier avec elle, saint Thuribe eut la gloire de souffrir le martyre [2]. Voici comment on raconte cet événement. Le saint Evêque prêchait à *Juliacus* (Juillé), au pays des Cénomans, village habité par une population romaine [3] ; tandis qu'il s'efforçait d'arracher les idolâtres à leurs erreurs, une violente répulsion s'éleva contre sa doctrine et contre sa personne ; les païens, irrités, s'ameutèrent en grand nombre, ils l'accablèrent de mauvais traitements et menacèrent même ses jours ; il se vit obligé de s'enfuir. Ces infidèles le poursuivirent à coups de pierres, il fut même atteint de quelques-unes et grièvement blessé. Cependant il ne mourut pas immédiatement des blessures qu'il avait reçues, il put encore se retirer et mourir en paix. L'Eglise a souvent décerné les honneurs dus aux Martyrs, à des Saints morts ainsi des suites des souffrances qu'ils avaient endurées pour le nom de Jésus-Christ, quoiqu'ils n'eussent pas expiré dans les tourments mêmes. C'est ainsi que l'Eglise romaine honore comme martyr saint Marcel, pape, mort par suite des mauvais traitements qu'il essuya sous Maxence. Il y a quelque apparence que l'église du Mans célébrait aussi autrefois saint Thuribe comme martyr ; toujours est-il que les *Gestes des Evêques du Mans* lui attribuent cet honneur, et que les deux anciennes vies de ce Saint parlent continuellement des persécutions qu'il eut à supporter [4].

Quoi qu'il en soit du martyre de saint Thuribe et de sa retraite au village de Saint-Marceau, il est constant qu'il fut enterré au cimetière des chrétiens, dans la basilique des saints Apôtres et près de saint Julien.

On lui donne cinq ans, six mois et seize jours d'épiscopat.

L'église du Mans a été gouvernée par deux saints Evêques du nom de Thuribe. Le premier, dont on vient de lire la vie, vivait à la fin du Ier siècle, le second de 490 à 497. Les historiens ont souvent confondu les actions de ces deux saints Prélats. En 835, saint Aldric, évêque du Mans, consacra un autel dans l'église cathédrale sous le vocable de saint Julien, de saint Thuribe et autres saints Evêques du Mans.

En 837, il transporta les reliques de saint Thuribe, de l'église des Saints-Apôtres, c'est-à-dire de l'église abbatiale du Pré, en l'église cathédrale. Ces reliques ont été détruites en grande partie durant la Révolution ; ce qu'il en reste se trouve confondu avec d'autres saintes reliques dans une châsse de la cathédrale du Mans.

Propre du Mans et D. Piolin.

1. Le chapitre de la cathédrale du Mans envoyait tous les ans à Assé-le-Bérenger, le jour de la fête de saint Thuribe, un chanoine pour faire l'office et recueillir les offrandes.

2. C'est la version autorisée par les *Gestes des Evêques du Mans*, et qui est par conséquent antérieure au IXe siècle.

3. On y trouve encore des poteries et des briques romaines. — Desportes, *Description du diocèse du Mans*.

4. Nous ne parlons point d'une autre tradition qui veut que saint Thuribe ait eu la tête tranchée, parce qu'elle nous paraît moins ancienne et moins sûre.

SAINTE ENGRACE[1], VIERGE,

ET SES DIX-HUIT COMPAGNONS, MARTYRS A SARAGOSSE (303)

Engrace était née à Bracara, aujourd'hui Braga, en Portugal, d'un prince chrétien de ce pays. Recherchée en mariage par un duc de cette partie de la Gaule Narbonnaise qui confinait au Rhône, elle lui fut promise. Mais le Seigneur, voulant pour lui seul toutes les affections de cette jeune âme, se servit des projets mêmes des hommes pour l'accomplissement de son dessein.

Le père d'Engrace, pour envoyer sa fille à son fiancé de la terre, la confia à un de ses oncles, nommé Luperce, et lui donna un brillant cortége de seize autres nobles hommes, et d'une suivante, nommé Julie. Arrivée à Césaraugusta, maintenant Saragosse, elle apprit l'horrible boucherie qu'y faisait des chrétiens, et les affreux tourments que leur faisait endurer le cruel Dacien, gouverneur de ce pays, au nom des farouches empereurs Dioclétien et Maximien. Elle se sentit inspirée d'un héroïsme divin, et aussitôt elle résolut de l'aller trouver pour tâcher de l'adoucir, ou, si elle n'y réussissait pas, prendre part elle-même à la gloire de ces généreux soldats de Jésus-Christ, en mêlant son sang avec le leur.

Elle alla donc vers Dacien, obtint une audience, lui fit connaître sa naissance et son pays, le but de son voyage au-delà des Pyrénées, et surtout sa religion. « Je suis chrétienne », lui dit-elle, « et je suis émue de compassion pour mes frères que vous égorgez sans merci, malgré leur innocence. Comment pouvez-vous ainsi répandre le sang de tant de personnes qui n'ont d'autre tort que celui d'adorer le vrai Dieu en méprisant de vaines idoles ? » Dacien demeura stupéfait à ce langage : la grâce, la beauté, le courage de celle qui lui parlait ainsi ne firent aucune impression sur ce monstre altéré de sang chrétien ; il sentit croître sa soif de tigre à la vue de cette gazelle délicate, et malgré sa qualité d'étrangère, se laissant emporter par sa fureur, il la fit arrêter et jeter en prison. Il rechercha ses compagnons de voyage, et apprenant qu'ils étaient chrétiens, il les fit tous emprisonner.

Les ayant fait comparaître à son tribunal, comme sujets des divins empereurs, il les interrogea, et tous répondirent : « Nous sommes chrétiens ! » Engrace, pleine de courage et de cette énergie qui distingua toujours les martyrs, opposa vigoureusement la beauté de sa foi à la sottise des adorateurs des idoles, qui n'étaient autre chose que les simulacres des démons. Aussi fut-elle privilégiée pour le choix des tourments. Elle fut avec les autres cruellement fustigée, puis attachée à la queue d'un cheval, traînée ignominieusement dans les rues de la ville, et ensuite rejetée en prison. Le lendemain, sans lui donner le temps de reprendre haleine, le monstre lui fit déchirer les flancs avec des peignes de fer, avec une telle barbarie que les bourreaux lui mirent à nu les entrailles, et lui arrachèrent un morceau du foie. On lui coupa ensuite le sein gauche, et le rasoir enfonça tellement sur les côtes qu'on lui voyait palpiter le cœur. Rien ne put vaincre un amour plus fort que la mort et les tortures : le tyran ne put en rien ébranler la constance, ni altérer la joie de la vierge chrétienne. Désespérant donc de la dompter par la violence des supplices, il la laissa dans les prisons, où elle mourut de la corruption de ses blessures, le 6 avril de l'an 303.

Les fidèles recueillirent son corps meurtri et l'ensevelirent avec honneur. Les anges, dit-on, vinrent assister à ses funérailles : on vit les uns revêtus de dalmatiques de pourpre ; les autres tenaient des cierges et des torches ardentes ; d'autres, enfin, brûlaient des parfums dans leurs encensoirs d'or[2].

Les dix-huit personnes de son escorte avaient eu la tête tranchée avant elle. Voici leurs noms : Optat, Luperque, Successe, Martial, Urbain, Julie, Quintilien, Publius, Fronton, Félix, Cécilien, Evence, Primitif, Apodème, et quatre autres, qui portaient le nom de Saturnin.

Tout ce sang ne suffit pas pour assouvir la fureur de Dacien : il fit un jour sortir les chrétiens de Saragosse comme des bannis, et quand ils furent hors des portes, il envoya des soldats pour les massacrer ; puis, de crainte que leurs corps ne fussent honorés après leur mort, il les fit brûler avec ceux de quelques malfaiteurs, qui avaient été exécutés pour leurs crimes. Mais que peut l'invention des hommes ou la malice de l'enfer contre la protection divine ? Les cendres des saints martyrs se séparèrent des cendres profanes, et firent un amas sacré qui fut nommé la *Masse blan-*

1. Encratis ou Encratide. — 2. *Propre de Portugal.*

che. La même chose arriva à trois cents Martyrs, qui souffrirent à Carthage, dans la persécution de Valérien, le 24 août. L'Eglise ne sachant pas le nombre des chrétiens qui périrent en cette occasion, en célèbre la mémoire le 3 novembre, sous le titre *des Innombrables Martyrs de Saragosse*.

Le culte de sainte Engrace est très-populaire en Portugal, en Espagne et même dans les Pyrénées françaises. Saint Eugène III, archevêque de Tolède, avait en telle vénération les reliques de cette glorieuse vierge, qu'il renonça à la première dignité ecclésiastique de Tolède pour devenir religieux à la collégiale de Sainte-Engrace. Dès le XI[e] siècle, un de ses bras apporté dans le village d'Urdaix, dans l'ancien diocèse d'Oloron, avait fait donner à cette localité le nom de Sainte-Engrace-du-Port ; des chanoines réguliers de Saint-Augustin s'y trouvaient établis en collégiale et leur église possédait le bras de sainte Engrace, que l'on venait honorer de bien loin ; leur couvent, toujours ouvert à la plus généreuse hospitalité envers les pauvres et les pèlerins, portait le nom d'hôpital, suivant l'usage du temps qui qualifiait ainsi les hôtelleries entretenues par la religion au milieu des solitudes. Au commencement du XVII[e] siècle (1621-28), l'hôpital de Sainte-Engrace n'existait plus que de nom ; la collégiale elle-même se transformait ; les places de chanoines furent données à des curés de la Soule, qui en percevaient les rentes, sans y résider, et qu'on ne voyait s'y rendre, pour les offices, qu'aux trois ou quatre grandes fêtes de l'année. Le service religieux y fut réduit à un simple service paroissial. L'ancien pèlerinage dépérit lui-même, depuis que l'église resta privée du bras de la Sainte, dont un misérable l'avait dépouillée : elle ne posséda plus qu'un peu de cendres rouges envoyées par les religieux Hiéronymites, gardiens du corps de la Sainte, à Saragosse. Plus tard, elle s'est flattée de posséder *un doigt* qui est encore présenté à la vénération des fidèles.

L'ancienne collégiale de Sainte-Engrace a disparu : il n'en reste plus que l'église, monument d'architecture romane, bâti dans de moindres proportions, mais sur le même plan que l'église Sainte-Croix d'Oloron.

Tamayus-Salazar, *Martyrologe d'Espagne; Propre de Portugal; Chronique d'Oloron*, etc.

SAINT THURIBE, ÉVÊQUE D'ASTORGA (460).

Saint Thuribe ayant succédé, sur le siége d'Astorga, à saint Dictinius, s'appliqua, avec beaucoup de zèle, à tout ce qui était du devoir d'un bon évêque, surtout à détruire l'idolâtrie et l'hérésie, et à réformer les mœurs des chrétiens, qui commençaient à se dépraver par le mélange de toutes sortes de Barbares. L'hérésie des Priscillianistes avait profité du malheur des temps pour se répandre de tous côtés ; il la combattit avec une vigueur digne de sa qualité de pasteur du troupeau de Jésus-Christ ; il anima aussi les autres prélats à entrer dans cette guerre sainte et à poursuivre partout cette secte, ramassis de tout ce qu'il avait d'abject dans les autres hérésies. Mais, pour mieux réussir dans une entreprise si glorieuse, il crut qu'il fallait avoir recours à la lumière et à l'autorité du Saint-Siége. Il écrivit donc à saint Léon le Grand, pape, et lui envoya, par un de ses diacres, un commentaire contenant seize principaux chefs des opinions des Priscillianistes, le suppliant humblement d'y remédier [1].

Léon lui adressa une grande épître ; après l'avoir loué de son zèle pour la défense de la foi catholique, il répond à chaque article et le réfute brièvement et solidement. Sur la fin, il ordonne que l'on assemble un concile provincial ou national, en un lieu commode, afin que l'on y puisse reconnaître les évêques infectés de l'hérésie, pour les séparer de la communion ecclésiastique, s'ils ne la veulent rétracter et rentrer dans les véritables sentiments de l'Eglise. Aussitôt que cette réponse fut apportée à saint Thuribe, il eut soin d'en informer les évêques d'Espagne et de leur envoyer l'ordre de Sa Sainteté avec sa décrétale ; et c'est, peut-être, ce qui lui a fait donner, cent ans après, par Lucrèce, évêque de Braga, la qualité de notaire du Saint-Siége. Il eut pareillement soin de l'exécution de cet ordre, et ainsi les évêques des provinces de Tarragone, de Carthagène, de Portugal et d'Andalousie s'assemblèrent en un synode, où ils définirent la règle de la foi contre l'hérésie des Priscillianistes. Ce synode, pour expliquer la *procession* du Saint-Esprit, ajouta au symbole de Constantinople le terme *Filioque* ; les Pères de ce concile général

1. Voir *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin. — Voir aussi la vie de saint Léon ci-dessus, p. 328.

avaient cru ce terme suffisamment compris dans ceux-ci : *Qui ex Patre procedit ;* — « Qui procède du Père », parce que le Père et le Fils n'ayant qu'une même volonté et un même amour, il est impossible que le Saint-Esprit procède du Père, comme terme de son amour, sans qu'il procède également du Fils. La cause de cette addition fut sans doute que, dans ce grand nombre d'hérésies dont l'Espagne était remplie, il y en avait quelqu'une qui attaquait cette divine procession.

Saint Thuribe, ayant été accusé d'un crime énorme par un diacre envieux, qui ne pouvait souffrir qu'on l'eût élevé, à son préjudice, sur la chaire épiscopale, prit des charbons ardents en ses mains, et, les ayant mis sur son rochet, il les porta devant le peuple par toute l'église sans en recevoir aucun dommage. Enfin, le saint Evêque, après avoir fait beaucoup de miracles et s'être rendu célèbre par ses vertus, alla recevoir dans le ciel la récompense qu'il avait si dignement méritée. Ce fut le 16 avril de l'année 460, selon l'opinion la plus probable.

Nous trouvons, dans l'*Histoire ecclésiastique*, d'autres actions considérables de saint Thuribe ; mais, comme on en distingue trois de ce nom, et qu'on confond aisément l'un avec l'autre, nous n'avons rapporté ici que ce qui convient plus certainement à saint Thuribe, évêque d'Astorga.

Tamayus-Salazar, *Martyrologe des Saints d'Espagne.*

SAINT VAISE, DE SAINTES, MARTYR (490).

Au ve siècle, les Visigoths dictaient des lois au beau pays de Saintonge. Alaric, leur roi, ayant conquis l'Espagne, étendit non-seulement son pouvoir sur la Péninsule ibérique, mais encore sur une grande partie des provinces de l'Est et du Midi de la Gaule. Sous ce sceptre de fer vivait saint Vaise, issu d'une famille patricienne de Saintonge. Ses parents, qu'il perdit de bonne heure, lui laissèrent des biens considérables, situés près de Saintes, sur les riants coteaux qui forment, au nord de cette ville, la rive droite de la Charente. Un jour, aux pieds des autels qu'il fréquentait souvent, le pieux jeune homme entendit cette voix d'en haut : « N'aimez point le monde ni les choses du monde, parce que celui qui en fait l'objet de sa dilection ne possède point la charité divine ». Dès lors, suivant pas à pas les lois austères de l'Evangile, il distribuait aux pauvres la majeure partie de ses biens, et soulageait les esclaves et les captifs. Quelques-uns de ses proches, qui déjà se considéraient comme ses héritiers, lui firent à cet égard des représentations auxquelles le Saint répondit comme il le devait faire. « Je ne vous conteste point », leur dit-il, « le droit de disposer à votre gré de ce qui vous appartient, pourquoi n'userai-je pas moi-même d'une semblable liberté, surtout envers le roi des cieux ? » Cette réponse exaspéra les parents avides de saint Vaise. L'un d'eux, nommé Proculus, ayant appelé son fils Namantius, lui représenta que, par ses folles libéralités, Vaise le privait d'un héritage sur lequel il avait des droits. Alors, sous l'inspiration de la cupidité la plus désordonnée, le jeune homme s'arma d'un bâton et chassa brutalement le héros de la charité chrétienne de la maison de campagne qu'il habitait. Celui-ci eut, dans cette pénible extrémité, recours à Alaric, qui donna l'ordre de rétablir le Saint dans son patrimoine. « Je jure par mon Dieu », dit le barbare, « que si Proculus ne te remet tous tes biens, je tirerai dans ma colère une terrible vengeance des outrages qui te sont faits ». Ce prince, quoique rangé parmi les conquérants que l'histoire nomme les fléaux de Dieu, eut pourtant des notions de justice et de droit. Il rendit plusieurs décrets qu'il classa dans un recueil en partie extrait, il est vrai, des *lois théodosiennes*, et qui porte le nom de Code Alaric.

Vaise, rentré à Saintes, communiqua à Proculus les ordres du roi. « Il demeure avéré », dit ce dernier, « que tu t'efforces d'attirer sur ma tête la colère d'Alaric ; je saurai bien t'empêcher d'en agir ainsi dans la suite ». Alors il ordonna à ses subordonnés de charger de chaînes le serviteur de Dieu, de le suspendre à un poteau et de l'accabler de mauvais traitements. On lui appliqua sur les côtés des torches enflammées ; mais l'homme de Dieu endura ces persécutions avec une grande patience et une sainte résignation. « Que penser », dit Proculus à son fils, « d'un homme sur qui les tourments font une si faible impression ? » — « J'estime », répondit l'hypocrite Namantius, « qu'il convient de lui pardonner ses torts et de lui rendre tous ses biens ». Ils feignirent de le mettre en liberté et arrêtèrent de venir ensemble le lendemain comme pour le rétablir dans la jouissance de son patrimoine ; mais en réalité pour le faire mourir. Lorsque, le lendemain, saint Vaise les vit venir, il pénétra de suite leurs noirs desseins. Se mettant à genoux, il leva les yeux au ciel et dit

à Namantius : « Viens me procurer l'héritage que je dois posséder à jamais dans le royaume céleste ». A ces mots, l'indigne persécuteur tira son glaive, dont il trancha la tête du Saint ; c'était le 15 mai, vers l'an 490. Puis il commanda à ses suppôts de porter le corps du jeune martyr dans un lieu retiré et de le dérober ainsi à la vue des hommes. Mais par une permission divine, il se fit qu'après avoir péniblement porté le saint corps depuis la neuvième heure du jour jusqu'au lendemain matin, les gens de Proculus se retrouvèrent au lieu même où ils avaient pris le corps du martyr. Namantius, instruit du prodige, s'avisa de faire jeter dans les flammes les restes de saint Vaise, en insultant à sa mémoire par une invocation impie. Dans l'excès de sa folle joie et au milieu de ses rires indécents, le malheureux homicide fut atteint d'une poignante douleur d'entrailles, et expira au milieu d'affreuses tortures, répandant de toutes parts une exécrable puanteur. Un pieux chrétien de la contrée, nommé Francus, enveloppa dans un suaire les os du martyr et les déposa dans un tombeau qu'il fit édifier sur les rives de la Charente, et non loin de la voie romaine de Saintes à Nantes Les nombreux miracles qui s'opérèrent dès lors à ce tombeau décidèrent saint Pallais, évêque de Saintes, à bâtir en 589 une chapelle et un monastère dans l'endroit même où reposaient les reliques du martyr et à deux lieues environ de la ville de Saintes. Attirés par la sainteté du lieu, plusieurs chrétiens s'empressèrent de venir se loger à l'ombre du moutier et jetèrent ainsi vers la fin du VIe siècle, les fondements du bourg de Saint-Vaise, que l'on voit encore aujourd'hui entre Saintes et Taillebourg, sur la rive droite de la Charente.

Le monastère, élevé par saint Pallais, devint, au XIe siècle, un prieuré de chanoines qui fut annexé depuis à l'abbaye de Celles, en Poitou. Le prieur-curé était seigneur temporel de la paroisse. Les Huguenots ruinèrent tout, vers la fin du XVIe siècle. Il ne reste plus que l'abside de la chapelle isolée au milieu des champs. Elle pouvait avoir au plus trente pas de longueur. Au XVIIe siècle, les bâtiments du prieuré ont été relevés, et la chapelle convenablement restaurée. Elle a été mise dans l'état où on la voit aujourd'hui par un de ces Vandales dont on devrait stigmatiser les noms.

Après avoir arraché les lierres et déraciné les arbres qui complétaient le tableau offert par cette ruine vénérable, il porta un pic sacrilége sur les blocs les plus entiers et les sculptures les mieux conservées, et cela pour faire du moellon, comme si ce sol pierreux n'en était pas déjà surabondamment pourvu. Les possesseurs actuels de la chapelle, après avoir longtemps conservé ce sanctuaire, sinon au culte, du moins à la vénération des fidèles, en ont fait, en 1872, le tombeau de leur famille. On y remarque un arbre, le seul qui croisse en cet endroit. On le dit planté par le dernier prieur, en 1789, pour marquer le lieu où l'on présume que reposent encore les restes de saint Vaise.

D'autres prétendent que ses reliques ont été profanées et jetées à la rivière par les protestants. La question n'a jamais été éclaircie, et ce mystère n'est pas un des moindres attraits qu'offre ce lieu sacré.

Outre la paroisse de Saint-Vaise, celle de Granzay, qui était aussi du diocèse de Saintes, fut également placée sous le même vocable.

Une église avait encore été érigée en l'honneur de notre saint Martyr, sur une colline au S. O. de Notre-Dame de Niort, dans un lieu où se fixa une colonie de Normands que baptisa un évêque de Saintes. Cette église relevait de l'abbaye de Saint-Jean d'Angely.

On voit, par une charte conservée par Dom Fonteneau, que cette église, avec ses dépendances, se trouva renfermée dans l'enceinte de la citadelle construite en 940. Elle fut cédée, en 1096, à l'abbaye de Charroux. Les comtes de Poitou, ducs d'Aquitaine, et, après eux, nos rois de France, comme on le voit par des titres de 1350, y signalèrent leur piété envers saint Vaise, par des fondations de messes. Après la ruine de cette église, le service divin et les fondations furent transférés dans celle de Saint-Gaudens et, en dernier lieu, à Notre-Dame de Niort, où les messes se célébraient encore en 1789.

La mémoire de saint Vaise était également honorée à la chartreuse d'Utrecht et à l'abbaye des chanoines réguliers de Bodek, au diocèse de Paderborn. Comment est parvenue dans ces contrées lointaines la dévotion à notre saint Martyr ? L'origine de ce fait, si elle était connue, nous reporterait, peut-être, au temps où Louis le Débonnaire devait résider périodiquement, tous les quatre ans, dans le château de Saint-Jean d'Angely, en Saintonge, peu distant de Saint-Vaise.

La fête de ce Martyr se célèbre de nos jours, aux diocèses de la Rochelle et de Saintes réunis, le 16 du mois d'avril ; il en était de même autrefois dans le monastère de Saint-Jean-d'Angely.

Extrait de la *Biographie saintongeaise*, par M. P. D. Rainguet, et de notes locales que nous devons à l'obligeance de M. l'abbé P. Th. Grasilier, aumônier du Carmel de Saintes.

LE BIENHEUREUX HERVÉ,

TRÉSORIER DU CHAPITRE DE SAINT-MARTIN A TOURS (1021).

Le bienheureux Hervé naquit en Touraine vers l'an 944. Fils de Sulpice de Busançais, seigneur de Châtillon, de Verneuil et de la Tour d'Amboise, il s'est rendu illustre par ses vertus, par le zèle et la générosité avec lesquels il fit reconstruire la basilique de Saint-Martin.

Il reçut une éducation brillante pour cette époque, mais il n'en tira aucune vanité. Plus soucieux de travailler à sauver son âme que d'orner son esprit de sciences profanes, il alla frapper secrètement à la porte d'un monastère et sollicita la faveur d'y être admis. Comme il était de noble et puissante race, les religieux, redoutant quelque violence de la part de sa famille, refusèrent de l'admettre définitivement, avant de connaître la volonté de son père. Hervé y séjourna cependant jusqu'à ce qu'il eut connu la réponse de Sulpice. Ses vertus annonçaient déjà la grande sainteté à laquelle il devait s'élever. Son père, ayant appris sa démarche, entra dans une grande fureur ; il accourut au monastère et en arracha son fils avec violence. Il le conduisit à la cour du roi Robert et supplia le monarque de le détourner de son dessein par la promesse de grands honneurs. Ce prince engagea au contraire Sulpice à ne point s'opposer si ardemment aux projets de son fils ; mais il voulut néanmoins calmer l'irritation paternelle, en faisant nommer Hervé trésorier de la basilique de Saint-Martin et en promettant de l'élever plus tard à l'épiscopat. Robert, qui avait pu apprécier les grandes qualités du jeune gentilhomme, voulut, plusieurs fois dans la suite, réaliser sa promesse ; mais il ne put vaincre la modestie du Bienheureux.

Il remplissait, depuis quelques années, les fonctions de trésorier, lorsque, en 944, un violent incendie détruisit « tout le bourg de Saint-Martin et son propre monastère, avec vingt-deux autres églises, depuis celle de Saint-Hilaire jusqu'au faubourg de Notre-Dame-la-Pauvre, au couchant et du côté du midi, depuis la porte Pétrusienne jusqu'à la Loire [1] ».

Le bienheureux Hervé entreprit alors de reconstruire, à ses frais, la grande basilique du Thaumaturge. Le corps de saint Martin fut transporté dans la collégiale de Saint-Venant où il resta pendant les vingt années qui furent employées pour la reconstruction de la nouvelle basilique. Quand elle fut achevée, l'archevêque de Tours, Hugues de Chateaudun, entouré d'un grand nombre d'évêques, en fit la dédicace solennelle le 4 juillet 1014.

On raconte que, quelques jours avant la translation du corps de saint Martin, le bienheureux Hervé pria le Seigneur d'illustrer cette fête par quelque grand miracle, comme il avait fait autrefois, à l'époque de la première translation.

Pendant sa prière, saint Martin lui apparut et lui dit avec bonté : « Très-cher fils, ce que tu demandes à Dieu, tu peux l'obtenir et même plus encore ; mais les miracles du passé suffisent pour le temps présent. C'est maintenant le moment de la moisson, il faut demander à Dieu le salut des âmes. Pour moi, je ne cesse d'implorer sa miséricorde pour elles, et je n'oublie point, tu n'en peux douter, ceux qui desservent mon Eglise. Plusieurs sont trop attachés aux choses de ce monde et mes prières ont obtenu, avec peine, le salut de quelques-uns. Pour toi, mon cher fils, achève avec joie l'œuvre si agréable à Dieu que tu as entreprise ».

Avant la dédicace de la basilique, Hervé répéta lui-même aux plus saints prêtres de l'assemblée ces paroles de saint Martin.

Pendant la reconstruction de Saint-Martin, une autre pensée préoccupait notre Bienheureux. Le célèbre monastère de l'Ecrignole, fondé en 565 par Ingeltrude, fille de Clotaire Ier, avait été atteint par l'incendie et il n'en restait plus qu'une faible partie, insuffisante pour recevoir les nombreuses filles qui voulaient embrasser la vie religieuse. Il n'y avait plus d'ailleurs, à cette époque, que ce seul couvent de femmes, en Touraine. Le trésorier de Saint-Martin résolut de le transférer en un lieu appelé Notre-Dame de Beaumont, à quelque distance de la ville. Il y avait, en cet endroit, une ancienne église dédiée à Notre-Dame des Miracles qui était l'objet de nombreux pèlerinages, à cause des prodiges qui s'y faisaient en grand nombre. Il présenta une requête au roi Robert qui l'accueillit favorablement [2], et accorda même à cette illustre abbaye de nombreux priviléges et d'importantes immunités [3]. Hervé la dota richement de son propre patrimoine et des

1. Cet incendie détruisit plus du tiers de la ville de Tours.

2. Le roi Robert approuva cette fondation par des lettres patentes datées du bois de Boulogne, le 26 septembre 1007.

3. Cette abbaye joua un rôle assez important dans l'histoire de l'église de Tours et fut l'objet des

biens qui dépendaient de Saint-Martin, à la seule condition d'une redevance de vingt sous de cens envers le chapitre pour l'entretien de la lampe du tombeau du grand Evêque de Tours.

Quand le monastère fut entièrement achevé, le Bienheureux conduisit processionnellement ces religieuses en prendre possession. Ces saintes filles firent toujours, dans la suite, mémoire du pieux trésorier de Saint-Martin, et elles l'honorèrent comme leur fondateur. Leur nécrologe portait, à la date du 16 avril, les paroles suivantes : *Heureuse mort du bienheureux Hervé, chanoine et trésorier de l'église de Saint-Martin, fondateur de ce monastère.* Tous les jours elles récitaient un psautier pour lui.

Le monastère de Preuilly, de l'Ordre de Saint-Benoît, fut aussi l'objet de sa sollicitude. Il se chargea d'y envoyer des religieux et mit à leur tête un saint Abbé, nommé Amblard, qu'il tira de l'abbaye de Meillezais, fondé tout récemment par Guillaume VII, comte de Poitou.

Voulant s'unir plus intimement à Dieu et se débarrasser entièrement des préoccupations terrestres et de tous les intérêts matériels de ce monde, il se retira, à l'âge de soixante-sept ans, dans une île située à deux kilomètres de la ville. Accompagné de quelques religieux, il se livra aux jeûnes et à la prière avec une ardeur incroyable. Il fit élever une petite chapelle qu'il dédia au martyr saint Cosme, nom que porta désormais ce lieu [1].

Mais les chanoines de Saint-Martin, comprenant tout ce qu'ils avaient perdu, par son départ, le prièrent avec instance de revenir au milieu d'eux. Ils avaient, disaient-ils, besoin de ses conseils et de ses exemples. Hervé résista longtemps, mais, vaincu par leurs pressantes sollicitations, il quitta sa chère solitude et revint à Saint-Martin. Il se choisit une petite cellule, avec la chapelle de Saint-Basile, voisine de l'Ecrignole, et là il employait tout son temps à chanter les louanges de Dieu, à lire les saints livres et à prier.

Il y avait quatre ans qu'il menait cette vie d'ermite, lorsque Dieu lui révéla que l'heure de sa mort approchait. Sa réputation de sainteté était si grande que, à la nouvelle de sa maladie, beaucoup de personnes accoururent pour le visiter dans l'espérance de voir ses derniers moments favorisés par quelques grâces particulières et d'être témoins d'un miracle. Hervé, le sourire sur les lèvres, les désabusa et demanda très-humblement le secours de leurs prières. A mesure que l'heure de sa mort approchait, il redoublait de ferveur, il élevait ses mains et ses yeux vers le ciel, en disant : « Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur ayez pitié de moi ! » Il mourut en proférant ces dernières paroles.

Il fut enseveli dans l'église de Saint-Martin, vis-à-vis la chapelle du Crucifix-Vert, près la porte du Change, *in atrio Basilicæ mediæ ad pedes Crucifixi :* il avait assurément droit à cet honneur.

Sa tombe fut profanée probablement, en 1562, à l'époque des dévastations sacriléges des Huguenots, et il ne nous reste presque plus rien de ses reliques. L'église de Notre-Dame la Riche possède seule aujourd'hui un petit fragment de ses ossements [2].

Quoique l'église de Tours n'ait jamais décerné un culte liturgique à cet illustre ecclésiastique dont le nom se trouve mêlé à tous les événements remarquables de son époque, sa mémoire est cependant toujours restée en vénération, comme celle d'un Saint. Plusieurs chroniques très-anciennes, en parlant du trésorier de Saint-Martin, s'expriment ainsi :

Saint Hervé, trésorier de Saint-Martin, mourut en l'an 1020 ; — *saint Hervé reconstruisit la basilique de Saint-Martin.* Adémar, dans sa chronique, dit qu'il fut remarquable par sa sainteté, et Glaber, qui vivait au XII[e] siècle, assure que si l'on eût pris soin de recueillir toutes ses actions, depuis son jeune âge, on eût écrit la vie d'un homme incomparable.

M. l'abbé Rolland, *chanoine honoraire, aumônier du pension. des Frères des Ecoles chrétiennes de Tours.*

faveurs royales dans le cours des siècles. Elle dépendait de l'Ordre de Saint-Benoît. Un grand nombre des abbesses qui la gouvernèrent appartint aux plus illustres familles de France. Elle fut supprimée en 1792 : il n'en reste plus aujourd'hui que quelques dépendances achetées dernièrement par l'hôpital général de Tours.

1. Saint-Cosme devint un prieuré dépendant du Chapitre de Saint-Martin. L'hérésiarque Bérenger y passa les dernières années de sa vie dans la pénitence. Le poëte Ronsard, qui en était prieur, y fut enterré. C'est là que fut écrit le voyage du jeune Anacharsis de l'abbé Barthélemy. Aujourd'hui Saint-Côme est la maison de campagne de l'Œuvre des jeunes gens de Notre-Dame la Riche. Une partie des bâtiments et le chœur de l'ancienne chapelle sont encore debout.

2. Avant la Révolution de 1789, on voyait encore dans la basilique quelques pattes de fer et quelques vestiges indiquant que son tombeau avait été autrefois entouré d'une grille de fer. On conservait, dans le chartrier de Saint-Martin, un fragment d'une lame de plomb sur laquelle il paraît que son épitaphe avait été gravée ; mais on ne pouvait plus y distinguer que ces mots, dont les premiers même étaient tronqués : ... *er.veus hujus ... t.ni thesaurarius qui hunc locum post incendium ædificavit et construxit...* ce qui peut être rétabli ainsi : *Hic jacet Heriveus hujus templi beati Martini Thesaurarius,* etc.

XVIIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint ANICET, pape et martyr, qui, dans la persécution de Marc-Aurèle-Antonin et de Lucius-Vérus, cueillit la palme du martyre. 161. — En Afrique, la naissance au ciel du bienheureux Mappalique, qui, comme l'écrit saint Cyprien, dans son épître aux martyrs et aux confesseurs, fut couronné du martyre avec plusieurs autres. 250. — Encore en Afrique, les saints martyrs Fortunat et Marcien. — A Antioche, les saints martyrs Pierre, diacre, et Hermogène, son serviteur. — A Cordoue, les saints martyrs Elie, prêtre, Paul et Isidore, moines. 856. — A Vienne, saint Pantagathe [1], évêque. 540. — A Tortone, saint Innocent, évêque et confesseur. 351. — A Cîteaux, en France, saint ETIENNE, abbé, qui habita le premier ce désert, et qui reçut avec joie saint Bernard, lorsqu'il vint à lui avec ses compagnons. 1134. — Au monastère de la Chaise-Dieu, au diocèse de Clermont, saint Robert [2], confesseur, fondateur et premier abbé de ce monastère. 1067.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Soignies, en Hainaut, saint LANDRY, fils de sainte Valtrude, qui, après avoir été évêque de Meaux, gouverna le monastère de Saint-Pierre-d'Haumont, fondé par son père. Vers 675. — A Saint-Vandrille, près de Caudebec, saint Vandon, treizième abbé de ce lieu. 756. — Au monastère d'Oudenbourg, en Flandre, le bienheureux Gervais ou Gervin, abbé, qui fit deux fois le pèlerinage de Jérusalem, visita Rome, se retira ensuite dans le monastère de saint Winoc, dans la forêt de Corbie et finalement dans une solitude près du Mont-Cassel d'où les moines d'Oudenbourg le tirèrent pour le mettre à leur tête. Il s'abstint de viande pendant quarante ans, n'accepta jamais aucun don et mourut au pays de Waes dans la forêt de Casfort. 1117.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Gubio, dans l'Ombrie, le bienheureux Archange, confesseur, chanoine régulier, illustre par l'innocence de sa vie, sa charité envers le prochain et le don de prophétie. Son corps est religieusement honoré dans l'église de Saint-Ambroise [3]

Martyrologe des Bénédictins. — A Vicence, le bienheureux Jean de Surdis, qui, de moine de l'Ordre de Saint-Benoît, devint évêque de la même ville, et, frappé d'un coup d'épée, expira pour la justice. Son corps est en grande vénération au même lieu [4].

Martyrologe des Cisterciens. — A Cîteaux, en France, saint Etienne, troisième abbé de ce monastère-chef, qui a tellement brillé par les plus excellentes vertus et par la grâce des miracles, qu'il compte parmi les astres les plus splendides de tout l'Ordre; qui le premier habita le désert de Cîteaux et y reçut avec joie saint Bernard, lorsqu'il vint le trouver avec ses compagnons.

Martyrologe des Dominicains. — A Pise, en Toscane, la bienheureuse CLAIRE GAMBACORTI, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fondatrice du monastère de Saint-Dominique dans la même ville, dont le culte, existant de temps immémorial, a été confirmé par le souverain Pontife Pie VII. 1420.

Martyrologe des Hiéronymites. — La bienheureuse Claire Gambacorti, sœur du bienheureux Pierre de Pise, notre instituteur.

1. Saint Pantagathe avait été consul, mais l'humilité chrétienne le distingua plus que l'éclat de la dignité consulaire. Il occupa cinq ans le siége épiscopal et gouverna très-sagement. Il mourut sous le consulat de Paulin le Jeune et de Basile. Voilà ce qu'écrit Adon. Il est compté le vingtième évêque de Vienne. Il assista au troisième concile d'Orléans, ainsi que l'attestent ses Actes. — Baronius.

2. Voir sa vie au 24 avril.

3. Voir aux divers du 16 avril. — 4. Voir sa vie au 16 mars.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Lentini, en Sicile, sainte Isidora et sainte Néophyte, sa sœur, toutes les deux martyres. Vers 236. — En Irlande, saint Donnan, et ses cinquante-deux disciples, martyrs, mis à mort ensemble par des pirates, dans l'île d'Egga, sur les côtes d'Ecosse. Vers l'an 600. — A Constantinople, sainte Anthuse, vierge, fille de l'empereur Constantin Copronyme, qui se retira de la cour dans un cloître après avoir refusé le mariage. Fin du VIIe siècle. — A Villanueva, en Espagne, sainte Potentienne, vierge, tisseuse de profession, patronne d'Andujar. Epoque incertaine. — En Ecosse, un autre saint Donnan, abbé, qui n'était jamais plus heureux que lorsqu'on le reprenait de ses défauts. 1044. — En Souabe, le bienheureux Eberhard ou Evrard, prévôt de Marchthall, de l'Ordre des Prémontrés. An 1179. — A Berne, le bienheureux Rodolphe, jeune enfant mis à mort par des Juifs. Son corps fut inhumé à la cathédrale près de l'autel de la Croix, qui porta dès lors le nom d'autel Rodolphe et attira beaucoup de fidèles se recommandant à l'intercession du martyr. An 1287. — A Londres, sur la place de Tyburn, le martyre de Henri Heat, en religion Paul de Sainte-Madeleine, franciscain anglais de Douai. Ancien étudiant de Cambridge, l'Université lui avait confié la charge de bibliothécaire. La polémique soulevée entre Bellarmin et Whitaker, la bonne foi du premier, la mauvaise foi du second, dans les citations, avaient ébauché sa conversion : la lecture des Pères l'acheva. Après dix-neuf ans de séjour en France, il se préparait à rentrer en missionnaire dans son pays, lorsqu'il vit arriver son vieux père presque octogénaire qui venait lui demander de le faire rentrer dans le sein de l'Eglise romaine. 17 avril 1633. — A Madrid, la bienheureuse MARIE-ANNE DE JÉSUS, de l'Ordre de la Merci. 1624. Pie VI la béatifia en 1783.

SAINT ANICET, PAPE ET MARTYR

150-161. — Empereurs romains : Antonin *le Pieux* ; Marc-Aurèle.

> La vie des clercs tout entière doit se distinguer de celle des laïques.
> *Saint Anicet, aux évêques des Gaules.*

Saint Anicet était né au bourg d'Amisa, en Syrie. Son père s'appelait Jean. Il succéda à saint Pie Ier et fut le onzième successeur de saint Pierre.

Il eut à combattre le Gnosticisme, qui était alors à son apogée et avait son siége principal à Rome, où se trouvaient les plus célèbres Gnostiques, entre autres Valentin, Marcion et Apelles.

Ces hérétiques, qui avaient la prétention de prendre dans chaque religion, dans chaque système philosophique, ce qu'il y avait de meilleur, enseignaient des erreurs très-dangereuses ; ils altéraient même les quelques dogmes qu'ils empruntaient au catholicisme. Dans le même temps, saint Justin vint aussi séjourner à Rome, et y écrivit sa seconde apologie de la religion chrétienne, qui lui valut le martyre.

Hégésippe, juif converti, qui vint à Rome vers l'an 157, composa d'après les ordres de ce Pape, ou du moins lui offrit une histoire de l'Eglise, dont on n'a aujourd'hui que des fragments conservés dans Eusèbe, et qui a pour titre : *Commentaires sur les Actes des Apôtres*. Elle s'étendait depuis la Passion du Sauveur jusqu'au pontificat d'Anicet.

Anicet reçut la visite de saint Polycarpe, la cinquième année du règne de Marc-Aurèle, selon Baronius. On peut voir là une preuve, sinon de l'obligation, au moins de l'usage de la visite *ad limina Apostolorum*, dès les premiers siècles. On cite beaucoup d'exemples d'évêques allant visiter les Papes, même les Papes des catacombes; mais on ne voit pas un seul Pape, usant de réciprocité, aller visiter ou consulter un autre siége. Certes, dans le cas qui

nous occupe, la notoriété, l'illustration était pour Polycarpe, qui avait vu les Apôtres, qui avait vécu dans l'intimité de saint Jean et était l'oracle de l'Asie. Anicet, lui, n'avait pas vu saint Pierre ; ce n'était qu'un simple prêtre sorti d'une modeste colonie d'Athènes, et cependant du moment qu'il est évêque de Rome, c'est Polycarpe qui va vers Anicet. Il faut être aveugle pour ne pas voir là une preuve de la suprématie des Papes. Pour en revenir à la visite *ad limina*, on sait que l'on a retrouvé dans les catacombes la trace des évêques du premier siècle morts à Rome durant leurs voyages entrepris dans ce but.

Anicet et Polycarpe ne purent s'entendre sur la question de la pâque, qui ne fut décidée que sous le pape Victor. Ils se séparèrent en paix : et, en preuve de leur union, le Pape voulut, pour rendre hommage à Polycarpe, que ce dernier célébrât les saints mystères dans l'église de Rome. Ce voyage de saint Polycarpe à Rome a été raconté par saint Irénée, évêque de Lyon, son disciple. Le texte de saint Irénée : « Anicet *voulut*, pour rendre hommage à Polycarpe, que ce dernier célébrât les saints mystères dans l'église de Rome », a fort embarrassé les protestants ; car il établit d'une manière non moins victorieuse la suprématie des Papes, même les plus obscurs, sur les évêques même les plus illustres : la signification propre du mot grec est *ordonna*, *exigea*. Pour que Polycarpe célèbre, en présence du Pape, les divins mystères, il faut vaincre la résistance opposée par l'humilité du grand évêque de Smyrne. Quelle n'était donc pas la vénération profonde et la soumission filiale professées par les évêques de la primitive Eglise pour l'auguste siége de Pierre !

Dans une lettre adressée aux évêques des Gaules, notre saint Pape « défendit aux clercs de laisser croître et d'entretenir leur chevelure, et leur ordonna de couper leurs cheveux en forme de couronne sur le sommet de la tête », ce qui est la tonsure.

Cette décision, disons-nous, est contenue dans une lettre adressée aux évêques des Gaules ; elle est de plus insérée, de par l'autorité des Papes et des Conciles, dans le corps du *Droit Canon*. Cela n'a pas empêché l'ancienne critique de la rejeter comme apocryphe. Cette exclusion tenait à tout un système d'erreurs historiques échafaudé par l'esprit de parti. Du moment que, d'après un texte falsifié de Grégoire de Tours et démenti par lui-même, on faisait arriver les premiers apôtres des Gaules vers l'an 250, comment admettre que saint Anicet eût, dès le milieu du IIe siècle, écrit aux Eglises constituées de ces mêmes Gaules ? Dès lors périsse plutôt la décrétale d'Anicet, et l'autorité des autres Papes qui l'ont maintenue, et la décision des Conciles qui l'ont fait insérer au *Droit Canon*, *le siége de la critique était fait*. Nous le demandons à tous les hommes de bonne foi, n'est-il pas temps d'en finir avec ces tendances qui ont trop duré, et d'afficher enfin un véritable patriotisme chrétien ? Oui, il y avait, en 150, d'autres Eglises que celle de Lyon, et voilà pourquoi saint Anicet a pu écrire collectivement aux évêques d'un pays, où rappeler une règle eccésiastique existant avant lui, était d'autant plus nécessaire que dans les Gaules c'était une mode, un honneur, et jusqu'à un certain point un besoin de porter les cheveux très-longs.

Saint Anicet, dans son ordonnance, fait allusion à un précepte de saint Paul contenu dans un passage fort connu de la *première* épître aux Corinthiens[1] et où l'Apôtre s'exprime ainsi : « La nature elle-même nous apprend que c'est une honte, pour un homme, de laisser croître sa chevelure ».

1. Chap. XI, 14.

Ces expressions indiquent suffisamment que l'usage des premiers chrétiens, et surtout des ministres de l'autel qui présidaient à la prière publique, était d'avoir la tête rasée, ou du moins de porter des cheveux courts ». Saint Germain de Constantinople rapporte, à ce sujet, une tradition dont il n'indique pas la source, mais qui a son importance. « La couronne ou tonsure du prêtre », dit-il, « outre sa signification de renoncement aux frivolités du monde, rappelle un fait de l'histoire évangélique. Quand saint Pierre fut envoyé par le Sauveur, pour annoncer l'avénement du Messie aux bourgades de la Palestine, les Juifs, incrédules à sa prédication, se saisirent de sa personne, et par dérision lui coupèrent les cheveux en rond sur le haut de la tête. Au retour de cette première mission, le Christ bénit son apôtre, et cette bénédiction changea en une couronne de gloire, plus précieuse que l'or et les perles, la couronne d'ignominie infligée à saint Pierre ». Quelle que soit la valeur de ce récit, il est certain que, dès le premier siècle, les clercs portaient les cheveux courts. La mention expresse de cette coutume se trouve dans le livre de la hiérarchie ecclésiastique, par saint Denys l'aréopagite.

Le pape Anicet fit cinq fois les ordres au mois de décembre et ordonna 17 prêtres, 4 diacres et 9 évêques pour divers endroits. Le bréviaire romain nous apprend, de plus, qu'il reçut la palme du martyre pour la foi chrétienne, un mois après la mort d'Antonin le Pieux. Aux regrets unanimes qu'excita la mort de cet empereur, vinrent s'ajouter les cris de haine et de vengeance de la multitude contre les disciples de Jésus-Christ, — ces impies, ces athées, comme on les appelait, — dont la vie sacrilége provoquait le courroux des dieux. Saint Anicet fut sacrifié à la fureur populaire. Son corps fut enseveli au Vatican et transféré plus tard dans la crypte pontificale de saint Calliste. Il fut exhumé l'an 1604, par la permission du pape Clément VIII, et donné à Jean Ange, duc d'Altemps[1], qui le mit dans une chapelle de son palais bâtie exprès et richement décorée. Son chef fut donné au duc de Bavière. Il y a une de ses reliques à Saint-Vulfran d'Abbeville.

On place près de saint Anicet une *roue* qui fut, dit-on, l'instrument de son supplice.

Cf. outre la thèse que nous donnons dans cet ouvrage sur la question de l'apostolicité, les vies de tous les Saints de France du Ier et du IIe siècle ; sur la tonsure, cf. Denys l'Aréopagite, *de Hierarchia*, p. 2, c 3 ; et pour la lettre de saint Anicet, *Patrol. grecque*, t. v, col. 1129.

SAINT ÉTIENNE, TROISIÈME ABBÉ DE CITEAUX

1134. — Pape : Innocent II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

Saint Etienne, surnommé Harding, naquit en Angleterre, de parents nobles et riches. Il se forma, dans les sciences et la piété, au monastère de Shirburn, vint continuer ses études à Paris, et fit le voyage de Rome avec un de ses amis ; ils priaient et chantaient les louanges de Dieu en marchant, et joignaient le jeûne et les autres macérations du corps aux fatigues du chemin. Ils ne manquèrent pas un seul jour à la récitation du Psautier. A son retour, notre Saint, entendant célébrer les vertus et les austérités

1. Les d'Altemps, originaires de l'Allemagne, s'étaient fixés à Rome du temps de Pie IV et de saint Charles Borromée à la famille desquels ils étaient alliés.

des religieux de Molesme, abbaye récemment fondée par saint Robert, dans le diocèse de Langres, vint s'y consacrer au service de Dieu. La plus grande pauvreté régnait dans ce désert, on n'y avait souvent pour nourriture que des herbes sauvages. Les habitants du voisinage, frappés de tant de dénûment et de vertus, pourvurent abondamment aux besoins des religieux. Mais cette profusion devint un principe de décadence spirituelle ; le relâchement s'introduisit à Molesme. Robert, Albéric et Etienne, ayant inutilement et à plusieurs reprises uni leurs efforts pour faire une réforme, se retirèrent, avec quelques autres religieux, à Cîteaux, désert marécageux, à cinq lieues de Dijon, et, sur le terrain qui leur fut cédé par le vicomte de Beaune, se construisirent des cellules de leurs propres mains [1].

Saint Albéric, à la mort du bienheureux Robert, fut chargé de gouverner le nouvel institut qui n'était pour ainsi dire encore qu'ébauché. Etienne l'acheva. Il y entretint surtout l'esprit de retraite et de pauvreté. Il prit des mesures pour que ni les ducs de Bourgogne, quoique bienfaiteurs de la maison, ni d'autres princes quels qu'ils fussent, vinssent jamais tenir leur cour à Cîteaux comme ils avaient coutume de le faire dans les monastères un peu considérables, principalement aux jours de grande fête. Il ordonna que l'on bannirait de l'église la magnificence, utile dans les paroisses pour exciter la dévotion du peuple, mais superflue chez des moines qui ont fait vœu de pauvreté et sont habitués à une vie toute spirituelle. Aux croix d'or et d'argent on en substitua d'autres en bois. Il fut réglé qu'il n'y aurait plus qu'un chandelier, et qu'il serait de fer, ainsi que les encensoirs : pour les chasubles, les étoles, les manipules, on proscrivit aussi l'or et l'argent. Godescard reproduit l'esprit, mais non la lettre de ces règlements, lorsqu'il dit qu'on bannit aussi du monastère la soie, dont l'usage ne fut introduit en France qu'au XVe siècle. Les chapes, les dalmatiques, les tuniques furent retranchées comme ornements superflus. L'or se trouvait exclu de tout, mais l'argent et le vermeil étaient admis dans les calices et dans les chalumeaux ou petits tuyaux dont on se servait pour boire le sang de Jésus-Christ à la communion. Car l'usage de la communion sous les deux espèces dura longtemps dans l'ordre de Cîteaux, même chez les religieuses.

Les moines de Cîteaux partageaient leur temps entre la prière, le travail des mains et l'étude. Saint Etienne fit, pour l'usage de son monastère, une copie de la Bible, en 4 vol. in-fol. Afin de mieux faire disparaître les incorrections des copistes précédents, il se servit d'un grand nombre de manuscrits, et consulta des Juifs habiles qui lui expliquèrent le texte hébreu.

Mais cette ferveur, cette régularité, ces austérités de Cîteaux excitèrent les murmures des monastères voisins, qui y voyaient une condamnation de leur mollesse. Etienne se vit accusé de tous côtés comme un novateur dangereux, et presque traité de schismatique. Le saint Abbé fut vivement affligé et troublé par ces calomnies : car la maladie emporta la plus grande partie de ses religieux, dans les années 1111 et 1112, et il ne se présentait personne pour les remplacer. Il commanda, en vertu de la sainte obéissance, à un religieux qui était à l'extrémité, de revenir après sa mort lui déclarer si cette rigueur de vie était agréable à Notre-Seigneur ou non. Quelque temps après, le défunt lui apparut tout éclatant de lumière, et lui déclara que Dieu agréait le genre de vie de ses enfants, et que dans peu il

1. Pour l'histoire de la fondation et des premiers progrès de l'illustre abbaye de Cîteaux, nous renvoyons le lecteur à la vie de saint Albéric (26 janvier), et à celle de saint Robert (29 avril).

pourrait bien dire ces paroles d'Isaïe : « Mon logement est trop étroit, donnez-moi de l'espace afin que j'y demeure ».

En effet, l'année suivante, trente jeunes hommes, ayant à leur tête le grand saint Bernard, vinrent se présenter au saint Abbé, qui les reçut à bras ouverts; et, depuis, l'Ordre s'est merveilleusement multiplié sous sa sage conduite. Il fonda les monastères de la Ferté, près de Châlons, de Pontigny, près d'Auxerre, de Clairvaux et de Morimond, au diocèse de Langres, et neuf autres. Il eut, en mourant, la consolation de voir établies une centaine de maisons, filles de Cîteaux.

Supérieur général de tous ces monastères, il ne négligea rien pour y faire fleurir dans tous les mêmes règles : pour cet effet, il arrêta que la visite de chaque maison serait faite tous les ans, et institua les chapitres généraux, qui étaient, dit-on, inconnus avant lui. Le premier se tint en 1116, et le deuxième en 1119. Ce fut dans celui-ci que saint Etienne publia les statuts appelés: *Charte de Charité*, que le pape Calixte II confirma l'année suivante [1]. Il fit faire ensuite un recueil des cérémonies et des coutumes de Cîteaux, qui a toujours été depuis le code des Cisterciens. Il fit aussi écrire une histoire abrégée des commencements de l'Ordre [2].

Si nous en croyons le P. Helyot, dans son histoire des Ordres monastiques, on a amoindri la gloire de saint Etienne, pour agrandir sans nécessité celle de saint Bernard. D'après cet historien, saint Etienne serait le véritable instituteur des religieuses de l'Ordre de Cîteaux, faussement nommées Bernardines, car c'est lui qui fonda, en 1120, l'abbaye de Tart-sur-Ouche, la maison la plus ancienne et la capitale des religieuses de cet Ordre.

Les vertus du saint Abbé, nous l'avons déjà dit, contribuaient plus que ses préceptes à l'édification de son Ordre. Il donnait surtout l'exemple du recueillement et de la pauvreté. Il avait coutume, toutes les fois qu'il entrait dans l'église pour y chanter les louanges de Dieu, de s'arrêter à la porte, pour dire à ses pensées : « Attendez-moi ici, pensées étrangères, affections terrestres : mais toi, mon âme, entre seule et libre dans la joie de ton Dieu ». Il transmit cette pratique à son disciple saint Bernard. Il allait souvent mendier, la besace sur le dos, mais il ne recevait que les dons les plus légitimes. Il reprit un jour sévèrement un de ses religieux qui avait accepté l'aumône d'un prêtre simoniaque. Une fois, il y eut disette à l'abbaye : on ne savait pas de quoi on vivrait le lendemain, qui était le jour de la Pentecôte. Cela n'empêcha point les religieux de célébrer la fête avec une sainte joie. Quoique déjà abattus par la faim, et sans pro-

1. En voici quelques dispositions : « On observera la règle de saint Benoît dans toutes les maisons de l'Ordre avec la même rigueur qu'à Citeaux (*C.* 1); l'abbé de Citeaux sera regardé comme supérieur des abbés mêmes; il fera la visite de tous les monastères, il prendra, de concert avec tous les abbés de chaque maison, des mesures pour réformer les abus (*C.* 4); chaque abbé fera tous les ans la visite des maisons de sa dépendance; les quatre premiers abbés, c'est-à-dire ceux de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, visiteront aussi tous les ans, en personne, le monastère de Citeaux; ils en auront l'administration après la mort de l'abbé, et ils assembleront, pour lui donner un successeur, les abbés des filiations de Citeaux et même d'autres, qui seront choisis pour cet effet (*C.* 8); si un abbé transgresse la règle, il en est repris par celui de Citeaux, qui le déposera au cas qu'il ne veuille point se corriger (*C.* 19); si l'abbé de Citeaux vit d'une manière opposée à son état, il sera averti de ses fautes, puis déposé par les abbés de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, à moins qu'il ne rentre en lui-même et qu'il ne change de conduite (*C.* 27, 28, 29, 30).

2. C'est un ouvrage fort édifiant, que l'annaliste de l'Ordre de Citeaux appelle avec raison un *livre d'or*. On le nomme *Exordium parvum*, pour le distinguer d'une histoire plus étendue des mêmes faits, écrite dans le XIIIe siècle, et qu'on appelle *Exordium magnum*. On trouve dans le tome CLXVI de la *Patrologie* de M. Migne, les livres suivants de saint Etienne : 1° *Censura de aliquot locis bibliorum*; 2° *Sermo in obitu prædecessoris sui*; 3° *Epistolæ*; 4° *Charta charitatis*; 5° *Usus antiquiores ordinis Cisterciensis*; 6° *Exordium Cœnobii et ordinis Cisterciensis*.

visions, ils chantèrent l'office, sans souci du repas qui devait suivre. Après la messe, ils virent arriver en abondance, de divers endroits, une nourriture inattendue.

Dans une autre circonstance, tout commençant à manquer dans la maison, les religieux étaient menacés de mourir de froid comme de faim. Etienne dit au pourvoyeur d'aller au marché de Vezelay, prendre trois charrettes, attelées chacune de trois forts chevaux, de les faire charger d'étoffes, de farine, et de les amener. Le frère dit qu'il était prêt à obéir, mais qu'il ne pouvait rien faire sans argent. Le Saint lui répondit : « Prenez ces trois deniers, c'est la seule monnaie qu'on ait trouvé dans toute la maison. Soyez persuadé que Jésus-Christ pourvoira au reste par la miséricorde, et enverra son ange devant vous, pour vous préparer les voies ». Le frère partit. En route, ayant logé dans la maison d'un ami des Cisterciens auquel il fit part de son embarras, celui-ci alla trouver un riche du voisinage qui se préparait à mourir en faisant des aumônes considérables : il donna au moine tout l'argent nécessaire pour qu'il pût s'acquitter de sa commission. Quand on vit arriver au monastère les trois voitures chargées, la reconnaissance envers Dieu fut si grande, qu'on alla les recevoir en procession et en chantant des psaumes : l'Abbé était revêtu de ses habits sacrés, avait la crosse en main ; ses ministres, le précédant, portaient la croix et l'eau bénite.

En 1125, saint Etienne visita le monastère de Saint-Waast, à Arras ; en 1128, il assista, avec saint Bernard, au Concile de Troyes. Il sortit encore de sa retraite, en 1132, pour demander quelques grâces au pape Innocent II, qui était venu en France. Etienne, évêque de Paris, et Henri, archevêque de Sens, le prièrent de les aider de son crédit auprès de Louis le Gros, roi de France ; il le fit et leur rendit tous les services qui dépendaient de lui.

Après avoir sagement et saintement gouverné son Ordre plus de vingt ans, Etienne, se voyant tout cassé de vieillesse et près de sa fin, se démit de sa charge d'abbé, dans un chapitre général célébré l'an 1133, et consacra le peu de temps qui lui restait pour se préparer à la mort : elle arriva l'année suivante, en présence de vingt abbés de son Ordre, qui étaient venus le visiter. Il leur montra, en mourant, la même humilité que pendant sa vie : car lorsqu'il fut à l'agonie, quelques-uns des assistants se disaient tout bas qu'il était bien heureux et ne devait rien craindre après une vie si pénitente, si méritoire ; il rassembla assez de forces pour leur dire : « Je vous assure que je m'en vais à Dieu, avec autant de crainte et de tremblement que si je n'avais jamais fait aucun bien, car si la divine Bonté a produit quelque fruit par ma faiblesse, je crains de n'avoir pas correspondu comme je le devais à la grâce. » Il rendit son âme à Dieu, dans ces beaux sentiments d'humilité, le 28 mars 1134, et fut enterré dans le cloître, près de l'église. On le mit dans le tombeau du bienheureux Albéric, son prédécesseur, que l'on voyait encore avant la Révolution de 1789. Plusieurs miracles firent voir la gloire dont il jouissait dans le ciel. Sa chambre, à sa mort, parut resplendissante de lumières, et fut embaumée des plus suaves parfums ; on vit au-dessus de l'église, près de laquelle on l'ensevelit, une belle croix formée de cinq brillantes étoiles. Comme saint Albéric, il avait été favorisé de plusieurs apparitions de la Sainte Vierge, pour laquelle il avait une tendre dévotion.

1° On représente saint Etienne recevant des mains de la Vierge une *ceinture blanche* [1] ; 2° un *oiseau* lui apporte un poisson ; on raconte qu'étant

1. Voir dans la vie de saint Albéric l'explication de ce symbole.

malade et son estomac se refusant à toute nourriture, un messager aérien vint lui mettre cette douceur dans la bouche; 3° il va recevoir en procession le frère qui revenait de la foire avec trois charrettes chargées et trois bons chevaux.

Le Martyrologe romain nomme saint Etienne le 17 avril, jour que l'on suppose avoir été celui de sa canonisation.

Histoire des Ordres religieux ; Acta Sanctorum.

LA BIENHEUREUSE CLAIRE GAMBACORTI

PATRONNE DE LA VILLE DE PISE

1420. — Pape : Martin V.

Fortitudo et decor indumentum ejus.
La force et la beauté, voilà son vêtement.
Prov., XXXI, 25.

L'histoire des républiques est certainement remplie, de loin en loin, d'héroïques entreprises et de magnanimes actions, mais, bien souvent aussi, elle est tissue de séditions, de guerres, de trahisons et de massacres, qui obligent un jour les citoyens à se mettre sous l'autorité d'un seul. Telle fut l'histoire de la République Pisane, autrefois si glorieuse et maintenant disparue. A la suite de longues discordes, Piétro Gambacorti, distingué par son illustre naissance, par un grand caractère et un grand cœur, reçut le fardeau des choses publiques, par la confiance des Pisans.

Piétro Gambacorti était d'une ancienne et illustre famille et avait alors plusieurs enfants, dont une, la jeune Thora, depuis nommée Clara, avait atteint sa septième année. On en parlait déjà comme d'une jeune enfant remarquable par sa candeur et sa piété. En avançant en âge elle devait croître encore en vertu et en ferveur. Le frère aîné de Thora, Piétro Gambacorti, surnommé Piétro de Pise, donnait aussi des marques de sainteté qui plus tard se vérifièrent pleinement, car il fonda l'Ordre des Ermites de Saint-Jérôme, et fut mis par l'Eglise au rang des Bienheureux où l'on devait aussi placer sa jeune sœur.

Nous rappelons le sang et la dignité de la bienheureuse Claire, non pour lui faire de sa famille un mérite nul aux yeux de Dieu, mais pour mieux faire ressortir la nature et la gravité des événements qui mirent si souvent sa force à l'épreuve.

Peu de jours après l'élection qui le plaçait à la tête de la république, Piétro Gambacorti, pour mieux assurer son pouvoir nouveau, déclara devant le peuple réuni qu'il fiançait sa fille Thora à Simon de Massa, jeune noble de la ville, et prenant la main de Thora, il la plaça dans la main de Simon. Celui-ci avait alors quatorze ans; il regarda d'un œil orgueilleux et satisfait sa douce et charmante fiancée. Les deux familles applaudirent, le peuple éclata en bruyantes acclamations ; seule Thora pâlit, et lorsque Simon, sur l'invitation de son père, se pencha vers elle, Thora tendit alors innocemment la joue en disant : « Je demanderai au bon Dieu qu'il me

fasse la grâce de t'aimer, si je dois être ta femme. — Cela te sera donc difficile ? demanda Simon. — Je ne sais si Dieu le veut », ajouta Thora.

En effet, plaire à Dieu et faire sa volonté était déjà l'unique préoccupation de Thora. La famille de Thora ne s'occupait qu'à maintenir et à étendre sa puissance et à fixer dans sa maison cette autorité flottante, qui, à l'époque où nous nous reportons, passait dans les cités italiennes de mains en mains, de factions en factions. Mais la jeune fiancée de Simon de Massa restait étrangère à toutes ces pensées de guerre et d'ambition ; elle continuait à être humble, simple et douce. Pour elle, la véritable destinée et l'unique bonheur ici-bas, c'était d'avancer dans la vertu et de purifier le sanctuaire intérieur, où, selon sa parole expresse, Dieu même veut habiter. Elle aimait Dieu ardemment, et après Dieu, elle n'aimait que ses parents et les pauvres, les représentants privilégiés du Christ. On la voyait, toute jeune encore, passer des nuits entières en oraison, prier de longues heures devant le tabernacle, et soupirer à la vue de cette petite porte d'or qui ne s'ouvrait pas encore pour elle. Sa plus grande récompense, son plus doux délassement, celui qu'elle obtenait de son père par ses grâces enfantines, c'était d'aller visiter les pauvres et les malades et de leur porter des aumônes moins précieuses que le sourire et la compassion dont elle les accompagnait.

Les fêtes brillantes du palais Gambacorti l'accablaient de fatigue et de tristesse ; mais la joie des anges rayonnait sur son beau visage lorsqu'elle s'approchait des pauvres de Jésus-Christ. Dieu mettait sur ses lèvres des paroles toujours consolantes, qui élevaient l'âme de ses protégés au-dessus de la terre et les disposaient à porter sans murmure le poids de la croix. Tous s'étonnaient devant cette sagesse précoce, et les compagnes de Thora racontaient avec une admiration mêlée d'effroi, que semblable à Catherine Benincasa (sainte Catherine de Sienne), elle recherchait les lépreux, et qu'on l'avait vue à genoux laver et baiser leurs plaies ! . . . .

Simon de Massa se réjouissait des éloges qu'il entendait faire partout de Thora, car il l'aimait, et il attendait avec impatience l'époque où il pourrait l'épouser. Les années fuyaient, Thora avait près de quinze ans, et le jour anniversaire de sa naissance fut fixé pour être celui de son mariage. Elle s'y disposa en implorant de Dieu avec ferveur les grâces qui font les épouses chastes et les mères bénies, et un cilice se cacha sous ses riches vêtements de noce comme il s'était souvent caché sous ses habits de jeune fille.

Son union avec Simon de Massa ne ralentit pas son ardeur pour les œuvres de la plus admirable charité. On cite à cet égard un trait des plus touchants. Cette jeune et gracieuse femme s'acheminait tous les jours vers une pauvre maison, où gisait, sur un grabat, une malade dont le visage fétide et repoussant était dévoré par un affreux ulcère. Là elle secourait la malheureuse ou par de tendres paroles, ou en préparant sa nourriture, ou en réparant le désordre de sa couche, ou en pansant l'horrible plaie, et enfin elle ne quittait cette chambre qu'après avoir doucement approché son frais et jeune visage de ce visage souillé et infect, comme si elle voulait partager le mal de l'infortunée et alléger ses peines en participant à ses douleurs.

Dédaignant toutes les parures, elle trompait par de pieux artifices son mari et ses parents pour donner aux pauvres jusqu'à ses vêtements et ses bijoux de noce. Un jour, à ceux qui lui reprochaient d'avoir abandonné jusqu'à son vêtement, elle répondit avec animation qu'il lui restait le plus

beau d'entre tous les vêtements : celui de la charité. Si quelquefois son visage perdait sa gaieté habituelle, si on la voyait triste et pensive, c'était seulement parce qu'elle n'avait plus rien pour ses pauvres dont les besoins l'inquiétaient et l'affligeaient; mais sa charité était si active et si ingénieuse que rarement elle manquait de secours pour les malheureux.

Contrainte à partager son affection pour Dieu avec l'époux auquel son père l'avait unie par des nœuds sacrés, elle s'efforçait pourtant d'offrir un amour pur et entier à son époux céleste. Quand elle s'unissait à lui par l'oraison, toujours elle enlevait de son doigt l'anneau de mariage ; faisant ainsi à son cœur une douce illusion, elle pouvait dire à son Jésus, avec les vierges, qu'elle était à lui, à lui seul, et qu'elle ne partageait son amour avec aucun autre.

Peu de mois s'étaient écoulés lorsque le jeune Simon de Massa mourut frappé par un mal subit. Cette mort accabla de douleur sa famille et celle à laquelle il venait de s'allier. Thora aussi le pleura, mais, dans sa douleur, elle comprit que ses liens terrestres étaient rompus. Le Seigneur l'appelait à lui seul, elle ne devait plus servir aux projets ambitieux de sa famille ; elle voulut par une marque extérieure instruire ses parents de ses sentiments et de ses secrètes pensées. Elle coupa ses longs cheveux, quitta les vêtements de soie et de fine laine qui depuis longtemps cachaient l'habit de la pénitence, et parut ainsi vêtue au milieu de sa famille qui déjà discutait sur la nouvelle alliance qu'on voulait lui proposer. — Tu pleures ton époux, ma fille, lui dit son père, je l'ai pleuré avec toi, mais un autre aussi aimable et aussi riche te recherche en mariage, et avant peu de mois il te mènera à l'autel. — Thora secoua la tête et répondit : Un autre, en effet, m'appelle à lui, mais ce n'est pas un époux mortel ; un autre recherche ton alliance, mon père, ne le rejette pas, car cet époux, c'est Jésus-Christ même. — Tu veux te faire religieuse ? — Oui, mon seigneur et père, et je viens solliciter votre bénédiction. Vous êtes ce que je chéris le plus au monde, et pourtant il faut que je vous quitte, car j'ai entendu la voix qui dit à ceux qui pleurent : « Le maître est là, et il vous appelle ! » A ces mots prononcés avec une résolution forte et calme, Piétro Gambacorti et ses fils se récrièrent avec colère, car la main de Thora était destinée à leur procurer de nouveaux amis et de plus fortes alliances.

Thora ayant épuisé en vain les prières et les représentations pour obtenir le consentement de son père, se fait recevoir secrètement dans un couvent de Clarisses. Là, elle revêt l'habit de la pénitence de Saint-François et quitte son nom du siècle pour prendre celui de Claire, l'humble Vierge d'Assise. Elle se croyait en sûreté dans cet asile sacré et s'abandonnait doucement aux transports de l'amour divin, lorsqu'un jour elle voit accourir vers elle les religieuses, ses compagnes, haletantes, éperdues, qui, sans lui dire un mot, la prennent et la portent dans un instant entre les bras de gens armés assemblés à la porte du couvent, et ayant à leur tête un des frères de Claire. Celle-ci, en le reconnaissant, comprend ce qui s'est passé, elle voit toutes ses espérances anéanties, mais son âme n'en est pas abattue, ses efforts ont échoué, ses projets sont renversés, mais sa force n'est pas vaincue. Elle se tourne vers ce frère qui lui ordonnait avec fureur de le suivre. « Agenouillez-vous près de moi », dit-elle avec une grande douceur, « et priez avec moi pour que je puisse supporter le coup qui me frappe ; n'en doutez pas, je vous suivrai, je ne veux pas résister à la volonté du Seigneur ». Mais ce frère inhumain ne se laissa pas adoucir, il l'entraîne avec brutalité vers le palais paternel. On l'enferme dans une chambre

comme dans une prison qui doit se prolonger jusqu'à ce qu'elle ait enfin cédé aux désirs de sa famille. Elle est laissée dans un abandon complet; trois jours entiers se passent sans qu'on lui donne aucune nourriture, celle qu'on se décide enfin à lui apporter est grossière et insuffisante. Il ne lui est accordé ni d'assister au saint sacrifice, ni de déposer au tribunal de la pénitence les secrets de sa conscience, ni de nourrir son âme du pain qui fait les forts. Si quelqu'un entre dans sa prison, c'est pour la tourmenter afin de l'amener à céder aux volontés de son père.

Son céleste Epoux, pour éprouver encore mieux la force de son amour, l'abandonna, après l'avoir quelque temps comblée de ces douceurs intérieures, qui pour les âmes justes font descendre le paradis sur terre; elle se trouva dans l'angoisse d'une désolante aridité et de craintes d'autant plus cruelles, que tout secours spirituel lui manquait. Au milieu de ces cruelles épreuves sa force ne faiblit pas un instant. Nous savons par l'auteur contemporain de sa vie, qu'elle bénit constamment le Dieu qui l'avait trouvée digne de supporter quelque chose pour son amour; ses lèvres ne prononcèrent jamais aucune plainte contre ceux qui la traitaient si durement. Au milieu des rigueurs de sa captivité, il lui était doux de répéter ce que disait Agnès dans l'extase de son amour : Qu'elle conservait invariable la foi donnée à celui seul auquel elle s'était unie avec tant d'ardeur; et en souffrant, elle ajoutait : « Que mon corps périsse avant qu'il ne plaise à d'autres yeux qu'à ceux de mon Jésus ! »

Enfin, le Dieu qu'elle servait avec tant d'amour permit que ce courage si grand et si constant attendrît son père. Au bout de cinq mois, elle fut libre de suivre sa vocation; un attrait intérieur, d'autres disent une révélation, la dirigea cette fois dans une maison de Dominicaines. Son père, revenu tout à fait à de meilleurs sentiments, lui fit bâtir un couvent, qui prit le nom de Sainte-Croix. Elle y servit Dieu dans la plus stricte observance, ou plutôt, comme elle disait, elle y régna avec lui : *cui servire, regnare est.* Elle garda le nom de Claire, et treize ans après, elle fut nommée prieure. Dans ce pieux asile la jeune religieuse goûtait ce repos inexprimable, cette sérénité délicieuse des âmes qui se sentent placées dans leur vocation, et qui comprennent qu'elles obéissent, pleinement et sans réserve, aux desseins que la Providence a formés sur elles. Cette certitude est la première base du bonheur terrestre. Claire, en embrassant la vie religieuse, ressemblait à ces exilés qui, après une longue absence, reviennent dans leur pays; les aspects, les paysages, les coutumes leur en sont familiers, leur bouche qui balbutiait jadis des langues étrangères, ressaisit avec joie l'idiome natal; il en était ainsi de Claire. Exilée dans le monde, étrangère à ses idées, à son langage, elle se retrouvait dans sa véritable patrie, au milieu de cette enceinte bénie où Jésus-Christ régnait seul. Tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait était l'écho de ses propres sentiments, de ses propres pensées; là on aimait Dieu comme elle voulait l'aimer; là on foulait aux pieds les délices du monde qu'elle avait connues et méprisées; là, on aspirait au ciel l'unique objet de ses désirs; elle disait avec le roi prophète : « Que vos tabernacles sont aimables, ô Seigneur, Dieu des armées ! ma chair et mon cœur sont ravis de joie en pensant au Dieu vivant !... » Son âme, inondée du baume de la plus vive piété, se répandait comme une coupe trop pleine et versait autour d'elle des flots de charité et de tendresse.

A l'abri dans le port, elle n'oubliait pas ceux qui, restés au milieu de la mer orageuse du monde, souffraient, et qui toujours avaient eu une si large part dans ses affections. Malgré la grande pauvreté de son couvent,

elle secourait encore les indigents par les abondantes aumônes qu'elle sollicitait et obtenait pour eux. Les affligés venaient trouver celle qui avait reçu du ciel le don des paroles heureuses et consolantes, et sa compassion vigilante, qui n'oubliait aucune des misères humaines, s'étendit même sur les enfants trouvés, alors si négligés. Elle s'en occupa activement ; du fond du cloître elle leur trouva des bienfaiteurs, et parvint à ouvrir à ces pauvres créatures délaissées un asile qui subsiste encore, et cela par un acte du plus généreux renoncement.

Une pieuse femme, qui déjà à Pise recueillait et élevait dans sa maison plusieurs orphelins, étant sur son lit de mort, recommanda son hôpital à notre Bienheureuse. Claire accepta tout de suite et de bonne grâce ce legs onéreux. Elle comptait sur un homme riche, pieux et sans enfants, pour l'aider dans cette entreprise, et elle le pria de se consacrer avec sa fortune au soin des enfants abandonnés. Celui-ci déclara qu'il ne le pouvait pas, parce qu'il avait déjà disposé de ses biens en faveur du monastère où vivait la Bienheureuse, et dont elle était déjà supérieure. Que va décider la prieure, la fondatrice du monastère ? Elle voit, d'une part, les besoins de ses compagnes dont beaucoup sont infirmes ; elle avait appris à répéter souvent les paroles du Sauveur par lesquelles on demande à Dieu le nécessaire dont souvent elle manquait ; d'autre part, elle entend les cris des pauvres qui frappent continuellement à la porte du couvent pour leurs besoins journaliers ; peut-être aussi un sentiment d'intérêt et d'affection parlera-t-il à son cœur pour cet asile de la piété qu'elle a fondé et lui ordonnera d'en assurer l'existence. Mais non, la grande voix de la charité lui parle plus haut que toute autre ; sans hésitation, sans regret, mais avec le visage gai et brillant d'une sainte et céleste allégresse, elle prononce son renoncement absolu en faveur des pauvres enfants abandonnés.

Dès l'enfance, la bienheureuse Claire mortifiait son corps innocent par tous les genres de pénitence. Avec un art infini, elle s'appliqua à vaincre la faim pour s'accoutumer à un jeûne qui fût presque continuel. Mais lorsqu'elle fut entrée dans le cloître, son amour pour la pénitence prit encore un plus grand essor, les aliments les plus mauvais et les plus communs étaient ceux de son choix, et cela ne lui suffisant pas, souvent elle les recouvrait de cendres. Quoique sujette aux défaillances d'estomac, elle se nourrissait d'habitude des restes les plus répugnants de ses compagnes ; elle s'adonnait, malgré sa faible santé, aux occupations et aux emplois les plus fatigants et les plus abjects du couvent, les prenant comme exercices de pénitence. Elle ne portait jamais que les vêtements abandonnés par ses sœurs comme trop usés. Dans son amour pour la pauvreté, elle ne pouvait comprendre comment on approuvait ces paroles de Salomon : « Ne me donnez ni indigence ni richesse, mais accordez-moi ce qui m'est nécessaire pour vivre », ne trouvant, elle, la vertu de pauvreté que là où le nécessaire manquait.

Nous savons que, tout enfant, la bienheureuse Claire avait déjà la coutume de passer des nuits entières en prières ; c'est pourquoi dans son couvent on lui donna une cellule à part pour qu'elle pût librement veiller et prier sans troubler le repos des religieuses. Pendant ce saint exercice, elle répandait des torrents de larmes qui avaient leur source dans son ardent amour pour Dieu. Ses larmes avaient une grande valeur près du Seigneur, et bien des signes visibles en furent la preuve dès le premier temps de son noviciat. Un jour, sa maîtresse s'avance à pas lents et sans bruit, croyant que Claire était surprise par le sommeil ; elle lui pose la main sur l'épaule pour

la réveiller, mais l'innocente enfant se retourne avec un visage serein ; la maîtresse reste immobile et sans dire mot ; elle a compris que Claire était en extase, car sa novice reste immobile. Une pénétrante et suave odeur du paradis s'exhale tout à l'entour de la jeune religieuse. Cette suave odeur du ciel remplit bien souvent les lieux où Claire priait et resta dans ses vêtements longtemps après sa mort.

Nous ne parlerons point de toutes les vertus de la bienheureuse Claire. Nous ne dirons rien de son humilité, de son obéissance ; de la vigilance et de la prudence qu'elle déploya en étant supérieure ; de l'observance, du silence et de la sévérité qu'elle sut établir comme fondatrice de son couvent : ces pages n'auraient point de fin. Elle avait donné à ce couvent le nom de Sainte-Croix. Elle voulait, par cet établissement, procurer à son Jésus des épouses tendres et fidèles qui chantassent sans cesse ses louanges ; elle répandait autour d'elle de si vives étincelles de l'amour divin, que tous ceux avec lesquels elle s'entretenait en étaient embrasés. Personne ne la quittait sans être devenu meilleur ; tous cédaient à l'ascendant de ses exhortations ; les pécheurs se convertissaient. Des abus se réformèrent ; des pratiques de piété s'établirent ; dans plusieurs monastères, la règle abandonnée fut remise en vigueur ; d'autres couvents se fondèrent, par son inspiration, dans diverses parties de l'Italie, avec une plus stricte observance et une discipline rigoureuse. Ce fut l'exemple de Claire qui encouragea le bienheureux Jean Dominici, depuis archevêque de Raguse, à tenter dans la province de Lombardie une réforme qui eut tant de succès, ainsi que le raconte l'histoire de l'Ordre de Saint-Dominique. Mais, tout en exerçant au dedans et au dehors tant d'œuvres de miséricorde, Claire, semblable aux bons anges, ne perdait jamais de vue la face du Seigneur. La prière était sa force et son inspiration, et elle se préparait, au pied du tabernacle, à répondre au Seigneur qui interroge les âmes qu'il aime par l'épreuve.

Pendant que la bienheureuse Claire vivait paisible et cachée, sa patrie était menacée de grands dangers. L'étranger jetait des regards de convoitise sur la République de Pise, sur son territoire fertile, sur cette ville aux quatre-vingts églises ou chapelles, si riche en monuments somptueux. Galéas Visconti, duc de Milan, cherchait à envelopper cette belle cité dans le réseau de ses conquêtes ; ses soldats n'avaient pas encore pénétré dans l'enceinte de Pise, mais son or y avait trouvé des mains avides et infâmes ouvertes pour le recevoir. Piétro Gambacorti se croyait assuré du pouvoir qu'il possédait depuis vingt-quatre ans, et, dans son aveugle confiance, il ne voyait pas s'élever à côté de lui l'ennemi de sa race et de son pays. Iacopo Appiano, son ami, son fils d'adoption, le confident de ses pensées les plus intimes, entretenait depuis quelques années des relations coupables avec Galéas Visconti. Investi des premières fonctions de la République, plein de talent, d'adresse et d'insinuation, il ne lui avait pas été difficile de s'assurer un grand nombre de créatures, et de saper en secret le crédit et la puissance de Gambacorti. En vain un ami dévoué avait voulu prévenir ce dernier ; il avait répondu en secouant la tête : « Appiano ne trahira pas son vieil ami !... J'ai vécu soixante-dix ans sans méfiance, ne venez pas altérer ma foi dans l'amitié ».

Cette noble et sainte confiance fut trahie. Des rumeurs sourdes s'étaient répandues par la ville et étaient parvenues jusqu'au monastère des Filles de Saint-Dominique. On savait que la puissance et peut-être la vie de Gambacorti étaient menacées. Claire porta sa douleur et son effroi au pied de l'autel, son refuge et son asile habituels. Tout à coup des cris tumultueux

qui s'élevaient de la rue et qui venaient troubler la paix du sanctuaire, la firent frissonner. La voix courroucée des grandes mers, les fureurs stridentes de l'orage dans les nues sont moins terribles que le bruit des émeutes populaires. Claire tremblait, elle ne pouvait plus prier des lèvres, mais ses larmes, prières éloquentes ! disaient à Dieu les profondes souffrances de son âme. Les clameurs s'élevaient toujours plus menaçantes et plus implacables ; elle distingue à travers ces vociférations des cris sinistres : « Mort à Gambacorti ! vive, vive Appiano ». — « O mon père », s'écria-t-elle, « quelle mort affreuse menace ta tête blanchie ! ô mon Dieu ! mon Dieu ! sauvez-le.... ou, s'il doit tomber sous les coups de ses ennemis, recevez la victime dans le ciel et pardonnez à ses bourreaux ! » Elle se releva pour aller rejoindre ses sœurs qu'elle savait alarmées pour elle. Au moment où Claire entrait au milieu d'elles, les clameurs de la rue redoublèrent et les cris de : « Mort ! mort ! tuez-le ! frappez-le ! pas de grâce ! » augmentèrent l'épouvante de leurs cœurs. Au même moment, des cris redoublés ébranlèrent la porte : Claire y courut, et, à travers la grille qui ouvrait sur la rue, elle vit une populace ivre de fureur, de vin et de sang, qui poursuivait comme une meute ardente un homme déjà blessé. Celui-ci est parvenu à se cramponner aux barreaux de la porte du monastère ; elle reconnut cet homme : c'était son frère Lorenzo ! » Asile, s'écria-t-il d'une voix défaillante, et reconnaissant Claire, il lui dit : « Ma sœur, notre père vient d'être massacré par les sicaires d'Appiano ; un de nos frères a péri avec lui ; ce peuple ingrat me poursuit et veut aussi ma mort. Asile ! ma sœur, asile ! » Or, ce monastère n'avait pas le droit d'asile, la clôture en était sévèrement interdite aux hommes. Claire, en ouvrant les portes de son couvent aurait gravement enfreint les règles de son Ordre, et compromis la vie et l'honneur de ses sœurs. Le peuple n'aurait pas manqué de pénétrer dans le monastère pour y poursuivre sa victime, et dans sa fureur il n'eût rien respecté. Quelle cruelle alternative ! Le devoir est évident, mais la chair et le sang réclament. Une lutte terrible éclate dans l'âme de la supérieure. Que va-t-elle décider ? la femme forte est soumise à une rude épreuve, son courage va-t-il défaillir. La Tourière agite ses clefs, et les portant vers la serrure, s'écrie : « Faut-il ouvrir, ma mère ? — Non, répondit Claire, cette porte doit rester close !... Lorenzo, je ne puis t'ouvrir un asile !... » Lorenzo comprit, il ne répondit que par un regard tristement résigné, il se laissa retomber, il s'éloigna. Mais à deux pas la horde furieuse le rejoignit, et le frappa de dix coups mortels !... Au moment où il expirait, Claire était tombée comme morte entre les bras de ses sœurs épouvantées. Ce fut l'acte le plus héroïque de sa vie. La loi naturelle impose des devoirs absolus ; la loi créée par les hommes, non. Elle sacrifia tout à son devoir, sa volonté n'avait pas faibli un seul instant, mais l'épreuve était trop rude pour son cœur, et la nature, à la fin, reprit ses droits.

Piétro Gambacorti et deux de ses fils avaient succombé sous les coups perfides d'Appiano, et Claire, atteinte au cœur, marchait à pas précipités vers le tombeau. La main du traître l'avait frappée en frappant sa famille. Son corps était accablé sous le poids de la maladie, mais sa mémoire et sa raison conservaient leur vivacité, et ses sœurs s'apercevaient qu'elle ne perdait pas le souvenir des malheurs de sa maison ; car, en quelques moments qu'on entrât dans sa cellule, on la trouvait toujours en pleurs, et tournant vers le crucifix un regard douloureux et résigné. Ses joues étaient empreintes d'une pâleur livide ; mais le nom d'Appiano, lorsqu'on le prononçait devant elle, colorait son front, et une indignation muette se lisait alors dans

ses yeux. Cependant, elle ne parlait jamais de cet homme. Sa mort, pensait-on, était prochaine. Elle ne prenait aucune nourriture, et la vie semblait prête à abandonner ce corps épuisé ; elle-même se croyait au moment de paraître devant le souverain Juge, et elle demanda le confesseur du couvent. Celui-ci vint, elle se confessa longuement et avec beaucoup de larmes ; les sœurs qui la servaient, en revenant auprès d'elle, s'étonnèrent que la dernière confession d'une vie innocente et mortifiée dût être accompagnée d'une douleur si amère. Elles le lui dirent. Claire sourit faiblement, et les pria de préparer dans sa chambre l'autel où la sainte Hostie, que le prêtre était allé chercher, devait reposer. Puis, les mains jointes, le cœur embrasé, elle attendit. Bientôt le son d'une cloche annonça l'approche du Viatique des mourants ; toutes les religieuses, un flambeau à la main, précédaient et suivaient le divin Epoux de leurs âmes. Quand Claire l'aperçut, ses yeux mourants se ranimèrent ; elle se souleva sur son séant, et après un moment de silence recueilli, elle dit à haute voix : « Mes sœurs, en présence de mon Dieu que je vais recevoir, pour la dernière fois sans doute, je déclare que je pardonne à Iacopo Appiano et aux siens le mal qu'il a fait à ma famille... Je lui pardonne de tout mon cœur ! J'abjure tout ressentiment et je prie le Seigneur de lui être miséricordieux et secourable !... Souvenez-vous de mes dernières paroles : je n'ai plus d'ennemis sur la terre... »

En achevant ces mots, elle leva vers le saint Ciboire un regard calme et tendre, et lorsqu'elle eut reçu le pain des forts, tous remarquèrent que son front semblait moins pâle et que les signes d'une mort prochaine paraissaient s'effacer de son visage. Elle demeura longtemps plongée dans un profond recueillement, un sourire paisible éclairait ses traits : la femme forte se reposait dans sa victoire, et son âme, calmée par l'oubli des injures et la douce influence de la miséricorde, jouissait sans obstacle de la présence du Dieu consolateur. La voyant un peu ranimée, la sous-prieure lui demanda si elle ne voulait pas essayer de prendre un peu de nourriture. Claire répondit : « Je prendrais volontiers quelque chose pour me fortifier ; mais j'aurais, à cet égard, une prière à vous adresser. — Parlez, ma chère mère, vous serez obéie. — Eh bien ! je désirerais qu'on allât de ma part chez Iacopo Appiano, et qu'on le priât de m'envoyer un plat de sa table, ainsi que le faisait, quand j'étais malade, mon pauvre et bien-aimé père.... Il me semble que ce mets me guérirait ». Le visage de la sous-prieure exprimait un profond étonnement : « Ma mère », s'écria-t-elle, « y songez-vous ? Appiano, le meurtrier.... » — « Ne renouvelez pas ces souvenirs, ma sœur, ils n'ont été que trop vivants dans mon âme... j'aimais ceux qui ne sont plus autant que jamais fille et sœur ait aimé, jugez de ce que j'ai ressenti pour leur assassin ! Mais la grâce victorieuse de Jésus a subjugué mon cœur, je veux, comme notre bon Maître, aimer et pardonner. Hélas ! pourquoi haïr ? nous sommes pour si peu de temps sur la terre. Oui, ma fille, le Seigneur se réserve la vengeance.... Appiano n'y échappera pas.... Ah ! prions plutôt pour qu'il se repente et que nous soyons tous réunis au ciel ! »

A ce cri échappé du cœur de la Sainte, la sous-prieure ne résista plus ; elle y reconnut l'inspiration divine. Un serviteur fut aussitôt envoyé, et arriva chez Appiano à l'heure du repas ; il fit part de son message. Le nouveau seigneur de Pise resta confondu à ses paroles si inattendues : il pâlit et se tut. Sa femme fondit en larmes et s'écria : « Il faut lui obéir.... ô sainte et malheureuse fille ! » Elle remplit aussitôt une corbeille de poissons, de fruits et de pain, et la donna au serviteur, en disant d'une voix humble et tremblante : « Portez ceci à la sainte Dame qui vous envoie, et dites-lui

que, pauvres pécheurs, nous nous recommandons à ses prières ». Et lorsqu'il fut parti, elle dit avec douleur à son mari silencieux et consterné : « Oh ! Iacopo ! Qu'avez-vous fait ? la fille de notre bienfaiteur. — Taisez-vous », lui répondit-il, « le ciel la venge déjà ! »

On apporta à Claire ce qu'elle avait demandé; elle prit un peu de pain et le mangea, après avoir prié Dieu, et ce pain que ses compagnes appelaient le pain du pardon, parut exercer sur son faible corps une vertu mystérieuse. Elle guérit, elle se releva de ce lit où elle languissait depuis la mort de son père et de ses frères, et reprit avec une ferveur nouvelle sa vie de prières et d'œuvres saintes. Elle priait souvent pour ses morts chéris et pour Appiano, leur meurtrier, et lorsqu'on s'étonnait de ses constantes oraisons, de ses longues veilles, des fatigues et des macérations auxquelles elle soumettait son corps si débile, elle disait seulement à ses sœurs : « Oh ! veillez et priez avec moi.... il en est sur la terre qui bientôt seront surpris par l'arrivée du Fils de l'Homme. Il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ! Prions ! »

La justice de Dieu, souvent même sur la terre, est peu tardive, et souvent la flèche revient percer celui qui l'a lancée. La faveur populaire, inconstante autant qu'irréfléchie, se détourna vite d'Appiano, et cet amer calice que son infâme trahison avait préparé à un ami, à un bienfaiteur, il le but à son tour. La sédition qu'il avait allumée contre Gambacorti, il l'entendit rugir aux portes de son palais; les cris de mort qu'il avait jadis appris à la populace revinrent à son oreille, et c'était maintenant son nom qu'ils menaçaient; le pouvoir qu'il avait ébranlé sous les pas d'un autre, s'abîma sous ses pieds, et les poignards qu'il avait aiguisés pour le meurtre, se dirigèrent sur sa poitrine. Traité à son tour, et à plus juste titre, d'ennemi public et de séditieux, il perdit d'abord la puissance et ensuite la vie.

Les serviteurs du monastère apportèrent un jour cette nouvelle à Claire; elle leva les yeux au ciel et dit avec douleur : « O grand Dieu ! que vos vengeances sont promptes et terribles ! je ne vous avais pas demandé la mort de cet homme, mais sa conversion, et maintenant, Seigneur, j'implore de vos éternelles miséricordes le salut de son âme ! » Elle pria ensuite quelques moments en silence, et pendant ce temps une des religieuses s'informa du sort de la femme et des filles d'Appiano. « Elles sont errantes dans Pise, répondit le serviteur, menacées par la foule furieuse, elles ne trouvent personne, même parmi les plus chauds partisans d'Appiano, qui veuille leur donner un asile. On craint la fureur du peuple, exaspéré depuis qu'on sait qu'Appiano voulait vendre Pise au duc de Milan. Elles n'ont plus rien : leur palais est pillé, leurs richesses sont dispersées, leurs amis sont en fuite.... — Qu'elles viennent ici ! s'écria Claire, les portes du monastère leur seront ouvertes, allez les chercher : la fille de Gambacorti a le droit de sauver la veuve et les enfants d'Appiano ! allez, au nom du ciel ! »

Deux serviteurs dévoués coururent à la recherche des fugitives, et au bout de deux heures ils amenèrent au monastère la veuve et ses filles éplorées. Claire les attendait, Claire les reçut dans ses bras et leur dit avec un accent inexprimable : « Ici, vous n'avez rien à craindre ! » La maison qu'elle n'avait pu ouvrir à son bien-aimé frère, devint pour la femme et les filles du meurtrier un asile sacré où nul n'osa les poursuivre; la colère et la vengeance du peuple s'arrêtèrent devant la vertu de Claire comme devant une barrière infranchissable : on n'osa plus haïr celles à qui elle avait pardonné.

Maintenant, qu'étonnés par de si nombreuses et de si belles vertus, nous avons admiré l'héroïsme de la femme forte, il est temps que nous la voyions

recueillir la récompense promise à la force et à la sainteté. La maladie vint bientôt la frapper, des souffrances horribles l'assaillirent pendant plusieurs années; mais enfin Dieu lui révéla que sa mort était proche, et il l'avertit même de l'heure et du moment où elle aurait à paraître devant son Père céleste. Alors la joie éclata sur ses traits : c'était déjà la récompense que Dieu lui préparait pour toute la force qu'elle avait montrée. *Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo :* « Elle a été revêtue de force et de beauté, et elle sera dans la joie à ses derniers moments ». Dieu va bientôt se montrer, elle ouvre les bras, les étend sur son lit, et rappelant le dernier souffle sur ses lèvres : « Seigneur », dit-elle avec transport, « Seigneur, me voici en croix avec vous ! » A ces mots, une lumière céleste brille sur son visage, et les yeux fixés vers le ciel, elle sourit, bénit ses compagnes et expire.

A peine Claire a-t-elle rendu l'âme, que le teint brun de son visage devient, en un instant, blanc et éblouissant ; la gloire de sa belle âme se reflète sur le corps qu'elle vient de quitter. Dieu se plut à en donner une foule de marques; les sœurs réunies autour d'elle se mirent à réciter les psaumes suivant l'usage de l'Ordre; elles devaient terminer chacune par le verset *Requiem ;* mais tout en voulant se conformer sur ce point à la règle, elles ne purent jamais dire que le *Gloria Patri.* Un vénérable prêtre venu pour prier auprès de l'endroit où elle reposait, eut une vision qui la lui montra dans le ciel, le front orné d'une couronne d'or. L'Esprit-Saint a dit en effet, que la céleste couronne d'or appartient à la force unie à la sainteté. *Corona aurea super caput ejus expressa signo sanctitatis ; opus virtutis*[1]. « Une couronne d'or était sur sa tête, où l'on avait gravé le nom de la sainteté; c'était le prix de sa vertu ».

De grands honneurs furent rendus à l'humble religieuse ; clergé et peuple, citoyens de Pise et étrangers, riches et pauvres, accoururent pour chercher et regarder ce qui restait d'elle; au lieu de répandre des larmes de tristesse pour une telle perte, ils manifestaient la joie la plus vive : tous étaient convaincus que s'ils avaient perdu une sœur sur la terre, ils avaient acquis dans le ciel une avocate et une protectrice.

De nombreux miracles s'opérèrent à son tombeau. On l'ouvrit quelques jours après la cérémonie des funérailles, et son corps jeta par la bouche un sang aussi frais et aussi vermeil que si elle eût été vivante. Treize ans après, de nouvelles fouilles ayant été faites, sa langue fut trouvée aussi fraîche et aussi entière qu'au moment de sa mort. Dieu voulait par là honorer ce qui, dans la Bienheureuse, avait été employé continuellement à le bénir et à lui attirer des âmes. La précieuse relique fut déposée dans un beau vase et placée dans le tabernacle.

Une tradition des plus authentiques nous rapporte que depuis la mort de la bienheureuse Claire, environ un mois avant qu'une des sœurs du couvent de la Croix n'ait à quitter le monde, les ossements de l'ancienne prieure s'agitent dans le sépulcre où ils sont renfermés. C'est un avertissement donné aux religieuses pour qu'elles se préparent à la mort. Après avoir tant veillé sur ses sœurs pendant qu'elle était sur la terre, avec la tendresse et la fermeté d'une véritable mère, Claire continuait dans le ciel à exercer son ministère de miséricorde et d'amour.

Le culte immémorial rendu à la digne prieure du couvent de Pise, fut approuvé, en 1830, par le pape Pie VIII. Le décret de béatification fut alors promulgué avec permission, pour le diocèse de Pise et l'Ordre des Frères

1. Eccli., XLV, 14

Prêcheurs, de faire l'office de sœur Claire Gambacorti le 17 avril de chaque année.

Extrait en partie du *Panégyrique de la bienheureuse Claire Gambacorti*, prononcé en 1831, à Pise, par Mgr Luigi della Fantaria, et des *Huit Béatitudes de Mme Froment*.

SAINT LANDRY, ÉVÊQUE DE MEAUX (675).

Rien de plus aimable sur la terre, dit saint Bernard, qu'un jeune homme vertueux : la paix de son âme, l'innocence de son regard, la modestie de sa conduite attirent invinciblement à lui le cœur de tous ceux qui le voient, alors même qu'ils ne se sentent pas le courage de l'imiter. Tel se présenta, dès ses premières années, Landry, le fils de saint Mauger, surnommé Vincent, et de sainte Vaudru. Il était l'aîné de la famille, et son père ne négligea rien pour lui donner une excellente éducation. De bonne heure on le confia à des hommes sages et craignant Dieu, qui lui inspirèrent avec le goût de la science, l'amour et la pratique du bien. Les talents naturels que Dieu avait mis en lui, joints à un heureux caractère, lui firent faire en peu de temps de rapides progrès. Aussi son père fondait sur lui de grandes espérances, et il se flattait que son fils pourrait bientôt acquérir, par ses vertus et ses brillantes qualités, une éclatante réputation à la cour et dans tout le royaume. On comprend quelles devaient être aussi la consolation et la joie de sainte Vaudru, en voyant son fils aîné correspondre si fidèlement aux grâces du ciel et promettre de devenir tout à la fois un grand Saint et un illustre seigneur. Mais Dieu avait sur ce vertueux jeune homme des desseins particuliers, et il semble, d'après l'examen attentif des résolutions que prirent bientôt tous les membres de cette belle famille, que c'était à lui qu'était réservée l'initiative d'un dévouement généreux.

En effet, au moment où il semblait que la carrière du monde allait s'ouvrir pour lui, il sentit naître dans son âme le désir d'embrasser l'état ecclésiastique et de se consacrer au service des autels : quelque temps il en garda le secret, se bornant à prier le Seigneur de lui manifester clairement sa volonté. Dieu répondit aux vœux ardents de cette âme simple et droite, où sa grâce ne trouvait aucun obstacle à ses opérations ; il augmenta de plus en plus en elle ce pieux attrait vers le sacerdoce.

Un jour donc Landry communiqua ses sentiments à son père et sollicita la permission de suivre la voix intérieure de la grâce qui l'appelait. Mauger fut étonné et affligé en entendant ces paroles de son fils qu'il aimait tendrement ; et avec l'accent de la bonté et de l'autorité paternelle, il lui répondit : « Mon fils, cessez d'entretenir un pareil projet, suivez plutôt mes conseils, je saurai pourvoir à vos intérêts, mieux que vous ne le feriez vous-même. Vous devez, mon fils, me succéder un jour. Songez donc dès à présent à contracter un noble mariage, digne de votre naissance. Je sais bien que l'état des clercs est plus saint, qu'il leur donne une plus grande confiance d'acquérir le royaume du ciel ; mais, mon fils, il y a aussi beaucoup de laïques qui pratiquent fidèlement les vertus chrétiennes, et qui parviendront certainement par leur foi au royaume de Dieu, ou qui y sont déjà parvenus. Je me réjouis beaucoup de voir que vous voulez servir Dieu; mais il faut que vous le fassiez en marchant sur les traces de vos ancêtres, et que vous me remplaciez un jour dans la charge qui appartient à notre famille ».

Un tel discours était bien capable d'ébranler une vocation naissante, surtout dans le cœur d'un jeune homme si dévoué aux auteurs de ses jours, et qui trouvait, au sein de sa famille, les jouissances les plus pures et les plus douces. Toutefois la résolution de Landry ne changea point : il accepta ce refus de son père comme une épreuve que Dieu lui envoyait, et remit à un autre temps de faire une nouvelle demande. L'occasion s'en présenta bientôt, et il en profita avec toute la délicatesse et la réserve que demandait un semblable dessein. Mauger était père, mais il était aussi chrétien fervent et fidèle : il craignait par-dessus tout de s'opposer aux volontés de Dieu, et de lui déplaire par un refus obstiné. Il réunit donc quelques hommes vertueux, en qui il avait une entière confiance, leur fit connaître les intentions de son fils, la réponse qu'il lui avait d'abord donnée, et les nouvelles instances qu'il faisait auprès de lui. Le jeune Landry fut en même temps appelé et interrogé par ces conseillers de son père. Après avoir mûrement considéré toutes choses devant Dieu, et sondé ses dispositions les plus secrètes, ils reconnurent, à n'en pouvoir douter, que le ciel l'appelait à l'état sacerdotal, et déclarèrent qu'il fallait donner à Dieu celui que Dieu demandait.

Mauger, faisant taire en ce moment toutes les réclamations de la nature, embrassa Landry avec tendresse et en l'arrosant de ses larmes : puis ayant appelé quelques saints prêtres, il leur confia son fils qui reçut, peu de temps après, la tonsure cléricale. Dès lors le jeune lévite parut avancer plus rapidement encore dans la carrière des vertus ; sa plus douce occupation était de lire et de méditer les saintes Ecritures, d'offrir à Dieu de ferventes prières et d'accomplir avec fidélité toutes les fonctions du sacerdoce. Les auteurs ne disent point dans quel lieu, ni auprès de quel Pontife il vivait ; mais on peut croire que ce fut dans le diocèse de Cambrai où résidait sa famille. Ils gardent également le silence sur tout ce qui s'est passé entre ses parents et lui jusqu'au jour où l'histoire nous le montre placé sur l'un des siéges les plus illustres de l'église de France.

Auparavant saint Landry fut témoin des bénédictions abondantes que Dieu répandait sur sa famille, et qui remplissaient son âme des plus ineffables consolations. Son père, le premier, se retirait dans un monastère qu'il faisait bâtir à Hautmont, après avoir reçu la tonsure des mains de saint Aubert ; sa mère, sainte Vaudru, suivait peu de temps après son exemple et s'en allait vivre dans une tranquille solitude à Château-Lieu (Mons). Madelberte et Aldétrude, les deux jeunes sœurs de Landry, accompagnaient presque aussitôt leur vénérable tante sainte Aldegonde, qui consacrait à Dieu sa virginité et sa vie, et bâtissait sur les rives de la Sambre le monastère de Maubeuge.

Pendant que sa famille se dévouait ainsi au service du Seigneur et donnait au monde étonné ce touchant spectacle, Landry s'avançait de plus en plus dans la perfection du saint état qu'il avait embrassé. Son éclatante vertu et sa sagesse précoce faisaient une grande impression sur tous ceux qui le voyaient ou qui en entendaient parler. On ne fut donc pas étonné lorsque, le siége de Meaux étant devenu vacant par la mort de l'évêque, les suffrages du clergé et du peuple se portèrent sur lui : le fils si vertueux et si sage du seigneur Mauger devait d'ailleurs être parfaitement connu à la cour, où ses parents occupaient un des premiers rangs.

Elevé à cette dignité, le Pontife continua avec une nouvelle ferveur les œuvres de religion qu'il avait pratiquées jusqu'alors. Toutes ses richesses et ses biens devenaient le patrimoine des pauvres, qui bénissaient sans cesse le Seigneur de leur avoir donné un si charitable et si saint pasteur. Malgré ses travaux et les fatigues de l'épiscopat, il affaiblissait encore son corps par les jeûnes, les mortifications et les veilles, et se livrait avec ardeur à la lecture des livres sacrés, pour sa propre édification et pour l'instruction de son troupeau.

Telles étaient les occupations de saint Landry, lorsqu'il reçut du vénérable saint Vincent un message, qui lui apprenait sa maladie et le vif désir qu'il avait de le voir avant de mourir. A cette nouvelle, il se transporta en toute hâte au monastère de Soignies, où il rendit à son père les devoirs les plus touchants de la piété filiale et chrétienne, lui parlant de la bonté de Dieu et des récompenses magnifiques qu'il réserve à ceux qui ont tout sacrifié pour lui plaire. Il l'entretint ensuite des délices de la patrie céleste dans laquelle il allait bientôt entrer : puis, à sa prière, il promit à son père qu'il prendrait soin des deux communautés d'Hautmont et de Soignies qu'il voyait réunies. Quelques instants après, le vénérable vieillard remettait paisiblement son âme à son créateur. Landry le pleura avec toute la tendresse d'un bon fils et l'aida de ses prières avec toute la ferveur d'un Saint : en même temps il sentit naître dans son cœur le désir d'embrasser la vie silencieuse et cachée du monastère, et de passer le reste de ses jours auprès du tombeau où il venait de déposer son père. Les circonstances lui permirent bientôt de réaliser ce dessein : il se fixa donc à Soignies, et gouverna sagement ce monastère et celui d'Hautmont jusqu'à sa mort, qui arriva le 17 avril vers l'an 675. De nombreux miracles donnèrent aussitôt aux peuples le témoignage de sa sainteté.

Le propre de l'église de Sainte-Vaudru, à Mons, renfermait l'office de saint Landry, sous le titre de confesseur pontife, avec trois leçons particulières, examinées et approuvées par les docteurs de l'Université de Douai, et imprimées en 1625 avec permission de Monseigneur Vander-Burg, archevêque de Cambrai : dans celui des abbayes de Maroilles et du Câteau, il y en avait quatre : partout on le dit évêque de Meaux et non de Metz, comme l'ont avancé certains auteurs.

M. l'abbé Destombes.

LA BIENHEUREUSE MARIE-ANNE DE JÉSUS (1624).

La bienheureuse Marie-Anne de Jésus appartenait à une famille noble de Madrid. Son père s'appelait Louis Navarra de Guevara, et sa mère, Jeanne Romero. La vertu s'établit tellement dans son âme qu'elle voulut consacrer sa vie tout entière au service de Dieu dans l'état religieux. Elle eut beaucoup de peine à en obtenir la permission de son père, Louis Navarra, et encore ne put-elle accomplir son dessein qu'à l'âge de quarante-deux ans. Elle s'était présentée à plusieurs couvents; mais craignant la colère de sa famille, aucun n'avait osé la recevoir. Condamnée à rester malgré elle dans son palais, elle y mena une vie sainte et austère jusqu'au moment où elle put se retirer dans une maisonnette voisine du couvent des religieuses de Notre-Dame de la Merci. Là, elle fit l'essai de la vie régulière. Elle suivait tous les exercices au son de la cloche du monastère, et continua de se livrer aux exercices de la pénitence, sous la direction de l'un des Pères, Jean-Baptiste Gonzalès, mort depuis en odeur de sainteté. Après huit années d'épreuves, elle prit l'habit de l'Ordre, sous le nom de Marie-Anne de Jésus, et, en 1614, elle prononça les vœux de religion, entre les mains du général. Elle et une compagne donnèrent ainsi naissance au pieux institut des religieuses déchaussées de Notre-Dame de la Merci, qui s'étendit dans la suite en diverses parties de l'Espagne.

Le but qu'elle poursuivait avec ses compagnes dans ses prières et ses dures et austères mortifications était la conversion des pécheurs, la délivrance des âmes du purgatoire et le rachat des chrétiens réduits en esclavage par les infidèles. Sa mort eut lieu le 17 avril 1624. Pie VI l'a béatifiée le 25 mai 1783.

XVIIIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint APOLLONIUS, sénateur, qui, sous l'empereur Commode et le préfet Pérennius, ayant été dénoncé comme chrétien par un de ses esclaves, et ayant reçu l'ordre de rendre compte de sa foi, composa à cette occasion un livre remarquable qu'il lut dans le sénat, et fut néanmoins condamné par sentence de ce même sénat à avoir la tête tranchée pour Jésus-Christ. Vers 186. — A Messine, la naissance au ciel des saints martyrs Eleuthère, évêque en Illyrie, et Anthie, sa mère. Ce prélat, qu'avaient déjà rendu illustre la sainteté de sa vie et la vertu de ses miracles, ayant été, sous l'empereur Adrien, couché sur un lit de fer ardent, puis sur un gril rougi au feu; de là jeté dans une chaudière pleine d'huile et de poix, résine bouillante, ensuite exposé aux lions sans en recevoir aucun mal, fut enfin égorgé avec sa mère [1]. Vers 130. — Au même lieu, saint Corèbe, qui, converti par saint Eleuthère à la foi, fut frappé du glaive. — A Brescia, saint Calocer, martyr, qui, converti à Jésus-Christ par saint Faustin et saint Jovite, accomplit le glorieux combat de sa confession sous le même Adrien. 119. — A Cordoue, saint Parfait, prêtre et martyr, tué par les Maures, parce qu'il parlait avec zèle contre la secte de Mahomet [2]. 850. — A Milan, saint GAUDIN, cardinal et évêque de la même cité, qui, après avoir achevé un sermon

1. Le culte de ces deux Martyrs, le fils et la mère, est célèbre chez les Grecs et les Latins; mais leurs Actes ont été corrompus, et on ne sait rien de certain à leur sujet. Leurs reliques sont à Rieti, en Ombrie. — Cf. *AA. SS.*, t. II d'avril, p. 525 et suiv. (nouv. éd.).

2. Ajoutons aux données du martyrologe romain, qui en peu de mots fait toute son histoire, que le culte de ce courageux ministre du Seigneur a passé en France. Le 18 avril, on chantait autrefois une messe solennelle dans la Cathédrale de Paris. Le célèbre Père Commire, jésuite, a composé une belle hymne à sa louange. L'endroit où saint Parfait fut mis à mort s'appelle encore aujourd'hui le *Champ de la Vérité*. Son attribut est le glaive ou cimeterre avec lequel il fut décapité.

contre les hérétiques, rendit son esprit à Dieu. 1176. — En Toscane, au mont Senario, le bienheureux Amidéi, l'un des sept fondateurs de l'Ordre des Servites, illustre par sa brûlante charité envers Dieu. XIIIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A l'abbaye de Dunes, entre Nieuport et Dunkerque, saint Idesbaud ou Idesbalde, abbé, de l'Ordre de Cîteaux, dont le corps fut trouvé sain et entier quatre cent cinquante-sept ans après sa mort. Il avait d'abord été aumônier de la princesse Sybille, femme de Thierry, duc d'Alsace et comte de Flandre; puis chanoine de Sainte-Walburge, à Furnes. Ses reliques reposent maintenant à Bruges [1]. 1167. — A Mons, sainte AYE, comtesse de Hainaut, femme de saint HIDULPHE, qu'on invoque dans les procès. VIIIe s. — A Lyon, le décès du bienheureux JUBIN ou GEBUIN, évêque, qui obtint de Grégoire VII la confirmation de sa primatie sur les métropoles de Rouen, de Tours et de Sens. On l'invoque contre la terrible maladie de la pierre dont il souffrit beaucoup. Il fut enterré dans l'église Saint-Irénée de Lyon. Le chapitre de Langres l'adopta pour patron, sans doute parce qu'il avait été archidiacre de cette Eglise. Son corps a été retrouvé, en 1824, sous les décombres de l'église Saint-Irénée. Sept guérisons miraculeuses se sont ajoutées de nos jours à celles que l'histoire rapporte des temps antérieurs. *Il fut puissant pour sauver les élus de Dieu, combattre les ennemis soulevés contre lui et acquérir l'héritage d'Israël.* (Eccles., XLVI.) 1082. — A Pontoise, au diocèse de Versailles, la bienheureuse MARIE DE L'INCARNATION, fondatrice des religieuses Carmélites déchaussées. 1618. — A Notre-Dame des Ermites, en Suisse, la fête de saint Placide, martyr romain, dont les reliques furent données à cette Eglise, en 1654. Saint Placide était âgé de douze ans environ lorsqu'il fut moissonné pour les greniers du Père céleste.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — En Palestine, saint Jean, moine, de l'Ordre de Saint-Basile, disciple de saint Grégoire le Décapolite [2]. 850.

Martyrologe des Franciscains. — A Gandie, en Espagne, le bienheureux André Hibernon, confesseur, de l'Ordre des Mineurs de Saint-François déchaussés de Saint-Pierre d'Alcantara, qui, doué de toutes les vertus, et surtout de la vertu d'innocence, et du don d'oraison et de contemplation, mérita d'être loué par saint Pascal Baylon, et d'être comblé, après sa mort, des honneurs des Bienheureux par le souverain pontife Pie VI [3].

Martyrologe des Mineurs conventuels. — A Fabriano, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux François Venimbéni, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, très-habile dans la prédication de la parole de Dieu, et non moins illustre par la renommée de ses vertus et de ses miracles, qui s'en-

1. *Notre-Dame des Dunes.* — L'origine de cette célèbre et riche abbaye remonte à un pieux anachorète nommé Liger, natif de Bourges, dit-on, qui, l'an 1107, fonda un monastère sur le territoire de France, entre Dunkerque et Neuport, sur les rivages montagneux et sablonneux de la mer, d'où lui vient le nom de *Dunes*. Il fut d'abord, dit le *Gallia christ.*, du diocèse des Morins, puis d'Ypres et enfin de Bruges, où il se transféra en 1626 ou 1629. Il suivit la règle de Saint-Benoît de la réforme de Savigny jusqu'en 1137, où saint Bernard l'agrégea à l'Ordre de Cîteaux, et lui donna pour abbé le bienheureux Robert de Bruges, l'un de ses disciples. Cette abbaye, qu'on avait déjà, l'an 1128, transférée dans une vallée voisine, fut détruite par les hérétiques l'an 1577, et ses religieux se virent contraints de chercher un asile ailleurs. Ils vinrent se fixer à Bruges et y bâtirent, l'an 1626, une abbaye qui devint bientôt célèbre par la splendeur de ses édifices autant que par la piété de ses habitants. Cette abbaye retint son nom primitif de *Dunes*. C'était l'une des plus illustres et des plus riches de toute la Belgique. — Voyez, *Gallia christ.*, t. V, col. 281, la série des quarante-neuf abbés.

2. Il y avait deux Décapoles, l'une en Palestine, l'autre en Isaurie : saint Grégoire le Décapolite était originaire de cette dernière : il est donc probable que les rédacteurs du martyrologe de saint Basile se sont trompés en plaçant en Palestine le lieu de la mort de saint Jean. — Disons en passant que saint Joseph l'Hymnographe était aussi disciple de saint Grégoire, et qu'il eut occasion d'admirer les vertus humbles et cachées de saint Jean.

3. Alcantarilla, à une lieue de Murcie, vit naître le bienheureux André Hibernon, 1531. Placé chez un de ses oncles dont il recevait des gages, il songea qu'il avait une sœur pauvre, et, à force de privations, parvint à mettre de côté assez d'argent pour lui assurer une petite dot. Il partit fier et joyeux du bonheur qu'il allait procurer à sa sœur, mais en chemin des voleurs l'arrêtèrent et lui prirent son petit trésor. Cet événement le fit rentrer en lui-même et ses désirs se tournèrent vers les biens que ne peuvent ravir les voleurs. Il quitta le monde, se retira chez les Conventuels, et, quelque temps après, il embrassa la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Il fut toute sa vie frère lai. Il n'étudiait qu'un livre, celui de la Croix. Il y apprenait des choses admirables qui étonnaient et ravissaient tout à la fois ceux qui l'entendaient parler. Beaucoup de Maures lui durent leur conversion. Le peuple le vénérait comme un Saint, car il connaissait ses prophéties et ses miracles. Il mourut le 18 avril 1602, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

vola au ciel le 22 avril. Le souverain pontife Pie VI approuva formellement le culte qu'on lui rendait de temps immémorial [1]. 1322.

Martyrologe des Carmes. — A Pontoise, en France, le décès de la bienheureuse Marie de l'Incarnation, fondatrice en ce royaume des religieuses carmélites déchaussées, qui, dans des temps très-difficiles, se montra femme d'une patience invincible, et imitatrice admirable du Christ et de ses disciples, et, après avoir vécu dans le monde à tous les degrés de la vie avec une merveilleuse sainteté, se retira dans un monastère, où, ayant fait profession de sœur converse à cause de son humilité, elle passa quatre ans dans une singulière perfection de vie ; et enfin, chargée des palmes de ses triomphes et illustre par des miracles opérés avant et après sa mort, elle se reposa très-doucement dans le Seigneur. Le souverain pontife Pie VI décréta solennellement, le 24 mai 1791, que son nom serait inscrit au livre de la sainteté.

Martyrologe des Servites. — En Toscane, au mont Senario, le bienheureux Amidéi, confesseur, un des sept fondateurs de l'Ordre des Servites, qui excellait dans toutes les vertus chrétiennes, et dont la charité était si ardente qu'il était parfois obligé de mettre à nu sa poitrine pour se rafraîchir. Afin que cette flamme intérieure et la bonne odeur de ses vertus fussent connues de tous, au moment où il rendait son âme à Dieu, le mont Senario parut tout en feu et tout rempli d'un céleste parfum.

Martyrologe des Hiéronymites. — Saint Anicet, pape.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Todi, en Ombrie, saint Vénustien, proconsul, martyr avec sa femme et ses enfants. En sa qualité de proconsul, saint Vénustien avait, avant sa conversion, condamné son propre frère à mort. 311. — A Fano, dans la même contrée, saint Eusèbe, évêque et patron de cette ville. 503. — En Irlande, saint Lasréan ou Molassius, abbé de Lechlin, et ensuite évêque, puis légat apostolique. 640. — A Augsbourg, saint Wicterp, évêque de cette ville, vers l'an 654, et la bienheureuse Herluque, vierge. Dans sa jeunesse, Herluque était, comme beaucoup d'autres jeunes filles, adonnée aux folles joies du monde et aux plaisirs. Mais Dieu la rappela à lui par la maladie, et lui fit ainsi comprendre la vanité de la beauté et l'inanité des plaisirs mondains. Toutefois cette première conversion ne fut pas de longue durée. A peine guérie, elle oublia ses promesses d'amendement, ses bonnes résolutions, et elle recommença son ancien genre de vie. Dieu, en bon Père, la frappa une seconde fois ; et, Herluque, en fille légère et indocile, après avoir fait, pour la seconde fois, les mêmes promesses, les oublia encore après la maladie. Dieu alors frappa un troisième coup, et, cette fois, ce fut un coup décisif : Herluque devint aveugle. Dieu ayant enfin, par ce moyen, obtenu le but qu'il voulait atteindre, lui rendit la vue, et Herluque se montra reconnaissante de cette faveur en persévérant dans la bonne voie, dans laquelle elle était entrée durant sa dernière maladie. Elle y fut confirmée par des personnes très-pieuses, dont elle rechercha la société. Sainte Herluque avait une pieuse amie, nommée Donda. Cette dame, étant beaucoup plus âgée qu'elle, l'aimait avec la tendresse d'une mère et avec la pieuse sollicitude d'une Sainte. Un jour Herluque, en rentrant de l'église, était de mauvaise humeur, et Donda la trouva à la cuisine remuant les braises avec les pincettes, comme quelqu'un qui est en colère. Donda lui dit avec bonté : « Où donc avez-vous été ? et d'où venez-vous, ma chère ? » — « Je viens de l'église ». — « J'ai de la peine à croire ce que vous dites ; car, si vous aviez été à l'église, il me semble que vous devriez être plus calme et plus douce ». 1142. — En Belgique, saint Ursmar, évêque et abbé, patron de l'ancien monastère de Laubac, célèbre dans le pays par ses nombreux miracles [2]. 713. — A Chalcédoine, en Bithynie, saint Cosme, confesseur et évêque de cette ville. Ayant beaucoup souffert pour les saintes images en ce monde, il mérita de voir Dieu face à face et ses Saints, en l'autre. Vers le IXe s. — Chez les Grecs, saint Euthyme, thaumaturge. — Dans le Milanais, saint Nice, solitaire. Epoque inconnue. — A Lodi, en Lombardie, le bienheureux Jacques d'Oldo, prêtre, du Tiers Ordre de Saint-François. Le bienheureux Jacques avait été homme du monde et marié. Après sa conversion, il fit, avec sa femme, le vœu de continence perpétuelle entre les mains de l'évêque de Lodi. 1404. — A Constantinople, le bienheureux JEAN D'EPIRE, martyr. XVe s.

1. François Venimbéni fut un des prédicateurs célèbres de l'Ordre de Saint-François. Il était entré dans cet Ordre par reconnaissance, parce que, dans son enfance, il avait dû la guérison d'une maladie grave à l'intercession de saint François. Une tendre dévotion au saint sacrifice de la messe et une grande charité pour les pauvres âmes détenues dans les flammes du purgatoire furent les deux choses qui le distinguèrent pendant sa vie. On cite de lui ce miracle : Comme il venait un jour d'offrir le saint Sacrifice pour les âmes du purgatoire et qu'il prononçait le *Requiescant in pace*, on entendit un cri d'allégresse sortir de plusieurs bouches invisibles et retentir par toute l'église. 1322 fut l'année qui vit le terme de sa vie. Pie VI approuva son culte le 1er avril 1775.

2. Voir au 19 avril.

LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION,

CONVERSE CARMÉLITE

1565-1618. — Papes : Pie IV; Paul V. — Rois de France : Charles IX; Louis XIII, *le Juste*.

La femme forte est la joie de son mari ; la femme vertueuse est le meilleur des partages : elle sera donnée à un homme pour ses bonnes actions.
Brév. des Carmes, off. de la Bienheureuse.

Cette Sainte naquit à Paris le 1er février 1565. Son père était Nicolas Avrillot, seigneur de Champlâtreux, près de Luzarche, conseiller du roi et maître ordinaire en sa Chambre des Comptes, à Paris ; et sa mère, Marie l'Huillier, l'un et l'autre très-pieux et issus des plus anciennes familles de cette grande ville. Ils avaient déjà eu quelques enfants, mais ils n'en avaient pu élever aucun ; ils les avaient tous perdus aussitôt après leur naissance. Enfin, dans une nouvelle grossesse, Marie l'Huillier voua son enfant à la sainte Vierge et à saint Claude, et promit à Dieu de le vêtir de blanc jusqu'à l'âge de sept ans et de le lui offrir, dans une église de la Sainte Vierge. Ses prières furent exaucées, car elle mit au monde une fille pleine de santé, qui fut baptisée sous le nom de Barbe, le lendemain de la *Purification de la Sainte Vierge*.

Barbe fut dès l'enfance comblée par Dieu de grâces qui annonçaient sa sainteté future. En effet, il semblait qu'elle n'était point sujette aux défauts des autres enfants ; car, bien loin d'être fâcheuse, opiniâtre et légère, elle avait une douceur admirable, une docilité qui contentait tout le monde, une obéissance ponctuelle envers ses parents, et une modestie angélique qui la rendait agréable à toutes les personnes qui lui parlaient. A l'âge de sept ans, sa mère la mena à Notre-Dame de Liesse pour accomplir son vœu et lui faire quitter ses habits blancs, qu'elle avait portés jusqu'alors, et qui furent donnés aux pauvres.

A l'âge de onze ans, elle fut mise en pension à Longchamps : c'était une maison religieuse auprès de Paris, dite *de l'Humilité de Notre-Dame*, de l'Ordre de Sainte-Claire, où elle avait une tante du côté de sa mère. Ce fut en ce saint lieu qu'elle commença à goûter cet esprit de dévotion qu'elle n'a jamais quitté depuis. Elle fit paraître une si forte inclination pour la vertu et un désir si fervent de la perfection, qu'on eût dit qu'elle n'était entrée dans ce monastère que pour y donner des exemples de piété. Elle y fit sa première communion à l'âge de douze ans ; et il semble que Dieu prit alors une nouvelle possession de son âme par les attraits puissants que son Esprit divin y versa, pour l'attacher inviolablement à lui. En effet, elle a avoué qu'elle y reçut tant de ferveur et des tendresses si délicieuses du saint amour, qu'elle sentit un grand dégoût pour toutes les choses de la terre et une ardeur insatiable pour celles du ciel. Elle répéta souvent depuis qu'il importait beaucoup de faire sa première communion dans une parfaite innocence, parce qu'alors l'âme étant susceptible des plus grandes grâces, Dieu la prend sous sa protection et la fortifie contre toutes les tentations

qui peuvent lui arriver sur la terre. Elle suivit, pendant trois ans, la vie du cloître avec tant de joie, qu'elle conserva dans son cœur un grand désir de l'embrasser.

Elle avait une grande horreur du péché : quand elle avait commis la moindre faute, elle voulait qu'on lui permît d'en faire pénitence. Elle entreprit de bonne heure de mortifier son corps par des jeûnes, des abstinences et d'autres austérités que sa piété inventait, comme si elle eût voulu étouffer la concupiscence avant même qu'elle pût paraître. Elle s'exposait quelquefois au vent, à la pluie et aux autres injures du temps, afin de s'accoutumer à souffrir de plus grands maux pour l'amour de Jésus-Christ.

Revenue contre son gré chez ses parents, à l'âge de quatorze ans, elle y continua sa vie pieuse, intérieure et austère. Elle soupirait après l'état religieux : les congrégations les plus pauvres étaient celles qui l'attiraient davantage. C'est pourquoi elle demanda à entrer chez les *Hospitalières* de l'Hôtel-Dieu de Paris, pour y servir, toute sa vie, les pauvres malades; mais Dieu, qui la destinait à d'autres œuvres, permit que ses parents s'opposassent à ce dessein. Sa mère lui déclara qu'elle ne lui permettrait jamais de se faire religieuse. Barbe crut que Dieu lui parlait par la bouche de sa mère et obéit : « Mes péchés », dit-elle, « m'ont rendue indigne du titre glorieux d'épouse de Jésus-Christ ; il faut bien que je me contente d'être sa servante dans un état inférieur ». Le monde n'eut pas pour cela plus d'attraits pour elle : elle n'aimait point les parures ni les plaisirs ; sa mère, jugeant que c'était là mal tenir son rang, en fut très-mécontente et l'en reprit sévèrement. Une fois même elle la punit en l'enfermant dans une chambre sans feu, où elle la laissa ainsi, au milieu de l'hiver, pendant plusieurs jours. « Les pieds lui gelèrent tellement, qu'on fut obligé d'en tirer des os que le froid avait gâtés ». Elle supporta cette opération avec une douceur angélique, et ne se plaignit point de la dureté de sa mère. Tant de vertus, jointes à un esprit brillant et cultivé, et à toutes les grâces extérieures de cet âge, la firent aimer et estimer de tout le monde. Elle fut plusieurs fois demandée en mariage. Entre dix-sept et dix-huit ans, elle épousa Pierre Acarie de Villemor, maître des Comptes, homme d'une grande noblesse, d'une piété et d'une charité plus grandes encore, qui consacra une partie de sa fortune au soulagement des catholiques anglais, forcés par les lois sanguinaires d'Elisabeth de fuir leur patrie et de s'exiler en France. De ce mariage naquirent six enfants : trois filles et trois garçons. Notre Sainte les éleva avec un soin extrême. Ils se levaient de bonne heure, récitaient ensemble la prière du matin, faisaient la méditation et allaient entendre la messe ; venaient ensuite l'étude et les récréations. La mère présidait à tout : elle les avait tellement accoutumés à sa présence, qu'ils ne pouvaient s'en passer, et il lui fallait prendre part à leurs divertissements. Elle leur inspirait la plus vive horreur du mensonge ; elle leur défendait de se plaindre, soit de leur nourriture, soit de leurs habits, ou des domestiques ; elle exigeait d'eux beaucoup de soins et de propreté ; elle cherchait à étouffer dans leurs cœurs tout sentiment de vaine gloire. Sa seconde fille aimant à faire paraître son esprit, madame Acarie avait souvent l'air de ne pas entendre ce qu'elle disait, ou de n'en faire aucun cas. Pour faire aimer l'aumône à ses enfants, elle la leur faisait considérer comme une récompense ou une chose sainte ; elle ne leur donnait de quoi distribuer aux pauvres que lorsqu'elle était contente de leurs progrès dans l'étude, de leur conduite, ou bien les jours où ils devaient recevoir Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Ces enfants profitèrent admirablement d'une si belle éducation : la tendre mère leur exprimait sa joie ;

une fois elle leur dit : « Maintenant je suis vraiment heureuse ; je vois que vous aimez Dieu et je sais que Dieu vous aime ; être la mère d'enfants que Dieu aime est un bonheur indicible ». A la voir élever ses filles dans une telle piété, on crut qu'elle les destinait à la vie religieuse. Elle répondit à ses amis qui lui en parlaient : « Je les destine à accomplir la volonté de Dieu. Si j'étais reine, et que je n'eusse qu'un seul enfant, appelé à l'état religieux, je ne l'empêcherais pas d'y entrer ; si j'étais pauvre et que j'eusse douze enfants sans aucun moyen de les élever, je ne voudrais pas être la cause de l'entrée d'un seul en religion : une vocation religieuse ne peut venir que de Dieu ». Dieu appela en effet ses trois filles à être carmélites, et ses trois fils, engagés dans les différentes carrières de la magistrature, du sacerdoce et des armes, conservèrent toujours dans leurs cœurs les sentiments que leur sainte mère s'était efforcée de leur inspirer.

La conduite de madame Acarie envers ses domestiques devrait servir de modèle à toutes les femmes chrétiennes. Elle veillait à ce qu'ils remplissent leurs devoirs religieux ; elle les reprenait avec bonté et charité ; elle les soignait elle-même dans leurs maladies. Elle associa *sa fille de chambre*, Andrée, à toutes ses pratiques de piété ; elles convinrent de s'accuser, le soir, l'une devant l'autre, des fautes qu'elles auraient commises durant le jour ; l'humble maîtresse se mettait à genoux et confessait, avec de grands sentiments de repentir, les moindres fautes à sa servante : celle-ci, toute confuse, se détournait pour ne pas voir la Sainte dans un tel état, et se bouchait les oreilles pour ne pas l'entendre. Mais madame Acarie exigeait qu'elle se conduisît alors envers elle comme une supérieure. Elles étaient aussi convenues que quand l'une verrait l'autre se laisser aller à des paroles légères ou superflues, elle lui ferait un signe, ou lui toucherait le bras pour l'arrêter et la remettre en présence de Dieu.

Si tendre pour ses enfants, si bonne pour ses domestiques, notre Sainte était remplie de respect, d'amour, d'obéissance, de dévouement pour son mari. Elle n'entreprenait rien sans lui en avoir demandé la permission. S'il la faisait appeler au moment où elle allait recevoir la sainte communion, elle sortait aussitôt de l'église, parce que l'obéissance est plus agréable à Dieu qu'une pratique de dévotion, et que le *vrai obéissant* obéit toujours, en tout lieu, en toute chose.

Son époux, zélé partisan de la Ligue, pour laquelle il avait contracté des dettes, fut exilé par Henri IV à dix-huit lieues de Paris. Alors ses créanciers exigèrent leur remboursement et firent mettre le séquestre sur tous ses biens : cette rigoureuse mesure fut exécutée avec tant d'inhumanité, à l'heure où notre Sainte était à table, qu'on enleva l'assiette dans laquelle elle mangeait, la chaise sur laquelle elle était assise. Elle n'en fut point troublée : « Quand on croit à la Providence », dit-elle, « on n'est étonné d'aucun événement. J'ai de grandes grâces à rendre à Dieu, de m'avoir détachée des biens temporels, avant qu'on me les enlevât réellement ». Elle fut quelque temps privée du nécessaire, jusqu'à manquer de pain, mais jamais de patience. Son mari ayant été accusé de conspiration contre le roi, elle entreprit elle-même sa défense, fournit les preuves de son innocence, rédigea les lettres et les mémoires, éclaira les juges et dirigea toutes les procédures. Ses efforts furent couronnés de succès : son mari absous fit avec ses créanciers des arrangements qui, tout en diminuant beaucoup sa fortune, lui laissèrent encore une position considérable dans la société, et obtint, au bout de trois ans, la permission de revenir dans la capitale. Dans le moment du plus grand embarras de ses affaires, on avait proposé à notre

Sainte de se séparer de biens d'avec son mari ; elle ne voulut point nier des dettes qu'elle savait réelles, ni faire à son mari l'injure de le délaisser dans la mauvaise fortune.

Ce qui rendait madame Acarie si calme, si ferme, si sereine dans des circonstances où d'autres se laissent aller à la colère, au désespoir, c'est qu'elle avait appris, dans ses entretiens avec Dieu, à considérer les choses au point de vue du ciel. Elle entra pour la première fois dans cet état de contemplation en méditant cette maxime dans un livre de piété : « Celui-là est bien avare à qui Dieu ne suffit pas ». Depuis elle se sentit tout autre : il lui semblait qu'elle n'avait plus la même âme, le même cœur, le même esprit, les mêmes sens, et qu'elle marchait, qu'elle voyait, écoutait et parlait autrement que jadis. On l'eût crue initiée aux secrets de la Providence de Dieu, tant elle y comptait.

Elle découvrit, dans ces espèces d'extases, de belles vérités, entr'autres ces quatre maximes : 1° avoir un esprit désintéressé en toutes choses, et n'agir qu'avec une grande droiture, une grande simplicité d'intention ; 2° ne s'appliquer à aucune affaire, sans un mouvement intérieur venant de Dieu, ou un commandement de ses supérieurs, expression la plus sûre de la volonté de Dieu ; 3° ne pas cesser, pendant qu'on agit, d'avoir toujours le regard fixé sur Dieu : quand notre Sainte perdait un instant la présence de Dieu, elle s'arrêtait tout court dans ses actions, comme si elle n'eût plus su où elle en était ; 4° être toujours prête à rendre service à son prochain, sans acception de personne : elle suivait surtout cette dernière maxime. Elle était si sensible aux nécessités de son prochain, qu'elle ne les ressentait pas moins vivement qu'ils les ressentaient eux-mêmes. Sa charité était inépuisable, et sa maison une source de grâces et de bénédictions, d'où l'on ne sortait que les mains pleines, le cœur content et l'esprit édifié. Tout le monde était bien venu chez elle, au matin, au soir, pendant le repas et à toute heure du jour; elle témoignait toujours que l'on ne pouvait pas l'importuner. Elle s'offrait d'un cœur si franc, et se rendait si prompte à faire ce qu'on désirait d'elle, qu'on allait la trouver avec une entière liberté, de sorte qu'elle passait tout le jour et même les nuits entières à écouter ceux qui avaient recours à elle. Elle n'avait pas peur de consacrer trop de temps au service du prochain : « Quand on donne son temps à Dieu », disait-elle, « on en a toujours assez pour s'acquitter de ses devoirs ». Les principaux objets de sa charité furent les religieuses, les nobles ruinés par les bouleversements politiques, les pauvres honteux, les filles indigentes que le besoin aurait pu entraîner dans le mal. Elle a souvent délivré du tourment de la faim, de la misère, de la mort même, et surtout du vice, des femmes qui, après avoir vécu dans le libertinage, étaient dénuées de tout, malades et abandonnées. Elle assistait les agonisants, et les préparait à mourir chrétiennement. Elle usait de toute son influence pour décider ceux dont elle croyait l'âme en mauvais état, à faire une confession générale : on ne saurait dire combien de personnes elle sauva par ce moyen : car Dieu donnait à sa parole un charme surnaturel ; de plus, sa figure était majestueuse, son maintien modeste et aisé. Elle avait une grande connaissance des hommes et des choses, et, toujours unie à Dieu, elle répandait autour d'elle la lumière, la sérénité et je ne sais quel parfum. « Quelques peines qu'on eût en abordant cette sainte femme », dit la mère du chancelier Séguier, « on ne la quittait jamais sans avoir l'âme en paix ; je l'ai éprouvé moi-même, et d'autres l'ont éprouvé comme moi ». Les hérétiques n'étaient point exclus de ses bienfaits. Elle faisait toutes sortes d'efforts pour convertir les protestants ; et comme on

lui disait que les conversions étaient rares : « Il est vrai », répondit-elle, « mais une personne qui a converti un pécheur ou ramené un infidèle, n'a pas vécu inutilement ».

Dans un temps de famine, en Champagne, où son mari avait de grands biens, elle convertit en argent tout ce qu'elle avait pour les secourir ; elle ne leur fit pas de simples aumônes, mais organisa des travaux pour arracher les pauvres à l'oisiveté, au vagabondage, et leur faire gagner leur pain. Durant le siége de Paris, par Henri IV, elle se privait elle-même de nourriture pour secourir les malheureux qui mouraient de faim. On connaissait si bien avec quelle sagesse elle faisait l'aumône, et comment elle savait la sanctifier, que les personnes de la plus haute distinction voulaient faire passer leurs libéralités par ses mains : Henri IV et Marie de Médicis furent de ce nombre. Madame Acarie, malgré le désir de la reine, ne vint qu'une fois à la cour ; mais la reine la consultait souvent sur des affaires de religion et de charité. Compatissante pour les autres, elle semblait insensible à ses propres douleurs. Un jour, en revenant de Luzarche, petite ville à six lieues de Paris, elle tomba de cheval et se cassa la cuisse ; cet accident ne lui arracha aucune plainte, comme le racontèrent avec admiration les paysans qui la relevèrent et la transportèrent à la ville voisine ; il ne lui échappa pas même le moindre cri, pendant que le chirurgien lui fit l'opération ; aussi celui-ci lui dit-il avec étonnement : « Mais où êtes-vous donc, madame ? je vous fais souffrir des douleurs inouïes, et vous ne criez pas ? êtes-vous morte ou en vie ? » Dans deux autres occasions, le même malheur lui étant arrivé, elle montra la même patience. En général, elle aimait tellement les souffrances, que, pour en goûter, si on peut parler ainsi, toutes les délices, elle ne voulait pas s'en distraire par l'oraison, qui l'enlevait à elle-même et la mettait toute en Dieu. On lui a entendu dire : « Je crois que le désir de souffrir me fera mourir ». Des historiens rapportent que, par un privilége rare, elle éprouvait quelquefois, le vendredi et pendant le Carême, aux pieds, aux mains, au côté et à la tête, des douleurs propres à lui faire comprendre celles de Notre-Seigneur dans son crucifiement.

Une femme si zélée, si éclairée surtout dans les choses de Dieu, si universellement respectée, devait prendre une grande part aux différentes réformes qui eurent lieu en France, à cette époque, dans le clergé et dans les ordres religieux, et à la fondation des nouvelles congrégations qui ravivèrent l'esprit de piété ou firent fleurir les sciences chrétiennes. Sainte Thérèse venait de réformer l'Ordre des Carmélites, en Espagne, et déjà, tant était grande la renommée de la sainte réformatrice et de ses disciples, que de pieux personnages, comme les abbés de Bérulle et de Bretigny, traducteurs des œuvres de sainte Thérèse, secondés par saint François de Sales, s'occupaient d'introduire cet Ordre en France ; mais le succès de leurs efforts fut dû principalement à Madame Acarie qui les exhortait, les encourageait, faisait mille démarches, intéressait à cet établissement les dames les plus distinguées de la cour, et par elles le roi et la reine, levait tous les obstacles, procurait les fonds nécessaires. Enfin, elle mérita le titre de *Fondatrice des Carmélites en France*. Six religieuses, amenées d'Espagne en France par M. de Bérulle, y apportèrent l'esprit de sainte Thérèse, qui s'est maintenu dans toute sa pureté. Leur couvent était situé dans la rue du faubourg Saint-Jacques, en face du Val-de-Grâce[1]. Bientôt les principales villes de France eurent une maison de cet Ordre.

1. Pour plus de détails sur cette maison, voir *la Jeunesse de Mme de Longueville*, par M. V. Cousin, p. 83 et suiv. « Dans un débris du couvent du faubourg Saint-Jacques, épargné par la tourmente révolu-

Pendant qu'elle travaillait à l'établissement des Carmélites, Madame Acarie réunissait, dans une maison près de Sainte-Geneviève, plusieurs jeunes personnes qui semblaient appelées à la vie religieuse. Là, elles vivaient comme dans un monastère, consacrant leur temps à la prière, à la retraite et à la mortification. C'était un essai, une préparation à la vie religieuse. Aussi, quelques-unes entrèrent dans l'Ordre des Carmélites, et d'autres devinrent les premières Ursulines de Paris, pour l'éducation de la jeunesse. Notre Sainte travailla à cet établissement avec autant de soin et de succès qu'à celui des Carmélites : elle en connaissait et en proclamait toute l'importance : « Vos travaux », disait-elle aux Ursulines, « contribueront beaucoup à la réforme générale des mœurs : les filles sont plus sous la surveillance de leur mère que sous celle de leur père. Ces mères, élevées dans de bons principes, les transmettront à leurs enfants qui, lors même qu'ils s'en écarteraient un instant, y reviendront plus tard, parce que les premières impressions que l'on a reçues ne s'effacent pas entièrement ».

Elle contribua encore à l'établissement des Oratoriens en France. Il serait trop long de raconter tous les fruits de son zèle.

Son époux mourut en 1613. Lorsqu'elle lui eut rendu les derniers devoirs et mis ordre à ses affaires, elle demanda à entrer chez les Carmélites. On lui désigna, pour y faire son noviciat, le couvent d'Amiens. Quand elle s'y présenta, la communauté était assemblée pour la recevoir : notre Sainte se jeta aux pieds de la prieure en disant : « Je suis une pauvre mendiante, qui viens supplier la miséricorde divine, et me jeter entre les bras de la religion ». Après la cérémonie de la vêture, elle dit toute joyeuse : « Nous voilà plus pauvres que ceux qui demandent l'aumône ». On recueillit avec soin les habits séculiers qu'elle venait de quitter, et plusieurs malades furent guéris en les touchant.

Il fallut lui accorder les plus bas emplois de la maison : comme ses infirmités ne lui permettaient pas de se tenir debout, elle lavait les plats et les ustensiles de cuisine. Si elle était obligée de rester à l'infirmerie, elle demandait à laver les plus vieux habits et les chiffons de la communauté. Elle prononça ses vœux le 7 avril 1615, sur son lit, dans une chambre qui avait une fenêtre sur la chapelle. Elle prit le nom de *Marie de l'Incarnation*, à cause du mystère qu'on célébrait ce jour-là. L'office de Prieure étant venu à vaquer, on l'élut pour le remplir ; mais elle refusa avec tant d'humilité et de fermeté, elle était d'ailleurs si faible, si infirme, qu'on n'osa pas la contraindre. Nous avons dit que ses trois filles étaient entrées dans l'Ordre du Carmel. Son aînée ayant été élue sous-prieure dans ce même couvent d'Amiens, la mère, en sa qualité de sœur converse, se jeta aussitôt aux pieds de sa fille, devenue sa supérieure, et lui promit obéissance. Touchant spectacle ! elles-mêmes en étaient si affectées, qu'elles ne pouvaient parler.

Le couvent des Carmélites de Pontoise étant peu prospère, on y envoya sœur Marie de l'Incarnation, afin que ses soins, ou du moins sa présence, le

tionnaire et subsistant à grand'peine, de pauvres religieuses, échappées à une stupide persécution, ont essayé, il y a cinquante ans, de recueillir la tradition carmélite, et elles la continuent dans l'ombre, la prière et le travail :

Præcipites atra seu tempestate columbæ :
Condensæ et divum amplexæ simulacra sedebant ».

M. Cousin s'est adressé à ces bonnes religieuses, et la plus gracieuse bienveillance lui a répondu. Les documents qui lui étaient nécessaires lui ont été remis, avec des annales manuscrites et un recueil de biographies amples et détaillées. Puisant à ces sources pures et inédites, M. Cousin a écrit des pages pleines de charme et d'intérêt.

rendit plus florissant. En effet, dans l'espace de quelques mois, les dettes de cette maison furent acquittées, l'édifice agrandi, l'église ornée, et l'esprit de sainte Thérèse rétabli. Notre Sainte y passa le reste de ses jours. « Elle tomba malade le 7 février 1618 ; les symptômes de l'apoplexie et de la paralysie se déclarèrent, et elle ne tarda pas à éprouver des convulsions : elle souffrait extrêmement. On lui administra le saint Viatique, mais on crut devoir différer l'Extrême-Onction. Parfois elle semblait perdue dans les abîmes de l'amour divin et paraissait insensible à tout, ne répétant alors que ces mots : « Quelle miséricorde, Seigneur ! quelle bonté à l'égard d'une pauvre créature ! » Elle récitait souvent, pendant sa maladie, le vingt et unième et le cent unième psaumes, qui décrivent d'une manière si sublime et si pathétique les souffrances de Notre-Seigneur dans la Passion. La prieure lui ayant demandé de bénir toutes les religieuses, elle leva les mains au ciel en disant : « O Seigneur, je vous supplie de me pardonner tous les mauvais exemples que j'ai donnés ! » — Puis, bénissant la communauté : « S'il plaît à Dieu tout-puissant de m'admettre au bonheur éternel, je le prierai de vous accorder que les desseins de son Fils s'accomplissent sur chacune de vous ». Sa dernière heure approchait, ses souffrances devinrent encore plus vives, et étaient sans interruption ; mais sa patience n'en fut point altérée. Le médecin lui faisant observer que ses douleurs devaient être très-violentes : « Elles le sont en effet », répondit-elle, « mais quand nous comprenons que nous souffrons sous la main de Dieu, cette réflexion allége nos souffrances ».

Le jeudi saint, 12 avril, on lui apporta le Viatique. Le samedi saint elle se leva encore et entendit la messe. Le jour de Pâques, à trois heures du matin, elle reçut la sainte communion, et mourut le 18 avril, pendant que M. Duval, directeur de la maison, lui administrait l'Extrême-Onction. Le médecin faisant observer qu'elle n'était plus, M. Duval s'arrêta, et, avant de réciter le *Subvenite*, prière pour l'âme qui vient de sortir de ce monde, il se tourna vers la communauté et dit : « A l'instant où je parle, la défunte jouit déjà de la vue de Dieu ».

La bienheureuse Marie de l'Incarnation avait vécu cinquante-deux ans, deux mois et sept jours. Treize ans s'étaient écoulés depuis l'établissement des Carmélites en France, et quatre depuis sa profession religieuse. Le lendemain de sa mort, on exposa son corps à la grille, où le peuple de la ville et des lieux circonvoisins accourut en foule pour le voir. On ne pouvait se lasser d'admirer la beauté de son visage ; les uns disaient qu'on l'avait peint ; ceux-ci, que c'était un visage de cire qu'on lui avait appliqué ; ceux-là, qu'on l'avait fardé, quoiqu'on ne l'eût pas seulement lavé ; mais c'était une beauté extraordinaire qui montrait sur la terre l'excellence de la béatitude dont son âme jouissait dans le ciel. On ne lui eût pas donné plus de vingt-cinq ans, parce que son visage demeura tout poli sans aucune ride, et avec tant de grâce et de douceur, qu'on eût dit qu'elle était en une profonde oraison, les yeux fermés, comme elle se les était fermés elle-même en mourant : ce qui est d'autant plus admirable, qu'étant morte en des convulsions violentes, dont elle avait eu trois accès à l'heure de la mort, cela devait naturellement lui avoir laissé quelque difformité.

Dieu avait abondamment pourvu sa servante des dons de la nature et de la grâce : sa figure était majestueuse, son maintien était modeste et aisé. On ne pouvait l'oublier quand une fois on l'avait vue. Tout en elle décelait sa piété, sa paix intérieure, son attention à la présence de Dieu ; tout lui gagnait les cœurs. Elle avait la conception facile, un grand discernement, un jugement solide, la science du calcul et une profonde connaissance des

hommes et des choses ; mais elle était toujours paisible ; les affaires les plus compliquées, les plus embarrassantes, ne pouvaient détourner son esprit de la présence de Dieu et du soin qu'elle mettait à recevoir ses inspirations.

Marie de l'Incarnation a été béatifiée par Pie VI. Son office a été inséré en 1822 dans le Bréviaire de Paris. Ses reliques, qui échappèrent aux profanations de 1793, ont été solennellement réintégrées le 7 mai 1822 dans la chapelle des Carmélites de Pontoise, qui avaient racheté et rétabli leur monastère. M. de Monthiers, qui avait sauvé ce corps sacré pendant l'orage révolutionnaire, obtint en récompense quelques ossements pour la chapelle de son château de Nucourt. Un os du bras fut donné à l'église de Saint-Nicolas des Champs, de Paris, un autre à l'église de Saint-Méry, où il est conservé dans une belle châsse de bronze doré. C'est dans cette dernière église que la Bienheureuse avait été baptisée.

On la représente quelquefois sur son lit de mort tenant une image de Notre-Dame et recommandant à sa supérieure de ne laisser mourir aucune de ses religieuses sans être protégée par les livrées de Marie.

Une très-belle statue de la Sainte, à Pontoise, la représente à genoux.

Tous les hagiographes modernes ; voir en particulier la *Vie de la Bienheureuse*, par M. l'abbé Tron.

S. APOLLONIUS, APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE (186).

Marc-Aurèle avait persécuté la religion chrétienne par zèle pour le paganisme. Son fils Commode, qui lui succéda en 180, fut, quoique très-vicieux, moins cruel envers les disciples du Sauveur ; il les favorisa même, en considération de Marcia, qu'il avait honorée du titre d'impératrice. Ce n'était pas que cette femme crût en Jésus-Christ ; mais elle s'intéressait à une religion dont les maximes lui paraissaient admirables. A la faveur de ce calme, l'Eglise vit augmenter prodigieusement le nombre de ses enfants. Plusieurs personnes de la première qualité se rangèrent sous les étendards de la Croix. On comptait le sénateur Apollonius parmi ceux qui avaient abjuré l'idolâtrie.

Apollonius était fort distingué par son mérite dans les belles-lettres et la philosophie. A peine eut-il connu la vérité qu'il étudia avec autant de succès que d'ardeur l'Ecriture sainte. Il vivait tranquille dans la pratique des bonnes œuvres, lorsqu'un de ses esclaves, nommé Sévère, l'accusa d'être chrétien devant Pérennis, préfet du prétoire. L'esclave eut les jambes cassées et fut condamné à mort, conformément à un édit de Marc-Aurèle, qui avait prononcé la peine de mort contre les accusateurs des chrétiens, quoiqu'il n'eût point révoqué les lois portées antérieurement contre ces derniers.

Pour Apollonius, le préfet l'exhorta fortement à quitter le christianisme, afin de conserver sa vie et sa fortune. Le Saint fit voir par ses réponses qu'il ne deviendrait point apostat. Sa constance étant inébranlable, Pérennis renvoya l'affaire au sénat pour que l'accusé y rendît compte de sa foi. Apollonius fit en plein sénat un excellent discours en faveur de la religion chrétienne [1]. Malheureusement, cette pièce n'est pas parvenue jusqu'à nous. Nous apprenons de saint Jérôme, qui l'avait lue, que l'élégance et la solidité s'y trouvaient réunies à une connaissance profonde de la littérature sacrée et profane [2]. Le Saint, persistant toujours en sa première résolution, fut condamné par un arrêt du sénat à perdre la tête. Son martyre arriva vers l'an 186.

Rien de plus étrange que la jurisprudence des Romains par rapport aux chrétiens. On en a la preuve dans l'édit de Marc-Aurèle, dont nous venons de parler, et dans la réponse de Trajan à Pline le Jeune, lequel défendait de rechercher les chrétiens et ordonnait en même temps de les

1. Selon le rapport d'Eusèbe, qui dit avoir conservé cette apologie d'Apollonius dans son livre des histoires des anciens Martyrs.

2. Saint Jérôme nous a transmis d'autres détails encore sur Apollonius, entre autres, qu'il a été sénateur. Voir *Script. eccles.*

condamner, s'ils étaient déférés en justice pour leur religion? « Quelle inconséquence », disait Tertullien à ce sujet [1]. « D'où vient que vous êtes contraires à vous-mêmes? Si vous jugez que nous devons être punis, pourquoi n'approuvez-vous pas que l'on nous recherche? Et s'il vous semble que nous ne devons point être recherchés, pourquoi ne prononcez-vous pas notre absolution? » *Quid temetipsum censura circumvenis? Si damnas, cur non et inquiris? Si non inquiris, cur non et absolvis* [2]?

Nous ne refuserons point à Marc-Aurèle des vertus morales et plusieurs des qualités qui font les grands princes, mais avec toute sa prétendue modération, il n'aimait point les chrétiens, comme on le voit par un ouvrage de lui que nous avons encore. Il y avait d'ailleurs dans son caractère un fonds de faiblesse qu'on a bien de la peine à concilier avec la sagesse qu'on lui attribue. Son amour pour la philosophie dégénérait en un fanatisme ridicule. Etait-il convenable pour un empereur romain d'aller, dans un âge avancé, avec son livre comme un écolier, écouter les leçons du philosophe Sextus? Après la victoire miraculeuse qu'il remporta sur les Quades, en 174, il publia un édit en faveur des chrétiens; mais cet édit ne produisit pas tout l'effet qu'il était naturel d'en attendre. Si Commode, son fils et son successeur, ne persécuta point les chrétiens, il les abandonna sans défense au sénat qui les haïssait. Il y eut même des empereurs naturellement pacifiques qui parurent ne s'être déclarés contre le christianisme que pour gagner l'estime du sénat, toujours fort considéré. Le but de ces observations a été de montrer qu'il y a eu des martyrs même sous les empereurs qui passent pour n'avoir point été persécuteurs.

On objecte, contre la vérité de l'histoire de saint Apollonius, qu'il n'est pas croyable que son esclave l'ait accusé. Comment, dit-on, cet esclave se fût-il déterminé à une action qui était punie de mort? A cela nous répondons : 1° L'accusateur pouvait ignorer l'édit du prince, ou du moins se persuader qu'il n'en avait rien à craindre; 2° l'espérance d'avoir la liberté, ou quelque autre récompense, pouvait l'animer et l'enhardir; 3° peut-être que des païens puissants l'encourageaient et le flattaient de leur protection, en cas qu'on le poursuivît; 4° il y a toute apparence qu'il voulait faire sa cour à quelques personnes en crédit; on sait que ces sortes de gens ne sont pas toujours fâchés d'avoir des délateurs. Ce ne sont là que des conjectures, mais des conjectures très-vraisemblables. Au reste, nous avons puisé ce que nous avons dit de saint Apollonius dans les sources les plus pures.

Pour en revenir aux délateurs, leurs manœuvres et leurs parjures les faisaient détester à Rome. Tacite les appelle *genus hominum publico exitio refertum, et pœnis nunquam satis coercitum* — une race d'hommes écrasée sous le poids de l'opprobre public et qu'on ne saurait assez fustiger. — Titus, Nerva et Trajan avaient rendu contre eux des édits fort sévères; et lorsqu'on exigeait de saint Cyprien qu'il nommât les prêtres de Carthage, il répondit que les délateurs étaient condamnés par les lois romaines.

Dans le cas dont il s'agit ici, le sénat pouvait condamner saint Apollonius, en conséquence du rescrit de Trajan à Pline le Jeune, ou des anciens édits qui n'avaient point été révoqués; mais il voulut encore punir l'esclave pour intimider les délateurs. D'ailleurs, les lois romaines décernaient la peine de mort contre un esclave qui accusait son maître [3].

Tiré d'Eusèbe, *Hist.*, l. v, c. 21; de saint Jérôme, *Cat.*, c. 42; de Tertullien, *Apol.*

SAINTE AYE ET SAINT HIDULPHE (VIII[e] siècle).

Le père de sainte Vaudru, qui est connu dans les histoires du Hainaut sous le nom de Walbert IV, avait un frère cadet du nom de Brunulphe, comte d'Ardennes, qui donna le jour à sainte Aye.

De plus, on voit par l'examen de cette généalogie, plus développée dans certains historiens du Hainaut et de la Lorraine, que Walbert III, père de ce Walbert IV qui eut pour filles sainte Vaudru et sainte Aldegonde, avait lui-même pour frère un comte Brunulphe, lequel donna le jour à l'époux de sainte Aye. Ces deux vénérables personnages étaient donc unis entre eux par les liens d'une parenté assez rapprochée, ainsi qu'avec sainte Vaudru et sa famille. « On voit clairement », dit l'historien de sainte Aye, « comment ils étaient issus germains et animés d'un même sang des rois de France du côté de Walbert II ».

1. *Apol.*, c. 2. — 2. *Ibid.* — 3. Voir *Cod.* liv. x, tit. 11, et les notes.

Saint Hidulphe et sainte Aye, après avoir passé leur jeunesse dans une parfaite innocence et dans la pratique des plus touchantes vertus, se donnèrent mutuellement leur foi au pied des autels, en même temps qu'ils la donnaient à Jésus-Christ, l'Epoux des âmes vierges. Cette alliance, sanctifiée par toutes sortes de bonnes œuvres, renouvela, aux yeux étonnés des habitants du Hainaut, les admirables exemples qu'y avaient déjà donnés saint Walbert, sainte Bertilie et leurs dignes enfants. Comme si Dieu eût voulu offrir en leur personne un exemple de la force et de la puissance de sa grâce, il permit que, dans les liens du mariage, ils vécussent, toute leur vie, dans une chasteté virginale, se regardant l'un et l'autre comme consacrés à Dieu.

On ne connaît pas le détail des œuvres saintes opérées par ces deux vertueux époux ; mais tout en eux nous rappelle ces familles de prédestinés qui ont tant contribué à répandre les idées évangéliques et les mœurs chrétiennes dans les heureuses contrées du Nord. Saint Hidulphe et sainte Aye, qu'aucun intérêt temporel ne préoccupait, durent surtout travailler avec succès à cette œuvre sainte, et leurs mérites trop peu connus les rendent bien dignes de nos hommages et de nos respects. Voici, autant que la pénurie de documents permet de préciser, les quelques faits de leur vie que rapportent les auteurs.

Saint Hidulphe, après que son parent saint Mauger eût été fonder le monastère d'Hautmont, paraît avoir été d'un grand secours à sainte Vaudru, qui se disposait à suivre l'exemple de son époux. C'est à lui qu'elle s'adressa pour la construction de l'humble demeure, où elle voulait se retirer à Château-Lieu (Mons). Plus tard, saint Hidulphe rendit aussi d'importants services à saint Landelin, quand ce disciple pénitent de saint Aubert bâtit successivement les quatre monastères de Lobbes, d'Alne, de Walers et de Crespin. Folquin, dans sa chronique de l'abbaye de Lobbes, rapporte que saint Hidulphe fit des démarches auprès de Pépin d'Héristal, pour obtenir que saint Ursmar, dont la vertu éminente lui était bien connue, fût placé à la tête de cette communauté.

Lui-même s'y retira plus tard, pour achever, dans la prière et la méditation des choses du ciel, une vie déjà si remplie de bonnes œuvres. C'est là qu'il s'endormit paisiblement dans la paix du Seigneur, en l'année 707, le 23 du mois de juin. Ses reliques, comme celles des autres Saints de ce monastère, furent transportées dans la ville de Binch, le 4 avril 1409, à cause des guerres qui menaçaient le pays. Elles y restèrent toujours depuis ; et, chaque année, on les portait avec beaucoup de solennité dans une procession magnifique, qui avait lieu au commencement du mois de juillet.

Quelques auteurs ont donné, par erreur, à saint Hidulphe le titre d'évêque. Ils paraissent l'avoir confondu avec saint Théodulphe, qui fut le second abbé du monastère de Lobbes, après saint Ursmar.

Au moment où saint Hidulphe se retirait au monastère de Lobbes, sa vertueuse compagne allait aussi, de son côté, terminer ses jours dans la pieuse communauté de Château-Lieu (Mons), auprès de sa parente sainte Vaudru, dont elle enviait depuis longtemps le bonheur. Après avoir participé à toutes les bonnes œuvres de son époux, et rivalisé saintement avec lui dans la pratique des vertus chrétiennes, elle recevait aussi de Dieu, dans ses dernières années, une récompense qui n'était que l'avant-goût de celle qui leur était réservée dans le ciel. Les auteurs croient que la mort de sainte Aye arriva la même année que celle de saint Hidulphe. Des guérisons et d'autres bienfaits signalés, obtenus auprès de son tombeau, inspirèrent de tout temps aux peuples une grande confiance en sa protection.

On trouve le nom de sainte Aye dans les anciennes litanies de l'église de Sainte-Vaudru à Mons, où elle est honorée d'un culte particulier. Ses reliques furent visitées par François Buisseret, archevêque de Cambrai. En 1625, Mgr Van der Burgh, aussi archevêque de Cambrai, approuva et rendit obligatoire, pour tout son diocèse, un office propre de cette Sainte, examiné et approuvé par les docteurs en théologie de l'Université de Douai. Déjà, dès l'année 1617, ce prélat avait transporté les restes précieux de la Sainte dans une nouvelle châsse. On trouve aussi, dans les plus anciens auteurs, que, en l'année 1314, Pierre de Mirepoix, évêque du même siége, avait approuvé un office semi-double de sainte Aye, dont le nom se conservait précieusement dans le souvenir des populations religieuses du Hainaut. L'ordonnance par laquelle le prélat établissait cette fête se trouve à la page 270 de l'ouvrage du révérend père Coret. Elle est datée du 6 juin 1314.

La fête solennelle de sainte Aye se célébrait, à Mons, le 18 d'avril. Ses reliques, exposées en ce jour, attiraient un grand concours de pieux pèlerins. Dans la procession que l'on faisait, à travers les rues de la ville, le dimanche de la Sainte-Trinité, elles étaient portées triomphalement sur un char orné, que précédait immédiatement un autre char, sur lequel étaient placés les restes vénérables de sainte Vaudru.

Il y avait aussi, à Anvers, des reliques de sainte Aye, dans une chapelle qui lui était dédiée, et où venaient souvent prier ceux surtout qui étaient poursuivis dans d'injustes procès. On l'invoquait pareillement à Bruxelles dans les mêmes occasions. Des traits frappants ont signalé plusieurs fois la puissance de sa protection, et les auteurs en citent quelques-uns plus remarquables arrivés dans le courant de l'année 1673.

Voici quelle est l'origine de cette dévotion des plaideurs envers sainte Aye. On dit que, après sa mort, il s'éleva des contestations au sujet des biens qu'elle avait donnés à l'église de Mons, en Hainaut, biens réclamés par ses parents.

Il y avait longtemps que ces différends duraient et on n'en prévoyait pas la fin, lorsqu'un jour, pouvant se faire entendre des deux parties, Aye déclara, du fond de son tombeau, qu'elle avait légalement donné à l'église de Sainte-Vaudru les biens en question, et que, dans ce moment, elle confirmait et sanctionnait cette donation. Dès lors toute dispute cessa.

On donne généralement à sainte Aye le titre de vierge, et c'est sous ce nom qu'elle était invoquée dans l'oraison du propre de Mons. Jacques Coret, dans la vie de la Sainte, cite huit écrivains, entre autres l'auteur des *Annales de Lobbes*, Molanus, Arnould, Wion, Le Mire, qui avancent qu'elle vécut avec son époux dans la chasteté parfaite, à l'exemple de quelques autres Saints, et pour se conformer aux désirs pieux que le ciel leur avait inspirés mutuellement.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINT GÉBUIN, VULGAIREMENT APPELÉ SAINT JUBIN,

ARCHEVÊQUE DE LYON (1082).

Ce saint Pontife, fils de Hugues III, comte de Dijon, naquit dans le XIe siècle. Il se consacra, dès sa jeunesse, au service de Dieu, en embrassant l'état ecclésiastique. Devenu grand archidiacre de Langres, il montra, dans cet important emploi, un zèle et une capacité qui le rendirent cher à son premier pasteur. Hugues, archevêque de Lyon, ayant été accusé de simonie et n'ayant pu se justifier, fut obligé d'abdiquer en 1076 et prit l'habit religieux au monastère de Saint-Claude. Le siége de Lyon se trouvant ainsi vacant, l'évêque de Die, qui était légat apostolique, convoqua en 1077 un concile à Autun, afin de pourvoir au remplacement de Hugues. L'évêque de Langres, Raynard de Bar, qui devait assister à cette assemblée, y mena avec lui son archidiacre. Le mérite et la vertu de Jubin firent sans doute une grande impression sur l'esprit des Pères du concile, car, cinq jours après l'ouverture, ils le choisirent pour remplir le siége de Lyon, suivant le désir des clercs de cette église, qui se trouvaient présents. Lui seul s'opposa à son élection et se réfugia près de l'autel, comme dans un lieu d'asile ; mais il fut gardé à vue. Il lui fallut enfin obéir ; et, dès le lendemain, qui était le 17 septembre, il reçut du légat la congrégation épiscopale, à la satisfaction de tout le monde, et au milieu des démonstrations de la joie publique. Les membres du clergé de Langres, qui assistaient au concile, ne purent s'empêcher de manifester leur douleur, au sujet de la perte que faisait ce diocèse ; et l'évêque, encore plus affligé qu'eux, dit en pleurant qu'on lui arrachait l'œil droit, en lui ôtant son archidiacre, qu'il lui était très-nécessaire, tant pour les affaires ecclésiastiques que pour les séculières, que c'était son conseiller et la consolation de son peuple : éloge flatteur et qui prouve combien le nouveau prélat était digne d'estime !

Jubin, placé à la tête d'une illustre église, regarda comme un de ses devoirs d'en conserver les priviléges. Il s'adressa donc à saint Grégoire VII, qui occupait alors le Saint-Siége, et lui demanda la confirmation de son droit de primatie. Le Pape le lui accorda sur les provinces de Sens, de Tours et de Rouen [1]. Ce fut peut-être à Rome même qu'il obtint cette faveur ; car il fit un voyage

1. Quelques écrivains modernes, et entre autres Dom Beaunier, dans son ouvrage qui a pour titre : *Recueil de tous les archevêchés et évêchés de France*, accusent saint Jubin d'avoir surpris la bonne foi de saint Grégoire VII par un faux exposé, et d'avoir ainsi obtenu le titre de primat ; mais c'est une calomnie. Les auteurs du *Gallia christiana nova*, t. IV, sans déterminer l'origine de cette primatie, prouvent très-bien qu'elle existait et était reconnue avant l'époque à laquelle siégea saint Jubin ; ce prélat ne fit donc que réclamer la confirmation d'un droit dont ses prédécesseurs avaient joui, et rien n'était plus légitime. Jamais l'église de Rouen n'a reconnu la primatie de Lyon. Celle de Sens s'y soumit en réclamant. M. de Montazet, archevêque, fit valoir ce titre pour casser, en 1758, une ordonnance de M. de Beaumont, archevêque de Paris, lors de la triste affaire des religieuses hospitalières de la rue Mouffetard, jansénistes

dans cette capitale du monde chrétien avec plusieurs chanoines de son église qui avaient été excommuniés, pour avoir quitté la vie commune, et partagé entre eux les biens qui appartenaient à leur chapitre. Jubin reçut en 1079 cette bulle confirmative. Son épiscopat n'eut pas une longue durée ; il eut cependant le temps d'appeler et d'établir à Lyon, dans un lieu nommé alors Sainte-Marie-aux-Bois et depuis la Platière, les chanoines réguliers de Saint-Ruf, qui, jusqu'à l'époque de leur destruction, ont conservé cette église devenue depuis prieuré. Bientôt après, il fut atteint d'une infirmité grave, qu'il supporta avec une patience invincible, et qui finit par causer sa mort. Suivant l'opinion la plus probable, il termina sa carrière en l'année 1082, laissant après lui à son peuple une haute idée de sa piété et de sa charité pour les pauvres. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Irénée, à Lyon, et l'on éleva sur son sépulcre un autel qui lui fut dédié. Le diocèse qu'il gouverna l'honore d'un culte public ; et jusqu'à la Révolution, son tombeau était constamment visité par un grand nombre de fidèles, qui réclamaient son secours dans leurs infirmités, et surtout dans la triste maladie de la pierre à laquelle saint Jubin avait été sujet.

Les Calvinistes s'étant emparés de Lyon, en 1562, mirent un soin extrême à détruire tous les monuments du catholicisme, et l'église de Saint-Irénée ne fut pas épargnée. Ils y brisèrent plusieurs tombeaux et profanèrent les reliques des saints martyrs qui y étaient conservées. Mais ils ne touchèrent pas au tombeau de saint Jubin, parce qu'il se trouvait placé au fond d'une chapelle très-étroite et engagé tellement dans le mur qu'il aurait fallu démolir une partie de celui-ci pour pouvoir l'ouvrir. Le corps du Saint fut donc laissé intact ; et il est resté tel jusqu'en 1824, époque à laquelle des travaux assez importants pour l'agrandissement de l'église ayant été projetés, M. Durand, curé de la paroisse, obtint de l'autorité ecclésiastique la permission de transférer ailleurs ces précieuses reliques. Le 24 octobre de la même année, le tombeau fut ouvert en présence d'un vicaire général de Lyon. Le ciment qui liait les pierres était entier : on y trouva tous les ossements et même des morceaux d'une étoffe noire qui sans doute avait servi à envelopper les restes du serviteur de Dieu. Un os d'un bras fut mis à part pour la communauté du refuge de Saint-Michel de Lyon, et un autre d'une jambe pour l'église métropolitaine. On trouva, parmi la poussière, au fond du monument, la croix pectorale et l'anneau du saint Pontife. Ses reliques, ayant été placées dans une châsse, furent, le 9 mai 1826, portées en procession avec beaucoup de solennité à l'église de Saint-Jean de Lyon, puis rapportées à celle de Saint-Irénée, et replacées dans l'ancien tombeau qui est aujourd'hui entièrement revêtu de marbre blanc. Depuis cette époque, plusieurs guérisons miraculeuses ont été obtenues par l'intercession de saint Jubin. Il est le patron du chapitre de Langres.

Tiré du *Gallia christiana nova*, t. IV ; du Bréviaire de Lyon, édition de 1760 et de 1865 ; de l'ouvrage qui a pour titre : *le Clergé de France*, par M. l'abbé Hugues Dutems, t. IV, et de la notice sur saint Jubin, par M. Durand, curé de Saint-Irénée à Lyon, publiée dans cette ville en 1827, 1 vol. in-12.

SAINT GAUDIN OU GALDIN,

CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE MILAN ET LÉGAT DU SAINT-SIÈGE (1176).

Galdin naquit à Milan, de l'illustre maison de la Scala, très-célèbre dans l'histoire d'Italie. Il s'attacha de bonne heure au service des autels ; il s'y était préparé par l'étude de l'Ecriture sainte, par une grande innocence de mœurs, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Ayant été ordonné prêtre, il devint successivement archidiacre et chancelier de l'église de Milan. Les archevêques Ribald et Hubert se déchargèrent sur lui d'une partie de l'administration du diocèse, qui était alors rempli de troubles et de confusion.

Après la mort du pape Adrien IV, arrivée en 1159, on élut pour lui succéder un homme également versé dans la théologie et dans le droit canonique : c'était Alexandre III. Cinq cardinaux, qui désapprouvaient cette élection, donnèrent leurs voix à Octavien, qui prit le nom de Victor : de là vint un schisme qui eut des suites funestes. L'empereur Frédéric Barberousse[1] se déclara pour les schismatiques qui soutenaient à Rome ses intérêts.

décidées et révoltées contre leur premier pasteur ; mais cet acte d'autorité, fait par complaisance pour la cour et le parlement, n'obtint pas, il s'en fallut beaucoup, l'approbation des bons catholiques.

1. Ainsi surnommé, parce que sa barbe et ses cheveux étaient de couleur rousse. Frédéric ternit par plusieurs actes de tyrannie l'éclat de ses belles qualités et la gloire qu'il s'était acquise dans la guerre. Il se brouilla sans raison avec différents Papes. Il saisit les revenus des bénéfices vacants, s'appropria la nomination aux évêchés, et fit ouvertement un trafic simoniaque de ce qui était sacré.

Ce prince en voulait à la ville de Milan, qui prétendait avoir le droit exclusif de choisir ses magistrats ; mais son ressentiment ne connut plus de bornes lorsqu'il la vit reconnaître Alexandre III pour pape légitime. Il vint l'attaquer avec une nombreuse armée, et la força de se rendre à discrétion après un siége de dix mois. Il porta la vengeance aux derniers excès. Les habitants eurent à peine la vie sauve. La ville fut détruite ; le vainqueur y fit passer la charrue, et semer du sel dans les sillons, pour marque de malédiction. Ce fut en 1162 que l'empereur s'empara de la ville de Milan. Il fit transporter à Cologne trois corps saints qui étaient dans l'église de Saint-Eustorge, et qu'on disait être ceux des trois rois qui vinrent adorer Jésus-Christ.

Hubert, archevêque de Milan, étant mort en 1166, Galdin, quoique absent, fut élu pour lui succéder. Le Pape le sacra lui-même, le fit cardinal et le nomma légat du Saint-Siége. Le nouvel archevêque mit tout en œuvre pour procurer du secours et de la consolation aux tristes restes de son troupeau. Il travailla avec ardeur à éteindre le schisme, et il y réussit dans toute la Lombardie.

Les habitants de Milan, assistés de l'argent et des troupes de la Lombardie, travaillèrent à rebâtir leurs maisons et leurs murailles. L'ouvrage étant achevé, ils rentrèrent dans leur ville le 27 avril 1167. L'empereur se mit en marche pour aller les attaquer ; mais son armée fut défaite par les Milanais. Ce désastre le rendit plus traitable, et il n'osa s'attirer sur les bras les forces réunies de la Lombardie, de la République de Venise, de la Sicile et de toute l'Italie. Il pensa sérieusement à la paix. Il consentit dans la suite à avoir une conférence avec le Pape, qui était à Venise. Les choses en vinrent au point qu'il abjura le schisme, et se réconcilia parfaitement avec le souverain Pontife dans l'année 1177 [1].

Cependant Galdin remplissait avec exactitude tous les devoirs d'un digne pasteur. Il annonçait assidûment la parole de Dieu ; il soulageait les malheureux avec une bonté vraiment paternelle, et prévenait même leurs différents besoins. Il rétablit la discipline, qui avait beaucoup souffert,

1. Quelques modernes ont dit, au sujet de cette réconciliation, que le pape Alexandre III avait mis le pied sur la gorge de l'empereur, à l'entrée de l'église de Saint-Marc de Venise. Un fait de cette nature mériterait d'être prouvé, et il l'aurait sans doute été, si l'on eût trouvé des preuves; mais c'est une calomnie inventée par la démangeaison de noircir la réputation des Papes. On peut voir ce qu'ont dit là-dessus plusieurs écrivains très-judicieux, entre autres le cardinal Baronius, le Père Alexandre, *in sæc.* 12, *art.* 9, *in Alex. III,* et surtout le Père Barre, qui discute ce fait fort au long à la fin de son cinquième volume de l'*Histoire générale d'Allemagne*. Ces écrivains se fondent principalement sur le silence des auteurs contemporains, tels que Matthieu Paris, Guillaume de Tyr, Roger de Hoveden, et Romuald, archevêque de Salerne. Ce dernier a écrit l'histoire d'Alexandre III, ainsi que celle de l'accord fait entre ce Pape et l'empereur. Il fut présent à cet accord, aussi bien qu'au concile qui se tint à Venise et à l'absolution de Frédéric.

D'ailleurs, la conduite qu'on prête à Alexandre est entièrement contraire à la raison; elle est même démentie par la douceur singulière qu'on remarqua toujours dans ce Pape. On sait qu'il traita avec beaucoup d'humanité l'antipape Jean de Strume, lorsqu'il eut renoncé au schisme, en 1178.

Mais il y a, dit-on, un tableau dans le sénat de Venise qui représente l'humiliation de Frédéric, ainsi que la victoire remportée en mer par la république sur Othon, fils de ce prince, et le triomphe des villes de Lombardie sur son armée de terre. A cela nous répondons : 1° que le tableau dont il s'agit n'est point ancien; 2° que les peintres, comme les poëtes, ont souvent recours aux fictions et aux emblèmes, sans qu'on le trouve mauvais, et que, par conséquent, rien ne serait plus déraisonnable que de régler son jugement, par rapport à la vérité d'un fait, d'après l'imagination des peintres.

L'historien protestant Iselin, qui ne paraîtra pas suspect en cette matière, réfute parfaitement ces rêves que l'on mêle à l'histoire. A propos du tableau de Venise, il dit : « Il faut observer qu'à cette époque il était d'usage d'exprimer par des tableaux de ce genre l'avantage qu'un parti avait remporté sur l'autre. C'est ainsi qu'on lit que Calixte II ayant fait prisonnier l'antipape Bourdin, il le fit peindre couché sous ses pieds dans une des chambres de son palais de Latran; quoique l'on sache que jamais Calixte ne mit le pied sur la gorge de Bourdin. Il en est de même du tableau de Frédéric Barberousse à Venise. Ajoutez à cela non-seulement le silence que tous les écrivains de ce temps gardent sur cet objet, mais même la contradiction de leurs rapports avec le fait qu'on avance, car tous s'accordent à dire que l'empereur et le Pape se témoignèrent réciproquement tous les égards imaginables; que le premier reçut du Saint-Père l'*osculum pacis,* qu'il lui donna la main droite, qu'il l'accompagna à l'église, que, selon l'usage de ce temps, il lui présenta l'étrier, et que, dans le premier moment, il se jeta à ses pieds, mais que l'autre le releva aussitôt et l'embrassa. Tout ce qu'on dit du prince Othon, son fils, est également dénué de fondement, puisque ce prince était encore enfant ». Voilà les paroles d'un écrivain protestant, qui renvoie d'ailleurs aux sources suivantes : *Acta Alex. III, apud* Baronium, *ad an.* 1177, n. 27 et 199; Otto de S. Blas, c. 23; Godefr., Viterb., par. 17, p. 519; Roger de Hoveden, *Annal. Anglic. sub Henric. II,* p. 568, 199; Arnold, Lubec, l. II, c. 17; Albert, *Stad. et chron. Mont. Seren., ad an.* 1177; Ursperg, *ad an.* 1176, p. 227; Labbeus, *Bibl.*, t. II; Remus-Hoffmannus, Majus, Heumannus, *Peccul. Dissertat.*; Bernegger, *Quæstion. hist. polit.;* Rupertii, *Observat in Sinops.;* Besold.

N. B. C'est Alexandre III qui a réservé au souverain Pontife la canonisation des Saints. Les métropolitains jouissaient auparavant de ce droit. La canonisation de saint Gautier de Pontoise, faite en 1153 par l'archevêque de Rouen, est le dernier exemple, que l'histoire fournit, de Saints qui n'ont point été canonisés par le Pape.

étouffa toutes les semences de division, et se montra fort zélé à détruire les erreurs des Cathares. Ces hérétiques étaient une espèce de Manichéens qui avaient profité des troubles occasionnés par la guerre pour s'introduire en Lombardie.

Parmi les vertus qui brillaient dans le saint archevêque, on remarquait une humilité profonde qui le portait à se regarder comme le plus grand pécheur de son troupeau. Son amour pour la prière n'était pas moins admirable. Il conjurait sans cesse le Seigneur de bénir ses travaux et de verser ses grâces tant sur le pasteur que sur le troupeau. Au sortir de la prière, il paraissait un homme tout divin. Ses paroles étaient accompagnées d'une force et d'une onction auxquelles rien ne pouvait résister ; elles portaient le trouble et la componction jusque dans les cœurs les plus endurcis.

Le zèle dont le Saint était dévoré pour le salut des âmes l'empêchait d'apercevoir l'épuisement de ses forces. Quoiqu'il fût trop faible pour célébrer la messe le dimanche de l'octave de Pâques, il voulut encore prêcher. Il monta en chaire après la lecture de l'Evangile, et fit un sermon qu'il débita avec beaucoup de feu ; mais il ne l'eut pas plus tôt achevé qu'il tomba en une défaillance dont il ne revint point. On le laissa dans le jubé pendant le reste de la messe, et il expira vers la fin du saint sacrifice, au milieu de son clergé et de son peuple, le 18 avril 1176. Sa mort fut universellement pleurée.

Godescard, éd. de Lille.

LE B. JEAN D'ÉPIRE, MODÈLE DES OUVRIERS (XVe siècle).

Le bienheureux Jean était né à Janina, capitale de l'Epire, que le vaillant Scanderberg avait arrachée au joug des Turcs, et rattachée à l'unité romaine. La pauvreté de ses parents obligea Jean à les quitter pour se rendre à Constantinople, où il vivait comme journalier du travail de ses mains. La noble liberté de cet enfant de Dieu, qui marchait la tête haute et ne connaissait pas le respect humain, ne tarda pas à offusquer ses camarades d'atelier, fâchés de ne pas le voir descendre à leur niveau d'impiété et de mauvaise conduite. Du reste, ces ouvriers étaient pour la plupart des Grecs schismatiques, renégats à qui un Epirote catholique devait souverainement déplaire, et parce qu'il était catholique, et parce que sa fidélité à sa religion était le vivant reproche de leur apostasie.

Le bienheureux Jean comprit d'instinct ou peut-être par inspiration que ses camarades ne s'en tiendraient pas à des paroles. Il alla donc trouver son père spirituel, archiprêtre dans un quartier de la ville, probablement celui de Péra, alors habité par les Génois et les Grecs unis. Le prêtre tâcha d'abord de le convaincre qu'il était le jouet de quelque folle terreur, puis il lui dit : « Mon fils, le martyre exige une grande préparation ; s'il plaît à Dieu de vous y appeler, tâchez de vous en rendre digne ». On était au jeudi saint, le jeune homme se confessa et fit ses dévotions. Le lendemain, dès qu'il fut rentré à l'atelier, un des ouvriers se mit à dire tout haut, en l'apercevant : « N'est-ce pas celui-là qui, en tel endroit, a renié le Christ pour passer à Mahomet, et aujourd'hui fait mine d'être un fervent chrétien ? » Jean promena un œil assuré sur tous les visages et dit : « Est-ce de moi que l'on parle ou d'un autre ? — *Tous.* — « C'est bien de toi et non d'un autre ; nous ne faisons que dire la vérité ».

Pour comprendre la portée de cette calomnie, il faut se rappeler que les Turcs punissaient de mort ceux qui, après avoir embrassé l'islamisme, l'abandonnaient. En allant dénoncer Jean aux magistrats musulmans, ces ouvriers savaient parfaitement ce qui adviendrait.

Aussitôt donc que notre saint jeune homme eut repoussé avec toute l'indignation dont il était capable, l'atroce accusation d'apostasie qu'on venait de lui jeter à la face, chacun des ouvriers quitta son établi : un cercle se forma autour de lui ; tous vociféraient : « Avoues que tu as renoncé ». — « Non, vous dis-je ». Alors ils le traînent plutôt qu'ils ne le conduisent au tribunal du juge, en l'accablant d'injures, en le couvrant de soufflets. Jean répondit au juge comme il avait répondu à ses accusateurs. On le jeta en prison, puis quelques jours après, il fut brûlé vif sur un bûcher. De pieux chrétiens recueillirent quelques ossements qui avaient échappé à l'action destructrice du feu. Le bienheureux Jean l'Epirote n'avait pas dépassé les années de la jeunesse.

Anthologie grecque, apud Boll., t. II d'avril, p. 606 et suiv. (nouv. éd.); trad. nouv.

XIXe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint Timon, l'un des sept premiers diacres, qui fit premièrement sa résidence à Bérée, où il enseignait le peuple ; ensuite, répandant partout la semence de la parole du Seigneur, il vint à Corinthe, où, selon la tradition, il fut jeté dans le feu par les Juifs et les Grecs, mais sans en avoir aucun dommage ; enfin on le crucifia et il acheva ainsi son martyre [1]. Ier s. — A Mélitène, en Arménie, les saints martyrs Hermogène, Caïus, Expédit, Aristonique, Rufus et Galatas, couronnés le même jour. — A Collioure, en Catalogne, le supplice de saint VINCENT, martyr. 291. — Le même jour, les saints martyrs Socrate et Denis, qui furent percés à coups de lance. IIe s. — A Jérusalem, saint Paphnuce, martyr [2]. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint ELPHÈGE, évêque et martyr. 1012. — A Antioche de Pisidie, saint Georges, évêque, qui fut envoyé en exil pour le culte des saintes images et y mourut. IXe s. — A Rome, saint LÉON IX, pape, remarquable par la gloire de ses vertus et de ses miracles. 1054. — Au monastère de Lobbes, saint URSMAR, évêque, 713. — A Florence, saint Crescent, confesseur, disciple du bienheureux Zénobe, évêque [3]. 396.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Wesel, sur le Rhin, saint VERNIER ou VERNHER, enfant de treize ans, massacré par les Juifs. 1287. — A Saint-Omer, au monastère de Saint-Bertin, le bienheureux BERNARD LE PÉNITENT, natif de Maguelone, en Languedoc. 1182. — A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux Conrad Milani, cordelier, docteur de Paris. 1289. — A Bellevaux, en Franche-Comté, la bienheureuse mort de saint Burchard, disciple chéri de saint Bernard, qui fut d'abord religieux de Clairvaux, puis abbé de Balerne, et enfin de Bellevaux. Il contribua à l'établissement du moutier de Buillon. La belle église élevée à Notre-Dame par le bienheureux Burchard n'existe plus, mais sur ses ruines a été élevée une chapelle magnifique qui conserve au moins le nom si vénérable de Notre-Dame de Buillon. 1164. — A Moyen-Moutier, en Lorraine, invention des reliques de saint Lazare, roi d'Orient, et de sainte Aza, sa fille, qui, étant venus vénérer les tombeaux des Apôtres à Rome et les plus renommés sanctuaires de la Gaule, vécurent en reclus le reste de leurs jours sous les murs du monastère de Moyen-Moutier. Helwide, mère du saint Pape Léon IX, ayant cherché au même lieu un refuge pendant les guerres qui désolèrent ses domaines, découvrit ces reliques dont Dieu s'était servi pour opérer de nombreux miracles.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Franciscains. — A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, le bienheureux CONRAD, confesseur de l'Ordre des Mineurs, qui, après avoir parcouru l'Afrique et converti beaucoup d'hommes à la foi, revint dans sa patrie, et y décéda, glorieux par ses vertus et ses miracles.

1. Les pays évangélisés par saint Timon sont, outre Bérée ou Corinthe : l'île de Chypre où il prépara la voie à saint Barnabé, la Phénicie, l'Arabie. Il aurait été successivement évêque de Tyr et de Bostra (Bussereth).

2. On ne connaît ni la patrie de saint Paphnuce, ni l'époque à laquelle il a souffert : il n'est pas prouvé que Jérusalem soit le lieu de sa naissance ou de son triomphe. Les Bollandistes disent que saint Paphnuce, honoré aujourd'hui, est différent de saint Paphnuce de Jérusalem. Quoiqu'il en soit, le culte de notre Saint était célèbre chez les Grecs : leurs menées redisent ses louanges en termes pompeux, sur un ton très-lyrique. On l'invoque pour la paix de l'Eglise.

3. Saint Zénobe ensevelit de ses propres mains son sous-diacre, saint Crescent. Saint Ambroise, ami particulier de saint Zénobe, avait dit de ce pieux jeune homme qu'il était un ange donné à la terre pour montrer par sa soumission, son respect, sa vénération envers ses supérieurs, comment les esprits célestes obéissent à Dieu.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Aux martyrs de Mélitène, cités ci-dessus, il faut joindre les saints Metina, Arminia, un autre Rufus, Hilaire, Aristonique, Fortunat, Caïus, Donat, Mavelinus, aussi martyrs. — A Jérusalem, saint Jean Paléolaurite, solitaire, qui, ayant pris sa croix, alla combattre le combat singulier de la vie monastique dans un désert près de cette ville. — A Brescia, en Italie, sainte Olive, vierge, qui répandit une suave odeur sous le pressoir du martyre. Entre autres fruits de ses courses apostoliques, saint Apolonius, converti et consacré évêque de Brescia par les Apôtres, avait cueilli cette belle et odorante Olive, remplie de l'huile de la grâce divine, des dons du Saint-Esprist et de toutes les grâces du ciel. 129. — A Constantinople, saint TRIPHON, patriarche ; déposé de son siége par la violence, il finit ses jours dans un monastère. Après l'an 945. — En Rhétie, sur le mont Albergh qui sépare Coire du Tyrol et non loin de Feldkirch, saint Gérold, comte de Sax, ermite, et ses fils, les bienheureux Udalric et Cunon, moines de l'Ordre de Saint-Benoît. xe s. — A Brême, déposition de sainte Emma, veuve du comte Ludger et sœur de Meginwerk, évêque de Paderborn. Elle vécut quarante ans dans une sainte viduité et fit don de toutes ses richesses aux pauvres. On voyait autrefois une de ses mains au couvent de Saint-Ludger de Werden, dans le cercle d'Essen. 19 avril 1040.

SAINT URSMAR, ABBÉ DE LOBBES

ET MISSIONNAIRE

644-713. — Papes : Théodore Ier ; Constantin. — Rois de France : Clovis II ; Dogobert III.

> Tout me semble une perte auprès de la connaissance de Jésus-Christ pour l'amour duquel je me suis privé de toutes choses.
>
> *Aux Philipp.*, III, 8.

Ursmar naquit à Floyon, petit village aux environs d'Avesnes. Sa mère vit en songe, avant sa naissance, un vénérable vieillard qui lui présentait un petit enfant à nourrir Mais la cherté des vivres, qui désolait alors le pays, l'obligea de refuser cette charge ; le vieillard lui donna courage, lui offrant pour cette nourriture un pain blanc. Elle le prit, et ce pain s'augmenta à vue d'œil entre ses mains, pour lui faire connaître que l'enfant qu'elle portait ferait un jour de grandes conquêtes au royaume de Jésus-Christ. Elle vit aussi une échelle qui allait jusqu'au ciel, et son fils qui y montait, ce qui lui fut un motif, lorsque cet enfant fut né, de l'élever soigneusement en la crainte de Dieu et dans l'étude des saintes lettres.

Quand il fut plus grand, ses parents le mirent au monastère de Lobbes, fondé par saint Landelin, sur la Sambre, dans le diocèse de Cambrai ; tous les religieux furent si satisfaits de sa conduite, qu'ils lui donnèrent de bon cœur le saint habit de religion. Il fit de si grands progrès en cette sainte maison, qu'il devint en peu de temps un modèle de toute sorte de perfections. Aussi saint Landelin le fit élever à la prêtrise et nommer abbé en sa place, lorsqu'il se retira, en 686, dans la solitude, où il bâtit depuis le monastère de Crépin. Ursmar édifia de plus en plus les religieux de Lobbes par ses exemples, acheva l'abbaye et l'église, et fonda d'autres monastères, comme ceux d'Alne, sur la Sambre, à une lieue de Lobbes ; de Waslers, à huit lieues de Lobbes.

Son zèle ne put se renfermer dans l'enceinte de son abbaye : il en sortit

pour travailler à la conversion des pécheurs et détruire les restes de l'idolâtrie dans les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Tournai, de Noyon, de Thérouanne, de Laon, de Metz, de Cologne, de Trèves et de Maëstricht. Les pays où l'on remarque surtout les traces de son passage sont la Faigne, la Thiérache, la Ménapie, la Toxandrie, et en général toutes les contrées qui s'étendent aux alentours de Lobbes et jusqu'à la mer. Il fut sacré évêque et en exerça les fonctions, sans être attaché à aucun siége, afin d'être plus libre dans ses prédications. Avant lui, saint Landelin, et après, saint Ermin, saint Théodulphe, abbés de Lobbes, furent aussi évêques de la même manière. Les nombreux miracles d'Ursmar donnaient du poids à sa parole, et contribuèrent beaucoup aux innombrables conversions qu'il fit de tous côtés, surtout dans la Flandre, qui le compte parmi ses apôtres. Dans le monastère de Sainte-Aldegonde, à Maubeuge, il délivra, par l'onction de l'huile sacrée, une religieuse possédée du démon ; il guérit par ses prières une de ses nièces, d'une enflure à la gorge, qui la menaçait d'une mort prochaine ; il retira, pour ainsi dire, des portes de la mort une autre religieuse, en faisant sur elle le signe de la croix. Son genre de vie était un miracle continuel : il ne buvait que de l'eau et ne mangeait ni chair ni poisson. Il passa dix années sans goûter de pain, même après une dangereuse maladie dont il fut attaqué. Aussi les païens voyaient en lui un être extraordinaire.

Saint Ursmar vécut de la sorte jusqu'à une extrême vieillesse. Sentant son heure approcher, il fit nommer saint Ermin pour gouverner en sa place l'abbaye de Lobbes. Il rendit sa belle âme à Dieu, en 713, le 18 avril, jour auquel il est honoré, avec la qualité de patron de Binche, à Lobbes et à Luxembourg. Il fut enterré le lendemain, et c'est sous ce jour qu'il est nommé dans plusieurs Martyrologes, entre autres dans le romain. Ses reliques furent transportées, en 1409, à Binche, en Hainaut [1].

Le nom de saint Ursmar a toujours été en grande vénération. Aujourd'hui encore, le culte de cet illustre missionnaire se perpétue parmi les populations de l'ancienne province de Hainaut et dans le département de l'Aisne. Des pèlerins viennent souvent lui rendre hommage dans une chapelle que l'ancienne abbaye de Liessies avait fait ériger en son honneur, à Fontenelle, près de Floyon.

Cette chapelle tire son nom d'une fontaine qui se trouve dans ce lieu et qu'on appelle *la Fontaine de Saint-Ursmar*. D'après une ancienne tradition du pays, le saint Evêque-Abbé s'était fait bâtir une petite habitation près de ce lieu, où les habitants de la Thiérache se portaient en foule pour recevoir ses sages conseils. Les eaux de cette fontaine sont très-salutaires : on prétend qu'elles fortifient les enfants dont les reins sont faibles ou qui sont attaqués de différentes maladies. Les mères s'y transportent souvent avec eux pour les y plonger en même temps qu'elles appellent sur leurs têtes les bénédictions de Dieu par l'intercession de son serviteur saint Ursmar [2].

1. Saint Ursmar a bâti une église à Oudenburg, ainsi que le couvent d'Alne. Il consacra, à Lobbes, l'église des Saints-Apôtres, où il ne voulait pas qu'on enterrât personne. Il y a bâti une autre église, dédiée à la très-sainte Vierge, et un cimetière. On lui attribue la fondation d'un collége de douze chanoines à Zeclesen, près d'Oudenarde, détruit en 881 par les Normands, sans parler de beaucoup d'autres fondations que l'on dut à ses soins. Il gouverna son abbaye avec la plus grande sagesse. Anso, cinquième abbé de Lobbes, le nomme « docteur de l'Ecriture, fondateur de couvents, pasteur des âmes, père nourricier des veuves et des orphelins, etc. »

2. Ces détails nous sont communiqués par un respectable ecclésiastique. « Les médecins du pays », ajoute-t-il, « reconnaissent à cette eau une qualité supérieure à toutes les eaux des fontaines des environs. Les uns prétendent qu'elle est ferrugineuse, d'autres disent que sa qualité tient à la nature du sol ; il faut remarquer qu'un grand nombre de personnes qui font ce pèlerinage et qui viennent plonger dans

On voit dans l'église de Floyon, village où est né saint Ursmar, une statue qui le représente dans le costume d'évêque. Une relique, que l'on croit appartenir à un os de la jambe, et qui est encore revêtue d'un cachet épiscopal, est enchâssée dans cette statue. Il y a aussi dans ce village une chapelle dédiée au Saint, et que l'on croit avoir été bâtie sur l'emplacement de la maison où il reçut le jour. Selon une expression bien connue dans le pays, on vient y *servir pour les fièvres*, à différentes époques de l'année, mais surtout le 18 avril, jour de la fête patronale. Cette chapelle doit être très-ancienne, et les vieillards du pays rapportent qu'elle a été rebâtie bien avant la révolution de 1793. On le représente encore apparaissant au-dessus de troupes de cavalerie, parce que la Flandre dut à son intercession d'avoir été délivrée des Hongrois et des Magyars, qui, à la fin du xe siècle, s'étaient avancés jusqu'à la Meuse. On raconte, en effet, qu'à l'approche des envahisseurs du côté de Lobbes, les habitants et les moines s'écrièrent : « Saint Ursmar, secourez-nous ». Aussitôt une pluie abondante et orageuse tomba, qui jeta la panique dans leurs rangs et les fit rétrograder.

Voir les *Bollandistes*, les *Acta SS. Belgii*, VI, les *Saints de Cambrai et d'Arras*, etc.

SAINT ELPHÈGE,

ÉVÊQUE DE WINCHESTER, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY ET MARTYR

1012. — Pape : Benoît VIII. — Roi d'Angleterre : Ethelred II.

Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.
Joan., X, 11.

L'Angleterre fut le pays de saint Elphège. Il naquit d'une famille illustre en 954. Il reçut une éducation digne de sa haute naissance ; mais vivement sollicité par la grâce, il quitta le monde de bonne heure pour vivre dans la solitude. Il lui fallut pour cela étouffer la voix de la nature et rester sourd aux prières pressantes d'une mère aimée qui cherchait à le retenir. Le monastère de Derherst lui ouvrit ses portes. Il travailla dès lors avec ardeur à sa sanctification. Il traita son corps avec rigueur et s'appliqua à la pratique d'une humilité profonde. On le voyait accepter avec joie les humiliations, de quelque part qu'elles lui vinssent. Après plusieurs années, se croyant appelé à une vie plus sainte, il laissa son monastère et partit pour aller où Dieu l'appellerait. La solitude de Bath, au territoire de Sommerset, le séduisit, et il s'y arrêta. Il s'y construisit une étroite cellule et, loin du commun des hommes, se livra avec une énergie nouvelle à la pratique de toutes les vertus. Dieu permit qu'il fût découvert, et il se vit obligé d'accepter des disciples qui voulaient vivre sous sa sainte direction. La communauté devint rapidement nombreuse et retraça l'esprit et la sainteté de la primitive Eglise. Saint Elphège tenait surtout à ce que la règle fût observée à la lettre, car il était persuadé que la moindre transgression sur ce point pourrait avoir des suites fâcheuses. Sa maxime était qu'il vaut mieux rester

les eaux de cette fontaine leurs enfants malades ou dont les reins sont faibles, croient que saint Ursmar, par sa puissance auprès de Dieu, a donné cette propriété à ses eaux ».

dans le monde que d'être un religieux imparfait. Tous ses moines ne s'arrangeaient pas de ses conseils. Or, racontent les vieux légendaires, un des rebelles vint à mourir. Le lendemain de l'inhumation, saint Elphège, qui était en prière dans l'église, entendit des cris et courut à l'endroit d'où ils partaient : il y trouva le moine rebelle cruellement battu par les diables. Le récit de cette vision ramena les autres récalcitrants.

Sur ces entrefaites, l'Eglise de Winchester vint à vaquer. On ne pouvait s'entendre sur le choix d'un successeur, chacun voulant un homme de son parti. Enfin, on résolut de s'en rapporter à saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry. Il jeûna et pria pour connaître la volonté de Dieu et il lui fut révélé que le ciel voulait pour évêque saint Elphège. Elphège, tiré de sa solitude, fut contraint d'accepter, malgré son humilité. On avait de lui de grandes espérances et elles ne furent pas trompées. Ses vertus reçurent un nouveau lustre de l'épiscopat. Il se levait régulièrement à minuit et priait longtemps pieds nus. Ses grandes austérités n'enlevaient rien à la douceur de son caractère. Ses aumônes étaient si abondantes, qu'on ne voyait point de mendiants dans son diocèse. Il fit revivre parmi son peuple et dans son clergé toutes les vertus chrétiennes, et sa réputation se répandit au loin. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Dunstan qui le désirait pour successeur et qui mourut emportant l'espoir que ses vœux seraient réalisés. Le choix effectivement tomba sur saint Elphège. Il avait cinquante-deux ans. Obligé de se rendre à Rome pour y recevoir le Pallium de la main du Pape, il se vit contraint de traverser une petite ville d'Italie où il fut pillé et ses gens maltraités; mais Dieu vengea son serviteur, car un incendie ayant éclaté, menaça de détruire toute la ville. Les habitants, regardant ce sinistre comme une punition du ciel, vont trouver saint Elphège et le conjurent d'intercéder pour eux auprès de Dieu. Saint Elphège prie, et le feu s'arrête subitement. Après avoir exhorté les habitants à mieux traiter les étrangers, et avoir repris ce qu'on lui avait volé sans rien vouloir autre chose, il continua sa route jusqu'à Rome où le pape Jean VIII l'accueillit avec bonté. Après avoir obtenu ce qu'il voulait, notre Saint rentra en Angleterre, où il s'adonna tout entier aux soins de son troupeau, tint des conciles et fit de sages ordonnances tout à la fois pour prévenir les erreurs de doctrine et réformer les mœurs.

Il y avait quatre ans qu'il conduisait ainsi son troupeau dans les pâturages du père de famille, quand eut lieu une irruption de Danois. Le roi Ethelred était faible et incapable de repousser l'invasion. Pour comble de malheur, un homme puissant, le comte Edric, se joignit aux envahisseurs qui exerçaient partout d'affreux ravages. Dans cette extrémité, saint Elphège se dévoua pour le salut de son peuple. Il alla trouver les barbares et, après avoir traité avec eux du rachat des personnes, se mit à leur annoncer l'évangile. Beaucoup se convertirent à sa parole ; mais ceux dont le cœur endurci résista à ses exhortations, devinrent plus furieux et s'avancèrent pour mettre le siége devant Cantorbéry. On prévoyait le sort qui attendait la ville. La noblesse, qui s'intéressait vivement à la conservation du saint Archevêque, le pria de sortir avant qu'elle fût entièrement investie. « Il n'en sera rien, dit Elphège; il n'y a qu'un pasteur mercenaire qui puisse abandonner son troupeau dans le danger ». Durant le siége, il ne cessa d'exhorter les habitants de Cantorbéry à s'armer de courage contre tous les événements. Après les avoir mis dans la disposition de tout souffrir plutôt que de renoncer à leur foi, il leur administra l'Eucharistie et les recommanda aux soins de la Providence.

Cependant les Danois, fortifiés par les rebelles qui s'étaient joints à eux, pressaient le siége avec la plus grande ardeur. Ils faisaient chaque jour de nouveaux progrès, et la ville fut enfin prise d'assaut. Ils se vengèrent de la généreuse résistance des assiégés, en passant au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontraient, sans distinction d'âge ni de sexe. Elphège, que l'on retenait dans l'église pour tâcher de lui sauver la vie, s'échappa et courut à l'endroit où le massacre était le plus opiniâtre. Il espérait fléchir la barbarie des vainqueurs. « Epargnez ces innocents », leur dit-il. « Y a-t-il de la gloire à répandre leur sang ? Tournez contre moi toute votre indignation; je me la suis attirée en vous reprochant votre cruauté, en nourrissant, en habillant et en rachetant vos prisonniers ». Les Danois, irrités d'une telle liberté, se saisirent du saint Archevêque et lui firent souffrir les plus indignes traitements; ensuite, après l'avoir rendu spectateur de l'embrasement de sa cathédrale et de la mort d'une partie de ses moines, ils le jetèrent dans une noire prison.

Il y avait sept mois qu'il y était renfermé, lorsque les barbares furent attaqués d'une maladie épidémique qui fit de grands ravages dans leur armée. Ils ne doutèrent point que ce fléau ne fût le châtiment de l'inhumanité avec laquelle ils avaient traité le saint Archevêque; ils le tirèrent donc de sa prison et le conjurèrent d'implorer le secours du ciel en leur faveur. Leur confiance en ses prières ne fut point vaine, et ils en ressentirent bientôt les heureux effets. Leurs chefs rendirent des actions de grâces au serviteur de Dieu, et délibérèrent s'ils ne le mettraient pas pour toujours en liberté; mais l'avarice étouffa en eux les sentiments de la reconnaissance, et ils exigèrent pour sa rançon trois mille marcs d'or. Le Saint leur dit qu'il ne pouvait faire un tel usage du patrimoine des pauvres, vu surtout le triste état où le pays était réduit. On le remit donc en prison. Le samedi de Pâques, on le conduisit à Greenwich, devant les commandants de la flotte danoise, qui le menacèrent de mort, s'il ne payait la somme qu'on lui avait demandée. Elphège répondit qu'il n'avait d'autre or à leur offrir que la vraie sagesse, qui consiste à connaître et à servir le Dieu vivant; il ajouta que s'ils refusaient d'ouvrir les yeux à la lumière, ils seraient un jour traités avec plus de rigueur que Sodome, et il leur prédit encore que l'Angleterre ne serait pas longtemps sous leur domination.

Les barbares, transportés de fureur, se jetèrent sur lui et le renversèrent par terre avec leurs haches d'armes, après quoi ils le lapidèrent. Elphège, à l'exemple de saint Etienne, priait pour les auteurs de sa mort. S'étant ensuite un peu levé, il dit à haute voix : « O bon ! ô incomparable Pasteur ! ayez compassion des enfants de votre Eglise, que je vous recommande en mourant ». Un Danois, qu'il avait nouvellement baptisé, fut touché de le voir languir si longtemps; et, par un trait de pitié digne d'un barbare, il mit fin à ses souffrances en lui fendant la tête avec sa hache. Ainsi mourut saint Elphège, le 19 avril 1012, en la cinquante-neuvième année de son âge. On voulut jeter son corps dans la rivière, mais les convertis s'y opposèrent et lui rendirent les honneurs funèbres. On l'enterra solennellement dans la cathédrale de Saint-Paul de Londres. Onze ans après, son corps, qui était encore entier, fut porté à Cantorbéry. On le mit auprès du grand autel de la cathédrale, et il y était resté jusqu'à la dispersion qui se fit des reliques des Saints, sous le règne de Henri VIII. Saint Elphège est nommé dans le martyrologe romain. Dieu vengea la mort de son serviteur. Hacon, Turkill, et les autres chefs des Danois, périrent misérablement peu de temps après. Leur flotte, composée de plus de deux cents voiles, fut presque entièrement submergée par les tempêtes.

On représente saint Elphège portant des pierres dans les plis de sa chasuble; avec une hache, laquelle est quelquefois enfoncée dans son crâne; distribuant du pain bénit pour les guérir, aux Danois qui devaient être ses meurtriers. La vie du Saint donne l'intelligence de ces divers symboles.

Les martyrologes d'Angleterre font mention, sous le 1er septembre, d'un autre saint Elphège, qui fut évêque de Winchester depuis l'an 935 jusqu'à l'an 953. Il avait succédé à saint Brynstan, et il est surnommé *le Chauve*. Il se rendit fort célèbre par son éminente sainteté. Il était doué de l'esprit de prophétie, et l'on trouve plusieurs de ses prédictions dans Guillaume de Malmesbury. — Nous avons emprunté cette vie de saint Elphège, à Godescard, en y ajoutant, pour l'orner, plusieurs traits recueillis dans les Bollandistes.

SAINT BRUNON, QUARANTIÈME ÉVÊQUE DE TOUL,

PAPE SOUS LE NOM DE LÉON IX

1002-1054. — Empereurs d'Allemagne : Henri II; Conrad *le Salique;* Henri III.

> Ce que saint Grégoire VII est à la seconde moitié du XIe siècle, saint Léon IX l'est à la première. Ce sont ces deux grands hommes qui ont sauvé le monde de la barbarie.
>
> Rohrbacher, *Hist.*, t. VII, 4e éd.

Hugues, père de Brunon, quarantième évêque de Toul, et plus tard Pape sous le nom de Léon IX, était comte du Nordgau ou de la Basse-Alsace, cousin-germain de l'empereur Conrad le Salique, car Adélaïde, mère de Conrad, et Hugues, père de Brunon, étaient enfants de deux frères[1]. Heilvige, sa mère, était fille unique et héritière de Louis, comte de Dachsbourg[2]. De même que le comte son époux, elle parlait, avec une égale facilité, le latin et l'allemand. Pendant la guerre que se firent Thierry, évêque de Metz, et Henri II, beau-frère d'Heilvige, après avoir eu la précaution de fortifier les villes et les châteaux qu'elle possédait dans le pays, comme Sarrebourg, Sarralbe, Hornestein, Turkestein, Vervestein, Girabalde et surtout Dabo, cette princesse se retira dans l'abbaye de Moyenmoutier. Elle y découvrit les corps de saint Lazare et de sainte Aza qui y étaient demeurés cachés depuis les courses des Hongrois, c'est-à-dire pendant quatre-vingt-

1. *Comme quoi saint Léon descend de Charlemagne, et la maison de Savoie du frère aîné de saint Léon.* — Sa famille, ainsi que celle de Hugues Capet, remontait, par sainte Mathilde, femme de Henri l'*Oiseleur*, à Charlemagne et à Witikind. Un de ses ancêtres, le comte Hugues Ier, qui embrassa la vie monastique en 940, fut la tige commune des princes de Lorraine, des princes de Hohenlohe et des comtes de Habsbourg, qui subsistent encore. Le comte Hugues IV, père de notre Saint, était cousin de l'empereur Conrad.

Outre Brunon, Hugues et Heilvige eurent Gérard ou Gerhard et Hugues, qui furent, l'un comte de la Basse-Alsace, et l'autre comte d'Egisheim et de Dabo. Ils eurent aussi cinq filles : Adélaïde, qui épousa Herman, comte des Ardennes; Bitzela, qui fut mariée à Hartvig, comte de Calb; Udile et Gebba, qui furent abbesses, l'une de Woffenheim, et l'autre de Nuitz; la cinquième, dont on ignore le nom, épousa Ernest, duc d'Alsace et de Souabe. Le comte Gérard fut tué en 1038. Les généalogistes ne lui ont donné jusqu'à présent que trois enfants, savoir : Gérard II, comte du Nordgau, mort sans postérité; Heilvige, héritière du comté d'Egisheim, qui épousa Gérard, premier comte de Vaudémont, et Spanehilde, héritière du comte de Dabo, qui fut mariée à Folmar, comte de Metz. M. l'abbé Grandidier a prouvé, d'après les mémoires de feu M. de Rivas, d'après les chartes du temps et le témoignage des auteurs contemporains, que Bérald ou Bérold, qui est incontestablement la tige de la maison de Savoie, est le même que le comte Gérard, frère aîné du saint pape Léon IX, et qu'il fut le père de Humbert, comte d'Alsace et d'Aoste, et premier comte de Maurienne.

2. Dachsbourg ou Dagsbourg, dont on a fait Dabo. (Voir *Dict. géographique de la Meurthe*, p. 87.)

dix ans [1]. On raconte que malgré ses jeûnes et ses austérités, Heilvige était d'une obésité telle, qu'elle pouvait à peine se remuer, et que, pour la transporter d'un lieu en un autre, il la fallait placer sur une espèce de petit char. Une telle infirmité l'incommodait fort et surtout alarmait sa pudeur. Aussi demanda-t-elle à Dieu de tomber dans un état de maigreur suffisant pour qu'une femme seule la pût ensevelir et mettre au tombeau. Cette prière fut exaucée.

Arrivée au terme de sa carrière, elle distribua aux pauvres ce qui lui restait de biens, reçut avec une grande piété l'Extrême-Onction et le Saint-Viatique, puis tomba dans une syncope où elle demeura longtemps, sans parole et sans respiration. Ayant repris connaissance, cette bonne princesse consola toutes les personnes qui l'entouraient, puis les pria de se retirer, ne retenant, à ses côtés, que le comte Hugues, son époux, et l'abbesse de Woffenheim (canton de Colmar). Elle les pria de retrancher de ses obsèques toute superfluité et de donner aux pauvres ce qu'ils y auraient dépensé, afin qu'elle pût retourner dans le sein de la terre aussi nue qu'elle était sortie du sein de sa mère. Le comte le lui promit et l'exécuta religieusement.

Saint Léon naquit le 21 juin de l'an 1002, au château d'Eguisheim ou Egesheim en Alsace, selon les uns, et selon d'autres à Woffenheim. Wibert, auteur contemporain, le fait naître aux extrémités de l'Alsace ; et comme cette désignation ne peut convenir ni à l'un ni à l'autre de ces deux endroits, il est plus probable que Brunon prit naissance au château de Dabo ; c'est d'ailleurs la tradition constante du pays [2]. Son corps parut tout d'abord couvert de petites croix rouges, qui furent regardées comme un présage de sa sainteté et de son élévation future. Une particularité aussi remarquable détermina sa mère à l'allaiter elle-même, et à se charger du soin de sa première éducation. On raconte [3] que la mère de Brunon ayant acheté un très-beau psautier, écrit en lettres d'or, le mit entre les mains de ce fils pour qu'il y apprît les psaumes. L'enfant qui, d'autre part, avait une grande facilité d'intelligence et de mémoire, ne pouvait ni retenir ni comprendre ce qu'il lisait en ce riche volume. Heilvige jugeant que cette difficulté provenait de quelque cause extraordinaire mais ignorée, se mit en recherches ; elle finit par apprendre que ce psautier, primitivement la propriété de l'empereur ou du roi Lothaire, avait appartenu à l'abbaye de Saint-Hubert. La pieuse dame, accompagnée de Brunon, reporta elle-même le livre à l'abbaye, et lui adjoignit un sacramentaire d'une rare beauté.

Le jeune Brunon n'avait que cinq ans lorsque sa mère le mit entre les mains de Bertold, évêque de Toul et troisième successeur de saint Gérard, pour l'instruire dans les arts libéraux et les lettres.

Sous le gouvernement éclairé de Bertold, la ville de Toul était devenue une école plus florissante que jamais, où affluaient les enfants des nobles, et où le jeune Brunon trouva deux de ses cousins, l'un fils du duc de Lor-

1. Lazare, à qui Dom Belhomme donne le titre de roi, et sa fille Aza, étaient venus des régions orientales pour vénérer les tombeaux des saints Apôtres à Rome, et les plus renommés sanctuaires de la Gaule. Attirés à Moyenmoutier par la célébrité de ce monastère, et sa position leur ayant souri, ils résolurent de s'y fixer ; ils sollicitèrent et obtinrent la permission de bâtir, sous ses murs, deux cellules séparées, l'une pour Lazare, auprès de l'oratoire dédié à saint Pierre, l'autre pour Aza, appuyée contre l'église Saint-Epvre. Ils vécurent l'un et l'autre, moururent dans un état de haute sainteté et furent inhumés chacun dans sa cellule d'où plus tard on leva leurs ossements pour les placer dans des châsses convenables et les déposer dans l'église de Saint-Pierre. Ils y furent longtemps oubliés, à cause des ravages des Hongrois dans toute la contrée. Heilvige, mère de saint Léon, ayant cherché à Moyenmoutier un refuge pendant les guerres qui désolèrent ses domaines, découvrit ces reliques dont Dieu s'était servi pour opérer de nombreux miracles, et les fit transporter solennellement dans l'église Notre-Dame dépendant aussi du monastère. (Voir *Historia Mediani Monasterii*, p. 166, 216 et 251.)

2. Godescard, *Vie de saint Léon*. — 3. Dom Calmet.

raine, l'autre du duc de Luxembourg. Ils s'appelaient Adalbéron tous les deux. Le premier mourut jeune encore ; le second, qui devint depuis évêque de Metz, joignait à l'étude des sciences la pratique des vertus, la mortification, les jeûnes, les veilles. Il fut le précepteur particulier de son cousin Brunon, comme étant plus avancé en âge et dans les études. Unis par les liens du sang et de l'amitié, les deux cousins faisaient des progrès merveilleux. Ils étudièrent d'abord ce que l'on nommait dans ce temps le *Trivium*, qui comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; ils se distinguèrent en prose et en vers, s'exercèrent même à plaider et à juger des causes. Ils étudièrent ensuite, avec non moins de succès, le *Quadrivium*, c'est-à-dire l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Le progrès dans les sciences n'empêchait point le progrès dans la piété.

Aucun souffle impur ne ternit l'innocence baptismale de notre Saint, ni la pureté de son âme blanche comme un lis à peine éclos : il se distingua particulièrement par ses progrès dans l'art musical. Dans le silence et la paix d'une âme pure règne une harmonie perpétuelle. Aussi la musique n'a pas de sanctuaire plus délicieux qu'un cœur chaste, et d'accords plus doux que ceux de l'innocence et de la vertu.

Etant allé voir ses parents au château d'Eguisheim, il fut affligé d'un accident qui faillit le conduire au tombeau. S'étant retiré dans un appartement pour y passer la nuit, il dormait d'un sommeil profond, lorsqu'un crapaud lui monta sur le visage et s'y attacha pour le sucer. Ce vilain animal lui jeta son venin, qui bientôt se répandit dans le sang du jeune homme. La douleur ayant éveillé Brunon, il sauta du lit, appela du secours, et d'un mouvement de main arracha le hideux batracien qu'il jeta sur le lit, mais qu'en vain cherchèrent les domestiques accourus. Son visage, sa gorge, sa poitrine s'enflèrent extraordinairement : le mal résista à la puissance des remèdes, retint, pendant deux mois, le patient entre la vie et la mort, surtout les derniers huit jours qu'il ne put articuler une seule parole. Ses parents désolés en avaient fait à Dieu le sacrifice : mais le Seigneur, satisfait de cette soumission à ses décrets, ne voulut pas davantage éprouver leur tendresse si chrétienne et si légitime ; il renvoya la santé au jeune Brunon d'une manière soudaine et miraculeuse. Une nuit, il crut voir saint Benoît tenant à la main une croix, qu'il lui appliquait sur la bouche, puis sur les parties du corps les plus enflées, et qui ayant comme amassé, avec le bout de cette croix, toutes les mauvaises humeurs derrière l'oreille, disparut. Brunon, pendant cette vision, se sentait parfaitement éveillé ; il se trouva incontinent beaucoup mieux. Au bout de quelques jours, l'aposthume s'ouvrit derrière l'oreille, jeta beaucoup de pus et bientôt le malade fut radicalement guéri. Il attribua son rétablissement, après Dieu, à l'intercession de saint Benoît ; aussi, dès ce moment, il eut en singulière estime l'état monastique et, bien que rien ne prouve que Brunon ait jamais porté l'habit religieux, on suppose qu'il embrassa la vie du cloître, peut-être dans l'abbaye de Saint-Epvre de Toul. Peu de temps avant sa mort, en effet, il prononça ces paroles : « Il y a longtemps que j'ai vu la cellule où j'ai demeuré étant moine, changée en de vastes palais ; et il me faut rentrer maintenant dans la demeure étroite du tombeau ». Dans une charte donnée à l'abbaye de Saint-Epvre, en 1030, il dit avoir été associé aux religieux de cette abbaye avant son élévation à l'épiscopat ; et, depuis cette époque, leur avoir rendu tous les services possibles, en retour desquels il en avait obtenu qu'ils fissent mémoire de lui à toutes les heures de l'office, pendant tout le temps de sa vie [1].

1. D'après Jean Ruyr et Godescard, qui ont copié Wibert, auteur primitif de la *Vie de saint Léon IX*.

Après la mort de l'évêque Berthold, arrivée en 1018 ou 1019, Brunon, revenu à Toul, continua sa résidence en cette ville, près de l'évêque Herman pour lequel il professa tous les sentiments d'obéissance, de soumission et de respect qu'il avait manifestés à son prédécesseur. Le Prélat, de son côté, eut pour ce clerc si distingué toute l'affection d'un père ; il l'ordonna diacre et s'édifiait du genre de vie qu'il avait adopté. Brunon, en effet, partageait son temps entre la prière et l'étude ; il employait ses heures de loisir à l'instruction des pauvres, à la visite des hôpitaux, à la composition d'hymnes sacrées et de leurs airs en musique. C'est principalement à la fermeté et à l'autorité de Brunon, qu'Herman dut le maintien de la vie commune et canonique rétablie dans le cloître de la cathédrale de Toul, par les soins de son prédécesseur.

Les parents de Brunon, désirant le faire connaître à l'empereur Conrad le Salique, leur parent, l'envoyèrent à sa cour. Il y acquit bientôt l'affection du souverain et la considération des courtisans. La faveur dont il devint l'objet ne lui fit point oublier l'humilité chrétienne, et quoique, par sa naissance, il pût prétendre aux plus hautes dignités ecclésiastiques, il ne songea qu'à se maintenir dans une heureuse obscurité.

Conrad dut aller en Lombardie, en 1024, pour réduire la ville de Milan qui s'était révoltée. Brunon, encore diacre, fut prié par l'évêque Herman d'accompagner l'empereur à cette expédition, et d'y conduire les troupes que l'Eglise de Toul était obligée de fournir en cette occurrence ; l'âge et les infirmités ne permettant plus au Prélat de se placer lui-même à la tête de ses vassaux. Brunon s'acquitta de cette mission comme aurait fait un vieux guerrier : pourvoyant à tout, conduisant sa troupe avec une sagesse qui lui acquit l'estime de toute l'armée, et trouvant le secret d'allier la bravoure et la ponctualité militaires, à la fidélité aux obligations pieuses de son saint état.

Pendant ce temps mourut l'évêque Herman (1er avril 1026). Aussitôt après que les derniers honneurs eurent été rendus à sa dépouille mortelle, le clergé et le peuple de Toul jetèrent les yeux sur Brunon pour le remplacer. Ils députèrent vers l'empereur les deux chanoines Norbert et Liétard, pour lui représenter quel besoin ils avaient d'un évêque dont la naissance, le crédit et la sagesse pussent les garantir des exactions et des pilleries auxquelles ils étaient continuellement exposés ; que le diocèse de Toul étant situé sur les frontières des trois royaumes de France, de Bourgogne et d'Allemagne ; que le roi de France en particulier, cherchant par tous les moyens à se mettre en possession de la ville de Toul, ils conjuraient l'empereur de leur accorder Brunon, son parent, diacre de leur Eglise, également désiré par le clergé, par le peuple de la ville et de la campagne, ainsi que par les évêques de la province. Ils ajoutèrent que ce candidat ayant été élevé chez eux, ils avaient, selon les canons, le droit de le demander pour chef spirituel et qu'il y aurait une sorte d'injustice à le leur refuser.

Ils écrivirent en même temps à Brunon, qui était encore en Lombardie, pour le prier, au nom de tout le diocèse, de ne pas rester insensible à leurs

Brunon aurait été chanoine de la cathédrale de Toul. Il aurait dû cette dignité à Berthold, son précepteur, et non pas à Herman, qui ne vint qu'après. — Nous lisons d'autre part dans les *Saints du val de Galilée :* « L'église de Saint-Diez a eu l'honneur d'avoir pour son premier Grand Prévôt connu saint Léon IX, nommé Brunon avant qu'il fût élevé au souverain Pontificat, si on en veut croire une tradition très-ancienne. Elle était déjà établie il y a quatre à cinq cents ans, comme il se voit dans un de nos cartulaires qui est du XIVe siècle, où est transcrite une bulle de ce Pape, qui a pour titre ces paroles : *Privilegium Domini Leonis Papæ præpositi quondam Ecclesiæ nostræ*. Et ailleurs, dans un livre du XIIIe siècle, au jour de la fête de saint Léon, on lit : *Qui fuit præpositus Ecclesiæ nostræ*. (Sommier, p. 55 et 56, *Hist. de l'Eglise de Saint-Diez* ».

vœux, et de ne pas délaisser une Eglise pauvre, pour une plus riche que l'on ne manquerait pas de lui proposer. Le vertueux diacre ne put résister aux sollicitations dont il était l'objet, et la peinture si triste qu'on lui fit de l'état de l'Eglise de Toul, fut précisément le motif qui le détermina à la prendre pour épouse et à lui consacrer ses forces et ses talents. Il fit arriver à l'empereur les lettres qu'il avait reçues, de la part du clergé toulois, la résolution à laquelle il s'était arrêté et la raison principale de son acquiescement. Conrad aurait voulu conserver auprès de lui un homme du mérite de Brunon, qu'il se proposait d'élever aux plus hautes dignités de l'Eglise et de l'Empire ; mais touché du désintéressement et de la modestie du jeune diacre, il ne put retenir ses larmes et se crut obligé de prêter les mains à la promotion qu'avaient sollicitée les députés de la ville de Toul.

Brunon n'eut pas plus tôt reçu la permission de quitter l'armée, qu'il remit le commandement de ses troupes à un lieutenant, et prit le chemin de sa nouvelle résidence où il arriva heureusement, après avoir évité diverses embûches que les réfractaires de Lombardie lui avaient dressées sur son chemin jusqu'en-deçà des Alpes.

Il fut reçu à Toul, le jour de l'Ascension, dix des calendes de juin (23 mai) de l'année 1026, par le clergé et par la première noblesse du pays, aux acclamations de tout le peuple, puis aussitôt intronisé dans sa cathédrale, suivant les formes canoniques, par Théodoric, évêque de Metz, son cousin.

Quoiqu'il ne fût pas encore sacré, Brunon mit la main à l'œuvre sans aucun retard, et remplit toutes les fonctions de pasteur qui ne se rattachent pas à l'ordination. Il donna tous ses soins à la guérison des maux occasionnés à son diocèse par la guerre et par sa position topographique qui l'exposait à devenir à chaque instant la proie des troupes du prince voisin, le plus ambitieux ou le plus entreprenant. Il n'apporta pas moins de zèle au rétablissement de la discipline monastique qui ne s'était guère maintenue dans toute sa ferveur qu'en l'abbaye de Saint-Epvre de Toul. Il déposa l'abbé de Saint-Mansuy qui, négligeant le salut des âmes, ne songeait qu'à vivre en grand seigneur et à augmenter son domaine. Il confia le soin de ce monastère à Widric, prieur de Saint-Epvre, qui ne tarda pas à y introduire une édifiante réforme.

L'empereur apprit avec joie les heureux commencements de l'épiscopat de Brunon : il fit demander à ce digne parent de différer la cérémonie de son sacre jusqu'à Pâques de l'année suivante 1027 ; qu'alors ils se rendraient à Rome, de compagnie, pour y recevoir de la main du Pape, l'un, la couronne impériale, l'autre, la consécration épiscopale. Mais le nouveau Prélat, peu sensible à ces sortes d'honneurs, alla trouver Conrad et le pria de consentir à ce qu'il se fît sacrer par l'archevêque de Trèves, afin que ce Prélat ne pût donner une interprétation fausse à un voyage à Rome et considérer la consécration, en cette ville, de l'un de ses suffragants, comme une atteinte portée à son autorité. L'empereur eut peine à souscrire à de tels motifs ; il céda cependant, et Brunon se rendit à Trèves, pour y recevoir la consécration des mains de son métropolitain.

Un incident fort inattendu fit différer de quelques mois la cérémonie. Avant de la commencer, le Prélat consécrateur voulut, en conséquence d'une ordonnance toute récente et qu'il avait publiée de son autorité privée, obliger Brunon de signer un acte par lequel il s'engagerait, en tant que suffragant, à ne rien entreprendre sans son ordre et sa volonté. L'évêque de Toul, regardant cette prétention comme attentatoire à la liberté de l'épis-

copat, refusa formellement d'y souscrire et fit de respectueuses remontrances à Poppon ; mais cet archevêque ne voulant relâcher quoi que ce soit du droit d'inspection qu'il s'était adjugé, Brunon revint à Toul et sa consécration n'eut pas lieu. L'empereur, informé de cette difficulté, fit venir à sa cour, qu'il tenait à Worms, le métropolitain et le suffragant, et décida le premier à se désister d'une exigence outrée. Brunon, de son côté, voulut bien promettre qu'il n'entreprendrait rien de considérable dans les affaires de son Eglise, sans avoir pris le conseil et l'avis de l'archevêque. Alors la consécration de l'évêque de Toul se fit, le 9 septembre de l'an 1026, et depuis les deux Prélats vécurent toujours en parfaite intelligence.

Brunon était un des hommes les mieux faits et les plus polis de son siècle. Il savait parfaitement la musique, et se servait volontiers de ce talent pour composer des hymnes et des répons dont les pieux moines des Vosges, ses amis, lui faisaient les paroles. Il n'était pas moins habile dans les autres arts et dans les sciences et passait, à bon droit, pour l'un des plus savants hommes de son siècle. Mais, remarque l'auteur de sa vie, il semblait faire peu de cas de ces avantages que, du reste, il tournait si bien à l'honneur de la religion ; il était plus grand Prélat encore dans l'Eglise de Jésus-Christ, que grand homme de lettres dans le monde. Son humilité faisait le sujet de l'admiration de ceux qui connaissaient ses talents. Il y joignait une patience merveilleuse en tout ce qu'il avait à souffrir des esprits difficiles et des pécheurs obstinés, une politesse exquise et une douceur inaltérable qui, heureusement harmoniées avec un air grand et majestueux, gagnaient tout le monde et en même temps commandaient le respect. Il était bienfaisant et charitable, jusqu'à se réduire à l'indigence pour en retirer les autres. Il pratiquait une continuelle pénitence par des austérités secrètes, répandait ses prières devant le Seigneur avec les sentiments d'une vive componction et ne montait jamais au saint autel, pour y offrir nos adorables mystères, sans verser des larmes aussi abondantes qu'affectueuses.

L'ennemi des hommes ne put envisager un serviteur de Dieu si parfait, sans essayer de l'ébranler par l'affliction. Mais, pour le juste, la tribulation devient le principe de toute patience, et la patience, à son tour, enfante pour lui la perfection [1]. Le saint Evêque vit donc surgir contre lui des ennemis de différents côtés. Les uns essayèrent de rendre sa fidélité suspecte à l'empereur, et de ruiner le crédit dont il jouissait à la cour ; d'autres travaillèrent à le brouiller avec les seigneurs de son voisinage, et ils réussirent particulièrement avec Eudes, comte de Champagne. Brunon se conduisit, en de telles circonstances, avec toute la prudence du serpent jointe à la simplicité de la colombe ; et pour ce qui le regardait personnellement, il n'opposa jamais que la patience aux plus injustes procédés. Robert, roi de France, ayant formé le dessein de se rendre maître de la Lorraine, voulut entrer en ce pays, dès le commencement du règne de Conrad le Salique, et avant que ce prince eût pu s'affermir sur le trône ; l'empereur envoya Brunon en France, avec le titre d'ambassadeur, et le chargea de traiter avec Robert un accord honorable, entre le royaume et l'empire. Le saint diplomate s'acquitta de sa mission avec tant de sagesse et de dignité, qu'il s'attira l'estime et le respect de tous les Français ; il rétablit entre Conrad et Robert une harmonie si parfaite que, pendant tout le temps que vécurent encore ces deux princes, elle ne fut jamais troublée, et qu'après leur mort, les effets en subsistèrent même sous le règne de leurs successeurs.

Raoul III, roi de Bourgogne, étant décédé sans enfants, en 1034, ceux

1. Tribulatio patientiam operatur, etc. *Rom.*, v.

de Gisèle et de Gerberge, ses deux sœurs, prétendirent à la succession. Conrad le Salique avait épousé Gisèle, fille de Gerberge, et Eudes, comte de Champagne, s'était marié à l'autre héritière. Ce dernier étant plus à portée de l'objet de sa convoitise, s'empara d'abord de plusieurs forteresses ; mais vaincu par les armes de Conrad et par les vives sollicitations de Brunon, il fut obligé de les rendre et de se retirer.

Toutefois il conserva, de cette déconvenue, un secret ressentiment contre notre Evêque. Aussi, quelque temps après, la noblesse de Toul s'étant révoltée contre son chef et premier pasteur, sous prétexte que ce Prélat ne voulait pas lui rendre justice contre les bourgeois, le comte de Champagne se jeta dans le Barrois, vint assiéger Toul et commit, dans tout le pays, les plus affreux désordres. Mais les bourgeois animés par les exhortations de leur évêque, le protecteur et le défenseur de leurs droits, soutinrent si vigoureusement les attaques de l'armée du comte, qu'elle fut obligée de lever le siége de la ville et de se retirer. Ce ne fut pas, malheureusement, sans avoir incendié le bourg de Saint-Amand, qui alors était hors de l'enceinte et qui, plus tard, est devenu le quartier où se trouvent aujourd'hui les halles et la synagogue ; elle brûla aussi la collégiale de Saint-Gengoult, les abbayes de Saint-Epvre et de Saint-Mansuy, puis, en retournant chez elle, le bourg de Void, Commercy et le château de Stainville, à trois lieues de Bar-le-Duc.

Conrad ne fut pas plus tôt informé de l'irruption du comte de Champagne en Lorraine, et des violences auxquelles il s'y livrait, qu'il accourut, avec une armée, à la délivrance de ce malheureux pays. Il vint camper à Saint-Mihiel sur la montagne du Châtelet, puis au faubourg Saint-Epvre de Toul, où il prit quelques jours de repos. Eudes, effrayé, demanda la paix et l'obtint ; mais s'étant de nouveau mis en campagne, en 1037, et ayant assiégé Bar-le-Duc, il fut défait et tué par Gothelon, duc de la Basse-Lorraine.

Brunon fut éprouvé par plusieurs maladies dont l'une le retint, pendant plus d'une année, sur un lit de souffrances. Elle servit à faire éclater la vertu du saint Prélat, et à prouver que le véritable chrétien n'est pas moins sublime, au milieu des douleurs les plus vives, que dans les actes publics les plus solennels.

La grande dévotion de l'époque était le voyage de Rome et celui de Jérusalem. Or, notre Evêque s'était fait comme une règle de visiter, chaque année, le tombeau des saints Apôtres, quand sa santé ne s'y opposait point. Il s'y rendait, une fois, accompagné de cinq cents personnes tant clercs que laïques, lorsque soudain cette troupe se trouva frappée comme d'une peste causée par le mauvais air du pays. Le plus grand nombre de ces infortunés pèlerins fut bientôt réduit à la dernière extrémité. Alors le saint Evêque eut la pieuse pensée de faire tremper, dans du vin, les reliques qu'il avait accoutumé de porter avec lui, surtout celles de saint Epvre, son glorieux prédécesseur, et de faire boire de ce vin à ses compagnons affligés. Tous ceux qui en burent, avec foi et dévotion, furent aussitôt guéris.

Quant à lui-même, pendant tout le voyage, il célébrait presque chaque jour la sainte messe et y exhortait d'une manière touchante les peuples qui y assistaient à se convertir, à faire pénitence et à élever leurs pensées vers le ciel. Ces miracles et cette piété le firent vénérer et chérir, particulièrement dans la province de Rome.

Sa coutume était, quand il voulait prendre son repos la nuit, de se mettre plus dévotement sous la protection des reliques des Saints ; puis, délivré de tous les soins du siècle, il délassait son âme dans une sainte contemplation,

et recevait ainsi le sommeil nécessaire au corps. Une nuit qu'il s'était ainsi pieusement endormi, il lui sembla être transporté dans la principale église de Worms, où il vit une multitude infinie de personnes vêtues de blanc, parmi lesquelles il reconnut un de ses amis, l'archidiacre Bézelin, qui était mort en l'accompagnant dans un de ses pèlerinages à Rome. Lui ayant demandé ce que c'était que cette multitude, il apprit que c'étaient ceux qui avaient fini leur vie au service de saint Pierre. Pendant qu'il en était dans l'admiration, survint saint Pierre lui-même, qui annonça que toute cette multitude communierait de la main de Brunon. Et de fait, l'ayant revêtu d'habits pontificaux, le même saint Pierre et le premier martyr Etienne le conduisirent à l'autel, au milieu d'une mélodie ineffable, et tous reçurent la communion de sa main. Après la communion, il lui sembla que saint Pierre lui donna à lui-même cinq calices d'or, trois à un autre qui le suivait, et un seul à un troisième. S'étant éveillé, il le raconta à ses amis et s'étonnait de ce que cela voulait dire. L'événement le fit bien comprendre ; car il fut élu Pape dans la principale église de Worms. Il occupa le siége de saint Pierre cinq ans, son successeur, Victor, trois ans, et Etienne, un seul.

Une autre fois, pendant le sommeil, il lui semblait qu'un personnage qui avait l'air d'une vieille femme difforme le recherchait avec importunité et s'efforçait de le joindre dans un entretien familier, mais pourtant sincère. Cette personne avait le visage si hideux, les vêtements si déchirés, les cheveux si hérissés et si en désordre, qu'à peine y reconnaissait-on quelque chose d'une forme humaine. Epouvanté d'une si horrible laideur, il s'étudiait à éviter cette personne; mais elle cherchait d'autant plus à s'attacher à lui. Fatigué de son importunité, l'homme de Dieu lui fit sur le visage le signe de la croix ; elle, aussitôt, tombant à terre comme morte, se relevait avec une beauté toujours plus merveilleuse. Réveillé par l'effroi de cette vision, il se leva pour assister à l'office de la nuit. S'étant rendormi après, en admirant la chose, il lui sembla voir le vénérable abbé Odilon, qui venait de mourir, et il le pria de lui apprendre ce que signifiait cette vision. Odilon lui répondit avec joie : « Tu es bienheureux, et tu as délivré son âme de la mort ». Que ce récit ne soit pas une feinte, ajoute l'archidiacre Wibert, biographe contemporain du saint Pontife, nous en avons pour témoins irrécusables le doyen Walter et son compagnon intime Warneher, lesquels certifient lui avoir entendu dire ces choses en pleurant, et en s'étonnant beaucoup de ce que cela voulait dire. Au reste, conclut Wibert, personne ne doute que la vision de cette femme ne signifiât l'état déplorable de l'Eglise, à laquelle le saint Pontife, par l'assistance du Christ, rendit son ancienne beauté [1].

Brunon ayant commencé la restauration de l'abbaye de Saint-Epvre si maltraitée par la guerre, vit, avec satisfaction, une foule de personnes s'empresser de lui venir en aide, dans une entreprise aussi utile, mais fort considérable. Les seigneurs et les riches lui offrirent de l'argent; les autres prêtèrent leur temps et leurs bras, chacun mit la main à l'œuvre et bientôt le monastère fut rétabli. Dans une charte qu'il donna vers l'an 1030, à cette occasion, l'évêque se plut à louer le zèle et la ferveur avec lesquels il fut secondé, et à marquer les noms de tous ceux qui lui avaient fait quelque don pour le monastère, depuis l'empereur Conrad et l'impératrice Gisèle jusqu'aux abbés et aux ecclésiastiques du moindre rang.

Quelques années après, Brunon acheva l'abbaye de Poussay, commencée par Berthold, son antéprédécesseur. Il en dédia l'église en l'honneur de la

1. *Vita S. Leon. IX pap.*, l. 1er, c. 1; *AA. SS.*, 19 april.

Sainte Vierge et de sainte Menne, et y fit la translation des reliques de cette vierge de Toul, le 15 mai de l'an 1036.

En 1044, il ratifia la fondation faite par Gauthier, seigneur de Deuilly, et Adile, sa femme, du prieuré de Deuilly, situé au pied du château de ce nom, à deux lieues de Lamarche, dans le département des Vosges; il confirma la donation de biens faite à ce prieuré, en ajouta quelques-uns, en consacra l'église sous l'invocation de Notre-Dame et l'exempta de la juridiction paroissiale de Saint-Vallier (Vosges), arrondissement de Mirecourt.

Depuis plusieurs années, l'Eglise catholique était déchirée par un schisme déplorable. L'empereur Henri III, dit le Noir, se rendit à Rome, dans le but de le faire cesser. Il fit déposer, ou il obligea à l'abdication, les trois concurrents qui portaient le nom de Pape, à savoir : Benoît IX, Sylvestre III et Grégoire VI. Après quoi il fit élire Suidgère, évêque de Bamberg, qui prit le nom de Clément II. Ce nouveau Pontife montra un grand zèle contre la simonie; mais il ne tint le Siége apostolique que neuf mois, et son successeur Damase II ne le tint que vingt-trois jours, emporté qu'il fut par le poison de ses ennemis.

Les Romains, qui avaient connu les droites intentions de l'empereur, lui envoyèrent en Allemagne des députés pour élire un Pape, de concert avec lui. Henri fit tenir à Worms une grande assemblée des prélats et des seigneurs de l'empire [1] pour délibérer sur le choix d'un Pape qui pût remédier efficacement aux maux de l'Eglise [2]. La délibération fut courte : le mérite, la naissance et la vertu de Brunon, évêque de Toul, enlevèrent tous les suffrages. Lui seul fut surpris et affligé de ce choix, et ne pouvant se résoudre à y consentir, il demanda qu'on lui accordât trois jours pour réfléchir. Il les passa dans la prière et dans un jeûne absolu; puis, toujours plus vivement pressé d'accepter, il fit publiquement sa confession, exagérant ses fautes, dans le but de faire mieux comprendre qu'il était indigne du rang suprême auquel on voulait l'élever. Mais cette appréhension sincère et cet éloignement si vrai qu'il manifestait, du souverain Pontificat, montrèrent d'autant mieux qu'il en était plus digne.

Brunon céda enfin, en déclarant cependant qu'il ne consentirait à son élection qu'autant qu'elle serait ratifiée unanimement, par le clergé et le peuple de Rome. Il quitta aussitôt Worms pour venir célébrer la fête de Noël dans son église de Toul. Il y fut accompagné par quatre Prélats : Hugues de Pise, envoyé des Romains; Evrard de Trèves, successeur de Poppon; Adalbéron, de Metz, et Théodoric ou Thiéry, de Verdun. Le surlendemain de Noël, 27 de décembre, il se mit en route pour la capitale du monde chrétien, ayant à sa suite un grand nombre de personnes qui voulurent lui former un cortége d'honneur. Il passa par l'abbaye de Moyenmoutier et y dédia l'église de Saint-Jean-Baptiste qui était alors à l'entrée du monastère. Il prit en sa compagnie, Humbert, religieux de ce couvent dont il se servit avec avantage, en plusieurs circonstances. Il le fit archevêque de toute la Sicile, puis cardinal-vicaire de Rome où il le retint.

Au lieu de voyager avec la pompe de sa dignité nouvelle, il marchait en habit de pèlerin, s'occupant continuellement de prières pour le salut de tant d'âmes, dont il était chargé. A Augsbourg, étant en oraison, il entendit une voix d'ange, chantant avec une merveilleuse harmonie : « Voici ce que dit le Seigneur : Je pense des pensées de paix, et non d'affliction; vous

1. Ce fut très-probablement aussi dans cette assemblée ou diète de la fin de l'année 1048, que fut élu duc héréditaire de Lorraine, Gérard d'Alsace, tige des ducs ses successeurs jusqu'en l'année 1736.

2. Longueval, t. VIII, p. 250.

m'invoquerez et moi je vous exaucerai, je ramènerai votre captivité de tous les lieux ». Encouragé par cette révélation, il se mit en route, accompagné d'une multitude de personnes qui accouraient de toutes parts. Dans le nombre, une pieuse servante de Dieu, s'étant approchée, lui dit : « Dès que vous mettrez les pieds dans l'église du Prince des Apôtres, n'oubliez pas de vous servir de ces divines paroles : La paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent ! » Il reçut cet avis avec humilité, et s'y conforma dévotement. Il arriva ainsi jusqu'au Tibre, qui était débordé et qui l'empêcha pendant sept jours de passer outre. Le saint homme était affligé de ce contretemps, à cause de la multitude de peuple qui s'était rassemblée autour de lui. Il invoqua le secours de Dieu, et commença la dédicace d'une église de Saint-Jean, bâtie dans le voisinage. La consécration n'était point achevée, que le fleuve, rentré dans son lit ordinaire, laissa le passage libre, ce que tout le monde attribua aux mérites du saint Pontife. A l'approche de Rome, toute la ville vint au-devant de lui avec des cantiques de joie ; mais lui descendit de cheval et marcha longtemps nu-pieds, priant, gémissant et versant des torrents de larmes. Après s'être ainsi longtemps immolé à Jésus-Christ sur l'autel de son cœur comme une victime vivante, sainte et agréable à Dieu, il parla au clergé et au peuple, et leur exposa le choix que l'empereur avait fait de sa personne, les priant de déclarer franchement leur volonté, quelle qu'elle fût. Il ajouta que, suivant les canons, l'élection du clergé et du peuple doit précéder tout autre suffrage ; et que, comme il n'était venu que malgré lui, il s'en retournerait volontiers, à moins que son élection ne fût approuvée d'une voix unanime. On ne répondit à ce discours que par des acclamations de joie, et il reprit la parole pour exhorter les Romains à la correction des mœurs et demander leurs prières. Il fut donc intronisé le 12 de février 1049, qui était le premier dimanche de Carême : il prit le nom de Léon IX, et tint le Saint-Siége cinq ans.

De toutes les vertus qui reluisaient en sa personne, les plus éclatantes étaient la miséricorde et la patience. Il était prompt à pardonner aux coupables, pleurait de compassion avec ceux qui confessaient leurs crimes ; il faisait des aumônes jusqu'à se réduire lui-même à l'indigence. La Providence le mit plus d'une fois à l'épreuve, pour faire éclater sa confiance en Dieu. Quand il arriva à Rome, il ne trouva rien dans les coffres de la chambre apostolique, et tout ce qu'il avait apporté avec lui avait été dépensé en frais de voyage et en aumônes. Il ne restait rien non plus à ceux de sa suite, et ils songeaient à vendre à perte leurs propres vêtements pour s'en retourner dans leur pays à l'insu du saint homme. Lui les exhortait à se confier en Dieu, mais il compatissait à leur affliction du fond de son âme. Le jour même qu'ils étaient tous prêts à se retirer secrètement, arrivèrent les députés des nobles de la province de Bénévent, avec des présents magnifiques pour le Pape, dont ils demandaient la bénédiction et la protection. Il les reçut avec une paternelle bienveillance, mais fit des reproches aux siens de leur peu de foi, leur montrant, par cet exemple, à ne se défier jamais de la Providence. De ce moment, la renommée du pape Léon retentit jusqu'aux extrémités de la terre ; partout on bénissait Dieu d'avoir donné un tel pasteur à son Eglise ; une multitude extraordinaire de pèlerins affluaient au tombeau du Prince des Apôtres ; tous étaient admis en présence du saint Pape, et recevaient sa bénédiction ; ceux qui ne pouvaient absolument faire le voyage lui envoyaient des présents pour qu'il les bénît de loin. Mais de toutes les offrandes qu'on mettait à ses pieds, il n'en prenait rien pour lui ni pour les siens : tout était pour les pauvres.

Pour attirer de plus en plus les bénédictions du ciel sur son Pontificat, le saint pape Léon fit un pèlerinage au mont Gargan, où était une célèbre église de Saint-Michel-Archange ; il visita de même le monastère de Saint-Benoît, au mont Cassin. Très-habile à reconnaître les hommes de mérite, il fit le moine Hildebrand — qui devait être pape sous le nom de Grégoire VII — cardinal et économe de l'Eglise romaine. Enfin, la seconde semaine après Pâques, il tint à Rome le Concile qu'il avait indiqué plusieurs mois auparavant ; il s'y trouva des évêques de divers pays, entre autres les archevêques de Trèves et de Lyon [1].

Dans ce Concile, le Pape confirma d'abord les décrets des quatre premiers Conciles généraux, ainsi que les décrets des Pontifes romains, ses prédécesseurs, notamment ceux contre la simonie et l'incontinence des clercs ; ensuite il anathématisa expressément la simonie, qui avait infecté plusieurs parties de l'univers ; enfin, il déposa quelques évêques convaincus de ce crime. Le Seigneur daigna confirmer son autorité par un miracle. L'évêque de Sutri, étant accusé de simonie, voulut se justifier par de faux témoignages ; mais au moment même qu'il allait prononcer le serment, il fut tout d'un coup frappé de Dieu, comme un autre Ananie ; on l'emporta hors de l'assemblée et il expira [2]. On représenta au Pontife le décret de Clément II, permettant à ceux qui ont été ordonnés par des simoniaques, d'exercer leurs fonctions après quarante jours de pénitence ; afin de ne pas bouleverser l'administration de l'Eglise par des mesures trop radicales, Léon IX décida que ce décret continuerait à recevoir son exécution. On rendit général l'usage de payer les dîmes par toute l'Eglise. On condamna les mariages incestueux et l'on obligea à la séparation plusieurs personnes nobles qui en avaient contracté de pareils. Dans ce même Concile, selon le père Richard, qui cite Mansi à son appui, le Pape approuva la vie et les actions de saint Adéodat ou Dieudonné (saint Dié), mort en odeur de sainteté après avoir quitté l'évêché de Nevers pour embrasser l'état religieux dans les Vosges [3].

Comme autrefois saint Pierre visitait les églises de la Judée pour y affermir la foi et la piété, de même son successeur saint Léon IX visita les principales provinces de l'Eglise universelle. Ainsi, la même année 1049, dans la semaine de la Pentecôte, il tint un Concile à Pavie, mais dont les actes ne sont point venus jusqu'à nous. C'était certainement dans le même but que celui de Rome.

En approchant de Passignano, sur la route de Pavie, le saint Pape fit dire à saint Jean Gualbert, fondateur de la Congrégation de Vallombreuse, qu'il comptait dîner chez lui dans son monastère de Passignano. Bien surpris de cette visite, Gualbert demanda à l'économe du monastère s'il y avait encore du poisson : sur sa réponse négative, il envoya deux novices en pêcher dans un lac voisin. Comme il n'y avait jamais eu de poisson dans ce lac, les novices lui remontrèrent qu'il était difficile d'y en prendre. Le saint Abbé ayant, pour toute réponse, réitéré son commandement, ils y allèrent, jetèrent le filet par obéissance et prirent deux énormes brochets, qui servirent à traiter le Pape et son cortége.

Après avoir tenu le Concile de Pavie dans la semaine de la Pentecôte, le pape saint Léon traversa les Alpes par le mont Jou, autrement le grand Saint-Bernard, et se trouva le 29 juin à Cologne, où il célébra avec l'empereur la fête de saint Pierre et de saint Paul. A la descente des Alpes, il fut

1. *AA. SS.*, 11 april. — 2. *Vita S. Leon.*, l. II, c. 3; *AA. SS.*, 11 april.
3. *Dict. des Conciles*, t. II, col. 656, édit. Migne.

reçu par saint Hugues, abbé de Cluny, qui venait de succéder à saint Odilon et à qui le saint Pape confirma tous les privilèges de son abbaye.

Dans ce voyage, Léon IX rendit un grand service à l'empire. Godefroi le Hardi ou le Barbu, duc de la Basse-Lorraine, soutenu de Baudoin, comte de Flandre, et de Théodoric, comte de Hollande, faisait la guerre à l'empereur Henri le Noir au sujet de la Lorraine supérieure, à laquelle Godefroi avait des prétentions, mais dont l'empereur avait investi Gérard d'Alsace, ancêtre de ces ducs de Lorraine qui, dans le siècle dernier, sont montés sur le trône d'Autriche.

En forçant la ville de Verdun, Godefroi en avait brûlé la cathédrale. Le pape saint Léon, en punition de ce sacrilége, lança contre lui une sentence d'excommunication. Le duc, réveillé comme par un coup de foudre, reconnut sa faute. Non-seulement il se rendit à Aix-la-Chapelle et se soumit à l'empereur, qui, à la prière du Pape, le reçut dans ses bonnes grâces, mais, revenu en toute hâte à Verdun, il y fit publiquement pénitence et fit rebâtir de fond en comble l'église qu'il avait réduite en cendres. Pendant qu'on la rebâtissait, le duc s'associait souvent aux ouvriers et faisait l'office de manœuvre. Godefroi, ayant réparé tout le scandale par cette franche humilité, fut reçu de nouveau dans le sein de l'Eglise[1].

Le voyage du saint Pape, son autorité souveraine, et sa présence en Gaule et en Allemagne étaient encore plus utiles à l'Eglise qu'à l'empire; ils lui étaient même nécessaires. Il s'agissait d'extirper la simonie, non chez quelques particuliers, mais chez les évêques et les seigneurs.

Mais, pour réformer, pour corriger des évêques soutenus dans leurs scandales par la noblesse de leur famille, par la faiblesse ou la connivence des princes, on sent qu'il fallait un Pape qui joignît l'autorité de la sainteté à la sainteté de l'autorité, qui pût dire hardiment aux nouveaux Simon : « Que ton argent périsse avec toi ! » et devant qui les nouveaux Ananie dussent trembler d'être frappés de mort pour leurs mensonges. Ce Pape, le Seigneur l'avait procuré à son Eglise : c'était Léon IX.

Arrivé dans les Gaules, il annonça qu'il irait à Reims visiter le sépulcre de saint Remi, l'apôtre des Francs, et qu'il y tiendrait ensuite un Concile. N'étant encore qu'évêque de Toul il avait fait plusieurs fois le voyage de France pour négocier la paix entre l'empereur et le roi. N'ayant pu satisfaire sa dévotion en ces circonstances, il promit à Hérimaire, abbé de Saint-Remi, de faire ce pèlerinage à pied, dans le Carême suivant. L'abbé profita de l'occasion pour le prier de faire alors la dédicace de la nouvelle église de son monastère. Brunon ayant été élu Pape, Hérimaire le supplia de se souvenir de sa promesse, si jamais il revenait dans les Gaules. Le nouveau Pape le fit assurer que, lors même que le bien de l'Eglise ne le rappellerait pas dans les Gaules, il y reviendrait pour le seul amour de saint Remi, afin de dédier sa basilique, s'il plaisait à Dieu.

Eberard, archevêque de Trèves, qui avait accompagné, jusqu'à Rome, son suffragant devenu son père et son chef, dut songer à retourner dans son diocèse. Mais auparavant il pria le Pape de vouloir bien confirmer et renouveler les anciens privilèges qui attribuaient à l'Eglise de Trèves la primatie des Gaules. Léon souscrivit à sa demande et lui fit expédier une bulle par laquelle il déclare : qu'ayant fait lire dans l'église des Saints-Apôtres les anciens privilèges de la métropole de Trèves ; que toute l'assemblée ayant témoigné les approuver, il confirmait les droits et prérogatives de cette an-

1. Lambert Schafn., *Hist. episc. Virdun;* Dom Bouquet, t. x, p. 249 et seq.

tique église ; accordait à l'archevêque de Trèves la mitre romaine[1], afin qu'il en fît usage dans les cérémonies ; lui donnait rang après les légats du Saint-Siége, en France et en Allemagne, à charge par Eberard et ses successeurs d'envoyer, chaque année, à Rome, un député pour recevoir les commissions du Saint-Siége, et de se rendre en personne auprès du Pape, une fois dans trois ans.

Il est bon de montrer aux hommes de peu de foi de notre siècle qui seraient tentés de croire à une éclipse et même à la disparition possible de la Papauté, que de tout temps elle a été combattue : elle l'a été même en plein XI[e] siècle, un des beaux siècles de l'Eglise. La lutte est un des éléments nécessaires de la vitalité du suprême Pontificat : le voyage de Léon IX à Reims en est une des nombreuses preuves.

Dès qu'Hérimare eut appris que le Pape était en chemin pour venir à Reims consacrer la nouvelle église de son monastère, il se rendit à Laon où se trouvait Henri, roi de France, pour le prévenir de l'arrivée du Pontife, lui demander son agrément pour la dédicace que Léon devait faire, prier Sa Majesté d'honorer la cérémonie de sa présence, et d'ordonner aux prélats et aux seigneurs du royaume de s'y trouver. Le roi promit de souscrire aux demandes d'Hérimaire, à moins qu'il n'en fût empêché par quelque affaire importante. L'abbé de Saint-Remi alla ensuite prendre les ordres du Saint-Père, et se concerter avec lui sur le jour et l'ordre de la cérémonie. Léon l'assura qu'il serait à Reims pour la Saint-Michel, 29 de septembre, et célébrerait ce jour-là une messe solennelle dans l'église cathédrale ; que le premier jour d'octobre il ferait l'élévation des reliques de saint Remi, la dédicace de son église le lendemain, et que les trois jours suivants seraient employés à la tenue du Concile qu'il avait arrêté pour ce moment.

Le seul mot de Concile répandit l'alarme chez les évêques simoniaques et les seigneurs qui avaient contracté des mariages incestueux ; aussi ces prévaricateurs résolurent-ils de concert d'empêcher la tenue de celui que venait d'annoncer le souverain Pontife. Ils agirent en conséquence auprès du roi de France, lui représentèrent qu'en laissant toute latitude au Pape, dans ses Etats, il compromettait la dignité de sa couronne ; qu'après tout, une assemblée ecclésiastique pouvait bien avoir lieu en temps de paix ; mais que le royaume étant en proie aux factions de seigneurs ambitieux et remuants, il était plus à propos de marcher contre les rebelles ; qu'au surplus, une expédition militaire étant arrêtée, il n'en devait point dispenser les abbés, qui possédaient la meilleure partie des biens du royaume ; qu'il fallait surtout y obliger l'abbé de Saint-Remi à qui ses richesses avaient inspiré tant d'orgueil, qu'il avait eu la prétention d'appeler le Pape pour faire la consécration de son église.

Le roi n'entrevoyant pas les motifs secrets qui inspiraient ses conseillers, crut devoir se ranger à leur avis. Il envoya donc Frolland, évêque de Senlis, dire au Pape que, obligé de marcher, avec tous les Prélats de son royaume, contre des vassaux rebelles, ni ces Prélats ni lui-même ne pourraient assister au Concile. Léon ne se laissa pas déconcerter par un tel contre-temps : il répondit à l'envoyé qu'il ne voulait en rien contrarier le roi de France ; mais que, de son côté, il ne pouvait manquer à une parole donnée ; qu'il irait faire la dédicace de l'église de Saint-Remi, et que, s'il se rencontrait quelques Prélats dévoués aux intérêts de la religion, il tiendrait avec eux le Concile.

1. « Autrefois », dit le Père, « tous les évêques ne portaient pas la mitre, s'ils n'avaient un privilége particulier du Pape à cet égard ». Dom Mabillon et d'autres disent la même chose. (Bergier, *Dict. théol.*, art. *mitre*.)

Le roi partit brusquement pour son expédition, et contraignit l'abbé de Saint-Remi de le suivre, comme pour le punir d'avoir attiré le Pape en France. Néanmoins il ne put se soustraire à cette influence surnaturelle qu'exerce sur les chrétiens la présence ou même seulement la pensée du voisinage de leur Pontife suprême; il eut bientôt compris quelle inconvenance il y avait à éloigner l'abbé de Saint-Remi de son monastère, au moment où le Pape y arrivait, et, dès le second jour, il lui permit d'y retourner.

De son côté, le Pape, accompagné des archevêques de Trèves, de Lyon et de Besançon, se rendit à Saint-Remi, le jour de Saint-Michel, comme il l'avait indiqué, et remplit le programme des cérémonies précédemment arrêté entre Sa Sainteté et l'abbé du monastère. De l'abbaye, où il était descendu, il se rendit à la cathédrale de Reims. L'archevêque Vidon, environné de son clergé, l'attendait à la porte de la ville et le conduisit à la métropole. Léon y célébra pontificalement la messe, puis alla prendre son repas au palais archiépiscopal.

La nuit suivante, le Pape se rendit secrètement au monastère de Saint-Remi, pour y prendre un bain, se faire raser et se mettre ainsi en état de faire plus décemment la translation des reliques de l'apôtre des Francs. Malgré l'expédition militaire, préparée exclusivement pour troubler cette fête, on vit s'effectuer alors le fait admirable qui se reproduisit lors de la douloureuse pérégrination imposée à Pie VI, de vénérable mémoire; les préoccupations politiques, la présence de troupes ennemies ne purent arrêter l'élan des populations avides de voir, d'entendre et d'admirer la personne du Vicaire de Jésus-Christ. Une foule innombrable de peuple réunie, non-seulement de toutes les parties de la France, mais de l'Angleterre et d'autres pays voisins, s'était rendue à Reims et s'agitait pour satisfaire sa pieuse et filiale curiosité. Le Pape fut obligé de se montrer, à plusieurs reprises, des fenêtres de la maison qu'il occupait, et de là il exhortait le peuple qui ne s'écoulait qu'après avoir reçu sa bénédiction.

Le jour de la fête de saint Remi étant arrivé, le Pape, accompagné des archevêques de Reims, de Trèves, de Lyon et de Besançon, d'Hérimaire, abbé du lieu, de Hugues, abbé de Cluny, et de plusieurs autres Prélats, se rendit au tombeau de saint Remi, en leva la châsse et, après les prières convenables, la porta, sur ses épaules, dans l'oratoire de la Trinité.

Le lendemain matin, deuxième jour d'octobre, on reporta la châsse du Bienheureux, de la cathédrale où elle avait été apportée la veille, au monastère de Saint-Remi, en faisant processionnellement le tour de la ville. Afin d'abréger les cérémonies de la dédicace, qui sont fort longues, le Pape en partagea les diverses parties entre les évêques qui l'assistaient, et qui les accomplirent d'une manière simultanée. Alors il célébra la sainte messe et fit une exhortation au peuple qui se pressait, tant dans l'enceinte qu'aux alentours du temple nouvellement consacré.

Le souverain Pontife ordonna que l'anniversaire de cette solennité serait annuellement célébré dans le diocèse de Reims le 1er octobre; puis il décida que, par privilége particulier, l'archevêque diocésain, l'abbé de Saint-Remi et sept prêtres spécialement désignés par la communauté, auraient seuls le droit de célébrer les saints mystères, à l'autel majeur de l'église conventuelle; que, néanmoins, les chanoines de Reims jouiraient de cette faveur deux fois l'an, savoir : la seconde fête de Pâques et la veille de l'Ascension quand, selon la coutume, ils se rendraient en procession à l'abbaye. Les sept prêtres désignés, pour jouir du bénéfice de l'autel réservé par le Pape,

étaient distingués de leurs confrères par le titre de prêtres-cardinaux de Saint-Remi.

Le jour suivant, 3 octobre, Léon fit, dans l'église qu'il avait consacrée la veille, l'ouverture du Concile précédemment annoncé. Il s'y trouva vingt évêques, près de cinquante abbés et un grand nombre d'ecclésiastiques. Quand il fallut prendre rang, il s'éleva, malgré la présence du chef suprême, une grande dispute entre deux hauts personnages, pour un bien petit sujet : l'archevêque de Reims et celui de Trèves voulaient s'adjuger la première place, chacun d'eux prétendant posséder le titre de primat des Gaules : la pauvre humanité se retrouve partout ! Le Pape, ayant à cœur d'éviter ce qui pourrait troubler la tenue du Concile, fit mettre les siéges en cercle afin que nul ne pût se prévaloir de la première place.

Quand tout fut disposé, le Saint-Père, revêtu de ses habits pontificaux, précédé de la croix et de l'Evangile, sortit de la chapelle de la Trinité, alla prier devant l'autel, puis vint se placer au milieu du chœur, la face tournée vers le tombeau de saint Remi. Il avait, à sa droite, l'archevêque de Reims, et celui de Trèves à sa gauche. Pierre, diacre de l'Eglise romaine, ayant fait faire silence de la part du Pape, se leva et proposa les articles qui feraient l'objet des délibérations du Concile, à savoir : la simonie, la possession, par les laïques, des charges ecclésiastiques et même des autels ; les redevances injustes exigées dans les parvis des églises ; l'immixtion des clercs dans les affaires séculières; les mariages incestueux ou adultérins. L'évêque de Langres fut accusé devant le Concile de simonie et d'autres crimes. L'archevêque de Besançon prit la parole pour sa défense ; mais saint Remi, en présence duquel se tenait ce Concile, fit le même miracle qu'il avait opéré autrefois en rendant muet un évêque arien dans un Concile ; car la voix manqua tout à coup à l'archevêque de Besançon ; ce que voyant, l'archevêque de Lyon dit que l'évêque de Langres se reconnaissait coupable d'avoir vendu les ordres sacrés, mais qu'il niait les autres crimes dont on l'accusait. Comme il se faisait tard, le Pape remit le jugement au lendemain.

Alors l'archevêque de Besançon confessa le miracle qui s'était opéré en lui le jour précédent, lorsqu'il perdit tout à coup la parole, en voulant défendre une si mauvaise cause. Le Pape ne put retenir ses larmes ; il s'écria : « Saint Pierre vit encore ». Et se levant à l'instant avec tout le Concile, il alla se prosterner en prières devant le tombeau de ce Saint, en l'honneur duquel on chanta une antienne.

Les Pères de ce Concile tinrent trois sessions, à la fin desquelles ils rédigèrent douze canons contre les abbés qui leur avaient été signalés.

Dieu, qui avait autorisé la conduite du saint Pape par un miracle dans le Concile même, la confirma par des faits semblables après le Concile. Les deux hommes qui s'y étaient le plus opposés, Gebuin, évêque de Laon, et Hugues, seigneur de Braine, périrent tous deux dans l'année même d'une mort ignominieuse. Le premier, qui avait donné au roi le funeste conseil d'une expédition militaire pour ne pas venir en la présence du Pape, périt hors de son diocèse, sous le coup de l'excommunication et abandonné de tout le monde. Le second, pour avoir menacé un ministre de Jésus-Christ de lui abattre la tête, eut lui-même la tête abattue d'un coup de sabre dans cette guerre [1].

Hugues, évêque de Langres, qui avait été accusé de tant de crimes au Concile de Reims et excommunié pour s'être enfui du Concile, ne put se résoudre à porter le poids de cette excommunication. Il alla nu-pieds à

1. Labbe, t. IX, p. 1043.

Rome, confessa ses péchés au Pape et en reçut l'absolution. Il fit plus ; il se présenta, l'an 1050, au Concile de Latran, nu-pieds, les épaules découvertes et tenant dans ses mains des verges pour se frapper. Les Pères du Concile furent attendris à ce spectacle, et l'on assure que le Pape le rétablit dans l'épiscopat, au cas que son Eglise ou quelque autre voulût bien le recevoir ; mais Hugues ne songea qu'à expier ses péchés ; il se retira à Saint-Vannes de Verdun, dont Walleran, son frère, était abbé, y prit l'habit monastique et mourut quelque temps après dans de grands sentiments de pénitence. Il était habile, et, malgré les désordres dont il se rendit coupable, il avait du zèle contre les hérétiques.

Le père Longueval a remarqué que, parmi les prières faites pour l'ouverture de la troisième session, on chanta le *Veni Creator*. C'est la première fois, dit-il, que je trouve mention de cette hymne. Puis il ajoute : L'auteur de la vie de saint Hugues, abbé de Cluny, assure que ce fut ce saint abbé qui, le premier, ordonna, pour son monastère, qu'on la chantât à Tierce le jour de la Pentecôte [1].

Le Pape se rendit de Reims à Verdun, pour y faire la dédicace de l'église de Sainte-Madeleine, puis à Metz où, pour satisfaire au désir de Warin, abbé de Saint-Arnoul, il consacra l'église du monastère que ce religieux venait d'achever. Léon y laissa, en présent, une chape précieuse envoyée au pape Jean XIX par la reine Gisla, épouse d'Etienne, roi de Hongrie, comme le marquait une inscription attachée au revers de cette chape, conservée jusqu'au temps de Dom Calmet qui l'a vue. De plus, et entre autres priviléges, le Pape accorda, à l'abbé Warin et à ses successeurs, l'usage des sandales et de la dalmatique, quand ils officieraient dans les principales solennités [2]. On sait que les sandales sont la chaussure du Pape et des évêques quand ils officient ; elles étaient d'ailleurs aussi celle des prêtres, à la richesse près. Quant à la dalmatique, devenue le vêtement ordinaire des diacres, elle était primitivement réservée à ceux de l'Eglise romaine à l'exclusion de tous autres [3]. Le pape Sylvestre est dit en avoir introduit, le premier, l'usage dans l'Eglise. Le pape Zacharie la portait d'ordinaire sous sa chasuble et, jusqu'à la fin du XI[e] siècle, les évêques de France n'en usaient que par permission spéciale du souverain Pontife qui ne l'accordait qu'avec beaucoup de réserve.

De Metz, l'infatigable Léon IX alla à Mayence où il tint un Concile. L'empereur Henri le Noir y assista, ainsi que près de quarante évêques des différentes parties de l'Allemagne. On y défendit la simonie et le mariage des prêtres. Sibichon, évêque de Spire, s'y étant vu accusé de plusieurs fautes considérables, dont malheureusement il était coupable, eut néanmoins la témérité de vouloir s'en purger par l'épreuve du corps et du sang de Jésus-Christ ; mais, en punition d'un tel sacrilége, sa mâchoire fut soudain paralysée et demeura telle jusqu'à la mort de l'infortuné prélat.

Le Pape reprit le chemin de l'Italie s'occupant sans cesse, par la tenue de Conciles, de la répression des désordres et des abus. C'est ainsi qu'à Siponte, ancienne ville de l'Apulie, sur la côte de la mer Adriatique, il déposa, dans une assemblée de Prélats, deux archevêques reconnus coupables du crime de simonie [4].

Rentré à Rome, il y tint, dans l'église de Latran, le Concile qu'il avait indiqué pour le mois d'avril 1050. On y traita de plusieurs points de disci-

1. *Hist. de l'Eglise gallicane*, liv. XX, t. VII, p. 262.
2. Trévoux, t. IV, col. 1764. — 3. Ibid., t. II, col. 480.
4. *Dict. des Conciles*, t. II, col. 577, édit. Migne.

pline ecclésiastique et l'on y examina la conduite de plusieurs évêques. On y condamna, surtout, les erreurs de Bérenger, qui niait la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Mais l'un des actes de ce Concile, le plus solennel et le plus intéressant pour l'Eglise de Toul, ce fut la canonisation de saint Gérard par son successeur Léon. Tous les évêques et les abbés présents au Concile signèrent la bulle que donna le Pape à cette occasion et dans laquelle, après avoir déclaré que la fête de saint Gérard serait désormais célébrée dans l'Eglise, le 23 avril, il exprime le désir de faire lui-même la translation des reliques de son Bienheureux prédécesseur.

Léon vint en effet une seconde fois à Toul, pour y accomplir cet acte de fraternelle piété. A l'occasion de cette cérémonie, il accorda à Dodon, abbé de Saint-Mansuy, une bulle par laquelle il le confirme dans la possession des biens de ce monastère. Cette bulle est datée du 22 octobre 1050[1], la deuxième année du Pontificat de Léon IX et la vingt-sixième de son épiscopat; ce qui montre qu'il conservait encore le titre de premier pasteur de l'église de Toul.

Vers le commencement de l'année suivante (1051), Léon partit de Toul, pour retourner à Rome où il arriva avant Pâques. Il passa à Augsbourg, avec l'empereur, la fête de la Purification. C'est là qu'il fit une prédiction remarquable.

Il avait beaucoup à lutter contre les envahisseurs des biens de l'Eglise romaine, principalement contre Hunfroi, archevêque de l'Eglise de Ravenne, enflé de l'esprit d'orgueil et de rébellion ; plusieurs courtisans le favorisaient, envieux de la gloire du Pape. Le chef de la discorde était Nizon, évêque de Freisingen, que la puissance divine punit de la manière suivante. Envoyé en Italie pour y porter les réponses de l'empereur, il vint à Ravenne, et, en faveur de l'archevêque, dit des paroles insolentes contre le saint Pape, jusqu'à proférer ce blasphème en portant son doigt sur sa gorge : « Je veux que cette gorge soit tranchée par le glaive si je ne le fais pas déposer de l'honneur de l'apostolat ! » A l'instant même il fut saisi à la gorge d'une douleur intolérable et mourut impénitent le troisième jour. L'archevêque de Ravenne, à cause de son incorrigible présomption, fut anathématisé par le saint Pape au Concile de Verceil. Il fut donc mandé à Augsbourg par ordre de l'empereur, obligé de rendre ce qu'il avait injustement usurpé et de demander l'absolution. Comme il était prosterné aux pieds du Saint et que tous les évêques présents intercédaient pour lui, le Pape dit : « Que Dieu lui donne l'absolution de tous ses péchés selon sa dévotion ! » L'archevêque se leva avec un ris moqueur, et le saint Pape, fondant en larmes, dit tout bas à ceux qui étaient proches : « Hélas ! ce misérable est mort ! » Et, de fait, aussitôt il fut attaqué d'une maladie, et, à peine arrivé à Ravenne, il perdit et la vie et la dignité dont il était si fier[2].

Après son retour à Rome, saint Léon tint, dans la capitale du monde chrétien, un Concile dans lequel fut déposé, pour fautes considérables, Grégoire, évêque de Verceil. Le Pontife, rempli de zèle pour le maintien de l'ordre et le respect des bonnes mœurs, prit, dans cette assemblée, des mesures répressives des désordres qu'occasionnaient, dans Rome, les femmes publiques et les scandales qu'elles y donnaient. Il y préconisa pour le remplacer, comme évêque de sa chère Eglise de Toul, Udon qui en était le primicier et transmit à Frédéric, frère de Godefroy, duc de la Basse-Lorraine, la charge de chancelier qu'Udon avait jusqu'alors exercée. Léon passa le reste de cette année à visiter les églises et les monastères de l'Italie, pour y réta-

1. Inventaire du titre de la cathédrale de Toul. — 2. *Vita S. Leon.*, l. II, c. 7.

blir la discipline et y régler les affaires comme s'il en eût été spécialement chargé.

Le Pape saint Léon IX fit, en l'an 1052, un troisième et dernier voyage en Allemagne pour négocier la paix entre l'empereur et André, roi de Hongrie. Comme André n'avait pas voulu souscrire à toutes les conditions, l'empereur, irrité, assiégea Presbourg avec une puissante armée. Les assiégés, soutenus de Dieu, qu'ils invoquaient dans leur détresse, se défendirent si bien que l'empereur fit de vains efforts pour prendre leur ville. Cependant le roi André avait imploré la médiation du Pape, promettant de payer à l'empereur le même tribut que ses prédécesseurs, pourvu que l'on pardonnât le passé. Le Pape, étant arrivé à Presbourg, trouva l'empereur personnellement disposé à la paix ; mais quelques courtisans, jaloux du crédit et des succès du saint Pontife, en détournèrent ce prince, qui, dans l'intervalle, fut obligé de lever le siége. Alors le roi André devint à son tour plus difficile ; le Pape le menaça de l'excommunication et lui envoya saint Hugues, abbé de Cluny, qui conclut enfin la paix, mais à des conditions beaucoup moins avantageuses pour l'empire que les premières [1].

Se trouvant à Worms avec l'empereur, le Pape le pressa de restituer au Saint-Siége l'abbaye de Fulde et quelques autres lieux qui, d'après le vœu des fondateurs, appartenaient à l'Eglise romaine. L'empereur n'y consentit que quand le Pape se montra disposé à faire un échange. Le Pape céda donc à l'empereur l'évêché de Bamberg et l'abbaye de Fulde contre le duché de Bénévent et quelques autres lieux d'Italie. Toutefois Bamberg devait chaque année payer au Saint-Siége une haquenée ou bien douze livres d'argent. Mais, pour défendre Bénévent contre les Normands d'Italie, l'empereur accorda au Pape quelques troupes allemandes, avec lesquelles celui-ci espérait mettre un terme aux déprédations des Normands dans la Pouille. Ces troupes se mettaient déjà en marche lorsque l'empereur, d'après les conseils de Guebhard, évêque d'Eichstædt, rappela ses chevaliers, en sorte qu'il n'en resta auprès du Pape qu'environ trois cents, la plupart de ses parents ou vassaux de ses parents. Il avait compté, par la vue seule d'une armée nombreuse, ramener les Normands à la raison sans aucune effusion de sang ; cette espérance était évanouie par la mesquinerie de l'empereur et de son conseil. Dans des occasions tout à fait semblables, Pépin et Charlemagne conduisaient eux-mêmes les Français au service de saint Pierre et à la défense de son Eglise. Jamais les empereurs allemands n'ont rien compris à cette magnanimité chrétienne de Pépin et de Charlemagne, lors même qu'il s'agissait d'un Pape de leur nation et de leur famille.

C'est dans ces circonstances que le pape saint Léon IX quitta le pays de ses pères, qu'il ne devait plus revoir, et s'en retourna en Italie par Padoue, où il eut quelque consolation.

Il n'en fut pas de même à Mantoue. Y étant arrivé pour la Quinquagésime de l'an 1053, il voulut tenir un Concile ; mais il fut troublé par la faction de quelques évêques qui craignaient sa juste sévérité ; car leurs domestiques vinrent insulter ceux du Pape, qui se croyaient en sûreté étant devant l'église où se tenait le Concile, en sorte que le Pape fut obligé de se lever et de sortir devant la porte pour faire cesser le bruit. Mais, sans respecter sa présence, ils s'opiniâtraient de plus en plus à poursuivre à main armée ses gens désarmés et à les arracher de la porte de l'église où ils voulaient se sauver, en sorte que les flèches et les pierres volaient autour de la tête du Pape et que quelques-uns furent blessés en voulant se cacher sous

1. Pagi, ann. 1052, n. 1 et 2; Herm. Hildeb. Wib.

son manteau. On eut tant de peine à apaiser ce tumulte qu'il fallut abandonner le Concile, et le lendemain, comme on devait examiner les auteurs de la sédition pour les juger sévèrement, le saint Pape leur pardonna, de peur qu'il ne parût agir par vengeance [1]. Ces basses violences des évêques coupables montrent combien le mal était grand et quels efforts prodigieux il fallait encore pour le déraciner.

A peine arrivé à Rome, saint Léon marcha de sa personne contre les Normands. Voici quelle fut la cause de cette expédition militaire, dont l'issue fut malheureuse.

Quarante pèlerins normands, revenant de la Terre-Sainte, avaient abordé à Salerne, située sur le port de ce nom, au royaume de Naples, dans le temps que cette ville était serrée de très-près par les Sarrasins qui en faisaient le siége. Ces pèlerins, gens de cœur et de main, quittèrent leurs bourdons pour prendre les armes et donnèrent sur l'ennemi avec tant de résolution et de succès, qu'ils le forcèrent à lâcher prise et à se retirer. Les assiégés ne surent quels éloges donner à leurs libérateurs, ni quels moyens employer pour les retenir en Italie. Ils leur offrirent les plus belles productions du pays, avec prière de les porter à leurs compatriotes, afin d'engager ceux-ci à venir s'établir dans une région si belle et si fortunée. L'espérance de la gloire et du butin toucha les Normands, bien plus encore que la beauté des fruits qu'on leur avait montrés, mais qu'ils jugeaient néanmoins préférables de beaucoup à ceux qu'ils récoltaient en leur province. Plusieurs d'entre eux allèrent donc chercher fortune en Italie, sous la conduite du comte Rodolfe et ensuite du fameux Robert Guiscard. La valeur, chez eux, suppléant au nombre, ils firent des exploits qui surpassèrent leur réputation et, en peu de temps, ils eurent délivré l'Italie du joug des Grecs et des Sarrasins; mais ce fut pour lui en imposer un autre qu'elle ne put secouer.

Ces Normands, renforcés par de nouvelles colonies de leurs compatriotes, n'ayant plus d'ennemis à piller en Italie, pillèrent l'Italie elle-même, sans épargner les églises et les monastères, puis songèrent à s'établir, par droit de conquête, dans la plus belle province de ce charmant pays. Les Italiens n'avaient pas prétendu acheter, à ce prix, les services des Normands; ils allaient subir le sort du cheval, ayant imploré le secours de l'homme pour se venger du cerf : alors ils se plaignirent à Léon IX; et de fait le brigandage de leurs précédents libérateurs était poussé à un tel excès, qu'il faisait regretter le joug des Grecs et des Sarrasins. Le Souverain Pontife épuisa, sans succès, tous les moyens dont il pouvait disposer, sans omettre l'excommunication, dont ces Normands effrénés parurent très-peu s'inquiéter; ce fut alors qu'il prit le parti de marcher contre eux avec une armée composée d'Allemands et d'Italiens [2].

C'est ici [3] une de ces démarches qui ont attiré à Léon IX le reproche de suivre quelquefois les mouvements trop impétueux de son zèle. Mais si l'on veut se reporter à des temps si différents du nôtre, où les Prélats devenus grands vassaux des empereurs ou des rois, n'étonnaient point les peuples en marchant à la guerre, on jugera plus sainement de la conduite de Léon. Prince temporel lui-même, ne devait-il pas protéger et défendre ses sujets et ses alliés contre la fureur et les ravages des Normands? A peine adjudant dans la milice du cloître (il était diacre alors) n'avait-il pas paru dans la milice des camps de la Lombardie avec le grade

1. *Vita S. Leon.*, l. II, c. 4. n. 21.
2. Longueval, t. VII, p. 302. — 3. Béraut-Bercastel, *Hist. de l'Eglise*, édit. de 1830, t. V, p. 276.

de commandant en chef, aux applaudissements des généraux les plus expérimentés ; et les succès prématurés qu'il avait obtenus n'étaient-ils pas suffisants pour lui en faire espérer de nouveaux et de plus complets ? On ne peut, du moins, accuser ses intentions ; la lettre qu'il écrivit à l'occasion de cette guerre, à Constantin Monomaque, empereur de Constantinople, prouve qu'elles étaient tout à fait pures et droites : « En voyant », dit le Pape, « la nation des Normands s'élever avec une impiété plus que païenne contre l'Eglise de Dieu, tourmenter et massacrer les chrétiens, n'épargner ni l'âge le plus tendre, ni le sexe le plus faible ; ne mettre aucune différence entre le sacré et le profane, dépouiller les églises, les abattre et les brûler, j'ai cru que la sollicitude qui doit me faire veiller au bien de toutes ces églises, m'engageait à m'opposer à ces maux. J'en ai repris les auteurs ; je les ai priés, conjurés et avertis ; mais tout a été inutile. C'est pourquoi j'ai jugé qu'il fallait faire craindre la vengeance des hommes à ceux qui ne craignent pas celle de Dieu ; non que je veuille la mort d'aucun Normand ou de quelque autre ; je ne cherche qu'à réprimer, par la terreur des armes, ceux que la crainte des jugements de Dieu n'arrête point ».

Si Pierre Damien, ordinairement respectueux à l'égard des souverains Pontifes, n'approuva point l'expédition de Léon IX, l'Eglise universelle pensa autrement que lui ; du reste on doit oublier les doléances de ce pieux solitaire et les lui pardonner. Il poursuivait alors, par ses discours et par ses écrits, ces évêques allemands et français qui ne se faisaient aucun scrupule de prendre le casque et de revêtir la cuirasse : dans l'ardeur de son zèle, il a laissé courir sa plume et dépassé les bornes. Léon IX, d'ailleurs, n'imita point ces Prélats en costume guerrier : il réunit aux siennes, les troupes que lui avait envoyées l'empereur d'Allemagne ; et s'il crut devoir les accompagner, il est sûr qu'il n'était pas présent au combat, ce qui peut très-bien en avoir compromis le succès. Il est fort probable que, s'il eût réussi dans son entreprise, on ne lui en eût pas fait plus de crime qu'on n'en fit à Jean X, loué généralement pour avoir chassé les Sarrasins du poste qu'ils occupaient sur le Garillan.

La bataille se donna le 18 juin 1053, près de Dragonara. D'un côté se trouvaient les chevaliers allemands venus de la Souabe, mais qui, d'après les Normands eux-mêmes, ne dépassaient pas sept cents, sous le commandement de deux ducs ; à côté d'eux une multitude considérable de Lombards et d'autres Italiens, sous le commandement de trois comtes. De l'autre part trois mille cavaliers normands et quelques fantassins, sous les ordres de trois chefs, le comte Onfroi, son jeune frère Robert Guiscard, nouvellement arrivé, et Richard, comte d'Averse. Richard devait attaquer les Italiens, Onfroi les Allemands, et Robert le soutenir avec la réserve. Richard, qui commença le combat, mit les Italiens en fuite sans beaucoup de peine ; mais Onfroi trouva d'autres hommes dans les Allemands. Le combat fut meurtrier. Robert, venu au secours de son frère, fut renversé de cheval jusqu'à trois fois. La victoire était encore indécise lorsque Richard, revenu de la poursuite des Italiens, fond sur les Allemands d'un autre côté. Les Allemands ne cédèrent pas pour cela et moururent l'épée à la main jusqu'au dernier. Si l'empereur les avait laissés venir en nombre, la victoire eût été à eux.

Couverts de poussière et de sang, et furieux d'une victoire si chèrement achetée, les Normands coururent à Civitella pour achever la victoire par la prise du Pape. C'était une ville à plus d'une lieue de Dragonara, où le Pape

s'était retiré avec son clergé, en attendant l'issue de la bataille. A l'approche des Normands, les habitants montèrent sur les murailles pour les repousser ; mais les Normands mirent le feu aux chaumières d'alentour pour contraindre les habitants, par la fumée, à quitter les murailles. Déjà les habitants, obligés de reculer et se croyant perdus, pliaient la chapelle et les bagages du Pape et demandaient en tumulte qu'il se rendît, à travers la porte en feu, parmi les assaillants, et qu'il se livrât au pouvoir de ses ennemis. Le Pape commanda de porter la croix devant lui pour aller essuyer lui-même la fureur des ennemis, lorsque tout d'un coup le vent tourna et poussa le feu contre les Normands, qui furent ainsi contraints d'abandonner l'assaut. Le lendemain matin, le Pape envoya des messagers au camp des Normands pour exhorter les comtes à considérer avec repentir ce qu'ils avaient fait et à penser à leur salut. Si c'était lui qu'ils cherchaient, il était prêt ; il ne craignait personne, et sa vie ne lui était pas plus chère que la vie des hommes qu'ils avaient tués. Les Normands, dont la fureur faisait insensiblement place à la vénération pour le chef de l'Eglise, répondirent humblement que, s'il leur était possible d'offrir au Pape une digne satisfaction, ils subiraient volontiers la pénitence qu'il lui plairait de leur prescrire. Le Pape ordonna d'ouvrir les portes de la ville, délia les Normands de l'excommunication et se rendit au milieu d'eux. A la vue du saint Pontife, qui les avait toujours traités avec la plus grande mansuétude et dont les vertus brillaient d'un nouvel éclat dans le malheur, ces guerriers naguère si fiers se jetèrent à terre en pleurant. Vêtus de leurs habits de triomphe et de fête, plusieurs se traînèrent à genoux jusqu'à ses pieds pour recevoir sa bénédiction et entendre les paroles qu'il leur adressait. Sans aucune amertume dans le cœur pour l'affliction qu'ils lui avaient causée, et avec la simplicité de la colombe, le Pape s'arrêta au milieu d'eux, leur recommanda de faire de dignes fruits de pénitence, et les congédia en leur donnant sa bénédiction et après avoir reçu d'eux le serment qu'ils seraient ses fidèles vassaux à la place des chevaliers qu'ils avaient tués.

La plupart d'entre eux s'empressèrent de se rendre de nouveau maîtres des villes qui les avaient expulsés pendant l'insurrection ; mais le comte Onfroi, le plus doux des fils de Tancrède après Drogon, demeura auprès du Pape pour lui servir de sauvegarde, et promit, quand il voudrait retourner à Rome, de l'accompagner jusqu'à Capoue. Le Pape se rendit alors sur le champ de bataille, où gisaient un si grand nombre de ses amis et de ses parents. Quand il vit leurs cadavres mutilés, il fut saisi d'une affliction extrême, les appelait en pleurant par leurs noms et souhaitait d'être mort avec eux ; mais quand il observa que les corps des siens étaient intacts et ceux des Normands entamés par les bêtes sauvages, il y vit une assurance de leur salut éternel et une consolation pour lui. Il passa deux jours sur le champ de bataille, à jeûner et à prier, et, par les mains des Normands eux-mêmes, fit enterrer les corps dans une église voisine, qui avait été détruite depuis longtemps, et y célébra lui-même l'office des morts. Ensuite, accompagné d'Onfroi, il se rendit à Bénévent, où il arriva la veille de la Saint-Jean-Baptiste, non sans quelque crainte que les habitants ne voulussent profiter du malheur des circonstances ; mais ce malheur même avait touché leurs cœurs. Jeunes et vieux, hommes et femmes allèrent à sa rencontre bien loin de la ville, et attendaient son arrivée au milieu des gémissements et des larmes ; mais quand ils aperçurent ce cortége, d'abord les clercs et les évêques, s'avançant avec toutes les marques du deuil et de l'affliction, enfin le saint Pape, qui, avec une résignation chrétienne et des

regards affectueux, leva sa main au ciel pour bénir ceux qui l'attendaient, alors pas un ne put retenir ses larmes ; de toutes parts on entendait des gémissements et des sanglots. Cependant nul n'était plus profondément affligé que le Pape ; chaque jour il disait la messe pour les âmes des défunts, jusqu'à ce qu'une vision lui ordonna de ne plus prier pour ces morts, mais de les tenir au nombre des Bienheureux. Ils apparurent aussi à beaucoup de personnes et leur recommandèrent de ne point les pleurer, puisqu'ils avaient part à la gloire des martyrs. Les Normands eux-mêmes bâtirent une belle basilique sur leurs tombeaux, où il s'opéra plusieurs miracles, et, ce que la puissance de leurs adversaires n'avait pu obtenir, la victoire si chèrement achetée l'effectua : ils traitèrent avec plus d'humanité les vaincus et gardèrent au Pape, jusqu'à sa mort, la fidélité qu'ils lui avaient jurée.

Captif des Normands, le saint pape Léon passa à Bénévent le reste de l'année 1053 et le commencement de l'année suivante, continuellement occupé de prières et de mortifications. Au commencement de l'année 1054, il se sentit attaqué d'une maladie, plutôt de faiblesse que de douleur, mais qui lui ayant enlevé le goût de toute nourriture, le réduisit à ne plus prendre que de l'eau. Il ne laissa pas de célébrer l'anniversaire de son ordination, le 12 de février, qu'il dit encore la sainte messe, mais pour la dernière fois. Pressentant sa fin prochaine, il se fit porter, en litière, de Bénévent à Rome, où beaucoup de Normands voulurent l'accompagner, tant par honneur pour sa personne que pour satisfaire leur dévotion. La maladie, ne faisant qu'augmenter, le contraignit de s'arrêter à Capoue et d'y séjourner pendant douze jours ; il ne rentra dans Rome que le 17 avril [1].

Rien de plus édifiant que le récit fait par un témoin oculaire, des circonstances de la mort de ce saint Pape. A peine arrivé dans son palais, il fit appeler plusieurs évêques, qui étaient à Rome, et leur dit : « Mes frères, mes enfants et les enfants de notre Mère la sainte Eglise, c'est à vous que le Seigneur a confié le gouvernement de son Eglise avec le pouvoir de lier et de délier. C'est pourquoi je vous conjure de veiller avec soin sur votre troupeau et de défendre vos ouailles contre les embûches des loups. Quelle excuse pourrez-vous apporter, si vous laissez périr la brebis que le Seigneur n'a pas dédaigné de porter sur ses épaules ? Je me recommande à vos prières, ma mort n'est pas éloignée. Souffrez-moi encore trois jours et vous verrez la vérité de ce que je vous dis ».

Le lendemain matin, il fit porter à Saint-Pierre le cercueil qu'il s'était préparé, ensuite il demanda qu'on l'y transportât lui-même. Il y adressa une touchante allocution aux assistants, puis, arrêtant ses yeux sur la croix, il pria pour eux et leur donna l'absolution. Il pria aussi pour l'Eglise et particulièrement pour la conversion des simoniaques. Il sembla que le zèle qu'il avait toujours déployé, pour l'extirpation de la simonie, acquérait à ce moment une ardeur nouvelle. Après une heure de silencieuse méditation et d'entretien avec le Seigneur, élevant la voix, il dit : « Grand Dieu, rédempteur du genre humain, qui, par la prière de vos apôtres Pierre et Paul, avez précipité Simon le Magicien, daignez m'exaucer comme vous les avez exaucés ; convertissez Théophilacte, Grégoire et Pierre qui ont établi la simonie presque dans tout le monde chrétien. Faites-leur la grâce de reconnaître leurs égarements et de rentrer dans la voie de la vérité ; car vous avez dit que vous ne vouliez pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. Vous donc, Seigneur, qui avez changé Paul le

1. Un historien a remarqué que le jour de la rentrée du Pape à Rome est celui du Bon-Pasteur, et que c'est du texte de l'Evangile de ce jour que Léon tira le sujet de l'allocution dont il va être parlé.

persécuteur, changez ceux dont je parle, afin qu'ils vous connaissent et vous glorifient ». Ce Théophilacte, dont Léon demandait la conversion, était Benoît IX qui avait usurpé le Saint-Siége, d'où il avait été chassé, et qui se donnait alors quelque mouvement pour y remonter. Grégoire et Pierre pouvaient être des officiers ou des Prélats de la cour de Benoît IX.

Le soir étant venu, il ordonna qu'on le menât à l'endroit de l'église qu'il avait marqué pour sa sépulture. A la vue du tombeau qu'il avait fait disposer, il dit : « Voyez, mes frères, combien vile et petite est la demeure qui m'attend, après tant de biens et d'honneurs. Voilà tout ce qui m'en reste sur la terre. Mais je crois que mon Rédempteur vit, que je ressusciterai au dernier jour, et que je verrai mon Seigneur et mon Dieu dans ma chair ».

Le 19, au matin, il reçut l'Extrême-Onction et se fit présenter devant l'autel de Saint-Pierre où, pendant une heure, il pria la face contre terre. S'étant ensuite fait remettre sur son lit, il entendit la messe, reçut le saint Viatique des mains de l'évêque célébrant ; puis, ayant demandé aux assistants quelques instants de silence, comme pour reposer, il rendit le dernier soupir. Ainsi mourut cet illustre Pontife, le 19 avril de l'an 1054, à l'âge de cinquante et un ans, vingt-huit jours, après vingt-huit ans d'épiscopat et cinq ans, deux mois et neuf jours d'un pontificat dont tous les moments furent employés à l'extirpation des vices qui déshonoraient le sanctuaire. Ses vertus et les miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort l'ont fait mettre au nombre des Saints.

Ce qui contribua beaucoup à la gloire du pontificat de Léon IX, c'est qu'il sut connaître, s'attacher et conserver des hommes de mérite et de dévouement, comme le cardinal Humbert, Hildebrand et Pierre Damien ; car le grand art de gouverner, c'est de savoir choisir des hommes avec qui l'on veut partager l'administration des affaires, puis de les encourager en les traitant avec les égards qui sont la première et la plus douce récompense de leur abnégation et de leurs travaux.

On représente saint Léon IX : 1° Enlevant un lépreux sur ses épaules et le transportant sur son propre lit. On raconte, en effet, que pendant son séjour à Bénévent, comme il traversait son palais en priant, il aperçut dans un coin un lépreux, dont les plaies hideuses, perçaient à travers ses haillons. L'infortuné était resté là ne pouvant aller plus loin ; à peine bégayait-il quelques mots. Aussitôt le Pape se mit à genoux auprès de lui et le consola jusqu'au moment où le dernier de ses domestiques se fut retiré. Alors il prit le lépreux sur ses épaules, le porta dans le lit de parade qui était préparé pour lui, mais où il ne montait jamais, et continua la récitation de son psautier. Lorsqu'enfin il voulut se coucher sur son tapis étendu par terre et son oreiller de pierre, le lépreux avait disparu. Il réveilla son domestique : celui-ci chercha vainement dans tout le palais, dont les portes étaient bien fermées. Le lendemain, le Pape, qui avait eu quelque révélation à cet égard, défendit sévèrement à son domestique de rien dire de cet événement pendant sa vie ; 2° On le peint encore bénissant de loin une église, car on rapporte que voyageant en Allemagne, les fondateurs d'une église, près de Spire, le prièrent de s'arrêter pour la consacrer. Le saint Pape, pressé dans sa marche, la bénit de loin ; comme on insistait, il assura aux solliciteurs qu'on n'avait pas besoin de lui, puisque l'église était consacrée ; ceux-ci allèrent voir par curiosité et trouvèrent en effet les marques ordinaires de la consécration des églises : croix sur les murs, alphabets tracés sur la cendre, etc.

CULTE, RELIQUES, MONUMENTS, ÉCRITS, LA ROSE D'OR.

DEUX CONTEMPORAINS DE LÉON IX : BERENGER ET LANFRANC.

La ville de Bénévent — que saint Léon avait acquise au Saint-Siége en l'échangeant contre l'abbaye de Fulde et l'évêché de Bamberg — bâtit dans son enceinte et fort peu de temps après la mort du saint Pape, une église en son honneur, et l'évêque Waldéric, qui l'avait connu, institua sa fête pour être célébrée le 19 avril. De l'Italie, le culte de saint Léon passa bientôt en France, surtout à Toul et à Reims, puis en Allemagne, au moins dans les églises qui bordent le Rhin.

Lutulphe, doyen de la cathédrale de Toul, élevé à l'école épiscopale de cette ville, du vivant de Léon IX, voulut honorer la mémoire de ce grand pape, en édifiant, non loin de la basilique commencée par saint Gérard, une autre église qui serait consacrée sous son nom. Ce dessein fut exécuté presque aussitôt que conçu, et, dès l'an 1091, la ville de Toul fut dotée d'un nouveau temple portant le titre de Saint-Léon. Lutulphe songea aussi à le confier aux soins d'ecclésiastiques édifiants. Il jeta les yeux sur la communauté bénédictine de Saint-Mont, dont les membres vivaient dans une régularité telle, qu'ils jouissaient de l'estime et de la vénération du clergé.

L'abbaye de Saint-Léon fut primitivement bâtie hors des murs de la ville de Toul, sur un fond de terre appartenant à l'évêque ; mais ayant été ruinée durant la guerre qui s'alluma entre Charles II, duc de Lorraine, Edouard, marquis de Pont-à-Mousson et les bourgeois de Toul, ces derniers procurèrent, dans l'enceinte de leur cité, aux religieux dépossédés, un établissement dans lequel ils vinrent se fixer et transférer l'abbaye en 1418.

Lorsque la Révolution eut dispersé les religieux et dépeuplé les monastères, celui dont nous parlons fut affecté, par la ville de Toul, à l'établissement d'un collége communal qui subsiste encore, et le saint Pape, qui avait illustré et tant aimé sa chère Eglise de Toul, n'eut plus, dans son ancien diocèse, un seul monument public pour en perpétuer la mémoire. Mais voici qu'après soixante ans d'un oubli en quelque sorte forcé, un excellent prêtre, M. l'abbé Noël, ancien vicaire de la cathédrale de Nancy, chargé par l'autorité diocésaine de former, dans le faubourg Stanislas de la ville épiscopale, sur la route de Toul, une paroisse que réclamaient impérieusement les besoins spirituels d'une population grossissant chaque jour, voici que M. l'abbé Noël a conçu l'heureuse idée de ressusciter le souvenir de l'illustre Pontife et de lui faire, en quelque sorte, amende honorable en plaçant, sous son patronage, la magnifique église qu'il a élevée et décorée comme par enchantement, et en en surmontant le fronton de la statue de saint Léon, évêque de Toul, pape de Rome, l'une des gloires les plus radieuses et l'un des plus insignes bienfaiteurs du pays.

Nous n'omettrons pas de dire que, lors d'une de ses visites pastorales dans l'arrondissement de Sarrebourg, Mgr de Forbin-Janson avait formé le projet de construire, sur le plateau du rocher où gisaient, depuis deux siècles, les ruines de l'ancien château de Dachsbourg, appartenant aux parents de Léon IX, une chapelle qui rappelât le souvenir du saint Pontife, en même temps que les fidèles y invoqueraient son assistance.

Les événements de 1830 ne permirent pas à l'évêque de Nancy-Toul de réaliser, comme il l'eût voulu, sa pieuse pensée. Mais M. l'abbé Klein, curé de la paroisse de Dabo, avec un zèle plein de désintéressement, a su accomplir le vœu de son évêque fugitif. Et l'on peut voir, depuis des années déjà, le modeste sanctuaire qui a comme préludé à celui que nous venons de signaler, et dans lequel saint Léon revit en quelque sorte, et intercède la bonté de Dieu pour ses anciens diocésains et aussi pour les Alsaciens ses compatriotes.

Les reliques de saint Léon reposent dans l'église de Saint-Pierre, à Rome, sous l'autel de saint Martial. Un de ses bras a été apporté dans l'église de Sainte-Croix, de Woffenheim, et son crâne dans l'église de Lucelle, en Alsace.

Il en existe aussi de légères parcelles à la cathédrale de Toul, dans la chapelle du saint Pape, élevée sur le sommet de la montagne de Dabo, et dans la nouvelle église paroissiale placée sous le vocable de saint Léon de Toul, qui s'achève en ce moment au faubourg Stanislas, de Nancy.

Monuments. — 1° La demeure ordinaire du comte Hugues, père de saint Léon, était le château d'Eguisheim, en Alsace, et celui de Dabo, autrefois Dagsbourg, dans les Vosges, entre Phalsbourg et Saverne. Ce dernier, dont on voit encore les ruines, fut démoli par les ordres de Louis XIV en 1678, pour des travaux de fortification : sur l'emplacement on a élevé, comme nous venons de le dire, une petite chapelle en l'honneur de notre saint Pontife. La petite ville de Dabo circule autour de la montagne de difficile accès, où ce château était perché comme un nid d'aigle. Il y a près de Dabo une colline encore appelée Léonsberg, du nom de notre Saint ; on y voit aussi une petite chapelle dédiée sous son invocation et dans laquelle on croit qu'il fut baptisé.

2° Parmi les fondations de saint Léon ou de sa famille, on remarque surtout les suivantes : le

prieuré de Saint-Quirin, qui doit son nom à des reliques de ce martyr apportées de Rome par une sœur de notre saint Pape ; — l'abbaye de Hesse entre Dabo et Sarrebourg, dont Serberge, nièce du pontife, fut la première abbesse ; — le monastère d'Altorf, à deux lieues au midi de Molsheim ; il y consacra l'autel et la chapelle dédiée à saint Etienne, et fit don à l'église d'un bras de saint Cyriaque, qui en devint dès lors le patron.

Mais la haute Alsace reçut des marques particulières de sa générosité : il abandonna au monastère de Woffenheim ou Sainte-Croix en Plaine, situé à deux lieues au sud de Colmar, plusieurs de ses domaines, et lui fit don d'une magnifique particule de la vraie croix, qu'il plaça dans l'église consacrée de ses propres mains.

Cette particule de la vraie croix fut une des plus considérables qu'on eût vues jusqu'alors en Alsace ; de là les nombreux pèlerinages que les fidèles firent à l'église qui la possédait.

Les habitants des villages de Woffenheim, de Blienschwiller et de Dingsheim quittèrent peu à peu leurs anciennes demeures, et s'établirent autour du monastère, qui prit dès lors le nom de Sainte-Croix, et donna naissance à une petite ville adjacente du même nom.

Ce monastère fut converti, en 1461, en chapitre de chanoines réguliers de Saint-Augustin, et, en 1524, il fut supprimé ; l'église devint la paroisse du lieu. On voyait encore, avant la Révolution, près de Sainte-Croix, une petite chapelle près de laquelle demeurait un ermite, et qui était l'ancienne église de Dingsheim.

C'est à Woffenheim que prit naissance la *Rose d'or :* Saint Léon IX va nous raconter lui-même dans une lettre admirable l'origine de cette poétique institution :

« O sainte et admirable croix », s'écrie-t-il, « sur laquelle Jésus-Christ, notre Seigneur, a été attaché ! dominé par l'amour et, de plus, lié par le devoir, occupé de mon salut pendant que je vis encore et assis sur le Siége apostolique, malgré mon indignité, je soumets à notre Siége apostolique l'église de mon père Hugues, de ma mère Heilvilge, de mes deux frères Gérard et Hugues, actuellement décédés, fondée par ces mêmes parents, dédiée par leurs soins et qui m'est advenue par droit d'hérédité. En étant devenu possesseur par droit de succession légale, je la soumets à notre siége à perpétuité, pour être défendue contre tous ceux qui lui seraient opposés ou qui s'efforceraient de lui nuire.

« En retour de cette libéralité, ô croix plus éclatante que le soleil, plus précieuse que tous les êtres créés, et pour compensation de ces priviléges accordés à ce monastère, pour le salut de mon âme et le salut de mes parents qui y reposent dans le Seigneur, l'abbesse de ce lieu donnera annuellement, au temps determiné, à notre Siége apostolique, une rose d'or du poids de deux onces romaines, faite comme elle doit l'être, ou la matière si elle ne l'est pas, et l'enverra dans le temps du Carême.

« J'ai résolu de faire subsister toujours ce monument de cette libéralité, afin de rappeler, en ce temps, la victoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert sur toi, ô croix très-sainte, alors à redouter et maintenant à rechercher, à vénérer ».

Telle est l'origine de la rose d'or que le Pape bénit encore aujourd'hui, le troisième dimanche de Carême, et qu'il envoie ensuite à quelque prince ou princesse, comme témoignage d'estime et de bienveillance.

Le jour de la bénédiction de la rose est appelé dimanche de *Pascha rosata*. La station se fait à l'église de Sainte-Croix de Jérusalem.

A Strasbourg, Léon IX consacra l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, qui venait d'être agrandie, et y laissa sa tunique de soie, que l'on conserva longtemps comme un monument précieux.

Pouvait-il séjourner en Alsace sans aller vénérer le tombeau d'une de ses parentes, sainte Odile ? Mais les bâtiments du monastère de Hohenbourg avaient été réduits en cendres en 1045. Léon les fit reconstruire, consacra l'église et composa plusieurs hymnes en l'honneur de la sainte fondatrice, dans l'intercession de laquelle il avait une grande confiance. L'abbaye d'Andlau eut de même le bonheur de voir le vénérable Pape dans ses murs. Il leva de terre le corps de sainte Richarde, le fit placer derrière le maître-autel de l'église, qui venait d'être rebâtie par la princesse Mathilde, sœur de l'empereur Conrad, par conséquent sa proche parente, et il consacra de même cette église.

Au-dessus de la petite ville d'Egisheim, on voit encore les tours et les ruines d'un ancien château. Wimpheling nous apprend que Léon y consacra une petite chapelle en l'honneur de saint Pancrace, jeune heros de la foi, qui souffrit le martyre à l'âge de quatorze ans, sous la persécution de Dioclétien, en 304. Il l'enrichit d'une relique de ce saint Martyr. Cette chapelle fut transférée plus tard dans le village nommé Hüsseren, où fut construit, après la mort de saint Léon, un monastère de chanoinesses dédié à saint Léonard, que le pape Innocent IV confirma en 1245. Cette maison fut transférée d'abord près du château de Wer, dans une vallée de la Forêt-Noire, et de là, en 1274, au Petit-Bâle, où elle subsista jusqu'au temps de la réforme.

Entre Rouffach et Geberschwir, derrière la montagne, on voyait le monastère de Saint-Sigismond, que Dagobert II, roi d'Austrasie, avait fondé pendant son séjour au château d'Isembourg, près de Rouffach. Léon le visita : il eut la douleur de le trouver dans un état de délabrement total et prêt à tomber en ruines. Il le fit rétablir à ses frais, en consacra l'église et changea son nom en celui de Saint-Marc. Il consacra de même l'église de Bergholzzell, qu'on venait de construire :

on a conservé le souvenir de cette consécration par une inscription qu'on voit contre un pilier de cette antique église.

Le chapitre de chanoines, que sa pieuse mère Heilwige avait fondé sur une éminence, près de Reiningen, attira aussi l'attention du Pontife zélé. Il alla visiter cette maison, et, édifié de la conduite des chanoines, il consacra leur église, leur fit don du chef de saint Romain (martyrisé quelques jours avant l'illustre saint Laurent, qui l'avait baptisé et instruit dans la foi), et augmenta considérablement leurs biens. Cette maison fut donnée, en 1626, aux jésuites de Fribourg, et vendue au moment de la révolution : rachetée plus tard par un ecclésiastique du diocèse, elle passa, en 1825, aux religieux de la Trappe. Ainsi le monastère d'Œlenberg a été rendu à sa destination primitive, et les vertueux moines, qui ont remplacé les anciens chanoines, édifient, de nos jours, toute la contrée par leurs austérités et leur haute piété.

Léon marqua son séjour en Alsace par un insigne bienfait. Tout le monde connaît l'empire que la noblesse exerçait à cette époque par toute l'Europe : chaque seigneur se croyait en droit de venger à main armée ses querelles particulières ; de là naissaient souvent des pillages et des massacres. Pour réprimer un abus si criant, on fit la trêve appelée *trêve de Dieu*. Il y était dit, entre autres choses, que les églises serviraient d'asile à toute sorte de personnes, excepté à celles qui auraient violé la trêve, et que depuis le mercredi jusqu'au lundi matin on n'userait de violence à l'égard de qui que ce fût, même sous prétexte de venger une injure reçue. L'acceptation de cette trêve souffrit de grandes difficultés dans plusieurs provinces. Saint Odilon, abbé de Cluny, l'avait prêchée quelques années auparavant et fait recevoir dans quelques provinces du midi et de l'ouest de la France. La noblesse alsacienne, qui n'était pas moins turbulente que celle du reste de la France, fut convoquée par saint Léon. L'éloquence mâle et persuasive, l'ascendant que lui donnait sa dignité, l'éclat de sa sainteté et de ses vertus, l'avantage enfin d'appartenir à la première famille du pays, tout cela fit une vive impression sur l'esprit des seigneurs alsaciens, et la trêve de Dieu fut acceptée.

Écrits. — Saint Léon, nous l'avons vu, avait fait d'excellentes études : il était non-seulement lettré, mais savant. Outre la théologie, il connaissait à fond le droit civil ou plutôt coutumier de son temps, le droit canon, la musique. A cinquante ans, il apprit la langue grecque, sans doute pour être mieux à même de suivre la controverse engagée entre l'Occident et l'Orient.

On rapporte même que soit pour se familiariser avec cette langue, soit pour mieux goûter les beautés du texte sacré, il récita tous les jours le psautier en grec, à partir du jour où il put lire cette langue.

Pendant que notre saint Pape était prisonnier à Bénévent, un de ses cardinaux vit, à Trani, dans la Pouille, une lettre écrite par Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, et par Léon, évêque d'Acride, métropolitain de Bulgarie.

Cette lettre, qui était adressée à Jean, évêque de Trani, formulait quatre griefs contre l'Eglise latine : l'usage des azymes, l'observation du sabbat, c'est-à-dire le jeûne et l'abstinence du samedi; la manducation des viandes suffoquées, des oiseaux, par exemple, pris à la tendue ; le quatrième reproche était que les Latins ne chantent point *alleluia* pendant le Carême. Il est facile de se convaincre, à première vue, que, dans tous ces reproches, il n'y a pas matière à schisme : ce sont choses niaises et de soi assurément indifférentes. Mais examinons la question de plus près.

Pour comprendre la première difficulté, il faut savoir que les Grecs consacrent avec du pain levé, et les Latins avec du pain azyme ou non levé. Après avoir reproché aux Latins de faire comme les Juifs, pour le sabbat, les Grecs les condamnent de ne pas faire comme eux en mangeant de la viande suffoquée. Telle est, encore une fois, la logique des Grecs et partant celle des Russes, qui les ont suivis dans le schisme.

Saint Léon écrivit aux deux prélats orientaux une lettre en quarante et un articles sur l'union et l'unité de l'Eglise ; lettre qui respire la charité, l'humilité et, en même temps, l'autorité du Prince des Apôtres, et qui, souvent, est d'une éloquence d'autant plus vraie qu'elle est moins cherchée. Nous regrettons de ne pouvoir en donner qu'un court extrait : « Ce que Jésus-Christ nous a commandé le plus, ce qu'il a le plus demandé à son Père pour nous, c'est la paix et l'union. Malheur donc au monde à cause de ses scandales ! malheur aux hommes misérables qui déchirent l'unité de l'Eglise, plus cruels en cela que les bourreaux de Jésus-Christ qui respectèrent sa robe sans couture... » Puis s'adressant aux deux évêques : « Certes, si vous ne venez au plus tôt à résipiscence, vous serez incorporés à cette queue de dragon qui entraîna la troisième partie des étoiles du ciel sur la terre. Voilà que, près de mille vingt ans, après la Passion du Sauveur, l'Eglise romaine commence à apprendre, de vous, de quelle manière elle doit célébrer la pâque, comme si Pierre n'était pas celui auquel le Fils de Dieu a dit : « Tu es heureux, Simon..., confirme tes frères... » Le Pape leur reproche ensuite d'avoir sévi contre les Latins à Constantinople, tandis que, à Rome, les Grecs ont été non-seulement respectés, mais favorisés, « parce que la différence des coutumes ne nuit point au salut ». Plus loin il fait, en quelques mots et de main de maître, l'histoire des Patriarches de Constantinople. Nulle Eglise au monde n'a été gouvernée par autant de mauvais sujets : il y a de quoi faire frémir. Les Saints, qui ont occupé ce siége, comme Chrysostome, Flavien, ont toujours et invariablement été persécutés.

Léon reproche au Patriarche l'opprobre de l'église de Constantinople, qui ordonnait évêques des eunuques. « Même », dit-il, « on ordonna un jour une femme ». Léon n'aurait pas dit cela, si la fable ignoble de la papesse Jeanne eût été alors divulguée ; car Cérulaire s'en serait servi pour se défendre contre Rome. Cette réflexion si judicieuse est due à Mabillon.

Le saint Pontife termine en exhortant Cérulaire à n'être pas le membre du corps jaloux de la tête qui dirige, le sarment séparé du cep et qui pourrit à l'écart.

En même temps saint Léon avait envoyé des légats à Constantinople pour essayer de ramener le Patriarche. Au nombre de ces légats se trouvait Frédéric, cardinal-vice-chancelier de la sainte Eglise, qui fut depuis pape sous le nom d'Etienne IX. Irrités de la résistance qu'on leur opposait, les légats excommunièrent Cérulaire, qui, à son tour, les excommunia, et fit ôter des diptyques le nom du Pontife romain. On vit donc se renouveler le schisme de Photius.

Nous rapporterons l'excommunication telle qu'on la lit dans *Fleury*, t. IV, liv. LX, p. 159. Elle décrit avec beaucoup de précision les différentes sortes d'hérésies que le Saint-Siége poursuivait alors.

« Nous avons été envoyés par le Saint-Siége de Rome en cette ville impériale, pour connaître la vérité des rapports qu'on lui en avait faits, et nous y avons trouvé beaucoup de bien et beaucoup de mal. Car, quant aux colonnes de l'empire, les personnes constituées en dignité et les sages citoyens, elles sont très-chrétiennes et très-orthodoxes ; mais, quant à Michel, nommé abusivement patriarche, et à ses fauteurs, ils y sèment beaucoup d'hérésies. Ils vendent le don de Dieu, comme les simoniaques ; ils rendent eunuques leurs hôtes, comme les Valésiens, et ensuite les élèvent non-seulement à la cléricature, mais à l'épiscopat : imitant les Ariens, ils rebaptisent les gens baptisés, au nom de la sainte Trinité, nommément les Latins ; comme les Donatistes, ils disent que, hors de l'Eglise grecque, il n'y a plus dans le monde ni Eglise de Jésus-Christ, ni vrai sacrifice, ni vrai baptême ; comme les Nicolaïtes, ils permettent le mariage aux ministres de l'autel ; comme les Sévériens, ils disent que la loi de Moïse est maudite ; comme les Macédoniens, ils ont retranché du symbole que le Saint-Esprit procède du Fils ; comme les Manichéens, ils disent, entre autres choses, que tout ce qui a du levain est animé ; comme les Nazaréens, ils gardent les purifications judaïques, ils refusent le baptême aux enfants qui meurent avant le huitième jour, et la communion aux femmes en couche, et ne reçoivent point à leur communion ceux qui se coupent les cheveux et la barbe, suivant l'usage de l'Eglise romaine.

« Michel, admonesté par les lettres du pape Léon à cause de ses erreurs et de plusieurs autres excès qu'il a commis, n'en a tenu compte, et de plus, comme nous voulions réprimer ces maux par des voies raisonnables, il a refusé de nous voir et de nous parler, et de nous donner des églises pour célébrer la messe, comme dès auparavant il avait fermé les églises des Latins, les nommant azymites, les persécutant partout et en leur personne, anathématisant le Saint-Siége, au mépris duquel Michel prend le titre de patriarche œcuménique.

« C'est pourquoi, par l'autorité de la sainte Trinité, du Saint-Siége apostolique, des sept conciles et de toute l'Eglise catholique, nous souscrivons à l'anathème que le Pape a prononcé, et en son nom nous disons :

« Michel, patriarche abusif, néophyte revêtu de l'habit monastique par la seule crainte des hommes, et diffamé pour plusieurs crimes ; et avec lui Léon, dit évêque d'Acride, et Constantin, sacellaire de Michel, qui a foulé de ses pieds profanes le sacrifice des Latins ; eux et tous leurs sectateurs soient anathèmes, avec les simoniaques, les hérétiques qui ont été nommés, et tous les autres, et avec le diable et ses anges, s'ils ne se convertissent. *Amen, amen, amen* ».

Fleury ajoute : « Ces hérésies imputées aux Grecs n'étaient la plupart que des conséquences tirées de leur doctrine ou de leur conduite ; mais ils ne les avouaient pas ».

Outre la lettre ou plutôt le traité réfutant les arguties des Grecs, on a de saint Léon :

2° Une lettre aux évêques d'Istrie et de Vénétie ordonnant que ces deux provinces dépendraient de la métropole de Grade (ancienne Aquilée).

3° Deux lettres aux cinq évêques d'Afrique — c'était tout ce qu'il restait de cette florissante Eglise — déclarant maintenir à l'évêque de Carthage son droit de métropolitain.

4° Une lettre à Pierre, patriarche d'Antioche, lui accusant réception de l'avis de son ordination qu'il avait transmis à Rome et le félicitant de son attachement à l'unité.

5° Deux lettres : l'une à Michel Cérulaire et l'autre à l'empereur Constantin Monomaque.

L'empereur d'Orient, voulant se rendre favorable l'empereur d'Allemagne, écrivit au Pape dans le sens de l'unité et força le Patriarche de Constantinople à faire de même. Saint Léon leur répondit brièvement et leur envoya trois légats pour leur apporter, en même temps que sa réponse, le traité dont nous avons cité quelques mots (janvier 1054).

6° Une lettre aux évêques d'Italie ordonnant que les personnes entrant en religion ne pourront donner que la moitié de leurs biens aux monastères qu'elles auront choisis.

7° Une lettre aux fidèles de France les invitant à célébrer la fête de saint Remy le 1er octobre.

8° Diverses bulles.

9° Une lettre au duc de Bretagne notifiant l'excommunication encourue par les évêques de son duché pour avoir refusé de reconnaître l'archevêque de Tours comme métropolitain et de se rendre au concile de Rome où ils étaient cités comme simoniaques.

10° Une lettre au roi Edouard d'Angleterre le relevant du vœu qu'il avait fait d'aller en pèlerinage à Rome.

11° Une lettre approuvant la translation du siége de Toscanelle à celui de Porto.

12° Plusieurs autres lettres, bulles, diplômes et discours de circonstance qu'on peut voir dans la *Patrologie latine,* t. CXLIII, ainsi que la lettre de Michel Cérulaire à Jean, évêque de Trani.

Disons un mot, maintenant, de deux contemporains de Léon IX : Bérenger et Lanfranc, dont les hagiographes rattachent généralement la vie à celle du saint Pape.

Bérenger, né à Tours, disciple de saint Fulbert, évêque de Chartres, maître d'une célèbre école dans sa patrie, prêtre en 1039, archidiacre d'Angers, piqué d'avoir été vaincu dans une dispute par Lanfranc, et encore plus chagrin de voir son école presque déserte, chercha à se distinguer par des opinions singulières, et même en attaquant la doctrine de l'Eglise sur l'Eucharistie. Il ne reconnaissait ni la *transsubstantiation ni la présence réelle*. Son erreur fut condamnée dans un très-grand nombre de conciles, ainsi que le livre de Scot Erigène, où il l'avait puisée. Ce qu'il y a de vil et de méprisable dans cet hérésiarque, c'est son hypocrisie. Quand il se trouvait à un concile, il souscrivait la profession de foi qu'on lui présentait, reniant ainsi publiquement et formellement ses opinions. Une fois sorti de l'assemblée, il enseignait plus que jamais ses erreurs ; il rétracta pourtant à la fin, avec sincérité, son hérésie, et passa les huit dernières années de sa vie dans les exercices de la pénitence et dans les bonnes œuvres. Il mourut dans l'île de Saint-Côme, près de Tours, en 1088.

Remarquons que l'hérésie de Bérenger ne trouva presque point de partisans : elle fut l'objet d'une réprobation universelle. Mais comme elle s'attaquait à un dogme si fondamental, si cher à l'Eglise, elle nous a valu une foule de traités sur l'Eucharistie. Nous avons encore la plupart des ouvrages écrits contre Bérenger ; on y trouve de quoi réfuter amplement les hérétiques modernes. Voici les noms de leurs auteurs : Hugues, évêque de Langres ; Théoduin, évêque de Liége ; Eusèbe Brunon, évêque d'Angers ; Lanfranc, moine du Bec, puis archevêque de Cantorbéry ; Adelman, scolastique de Liége, puis évêque de Bresse ; Guitmond, moine de la Croix-Saint-Leufroy, puis évêque d'Averse, près de Naples ; le bienheureux Maurille, archevêque de Rouen ; Durand, abbé de Troarn, en Normandie ; Wolphem, abbé de Brunvillers, près de Cologne ; Ruithard, moine de Corwey, puis abbé de Hersfield ; Geoffroy de Vendôme, dont le premier écrit fut un traité du *Corps du Seigneur ;* saint Anastase, moine de Saint-Michel, puis de Cluny ; Jotsald, moine de Cluny ; Albéric, moine du Mont-Cassin ; Ascelin, moine du Bec ; Goscelin, scolastique de Liége, etc.

Erasme assurait que les traités de Guitmond, de Lanfranc et surtout d'Adelman, scolastique de Liége, étaient préférables à tous les écrits polémiques publiés dans le XVIe siècle : aussi engageait-il beaucoup les sacramentaires à les lire pour revenir à la foi en l'Eucharistie, comme il y avait été confirmé lui-même.

Voir l'*Histoire de Bérenger,* par François de Roye, professeur de droit à Angers, imprimée en 1656, in-4° ; et le père Mabillon, *Analect.*, t. I, p. 477, et *Act. Ben.*, t. IX ; Fleury et Ceillier ont suivi ce dernier auteur. Voir surtout les continuateurs de l'*Hist. littér. de la Fr.* Ils ont relevé plusieurs fautes considérables dans lesquelles Cave et Oudin étaient tombés.

Pour avoir une idée de la versatilité de cet hérésiarque qui, digne précurseur de Luther, s'amusait à faire de bons mots sur les Papes les appelant *Pompifex, pulpifex,* nous renvoyons aux *Conciles généraux et particuliers*, t. II, p 257 et suiv.

Lanfranc, le plus célèbre des adversaires de Bérenger, était né à Pavie, vers 1005, d'une famille de sénateurs, et son père était du nombre des conservateurs des lois de la ville. Lanfranc le perdit en bas âge, et, comme il devait lui succéder dans sa dignité, il alla à Bologne étudier l'éloquence et les lois. Son séjour en cette ville fut long, mais aussi il y fit de grands progrès. De retour à Pavie, il s'acquit une grande réputation dans le barreau, enseigna publiquement le droit civil et composa quelques traités sur cette matière.

De Pavie, il passa en France, et, après sa dispute littéraire avec Bérenger, s'arrêta quelque temps à Avranches, où il fut suivi de plusieurs disciples de grande réputation et ouvrit une école ; mais considérant combien il est vain de chercher uniquement à plaire aux hommes, il voulut même éviter les lieux où il y avait des gens de lettres qui pourraient lui rendre honneur.

Cependant un jour, allant à Rouen, comme il passait sur le soir par une forêt au-delà de la rivière de Rille, il rencontra des voleurs qui, lui ayant ôté tout ce qu'il avait, lui lièrent les mains derrière le dos, lui couvrirent les yeux du capuchon de son manteau, l'éloignèrent du chemin et le laissèrent attaché dans les broussailles épaisses. Dans cette extrémité, ne sachant que devenir, il déplorait son infortune.

Quand la nuit fut venue, étant rentré en lui-même, il voulut chanter les louanges de Dieu et ne le put, parce qu'il ne l'avait point appris. Alors il dit : « Seigneur, j'ai tant employé de temps à l'étude, j'y ai usé mon corps et mon esprit, et je ne sais pas encore comment je dois vous prier. Délivrez-moi de ce péril, et, avec votre secours, je réglerai ma vie de telle sorte que je puisse vous servir ». Au point du jour il entendit des voyageurs qui passaient et se mit à crier pour leur demander du secours.

D'abord ils eurent peur; puis, remarquant que c'était la voix d'un homme, ils s'approchèrent, et, ayant appris qui il était, ils le délièrent et le ramenèrent dans le chemin. Il les pria de lui indiquer le plus pauvre monastère qu'ils connussent dans le pays. Ils lui répondirent : « Nous n'en connaissons pas de plus pauvre que celui qu'un certain homme de Dieu bâtit ici proche »; et, lui ayant montré le chemin ils se retirèrent.

C'était l'abbaye du Bec, commencée sept ans auparavant par le vénérable Herluin. Quand Lanfranc y arriva, il trouva ce bon Abbé occupé à bâtir un four, où il travaillait de ses mains. Après s'être salués, l'Abbé lui demanda s'il était lombard, le reconnaissant apparemment à son langage. « Oui », répondit Lanfranc, « je le suis ». — « Que désirez-vous ? » dit Herluin. — « Je veux être moine », répondit-il. Alors l'Abbé commanda à un moine, nommé Roger, qui travaillait de son côté, de lui donner le livre de la règle, comme saint Benoît ordonne de la faire lire aux postulants. Lanfranc, l'ayant lue tout entière, dit que, avec l'aide de Dieu, il observerait volontiers tout ce qu'elle contenait. Après quoi l'Abbé, sachant qui il était et d'où il venait, lui accorda sa demande. Il se prosterna et baisa les pieds de l'Abbé, dont il admira dès lors l'humilité et la gravité.

Elu prieur trois ans après son entrée au Bec, il y ouvrit une école qui devint bientôt la plus célèbre de l'Europe.

Guillaume, duc de Normandie, avait épousé, sans dispense, Mathilde, sa parente, fille de Baudouin, comte de Flandre; mais il voulut faire cesser enfin le scandale qu'un tel mariage avait causé; il envoya Lanfranc à Rome pour obtenir une dispense de Nicolas II. Le Pape l'accorda, à condition que Guillaume et Mathilde fonderaient chacun un monastère. Le duc et la duchesse firent ce qu'on exigeait d'eux, fondèrent à Caen, en 1059, les deux célèbres abbayes de Saint-Etienne et de la Trinité. La première fut pour des hommes, et la seconde pour des filles.

L'abbaye de Saint-Etienne ayant été achevée en 1063, Lanfranc en fut nommé premier abbé. Il ouvrit une école qui devint aussi fameuse que celle du Bec. Le pape Alexandre II, qui avait étudié au Bec sous Lanfranc, y envoya plusieurs de ses parents.

On voulut, en 1067, élever Lanfranc sur le siége archiépiscopal de Rouen; mais il refusa constamment cette dignité. Il aurait également refusé l'archevêché de Cantorbéry, en 1070, s'il n'eût été forcé de l'accepter par les ordres réunis de l'abbé Herluin et de deux conciles. Le Pape le fit son légat en Angleterre.

Il n'eut pas plus tôt été sacré, qu'il tourna toutes ses pensées vers la réformation de son diocèse, et même de tous les diocèses de l'Angleterre, dont il était primat. Il travailla de toutes ses forces à corriger les abus qui s'étaient glissés dans les monastères, dans le clergé et parmi les simples fidèles. Il rétablit partout l'étude de la grammaire, de l'éloquence et de l'Ecriture sainte.

Guillaume le Conquérant avait beaucoup de confiance en lui; il le chargeait du gouvernement toutes les fois qu'il était obligé de passer en Normandie. Il le pria, en mourant, de couronner roi, Guillaume le Roux, son fils. La cérémonie s'en fit le 29 septembre 1087. Lanfranc mourut le 28 mai 1089, et fut enterré dans l'église du Christ, à Cantorbéry. Capgrave et Trithème lui ont donné le titre de *Saint;* mais il est certain qu'il n'a jamais été honoré d'un culte public, pas même à Cantorbéry, à Caen, ni au Bec. Quelques auteurs ont attaqué sa mémoire : on trouvera une réfutation solide de ce qu'ils ont avancé dans l'*Anglia sacra* de Wharton.

Voici le titre des écrits de Lanfranc qui sont parvenus jusqu'à nous :

1° Un *Commentaire sur les Epîtres de saint Paul.* La mort a empêché Dom Mabillon, qui en était possesseur, de le donner au public. Celui que Dom Luc d'Achéry a publié n'est point certainement de lui.

2° Le *Traité du Corps et du Sang du Seigneur*, divisé en vingt-trois chapitres, composé après l'an 1079. Lanfranc y établit la foi de l'Eglise sur l'Eucharistie, et y combat solidement les erreurs de Bérenger.

3° Des *Notes* sur les conférences de Cassien.

4° Des *Statuts* pour l'Ordre de Saint-Benoît en Angleterre.

5° Soixante *Lettres*, dont la plupart sont fort importantes.

6° Un *Discours* prononcé dans le concile de Winchester, en 1076, pour prouver que la primatie de la Grande-Bretagne appartenait à l'archevêque de Cantorbéry.

7° Le *Traité du secret de la Confession.* Il paraît n'être pas de Lanfranc, quoiqu'il lui soit attribué par plusieurs auteurs.

8° Des *Sentences*, où il est parlé en détail des exercices de la vie monastique. Le père d'Achéry, ayant découvert cet ouvrage, après son édition des écrits de Lanfranc, le fit imprimer dans le quatrième tome de son *Spicilége.* Il est aussi dans le dix-huitième tome de la *Bibliothèque des Pères.*

Lanfranc avait composé encore d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, comme des commentaires sur les psaumes, une histoire ou plutôt un panégyrique de Guillaume le Conquérant, etc.

Cet auteur avait une connaissance profonde de l'Ecriture, de la tradition et du droit cano-

nique. La solidité de ses raisonnements prouve qu'il était très-versé dans la dialectique. On remarque, dans ses écrits, beaucoup d'ordre et de précision ; son style grave et naturel intéresse et attache le lecteur.

La meilleure édition des œuvres de Lanfranc est celle que le père d'Achéry donna à Paris, en 1648, in-fol., avec d'excellentes notes. On trouve, dans le même volume, plusieurs pièces concernant l'histoire de Lanfranc, surtout sa vie, écrite par Milon Crispin, moine du Bec, auteur contemporain. Voir Dom Ceillier, l'*Hist. littér. de la Fr.* et la *Patrologie latine* de M. Migne, t. CL.

La Vie de saint Léon a été originairement écrite par trois auteurs contemporains : Wibert, archidiacre de l'église de Toul ; Anselme, moine de Saint-Remi, et par saint Brunon, évêque de Segni. L'histoire particulière de sa vie et celle de ses miracles ont été données par deux anonymes, témoins oculaires. Cf. *Patrologie latine*, t. CXLII, CXLIII et CXLV ; *AA. SS.*, 19 avril ; Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Eglise catholique*, t. VII ; Dom Ceillier, t. XIII ; *France littéraire*, t. VII ; *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin ; les *Saints d'Alsace*, par M. l'abbé Hunckler ; et surtout *Histoire de l'Eglise de Toul*, par M. l'abbé Guillaume, 5 vol. in-8° : c'est de ces ouvrages, et spécialement du dernier et de notes dues à l'obligeance de l'auteur, que nous nous sommes servi pour suppléer le Père Giry, qui avait omis la Vie de saint Léon IX.

LE BIENHEUREUX BERNARD LE PÉNITENT

1182. — Pape : Lucius III. — Roi de France : Philippe-Auguste.

Oubliant ce qui est derrière moi et m'avançant vers ce qui est devant moi, je cours vers le but de la carrière pour remporter le prix, qui est la félicité du ciel.
Aux Philip., III, 13 et 14.

Il naquit en Provence, dans le diocèse de Maguelone, dont le siége fut plus tard transféré à Montpellier. On ne connaît ni sa famille, ni l'éducation qu'il reçut, ni même les fautes pour lesquelles il se soumit à une pénitence si longue et si rigoureuse. La lettre qu'il demanda à son évêque, avant de la commencer, n'entre dans aucun détail ; voici en quels termes elle est conçue : « Jean, par la grâce de Dieu, évêque de Maguelone, à tous les pasteurs et tous les fidèles de l'Eglise catholique, salut éternel dans le Seigneur. Qu'il soit connu à vous tous, qu'en expiation des crimes horribles par lui commis, nous avons infligé à Bernard, le porteur de ces présentes lettres, la pénitence ici mentionnée : qu'il marche pieds nus pendant sept ans, qu'il ne porte point de chemise tous les jours de sa vie, qu'il jeûne, comme en Carême, durant les quarante jours qui précèdent la naissance du Sauveur, qu'il s'abstienne de viande ou de graisse le mercredi de chaque semaine et ne prenne le vendredi qu'un peu de pain et de vin. Quant aux vendredis de Carême et des Quatre-Temps, qu'il ne boive que de l'eau, et que tous les samedis, excepté aux jours solennels ou bien quand sa santé l'exigera, il s'abstienne de viande et de graisse. C'est pourquoi nous conjurons avec prière votre clémence en Jésus-Christ, que, pour la rédemption de vos âmes et dans un esprit de miséricorde, vous donniez à ce très-pauvre pénitent les vêtements et les aliments nécessaires, que vous l'aidiez de vos prières, et que vous relâchiez quelque chose de sa pénitence, si vous le jugez bon. Donné à Maguelone, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1170, au mois d'octobre. A valoir pour sept ans seulement ».

Cette lettre, comme on le voit, n'explique point quels sont les crimes pour lesquels Bernard demanda une si rigoureuse pénitence. Peut-être n'était-il coupable que des fautes assez ordinaires aux jeunes gens de son âge

et que ce fut par une inspiration du ciel qu'il embrassa cette vie de travaux et d'austérités pour l'édification des peuples. Peut-être aussi avait-il commis un meurtre dans une sédition, comme quelques auteurs semblent le croire. L'historien contemporain de sa vie partage cette opinion. « Pour moi », dit-il, « je crois que le bienheureux Bernard, à l'exemple d'autres pénitents, crut qu'il lui était bon de quitter son pays par amour pour Dieu, et qu'il demanda lui-même que ses péchés, toujours horribles aux yeux des Saints, fussent déclarés tels aux yeux du monde entier. J'ai cherché », ajoute-t-il, « à connaître la vérité sur ce fait, j'ai interrogé des personnes qui connaissaient son père et sa mère, et je n'ai jamais pu savoir qu'on lui eût reproché d'autre crime, sinon d'avoir, dans une sédition à laquelle il prit part avec plusieurs personnes considérables, assassiné un gouverneur qui s'était rendu odieux par ses exactions et les tributs excessifs qu'il imposait ».

Muni de la lettre de son évêque et le corps chargé de cercles de fer, selon la coutume des grands pénitents de cette époque, le bienheureux Bernard commença sa vie de pèlerinages, de fatigues et de pénitences extraordinaires. Trois fois il alla à Jérusalem répandre des larmes auprès du tombeau du Sauveur. De là il se transporta dans les Indes, pour y demander la protection de saint Thomas, apôtre, qui le premier prêcha la foi dans ces immenses contrées. On le voit encore paraître successivement dans d'autres pays, laissant partout sur son passage la bonne odeur des vertus de Jésus-Christ. Qui pourrait exprimer tout ce qu'il eut à souffrir de la faim, de la soif, de la chaleur, du froid et de la nudité durant ces voyages ?

L'illustre pénitent étant arrivé à Saint-Omer, comprit par une lumière intérieure qu'il devait s'arrêter dans cette ville et s'y fixer. Il accepta donc la petite maison que lui offrit un vertueux habitant appelé Guillaume. Cette demeure était voisine de l'abbaye de Saint-Bertin, et elle donnait à Bernard le moyen d'aller rendre à Dieu ses hommages presque à toutes les heures du jour et de la nuit. Toujours il arrivait l'un des premiers aux Matines que chantaient les religieux au monastère, durant la nuit : de là il se rendait à la basilique de Saint-Omer où commençait alors l'office, et enfin à l'église de la paroisse, vers les premières heures du jour. Il avait les pieds et les jambes nus, même dans les froids les plus rigoureux. « J'ai appris », continue le biographe du Saint, « par le témoignage d'hommes et de femmes remplis de religion, que souvent, dans les plus durs hivers, il se tenait debout, les pieds nus sur la terre froide, pendant un temps considérable. Il laissait quelquefois la peau de ses pieds attachée à la terre par la gelée. Et comme le froid excessif faisait dans ses pieds de larges crevasses, il y apportait remède lui-même de cette manière : il se retirait la nuit dans un coin de son étroite demeure, brûlait avec une torche les déchirures de la chair et y faisait couler un peu de cire ».

Ces austérités extraordinaires ne pouvaient encore suffire à l'esprit de pénitence qui animait le bienheureux Bernard. Il en était tellement avide qu'il savait en rencontrer partout et pour toutes les heures du jour et de la nuit. Après quelques instants de sommeil sur une couverture qui cachait des pierres grosses et aiguës, il se levait pour la prière. Aussitôt qu'elle était terminée, le pénitent se livrait à toutes sortes d'œuvres de charité et de religion. Il prenait soin des malades et des malheureux, veillait à la propreté des églises, non-seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur, ramassant les pierres qu'il rencontrait autour de la maison de Dieu et les portant plus loin ou quelquefois sous sa couche. Pauvre et dénué de tout,

il recevait du monastère de Saint-Bertin les choses nécessaires à la vie, et les partageait aussitôt avec les pauvres pour lesquels il était rempli de la plus affectueuse compassion. Au milieu de ces mortifications effrayantes, le visage du bienheureux Bernard était toujours rayonnant de joie et de bonheur, et il suffisait de le voir pour reconnaître que la grâce de Jésus-Christ surabondait dans son âme. Aussi ce nom sacré était-il sans cesse sur ses lèvres, et souvent il le faisait retentir aux oreilles de ceux qu'il rencontrait. Une parole, qui lui était aussi très-familière et qu'il adressait à la plupart des personnes qui l'arrêtaient, est celle-ci : « Que Dieu nous accorde une bonne fin ».

Ce saint homme, qui avait déjà fait tant de choses pour Dieu, demanda plus tard à l'abbé de Saint-Bertin l'habit de son Ordre et l'entrée dans son monastère. Tous les religieux se réjouirent à la pensée d'avoir pour frère un homme dont la sainteté faisait l'édification de tout le pays, et par les prières duquel on obtenait du ciel des miracles. En effet, même avant sa mort, Bernard le pénitent opérait des prodiges, que, malgré toute son humilité, il ne pouvait dérober à la connaissance du public. Un incendie violent éteint par un signe de croix, une grande plaie à la jambe guérie de la même manière, une enfant noyée retrouvant la vie entre ses mains quand il l'eut placée sur un autel, et beaucoup d'autres faits semblables lui sont attribués par les historiens du temps. L'esprit de prophétie se manifesta aussi en lui dans plusieurs circonstances et surtout dans les derniers jours de sa vie. Etant sur son lit de mort, au milieu de ses frères réunis, il guérit encore, en le touchant, un petit enfant qu'on lui apporta dans un état désespéré. L'admirable pénitent remit, quelques moments après, sa belle âme à son créateur, et alla recevoir dans le ciel la récompense de ses mortifications et de toutes ses autres bonnes œuvres.

A peine sa mort fut-elle connue que, de toutes parts, on accourut auprès de sa dépouille mortelle pour voir encore une fois ce saint personnage qui avait fait l'édification et l'admiration de toute la contrée pendant bien des années. Tous à l'envi demandaient ou plutôt enlevaient un morceau de ses habits ou quelque objet qui eût été à son usage. Les religieux, au milieu de cette foule qui se renouvelait sans cesse, ne pouvaient ni remplir leurs fonctions, ni procéder à la cérémonie des funérailles. Quelques guérisons extraordinaires opérées dans ce moment vinrent encore ajouter à l'enthousiasme du peuple, qui ne pouvait se lasser de contempler ce pénitent devenu un grand Saint et l'un de ses patrons dans le ciel. Les religieux de Saint-Bertin ne purent inhumer le corps de l'homme de Dieu qu'avec peine, à cause de la foule que l'on ne savait comment contenir. Ils ôtèrent les instruments de pénitence, qui étaient sur son corps, comme le cilice, la cuirasse de fer et les chaînes de fer; puis, après avoir lavé avec respect ses membres qui exhalaient une odeur suave, ils l'ensevelirent dans le monastère.

L'historien de la vie du bienheureux Bernard, qui est témoin oculaire de presque tous les faits qu'il rapporte, cite avec détail un grand nombre de guérisons miraculeuses qui eurent lieu après sa mort. Plusieurs aveugles et beaucoup de malades à Saint-Omer, un hydropique et une aveugle de Fauquemberg, à Bergues un enfant infirme, à Cassel une petite fille aveugle et un estropié appelé Gérard, à Arques une femme infirme, à Furnes un homme malade depuis deux ans, à Bourg une femme qui souffrait horriblement dans les oreilles à cause d'un insecte qui y avait pénétré, furent guéris en se recommandant aux prières du nouveau patron de la Morinie. D'autres guérisons, également attestées par des témoins oculaires et rap-

portées avec détail, eurent lieu aussi dans les localités suivantes : Drinckam, Terdeghem, Saint-Pol, Blaringhem, près de Cassel, Vissant, au nord de Boulogne, Helchy, près de cette même ville, Calais, Bailleul, Aire, Furnes, Messines, Fécamp en Normandie et Utrecht en Hollande. On faisait autrefois, dans l'abbaye de Saint-Bertin, un office propre du bienheureux Bernard, le 19 avril, jour anniversaire de sa mort. Son nom se trouve dans presque tous les martyrologes, et plusieurs lui donnent la qualité de Saint. Son corps, levé de terre en 1208, fut déposé dans un monument sur lequel avaient été gravés ces deux vers léonins :

Formam virtutis tegit hic lapis atque salutis :	Cette pierre recouvre la forme de la vertu et de la sainteté ;
Virtus Bernardi redolet cunctis vice nardi.	La vertu de Bernard exhale l'odeur du plus suave parfum.

M. l'abbé Destombes.

SAINT VERNIER OU VERNHER [1], MARTYR

PATRON DES VIGNERONS

1287. — Pape : Nicolas IV. — Empereur d'Allemagne : Rodolphe Ier.

> Je suis la vigne et vous en êtes les rameaux : celui-là porte beaucoup de fruits qui demeure en moi et en qui je demeure ; sans moi, vous ne pouvez produire aucun fruit.
>
> *Joan.*, xv, 5.

Vernier était du village de Mammerath, distant seulement de quelques milles de la ville de Baccarac, dans la basse Allemagne. Cet enfant ayant perdu de trop bonne heure son père qui était vigneron, fut contraint, quand il fut un peu plus grand, de sortir de la maison de sa mère, à cause des mauvais traitements qu'il recevait de son beau-père, homme emporté et sans honneur. Ayant reçu en chemin un morceau de pain de quelques bergers, il les récompensa très-abondamment, en leur obtenant de Dieu, par ses prières, une source d'eau vive, dans un lieu où l'on n'en pouvait pas espérer. Lorsqu'il fut en la ville de Wesel, au pays de Trèves, les Juifs, voyant qu'il ne demandait que de l'ouvrage pour gagner sa vie, l'engagèrent aisément à travailler chez eux. Le jeudi saint, lorsqu'il eut fait ses pâques avec les autres chrétiens, les Juifs l'attirèrent chez eux et le suspendirent par les pieds, pour lui faire rendre la sainte hostie ; mais voyant leurs efforts inutiles, ils lui écorchèrent tout le corps à coups de verges, et lui ouvrirent les veines en plusieurs endroits.

Une jeune chrétienne s'en aperçut et en donna avis au bourgmestre, qui arriva encore assez tôt pour recevoir les plaintes de cette innocente victime ; elle n'avait recours qu'à Dieu, et, au milieu de ses douleurs, prononçait sans cesse les saints noms de Jésus et de Marie. Mais ce juge, corrompu par une somme d'argent, ferma les oreilles à la voix gémissante de cet enfant, et l'abandonna à la fureur de ces tigres : ils achevèrent sans crainte leur tragédie, dont voici la catastrophe.

1. Warner, Garnier, Verny.

Ils jetèrent pendant la nuit le corps du Martyr dans un bateau, avec ordre de remonter le Rhin jusqu'à Mayence, et de le transporter dans quelque endroit couvert de broussailles, car les juifs ne donnent pas la sépulture aux chrétiens, même pour cacher un crime. Mais la vengeance divine les poursuivait; après avoir navigué toute la nuit, le bateau, le lendemain matin, avait à peine fait une lieue. Les criminels essayèrent de jeter le cadavre à l'eau. Vains efforts! Voyant cela, ils le mirent dans une caverne entourée de buissons, non loin de Baccarac, près de l'endroit où s'éleva ensuite Winsbach. Ils croyaient avoir ainsi bien caché leur meurtre. Mais Dieu, qui met en évidence les secrets les plus profonds, fit paraître, la nuit suivante, de si grands flambeaux au-dessus et autour de ce buisson, que tout le voisinage y accourut pour reconnaître la cause de ce prodige. Le corps du saint martyr Vernier y fut trouvé encore tout baigné dans son sang; ce qui amena les magistrats à faire la recherche des auteurs de ce meurtre. Il ne fut pas difficile de les connaître par la déposition de la jeune chrétienne dont nous avons parlé. Les homicides furent punis comme ils le méritaient, et les honneurs dus aux Saints furent rendus au bienheureux Vernier.

Le martyre de saint Vernier eut lieu le 19 avril 1287. Ses restes furent déposés dans un cercueil de chêne avec la serpette dont il se servait pour tailler la vigne. Ce cercueil fut porté à Baccarac, sur le Rhin, et mis dans la chapelle de Saint-Cunibert. On peut voir, dans les Bollandistes, les nombreux miracles dont Dieu l'honora. Son culte fut approuvé par le Saint-Siége en 1427. Le diocèse de Trèves célèbre publiquement son office. Caché dans une muraille, à l'époque où l'on craignait les profanations des Calvinistes, le corps de saint Vernier fut découvert, en 1621, et porté à Bruxelles.

Le culte de saint Vernier fut en honneur en Franche-Comté dès le XVI[e] siècle : il y fut probablement importé par Thiébault de Rougemont qui avait visité les reliques de saint Vernier en 1426 et qui put constater les nombreux miracles qui s'opéraient au tombeau du jeune martyr. En 1548, Jean Chuppin, chanoine de Sainte-Madeleine, rempli du désir d'honorer Dieu en glorifiant ses Saints, se transporta à Baccarac, et demanda pour son église une parcelle des reliques du Martyr. D'après la permission de l'électeur Palatin et de Jean, évêque de Trèves, il obtint l'index de la main droite et une partie du suaire teint du sang de saint Vernier. Quand la précieuse relique arriva à Besançon, les chanoines de Sainte-Madeleine et tout le clergé allèrent à sa rencontre et la reçurent avec le plus grand respect. L'archevêque de Besançon en fit une reconnaissance authentique et accorda une indulgence de quarante jours à tous les pieux fidèles qui visiteraient dévotement la châsse du Martyr, exposée dans l'église de Sainte-Madeleine [1].

Le nom de saint Vernier devint bientôt célèbre dans toute la Franche-Comté. Les vignerons de Besançon le choisirent pour leur patron spécial, et formèrent une Confrérie sous son invocation. La fête s'en célébrait avec grande pompe le mardi après Quasimodo, et le prédicateur, choisi par les confrères, devait faire le panégyrique du Saint. Cette Confrérie célèbre dans l'histoire traditionnelle des *Bousbots* [2], se répandit dans plusieurs paroisses de la province. Enrichie d'indulgences par le souverain Pontife [3],

1. Ces détails sont tirés de la légende à l'usage des confrères de Saint-Vernier, conservée aux archives de la Madeleine. Les Bollandistes l'ont imprimée en partie au 19 avril.
2. Nom populaire donné aux vignerons de Battant.
3. La bulle d'Innocent XI, du 10 décembre 1684, est imprimée à la fin du quatrième volume de la *Vie des Saints de Franche-Comté.*

protégée par les archevêques de Besançon, honorée par les magistrats de la cité, elle conserva longtemps parmi la classe des vignerons de Battant, de Charmont et d'Arènes, cet amour des pratiques religieuses dont l'expression naïve se retrouve dans nos vieux Noëls bisontins. Aux jours de fête, les confrères portaient l'habit de camelot, *gorge de pigeon*, et le chapeau tricorne aux larges ailes, placé horizontalement sur la tête. C'était dans ce costume traditionnel que le représentant de la race des Bousbots, le célèbre Barbisie [1], paraissait à la crèche [2], pour y parler au nom de la classe des vignerons, avec leur costume, leur patois et leurs idées.

Unis par les liens de la foi et de la charité, les confrères de saint Vernier gardèrent longtemps une haute idée de leur profession, et jouèrent un rôle important dans l'administration de la cité; car la ville de Besançon, divisée autrefois en sept bannières, en comptait trois dans les quartiers habités par les vignerons, celles de Battant, de Charmont et d'Arènes; et le sentiment de cette importance sociale inspirait aux Bousbots des couplets comme celui-ci :

Lou pére Nouè, bon offant,	Le père Noé, bon enfant,
Plantet lai nonëble veigne.	Planta la noble vigne.
Y fesa tout coume nous fans;	Et faisait tout comme nous faisons;
Lou pas su la metie nous ans	Le pas sur les métiers nous avons,
En Comtè, en Espaigne.	En Comté, en Espagne.
Et las bè premie nous marchans,	Les beaux premiers nous marchons,
Même dans l'Ollemaigne [3].	Même en Allemagne.

Une des chapelles latérales de l'église Sainte-Madeleine est consacrée à saint Vernier, et l'autel en a été élevé aux frais de la Confrérie, comme le rappelle l'inscription placée au-dessus du tableau qui représente le saint Martyr [4]. Sans doute la corporation des Bousbots a perdu cette physionomie originale qui la distinguait jadis des autres classes de la cité. Néanmoins, les confrères de saint Vernier se réunissent encore chaque année dans la chapelle de leur patron pour célébrer sa fête. Ce jour-là, on place un vase rempli de vin sur une table dressée près d'un pilier, et chacun des confrères en boit quelques gouttes, selon l'ancienne coutume. L'offrande se fait aussi sur un plat antique, d'une forme particulière, et qu'on appelle le *Plat de saint Vernier*. Le suaire de ce Saint était porté autrefois dans les processions qui se faisaient dans la ville; mais cette relique a disparu, ainsi que l'os du Martyr, pendant la Révolution française.

En Auvergne, dont saint Vernier est aussi devenu le Saint d'adoption sous le nom de Verny, les vignerons portent sa statue en procession, le 19 avril, l'ornent de grappes de raisin religieusement conservées, et dans quelques localités, lui lavent les pieds avec du vin. — On représente le saint Martyr cueillant des raisins ou tenant une serpette à la main. D'autres fois, on le représente crucifié la tête en bas; une source sortant miraculeusement de terre près de lui. C'est ainsi qu'il est peint sur un diplôme ou titre d'admission de la Confrérie des vignerons de la ville d'Auxerre, où il est aussi spécialement honoré.

A la fin de cette histoire, nous dirons un mot d'une autre de même nature, et aussi sanglante, arrivée en la ville de Prague, en Bohême, l'an 1287, et

1. Personnage traditionnel et populaire qui remplit le principal rôle dans les crèches.

2. Petits théâtres qu'on dresse chaque année à Besançon, aux fêtes de Noël, pour représenter les mystères. Voyez l'*Université catholique*, t. II, p. 465.

3. *Noëls anciens*, 1re partie, Noël 23e. — 4. S. Vernerio, martyri, viticolæ bisuntini.

rapportée par Albert Krantze, en son *Histoire de Vandalie*. Le vendredi saint, les Juifs s'étant saisis d'un pauvre manœuvre chrétien, exercèrent sur lui les mêmes ignominies et les mêmes cruautés que leurs pères avaient autrefois exercées sur le corps de Jésus-Christ notre Sauveur, et le mirent à mort sur une croix : ce qu'il souffrit avec une patience et un courage admirables. Les chrétiens l'ayant découvert, punirent le crime de ces homicides du dernier supplice, et bâtirent deux églises en l'honneur de ce nouveau Martyr. Son nom n'est pas venu jusqu'à nous, mais il est écrit dans le *Livre de vie*, où nous le lirons un jour.

Vie des Saints de Franche-Comté, par les Professeurs du collége de Saint-François-Xavier, t. IV, p. 446, et Notes locales.

SAINT VINCENT DE COLLIOURE,

ET QUATRE AUTRES DU MÊME NOM (291).

L'Espagne s'honore de plusieurs Martyrs illustres du nom de Vincent. Vincent, diacre de Saragosse, dont Prudence a chanté le martyre en vers (22 janvier) ; Vincent d'Avila, natif d'Evora, et qui souffrit dans la ville d'Avila avec Sabine et Christète, ses sœurs (27 octobre) ; Vincent de Collioure, qui est celui d'aujourd'hui. Il y en a un quatrième qui fut martyrisé avec Oronce et Victor, et dont le corps fut porté à Embrun (22 janvier) ; et un cinquième qui fut abbé du monastère de Saint-Claude et souffrit le martyre sous la domination des Goths (11 septembre).

Vincent de Collioure est honoré à Perpignan et voici sa légende tirée du propre de ce diocèse.

Sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien fut publié un édit qui ordonnait de forcer tous les chrétiens à sacrifier aux idoles. Dacien fut chargé de le faire exécuter dans les régions méridionales de la Gaule et en Espagne. Cet homme étant venu dans la ville maritime de Collioure, il fait arrêter Vincent, citoyen considérable et homme d'une foi égale à son courage. Il est amené devant Dacien, qui le somme de sacrifier aux dieux. Mais Vincent dit : « Je ne sacrifie qu'à Dieu seul, jamais aux idoles ; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux empereurs ». Dacien dit : « Sacrifie aux dieux, je te prie, sinon il me faudra sévir contre toi ». Vincent dit : « Sévis tant que tu voudras, je ne sacrifierai point ».

Alors le président ordonne que Vincent soit meurtri de soufflets, dépouillé de ses vêtements et déchiré avec des ongles de fer. Après quoi Dacien s'adresse encore à lui et lui dit : « Combien de temps demeureras-tu dans ta sottise ? Sacrifie, Sacrifie ! » Vincent dit : « Non, jamais ! Je suis prêt à aller en prison ou à la mort pour Jésus-Christ : je ne sacrifierai qu'à lui seul ; les tourments les plus cruels ne me font rien ; les joies éternelles m'attendent et bientôt j'en serai inondé ». Alors le président irrité fait suspendre Vincent avec des poulies, et ordonne aux bourreaux de l'élever en haut et de le laisser retomber de tout le poids de son corps sur des pierres aiguës, à plusieurs reprises. Après ce supplice il est jeté en prison. Mais il rend grâces à Dieu qui ne délaisse pas ceux qui espèrent en lui. Une lumière céleste enveloppa son corps qui reprit ses forces et sa première santé.

Le jour suivant, Dacien ordonna qu'on ramenât Vincent devant son tribunal, si toutefois il vivait encore. Lorsqu'il le revit en pleine santé, il fut transporté de fureur et dit : « C'est par le secours de la magie que tu t'es guéri ». Vincent dit : « Je ne connais pas plus la magie que je ne connais tes dieux. Dieu qui est un, m'a guéri : celui qui m'a glorifié est le même qui m'a racheté de son sang. Gloire à lui dans tous les siècles ». Alors Dacien fit allumer un grand bûcher au milieu de la ville, et Vincent fut placé dessus, les pieds et les mains liés. Il accomplit heureusement son glorieux martyre, en confessant et en louant le Seigneur, le 19 d'avril, vers la fin du IIIe siècle. Le feu épargna les ligaments des mains et des pieds. Son visage, d'une couleur rose et sa peau transparente, semblaient plutôt d'un homme endormi que d'un mort : frappés de ces miracles, un grand nombre confessèrent le Christ. Son corps fut convenablement enseveli pendant la nuit.

Le corps de saint Vincent fut religieusement conservé à Collioure jusqu'au XVIIe siècle. Ce fut pendant le siége de 1642, que l'église ayant été détruite et divers objets précieux transportés au château, où la garnison avait dû se retirer, les reliques de saint Vincent y furent aussi déposées,

afin qu'elles fussent ainsi à l'abri de toute profanation. Or, après l'évacuation du château de Collioure, par la garnison espagnole, les consuls de la ville, s'étant transportés au dit château pour en rapporter les précieuses reliques, ne les y trouvèrent plus. Les traditions locales semblent insinuer qu'elles durent être enlevées par un militaire espagnol de Cancavella (ou Concabuena), petite ville de Catalogne, où un religieux capucin, se trouvant en Roussillon vers 1695 ou 1700, affirmait avoir célébré la sainte messe à l'autel qui possédait les reliques de saint Vincent de Collioure. Il paraît bien que ce bourg est toujours en possession de ce trésor. Quant à la ville de Collioure, elle a actuellement deux reliques partielles de son saint protecteur : 1° un os de petite dimension, envoyé de Rome en 1700 ; 2° un tibia envoyé peu de temps après. La réception de ces reliques fut pour la ville de Collioure l'occasion de solennités touchantes, présidées par Mgr Basan Flamenville, évêque d'Elne. La paroisse de Collioure reçut en même temps des reliques de sainte Libérate et de saint Maxime.

C'est depuis lors (1702) qu'a lieu tous les ans la belle et pittoresque cérémonie du 16 août. Ce jour-là, à sept heures du soir, le clergé de la paroisse, suivi d'un grand nombre de marins, monte sur une barque qui les conduit à un îlot distant du rivage de cent mètres environ. Dans la chapelle de l'île on prend les statues de saint Vincent, de sainte Maxime et de sainte Libérate, qui avaient été portées le matin, aux flambeaux ; on les place sur la poupe, et la procession *nocturne* commence, la barque étant traînée jusqu'à la plage par six autres barques montées par des rameurs. Elle fait d'abord le tour de l'île. Après avoir cotoyé le faubourg, brillamment illuminé, elle est enlevée et traînée, au moyen de câbles, jusqu'au centre de la ville. Puis enfin, quatre marins portent les statues dans l'église, musique en tête. Il est difficile de s'imaginer un spectacle plus pittoresque que celui des nombreuses barques qui vont et viennent, dans le cours de la journée, pour aller vénérer les saintes reliques et assister aux offices à la chapelle de l'île Saint-Vincent.

Propre de Perpignan, notes locales, etc.

SAINT TRYPHON, ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE (945).

Il n'est pas de siége épiscopal au monde qui ait eu de plus mauvais évêques que Constantinople. Est-il besoin de rappeler Nestorius, Eutychès, Macédonius, — autant d'hérésiarques : Eusèbe de Nicomédie, Photius, Cerulaire, etc. ? Ceux qui ont été Saints, Chrysostome, Flavien, etc., ont été inévitablement persécutés. Saint Tryphon, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, était un humble moine que l'on arracha de son monastère pour l'élever sur ce *cap des tempêtes*. Etant vertueux il devait déplaire à la cour. Mais on n'avait rien de sérieux à mettre en avant contre lui. Voici la manière tout à fait digne des Grecs dont on s'y prit pour l'écarter. Un évêque courtisan, Théophane de Césarée, s'en vint le trouver et lui tint ce propos : « L'empereur cherche votre ruine, mais ne sait de quoi vous accuser. On lui a fait entendre que vous étiez d'une ignorance à ne pas même savoir écrire. Venez demain au conseil et prouvez le contraire à tous vos détracteurs ». Tryphon, qui avait la simplicité de la colombe et non la prudence du serpent, se rendit le lendemain au palais. — « Tracez-nous », lui dit-on, « vos noms et qualités sur cette feuille de papier ». — Il le fit de sa plus belle main, et le blanc-seing fut immédiatement remis à l'empereur, qui écrivit à son tour : « Moi, soussigné, me reconnais indigne d'occuper le siége de Constantinople ». Le tour était joué. Ceci se passait en 945. On présenta un successeur ; mais Rome refusa de le reconnaître tant que saint Tryphon serait vivant. Le siége fut donc vacant plus de deux ans, après lesquels le Pape admit à sa communion le nouvel élu. — Saint Tryphon termina ses jours dans un monastère.

AA. SS., 19 av. p. 624.

LE BIENHEUREUX CONRAD D'ASCOLI, CONFESSEUR (1289).

Conrad était de la Marche d'Ancône, il vit le jour dans la ville d'Ascoli en 1234. Il annonça de bonne heure, par ses heureuses dispositions, quelle serait sa sainteté future. Il parut même doué dès son enfance du don de prophétie ; car il était dans l'habitude de se prosterner aux pieds d'un

jeune homme de son âge et de son pays, nommé Jérôme, qui, entré depuis chez les Franciscains, gouverna cet Ordre en qualité de général et devint ensuite pape sous le nom de Nicolas IV.

Dieu lui inspira, à lui aussi, le désir d'entrer dans l'Ordre de Saint-François. Quand il eut réalisé ses vœux, ses supérieurs l'envoyèrent en Afrique. Il y fit des miracles de conversion et des milliers d'infidèles lui durent de devenir chrétiens. Il se dépensa tellement à cette œuvre du salut des âmes, que sa santé, bientôt épuisée, trahit son zèle et ne lui permit plus de continuer ses travaux apostoliques. Il revint en Italie. Le climat le rétablit un peu, et après avoir fait un voyage en France avec le général de son Ordre, le P. Jérôme, il put à Rome, où il se rendit, travailler de nouveau à la sanctification des âmes. Sa Sainteté aida puissamment son éloquence et là encore il fit des merveilles. En quittant Rome pour obéir à l'ordre de ses supérieurs, il alla professer la théologie à Paris. Il s'acquitta de cet emploi de manière à mériter les applaudissements publics; mais il ne se bornait pas à enseigner dans les écoles; il annonçait souvent la parole de Dieu au peuple, et visitait assidûment les hôpitaux, dans lesquels il produisit de grands fruits. Son genre de vie était très-austère, et son attention continuelle était de travailler à parvenir, par la pratique des vertus, à la perfection du christianisme. Il avait pour Jésus souffrant une dévotion si tendre qu'il éprouvait quelquefois les douleurs de sa passion; et sa foi au mystère de la Trinité était si vive, qu'il s'en servait pour combattre le démon et pour guérir les maladies. Mais son ancien général, devenu pape sous le nom de Nicolas IV, le rappela près de lui; il retournait donc à Rome lorsque la mort l'atteignit à Ascoli en 1289. Un tombeau lui fut élevé par les soins du peuple, et Dieu y opéra de nombreux miracles. Pie IV a autorisé son culte.

XXe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, les saints martyrs Sulpice et Servilien, qui, ayant été convertis à la foi du Christ par les exhortations et les miracles de sainte Domitille, refusèrent de sacrifier aux idoles et eurent la tête tranchée dans la persécution de Trajan, par ordre d'Anianus, préfet de la ville. Ier s. — Le même jour, les saints martyrs Victor, Zotique, Zénon, Acindin, Césaire, Sévérien, Chrysophore, Téonas et Antonin, qui, après avoir été diversement éprouvés, accomplirent leur martyre sous Dioclétien [1]. 303. — A Tomes, en Scythie, saint THÉOTIME, évêque, que son insigne sainteté et ses miracles firent vénérer même des infidèles et des barbares. Ve s. — A Embrun, dans les Gaules, saint MARCELLIN, premier évêque de cette ville, qui, étant venu d'Afrique, sur un avertissement de Dieu, avec ses compagnons Vincent et Domnin, convertit à la foi de Jésus-Christ la plus grande partie des Alpes maritimes par ses prédications et ses miracles, par lesquels il continue à briller jusqu'à ce jour. IVe s. — A Auxerre, saint Marcien, prêtre [2]. Ve s. — Le même jour, saint Théodore, confesseur, surnommé Trichinas, à cause du cilice très-âpre dont il se couvrait, qui éclata par beaucoup d'actes de vertu principalement contre les démons; de son corps découlait un baume qui rendait la santé aux malades [3]. — A Monte-Pulciano, sainte AGNÈS, vierge, de l'Ordre de Saint-Dominique, illustre par ses miracles. 1317.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Périgord, saint Astier, confesseur. — A Anzy-le-Duc, sur la rivière d'Arroux, au diocèse d'Autun, saint HUGUES, premièrement moine de Saint-Martin d'Autun, et ensuite prieur d'Anzy.

1. Les uns disent à Nicomédie, les autres en Espagne: mais il est plus probable que c'est à Nicomédie.

2. Le même que saint Marien nommé par les Bollandistes à ce jour, et dont nous disons nous-même quelques mots au 30 mars, ainsi que de saint Mamertin, auquel les martyrologistes l'associent.

3. Saint Théodore Trichinas était originaire d'une noble famille de Constantinople et vécut dans un désert de la Thrace qui prit par la suite son surnom de *Trichinas* ou *Pilosus*. On ne sait pas l'époque précise de sa mort; mais c'est assurément à une époque postérieure à la persécution de Dioclétien. — *AA. SS.*

928. — Le bienheureux GÉRAUD DE SALES-CADOUIN, fondateur de Grand-Selve, au diocèse de Montauban. 1120. — En Hainaut, la bienheureuse ODA, vierge, qui, ayant éludé par un merveilleux stratagème les poursuites d'un jeune homme qui voulait l'épouser, se retira au monastère de Rivroëlles, de l'Ordre des Prémontrés, qu'elle gouverna depuis fort saintement en qualité de prieure. 1158. — A Paris, sainte Agnès, vierge et martyre, dans l'église paroissiale de Saint-Eustache. — A Liége, le vénérable Volbodon, évêque, élevé, dès son enfance, dans le chapitre d'Utrecht, où il avait été successivement chanoine, directeur de l'école de la cathédrale et prévôt [1]. 1021. — Au monastère de Fontenelle, saint Hardouin, moine et anachorète, natif d'Alvimare, au diocèse de Rouen. Ce contemporain de Charlemagne copia les Pères de l'Eglise et ressuscita en France le petit caractère romain. 811. — A Versailles, fête de saint Gaucher, qui se retira dans le diocèse de Limoges et coopéra à la fondation de Grandmont. Il mourut octogénaire vers 1130. — En Bourgogne, le bienheureux Jean, qui fut successivement abbé d'Igny, de Clairvaux, et de la Grâce-Dieu. Plus il se cachait et s'humiliait, plus Dieu se plaisait à l'élever. 1280. — A Besançon, office de l'invention des reliques de saint Agapit, martyr. Ces reliques furent apportées de Rome par l'évêque Célidoine, en 445, et opérèrent un grand nombre de guérisons miraculeuses : elles ont disparu dans la grande tourmente révolutionnaire. — Sur la placè Tyburn à Londres, martyre des prêtres catholiques Francis Page, Thomas Tichburn et Robert Watkinson, mis à mort par les ordres d'Elisabeth, une année avant que cette implacable persécutrice allât rendre compte de ses actions à Dieu. Etant dans les rues de Londres avec un catholique, Robert Watkinson, dont la santé était fort mauvaise, fut accosté par un vénérable vieillard qui lui dit : « Que Jésus-Christ vous bénisse : avant quatre jours vos infirmités auront été guéries ». Quatre jours après cette prédiction, dix-sept jours après sa sortie du séminaire de Douai, il montait à l'échafaud. 20 avril 1602.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — A Pise, en Toscane, le bienheureux Dominique Vernagale, confesseur, qui, ayant embrassé l'institut des Camaldules, brilla par sa piété et sa charité, et reçut enfin la couronne qui lui était réservée dans le ciel.

Martyrologe des Dominicains. — A Monte-Pulciano, sainte Agnès, vierge, de l'Ordre de Saint-Dominique.

Martyrologe des Mineurs conventuels. — A Bitello, le bienheureux Jacques, d'Illyrie, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, illustre par l'éclat de ses vertus et par la renommée de ses miracles; son âme s'envola au ciel le 27 avril [2]. 1485.

Martyrologe des Augustins. — A Bologne, le décès du bienheureux Simon, de Todi, illustre par beaucoup de miracles, dont le corps est honoré dans l'église de Saint-Jacques de notre Ordre. 1322.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, saint Paphnuce de Jérusalem, distinct de saint Paphnuce, évêque, fêté la veille. — A Osnabrück, en Westphalie, fête de saint Wihon ou Guihon, premier évêque de cette ville. Proposé au Saint-Siége par Charlemagne, confirmé par le pape Adrien, saint Wihon fit fleurir la science et la vertu dans son jeune diocèse. 804. — A Lauriano, en Italie, sainte Hélièue, vierge, qui fut ensevelie dans l'ancienne ville de Pœstum, détruite par les Sarrasins. Vers le IVe s. — En Bavière, près du monastère de Windperg, le bienheureux Guillaume, dit le Pèlerin, qui rendit la santé au comte Albert [3]. Vers 1140. — Au même lieu, saint Junanus, compagnon de la retraite de saint Guillaume le Pèlerin, dont le corps répandit, après sa mort, une odeur plus exquise que tous les parfums de l'Arabie. — A Schœnau, dans le diocèse de Worms, non loin d'Heidelberg, sainte Hildegonde, vierge, de l'Ordre de Citeaux [4]. 1188. Sainte Agnès, sœur de sainte Hilde-

1. Il est connu dans les lettres par une belle copie du Psautier. A la fin de chaque Psaume, il avait placé une prière qui était comme l'effusion de son cœur et le résumé du chant davidique.

2. Le bienheureux Jacques d'Illyrie fit l'admiration des diverses maisons où ses supérieurs l'envoyèrent, et surtout du couvent de Conversano où il exerça l'office de cuisinier. La vue du feu terrestre lui rappelait celui de l'enfer et le portait à s'attacher à Dieu de toutes les forces de son âme. Il était né en Dalmatie.

3. La *Bavaria sancta* de Rader représente le bienheureux Guillaume en costume de pèlerin, la tête couronnée du nimbe.

4. La vie de sainte Hildegonde est plus admirable qu'imitable. Née à Neuss, près de Cologne, elle fut emmenée en pèlerinage à Jérusalem par son père, qui lui fit prendre des habits d'homme et la déguisa sous le nom d'emprunt de Joseph. Son père étant mort, le valet qui l'accompagnait la quitta, emportant tout ce qu'elle possédait. Elle continua sa route comme un pauvre pèlerin, sous la conduite d'un ange que le ciel lui envoya. Elle prit goût sans doute à son déguisement, puisqu'elle alla à Rome et entra ensuite au couvent des Cisterciens de Schoenau sous une livrée masculine. Elle fut horriblement tourmentée

gonde, dont l'âme fut emportée par les anges dans les cieux. 1186. — A Massaccio, dans la Marche d'Ancône, en Italie, le bienheureux Jean, ermite, du Tiers Ordre de Saint-François, qui, né de parents hérétiques, fleurit pour le ciel comme la rose naît sur les épines. Ses prières convertirent sa mère. 1399. — A Urbin, en Italie, le vénérable Dominique de Léonissa, de l'Ordre des Frères Mineurs. Très-versé dans la conduite des âmes, il disait : « Pour servir parfaitement Dieu, en religion, il faut trois choses : obéir avec simplicité ; prier avec ferveur ; étudier avec ardeur. Il faut, en outre, savoir quitter la prière et l'étude pour l'obéissance, et l'étude pour la prière ». Dans les tentations, il conseillait de distraire l'esprit par quelque pratique de piété extérieure ; de s'en ouvrir immédiatement à son confesseur ; de dompter la chair par la mortification et la prière. 1497. — En Pologne, un jeune enfant de quatre ans, du nom d'Albert, *dont les yeux riaient toujours et toujours disaient bonjour*, massacré, comme tant d'autres, par des Juifs. Son corps était déposé dans le collége des Jésuites de Lublin. Quoiqu'on ne lui ait jamais donné le nom de Saint, on l'invoque avec efficacité dans les tentations contre la pureté [1]. 1598. — A Mons, en Hainaut, mémoire de saint Denys, martyr romain, dont le corps était autrefois conservé dans l'église des Carmélites déchaussées de cette ville. — A Ratisbonne, anniversaire de la translation des reliques de saint Léonce, martyr, dont le corps fut apporté de Rome dans cette ville en 1653. — A Paderborn, saint Luthard, troisième évêque de cette ville, qui fonda l'abbaye des religieuses de Neuenheerse. 859-886. — A Thorebaix, en Brabant, une autre sainte Oda qui reçut la communion des mains de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. 1220.

SAINT MARCELLIN, ÉVÊQUE D'EMBRUN

374. — Pape : Saint Damase. — Empereur d'Occident : Valentinien Ier.

Honorons ces hommes de charité et de miséricorde, dont les pieuses œuvres subsisteront toujours.
Eccli., XLIV, 10.

Sant Marcellin, que l'on fait passer pour le premier évêque de la ville d'Embrun, dans les Gaules, était né en Afrique. Pieux et illustre, il s'appliqua de bonne heure aux saintes lettres. Sollicité par l'Esprit de Dieu de porter l'Evangile dans les Gaules, il choisit pour compagnons Vincent et Domnin, et s'étant embarqué à l'insu de ses parents, il arriva heureusement à Rome, sous le pontificat d'Eusèbe et l'empire de Dioclétien. Le Pape approuva le dessein de ces généreux prédicateurs, et les adressa, pour être

dans son couvent : trois fois elle voulut fuir, trois fois le ciel s'y opposa : elle mourut l'année même de son noviciat. Le monastère de Schoenau fut renversé par les protestants au XVIe siècle. On représentait sainte Hildegonde accompagnée d'un cavalier que l'on suppose être un ange.

1. A la suite du martyre du pauvre petit Albert de Swirnazew de Podolie, les Bollandistes donnent une liste de plusieurs autres innocents mis à mort par les juifs : nous la reproduisons en abrégeant les détails :

A Pfortzheim, dans le duché de Bade, une jeune fille de sept ans, vendue par une horrible vieille. On lui tira tout son sang avec des poinçons, puis on jeta son corps dans un cours d'eau où un pêcheur la découvrit. Rapporté à la ville, le cadavre sembla se ranimer, en présence du duc de Bade, et allongea le bras comme pour demander justice. Les juifs, que la voix populaire accusait déjà, étant accourus à leur tour, il rendit du sang par toutes les veines : ce prodige les épouvanta au point qu'ils avouèrent leur crime. 1261.

A Dussenhof, dans le canton de Turgovie, à quelques lieues de Schaffhouse, un enfant de quatre ans, dont les juifs avaient acheté le sang à un paysan pour la somme de trois florins. 1401.

Pareil fait à Cracovie en 1407.

En Castille, calcination par les juifs du cœur d'un enfant chrétien : ils saupoudrèrent leurs aliments avec les cendres. Ce crime, commis en 1454, et qui venait après d'autres du même genre, amena leur expulsion de toute l'Espagne en 1459.

A Turin, tentative d'assassinat, en pleine rue, par un Israélite qui, n'ayant pu perpétrer son crime, coupa un morceau du mollet de l'enfant et prit la fuite. 1459.

A Motta, dans la Marche de Trévise, immolation sanglante en 1480.

A Tyrnau et à Bran, en Hongrie, trois meurtres du même genre, à la suite desquels ils furent expulsés de tout le royaume. 1494 et 1522.

A Waltkirch, en Alsace, en 1503, un père vendit son enfant, âgé de quatre ans, dix florins du Rhin, à

guidés, à Eusèbe, évêque de Verceil, qui, par un esprit prophétique, leur annonça d'avance tout ce qu'ils auraient à souffrir, et les exhorta fortement à s'acquitter avec courage de leur pénible mission. Ils la commencèrent tout de suite, jetant, sur leur passage, la semence de la foi divine. Ayant franchi les Alpes, ils arrivèrent à Embrun : l'état de cette chrétienté était alors déplorable, il n'y restait presque plus rien des principes de la vraie religion établis sous le règne de Néron, par les saints Nazaire et Celse.

Marcellin commence par élever un oratoire près de la ville, et c'est là qu'il se prépare, avec ses compagnons, à exécuter son pieux dessein. Dieu donna à la parole de ces prédicateurs tant de force que, le nombre des fidèles croissant chaque jour, il fallut bâtir une église plus grande. On pria Eusèbe de Verceil de venir la consacrer. Ce prélat, assisté d'Emilien, évêque de Valence, imposa les mains à Marcellin, malgré ses résistances, et l'établit évêque d'Embrun. Se trouvant ainsi renfermé dans les bornes d'un diocèse, et désirant néanmoins évangéliser les pays d'alentour, Marcellin envoya, à cet effet, Vincent et Domnin dans la ville de Digne.

Il avait reçu, suivant la promesse de Jésus-Christ, faite à ses disciples, la vertu des miracles, afin de pouvoir confirmer la doctrine qu'il annonçait aux païens.

A l'approche des fêtes de Noël un grand nombre de catéchumènes se préparaient à recevoir la grâce du baptême ; et comme on se disposait à remplir d'eau l'ancien baptistère où l'on baptisait encore, celui que Marcellin avait fait construire avec la nouvelle église se remplit insensiblement d'eaux vives et limpides. Le miracle dura sept jours, après lesquels les eaux se retirèrent peu à peu comme pour permettre que le miracle pût se renouveler chaque fois qu'il plairait à Dieu de manifester ainsi sa puissance. Les malades qui burent de cette eau furent guéris de leurs infirmités. Le peuple, dans l'admiration et dans la joie la plus vive, fit éclater sa reconnaissance envers le Seigneur, qui bénissait et les travaux de saint Marcellin et les généreux efforts de la ville d'Embrun, en agréant l'édifice qui venait d'être solennellement consacré à sa gloire. Mais la joie ne connut plus de bornes, lorsqu'on vit, au samedi saint de la même année, le prodige éclater de nouveau et durer pareillement sept jours. Il devait en être ainsi pendant plus de cinq cents ans, c'est-à-diré, autant de temps que le monument demeurerait debout. Saint Grégoire de Tours et saint Adon de Vienne attestent ce fait ; et ce dernier ajoute qu'il se renouvelait encore de son temps.

Ce miracle, joint à tous ceux que Marcellin opérait habituellement sur les malades, les infirmes et les possédés du démon, fit que toute la ville d'Embrun embrassa la foi chrétienne. Il n'y restait plus qu'un seul idolâtre d'un rang distingué ; voici comment cet homme obstiné se convertit :

Un jour, notre Saint ayant invité plusieurs personnes à sa table, l'infidèle se trouva parmi les convives. Pendant le repas, le pieux évêque lui adressa quelques paroles bienveillantes, et lui dit gracieusement que les chrétiens

condition qu'on le lui rendrait après avoir tiré un peu de sang : les juifs le saignèrent jusqu'au blanc. Ce père dénaturé paya son forfait de sa vie.

Une mère se montra encore plus dénaturée à Cracovie ; mais les juges avaient été corrompus, et ordre fut donné aux accusateurs de retirer la dénonciation.

Des faits tout aussi lamentables d'enlèvement, de soustraction ou de vente, et d'immolation d'enfants, se sont produits en divers lieux de la Pologne, en 1547, 1569, 1590, 1595, 1597, etc. : il serait trop long de les rapporter en détail.

N. B. On a observé que jamais les juifs, après leurs horribles sacrifices, n'ont rendu à la terre les dépouilles de leurs victimes : la loi leur défendant de rendre le devoir de la sépulture aux chrétiens, ils aimaient mieux laisser subsister la preuve de leur crime que d'enfreindre la lettre d'une prescription thalmudique.

n'avaient pas coutume de manger avec les gentils, et que, l'apercevant en leur sainte compagnie, il croyait voir dans cette occurrence l'heureux présage de sa conversion prochaine. « Oh ! combien je serais heureux », ajouta-t-il avec une bonté touchante, « de vous voir suivre l'exemple de vos frères ! N'est-il pas étonnant qu'instruit et savant comme vous l'êtes, vous demeuriez seul incrédule au milieu de vos concitoyens ? » — « J'ai bien ouï parler », répond cet homme, « de divers prodiges qu'on vous attribue, mais je n'en ai pas été témoin ; je ne vous ai vu opérer jusqu'à ce jour rien qui puisse me faire oublier le grand Apollon ».

A ces derniers mots, Dieu permet qu'une coupe en cristal s'échappe des mains de l'échanson, tombe à terre et se brise. « Ordonnez », dit aussitôt l'infidèle, en se tournant d'un air incrédule vers le saint Prélat, « ordonnez à cette coupe de revenir en son entier ». Marcellin, gémissant en lui-même de ce défi railleur, conjure Dieu de ne pas endurcir cette âme, mais de la sauver, et plein de cette confiance qui commande au ciel même et à laquelle il obéit, il fait un signe de croix, et aussitôt les éclats du vase brisé se réunissent. Le païen, singulièrement frappé de cette merveille, tombe aux pieds de l'homme de Dieu et demande instamment le baptême : c'était un jour de fête; cette faveur lui fut accordée en présence d'une grande multitude, rendant grâces à Dieu d'une si éclatante conversion. Le thaumaturge se servit, le reste de ses jours, de la coupe miraculeuse.

Sa foi, sa sainteté, son abnégation, son dévouement pour les autres, des prodiges opérés en mille rencontres, firent bénir et vénérer son nom dans toutes ces contrées.

Voici un trait qui, mieux que tous les discours, fera connaître le respectueux attachement que portaient à notre Saint les habitants de ces rudes montagnes, en même temps qu'il témoigne de sa douceur et de son humilité.

Il revenait d'une excursion lointaine, et il allait, selon sa coutume, récitant des psaumes, quand il voit, à quelque distance d'Embrun, une foule assez nombreuse arrêtée sur la voie publique. Ne sachant ce qu'il en est, il double le pas et s'approche. Aux cris qu'il entend pousser, il comprend ce dont il s'agit : des voyageurs se rendaient à la ville, une de leurs montures, trop fatiguée ou trop chargée, s'était abattue et on ne pouvait la relever. Le Saint arrive ; il adresse la parole à ces étrangers et les exhorte à ne pas se décourager, surtout à ne pas proférer de blasphèmes. Mais, irrités de ce contre-temps et poussés par le démon, ils s'emportent contre le Saint, et vont jusqu'à lui mettre un fardeau accablant sur les épaules.

Marcellin se soumet à tout sans laisser échapper la moindre plainte ; il se contente de leur dire : « Si le Sauveur a bien voulu prendre sur lui les iniquités de nous tous, pourquoi ne porterai-je pas, pour son amour, le faix que vous m'imposez ? » Puis, s'adressant à Dieu, il répète avec émotion ce texte du Psalmiste : « Je suis devant vous, ô mon Dieu, comme une bête de somme, mais encore je suis avec vous [1] ». En entrant dans la ville, un de ces misérables, avant d'avoir repris la charge, a l'insolence de se railler de l'humilité du Saint. Le peuple, attiré par la singularité du spectacle, se rassemble et reconnaît son évêque. Aussitôt on entoure les étrangers grossiers et inhumains ; chacun s'arme de pierres, on veut absolument les exterminer. Mais Dieu lui-même se charge de glorifier son ministre outragé : un tourbillon de feu enveloppe tout à coup le plus furieux de cette troupe impie, et lui fait éprouver d'inconcevables douleurs. Effrayé, désespéré, il pousse des cris lamentables, il se jette aux pieds du Prélat, donnant à com-

1. Ps. LXXII.

prendre qu'il attend de lui sa délivrance et son pardon. Le feu, en effet, ne le quitta que quand l'homme de Dieu, débarrassé du lourd fardeau, eut prié pour la vie du coupable. Touchés d'une si grande clémence, ces hommes lui offrirent des présents et le pressèrent vivement de les accepter, mais il ne voulut jamais y consentir, et après avoir apaisé son peuple, il le conjura de se retirer en paix.

Peu après, Marcellin apprit qu'on venait de construire une nouvelle église à Seynes, petite ville éloignée d'Embrun de seize milles ou sept lieues communes.

Evangélisée depuis plusieurs années, Seynes, non-seulement avait persévéré dans la vraie foi, mais avait vu les populations voisines suivre son noble exemple et recevoir le baptême ; elle avait demandé la permission de se bâtir une église, et l'édifice achevé, elle avait invité le saint Pontife à venir en faire la consécration solennelle.

Il partit d'Embrun, accompagné d'une foule de fidèles. Le pieux concours s'accrut le long de la route : mais arrivé à la rivière d'Ubaye, qui descend de la vallée de Barcelonnette, il la trouva tellement grossie par l'abondance des pluies et la fonte des neiges, que chacun perdit courage et jugea qu'il était impossible d'aller plus avant. Marcellin s'adresse alors à cette multitude triste et déconcertée ; il l'exhorte à mettre en Dieu son espoir et s'écrie : « Confiance, mes enfants, le Seigneur nous donnera les moyens d'accomplir ce pèlerinage ; tout est possible à celui qui croit ». Il se met en prière, fait le signe de la croix, et les eaux, refoulées miraculeusement sur elles-mêmes, permettent à Marcellin et à sa suite de traverser à pied sec le lit de la rivière. Elle fut depuis appelée du nom de *torrent sanctifié*.

Ce prodige éclatant, attesté par un nombre considérable de témoins oculaires, fit grand bruit dans toute la province, et confirma dans la foi ces nouveaux chrétiens.

Ces consolations que le saint Prélat put goûter au milieu de son peuple, docile à la voix de la grâce, furent douloureusement troublées par les luttes violentes dans lesquelles l'arianisme poussa l'Orient, l'Italie, les Gaules et même les Alpes : luttes de la foi contre l'erreur, combats sacrés qui eurent aussi leurs victimes ou plutôt leurs martyrs.

A l'occasion des divers conciles qui furent tenus en ces tristes circonstances, Marcellin se permit une démarche qui rend témoignage de son zèle et de sa prudence, et qui fit beaucoup d'honneur à son Eglise. Il envoya des courriers affidés vers les défenseurs de la foi, qui se trouvaient à Vienne, à Arles, à Béziers, et dans les autres parties de la Gaule, pour les prémunir contre toute surprise. Ce message se fit au nom de l'église d'Embrun. Malgré la sage réserve avec laquelle le pontife avait agi, il paraît que l'empereur eut connaissance de cette démarche et qu'il voulut l'en punir, car, un jour que le saint Confesseur, ne soupçonnant rien, était occupé sur la place publique à une œuvre de zèle, les émissaires de l'empereur se présentèrent pour l'arrêter. L'un d'eux le reconnut, et levant le bras, il allait le frapper au visage d'un fouet qu'il tenait à la main, quand une force invisible le terrasse lui-même avant qu'il ait consommé son attentat. Le coupable se roule dans la poussière, s'agite, grince des dents. Ses compagnons, témoins de son étrange supplice et saisis de la plus grande terreur, reconnaissent la main de Dieu qui les frappe. Ils n'osent s'approcher du saint Evêque pour implorer sa clémence et sa toute-puissante intercession en faveur de leur malheureux compagnon ; mais Marcellin, avec sa bonté habituelle, prévient leur demande. Il sort de la maison où il s'était déjà retiré, et il s'avance vers la

victime étendue par terre. A l'approche du saint Pontife, l'esprit de ténèbres s'écrie, par la bouche du malheureux possédé : « O Marcellin, ce n'est donc pas assez que tu nous aies chassés des rivages de l'Afrique ? faut-il encore que tu viennes troubler notre repos dans les Gaules ? » Le Saint, à l'instant, lui impose silence ; puis invoquant le secours du Dieu dont il est le ministre et s'adressant au démon : — « Esprit impur », lui dit-il, « je te le commande au nom de Jésus-Christ, sors et éloigne-toi à jamais de cet homme que Dieu a daigné créer à son image ». A cet ordre, le démon vaincu se retire du possédé, qui, reprenant l'usage de ses sens, ouvre les yeux à la lumière, pleure son crime, reçoit avec plusieurs autres le baptême, et accepte avec actions de grâces le doux et aimable joug du Sauveur.

Un autre jour, des Ariens s'emparèrent de saint Marcellin, et le conduisant au bord du roc sur lequel la ville d'Embrun est bâtie, ils le sommèrent de souscrire aux ordres de l'empereur, le menaçant, en cas de refus, de le précipiter de ce lieu élevé. Le crime suivit de près la menace ; mais les anges de Dieu soutinrent sans doute le saint Confesseur dans sa chute, car la tradition, vivante encore aujourd'hui à Embrun, affirme qu'il se releva sans avoir éprouvé la plus légère blessure.

Cependant la tempête, au lieu de diminuer de violence, grandissait toujours. L'empereur avait envoyé un formulaire dans toute la Gaule, et donné des ordres sévères aux magistrats dans toutes les villes pour faire souscrire tous les évêques. Les porteurs de ce formulaire étaient accompagnés de clercs ariens qui déféraient à l'empereur les magistrats négligents à faire exécuter ces prescriptions. Ainsi, par un renversement étrange qui ne pouvait être que l'ouvrage de l'erreur, les laïques devenaient les juges de la foi. Les évêques comparaissaient devant les tribunaux profanes pour y rendre compte de leur croyance, et là, on leur disait : *Souscrivez ou quittez vos Eglises ; l'Empereur l'ordonne*. Sur la résistance des évêques, on les dépouillait de leurs biens, et on les emprisonnait. On maltraitait aussi les laïques qui prenaient leur défense, et, comme en perdant la foi on perd ordinairement toute pudeur, on ne rougissait pas de flageller publiquement les vierges chrétiennes inviolablement attachées à la foi de Nicée.

Ce fut dans ces fâcheuses circonstances que, sur les vives instances de son clergé qui craignait d'un jour à l'autre de le voir exilé ou mis à mort, saint Marcellin, déjà épuisé par ses travaux, se retira dans les gorges des montagnes situées à l'est d'Embrun ; il ne revint plus qu'à la dérobée et nuitamment aux environs de sa ville épiscopale pour y transmettre ses ordres et y exercer dans l'ombre les augustes fonctions du saint ministère. Combien cette séparation dut navrer le cœur du Pontife et le cœur de son peuple fidèle ! Aujourd'hui, les habitants de Crévoux montrent encore le rocher sous lequel le nouvel Elie s'abritait autrefois et passait les nuits, exposé aux attaques des bêtes farouches, moins à craindre pour lui que celles des Ariens furieux.

Enfin, Constantius mourut dans les bras de l'hérésie le 3 novembre de l'année 361, après vingt-cinq ans de règne. Julien l'Apostat, son plus cruel ennemi, devint son successeur. Ce prince philosophe, qui, plus tard, se déclara l'ennemi de Jésus-Christ, toléra d'abord la foi chrétienne, sans distinction de communion. Tous les évêques et les prêtres bannis furent rappelés et réintégrés dans leurs Eglises. Notre saint Prélat, modèle des pasteurs prudents, zélés et fidèles, put rentrer dans Embrun, et y recevoir avec attendrissement les hommages de son clergé et de tout son peuple.

Saint Marcellin mourut comblé de mérites, après avoir éclairé de la lu-

mière de la foi la plus grande partie des Alpes maritimes (13 avril 374). Ses miracles ne finirent pas avec sa vie. La ville d'Embrun ayant eu recours à ce saint Patron, lorsque des troupes ennemies l'assiégeaient, on vit aussitôt le saint Pontife dans le ciel, avec une croix fulgurante qu'il opposait aux ennemis, qui prirent la fuite. En temps de peste, un ecclésiastique d'Embrun fut guéri par des onctions faites avec l'huile qui coulait miraculeusement du sépulcre de saint Marcellin. A cette nouvelle, toute la ville implora le Saint, et fut délivrée du fléau. « Au sépulcre de ce Saint », dit Grégoire de Tours, « brûle une lampe qui, une fois allumée, dure plusieurs nuits de suite sans qu'on l'alimente : si le vent l'éteint, elle se rallume d'elle-même. L'huile de cette lampe est un remède pour les malades ».

RELIQUES DE SAINT MARCELLIN.

Ses dépouilles mortelles avaient été déposées dans l'église bâtie par ses soins, et les prodiges qui s'opérèrent sur son tombeau se multiplièrent tellement, que cette même église, dont une fontaine indique encore la place, ne fut plus connue que sous le nom d'*Eglise de Saint-Marcellin*. On en construisit, depuis lors, plusieurs autres sous le même titre, soit dans le diocèse d'Embrun : à Châteauroux, à Crévoux, à Bréziers, à Vars, à Ristolas, à Névache ; soit dans les diocèses de Turin, de Grenoble, de Valence, de Gap, de Maurienne, de Sisteron et de Digne, où, comme à Embrun, l'office de saint Marcellin a continué d'être célébré le 20 avril, jour de sa sépulture.

Le corps du saint Archevêque fut transporté à Chanteuge en Auvergne, sur les bords de la Deuge, et non loin de Langeac, au diocèse du Puy. Ce déplacement a eu lieu de l'année 916 à l'année 936. Ces dates, qui paraissent insignifiantes, jettent cependant un jour nouveau sur l'une des plus tristes époques qu'aient traversées les églises d'Embrun et de Gap. Elles coïncident, hélas ! avec l'épiscopat de saint Libéral et de saint Benoît, archevêques d'Embrun ; elles nous rappellent l'accablante journée où saint Libéral, cassé de vieillesse, sortit de cette ville pour s'en retourner à Brives en Auvergne, mendiant son pain ; elles nous rappellent saint Odilard, évêque de Maurienne, et saint Benoît, impitoyablement massacrés avec une multitude de prêtres et de fidèles, dans une nouvelle incursion Sarrasine.

Le 10 mars 1852, M. Mauzen, curé de Chanteuge, écrivait à Mgr Auguste de Morlhon, évêque du Puy : « Les anciens de la paroisse de Chanteuge se rappellent que la statue de saint Marcellin était exposée trois ou quatre fois l'année avec les reliques qui y étaient en grande vénération. Elles étaient renfermées dans une châsse assez grande en bois de chêne doré. Cette châsse existe encore ; mais la statue fut brûlée pendant la Révolution française devant la porte de l'église ; probablement les reliques furent aussi la proie des flammes ; il n'en existe aucune trace ».

Mgr Auguste de Morlhon, évêque du Puy, en adressant ces pieux détails à Mgr Irénée Depéry, évêque de Gap, son ami, eut l'extrême obligeance d'ajouter dans une lettre écrite de sa propre main et en date du 12 mars 1852, ce qui suit :

« Il est indubitable, soit d'après les documents que vous avez trouvés, soit d'après ceux que j'ai recueillis ici et dont je vous envoie un extrait dans les notes ci-jointes, que le monastère des religieux bénédictins de Chanteuge possédait autrefois des reliques insignes de saint Marcellin, évêque d'Embrun ; malheureusement ces reliques ont disparu et il n'en existe pas de vestige.

« Le monastère a été également détruit ; il n'en reste que l'église, beau monument de la fin du XIIe siècle, qui est aujourd'hui l'église paroissiale.

« D'après la tradition, cette église était dédiée à saint Marcellin ; des personnes encore pleines de vie se souviennent d'y avoir vu la statue colossale et très-riche du saint évêque. Cette statue, qui était en grande vénération dans la contrée, fut brûlée en 1792 devant la porte de l'église avec plusieurs autres objets du culte. C'est alors, selon toutes les probabilités, que périrent les précieuses reliques ; il existe encore dans le bourg de Chanteuge des témoins oculaires de cet odieux sacrilége.

« Vers 1789, les habitants de Chanteuge, dont l'église paroissiale, dédiée à saint Saturnin, évêque de Toulouse, était trop petite et en mauvais état, obtinrent des religieux qui étaient alors fort peu nombreux, que le culte paroissial fût transporté dans l'église du monastère ; mais ils ne voulurent pas abandonner leur patron. Saint Saturnin a toujours été honoré et invoqué comme protecteur de la paroisse, et dès lors, la dévotion de saint Marcellin fut négligée ; aujourd'hui, elle est presque entièrement oubliée ».

L'église d'Embrun, encore moins fortunée que celle de Chanteuge, ne garda pas même jusqu'à

la Révolution française les parcelles considérables qu'elle avait soustraites aux grandes invasions, et qu'elle avait cachées avec tant de soin, qu'il fut très-difficile de les découvrir plus tard. Quelques-uns disent que cette découverte eut lieu en creusant les fondements d'une petite maison sur les bords du roc où est bâtie la ville d'Embrun.

On les exposa dès lors à la vénération publique dans une riche statue d'argent que le duc de Lesdiguières fit enlever en 1585, lorsque, à la tête des Huguenots, il assiégea et pilla la ville.

Dépouillée de son précieux trésor, la métropole d'Embrun sentit vivement cette perte ; et comme l'église de Digne, en 1340, possédait déjà la tête du saint Archevêque, ainsi qu'on le voit dans un inventaire dressé par les religieux de cette église, Embrun demanda et obtint, en 1764, une portion de cette insigne relique avec une portion des reliques des saints Domnin et Vincent. Le chapitre de la métropole fit renfermer ces divers fragments dans trois riches boîtes d'argent adaptées à tout autant de bustes en bronze doré et d'un grand prix.

Il paraît encore que l'abbaye de Lérins avait été enrichie d'une autre relique de saint Marcellin, puisqu'il en est fait mention dans le catalogue du monastère. Un reste de ses vêtements fut aussi donné par le chapitre d'Embrun à la paroisse de Crévoux, en 1534 ; elle l'a conservé jusqu'à ce jour.

Nous avons complété le Père Giry à l'aide de l'*Hagiographie de Gap*, par Mgr Depéry.

LE BIENHEUREUX HUGUES DE POITIERS,

FONDATEUR DU PRIEURÉ D'ANZY-LE-DUC

928. — Pape : Léon VI. — Roi de France : Raoul.

Il vit dans le trépas...
Epitaphe du bienheureux Hugues.

Hugues, né dans le Poitou de parents également nobles et pieux, se voua à Dieu dès l'enfance. Remarquable par son amour pour les lettres et pour la vie religieuse, il mérita d'être élevé à la dignité sacerdotale. Envoyé avec plusieurs autres moines du monastère de Saint-Savin, en Poitou, pour établir la règle monastique à Saint-Martin d'Autun, il refusa constamment, par humilité, la suprême dignité d'abbé ; mais il ne put se soustraire à la charge de former les novices à la discipline religieuse, en quoi il leur présenta dans sa personne un modèle vivant de sainteté. L'observance régulière trouvait en lui un promoteur infatigable. Il érigea ou organisa un grand nombre de monastères. Il fut le conseiller et l'auxiliaire de Bernon pour rendre à celui de Baume son ancienne splendeur, ainsi que pour jeter les fondements de la célèbre abbaye de Cluny.

Mais c'est à Anzy, dans le Charollais, que devaient surtout éclater ses vertus : Hugues était revenu au milieu de sa chère communauté de Saint-Martin, que gouvernait l'abbé Arnoul. C'est alors qu'un riche seigneur du diocèse d'Autun, nommé Liébaud ou Letbald, et son épouse Altasie, vinrent trouver Arnoul, et firent don à son monastère d'un domaine considérable qu'ils tenaient de leurs ancêtres. Ils ajoutèrent à cette donation une maison qu'ils avaient construite avec magnificence sur cette propriété, en demandant qu'elle fût transformée en église.

Saint Hugues fut encore chargé de cette œuvre nouvelle. On connaissait son zèle à étendre le règne de Dieu, et l'abbé Arnoul pouvait espérer avec confiance que cette nouvelle communauté serait une gloire de plus pour son monastère. Le domaine légué par Liébaud portait le nom d'Anzy. Ce

nom, dit l'historien, était d'un heureux présage, car Anzy veut dire digne de louange, ou plutôt qui fait donner louange et gloire [1].

Hugues fit valoir cette riche possession, l'améliora et l'augmenta de jour en jour. C'était sa retraite chérie ; elle lui faisait pour ainsi dire oublier les autres lieux. Il y construisit, autant que l'espace et ses ressources le lui permirent, de petites cellules régulières pour la demeure des religieux. Mais sa première pensée avait été pour les pauvres de Jésus-Christ, en faveur desquels il construisit un très-bel hôpital. C'est ainsi que Hugues, favorisé de toutes sortes de grâces, mais principalement du don de charité, méritait les éloges qui accompagnaient toujours son nom. On ne pouvait le prononcer sans ajouter aussitôt : *le bon père, le fidèle ami de la sainte règle.*

Distant de deux milles de la Loire et de quarante milles d'Autun, Anzy voyait accourir chaque jour, de divers lieux, des personnes de tout sexe et de toute condition. On demandait humblement au saint homme des paroles de consolation ; on implorait le secours de ses prières ; on réclamait la participation aux grâces et aux richesses spirituelles de sa communauté. Il était aussi, par la prudence de ses conseils, l'oracle de tous les monastères voisins. C'était lui qui faisait les plans de construction, réglait leurs affaires et nommait leurs supérieurs, quand le bien le demandait. Personne ne s'adressait à lui sans être éclairé, et sans recueillir de ses conversations quelque chose de la sagesse profonde qui était en lui.

Sa bonté et sa puissance se manifestaient surtout dans ces jours de désolation où Dieu, pour punir les péchés des peuples, permet aux éléments de troubler leur harmonie, et les charge, pour ainsi dire, de venger sa justice par de terribles fléaux. On courait à lui comme à un refuge ; on le priait de désarmer le ciel ; et on le voyait, plein de confiance en la divine miséricorde, prendre la croix et les reliques des saints, et aller ainsi armé au-devant de l'orage. A peine avait-il fait le signe sacré que les nuages se dissipaient, que l'air reprenait sa première sérénité. L'on vit souvent la grêle la plus violente et la plus épaisse se changer en une douce et bienfaisante rosée.

Ce pouvoir qu'il avait de commander à la nature, il l'exerçait aussi sur les hommes et sur les animaux, afin de guérir leurs infirmités. Un signe de croix, l'eau qu'il avait bénite, chassaient à l'instant les langueurs, les douleurs et les maladies. On lui portait la semence des champs, afin qu'il la bénît, et ses prières, toujours efficaces, lui donnaient une merveilleuse fécondité. On rapporte qu'il avait en horreur les prestiges et les superstitions auxquels le peuple avait coutume de se livrer le premier janvier et la veille de la Nativité de saint Jean-Baptiste. Il les proscrivait avec les plus terribles menaces, et remplissait ainsi cette parole proverbiale : « Quelles que soient les œuvres de votre zèle et votre fermeté dans le bien, vous n'avez pas encore la véritable vertu, si vous ne condamnez le mal ».

Il ne cessa, jusqu'à la fin, d'annoncer aux religieux, ses frères, la parole du salut, de les exhorter, avec la bonté d'un père, à faire pénitence de leurs péchés, à se conserver dans la grâce, à se prémunir contre les dangers que rencontrerait leur faiblesse, et surtout à garder inviolable le dépôt sacré de la foi catholique.

Il n'avait plus que trois ans à passer sur la terre. Voulant donc se pré-

1. Enziacus namque quasi landabilis seu laudativus dici potest. *Vita S. Hug. AA. SS.* — Voir, sur cette étymologie, la savante brochure de M. l'abbé Cucherat, sur le bienheureux Hugues et le prieuré d'Anzy, et la note 2 ci-après, p. 539.

parer à son passage, il renonça à toute occupation extérieure et s'enferma dans sa cellule, pour s'abandonner librement aux larmes et à la prière. C'est là que, pratiquant une pauvreté plus rigoureuse que celle de ses moines, il se faisait un riche trésor pour le jour du triomphe.

Cet heureux moment arriva pour lui vers la fin du Carême. L'approche des solennités pascales avait augmenté l'ardeur de ses désirs. Enfin, les mains élevées au ciel, les yeux baignés de larmes et la prière sur les lèvres, il parut entrer en extase ; c'était le sommeil du juste. Sa sainte et bienheureuse âme quitta son corps pour aller à Jésus-Christ le douze des calendes de mai (20 avril) 928. Il fut inhumé par ses frères tout près de sa cellule. Le Seigneur se plut à illustrer ce lieu par toutes sortes de prodiges. Les infirmes y accouraient en foule pour obtenir la guérison de leurs maladies. On se pressait autour de son tombeau. On l'invoquait comme un père, et chacun se retirait, joyeux d'avoir obtenu, par son intercession, les grâces qu'il avait sollicitées.

RELIQUES. — L'ÉGLISE ET LE PRIEURÉ D'ANZY.

Quelques années plus tard, on fit la translation des reliques de saint Hugues, le 13 décembre, avec un pompeux appareil. Ses ossements furent découverts et relevés en présence d'un nombreux concours de peuple. Après qu'on les eut lavés respectueusement dans du vin et du baume, on les plaça dans une chapelle, où ils furent exposés à la vénération publique. Dès lors, une foule de pèlerins accouraient au tombeau de saint Hugues, et y passaient souvent les jours et les nuits pour prier. En 1025, les reliques du Saint furent portées au concile assemblé à Anse [1], dans le diocèse de Lyon. Les religieux d'Anzy, chargés de ce saint dépôt, recueillirent, sur leur passage, les témoignages de la foi la plus vive de la part des fidèles. A l'arrivée des reliques à Anse, les Pères du concile saluèrent saint Hugues comme un ange de miséricorde et de paix, et bientôt les grâces merveilleuses obtenues par ceux qui l'invoquèrent, attestèrent combien sa protection était puissante auprès de Dieu.

Témoin de tant de signes de la puissance de Dieu, un homme, qu'animaient la foi la plus vive et le plus ardent amour, s'approcha du saint corps, et, debout en sa présence, les mains élevées au ciel, les yeux baignés de pleurs : « Saint Hugues », s'écria-t-il, « illustre Confesseur de Jésus-Christ, admirable thaumaturge, je vous en conjure par la grâce du Créateur tout-puissant que vous avez reçu avec tant d'abondance, obtenez de Jésus-Christ que, s'il veut m'appeler à lui cette année, il ne permette pas que je sorte d'ici, mais que, en présence de vos saintes reliques, j'obtienne ce que je souhaite si ardemment ». — Et, répétant ces mêmes paroles, il restait comme immobile. Enfin, après deux ou trois heures, il fléchit tranquillement les genoux et, se prosternant contre terre, il expira.

Un tel spectacle frappa d'épouvante la foule immense qui remplissait le temple ; on éclata aussitôt en louanges et en cris de bénédictions ; on rendait gloire à Dieu qui, pour l'honneur de son serviteur saint Hugues, donnait à son peuple, dans cet événement, une si pieuse leçon. On vit, dans la mort de cet homme, l'accomplissement de cette parole si connue : « Peut-il mal mourir celui qui a bien vécu ? »

Saint Odilon, abbé de Cluny, qui était présent, proposa d'inhumer cet homme au lieu même où, par les prières de saint Hugues et par la volonté de Dieu, il avait obtenu de rendre le dernier soupir. On lui donna donc la sépulture en cet endroit ; et, d'après l'avis commun, on éleva sur sa tombe une petite cellule, pour être, aux siècles futurs, comme un mémorial de cet événement miraculeux.

La châsse de saint Hugues resta exposée, dans l'église d'Anzy, à la vénération des fidèles jusqu'à l'an 1562. A cette époque, Anzy ayant été envahi par les Reitres, le tombeau du Saint fut détruit, et ses ossements brûlés par les Huguenots. Ainsi disparurent ces restes sacrés, auprès desquels le peuple chrétien avait prié tant de fois avec confiance. Mais son nom resta toujours en vénération dans l'Eglise, et les martyrologes marquent sa fête au 20 avril, en lui donnant le titre de Saint ou de Bienheureux.

Sa fête ne se célébrait autrefois qu'à Saint-Martin d'Autun et à Anzy. Depuis le retour à la liturgie romaine, qui s'est fait ces dernières années, elle a été, par une faveur spéciale, étendue à tout le diocèse d'Autun.

Le bienheureux Hugues en sa vie, et sans doute de sa tombe vénérée, préservait les habitants

1. Anse, petite ville du Lyonnais, près Villefranche. Il s'y est tenu cinq conciles : en 1025, 1070, 1076, 1110, 1112.

d'Anzy et lieux circonvoisins du fléau de la grêle. Mais depuis que les religionnaires avaient profané son tombeau et jeté ses cendres au vent, on avait vu les fléaux se multiplier. On voulut donc avoir un nouveau gage présent et sensible de la miséricorde divine.

Le pape Clément IX accorda, au prieuré d'Anzy, les reliques des saints martyrs persans Abdon et Sennen [1].

A l'époque de la Révolution de 1793, les reliques de ces saints Martyrs semblaient destinées, comme tant d'autres, à subir la profanation. On regrette de ne plus savoir le nom du chrétien courageux qui les en a préservées. Que cette bonne action porte bonheur à sa famille ! Comme il emportait le pieux trésor au fond d'un sac, il rencontra un étranger qui lui demanda : « Qu'emportes-tu là, citoyen ? » — « Du *matton* », aurait-il répondu. Chacun, dans le pays, sait qu'on appelle ainsi le résidu des noix dont on a extrait l'huile, auquel on donne la forme de pain.

Il arrive trop souvent que les contrées les mieux favorisées du côté de la nature sont les plus éloignées de la vie surnaturelle. Ce n'est point la faute d'un beau ciel, d'un heureux climat, d'une terre gracieuse et fertile ; c'est moins encore la faute de Dieu si les populations favorisées de tous ces avantages s'y laissent prendre comme à un appât dangereux, et sont plus oublieuses de Dieu, de son culte et de ses commandements que celles qui en sont privées. Pauvre nature humaine, ta chute peut seule expliquer ton histoire !

Mais voici un petit peuple qui s'est chargé de justifier, de génération en génération, la divine Providence parmi nous. Personne ne conteste la beauté et la fertilité du bassin de l'Arconce, où s'élève Anzy-le-Duc. Ce peuple, en plein XIX[e] siècle, se retrouve tel qu'il fut dans tous les temps, plein de religion et de bonnes mœurs, conservant unanimement, au milieu de l'aisance et de l'activité, des sentiments de modération et de sagesse, des opinions d'ordre et d'honnêteté, malgré toutes les séductions et les sollicitations qui les entourent. Grâces en soient rendues, sans doute, à l'envoyé céleste qui fut autrefois, au milieu de leurs pères, comme ils se montrent eux-mêmes aujourd'hui, digne de louanges devant Dieu et devant les hommes !

Le prieuré d'Anzy [2] fut fondé cinq ans après Cluny, c'est-à-dire l'an 913, quoique la donation de Letbald et d'Altasie eût précédé de trente ans cette fondation définitive.

Pendant les neuf cents ans de son existence, le prieuré d'Anzy échappa à bien des périls, survécut à bien des épreuves.

En 1368, les bandes anglaises, sous la conduite du Prince-Noir, le dévastèrent.

Il reste aussi des traces du passage des Huguenots : une brèche qui n'a jamais été réparée ; les pierres de l'enceinte claustrale et de la façade de l'église rouges encore de calcination.

L'année 1791 fit plus ; les religieux furent expulsés définitivement, leurs biens et leur demeure confisqués *au profit de la nation*.

La position du prieuré d'Anzy est vraiment admirable et justifie l'enthousiasme de tous ceux qui en ont écrit, dès le XI[e] siècle, y compris le moine anonyme, auteur de la vie de saint Hugues. Elevé à l'extrémité d'une colline qui s'avance vers le nord en forme de promontoire et empiète sur la jolie et riche vallée de l'Arconce, il voit à ses pieds un tapis toujours vert et animé, formé par de vastes prairies et terminé, dans le sens de sa longueur, par les hauteurs de Montceaux et de la Chassagne, sur la gauche ; de Saint-Christophe et de Varennes, à droite.

L'église, une belle église romane, frappe d'abord les regards par sa grâce et son élévation qui paraît doublée, vue du côté de la vallée. Sur la crête orientale du mamelon, et du nord au midi, s'élevaient les édifices réguliers, devenus une magnifique et spacieuse habitation moderne. Mais on a tenu à conserver la grande salle de réception avec sa cheminée du XVI[e] siècle, ornée de fresques et de dorures. Le culte religieux est venu s'associer en ce lieu au respect de la vénérable antiquité et l'élever à un ordre plus sublime. Cette pièce curieuse est aujourd'hui changée en gracieux oratoire. C'est le lieu du silence, de la pensée chrétienne et de la prière, qui toujours portent bonheur.

Le premier objet qui attire l'attention, quand on approche d'Anzy, c'est l'élégante tour octogone qui s'élance au-dessus du prieuré et se détache sur l'azur du ciel. Ce n'est pas, sans doute, le *Campanile* de Florence, ce bijou que Charles-Quint aurait voulu renfermer dans un étui d'or. La tour d'Anzy, toutefois, est admirable par sa forme et ses proportions, et encore il lui manque

1. Voir la vie des saints Abdon et Sennen.

2. *Origine d'Anzy*. — D'après la signification étymologique de son nom, Anzy serait une colonie grecque, car Anzy dérive de Αινεσια, Αινησις, *laus*, louange, *quasi locus laudativus*. Ce n'est point là un fait isolé en Bourgogne : beaucoup d'autres noms de villes signalent le passage de la race hellénique qui était, on le sait, éminemment commerçante. Il est facile, par exemple, de démontrer que Semur, *Semurium, Senemurium*, n'est autre que Σενεμοριον, venant de Σεμνος, saint, et de Ριον, sommet, promontoire. Il y avait à Rome une colline consacrée à Apollon qui s'appelait de même *Semurium*. Digoin, *Digonium, Digonica*, a conservé toute sa physionomie grecque : Διγωνια, de Δὶς deux, et de Γωνια, angles, comme qui dirait deux angles formés par l'Arroux, se jetant dans la Loire.

Quoi qu'il en soit de l'origine grecque d'Anzy, il est certain, d'après la charte de fondation du prieuré, que c'était peu de chose comme agglomération d'habitants; car cette charte l'appelle *locus*, un lieu (*in loco qui dicitur Anziacus*). Si donc les moines n'ont pas fondé Anzy, ils l'ont certainement fait renaître de ses cendres. M. Cucherat, *op. cit.*

sa flèche d'autrefois, détruite par le feu du ciel le 22 mai 1652. Aujourd'hui, le toit octogone à tuiles creuses est presque plat.

Mais entrons dans l'édifice.

Avant de descendre les trois marches par lesquelles on arrive dans l'aire de l'église, recueillons notre esprit. Tout nous y invite : les belles proportions du vaisseau, ses ornements sévères, une clarté doucement assombrie, et surtout cet ensemble harmonieux de couleurs et de tons qui remplit le chœur.

La longueur totale de l'église d'Anzy est de 40 m. 37 c. dans œuvre ; la largeur de la nef, de 14 m. 26 c., et la hauteur, sous les arcs doubleaux, de 11 m. 39 c.

Un double rang de cinq piliers, cantonnés de pilastres et de colonnes engagées, couvertes à la base de torsades, de roses, de feuillages, forme trois nefs divisées en cinq travées.

Une inscription contemporaine, peinte sur bois et appendue intérieurement au-dessus de la porte de l'église d'Anzy, annonce que cette église aurait été construite en 880. Le vénérable auteur de cette inscription, M. Gauthier, ancien curé d'Anzy, a recueilli les traditions locales qui, en fait de date, ne sont pas un guide toujours bien sûr.

L'église d'Anzy n'a pas été construite avant l'an 1000 ; mais aussi, sa construction ne peut être reportée en-deçà de la première moitié du XIe siècle; car si l'on écoute le langage architectonique de l'église d'Anzy, il est impossible de n'y pas reconnaître tous les caractères du style romano-byzantin-primaire de l'an 1000 à 1090.

Quand les biens du prieuré d'Anzy et le prieuré lui-même furent vendus révolutionnairement, l'église ne fut point comprise dans la vente et demeura dans la catégorie des biens dits nationaux, sauf la crypte dont le prieur d'Andreville avait eu antérieurement la déplorable idée de faire une cave à l'usage de la maison, la regardant comme un hors-d'œuvre depuis que le corps du bienheureux Hugues n'y reposait plus.

A l'époque du concordat de 1801, qui rétablit définitivement l'exercice public du culte, personne n'eut la pensée de transférer dans l'église priorale le centre de la paroisse. L'usurpation sacrilége était encore trop récente ; on pouvait s'effrayer des trop grandes dépenses nécessaires à la restauration et à l'entretien d'un grand vaisseau ; et puis, « le plus grand nombre des habitants n'avaient-ils pas été baptisés ou mariés dans l'ancienne église ? Le cimetière qui l'entourait n'était-il pas le lieu de repos des ancêtres ? Ces sentiments, qu'on le croie bien, tiennent aussi fort au cœur de l'habitant des campagnes que la racine du chêne à la terre qui l'a nourri, et l'habitude de s'agenouiller dans une église, à une place connue, a bien pu faire méconnaître un moment le précieux avantage de conserver le monument dont la commune entière aujourd'hui se montre heureuse et fière tout à la fois ».

L'église priorale demeura donc abandonnée et considérée comme place publique. On y jouait, on y faisait le négoce. Dans plusieurs endroits, on avait établi des alambics pour la distillation de l'eau-de-vie.

Un état de chose si déplorable ne pouvait manquer de causer d'affreuses dégradations et de hâter la ruine de l'édifice. L'administration centrale du département allait y aider, à son tour, en 1808, lorsqu'elle mettait en adjudication à l'enchère ce beau monument qui ne pouvait échapper aux mains de la *Bande noire* sans le dévouement de quatre honorables habitants d'Anzy. MM. Georges-Marie Grizard, Laurent Thomas, Antoine Bachelet, Emery Saulnier, forment une société pour racheter l'église priorale. L'un d'eux se met en route pour arriver à Mâcon au jour de l'adjudication. Chemin faisant, il rencontre l'homme de la Bande noire, et achète au prix de trois cents francs son désistement. L'adjudication se tranche en faveur de la société conservatrice pour deux mille huit cents francs, et l'acte en est passé le 3 mars de la même année et enregistré le 5 dudit mois.

Le monument était sauvé. Plus exposé aux passions impies de la première effervescence révolutionnaire, le portail fut aussi moins favorisé que l'ensemble du monument, et nous avons recueilli de la bouche d'une personne bien digne de foi que la mutilation des personnages sculptés dans son cintre était due à la cupidité d'un habitant de la commune à qui l'on donna, dans ces tristes jours, une modique prime de trois sols pour chaque tête abattue. Mais l'impiété pas plus que le crime ne saurait porter bonheur. Dieu a ses jours de patience parce qu'il est éternel, comme il a ses jours de justice... Un jour vint aussi où l'on retira du fond d'un puits, dans lequel il était tombé par accident, le cadavre de ce malheureux maçon dont la main sacrilége mutilait à Anzy les statues des Saints.

A côté des personnes qui ont conservé l'église d'Anzy, nous voudrions placer le nom de celles qui l'ont restaurée, mais cela nous entraînerait trop loin. Qu'il nous suffise de dire que, grâce à l'initiative et à la générosité du pasteur et des fidèles, les autels ont été redressés, les statues replacées sur leurs piédestaux, les chapelles décorées, les anciennes peintures murales respectées et rafraîchies.

La *Vie de saint Hugues* a été écrite par un moine anonyme qui vivait au XIe siècle, et qui l'a composée sur des documents sûrs et authentiques. Elle a été publiée par les Bollandistes, 20 avril, et par Mabillon, *Acta Sanctorum*, t. VII. — Nous avons consulté et utilisé, en outre : les *Vies des Saints de Franche-Comté*; le *Légendaire d'Autun*; le *Bienheureux Hugues de Poitiers*, etc., par M. l'abbé Cucherat.

LA BIENHEUREUSE ODA

1158. — Pape : Adrien IV. — Roi de France : Louis VII.

Que chacun se renferme modestement dans le don qui lui a été départi.

Ep. aux Rom., XII, 3.

Elle naquit dans le Brabant, à l'époque où Liétard gouvernait l'église de Cambrai (1131-1137). Son père s'appelait Wibert, sa mère Thesceline : tous deux descendaient des plus nobles familles du pays et étaient aussi distingués par leur vertu que par leurs richesses. Dès son plus bas âge, elle témoigna un grand amour pour la piété et des dispositions très-heureuses pour la vertu. Méprisant les pompes mondaines et les distinctions que recherche la vanité, elle ne voulait d'autres ornements que ceux de la vertu ; aussi portait-elle empreintes sur le front la pudeur et l'innocence d'une belle âme. Afin de garantir sa chasteté et de l'assurer contre les dangers qu'elle pouvait courir dans le monde, elle résolut de s'en éloigner et de conserver ainsi dans toute sa fraîcheur la fleur de sa virginité, qu'elle voulait consacrer à Jésus-Christ. Dès lors elle ne quittait presque plus ses parents et n'admettait dans sa familiarité que quelques jeunes personnes de son âge, qui, comme elle, aimaient et servaient Dieu, et pratiquaient fidèlement toutes les vertus de leur sexe. Souvent aussi on la voyait recueillie en elle-même, et s'entretenant intérieurement avec le Dieu qui fait ses délices d'habiter dans les âmes pures et innocentes.

La bienheureuse Oda croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Elle faisait l'édification de tous ceux qui la voyaient, la consolation et le bonheur de ses parents, qui formaient déjà pour leur fille chérie les plus beaux projets d'avenir. Mais des pensées bien différentes des leurs remplissaient en ce moment l'esprit de la jeune vierge, qui sentait en elle un attrait toujours de plus en plus sensible pour la vie religieuse. Avec cette confiance ingénue qu'on trouve souvent dans les âmes droites qu'agite un désir ardent, Oda communiqua son dessein à un parent. Elle le pria en même temps de l'aider à le réaliser, et sollicita de sa part une demande auprès de l'abbé du monastère de Bonne-Espérance, pour qu'il consentît à lui donner le voile des vierges.

Le parent auquel Oda s'était confiée ne répondit pas à son attente ; au contraire, il s'empressa d'aller avertir Wibert et Thesceline afin qu'ils prissent, le plus tôt possible, les mesures qui devaient entraver le dessein de leur fille et le faire échouer. Ainsi, au moment où la jeune vierge se réjouissait à la pensée que, sous peu de jours, elle pourrait quitter le monde pour aller se consacrer tout entière à son Dieu dans quelque solitude, on préparait tout ce qui devait devenir un obstacle à la réalisation de ses vœux. En effet, il fut bientôt convenu, par le conseil des parents qu'on interrogea secrètement, que l'on chercherait à l'engager dans les liens du mariage avant peu de temps. Cette intention fut adroitement manifestée dans les principales familles du pays, et plusieurs jeunes seigneurs se présentèrent pour obtenir la main de la jeune Oda. L'un d'entre eux, appelé

Simon, ayant été accueilli par Wibert et son épouse, des engagements furent pris et acceptés de part et d'autre. Le jour même où devait être célébrée cette alliance fut fixé selon les désirs du jeune chevalier.

On avait gardé dans toute la suite de cette affaire un secret si profond, qu'Oda, toujours persuadée que son parent s'occupait du projet qu'elle lui avait communiqué et travaillait à le faire réussir, n'avait rien deviné de ce qui se passait autour d'elle. Ses parents eux-mêmes, qui craignaient sans doute une opposition qu'on voulait absolument surmonter, ne lui en avaient fait jusqu'alors aucune confidence ; aussi sa surprise fut-elle extrême quand elle apprit qu'ils avaient résolu de lui donner un époux, et qu'ils avaient fixé leur choix sur Simon, jeune seigneur de noble famille.

La grâce ne manqua pas à la bienheureuse Oda devant l'épreuve où elle se trouvait engagée. La correspondance fidèle qu'elle y apporta, la rendit victorieuse dans cette lutte héroïque de la virginité et de l'affection naturelle des parents. Toutefois ce ne fut pas sans de violents efforts. Après le premier moment de surprise et de douleur que lui causa cette communication étrange et inattendue, la jeune Vierge se recueillit en elle-même pour consulter l'esprit de Dieu qui lui avait inspiré son dessein, et de qui elle attendait le courage et la force nécessaires pour l'accomplir. A la lumière de la foi elle comprit qu'il faut souvent passer par les contradictions, les tentations et les souffrances pour pouvoir accomplir les volontés de Dieu sur nous ; qu'il permet ces oppositions de nature et des affections terrestres afin d'éprouver la vertu des âmes fidèles et de rendre leur sacrifice plus méritoire à ses yeux, et qu'enfin jamais il ne refuse la victoire à ceux qui, dans ces combats de la chair contre l'esprit, savent, comme le Prophète, lever les yeux vers le ciel et en appeler le secours, la lumière et la force.

Ces pensées consolantes avaient ramené le calme dans l'âme de la jeune et vertueuse Oda. S'abandonnant donc entièrement à l'esprit de Dieu qui la dirigeait, elle voyait approcher sans crainte le moment où elle aurait à manifester ouvertement ses sentiments et les énergiques résolutions de sa volonté. En attendant, elle ne cessait, le jour et la nuit, d'adresser à Dieu de ferventes prières, afin qu'il lui plût de donner à son humble servante la victoire dans la lutte qui allait s'engager. Déjà, en effet, commençaient, sous ses yeux, les préparatifs de la noce, à laquelle on voulait donner une grande magnificence. Seule tranquille au milieu de ce mouvement général de tout ce qui l'entourait, la jeune vierge semblait ne pas même s'inquiéter de cet appareil déployé pour une cérémonie à laquelle elle était bien résolue à ne prendre aucune part. Ses parents n'avaient pu s'empêcher de remarquer cette contenance calme et réfléchie de leur fille, et ils semblaient vouloir se tromper eux-mêmes sur les motifs qui pouvaient la déterminer. Après la déclaration qu'avait faite Oda de son désir de se consacrer à Jésus-Christ, après le sentiment de douloureuse surprise qu'elle ne put retenir, au moment où ils lui parlèrent de sa future union avec le jeune Simon, il n'était guère possible qu'ils fussent sans inquiétude sur les dispositions de leur fille et sur une détermination que tout en elle faisait pressentir. Ce fut peut-être afin de dissimuler complétement ces appréhensions, que Wibert, la veille même du jour des noces, voulut faire entendre à sa fille que le moment de réaliser ce projet était encore éloigné. Cependant le lendemain dès le matin, l'on vit arriver au château du père d'Oda le jeune chevalier Simon, accompagné d'un grand cortége de parents et d'alliés invités à la fête. Le cœur de la jeune vierge était extrêmement ému en voyant tout ce qui se passait sous ses yeux : elle renouvelle alors sa géné-

reuse résolution de vivre dans la chasteté parfaite pour l'amour de Jésus-Christ, et attend sans crainte ce qui va arriver.

Quelques moments après, ses parents venaient l'inviter à se rendre à la chapelle pour la cérémonie de son mariage : Oda obéit aussitôt. Déjà le jeune Simon avait déclaré au prêtre qui l'interrogeait, qu'il prenait Oda pour sa légitime épouse ; celle-ci devait répondre à son tour à la même question. Le ministre sacré la lui propose ; la demande lui est de nouveau adressée, et Oda reste muette. Une dame alors, se détachant de la foule des spectateurs, s'approche de la jeune fille qu'elle connaissait très-bien et l'engage à ne point écouter une fausse modestie qui lui ferme la bouche dans une circonstance si solennelle, et à répondre tranquillement à la question que le prêtre lui fait. Oda prenant alors la parole s'exprime en ces termes : « Puisque vous cherchez avec tant de sollicitude si je suis disposée à accepter ce jeune seigneur pour époux, sachez que je ne veux accepter ni lui ni aucun autre, car mon amour et ma foi sont engagés à Jésus-Christ, à qui, dès mes premières années, j'ai consacré ma virginité. Rien ne pourra jamais me séparer de ses faveurs, ni l'amour d'aucune créature, ni les menaces, ni quelque autre chose que ce soit ».

A ces mots, tous les assistants sont remplis de surprise et de tristesse. Le jeune Simon, le premier, s'éloigne précipitamment, monte sur son cheval et retourne plein de colère au château de son père. Plusieurs s'approchent d'Oda, lui adressent des reproches sur sa conduite, et s'efforcent de la déterminer à prendre l'époux que ses parents lui ont choisi. L'âme de la vertueuse jeune fille était en proie à la plus vive douleur en voyant le trouble dans lequel étaient jetés ses proches et les amis de sa famille ; mais la vivacité de sa foi lui fit supporter cette épreuve si pénible et lui donna le courage de rester fidèle à sa résolution. Elle se retira dans la chambre de sa mère pour se recommander de nouveau à Dieu et réclamer son secours, au moment où son père, montant à cheval, se rendait auprès du jeune Simon dont il redoutait le ressentiment et la colère. Sa famille était une des plus importantes du pays, et il y avait lieu de craindre qu'elle ne conçût un vif déplaisir de tout ce qui venait de se passer. Wibert d'ailleurs pouvait seul expliquer la raison de la conduite de sa fille, sur les dispositions de laquelle il avait toujours gardé le plus profond silence. Peut-être même voulait-il donner à Simon l'assurance qu'il allait tenter de nouveau de décider Oda à l'accepter pour époux. Mais, pendant ce temps, la généreuse vierge prenait une résolution étonnante, énergique, et qui devait rompre toutes les espérances qu'on aurait pu concevoir encore pour l'avenir.

En effet, tandis qu'elle se trouvait seule dans la chambre de ses parents, demandant à Dieu de l'éclairer de ses lumières et de l'aider de son secours tout-puissant, elle forma le projet de se ravir à elle-même cette beauté qui devenait un obstacle à l'accomplissement de ses désirs. Saisissant donc une épée de son père qu'elle trouva au chevet du lit, et demandant à Dieu de fortifier son bras, elle se coupa une partie des narines et reçut aussitôt dans un bassin le sang qui coulait avec abondance. Plusieurs des personnes qui savaient qu'elle était retirée dans cette chambre, s'étonnaient de ne point la voir sortir. La curiosité les porta à y aller pour l'interroger sur ses dispositions intérieures et sur les motifs de sa conduite. Arrivées à la porte et la trouvant fermée, elles appelèrent à haute voix la jeune fille, qui ne répondit point. Toutes alors se mirent en devoir de forcer l'entrée, pour s'assurer qu'elle était dans cet appartement. Quelle n'est point leur surprise en

voyant Oda toute défigurée et recevant dans un bassin le sang qui coulait de ses blessures. A cette vue, elles poussent un cri d'horreur ; la mère d'Oda accourt et tombe évanouie entre les bras des personnes qui l'entourent. Le bruit de ce qui s'était passé au château ne tarde pas à se répandre au dehors : il arrive jusqu'aux oreilles du seigneur Wibert, qui, en ce moment, revenait à cheval en toute hâte. En arrivant, il trouve son épouse, ses parents et ses amis dans une consternation impossible à décrire. A la vue de sa fille ainsi couverte de sang, il est saisi lui-même de la plus profonde douleur. Il commençait sans doute à reconnaître la faute qu'il avait commise, en cherchant à contraindre sa vocation et à la forcer d'accepter, contre sa volonté, l'époux qu'il avait choisi.

Le vénérable Odon, abbé du monastère de Bonne-Espérance, ne tarda pas à être instruit de tout ce qui s'était passé dans la famille d'Oda. Reconnaissant à ces témoignages frappants que Dieu appelait cette vierge à la vie religieuse, il chercha à lui faciliter les moyens d'y entrer. Pour cela, il confia une mission à deux religieux très-vertueux et très-prudents, et leur recommanda de demander, en passant, l'hospitalité dans le château du seigneur Wibert. Ils y furent reçus avec les démonstrations de la plus vive satisfaction. Oda, qui regardait leur arrivée dans la maison de son père comme un moyen que lui offrait la Providence pour le déterminer au sacrifice devant lequel il reculait toujours, lui demanda de nouveau alors la permission de se consacrer entièrement au service de Dieu dans quelque pieuse communauté. Wibert s'y refusa encore cette fois : mais enfin, vaincu par les instances pressantes de sa fille et par les sages réflexions que lui suggérait son admirable conduite, il consentit de donner à Dieu cette enfant chérie qu'il lui redemandait.

La bienheureuse Oda fut au comble du bonheur quand elle obtint cette faveur après laquelle elle soupirait depuis si longtemps. Peu de jours après, elle reçut le voile des vierges des mains de l'abbé de Bonne-Espérance, et entra aussitôt dans une communauté de saintes filles qui suivaient la règle de Prémontré. On eut promptement à admirer dans la fervente novice l'assemblage des plus touchantes vertus. Son humilité et son esprit d'obéissance la portaient à se regarder comme la dernière de toutes les sœurs et à leur rendre, avec joie et simplicité, toutes sortes de services. Insatiable d'austérités et de privations, elle trouvait trop douce encore la règle qu'elle avait embrassée. Son amour pour la prière lui faisait aussi goûter dans ce pieux exercice une abondance de douceurs et de consolations. Il plut à Dieu, pour faire éclater la sainteté de son humble servante, de lui envoyer une maladie grave et peu ordinaire. On crut quelque temps que c'était la lèpre, et la pieuse Oda dut rester dans une petite cellule à quelque distance de la communauté. Entièrement résignée aux volontés du ciel, elle se soumit sans murmurer à cette mortifiante séparation et se consola en rappelant sans cesse à sa pensée la passion du Sauveur des hommes. Le mal ayant diminué peu à peu, Oda reprit ses exercices ordinaires et continua de donner à ses sœurs l'exemple d'une parfaite régularité. Sa conduite fit une telle impression sur toute la communauté, que, quand il fut question de choisir une nouvelle prieure, tous les suffrages se réunirent en sa faveur. Obligée d'accepter cette charge qui alarmait son humilité, Oda n'y trouva qu'une consolation, celle de pouvoir plus facilement secourir les pauvres et les malheureux qui se présentaient en grand nombre à la porte du monastère. Elle avait pour eux les sentiments d'une commisération toute naturelle, et elle trouvait dans son ingénieuse charité une foule de petits moyens pour

soulager leur misère et adoucir leurs privations et leurs peines. Son esprit de foi lui faisait considérer Jésus-Christ lui-même dans la personne des pauvres qui se présentaient à elle.

Jusqu'aux derniers jours de sa vie, la bienheureuse Oda pratiqua ces œuvres de religion et de charité, et s'avança dans la perfection de son saint état. Une dernière maladie lui donna surtout occasion de manifester son admirable humilité. Un jour qu'elle voyait ses sœurs répandre des larmes auprès de son lit de douleur, en lui demandant de se souvenir d'elles dans le ciel, elle leur adressa ces paroles : « Pourquoi, mes filles, parlez-vous ainsi à une pécheresse ? Pourquoi me demander, à moi qui n'ai fait aucun bien, ce que les Apôtres et les Saints peuvent seuls demander pour vous ? Ne parlez pas ainsi ; mais plutôt demandez à Dieu qu'il me pardonne mes péchés, et qu'il me reçoive au sortir de ce monde ». La bienheureuse Oda expira un moment après, le jour de Pâques, 20 avril de l'an 1158. Son corps fut inhumé dans le monastère même de Bonne-Espérance, au milieu d'un grand concours de religieux et de personnes pieuses.

Nous avons emprunté cette Vie aux *Vies des Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

SAINTE AGNÈS DE MONTE-PULCIANO

1274-1317. — Papes : Grégoire X; Jean XXII. — Empereurs : Rodolphe Ier; Louis V.

Incorruptio facit esse proximum Deo.
La pureté rapproche de Dieu.
Sap., VI, 20.

Au centre de l'Italie, près du fameux lac de Trasimène, est un petit bourg appelé Gracciano Vecchio ; c'est là que vint au monde, en 1274, Agnès, une des plus douces gloires de l'Ordre de Saint-Dominique. Son père, Laurent Segni, était suffisamment doté des biens de la fortune et riche en vertus chrétiennes.

Les desseins que le ciel avait sur Agnès ne tardèrent pas à se révéler. A peine avait-elle reçu le jour, que des flambeaux mystérieux, brillants comme le soleil, illuminèrent son berceau : illustre présage de l'éclat futur de sa sainteté. — Un signe si manifeste des faveurs d'en haut ne dut pas être étranger au choix qu'on fit du nom symbolique donné à l'enfant. Ses parents, versés dans les choses divines, avaient dû comprendre que l'Agneau céleste se fiançait dès ce jour celle qu'il honorait d'une attention si prévenante.

Quoi qu'il en soit, ce nom sublime d'épouse du Christ, Agnès devait vite le réaliser. Elle ne savait pas encore répondre aux hommes qu'elle bégayait l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique. A l'âge de quatre ans, elle fit voir qu'elle avait déjà entendu et compris la voix intérieure de son céleste Epoux. Souvent elle quittait les jeux de l'enfance pour se retirer dans un endroit solitaire. Là, elle se mettait à genoux, élevait vers le ciel son cœur, ses yeux et ses petites mains, offrait à Jésus ses prières et sa personne, et lui demandait de bénir ses parents. A voir sa figure enfantine s'épanouir, son regard s'illuminer et ses lèvres s'animer du sourire de l'extase, il était facile de la croire en face d'une vision mystérieuse.

Elle était tendrement chérie de ses compagnes qui regrettaient de ne pouvoir la retenir toujours au milieu d'elles. Agnès profitait de cette affection pour les emmener dans les sanctuaires voisins. Un jour même, à l'âge de neuf ans, elle leur proposa un pèlerinage à une église de Monte-Pulciano. Toutes acceptèrent et se mirent à gravir joyeusement la colline qui les séparait du lieu vénéré. Comme elles approchaient des remparts de la ville, soudain une troupe de corbeaux croassant fond sur Agnès. De leurs becs, de leurs ailes et de leurs ongles, ils cherchent à la meurtrir et à lui crever les yeux. Mais elle invoque le nom de Jésus, et la troupe ennemie s'envole sans lui avoir fait aucun mal. C'était, ajoute l'historien de la Sainte, une armée de démons qui présidaient à une maison de débauche bâtie près de ce lieu, et que troublait la présence de cet ange de pureté.

Cette même année, Agnès, déjà dégoûtée des plaisirs du monde, avant même d'avoir appris à les connaître, demanda à se vouer à Dieu dans un monastère. Ses parents crurent sage de s'opposer, pour le moment, à son dessein : elle était si jeune ! D'ailleurs il fallait qu'ils fussent mis à même de reconnaître la volonté de Dieu, pour qu'ils consentissent à se séparer d'un tel trésor. La jeune vierge n'obtint rien des hommes, ni par ses prières, ni par ses larmes ; mais elle s'adressa au fiancé divin dont la voix l'appelait, et lui, fléchit toutes les résistances. Agnès était au comble de ses vœux. Elle pouvait se réunir pour jamais à celui qui parle au cœur dans la solitude. Elle entra chez les religieuses del Sacco (du Sac), à côté de Monte-Pulciano. Ces religieuses vivaient sous la règle de saint Augustin, mais sans appartenir à aucune des grandes familles monastiques, et leur nom n'était que celui de la grossière étoffe dont elles s'habillaient. Cependant, pour être ignorées, elles n'en étaient pas moins ferventes et dignes d'apprécier les vertus d'Agnès.

Dès le premier jour, la jeune novice s'appliqua tout entière à la vie religieuse. Ne donnant à son corps que ce qu'elle ne pouvait lui refuser, elle employait toutes les heures du jour, et une grande partie de la nuit, à l'oraison, aux pieuses lectures et à tous les exercices possibles de pénitence. Son humilité, sa douceur, son obéissance étaient telles que la mère des novices et toutes ses compagnes l'aimaient et la vénéraient comme un ange du paradis.

Lorsqu'elle fut arrivée à l'âge de quatorze ans, pour mettre sa vertu à l'épreuve, on la nomma économe de son monastère. Cette charge devait l'arracher aux douceurs de l'oraison ; mais elle savait que l'oraison n'est plus agréable à Dieu, quand l'obéissance appelle à d'autres emplois. Elle obéit donc avec joie, et jamais on n'eut à lui adresser le moindre reproche. Elle veillait avec diligence à ce qu'aucune religieuse ne manquât de quoi que ce fût, et quand il s'agissait de rendre un service à ses sœurs, elle était toujours pleine de grâce et de charité. Auparavant, elle avait résolu de garder pendant le Carême un silence inviolable avec les hommes, pour ne converser qu'avec le ciel ; mais, comme ses sœurs seraient devenues les victimes de ce sacrifice, elle se contenta de retrancher toutes les paroles qui n'étaient pas nécessaires à l'exercice de sa charge.

Dieu témoigna alors combien il est loin de désapprouver qu'on le quitte pour le bien du prochain; car, durant ce temps même, sainte Agnès reçut une grâce des plus éclatantes. La Mère du Sauveur, qui après Dieu possédait son âme, lui apparut, et l'entretenant doucement, elle lui donna trois petites pierres merveilleusement belles. Puis elle lui dit : « Ma fille, avant ta mort tu bâtiras un monastère en mon honneur : prends ces trois petites pierres

pour te rappeler que ton édifice doit être fondé sur la foi constante et la confession de la très-haute et indivisible Trinité.

Déjà Agnès, durant ses prières, avait paru plusieurs fois élevée au-dessus du sol de plus d'une coudée, en face de toutes les religieuses, et elle jouissait dans le monde même, où le bruit de ses miracles s'était répandu, d'une réputation extraordinaire de sainteté. On en vit bientôt la preuve. Les habitants de Procena, près d'Acqua Pendente, avaient décidé de bâtir un monastère pour leurs filles. Bien qu'Agnès n'eût que quinze ans, ils vinrent la demander pour en être la fondatrice et la première supérieure. A la pensée du commandement, l'humilité d'Agnès s'effraya : elle mit en avant son incapacité et son âge. D'ailleurs, elle savait que ce n'était pas là le monastère que la Sainte Vierge lui avait ordonné de bâtir. Cependant le Vicaire de Jésus-Christ, en vertu de son autorité suprême, lui ordonna d'entreprendre la fondation proposée ; elle le fit. Mais, toujours convaincue de son indignité, elle redoubla ses oraisons et ses pénitences. Le pain et l'eau étaient sa seule nourriture ; la terre nue son lit ; une pierre son oreiller.

En retour de ces sacrifices, elle fut comblée, même visiblement, des grâces célestes. Souvent la manne tombait en forme de croix sur son manteau : touchant symbole des douceurs cachées sous la croix ! Là où elle s'était agenouillée, croissaient miraculeusement les plus aimables fleurs : la violette, le lis et les roses. — Une nuit de l'Assomption, la Sainte Vierge lui apparut de nouveau ; et, déposant l'Enfant Jésus dans ses bras, elle l'abandonna à ses plus affectueuses caresses. Agnès ne put se séparer de son bien-aimé qu'en versant des larmes, et pour consolation, elle détacha une petite croix du riche collier de perles du divin Enfant. — Un autre jour, priant dans la partie la plus solitaire du jardin, elle fut ravie en Dieu et oublia l'heure de la messe. Son extase ayant cessé, elle se mit à pleurer de n'avoir pu recevoir son Sauveur. Alors un ange lui apporta la sainte Eucharistie et lui donna la communion.

Attirés par le bruit de ces merveilles, deux ermites Camaldules descendirent de leurs montagnes pour visiter ce prodige de sainteté. Après un long entretien sur la vie spirituelle, Agnès les fit asseoir à sa table pour le repas. On n'avait encore apporté aucun mets, lorsqu'ils voient tout à coup, au milieu d'un plat de terre, s'élever une belle et odoriférante rose. La Sainte alors se tourne vers ces bons religieux et leur dit : « Pères, notre Sauveur a voulu, au milieu des froids et des frimas de l'hiver, envoyer sur notre table cette fleur de l'été pour montrer combien vos ardentes paroles ont réchauffé mon esprit languissant ». Et les ermites édifiés retournèrent à leurs cellules, bien convaincus qu'eux seuls ils avaient été réchauffés par les ardentes paroles d'Agnès.

Une telle sainteté méritait bien qu'Agnès eût toujours des frères et des sœurs pour veiller sur son tombeau, conserver son souvenir et redire ses vertus. Or, les religieuses del Sacco ne formaient qu'une de ces congrégations éphémères, qu'un jour de générosité fait naître, mais que, au siècle suivant, on retrouve seulement dans le passé de l'histoire. Un jour donc, dans une de ses visions mystérieuses, la servante de Dieu se trouva en pleine mer, en face de trois vaisseaux magnifiquement pavoisés conduits par saint Augustin, saint François d'Assise et saint Dominique. Une sainte dispute s'était élevée entre eux à qui posséderait Agnès. Mais le glorieux patriarche Dominique, alléguant l'arrêt du ciel qui lui donnait Agnès pour fille, tendit la main à son enfant et l'introduisit dans sa barque.

Agnès ne comprenait pas comment se ferait ce changement d'institut ;

mais bientôt un ange vint le lui révéler. Il lui rappela les trois petites pierres qu'elle avait reçues autrefois de la Sainte Vierge, avec l'ordre de lui bâtir plus tard un monastère. « Le temps, lui dit-il, est venu : vous devez fonder une maison sur la colline même de Monte-Pulciano, où les démons, sous la forme de corbeaux, vous ont assaillie ; vous dédierez le couvent à la très-sainte Trinité, à l'incomparable Vierge Marie, au bienheureux Dominique, auquel vous allez désormais appartenir ».

En même temps arrivait à Procena l'élite des habitants de Monte-Pulciano, venant conjurer Agnès de retourner dans sa patrie ; eux-mêmes en ce cas lui bâtiraient un couvent où plusieurs de leurs filles embrasseraient la vie religieuse sous sa conduite. Son plus grand désir eût été de demeurer oubliée : mais à la voix du ciel, elle ne pouvait résister ; elle se rendit donc à Monte-Pulciano, où elle fut reçue comme en triomphe. Redoutant ces applaudissements, qui ôtent souvent à la vertu son prix surnaturel, elle pressait sans relâche les travaux de construction ; et sitôt que la clôture put être gardée, elle revêtit l'habit des sœurs de Saint-Dominique, puis fit vœu de vivre selon les règles de son nouvel Ordre. Suivant la promesse qui lui avait été faite, elle se trouva, en peu de temps, à la tête d'une communauté de vingt religieuses, qui, dignes filles d'une telle mère, vivaient, dit leur historien, comme des anges du ciel. Mais Dieu éprouva ces âmes qu'il chérissait. Il permit une fois qu'on oubliât la nouvelle famille, et le couvent resta trois jours sans pain. Agnès, dont la confiance égalait l'humilité, se plaignit amoureusement au ciel d'une nécessité si extrême. Mais écoutons Dieu louant lui-même la conduite de notre Sainte, en parlant à sa digne sœur, la Vierge de Sienne (Dialogue 149) : « Cette chère petite pauvre », dit-il, « ma fidèle Agnès, éleva son cœur vers ma bonté en me disant : Mon bien-aimé Seigneur, mon tendre Père, mon éternel Epoux, ne m'avez-vous pas ordonné de retirer de leurs familles ces vierges ? et vous, ne les avez-vous réunies dans votre maison que pour les laisser mourir de faim ? Bon Maître, pourvoyez à leurs besoins ! — Pour satisfaire son humble demande, j'inspirai à quelqu'un la pensée de lui porter cinq petits pains, et je le lui révélai. Quand celui qui venait approcha de la porte, Agnès dit à une de ses filles : Ma fille, allez au tour, et appôrtez le pain que le Seigneur nous envoie dans sa bonté. — Quand les pains furent apportés, on se mit à table, et, pendant que ma bien-aimée faisait le partage, je mis dans ses mains une telle puissance que les pains se multiplièrent et purent fournir abondamment à plusieurs repas ».

Ce n'est pas le seul miracle qui illustra cette époque de la vie d'Agnès. Mais, chose remarquable, ses miracles changent de caractère du jour où elle a changé d'Institut. Dans l'Ordre de Saint-Dominique, les religieux ont pour but de répandre sur leurs frères du monde les trésors qu'ils possèdent. Notre chère Sainte délivre donc un homme cruellement possédé du démon ; elle rend la vue à une de ses sœurs, guérit une jeune fille, ressuscite un petit enfant, en faisant sur lui le signe de la croix, convertit plusieurs jeunes libertins qui l'avaient outragée par leurs paroles ; enfin, elle fait jaillir d'un rocher voisin une source d'eau pure, où plusieurs recouvrèrent la santé.

Cependant le jour des noces célestes approchait pour Agnès. Mais des heures d'infirmités et de douleurs précédèrent cet instant si désiré. Un ange lui avait annoncé qu'il en serait ainsi, un jour qu'elle reposait un peu sur son lit. Il lui sembla qu'elle était conduite par ce guide céleste sous un olivier, où il lui offrit à boire dans un calice une liqueur très-amère, en lui

disant : « C'est maintenant, chère Epouse, qu'il vous faut prendre part au calice que votre Epoux a bu le premier pour l'amour de vous ». Sur l'ordre de ses supérieurs, elle alla demander sa guérison aux eaux salutaires de Clanciano, à trois lieues de Monte-Pulciano. Le Seigneur fit voir qu'il approuvait cet acte d'obéissance : plusieurs miracles marquèrent les pas de sa servante. La manne miraculeuse qui tombait sur elle en forme de croix la couvrit de nouveau de sa rosée pendant qu'elle se baignait. Une nouvelle source commença à couler dès qu'Agnès fut arrivée à Clanciano, dont les eaux guérirent tous les autres malades : on la nomma l'*eau de sainte Agnès*. Elle changea l'eau d'une fontaine en un vin exquis ; elle guérit une jeune fille qui avait au genou un mal dangereux ; enfin elle ramena à la vie un enfant qui s'était noyé dans les bains. Cependant elle-même ne guérit point, parce qu'il plut à l'Epoux céleste de la disposer par cette maladie à entrer entièrement purifiée dans la salle des noces de l'Agneau. Elle retourna donc au monastère de Monte-Pulciano où le mal ne fit que s'aggraver. Contrainte de s'aliter, et pressentant que Dieu voulait la retirer de cette terre d'exil, elle se disposa à la mort avec joie, et reçut les derniers sacrements avec un cœur palpitant d'amour et un visage rayonnant de joie. Ses religieuses pleuraient amèrement, mais elle les consola par ces paroles : « Si vous m'aimiez comme vous devez, mes filles, vous ne pleureriez pas ainsi. Car les amis ne s'attristent pas du bien de leurs amis : au contraire, ils s'en réjouissent. Le plus grand bien qui puisse m'arriver, c'est de m'en aller à notre Epoux. Soyez-lui fidèles à cet Epoux si bon ! Persévérez toujours dans l'obéissance, et je vous promets de vous être plus utile au ciel que si je restais parmi vous. Surtout, aimez-vous les unes les autres ! tenez cet amour pour une marque des plus assurées de votre prédestination... » Bientôt après, levant les yeux et les mains au ciel, elle dit avec un sourire ravissant : « Mon bien-aimé est à moi, je ne le quitterai plus ! » En prononçant ces mots, son âme s'était envolée au sein de Dieu, le 20 avril 1317, à l'heure où Jésus vint au monde. Agnès avait quarante-trois ans.

En ce moment même, elle recevait sur la terre la louange la plus parfaite, celle des enfants à la mamelle. La langue de ces petits innocents fut merveilleusement déliée, et ils se mirent dans les lieux voisins à publier la mort et les vertus d'Agnès ; leurs parents s'éveillèrent en entendant ces voix. Le lendemain, on se rendit de toutes parts au monastère, pour vénérer le corps de la Sainte. Elle demeura longtemps exposée, exhalant un suave parfum, et opérant par sa vertu d'innombrables miracles.

Cinquante-deux ans après la mort d'Agnès, il fut révélé à sainte Catherine de Sienne que dans le ciel elle serait la compagne et l'égale de celle qui l'avait précédée sur la terre. Cette révélation, dit un historien, jeta dans l'âme de Catherine un désir ardent de visiter les reliques de la Sainte de Monte-Pulciano. Elle part donc avec son confesseur et quelques-unes de ses fidèles compagnes, elle court se prosterner devant le tombeau incorruptible et vénéré ; elle incline la tête pour baiser les pieds de cette amie céleste. Mais voilà qu'Agnès semble ne pouvoir souffrir une si profonde humilité ; elle soulève un de ses pieds et le présente doucement à Catherine devant toutes les Sœurs. De ce jour le monastère de Monte-Pulciano fut pour le cœur de la vierge Siennaise un lieu sacré, où elle faisait de fréquents pèlerinages. La seconde fois qu'elle vénéra le saint corps, elle ne se mit plus à ses pieds, mais, remplie de confiance et de joie, elle baisa le visage de la bienheureuse Agnès, et, à ce moment, on vit tomber une manne plus blanche que la neige, et ces deux corps bénis en furent bientôt couverts : con-

sécration de l'amitié sublime entre la Sainte de la terre et la Sainte du ciel!

Cependant Agnès n'avait pas encore reçu les honneurs d'un culte public; elle ne fut béatifiée qu'en 1534, par Clément VII, et solennellement canonisée que par Benoît XIII, en 1726.

Dans les arts : 1° le voile et le manteau de sainte Agnès de Monte-Pulciano sont parsemés de petites croix pour rappeler la pluie céleste qui tomba sur elle sous cette forme ; 2° couchée dans son tombeau, elle présente son pied à baiser à sainte Catherine de Sienne ; 3° un ange lui donne la communion sous un olivier ; 4° l'enfant Jésus, qui était dans ses bras, lui donne une croix en la quittant, etc.

La Vie originale de sainte Agnès de Monte-Pulciano a été écrite par Raymond de Capoue, confesseur de sainte Catherine de Sienne : c'est celle que donnent les *Acta Sanctorum*. — Cf. *Année Dominicaine*, t. II et une Vie italienne de la Sainte, par le Père Ponti, laquelle a été traduite pour la France en 1865.

SAINT THÉOTIME, ÉVÊQUE DE TOMES (vers 407).

Saint Théotime avait été élevé dans la philosophie des Grecs, mais il la releva par la pratique des vertus évangéliques ; ainsi on peut l'appeler, non point simplement philosophe, mais philosophe chrétien. Tout répondait en lui à ce glorieux titre : l'intérieur par la pureté de sa vie, l'extérieur par sa mortification. Outre l'habit et les longs cheveux qu'il portait, il se privait de tous les plaisirs de la vie, et, sans s'assujétir à des heures réglées pour le manger et pour le boire, il ne prenait de nourriture que quand il y était forcé par la faim et par la soif. Son mérite le fit élever à la chaire de Tomes après la mort de Bretannion ; et il ne fallait pas moins qu'un homme aussi Saint que lui pour le remplacer dignement. Son zèle ne se borna pas au soin de son diocèse ; il passa le Danube pour porter les lumières de la foi chez les Huns, qui occupaient alors le pays des Daces et des Gètes, voisin de la Petite-Scythie. Il s'attira si fort leur vénération par ses vertus et par les prodiges qu'il fit parmi eux, qu'ils l'appelaient communément le *dieu des Romains*. Un jour qu'il était en chemin avec quelques-uns de ses compagnons, ceux-ci aperçurent plusieurs de ces barbares qui faisaient des courses pour piller selon leur coutume. Ils se crurent perdus et se lamentèrent beaucoup ; mais le Saint descendit de son cheval et se mit en oraison, et Dieu les rendit invisibles à ces barbares.

Il s'acquit ainsi par de semblables merveilles un grand crédit dans leur esprit, et en profita pour les détourner de faire des irruptions dans la Petite-Scythie dont il était métropolitain. Il les humanisa aussi, quoiqu'ils fussent cruels par caractère, en leur faisant de petits festins et des présents. Ces libéralités firent croire à l'un d'entre eux qu'il devait être riche, et il lui tendit un piége pour le voler. Il avait pour cela attaché une corde à son bouclier ; mais, quand il voulut lever la main pour lui jeter la corde dessus et l'attirer à lui, comme ils faisaient quelquefois aux ennemis pour les arrêter et les mener, son bras demeura comme pris en l'air sans aucun mouvement ; et il ne put être délivré de ce lien invisible, qu'il n'eût reconnu sa faute, et que ses compagnons n'eussent supplié le Saint de prier Dieu pour lui.

Saint Théotime était étroitement uni à saint Jean Chrysostome, et il prit hautement sa défense dans un synode qui se tint contre lui à Constantinople.

Il fut d'avis que l'on ne proscrivît pas tous les écrits d'Origène sans distinction, mais seulement ceux dans lesquels la foi était altérée. Saint Jérôme écrivit dans le même sens [1], ainsi que saint Augustin [2], et le pape Gélase [3].

Un grand seigneur, nommé Promote, qui fut consul en 389, fonda, dans la Thrace, du côté de l'Asie, un monastère qui fut habité par les Goths ; au moins ils composaient la plus grande partie de la communauté. Ce lieu n'était pas beaucoup éloigné de Constantinople. Ces moines goths demeurèrent attachés à saint Jean Chrysostome autant que saint Théotime dont nous venons de parler, quand ce saint Docteur fut envoyé en exil par les intrigues de ses ennemis. On ne sait point à quel âge mourut saint Théotime.

Baronius.

1. Ep. 75. — 2. Ep. 9. — 3. *Can. de script. authent.*

LE BIENHEUREUX GÉRAUD DE SALES-CADOUIN[1] (1120).

Notre Géraud[2] vit le jour dans un village du Périgord, appelé Sales (arrondissement de Bergerac). Il fut le premier entre plusieurs frères. Ses nobles et religieux parents le firent soigneusement élever. Dans les écoles, il éclipsa sans peine tous ses camarades, par la science du langage[3] et surtout par l'onction divine, tant sa très-pieuse mère avait su lui inspirer, dès le berceau, la crainte de Dieu et l'horreur du péché.

De très-bonne heure Géraud se sentit attiré vers la solitude. Aussi, tout enfant encore, aimait-il à se recueillir à l'ombre des églises et des monastères. Or, dans ce temps, le vénérable Robert d'Arbrisselle évangélisait avec un grand zèle tout le pays d'alentour et fondait l'institut de Fontevrault. Entraîné par le renom d'un homme si recommandable, Géraud vint se mettre sous sa haute direction[4]. Le vieillard accueillit avec bonheur son nouveau disciple, lui montra les voies du Seigneur, et, après avoir discipliné son adolescence, lui fit prendre l'habit des chanoines réguliers de Saint-Avit, non loin de Sales et du manoir paternel. Les parents donnèrent leur fils à Dieu avec une joie peu commune en telle circonstance.

Tout embaumé d'innocence, de mansuétude et de mille autres vertus, comme en fleur[5], le jeune novice édifia singulièrement les religieux, qui, ravis d'ailleurs par sa gracieuse et fidèle docilité aux moindres observances de la règle, ne tardèrent pas, tous d'une voix, à lui faire recevoir successivement les saints ordres, jusqu'au diaconat ; mais on ne put le décider à monter plus haut, tant il redoutait la charge du sacerdoce.

Le pieux cénobite visita plusieurs fois son ancien maître, le bienheureux Robert, et lorsqu'il se sentit parvenu à l'âge de l'homme fait, pressé par l'Esprit de Dieu, il revint vers lui, pour embrasser, à son exemple, une vie plus austère, plus laborieuse et plus utile aux âmes. Car il voyait devant lui une moisson abondante et peu d'ouvriers. Il échangea donc le pauvre habit de chanoine contre celui plus pauvre encore de l'ermite. Un rude cilice et un grossier manteau[6] pour tout vêtement ; un peu de pain noir et d'eau et quelques légumes pris au coucher du soleil pour tout repas, lorsque les pauvres n'en profitaient point ; tel fut son nouveau régime. Dieu le dédommagea de tant de rigueurs extérieures par des ravissements célestes. Que de nuits il passa dans les larmes ou les délices de l'extase !

Au milieu de tant de lumières acquises et infuses, Géraud se sentit soudainement inspiré d'aller prêcher au peuple le nom de Jésus. Il se mit donc à semer par tout le pays la parole sainte avec une ardeur et une grâce irrésistibles. L'enthousiasme des foules porta jusqu'aux oreilles des évêques et des prélats le nom et les œuvres de l'Apôtre. L'éminent évêque de Poitiers lui prodigua ses bonnes grâces et lui délégua même ses pouvoirs ordinaires[7]. Sa mission finie, Géraud, ainsi que l'oiseau fidèle à son nid, regagnait sa chère solitude[8].

Dans ce temps-là, beaucoup de personnes ramenées à Dieu par le ministère de son serviteur, vinrent lui offrir leurs biens pour établir des monastères. Géraud fonda sept monastères d'hommes et deux de femmes. Au premier rang figure celui de Cadouin (Périgord), et au deuxième celui de Grand-Selve[9]. Celui des Châtelliers[10] (Deux-Sèvres) fut le septième et le plus pauvre. C'est là que Géraud, déjà malade, se retira, et que plein de jours et de mérites il rendit son âme au Seigneur, en bénissant ses frères, l'an de grâce 1120, le 20 avril, troisième jour après Pâques.

1. Il ne faut pas confondre Sales, lieu de la naissance du bienheureux Géraud, avec Salles, où naquit saint Pierre Thomas, dont nous avons donné la Vie le 6 janvier, bien que ces deux localités ne soient pas éloignées l'une de l'autre. Sales, patrie du bienheureux Géraud, est de l'arrondissement de Bergerac et du canton de Cadouin : le *Dictionnaire des Postes* le désigne par Sales-Cadouin (65 h.); Salles, patrie du bienheureux Pierre Thomas, est de l'arrondissement de Sarlat et du canton de Belvès : le *Dictionnaire des Postes* l'appelle Salles-Belvès (381 h.). On voit encore, à Librel, village de la paroisse de Salles-Belvès, une chapelle qui marque l'endroit où est né le bienheureux Pierre Thomas, sur lequel, l'occasion s'en présentant, nous ajoutons ici quelques notes locales qui nous sont parvenues après l'impression : nous les devons à l'obligeance du R. P. Carles, missionnaire apostolique. Il y a aussi, dans l'église de Salles, un autel dédié *à un Saint né dans la paroisse :* ce qui indique qu'on a oublié son nom. Saint Pierre Thomas est invoqué contre les maladies épidémiques : la lecture de sa vie donnera la raison de ce patronage.

2. Giraudus igitur noster. — 3. Eruditione linguæ. — 4. Sub tanta ferula. — 5. Multiplici virtutum flore. — 6. Cappa grossa. — 7. Committens ei vices suas. — 8. Post hæc more bonæ volucris ad nidum revertebatur in idipsum. — 9. Nominavit Grandem Silvam secundum. — 10. Castellaria (Deux-Sèvres).

Durant les funérailles, tandis que le peuple était rassemblé au dehors, trois croix lumineuses brillèrent comme suspendues au-dessus de l'oratoire où était préparé le tombeau, et elles ne disparurent qu'au dernier moment de l'inhumation.

Ajoutons quelques mots sur l'abbaye de Grand-Selve, la fondation la plus importante de saint Géraud :

Vers l'an 1114, le bienheureux Robert d'Arbrisselle, accompagné de son disciple, le bienheureux Géraud de Sales, fut envoyé en mission dans le comté de Toulouse par le pape Pascal II. Après avoir prêché la foi au peuple, les deux Apôtres s'occupèrent de plusieurs fondations, selon l'observance de Fontevrault. Des ermites vivaient au milieu de la forêt de Grand-Selve, à l'occident du Toulousain, non loin de la rive gauche de la Garonne. Géraud passa quelque temps avec eux dans la contemplation et la prière, puis les initia à la vie commune. Un acte [2] de l'an 1116, nous apprend qu'Olivier de Bessens et son épouse Algarde, concédèrent à perpétuité et sans réserve [3], au Seigneur Dieu et à la bienheureuse Marie de Grand-Selve, à Gérard de Sales et à ses frères du dit lieu, tant futurs que présents, une partie de la forêt de Grand-Selve. Peu de temps après, l'évêque de Toulouse, Amélius, confirma cette donation et encouragea la munificence des fidèles en faveur de la nouvelle abbaye.

Dans l'année 1118, le bienheureux Géraud s'éloigna de Grand-Selve, en y laissant Etienne pour abbé, mais sous la dépendance du monastère de Cadouin. A la suite de quelques dissidences survenues entre les deux abbayes, le bienheureux Bertrand, successeur de l'abbé Etienne, profita du séjour de saint Bernard à Toulouse pour affilier ses religieux à l'Ordre de Citeaux, sous la juridiction immédiate de Clairvaux. Après l'affiliation solennelle de Grand-Selve, faite à Clairvaux même, saint Bernard adressa aux Toulousains, sous la date de l'an 1147, et par le retour du bienheureux Bertrand, une lettre (la 241e) extrêmement élogieuse pour l'abbé et ses frères de Grand-Selve, qu'il appelle des Saints [4].

L'abbaye de Grand-Selve jeta le plus grand éclat par le nombre, la renommée et la vertu de ses moines, et les importantes fondations qu'elle multiplia jusqu'en Espagne. Les comtes de Toulouse, les rois de France et les Papes du XIIIe siècle la comblèrent à l'envi de priviléges. Sa dotation devint immense. Mais depuis les invasions si fréquentes et si désastreuses des Anglais, la ferveur primitive s'attiédit et les abus de la commende introduite dès le XVe siècle, aggravèrent le mal jusqu'au jour où la Révolution française vint le supprimer avec l'abbaye même.

Au mois de mai 1790, la municipalité de Bouillac fit dresser l'inventaire de tous les biens meubles du couvent. Le 13 février 1791, un commissaire, escorté de gendarmes, se présenta pour procéder à la vente des dits meubles. Les religieux fermèrent leurs portes, en menaçant d'appeler les paysans à leur secours, au son des cloches. Le commissaire, intimidé, se retira. Mais le mois suivant la vente eut lieu à la criée et les moines furent dispersés. Quelques églises du voisinage réussirent à s'approprier plusieurs lots de grande valeur. Savenez eut le maître-autel ; Bouillac retint les reliquaires, aussi précieux par l'importance que par le nombre des reliques qu'ils renferment : ils se recommandent aussi par la perfection de leurs formes, ciselures et sculptures du style romano-byzantin le plus pur. Ces trésors, conservés dans un état incontesté d'intégrité, sont exposés à la vénération publique dans l'église de Bouillac. Mgr Doney, évêque de Montauban, en a vérifié l'authenticité et autorisé le culte : c'est ce qui est constaté par le procès-verbal du 25 mai 1865.

Le trésor de Bouillac, venu de Grand-Selve, se compose d'un reliquaire en forme de tour et en cuivre doré ciselé, et de quatre châsses en bois de chêne doré et orné de sculptures, bas-reliefs, moulures, etc. Ces châsses ont la forme d'une église avec bas-côtés, transepts, etc. Les décorations extérieures de tous ces reliquaires sont des œuvres admirables du style romano-byzantin le plus pur, et offrent un intérêt inappréciable pour l'authenticité des reliques qu'ils renferment et l'état des arts du dessin, de l'orfévrerie, etc, aux XIIe et XIIIe siècles.

Nous ne pouvons qu'indiquer quelques-unes des reliques les plus remarquables, d'après le procès-verbal de 1865, déposé à Bouillac.

De vestimentis Domini ; — de spinis coronæ Domini ; — de tabula et pane Cœnæ Domini ; — de terra ubi pes Crucis positus erat, quando Christus fuit Crucifixus ; — de velo, cingulo, vestimentis et lacte B. Mariæ ; — de sanguine et vestimentis SS. Innocentium ; — de vestimento B. Joannis ; — S. Petri ; — una uncia digiti B. Pauli, ap., et duo dentes ejusdem ; — S. Thomæ, ap. ; — S. Barnabæ, ap. ; — S. Timothæi, discipuli B. Pauli ; — S. Stephani, proto-martyris ;

1. Tantum civem sanctorum. — 2. Instrumentum. — 3. Sine retinemento. — 4. Et Sanctis qui cum eo sunt.

— S. Laurentii, m.; — SS. Marci et Marcellini; — S. Sixti, papæ, mart.; — S. Cæciliæ; — S. Luciæ; — S. Dorotheæ, vv. mm., etc., etc. Ces reliques sont au nombre de cent onze.

Il existe une notice imprimée par les soins de la fabrique de Bouillac au sujet de ces reliquaires.

Les immeubles de l'abbaye furent adjugés au prix de cent mille francs, en assignats, sans doute, à un juge de Toulouse qui siégea depuis au tribunal révolutionnaire de Paris. Cet acquéreur se nommait, dit-on, Selves, et eut pour fils le colonel du génie qui, au temps du roi Louis-Philippe, se chargea d'instruire à l'européenne les troupes de Méhémet-Ali, sous le nom de Soliman-Bey. Presque tous les bâtiments de Grand-Selves demeurèrent intacts jusqu'en 1799. C'est alors que le monastère, le cloître et la salle du chapitre furent mis en démolition. L'église, après avoir été profanée par le culte de la Raison, subit le même sort en 1802. Depuis, tout a été rasé jusqu'au sol. Il reste pourtant, comme pour indiquer la place de ce qui fut, le portail (XVII[e] siècle) cintré de l'hôtellerie, auquel adhèrent quelques pans de murailles ébréchées. On pourrait retrouver la circonscription de l'église, en suivant les lignes creusées d'où l'on extrait encore d'énormes briques qui servaient aux fondements. Un comité d'archéologues faisait tout récemment déchausser quelques pierres tombales dans l'épaisseur de la digue d'un moulin du voisinage; le fil de l'eau avait si bien léché ou poli le côté des inscriptions tumulaires, qu'il n'en restait plus trace. Diverses épaves du grand naufrage de l'illustre abbaye sont venues se grouper, tantôt l'une, tantôt l'autre, au musée des Antiques de Toulouse.

Ex vita B. Giraldi de Salis, scripta ab auctore anonymo, castellariensi, ut videtur, monacho, circa finem sæculi XIII, ex Ms. Castellariensi, ap. Edm. Martène; Bolland., t. XVIII, p. 254, édit. Palmé.
Nous devons ce qui précède à l'obligeance de M. Peujade, chanoine à Montauban, et à celle du R. P. Carles, missionnaire au Calvaire de Toulouse.

XXI[e] JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Cantorbéry, en Angleterre, saint ANSELME, évêque, illustre par sa sainteté et sa doctrine, 1109. — En Perse, la naissance au ciel de saint SIMÉON, évêque de Séleucie et de Ctésiphonte, qui, ayant été arrêté par l'ordre de Sapor, roi de Perse, fut chargé de fers, et présenté à des tribunaux d'iniquité. Là, refusant d'adorer le soleil, et rendant témoignage à Jésus-Christ d'une voix libre et assurée, il fut enfermé dans une étroite prison, et y demeura longtemps avec cent autres chrétiens, parmi lesquels il y avait des évêques, des prêtres, des clercs de divers Ordres. Usthazane, père nourricier du roi, qui autrefois avait renié la foi, et qui depuis avait fait pénitence de son péché, à la persuasion de saint Siméon, souffrit le martyre avec courage. Le lendemain, jour du vendredi saint, tous les compagnons de ce saint Evêque ayant été égorgés en sa présence, pendant qu'il exhortait chacun d'eux, il eut enfin lui-même la tête tranchée. Avec lui furent martyrisés Abdécalas et Ananie, ses prêtres, personnages d'un mérite distingué. Pusice, surintendant des ouvriers du roi, ayant relevé le courage d'Ananie qui paraissait chanceler, eut le cou percé vers le tendon, et on lui arracha la langue par cette ouverture. Après qu'il eut expiré dans ce cruel supplice, sa fille, qui était une vierge consacrée à Dieu, fut aussi mise à mort. 345. — A Alexandrie, les saints martyrs Arator, prêtre, Fortunat, Félix, Silvius et Vital, qui moururent en prison. — De plus, les saints Apollon, Isaac et Crotatès, qui souffrirent sous Dioclétien. 302. — A Antioche, saint Anastase le Sinaïte, évêque [1]. 598.

1. Voir, à la fin de la Vie de saint Anastase le Sinaïte, l'erreur qu'a commise Baronius en attribuant le qualificatif de Sinaïte à l'évêque d'Antioche qu'il nomme aujourd'hui.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Champagne, saint Amphise, confesseur. — A Paris, le vénérable Fastrade ou Fastrède, disciple de saint Bernard, et successivement abbé de Cambron, en Hainaut, de Clairvaux et de Cîteaux, lequel, après de grandes faveurs de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, reçues pendant sa vie, mourut très-saintement dans ladite ville, en présence du pape Alexandre III et de Louis VII, qui l'aimaient et le respectaient pour sa grande piété. 1133. — Encore à Paris, le meurtre du saint enfant Guillaume, mentionné par Robert du Mont, massacré par les juifs un jeudi saint. 1177.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Antioche, saint Anastase le Sinaïte, évêque, de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologe des Bénédictins. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint Anselme, évêque, illustre par sa sainteté et sa doctrine, qui paraît être descendu du ciel dans ses livres pour la défense de la foi, pour le progrès des âmes et pour la règle de tous les théologiens qui ont enseigné les lettres sacrées par la méthode scolastique. — De même chez les Camaldules, à Vallombreuse et chez les Cisterciens.

Martyrologe des Dominicains. — En Piémont, la naissance au ciel du bienheureux Barthélemy Cervier de Savigliano, de notre Ordre, qui, très-célèbre par sa doctrine et sa sainteté, contribua beaucoup à purger les régions subalpines du mal de l'hérésie, fut tué enfin par les hérétiques, et entra glorieux martyr au céleste royaume. 1466.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Nicomédie, sainte Alexandra, martyre, l'une des femmes de l'empereur Dioclétien, qui souffrit avec les saints Apollon, Isaac et Codrat, serviteurs de cette princesse, mentionnés ci-dessus. Il est à remarquer que deux des femmes de Dioclétien furent mises au nombre des saintes. An 302. — En Sicile, saint Appelic ou Amphélic, martyr. — A Constantinople, saint MAXIMIEN, patriarche. An 434. — A Brescia, saint Cyprien, évêque. Vers l'an 552. — En Orient, saint ANASTASE le SINAÏTE, différent de saint Anastase nommé au martyrologe romain. Après l'an 686. — A Liége, le vénérable Wolbodon, évêque [1]. — A Urbin, en Italie, le bienheureux Jean ou Jeagnole du Tiers Ordre de saint François. Vers 1370. — Au monastère de Clynnog, dans le pays de Galles, en Angleterre, saint Brunon, fondateur et abbé de ce monastère qui, entre autres miracles, guérit une personne en la touchant avec l'extrémité de son bâton. VIIe s. — A Ravenne, saint Timothée, martyr, dont les reliques furent apportées de Rome dans l'église Saint-Vital de cette ville.

SAINT SIMÉON, ARCHEVÊQUE DE SÉLEUCIE,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

345. — Pape : Saint Jules Ier. — Empereur : Constance II.

Vos eritis mihi testes,
Vous serez mes témoins.
Act I, 8.

Le flambeau de l'Evangile fut porté chez les Perses par les apôtres saint Matthieu et saint Barthélemi. Saint Jean eut sans doute aussi beaucoup de part à la conversion de ces peuples, puisqu'il adressa une de ses épîtres aux Parthes. Les Chaldéens et les Perses s'accordent à dire que saint Thomas et Thadée, l'un des soixante-douze disciples, avec Marie et Aggée, furent les

1. Voir au jour précédent.

principaux apôtres de l'Orient. Le nombre des chrétiens était grand parmi les Perses au IVe siècle, si l'on en juge par celui des martyrs sous le règne de Sapor. Ce roi de Perse (neuvième de la quatrième dynastie), pendant son long règne (310-380), confondant l'empire romain et la foi chrétienne dans une même haine, excita trois cruelles persécutions, dont la dernière a, dans l'histoire, le titre de *grande persécution* : on sait, dit Sozomène, le nombre de seize cents chrétiens qui furent martyrisés; ceux qu'on ne nomme pas sont innombrables. Parmi eux, on remarque surtout saint Siméon, évêque de Séleucie et de Ctésiphon et ses compagnons. Sapor, le roi des rois, ayant publié, en 340, un édit, qui défendait d'embrasser le Christianisme sous peine d'esclavage, notre Saint lui écrivit une lettre pleine de fermeté, où il répond ainsi à ses menaces : « Jésus-Christ s'étant offert volontairement à la mort pour le monde et l'ayant racheté par l'effusion de son sang, pourrais-je craindre de donner ma vie pour un peuple au salut duquel je suis chargé de travailler ? Dès que je ne puis vivre sans crime, je ne désire point de voir prolonger mes jours. Dieu me défend d'acquérir le droit de rester parmi les hommes aux dépens des âmes pour lesquelles son Fils est mort. Je ne suis pas assez lâche pour craindre de marcher sur les traces de mon Sauveur, et je me sens, avec sa grâce, la force de participer à la communion de son sacrifice. Quant à mon peuple, il saura mourir pour une religion qui lui procure le salut ».

La lecture de cette lettre fit entrer le roi dans une étrange colère; il ordonna sur-le-champ qu'on mît à mort les prêtres et les diacres, qu'on démolît les églises, et que l'on convertît à des usages profanes tout ce qui servait au culte du Dieu des chrétiens. « Pour Siméon », ajouta-t-il, « Siméon, qui est le chef de cette race maudite, qui méprise ma majesté royale, qui n'adore que le Dieu de César et qui se moque du mien, qu'on me l'amène et qu'on lui fasse son procès devant moi ». Les Juifs, naturellement ennemis des chrétiens, profitèrent de cette circonstance pour animer encore davantage le prince contre eux. « Grand roi », lui dirent-ils, « rien n'est plus juste que votre colère. Si vous écrivez à César, il ne fera nul cas de vos lettres; mais que Siméon lui envoie quelques lignes, il se lèvera en les recevant; il les baisera respectueusement, et commandera que tout ce qu'elles contiennent soit exécuté ».

Siméon, chargé de fers conformément aux ordres du roi, fut arrêté avec deux des douze prêtres de son église, lesquels se nommaient Abdhaïcla et Hananias. Quand il fut arrivé à Suse, sa patrie, il pria qu'on ne le fît point passer devant une église de chrétiens qui venait d'être convertie par les mages en une synagogue de Juifs [1], pour ne pas voir une telle profanation. Ses gardes ayant fait une grande diligence, il arriva en peu de temps à Lédan, capitale du pays de Huzites [2].

Sapor, informé que le chef des chrétiens était à Lédan, ordonna qu'il parût devant lui. Voyant que le saint Evêque ne l'adorait point comme il l'avait toujours fait, il lui demanda pourquoi il lui refusait cet honneur. « C'est, répondit Siméon, que je n'ai jamais comparu devant vous chargé de fers, ni pour être forcé de renier le vrai Dieu ». Les mages ayant dit au roi

1. Les mages avaient beaucoup d'autorité sous la domination des Perses; mais les mahométans, s'étant rendus maîtres de cet empire, en mirent plusieurs à mort et abolirent leur secte dans les villes. On en voit encore quelques-uns sur les montagnes et dans la Caramanie. Le mot *mages* vient d'un verbe chaldaïque, qui signifie *méditer* et *s'occuper de la connaissance des choses*. Les mages étaient une espèce de philosophes fort adonnés aux extravagances de la divination et de l'astrologie judiciaire.

2. Le pays des Huzites est celui que les Latins appellent *Uxia*. Il s'étend le long du fleuve *Oxios*, et confine à la Suziane, du côté de l'Orient.

que le Saint avait conspiré contre l'Etat et qu'à ce titre il méritait la mort, celui-ci répliqua : « Impies que vous êtes, n'est-ce pas assez pour vous d'avoir corrompu ce royaume ? faut-il encore que vous tâchiez de nous rendre complices de votre crime ? »

Le roi, prenant alors un visage moins sévère, lui dit : « Croyez-moi, Siméon, je vous veux du bien. Adorez le soleil; cet acte d'obéissance vous sera avantageux, ainsi qu'à votre peuple. — *Siméon.* Comment adorerais-je le soleil, puisque je ne puis vous adorer, quoique vous soyez d'une nature plus excellente ? nous ne reconnaissons qu'un Seigneur, qui est Jésus crucifié. — *Le Roi.* Si vous adoriez un Dieu vivant, j'excuserais votre folie; mais non, vous adorez comme Dieu un homme mort sur un bois infâme. Devenez plus sage, et adorez le soleil, à la divinité duquel tout rend hommage. Si vous obéissez, je vous promets des honneurs, des richesses et les plus grandes dignités de mon royaume. — *Siméon.* Vous n'avez pas une juste idée de Jésus-Christ. Il est le Créateur des hommes, et le Seigneur du soleil lui-même, qui s'éclipsa à sa mort pour marquer son deuil. Il est d'ailleurs sorti glorieux du tombeau, et est monté au ciel par sa propre vertu. Quant aux honneurs que vous me promettez, ils ne me tentent point. Mon Dieu m'en prépare que vous ne connaissez pas et qui sont infiniment plus précieux que les vôtres. — *Le Roi.* Epargnez votre vie et celle d'une multitude innombrable d'hommes qui périront avec vous si vous persistez dans votre opiniâtreté. — *Siméon.* Si vous commettez un tel crime, vous en sentirez toute l'énormité, et vous en subirez la punition dans ce jour terrible où le souverain Juge vous demandera un compte rigoureux de toutes vos actions. Pour moi, je vous abandonne avec plaisir les restes d'une misérable vie. — *Le Roi.* A la bonne heure que vous couriez à votre perte; mais j'ai du moins pitié de vos sectateurs, et je tâcherai de les guérir de leur folie par la sévérité de votre châtiment. — *Siméon.* L'expérience vous apprendra que les Chrétiens ne sacrifient point une vie éternelle pour une vie périssable, et qu'ils ne voudraient pas échanger contre votre diadème le nom immortel qu'il ont reçu de Jésus-Christ. — *Le Roi.* Si vous refusez de m'honorer en présence des grands de mon royaume, et de m'adorer avec le soleil, la divinité de tout l'Orient, je ferai demain déchirer de coups et ensanglanter ce visage si beau et ce corps d'un aspect si vénérable ». — L'auteur des actes du Saint dit qu'il était un très-bel homme et que les grâces de son extérieur inspiraient des sentiments dont ses ennemis mêmes ne pouvaient se défendre. Siméon répondit au roi : « Vous vous égalez au soleil dont vous faites un Dieu, et cependant vous êtes plus grand que lui. Si vous défigurez la beauté de mon corps que je regarde présentement comme quelque chose de méprisable, Celui de qui je la tiens saura me la rendre un jour avec usure ». Le roi, désespérant de pouvoir ébranler la constance du Saint, le fit renfermer dans une étroite prison jusqu'au lendemain.

Il y avait à la porte du palais un vieil eunuque, nommé Guhsciatazades [1], qui avait élevé Sapor et qui jouissait à la cour de la plus haute considération. Il était le premier seigneur de Perse, et occupait la place d'*arzabades* ou de grand chambellan du roi. Il avait professé la religion chrétienne; mais il adorait le soleil depuis quelque temps, pour ne pas déplaire à son maître. Ayant vu passer le saint Evêque qu'on menait en prison, il se mit à genoux pour le saluer. Siméon détourna les yeux, afin de lui faire sentir l'horreur qu'il avait de son apostasie. L'eunuque, touché de ce reproche

1. Ce nom est chaldaïque, et signifie *un homme de qualité.* L'eunuque en question est nommé *Usthazanes* dans Sozomène.

secret, rentra en lui-même et détesta son crime. « Malheureux que je suis ! » s'écria-t-il, « les yeux baignés de larmes; si la conduite que Siméon vient de tenir à mon égard m'est si sensible, comment pourrai-je soutenir l'indignation du Dieu que j'ai lâchement renié ? » Plein de ces pensées, il court à sa maison, quitte les habits précieux dont il est revêtu, en prend de couleur noire, que les Perses avaient coutume de porter dans les temps de deuil, et retourne à la porte du palais.

Le roi, informé de ce qui se passait, envoya demander à l'eunuque le motif de sa conduite. Sa réponse ne lui ayant pas donné des lumières suffisantes, il voulut qu'on le lui amenât : « Il faut », lui dit-il en le voyant, « qu'un esprit ennemi se soit emparé de vous. — Grand roi, répondit l'eunuque, ce n'est rien de ce que vous pensez. Qui eut jamais plus lieu que moi de s'attrister ? J'ai péché contre Dieu en adorant le soleil, et contre vous, en trahissant ma conscience qui désavouait l'acte extérieur d'idolâtrie que je faisais. — Quoi ! reprit Sapor transporté de fureur, c'est là ce qui vous afflige ? Eh bien, je saurai vous mettre à la raison, si vous ne quittez au plus tôt ces folles idées. — *L'eunuque*. J'en prends à témoin le Seigneur du ciel et de la terre ; je ne vous obéirai plus en ce point, et désormais je ne tomberai pas dans un crime dont je me repens avec toute l'amertume de mon cœur. Je suis chrétien, et je vous déclare que l'envie de plaire aux hommes ne me rendra point perfide envers mon Dieu. — *Le Roi*. J'ai pitié de votre vieillesse, et je suis fâché que vous vouliez perdre le mérite de vos longs services. Je vous en conjure, n'adoptez pas les préjugés d'une troupe de méchants, ou vous me forcerez de vous envelopper dans leur perte. — *L'eunuque*. Sachez que je n'abandonnerai point le vrai Dieu pour adorer de simples créatures. — *Le Roi*. A vous entendre, j'adore donc des créatures ? — *L'eunuque*. Oui, et ce qu'il y a de plus déplorable, vous adorez des créatures inanimées et dépourvues de raison ». Le roi, outré de colère, ordonna qu'on appliquât le confesseur à la question ; mais la noblesse obtint qu'il fût mis à mort sur-le-champ.

Lorsqu'on était sur le point de le conduire au supplice, il envoya prier le roi de faire publier qu'on le mettait à mort non pour avoir commis quelque crime, mais pour n'avoir pas voulu abjurer la religion chrétienne. Son but, en faisant cette prière, était de réparer le scandale qu'il avait causé par son apostasie. Le roi lui accorda ce qu'il demandait pour un effet tout contraire. Il s'imaginait que la mort d'un fidèle sujet exécuté pour cause du christianisme, détournerait les Perses d'embrasser une telle religion. S'il eût mieux connu les Chrétiens, il aurait vu que le supplice de ce brave officier devait contribuer à les affermir dans la confession de leur foi. Le généreux vieillard fut décapité le jeudi saint, le treizième jour lunaire en avril.

Cependant saint Siméon apprit dans sa prison le martyre de Guhsciatazades; il en rendit grâces à Dieu, et se sentit plus que jamais embrasé du désir de donner sa vie pour la foi qu'il professait. « O l'heureux jour », s'écria-t-il, « que celui où je mourrai pour Jésus-Christ ! Il me délivrera des dangers et des misères de cette vie, me mettra en possession de la couronne après laquelle je soupire depuis si longtemps. Alors finiront mes peines; alors seront essuyées pour toujours les larmes que je ne cesse de répandre ». Le Saint, en parlant ainsi, avait les mains levées au ciel. Les deux prêtres qui étaient emprisonnés avec lui, regardaient avec admiration son visage, où l'ardeur de l'amour divin répandait une grâce toute céleste. Siméon passa en prières la nuit du jeudi saint. « O Jésus », disait-il, « exaucez-moi, tout indigne que je suis de vos miséricordes ! faites que je boive ce calice au

jour et à l'heure même de votre passion; qu'on sache que Siméon a obéi à son Seigneur jusqu'à lui sacrifier sa vie ».

Le Saint ayant été conduit le lendemain devant le roi et ayant refusé de l'adorer, le prince lui dit : « Quel est le résultat des réflexions que vous avez faites cette nuit ? Profitez-vous de mes bontés, ou persistez-vous dans votre opiniâtreté et dans cet esprit de fureur qui vous faisait choisir la mort ? Adorez le soleil une fois, et je vous laisserai libre pour la suite. Vous aurez votre liberté à cette condition, et je m'engage même à me déclarer votre protecteur contre vos ennemis. — *Siméon.* A Dieu ne plaise que je me rende coupable d'un tel crime et d'un tel scandale ! — *Le Roi.* Le souvenir de notre ancienne amitié m'avait porté à faire usage des voies de douceur; mais puisqu'elles sont inutiles, vous devez vous imputer votre malheur à vous-même. — *Siméon.* Cessez de vouloir me séduire par vos caresses. Pourquoi différez-vous de m'immoler ? La table est déjà préparée, et je n'attends plus que l'heureux moment de participer au banquet sacré où le Seigneur m'invite. —*Le Roi* (en s'adressant aux officiers de sa cour) : Voyez la folie de cet homme, qui consent à mourir plutôt que de renoncer à ses idées particulières ». Il condamna ensuite le Saint à être décapité.

On tira de la prison cent autres chrétiens pour les mener au supplice en même temps. Cinq étaient évêques, quelques-uns prêtres et diacres, les autres servaient dans l'église en qualité de clercs inférieurs. Le principal juge leur dit qu'ils pouvaient sauver leur vie en adorant le soleil; mais ils répondirent d'une voix unanime qu'ils souffriraient toutes sortes de tourments plutôt que d'outrager le vrai Dieu par une lâche apostasie. Les bourreaux se mirent donc en devoir de les exécuter. Siméon, qu'on rendit témoin de leur supplice, dans l'espérance qu'il se laisserait peut-être ébranler, les exhortait à persévérer dans la confession de la foi et les consolait par l'espérance d'une heureuse résurrection. Lorsque les cent chrétiens eurent été décapités, Siméon reçut aussi la couronne du martyre avec les prêtres Abdhaïcla et Hananias.

Tandis que le dernier ôtait ses habits, il fut tout à coup saisi d'un tremblement involontaire. Phusikius, créé depuis peu *karugabare* ou intendant des travaux du roi, s'en aperçut et lui dit : « Rassurez-vous, Hananias; fermez les yeux, et vous verrez dans un moment la divine lumière de Jésus-Christ ». On conduisit aussitôt Phusikius devant le roi, pour y rendre compte de ce qu'il venait de dire. Le prince lui reprocha la prétendue ingratitude dont il avait payé ses bienfaits; mais celui-ci répondit : « Je voudrais pouvoir échanger ma vie contre la mort de ces généreux chrétiens. Je renonce donc à vos honneurs remplis de troubles et d'inquiétudes. La grâce que je vous demande est de m'associer à ceux dont je viens de voir le supplice. Rien ne peut être plus heureux que leur mort. — *Le Roi.* Quoi ! vous préférez la mort à votre dignité ? Il faut que vous soyez extravagant. — *Phusikius.* Je n'extravague pas, mais je suis chrétien, et voilà pourquoi la mort, jointe à une ferme espérance en Dieu, me paraît préférable à tous vos honneurs ». Le roi, furieux, ordonna qu'on lui fît souffrir un genre de mort extraordinaire. Les bourreaux lui percèrent le cou et lui arrachèrent la langue. Il expira dans cette horrible torture. Il avait une fille qui avait consacré à Dieu sa virginité : elle fut aussi arrêtée et condamnée à mort [1].

Saint Siméon souffrit le martyre le 17 avril 345. Saint Maruthas fit la translation de ses reliques, et les déposa en l'église de sa ville épiscopale,

1. M. Joseph Assemani, *in Calend. univ.*, donne un catalogue de tous les Martyrs qui souffrirent en Perse sous les rois Sassanides, et qui sont nommés dans les martyrologes au 17 avril.

qui a pris de là le nom de *Martyropolis*. Notre Saint est nommé sous le 21 avril dans le martyrologe romain; mais son nom se trouve le 17 du même mois dans les menées des Grecs. Le ménologe de l'empereur Basile en fait mémoire le 14 avril.

Ce récit est tiré des *Actes sincères des Martyrs d'Orient*, publiés par Assemani, t. Ier, p. 1. Nous l'avons emprunté presque textuellement à Godescard.

SAINT ANASTASE LE SINAITE, PRÊTRE ET MOINE

Après l'an 686.

> Le docteur qui veut être vraiment utile à ceux qu'il enseigne, doit non-seulement frapper leurs oreilles du bruit de ses paroles, mais les aider de ses prières.
>
> S. Chrysost., *serm.* XXXII, *in Epist. ad Rom.*

La vie monastique commençait à s'affaiblir en Orient. Les moines étaient devenus théologiens : la discussion troubla la solitude et prit la place de la prière. Le moment viendra où, pour ne s'être pas attachés, comme ceux d'Occident, à la chaire de Pierre et à ses enseignements, ils déclineront peu à peu dans leur force et s'enfonceront graduellement dans le néant. Depuis des siècles, ce qu'il en reste est réduit à la plus affligeante impuissance.

Dieu suscita cependant des hommes puissants en œuvres et en paroles, pour leur montrer l'abîme. De ce nombre fut assurément saint Anastase le Sinaïte, dont les prédications et les écrits furent surtout dirigés contre les moines brouillons et les prêtres prévaricateurs.

Saint Anastase est né en Syrie ou en Palestine : on ne sait rien de certain à ce sujet; mais ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il reçut une excellente éducation. On lui apprit dès son enfance à adorer Notre-Seigneur Jésus-Christ avec un profond respect, comme le Dieu tout-puissant, le créateur de l'univers et la splendeur du Père céleste. Quand il lisait ou entendait lire l'Evangile, c'était avec la même foi que s'il eût entendu la voix de ce divin Sauveur. Il recevait son corps sacré à la communion avec les mêmes sentiments que s'il l'eût tenu dans ses bras; et il contemplait ses saintes images comme s'il l'eût vu lui-même.

Ces excellentes dispositions le portèrent à embrasser la vie religieuse. Sa ferveur le porta ensuite à aller visiter les saints lieux de Jérusalem ; ce qui prouve que son monastère n'était pas au voisinage de cette ville, puisque ce fut comme un pèlerinage qu'il y vint faire ; et de là, pressé du désir d'une vie plus austère que celle qu'il avait menée jusqu'alors, quoiqu'elle le fût déjà beaucoup, il passa en Arabie chez les solitaires du mont Sinaï, dont les vertus ravirent son cœur et le fixèrent dans leur solitude.

Il s'appliqua principalement à obéir aveuglément et à servir tous les frères ; ce qu'il faisait avec tant d'humilité, que les religieux attribuèrent depuis à ces saintes pratiques les dons merveilleux de science et de sagesse qu'il reçut de Dieu avec abondance, et qui furent pour les autres une source d'instruction et d'édification.

En effet, l'esprit de Dieu qui résidait en lui, et qui le destinait à confirmer ses frères dans la foi, en un temps où les églises d'Orient étaient troublées par les hérétiques, ne le laissa pas oisif. Anastase devint, par ses conseils particuliers, et par ses vives exhortations, par ses discussions publiques, et par sa plume, comme le fléau de l'erreur, le flambeau de la vérité, le ferme appui des orthodoxes et la consolation de l'Eglise affligée.

Le caractère de prêtre, dont il fut alors revêtu, lui donna encore plus d'autorité et de crédit pour la défendre contre les Eutychiens, qui n'admettaient en Jésus-Christ qu'une nature — la nature divine — dans laquelle, à les entendre, la nature humaine s'était confondue et perdue, comme se confond avec l'eau la goutte de vinaigre jetée dans la mer, mais surtout contre les Acéphales qui disaient la même chose, tout en rejetant l'autorité des premiers auteurs de l'hérésie.

Les Acéphales, qui faisaient bande à part, étaient eux-mêmes divisés en deux sectes principales : les Sévériens et les Théodosiens, ainsi nommés de leurs chefs. Les Sévériens tenaient que Jésus-Christ avait été incorruptible, de peur qu'en le disant corruptible, ils n'eussent été obligés d'admettre une distinction entre le corps de Jésus-Christ et le Verbe de Dieu, distinction qui les aurait entraînés à reconnaître les deux natures. Mais si Jésus-Christ est incorruptible, il n'a pu souffrir ; dès lors, toute l'économie de la Rédemption était renversée. Pour la sauver, les Théodosiens disaient donc que le corps de Jésus-Christ était corruptible. En somme, tous étaient d'accord pour soutenir la confusion des deux natures en Jésus-Christ : ils différaient sur la manière de l'expliquer. Ce sont surtout les Sévériens et les Théodosiens qui faisaient du bruit à Alexandrie, infestaient l'Egypte, la Syrie, la Palestine, et c'est contre eux que saint Anastase eut surtout à lutter.

Comme il avait une profonde connaissance des divines Ecritures et des ouvrages des saints Pères, et que d'ailleurs il n'ignorait aucun des artifices des hérétiques, il ne les attaquait jamais qu'avec avantage, et aucun ne pouvait résister à la force de son zèle et de ses raisonnements. Ayant à disputer avec eux, il expliquait, par des définitions claires et distinctes, le sens des termes qu'il devait employer pour éviter toute équivoque, et convenait avec eux de ce qu'il pouvait leur accorder sans toucher à la foi, afin de se fixer uniquement au sujet de la controverse, et, pour qu'ils n'éludassent pas la force de ses raisons par des subtilités et des défaites, comme ils faisaient ordinairement quand ils ne pouvaient pas répondre, il les tenait fortement dans la question. Souvent il exigeait d'eux des aveux sur des points de doctrine, qu'ils ne pouvaient lui refuser sans trop manifester l'impiété de leurs dogmes ; il les obligeait de les souscrire avec lui, et partant ensuite de là, il les poussait peu à peu et comme par degrés, et les menait si subtilement et si habilement, qu'il les faisait tomber en contradiction, les accablait de passages de l'Ecriture et des Pères, les déroutait et les réduisait à ne pouvoir plus répliquer.

On voit sa méthode expliquée au long dans le livre qu'il a composé sur la manière de disputer contre les hérétiques, qui a pour titre : *Hodegos* ou *le Guide*, et il y marque combien elle lui réussit dans les différentes conférences qu'il eut avec eux. Il en eut plusieurs dans Alexandrie, tantôt en particulier et tantôt en public, en présence du patriarche, de tout le clergé, des personnages les plus qualifiés de la ville et de tout le peuple. Les Acéphales, les Sévériens et les Théodosiens se réunirent contre lui, et lui oppo-

sèrent ce qu'ils avaient dans leur secte de plus savant et de plus habile pour la dispute ; entre autres, un certain Grégoire et un moine nommé Jean Ziga, qu'ils regardaient comme leurs Achilles ; mais il les confondit avec tant d'éclat, que le peuple indigné des erreurs par lesquelles ils avaient voulu le séduire, ajouta à la confusion qu'ils avaient de se voir vaincus, celle de les charger d'injures, et faillit les lapider.

Il nous apprend à ce sujet une anecdote qui dut couvrir de honte les suppôts d'Eutychès, et indigner contre eux toutes les personnes qui avaient quelque sentiment de probité. C'est qu'après la mort du patriarche saint Euloge, il vint à Alexandrie un préfet augustal de la secte des Sévériens, qui amena et entretint longtemps chez lui quatorze écrivains ou copistes des plus habiles qu'il put avoir, pour falsifier les manuscrits des saints Pères, et principalement ceux de saint Cyrille ; de sorte que le Saint ayant voulu ensuite se servir d'un de ces manuscrits pour l'opposer aux hérétiques, il eut la douleur de voir qu'on l'avait corrompu ; mais l'imposture fut bientôt découverte, en le confrontant avec l'exemplaire qu'on gardait chez le patriarche, et que les hérétiques n'avaient pu avoir pour le corrompre comme les autres ; car étant produit par Isidore, préfet de la bibliothèque, on y reconnut les véritables sentiments de saint Cyrille, que les hérétiques voulaient se rendre favorable aux yeux du peuple à la faveur de ces altérations.

On voit là jusqu'où va la malice des hérétiques, et combien leur aveuglement est volontaire et déplorable en même temps. Car que pouvaient-ils prétendre en altérant ainsi le texte des saints Pères ? Ou ces saints docteurs avaient véritablement pensé comme eux, et dans ce cas, pourquoi toucher à leurs écrits ? Ils n'avaient qu'à les produire tels qu'ils étaient : ou ils avaient pensé autrement qu'eux, et alors les changements qu'ils faisaient malicieusement dans leurs écrits les accusaient eux-mêmes devant Dieu et au tribunal de leur propre conscience, et leur reprochaient encore plus hautement l'impiété de leurs dogmes, qu'ils ne pouvaient soutenir qu'en se dépouillant de tout sentiment de probité et d'honneur. Nous remarquons ceci expressément, parce que ce n'est pas dans cette seule occasion que les hérétiques ont mis ces moyens diaboliques en usage. Ils ont dans tous les temps procédé par les mêmes voies pour attaquer la vérité ; et que peut-on attendre de ceux qui sont appelés les fils aînés du père du mensonge, que des déguisements et des impostures ?

Pour revenir à saint Anastase, les hérétiques, se voyant vaincus, appelèrent à leur secours quelques évêques de leur secte, qu'ils avaient en Egypte, et qu'ils croyaient être encore plus habiles que ceux qu'ils lui avaient opposés. Cette ressource ne leur réussit pas mieux. Les évêques hérétiques se rendant aussitôt à Alexandrie, ils s'adressent au préfet pour conférer avec Anastase. Ce gouverneur cite le Saint, et lui dit l'intention des prélats. On s'assemble, et le début des hérétiques est d'accuser le Saint devant le préfet de ne causer que du trouble dans la ville, parmi le peuple et dans leurs églises. Anastase ne fut point ému de ces déclamations ; il leur dit avec beaucoup de douceur : « Mes vénérables Pères, vous ne m'aviez pas encore vu ; je n'ai jamais eu avec vous d'entretien particulier ; vous n'avez pas appris mes sentiments et ma doctrine par ma bouche ; pouvez-vous en disconvenir ? — Cela est vrai, dirent les évêques. — Faites-moi donc la grâce de m'entendre, ajouta-t-il, après quoi je me flatte que vos accusations cesseront, et que vous me rendrez plus de justice que vous n'avez fait ». Le Saint avait devant lui des Théodosiens.

Après ce prélude, il demanda du papier et une plume aux notaires, qui étaient auprès du préfet, et écrivit ces paroles : « Moi, Anastase, moine de la sainte montagne de Sinaï, confesse que le Verbe de Dieu engendré du Père avant tous les siècles, a été crucifié et enseveli, qu'il a souffert et qu'il est ressuscité ». « Je ne parlai, dit-il, dans cette formule, ni de la chair que le Verbe avait prise, ni de sa descente et de sa conversation parmi les hommes, ni en un mot de son incarnation, mais seulement de sa divinité, et je le fis à dessein pour les obliger à manifester l'impiété qu'ils cachaient dans leur âme avec tous ceux de leur secte. Je leur présentai ensuite le papier, et l'ayant lu, ils le louèrent comme très-bon. Mais, leur dis-je, si vous convenez qu'il est dans les règles, il ne reste qu'à le souscrire, et nous voilà d'accord ; nous communiquerons avec vous sans peine. Ils le souscrivirent aussitôt. Je repris le papier, et m'adressant à celui d'entre eux qui passait pour le plus habile et le plus sage, je lui dis : Souvenez-vous du moins « que le Christ a souffert dans la chair », comme le dit l'apôtre saint Pierre, et non pas dans sa divinité. Vous tomberiez dans l'impiété de Sévère, si vous aviez souscrit le papier que je vous ai présenté en le prenant dans le sens que la divinité a souffert en elle-même : et c'est pour cela que, dans cet écrit, je n'ai point fait mention de tout ce qui concerne l'incarnation, n'ayant eu en vue, par cette omission, que de vous obliger à montrer votre impiété en vous déclarant Sévérien, ou d'entendre ma proposition dans le sens que le Verbe a souffert dans la chair et non pas en lui-même, et que par conséquent il y a deux natures en Jésus-Christ, comme la foi orthodoxe nous l'enseigne.

« A ces paroles, ajoute-t-il, les hérétiques, étonnés comme des hommes qui reviennent à eux après une longue ivresse, firent tout ce qu'ils purent afin que je leur rendisse l'écrit qu'ils avaient signé ; mais ce fut inutilement. Je leur répondis qu'ils ne l'auraient jamais, et que je le leur opposerais au jugement universel en présence de Jésus-Christ ».

Il ne borna pas là ses victoires contre eux : il continua à les combattre par d'autres raisonnements puissants ; et on peut dire que ces hérétiques eurent en lui un adversaire redoutable, qui ne leur laissa aucun repos, et qui les poursuivit non-seulement pendant sa vie, mais encore par les écrits qu'il laissa après sa mort pour fournir des armes contre eux aux catholiques. Nous ne savons rien de plus du reste de sa vie, ni en quelle année il mourut et combien de temps il a vécu ; mais il est établi par son explication du sixième psaume, qu'il était déjà né sous le règne de l'empereur Maurice, c'est-à-dire au plus tard en 602, qui fut la dernière année de ce prince ; et dans son *Hodegos* il parle de Jean, qui fut patriarche d'Alexandrie pour les Théodosiens depuis 677 jusqu'en 686 ; ainsi il a vécu au-delà de soixante-dix ans, et peut-être au-delà de quatre-vingts.

ÉCRITS ET DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT ANASTASE.

— LES TROIS SAINTS DE CE NOM.

Nous n'avons pas tous les ouvrages du Sinaïte ; plusieurs se sont perdus par l'injure du temps, et parmi ceux-ci nous avons sujet de regretter les *Vies des saints Pères* qu'il avait écrites ; c'est-à-dire, de plusieurs saints solitaires du Mont-Sinaï et des déserts voisins. Les Bollandistes pensent néanmoins que la vie de saint Jean Climaque, que l'on a encore, est de lui.

1° Le principal de ceux qui nous restent est son *Hodegos*, ou le *Guide du vrai chemin* ; il ne traite que du dogme. On doit remarquer que la première règle qu'il donne à ceux qui combattent les hérétiques, est de mener une vie pure et innocente, et de se rendre dignes de recevoir les

lumières du Saint-Esprit, et d'en devenir l'organe pour défendre plus puissamment la vérité; car quoique la science soit nécessaire, et qu'il ne soit pas permis de s'engager à disputer avec les ennemis de la foi sans être bien instruit des matières de controverse, et sans être en état de soutenir le dogme et de combattre l'erreur; il est certain que la piété et l'innocence de la vie attirent de grandes lumières et de puissants secours pour confondre les hérétiques et même pour les convertir, et cela paraît assez par les bénédictions que Dieu a répandues dans tous les temps sur le ministère des Saints qu'il a employés à la conversion des âmes, comme on l'a vu en partilier dans saint Dominique, saint François Xavier, saint François de Sales et saint Vincent de Paul, sans parler de tant d'hommes apostoliques dans les siècles antérieurs, qui ont étendu le royaume de Jésus-Christ autant par la piété que par les lumières de leur zèle.

2° Nous avons encore, de saint Anastase, des considérations sur l'*Hexaméron*, ou l'ouvrage de six jours de la création. C'est une exposition des paroles de Moïse sur la création du monde, qu'il fait dans un sens mystique et allégorique, sans toutefois prétendre détruire le sens littéral, ni contredire les explications littérales que les Pères en ont données.

3° Nous avons aussi de lui un discours qui fut prêché le cinquième dimanche de Carême, et qui a pour titre : *De la sacrée Sinaxe*. Ce discours est plein d'excellentes instructions. Il le commence par un éloge des psaumes de David qu'on chantait tous les jours dans les assemblées des fidèles.

Il ajoute que l'assiduité à la prière et le goût qu'on y prend, ainsi qu'à la lecture des divines Ecritures, est comme la mère des vertus; car il ne peut pas se faire qu'une personne, qui s'applique assidûment et avec piété à cet exercice, ne parvienne à connaître véritablement Dieu, et à obtenir de sa bonté les secours dont son âme a besoin. Il dit que si ceux qui veulent acquérir la connaissance des arts s'y appliquent pendant plusieurs années, à combien plus forte raison ceux qui veulent parvenir à bien connaître Dieu et à le servir fidèlement, doivent-ils s'y appliquer par l'exercice de la prière, qui est un moyen efficace pour les y conduire.

Après une belle explication de quelques parties du saint Sacrifice, selon le rit ancien, comme on le voit encore dans les liturgies qui nous restent, et qui portent le nom de saint Jacques, de saint Basile et de saint Anastase, il insiste beaucoup sur le pardon des ennemis, et prouve que le souvenir des injures dans le désir de se venger, est de tous les péchés celui qui met le plus d'obstacle à la miséricorde de Dieu, et qui cause plus tôt la perte éternelle du pécheur. Celui qui a le malheur de tomber dans un péché d'impureté, ou qui commet un homicide, rentrant ensuite en lui-même, est saisi d'horreur de son crime, en conçoit un vif regret et entre dans des sentiments de pénitence ; mais quand la haine et la vengeance se sont glissées dans le cœur d'un homme, il en est continuellement préoccupé ; s'il se couche, il s'endort avec ce mauvais sentiment ; s'il s'éveille, c'est la première pensée qui se présente à son esprit; s'il prie, s'il marche, en quelque endroit qu'il soit, et quoi que ce soit qu'il fasse, il porte ce venin dans son âme; et quand une fois ce vice y a jeté ses racines, tout lui devient inutile, le jeûne, la prière, les larmes, la confession, l'oraison, la virginité, l'aumône, et toutes les autres bonnes actions qu'il fait; la haine contre son frère détruit tout. Remarquez, ajoute-t-il, que Notre-Seigneur ne nous a pas dit : « Si vous avez quelque chose contre votre frère, allez vous réconcilier avec lui » ; mais qu'il a dit : « Si votre frère a quelque chose contre vous ». Si donc nous sommes obligés de guérir la malice de notre frère, quelle espérance de pardon peut avoir celui qui conserve la haine contre lui? J'entends souvent des gens qui disent : « Malheur à moi, je ne sais que faire pour me sauver; je ne puis ni jeûner, ni veiller, ni garder la continence; il m'est trop dur aussi de quitter le monde, comment me sauverai-je ? » Vous me demandez comment ? En voici le moyen en deux mots : « Pardonnez, et on vous pardonnera ». Voilà une voie courte et sûre pour arriver au salut. En voici une autre encore : « Ne jugez point et vous ne serez point jugé ».

Le Saint prend occasion de ces dernières paroles pour exhorter à ne point juger mal de son prochain. « Quand même », dit-il, « vous l'auriez vu de vos yeux tomber dans le péché, souvenez-vous qu'*il n'y a qu'un seul Juge, qu'un seul Seigneur qui rendra à chacun selon ses œuvres* ». Le jugement est réservé à Jésus-Christ ; nous comparaîtrons tous un jour devant lui pour le subir et recevoir la récompense ou le châtiment que nous aurons mérité. Celui qui juge avant l'avénement de Jésus-Christ, usurpe ses droits et est une espèce d'Antechrist. Vous avez vu cet homme commettre un péché, mais vous ne savez pas s'il en fera pénitence, ni quelle sera la fin de sa vie. Le voleur, qui avait été crucifié avec Jésus-Christ, obtint, en un moment, son pardon, quoiqu'il eût été voleur et homicide; et Judas devint, dans un moment, d'apôtre et de disciple de Jésus-Christ, un traître et un perfide. Celui-ci fut perdu et l'autre fut sauvé.

Allons encore plus loin. Je conviens avec vous que cet homme à qui vous avez vu commettre ce péché est condamnable; mais êtes-vous témoin de toutes ses autres actions? Peut-être que, après avoir péché sous vos yeux, il fait en secret une grande pénitence, et tandis que vous le condamnez dans votre cœur comme un grand pécheur, il est déjà justifié devant Dieu.

Vous ne devez donc juger personne, et encore moins le prêtre, sur des fautes secrètes et incertaines dont on vous aura dit qu'il est coupable. Ne dites pas qu'il doit être jugé. Oui, il doit l'être: mais ce n'est pas par vous qu'il doit être examiné et jugé ; c'est Dieu qui doit le juger ou son évêque. Pourquoi vous, qui n'êtes qu'au rang des brebis, oseriez-vous juger le

Pasteur? Pourquoi, à l'exemple des Pharisiens, vous attribuez-vous un pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu?

Enfin, saint Anastase termine son discours par une histoire fort édifiante, et qui fait très-bien à son sujet. « Il y avait », dit-il, « dans un monastère, un religieux qui vivait dans son état avec beaucoup de tiédeur et de négligence. Etant tombé malade de la maladie dont il mourut, il n'en fut point effrayé ; au contraire, il en rendit grâces à Dieu et envisageait d'un air riant le moment où il allait sortir du monde ». C'était l'usage, dans ce monastère, que quand quelqu'un des frères se trouvait près de la mort, tous les autres, avec le supérieur, s'assemblaient autour de lui pour l'assister dans ses derniers moments, et n'en bougeaient point jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme. La sécurité du moribond étonna particulièrement un des Pères qui étaient présents. Il s'approcha de lui et lui dit avec confiance : « Mon frère, nous ne nous sommes jamais aperçus que vous ayez rempli vos devoirs avec beaucoup d'exactitude ; au contraire nous n'avons vu dans vous qu'une grande négligence ; dites-nous donc, je vous en prie, pourquoi vous êtes si tranquille, et que, bien loin de craindre dans ce redoutable passage, vous ne témoignez, au contraire, que de la joie? Faites-nous connaître, pour la gloire du Seigneur, quelle grâce il vous a faite qui vous donne cette sécurité? »

Alors le malade se levant doucement, autant que ses forces le lui permettaient, dit à l'assemblée : « Mes vénérables Pères, je ne saurais dissimuler les négligences de ma vie passée, et, à cette heure, les anges de Dieu m'ont présenté et ont lu devant moi un mémoire qui contenait tous les péchés que j'ai commis depuis que j'ai abandonné le siècle, et ils m'ont ensuite demandé si je les avouais. Je leur ai répondu que oui et que je n'en pouvais pas disconvenir ; mais je leur ai dit, en même temps, que depuis que j'avais le bonheur d'être moine, je n'avais jamais jugé personne, ni conservé le souvenir des injures que j'avais reçues, et qu'ainsi je conjurais Notre-Seigneur de me faire ressentir, en me pardonnant, l'effet de la promesse qu'il nous a faite quand il a dit : « Ne jugez point et vous ne serez point jugé ; pardonnez et il vous sera pardonné ». A peine ai-je dit ces paroles, que les anges ont déchiré le mémorial de mes péchés ; ce qui m'a ôté toute sollicitude de ma vie passée : voilà donc que j'espère d'aller à Dieu avec cette joie dont vous êtes témoins ». Après qu'il eut parlé ainsi, il rendit en paix le dernier soupir, laissant à ses confrères un exemple également utile et édifiant.

4° Nous avons quelques autres discours de saint Anastase, qui sont pleins d'instructions et de sentiments très-pieux. Entre autres il y en a deux qu'il a fait en différents temps sur le psaume sixième. Il peut servir de modèle d'acte de contrition, puisqu'il roule tout entier sur le regret qu'on doit avoir de ses fautes, et il montre, en même temps, comment on peut méditer sur les psaumes, et former soi-même des sentiments intérieurs sur ceux que ces saints cantiques renferment.

On voit, par l'exorde de ce discours, que le Saint le prêcha au commencement du jeûne de Carême ; et le psaume, qu'il y explique, convenait à ce temps de pénitence.

Il distingue, dans la suite de son discours, plusieurs sortes de larmes ; les unes qui sont naturelles, qu'on répand à la mort d'un parent ou d'un ami, ou qui viennent de l'abondance des humeurs, ou qui naissent du chagrin de n'avoir pas réussi dans quelque projet ambitieux qu'on avait formé ; les autres qui viennent d'un meilleur principe, comme de la crainte de Dieu, de l'appréhension de la mort et des peines de l'enfer ; et celles-ci conduisent, lorsqu'on y persévère, à des larmes plus parfaites : à ces larmes saintes que l'amour de Dieu et le désir de le posséder fait couler des yeux de l'âme pénitente ; et ce sont celles-là qu'il dit que le Prophète royal répandait dans l'amertume de son cœur, après avoir eu le malheur de pécher contre Dieu.

Mais pour exciter les pécheurs à retourner au Seigneur avec cette humble et tendre confiance, il termine son discours par deux exemples, dont l'un, qui est assez connu, est rapporté par saint Clément d'Alexandrie. C'est celui d'un jeune homme que saint Jean l'Evangéliste, après lui avoir inspiré les premiers sentiments de piété, avait confié à l'évêque d'Ephèse pour le soutenir dans la piété pendant son absence. Ce jeune homme s'étant ensuite soustrait à la conduite de cet évêque et ayant fréquenté de mauvais compagnons, s'était fait chef d'une bande de voleurs, et avait persévéré dans ces brigandages, jusqu'à ce que le saint Apôtre, étant revenu à Ephèse et ayant appris ses désordres, alla lui-même le chercher, le ramena à l'église, lui fit concevoir des sentiments d'une sincère pénitence, et le fit rentrer en grâce avec Dieu.

Le second exemple ne nous est connu que par le récit que saint Anastase en fait. Il dit que, du temps de l'empereur Maurice (582-602), il y avait, sur les frontières de la Thrace, un insigne voleur, qui exerçait des cruautés horribles ; de sorte qu'il répandait la terreur partout, et que personne n'osait plus voyager dans ces contrées. On avait envoyé souvent des soldats pour se saisir de lui ; on lui avait dressé plusieurs piéges, mais rien n'avait réussi ; enfin l'empereur prit le parti de lui envoyer lui-même ses ordres par un jeune homme qu'il chargea de les lui porter. Le voleur ne les eut pas plus tôt vus, que, comme s'il eût été frappé par une vertu divine, il quitta toute son humeur sanguinaire, et, comme un doux agneau, il vint se jeter aux pieds de l'empereur, lui fit l'aveu de ses crimes, et s'abandonna à sa clémence.

Il obtint le pardon, et, quelques jours après, il tomba malade et fut conduit à l'hôpital, où son mal empira si fort, qu'il fut bientôt à l'extrémité. Se voyant près de mourir, et repassant dans la

nuit ses péchés passés dans son esprit, il en conçut un très-vif regret, et adressa cette prière à Jésus-Christ : « Je ne vous demande rien de nouveau, ô très-débonnaire Sauveur, en implorant votre miséricorde. Comme vous l'avez exercée envers ce voleur qui était crucifié à votre côté, daignez de même l'exercer envers moi, et recevoir les larmes que je répands aux approches de la mort. Vous avez reçu favorablement ceux qui n'étaient venus au travail qu'à la onzième heure, quoiqu'ils n'eussent rien fait de considérable ; daignez aussi, par la même bonté, vous contenter de mes faibles larmes, et faites qu'elles me servent, par votre miséricorde, comme d'un second baptême, pour me purifier et m'obtenir l'indulgence et le pardon entier de mes crimes passés. Le temps me manque, puisque je vais bientôt rendre mon âme entre vos mains ; mais je vous conjure de ne point rejeter l'humble prière que je vous fais, et n'exigez pas de moi le compte des bonnes œuvres que je n'ai pas faites. Mes crimes m'environnent de toute part, et je me trouve à la fin de ma vie, après l'avoir toute passée dans l'iniquité. Mais, ô mon Dieu ! vous qui avez accepté les larmes que votre Apôtre répandit après qu'il vous eut renié trois fois, acceptez les miennes, et versez-les sur le mémorial de votre justice, où mes crimes innombrables sont écrits, et que votre miséricorde infinie soit comme une éponge qui les efface tous ».

Il fit cette prière en présence de plusieurs personnes qui étaient autour de son lit, et qui en rendirent ensuite témoignage ; et il l'accompagna de tant de larmes, que son mouchoir en était trempé. Enfin, il expira dans ces vifs sentiments de contrition. Dans le même temps le médecin, qui fréquentait l'hôpital, homme fort habile et de grande réputation, eut un songe, ou plutôt une vision en dormant, où il lui sembla voir autour du lit de ce malade une troupe d'Ethiopiens, qui avaient chacun un papier où ses crimes étaient écrits ; et il vit aussi deux personnages éclatants de lumière qui se présentèrent pour examiner s'il n'avait point fait de bonnes œuvres. On apporta une balance, et les Ethiopiens ayant mis dans un des bassins tous les papiers où ses péchés étaient marqués, il tomba aussitôt et fit élever l'autre plat bien haut. Les deux anges, qui étaient présents, dirent : « Quoi ! nous n'aurons rien ici pour mettre dans l'autre bassin qui le fasse pencher plus que celui de ses crimes ? Mais que pourrions-nous trouver ? A peine cet homme a quitté ses brigandages, comment nous flatterions-nous qu'il eût fait depuis une bonne action ? Examinons pourtant encore mieux ». Ils fouillèrent dans le lit et trouvèrent le mouchoir avec lequel il avait essuyé ses larmes, et ils dirent : « Mettons-le dans le bassin vide, et Dieu y ajoutant le poids de sa clémence, nous aurons sans doute ce que nous désirons ». Ils ne l'eurent pas plus tôt mis que le plat tomba, et les papiers, qui étaient dans l'autre bassin, disparurent. « La miséricorde de Dieu », s'écrièrent les anges, « a prévalu sur l'iniquité de ce pécheur ». Ils enlevèrent aussitôt son âme, et les Ethiopiens, couverts de confusion, prirent la fuite.

Le médecin s'éveilla après cette vision et se rendit sur-le-champ à l'hôpital pour s'assurer de la vérité de ce qu'il avait vu en songe ; il trouva que le malade venait d'expirer, et qu'il avait encore sur ses yeux son mouchoir trempé de ses larmes. Il apprit aussi de ceux qui étaient présents à sa mort les marques de pénitence qu'il avait données, et, prenant le mouchoir, il alla tout droit à l'empereur pour le lui faire voir, lui racontant la vision qu'il avait eue et ce qu'il avait appris des autres, et ajouta : « Vous n'ignorez pas, ô très-pieux empereur, ce que l'Evangile a dit du voleur qui obtint de Jésus-Christ le pardon de ses crimes lorsqu'il était près de mourir ; en voici un à qui ce divin Sauveur vient d'accorder la même grâce sous votre empire ».

Nous avons rapporté ceci, conclut saint Anastase, comme très-véritable ; mais il ne faut pas en prendre occasion d'attendre à la dernière heure pour se préparer à ce terrible passage par la pénitence. Combien cette présomption n'en a-t-elle pas trompés ? Combien y en a-t-il eu qui ont été surpris d'une mort soudaine, sans avoir le temps de parler, de pleurer, ni de faire leur testament ? Qui nous est garant qu'à cette heure qui doit décider de notre sort éternel, nous aurons les larmes de ce voleur pénitent, pour les offrir à Dieu en expiation de nos crimes ? N'attendons pas jusqu'alors de les pleurer ; prévenons ce temps par une sincère pénitence. Aussi n'ai-je pas rapporté ces exemples pour favoriser la paresse des âmes lâches, mais plutôt pour les exciter à sortir de leur tiédeur, et pour les rendre plus ardentes à travailler à leur salut, afin que, ayant fait des œuvres dignes de pénitence, et expié leurs fautes, elles soient trouvées dignes du royaume des cieux.

5° Terminons par quelques pensées ou maximes tirées de l'ouvrage de saint Anastase intitulé : Ses *Cent cinquante-quatre Questions :*

« Quoique l'on ne puisse être vrai chrétien sans la foi et les bonnes œuvres, on ne peut être parfait chrétien, si l'on n'accompagne la foi et les bonnes œuvres de l'humilité.

« Quoiqu'on puisse prier et adorer Dieu en tous lieux ; quoique le silence et le repos aient leur utilité, le sacrifice extérieur de l'Eucharistie est la chose la plus agréable à Dieu.

« Avant de s'approcher de la communion, il faut s'éprouver soi-même et se purifier de ses fautes ; quiconque fait ainsi, peut s'en approcher quand bon lui semble.

« Dieu ne nous abandonne ordinairement que pour nous punir ou nous convertir.

« Tel, que nous croyons pécheur, est souvent juste aux yeux de Dieu.

« Par l'argent d'iniquité avec lequel Jésus-Christ dit « que nous devons nous faire des amis dans le ciel », on ne doit point entendre les richesses acquises par de mauvaises voies, mais celles qui ne nous sont point nécessaires pour notre entretien ».

« Nous ne serons point damnés pour n'avoir pas orné des églises, mais pour n'avoir pas soulagé les pauvres.

« Les exemples de Job, d'Abraham et de David qui étaient mariés, qui avaient des enfants et beaucoup de biens, qui étaient conséquemment chargés de beaucoup de soins, doivent ôter aux gens du monde tout prétexte de négliger leur salut.

« L'Apôtre dit « que toute puissance vient de Dieu »; mais il ne dit pas « qu'il n'y ait point de prince qui ne soit établi de Dieu ». Il en donne quelquefois de mauvais pour punir les peuples, mais il ne les donne pas tous. Il permet seulement qu'ils soient choisis ou qu'ils parviennent par d'autres voies. Lorsque Phocas fut parvenu à l'empire (602-610), il fit répandre beaucoup de sang. Un saint moine de Constantinople, qui gémissait de ses cruautés, s'en plaignit à Dieu plusieurs fois avec la confiance que lui donnait sa simplicité. « Seigneur », disait-il, « pourquoi avez-vous donné un tel prince à votre peuple ? » Il entendit une voix qui lui dit : « Parce que je n'ai pu en trouver un plus mauvais ».

« *Fortune* est un terme dont un chrétien qui confesse que Dieu gouverne tout, ne doit point se servir, parce qu'il est exclusif de la Providence particulière de Dieu.

« Pour accomplir le précepte de la prière continuelle, il n'est pas nécessaire de s'occuper en tout temps à la prière, il suffit surtout de s'appliquer à quelque chose d'utile, de bon et d'agréable à Dieu.

« S'il y a plus de divisions et de schisme parmi les chrétiens que parmi les infidèles, c'est que le diable, auteur de ces divisions, n'en a pas besoin pour gagner les peuples qui, faute de baptême, sont à lui ».

Les Grecs modernes ont une si grande admiration pour saint Anastase, qu'ils l'appellent le *nouveau Moïse*, persuadés que, menant une vie contemplative sur le Mont-Sinaï, il y avait vu Dieu et conversé familièrement avec lui comme l'ancien législateur des Hébreux. Sans porter l'admiration aussi loin, les Occidentaux l'estiment infiniment. Canisius, par exemple, a trouvé ses trois discours si solides, si importants qu'il conseille à tous les prédicateurs, à tous ceux qui sont chargés de la direction des âmes et de la correction des mœurs, de les lire journellement. On nous saura gré d'en avoir donné une courte analyse, au profit des personnes qui ne possèdent pas les originaux ou le texte entier.

Les cinq ouvrages d'Anastase, dont nous venons de donner une idée, ont été reproduits, avec plusieurs autres moins importants, et divers fragments retrouvés par le cardinal Maï, dans le tome LXXXIX, de la *Patrologie grecque* de M. Migne.

« Saint Anastase le Sinaïte, dit Baronius dans ses annotations au *Martyrologe romain*, est nommé, ce même jour, dans les ménologes grecs. Il fut surnommé le Sinaïte, parce qu'avant d'être évêque d'Antioche, il avait été solitaire sur le Mont-Sinaï [1]. Il florissait sous les règnes de Justinien et de Justin le Jeune ; il fut exilé par celui-ci pour la foi catholique. Il fut réintégré dans son siége sous le règne de l'empereur Maurice et sous le pontificat de saint Grégoire le Grand. Ce Pape lui adressa plusieurs lettres qui sont contenues dans son *Registre* [2]. Il mourut en 598. Saint Grégoire écrivit aussi à son successeur, nommé comme lui Anastase, après avoir reçu sa profession de foi, selon l'usage. Nicéphore se trompe lorsqu'il écrit qu'Anastase le Sinaïte fut tué par les Juifs. C'est son successeur, le second Anastase, qui eut cette fin. Cet événement eut lieu la septième année du règne de Phocas, dans une sédition excitée par les Juifs ; or, Anastase le Sinaïte était sorti de ce monde neuf ans auparavant, sous l'empereur Maurice. Le Sinaïte a laissé quelques écrits, entre autres un excellent ouvrage *Des Dogmes vrais*, et quelques sermons qu'il avait composés dans sa retraite du Mont-Sinaï. Il traduisit en grec le *Pastoral* de saint Grégoire ».

Ainsi parle Baronius, qui, ayant pris l'historien Nicéphore pour guide, est tombé avec lui dans une double erreur ou plutôt dans une seule qui en entraîne une autre.

Il y a eu à la fin du VIe siècle et au commencement du VIIe trois saints personnages du nom d'Anastase.

Le premier fut patriarche d'Antioche en 561 et mourut en 598. C'est celui du martyrologe romain, moins le titre de Sinaïte.

Le second, surnommé le jeune, succéda à celui que nomme aussi le martyrologe romain et fut massacré par les Juifs.

Le troisième est celui auquel appartient le titre de Sinaïte, qui ne fut pas évêque, mais seulement prêtre et moine sur le Mont-Sinaï. Nous venons de donner sa vie.

Or, Nicéphore a fait de ces trois Anastase un seul Anastase ; Baronius en a bien indiqué deux, mais il confond le premier avec le troisième ; et quand il dit que les ménologes grecs citent aujourd'hui saint Anastase le Sinaïte, il devrait ajouter que ces ménologes ne lui donnent pas le titre d'évêque. D'où il suit que s'ils ne lui donnent pas le titre d'évêque, le qualificatif de Sinaïte n'appartient point au patriarche d'Antioche; ou tout au moins ce n'est pas ce dernier qu'ont voulu

1. Nicéphore, liv. XVII, ch. 29. — 2. Liv. I, ép. 24, 25 ; liv. IV, ép. 36, 37 ; liv. VI, ép. 24, 31 ; et liv. VII, ép. 3.

désigner les ménologes. Du reste, ces trois personnages sont parfaitement connus dans les annales de l'Eglise aussi bien que dans celles de la littérature sacrée : ils sont parfaitement distincts.

Le tome LXXXIX de la Patrologie grecque reproduit tous les écrits de saint Anastase d'Antioche.

Cf. Dom Ceillier ; *Vies des Pères du Désert*, par le Père Marin ; *Acta Sanctorum*.

SAINT ANSELME, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY,

ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

1034-1109. — Papes : Benoit IX ; Pascal II. — Rois de France : Henri Ier ; Louis VI, *le Gros*.

> En apprenant de la bouche du roi d'Angleterre lui-même sa nomination à l'évêché de Cantorbéry, il lui dit : « Sire, vous attelez sous le même joug un taureau et un agneau ». P. Cahier.

Anselme eut pour père Gondulphe, noble seigneur de la vallée d'Aoste, appartenant, croit-on, à la famille de Gislebert, d'où sortit, plus tard, la célèbre comtesse Mathilde; et pour mère, Ermemberge ou Ermengarde, probablement alliée aux marquis de Turin et au premier prince de la maison de Savoie. Il subsiste à Gressan des restes remarquables du principal manoir des parents d'Anselme, entre autres une haute tour carrée appelée encore aujourd'hui la *Tour de Saint-Anselme*. Ils possédaient aussi dans la ville même d'Aoste, au faubourg de Saint-Ours, (aujourd'hui rue Bouvernier), une maison où naquit notre Saint, vers l'an 1034. Cette maison fut reconstruite en 1505: une de ses chambres s'appelle encore *chambre de Saint-Anselme*.

Ayant appris de sa pieuse mère la vertu, et de maîtres habiles les sciences qu'on enseignait dans les écoles des monastères, il résolut, à l'âge de quinze ans, d'embrasser la vie monastique; mais l'Abbé, auquel il s'adressa, ne voulut point l'admettre, parce que Gondulphe refusait son consentement.

Privé de cet abri du cloître et des conseils de sa mère qui mourut à cette époque, Anselme ne sut pas résister aux tentations de la jeunesse; il s'abandonna à la dissipation et aux plaisirs. Ce fut peut-être la cause de l'aversion que son père conçut contre lui. Gondulphe était un seigneur hautain et violent; il alla jusqu'à maltraiter son fils. Celui-ci n'ayant pu le fléchir par aucun moyen, quitte en secret, avec un serviteur fidèle, la maison paternelle et passe en Bourgogne où il reprend ses études avec ardeur. Il avait alors vingt-deux ans. Trois ans après, il alla en Normandie, où saint Guillaume d'Ivrée, son parent, venait de construire ces églises et ces couvents que nous admirons encore, et où Lanfranc, italien comme lui, enseignait avec une telle réputation qu'il rendit alors l'école du Bec la plus célèbre de l'Europe. Anselme se fit son disciple et devint son ami. A la mort de son père, hésitant sur le genre de vie qu'il devait embrasser, il ouvrit son âme à Lanfranc et lui exposa les deux partis entre lesquels il balançait: entrer dans un monastère, où l'on trouve la voie sûre de l'obéissance; ou bien rester dans le monde, pour y faire des bonnes œuvres avec son riche patrimoine. Lanfranc, n'osant décider une question si délicate, alla avec son

fils spirituel, consulter Maurille, archevêque de Rouen, prélat renommé pour sa prudence et sa sainteté, non-seulement en Normandie et en France, mais encore en Italie, où il avait été abbé de Sainte-Marie, de Florence. Maurille conseilla la vie monastique comme la moins périlleuse.

Anselme, suivant cet avis, reçut le saint habit au monastère du Bec, où Lanfranc était prieur; Herluin, qui avait fondé cette maison religieuse à ses propres dépens, en était abbé. Notre Saint avait alors vingt-sept ans, et il s'appliqua si bien à imiter les plus parfaits religieux, que, trois ans après sa profession, il fut élu prieur en la place de Lanfranc, qui était devenu abbé du monastère de Saint-Etienne, à Caen; et, quelques années après, l'abbé Herluin étant mort, saint Anselme fut encore mis à sa place, malgré ses résistances.

Etant Abbé, il gouverna ses religieux avec une prudence et une sainteté admirables; comme ce monastère possédait de grands biens en Angleterre, Anselme y fit plusieurs voyages: il les entreprenait d'autant plus volontiers, que son cher maître Lanfranc était alors archevêque de Cantorbéry. Le Saint fut reçu dans cette île avec toute sorte de respect et de vénération; les personnes les plus considérables recherchèrent son amitié; *Guillaume le Conquérant*, lui-même, si redoutable et si inaccessible aux Anglais, s'humanisait avec l'Abbé du Bec et semblait être tout autre en sa présence [1].

Guillaume le Roux succéda, sur le trône d'Angleterre, à son père *Guillaume le Conquérant*, en 1087. C'était un prince « qui craignait Dieu fort peu et les hommes pas du tout ». Il exerça toutes sortes de tyrannies. Il usurpait les biens ecclésiastiques, il s'appropriait les revenus des siéges vacants; et, afin d'en jouir plus longtemps, il ne voulait pas qu'on élût de nouveaux évêques à la place des défunts.

Ce fut ainsi qu'après la mort de Lanfranc, l'Eglise de Cantorbéry resta cinq ans sans pasteur. Guillaume jura même, par ce qu'il y a de plus sacré, que ce siége ne serait point rempli tant qu'il vivrait. Il avait osé dire: « L'archevêque de Cantorbéry, c'est moi! » Mais il fut aussitôt frappé de la main de Dieu: il tomba gravement malade à Glocester, et, en quelques jours, il fut réduit à l'extrémité. Il rentra alors en lui-même; Anselme, étant venu le voir, le décida à faire une confession générale de ses fautes. Ce prince promit solennellement de réparer tous les maux qu'il avait faits, de gouverner désormais ses Etats selon les lois, de punir l'injustice, et de rendre la liberté aux églises. Il commença par nommer Anselme à l'archevêché de Cantorbéry. Tout le monde approuva ce choix. Le Saint seul s'y opposa, alléguant son grand âge, le mauvais état de sa santé, son incapacité pour les affaires ecclésiastiques et civiles. Le roi le conjura avec larmes de se rendre à ses vœux et à ceux de la nation: « Vous voulez donc, lui dit-il, me perdre dans l'autre monde? mon salut est entre vos mains: je suis convaincu que Dieu ne me fera point miséricorde, si le siége de Cantorbéry n'est pas rempli avant ma mort ». Les évêques, et tous ceux qui étaient présents, joignirent leurs instances à celles du roi: « Votre refus, disent-ils à Anselme, nous scandalise; si vous y persistez, vous serez responsable devant Dieu de tous les maux qui tomberont sur l'Eglise et sur le peuple d'Angleterre ». Puis ils font apporter la crosse, le roi la met dans les mains d'Anselme, on l'oblige de la garder; il crie en vain: « Mais tout ce que vous faites est nul! » On le saisit, on le conduit à l'église, où l'on chante le *Te Deum* solennel en actions de grâces.

C'était le 6 mars 1098. Cependant, comme Anselme l'avait prédit, à peine

1. Guillaume, duc de Normandie, avait fait la conquête de l'Angleterre en 1066.

le roi fut-il guéri de sa maladie, qu'il devint plus tyran que jamais : sa férocité ressemblait à de la frénésie. Il continua néanmoins, encore quelque temps, ses témoignages de respect envers Anselme, qu'il investit de tout le temporel de l'Eglise de Cantorbéry, et qui fut sacré le 4 décembre 1093. Guillaume tint cour plénière le jour de Noël. Anselme s'y rendit et y fut reçu avec de grandes marques d'honneur : mais ce furent là les dernières démonstrations de bienveillance du roi.

Ayant formé le projet de dépouiller son frère Robert du duché de Normandie, il eut besoin de nouveaux subsides pour cette guerre aussi difficile qu'injuste. Notre Saint offrit cinq cents livres d'argent, somme considérable pour ce temps. Le roi agréa d'abord cette offre, mais quelques-uns de ses flatteurs lui persuadèrent que c'était une somme trop modique. Il demanda donc encore à Anselme, au moins cinq cents autres livres. Le Saint répondit qu'il ne pouvait prélever une somme aussi considérable sur le patrimoine des pauvres. Il parla, quelque temps après, au roi, avec une généreuse liberté, l'exhortant à donner des supérieurs aux abbayes vacantes, et à permettre aux évêques de tenir des conciles, comme cela s'était toujours pratiqué, afin de remédier aux désordres qui se multipliaient de jour en jour.

Quand Guillaume fut de retour de son expédition de Normandie, où il avait dépensé beaucoup d'argent sans succès (1094), Anselme vint lui demander la permission d'aller lui-même recevoir le *Pallium*, insigne de sa dignité métropolitaine, des mains du pape Urbain II, qui, lui aussi, sur un plus grand théâtre, défendait les libertés de l'Eglise contre l'empereur d'Allemagne et l'antipape Guibert. Le roi, extrêmement irrité, lui dit qu'il ne reconnaissait à personne le droit de reconnaître pour légitime un Pape, avant qu'il ne l'eût reconnu lui-même, que c'était un *attentat contre sa couronne;* puis, ne sachant que répondre aux raisons que l'Archevêque lui exposa avec douceur, il lui dit avec colère « qu'il ne pouvait en même temps garder fidélité à son roi et obéissance au Saint-Siége ». Anselme répliqua qu'il avait toujours cru cela possible; mais que si une assemblée des évêques et des grands du royaume décidait le contraire, il sortirait d'Angleterre. Le roi le prit au mot. L'assemblée eut lieu à Rockingham en 1094; les évêques, dont la plupart avaient acheté leurs siéges à prix d'argent, et étaient esclaves de la faveur royale, n'osèrent ni se prononcer sur la question, ni juger leur supérieur. Mais ils promirent au roi de ne plus considérer Anselme comme leur archevêque et de ne plus lui obéir comme à leur primat. Il n'en fut pas de même des barons : ils firent au roi une réponse mémorable : « Anselme est notre archevêque : c'est à lui de gouverner l'Eglise et la religion dans ce royaume. Ainsi, comme chrétiens, nous ne pouvons, ni ne voulons nous soustraire à son autorité, d'autant plus que nous ne voyons en lui aucune faute pour laquelle vous deviez le traiter ainsi ». Quant au peuple, il accueillit les évêques-courtisans par des huées, les appelant lâches, traîtres, Judas.

Le roi était dans un embarras qui le couvrait de confusion et excitait vivement sa fureur si inflammable. Pour s'en tirer, il eut recours à l'inconséquence, à la ruse, à des moyens indignes d'un prince. Il envoie secrètement deux de ses chapelains, Gérard et Guillaume, à Rome, chargés de reconnaître Urbain II pour pape légitime, s'il l'était réellement, et d'obtenir de lui le *Pallium*, que le roi devait remettre lui-même à l'archevêque de Cantorbéry. Ils ne nommeraient pas Anselme. Guillaume espérait qu'au retour de ses envoyés, Anselme étant absent, on pourrait, dans une nou-

velle assemblée, le déposer, et donner à un courtisan et le *Pallium* et l'archevêché de Cantorbéry. Un historien appelle cela de l'*escamotage ;* mais le Pape ne se laissa pas tromper : il envoya bien le *Pallium*, mais avec un légat, Vaulthier, évêque d'Albano. Celui-ci, il est vrai, alla directement voir le roi, et n'eut aucun rapport avec Anselme ; Guillaume crut qu'il obtiendrait tout ce qu'il voudrait, et beaucoup se plaignaient que le Saint-Siége semblait abandonner son défenseur ; mais lorsque le roi pria Vaulthier de déposer Anselme, promettant au Pape un tribut annuel, et un *privilége considérable* que l'histoire ne précise pas, le légat répondit que ce n'était point là sa mission, étant venu, au contraire, pour réconcilier le roi et l'archevêque de Cantorbéry. Guillaume fut obligé de dissimuler son ressentiment et de se prêter à cette réconciliation publique. Anselme fut mandé devant le roi, qui déclara devant le légat et toute sa cour, qu'il lui rendait *paix et faveur*. La constance de notre Saint fut admirable en cette circonstance : on osa lui demander, pour le roi, au moins une somme d'argent égale aux frais du voyage de Rome, qu'on lui avait épargnés. Il la refusa ; et quand on l'invita à rétracter ce qu'il avait dit dans l'Assemblée de Rockingham, il répondit : « Je n'ai rien à y changer ». On le pria de recevoir le *Pallium* de la main du roi : il dit que le *Pallium* étant l'insigne de son autorité ecclésiastique, il le prendrait lui-même sur l'autel de sa cathédrale, sans autre intermédiaire, comme s'il le recevait des mains du Pape ; et c'est ce qui eut lieu ; après quoi, le Saint célébra la messe avec toute la pompe pontificale, entouré des évêques, et au milieu d'un peuple heureux de voir son pasteur victorieux en tant de combats. Anselme écrivit au Pape pour le remercier du *Pallium* : il se plaint, dans cette lettre, du fardeau de l'épiscopat dont on l'a chargé, et regrette vivement la solitude.

On vit bientôt que le roi n'avait pas été sincère dans sa réconciliation avec Anselme. Sa malveillance éclata à la première occasion ; le Saint crut que, dans une position aussi difficile que la sienne, il avait besoin des conseils et de l'appui du souverain Pontife. Il demanda donc au roi la permission d'aller à Rome ; ils eurent à ce sujet de longs pourparlers, soit en personne, soit par des envoyés. « Je ne le crois pas, disait le roi, coupable de tels péchés, ni si nécessiteux de conseils, qu'il doive recourir au Pape. S'il ose faire ce voyage, je me saisirai de son archevêché ». Il demanda même que l'Archevêque prêtât serment de ne plus jamais en parler au Pape. Anselme répondit qu'il ne ferait jamais ce serment ; qu'un chrétien ne pouvait, sans apostasie, renoncer à tout appel au vicaire de Jésus-Christ, au chef de l'Eglise.

Guillaume lui fit dire enfin qu'il lui permettait de partir ; mais il lui défendait de rien emporter qui appartînt au roi. Notre Saint vint le remercier d'une permission accordée de si mauvaise grâce, et alors se passa une scène qui peint bien le cœur sans rancune de l'Archevêque, le respect qu'il inspirait, et le prestige que sa présence exerçait toujours. « Je viens, dit-il au roi, vous remercier et vous assurer que je vous conserve toute mon affection. Maintenant donc que je vais partir, et qu'il pourrait se faire que je ne vous revisse plus, je vous recommande à Dieu, et, comme votre archevêque, comme votre père, je désirerais, avant de vous quitter, vous donner ma bénédiction, si toutefois cela vous plaît ». — « Mais sans doute », dit le roi. Alors Anselme se leva, fit le signe de la croix sur la personne du roi, tandis que celui-ci baissait la tête et s'inclinait profondément et avec beaucoup de respect. Le lendemain, Anselme dit adieu à son peuple, dans un discours touchant, et ayant pris sur l'autel de la cathédrale le bâton et

le sac de pèlerin, il partit : une foule nombreuse l'accompagna très-loin, en pleurant. A Douvres, un messager du roi fouilla lui-même les bagages de l'illustre voyageur, et n'ayant rien trouvé, il dit qu'il pouvait s'embarquer. C'était le 10 octobre 1097. Dès qu'on fut en mer, il s'éleva une violente tempête, que le Saint apaisa aussitôt par ses prières. Il débarqua au port de Wissant. Sa marche fut dès lors triomphale : ses glorieuses luttes étaient connues. On le reçut partout comme un athlète de l'Eglise, un illustre vainqueur, un docteur, un saint. Il se rend d'abord à l'abbaye de Saint-Bertin, où il passe quelques jours. Il consacre l'église du monastère de Saint-Omer, il prêche, il administre le sacrement de confirmation, que tous voulaient recevoir de ses mains. Après ce repos, il reprend sa route. Un jour qu'il traverse la Bourgogne, en chevauchant paisiblement, il voit venir à lui le duc de la contrée, commandant des hommes armés ; ce duc, croyant que le primat d'Angleterre emportait à Rome de grandes richesses, venait dans l'intention de le *détrousser ;* mais, à la vue de ce vieillard vénérable, de ce noble visage, il sentit naître tout à coup dans son cœur l'amour et le respect, comme s'il s'était trouvé en présence d'un ange. Anselme lui dit : « Seigneur, si tu le permets, je t'embrasserai ». — « C'est une grâce que vous me ferez, révérend Père, répondit le seigneur ; en retour de cette faveur, je me mets à votre service et me félicite grandement de votre arrivée sur mes terres et de votre heureuse rencontre ». En effet, il le fit escorter par un de ses vassaux. Anselme, ayant passé quelque temps avec l'abbé Hugues, au monastère de Cluny, se rend à Lyon, où l'archevêque, qui se nommait aussi Hugues, le reçoit avec de grandes démonstrations de joie et de respect. Il y prolonge son séjour à cause d'une grave maladie, qui fait un instant désespérer de sa vie. Urbain II, à qui il avait écrit, lui ayant répondu pour le presser de venir, il se met en marche, quoique sa santé soit à peine rétablie, le 16 mars 1098. En Savoie, le souverain de ce pays, Amédée II, son parent, le comble d'honneur et de vénération. Anselme l'exhorte à persévérer dans son attachement à l'Eglise et au Saint-Siége. Quoiqu'il voyage en simple moine, et qu'il ne loge que dans les monastères, souvent le peuple, averti de son passage, vient lui demander sa bénédiction.

Arrivé à Rome, il fut très-bien reçu et beaucoup honoré du pape Urbain, qui lui donna tant d'éloges, en présence des cardinaux et d'autres seigneurs romains, qu'il en était tout confus et n'osait lever les yeux ; il ne pouvait croire que le Pape parlât de lui. Sur l'ordre du souverain Pontife, il fit publiquement, avec modestie, le récit de ce qui s'était passé. Urbain lui promit sa protection et écrivit fortement au roi d'Angleterre, pour l'engager à rétablir l'archevêque de Cantorbéry dans tous les droits dont avaient joui ses prédécesseurs. Le Saint, d'après l'avis du Pape, écrivit aussi au roi pour essayer de le fléchir. Comme l'air de Rome était contraire à la santé d'Anselme, il ne resta que dix jours en cette ville, dans le palais des Papes. Il se retira, avec l'agrément d'Urbain II, chez les religieux du Saint-Sauveur, dans la province de Capoue, dont l'abbé Jean, ancien moine du Bec, était son ami. Jean conduisit Anselme dans un domaine que le monastère possédait, dans les hautes montagnes des Apennins, et nommé Scavia. Là, notre Saint eut un air frais et pur et la solitude ; il y reprit toutes les pratiques de la vie monastique et y acheva son traité : *Pourquoi Dieu s'est fait homme.*

Il fit à la prière d'un moine, jaillir une source miraculeuse qui existe encore aujourd'hui, et à laquelle on attribue des effets surnaturels. Epris de cette agréable retraite, et voyant, par les réponses de Guillaume, qu'il ne

cesserait jamais de le persécuter, l'archevêque de Cantorbéry pria le Pape d'accepter sa démission; mais celui-ci lui ordonna de conserver son siége, et lui fit comprendre qu'un chef courageux, dans l'armée du Christ, ne doit pas abandonner son poste, quelque difficile et périlleux qu'il soit. Il lui promit, du reste, de le défendre publiquement contre le roi d'Angleterre, dans le concile de Bari.

« Cette assemblée, qui devait travailler à la réunion des Grecs avec l'église romaine, se composait de cent vingt-trois évêques : elle eut lieu au mois d'octobre 1098. Le Pape y mena Anselme avec lui. Les Grecs cherchèrent à prouver, par l'Evangile, que le Saint-Esprit ne *procède que du Père*. Le Pape leur répondit par plusieurs raisons, en partie tirées du *Traité de l'Incarnation*, qu'Anselme lui avait autrefois envoyé; puis, tout à coup, il s'écria: « Anselme, archevêque des Anglais, notre père et notre maître, où êtes-vous? c'est maintenant qu'il faut employer toute votre science, toute votre éloquence. Venez, apparaissez au milieu de nous, montez dans cette chaire et défendez notre mère, la sainte Eglise, contre les attaques des Grecs : venez à notre aide, envoyé de Dieu ». Anselme se lève, tous les yeux se tournent vers cet évêque inconnu qui s'était jusque-là tenu dans l'ombre : le Pape continua de faire son éloge et son histoire, parlant de ses écrits, de sa sainteté, de ses luttes pour la foi; et quoique Anselme se déclarât prêt à réfuter les Grecs à l'instant, comme il était tard, on remit la discussion. Le lendemain, Anselme étant monté en chaire, prononça le beau discours qui est devenu depuis un traité sous le titre : *De la Procession du Saint-Esprit* contre les Grecs. Ce fut la clôture de cette question. On entama ensuite l'affaire du roi d'Angleterre; on prouva si bien qu'il avait commis des crimes si énormes, et qu'il était incorrigible, que l'indignation fut universelle dans le Concile : tous les Pères, même les Grecs, prièrent le Pape de lancer contre Guillaume l'excommunication. Mais saint Anselme, se jetant aux genoux d'Urbain, le supplia, avec larmes, de différer cette sentence, ce qui lui fut accordé : tout le monde admira son extrême douceur et sa grande bonté.

De retour à Rome, le Pape y célébra un autre Concile, après Pâques de l'année 1099, retenant toujours avec lui l'archevêque de Cantorbéry, et lui faisant tant d'honneur, qu'aux assemblées, aux processions, aux stations et partout ailleurs, il était toujours le second après lui; on avait tant de vénération pour Anselme que, non-seulement les catholiques, mais les infidèles, l'appelaient ordinairement le *Saint Homme*. Plusieurs même, après avoir baisé les pieds du Pape, voulaient rendre un pareil respect à l'Archevêque; mais, tout confus de ces honneurs, il se cachait où il pouvait, afin de les éviter. Aux décrets du Concile de Rome de l'an 1099, on en ajouta un portant la peine de l'excommunication contre les laïques qui s'arrogeraient le droit de donner l'investiture des abbayes et des évêchés, et contre les personnes qui les recevraient d'eux. Cette formule générale, sans avoir rien d'odieux, ni de personnel, comprenait le roi Guillaume et tous les ennemis d'Anselme. Ayant donc obtenu la répression des abus (seule justice qu'il demandât), il reprit le chemin de la France. Pour mieux pratiquer l'obéissance, il avait supplié le Pape de lui nommer quelqu'un à qui il se soumettrait, dans toutes ses actions, comme un moine à son abbé. Le Pape avait désigné pour cet office, Eadmer, compagnon intime de notre Saint, son disciple et son biographe. Anselme ne faisait rien sans ses ordres. Arrivé à Lyon, il y fut reçu avec de grands honneurs par l'archevêque Hugues, qui le fit célébrer pontificalement les saints offices dans sa cathédrale, et exercer

les fonctions épiscopales par tout son diocèse. Ce fut pendant ce séjour que Anselme composa son livre *de la Conception de la Sainte Vierge et du péché originel*. Urbain étant mort au mois de juillet de la même année, il écrivit à Pascal II, son successeur, afin de l'instruire de son affaire. Toutes les contrées voisines de Lyon étaient d'autant plus avides de la présence du Saint, que la grâce des miracles l'accompagnait. A Vienne, deux seigneurs malades furent guéris en mangeant des miettes de sa table : un autre obtint la même grâce en assistant à la messe qu'Anselme célébrait à Saint-Etienne ; sur le chemin de Cluny, sa bénédiction délivra une jeune fille que possédait le démon : en revenant, il s'unit aux prières que faisait le peuple de Mâcon, pendant une sécheresse désastreuse, et il obtint une pluie abondante. A la Chaise-Dieu, il éteignit, par le signe de la croix, un incendie qui menaçait de dévorer le monastère, et n'y causa pas le moindre dommage. Cependant, un jour, le saint abbé Hugues raconta à Anselme, que, la nuit précédente, il avait vu le roi Guillaume traduit devant le tribunal de Dieu, accusé, jugé et condamné au supplice éternel. Deux autres personnes eurent une vision analogue. Ce malheureux prince avait, en effet, été tué à la chasse, le 2 août 1100, sans avoir eu le temps de se réconcilier avec Dieu. Deux moines, partis exprès d'Angleterre, en apportèrent la nouvelle à Anselme, qui versa d'abondantes larmes sur cette mort impénitente : les sanglots étouffaient sa parole : « Que ne suis-je mort moi-même », dit-il, « plutôt que d'apprendre une pareille fin, sans signe de pénitence ». Henri Ier, successeur de Guillaume, lui ayant écrit que *toute l'Angleterre soupirait après le bonheur de le revoir*, le saint Archevêque partit sans délai et arriva à Douvres le 23 septembre 1100.

Henri Ier s'était hâté de s'emparer du trône d'Angleterre, avant son frère aîné, Robert, duc de Normandie, qui combattait les infidèles dans la Terre-Sainte ; pour s'y consolider, il promit un règne plein de sagesse et de modération ; il donna à ses barons *une charte*, qui est regardée comme l'origine des libertés anglaises ; il favorisa les Saxons jusque-là déshérités, opprimés par les rois normands ; il rendit à l'Eglise son indépendance : pour le même motif, il reçut Anselme avec beaucoup de vénération et de cordialité. Mais il s'éleva tout de suite entre eux un grave démêlé, qui les mit dans un embarras réciproque : Henri invita Anselme à lui prêter hommage selon l'usage et à recevoir de sa main royale l'investiture de son archevêché. Notre Saint, qui était chargé par le Saint-Siége de faire exécuter les décrets du dernier concile de Rome, ne pouvait les violer lui-même ; il fit connaître au roi ces décrets défendant aux laïques de donner l'investiture des évêchés et abbayes. Le roi ne voulut point recevoir cette loi, contraire, disait-il, aux droits de sa couronne ; il n'osa pourtant se prononcer définitivement sur cette question, dans un moment où son autorité n'était pas encore affermie, et l'on convint de consulter le Pape. Cependant Robert, revenu de la Terre-Sainte, débarqua en Angleterre pour faire valoir ses droits : plusieurs seigneurs se rangèrent à son parti, quoiqu'ils eussent juré à Henri une inviolable fidélité. En danger de perdre sa couronne, Henri déclara qu'il ne voulait plus se fier qu'à Anselme ; il lui protesta qu'il lui abandonnerait désormais, entièrement et sans aucune entrave, le soin de l'Eglise et de la religion dans tout le royaume, et que lui, le roi, obéirait constamment et fidèlement aux décrets et aux ordres du souverain Pontife. Anselme se dévoua tout entier à Henri : il se multipliait, malgré son grand âge, haranguait les troupes, rappelait aux barons déserteurs la fidélité qu'ils avaient jurée, les menaçait de l'excommunication. Il empêcha ainsi l'effusion du sang. Quand les

deux armées furent en présence, les deux frères eurent des conférences où ils se réconcilièrent et s'embrassèrent publiquement. Il n'entre pas dans notre sujet de raconter comment les clauses du traité, signé alors par les deux frères, furent loyalement observées par Robert et déloyalement violées par Henri ; d'où suivit une nouvelle guerre. Henri ne tint pas mieux sa parole envers Anselme qu'à l'égard de son frère. Le danger passé, il continua de s'arroger le droit de donner l'investiture des bénéfices. Anselme, de son côté, continua de rester fidèle aux lois de l'Eglise, et refusa constamment de sacrer les évêques nommés par le roi, d'une façon anti-canonique. Henri envoya à Rome des messagers qui conjurèrent le Pape, au nom de ses propres intérêts, et pour rétablir la paix, de tempérer la rigueur des décrets de ses prédécesseurs contre les investitures : ils exposèrent qu'il n'y avait pas d'autres moyens de calmer la colère du roi : « Plutôt la mort », répondit le Saint-Père, « que de plier devant les menaces, pour déroger aux décrets de mes prédécesseurs ». Il écrivit en même temps deux lettres : l'une au roi, l'autre à l'archevêque ; il approuvait la conduite de ce dernier et l'exhortait à la continuer. Le roi en serait sans doute venu à des extrémités contre Anselme, sans l'opinion publique, qui se déclarait en sa faveur. Il ne vit pas d'autres moyens de s'en débarrasser que de l'inviter à aller à Rome, pour consulter lui-même le Pape sur cette matière. Le Saint, malgré son grand âge, s'embarqua le 27 avril 1103. Le roi fit partir en même temps un autre ambassadeur pour Rome. Tout ce qu'Henri obtint par là du pape Pascal, ce fut la peine d'excommunication portée contre tous ceux qui recevraient de lui l'investiture des dignités ecclésiastiques.

Lorsque sa présence ne fut plus nécessaire à Rome, Anselme se mit en route pour l'Angleterre ; mais à Lyon il reçut du monarque anglais défense de rentrer dans ses Etats, tant qu'il n'aurait pas pris la résolution de se conformer à ses volontés. Les débats continuèrent ; il y eut un échange de correspondances qu'on lira avec le plus vif intérêt, mais qu'il serait trop long de rapporter ici. Notre Saint dut être bien consolé par les soins d'Hugues, archevêque de Lyon ; par les lettres de la *bonne reine* sainte Mathilde, épouse du roi d'Angleterre ; et par celles de Philippe-Auguste et de son fils Louis le Gros. Enfin, le Pape excommunia les conseillers d'Henri, qui, craignant pour lui-même les foudres de l'Eglise, finit par se réconcilier avec Anselme : le roi renonçait à l'*investiture ecclésiastique ;* de son côté, Anselme consentait à prêter *hommage* au roi pour les fiefs que son archevêché avait reçus de Guillaume le Conquérant. On convint des préliminaires dans la petite ville d'Aigle. La réconciliation eut lieu au monastère du Bec, où le roi, qui était alors en Normandie, vint trouver Anselme, malade, le 15 août 1106. L'archevêque de Cantorbéry retourna aussitôt en Angleterre, où il fut reçu comme en triomphe par la princesse Mathilde et par tous les Ordres du royaume. Depuis ce moment, le roi et l'archevêque vécurent dans la plus parfaite intelligence : Anselme administra même le royaume en l'absence d'Henri.

Malgré ses occupations pastorales, administratives, politiques ; malgré l'état de langueur dans lequel il passa les trois dernières années de sa vie, notre Saint poursuivit ses recherches théologiques, qu'il n'avait jamais interrompues. Il eut, dans ses souffrances, assez de force pour mettre la dernière main à un de ses ouvrages les plus remarquables : *le Traité de la Concorde de la prescience, de la prédestination, et de la grâce avec le libre arbitre.* Ce fut le chant du cygne : il règne dans ce traité, pour éclairer le nœud si obscur où l'action divine se mêle à l'action humaine de nos actes, comme

une lueur du ciel, car le docteur était déjà sur le seuil de l'éternité ; nulle part il n'emploie des expressions plus claires, une suite d'idées plus logique.

Six mois avant sa mort, il tomba dans une faiblesse extrême : il se faisait porter tous les jours à l'église pour entendre la messe, qu'il ne pouvait plus célébrer. La veille de sa mort, il dit qu'il était prêt à paraître devant Dieu, mais qu'il regrettait de n'avoir pas le temps d'écrire sur *l'origine de l'âme*, question sur laquelle il avait longtemps médité. On le pria de donner sa bénédiction au royaume d'Angleterre et à la famille royale : ses sentiments patriotiques se réveillèrent alors et communiquèrent à sa main défaillante toute la force qu'elle eût eu en sa santé ; il donna cette bénédiction, qui fut reçue au milieu des pleurs et des sanglots. C'était le mardi de la semaine sainte ; la nuit s'avançait : tandis que les moines du couvent chantaient Matines et Laudes, un de ceux qui le veillaient eut la pensée de lui lire la Passion de Jésus-Christ, selon saint Jean ; quand il fut arrivé à ces mots du Sauveur : « Puisque vous avez été ferme avec moi dans la lutte et dans les tentations, voici que je vais vous préparer le royaume que mon Père m'a préparé à moi-même, pour que vous mangiez et buviez avec moi, dans mon royaume [1] », Anselme sourit et leva les yeux au ciel ; sa respiration devenait plus lente ; il se fit mettre sur la cendre. Il reçut avec un amour de séraphin le saint Viatique. Quand on voulut lui donner l'Extrême-Onction, on s'aperçut qu'il n'y avait que quelques gouttes d'huile sacrée, à peine suffisantes pour les onctions prescrites par le rituel ; mais elle s'accrut par miracle. Le saint Archevêque rendit sa belle âme à Dieu, le 21 avril 1109, dans la soixante-seizième année de son âge ; il fut enterré dans la cathédrale de Cantorbéry ; il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. Le pape Clément XI, en 1720, donna à saint Anselme le titre de *Docteur de l'Eglise*, avec l'office et le rite propre, tel qu'on l'observe le jour de sa fête, le 21 avril.

Saint Anselme s'est rendu célèbre par sa grande dévotion envers Marie. On lui attribue l'établissement en Occident de la fête de l'Immaculée-Conception qui s'est longtemps appelée la *Fête aux Normands*. Aussi représente-t-on souvent Marie avec l'enfant Jésus dans ses bras, apparaissant à saint Anselme, soit que réellement il ait été favorisé de cette apparition, soit qu'on veuille uniquement par là rappeler sa tendre dévotion à Marie. — Une gravure célèbre, dite des patrons de Sienne, le représente avec un lièvre fort effrayé, blotti dans sa manche. Ceci se réfère au fait cynégétique que voici : Saint Anselme chevauchait un jour à travers le plat pays d'Angleterre, lorsque tout à coup un lièvre ardemment poursuivi par une meute vint s'embarrasser dans les jambes de son cheval et le faire se cabrer, puis il ne bougea plus. Les chasseurs n'étaient pas loin ; arrivés sur le théâtre de l'incident, ils se mirent à rire de la position de l'Evêque : « Mes amis », leur dit-il, « ceci est plus sérieux que vous ne pensez : cela vous représente l'état de l'âme au sortir de ce monde : les démons, comme autant de chiens dévorants se mettent à sa poursuite ; priez Dieu que chacune des vôtres trouve une protection à l'heure redoutable ». Il dit et rendit le lièvre à ses bois. Ayant rencontré, une autre fois, un enfant qui tenait un oiseau attaché par un fil, il obtint la liberté du volatile et profita de la circonstance pour faire une réflexion très-appropriée sur la force des mauvaises habitudes, qui sont pour l'âme ce qu'est un fil pour l'oiseau : une chaîne presqu'impossible à rompre. Cet homme vraiment saint disait encore : « J'aimerais mieux aller en enfer sans péché qu'en paradis avec un péché ! » Quelle connaissance des

1. Joan., XXII, 28.

perfections de Dieu et de la laideur de l'offense contre les perfections infinies! Ces divers traits peuvent servir à caractériser saint Anselme dans les arts.

ÉCRITS DE SAINT ANSELME ET D'EADMER, SON BIOGRAPHE.

1° Le *Monologue*, ainsi intitulé parce que le Saint y parle seul, composé avant l'an 1108. C'est un traité qui contient les preuves métaphysiques de l'existence et de la nature de Dieu.

2° Le *Prologue*, ainsi intitulé parce que l'auteur s'y entretient ou avec lui-même, ou avec Dieu, de l'existence et des attributs de l'Etre suprême. Les méditations connues sous le nom de *Manuel de saint Augustin* sont principalement tirées de cet ouvrage. Gaunilon, moine de Marmoutier, l'ayant critiqué, saint Anselme fit une réponse solide.

3° Le *Traité de la Foi, de la Trinité et de l'Incarnation*, composé en 1093 ou 1094. C'est une réfutation des erreurs avancées par Roscelin, qui, étant venu à Compiègne, au diocèse de Soissons, en fut fait chanoine, et chargé des leçons publiques. Ce Roscelin, qui était plus versé dans la dialectique que dans la théologie, perdit la foi en voulant soumettre la profondeur de nos mystères aux faibles lumières de sa raison.

4° Le *Traité de la procession du Saint-Esprit* contre les Grecs, composé vers l'an 1100. Il est divisé en vingt-neuf chapitres, sans compter le prologue et l'épilogue.

5° Le *Livre de la Chute du Diable*, en forme de dialogue, fut écrit par saint Anselme lorsqu'il était prieur du Bec. Il y est traité de la nature et de l'origine du mal.

6° Les deux livres intitulés : *Pourquoi Dieu s'est-il fait homme?* Cet ouvrage est écrit en forme de dialogue.

7° Le *Traité de la conception virginale et du péché originel*, composé à la prière du moine Boson, comme le précédent.

8° Les *Traités de la Vérité, de la Volonté et du Libre arbitre*. La liberté de l'homme est solidement établie dans le troisième.

9° Le *Traité de la Concorde, de la Prescience et de la Prédestination*. Il y est prouvé : 1° que la prescience de Dieu ne nuit point au libre arbitre de l'homme ; 2° que la prédestination ne répugne point à la liberté ; 3° que la liberté est compatible avec l'efficacité de la grâce.

10° Le *Traité du Pain azyme et du Pain levé*, où l'on trouve la réfutation de ce que les Grecs objectaient aux Latins.

11° Le *Traité des Clercs concubinaires*, où il est décidé, conformément aux anciens canons, que les prêtres dont l'incontinence est devenue publique doivent être privés pour toujours des fonctions de leur Ordre.

12° Le *Traité des mariages entre parents*, que saint Anselme dit être défendus jusqu'au sixième degré.

13° Le *Traité du Grammairien*, qui est une introduction à la dialectique ou à l'art de raisonner juste.

14° Le *Livre de la volonté de Dieu*. Le saint docteur distingue en Dieu diverses sortes de volontés sous divers rapports.

Les traités dont nous venons de parler composent la première partie des ouvrages de saint Anselme ; viennent ensuite les ouvrages parénétiques ou exhortatoires, moraux et ascétiques, dont voici le détail.

1° Des *Homélies*, qui sont au nombre de seize.

2° Une *Exhortation au mépris des choses temporelles*.

3° Un *Avertissement à un moribond effrayé à la vue de ses péchés*.

4° Un *Poëme du mépris du monde*. Il n'est point de saint Anselme, mais de Roger de Caen, moine du Bec. Voir Mabillon, *Annal.* l. 65, n. 41.

5° Des *Méditations* au nombre de vingt et une. On croit qu'elles ne sont pas toutes de saint Anselme. Le but de ces méditations est d'exciter les lecteurs à aimer et à craindre Dieu, et de les aider à se bien connaître eux-mêmes.

6° Des *Oraisons* ou prières, au nombre de soixante-quatorze. On y remarque un grand esprit de piété et de componction.

7° Des *Hymnes en l'honneur de la Sainte Vierge* pour toutes les heures du jour et de la nuit, et un *Psautier*, composé de trois parties, et chaque partie de plusieurs strophes, chacune de quatre vers ïambes. Plusieurs auteurs doutent que ce psautier soit de saint Anselme.

La troisième partie des œuvres de saint Anselme contient ses lettres, divisées en quatre livres. Dans le premier livre sont celles qu'il écrivit avant d'être abbé ; dans le troisième et le quatrième, celles qu'il écrivit étant archevêque de Cantorbéry. Ces lettres sont au nombre de 426 dans l'édition du P. Gerberon. Le P. d'Achéry, *Spicil.* t. IX, Baluze, *Misc.* t. IV et V, et Ussérius, *in Epist. Hibern.*, en ont publié plusieurs que le P. Gerberon n'avait pas connues.

On a faussement attribué à saint Anselme l'*Elucidarium*, le *Discours sur la conception de la sainte Vierge*, un *Commentaire sur les épîtres de saint Paul*, les *Actes des martyrs*

d'Irlande, le *Dialogue sur la Passion*, le *Traité de la mesure de la Croix*, le *Traité de la stabilité, etc.*

On remarque dans les écrits de saint Anselme une connaissance profonde de la philosophie, de la métaphysique et de la théologie. La précision et la clarté s'y trouvent réunies à l'élévation des pensées et à la solidité des raisonnements. Quoique saint Anselme eût beaucoup lu les Pères, et surtout saint Augustin, il fait rarement usage de leur autorité. Il établit presque toujours les vérités révélées par les preuves que fournit la raison, ce qui l'a fait regarder comme le père de la théologie scolastique. Son but en cela était de montrer qu'on peut par des raisonnements fondés sur les lumières naturelles, rendre croyables les vérités que Dieu a révélées. Quant à ses ouvrages ascétiques, ils sont instructifs, édifiants, pleins d'onction et d'une certaine tendresse d'amour pour Dieu, qui échauffe les cœurs les plus insensibles. Un style simple, naturel, clair et concis fait le principal mérite de ses lettres. On juge, par les vers qui nous restent de lui, qu'il n'avait pas le génie poétique dans le plus haut degré.

Les œuvres de saint Anselme ont été imprimées plusieurs fois. Une bonne édition est celle que P. Gerberon, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, donna à Paris en 1675, in-fol. Elle reparut dans la même ville en 1721, chez Montalant. C'est cette dernière qu'a reproduit M. Migne dans les t. CLVIII et CLIX de la Patrologie. D. Joseph Saenz, plus connu sous le nom de *cardinal d'Aguire*, a donné *la théologie de saint Anselme*, c'est-à-dire un commentaire sur les ouvrages dogmatiques de ce Père, qui fut imprimé à Salamanque en 1679, 1681, 1685, 3 vol. in-fol. Il fut réimprimé à Rome en 1680, 1689 et 1690, avec des additions et des corrections. Cf. D. Ceillier, t. XIV, 4e éd.

Comme le P. Gerberon, et après lui M. Migne, a donné dans son édition des œuvres de saint Anselme les ouvrages du moine Eadmer, nous en dirons ici quelque chose. Eadmer était Anglais de naissance. Il fut d'abord moine du Bec, puis de Cantorbéry. Il devint l'ami et le confident de saint Anselme, qu'il accompagna dans son exil. On lui offrit l'évêché de Saint-André, en Ecosse. Les uns disent qu'il le refusa, les autres prétendent qu'il l'accepta. S'il est vrai qu'il ait été évêque, il faut qu'il ait abdiqué l'épiscopat, car il mourut prieur de Cantorbéry en 1137. Il ne faut pas le confondre avec Eadmer ou Ealmer, prieur de Saint-Alban, mort en 980, auquel on attribue des lettres, des homélies, et cinq livres d'exercices spirituels. (Voir Fabricius, *Biblioth. latin.*, t. II, p. 214.) Celui dont nous parlons a composé : 1° *Vie de saint Anselme*, divisée en deux livres. On la trouve dans les éditions des œuvres de saint Anselme, ainsi que dans Surius et Bollandus ; 2° *Histoire des nouveautés*, c'est-à-dire de ce qui s'est passé de plus considérable dans l'Eglise britannique depuis l'an 1066 jusqu'à l'an 1122 ; elle est divisée en six livres. Gerberon a publié cette histoire avec les notes de Jean Selden, qui en porte le jugement suivant : « In sermone (Eadmeri) nitor ejusmodi reperitur, ut si veteres rerum nostratium scriptores ad unum omnes diligentius evolveris, hujus fuerit incomparabilis. Stylum æquabilem satis, gravem, et historico, ut ætas tulit, dignum pro se fert, vocabula etiam fere ubique plura. Cæteri quos terimus coætaneos, sive priores sive recentiores, barbarie, squalore et sordium congerie præ Eadmero plerumque deturpantur. Etiam Malbesburiensem hic noster stylo saltem æquat, in cæteris autem longo plane intervallo superat ». 3° *Livre de l'excellence de la Sainte Vierge ;* 4° *Traité des quatre vertus* (la justice, la prudence, la force, la tempérance) *qui ont été dans Marie ;* 5° *Traité de la béatitude*, composé d'après ce qu'Eadmer avait entendu dire à saint Anselme sur l'état des bienheureux dans le ciel ; 6° *Traité des similitudes*. Le fond en est aussi de saint Anselme. Il fut rédigé par un de ses disciples qu'on croit être Eadmer ; 7° *Vies de plusieurs saints d'Angleterre*. Il y a encore d'autres ouvrages d'Eadmer qui n'ont point été imprimés. (Voir Wharton, *Præf. in.* t. II, *Angl. sacr.*) Les écrits d'Eadmer sont estimés pour l'ordre et l'exactitude ; le style en est facile et naturel.

Nous avons composé ce court récit avec l'*Histoire de la vie et du siècle de saint Anselme*, par le chanoine J. Croset-Mouchet, professeur de théologie à Pignerol. (1 vol. in-8°, 1859, chez Casterman.)

SAINT MAXIMIEN, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE (434).

Maximien était né à Rome d'une famille riche et puissante : mais il quitta sa ville natale et se rendit à Constantinople, où son affabilité et son amour de la vertu lui gagnèrent l'affection de tout le monde. Le patriarche Sisinnius lui conféra la prêtrise, et après la condamnation de Nestorius, il se vit forcé de succéder au patriarcat. Il était déjà cassé de vieillesse et de mortifications ; de plus, il n'était ni savant, ni éloquent. Mais sa profonde piété, son esprit doux et paisible, sa sainteté, en un mot, le firent juger digne et capable de finir les disputes : ce qui a toujours été le plus essentiel parmi les Grecs. Le pape saint Célestin, dans la lettre par laquelle il confirme son élection ; saint Cyrille d'Alexandrie, le concile d'Ephèse, tous ont fait l'éloge de saint Maximien. Il ne siégea que deux ans et cinq mois. Il mourut subitement le 12 avril 434. Les Grecs font sa fête le 21 avril.

XXIIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Appienne, la naissance au ciel de saint SOTER, pape et martyr. 162-170. — Au même lieu, saint CAÏUS, pape, qui fut couronné du martyre sous l'empereur Dioclétien. 283-295. — A Smyrne, saint Apelle et saint Luce [1], qui furent des premiers disciples de Jésus-Christ. Ier s. — Le même jour, UN GRAND NOMBRE DE MARTYRS, qui, l'année d'après le décès de saint Siméon, le jour même que l'on célébrait la mémoire de la Passion de Notre-Seigneur, furent condamnés par toute la Perse, sous le roi Sapor, à périr par le glaive pour Jésus-Christ. En ce combat pour la foi souffrirent Azade, eunuque fort aimé du roi ; Milles, évêque, célèbre par sa sainteté et par la gloire de ses miracles ; Acepsimas, évêque, avec Jacques, prêtre ; Aïthala et Joseph, aussi prêtres ; Azadane et Abdieze, diacres et plusieurs autres clercs : en outre, Mareas et Bicor, évêques, avec vingt autres de même dignité, et près de deux cent cinquante clercs, des moines en grand nombre et quantité de vierges consacrées à Dieu, du nombre desquelles était la sœur de l'évêque saint Siméon, nommée Tarbula, avec sa servante ; ces dernières furent attachées à des poteaux et sciées en deux avec une cruauté inouïe. 341-380. — Encore en Perse, les saints Parmène, Hélimas et Chrysotèle, prêtres, Luc et Mucius, diacres, dont le glorieux martyre est raconté dans les Actes des saints Abdon et Sennen. 251. — A Alexandrie, l'entrée au ciel de saint LÉONIDÈS, martyr, qui souffrit sous Sévère. 204. — A Lyon, saint EPIPODE (vulgairement Epipoy), qui fut pris avec ALEXANDRE, son collègue, dans la persécution d'Antoninus Vérus et, après de cruels supplices, acheva son martyre, ayant eu la tête tranchée. 177. — A Sens, saint LÉON, évêque et confesseur. 541. — A Anastasiopolis, saint THÉODORE, évêque, renommé pour ses miracles. 613.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Lyon, avec saint Alexandre et saint Epipode, trente-quatre autres martyrs, dont le nom n'est pas encore parvenu jusqu'à nous. 177. — A Trèves, saint Aproncule, évêque [2]. 525. — A Troyes, la translation de saint Mélain, dont le décès est marqué le 13 mars, et de saint Bobin, nommé le 31 janvier [3]. — A Aix, en Provence, saint Ménelphale, évêque de ce siége, dont les cendres étaient autrefois en vénération et que l'on prit soin de transporter de Saint-Laurent, premier cimetière des chrétiens, dans l'église Saint-Sauveur où l'on voit encore une inscription qui atteste sa cano-

1. Les Grecs mentionnent aussi aujourd'hui saint Apelle et saint Luce. Ils avertissent de ne pas confondre ce dernier avec saint Luc l'Evangéliste. Ils ajoutent que saint Luce gouverna l'église de Laodicée, et Apelle celle de Smyrne. Dorothée *(in synopsi)* écrit la même chose. Saint Paul les nomme dans son épître aux Romains (chap. 16).

2. Les reliques de saint Aproncule, quarante-sixième évêque de Trèves, furent, à cause des miracles qu'elles opéraient, transférées de l'église saint Paulin dans celle du monastère de Sprenckghersbach. Ce saint Evêque est en outre le patron de Bruchsal, dans l'Odenheim, et de Itzich, dans le Luxembourg.

3. On ignore l'époque de cette translation : depuis 1804, les reliques de saint Bobin et de saint Melaine sont à Saint-André-lès-Troyes. L'église de Saint-Pierre-aux-Tertres possède quelques-uns des ossements de saint Bobin depuis le 20 août 1827.

Saint Bobin fut-il le vingt-huitième ou le vingt-neuvième évêque de Troyes ? A quelle époque mourut-il? L'église abbatiale de Montier-la-Celle, qui excita l'enthousiasme de Mabillon, était-elle la même que celle élevée par saint Bobin, qui avait été religieux de ce monastère? Voilà autant de questions sur lesquelles nous sommes bien aise d'avoir l'avis de M. le chanoine Lalore, professeur au grand Séminaire de Troyes. Ce savant ecclésiastique nous écrivait, le 15 mars 1872 :

« 1° D'après les catalogues les plus autorisés, Bobin serait le vingt-neuvième évêque de Troyes ; cependant le catalogue du XIIe siècle, qui le place le vingt-huitième, est à considérer ;

« 2° Saint Bobin était déjà, et peut-être depuis longtemps, évêque de Troyes, dès le 1er mars de l'an 756, au plus tard, d'après la charte de Chelimbert ; or, avant d'être évêque de Troyes, il avait été moine, puis abbé de Montier-la-Celle. Sa mort paraît donc devoir être placée sous les premières années de Charlemagne, au plus tard ; mais on ne peut guère la reporter au IXe siècle ;

« 3° L'abbaye de Montier-la-Celle est encore appelée *Cella Sancti Bobini* dans une charte du 10 jan-

nisation par la voix du peuple. 420-440. — A Cluny, saint Théoger, évêque de Metz, qui quitta son siége pour vivre pénitent et inconnu dans cette abbaye. — Au diocèse de Cologne, saint Wolfhelm [1], abbé de Braunwiller, illustre par son zèle, sa piété et sa doctrine. 1091. — Dans l'abbaye de Denain, près de Valenciennes, le bienheureux ALDEBERT, fondateur de cette maison religieuse, où l'on voyait sa châsse avec celle de sainte REINE, sa femme, et de sainte Ragenfrède ou Renfroie, abbesse, sa fille. — Au monastère d'Almenèches, en Normandie, sainte OPPORTUNE, vierge, abbesse de Montreuil, fille du comte d'Exmes et sœur de saint Chrodegand, évêque de Séez. 770. — A Vienne, en Dauphiné, saint Julien, évêque, successeur de saint Pantagathe. 532. — A Barjon, près de Grancey, en Champagne, saint Frou, solitaire, qui, après avoir assisté à Paris à la mort de saint Merry, se retira en ce lieu, où il mourut très-saintement. VIIIe s. — A Saint-Denis, saint Betse ou Bétèse. — A Vicoigne, le bienheureux Raoul, prieur du monastère de ce nom, et abbé de Château-de-Mortagne, qui fut doux, économe pour lui-même et libéral envers les pauvres. 1217. — A Lyon, la vénérable LUCIE, veuve, qui recueillit saint Epipode et saint Alexandre. IIe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Sardes, saint Clément, évêque. On prétend qu'il fut un des soixante-douze disciples et le premier des Grecs qui crut en Jésus-Christ. On pense aussi que c'est celui dont saint Paul fait mention dans son épître aux Philippiens, ch. IV. Ier s. — A Alexandrie, les saints Arator, Quiriace, Basile, martyrs, qui souffrirent avec saint Léonidès, père d'Origène, mentionné ci-dessus. Vers l'an 204. — En Arménie, saint Néarque, martyr, illustre par son amitié avec saint Polyeucte. Le chef-d'œuvre de Corneille a consacré leur gloire à tous deux. Vers l'an 260. — A Lodi, en Italie, saint Daniel, martyr [2]. Ep. incertaine. — A Anvers, la translation des reliques de sainte Onuphre. martyre romaine, qu'obtint pour cette ville le célèbre Bollandus, premier auteur de la grande collection des Actes des Saints, l'an 1646. — En même temps que les ossements de saint Onuphre, la Belgique reçut les corps de saint Sévilien et de saint Anthime ; la tête de saint Florentius et le crâne de sainte Martine. — Aux saints et illustres martyrs de Perse, nommés dans le martyrologe romain, il faut joindre Barbasyme, Paul, Gaddiab, Sabin, Mocius, Jean, Hormisdas, Papas, Jacques, Rome, Maure, Aga, Bochris, Abda, un autre Abdièse, un autre Jean, Abramius, Agdela, Sabor, Isaac et Dausa, évêques ; Maréabde, chorévêque ; la sœur de sainte Tharbula, veuve ; seize mille autres, dont les noms sont connus, et plus de deux cent mille, dont les noms sont écrits dans le le livre de vie. — En Portugal, sainte Sénorina. vierge, abbesse de Basto, de l'Ordre de Saint-Benoît, à laquelle Sanche, premier roi de Portugal, et ses successeurs avaient une grande dévotion. 982. — A Fabriano, en Italie, le bienheureux François, de l'Ordre des Frères Mineurs. Il naquit en riant, présage de son dédain pour le monde et tout ce qui est du monde. 1322. — A Venise et dans le diocèse, la fête de saint Raphaël, archange. — A Rome, invention de saint Générosus, martyr, dont le corps fut trouvé à Rome, en 1846.

SAINT SOTER, PAPE ET MARTYR

162-170. — Empereur : Marc-Aurèle.

Saint Soter naquit à Fondi, ville de l'Italie méridionale (Terre de Labour). Il était fils de Concorde et succéda au pape saint Anicet. Saint Denis, évêque de Corinthe, lui donne de grands éloges dans une lettre qu'il écri-

vier 856? mais dans une autre, du 29 mars 877, elle est appelée *Monasterium S. Petri et S. Frodoberti;* « 4° La belle église vue par Mabillon n'est par celle qui fut bâtie par saint Bobin ; elle fut commencée en 1403, par Oger, le seul abbé de Montier-la-Celle, et ne fut terminée qu'en 1527, par l'abbé Antoine Gérard ».

Ajoutons que saint Bobin était Aquitain d'origine, et que de saint Mélain on ne sait rien, sinon qu'il mourut vers l'an 400. On le désigne comme le cinquième ou le sixième évêque connu de Troyes.

1. Saint Wolfhelm était aussi illustre par sa naissance que par son érudition. Il composa plusieurs ouvrages, entre autres un petit traité pour réfuter Bérenger. Cet écrit se trouve dans sa Vie, reproduite par les Bollandistes au 22 avril.

2. Voici un Saint dont le culte est très-célèbre en Italie. Lodi, Trévise, Carrare l'ont choisi pour leur patron : cette dernière ville l'a gravé autrefois sur ses monnaies, en lui mettant un drapeau à la main, un casque en tête, une cotte de mailles sur la poitrine. Il était donc soldat ; c'est ce que tout le monde s'accorde à dire : mais on ne peut décider s'il a vécu sous Constantin ou sous Charlemagne, et quelles furent les circonstances de son martyre.

vait aux Romains, et remarque qu'il était très-bon et si charitable, qu'il n'épargnait pas les richesses pour subvenir aux besoins des serviteurs de Dieu, et pour recevoir ceux qui avaient recours au Saint-Siége. En effet, il les embrassait avec la même tendresse qu'un père embrasse ses enfants, et les instruisait par ses bons discours et ses saintes exhortations. On lui attribue deux épîtres décrétales : l'une aux évêques de l'Italie méridionale, dans laquelle il traite de la foi en Jésus-Christ, et l'autre à tous les prélats d'Italie, par laquelle il défend aux religieuses et aux vierges consacrées à Dieu de toucher les corporaux et les linges sacrés, et d'offrir elles-mêmes de l'encens aux autels. Il fit ces ordonnances, dit Baronius, parce qu'en ce temps-là l'hérésie des Montanistes faisait grand bruit, et que, parmi eux, les femmes mêmes se permettaient d'administrer les saints Mystères. C'est pourquoi, maintenant que cet abus a cessé, les prélats permettent aux religieuses et à quelques pieuses filles de manier ces linges sacrés, afin de les blanchir, après néanmoins qu'ils ont été lavés par un sous-diacre.

Il ordonna, de plus, que tous les fidèles communieraient le jeudi saint, excepté ceux qui seraient exclus de la table sainte pour quelque crime notable, et déclara que les serments faits contre la justice ne devaient pas être gardés. Enfin, après avoir tenu neuf ans le Siége apostolique, et fait les ordinations au mois de décembre, où il créa dix-sept ou dix-huit prêtres, huit ou neuf diacres et onze évêques, il fut enveloppé dans la cruelle persécution qui s'éleva sous l'empereur Marc-Aurèle, et couronné du martyre le 22 avril, l'an de Notre-Seigneur 170. On l'enterra sur la voie Appienne, au cimetière de Caliste.

De cette catacombe, le corps de saint Soter fut transféré, par Sergius II, en 845, dans l'église des Saints-Sylvestre-et-Martin, et plus tard dans l'église de Saint-Sixte, appartenant aux Dominicains. Quelques fragments de ses reliques sont déposés dans l'église de Saint-Marc, à Florence, et dans la Cathédrale de Tolède, en Espagne.

A ce règne appartient le miracle opéré en faveur d'une légion romaine. Ecoutons avec respect Bossuet :

« Quelquefois la persécution se ralentissait. Dans une extrême disette d'eau que Marc-Aurèle souffrit en Germanie, une légion chrétienne obtint une pluie capable d'étancher la soif de son armée, et accompagnée de coups de foudre qui épouvantèrent ses ennemis. Le nom de Foudroyante fut donné ou confirmé à la légion pour ce miracle. L'empereur en fut touché, et écrivit au sénat en faveur des chrétiens. A la fin, ses devins lui persuadèrent d'attribuer à ses dieux et à ses prières un miracle que les païens ne s'avisaient pas seulement de souhaiter ».

On voit encore à Rome un témoignage de ce miracle sur les bas-reliefs de la colonne Antonine. Les Romains y sont représentés, les armes à la main, contre les Barbares, que l'on voit étendus par terre avec leurs chevaux. Il tombe sur eux une pluie mêlée d'éclairs et de coups de foudre qui semblent les terrasser. A cette occasion, Marc-Aurèle écrivit en effet au sénat des lettres où il déclarait que son armée, près de périr, avait été sauvée par les prières des soldats chrétiens.

Il y a une de ses reliques au Carmel d'Amiens.

On trouvera les deux *Epîtres décrétales* de saint Soter dans la *Patrologie grecque*, t. v, col. 1133-38, et les quatre *Constitutions* qui nous restent de lui dans le *Corpus Juris Canonici*. Ces documents sont généralement considérés aujourd'hui comme authentiques.

S. ÉPIPODE ET S. ALEXANDRE, MARTYRS A LYON

177. — Pape : Saint Eleuthère. — Empereur : Marc-Aurèle.

Un véritable ami aime en tout temps.
Prov., XVII, 17.

Epipode et Alexandre étaient issus l'un et l'autre d'une famille très-distinguée : le premier était de Lyon, et le second grec de naissance, tous deux à la fleur de leur âge. Ils avaient étudié sous les mêmes maîtres, et s'étaient liés dès l'enfance d'une étroite amitié qui croissait tous les jours. Cette amitié était d'autant plus solide que la religion en était la base. Les deux Saints s'exhortaient continuellement à la perfection chrétienne. Ils se préparaient au martyre par une foi vive, par la pratique de la tempérance, de la chasteté et des œuvres de miséricorde. Ils ne voulurent point s'engager dans le mariage, afin de pouvoir servir Dieu avec plus de liberté.

Le feu de la persécution s'étant allumé, ils prirent le parti de se cacher, pour suivre le conseil de l'Evangile. Ils sortirent donc secrètement de Lyon, et se retirèrent dans le bourg de Pierre-Scise, où une veuve chrétienne leur offrit sa maison ; ils y vécurent quelque temps inconnus, par la fidélité que leur garda leur sainte hôtesse, et par le peu d'apparence qu'avait leur asile : mais ils ne purent échapper aux perquisitions des païens, et on les découvrit à la fin. Epipode, voulant se sauver, perdit un de ses souliers, que la veuve chrétienne trouva et conserva comme un riche trésor. A peine eurent-ils été arrêtés qu'on les mit en prison, même avant de les avoir interrogés, quoique cette formalité fût prescrite par les lois romaines.

Trois jours après, ils furent conduits, les mains liées derrière le dos, devant le tribunal du gouverneur. Ils eurent à peine confessé qu'ils étaient chrétiens, que le peuple jeta un cri d'indignation contre eux. Le magistrat, transporté de fureur, s'écria : « De quoi ont donc servi toutes les tortures que nous avons employées, s'il est encore des hommes assez audacieux pour suivre la doctrine du Christ ? » Il sépara ensuite les deux Saints, pour empêcher qu'ils ne s'encourageassent mutuellement, même par signes. Il prit à part Epipode qu'il croyait le plus faible, parce qu'il lui paraissait le plus jeune, et tâcha de le séduire par une bonté affectée, par de belles promesses et par l'appât du plaisir ; mais le Saint lui répondit généreusement : « Sachez que je ne me laisserai jamais surprendre par votre cruelle compassion... Vos plaisirs n'ont rien qui me touche. Vous ignorez apparemment que l'homme est composé de deux substances, d'un corps et d'une âme. Chez nous l'âme commande et le corps obéit. Les plaisirs honteux auxquels vous vous livrez en l'honneur de vos prétendus dieux, flattent agréablement le corps ; mais ils donnent la mort à l'âme. Nous faisons donc la guerre au corps, afin de le soumettre à l'âme... Pour vous, après vous être rabaissés jusqu'à la condition des brutes, vous trouverez à la fin une mort épouvantable. Il n'en est pas ainsi de nous : lorsque nous périssons par vos ordres, nous entrons en possession d'une vie éternelle ». Le juge, irrité de la noblesse de cette réponse, fit frapper rudement la bouche qui l'avait prononcée. Le Martyr, dont les dents étaient tout en sang, continua de parler ainsi : « Je

confesse que Jésus-Christ est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. Il est juste que je lui remette une âme qu'il a créée et rachetée. Je ne perdrai point la vie, je ne ferai que la changer en une plus heureuse ».

A ces mots, le juge le fait élever sur le chevalet. On lui déchire les côtés avec les ongles de fer. Le peuple devient furieux en voyant la constance et la tranquillité avec lesquelles Epipode souffre; il demande qu'on le lui abandonne pour le mettre en pièces; Il trouve que la cruauté des bourreaux est trop lente à son gré. Le juge, craignant une sédition ouverte, fait enlever le Martyr, et ordonne qu'on lui coupe la tête, ce qui est promptement exécuté.

Deux jours après, le juge se fit amener Alexandre. Il essaya de l'effrayer par le récit des tourments d'Epipode et des autres chrétiens; mais il fut trompé dans son espérance. Le Martyr lui répondit que tout cela ne l'épouvantait point, et que, en lui rappelant les souvenirs de ce que les Martyrs avaient souffert, on n'avait fait que l'encourager à marcher sur leurs traces et surtout à suivre l'exemple de son cher Epipode. Le juge, transporté de fureur, ordonna qu'on lui tînt les jambes écartées et que trois bourreaux le frappassent successivement. Cette torture dura longtemps, sans que le Martyr poussât un seul soupir; et comme on lui demandait s'il persistait toujours dans sa première confession, il répondit: « Eh! comment n'y persisterais-je pas? Les idoles des païens ne sont que des démons; mais le Dieu que j'adore, et qui est tout-puissant et éternel, me donnera la force de le confesser jusqu'à la fin; il sera le gardien de ma foi et de mes saintes résolutions ». Le juge, désespérant de le vaincre, et voulant lui ravir la gloire d'une plus longue constance, le condamna à être crucifié. L'instrument de son supplice n'eut pas plus tôt été préparé, que les bourreaux l'y attachèrent. Un instant après, il expirait en invoquant le saint nom de Jésus.

Les chrétiens enlevèrent secrètement les corps des deux martyrs et les enterrèrent sur une colline qui était auprès de la ville. Ce lieu devint célèbre par la piété des fidèles et par un grand nombre de miracles. Un jeune homme de qualité, ayant été attaqué d'une maladie contagieuse qui ravageait la ville de Lyon, fut guéri avec de l'eau bénite, par la veuve chrétienne, dépositaire du soulier de saint Epipode; plusieurs autres personnes reçurent, par de semblables moyens, non-seulement la santé du corps, mais même la lumière de l'Evangile. Les possédés étaient délivrés du démon devant le tombeau des saints martyrs; il s'y passait, en un mot, de si grandes choses, que l'incrédulité était obligée de se rendre à l'évidence des faits.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici se trouve dans les actes des saints martyrs, dont l'auteur vivait au quatrième siècle, et avait été témoin oculaire de plusieurs miracles qu'il rapporte.

Ce tombeau, qui était hors de la ville, se trouvait renfermé dans son enceinte lorsque saint Eucher, évêque de Lyon, écrivit au cinquième siècle le panégyrique des saints martyrs. Il y est dit qu'on emportait la poussière de leur tombe pour guérir les malades et qu'il y en avait dans tout le pays. La vertu de cette poussière est aussi attestée par saint Grégoire de Tours.

CULTE ET RELIQUES; — LA VÉNÉRABLE LUCIE, VEUVE.

Quant à la veuve chrétienne qui abrita les deux amis dans sa modeste demeure, nous sommes dépourvu de renseignements à son égard; sa figure reste voilée à nos yeux. Lucie ne nous est guère connue que par le fait signalé dans les Actes des saints Epipode et Alexandre. Elle y est qualifiée de veuve religieuse et fidèle. Cette qualification donnerait à penser qu'elle appartenait au

corps des diaconesses formé par le bienheureux Pothin. Quoi qu'il en soit, pour la récompenser, le Seigneur permit que la chaussure d'Epipode devînt, entre ses mains, l'instrument de nombreux miracles. Lucie paya-t-elle de sa tête la généreuse hospitalité donnée par elle aux deux saints Martyrs, ou bien, après une vie pleine de mérites, s'endormit-elle paisiblement de la mort des justes ? nous l'ignorons. La charitable veuve fut enterrée dans un des faubourgs de la ville, vraisemblablement celui de Pierre-Scise.

Après sa mort, Dieu se plut à manifester sa sainteté par d'éclatants prodiges. C'est sans doute sur ce fondement qu'un auteur lui donne le titre de Sainte. Toutefois, l'église de Lyon ne lui a jamais rendu un culte public ; le nom de Lucie ne paraît nulle part dans la liturgie lyonnaise. Elle n'est mentionnée ni dans le martyrologe d'Adon, ni dans les additions de Florus à celui de Bède ; elle n'a pas trouvé place non plus dans le catalogue des Saints de Lyon, par le père Théophile Raynaud.

Il ne serait pas sans intérêt de savoir où se trouvait la caverne dans laquelle furent cachés les corps de saint Epipode et de saint Alexandre. Malheureusement les indications données par leurs Actes ne peuvent être d'aucune utilité, après les bouleversements successifs qui ont changé la physionomie du sol. Où reconnaître la dépression de terrain mentionnée dans ces Actes ? Où retrouver cette grotte entourée d'un rideau d'arbres, cachée aux regards par un épais fourré de ronces et d'arbustes ?

Tout ce que l'on peut dire, c'est que cette grotte, convertie en martyrium, devint bientôt le centre du culte décerné aux saints Epipode et Alexandre ; c'est que de nombreux prodiges y furent opérés par le Seigneur pour glorifier ces deux Martyrs et récompenser la confiance des fidèles. Leurs dépouilles mortelles demeurèrent en ce lieu probablement jusqu'au triomphe définitif du christianisme. A cette époque, elles durent être relevées et transportées solennellement dans la crypte de Saint-Jean-l'Evangéliste. Cet oratoire, placé plus tard sous le vocable de saint Irénée, avait été consacré par le bienheureux Pothin. Ce qui n'est pas douteux, c'est que saint Irénée ayant été immolé pour Jésus-Christ, son corps y fut déposé ; c'est que, au VIe siècle, les reliques de saint Epipode et de saint Alexandre y reposaient à droite et à gauche de celles du second évêque de Lyon.

Ces trois corps, trésor de l'église qui les abritait, attirèrent longtemps le pieux concours des fidèles. Dans la suite, les invasions des barbares, les guerres où la ville de Lyon fut entraînée, ses luttes intestines, et surtout l'affaiblissement de la foi, toutes ces causes réunies firent oublier Epipode et Alexandre, et perdre de vue leurs ossements. De là cette vive contestation qui s'éleva, au commencement du XVe siècle, entre les chanoines de Saint-Irénée et ceux de Saint-Just. Les uns et les autres prétendaient posséder dans leur église les corps des deux saints amis, avec celui de saint Irénée. Le cardinal Pierre de Turey, légat du Saint-Siége, fut chargé par Alexandre V d'examiner cette affaire et de prononcer sur les prétentions rivales. Après examen des titres et inspections des reliques, le cardinal reconnut le droit des chanoines de Saint-Irénée et leur donna gain de cause. Nonobstant cette décision, les chanoines de Saint-Just ne se tinrent pas pour battus. La cause fut portée successivement devant le sénéchal du Lyonnais et devant le parlement de Paris. Enfin, elle fut terminée par une décision de Jean, patriarche de Constantinople, légat, *a latere*, du Saint-Siége, rendue le 12 août 1413 ; ce prélat déclara que les trois corps en litige se trouvaient dans l'église de Saint-Irénée.

Les corps des saints Epipode et Alexandre demeurèrent dans la crypte de Saint-Irénée jusqu'à la prise de Lyon par les calvinistes, en 1562. A cette époque néfaste, les tombeaux des deux Martyrs furent violés, et leurs précieux restes jetés au feu. Au milieu du désordre, les catholiques purent sauver quelques ossements de saint Epipode, et la main gauche de saint Alexandre. Malheureusement les reliques de saint Epipode, arrachées aux flammes allumées par les Huguenots, ont disparu pendant la terreur.

Quant à la main de saint Alexandre, elle nous a été conservée d'une manière qui mérite d'être connue. Voici ce que nous lisons dans un opuscule de M. Meynis : « Après le siége de notre ville, un dimanche 10 novembre 1793, le clergé schismatique ayant été chassé de toutes les églises qu'il desservait, des commissaires de section s'installèrent dans celle de Saint-Just, et la dévastation commença. On fit main basse sur tout ce qui pouvait avoir quelque prix : ce fut alors notamment que la croix de jaspe, le calice et la rose d'or, donnés aux chanoines par Innocent IV, disparurent. Les reliques furent, en partie, jetées dans le feu et, en partie, foulées aux pieds ou délaissées dans le cimetière qui était joint à l'église ; la tête de saint Just fut au nombre de ces dernières.

Or, le 1er août 1819, M. Antoine Caille, ancien prêtre perpétuel de la collégiale de Saint-Just, alors chanoine d'honneur de l'église métropolitaine, vit venir à lui deux femmes dont l'une, la rougeur sur le front, lui dit que, « après avoir participé au pillage de l'église, pendant la terreur, son mari, rentrant dans sa maison, tira de sa poche une main qu'il lui remit en disant : « Prends et cache vite ». Cet homme, connu par ses méfaits, ayant péri ensuite dans une réaction civile, la relique était demeurée cachée pendant près de vingt-six ans, lorsqu'une amie de la femme, dont il est question, l'ayant aperçue, insista vivement pour qu'elle ne demeurât pas plus longtemps enfouie.

M. Caille, ayant donc reçu la relique qu'on lui apportait, convoqua les prêtres de l'ancien

clergé de Saint-Just qui vivaient encore ; ils étaient au nombre de cinq. Tous, après un examen attentif, reconnurent que c'était la main de saint Alexandre, qu'ils avaient vénérée autrefois, savoir : « la main gauche du saint Martyr, attenante aux fragments des os de l'avant-bras, dont l'un plus long que l'autre, et qui avait été jetée dans le feu par les calvinistes ». On dressa un procès-verbal, où les diverses dépositions furent consignées et revêtues des signatures de ceux qui les avaient faites. Cette pièce fut ensuite soumise à l'autorité diocésaine, qui la sanctionna et permit d'exposer la relique à la vénération des fidèles. La fête de saint Alexandre fut fixée dès lors, pour la paroisse de Saint-Just, au second dimanche après Pâques, jour auquel on la célèbre sous le rit solennel mineur.

La main de saint Alexandre se voit aujourd'hui dans un reliquaire en vermeil, oblong, de forme carrée, et flanquée de colonnes torses. Tout autour se déroule la légende : *S. Alexander, martyr Lugdunensis, amicus S. Epipodii.* C'est un don de M. le chanoine Antoine Caille.

Voir les *Actes sincères des Martyrs*, par Dom Ruinart, et les *Origines de l'Eglise de Lyon*, par le Père Goulloud, S. J.

SAINT CAIUS, PAPE ET MARTYR

283-295. — Empereur : Dioclétien.

Saint Caïus était né en Dalmatie. Son père s'appelait Caïus et son frère Gabin : celui-ci eut sainte Suzanne pour fille. L'empereur Dioclétien était leur parent ; mais il ne leur fut pas pour cela plus favorable. La persécution contre les chrétiens était alors si sanglante, dans la ville de Rome, qu'ils étaient contraints de se tenir cachés dans des cavernes et au milieu des tombeaux, afin de conserver quelques moments leur vie parmi les morts, puisque les vivants ne cherchaient qu'à la leur ôter. Notre saint Pape souffrit beaucoup, à cause du zèle qu'il avait pour confirmer les fidèles dans la foi de Jésus-Christ. C'est lui qui conseilla au patricien Chromatius de recevoir tous les chrétiens dans sa maison de campagne, afin de conserver ceux d'entre eux qui voulaient fuir la rage de leurs persécuteurs. Un dimanche, il alla dans cette maison de Chromatius, et dit à tous les fidèles assemblés : « Notre-Seigneur Jésus-Christ, connaissant la fragilité de la nature humaine, a établi deux différents degrés pour tous ceux qui croient en lui : la Confession et le Martyre, afin que ceux qui ne croient pas pouvoir supporter la rigueur des tourments, conservent néanmoins la grâce de la foi par leur confession ». Ensuite il leur dit : « Que ceux qui veulent demeurer dans la maison de Chromatius, y demeurent avec Tiburce ; et que ceux qui préfèrent aller avec moi à la ville, y viennent ». Ce fut alors qu'il fit Marc et Marcellin diacres, qu'il éleva leur père Tranquillin à la prêtrise, qu'il établit saint Sébastien défenseur de l'Eglise, et qu'il témoigna sa tendresse à tous les fidèles. Il fit un décret, par lequel il ordonna que celui qui serait élu évêque, montât à cette dignité par les ordres de portier, de lecteur, d'exorciste, d'acolyte, de sous-diacre, de diacre et de prêtre. Il n'est point le premier auteur de cette ordonnance, puisqu'on la pratiquait du temps des Apôtres ; mais il l'a renouvelée, afin que personne ne fût admis à l'épiscopat, sans avoir auparavant officié et servi le temps qui était prescrit dans les autres ordres inférieurs à cette dignité.

On attribue à saint Caïus une Epître fort grave, et qui est digne de la main d'un si grand Pontife, touchant le mystère de l'Incarnation du Verbe éternel. Enfin, après avoir rempli saintement le premier trône de l'Eglise

douze ans, quatre mois et quelques jours, et ordonné vingt-cinq prêtres, huit diacres et cinq évêques, en quatre fois qu'il fit les Ordres au mois de décembre, selon la coutume, il reçut la couronne du martyre le 22 avril, l'an de Notre-Seigneur 295, et fut inhumé au cimetière de Calliste. Son corps y fut retrouvé en 1622, avec une inscription propre à le faire reconnaître et deux monnaies de Dioclétien, son parent. Le pape Grégoire XV en donna la plus grande partie à Alphonse de Gonzague, archevêque de Rhodes, qui le fit transporter à Novellara, en Lombardie : une petite portion de ses reliques est restée à Rome, dans la chapelle de l'Oratoire. Une église avait été érigée de bonne heure sur l'emplacement de la maison de saint Caïus : Urbain VIII la fit réparer en 1631.

Il y a de ses reliques à l'hospice Saint-Charles et au Carmel d'Amiens.

Voir les vies de saint Sébastien et de sainte Suzanne et les diverses histoires de l'Eglise et des Papes.

LES SAINTS MARTYRS DE PERSE

AZADE, ACEPSIMAS, JOSEPH, AITHALA, TARBULA, MILLES, BARSABIAS

341-380.

Les actes de ces martyrs sont extrêmement glorieux et forment une des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise. On sait que Sapor fut un des persécuteurs de l'Eglise dans la Perse. Sa fureur, au lieu de se ralentir à mesure qu'il avançait en âge, ne faisait que s'accroître. Il y avait de longues années qu'il poursuivait les chrétiens quand il fit paraître un nouvel édit qui enjoignait aux gouverneurs de province de rechercher les chrétiens avec un soin tout particulier et de soumettre ceux qu'ils découvraient à toutes les tortures atroces qu'ils pourraient inventer. « Considérant, disait l'édit, que les chrétiens abolissent notre doctrine, qu'ils condamnent le culte du soleil et du feu, qu'ils détournent du mariage, qu'ils défendent de servir dans les armées du prince et de frapper qui que ce soit, qu'ils permettent de tuer les animaux et d'enterrer les morts, qu'ils prétendent que Dieu, et non le diable, est le créateur des scorpions et des serpents, ils sont jugés dignes de mort ». On ne pouvait rien de plus bizarre et de plus insensé que cet édit.

On ne vit bientôt de toutes parts que des instruments de supplices. Les fidèles, loin de trahir leur foi, volaient généreusement à la mort, et les bourreaux fatigués s'avouèrent plus d'une fois vaincus par les victimes de leurs cruautés. « La croix, dit saint Maruthas, germa sur le bord des ruisseaux de sang. La vue de ce signe salutaire fit tressaillir de joie la sainte troupe des fidèles; elle les remplit d'un nouveau courage qu'ils inspirèrent aux autres. Enivrés des eaux fécondes du divin amour, ils enfantèrent une race spirituelle digne de leur succéder ». On ne cessa de massacrer les chrétiens depuis la sixième heure du vendredi saint, jusqu'au second dimanche de la Pentecôte.

La nouvelle de l'édit ne se fut pas plus tôt répandue dans les provinces éloignées, que les gouverneurs emprisonnèrent ceux qui adoraient le vrai Dieu, dans le dessein de les mettre à mort dès que les ordres du prince seraient parvenus jusqu'à eux. A peine les eurent-ils reçus, que tous ceux

qui se dirent chrétiens furent inhumainement égorgés. Parmi les fidèles dont le sang coula pour Jésus-Christ, était un eunuque chéri du roi, et qui se nommait Azade. Sapor fut si vivement touché de sa mort qu'il publia un autre édit, par lequel il restreignait la persécution aux évêques, aux prêtres, aux moines et aux religieux. Il y eut en cette occasion une multitude innombrable de martyrs de tout sexe et de tout âge, dont on ne sait pas les noms : Sozomène en compte seize mille; mais un ancien écrivain persan en fait monter le nombre jusqu'à deux cent mille.

Acepsimas, évêque d'Honite, en Assyrie, fut arrêté pour obéir au roi; il avait quatre-vingts ans, mais il était d'une robuste et verte vieillesse. Il fut conduit, chargé de chaînes, devant le gouverneur d'Arbelles. Je ne comprends pas, lui dit ce dernier, pourquoi vous niez la divinité du soleil à laquelle tout l'Orient rend hommage. — Je ne comprends pas non plus, répondit Acepsimas, comment des hommes raisonnables peuvent adorer la créature au lieu du créateur. Sur cette réponse le vieillard est renversé à terre, lié avec de grosses cordes et on lui fait subir une flagellation qui met tout son corps en lambeaux, puis il est jeté en prison. Peu après, on arrêtait Joseph, prêtre de Bethcatuba et Aïthala, diacre de Bethnuhadra. Ils sont conduits eux aussi devant le gouverneur. On demanda à Joseph s'il adorait le soleil, et sur sa réponse qu'il n'adorait pas les créatures, il fut cruellement flagellé. Dix-huit bourreaux s'acharnèrent sur son corps. Pendant ce temps, Joseph, à qui il restait à peine un souffle, remerciait Dieu de le laver dans son sang. Quand les exécuteurs furent fatigués, ils le chargèrent de chaînes et le conduisirent dans la prison d'Acepsimas. Ce fut le tour d'Aïthala. On lui commanda d'adorer le soleil, et sur son refus on lui lia les bras sous les jambes, et on le mit sous une grosse poutre sur laquelle douze hommes pesèrent de tout leur poids. Le martyr fut tellement broyé qu'on fut obligé de le porter en prison où on le laissa avec ses compagnons pendant trois ans. Ils y étaient dénués de tout et victimes de la brutalité de ceux qui les gardaient.

Après ce temps, ils furent tirés de leur prison et conduits devant le gouverneur en chef des provinces de l'Orient. On avait peine à les reconnaître pour des hommes. Les païens eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes en les regardant. Vous vous trompez, dit Acepsimas, quand il fut arrivé devant le juge, si vous comptez nous intimider par des menaces. Inventez des supplices tant que vous voudrez, nous avons appris à ne pas redouter la mort. — C'est le propre des criminels de la souhaiter, reprit le tyran, ils se trouvent par là délivrés des peines qu'ils méritent. Vos désirs ne seront donc pas accomplis. Vous vivrez, mais je vous rendrai la vie plus insupportable qu'une mort continuelle. Je veux que vous serviez d'exemple à tous ceux de votre secte. — A quoi bon tant de menaces? répondit le martyr ; Dieu en qui nous avons mis toute notre confiance saura nous donner de la force et du courage. — En entendant ce langage, le juge entre dans une colère atroce et profère contre les confesseurs les plus horribles menaces. Il fit étendre à terre Acepsimas, et des bourreaux lui attachant des cordes aux membres, se mirent à les tirer en sens inverse, tandis que d'autres frappaient le martyr avec des lanières de cuir. Acepsimas rendit le dernier soupir au milieu de ces tortures ; mais les deux autres, plus jeunes et plus vigoureux, résistèrent. Pendant que les bourreaux exerçaient leur rage contre eux, ils se moquaient de celui qui les avait condamnés et ils se riaient de ses supplices. Le juge étonné, malgré sa fureur, les soumit à d'autres tortures et les menaça de les faire reconduire dans leur pays afin

que mutilés ils y fussent un objet d'épouvante avant qu'on les mît à mort. Dieu permettant qu'ils survécussent à tout ce qu'on leur fit endurer, ils furent en effet placés sur des bêtes de somme et conduits à Arbelles. Le voyage fut un long martyre à cause de leurs blessures et des mauvais traitements dont ils furent l'objet. Arrivés dans leur pays, on les jeta en prison et on les y laissa languir encore plus de six mois.

Ce temps écoulé, arriva un juge encore plus cruel que l'autre. Il fit comparaître les chrétiens devant son tribunal, et les trouvant tous deux inébranlables, les fit suspendre la tête en bas par les orteils et fouetter pendant plus de deux heures. Le supplice fut tellement atroce et sans pitié que l'un d'eux, Aïthala, perdit connaissance. On l'abandonna comme un cadavre sur le lieu du supplice. Un mage qui vint à passer en eut pitié et jeta sur lui son manteau; le juge apprit ce fait et en fut tellement irrité qu'il fit administrer au mage deux cents coups de fouet afin de le punir de sa sensibilité. Enfin le tyran publia un édit qui condamnait les deux chrétiens à être lapidés par la main des chrétiens. A cette nouvelle, les fidèles prirent la fuite et se réfugièrent dans les forêts. On se mit à leur poursuite comme à la poursuite de bêtes féroces et on en ramena cinq cents. Aïthala fut exécuté à Bethnuhadra et Joseph à Arbelles de la main des chrétiens assez lâches pour céder à la peur. Joseph avait été enterré jusqu'au cou. On laissa des gardes pour veiller son cadavre; mais pendant un orage les fidèles enlevèrent son corps et l'enterrèrent (380).

En ce même temps, la reine tomba malade, et les Juifs accusèrent les sœurs de l'évêque saint Siméon de l'avoir empoisonnée pour venger la mort de leur frère. Elles étaient deux: l'une vierge sacrée, nommée Tarbula ou Pherbuta; l'autre, veuve, qui avait renoncé aux secondes noces. La reine crut facilement cette calomnie, tant par la disposition naturelle des malades, qui prêtent volontiers l'oreille aux remèdes extraordinaires, que par la confiance particulière qu'elle avait aux Juifs; car elle était dans leurs sentiments et pratiquait leurs cérémonies. On prit donc les deux sœurs, et avec elles une servante de Tarbula, vierge comme elle; on les mena au palais, et on les mit entre les mains des mages pour faire leur procès. Le mauptès, c'est ainsi que l'on nommait le Pontife des mages, vint les interroger avec deux autres officiers. Comme on leur parla de l'empoisonnement dont on les accusait, Pherbuta répondit que la loi de Dieu condamne à mort les empoisonneurs comme les idolâtres, et qu'elles étaient autant éloignées de ce crime que de renoncer à Dieu. Et comme on disait qu'elles l'avaient fait pour venger leur frère, Pherbuta dit: Et quel mal avez-vous fait à mon frère? Il est vrai que vous l'avez fait mourir par envie, mais il vit et règne dans les cieux. Après cet interrogatoire, on les envoya en prison.

Pherbuta était d'une beauté rare, et le mage en avait été frappé. Il envoya donc secrètement le lendemain lui dire que, si elle voulait être sa femme, il obtiendrait du roi sa grâce et celle de ses compagnes; mais elle le refusa avec mépris et indignation, disant qu'elle était l'épouse de Jésus-Christ, et ne craignait point la mort, qui la réunirait à son cher frère. Les juges firent leur rapport au roi, comme si les martyres eussent été convaincues de l'empoisonnement, et le roi ordonna de leur sauver la vie si elles adoraient le soleil. Comme elles le refusèrent, on remit aux mages le soin d'ordonner le genre de mort, et ils dirent que la reine ne pouvait être guérie qu'en passant au milieu de leurs corps coupés en deux. On mena donc ces saintes femmes devant la porte de la ville; chacune fut attachée à deux pieux, à l'un par le cou, à l'autre par les pieds; et, les ayant ainsi étendues,

on les coupa par le milieu avec des scies; puis, ayant planté en terre trois grandes pièces de bois de chaque côté de la rue, on y pendit les moitiés de leurs corps.

On apporta la reine dans cette rue, et on la fit passer au milieu de cette boucherie, suivie d'une multitude innombrable de peuples; car c'était le jour que le roi recevait certain tribut. Au reste, de couper des victimes en deux pour passer au travers, c'était en Orient une ancienne cérémonie pratiquée dans les alliances. On trouve aussi que les Macédoniens prétendaient purifier leur armée en la faisant passer entre les moitiés d'une chienne coupée en deux.

Il y eut dans la suite du temps, sous le même règne, une multitude innombrable de prêtres, de diacres, de moines, de vierges, et d'autres personnes dévouées particulièrement aux ministres de la religion, qui souffrirent le martyre. Les historiens et les auteurs de martyrologes nous ont conservé les noms de vingt-trois autres évêques, sur les combats desquels nous ne possédons aucun détail, si ce n'est de deux, dont l'un s'appelait Dausas, et l'autre Milles. Dausas n'était pas du pays; il avait été pris autrefois sur les rives du Tigre, en un lieu nommé Zabde ou Bezabde, qui donnait son nom à la petite province Zabdicène, et avait été emmené captif par les Perses. Il fut alors martyrisé avec le chorévêque Mareabde et ses clercs, au nombre d'environ deux cent cinquante qui avaient été aussi enlevés et emmenés en captivité avec lui. Milles avait d'abord porté les armes en Perse, et ayant quitté cette profession pour entrer dans la milice de Jésus-Christ, il avait embrassé une vie toute apostolique. Il fut ordonné évêque d'une ville du pays, où il souffrit beaucoup pour y faire recevoir la foi de Jésus-Christ. Il fut souvent battu, traîné par les rues, outragé en mille manières. Mais voyant qu'il n'avait pu convertir une âme, il se retira de la ville, fort affligé du mauvais succès de ses travaux; et après lui avoir donné sa malédiction, il s'en alla ailleurs, se croyant obligé de quitter un peuple abandonné de Dieu. Peu de temps après, les principaux du lieu ayant offensé le roi, ce prince y envoya une armée avec trois cents éléphants; la ville fut entièrement détruite, et, pour en ôter jusqu'aux vertiges, on y passa la charrue, et la place fut réduite en terre labourable. Cependant Milles, qui reconnut les jugements de Dieu dans ce traitement, s'en alla par dévotion à Jérusalem, sans porter autre chose qu'un petit sac où était le livre des évangiles. De là il passa en Egypte pour y visiter les solitaires.

Revenu en Perse, il fut arrêté par Hormisda, gouverneur de la province de Suse. Ses deux disciples, le prêtre Abrosime et le diacre Sina, eurent le même sort. On les chargea de chaînes tous trois et on les conduisit dans la capitale de la Satrapie. Ils souffrirent deux fois une cruelle flagellation, et rendirent inutiles, par leur constance, tous les moyens qu'on employa pour les faire sacrifier au soleil. Les saints confesseurs ne cessaient de louer le Seigneur dans leur prison.

Au commencement de l'année (les Chaldéens la commencent encore aujourd'hui le 1er octobre), Horsmida faisait des préparatifs pour une grande chasse de bêtes fauves. Comme il s'en réjouissait beaucoup, il se fit amener les trois martyrs enchaînés pour leur faire leur procès. Il était d'un naturel hautain et superbe. S'adressant donc à saint Milles : « Qui es-tu, toi ? » demanda-t-il en ricanant, « un dieu ou un homme ? quelle est ta religion, quels sont ses dogmes ? Développe-nous la sagesse de ton âme, pour que nous devenions tes disciples; autrement, si tu continues à nous cacher ta secte, sois bien sûr que tu seras tué sur-le-champ comme ces bêtes ». Le

Saint, qui ne méconnaissait pas l'intention de ces paroles, répondit tranquillement : « Je suis homme et non pas dieu; du reste, je ne mêlerai certainement pas à vos badinages les mystères de la vraie religion. Cependant je vous dirai avec franchise : Malheur à toi, tyran impie ! malheur à toi et à tes semblables, qui repoussez la religion et Dieu ! car Dieu vous jugera dans le siècle à venir, et, vous condamnant aux feux et aux ténèbres qui vous attendent, il changera votre orgueil en pleurs éternels, parce que, comblés de ses bienfaits, vous vous élevez contre lui avec insolence, au lieu de vous montrer reconnaissants ». A ces mots, le gouverneur s'élance de son siége et lui enfonce un poignard dans le côté; Narsès, frère d'Hormisda, lui perce aussi d'un coup de poignard le côté opposé. Le saint Evêque mourut peu de temps après en leur prédisant que le lendemain ils se tueraient eux-mêmes l'un l'autre. Abrosime et Sina furent conduits sur le haut de deux collines qui se regardaient, et les soldats les lapidèrent. Le lendemain, les deux frères, qui étaient excellents chasseurs, poursuivant de deux côtés opposés un cerf qui venait d'échapper, lui décochèrent au passage leurs flèches, qui les atteignirent eux-mêmes et les tuèrent tous les deux à l'heure même où la veille ils avaient tué saint Milles. Les corps des Martyrs restèrent sur la place jusqu'à ce que les bêtes et les oiseaux de proie en eussent dévoré les chairs. Car c'est ainsi que les anciens Perses ensevelissaient leurs morts. Les Perses chrétiens enterraient les leurs comme les chrétiens des autres pays. Les corps des trois martyrs, qui souffrirent le 5 de novembre, furent portés au château de Malcan et déposés dans un tombeau qu'on leur avait préparé. Les habitants du pays se crurent redevables à leur protection de ce qu'ils ne furent plus exposés dans la suite aux incursions des Arabes sabéens.

Vers le même temps où le saint Evêque de Suse remporta la couronne du martyre, on dénonça Barsabias, abbé d'un monastère en Perse. Il était accusé de vouloir abolir la religion des mages. On l'arrêta donc, ainsi que les dix moines qu'il gouvernait. Ils furent tous chargés de chaînes et conduits dans la ville d'Astrahara, près des ruines de Persépolis, où le gouverneur faisait sa résidence. Ce juge inhumain inventa les supplices les plus cruels pour les tourmenter. Il leur fit écraser les genoux, casser les jambes, couper les bras, les côtés et les oreilles; on les frappa ensuite rudement sur les yeux et sur le visage. Enfin le gouverneur, furieux de se voir vaincu par leur courage, les condamna à être décapités. Les martyrs allèrent avec joie au lieu de l'exécution en chantant des hymnes et des psaumes à la gloire du Seigneur. Ils étaient environnés d'une troupe de soldats et de bourreaux; une multitude innombrable de peuple les suivait aussi.

Le saint Abbé demandait à Dieu de voir aller dans le ciel avant lui les âmes qui avaient été confiées à ses soins, et sa prière fut exaucée. Lorsqu'on commençait l'exécution, un mage qui passait avec sa femme, ses deux enfants et plusieurs domestiques, s'arrêta en voyant le peuple attroupé. Il fend la presse et s'avance pour être instruit de ce qui se passait. Il aperçoit le saint Abbé qui paraissait rempli de joie, qui chantait les louanges de Dieu et qui prenait chacun de ses moines par la main comme pour les présenter au bourreau. Il lui semble voir une croix lumineuse sur les corps des martyrs déjà consommés. Frappé de ce prodige et changé soudain, il descend de cheval, change d'habit avec le domestique qui l'avait suivi; puis, s'approchant de Barsabias, il lui raconte tout et le prie de le recevoir au nombre de ses disciples. L'Abbé y consent; il le prend par la main, après le neuvième, et le présente au bourreau, qui lui coupe la tête sans le connaître. Barsabias, le père de tous ces martyrs, fut décapité le dernier. Les corps

de ces douze Saints furent abandonnés à la voracité des bêtes et des oiseaux de proie; mais on porta leurs têtes dans la ville et on les suspendit dans le temple de Nahitis ou de Vénus; car, quoique les mages eussent en horreur toutes les idoles, il y avait cependant plusieurs sectes d'idolâtres en différentes contrées de la Perse. L'exemple du mage converti toucha vivement sa famille, et elle se fit chrétienne ainsi qu'un grand nombre d'autres personnes. Ces martyrs souffrirent le 3 de juin 342.

Le culte de tous ces saints Martyrs est marqué au 22 avril dans les martyrologes des Latins, surtout dans le romain moderne : mais on les a distribués en divers jours chez les Grecs : au 3 novembre, aux 4, 10 et 14 d'avril, au 1er septembre et au 1er octobre.

Act. MM. orient., p. 66.

SAINTE OPPORTUNE, VIERGE ET ABBESSE

770. — Pape : Etienne III. — Rois de France : Carloman et Charlemagne.

La fidélité à la grâce mène vite et haut une âme docile.

Sainte Opportune naquit dans une ville autrefois importante, à Exmes, au diocèse de Séez. Son père, qui descendait de nos rois de la première race, gouvernait cette contrée à titre de comte ; son frère, Chrodegand, occupait le siége épiscopal de Séez, et Lanthilde, sa tante, était abbesse des Bénédictines d'Almenèches, fondées deux siècles auparavant dans le même diocèse. Elle eut de bonne heure le désir de renoncer au monde. Toute jeune encore, ayant entendu lire, dans l'église, le passage où Notre-Seigneur dit à un jeune homme : « Allez, vendez ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres », elle s'appliqua ces paroles. Etant retournée près de ses parents, elle se prosterna, les larmes aux yeux, à leurs pieds, les suppliant avec beaucoup d'instance de lui permettre de se faire religieuse pour se donner toute à Dieu, et n'avoir plus rien au monde. Ses parents en furent extrêmement surpris : néanmoins, comme ils avaient la crainte de Dieu, ils n'osèrent s'opposer aux desseins de leur fille, ou plutôt aux mouvements du Saint-Esprit, qu'ils reconnaissaient lui avoir touché le cœur. C'est pourquoi ils y consentirent à l'heure même, et lui donnèrent leur bénédiction, afin d'attirer sur leur fille celle du ciel.

L'abbaye d'Almenèches n'était pas loin : un sentiment naturel l'aurait portée à y chercher un asile près de sa tante. Elle se garda contre cette inclination qui lui faisait craindre une trop grande recherche d'elle-même : elle préféra la petite solitude de Montreuil, située dans la vallée d'Auge, à trois lieues de Séez. Montreuil, ou le petit monastère, était célèbre en ce temps-là par l'observance régulière qui y était en vigueur. Quelques jours après y être rentrée, en présence de ses parents et de beaucoup de peuple, elle reçut le voile des mains de Chrodegand, son frère. Lorsqu'elle rentra dans le monastère, les autres religieuses aperçurent visiblement son bon ange qui marchait à son côté, pour l'instruire de ce qu'elle avait à faire : il ne faut pas s'étonner si elle avança si fort dans la perfection, et si elle surpassa bientôt les anciennes, et même ses maîtresses, dans la science de Jésus-Christ.

L'abbesse de ce monastère étant morte, toutes les religieuses jetèrent les yeux sur sœur Opportune, pour lui succéder. Mais son humilité lui fournissait bien d'autres pensées; elle demanda trois jours de délai, afin de consulter la volonté de Dieu, qui lui fit enfin connaître, par une révélation, que tel était son bon plaisir : ainsi la Sainte changea de condition, mais non pas de conduite; et ce ne fut que pour augmenter ses dévotions et ses pénitences. Elle couchait sur la dure et n'avait pour couverture qu'un simple cilice; son vivre n'était que du pain d'orge, et, le dimanche, un peu de poisson; pour le mercredi et le vendredi, elle ne mangeait rien du tout. Enfin, son plus précieux habit était le cilice et quelque autre vêtement de grosse étoffe, mais toujours le même en hiver qu'en été. Ses oraisons étaient aussi plus longues qu'auparavant et sa ferveur plus ardente, sa prudence plus étendue et sa charité pour les pauvres plus abondante : on voyait bien que la main de Dieu l'avait mise en cette place. Elle avait une adresse particulière quand il était question d'instruire ses filles ou de les corriger; tempérant toujours la justice par la miséricorde, elle faisait si bien, par ses prières et par ses remontrances, que les plus opiniâtres se rendaient enfin dociles aux mouvements de l'esprit de Dieu qui la conduisait.

Elle prenait un grand soin du temporel de la maison, de crainte que la communauté ne suffisant pas aux besoins des religieuses, elles ne fussent tentées, ou de violer la clôture, ou de posséder quelque chose en propre; ce que Dieu même approuvait par des marques évidentes de sa protection. Quand des voleurs, et même des animaux, avaient enlevé quelque chose du monastère, ils le rapportaient en vertu de ses prières. Ces vertus, qui éclataient en sainte Opportune, attirèrent un grand nombre de jeunes filles qui vinrent à son école, pour y apprendre les règles de la perfection.

Néanmoins, comme la vie des justes, pour être conforme à Jésus-Christ, est remplie de croix, et que Dieu ne leur veut donner le ciel que par les afflictions, il en envoya de très-sensibles à sainte Opportune, pendant un voyage que saint Chrodegand, son frère, évêque de Séez, fit à Rome et dans la Palestine, pour y visiter les saints lieux. Ce prélat avait laissé, pour vicaire-général, Chrodobert; celui-ci, au lieu de faire les fonctions d'un bon pasteur, se rendit un loup ravissant, par ses injustices et par ses oppressions, particulièrement contre les personnes religieuses de tout le diocèse, sans épargner sainte Opportune, quoique la sœur de son évêque; poussant même son ambition aussi haut que ses violences, il se fit consacrer évêque de Séez. Ce procédé obligea la sainte Abbesse d'employer ses prières auprès du Tout-Puissant, pour que son frère revînt et arrêtât les désordres de son vicaire-général. Enfin, après sept ans de voyage, le Saint revint en son diocèse, et y rétablit l'ordre; mais ce ne fut pas pour longtemps : ce misérable vicaire, furieux de ce que son évêque l'avait déposé, conspira contre sa personne, et, afin de venir plus aisément à bout de ce dessein, corrompit, par argent, un filleul du saint Evêque, qui l'assassina au village de Nonant, lorsqu'il y faisait sa visite. Quelques personnes pieuses s'efforcèrent inutilement de lever le corps du défunt pour lui donner la sépulture : mais sa sœur, y étant arrivée, le leva seule aisément, au grand étonnement des assistants, et le porta entre ses bras jusque dans son monastère, où il fut solennellement enseveli.

La douleur que causa à la Sainte la mort de son frère, dégénéra en maladie, malgré sa résignation chrétienne; car, s'en prenant à ses yeux, elle versait des larmes en si grande abondance qu'elle en était toute trempée, et soulageait ainsi son cœur oppressé. Elle prit un tel dégoût des choses de la terre,

qu'elle demanda à Notre-Seigneur de l'en retirer. Sachant donc qu'elle allait bientôt mourir, elle annonça cette nouvelle à ses chères religieuses, leur dit qu'elle leur serait plus utile dans le ciel qu'ici-bas, et, se jetant à genoux, demanda à chacune pardon des offenses qu'elle pouvait leur avoir faites. Elle les exhorta à la paix, à l'union et à l'observance de leurs vœux et de leur règle. Elle reçut, dans une vision, la visite de sainte Lucie et de sainte Cécile, qui remplirent la chambre d'une brillante clarté, d'une odeur très-agréable, et l'assurèrent que la Reine des cieux la présenterait bientôt à son Fils.

Le prince des ténèbres lui apparut aussi à son tour sous une forme hideuse. La Sainte ne s'étonna point de ce spectre : au contraire, elle lui ordonna de demeurer jusqu'à ce qu'elle l'eût montré à toutes ses filles, pour leur inspirer une plus grande horreur de cet ennemi des âmes. Lorsque sainte Opportune eut reçu le saint viatique, la Sainte Vierge vint la chercher : la pieuse mourante rendit l'âme, pour ainsi dire, dans les bras de cette divine Mère, le 22 avril 770.

Son corps fut inhumé, comme elle l'avait ordonné à ses filles, auprès de celui de son frère saint Chrodegand, où l'on a vu longtemps un grand concours de peuple, à cause des miracles que Notre-Seigneur y opérait par les mérites de sa servante ; mais enfin, pour éviter la fureur des Normands, qui ravageaient ce pays, on transporta ses reliques au prieuré de Moussy, dans le diocèse de Meaux. Il s'y est opéré beaucoup de miracles.

Le culte de sainte Opportune est très-répandu : beaucoup d'églises, avant la Révolution, portaient son nom et possédaient de ses reliques.

L'église de Moutierneuf, une des paroisses de Poitiers, possède un reliquaire en vermeil, contenant des os de sainte Opportune. L'évêque de Poitiers ayant reconnu, en 1873, l'authenticité de ces reliques, permit de les exposer à la vénération des fidèles. Quelques-unes des reliques de la Sainte sont encore aujourd'hui à Vendôme, dans l'église de la Trinité ; à Longchamp, au diocèse de Versailles ; à la cathédrale et au grand séminaire de Séez, à la maison-mère de la Miséricorde de Séez, à la Providence de Séez, à Alençon, à Argentan, à l'Hospice de Mortagne, à Sainte-Opportune, à Damigny, près Alençon ; à Saint-Père-en-Retz, à Villiers-le-Bel.

On la représente : 1° marchant ayant son ange gardien à ses côtés : celui-ci tourne quelquefois les pages du Missel dans lequel la Sainte fait ses dévotes oraisons ; 2° réclamant l'âne de l'abbaye qu'avait dérobé le garde champêtre du lieu : à leurs pieds est une prairie blanchie de sel. On raconte, en effet, que la vertueuse abbesse, ayant envoyé un de ses serviteurs chercher du bois de chauffage à la forêt commune, le garde forestier mit en fourrière la bête de somme et sa charge. Sur la réclamation de sainte Opportune, il répondit avec moquerie en montrant son pré du doigt : « Lorsque ce pré sera tout couvert de sel, le prisonnier sortira et vous sera rendu ». Puis il tourna les talons. Mais le lendemain, grand fut son effroi, quand la rumeur publique vint lui apprendre que son pré était blanc de sel. Depuis ce temps, on a toujours appelé ce lieu *Pré-Salé*. Autrefois, on y faisait deux processions par an [1] ; 3° « un jour, plusieurs personnes allant en pèlerinage en son église, à Paris, il se trouva en leur compagnie une pauvre femme qui n'avait rien pour faire son offrande : de quoi elle était bien en peine. Enfin, voyant une alouette huppée, en l'air, qui chantait son plain-chant, et se confiant en la bonté de Dieu et pouvoir de cette Sainte, elle le lui demanda, en disant : « O glorieuse patronne, faites que j'aie cet oiseau pour vous en faire un présent ». Et à l'instant il se vint

1. Deuxième leçon des Matines d'un des jours de l'Octave.

reposer sur son épaule, en sorte qu'elle le mit sur l'autel, en présence de la foule qui louait Dieu [1]; 4° l'an 1154, un pèlerin, qui était venu en dévotion à l'église Sainte-Opportune de Paris, le 22 avril, jour de la fête, fut tué par un serpent, en s'en retournant chez lui, au-dessous de Montmartre. Or, il ressuscita miraculeusement à la vue d'un chacun, par les prières de la Sainte et l'attouchement de ses reliques, dans cette église où il avait été rapporté par ses compagnons [2]. Pour informer la postérité de cette merveille, ne point trahir la vérité, ni priver les fidèles du soulagement que, dans certaines rencontres, ils peuvent recevoir de sainte Opportune, on fit faire deux images en bosse de cette vierge foulant aux pieds un basilic : l'une était sur le maître-autel ; l'autre à la grande porte de l'église : deux vitraux représentaient le même fait. En mémoire et à l'occasion de ce même miracle, le roi Louis VII fit donation à la collégiale de Sainte-Opportune, du Marais, sis sous Montmartre, depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à Chaillot [3]; 5° on la représente encore tenant une crosse et un cœur : mais ceci peut convenir à toutes les abbesses ayant fait le sacrifice de leurs affections terrestres au céleste Epoux [4]; malade et visitée par ses deux saintes, Lucie et Cécile [5]; tirant de l'eau un homme qui se noie : elle semble descendre du ciel [6]. Enfin, la Vie de la Sainte, par l'abbé Gosset, curé de Sainte-Opportune, à Paris, contient six belles gravures, qui sont la reproduction de tableaux racontant les divers épisodes de la vie de sainte Opportune, et que l'on pouvait encore voir au XVIIe siècle, dans l'église du même nom, à Paris. Ces gravures sont d'autant plus précieuses qu'il n'existe plus rien, à Paris, pouvant rappeler le culte, autrefois si important, rendu dans cette ville à la vierge d'Exmes [7].

Cf. *Vies des Saints du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet; et *Vie de sainte Opportune*, par M. l'abbé Durand.

SAINT LÉON, ÉVÊQUE DE SENS (541).

Saint Léon, successeur de saint Paul dans l'épiscopat sur le siége de Sens, assista à divers conciles tenus en Gaule, notamment au deuxième concile d'Orléans, par son vicaire, et au troisième de la même ville, en personne. Les habitants de Melun et des environs n'étant pas encore tous convertis, il les conquit à Jésus-Christ en leur envoyant saint Aspase. Après une sainte vie et une mort non moins sainte, il fut enseveli dans l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais, dans un faubourg de Sens. Dieu a opéré par son intercession de nombreuses guérisons et autres miracles. C'est pourquoi çette église, devenue église paroissiale, porta dans la suite le nom de Saint-Léon.

1. *Volat avis alacriter, gratis, egenti munere* (prose de sainte Opportune).
2. Troisième leçon des Matines d'un des jours de l'Octave.
3. Si les faits que nous venons d'énoncer sont véridiques, nous ne comprenons pas comment on pourrait ne voir qu'une allégorie dans les monuments qui représentent sainte Opportune ayant à ses pieds un homme mort et un serpent ou basilic. Le Père Cahier, dont on ne peut que reconnaître l'autorité en ces sortes de matières, revenant par deux fois sur ce sujet, dit que c'est une allégorie. Il eût été à désirer qu'avec la science et le tact qui le distinguent, il eût dit un mot de l'opinion historique. — Quant à nous, nous embrassons résolument cette dernière. Tout nous y porte : les lettres patentes de Louis VII, qui n'ont d'autre cause que le fait de cette résurrection miraculeuse dont tout Paris fut témoin; l'étrangeté et la rareté du symbole par lequel on veut faire dire que sainte Opportune a renoncé au mariage, car c'est la signification qu'on donne à la présence de cet homme étendu mort; la réunion des deux objets, le cadavre et le serpent : en effet, pourquoi les réunir constamment, s'il n'y a pas de corrélation entre l'un et l'autre? Avons-nous besoin d'ajouter que la légende de l'office a bien aussi son autorité?
4. Lepaultre, inv. Voir au Cabinet des Estampes, à Paris, fol. 11 du sixième volume. — 5. Sébastien Leclercq, invenit. — 6. *Calendarium benedictinum* de Rambeck, t. II.
7. Autrefois ville capitale du pays; aujourd'hui village de 700 h. dans le département de l'Orne.

Il nous reste de saint Léon une lettre adressée au roi Childebert pour le prier de ne pas ériger un évêché à Melun, qui dépendait du royaume de Paris, tandis que Sens — dont Melun relevait au spirituel, — dépendait du royaume de Bourgogne. Le prince céda aux sollicitations de Léon.

La sainteté n'exclut point les faiblesses humaines : c'est ainsi que saint Léon signa, avec deux autres évêques, une lettre fort peu charitable écrite à saint Remi de Reims, pour lui reprocher de n'avoir pas su prévoir qu'un nommé Claude, par lui ordonné prêtre, serait un mauvais sujet.

Cf. *Propre de Sens ;* Dom Rivet, *France littéraire*, t. III, et la *France Pontificale*.

SAINT THÉODORE LE SICÉOTE (613).

Sicée, où naquit saint Théodore, et Anastasiopolis, dont il fut évêque, étaient des villes de Galatie, en Asie. Ancyre était la métropole de cette province. La vie de saint Théodore n'offre rien qui soit propre à nous intéresser directement : et si nous ne suivons pas Godescard et Baillet qui la donnent, c'est que nous croyons mieux faire en la remplaçant par la vie d'un Saint de France ou d'un Bienheureux des temps modernes. Saint Théodore avait une grande dévotion envers saint Georges [1]. A l'âge de douze ans, il se retira dans une grotte qu'il avait creusée sous une de ses chapelles : il fit trois fois le voyage de Jérusalem ; fut doué du pouvoir des miracles et du don de prophétie. C'est ainsi qu'il prédit au comte Maurice son élévation au trône de Constantinople ; que, dans un de ses pèlerinages, il obtint, nouvel Elie, une abondante pluie à la Palestine. Il fut dix ans évêque ; après quoi, il obtint de résigner la charge pastorale et d'aller terminer ses jours dans une espèce de monastère qu'il avait fondé.

LE BIENHEUREUX ALDEBERT ET SAINTE REINE.

Nous réunissons dans un commun éloge ces deux époux, que leur vertu personnelle a rendus si vénérables, et qui eurent l'insigne bonheur de donner le jour à de nombreux enfants, tous également distingués par leur sainteté.

Sainte Reine était parente du roi Pépin, et ce fut par ses conseils et ceux de ses proches qu'elle épousa Aldebert, comte d'Ostrevent et gouverneur de la partie de ce pays située entre l'Escaut et la Scarpe. C'était un des plus illustres seigneurs du palais, homme juste et religieux, aussi agréable à Dieu par ses vertus qu'il l'était aux hommes par ses brillantes qualités. Comme son épouse, il descendait d'une noble et puissante famille, dans laquelle il avait puisé l'amour et le respect de la religion.

Le ciel bénit leur alliance. Ces époux, unis entre eux par les liens d'une affection vraiment chrétienne, s'appliquèrent l'un et l'autre à servir Dieu avec fidélité et à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres. Leur haute position ne leur inspira jamais d'orgueil, et les richesses qu'ils possédaient ne leur servirent qu'à secourir les pauvres et à fonder de pieux établissements. « Jamais l'indigent ne s'éloignait de leur demeure sans avoir ressenti les effets de leur libéralité : celui qui était nu recevait des vêtements pour se couvrir ; celui qui était pressé par la faim ou la soif, de la nourriture et du soulagement, tous ceux enfin qui étaient malheureux trouvaient en eux des amis et des bienfaiteurs ».

Il plut à Dieu de récompenser, même en ce monde, la conduite si vertueuse et si sainte de ces deux époux. « Il leur donna dix filles, qui formaient autour d'eux comme une couronne de sainteté ». Toutes marchèrent sur leurs traces, et quand elles furent arrivées à l'âge de prendre une détermination, elles résolurent de consacrer à Jésus-Christ leur virginité. Ce fut pour donner à leurs enfants le moyen d'accomplir ce pieux dessein que le bienheureux Aldebert et sainte Reine, son épouse, firent bâtir dans leurs terres, près des rives de l'Escaut, l'abbaye de Denain, sous l'invocation de la Très-Sainte Vierge. Avant de mourir ils eurent la consolation de voir fleurir cette maison de prière et de religion, où s'étaient réunies avec empressement, autour de leurs enfants, de pieuses jeunes filles de la contrée.

Quelques hagiographes semblent croire que sainte Reine dirigea elle-même cette communauté

1. Voir la vie de ce dernier.

pendant quelques années. Les auteurs du *Gallia Christiana* la placent même en tête du catalogue des abbesses, mais peut-être ne faut-il voir dans cette indication qu'une reconnaissance de la part importante qu'elle prit à la fondation. C'est du moins l'opinion la plus généralement admise.

Au commencement de la Révolution de 1793, on voyait encore, dans l'église paroissiale de Denain, les tombeaux du bienheureux Aldebert, de sainte Reine, son épouse, et de sainte Renfroie, leur fille aînée ; mais les corps avaient été transférés, à une époque qui n'est pas connue, dans l'église du monastère, et placés dans de belles châsses auprès du maître-autel.

Sainte Reine est ordinairement représentée avec une couronne sur la tête, sans doute parce qu'elle appartient à la famille royale de Pépin. On lui donne aussi la crosse abbatiale, soit parce qu'elle fut la première abbesse du monastère de Denain, soit parce qu'on la considère comme la principale fondatrice.

Les reliques de sainte Reine furent transportées plusieurs fois dans la Saxe, où le monastère de Denain avait des biens qu'elle lui avait laissés, et que d'injustes ravisseurs cherchaient à enlever. Cet usage était assez fréquent au moyen âge, et tout à fait conforme aux idées religieuses de cette époque. Molanus place la fête du bienheureux Aldebert au 21 avril, celle de sainte Reine au 1er juillet ; quant à sainte Renfroie, on l'honore le 8 octobre.

On trouve dans les Bollandistes un office propre de sainte Reine, à qui on donne le nom de fondatrice du monastère de Denain. Cet office se faisait le 1er juillet, jour de sa fête, et le 17 mars en mémoire de la translation de ses reliques au pays des Saxons.

L'abbaye fondée par sainte Reine fut le noyau de la ville de Denain, laquelle reconnaît cette famille de Saints pour ses patrons et ses protecteurs.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

ORIGÈNE,

S. LÉONIDÈS, SON PÈRE, ET S. AMBROISE, SON MÉCÈNE (185-254).

Nous laisserons ici la parole à Mgr Freppel. Les leçons qu'il a consacrées, en Sorbonne, à Origène, nous semblent l'étude la plus impartiale et la plus complète qui ait été faite sur le grand écrivain du IIIe siècle.

« Si nous jetons », dit l'auteur du *Cours d'éloquence sacrée*, « un coup d'œil rapide sur sa vie si laborieuse et si agitée, nous ne pourrons qu'être frappés d'étonnement à la vue d'une telle carrière. On peut dire de cet homme, avec Eusèbe, qu'il n'a jamais eu d'enfance et qu'il ne connaîtra pas de vieillesse. Chef de l'école catéchétique d'Alexandrie à l'âge de dix-huit ans, il devient à l'instant même le centre du mouvement intellectuel dans cette grande cité. Chrétiens et païens, orthodoxes et hérétiques, tous viennent se grouper autour de sa chaire et écouter ses leçons. Il instruit les catéchumènes, discute avec les philosophes, assiste les Martyrs qu'il accompagne sans crainte jusqu'au lieu du supplice ; et, bien que poursuivi dans toute la ville par la haine des persécuteurs, il fait de chaque maison qui le recueille, une école où l'on accourt pour l'entendre. Une fois la paix rendue à l'Eglise, il profite d'un répit qui lui permet de donner libre cours à son zèle dévorant pour les sciences divines et humaines. Maître lui-même, il se fait le disciple des philosophes païens afin de connaître à fond leurs doctrines, étudie l'hébreu sans relâche, passe les jours à enseigner et une grande partie des nuits à écrire. Vingt-huit années s'écoulent au milieu de ce rude labeur. Puis commencent les voyages, les courses apostoliques. Pendant l'espace d'un quart de siècle, nous le voyons tour à tour à Rome, à Antioche, à Césarée de Palestine, à Athènes, à Césarée de Cappadoce, à Nicomédie, à Bostra, à Tyr, enseignant, prêchant, fondant des écoles, fouillant les bibliothèques, rassemblant des manuscrits, ouvrant des conférences avec les païens, ramenant les hérétiques dans le sein de l'Eglise. Car on s'adressait à lui de toutes les parties du monde : ici, c'est Maméa, mère de l'empereur Alexandre Sévère, qui l'appelle à Antioche pour s'instruire auprès de lui dans la religion chrétienne ; là, c'est l'empereur Philippe l'Arabe et son épouse Sévéra, qui entretiennent avec lui, dans le même but, une correspondance épistolaire ; plus loin, c'est Jules Africain, un des meilleurs esprits de l'époque, qui lui demande des éclaircissements sur l'authenticité d'un fragment de Daniel..... Et au milieu des préoccupations, des soucis, des fatigues d'une vie traversée par tant d'épreuves, il trouve le loisir et le moyen de composer six mille ouvrages, dit saint Épiphane[1], c'est-à-dire plus de mille homélies, des scolies et des commentaires sur toutes les parties de l'Ecriture sainte, depuis la

1. S. Epiphane, *Hæres.* LXIV, c. 63.

Genèse jusqu'à l'Apocalypse, sans compter la reproduction intégrale de six versions de la Bible, et une foule de traités concernant le dogme, la morale et la discipline. Il a plus écrit, dit saint Jérôme, qu'un homme ne saurait lire [1] : ce qui n'est pas étonnant, lorsqu'on pense qu'il dictait à sept sténographes, et qu'il entretenait autant de copistes, dont le travail passait encore par d'autres mains. Je ne crois pas que l'histoire des lettres offre un second exemple d'une pareille fécondité : un esprit aussi vaste fait songer à Aristote ou à Leibnitz ; et pour trouver une vie où l'action et la parole se rencontrent dans un apostolat plus laborieux, il faut remonter jusqu'à saint Paul.

« Aussi je comprends l'enthousiasme que cet homme extraordinaire a excité parmi ses contemporains ; les philosophes païens eux-mêmes, Porphyre en particulier, n'ont pu s'en défendre [2]. Mais, je me hâte de le dire, à une admiration si vive, si sympathique, est venue se joindre une animosité à tout le moins égale ; un tel contraste ne fait que redoubler l'intérêt de curiosité qui s'attache à cette physionomie. Origène est un des hommes qui ont passionné davantage l'opinion : personne n'a jamais reçu plus d'éloges, ni plus d'anathèmes. On dirait que son nom n'admet pas la modération dans la louange ni dans le blâme, tant il a été tour à tour décrié par les uns, exalté et célébré par les autres. Déjà, de son vivant, le sentiment public se partage sur son compte. Tandis que les évêques de la Palestine, de l'Achaïe, de la Cappadoce, de la Phénicie et de l'Arabie ne cessent de l'honorer comme un docteur de l'Eglise, ceux de l'Egypte l'excommunient : ici, ce sont des synodes qui l'appellent au milieu d'eux pour réfuter les hérétiques ; là, des conciles qui l'excluent des rangs du sacerdoce. Et, ce qui n'est pas moins étonnant, il a des Saints parmi ses adversaires, et il compte, au nombre de ses disciples ou de ses panégyristes les plus zélés, des hommes tels que saint Grégoire le Thaumaturge, saint Alexandre de Jérusalem et saint Firmilien de Césarée. Un instant étouffé par sa mort, le débat se ravive peu de temps après. Alors commence, devant le tribunal de la postérité, ce long procès qui s'instruit encore. D'un côté, les accusations pleuvent sur la mémoire du grand Alexandrin ; de l'autre, Eusèbe de Césarée et le martyr saint Pamphile écrivent son apologie. Plus l'on avance dans le IVe et dans le Ve siècle, plus le bruit augmente autour du nom d'Origène. Saint Méthode, saint Eusthate, Théophile d'Alexandrie, saint Jérôme et saint Epiphane s'acharnent à le poursuivre de leurs attaques ; mais Rufin, saint Jean Chrysostome, saint Théotime, Jean de Jérusalem et les moines de Nitrie le défendent avec une ardeur non moins grande. Du VIe au IXe siècle, la cause d'Origène est portée devant quatre conciles généraux, dont la sentence, elle-même donnera lieu à diverses interprétations. Même différence dans les appréciations des écrivains de l'Occident. Cassiodore dira de lui ce mot souvent répété depuis lors : *Ubi bene, nemo melius ; ubi male, nemo pejus* [3]. — « Là où il est bon, personne n'est meilleur ; là où il est mauvais, personne n'est pire que lui ». Au contraire, Sidoine Apollinaire, Bède le Vénérable, Haymon d'Alberstadt, Guillaume de Paris lui prodigueront leurs éloges, non toutefois sans y mêler quelques mots de réserve. Traité avec peu de faveur par saint Bernard et par saint Thomas d'Aquin, il trouvera, dans Vincent de Beauvais, un admirateur fervent ; et le pape saint Léon III ne craindra pas d'insérer parmi les leçons de l'ancien bréviaire romain quelques fragments d'homélies empruntés à l'illustre catéchiste. Arrive le siècle de la Renaissance, pendant lequel les apologies d'Origène se multiplient de toutes parts : Pic de la Mirandole se constitue le défenseur avoué de cette grande mémoire ; et son travail est mis à l'abri de toute censure par un bref apostolique du pape Alexandre VI. Sixte de Sienne, Erasme, Génébrard, Nauclère, Claude Espence écrivent dans le même but. Par contre, Baronius et Bellarmin reproduisent, sans les atténuer, les accusations de saint Jérôme et de saint Epiphane. Luther voue Origène aux dieux infernaux, c'est son expression : *Origenem jam dudum diris devovi ;* moins violents dans leur langage, les centuriateurs de Magdebourg se contentent de dénaturer ses écrits. La Sorbonne à son tour retentit du bruit de ces débats ; et l'apologie d'Origène par Merlin, docteur de la faculté de Paris, y excite les plus vives controverses. La querelle est loin de s'éteindre avec le XVIIe siècle. Les pères Possevin, Gretser, Halloix, de la compagnie de Jésus, Dom Delarue, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, Huet, évêque d'Avranches, combattent pour ou contre l'orthodoxie d'Origène. Ce dissentiment s'est prolongé jusqu'à nos jours, et il ne paraît pas à la veille de s'effacer. S'il fallait en croire le docteur Baur de Tubingue, la doctrine d'Origène ne serait qu'un platonisme modifié par les idées chrétiennes [4] ; selon le docteur Dœllinger de Munich, suivi de près par le docteur Hagemann de Hildesheim, le contemporain de saint Hippolyte aurait pris parti pour l'auteur des *Philosophumena* contre le pape saint Calliste, dans la question de la Trinité [5]. Et voici que, l'an dernier, paraissaient à Rome quatre volumes contenant une apologie d'Origène sur tous les points, par M. Vincenzi, professeur d'hébreu à la Sapience.

« On en conviendra, il n'est pas d'homme dont les écrits et la mémoire aient été plus discutés. D'où vient que le même personnage ait pu être flétri par les uns comme hérétique, et préconisé par les autres à l'instar d'un Apôtre ou d'un docteur de l'Eglise ? A coup sûr, voilà un problème fort curieux à étudier. La solution de ce problème devient facile à tout homme impartial qui se

1. Ep. LXXXIV, *ad Pammach.*, n. 8. — 2. Eusèbe, H. E., VI, 19. — 3. *Instit. div. script.*, c. 1, p. 312.

4. Ein christlich modifizirter Platonismus, *Die christliche Gnosis*, p. 540. Tubingue, 1835.

5. Dœllinger, *Hippolytus und Callistus*, p. 255 et ss. — *Die Rœmische Kirche und ihr einfluss auf Disciplin und Dogma*, par Hagemann. Fribourg, 1864.

livrera à un examen sérieux des œuvres et de la vie d'Origène, en se tenant, à égale distance, d'une admiration irréfléchie et d'un dénigrement systématique, à qui voudra n'entreprendre, comme une thèse arrêtée d'avance, ni une apologie ni un réquisitoire.

« Ce que tous, adversaires ou amis, se sont plu à reconnaître, c'est que le caractère moral de ce grand homme et sa haute vertu sont à l'abri de toute contestation. S'il a erré sur quelques points de doctrine, ce que nous n'examinons pas encore, si le goût des spéculations métaphysiques l'a entraîné au-delà des limites de l'orthodoxie, soyons-en bien convaincus, il s'est trompé de bonne foi; il n'a pas porté dans la défense de ses idées particulières cette opiniâtreté qui constitue l'hérésie proprement dite. Ce sont des hypothèses qu'il émet, des vues qu'il hasarde, sans songer aucunement à porter atteinte au dogme. Averti par un jugement de l'Eglise universelle, il se serait hâté de revenir sur ses pas et d'abandonner ses opinions. Origène n'est pas un esprit de même trempe que Tertullien, et c'est à tort qu'on rapproche ces deux natures qui ne se ressemblent guère : il n'a pas cette fierté si voisine du dédain, qui se roidit devant la contradiction, et se plie difficilement à une règle. Loin de là, nous remarquerons dans chacun de ses écrits, à côté d'une candeur et d'une sincérité de convictions vraiment admirables, une douceur, une humilité, une défiance de ses propres forces, une aversion pour le sophisme, un respect de ses adversaires, qui édifie profondément. Ces nobles qualités du cœur expliquent en grande partie la séduction qu'il exerçait autour de lui, et l'attachement inébranlable que lui vouaient ses amis dans la mauvaise comme dans la bonne fortune. Puis, quel beau spectacle pour la science et pour la religion que la vie de cet homme s'interdisant toute autre jouissance que celles de l'esprit, n'acceptant rien de ceux qui eussent aimé partager avec lui, vendant ses livres pour pouvoir se sustenter, marchant pieds nus dans les rues d'Alexandrie, couchant sur la dure, mesurant son sommeil à la stricte nécessité, aussi sévère pour lui-même qu'indulgent à l'égard des autres ! On peut dire en toute vérité avec Eusèbe de Césarée, que sa vie était le meilleur commentaire de ses discours et de ses ouvrages [1]. Et enfin, quand je le vois, au terme de sa carrière, après tant de travaux et de luttes, comparaître, à l'âge de soixante-cinq ans, devant le tribunal des persécuteurs, et couronner sa verte vieillesse par une éclatante confession de la foi, par la captivité et les tortures subies pour la cause du Christ; lorsque, au sortir de cette dernière épreuve, encore tout meurtri de ses glorieuses blessures, je le vois reprendre son ministère et ses prédications avec une constance que rien ne peut lasser, jusqu'à ce qu'il aille s'éteindre sur les côtes de la Phénicie, à Tyr, plein de jours et de mérites : oh ! alors je l'avoue, j'oublie tout le bruit qui s'est fait autour de sa mémoire, les jugements contradictoires auxquels ont donné lieu quelques-uns de ses écrits, et je ne crains pas de dire qu'Origène est un des hommes qui, par leur activité, leur zèle, leur génie, ont le plus contribué à consolider le triomphe de la justice et de la vérité sur la terre.

« Origène naquit de parents chrétiens en Egypte, vers l'année 185 après Jésus-Christ. Son père, Léonidès, probablement un rhéteur d'Alexandrie, l'instruisit dès le bas âge dans les sciences élémentaires qui formaient alors la base d'une éducation libérale; mais, en le faisant passer par tous les exercices de la discipline grecque, il s'appliquait avec un soin particulier à l'initier dans la connaissance des divines lettres. Chaque jour l'enfant était obligé d'apprendre par cœur et de réciter quelque passage de l'Ecriture sainte. Son esprit vif et curieux se plaisait singulièrement à ce genre d'étude. Non content du sens propre et obvie que présente la lettre du texte sacré, il en cherchait de plus profonds, trahissant ainsi dès l'origine son penchant à scruter les vérités de la foi. Il accablait son père de questions, lui demandant pour chaque endroit un peu difficile des explications qui ne laissaient pas quelquefois d'embarrasser le précepteur. En apparence et devant l'enfant, Léonidès tâchait de modérer cette ardeur intempestive; il exhortait l'impatient élève à s'en tenir au sens littéral de l'Ecriture, sans vouloir résoudre des problèmes qui n'étaient pas de son âge; mais au fond et en lui-même, l'heureux père se réjouissait de voir une intelligence si précoce, et il remerciait Dieu de lui avoir donné un tel fils. « Souvent même », dit Eusèbe, « pendant que l'enfant dormait, le pieux chrétien s'approchait de lui doucement, et, lui découvrant la poitrine, il la baisait avec respect, comme un sanctuaire où résidait l'Esprit-Saint : tant la piété naissante d'Origène ravissait d'admiration ses parents, en même temps que ses rapides progrès dans la science faisaient leur orgueil et leur joie ».

« Ce tableau si touchant d'une éducation chrétienne au IIe siècle, nous montre à quel point l'Evangile avait transformé la vie de famille.

« La persécution de Septime Sévère allait ajouter une nouvelle page à cette histoire sanglante où la force divine éclate à travers la faiblesse de l'homme. Lætus était alors gouverneur de l'Egypte. Pour exécuter l'édit impérial dans toute sa rigueur, il ne se contentait pas de sévir contre les fidèles d'Alexandrie; mais il envoyait des émissaires sur divers points de l'Egypte et de la Thébaïde, avec ordre d'arrêter les principaux d'entre les chrétiens, et de les conduire dans la capitale. Là, on n'épargnait aucune torture à ces généreux confesseurs de la foi, et la peine capitale venait d'ordinaire couronner leurs souffrances. A la vue d'un tel courage, le jeune Origène se sentit enflammé du désir de l'imiter. N'écoutant que l'ardeur de son zèle, il s'exposait à toute sorte de périls, pour trouver une occasion de professer hautement sa croyance. Peu s'en fallut

1. Eusèbe, H. E., VI, 3.

qu'il n'allât s'offrir de lui-même aux persécuteurs ; mais les larmes et les supplications de sa mère parvinrent à l'arrêter. Sur ces entrefaites, le chef de la famille avait été signalé au gouverneur et jeté dans les fers. Alors l'enfant ne se contint plus : il demandait avec instance qu'on lui permît de partager le sort de son père. La pieuse mère lui représentait en vain que Dieu n'exigeait pas de lui un tel sacrifice ; qu'il devait se conserver pour elle et pour ses frères moins âgés que lui; enfin, se voyant à bout de prières, elle se vit obligée de lui cacher ses vêtements, pour l'empêcher de sortir. Le jeune homme se résigna ; mais, voulant du moins faire tout ce qui était en son pouvoir, il écrivit une lettre à son père pour l'exhorter au martyre. Dans la crainte que la pensée de laisser après lui sept orphelins sans ressources ne pût ébranler la constance de Léonidès, il disait entre autres choses : « Prenez garde, mon père, et n'allez pas, à cause de nous, changer de résolution [1] ». Trait sublime de générosité et de délicatesse ! Voilà bien l'homme qui, plus tard, écrira de si belles pages sur les mérites et les gloires du martyre. On comprend l'enthousiasme avec lequel il célébrera le triomphe de la grâce sur la nature dans la mère des Machabées exhortant ses fils à mourir pour la foi de leurs pères : « Dans cette femme », dira-t-il, « la rosée de la piété et le souffle de la sainteté ne permettaient pas à la flamme de l'amour maternel d'étouffer l'amour de Dieu [2] ».

« On l'a dit bien souvent : il n'est pas pour l'homme de meilleure école que celle de l'adversité. Origène connut de bonne heure ces épreuves de la vie, qui servent si puissamment à exciter l'intelligence et à fortifier la volonté. Par un raffinement de barbarie, le despotisme impérial ne se contentait pas de frapper les Martyrs ; il les poursuivait jusque dans leurs familles par la confiscation de leurs biens. Lors donc que Léonidès eut eu la tête tranchée pour récompense de sa fidélité au Christ et à l'Evangile, sa veuve et ses enfants se virent réduits à la dernière indigence. Le jeune Origène se trouva seul avec sa mère et ses six frères encore en bas âge, sans abri ni ressources. Mais Dieu vint en aide à la famille du Martyr : une dame très-riche d'Alexandrie la recueillit dans sa maison, et cette généreuse hospitalité la sauva du besoin. Ici vient se placer un épisode que nous ne saurions passer sous silence, parce qu'il jette un nouveau jour sur le caractère et les dispositions d'Origène. Or, j'aime à recueillir ces premiers traits de sa jeunesse comme autant de lueurs qui s'échappent du passé pour éclairer l'avenir.

« La riche matrone, qui avait recueilli Origène dans sa maison, appartenait sans doute à la religion catholique, puisqu'elle témoignait tant de sympathie à la famille d'un martyr ; mais, comme il arrive trop souvent, elle ne joignait pas aux inspirations d'un cœur charitable les lumières d'une foi bien éclairée. Ainsi, tout en donnant asile à la veuve et aux enfants de Léonidès, elle ne laissait pas de garder auprès d'elle un certain Paul, originaire d'Antioche, qu'elle traitait comme son fils adoptif, et qui était l'un des plus ardents soutiens de l'hérésie dans la capitale de l'Egypte. Cet homme avait la parole facile et entraînante : c'en était assez pour attirer journellement autour de lui quantité d'hérétiques et même un certain nombre d'auditeurs professant la foi orthodoxe. Dans cette circonstance délicate, Origène, alors âgé de dix-sept ans, montra combien il avait profité des leçons paternelles et de l'enseignement du Didascalée. Obligé de se rencontrer avec Paul par les nécessités de sa position, il ne se refusait à aucune des relations de la vie civile ; mais rien ne put déterminer le jeune homme à communiquer avec le gnostique dans la prière, ni à prendre part aux réunions que tenait ce dernier. Les canons de l'Eglise étaient sa ligne de conduite ; et, comme il le dit quelque part, il avait en horreur les doctrines des sectaires [3].

« Eusèbe a raison de relever dans la jeunesse d'Origène ce trait resté caractéristique pour toute sa vie. L'hérésie ne cessera de lui inspirer ces haines vigoureuses qui s'adressent à l'erreur et non aux personnes. La philosophie païenne pourra le trouver indulgent, peut-être même trop, parce qu'il verra une circonstance atténuante dans l'absence des lumières de la révélation ; mais la révolte d'un chrétien contre l'autorité du Christ et de l'Eglise dépositaire de la parole divine, lui paraîtra toujours un acte des plus coupables.

« Après avoir profité, pendant quelques semaines, de l'hospitalité qui lui avait été offerte à la mort de son père, le fils de Léonidès se crut en état de pouvoir se suffire à lui-même. On conçoit, du reste, que son séjour dans une maison, devenue l'un des foyers de l'hérésie, ne dût pas lui être fort agréable. Grâce à l'instruction qu'il avait reçue de son père, et au soin avec lequel il s'était appliqué à l'étude des lettres humaines, il trouva, dans son travail, le moyen de se passer d'une assistance étrangère. Il se mit donc, continue Eusèbe, à professer la grammaire, ce qui lui fournit abondamment de quoi s'entretenir suivant les besoins de son âge [4]. Sous le nom de grammaire, on comprenait alors, outre l'étude des éléments de la langue, celle des chefs-d'œuvre de l'antiquité, ou la littérature. Alexandrie était le siége principal de ce genre d'érudition [5].

1. Eusèbe, H. E., VI, 3. — 2. *Exh. ad martyr.*, XXVII.

3. Eusèbe, H. E., VI, 2. — 4. Ibid.

5. Eu égard à son âge peu avancé, il serait assez naturel de penser que sa tâche se bornait à enseigner les rudiments de la langue grecque, en d'autres termes, qu'il était un Γραμματιστής, et non pas un Γραμματικός, suivant la signification bien différente qu'on attachait alors à ces deux mots. Mais, d'après le témoignage d'Eusèbe, il renonça plus tard à cette profession, la regardant comme « contraire aux sciences sacrées (Eusèbe, H. E., VI, 3) » : ce qui ne peut s'entendre d'une simple explication des règles

« Ce n'est pas toutefois parmi les grammairiens d'Alexandrie qu'Origène était appelé à marquer sa place. La Providence lui réservait un rôle plus élevé. Au milieu du désordre que la persécution de Septime Sévère jetait dans la métropole de l'Egypte, le Didascalée[1] s'était vu privé de son chef. Désigné à la fureur des païens par la célébrité de son nom, Clément avait pris le chemin de la Palestine et de la Syrie, où son éloquente parole allait fortifier les chrétiens de Jérusalem et d'Antioche[2]. La chaire des catéchèses restait donc vacante, et il devenait urgent de la remplir; car, chose merveilleuse, la persécution, loin de ralentir le mouvement qui portait les païens vers l'Evangile, ne faisait que l'accélérer. A défaut du maître, parti pour l'exil, on accourait de toutes parts vers Origène qui, au milieu de ses arides leçons de grammaire, laissait échapper sans doute quelques étincelles du feu sacré dont l'Esprit de Dieu embrasait son cœur. Voyant la haute estime qu'on professait pour le jeune homme malgré ses dix-huit ans, Démétrius, évêque d'Alexandrie, n'hésita pas à lui confier la direction de l'école des catéchumènes. C'est de là que datent, avec sa vie publique, ses premiers pas dans la carrière de l'éloquence sacrée (203).

« Le temps n'était guère favorable aux études. En succédant à Lætus dans le gouvernement de l'Egypte, Aquila n'avait fait que continuer le système de persécution adopté par son prédécesseur. Dans une pareille situation, il s'agissait moins de former des savants que de préparer des confesseurs de la foi. Le fils du martyr Léonidès comprit bien vite toute l'étendue de sa tâche. Non content d'instruire les catéchumènes dans la doctrine catholique, il leur inspirait le courage de la professer au péril de leur vie. Grâce à l'ardeur que le maître savait communiquer aux disciples, le Didascalée devint une véritable école de Martyrs. Parmi les auditeurs d'Origène, qui puisèrent dans ses leçons la force de surmonter les tourments, Eusèbe cite Plutarque, Héraclide, Héron, les deux Sérénus, Basilide, et une jeune fille nommée Héraïs[3]. Mais le zélé catéchiste ne se bornait pas à exercer au combat ces généreux athlètes; il profitait du loisir que lui laissait son enseignement pour joindre l'action à la parole. Il visitait les Martyrs dans leurs prisons et les accompagnait devant le tribunal des persécuteurs. La sentence une fois rendue, il les suivait jusqu'au lieu du supplice, approchant d'eux sans crainte et leur donnant le baiser de paix, au risque de se faire lapider par la foule des assistants. Mais il échappait toujours comme par miracle. Un jour les païens, irrités du grand nombre de conversions qu'il opérait dans leurs rangs, entourèrent de soldats la maison où il demeurait. Malgré ces précautions, Origène parvint à s'évader, on ne sait par quel moyen. A partir de ce jour, il se vit obligé d'errer d'un lieu à l'autre, changeant de demeure à chaque instant, pour tromper la vigilance de ses ennemis. « Bientôt », dit Eusèbe, « la ville d'Alexandrie ne suffit plus à le cacher. Découvert dans sa retraite, il fut arrêté et conduit sur les degrés du temple de Sérapis. Là, les infidèles lui rasèrent la tête comme à un prêtre des idoles, et, lui mettant à la main des branches de palmier, ils lui enjoignirent de les distribuer aux sacrificateurs. Origène les prit, et, élevant la voix, il dit aux prêtres qui montaient les degrés du temple : « Venez, recevez ces palmes, non comme celles d'un temple consacré aux idoles, mais comme celles de Jésus-Christ[4] ». On conçoit à peine qu'une telle audace ne lui ait pas coûté la vie; mais il n'est pas rare qu'un acte de courage éclatant impose le respect à une multitude irritée. Peut-être aussi ses leçons de grammaire et de littérature lui avaient-elles valu dès lors, parmi les païens eux-mêmes, quelque sympathie secrète qui, à défaut d'autres motifs restés inconnus, expliquerait pourquoi l'on ne se porta pas contre lui aux dernières extrémités.

« Quoi qu'il en soit, la conduite d'Origène pendant la persécution de Sévère et sa générosité envers les confesseurs de la foi, rendirent son nom célèbre parmi les fidèles d'Alexandrie et de toute l'Egypte. Désormais, l'estime générale lui était acquise, et sa renommée allait grandir avec son influence. Lorsque des temps plus calmes permirent aux chrétiens de respirer, il n'eut pas de peine à réorganiser l'enseignement du Didascalée, qui n'avait pu que souffrir d'une si rude épreuve ».

La grammaire, la rhétorique et la dialectique, d'une part; les sciences naturelles et exactes, de l'autre : tel est le cercle d'études préparatoires qu'Origène faisait parcourir à ses élèves avant de les initier à la philosophie, couronnement des arts libéraux.

Mais c'est surtout vers la philosophie qu'il dirigeait l'esprit de ses élèves déjà formés par la série d'exercices préparatoires qui sont encore en usage même de nos jours dans l'enseignement des Universités. Il faisait étudier tous les systèmes de philosophie professés dans les différentes écoles de la Grèce : sa méthode était éclectique et n'excluait absolument que les productions de l'athéisme. Origène était déjà un classique : aussi lui a-t-on reproché d'avoir trop conversé avec les païens, et a-t-on attribué à cette fréquentation trop assidue des écrivains du paganisme les erreurs auxquelles il s'est laissé entraîner.

du langage, auxquelles la foi n'est point intéressée. Il faut donc admettre qu'en débutant à Alexandrie par l'enseignement de la grammaire, Origène interprétait dans ses leçons les chefs-d'œuvre de la littérature païenne. Bien que s'appliquant à un objet tout profane, ce métier de scoliaste ou de commentateur ne dut pas lui être inutile pour les travaux philologiques qu'il allait entreprendre dans la suite sur un autre terrain, celui de l'Ecriture Sainte.

1. Le Didascalée était tout à la fois une école de philosophie, de théologie et d'Ecriture sainte.

2. Eusèbe, H. E., VI, 11. — 3. Ibid., 4, 5. — 4. S. Epiphane, *Hæres.*, LXIV, c. 1.

Tout en enseignant aux autres, Origène continuait à étudier : c'est ainsi qu'il suivit les leçons d'Ammonius Saccas qu'il appelle le maître des sciences philosophiques. Tous les auteurs vous raconteront aussi qu'il se mêlait quelquefois à l'auditoire de Plotin, disciple et successeur d'Ammonius, fondateur à jamais célèbre de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie ; que Plotin, voyant rentrer Origène, rougit et voulut se lever. Origène le pria de continuer. « On ne saurait enseigner », répondit le philosophe, « devant des gens qui connaissent tout ce qu'on peut leur dire ». Et après avoir parlé encore quelque temps, il se leva [1].

Or, il est démontré, par la chronologie, qu'il s'agit d'un autre Origène que le philosophe chrétien. En effet, Plotin ne vint à Alexandrie qu'en 233 : or, à cette époque-là, le docteur chrétien avait quitté déjà, depuis quelque temps, la ville d'Alexandrie où il ne revint jamais.

De la philosophie spéculative, Origène passait à la morale ou science du devoir, puis au dogme, principe et base de la morale : c'était donc à la théologie que se terminait le cercle des exercices du Didascalée.

« On connaît l'arbre à ses fruits », dit le Sauveur dans l'Evangile. En d'autres termes, l'on juge des doctrines par leurs résultats ; et ce qui ajoute le plus d'autorité à la parole d'un maître, c'est la conformité de ses actes avec ses discours. Voilà pourquoi les leçons d'Origène faisaient une si vive impression sur l'esprit de ses disciples : il était le premier à mettre en pratique les préceptes de morale qu'il donnait aux autres. « J'avais connu auparavant plus d'un philosophe », disait le pieux panégyriste d'Origène, saint Grégoire le Thaumaturge, qui avait été un de ses plus fervents disciples ; « ces hommes dissertaient à merveille sur le devoir ; on éprouvait un grand charme à les entendre ; mais, malgré toutes leurs belles maximes, ils ne parvenaient pas à me persuader. J'avais remarqué, mal à propos sans doute, que leur philosophie s'arrêtait aux mots, et que leur conduite ne s'accordait guère avec leur enseignement. Celui-là, au contraire, ne se bornait pas à nous apprendre en quoi consistent la tempérance, la justice et la force : science stérile, en effet, si les bonnes mœurs ne viennent s'y ajouter. Il nous offrait, dans sa personne, un exemple vivant de ces vertus, et, par là, il nous portait à les pratiquer nous-mêmes [2]. On aurait tort de voir, dans le langage de Grégoire, une vaine flatterie ou une appréciation trop bienveillante : tous les contemporains d'Origène ont rendu hommage à sa haute vertu. Cet éloge ne peut que sembler fort discret, quand on lit dans Eusèbe le tableau de la vie austère que le jeune catéchiste menait à Alexandrie :

« Pour n'être à charge à personne, Origène avait vendu ses livres de littérature ancienne ; et, en retour de ces manuscrits travaillés avec soin, l'acheteur lui donnait quatre oboles par jour. Avec ce peu de ressources, il mena plusieurs années la vie d'un vrai philosophe, se refusant jusqu'au moindre des plaisirs que la jeunesse recherche d'ordinaire. Après avoir passé tout le jour dans les exercices laborieux, il employait la plus grande partie de la nuit à étudier les divines Ecritures. Son régime était des plus sévères. Il jeûnait fréquemment, mesurait son repos à la stricte nécessité ; et, au lieu de coucher dans un lit, il dormait sur la terre nue. Avant tout, il croyait devoir se conformer aux paroles du Sauveur qui recommande, dans l'Evangile, de ne pas avoir deux tuniques, de ne pas user de chaussures, et de ne pas montrer trop d'inquiétude pour le lendemain. Avec un zèle dont la persévérance était au-dessus de son âge, il bravait les rigueurs de l'hiver, se privait de vêtements, et s'efforçait d'atteindre le sommet de la pauvreté évangélique, jusqu'à frapper d'admiration tous ceux qui l'approchaient. A la vue des fatigues qu'il supportait dans le ministère de la parole sainte, beaucoup de ses amis souffraient de son dénûment : ils eussent aimé partager leurs biens avec lui, mais il ne voulut jamais consentir à se relâcher d'un régime de vie si sévère. Pendant plusieurs années, dit-on, il marcha sans chaussure, les pieds entièrement nus. Il ne buvait point de vin, et il usait si peu des aliments nécessaires à la vie, qu'il faillit se ruiner l'estomac par cet excès d'abstinence. En donnant ainsi l'exemple d'une vie vraiment philosophique, il porta beaucoup de ses disciples à l'imiter. Parmi les infidèles eux-mêmes, bon nombre de savants et de philosophes venaient l'entendre et se placer sous sa direction [3] ».

« Quand l'enseignement de la morale est soutenu par une telle vie, les préjugés se dissipent devant la preuve irrécusable d'une conviction sincère, et la parole emprunte aux actes une autorité dont il est difficile de se défendre. Cette austérité de mœurs mérite d'autant plus l'admiration qu'à l'époque dont parle Eusèbe, Origène n'était point prêtre ; c'est bien plus tard seulement que nous le verrons engagé dans les rangs du sacerdoce. Cependant, nous ne saurions tout approuver dans les rigueurs dont le catéchiste alexandrin usa envers lui-même. Une ardeur trop juvénile, dit Eusèbe, le fit manquer de discrétion sur un point où il aurait dû se rappeler la maxime de saint Paul : Soyez sages, mais pas plus qu'il ne faut ; soyez-le avec modération [4] ». Certes, s'il est une chose excusable, ce sont les excès dans la vertu ; de pareils exemples deviennent rarement contagieux, et la nature humaine incline trop dans le sens contraire pour qu'elle éprouve une grande tentation de les imiter. C'est pourquoi, lorsqu'on trouve dans la vie d'un homme quelque trait comme celui que je dois mentionner, il ne faut sans doute pas justifier ces

1. *Vie de Plotin*, par Porphyre, XIV.
2. *Panégyrique d'Origène*, par Grégoire le Thaumaturge, IX, X, XI.
3. Eusèbe, H. E., VI, 3. — 4. Ep. aux Rom., XII, 3.

entraînements d'un zèle peu réfléchi ; mais il y aurait encore moins d'équité à ne pas voir une circonstance atténuante dans la pureté des intentions. Origène était jeune, et sa fonction de catéchiste l'obligeait à instruire les femmes aussi bien que les hommes dans les vérités de la foi. Voulant donc ôter aux infidèles toute occasion de calomnier sa conduite, il prit trop à la lettre ces paroles du Sauveur : « Il y a des eunuques qui se sont rendus tels pour le royaume des cieux » ; et il en vint à l'exécution réelle. Le fait ne tarda pas d'arriver à la connaissance de Démétrius, évêque d'Alexandrie, qui, sans approuver cette ferveur exagérée, ne put s'empêcher d'admirer la hardiesse du jeune homme et la sincérité de sa foi ; loin de sévir contre lui, le prélat l'exhorta vivement à prendre courage et à poursuivre, avec d'autant plus d'ardeur, l'instruction des catéchumènes [1]. Nous verrons plus tard comment le même évêque, inspiré par d'autres motifs, prendra texte de là pour accuser Origène auprès de l'épiscopat du monde entier. Quant à l'auteur de cet acte inconsidéré, il n'hésitera pas, dans la suite, à condamner l'erreur de sa jeunesse ; et, pour prémunir les fidèles contre une interprétation si grossière de l'Evangile, il ne craindra pas de se réfuter lui-même en donnant, aux paroles du Sauveur, un sens métaphorique.

« La conclusion, qui doit ressortir pour nous du fait d'Origène, c'est que l'Ecriture sainte, sans une autorité vivante qui l'explique et l'interprète, peut conduire aux plus étranges méprises.

Sous le pontificat de saint Zéphirin, vers l'an 215, Origène fit un voyage à Rome, « poussé », nous dit Eusèbe, « par le désir de voir l'Eglise romaine, la plus ancienne de toutes ». C'est à ce voyage que nous devons le premier des écrits du grand apologiste : le *Commentaire* sur saint Jean dirigé contre les adversaires de la Sainte-Trinité qui, alors, faisaient grand bruit autour de la chaire de saint Pierre. « Les paroles du grand Alexandrin, non moins que son ardent désir de voir l'église de Rome, montrent qu'il reconnaissait en elle, avec tous les auteurs chrétiens des trois premiers siècles, l'Eglise « qui préside à toute l'assemblée de la charité », comme le disait saint Ignace d'Antioche ; « l'Eglise avec laquelle toutes les autres doivent s'accorder dans la foi à cause de sa souveraine principauté », ajoutait saint Irénée ; « l'Eglise dans laquelle », reprenait Tertullien, « Pierre et Paul ont scellé toute la doctrine avec leur sang, et dont l'autorité s'étend jusqu'à nous [2] ». Quand, plus tard, son orthodoxie paraîtra suspecte à quelques-uns, c'est, avant tout, au pape Fabien qu'il écrira pour se justifier, sachant bien que Pierre est le fondement sur lequel repose l'Eglise du Christ, ainsi qu'il le dira au premier livre de son *Commentaire sur l'évangile de saint Matthieu* [3]. Nous pouvons donc ajouter le témoignage du catéchiste alexandrin à celui des principaux écrivains de cette époque primitive, qui ont tous proclamé à l'envi la suprématie du Saint-Siége, dans les Gaules, en Afrique et dans l'Asie-Mineure, au sein des églises de l'Orient non moins que dans les contrées de l'Occident chrétien ».

La controverse, soulevée au IIIe siècle par les hérétiques qui combattaient le dogme chrétien de la Sainte Trinité, fit éclore un grand nombre d'écrits et, entre autres, le livre des *Philosophumena* ou *Réfutation de toutes les hérésies* qui a été apporté d'Orient, en 1841, et qu'on a attribué à Origène, mais à tort. Cet ouvrage est au fond une diatribe contre le pape saint Calliste. Voilà pourquoi les dissidents ont fait tous leurs efforts pour trouver dans Origène un adversaire de la papauté. Les manuscrits portent bien en inscription le nom d'un Origène quelconque ; mais « ce n'est pas au génie le plus libre et le plus indépendant de l'antiquité chrétienne, qu'on pourrait attribuer, avec la moindre apparence de raison, une œuvre si peu originale, une compilation toute formée de morceaux appartenant à divers auteurs. Déjà, au XVIIe siècle, bien que les éléments d'appréciation lui manquassent en grande partie, le docte évêque d'Avranches, Huet, ne retrouvait pas le style abondant et facile d'Origène dans le premier livre des *Philosophumena*, le seul que l'on connût alors.

« Rappelons-nous l'éloge de l'astronomie que Grégoire le Thaumaturge prête à l'illustre catéchiste, et mettons en regard les invectives de l'écrivain anonyme contre le représentant le plus élevé de cette science dans l'antiquité païenne :

« O frivole labeur qui ne fait qu'enfler l'âme ! ô foi vaine qui n'est pas une foi ! Que ceux-là considèrent Ptolémée comme un homme sage, qui cultivent la même sagesse [4] ». Ce dédain, pour les sciences naturelles ou exactes, est tout ce qu'on pourrait imaginer de plus contraire aux tendances d'Origène et à l'esprit de son enseignement. Du reste, il y a, dans le document dont je parle, quelques détails personnels qu'on ne saurait appliquer au chef du Didascalée. L'auteur se range expressément au nombre de ceux qu'il appelle « grands prêtres, successeurs des Apôtres, docteurs et gardiens de l'Eglise, chargés de veiller sur le dépôt de la foi [5] ». Or, sans compter que, après son retour de Rome, Origène resta encore douze ans au rang des laïques, un tel langage eût été plus qu'étrange dans la bouche d'un simple prêtre : moins que tout autre, Origène se le fût permis ; sa grande modestie aurait reculé devant une pareille usurpation de titres. Enfin, il est une dernière considération qui suffirait à elle seule pour écarter le nom du docteur alexandrin, malgré l'inscription que portent les manuscrits. D'après son propre témoignage, l'auteur des *Phi-*

1. Eusèbe, H. E., VI, 8.
2. Voyez les *Pères apostoliques et leur époque*, leçons 17 et 18 ; *S. Irénée et l'éloquence chrétienne dans la Gaule*, leçon 20 ; Tertullien, leçon 28.
3. Eusèbe, H. E., VI, 25, 36. — 4. *Philosoph.*, IV, 12. — 5. Ibid., I, 1.

losophumena a vécu à Rome sous les pontificats de Zéphyrin et de Calliste ; il a joué, durant tout cet espace de temps, un rôle actif, et opposé successivement à l'un et à l'autre Pape une résistance longue et opiniâtre [1]. Or, je le demande, ces détails permettent-ils de songer un seul instant à Origène, qui, venu à Rome, sous le pape Zéphyrin, pour voir l'église de cette ville, y resta peu de temps, οὐ πολὺ, et retourna immédiatement après à Alexandrie, comme nous l'apprend son historien Eusèbe [2] ? Aussi l'opinion que je combats est-elle généralement abandonnée ; et, chose assez singulière, de tous les noms d'auteur entre lesquels s'était partagée la critique, celui que les manuscrits portent en tête est le seul qui ne trouve plus de partisans.

Ajoutons que, malgré certaines exagérations, dues aux entraînements de la polémique, et sauf les vices d'une terminologie encore indécise et flottante, la doctrine d'Origène sur la Trinité est conforme à l'orthodoxie.

De retour à Alexandrie, Origène reprit ses fonctions de catéchiste qu'il devait remplir seize ans encore dans cette ville. « Accablé de travail, il sentit la nécessité de partager ses auditeurs en deux classes, se réservant à lui-même l'instruction des plus avancés, pour abandonner à Héraclas le soin de former les catéchumènes [3]. De grand matin on venait à lui pour écouter ses leçons, et ce concours de chrétiens ou d'infidèles ne s'arrêtait qu'avec le jour. A côté de cet enseignement oral, qui semblait devoir absorber tous ses moments, Origène songeait à entreprendre ses travaux sur l'Ecriture sainte ; or, une pareille tâche aurait suffi à elle seule pour remplir la vie d'un homme.

« Ici vient se placer un événement qui devait exercer une grande influence sur la carrière du célèbre écrivain. Vers la fin du IIe siècle et au commencement du IIIe, le christianisme avait fait des progrès considérables parmi les familles riches d'Alexandrie. Malheureusement, les âmes, désabusées des superstitions païennes, se trompaient quelquefois de route, et, au lieu de se diriger tout droit vers la véritable Eglise, elles allaient se perdre auparavant dans les sentiers de l'hérésie. Tel avait été le sort d'Ambroise qui, par ses connaissances non moins que par ses richesses, marquait parmi les personnages les plus distingués de la ville d'Alexandrie. La secte des Valentiniens l'avait attiré dans son sein par le faux air de grandeur qu'elle savait prêter à ses théories. Il ne fallut rien moins qu'un commerce assidu avec Origène pour dissiper les illusions du gnostique en le ramenant aux vraies sources de la doctrine. A partir de ce moment, Ambroise devint l'ami fidèle et le protecteur de celui qui l'avait converti. Non content de stimuler par ses paroles l'ardeur de son maître, il lui procura les ressources nécessaires pour mener à bonne fin une entreprise aussi vaste que la révision intégrale du texte des livres saints. Grâce à la sollicitude généreuse de ce nouveau Mécène, Origène eut, dès lors, à sa disposition, sept secrétaires qui se relevaient tour à tour pour écrire sous sa dictée, autant de copistes qui mettaient au net ce qu'avaient recueilli les sténographes ; et, de plus, quelques jeunes filles exercées dans l'art de la calligraphie transcrivaient le tout en beaux caractères [4]. Ambroise fournissait largement aux dépenses occasionnées par cette organisation sans laquelle on ne s'expliquerait pas les immenses travaux d'Origène. L'histoire ne saurait décerner assez d'éloges au noble chrétien qui, par sa munificence, a rendu de si grands services à la littérature ecclésiastique. Le docteur alexandrin, de son côté, s'est montré reconnaissant envers son ami : il l'a immortalisé en lui dédiant la plupart de ses ouvrages.

La science et la vertu d'Ambroise lui méritèrent l'honneur d'être élevé au diaconat. La fureur des païens lui fournit plusieurs fois l'occasion de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Ayant été arrêté durant la persécution de Maximin, il fut traité avec ignominie et dépouillé de ses biens. On le conduisit en Germanie, où l'empereur faisait la guerre : mais la Providence lui sauva la vie ainsi qu'à Prototecte, qui avait été arrêté avec lui. De retour à Alexandrie, il engagea Origène à réfuter Celse, philosophe épicurien, qui avait attaqué la religion chrétienne. Saint Ambroise mourut vers l'an 251. L'Eglise l'honore le 17 de mars avec le titre de confesseur [5]. Mais il est temps de revenir à Origène.

Après le *Commentaire* sur saint Jean, vient se placer, dans l'ordre logique, sinon chronologique, le *Livre des Principes* ou *Periarchon*. Cet ouvrage renferme le système philosophique d'Origène : c'est là qu'il enseigne l'éternité du monde en ce sens que Dieu, pour exercer son activité, crée des *mondes de rien* de toute éternité ; l'égalité primitive de tous les esprits, la préexistence des âmes ou leur création en masse, le salut du démon ; qu'il soutient la théorie des épreuves successives, qu'il s'efforce de concilier la philosophie de Platon avec les dogmes chrétiens : mais il faut bien noter ceci : dans les questions non définies par l'Eglise, il ne prend jamais le ton affirmatif et abandonne ses opinions au jugement des lecteurs ; il déclare, en maints endroits de ses écrits, « qu'il ne faut admettre comme vrai que ce qui ne s'éloigne en rien de la tradition ecclésiastique et apostolique [6] ».

« Nous sommes donc autorisés à conclure de là qu'il n'est jamais venu en idée à Origène de vouloir contester un point quelconque de la doctrine enseignée par l'Eglise. Il a pu se tromper

1. *Philosoph.*, IX, 7, 12. — 2. Eusèbe, H. E., VI, 14.
3. Eusèbe, H. E., VI, 15. — 4. Ibid., 23.
5. Voir sur ce Saint, les Bollandistes et Tillemont, t. III, p. 267.
6. *Periarchon*, præf. 2.

sur la question de savoir si tel ou tel détail rentrait dans l'objet précis de cet enseignement ; mais ce sont là des erreurs de fait, des fautes purement matérielles, qui ne suffisent pas pour constituer une hérésie dans le sens complet du mot. Aussi peut-on affirmer que, au milieu de ses plus grandes témérités, Origène n'a jamais mérité la qualification d'hérétique : car, en n'admettant pour vrai que ce qui est conforme à la tradition de l'Eglise, il a désavoué, par avance, tout ce qu'il aurait pu imaginer de contraire à la foi ».

Mgr Freppel résume, en ces termes, son appréciation du *Periarchon* :

« En soutenant que la création est une conséquence logique des attributs de Dieu, que la puissance, la bonté et l'activité divines exigent la production d'une série indéfinie de mondes, l'audacieux penseur nous avait préparés à ses hypothèses ultérieures. Dès lors il s'agissait de déterminer quelle avait été la condition des créatures raisonnables dans les mondes antérieurs au nôtre. Créées, à l'origine, dans un état d'égalité parfaite, les intelligences n'ont dû qu'à leur libre arbitre d'être devenues, les unes, des anges ; les autres, des démons ; celles-ci, des esprits sidéraux ; celles-là, des âmes humaines. L'idée platonicienne de la préexistence des âmes découlait de cette cosmologie comme un corollaire inévitable. Origène ne croyait pas qu'il fût possible d'expliquer autrement les inégalités de naissance, de condition et d'aptitudes qu'on remarque parmi les hommes. Partant de là, il admet une chute des âmes dans les corps, chute par suite de laquelle notre monde a pris son origine, et qui est le résultat des fautes commises dans une vie précédente. C'est ainsi que la notion du péché originel s'altère dans son esprit, en se mêlant avec des conceptions puisées à une source étrangère. Certes, les dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption conservent toute leur haute signification dans la synthèse du catéchiste alexandrin ; il ne laisse pas néanmoins d'y porter une grave atteinte, en supposant que l'âme de Jésus-Christ avait mérité, par les actes d'une vie antécédente, son union avec le Verbe de Dieu : opinion singulière, mais entièrement conforme à l'hypothèse de la préexistence des âmes. Là où il décrit les conditions de l'épreuve que l'homme subit ici-bas, Origène n'a rien négligé pour maintenir la réalité du libre arbitre et la nécessité de la grâce ; il est vrai de dire cependant que sa théorie de la liberté le porte à méconnaître la gratuité absolue de la grâce et la priorité de l'action divine sur la coopération humaine. Cette lutte entre des éléments contraires devait se prolonger dans sa doctrine concernant les fins dernières de l'homme. Tandis que la théologie l'oblige d'admettre la résurrection de la chair, ses idées philosophiques le poussent à insinuer l'anéantissement final de toute nature corporelle. Il affirme par intervalle l'éternité des récompenses et des peines ; mais comment cette affirmation aurait-elle pu garder toute sa fermeté dans un système qui débute par la préexistence des âmes ? Admettre une épreuve antérieure à celle-ci, c'était ouvrir une issue à des épreuves postérieures. La vie future perd par là tout caractère de stabilité pour se réduire à une alternative perpétuelle de rechutes et de conversions. Il est vrai que, par une contradiction formelle, l'auteur du *Periarchon* suppose une restauration finale, un rétablissement complet de toutes les créatures raisonnables dans leur état primitif ; mais, à moins de renoncer à toutes ses idées sur le rôle du libre arbitre dans les mondes à venir, il lui est impossible d'exclure l'éventualité d'une nouvelle déchéance. En résumé, on ne peut pas dire qu'Origène ait pleinement réussi dans sa tentative de construire une philosophie de la religion sur les bases du symbole catholique. Le *Periarchon* restera comme un témoignage incontestable du génie de son auteur ; c'est un puissant effort pour parvenir à l'intelligence des vérités révélées et pour reculer les limites de la science théologique. Mais ni la hardiesse, ni la profondeur des vues ne sauraient nous faire oublier les erreurs répandues dans l'ouvrage. Ces erreurs, nous l'avons dit, trouvent leur excuse dans les difficultés d'une voie à peine frayée ; dans l'absence de décisions rigoureuses sur certains points de doctrine pendant les trois premiers siècles ; et, enfin, dans l'intention que révèlent ces exercices de l'esprit, travail de pure spéculation où n'entre aucunement le dessein de vouloir donner des solutions certaines et définitives. On est heureux, lorsque, après avoir porté une juste sévérité dans l'appréciation d'une doctrine, on peut rendre un hommage mérité à la bonne foi de l'écrivain et mettre ses aberrations sur le compte d'une raison toujours faillible, sans se voir forcé de faire la part d'une volonté coupable. Ainsi en est-il à l'égard du célèbre alexandrin : son caractère moral n'a pas souffert des défauts de son système, et, malgré les erreurs qui déparent son *Periarchon*, il nous est permis de blâmer l'ouvrage sans être obligé de condamner l'auteur ».

« A l'époque où nous sommes arrivés, il avait déjà commencé sa fameuse édition des livres saints à plusieurs colonnes, entreprise qu'il poursuivit pendant vingt ans, et dont nous parlerons plus tard. On est vraiment surpris de voir combien d'occupations diverses il menait de front ; car ses études étaient sans cesse entrecoupées par les devoirs de la vie pratique. Sa renommée toujours croissante l'obligeait à étendre le cercle de son activité bien au-delà de l'église d'Alexandrie. C'est ainsi que, après son retour de Rome, il avait été appelé en Arabie par le gouverneur de cette province, désireux de s'instruire dans la doctrine auprès d'un maître si distingué. Bien que le succès rapide de sa mission lui permît d'abréger son absence, il dut en résulter néanmoins une interruption de quelques semaines dans ses travaux habituels [1]. Peu d'années après, nous le trouvons à

1. Eusèbe, H. E., VI, 19. Ces mots : *Dux Arabiæ*, ὁ τῆς Ἀραβίας ἡγούμενος, ne peuvent s'entendre que du gouverneur de l'Arabie.

Antioche où l'avait fait venir Maméa, mère d'Alexandre Sévère, dans le but de mieux connaître la religion chrétienne vers laquelle cette princesse se sentait attirée. Origène demeura quelque temps dans cette ville ; et, d'après le témoignage d'Eusèbe, son voyage produisit d'heureux effets [1]. S'il faut attribuer à l'influence de Maméa les dispositions bienveillantes d'Alexandre Sévère à l'égard du christianisme, nul doute que les leçons du catéchiste alexandrin n'aient puissamment contribué à créer une situation si favorable pour l'Eglise. Dans l'intervalle qui sépare les deux voyages en Arabie et en Syrie, ses plans d'étude avaient été traversés par un événement d'un autre genre. Irrité contre les habitants d'Alexandrie, Caracalla avait ordonné de massacrer les principaux d'entre eux. Origène, ne se croyant plus en sûreté à Alexandrie ni dans le reste de l'Egypte, passa en Palestine et s'établit à Césarée. Un incident, qui se rattache à ce séjour, fut la première occasion de ses démêlés avec Démétrius, son évêque.

« Quoique Origène dirigeât, depuis plusieurs années, l'école d'Alexandrie, il n'en était pas moins resté dans le rang des laïques. Ce fait ne laisse pas que de surprendre, lorsqu'on réfléchit à l'austérité de ses mœurs, et au ministère qu'il exerçait avec tant de fruit. Faut-il admettre que, dès lors, son talent, ses succès, sa grande réputation avaient excité quelque jalousie parmi les prêtres d'Alexandrie, peut-être même dans l'esprit de l'évêque ? L'acharnement avec lequel on le persécuta plus tard n'autorise que trop cette conjecture. Toujours est-il que, à son arrivée en Palestine, il fut reçu avec la plus grande distinction par les évêques de la contrée. Bien qu'il n'eût pas encore été ordonné prêtre, ils le prièrent d'expliquer l'Ecriture sainte au peuple en pleine église. Démétrius s'en plaignit, dans la pensée que ses collègues voulaient lui donner par là une leçon indirecte. Mais Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste, évêque de Césarée, lui répondirent pour justifier leur conduite.

« Démétrius ne se tint pas pour satisfait. Il rappela Origène par lettre, et lui envoya même des diacres d'Alexandrie pour hâter son retour. Docile aux injonctions de son évêque, le chef du Didascalée revint à Alexandrie pour y reprendre ses études et ses occupations ordinaires ; mais il est évident que ce fâcheux épisode avait fait naître en eux un premier germe de mésintelligence ; et, comme nous le verrons dans la suite, les amis qu'Origène comptait en Palestine devaient pousser un jour ce relâchement des liens d'amitié jusqu'à une rupture complète.

« Cependant, loin de se décourager par ces indices d'une hostilité naissante, Origène redoubla d'ardeur dans l'exercice de ses fonctions. Parallèlement à ses travaux sur les livres saints, il commença cette série d'écrits dogmatiques dont le *Periarchon* forme le résumé et le couronnement. Nul doute qu'on ne doive chercher également dans ces diverses productions, la substance des leçons orales qu'il donnait au Didascalée. Nous avons vu quels étaient l'esprit et le caractère de son enseignement. Montrer l'accord de la science avec la foi, de la religion chrétienne avec ce que la philosophie grecque a de vrai et de légitime, voilà le but constant des efforts d'Origène, et le sens dans lequel il dirigeait les études de ses disciples. En cela il ne faisait que suivre l'exemple de Clément, son maître. Aussi donna-t-il à son tour le nom de *Stromates* aux dix livres où, comme le dit saint Jérôme, « il comparait entre eux les sentiments des chrétiens et ceux des philosophes, en confirmant tous les dogmes de notre religion par des extraits de Platon et d'Aristote, de Numénius et de Cornutus [2] ». Cette œuvre était donc analogue à celle de Clément, ce qui n'en rend la perte que plus sensible ; car il eût été intéressant d'observer en quoi les deux alexandrins se rapprochaient l'un de l'autre et par où ils différaient.

« Nous sommes arrivés à l'année 228. Des sectes nombreuses agitaient les Eglises de l'Achaïe [3]. Pour réduire les hérétiques au silence, on ne crut pas pouvoir mieux faire que de s'adresser à un homme réputé le plus savant théologien de l'Orient. Origène partit donc pour Athènes, peut-être à la prière d'Ambroise, son ami, qui séjournait dans cette ville [4]. En quittant Alexandrie, il emportait avec lui une *lettre testimoniale* de l'évêque Démétrius [5]. Chemin faisant, il voulut revoir ses amis de Palestine, et, dans ce but, il s'arrêta quelque temps à Césarée. Là s'accomplit l'acte qui allait devenir pour lui-même une source de persécutions et causer tant de troubles dans l'Eglise d'Orient. Ne pouvant se faire à l'idée qu'un docteur dont la vertu égalait la science dût rester indéfiniment au nombre des laïques, Théoctiste, évêque de Césarée, et Alexandre, évêque de Jérusalem, lui conférèrent le sacerdoce par l'imposition des mains. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser de cet acte et quelles en furent les conséquences pour le prêtre nouvellement ordonné. Sans perdre de vue l'objet principal de son voyage, Origène prit congé de ses amis pour se diriger vers la Grèce. Il y resta plus d'un an, conversant avec les philosophes, réfutant les hérétiques, et ne négligeant rien pour rendre son séjour aussi fructueux que possible. Comme il travaillait

1. Eusèbe, H. E., VI, 21.

2. S. Jérôme, Ep. 70, *ad Magnum*, n. 4.

3. S. Jérôme, *de script. eccl.* LXV ; Rufin, *Expos. in* l. VI, c. 23, *Eusebii*. Dans son *Histoire ecclésiastique*, Eusèbe se contente de dire que les *affaires de l'Eglise* appelèrent Origène en Achaïe.

4. S. Jérôme nous apprend, en effet, qu'à une certaine époque Ambroise se trouvait à Athènes, d'où il écrivit à son maître : *In quadam epistola, quam ad eumdem de Athenis scripserat* (Ep. 43 *ad Marcellam*).

5. *Sub testimonio ecclesiasticæ epistolæ*, dit S. Jérôme, *de script. eccl.*

depuis longtemps à sa grande édition des livres saints, il fut bien aise de trouver à Nicopolis, près d'Actium, une version grecque, qu'il transporta plus tard dans ses *Hexaples* [1]. C'est aussi pendant ce séjour à Athènes qu'il convient de placer l'aventure dont il parle dans une lettre adressée à ses amis d'Alexandrie. Un hérésiarque, avec lequel il avait discuté en public, s'était permis d'altérer le procès-verbal de la conférence, et de mettre sur le compte de son adversaire tout ce qu'il lui semblait bon. Une copie de ce factum arriva jusqu'aux chrétiens de la Palestine, qui se hâtèrent de députer un des leurs vers Origène pour lui demander un exemplaire authentique, ce qu'il eut soin de leur envoyer. Quant au sectaire, interpellé sur une licence aussi coupable, il se contenta de répondre : « J'ai voulu orner davantage la discussion et l'expurger. — Jugez, d'après cela, conclut Origène, ce qu'elle était devenue grâce à cette expurgation [2] ».

« C'est à la suite de ces combats soutenus pour la cause de la foi, qu'Origène avait regagné la ville d'Alexandrie. Mais la situation était bien changée. En quittant, il avait laissé Démétrius dans des dispositions plus ou moins bienveillantes ; il le retrouva profondément aigri. L'ordination d'un de ses diocésains par des évêques étrangers semblait au patriarche un empiétement sur ses droits ; et, à vrai dire, les apparences étaient pour lui.

« L'ordinand était né à Alexandrie, où il remplissait des fonctions publiques ; il ne se trouvait à Césarée qu'en passant, et rien n'indique qu'il ait eu l'intention d'y établir sa demeure, puisque nous le voyons rentrer deux ans après dans son diocèse natal, pour y reprendre la direction du Didascalée. Mais est-il vraisemblable que, déjà au IIIe siècle, les juridictions aient été délimitées avec une précision aussi rigoureuse ? Les *lettres testimoniales* [3] qu'Origène avaient reçues de la part de son évêque ne lui créaient-elles pas un titre suffisant pour recevoir l'imposition des mains dans un diocèse étranger ? Nous pensons que la coutume du temps justifiait sa conduite et celle de ses amis. C'est, en effet, sur le témoignage de cette lettre ecclésiastique, comme l'appelle saint Jérôme, qu'Alexandre, évêque de Jérusalem, s'appuie dans sa réponse à Démétrius, pour montrer qu'il avait agi conformément au droit ; et dans une lettre synodale citée par Justinien, les évêques d'Egypte, y compris le patriarche d'Alexandrie, reconnaissent que l'ordination avait été « véritable et canonique ». Encore aujourd'hui, et sous l'empire d'une législation devenue plus sévère, tout évêque a le droit d'ordonner un sujet qui aura été pendant trois ans son familier ou son commensal, encore que ce dernier ne soit pas son diocésain. Cette concession est fondée sur le lien moral qui se forme par suite d'une si longue cohabitation, et sur la facilité qu'a l'évêque d'apprécier par lui-même le mérite de l'ordinand. Et certes, Origène avait trop vécu dans l'intimité des évêques de Césarée et de Jérusalem, il avait travaillé avec trop de succès dans leurs diocèses, pour que Théoctiste et Alexandre ne fussent pas en état de juger si un tel homme était digne d'exercer les fonctions du sacerdoce.

« Mais l'évêque d'Alexandrie ne se rendit pas aux raisons de ses collègues ; et, pour colorer son opposition d'un prétexte spécieux, il se mit à divulguer un fait connu d'un petit nombre de personnes, et qui remontait à plus de vingt ans. Nous avons vu que, dans un moment d'exaltation juvénile, Origène avait pris à la lettre cette parole du Sauveur : « Il y a des eunuques qui se sont rendus tels pour le royaume des cieux ». S'il fallait s'en tenir au témoignage d'Eusèbe, Démétrius, qui d'abord avait admiré la hardiesse du jeune homme, n'en serait venu plus tard à un blâme public que pour satisfaire sa rancune ; mais tout porte à croire qu'il avait encore une autre intention, celle de montrer que, par cette mutilation volontaire, Origène s'était rendu indigne de recevoir les ordres. Telle serait, en effet, d'après le droit moderne, la conséquence d'un acte semblable ; et il n'est pas douteux que, dans le but d'assurer le respect dû au caractère sacerdotal, l'Eglise n'ait établi dès les premiers siècles une partie des empêchements canoniques, connus sous le nom d'*irrégularités*. Mais, supposons même, ce qui me paraît assez probable, qu'à cette époque-là déjà une pareille faute rendît un homme inhabile à recevoir les ordres, il est clair qu'alors comme aujourd'hui la voie restait ouverte à une réhabilitation. L'obstacle est du nombre de ceux qui peuvent se lever par une dispense légitime ; et si, comme nous le pensons, l'évêque de Césarée avait le droit d'imposer les mains à Origène, rien ne l'empêchait de faire cesser cette irrégularité, soit avant l'ordination, soit après, dans le cas où il eût ignoré le fait auparavant. Démétrius dépassait donc toute mesure, en dénonçant l'action d'Origène « par des lettres adressées aux évêques du monde entier », selon l'expression d'Eusèbe ; et saint Jérôme n'a pas tort de qualifier cette conduite de folie : *Tanta in eum debacchatus est insania, ut per totum mundum super nomine ejus scriberet* [4].

1. Eusèbe, H. E., l. VI, n. 16 ; S. Epiphane, *de pond. et mens.*, c. 18.
2. Lettre aux amis d'Alexandrie, citée par Rufin (*De adulter. librorum Origenis*).
3. Il ne faut pas confondre ces *lettres testimoniales* avec ce que nous appelons aujourd'hui les *lettres dimissoriales*. Les unes attestent simplement la foi et les bonnes mœurs du candidat, ainsi que l'absence de toute censure ecclésiastique ; les autres confèrent à un évêque étranger le droit de l'ordonner. Il est évident que la lettre de Démétrius n'avait par le caractère d'un *dimissoire* : autrement il n'y aurait eu aucune matière à débat. Les évêques de Palestine eussent agi, dans ce cas, en vertu d'une délégation formelle de leur collègue d'Alexandrie.
4. *De script. eccles.*, c. 54. Saint Jérôme parlait ainsi en 392 ; mais quelques années plus tard il tiendra un langage tout différent, par suite de ses démêlés avec Rufin.

« Pour résumer cette première phase du débat, nous devrons avouer que les évêques de Palestine avaient agi avec précipitation, et non sans quelque désir de donner une leçon, d'ailleurs bien méritée, à leur collègue d'Alexandrie. Quant à ce dernier, il faut reconnaître que la passion lui avait fait oublier les devoirs de la justice et de la charité. Vous comprenez dès lors dans quelle situation Origène allait se trouver après son retour en Egypte. Toutefois, tel était l'ascendant de cet homme extraordinaire, que sa présence suffit pour calmer l'irritation de l'évêque, du moins pendant quelque temps. Soutenu par l'admiration que lui valaient son talent et la sainteté de sa vie, il put reprendre ses occupations habituelles, et continuer ses travaux sur l'Ecriture sainte, tout en se livrant à l'instruction des catéchumènes. On pourrait même conclure du fait de sa déposition que Démétrius avait fini par l'admettre parmi les prêtres de l'église d'Alexandrie. Mais il est rare que les hommes aient assez d'empire sur eux-mêmes pour oublier désormais ce qui leur avait semblé une atteinte à leur dignité. Rappelons-nous d'ailleurs que les spéculations de l'audacieux écrivain restaient toujours là comme un prétexte pour raviver la querelle et agiter les esprits. Nous ignorons ce qui se passa dans l'intervalle, et comment l'orage, un instant apaisé, se déchaîna de nouveau contre lui et avec plus de fureur que jamais. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Origène, lassé d'une opposition sans cesse renaissante, résolut de s'éloigner pour toujours, laissant à Héraclas, son disciple, la direction du Didascalée. Il quitta donc Alexandrie en 231, pour ne plus jamais y revenir. Il était alors âgé de quarante-six ans, et en avait passé vingt-huit à la tête de l'école catéchétique.

« Le lieu de sa retraite était tout indiqué. L'évêque de Césarée, qui l'avait ordonné prêtre, de concert avec saint Alexandre, évêque de Jérusalem, accueillit sans hésitation l'illustre fugitif, auquel il confia le soin d'enseigner la théologie et d'expliquer l'Ecriture sainte dans l'assemblée des fidèles. Ce fut l'origine de l'école de Césarée, d'où sortirent tant d'hommes éminents, parmi lesquels il suffit de citer saint Grégoire le thaumaturge et son frère Athénodore, saint Pamphile et Eusèbe. Mais l'animosité de l'évêque d'Alexandrie devait poursuivre Origène jusque dans cet asile. Aussitôt après le départ du maître des catéchèses, Démétrius réunit un synode, composé d'évêques et de prêtres, où il lui ôta le droit d'enseigner et l'exila d'Alexandrie. Non content de cette première mesure, il assembla quelque temps après un nouveau synode, où il prononça contre lui une sentence de déposition, ce qui équivalait à lui interdire toute fonction sacerdotale ; et s'il faut en croire saint Jérôme, il aurait poussé la violence jusqu'à l'excommunier [1]. Le même docteur ajoute qu'à l'exception des évêques de Palestine, d'Arabie, de Phénicie et d'Achaïe, le monde entier consentit à la condamnation d'Origène [2]. Ce résumé porte des traces évidentes d'exagération, comme tout le passage d'où il est tiré, et dans lequel saint Jérôme, entraîné par sa verve, appelle les adversaires du grand Alexandrin « des chiens enragés qui aboient contre lui ». Dans son langage hyperbolique, le véhément écrivain aime assez à prendre une partie du monde pour le tout, comme, par exemple, lorsqu'il dit dans un endroit que tout l'univers, *totus orbis*, gémit et s'étonna d'être devenu arien. Certes les évêques de ces quatre contrées n'étaient pas les seuls qui eussent embrassé la cause d'Origène. Ainsi nous trouvons parmi ses adhérents les plus fidèles le métropolitain de la Cappadoce, saint Firmilien, qui n'hésitait pas à utiliser son ministère pour les églises de l'Asie Mineure [3]. Un fait assurément très-grave serait la condamnation d'Origène par le pape Pontien. Saint Jérôme affirme en effet « que Rome elle-même assembla contre lui son sénat ». Mais quel fut le résultat de cette assemblée ? Y eut-il une sentence confirmant celle de Démétrius ? Voilà ce que nous ignorons absolument. Un renseignement précieux nous permet de conclure que Rome, toujours attentive à surveiller le mouvement des doctrines dans l'Eglise universelle, se préoccupa des erreurs d'Origène plus que de ses démêlés personnels avec Démétrius. Voici les paroles de saint Jérôme : « Origène lui-même, dans une lettre adressée à Fabien, évêque de Rome, témoigne son repentir d'avoir écrit de telles choses, et reporte la cause de ses témérités sur Ambroise, qui avait rendu publics des écrits destinés à ne jamais voir le jour [4] ». Tout s'éclaircit par là : les pontifes romains s'étaient émus des opinions singulières du théologien oriental, et celui-ci avait compris la nécessité de se justifier auprès de l'Eglise qu'il appelle « la plus ancienne de toutes ». Il est bien regrettable que nous ne possédions plus cette lettre au pape Fabien, dont parlent également Eusèbe et Rufin, et qui honore la modestie de l'auteur, en même temps qu'elle rend hommage à l'autorité suprême des évêques de Rome. Vous remarquerez aussi, que l'explication d'Origène équivaut à un aveu formel des erreurs répandues dans ses écrits.

« Peu de temps après son arrivée en Palestine, Origène se remit au travail avec plus d'ardeur que jamais. Une âme moins fortement trempée que la sienne eût peut-être cédé au découragement en présence de si rudes épreuves ; mais l'*homme aux entrailles d'airain*, comme on l'appelait de son temps, ne se laissa point abattre par les persécutions auxquelles il était en butte. Il chercha ses consolations dans l'étude, dans la prédication, dans la défense de Jésus-Christ et de l'Eglise ; et les vingt-trois années qui suivirent son exil d'Alexandrie devinrent les plus fécondes

1. *Photius, biblioth.*, Cod. 118. — 2. Ep. 33 à Paula, citée par Rufin, *Apol. contre saint Jérôme*, l. II. c. 20. — 3. Eusèbe, H. E., VI, 27.

4. S. Jérôme, ép. 84, *ad Pammachium et Oceanum*, n. 10; Eusèbe, H. E., VI, 36; Rufin, *Apol. contre saint Jérôme*, l. I.

de sa vie. Il les passa tour à tour à Césarée de Palestine, à Césarée de Cappadoce, à Athènes et à Tyr, sans parler des séjours moins prolongés qu'il fit à Jérusalem, à Nicomédie et en Arabie, où il fut appelé à deux reprises pour y combattre des hérésies naissantes. C'est pendant cette période, et malgré les hasards d'une existence si agitée, qu'il acheva le vaste monument dont il avait jeté les bases à Alexandrie, je veux dire ses *Hexaples*, la plus grande œuvre de patience qui ait jamais été accomplie par un homme. A côté de ce travail purement grammatical et philologique, il reprit la suite de ses commentaires sur les différentes parties de l'Ancien et du Nouveau Testament ; et enfin ses prédications continuelles dans les églises l'obligèrent à composer plus de mille homélies prononcées devant le peuple. C'est sous ce nouvel aspect que l'ordre des temps et la liaison des matières nous amènent à étudier l'activité théologique et littéraire d'Origène.

« Comme nous venons de le dire, les travaux d'Origène sur l'Ecriture sainte sont, ou critiques, ou exégétiques, ou panérétiques, suivant qu'ils ont pour objet de préciser la lettre même du texte sacré, ou d'en déterminer le véritable sens, ou bien d'en tirer des instructions pour les fidèles. Plusieurs raisons avaient porté l'infatigable érudit à entreprendre sa fameuse édition des livres saints. Depuis des siècles, la version des Septante existait à côté du texte original, qu'elle remplaçait auprès de ceux qui ne savaient pas l'hébreu. Juifs hellénistes et chrétiens s'en servaient également dans les assemblées du culte et pour l'enseignement des écoles : émanant d'auteurs juifs antérieurs au christianisme, elle ne devait inspirer aucune défiance aux descendants d'Israël. Aussi Aristobule, Philon et Josèphe en avaient-ils fait usage non moins que les écrivains du Nouveau Testament. Elle passait même pour inspirée aux yeux d'un grand nombre de juifs ; et cette opinion, rejetée à bon droit par saint Jérôme, avait trouvé de l'écho chez quelques auteurs chrétiens [1]. Bref, la version des soixante-dix interprètes jouissait de part et d'autre d'une égale autorité, et la controverse gagnait en clarté par la diffusion d'un texte accessible à tout le monde et dont l'origine ne pouvait être suspecte à personne. Mais quand les juifs s'aperçurent qu'on les battait par leurs propres armes, et qu'on se servait contre eux d'une traduction provenant de leurs ancêtres, ils se mirent à en contester la fidélité, et à faire valoir les différences insignifiantes qu'on remarque entre elle et l'original hébreu. De là les anathèmes dont ils accablèrent la version des Septante, jusqu'à ordonner un jour de jeûne annuel en expiation d'un tel crime [2]. Il s'agissait donc de confronter, ligne par ligne, cette version avec le texte hébreu, pour montrer en quoi ils s'accordent et par où ils diffèrent, de manière à enlever aux juifs tout prétexte de calomnier les chrétiens [3]. D'autre part, comme nous l'apprend Origène, les exemplaires grecs de l'Ancien Testament présentaient d'assez nombreuses variantes, soit par la négligence des copistes, soit par la prétention qu'affichaient certains interprètes de vouloir corriger le texte, en ajoutant ou en retranchant à leur gré [4]. Un travail de révision critique devenait nécessaire afin de démêler la leçon primitive au milieu de ces remaniements postérieurs. Enfin, dans la seconde moitié du IIe siècle, il s'était produit trois versions grecques de la Bible, dont la première avait pour auteur le juif Aquila, et les deux dernières, Théodotion et Symmaque, appartenant l'un et l'autre à la secte des ébionites. Versés tous les trois dans la connaissance de la langue hébraïque, de pareils traducteurs s'éloignaient trop de l'orthodoxie pour qu'on pût les accuser d'avoir voulu favoriser la cause de l'Eglise par les aveux que leur arrachait la cause de la vérité. Dès lors quelle utilité n'y avait-il pas à réunir, dans un seul et même ouvrage, le texte original avec les différentes traductions, et à présenter au lecteur, pour chaque verset de l'Ecriture, les leçons les plus autorisées ? Toute contestation disparaissait devant l'accord des interprètes ; et en cas de divergence, il devenait facile de se prononcer pour l'un ou pour l'autre. Un travail de ce genre ne pouvait manquer d'ouvrir une mine féconde à la controverse comme à l'enseignement.

« Mais aussi quel travail ! Pour le mener à bonne fin, il ne fallait rien moins que transcrire la Bible sept ou huit fois, depuis le premier mot jusqu'au dernier, en ayant soin de noter les moindres différences qui pouvaient exister entre le texte des Septante et celui des autres interprètes. Origène ne se laissa point effrayer par la perspective d'une collection qu'on peut évaluer à plus de cinquante volumes. Il fit d'abord un recueil en quatre colonnes. Dans la première, il plaça la version d'Aquila, comme étant celle qui se rapproche davantage du texte hébreu par sa scrupuleuse exactitude ; venait ensuite la traduction de Symmaque, moins fidèle que la précédente, mais plus polie et plus claire : la troisième colonne contenait la version des Septante, point central auquel se rapportait tout le reste ; suivait enfin le texte de Théodotion, qui s'éloigne le moins des soixante-dix interprètes, sur les pas desquels il marche presque toujours. Ce tableau synoptique en quatre colonnes prit le nom de *Tétraples*. Les quatre principales traductions grecques marchaient ainsi de front, offrant au lecteur autant de leçons diverses qu'il lui était aisé de

1. S. Jérôme, *Præf. in Pent.; Apol. adv. Rufinum*, I, 2 : Aliud est enim vatem, aliud interpretem esse. Ibi spiritus ventura prædicit ; hic eruditio et verborum copia ea quæ intelligit, transfert.

2. Talmud, Traités *Thaanith* et *Sopherim*.

3. Nous trouvons un écho de ces calomnies dans Origène, *Ep. ad Africanum*, n. 5 ; et dans saint Jérôme, *Præf. in libr. Josue, in libr. Isaiæ, in Paralipomena*, etc.

4. *In Matth.*, t. XV, 14.

contrôler réciproquement. Il manquait toutefois à cette première édition un avantage précieux, celui de pouvoir comparer les versions avec l'original. Pour combler une telle lacune, Origène fit précéder les *Tétraples* de deux nouvelles colonnes, où il mit, d'un côté, le texte hébreu en caractères hébraïques, et, de l'autre, le même texte en lettres grecques pour ceux qui comprenaient l'hébreu sans savoir le lire. Cette distribution de l'ouvrage en six colonnes lui valut le nom d'*Hexaples*. Mais le laborieux écrivain ne s'en tint pas là. Dans le cours de ses pérégrinations, il avait trouvé deux versions grecques de l'Ancien Testament : l'une à Jéricho, en Palestine ; l'autre à Nicopolis, près d'Actium. De là deux colonnes supplémentaires destinées à recueillir cette cinquième et cette sixième version, par où les *Hexaples* devinrent des *Octaples*. Enfin, une septième traduction, dont nous ignorons la provenance, vint former une dernière colonne et convertir les *Octaples* en *Ennéaples*, bien que les anciens n'aient jamais attaché ce nom à l'édition totale. Le titre d'*Hexaples* lui est resté, soit que les trois dernières versions ne s'étendissent pas à toute l'Ecriture, soit qu'Origène n'en ait fait usage que pour une partie des livres saints.

« J'ai dit que l'attention de l'auteur s'était concentrée principalement sur la version des Septante. Elle occupait la colonne du milieu dans l'édition complète, afin que l'on pût mieux saisir ses rapports de conformité ou de dissemblance avec le texte hébreu et le reste des versions grecques. Mais, pour faciliter au lecteur ce travail de comparaison, l'ingénieux critique imagina certains signes qui indiquaient à première vue la différence des leçons. S'agissait-il d'un membre de phrase omis par les Septante et compris dans l'original hébreu ? il le reproduisait en le faisant précéder d'un astérisque, et suivre de deux points (*... :). Au contraire, il marquait par un obélisque ou une petite broche ce que les Septante avaient en plus (÷). D'autres signes lui servaient encore pour noter les passages que les soixante-dix interprètes avaient rendus d'après le texte hébreu, mais avec moins d'exactitude que les traductions parallèles. De cette manière, sans toucher à la célèbre version, il montrait ce qu'elle pouvait avoir d'incomplet ou de défectueux ; et lorsqu'on pense que cette révision minutieuse embrassait tous les livres de l'Ancien Testament, il n'y a plus lieu de s'étonner que les contemporains d'Origène l'aient appelé un homme d'acier.

« Telle est cette œuvre tant célébrée par l'antiquité chrétienne. On peut dire qu'elle a servi de base à tous les travaux entrepris dans la suite sur le même sujet, en sorte que son auteur mérite à juste titre d'être appelé le père de l'exégèse biblique. Vous comprenez toutefois quelle difficulté il y avait pour les copistes à transcrire mot par mot une collection aussi volumineuse. Les *Hexaples* ne pouvaient pas se répandre à beaucoup d'exemplaires : c'est ce qui explique pourquoi il ne nous en reste plus un seul fragment. L'original avait été déposé dans la fameuse bibliothèque de Césarée, où il a dû périr, en même temps que tout ce précieux trésor, quand les Perses de Chosroës, et, plus tard, les Arabes, vinrent dévaster la Palestine. Mais si le temps n'a épargné aucun manuscrit reproduisant les *Hexaples*, tels qu'ils étaient sortis de la main d'Origène, il n'en est pas absolument de même des différentes versions qui s'y trouvaient réunies. Sans parler des Septante dont nous possédons le texte intégralement, nous sommes loin d'avoir perdu jusqu'au dernier vestige des traductions d'Aquila, de Théodotion et de Symmaque. En rassemblant ce qui nous reste de ces anciens interprètes, et à l'aide des Pères de l'Eglise qui avaient profité du travail d'Origène, quelques érudits, à la tête desquels il faut placer dom Bernard de Montfaucon, sont parvenus à recomposer les *Hexaples*, du moins en partie. Mais il est clair que ce recueil, assurément fort utile, n'a de commun avec l'œuvre du Catéchiste alexandrin que l'identité du plan et l'emploi des mêmes matériaux [1].

« Il ne suffisait pas à Origène d'avoir donné une édition complète des livres saints, en joignant au texte original les différentes versions connues de son temps ; à ce travail purement grammatical et philologique il voulut ajouter l'explication intégrale de l'Ancien et du Nouveau Testament. Interpréter l'Ecriture depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, ce serait déjà une œuvre capable d'absorber la vie d'un homme ; mais l'intrépide érudit trouva encore moyen de dépasser ce programme en poursuivant sa vaste entreprise sous une triple forme. D'abord il résolut d'expliquer chaque livre verset par verset, sans imposer d'avance aucune limite à ses développements : c'est ce qu'il appela ses *tomes* ou ses commentaires proprement dits. Puis, dans un deuxième travail, il disposa une série de notes moins longues, destinées à éclaircir les endroits les plus difficiles, suivant la coutume des scoliastes d'Alexandrie : aussi ces observations reçurent-elles le nom de *Scolies*. Enfin ses prédications dans les églises l'obligèrent à reprendre ses études d'exégèse pour leur donner un caractère plus pratique et mieux approprié à l'enseignement populaire ; d'où le titre d'*Homélies* réservé à ces dissertations sur l'Ecriture sainte.

« Origène était merveilleusement doué pour le ministère de la parole. Une diction claire et facile, une imagination des plus riches, un accent de piété qui va droit au cœur, une chaleur douce, contenue, mais qui ne laisse pas d'éclater par intervalle, tout se réunissait pour prêter à ses dis-

1. Le travail de Montfaucon se trouve dans la *Patrologie grecque* de Migne, t. XV et XVI. Mais l'éditeur a tort de l'intituler *Hexaplorum Origenis quæ supersunt*. La vérité est qu'il ne nous reste absolument rien des Hexaples d'Origène, *ne tantilla quidem pars Hexaplorum, ut initio scripta fuerunt*, comme disait le savant bénédictin. C'est un recueil tout nouveau, formé à l'aide des mêmes éléments que l'ancien, mais qu'on ne saurait faire passer à aucun titre pour l'œuvre d'Origène.

cours du charme et de l'intérêt. Aussi l'on n'a pas de peine à s'expliquer la vive impression qu'il produisait sur ses auditeurs.

« Une fois prêtre, et depuis son départ d'Alexandrie, Origène ne cessa de se livrer au ministère de la prédication jusqu'à la fin de ses jours. Partout où il séjournait, soit à Césarée, soit à Jérusalem, ou ailleurs, les évêques le priaient d'expliquer l'Ecriture sainte au peuple ; et il s'acquittait de sa tâche avec autant de succès que de talent. Dans la troisième de ses *Homélies sur le Lévitique*, prononcées après l'année 245, il parle de ses prédications comme d'un ministère qui déjà remontait fort loin. En effet, à ce moment-là, il exerçait cette fonction depuis plus de vingt ans. Ce n'est pourtant qu'à l'âge de soixante ans, dit Eusèbe, qu'il permit aux sténographes de recueillir ses discours : sans cet acte de modestie, auquel la prudence n'a pas dû rester étrangère, nous n'aurions pas à regretter la perte de la majeure partie de ses homélies. Car, bien qu'il en ait composé quelques-unes à tête reposée, il improvisait le plus souvent : ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il prêchait presque tous les jours, au témoignage de saint Pamphile. Les 186 homélies qui nous restent de lui ne peuvent donc nous donner qu'une idée fort incomplète de sa carrière oratoire. Saint Jérôme porte à plus de mille le nombre de ces instructions familières qu'on lisait encore au v[e] siècle ; et ce chiffre grossirait de beaucoup, si l'on y ajoutait toutes celles qui ne furent jamais recueillies ».

On a reproché à Origène d'avoir abusé de la méthode allégorique dans son interprétation de la sainte Ecriture : il voulait même que quantité de textes ne renfermassent aucun sens littéral ; cette opinion est évidemment fausse.

Il ne manquait à Origène, pour embrasser le cercle entier de la théologie, que de tourner son attention vers la controverse du christianisme avec la philosophie païenne.

« Si le *Traité contre Celse* est inférieur à l'*Apologétique* de Tertullien comme œuvre d'art et d'éloquence, on ne fait que lui rendre justice en l'appelant la plus savante défense du christianisme dans les trois premiers siècles. Sans négliger entièrement le côté juridique du débat, qui avait tant préoccupé ses devanciers, Origène s'est pourtant placé de préférence sur le terrain des idées et des doctrines. C'est par là que cet antique monument de la littérature chrétienne conserve toujours un air de jeunesse et de nouveauté. Toute la partie de l'apologétique primitive concernant la procédure suivie à l'égard des chrétiens, a vieilli ; ou du moins elle n'inspire plus que l'intérêt qui s'attache à une grande cause vaillamment défendue. La révolution opérée dans le droit public par le triomphe de l'Evangile a éloigné pour toujours, nous aimons à le croire, toute situation analogue. Mais ce qui n'a pas vieilli, ce qui est toujours vivant et actuel, c'est la controverse de la religion révélée avec le rationalisme, quelque nom qu'il prenne et sous quelque forme qu'il se présente. Les questions qui se remuent encore aujourd'hui dans cet ordre de choses, sont celles-là mêmes qu'Origène avait traitées avec une si grande supériorité d'esprit. En le voyant défendre le caractère historique du christianisme, la valeur démonstrative des faits surnaturels, on peut se croire transporté au milieu de nos discussions contemporaines. Voilà ce qui assure à son œuvre un rang à part, un mérite hors ligne ; et c'est là aussi ce qui en fait un argument dont la force ne peut échapper à personne. Rien n'est plus propre à consolider la foi que cette guerre à outrance déclarée au christianisme dès son origine. Ce n'est point par surprise, assurément, qu'il a conquis le monde, mais après des controverses longues et opiniâtres, après avoir passé au crible de la critique historique et philosophique, avec tous ses dogmes et ses institutions. Si l'Evangile avait été ce mythe oriental ou cette pastorale galiléenne que rêvent nos adversaires modernes, croyez bien que les Celse et les Porphyre eussent été de taille à déchirer ce tissu légendaire, et cela pour toujours. Qu'est-il arrivé, au contraire ? Leurs attaques n'ont servi qu'à mieux établir la réalité des faits évangéliques ; ces dogmes qu'ils tournaient en dérision, ont subjugué les intelligences ; et ces institutions qu'ils signalaient à la haine des pouvoirs publics sont devenues celles du monde civilisé. Lorsqu'une société, à peine née, sait braver de tels orages, elle peut affronter sans crainte, après dix-huit siècles de durée, les mêmes tempêtes qui avaient assailli son berceau.

En composant son immortelle apologie, Origène ne se croyait pas au terme de sa carrière d'orateur et d'écrivain. Mais les événements allaient interrompre des travaux qui avaient fait le bonheur de sa vie.

« Le règne de Philippe l'Arabe (244-249) avait été pour l'Eglise une ère de paix et de prospérité. S'il n'est pas certain que ce prince ait professé publiquement la religion chrétienne, malgré le témoignage d'Eusèbe, de l'auteur de la *Chronique d'Alexandrie* et de saint Jean Chrysostome, on ne saurait douter de ses sympathies pour la cause de l'Evangile. Origène, en particulier, s'était trouvé en rapport avec la famille impériale, comme l'attestent ses lettres à Philippe et à l'impératrice Sévéra, lettres dont le texte n'est pas arrivé jusqu'à nous. L'avénement de Décius changea la face des choses. Nous ignorons dans quelle ville se trouvait Origène lorsque la tourmente éclata sur l'Eglise, si c'est à Césarée de Palestine ou à Tyr. Mais, d'après le plan d'attaque adopté par Décius, la persécution ne pouvait manquer d'atteindre l'homme le plus célèbre que l'Eglise d'Orient comptât dans son sein. Origène, alors âgé de soixante-cinq ans, fut donc jeté en prison et chargé de chaînes. On lui mit au cou un carcan de fer et des entraves aux pieds jusqu'au quatrième trou, dit Eusèbe, ce qui écartait les jambes excessivement [1]. Ce supplice dura plusieurs jours, au bout

1. Eusèbe, H. E., VI, 39.

desquels les bourreaux lui firent éprouver quantité d'autres tortures, jusqu'à le menacer de la peine du feu. Toutefois, ajoute son historien, le juge avait grand soin de s'arrêter à la limite où une mort certaine eût été la suite de ces traitements barbares : il espérait sans doute que des tourments prolongés finiraient par abattre le courage d'Origène, et qu'une pareille chute entraînerait celle de beaucoup d'autres. Mais l'héroïque vieillard demeura ferme : lui qui, encore enfant, avait exhorté son père Léonidès à souffrir la mort pour Jésus-Christ, n'était pas homme à trahir, sous le coup de la persécution, la cause qu'il avait servie pendant plus de quarante ans, par sa parole et par ses écrits. La Providence lui ménageait cette épreuve suprême, pour lui fournir l'occasion de montrer que la force du caractère s'alliait en lui à la noblesse du cœur et à l'élévation de l'esprit. Sans l'épisode glorieux qui a marqué la fin de sa carrière, il eût manqué un trait à cette grande physionomie qui devait se présenter devant l'histoire avec le triple reflet du génie, de la sainteté et du martyre.

« Soit que la mort de Décius eût mis fin à la captivité d'Origène, soit que toute autre cause lui eût rendu sa liberté, Eusèbe nous le montre reprenant ses travaux à quelque temps de là, encourageant par ses lettres ceux qui avaient besoin d'être fortifiés, et conservant jusqu'au bout cette prodigieuse activité qu'il n'avait cessé de déployer dans tout le cours de sa carrière. Mais les souffrances d'un long martyre, venant s'ajouter aux fatigues d'une vie si laborieuse et si agitée, avaient achevé d'épuiser les forces du noble vieillard. La ville de Tyr, en Phénicie, où il avait fixé son séjour, fut sa dernière étape ici-bas, et resta la gardienne de son tombeau. C'était en l'année 254. Origène avait vécu soixante-neuf ans.

« Le génie, la sainteté et le martyre, dit en terminant M. Freppel, se rencontrent dans l'homme dont nous venons d'étudier la vie et les écrits. Et cependant de si grandes choses n'ont pas eu tout le résultat qu'elles semblaient devoir obtenir. Pour le talent et l'étendue des connaissances, Origène l'emporte sur la plupart des Pères de l'Eglise : en tout cas, il n'est inférieur à aucun; et malgré des services si éclatants, l'Eglise n'a pu le ranger au nombre de ses docteurs. Il est peu de vies où le zèle des âmes se trouve joint à une plus grande austérité de mœurs; et tant de vertus n'ont pu recevoir néanmoins la consécration solennelle que l'Eglise réserve pour l'élite de ses fils. Le chef de l'école d'Alexandrie a couronné ses travaux par une admirable confession de la foi; et son nom n'a point trouvé place parmi les héros du martyre. Qu'est-ce donc qui l'a empêché de figurer, pour toute la suite des siècles, à côté des Basile et des Augustin, dans cette pléiade de saints docteurs, dont la réputation n'est ternie par aucune tache? Le défaut de sûreté dans la doctrine. Certes, on n'a jamais erré avec plus de candeur. A aucune époque de sa vie, l'auteur du *Periarchon* n'a voulu se mettre en opposition avec l'enseignement de l'Eglise, qui est resté constamment pour lui la règle infaillible de la croyance. Inébranlable sur le principe, il n'a pu se tromper que dans l'application, en prenant pour des opinions libres ce qui contredisait en réalité le dogme catholique. Origène croyait pouvoir en toute sécurité construire sur la base de la révélation un système philosophique dont les données principales sont empruntées à Platon. Encore n'a-t-il formulé ce système qu'avec beaucoup de réserve, par manière d'hypothèse, et comme un simple exercice de l'esprit [1], ainsi que l'a dit saint Athanase. Ce n'en était pas moins une entreprise périlleuse; car il ne faut pas jouer légèrement avec les dogmes de la foi. Des disciples maladroits allaient surgir et prendre au sérieux ces fantaisies d'une imagination exubérante. Il en sortira l'origénisme, c'est-à-dire un ensemble d'idées qui commence par l'hypothèse de la préexistence des âmes pour aboutir à la théorie des épreuves successives. Assurément il serait injuste d'imputer à Origène toutes les erreurs qui ont pu traverser le cerveau de quelques-uns de ses partisans les plus exaltés; mais l'on conçoit aussi que l'orthodoxie ait tenu en suspicion un écrivain dont l'esprit aventureux avait favorisé de pareilles tendances. Voilà ce qui a compromis devant le tribunal de la postérité la mémoire du grand Alexandrin; car il n'y a pas moyen de nier les erreurs auxquelles il s'est laissé entraîner : elles forment un tout complet, dont on ne peut rien détacher. Or, quelques égards que méritent le talent et les services rendus, quelque admiration que l'on éprouve pour de si hautes vertus jointes à une telle science, il est un intérêt devant lequel s'effacent toutes les sympathies, l'intérêt de la vérité. Pour ne pas donner une apparence de raison à des doctrines justement blâmables, l'Eglise a dû se résoudre à laisser un des plus grands hommes de son histoire dans la situation équivoque où il s'était placé lui-même. En le traitant avec trop d'indulgence, elle n'aurait pas veillé suffisamment à la conservation du premier des biens spirituels confiés à sa garde. Car, ainsi que le disait déjà un des esprits les plus honnêtes de l'antiquité, Plutarque, Dieu ne saurait faire aux hommes, et les hommes ne sauraient recevoir de Dieu un plus grand don que la vérité.

« Mais, si les spéculations téméraires d'Origène ne lui ont pas permis d'occuper dans l'histoire de l'Eglise le rang que lui auraient assigné ses immortels travaux pour la cause de l'Evangile, devrons-nous, à l'exemple de beaucoup d'autres, attacher au nom du célèbre apologiste la qualification d'hérétique? Est-il vrai que le pape Anastase ait condamné la traduction du *Periarchon* faite par Rufin d'Aquilée, tout adoucie qu'elle fût? que le cinquième concile général, tenu en 553, ait déclaré Origène hérétique? que le premier concile de Latran, tenu sous Martin Ier, le cinquième, le sixième, le septième et le huitième aient tous renouvelé la condamnation portée contre Origène

1. Ὡς γυμνάζων.

au cinquième? La chose n'est pas douteuse. Mais l'essentiel est de bien fixer le sens des jugements rendus contre Origène par les pouvoirs de l'Eglise. Sur ce point, la maxime de Huet restera comme le vrai mot de la question : « Si l'on entend par hérétique un homme qui erre sur un dogme de la foi, il est impossible de ne pas appliquer à Origène cette qualification; mais si l'on veut désigner par là celui qui manifeste l'intention de persévérer dans son erreur, lors même qu'elle aurait été réprouvée par l'Eglise, qui oserait dire pareille chose d'Origène? »

« C'est dans le premier sens, et nullement dans le second, que les conciles ont condamné l'auteur du *Periarchon*. Car il est évident qu'un homme ne peut pas devenir plus hérétique après sa mort qu'il ne l'était pendant sa vie. Or, de son vivant, Origène n'avait pas songé un instant à rompre la communion avec l'Eglise. Les évêques de l'Egypte l'avaient proscrit, mais beaucoup d'autres s'étaient prononcés en sa faveur; et d'ailleurs, en écrivant une lettre au pape Fabien pour désavouer ses erreurs, il montrait assez combien son esprit était éloigné de cette opiniâtreté orgueilleuse qui fait l'hérétique proprement dit. Rappelons-nous ses déclarations si fermes et si explicites sur la nécessité de se conformer en tout point à l'enseignement de l'Eglise ; aussi des évêques dont l'orthodoxie n'est pas suspecte, l'avaient-ils appelé à prêcher dans leurs diocèses, et à combattre l'hérésie sous toutes les formes. Après avoir vécu constamment dans la communion de l'Eglise, Origène y était mort, réconcilié même avec l'église d'Alexandrie, comme l'atteste la marque de déférence que lui donnait saint Denis, patriarche de cette ville, en lui adressant son livre *du Martyre* peu de temps auparavant. Il résulte de tout cela que les conciles n'ont pu lui appliquer la qualification d'hérétique dans le sens où ils l'infligeaient à Arius, à Nestorius et à tous ces réfractaires qui s'étaient mis en révolte ouverte contre l'autorité de l'Eglise. Leurs décisions ne signifient pas autre chose, sinon qu'il y a dans les écrits d'Origène des erreurs qui contredisent les dogmes de la foi, et qui, par suite, constituent en elles-mêmes de véritables hérésies. Bref, ce qu'ils ont voulu frapper, c'est l'origénisme, c'est-à-dire ce système qui commence par l'hypothèse de la préexistence des âmes et qui finit par la théorie des épreuves successives. Or, l'on m'accordera, sans doute, que ce sont là des erreurs capitales, dont les conséquences ne tendent à rien moins qu'à ruiner la foi chrétienne. Si elles avaient conservé la forme vague, indécise, hypothétique, qu'elles revêtaient sous la plume de l'auteur, il est à croire qu'aucune condamnation solennelle ne serait venue les atteindre. Voilà ce qui explique l'indulgence avec laquelle les pouvoirs de l'Eglise avaient traité ces rêveries, pendant près de cent cinquante ans. Mais du moment que les hérétiques s'en faisaient une arme, et que des disciples maladroits, renchérissant sur les témérités du maître, les réduisaient en corps de doctrines pour les opposer à l'orthodoxie, il fallait bien que les conciles sortissent de leur réserve pour frapper le mal dans la personne de celui qui en était la source. Et la preuve qu'ils ont frappé juste, c'est que l'origénisme n'a plus marqué depuis lors dans l'histoire de l'Eglise ».

Origène, *Cours d'éloquence sacrée fait à la Sorbonne pendant les années* 1866 et 1867, par M. l'abbé Freppel, doyen de Sainte-Geneviève, professeur à la Faculté de théologie de Paris (aujourd'hui évêque d'Angers). — M. Migne a donné les œuvres complètes d'Origène, texte grec et latin, dans les tomes XI à XVIII de sa *Patrologie grecque* : il y a joint les écrits qui regardent Origène.

XXIIIe JOUR D'AVRIL

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint Georges, martyr, dont l'Eglise de Dieu honore le triomphe, glorieux entre ceux des autres Saints qui ont souffert la mort pour la foi. 303. — A Valence, en France, le supplice des saints martyrs Félix, prêtre, Fortunat et Achillée, diacres, qui, ayant été envoyés par saint Irénée, évêque de Lyon, pour prêcher la parole de Dieu, et, ayant converti la plus grande partie de cette cité à la foi de Jésus-Christ, furent arrêtés par le général Cornélius et jetés en prison; puis, après avoir été longtemps battus, ils eurent les jambes brisées, furent attachés à des roues tournant avec rapidité, suspendus au chevalet pour y endurer le tourment de la fumée, et enfin furent achevés par le tranchant de l'épée. 212. — En Prusse, la naissance au ciel de saint Adalbert, évêque de Prague, qui prêcha l'Evangile dans la Pologne et dans la Hongrie. 997. — A Milan, saint Marole, évêque et confesseur. 423. — A Toul, en France, saint Gérard, évêque de ce siége. 994.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Corbie, sainte Pusine, vierge champenoise, sœur de sainte Lindrue, consacrée par saint Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne. Son corps fut porté en l'abbaye d'Herford, en Allemagne, du temps de Charles le Chauve. ve s. — A Saumur, le vénérable GILLES DE TYR, archevêque de Tyr, en Phénicie, légat de la croisade publiée par l'ordre d'Urbain IV, du temps de saint Louis. 1266. — A Ajaccio, le bienheureux ALEXANDRE SAULI, évêque et confesseur. 1592. Il fut béatifié en 1742.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Franciscains. — A Pérouse, le bienheureux GILLES, confesseur, compagnon de notre séraphique Père saint François, qui brilla d'un grand éclat par sa pauvreté, sa chasteté et ses autres vertus, et célèbre par les grâces qu'il reçut du ciel aussi bien que par ses miracles avant et après sa mort. 1272.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, les saints Protoléon, Athanase, Valère, Anatole, Glycère, Donat, Thérin, martyrs. Les cinq derniers furent convertis par saint Georges. 303. — En Irlande, saint Ibar, évêque, qui dirigea le célèbre monastère de Beg-Erin, où il fut enseveli, et qui avait sous son autorité un nombre considérable de maisons religieuses en Irlande. vi^e s. — A Suelli, en Sardaigne, saint Georges, évêque. 1117. — A Udine, en Vénétie, la bienheureuse Hélène, veuve, du Tiers Ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui, le même jour des funérailles de son mari, coupa ses cheveux qu'elle avait fort beaux et les déposa sur la bière du défunt en disant : « Je ne les conservais que par affection pour toi : emporte-les dans la tombe ». 1459.

LES SAINTS FÉLIX, FORTUNAT ET ACHILLÉE

MARTYRS ET FONDATEURS DE L'ÉGLISE DE VALENCE

212. — Pape : Saint Zéphirin. — Empereur romain : Caracalla.

> Soyez vigilants, demeurez fermes dans la foi ; agissez courageusement et chassez toute crainte. *I Cor.*, XVI, 13.

Le bienheureux Irénée, évêque de Lyon, et qui plus tard fut martyr, avait été choisi, par une disposition spéciale de la Providence, pour établir, avec une admirable solidité, les fondements de la foi dans une partie des Gaules. Il avait envoyé le prêtre Félix, qui devait réaliser dans sa vie le bonheur que promettait son nom, Fortunat, dont le nom présageait de même les richesses d'une heureuse fin, et avec eux le diacre Achillée, dans la province de Valence, afin d'y répandre les semences de la parole divine. La foule des gentils avait accueilli ces missionnaires avec un sympathique empressement; on les avait entourés des plus grands honneurs, et tous les aimaient d'une tendre affection mêlée de respect. Pour eux, soldats de la milice du ciel, ils n'avaient qu'un désir, celui d'accomplir ici-bas, dans les travaux et les sacrifices, les fonctions de la charge dont ils portaient le glorieux titre. Bientôt Dieu fit éclater en eux la puissance des miracles d'une manière merveilleuse ; ils guérissaient les possédés que tourmentait l'esprit de malice, et les malheureux affligés de quelques difformités monstrueuses, et ceux que les maladies de tout genre condamnaient à une mort prématurée ; armés du secours d'en haut, ils rendaient aux âmes leur ancienne vigueur, aux corps leurs forces premières. Tous ces miracles répandus au loin, et par l'éclat qui les accompagnait et par la reconnaissance et les éloges qu'ils excitaient, ne pourraient être suffisamment racontés dans un récit aussi abrégé que celui dans lequel nous nous renfermons. D'ailleurs,

il est plus digne de l'écrivain de proposer à la foi des hommes des faits incontestables et dont il a été le témoin, que d'accueillir des événements douteux sur les bruits de la multitude.

Arrivés à ce degré de sainteté, les trois apôtres cherchaient encore une voie plus parfaite. Non loin de Valence, du côté de l'orient, d'où la voix de Dieu les avait appelés, ils se choisirent une petite chaumière, avec laquelle ils espéraient acheter le palais du ciel ; ce fut là la pauvre retraite de ces hommes avides d'humilité, mais dont le cœur était en même temps rempli du plus sublime dévouement. Là, ayant pour armes le chant des Psaumes, qu'ils répétaient sans cesse, pour défense les fatigues des veilles, pour nourriture les longues privations des jeûnes, mais surtout fortifiés par la puissance du Seigneur, ils attiraient à la grâce du baptême la multitude des gentils, sur lesquels ils exerçaient une sainte violence par leurs exhortations et leur foi.

Ils vivaient ainsi depuis quelque temps, lorsque le bienheureux Félix, pendant qu'il accordait un peu de repos à ses membres fatigués par de longues veilles, eut une vision qui lui montrait à l'avance ce que le ciel lui réservait à lui et à ses frères. Il la leur raconta en ces termes : « J'ai vu un lieu tout brillant de la splendeur des astres ; mille fleurs variées d'une ineffable beauté s'y développaient ; l'air y était embaumé des parfums les plus exquis ; même on y voyait de royales demeures tout étincelantes d'or et de pierreries. Sous ces demeures, cinq agneaux plus blancs que la neige paissaient les blanches fleurs de lis, dont la riche couleur du safran relevait l'éclat ; délicieuse pâture qui les invitait et redoublait leur joie. J'admirais dans les sentiments à la fois de la crainte et du bonheur la grandeur de ce lieu et la vertu céleste qui l'embellissait, quand j'entendis une voix divine : Courage, disait-elle, serviteurs dont la foi a été éprouvée par le sacrifice ; disciples de mon serviteur Irénée, vous avez fait fructifier au centuple le talent qui vous avait été confié ; entrez dans la joie de votre Maître ; il veut vous faire jouir, dans la société de vos frères, des délices de l'éternel bonheur ». A ce récit plein de charmes, Fortunat et Achillée, embrasés tout à coup de l'Esprit-Saint, s'écrièrent : « Gloire soit à vous, ô Dieu, dont les mains ont façonné les cieux et créé le monde, vous promettez à tous les dons ineffables de votre bonté ; mais aujourd'hui, malgré notre indignité et nos misères, vous nous montrez, par votre serviteur Félix, les secrets de vos trésors célestes ; votre voix nous enflamme ; ces grandes récompenses que vous mettez sous nos yeux nous fortifient. Accordez-nous, contre les attaques de l'ennemi cruel qui nous menace, le secours de votre protection, afin que nous puissions mépriser les traits de sa fureur, et mériter, avec l'appui de votre bras qui triomphera pour nous, de parvenir à la couronne d'un glorieux martyre ; car c'est vous qui donnez à l'homme d'oser entreprendre de vaincre dans les combats de la religion, et cependant vous récompensez, comme son œuvre, les luttes qu'il a soutenues ».

Comme ils finissaient cette prière, un frère arriva avec des lettres de saint Ferréol et de saint Ferrution, que le bienheureux évêque Irénée, dont nous avons parlé, avait envoyés dans la ville de Besançon pour y fonder une église. Cette lettre était ainsi conçue : « A nos très-pieux maîtres et frères en Jésus-Christ, Félix, Fortunat et Achillée ; Ferréol et Ferrution, salut dans le Seigneur : Le modérateur des siècles, le rédempteur de nos âmes, celui dont l'abondante largesse récompense ses confesseurs, a daigné manifester à moi, son serviteur, les secrets de ses conseils, dans une vision que je m'empresse de faire connaître à votre sainte fraternité. Après les

saintes veilles de la nuit, je reposais dans le sommeil mes membres fatigués, quand j'ai vu la voûte des cieux s'ouvrir ; des anges portaient l'étendard de la croix, et d'autres derrière eux tenaient en leurs mains cinq couronnes, toutes brillantes d'or et de pierreries. En même temps j'entendis une voix qui me saisit d'une frayeur soudaine, et cependant me laissa une douce joie, par les promesses qu'elle me permettait d'ambitionner: « Disciples d'Irénée », disait-elle, « qui avez reçu avec un généreux dévouement la mission que vous a confiée votre maître, recevez en récompense le royaume de la céleste gloire que je vous ai promis ». C'est pourquoi, très-saints frères, j'ai cru que le miracle de cette vision vous appelait au triomphe du martyre. Et parce que l'âme la plus courageuse doit toujours se préparer, même quand elle attend, du secours divin, le succès d'un combat plus terrible, fortifions-nous les uns les autres par des exhortations saintes, afin qu'au jour des épreuves, quand sévira la persécution qui nous menace, notre foi soit prête à affronter les supplices, si nous voulons jouir des triomphes de la victoire ».

A cette lettre, saint Félix répondit en faisant part aux bienheureux Ferréol et Ferrution de la vision que lui-même avait eue, et qu'il avait déjà fidèlement racontée à ses frères Fortunat et Achillée.

Les saints alors, enflammés par les récompenses que le ciel leur manifestait, se préparèrent à conquérir les trophées d'un si glorieux triomphe, par le chant non interrompu des psaumes et des hymnes. C'était sous le règne de l'empereur Aurélius Caracalla ; la persécution sévissait avec fureur. Cornélius, officier de l'armée, fut envoyé à Valence. Fier de l'étendue de sa puissance et terrible par les prétentions de son orgueil, il s'avançait entouré de la foule du peuple, lorsqu'il entendit les saints Félix, Fortunat et Achillée répéter dans leurs chants leur prière accoutumée. La douceur de leur voix charmait tous ceux qui les entendaient. On eût dit que les chœurs des anges s'étaient unis à eux, et que des instruments célestes les accompagnaient avec une délicieuse harmonie. Or, le passage du psaume qu'ils chantaient était celui-ci : « Que toute la terre vous adore, ô Dieu, et qu'elle vous chante ; qu'elle dise un psaume à votre nom ; vous êtes le Très-Haut : alleluia ». A ces paroles, Cornélius est saisi d'étonnement et de stupeur. Dans les transports de son aveugle colère, il s'écrie : « Quel est ce son étrange qui a frappé mes oreilles ? Après le massacre rigoureux, mais louable, des habitants de Lyon par l'empereur Sévère, est-ce qu'il reste encore en ces lieux quelques traces de ces chrétiens qui jettent un mépris sacrilége sur nos dieux, et foulent aux pieds les décrets de nos princes ? » Les soldats qui marchaient devant lui, lui répondirent : « Il y a ici trois hommes, séducteurs effrontés et habiles ; par l'entraînement de leurs prédications continuelles, ils ont amené au culte du Christ presque le tiers de la cité ; et par le secours d'une puissance sacrilége, ils ont renversé les temples de nos dieux, que nos ancêtres avaient élevés avec magnificence, et que la sainteté de nos cérémonies avait consacrés ».

Cornélius aussitôt, possédé d'une rage diabolique, ordonna qu'on enfermât les trois Saints dans les hautes murailles de la prison. Lorsqu'il revint quelque temps après, les gardes lui présentèrent leurs prisonniers auxquels il tint ce discours : « Vous n'êtes point effrayés par l'exemple de ceux qui mettaient leur gloire dans les superstitions de la religion chrétienne, et qui osaient adorer comme Dieu un homme, tout le monde le sait, né d'une famille juive, poursuivi par la juste indignation de ses concitoyens, flagellé et attaché à une potence, et qui, après être mort victime de cette condam-

nation infamante, a été enseveli selon la commune condition des hommes. Et vous dédaignez encore, par vos pratiques sacriléges, la puissance auguste de nos dieux ; vous méprisez avec une audace criminelle les décrets de nos princes invincibles ; et ce peuple, jusqu'ici attaché aux antiques cérémonies de nos temples, vous l'entraînez à sa ruine par les séductions d'une erreur nouvelle ».

Félix, fort de la puissance du nom qu'il allait confesser, répondit avec une foi vive et généreuse : « Les âmes livrées à une doctrine impie, et pour cela réservées à une affreuse damnation, sont ensevelies dans les ténèbres d'une profonde ignorance, parce qu'elles ne veulent pas recevoir les trésors des mystères célestes, et qu'elles n'ont pas même pour lumière un rayon de la vérité. C'est donc aux splendeurs de la foi qu'il faut que les âmes s'éclairent, plutôt que de rechercher la lumière matérielle ; car il faut comprendre que ces faux dieux dont tu exaltes les louanges avec tant d'assurance, ne peuvent pas être appelés dieux, puisqu'ils sont, comme on le sait, les ouvrages de vos mains. Dis-moi quel secours, quel remède ils pourront accorder aux supplications de ceux à qui tu ne peux nier qu'ils doivent leur origine ? Si ceux qui leur ont donné l'être succombent sous les coups incessants de la mort, comment eux-mêmes trouveront-ils l'éternité dans leur divinité empruntée ? Dieu, en effet, c'est l'Etre tout-puissant qui a donné au passé l'existence, dirige le présent et dispose l'avenir. Après avoir créé l'homme à son image et à sa ressemblance, il lui a donné pour loi de le servir. C'est pourquoi il est indigne qu'une créature, se faisant l'esclave d'une autre créature, ignore son auteur. Que si tu reçois avec foi ce Dieu que je t'annonce, cessant d'honorer des dieux à qui tu ne dois que le mépris, alors tu pourras facilement mériter les récompenses de la vie éternelle, et parvenir aux joies ineffables de la demeure céleste ».

Mais Cornélius, obstiné à sa damnation, dit aux bienheureux martyrs : « Il vous serait plus salutaire de suivre le conseil que je vous donne ; vous recevrez de ma libéralité de l'or et de l'argent, en même temps que vous assurerez votre salut, plutôt que de vous souiller par un crime affreux qui attirera sur vous la mort dans d'horribles tourments. N'exposez point vos corps à la honte d'une sépulture vulgaire ». Félix, Fortunat et Achillée répondirent : « Ceux qui par une trahison damnable renient la puissance du Christ, périront victimes de la mort éternelle. Pour nous, les promesses de ta générosité trop crédule ne nous tentent pas, et les menaces de tes longues tortures ne sauraient nous effrayer ; car Dieu donne toujours à ses serviteurs le courage de la foi devant les tribunaux, la force dans le combat, et la victoire dans la consommation du sacrifice. Il est plus glorieux d'obtenir une vie éternelle, que de succomber par une crédulité funeste aux erreurs d'une séduction diabolique ; et quiconque, au milieu d'une navigation bien commencée, abandonne le gouvernail, a mérité de faire naufrage et de se briser contre les rochers ».

Cornélius, enflammé de colère, ordonna aux licteurs de les soumettre à une dure flagellation, à coups de nerfs de bœuf. Mais les martyrs, heureux au milieu de ces supplices, chantaient la prière du Prophète : « Que les orgueilleux soient confondus, parce qu'ils ont dirigé contre nous les œuvres de l'iniquité ; pour nous, nous serons éprouvés dans la pratique de vos commandements ». Cornélius leur dit : « Voilà que nos dieux, dont vous avez refusé d'adorer la puissance avec un mépris sacrilége, préparent contre vous les supplices de leur juste vengeance. Où est maintenant votre Christ ? Sa force ne vous a point secourus dans la souffrance, et son bras puissant

ne vous a point arrachés de nos mains ». Félix répondit : « Si l'aveuglement d'une erreur mortelle n'était pas comme un voile sur ton âme, tu verrais que nos corps ne portent pas même la trace des fouets dont tu les crois déchirés ». Cornélius, étonné et confondu de cette vertu divine qui assistait les martyrs, leur dit : « Puisque, malgré le supplice d'une longue flagellation, vous continuez à injurier nos invincibles dieux, vous allez être enfermés dans un noir cachot, en attendant que j'aie trouvé pour satisfaire à leur vengeance, un genre de mort plus cruel ».

Les bienheureux martyrs furent donc jetés dans les ténèbres d'une sombre prison, et là, comme toujours, ils nourrissaient leur courage par le chant des divins cantiques, lorsque vers le milieu de la nuit un ange descendit vers eux, au grand effroi de leurs gardiens ; il brisa les lourdes barres qui fermaient les portes, et par l'éclat céleste d'une vive lumière, dissipant l'affreuse obscurité de ces lieux, il dit aux saints martyrs : « Allez maintenant, fidèles confesseurs de Dieu ; vous avez pour défense non le casque ou le bouclier d'un bras de chair, mais la confiance en la vertu divine qui vous revêt comme d'une armure. Détruisez donc promptement, renversez et brisez, par l'énergie et la sincérité de votre foi, ces simulacres muets qu'un art de perdition a façonnés ». Aussitôt, pleins d'une ardeur généreuse, ils s'empressent d'accomplir les préceptes du ciel ; ils sortent de la prison, parcourent la ville, et, ouvrant les portes des temples, ils réduisent en poussière, à coups de marteau, la statue de Jupiter, formée d'un ambre riche et brillant, et brisent de même les idoles de Mercure et de Saturne.

A cette nouvelle, la fureur de Cornélius ne connut plus de bornes ; il donna l'ordre d'arrêter de nouveau ces soldats du Christ et d'épuiser sur eux tous les genres de tourments. Quand on les eut amenés devant lui, il leur parla en ces termes : « Dites-moi, quelle est donc la puissance de votre Christ, pour que vous ayez mis en lui une si aveugle puissance, au point d'oser briser nos dieux ? » Les martyrs de Dieu répondirent tous d'une voix : « Quoique que tu sois indigne d'entendre le mystère de la divinité, cependant, à cause du peuple fidèle qui attend avec respect la prédication de Dieu, nous te parlerons du Christ, qui est la Vérité. Le Christ est le Fils de Dieu, la vertu de Dieu, la sagesse de Dieu ; par lui tout a été fait, et rien n'a été fait sans lui. Et la perte d'une de ses brebis l'a affligé ; il l'a cherchée dans les déserts, et, quand il l'a eu trouvée, il l'a prise sur ses épaules et l'a reportée au troupeau ; et plein de joie il a dit à ses amis et à ses voisins : « Félicitez-moi, parce que j'ai retrouvé la brebis que j'avais perdue ». Toi aussi, si tu veux croire en lui, tu apprendras à connaître sa puissance. Elle est si grande qu'il a rappelé à la vie Lazare, dont le corps depuis quatre jours était livré à la corruption du tombeau ; il a marché sur les eaux à pied sec ; avec cinq pains et deux poissons il a nourri cinq mille hommes, et les a renvoyés rassasiés des mets immortels qu'en même temps il leur donnait ; à sa parole, qui commande avec calme et sérénité, les vents et les tempêtes furieuses ont été enchaînés. C'est donc avec justice qu'on adore l'auteur de ces admirables prodiges ; il a rendu l'ouïe aux oreilles que la damnation fermait comme d'un mur épais ; aux yeux voilés par les nuages de l'endurcissement, il a de même rendu la jouissance d'une nouvelle lumière ; par le secours de sa divine miséricorde, il a redressé les pas que la faiblesse avait égarés ; il a fait revivre avec tout l'éclat de leur première jeunesse des corps envahis par la lèpre, et que cette hideuse maladie couvrait comme d'écailles putrides. C'est là celui auquel nous croyons comme

au seul Dieu, avec une foi telle que la demandent sa divinité et sa majesté; nous l'aimons de toutes les affections de notre cœur, de toutes les forces de notre corps, et nous tremblons devant sa puissance, qu'attestent les plus grands miracles ».

Cornélius, vaincu par cet enchaînement invincible de la vérité, n'en devint que plus furieux. Il ordonna qu'après leur avoir lié les mains derrière le dos, on leur brisât les jambes et les reins, et qu'on les attachât à des cercles de roues, les forçant dans cette position à respirer, au milieu des torrents d'une amère fumée; enfin, qu'on les laissât un jour et une nuit étendus sur le chevalet. Les licteurs, excités eux-mêmes par leur aveugle cruauté, mêlaient les insultes aux tourments, et leur disaient : « Ceux qui ont la téméraire audace de briser les dieux méritent de perdre dans de pareils supplices leur criminelle vie. Si pourtant ce Christ est Dieu, comme vous le dites, en exaltant son nom avec tant d'orgueil, que sa puissance vous délivre, qu'il vous arrache aux tourments, qu'il brise vos liens ».

Le lendemain, Cornélius les fit délier de leurs chaînes, et, leur laissant un moment de relâche, il leur dit : « Sacrifiez aux dieux que vous avez audacieusement profanés en les brisant; peut-être obtiendrez-vous de leur indulgence de recouvrer vos forces premières, avec le secours des médecins ». Mais les Saints répondirent : « Si dans ces dieux il y avait quelque chose, ils se seraient donnés à eux-mêmes le secours dont ils avaient besoin pour se défendre ; et l'on aurait pu les croire d'une grande vertu pour guérir des hommes, si on les avait vus se sauver eux-mêmes de la mort. C'est pourquoi nous préférons mourir en confessant la foi de notre Dieu, et acheter à ce prix les récompenses de l'éternelle vie, plutôt que de nous asservir aux damnables cérémonies de votre culte ».

Le moment de terminer un glorieux combat par un noble triomphe était donc arrivé pour eux. Cornélius ordonna qu'on leur tranchât la tête d'un coup d'épée : et les bourreaux, obéissant aux ordres du gouverneur, les conduisirent hors de la ville. Les Saints continuaient cependant à enseigner la multitude qui les entourait; mais, arrivés au lieu de la prière qu'ils s'étaient construit autrefois, et que la fureur sacrilége de leurs persécuteurs avait détruit, ils consommèrent leur martyre et méritèrent le prix de leur victoire. Au milieu de la nuit, la foi et le zèle des chrétiens donna à leur sépulture l'éclat que réclamaient tant de vertus; et Dieu, comme un témoignage des récompenses qu'il leur a déjà accordées, multiplie chaque jour les miracles à leur tombeau. Puissions-nous nous-mêmes y obtenir, par nos prières et par nos larmes, qu'ils attirent sur notre ville les secours d'en haut, qu'ils assistent et fortifient tous les malheureux qui ont besoin de miséricorde, et brisent les chaînes des nombreux péchés du peuple, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui est l'honneur, la puissance et la vertu, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans la Trinité parfaite, pour les siècles des siècles. *Amen.*

RELIQUES ET CULTE.

Suivant une tradition confirmée par d'authentiques documents — dont quelques-uns remontent jusqu'au XIe siècle, et qui se trouvent aux archives de la préfecture de la Drôme — le premier temple élevé dans Valence au Dieu des chrétiens fut un oratoire construit hors des murs de la ville, sur le lieu même où saint Félix et ses deux compagnons avaient été martyrisés. Dans la suite, un monastère fut élevé autour de l'église qui servit longtemps de cathédrale. Ce monastère se maintint jusqu'au IXe siècle, époque de sinistre mémoire, où la Gaule devint la proie des Normands et des Sarrasins. Valence ayant été saccagée plusieurs fois, l'abbaye de Saint-Félix fut ruinée

de fond en comble. Réfugiés dans la ville, les religieux y fondèrent un monastère non loin du premier, et dans la rue qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Félix. Mais c'en était fait de la prospérité du Moutier : les malheurs des temps, au lieu de resserrer l'union parmi les frères, amena la division au milieu d'eux. L'abbé se sépara de ses religieux pour aller se joindre aux chanoines de la cathédrale : de là vient que le titre d'abbé de Saint-Félix fut porté par l'un d'eux jusqu'à la révolution. Dès lors, le monastère cessa de porter le nom d'abbaye pour prendre celui de simple prieuré. Au XIVe siècle, ce prieuré fut incorporé à l'abbaye de Saint-Ruf. (Bulle d'Urbain V, 28 octobre 1363). A dater de cette époque, le prieuré de Saint-Félix, si vénérable par son antiquité et à ce titre toujours cher aux habitants de Valence, occupa le premier rang parmi ceux qui dépendaient de l'abbaye de Saint-Ruf : la réforme y produisit des fruits précieux. Cet état florissant dura jusqu'en 1562, où toutes les églises et toutes les maisons religieuses furent livrées aux flammes par les *tolérants* Huguenots. Reconstruit avec beaucoup de difficulté, le monastère de Saint-Félix n'était plus habité en 1778, que par un chanoine : il passa alors entre les mains des religieuses de Saint-Vincent de Paul qui l'habitent encore de nos jours.

Il a été fait plusieurs translations des saintes reliques des Apôtres de Valence. La première eut lieu lorsque l'on en dépouilla le monastère de Saint-Félix — d'abbaye devenu prieuré — pour en enrichir la cathédrale. L'église de Valence en célébrait autrefois l'anniversaire le 31 janvier.

Ce précieux dépôt resta intact jusqu'en 1372. A cette époque le célèbre Geoffroy de Boucicaut, gouverneur du Dauphiné, en obtint la majeure partie qu'il fit transférer à Arles dans l'église des religieux Trinitaires. Une foule de guérisons miraculeuses furent opérées, par l'intercession des glorieux martyrs, à Arles, dont l'église célèbre encore aujourd'hui la fête. Cependant la ville de Valence ayant eu la douleur de perdre ce qui lui restait de ce riche trésor par l'impiété sacrilége des Huguenots, l'archevêque d'Arles, Adéhmar de Grignan, en rétrocéda quelques fragments qui furent envoyés à Valence en 1697, et placés dans l'oratoire des religieuses hospitalières de la Très-Sainte-Trinité, où on les conserve précieusement encore aujourd'hui.

Enfin, en 1787, les religieuses de Saint-Vincent de Paul obtinrent à leur tour une partie de ce qu'il en restait à Arles. Les fidèles vénèrent tous les jours, dans leur modeste église, ces précieux restes.

Les Actes des saints Félix, Fortunat et Achillée, sont du nombre de ceux qu'a rejetés la critique de Baillet, de Tillemont, de Dom Rivet et autres jansénistes : il nous suffira de dire, pour en montrer l'autorité, que le savant Père Papebrock les a admis, bien qu'il eût un peu sacrifié lui-même aux tendances de la critique, et que la Congrégation des Rites, au moment où le diocèse de Valence revenait à la liturgie romaine, a soigneusement examiné, approuvé et loué les leçons de l'office redigé pour la fête de ces trois saints Martyrs; leçons extraites littéralement des Actes tels qu'ils se trouvent dans les Bollandistes et tels que nous les reproduisons.

Pierre de Saint-Julien, *Antiquités de l'église de Mâcon,* dit avoir lu dans un ancien manuscrit qui appartenait aux chanoines de saint Irénée de Lyon, que saint Paul, allant en Espagne, laissa à Valence Ruf, fils de Simon le Cyrénéen. Le Père Colombi a trouvé cette légende fort vraisemblable, vu que l'Apôtre, après avoir donné à Vienne saint Crescent, pouvait bien confier à saint Ruf la mission de Valence, comme il confia plus tard celle d'Arles à saint Trophime. Mais ce n'est qu'une probabilité : il ne nous reste aujourd'hui aucun monument de l'apostolat de saint Ruf. Il est bon toutefois d'ajouter, que selon le témoignage formel de saint Irénée, la religion était connue dans les villes riveraines du Rhône, avant qu'il envoyât saint Félix à Valence. Saint Irénée ne dit pas quel fut l'Apôtre qui le premier prêcha l'Evangile dans cette ville : la légende nomme saint Ruf et le fait disciple de saint Paul : jusqu'à preuve du contraire, on peut s'en tenir à la légende. Cette manière de voir n'ôte rien à la gloire des saints Félix, Fortunat et Achillée que Valence regarde comme ses apôtres et honore comme ses principaux patrons; car l'apostolat de saint Ruf n'ayant pas laissé de traces, son œuvre ayant probablement péri après lui, il est tout naturel que la vénération des chrétiens de Valence se soit portée sur ceux qui vinrent, sinon fonder, au moins ressusciter et établir pour toujours la religion dans leurs murs. Saint Ruf n'est pourtant pas sans avoir laissé des traces à Valence, puisqu'il y avait autrefois dans cette ville une collégiale et des chanoines de saint Ruf. Cette dénomination signifie tout au moins que des prêtres savants et éclairés ont cru à l'existence de saint Ruf, à des relations de saint Ruf avec Valence, puisqu'ils se sont placés, eux et leurs maisons, sous sa protection.

AA. SS., 23 avril (traduction des Bénédictins) ; — *Histoire hagiologique du diocèse de Valence*, par M. l'abbé Nadal.

SAINT GEORGES [1], MARTYR

303. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur : Dioclétien.

Magnum et memorabile nomen.
Voici un grand nom, un nom immortel.

Saint Georges vint au monde l'an 280 à Diospolis ou Lydda de Palestine. Ses parents étaient riches et surtout bons chrétiens. Son père était au service de l'empereur : l'éducation de Georges resta donc confiée à sa mère.

A l'âge de dix-sept ans, il embrassa également la profession des armes : les bons et loyaux services du père, qui à cette époque était mort, furent récompensés dans le fils. Georges d'ailleurs était beau, intelligent, bien fait et d'une exquise politesse : il plut à l'empereur Dioclétien, qui l'éleva successivement aux grades et le créa tribun militaire [2] dans sa garde.

Un jour que le césar Dioclétien, très-dévot à Apollon, consultait le dieu sur une affaire qui intéressait le gouvernement de l'Etat, on dit que du fond de son antre obscur, Apollon lui répondit : « Les justes qui sont sur la terre m'empêchent de dire la vérité ; par eux l'inspiration des trépieds sacrés est réduite au mensonge ». Consterné de se voir ainsi le jouet de l'erreur, le malheureux prince voulut connaître quels étaient les justes sur la terre. Un des prêtres du dieu lui répondit : « Prince, ce sont les chrétiens ». Cette réponse était un appât que l'empereur saisit avec avidité ; dès ce moment il devint furieux et cruel. La persécution contre les chrétiens s'était ralentie ; il la ralluma plus terrible qu'auparavant.

Dès le premier jour, les atroces cruautés exercées contre les chrétiens et le décret du sénat, dont rien ne pouvait adoucir les rigueurs, excitèrent l'indignation de Georges : il blâma tout haut les mesures plus que violentes dont ses frères dans la foi étaient l'objet. En vain ses amis lui recommandèrent la prudence et lui rappelèrent les bienfaits de l'empereur ; Georges avait vu plus d'une fois la colère du prince se décharger sur ses favoris, quand ceux-ci avaient le bonheur d'être chrétiens : il comprit que son heure pourrait venir bientôt. En conséquence, il s'empressa de distribuer son argent et ses vêtements aux pauvres, rendit la liberté aux esclaves qu'il avait auprès de lui ; et quant aux absents, il régla leur sort en la manière qu'il jugea la plus convenable.

Ainsi préparé à la mort, Georges aborda l'empereur lui-même et plaida en faveur des chrétiens innocents, réclamant pour eux au moins la liberté, puisque cette liberté ne nuisait à personne. — « Jeune homme, se contenta de répondre Dioclétien, songe à ton avenir ». — Georges n'avait alors guère plus de vingt ans. — Comme l'intrépide soldat de Jésus-Christ allait

1. Le nom de Georges est tiré du grec et se rend, dans la langue latine, par *georgius*, qui est synonyme de *agricola*, c'est-à-dire cultivateur, qui cultive, ou, en terme plus littéral, laboureur. Saint Georges a été qualifié de grand Martyr, de prince des Martyrs, de coryphée des Martyrs, de tropeophore, de vexillifer.

2. Un tribun, dans l'antiquité, était, comme l'observe le grand Hugues de Saint-Cher, cardinal, un chef ou conducteur de mille hommes. *Tribunum id est principem, qui proprie dicitur Chiliarcha* (Hug., card., in lib. I, reg. cap. 18, p. 233, col. 3). *Chiliarchus*, en français Chiliarque, était un officier d'armée chez les anciens, chef ou conducteur de mille hommes ; colonel. Ce mot grec est composé de χίλιος, mille, et ἀρχή, commandement.

répliquer, la feinte bienveillance du tyran se changea en fureur. Les gardes reçurent l'ordre de le conduire d'abord en prison ; là on le jeta à terre, on lui passa les pieds dans les entraves, puis on chargea sa poitrine d'une énorme pierre ; ainsi l'avait ordonné le despote. Mais le Bienheureux, toujours patient au milieu des supplices, ne cessa de rendre grâces à Dieu.

Le lendemain, il fut encore présenté à Dioclétien ; mais ce prince n'ayant pu rien gagner sur la constance de cet illustre Martyr, le fit mettre dans une roue armée de tous côtés de pointes d'acier, afin de le déchirer en mille pièces : durant ce supplice, il fut consolé par une voix du ciel qui s'adressait à lui, et lui disait : « Georges, ne crains rien, car je suis avec toi ». Il le fut aussi par l'apparition d'un homme, plus brillant que le soleil et vêtu d'une robe blanche, qui lui tendit la main pour l'embrasser et l'encourager dans ses peines. De nouveaux supplices n'eurent d'autre résultat que de faire briller davantage la fermeté héroïque du guerrier ; les chrétiens en étaient ravis, les païens confus. Quelques-uns néanmoins se convertirent ; Potoleus, entre autres, et Anatolius, tous deux préteurs, qui perdirent la vie pour Jésus-Christ.

L'empereur, voyant la constance de Georges à l'épreuve de ses supplices, employa la douceur pour tâcher de l'ébranler. Mais ce généreux Confesseur de la vérité ne voulant plus répondre par des paroles, mais par des effets, lui demanda d'aller au temple, pour y voir les dieux qu'il adorait. Dioclétien, croyant que Georges rentrait enfin en lui-même et allait céder, fit assembler le sénat et le peuple, afin qu'ils fussent présents au célèbre sacrifice que Georges devait offrir. Tout le monde ayant les yeux sur lui pour voir ce qu'il ferait, il s'approche de l'idole d'Apollon ; puis, étendant la main et faisant le signe de la croix : « Veux-tu », lui dit-il, « que je te fasse des sacrifices comme à Dieu ? » Le démon, qui était dans la statue, répondit : « Je ne suis pas Dieu, et il n'est point d'autre Dieu que celui que tu prêches ». A l'heure même, on entendit des voix lugubres et horribles, qui sortaient de la bouche de ces idoles, et elles tombèrent enfin toutes par terre réduites en pièces et en poussière. Les prêtres de ce temple exhortèrent le peuple à mettre la main sur le saint Martyr, disant à l'empereur qu'il fallait se défaire de ce magicien, et lui trancher la tête, pour empêcher que le mal n'augmentât davantage. Il fut donc mené au lieu du supplice, où, après avoir fait son oraison, il fut décapité, le 23 avril de l'an 303.

On représente ordinairement saint Georges en cavalier, attaquant un dragon pour la défense d'une jeune fille qui implore son secours ; mais c'est plutôt un symbole qu'une histoire, pour dire que cet illustre Martyr a purgé sa province, représentée par cette fille, de l'idolâtrie, figurée par ce dragon sorti des enfers ; ou bien encore qu'il a vaincu par sa foi le démon, désigné sous le nom de dragon dans l'Ecriture.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT GEORGES.

Ses reliques furent divisées et transportées dans beaucoup d'églises : à Rome, à Ferrare, à Venise, à Paris, à Amiens, à Bordeaux, etc. L'église paroissiale de Chevrières, près Compiègne (Oise), possède encore aujourd'hui une insigne relique de ce Saint, qui en est le patron. C'est l'os d'une cuisse ; l'authenticité en a été reconnue et la châsse, qui le renferme, scellée, en 1859, par l'évêque diocésain. Il est le patron principal de Cérisy-Gailly, d'Hargicout, d'Havernas, de Mesnil-Saint-Georges, de Villers-Bocage. Des chapelles lui sont érigées à Applaincourt et à Gomiécourt, où on va l'invoquer pour les maladies dartreuses. On conserve de ses reliques à Cerisy-Gailly (deux ossements), aux Clarisses d'Amiens, à Saint-Riquier, à Picquigny et à Villers-Bocage.

Un rapprochement, qui ne manque ni d'à-propos ni d'importance, doit trouver ici sa place. En 1339, Raoul, duc de Lorraine, fonda, dans une partie de son palais, à Nancy, une collégiale de

chanoines qu'il plaça sous le patronage de la sainte Vierge et de saint Georges. Le 10 janvier 1461, René d'Anjou fit offrir, au Chapitre de cette église, une précieuse relique provenant du prieuré de Saint-Honoré d'Alichamps, laquelle consistait « en l'os d'une des cuisses de saint Georges depuis le haut jusqu'au genoil ». Ce prince l'avait obtenue du cardinal de Foix, légat du Saint-Siége, et fait enchâsser en argent « en ung cuissal fait à la forme et semblance de la cuisse d'ung homme armé, assise sur ung carreau d'argent armoié de ses armes ». Il est fait mention de cette insigne relique dans les inventaires du trésor de la collégiale dressés en 1552 et 1664. On y lit même la mention de « ung bras d'argent de sainct George ». Et une autre : « Le chief de sainct George avec un chapelet dorez ».

On ignore ce que devint la presque totalité des reliques et des objets de prix composant le trésor de saint Georges. Lors de la fusion du Chapitre ducal avec celui de la primatiale, en 1742, les chanoines de la fondation de Raoul firent transporter, dans l'église de leur nouvelle destination, une partie de leur mobilier liturgique. On ne sait si le cuissal de saint Georges y fut compris, si les chanoines en disposèrent pour ne pas l'introduire dans un sanctuaire dont le saint Martyr ne serait pas le patron, ou s'il ne quitta le pays qu'à l'époque de la spoliation révolutionnaire de 93. En toute hypothèse, ne serait-il pas assez vraisemblable que « l'os d'une cuisse » de saint Georges que possède aujourd'hui « l'église paroissiale de Chevrières, près Compiègne (Oise) », n'est autre que le « cuissal » apporté en Lorraine par le duc René, et qu'une suite d'événements y aura fait arriver [1] ?

Les guerriers ont choisi saint Georges pour leur patron, et l'Eglise romaine a coutume d'invoquer saint Georges, saint Sébastien et saint Maurice, comme les principaux protecteurs de l'Eglise contre ses ennemis, parce qu'ils furent à la fois de braves guerriers et de fidèles chrétiens.

La dévotion des gens de guerre à saint Georges était principalement fondée sur la ressemblance de profession ; elle l'était aussi sur l'autorité d'une relation dont l'auteur assurait que le Saint était apparu à l'armée des chrétiens croisés avant la bataille d'Antioche et que les infidèles avaient été défaits par sa protection. On disait encore que le même Saint était apparu à Richard Ier, roi d'Angleterre, lorsqu'il marchait contre les Sarrasins, et que les troupes de ce prince, en ayant été instruites, se sentirent animées d'un nouveau courage et taillèrent l'ennemi en pièces. Tous ces faits contribuèrent beaucoup à rendre le nom de saint Georges fameux parmi les militaires.

Ce Saint est honoré dans les églises d'Orient et d'Occident, comme un des plus illustres Martyrs de Jésus-Christ. Les Grecs lui ont même donné longtemps le titre de *grand Martyr*, et sa fête est encore chez eux d'obligation. Il y avait autrefois à Constantinople cinq ou six églises de son nom, et l'on prétend que la plus ancienne avait été bâtie par Constantin le Grand. On attribue aussi à ce prince la fondation de celle qui était sur le tombeau du Saint, en Palestine. Quoi qu'il en soit du fondateur de ces deux églises, il est au moins certain qu'elles furent bâties sous les premiers empereurs chrétiens. Les empereurs Justinien et Maurice en firent aussi élever deux sous l'invocation de saint Georges : l'une était à Bizanes, dans la Petite-Arménie, et l'autre à Constantinople.

Il est rapporté, dans la vie de saint Théodore le Sicéote, qu'il servit Dieu longtemps dans une chapelle qui portait le nom de Saint-Georges, qu'il avait une dévotion particulière à ce glorieux Martyr, et qu'il en recommanda le culte au comte Maurice, lorsqu'il lui prédit l'empire.

Il se faisait un grand concours de peuple à l'une des églises du Saint, à Constantinople : elle s'appelait *Manganes*, et était attenante à un monastère situé du côté de la Propontide. C'est de là que l'Hellespont ou le détroit des Dardanelles a pris le nom de *Bras de saint Georges*. Le Saint est honoré en ce jour par plusieurs églises d'Orient, principalement en Georgie, avec la qualité de patron titulaire. Nous lisons, dans les auteurs de la Byzantine, qu'il s'est opéré un grand nombre de miracles par son intercession et qu'on lui a été redevable du gain de plusieurs batailles.

Son culte fut répandu en Occident par ceux qui, dans leurs pèlerinages à Jérusalem, visitaient souvent son église et son tombeau, qui étaient à Diospolis, en Palestine, où l'on pense que l'un de ses serviteurs le transporta après son martyre : selon l'opinion la plus probable, ce martyre eut lieu à Nicomédie, en Bithynie. Diospolis s'appelle aujourd'hui Lydda : on y voit encore une église magnifique bâtie par Justinien et consacrée à saint Georges. Elle est dans la province de Damas et compte 2,000 habitants. On voit, par saint Grégoire de Tours [2], qu'il était fort célèbre en France dès le VIe siècle. Saint Grégoire le Grand ordonna de réparer une ancienne église bâtie en son honneur, qui était sur le point de tomber en ruine [3]. On trouve son office dans le sacramentaire de ce saint Pape et dans plusieurs autres [4]. Sainte Clotilde, femme du roi Clovis, dressa des autels sous son nom, et voulut que l'église du monastère de Chelles, dont elle était fondatrice, fût aussi dédiée sous son invocation. Il est dit, dans l'ancienne vie de saint Doctrovée, « qu'on apporta des reliques de saint Georges à Paris, et qu'on les déposa en l'église de Saint-Vincent, aujourd'hui de Saint-Germain des Prés, lorsqu'on en fit la dédicace ». Fortunat de Poitiers a

1. M. l'abbé Guillaume, de Nancy.

2. *L. de Glor. mart.*, c. 101. — 3. L. 13, ep. 73, p. 1173, *ed. Ben.* — 4. *Not. Menardi in sacram. S. Greg.*

composé une pièce de vers sur une église du même Saint qui était à Mayence. Il résulte de toutes ces autorités que le culte de saint Georges est fort ancien dans l'Occident et surtout en France.

Il était le premier Patron de la république de Gênes. Les Anglais, sous leurs rois normands, rapportèrent des croisades une grande dévotion à saint Georges, et l'invoquèrent comme Patron dans la guerre. Le concile national, tenu à Oxford en 1222, ordonna que sa fête fût de précepte dans toute l'Angleterre [1]. Ce fut sous sa protection qu'Edouard III mit l'Ordre de la Jarretière, qu'il institua en 1330 [2].

On voit, par tout ce qui vient d'être dit, que le nom de saint Georges a toujours été en grande vénération dans l'Eglise. L'ancienneté et l'universalité de son culte sont bien établies. Les Actes, que nous avons de lui, s'accordent tous à dire qu'il souffrit à Nicomédie, sous Dioclétien. M. Assemani a prouvé, par le consentement unanime des églises du monde chrétien, que le martyre de saint Georges arriva le 23 avril à Nicomédie, sous Dioclétien [3].

Le cardinal Baronius a recherché très-exactement, et recueilli avec une sévère critique toutes les histoires de saint Georges qui se trouvent dans les plus anciennes bibliothèques; nous avons cru pouvoir suivre, sans aucune difficulté, un si grave auteur. — M. Jean Darche a publié à Paris en 1866, une *Vie de saint Georges*, in-12 de 400 pages, dont il consacre plus de 100 à prouver la réalité du dragon terrassé par saint Georges. En principe, nous ne sommes point opposé à l'interprétation littérale des légendes; mais l'histoire vraie de saint Georges est si difficile à tracer ; il règne un si grand décousu, une si grande incertitude dans ses Actes, que nous avons cru pouvoir ici nous en tenir au sens symbolique : c'est du reste l'opinion la plus généralement admise. — Voir dans la vie de sainte Opportune, p. 593, note 2, ci-dessus, que nous sommes loin d'être des partisans outrés de l'interprétation symbolique.

S. GÉRARD, TRENTE-CINQUIÈME ÉVÊQUE DE TOUL

994. — Pape : Jean XVI. — Roi de France : Hugues Capet.

Veillez ; ne reculez devant aucune espèce de travaux; remplissez les fonctions d'un prédicateur de la foi; soyez à la hauteur de votre ministère. *II Tim.*, IV, 5.

Entre tous les évêques de Toul brille d'un éclat particulier saint Gérard, dont l'épiscopat domine avec grandeur dans le lointain des âges, et dont le nom s'est d'autant mieux popularisé, que les principaux monuments qui, encore aujourd'hui, ornent la ville de Toul et par lesquels elle conserve quelque importance, sont dus à son inspiration et à sa générosité.

La ville de Cologne fut le lieu de la naissance de saint Gérard. Ingramme, son père, et Emma, sa mère, y tenaient un des premiers rangs parmi la

1. *Conc.*, t. XI, p. 275.

2. L'Ordre de la Jarretière est composé de vingt-cinq chevaliers, sans compter le roi. Il a cinquante ans d'ancienneté de plus que l'Ordre de Saint-Michel, créé en France par Louis XI; quatre-vingts ans de plus que celui de la Toison d'or, institué par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et cent quatre-vingt-dix ans de plus que celui de Saint-André, établi en Ecosse par le roi Jacques V. L'empereur Frédéric IV forma, en 1470, un Ordre de chevaliers en l'honneur de saint Georges. Il y avait aussi un Ordre militaire à Venise, qui porta le nom du même Saint. Voir le Père Honoré de Sainte-Marie, *Hist. des Ordres de chevalerie;* Ashmole, *Hist. de l'Ordre de la Jarretière;* Pott, sur les *antiquités de Windsor*, et l'*Hist. de cet Ordre*, in-4°, 1749, avec les notes manuscrites du docteur Buswel, chanoine de Westminster.

3. Voir M. Joseph Assemani, *in Calend. univ.*, t. VI, p. 284. Certains hérétiques avaient forgé des Actes de saint Georges. Le pape Gélase les condamna dans le célèbre concile qui se tint à Rome en 494. Calvin et les centuriateurs de Magdebourg ont avancé qu'il n'y avait jamais eu de saint Georges; mais leur prétention est dénuée de toutes preuves, et réfutée par les titres et les monuments les plus authentiques. Jurieu, *Apol. de la réforme*, t. Ier, Reynolds et Echard, n'ont pas rougi de confondre ce Saint avec un Arien, nommé Georges, qui usurpa le siége d'Alexandrie. Nous allons faire connaître ce Georges, afin de mettre les lecteurs à portée de prononcer. Devenu maître du siége d'Alexandrie par le crime d'intrusion, il persécuta avec une cruauté inouïe saint Athanase et les catholiques. Il massacra un grand nombre de ceux-ci, il bannit leurs évêques; il pilla les maisons des orphelins et des veuves; il traita avec la dernière barbarie les vierges consacrées au Seigneur. Enfin ses désordres allèrent si loin que les païens eux-mêmes ne purent souffrir un pareil monstre : ils le massacrèrent sous le règne de Julien.

Les histoires du combat de saint Georges avec le magicien Athanase, et autres semblables rêveries, avaient été forgées par les Ariens, comme le montre Baronius; aussi furent-elles rejetées par le pape Gélase et par les catholiques. Ils connaissaient trop bien le Georges dont nous venons de parler, et dont ils condamnaient les Actes, pour le confondre avec l'illustre Martyr de Jésus-Christ.

Au reste, les fables des hérétiques sont tellement incorporées à l'histoire de notre Saint, qu'on ne

noblesse ; sa vertueuse mère lui inspira de bonne heure la crainte de Dieu, l'amour des saints autels, et, étant elle-même un modèle de piété, elle lui en persuada la pratique par l'autorité de ses exemples.

Comme il semblait appelé à l'état ecclésiastique, ses parents le firent entrer dans la communauté des clercs qui desservaient la cathédrale de Cologne, et qui suivaient la règle des chanoines réguliers. Sa mère ayant été tuée d'un coup de foudre, il imputa ce malheur à ses propres péchés et redoubla ses macérations ; il en agit de même pour une faute qu'il commit par inadvertance dans son office de cellérier : il s'en punit comme d'un crime. Les austérités, les veilles, la psalmodie et les humiliations furent ses pratiques ordinaires, depuis son entrée dans ce Chapitre jusqu'à l'âge de vingt-huit ans qu'il en sortit.

Plus il cachait ses mérites, plus ils éclataient : il était connu dans toute l'Allemagne, et l'empereur l'estimait beaucoup.

Après la mort de Gauzelin, évêque de Toul (963), Gérard fut élu pour lui succéder, par Brunon, archevêque de Cologne, duc de Lorraine, et premier ministre de l'empereur Othon, son frère. Il ne se soumit à cette élection que par pure obéissance.

Sacré à Trèves, l'an 963, il fut reçu la même année dans la ville de Toul, comme l'ange tutélaire de la province, au milieu des acclamations du peuple. Malgré les fatigues de l'épiscopat, il ne renonça jamais ni à ses austérités, ni à ses pénitences accoutumées. Chaque jour il récitait treize heures canoniales, joignant l'office des moines à celui des chanoines. Il se faisait lire l'Ecriture sainte pendant qu'il était à table et même au lit, afin d'avoir l'esprit occupé de saintes pensées tant que le sommeil le laissait libre. Cette dévote pratique fut si agréable à Dieu, qu'il l'approuva par un miracle.

Une femme avait mis une chandelle allumée sur l'autel de saint Mansuy, pour y honorer les reliques de ce premier évêque, et le sacristain s'étant retiré dans sa chambre, pour y prendre son repas, sans éteindre la chandelle, la flamme se communiqua aux ornements de l'autel. Elle menaçait l'église d'un incendie ; saint Gérard connut par révélation ce danger, et dit au clerc, qui lisait devant son lit, de courir à l'église de Saint-Mansuy pour y éteindre le feu, et de reprendre le sacristain de sa négligence. L'on conserva longtemps l'ornement qui portait les marques du feu, comme une preuve du mérite du Saint, qui en avait arrêté le cours par ses prières.

S'il interrompait quelquefois l'oraison, la lecture de l'Ecriture sainte et de la Vie des Saints, qui remplissaient ses jours, c'était pour prêcher la divine parole ou pour remplir d'autres devoirs indispensables de son ministère. La province de Belgique n'avait pas alors d'évêque qui égalât notre Saint dans le talent de la chaire ; aussi, ne se contentant pas de prêcher dans sa ville épiscopale, il allait souvent dans les paroisses voisines pour distribuer au peuple le pain de la parole de Dieu.

Les évêques de Toul étaient alors en même temps les souverains temporels du diocèse. Gérard donna d'excellentes lois à sa cité, régla la police, établit des poids et des mesures fixes. L'administration de la justice fut aussi un de ses soins importants : on montre encore de nos jours le siége en pierre sur lequel il s'asseyait pour rendre la justice aux peuples.

Saint Gérard s'adjoignit son frère Ancelin pour administrer les affaires

peut plus démêler la vérité dans les Actes qui nous restent de lui. Pour l'ancienneté de son culte par toute l'Eglise, et conséquemment la certitude de son existence, c'est un point incontestable, et prouvé par le témoignage d'un grand nombre d'auteurs, qui ont écrit depuis le v[e] siècle jusqu'à présent. Voir l'*Histoire de saint Georges*, par le docteur Heylin, célèbre historien protestant. — Alban Butler.

civiles dans le comté de Toul, afin de s'appliquer plus spécialement aux devoirs d'un véritable pasteur. Il cherchait les pauvres et les conduisait lui-même dans son palais, pour leur laver les pieds et les faire asseoir à sa table. Le comte, son frère, demandait souvent par grâce d'avoir rang parmi les conviés. Il rétablit dans les monastères la discipline qui s'affaiblissait ; il reconstruisit celui de Saint-Mansuy, et y attacha de nouveaux revenus ; il fonda la Maison-Dieu, le plus ancien hôpital de Toul, et lui assigna des fonds suffisants ; il enrichit une foule d'églises et de monastères de son diocèse, soit de ses propres deniers, soit des libéralités qu'il obtenait de l'empereur ; il fit bâtir sur un plus vaste plan la basilique de Saint-Etienne, cette magnifique cathédrale que nous admirons encore aujourd'hui, et qui fut cinq siècles avant d'être terminée ; il construisit aussi la belle église et les cloîtres de Saint-Gengoul, et y attacha une collégiale. En récompense de tant d'actions qui avaient en vue la gloire de Dieu et de la religion, saint Gérard obtint le don des miracles.

Les affaires de son église le pressant d'aller à la cour de l'empereur Othon II, il partit de Toul, et s'embarqua sur la Moselle, aux pieds des murailles de cette ville. Vis-à-vis de Dommartin, le clerc, qui l'accompagnait dans ce voyage, voulut laver ses mains dans la rivière ; tandis qu'il se penchait, un reliquaire, que le Saint lui avait confié, tomba dans l'eau et il lui fut impossible de l'en retirer. Le saint Evêque ayant terminé heureusement ses affaires à la cour, remonta dans sa barque pour revenir à Toul. Sitôt qu'il fut arrivé à l'endroit où avait été perdu son reliquaire, il se mit en oraison, tout rempli de confiance, plongea sa main dans l'eau et l'en retira. Ce miracle surprit tous ceux qui l'accompagnaient.

Lorsque saint Gérard eut assez avancé la construction de la cathédrale, pour qu'on y pût célébrer le service divin, il résolut d'en faire la dédicace, et, pour rendre la cérémonie plus auguste, il y invita Théodoric, évêque de Metz. Mais Théodoric n'ayant pas pu s'y trouver, saint Gérard le pria de donner à sa nouvelle église une partie d'une pierre qui avait servi au martyre de saint Etienne, et dont l'église de Metz était depuis longtemps dépositaire. Notre Prélat alla lui-même à Metz pour obtenir plus facilement cette relique. Il prit ce trésor entre ses mains, le baisa et l'arrosa de ses larmes, et désigna la partie qu'il en souhaitait. Dieu n'attendit pas que Théodoric eut satisfait à la demande de notre pieux évêque : la pierre, frappée d'une main invisible, se divisa d'elle-même, et la portion que saint Gérard avait marquée de son doigt demeura dans ses mains. L'étonnement saisit les spectateurs à la vue d'un miracle qu'ils regardèrent comme la récompense de la piété du Saint ; on lui permit d'emporter dans son église cette relique dont le ciel semblait approuver la translation. On la renferma depuis dans une image de saint Etienne, donnée par Nicolas de Sane, archidiacre de Toul, et enrichie par Antoine, duc de Lorraine, d'une portion de la côte de ce même saint Martyr. Ce prince religieux vint à Toul le 20 avril 1540, accompagné des princes et des princesses ses enfants ; il porta lui-même cette relique sur l'autel, dans le temps que Jacques Antoine, docteur en théologie et doyen de l'église cathédrale, célébrait la messe.

Théodoric, évêque de Metz, duquel nous venons de parler, ayant bâti ou réparé le monastère d'Epinal, voulut y honorer les reliques de saint Goëric, son prédécesseur dans l'évêché de Metz, par une nouvelle translation ; il pria, à cet effet, saint Gérard de faire lui-même la cérémonie, comme étant l'évêque diocésain. On avait, pour ce sujet, préparé deux châsses, l'une d'argent et l'autre de fer : celle-ci devait être emboîtée dans la première ;

mais l'ouvrier, qui avait mal pris ses mesures, les fit toutes deux d'une même grandeur. Cet inconvénient imprévu retarda la cérémonie ; l'évêque de Metz, qui y avait invité un grand nombre de personnes illustres, se chagrinait de ce retard. Saint Gérard, qui célébrait la messe, ayant conjecturé par le bruit confus qui s'élevait parmi le peuple, le sujet du chagrin de Théodoric, demanda à Dieu qu'il honorât son serviteur Goëric, en ôtant l'obstacle qui s'opposait à la cérémonie de la translation de son corps. A peine Gérard eut-il achevé sa prière, que ces deux châsses, posées l'une sur l'autre, s'emboîtèrent en un instant ; celle qui était trop étroite s'élargit pour recevoir l'autre sans le secours d'un ouvrier.

Notre Saint nourrissait un grand nombre d'Irlandais et de Grecs, que la misère des temps avait fait sortir de leur pays, et qui, attirés par la réputation de sa charité, étaient venus chercher un asile dans la ville de Toul. Il les assemblait tous les jours, et les partageait en plusieurs chœurs pour chanter les louanges de Dieu en leur langue. Il apprit que l'un de ces étrangers venait d'expirer, et, quoiqu'il se fût déjà retiré pour prendre son repos, il sortit, assembla ses clercs et se transporta au lieu où était le corps du défunt, pour y faire les prières dont l'Eglise a coutume de se servir dans cette occasion, et pour lui donner la sépulture. Il arriva alors une chose extraordinaire. Les cierges qu'on portait aux obsèques du mort ne s'éteignirent jamais, quoiqu'un vent impétueux et mêlé d'orage soufflât violemment dans le temps même que le convoi était en marche.

La charité de Gérard parut si agréable à Dieu, que pour en publier le mérite, il fit un miracle, que l'auteur de sa vie a rapporté en ces termes : « Ce saint Prélat s'était retiré avant le repas dans son cabinet, pour prier, selon sa coutume; mais lorsqu'il s'acquittait de ce devoir, il entendit la voix plaintive de trois pauvres, qui lui demandaient l'aumône. Le pieux Evêque, en étant touché de compassion, sortit de son cabinet et prit sur la table trois pains et quelques viandes qu'il leur tendit par la fenêtre. S'étant mis ensuite à table, il y trouva les mêmes pains et les mêmes viandes qu'il avait distribués aux pauvres. Surpris d'un événement si extraordinaire, il demanda au maître d'hôtel s'il n'avait pas remplacé ce qu'il avait donné aux pauvres. Le domestique protestant qu'il n'y avait pas touché depuis qu'on l'avait servi, on connut que Dieu avait récompensé, par ce miracle, la charité du saint Evêque, et tous les assistants en rendirent grâces à Dieu ».

Mais c'est surtout pendant la famine et la peste, qui désolèrent le Toulois, à la suite de la guerre entreprise par Lothaire, roi de France, pour reprendre la Lorraine à l'Empire, sous la minorité d'Othon III, que la charité et la vertu toute-puissante de Gérard parurent avec le plus d'éclat. Il se dévoua tout entier au soulagement de son peuple; il vida ses greniers, fit venir des denrées des contrées voisines et nourrit ainsi les populations jusqu'à la moisson suivante. Pour détourner le fléau de la peste et désarmer la colère de Dieu, il ordonna un jeûne de trois jours, lequel ayant été exécuté dans un esprit de pénitence, il assembla les paroisses de sa ville épiscopale, celles des environs, et fit une procession générale, où l'on portait les corps des saints évêques de Toul.

Dans le temps même que la procession était en marche, et qu'elle entrait dans l'église de Saint-Mansuy, seize personnes de celles qui étaient à la suite moururent subitement de la peste. Le peuple alarmé, craignant un sort pareil, fondait en larmes. Le saint Pasteur, armé d'une vive confiance, redoubla ses prières, versa des torrents de larmes et exhorta par son exemple le peuple à s'humilier devant le Seigneur : « Il n'y a », disait-il, « qu'une

pénitence sincère qui soit capable de le fléchir; humilions-nous lorsqu'il nous frappe, et croyons que nos péchés sont cause de ce châtiment rigoureux ». Le Saint conduisit la procession dans l'église de Saint-Epvre, où, après s'être prosterné devant les châsses, et avoir chanté sept fois les litanies, il se leva pour entonner l'antienne : « A la voix de nos supplications »; *In voce deprecationis;* Dieu, qui semblait toujours plus irrité, frappa sur l'heure même trois autres personnes de la peste, lesquelles moururent entre les bras du Pasteur. Cet accident devait sans doute lui faire perdre courage et ralentir la ferveur de son peuple; mais il ne servit, au contraire, qu'à exciter son zèle et à donner une nouvelle ferveur à ses prières. La persévérance de notre charitable évêque désarma enfin l'ange exterminateur; l'air se purifia, la peste suspendit ses ravages, et les éléments ne firent plus sentir leur inclémence pendant l'année.

A l'exemple des plus pieux évêques, saint Gérard résolut de faire le voyage de Rome, pour y visiter les lieux que les apôtres saint Pierre et saint Paul ont rendus dignes de respect et de vénération par leur martyre. Il choisit douze personnes, entre les clercs et les moines de son diocèse, pour l'y accompagner. Cette petite troupe parut si modeste et si régulière dans sa marche, que tout le monde en fut édifié. La croix précédait les douze voyageurs, qui, allant deux à deux, psalmodiaient alternativement. Le saint Prélat fit à Paris la connaissance des bienheureux Mayeul et Adalbert, le premier, abbé de Cluny, et le second, futur évêque de Prague. Leur entrevue fut suivie d'un repas; mais comme c'était un jour de jeûne, et que, selon sa coutume, saint Gérard ne buvait que de l'eau, il appela un de ses gens et lui dit à l'oreille, sans qu'on l'entendît, de lui en apporter. Il obéit; mais cette eau, qu'il venait de puiser dans la fontaine, se trouva changée en vin. Le Saint crut qu'il n'avait point voulu lui obéir : il le reprit avec sa modération ordinaire; mais le serviteur ayant protesté qu'il lui avait versé de l'eau, et non pas du vin, saint Gérard attribua ce miracle aux mérites des bienheureux Mayeul et Adalbert, qui s'en défendirent à leur tour, rendant à Gérard l'honneur qu'il se dérobait par son humilité.

Il reçut à Rome, de la part du clergé, des magistrats et du peuple, des honneurs extraordinaires. Il en fut de même sur toute la route : les populations se pressaient autour de lui pour recevoir sa bénédiction et le conduisaient avec solennité d'une ville à l'autre.

Notre saint évêque n'avait pas seulement reçu de Dieu le don des miracles, il avait aussi celui de connaître ce qui se passait dans les provinces étrangères. L'auteur de sa vie nous en fournit quelques exemples; nous en choisissons un qui lui fait trop d'honneur pour ne pas le rapporter ici :

Othon II avait laissé un fils de même nom pour son successeur; mais comme il était fort jeune, et que l'empire semblait demander, dans les conjonctures présentes, un prince qui pût gouverner par lui-même, Henri, duc de Bavière, enleva le jeune Othon, dans le dessein de se faire empereur. Les partisans d'Othon s'assemblèrent dans le but de prendre entre eux les mesures nécessaires pour conserver l'empire au jeune prince. Saint Gérard fut appelé à cette assemblée; mais ses incommodités ne lui ayant pas permis de s'y trouver, il se contenta de prier le Seigneur de vouloir soutenir les intérêts de ce prince contre les desseins de l'usurpateur : on conclut, dans cette assemblée, de prendre les armes; Henri de Bavière arma de son côté. Les deux partis en présence l'un de l'autre, et sur le point de livrer combat, convinrent de vider le différend dans une seconde assemblée, à laquelle chaque parti enverrait des députés.

Après quelques contestations, les députés convinrent de laisser l'empire au jeune Othon, et de donner, par un traité, la paix à toute l'Allemagne. Dieu, qui avait réuni les cœurs des députés par les prières de notre évêque, lui révéla, à l'heure même de la conclusion du traité, l'heureuse issue de cette assemblée. Saint Gérard, conversant familièrement avec ses clercs et ses domestiques devant la porte de son palais, leur dit : « La paix est faite et la tranquillité est rendue à l'Etat; le duc de Bavière s'est départi de ses prétentions, et le prince Othon jouira de l'empire ».

La noblesse du Toulois n'accepta pas de plein gré les règles de police et de bonne administration établies par notre Saint; elle murmurait hautement sur ce qu'il voulait rendre justice aux pauvres et empêcher les riches de les opprimer. Olderic et Richard, deux des seigneurs les plus puissants de la province, furent les premiers à faire révolter les peuples, en leur insinuant que l'évêque, sous le prétexte de la charité, mais en réalité pour s'enrichir, les dépouillait de leurs biens. Comme il se sentait innocent, la patience de notre Saint lui fit surmonter aisément la calomnie; mais sa modération ne put rappeler ces opiniâtres à leur devoir; ils persuadèrent aux simples que le silence de l'évêque était un aveu de ses crimes.

Gérard, craignant que la douceur n'augmentât le mal au lieu de le diminuer, crut qu'il était enfin de son devoir d'excommunier Olderic et Richard; il le fit solennellement, dans son église cathédrale, en présence des abbés réguliers, du doyen, des archidiacres et des chanoines.

Les rebelles, méprisant les censures, formèrent le funeste dessein de lui ôter la vie, et cherchèrent les moyens d'exécuter leur cruel attentat. Ayant appris qu'il était allé à Manoncourt, village dépendant de l'abbaye de Saint-Epvre, ils y firent marcher une troupe de séditieux, qui, ne pouvant pénétrer dans la maison où notre Saint s'était retiré, y mirent le feu. Saint Gérard s'échappa et se réfugia dans l'église voisine : là, prosterné contre terre, auprès de l'autel, il offrait à Dieu sa vie, en chantant ces versets de David : « Le Seigneur est ma lumière et ma force; qui craindrai-je ? Si des armées entières se lèvent contre moi, mon cœur ne faiblira pas ». *Dominus illuminatio mea et salus mea; quem timebo ? Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.*

Olderic, entrant dans l'église, trouva notre saint Prélat dans cette posture humiliée ; mais au lieu d'en être touché, il s'approcha de lui, le poignard à la main, et le menaça de le tuer s'il ne lui donnait l'absolution de sa censure. Le Prélat, insensible à ces menaces et résolu de mourir plutôt que de trahir son ministère, refusa de l'absoudre, et lui fit voir par sa constance qu'on ne pourrait extorquer de lui, par le crime, une grâce qui ne s'accordait qu'à une sincère pénitence. Olderic fut tellement ému de la fermeté de son pasteur, qu'oubliant tout à coup ses injustes ressentiments, il se jeta à ses genoux, lui promit d'exécuter de point en point ce qu'il plairait au saint évêque de lui prescrire. Sur ces promesses, qui semblaient partir du fond d'un cœur pénitent, saint Gérard lui donna l'absolution des censures. Mais le repentir d'Olderic n'était qu'apparent : il se révolta de nouveau; de nouveau il fut frappé d'excommunication, non-seulement par le Saint, mais par tous les évêques de France qu'on avait assemblés pour ce sujet. Dieu montra visiblement, par l'extinction entière de la famille d'Olderic, combien il approuvait la sévérité du châtiment dont ce seigneur relaps avait été frappé.

Vers la même époque, Théodoric, évêque de Metz, ayant fait bâtir une chapelle en l'honneur de sainte Luce, dans l'abbaye de Saint-Vincent de

Metz, invita Gérard à assister à la dédicace. Presque dans le temps de cette cérémonie, un comte, nommé Sigebert, étant en guerre avec Vicfrid, évêque de Verdun, attaqua cet évêque dans le château de Vendresel, près de Sivry-sur-Meuse. Richer, neveu de Vicfrid et archidiacre de Verdun, y fut tué et l'évêque fait prisonnier. Le Pape, informé de cet attentat, adressa à Egbert, archevêque de Trèves, et à saint Gérard, une commission apostolique pour contraindre le comte Sigebert à réparer l'insulte faite à l'évêque de Verdun. Après avoir adressé les monitions juridiques à ce comte, les deux évêques le frappèrent d'excommunication. Sigebert, effrayé, rendit la liberté à Vicfrid, se soumit à la pénitence qui lui fut imposée, et paya une somme d'argent qui fut employée à la décoration de la cathédrale de Verdun.

L'Eglise de Toul possédait, ainsi que les abbayes de Saint-Mihiel et de Saint-Denis, une partie des terres qui avoisinaient la ville de Bar. Frédéric, qui devint, quelques années après, premier duc de Lorraine et premier comte de Bar (959), par suite de son mariage avec Béatrix, sœur de Hugues Capet et nièce d'Othon I[er], avait fait bâtir ou réparer, sous l'épiscopat de saint Gauzelin, le château de Bar, malgré l'opposition du roi et de l'évêque. Saint Gérard ne put laisser impunie cette entreprise sur les droits de l'évêque de Toul. Il s'en plaignit à l'empereur. Frédéric dut donner à l'évêque un certain nombre de villages avec les avocaties de Saint-Dié et de Moyen-Moûtiers, en échange des terres qu'il possédait dans le Barrois, et dont la réunion à la ville et au château de Bar paraît avoir été l'origine de ce comté. A la suite de ce raccommodement et de cet échange, saint Gérard consacra et dédia à saint Etienne, l'an 992, la chapelle du château de Bar.

Outre la collégiale de Saint-Etienne de Bar, saint Gérard consacra celle de Ligny-en-Barrois sous le titre de Notre-Dame et de Saint-Epvre. Il bâtit et consacra un grand nombre d'autres églises dans les paroisses de son diocèse. Sa vénération pour saint Mansuy et saint Elophe, deux de ses prédécesseurs, était profonde; il fit faire avec solennité la translation de leurs précieuses reliques. Il avouait souvent qu'il était redevable à leur intercession d'un grand nombre de faveurs qu'il avait reçues du ciel.

Sa dévotion envers Notre-Dame d'Ecrouves mérite aussi d'être rappelée, à cause du grand nombre de miracles qui s'y faisaient en ce temps-là.

Saint Gérard avait la plus tendre affection pour les chanoines de sa cathédrale; il leur accorda les priviléges les plus grands et les combla de ses libéralités. Il leur permit de disposer de leurs biens, soit par testament, soit autrement, quand même ils décéderaient dans le palais épiscopal, ou qu'ils seraient attachés à l'évêque.

Cette affection sincère de saint Gérard pour ses chanoines est suffisamment prouvée par tous les monuments qui nous en restent, et surtout par son testament, dans lequel il les déclare ses vrais et légitimes héritiers, et leur donne le village de Tranqueville, tant pour la fondation de son anniversaire que pour l'augmentation de la prébende du doyen, avec cette clause qu'ils feraient une aumône extraordinaire aux pauvres le jour de l'ordination du doyen.

Le saint Evêque, ayant rempli tous les devoirs d'un pasteur zélé, sentit que ses forces diminuaient considérablement, et que, selon toutes les apparences, il devait bientôt quitter cette vie pour recevoir la récompense de ses travaux; bien loin de se servir des dispenses que l'âge et la faiblesse auraient pu lui permettre, il se proposa de redoubler ses austérités pour

paraître plus agréable aux yeux du Seigneur. Car, « il sert peu », disait-il, « d'avoir bien commencé, si l'on achève mal, puisque la couronne n'est promise qu'à celui qui persévérera jusqu'à la fin. Ne pouvant plus compter que sur quelques jours de vie, il faut que j'emploie ces précieux moments à orner mon âme de vertus; et puisque mon corps doit servir de pierre dans l'édifice de la céleste Jérusalem, il faut tailler cette pierre et la polir par les mortifications, si je prétends qu'elle trouve place dans le ciel. Les jugements de Dieu sont si redoutables, et son œil si pénétrant, que la justice la plus parfaite doit trembler devant lui. Il faut qu'un chrétien amasse des trésors de bonnes œuvres, afin que la mort lui soit un passage au bonheur des Saints; il faut qu'il sème des pleurs dans le temps, s'il veut recueillir des joies dans l'éternité ».

Saint Gérard était vivement touché de ces vérités chrétiennes; aussi ménagea-t-il précieusement ses derniers moments; il s'appliqua avec plus de ferveur que jamais aux œuvres de piété et de charité, et il fit de la mort le sujet de toutes ses réflexions. Le moment qui devait finir sa vie arriva enfin; il fut révélé à un Ecossais que ce saint Prélat nourrissait et entretenait dans son palais. Aussitôt cet étranger, que Videric, le premier historien de saint Gérard, dit avoir été un homme de bien, annonça au peuple de Toul, avec abondance de larmes, la triste nouvelle du trépas prochain de son pasteur. Ce peuple l'apprit avec une douleur proportionnée à la perte qu'il allait faire; mais notre Saint n'en fut point ému. Toujours lui-même, il alla au chœur réciter ses Matines avec les chanoines, et, s'étant approché de l'autel de Saint-Blaise pour y dire quelques psaumes, il fut subitement saisi d'une douleur si aiguë à la tête, qu'il crut qu'on l'avait frappé d'un coup de lance. Cette douleur fut suivie d'une si grande faiblesse, qu'on le porta tout languissant dans son lit. Il fit assembler autour de lui son clergé et son peuple pour leur déclarer que l'heure de sa mort était proche; il les exhorta à l'amour de Dieu; il leur recommanda l'observance de sa loi et leur donna enfin sa bénédiction, qu'il étendit jusqu'aux absents. Après quoi, ayant reçu d'abord l'Extrême-Onction et ensuite le Viatique, selon l'ancien usage de l'Eglise, depuis longtemps rétabli dans le diocèse de Toul et Nancy, il rendit son âme à Dieu le 22 avril 994 de l'ère commune, la cinquante-neuvième année de son âge, et la trente-et-unième, avec trois semaines et trois jours, de son épiscopat.

Un clerc de Metz, appelé Fulcuin, qui s'était fait religieux dans l'abbaye de Saint-Arnoul, où il avait vécu dans une grande réputation de sainteté, étant à l'extrémité, dans le temps même que notre saint évêque expira, eut une extase, de laquelle étant revenu, il dit aux assistants : « Ah ! mes frères, le ciel est en joie, on y fait une fête extraordinaire; car j'ai vu un grand nombre d'esprits bienheureux aller au-devant d'une âme, pour la conduire dans la gloire qu'elle s'est acquise par les travaux de cette vie mortelle ». On connut bientôt que l'âme dont parlait ce religieux, était celle de saint Gérard. Saint Mayeul, abbé de Cluny, qui avait été l'ami de ce Saint, eut aussi une révélation de sa mort; il l'annonça à ses religieux lorsqu'ils se mettaient à table : « Notre frère Gérard, évêque de Toul, leur dit ce saint abbé, vient de mourir. Quoiqu'il ait été très-vertueux pendant sa vie, il se peut faire qu'il ait besoin de notre secours; car on ne peut entrer dans le ciel sans une grande pureté; prions pour lui ». Tous les religieux de Cluny se mirent en prières pour le repos de l'âme de l'évêque, et l'abbé lui rendit les devoirs d'un parfait ami.

Le bruit de la mort du saint Prélat s'étant répandu dans tout le pays,

les évêques et les grands du royaume de Lorraine voulurent honorer ses obsèques de leur présence. Une foule de peuple y accourut de toutes parts, et, après que les grands et les petits lui eurent baisé les pieds et les mains, le clergé fit la cérémonie de sa sépulture, avec toute la pompe due au mérite d'un si grand saint. Il fut inhumé au milieu du chœur de la cathédrale, où Frédéric de Void, chanoine de cette église, a fait, depuis, élever un très-beau mausolée de cuivre.

La charité, qui fut la source des plus grands miracles que saint Gérard opéra pendant sa vie, ayant pris de nouveaux accroissements après sa mort, son tombeau devint un asile public à tous les malheureux qui implorèrent le secours de sa puissance, trouvèrent aide et protection, soulagement et consolation.

Le premier exemple que Videric en rapporte est la guérison d'un paralytique de la paroisse de Saint-Agnant : après avoir raconté, en détail, ce miracle et beaucoup d'autres, l'historien ajoute : « Ce Saint a cessé de faire des miracles, lorsque le peuple a malheureusement oublié de rendre à Dieu le culte qui lui est dû, sans vouloir se convertir à lui par une meilleure vie. Aussi, a-t-on vu, depuis ce temps-là, que les pestes et les guerres ont affligé cette ville et son territoire ; qu'Eudes, comte de Champagne, est entré à main armée dans le Barrois et dans le comté de Toul ; qu'il y a porté la désolation et les meurtres ; que les Leuquois et les Barisiens ont été châtiés par le Seigneur jusqu'en 1038 ; mais qu'ayant alors eu recours à leur bienheureux évêque dans des sentiments de pénitence, il a recommencé à leur faire sentir les effets de son intercession ». Cet auteur donne ensuite, entre autres preuves, la guérison d'un aveugle l'an 1050, la seconde année du pontificat de saint Léon IX, le jour même que l'on faisait la fête de notre Saint avant sa canonisation.

Les siècles suivants ont aussi heureusement éprouvé son pouvoir auprès de Dieu ; les archives de la cathédrale le montrent par une suite d'attestations authentiques. Les statuts de l'an 1332 ordonnent que les chanoines examineront diligemment ceux qui auront miraculeusement été guéris sur le tombeau du Saint, et qu'après que le miracle sera prouvé, on fera asseoir la personne, en faveur de qui il aura été fait, dans un fauteuil, sous la grande couronne ; après quoi le clergé chantera une antienne du Saint en actions de grâces.

Ceux qui étaient incommodés de rupture, de goutte, de pierre ou de gravelle, venaient sur son tombeau et n'en sortaient jamais sans avoir reçu quelque grand soulagement dans leurs maux. Les peuples y accouraient en si grande foule, qu'on y a vu, pour un seul jour, deux à trois mille pèlerins.

Une sainteté déclarée par tant de miracles, si connue et si respectée dans le royaume de Lorraine, devait porter le souverain Pontife à mettre Gérard dans le catalogue des Saints. Il demeura néanmoins 57 ans, ou environ, sans être canonisé. Mais Dieu, qui avait couronné dans le ciel les mérites de son serviteur, voulut qu'un de ses successeurs dans l'évêché de Toul, et élevé depuis au souverain pontificat, lui rendît la justice qui lui était due sur la terre. Le pape saint Léon IX le canonisa dans un concile tenu à Rome l'an 1050, et il y ordonna qu'on ferait sa fête, ainsi qu'il paraît dans la Bulle de sa canonisation, qui se lit tout au long dans le manuscrit de Saint-Mansuy, mais dont nous ne donnerons ici qu'un extrait, qui terminera dignement la vie de ce saint Prélat :

« Léon, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, etc. Peu de temps avant

nous, un évêque nommé Gérard occupait le siége épiscopal de Toul, d'où nous avons été tiré pour être promu au souverain pontificat, non pas assurément pour nos mérites, mais par la volonté du Tout-Puissant, qui dispose de toutes choses à son gré. Cet évêque avait reçu du Père céleste deux talents : la connaissance du bien et la pratique de ce même bien, à l'aide desquels il put comprendre intimement la loi divine et l'accomplir en tous points. Il sut faire fructifier les talents que Dieu lui avait donnés ; il convertit les âmes en leur annonçant les paroles du salut, et en pratiquant lui-même ce qu'il enseignait, de manière qu'il offrait au Seigneur un double gain, et méritait les éternelles récompenses. Il ceignit ses reins d'une chasteté angélique, et porta dans ses mains des lampes ardentes, par les exemples de vertu qu'il s'appliqua sans cesse à donner aux autres. Il désirait si vivement s'unir à son Dieu, qu'il répétait tous les jours que son âme soupirait après lui comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines. Et comme sa vie était l'innocence même, qu'il admettait les pauvres à sa table, qu'il pratiquait toutes les vertus évangéliques, et qu'il ne faisait rien, soit en prêchant, soit en enseignant, qui ne fût saint et agréable à Dieu, il obtint de lui de faire des miracles, dont plusieurs témoins sont encore vivants. Nous avons demandé au Synode s'il devait être mis au nombre des Saints. Les archevêques, les évêques, les abbés, les clercs et les laïques ont répondu tous unanimement que Gérard était un homme saint, et qu'il devait être vénéré comme saint. En conséquence, nous avons ordonné, avec le consentement des Pères du Concile, que, dès maintenant, il soit tenu Saint et honoré comme tel à Toul, le 9 des calendes de mai, comme le sont saint Mansuy et saint Epvre et tous les autres Saints par tout l'univers. Nous désirons aller nous-même faire la translation de son corps vénérable, et le placer sous un autel particulier, pour la plus grande gloire de Jésus-Christ, qui s'est fait homme pour nous ».

Saint Léon vint en effet à Toul, en 1051, pour faire la translation du corps de saint Gérard, accompagné d'Halinard, archevêque de Lyon ; de Hugues, archevêque de Besançon ; de George, archevêque de Colozza ; de plusieurs évêques et d'un grand nombre de personnes de distinction. Le peuple y était venu de la province en si grand nombre, que le saint Pontife dut retarder la cérémonie et ordonner qu'elle se fît de nuit, pour éviter les désordres qui accompagnent ordinairement les grandes foules. Le corps de notre Saint fut trouvé sain et entier ; il en fut de même de ses vêtements, à l'exception de quelques parties réduites en poudre. Son visage était plus vermeil et plus blanc que pendant sa vie. Cette translation eut lieu le 22 octobre.

RELIQUES DE SAINT GÉRARD. — NOTRE-DAME DE SION.

Une très-grande partie du corps de saint Gérard a été conservée jusqu'à ce jour (1872).

La cathédrale de Toul possède un os du bras ; celle de Nancy un péroné, un fragment d'humérus, un fragment de vertèbre et une partie de côte ; l'église Saint-Sébastien de la même ville conserve un humérus. La chapelle de la doctrine chrétienne de Nancy et beaucoup d'églises du diocèse en possèdent des ossements ou des fragments notables.

Mais la partie la plus considérable des ossements de ce saint Evêque est dans l'église Saint-Gengoult de la ville de Toul, qui possède environ dix-huit ossements, parmi lesquels un ilium, un tibia, un fémur, etc., outre le chef [1].

Dès les premières années de la grande Révolution, en juillet 1790, plusieurs prêtres et dignitaires de l'église de Toul ayant sollicité l'avantage de posséder quelques reliques des

1. M. l'abbé J F. de Blaye — Imling, 20 décembre 1862.

saints Evêques et Protecteurs du diocèse, dont ils ne prévoyaient que trop la spoliation, Messieurs du Chapitre déléguèrent trois d'entre eux à l'effet de procéder à une distribution de ces restes précieux.

Onze de Messieurs les Chanoines et deux de leurs vicaires reçurent chacun, entre autres reliques, des fragments plus ou moins notables de celles de saint Gérard. Lorsque les églises furent rendues au culte catholique et avant de quitter la vie, ces ecclésiastiques ne manquèrent pas d'offrir aux paroisses ou aux chapelles de leur choix, les fragments des saints corps dont ils étaient en possession, et c'est ce qui en explique la présence dans les lieux où ils sont aujourd'hui vénérés.

Lorsque les Vandales sacrilèges de 1793 eurent versé, sur le pavé nu de la cathédrale, les reliques du trésor pour en emporter les châsses précieuses, M. Aubry, alors vicaire du chapitre, assisté de quelques pieux fidèles, les recueillit et les enferma dans un reliquaire en forme de chapelle, qui ne peut être que celui confectionné, par les soins des chanoines, en 1635, pour y déposer les restes mortels de saint Amon. Il fit transporter, en lieu sûr, ce dépôt sacré, puis, devenu curé de Saint-Gengoult, il le plaça provisoirement sous l'autel majeur de son église paroissiale, dans une armoire fermant à clé.

La châsse, dont il est ici question, n'est ni vermoulue ni fort peu décente, comme l'a écrit l'auteur de la notice, imprimée au tome IV, page 431, de la sixième édition du présent ouvrage; elle n'était que bistrée par le temps et légèrement écornée à l'un des angles; élégamment rajeunie et décorée de fines peintures assez bien conservées, elle fait le principal ornement de l'autel où elle est exposée.

Mieux que personne, le même auteur pouvait savoir la provenance du pêle-mêle et de la confusion dont il parle et que d'autres ont fait disparaître. Ainsi qu'il le dit, la partie la plus considérable des ossements de saint Gérard est dans l'église Saint-Gengoult de Toul : ce qu'il faut maintenant ajouter, c'est que les deux chefs des saints Mansuy et Gérard, sont aujourd'hui parfaitement déterminés par l'examen anatomique qu'en a fait, en septembre 1863, M. le docteur Godron, doyen de la faculté des sciences de Nancy, et leur authenticité constatée par les procès-verbaux de révision dressés le 15 juillet 1776 ; c'est que ces deux chefs sont rentrés dans l'église cathédrale de Toul, d'où ils n'ont été tirés que pour n'être ni profanés ni peut-être anéantis.

Au centre du transept de cette basilique, était autrefois le tombeau de saint Gérard, objet de la vénération des peuples et l'instrument de grâces nombreuses ; il n'en reste plus que le sarcophage de pierre dans lequel le corps du Bienheureux fut d'abord déposé. Ce sarcophage, entièrement vide, est fermé par une longue dalle dans laquelle on a incrusté un losange en marbre noir et portant cette courte inscription : *Hic est sepulcrum hominis Dei, B. Gerardi.* Une plus longue épitaphe avait été gravée en creux sur la pierre elle-même : le frottement des pieds l'a rendue complètement illisible.

Une autre précieuse relique, possédée par la cathédrale de Toul et dont ne parle pas l'historien primitif de saint Gérard, est la pointe de l'un des clous qui servirent au crucifiement de Notre-Seigneur. Saint Gérard l'avait apportée de Trèves, et l'évêque Henri de Ville l'enferma dans un magnifique reliquaire que l'on cacha soigneusement pendant la Révolution, et que l'on s'empressa de rendre à la dévotion des fidèles, après le rétablissement du calme. D'après la plus scrupuleuse confrontation, ce fragment, vénéré encore aujourd'hui à Toul, faisait partie de la relique dont sainte Hélène avait enrichi Trèves. Une fête en son honneur, établie en 1481, et que l'on célébrait solennellement le vendredi de la deuxième semaine après Pâques, donna lieu à l'établissement d'une foire assez considérable, nommée du Saint-Clou [1].

S'il en faut croire une pieuse tradition, la sainte Vierge aurait inspiré à son dévot serviteur Gérard, évêque de Toul, la pensée de lui élever un sanctuaire sur la montagne de Sion, située dans cette partie du département de la Meurthe qui formait autrefois le comté de Vaudémont, en Lorraine, entre Lunéville au levant, Mirecourt au midi, Vaudémont au couchant et Vézelise au nord. Quoi qu'il en soit, c'est à ce saint prélat qu'est due la première construction de la chapelle qu'a rendue célèbre la dévotion des peuples et des princes de Lorraine.

La Vie de saint Gérard a été écrite en détail par le Père Benoît, capucin, en 1700. Il en fait entrer l'abrégé dans son *Histoire ecclésiastique et politique de la ville et de l'évêché de Toul.* Celle que nous donnons est en grande partie la reproduction littérale de cette dernière.

1. M. l'abbé Guillaume, de Nancy.

SAINT ADALBERT DE PRAGUE, ÉVÊQUE ET MARTYR

959-997. — Papes : Jean XII; Grégoire V. — Souverains de Bohême : Venceslas Ier; Boleslas Ier.

Ce Saint, fils d'un magnat de Bohême, naquit vers l'an 959, et fut nommé, au baptême, Woytach. Il tomba, pendant son enfance, dans une grave maladie qui le réduisit à l'extrémité. Ses parents le portèrent alors à un autel dédié à la Sainte Vierge, et firent vœu de le consacrer à l'Eglise s'il recouvrait la santé. Leur fils guérit aussitôt. Ils eurent grand soin de l'élever dans la crainte de Dieu. Adalbert, archevêque de Magdebourg, voulut bien se charger de son éducation, et, en le confirmant, il lui fit prendre son nom. Le nouvel Adalbert, c'est ainsi que nous l'appellerons désormais, se distingua dans la célèbre école de Magdebourg. A l'étude il joignait la prière, la visite des pauvres et des malades, auxquels il prodiguait avec amour des consolations et des aumônes.

Après la mort de l'archevêque de Magdebourg (981), Adalbert retourna en Bohême, emportant avec lui une bibliothèque qu'il s'était formée. En 983, il reçut les ordres sacrés des mains de Diethmar, évêque de Prague. Ce prélat mourut peu de temps après, en désespéré, poussant des cris horribles, et disant qu'il allait être damné pour avoir négligé les devoirs de son état et recherché avec passion les honneurs, les richesses et les plaisirs du monde. Adalbert, témoin de cette scène, fut saisi de frayeur et de componction, détesta toutes les fautes qu'il avait pu commettre, se revêtit d'un cilice et alla, d'église en église, implorer la miséricorde divine. Il distribua aussi d'abondantes aumônes. Il courait par là, sans le savoir, aux honneurs. Quand il s'agit de nommer un successeur à Diethmar, tout le monde jeta les yeux sur Adalbert, qui fut sacré, le 29 juin 983, par l'évêque de Mayence, et fit son entrée pieds nus dans la ville de Prague. Il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par le peuple, et surtout par Boleslas, souverain de Bohême. Adalbert seul s'affligeait de sa dignité. Depuis ce jour jusqu'à sa mort, on ne le vit jamais rire, et, lorsqu'on lui en demandait la raison, il répondait : « Il est fort aisé de porter une mitre et une crosse ; mais c'est quelque chose de bien terrible que d'avoir à rendre compte d'un évêché au souverain Juge des vivants et des morts ». Pour se préparer à ce jugement terrible par une sage administration, il divisa d'abord son revenu en quatre parties : la première fut destinée à l'entretien de l'église ; la seconde, à la subsistance des chanoines ; la troisième, au soulagement des malheureux ; il réserva la quatrième pour ses besoins et pour ceux de sa maison. Il nourrissait tous les jours douze pauvres en l'honneur des douze Apôtres, et un nombre plus grand aux jours de fête ; il couchait sur un cilice ou sur la terre nue ; il macérait son corps par des longues veilles et par des jeûnes rigoureux. Presque tous les jours il prêchait à son peuple et visitait les malades ainsi que les prisonniers.

Tout ce zèle, toute cette sainteté, ne purent réformer le diocèse de Prague ; l'idolâtrie y régnait encore, et l'immoralité bien davantage ; le clergé neutralisait, par ses mauvais exemples, l'apostolat d'Adalbert. Découragé en face de ce troupeau incorrigible, le pasteur l'abandonna un

instant pour aller à Rome consulter le pape Jean XV (989). Il en obtint la permission de quitter son évêché, visita le Mont-Cassin, puis revint à Rome, où il prit l'habit religieux avec son frère Gaudence, dans le monastère de Saint-Boniface. Il y passa cinq années à prier pour ses diocésains, se considérant comme un indigne pasteur, se châtiant par les pratiques de la mortification et de l'obéissance : il recherchait dans ce monastère les emplois les plus humbles.

Cependant le Pape, à la prière de l'archevêque de Mayence et de la ville de Prague elle-même, renvoya notre Saint dans son diocèse, avec permission de le quitter de nouveau, s'il ne le trouvait pas plus docile. Adalbert fut reçu avec de grands témoignages de respect et de soumission ; mais c'étaient là de vaines démonstrations : les Bohêmes ne changèrent point leurs mœurs sauvages, dissolues. Adalbert fut obligé de les abandonner de nouveau pour retourner à Rome. En passant, il prêcha l'Evangile dans la Hongrie, et convertit, entre autres, le roi Etienne, qui se rendit depuis recommandable par sa sainteté. Quand il fut rentré dans le monastère de Saint-Boniface, il y exerça la charge de prieur. L'empereur Othon III étant venu à Rome, lui faisait de fréquentes visites.

Grégoire V, successeur de Jean XV, sollicité par l'archevêque de Mayence, renvoya encore une fois Adalbert à son Eglise. Le Saint obéit, quoique persuadé de l'inutilité de cette démarche. Passant par la France, il y vénéra les reliques de saint Benoît, à Fleury-sur-Loire ; celles de saint Martin, à Tours ; celles de Saint-Denis, près de Paris. Et après s'être arrêté quelques jours à Mayence (où l'empereur s'était rendu pour le consulter sur les affaires de son salut), il se dirigea vers Prague. Mais apprenant que les Bohêmes, loin d'être disposés à le recevoir, venaient de massacrer ses propres parents, de piller leurs biens et d'incendier leurs châteaux, il changea de route et se rendit auprès de son ami Boleslas, duc de Pologne. Celui-ci fit demander aux habitants de Prague s'ils voulaient recevoir leur archevêque : ils ne répondirent que par de grossières insultes. Voyant qu'il ne pouvait plus exercer son zèle dans cette contrée, Adalbert prêcha Jésus-Christ aux idolâtres de la Pologne, qui se convertirent en grand nombre. De là il passa, avec Benoît et Gaudence, compagnons de ses travaux apostoliques, dans la Prusse, qui n'avait point encore été éclairée des lumières de l'Evangile. Ses prédications eurent beaucoup de succès à Dantzig : la plupart des habitants de cette ville reçurent le baptême. Mais il n'en fut pas de même partout : dans une petite île, les infidèles l'accablèrent d'outrages. L'un d'eux le surprit par derrière, pendant qu'il récitait le Psautier, et lui déchargea un coup d'aviron avec tant de violence, qu'il le renversa par terre à demi mort. Adalbert, étant revenu à lui, remercia Notre-Seigneur de l'avoir jugé digne de souffrir pour lui. Il alla dans un autre endroit, où il ne fut pas mieux reçu ; on lui ordonna même, sous peine de mort, de partir au plus tard le lendemain.

Adalbert, accompagné de Benoît et de Gaudence, se retira, conformément à l'ordre qu'on lui avait donné. Enfin, épuisé de fatigues, il se retira quelques moments pour prendre un peu de repos. Les infidèles, s'en étant aperçus, accoururent vers lui, se saisirent de sa personne ainsi que de celle de ses deux compagnons, et les chargèrent de chaînes tous les trois. Adalbert offrit sa vie à Dieu par une prière fervente, dans laquelle il demanda le pardon et le salut de ses ennemis. Le prêtre des idoles le perça de sa lance, en lui disant par dérision : « Vous devez vous réjouir présentement, puisque, à vous entendre, vous ne désirez rien tant que de mourir pour votre Christ ».

Six autres païens lui portèrent aussi chacun un coup de lance. Ce fut ainsi qu'il consomma son glorieux martyre le 23 avril 997. Ses bourreaux lui coupèrent ensuite la tête, qu'ils attachèrent au haut d'un pieu. Benoît et Gaudence furent emmenés en captivité.

Le duc de Pologne, Boleslas, fit racheter le corps du Martyr. Les idolâtres ne voulurent le vendre que contre son pesant d'or ; mais ils furent bien surpris lorsque ce saint corps, mis dans la balance, fut trouvé extrêmement léger. Cette précieuse relique fut portée solennellement en la principale église de Gnesen, d'où un bras, que le duc Boleslas donna à l'empereur Othon II, a été rapporté à Rome et placé en l'église de Saint-Barthélemy.

Ce saint Martyr était très-redoutable aux démons : l'un d'eux, le jour du sacre d'Adalbert, en sortant d'un possédé, dit à l'exorciste : « Pourquoi m'affliges-tu tant ? ne le suis-je pas assez de voir qu'Adalbert est aujourd'hui sacré évêque ? »

Il a fait plusieurs miracles durant sa vie : il a rendu la vue à une femme en mettant les mains sur ses yeux ; il a guéri, par la même imposition de ses mains, plusieurs malades. Depuis sa mort, son tombeau a encore été honoré par beaucoup de guérisons miraculeuses.

Saint Adalbert a le titre d'Apôtre de la Prusse, quoiqu'il n'ait planté la foi que dans la ville de Dantzig[1].

Acta Sanctorum, Godescard.

LE BIENHEUREUX FRÈRE GILLES,

TROISIÈME COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

1272. — Pape : Grégoire X.

Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger.
II Thess., III, 10.

Ce serviteur de Dieu, l'un des premiers disciples de saint François, était un bourgeois d'Assise, qui n'avait point fait d'études et qui se montrait d'une merveilleuse simplicité. L'exemple de Bernard Quintavalle et de Pierre de Catane, tous deux ses compatriotes et ses amis, qui venaient de se joindre à saint François pour imiter son genre de vie, le détermina, l'an 1209, à entrer dans l'institut naissant. Il ignorait le lieu où le Saint se trouvait alors ; en sortant de la ville, trois chemins se présentèrent devant lui ; s'adressant à Dieu, il lui dit : « Seigneur, je vous prie, si je dois persévérer dans cette sainte vocation, de conduire mes pas vers votre serviteur ». Le chemin qu'il prit le conduisit dans une forêt, où il rencontra le Saint qui priait. Celui-ci, le voyant se jeter à ses pieds et lui demander d'être admis dans sa société, connut par une lumière surnaturelle que cette démarche venait de Dieu, et accueillit sa demande. Se présentant ensuite à Bernard et à Pierre, il leur dit : « Voici un bon frère que Dieu nous a envoyé ». Comme ils retournaient

1. Les habitants de la Prusse, Sarmates d'origine, étaient les plus sauvages de tous les païens du Nord. Ils se souciaient peu de la beauté des temples ; ils adoraient leurs idoles sous des chênes et leur immolaient les prisonniers faits sur l'ennemi. Après le martyre de saint Adalbert, trois rois de Pologne, nommés Boleslas, essayèrent inutilement de les soumettre. Enfin, les chevaliers teutoniques conquirent leur pays en 1239, et leur procurèrent des missionnaires qui les instruisirent dans la religion chrétienne.

à Assise pour donner l'habit à Gilles, ils rencontrèrent une pauvre femme qui leur demanda l'aumône. Alors François dit à son nouveau disciple: « Mon frère, donnons-lui, pour l'amour de Dieu, le manteau que vous portez ». Gilles, l'ayant fait, vit cette aumône s'élever jusqu'au ciel. La joie toute céleste dont il fut comblé lui fit comprendre dès lors quelles étaient les délices de l'obéissance aveugle et du dépouillement de toutes les choses de la terre.

Quelque temps après qu'il eut été instruit par saint François de toutes les règles et de la manière de vivre conformément à l'Institut, il eut un grand désir d'aller visiter par dévotion les lieux les plus saints. Saint François, qui connaissait la droiture de ses intentions, et le bien qu'il était capable de faire partout où il passerait dans son voyage, lui en donna la permission. Il se mit donc en chemin, revêtu de son pauvre habit, étant nu-pieds, sans argent et sans aucune provision. Il se rendit d'abord à Saint-Jacques de Compostelle, en Galice ; il vivait des aumônes qu'on voulait lui faire. Un jour, il rencontra un pauvre qui n'avait pas de quoi se couvrir : Gilles coupa une partie de son manteau pour la lui donner, de sorte qu'il fut lui-même, pendant vingt jours, exposé aux injures de l'air et à la risée de ceux qui le voyaient passer ainsi vêtu.

Il entreprit de la même manière le pèlerinage de la Terre-Sainte ; le plus souvent, il s'arrêtait de temps en temps, travaillant au gré de ceux qui lui donnaient du pain, afin de le gagner par son travail. Un jour, épuisé par les fatigues du voyage et par la faim, il tomba, et la Providence lui envoya un doux sommeil. En se réveillant, il trouva, près de sa tête, comme Elie, un pain mystérieux, qu'il mangea en rendant à Dieu de grandes actions de grâces.

Il partageait avec les autres pauvres ce qu'on lui donnait, et il refusait de recevoir plus qu'il n'avait mérité par son travail. Quelqu'un ayant voulu lui donner plus qu'aux autres ouvriers, avec lesquels il avait travaillé, il répondit que sa qualité de religieux exigeait plutôt qu'il acceptât *moins que plus*. Il ne reculait point devant les travaux les plus pénibles, comme porter au loin du bois ou de l'eau, moissonner le blé durant toutes les longues et brûlantes journées de l'été ; il réglait néanmoins son temps de façon à s'acquitter, comme dans le cloître, de ses devoirs de religieux.

Le cardinal-évêque de Tusculum, qui l'avait pris en amitié et qui se plaisait à sa conversation, le pria de demeurer dans sa maison et d'accepter de lui les choses nécessaires ; mais le Bienheureux refusa de recevoir gratuitement la moindre chose ; alors le cardinal lui proposa de venir manger à sa table ce qu'il gagnait par son travail. Le Bienheureux y consentit. Un jour que la pluie avait empêché Gilles de vaquer à son ouvrage ordinaire, le cardinal, tout joyeux, lui dit : « Frère Gilles, il faudra bien que vous viviez aujourd'hui de nos aumônes ». Gilles sortit sans rien dire, et, allant trouver le cuisinier, il lui demanda pourquoi sa cuisine était si malpropre. — « C'est », répondit-il, « que je n'ai personne pour la nettoyer ». Gilles l'appropria pour deux pains qu'il alla manger à la table du cardinal, sans toucher à aucun des plats.

Gilles se retira, avec un compagnon de pénitence, sur une montagne, pour y passer quarante jours dans la prière et l'austérité ; ils se fixèrent dans une chapelle dédiée à saint Laurent et depuis longtemps abandonnée : ils ne devaient en sortir que pour aller recueillir les aumônes nécessaires à leur subsistance ; mais à peine y furent-ils arrivés, que la neige tomba en abondance et leur ferma le sentier qu'ils avaient gravi. Ils seraient morts de faim

si Dieu, qu'ils imploraient avec confiance, n'avait révélé leur état à un pieux habitant du voisinage; celui-ci, qui connaissait tous les accès de la montagne, se fraya un passage jusqu'aux solitaires, leur apportant de quoi réparer leurs forces. Ils purent vivre ainsi quarante jours, sans sortir de leur retraite, grâce aux libéralités des populations d'alentour, qui, en récompense, reçurent de grandes grâces, par les prières et les exhortations des deux ermites : beaucoup même entrèrent dans l'Ordre de Saint-François, les autres vécurent chrétiennement.

L'humilité de Gilles paraîtra bizarre à ceux qui ne connaissent pas tous les secrets de cette vertu. Il cherchait tous les moyens de se rendre vil, abject. Un jour, il se dépouilla de l'habit religieux, puis, s'étant mis dans l'état où étaient à cette époque les criminels qu'on conduisait à la mort, la corde au cou, il se fit traîner devant les autres religieux, en se déclarant indigne de porter leur saint habit; il disait que celui-là était heureux qui ne cherchait pas à jouir auprès des hommes de plus d'estime qu'il n'en jouissait auprès de Dieu. Il avait encore pour maxime qu'il faut, pour avoir la paix entière de l'âme, savoir se mettre au-dessous de tous les hommes.

Cet esprit si détaché de toute chose créée, était sans cesse en relation avec Dieu, qui se communiquait à lui de la façon la plus merveilleuse. Ses extases étaient longues et fréquentes : on évitait, quand on avait avec lui des entretiens spirituels, d'aborder certains sujets, comme la gloire et le bonheur des élus; car aussitôt on perdait, pour ainsi dire, la présence du Saint; il demeurait ravi des heures entières, sans entendre et sans répondre. C'est ce qui arriva quand le pape Grégoire X, désirant le voir, l'eut fait venir devant lui; à peine lui eut-il parlé, que le saint religieux fut ravi en Dieu et resta immobile, les yeux fixés au ciel. Le souverain Pontife fut souvent témoin de ce beau spectacle, car il aimait beaucoup Gilles, et avait une grande confiance en ses prières. Un jour il l'obligea de lui donner des conseils sur sa charge de vicaire de Jésus-Christ; le Saint répondit qu'il devait avoir continuellement les deux yeux ouverts : le droit, pour contempler sans cesse les choses célestes et éternelles, qui doivent être la règle de toutes nos actions; le gauche, pour mettre ordre aux choses présentes et temporelles, qui étaient commises à ses soins et à sa vigilance.

Les enfants mêmes savaient que le nom de Paradis le transportait loin de ce monde et couraient après lui en criant : « Paradis! paradis! » et cela suffisait pour lui causer des ravissements. Un jour qu'il s'entretenait avec saint Bonaventure sur l'amour de Dieu, Gilles regarda son ignorance comme un obstacle à cet amour; le saint Docteur lui répondit : Quand Dieu n'accorderait à un homme d'autres talents que celui de l'aimer, cela suffirait. — Quoi! un ignorant peut aimer Dieu aussi bien qu'un savant! — Bien plus, une bonne femme peut aimer Dieu plus qu'un docteur en théologie. Le Bienheureux sort aussitôt par le jardin et se met à crier : Ecoutez, hommes simples, écoutez, bonnes femmes, vous pouvez aimer Dieu plus que le frère Bonaventure. Il tomba ensuite dans une extase qui dura trois heures.

Saint Louis, roi de France, voulut aussi voir ce saint religieux, dont la réputation était européenne. On dit qu'étant parti par mer pour la Terre-Sainte, il débarqua secrètement en Italie et y passa quelque temps, déguisé en pèlerin, pour visiter les sanctuaires les plus vénérés. Il vint donc à Pérouse, et se présenta au monastère des Frères Mineurs. Il demanda à parler à frère Gilles, qui descendit aussitôt de sa cellule, ayant connu par révélation

quel était celui qui le demandait ; sitôt qu'il parut, le roi et lui s'agenouillèrent en terre ; ils s'embrassèrent très-étroitement, se donnant des témoignages de bienveillance avec une aussi grande tendresse que s'il y eût eu longtemps qu'ils se fussent connus très-familièrement. Après être ainsi demeurés unis l'un et l'autre, à genoux, dans un profond silence, ils se séparèrent sans se dire aucune parole extérieurement. Le supérieur du monastère, ayant appris dans la suite que ce pèlerin était le roi de France, voulut faire une grande réprimande à frère Gilles de n'avoir pas dit quelques mots d'édification au roi très-chrétien, qui était venu exprès. Mais ce grand contemplatif contenta bientôt son supérieur, en lui disant que le roi et lui s'étaient parlé cœur à cœur, autant qu'ils pouvaient le souhaiter ; que Dieu leur avait fait connaître intérieurement, dans ce silence, le fond de leurs âmes, et qu'ils s'étaient plus dit de choses que s'ils se fussent parlé d'une autre manière.

Personne n'observa jamais le silence plus exactement que lui. Il disait qu'on ne pouvait conserver les grâces qu'on recevait du ciel qu'en fuyant le commerce des hommes. Le Frère, qui fut vingt ans son compagnon et comme son disciple, a assuré qu'il ne l'avait jamais entendu proférer une seule parole oiseuse. Il n'y avait point de plus grandes délices pour lui que d'être seul dans sa cellule, où on le trouvait continuellement en oraison.

Les démons, ne pouvant souffrir les progrès extraordinaires que ce bon serviteur de Dieu faisait de jour en jour dans la vertu, lui livrèrent de grands combats. Un jour, qu'il priait dans sa cellule, un de ces malins esprits lui apparut subitement sous une figure si épouvantable, que le Saint en perdit la parole pour quelque temps ; mais, ayant élevé son cœur à Dieu pour en obtenir du secours, il reprit son calme et son état ordinaires. Une autre fois, dans l'église de Saint-Apollinaire, à Spolète, le démon vint se jeter avec une extrême furie sur lui, et le tint fortement oppressé comme pour l'étouffer, jusqu'à ce que Gilles, s'étant traîné jusqu'au bénitier et ayant fait le signe de la croix sur lui avec l'eau bénite, fut délivré. Cette persécution du démon lui dura jusqu'à la fin de sa vie ; mais frère Gilles y était si accoutumé, que, quoiqu'il en souffrît beaucoup, il ne s'en étonnait plus ; c'est pour cela qu'il donnait à tout le monde tant d'horreur du vice et du péché, qui nous met sous les chaînes et la tyrannie d'un ennemi si impitoyable et si contraire à notre bonheur.

Quoique ce généreux soldat de Jésus-Christ ne cessât jamais d'être tourmenté, il savait toujours mettre son âme dans la joie, sachant que rien n'est plus propre à déjouer les ruses diaboliques. Il disait d'ordinaire qu'il ne fallait pas plus s'étonner des assauts que le démon nous livrait pour nous perdre, que d'un chien qui venait à nous pour nous mordre ; et que, comme on ne se délivrait de l'importunité du chien qui aboie et qui veut mordre, qu'en lui donnant quelque coup, il fallait aussi, dans nos tentations, combattre le démon, en le méprisant et lui opposant quelque sainte pratique du christianisme, ou quelque sentence de l'Ecriture, qui sont les armes avec lesquelles on doit le combattre.

Les grandes austérités, les veilles continuelles du saint pénitent lui occasionnèrent plusieurs infirmités ; il fut affligé dans sa vieillesse de grandes douleurs de tête et d'estomac, et ensuite d'une fièvre fort aiguë, accompagnée d'une toux très-incommode ; de sorte qu'il ne pouvait plus prendre d'aliments, ni reposer. Les habitants de Pérouse, apprenant sa maladie, et craignant qu'il ne leur fût enlevé après sa mort, envoyèrent des hommes armés pour le garder. A la fin, ne pouvant se soutenir, Gilles fut

obligé de se mettre sur un lit; il y reçut tous les sacrements de l'Eglise dans de grands sentiments de piété; et enfin, sans qu'il donnât aucun signe de mort, fermant doucement la bouche et les yeux, il rendit sa belle âme à son Dieu, pour aller jouir à jamais de la gloire que ses vertus héroïques, et surtout sa simplicité et son humilité lui avaient méritée. Ce fut l'an de grâce 1272, après avoir vécu cinquante-deux ans en religion. Son corps fut placé dans un fort beau sépulcre de marbre, que les habitants de la ville lui firent élever. Son histoire dit qu'on eut révélation après sa mort de la gloire dont il jouissait dans le ciel. Un religieux dominicain mourut le même jour que frère Gilles. Pendant sa maladie, il avait promis à un autre frère prêcheur de lui dire quel serait son sort; et Dieu permit qu'il lui apparût pour accomplir sa promesse. — Eh bien! qu'est-il advenu de vous? demanda son ami avec anxiété. — Je suis heureux, répondit le dominicain; car je suis mort le même jour qu'un saint frère mineur nommé Gilles, auquel Notre-Seigneur, en récompense de sa grande sainteté, accorda la faveur d'introduire avec lui au paradis toutes les âmes qui se trouvaient alors en Purgatoire. J'étais du nombre de ceux qui souffraient dans ce lieu d'expiation; mais j'en fus délivré par les mérites de ce saint frère.

Saint Bonaventure disait que tous ceux qui invoquaient ce serviteur de Dieu, pour des choses qui regardaient l'affaire de leur salut, étaient exaucés.

Il s'est fait une infinité de miracles pendant sa vie et après sa mort, par son intercession. Il y a eu peu de maladies qu'il n'ait guéries. On a recueilli ses maximes avec d'autant plus de respect qu'il ne parlait jamais sans nécessité, et qu'il était sans cesse en communication avec Dieu. En voici quelques-unes : il conseillait à ceux qui voulaient assurer leur salut et la paix de leur âme : 1° d'être toujours disposés à supporter les misères et les adversités de la vie; 2° de s'humilier d'autant plus qu'ils reçoivent plus d'humiliations de la part des autres; 3° d'avoir la plus grande estime pour les biens éternels, quoiqu'on ne les voie pas.

« Heureux est celui », disait-il, « qui a beaucoup de charité pour tout le monde, et qui ne désire pas néanmoins que l'on en ait pour lui; heureux est celui qui rend de grands services à son prochain, et qui ne se met pas en peine d'en recevoir des autres ». Il disait encore : « Il vaut mieux supporter une grande injure sans murmurer, que de donner à manger à un grand nombre de pauvres, ou de jeûner très-austèrement ».

Deux religieux de son Ordre se plaignant à lui de ce qu'ils avaient été chassés de leur pays par l'empereur Frédéric, il les reprit sévèrement, disant qu'ils devaient plutôt remercier Dieu et prier pour le prince de ce qu'il leur avait donné par là occasion d'observer leur règle, qui les obligeait à n'avoir aucun pays ni aucune terre.

Il disait qu'un de ses grands étonnements était de voir avec quelle assiduité et avec quel empressement on travaillait pour la vie du corps, sans se mettre du tout en peine d'entretenir la vie spirituelle de l'âme. Il comparait ceux qui s'empressent avec tant d'activité à acquérir des biens temporels, à une taupe qui n'a point de plus grande occupation que de fouiller continuellement dans la terre, et qui cherche toujours à y entrer et à s'y enfoncer quand elle en est dehors, regardant la terre comme le lieu de sa demeure et de son repos; c'est, disait-il, la vraie figure des mondains et des avares qui ne peuvent vivre, s'ils ne travaillent à se plonger dans les biens de ce monde.

Parlant encore de ceux qui ont trop d'empressement pour conserver des biens, pour pourvoir à l'avenir, il disait qu'il était fort du sentiment de sc

bienheureux père saint François, lequel estimait beaucoup plus les oiseaux que les fourmis, parce que les fourmis avaient trop soin de faire des provisions pour l'hiver, et que les oiseaux, au contraire, ne préparaient rien pour le lendemain, se contentant de chercher à chaque moment les choses dont ils avaient besoin pour se nourrir. Il disait que les biens de la terre étaient de telle nature, que ceux qui en avaient la moindre part étaient ceux qui étaient les mieux partagés.

Un jour qu'on lui demandait pourquoi il avait tant de peine à aller visiter les séculiers, qui le désiraient pour leur parler de Dieu : « Je suis bien aise », répondit-il, « de faire plaisir à mon prochain, mais non pas au préjudice de mon âme ». Il ajouta que Notre-Seigneur avait dit : « Que celui qui laisserait père, mère, frères, sœurs, parents et amis pour l'amour de lui, recevrait le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre ». Il assurait que, pour devenir bien savant, il fallait devenir bien humble ; et qu'un chrétien peut se contenter de savoir bien vivre, sans s'occuper à d'autres sciences. « La plus haute de toutes les sciences », dit-il une autre fois, « c'est de craindre Dieu et de l'aimer ».

Pie VI a autorisé son culte pour l'Ordre de Saint-François et la ville de Pérouse.

On a recueilli de frère Gilles des révélations, des prophéties et des maximes spirituelles : on peut les lire dans les *Acta Sanctorum* au 23 avril.

LE BIENHEUREUX ALEXANDRE SAULI,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES BARNABITES, ENSUITE ÉVÊQUE D'ALÉRIA ET DE PAVIE

1592. — Pape : Clément VIII.

La famille, d'où sortait Alexandre Sauli, était une des plus illustres de la Lombardie. Elle a produit plusieurs grands hommes, entre autres des évêques et des cardinaux qui se sont distingués par leurs talents et par leur piété ; on en voit encore les armes sur des hôpitaux et des églises magnifiques.

Alexandre naquit à Milan l'année même que fut fondée la Congrégation des clercs réguliers dits *Barnabites*, ainsi appelés d'une église de Saint-Barnabé, dans laquelle cette Congrégation fut d'abord renfermée. Dès son enfance, il parut prévenu des plus abondantes bénédictions du ciel. Ses parents lui donnèrent des maîtres habiles, sous la conduite desquels il fit de rapides progrès. Il étudia surtout la science des Saints à l'école de l'Esprit de Dieu, dont il écoutait les leçons avec une grande docilité.

Il se sentit de bonne heure pénétré d'une grande horreur pour les divertissements profanes du siècle. Un jour que le peuple était assemblé autour d'une troupe de comédiens, il s'avança, un crucifix à la main, et fit un discours si pathétique que les comédiens prirent la fuite. Le peuple entra dans les sentiments d'une vive componction, et se retira les larmes aux yeux.

Quelque temps après, il se consacra sans réserve au service de Dieu dans la congrégation des Barnabites. Il endurcit son corps à la fatigue par les travaux et les veilles, se livrant avec zèle au ministère de la parole et de

la réconciliation. Il avait un talent singulier pour toucher et convertir les pécheurs. Il continua d'exercer les mêmes fonctions, même lorsqu'il eut été chargé d'enseigner la philosophie et la théologie dans l'université de Pavie. On vit des communautés entières se mettre sous sa conduite, afin d'apprendre de lui les moyens de parvenir à la perfection de leur état. Ayant été invité à prêcher dans la cathédrale de Milan, il produisit par ses sermons des fruits merveilleux. Saint Charles Borromée félicita l'Eglise d'avoir un pareil ministre et versa des larmes de joie à la vue des succès de son zèle apostolique.

Alexandre n'avait encore que trente-deux ans, lorsqu'il fut élu supérieur général de son Ordre. Il remplit cette place avec une capacité qui donna un nouvel éclat à sa Congrégation; mais Dieu ne l'avait pas destiné à vivre renfermé dans la retraite : l'île de Corse était le théâtre où devaient briller ses éminentes vertus.

Cette île avait été anciennement convertie à la foi par des missionnaires venus de Rome. L'église d'Aléria paraît être une des plus anciennes de celles qui y furent fondées. On connaît principalement un de ses évêques, nommé Pierre. Il vivait du temps de saint Grégoire le Grand, qui lui écrivit des lettres [1]. Mais cette église était depuis longtemps réduite à l'état le plus déplorable : il n'y avait plus de piété ni de discipline, quand Alexandre Sauli en fut nommé évêque en 1570 par le saint pape Pie V.

Le nouvel évêque, ayant été sacré par saint Charles Borromée, partit sans délai avec trois prêtres de son Ordre. Il s'embarqua plein de confiance en Dieu, et la navigation fut heureuse. Il ressentit une vive douleur en voyant que Dieu était partout méconnu. Aléria n'était plus que le titre d'une église. A peine y avait-il dans toute l'étendue du diocèse un lieu où l'on pût faire décemment l'office divin. Les bourgades, à l'exception de trois ou quatre, étaient inhabitées. Les peuples étaient dispersés dans les bois et sur les montagnes. Plongés dans une grossière ignorance, ils ne savaient pas les premiers éléments de la religion. Le clergé n'avait pas moins besoin d'être instruit que le peuple.

Le saint évêque, sans église, et même sans maison, fixa d'abord sa demeure à Tallone. C'était une espèce de bourgade située à quatre lieues des ruines d'Aléria. Il y tint un synode sur le modèle de ceux qui se tenaient à Milan sous saint Charles Borromée, et y fit de sages règlements pour commencer à remédier aux abus; il entreprit ensuite la visite de tout son diocèse. Il alla dans les hameaux les plus écartés, et pénétra jusqu'aux endroits réputés inaccessibles. La vue d'un pasteur si charitable attendrissait les plus sauvages : ils venaient tous se jeter à ses pieds, bien résolus de lui obéir même avant de l'avoir entendu. Ses paroles portaient la lumière de la foi dans les esprits, et le feu de la charité dans les cœurs. Partout il lui fallut réformer d'anciens abus, abolir des coutumes scandaleuses, fonder des églises ou relever celles qui étaient ruinées, et pourvoir à la décence du culte du Seigneur. Il établit des colléges et des séminaires où l'on pût former la jeunesse.

Les coopérateurs qu'il avait amenés avec lui étant morts de fatigue sous ses yeux, il se trouva dans un très-grand embarras : il ne se découragea cependant point; il redoubla ses travaux sans craindre d'épuiser sa santé. La continuité de ses occupations ne l'empêcha pas non plus de s'assujétir à des jeûnes continuels et à une rigoureuse abstinence. Quoiqu'il eût très-peu de revenus, il ne laissait pas de faire des aumônes abondantes. Les dépré-

1. *S. Greg. M.* l. II, ep. 22.

dations des corsaires l'obligèrent souvent de changer de demeure. On le vit transporter son séminaire et son clergé de Tallone, situé sur la côte orientale de l'île, à Algajola qui était sur la côte occidentale, et de cette ville à Corte, dans le centre de l'île, puis à Cervione. Ce fut dans cette dernière ville qu'il bâtit sa cathédrale et qu'il fonda un chapitre de chanoines. Il avait un rare talent pour réunir les esprits et les cœurs divisés ; aussi lui donna-t-on dans toute la Corse le surnom d'*Ange de paix*.

Le bienheureux Alexandre Sauli adressa de sages *Avertissements* à son clergé. Il s'y proposait d'instruire les ministres tant sur la conduite qu'ils devaient tenir que sur la manière dont ils devaient diriger les âmes confiées à leurs soins ; il composa aussi des *Entretiens*, dans lesquels il expliqua la doctrine de l'Eglise avec beaucoup de précision et de netteté. Saint François de Sales estimait singulièrement cet ouvrage, et disait que la matière y était épuisée [1].

Le saint Prélat allait de temps en temps à Rome, ainsi que les autres évêques d'Italie ; mais il y allait comme au centre de l'apostolat, et avec tant de dévotion qu'il éprouvait en lui-même ce que dit saint Chrysostome, que l'esprit apostolique y vit toujours, et que des tombeaux des Apôtres, et de leurs cendres tout inanimées qu'elles sont, sortent encore des étincelles du feu sacré dont ils embrasèrent la terre. Tous ses voyages furent comme autant de missions, par les grands fruits que produisirent partout ses prédications, ses conseils et ses exemples. C'est de quoi les villes de Gênes, de Milan et de Rome ont plusieurs fois fourni des témoignages qui furent confirmés par quatre souverains. Grégoire XIII, l'un d'eux, fut extrêmement frappé lorsqu'il l'entendit prêcher. Saint Philippe de Néri l'honorait aussi beaucoup à cause de ses talents et de son éminente sainteté. Les ennemis de la religion eux-mêmes ne pouvaient résister à la force et à l'onction de ses discours. Ayant eu une conférence avec un calviniste de Genève qui était venu dogmatiser en Corse, il lui fit ouvrir les yeux à la vérité et le ramena dans le sein de l'Eglise. A Rome, un seul de ses sermons enleva à la synagogue des Juifs quatre de ses plus fermes soutiens.

La vénération où était le saint Apôtre de la Corse porta les villes de Tortone et de Gênes à le demander pour pasteur ; mais il ne voulut point quitter sa première épouse, à laquelle il était tendrement attaché. Ce ne fut que par obéissance aux ordres du pape Grégoire XIV, qu'il accepta l'évêché de Pavie en 1591. Il ne fut pas plus tôt arrivé dans son nouveau diocèse qu'il entreprit d'en faire la visite. Toutes les fêtes solennelles, il revenait à Pavie. Etant à Calozzo, dans le comté d'Asti, il fut attaqué de la maladie qui l'enleva de ce monde. Il mourut le 11 octobre 1592. Sa sainteté fut attestée par plusieurs miracles. Il fut béatifié le 23 avril 1741 par Benoît XIV.

On le représente : 1° Soutenant une grande croix. Ceci rappelle qu'étant encore novice, il sortit dans les rues de Milan portant une lourde croix, au

1. Les ouvrages du bienheureux Alexandre Sauli sont :

1° *Constitutions de l'évêque d'Aléria*. Gênes, 1571, in-4° ;

2° *Instruction abrégée pour ceux qui sont sur le point d'être ordonnés et approuvés pour entendre les confessions*. Gênes, 1571 ; et avec des additions en 1578, in-4° ;

3° *Instruction abrégée touchant ce qui est nécessaire au salut*. Pavie, 1577, in-8° ; et avec des additions. Gênes, 1578, in-4° ;

4° *Doctrine du catéchisme romain*, en forme de dialogue. Pavie, 1581, in-8° ; Milan, 1599, in-4°.

Tous ces ouvrages sont en italien.

On a du même auteur plusieurs *Lettres pastorales* et un grand nombre d'autres ouvrages manuscrits. Voir *Bibl. Script. Mediolan.*, et la *Nouvelle Vie du Bienheureux* écrite par le cardinal Gerdil. Rome, 1805, in-4°. C'est un livre très-bien écrit et en tête duquel se trouve un discours excellent sur la sainteté de la religion chrétienne.

risque de se faire passer pour fou. Il voulait par là signifier à tous ceux qui l'avaient connu qu'il renonçait bien résolument au monde; 2° étendant la main vers un ou plusieurs navires qui paraissent s'engloutir dans les flots. On raconte que vingt galères barbaresques s'approchaient de la Corse pour la piller. L'épouvante était partout. Déjà on avait offert au saint évêque un cheval pour s'enfuir. Lui, sans s'intimider, alla prier un instant dans une chapelle, puis il revint sur la plage et recommanda à tout le monde d'avoir confiance en Dieu. En effet, une bourrasque s'éleva qui fit périr tous les navires.

Voir sa Vie, écrite en latin par Gabutio, et les excellentes notes de Brands sur cet ouvrage : l'abrégé de la même Vie en français; Paris, 1742, in-12, et le panégyrique prononcé en l'honneur du bienheureux Alexandre Sauli, par M. l'abbé Clément, en 1743.

LE BIENHEUREUX GILLES, ARCHEVÊQUE DE TYR (1266).

Le bienheureux Gilles naquit au commencement du XIIIe siècle à Saumur, près de l'église de Nantilly. Ses parents habitaient en face de l'hôpital actuel et possédaient quelques propriétés à Villebernier, où ils fondèrent une chapelle qui s'appela de leur nom la chapelle des Gilles. — On ne connait rien de l'enfance et de la jeunesse de ce serviteur de Dieu, sauf qu'après de brillantes études, il embrassa l'état ecclésiastique et occupa à Angers une chaire de droit canonique.

Saint Louis se trouvant à Saumur en 1241, eut occasion d'apprécier les mérites du jeune professeur : il l'attacha à sa personne avec le titre de chapelain. Gilles se trouvait à la grande assemblée de 1245, dans laquelle Louis IX annonça sa résolution de partir pour la croisade avec tous les assistants : il jura de suivre le saint roi. Comme celui-ci, il sanctifia ses préparatifs de voyage par des actes de charité et d'abnégation. Il offrit à Jésus-Christ et à ses pauvres les biens qu'il possédait à Saumur, y compris la maison où il était né. Il la donna à l'hôpital de la ville en y joignant une rente considérable. Cette donation fut regardée comme si importante, que la reconnaissance du peuple lui décerna le titre de *fondateur* de cet Hôtel-Dieu.

Après la prise de Damiette (14 juin 1249), saint Louis le nomma archevêque de cette ville : c'était un poste aussi honorable que difficile. Mais on sait l'issue malheureuse de l'expédition de saint Louis en Egypte. En mai 1250, il fallut rendre Damiette aux Mahométans. Le nouvel archevêque se trouvait donc tout à coup sans les ressources nécessaires pour entretenir son clergé et maintenir un rang en rapport avec sa dignité archiépiscopale. Saint Louis vint à son secours. Son garde des sceaux étant mort, le pieux monarque, en ami fidèle, pourvut de cette charge Gilles de Saumur. Notre Bienheureux suivit le roi à Jaffa et l'accompagna constamment pendant les quatre ans qu'il séjourna en Palestine.

Cependant Nicolas de Larcat, archevêque de Tyr, étant mort en rendant les devoirs de la sépulture chrétienne à deux mille chrétiens qui travaillaient à des fortifications et dont l'ennemi avait fait une horrible boucherie, saint Louis désigna pour le siége vacant Gilles de Saumur, qui avait partagé les dangers du défunt et qu'une protection spéciale de la Providence avait seule pu conserver. Tyr était déjà bien abaissée : ce n'était plus la métropole de quatorze diocèses et le plus beau fleuron du patriarcat d'Antioche. Réunie en 1124 au patriarcat de Jérusalem, elle n'avait plus sous sa dépendance que les quatre villes de Beyrouth, de Césarée, d'Acre et de Sidon. Toutefois elle avait encore son importance à l'époque où on lui donna pour évêque celui à qui elle devait laisser le nom historique de *Gilles de Tyr*. Depuis la perte de la Ville sainte, elle avait été désignée comme Reims, en France, pour être la ville du sacre des rois de Jérusalem, et sous le rapport militaire, elle était encore un des boulevards des Latins en Orient. Mais reprise par les infidèles en 1291, elle s'affaissa de plus en plus dans la dégradation inséparable du joug mahométan.

Cependant Louis IX allait être obligé de rentrer en France (1254). Avant de partir, il voulut, avec sa famille, aller visiter l'église de Tyr et assister à la prise de possession du siége épiscopal par son Garde des sceaux, qui jusque-là était resté auprès de la personne du souverain. Après le départ du roi pour la France, Gilles, resté seul avec son clergé, s'appliqua tout entier au salut de son troupeau : un moment, il put espérer pouvoir terminer une carrière laborieuse, mais tranquille, au milieu de ses nouveaux diocésains. Mais bientôt les affaires des chrétiens allèrent si mal

en Orient, qu'il fallut envoyer en Occident chercher du secours. Notre Bienheureux fut avec plusieurs autres chargé de cette importante mission (1260).

Le pape Urbain IV le nomma légat universel de la croisade, avec mission de faire un appel à la charité de tous et de prélever le *centième* sur les revenus ecclésiastiques. Mais cette œuvre, qui aurait pu procurer d'immenses ressources aux défenseurs des saints Lieux, fut dès le début cruellement traversée, surtout en France. La patience avec laquelle il supporta des ennuis de toute espèce, des peines, des souffrances intérieures de tout genre, fut véritablement d'un saint. Cette patience n'était égalée que par son dévouement inaltérable au Saint-Siége.

Depuis six ans, le bienheureux Gilles se livrait à ce rude labeur, portait ce lourd fardeau, lorsque le Souverain Pontife lui accorda enfin une faveur qu'il sollicitait depuis longtemps : se démettre de sa charge de légat et retourner à son église de Tyr. Mais le Bref qui le relevait de ses fonctions arriva trop tard. Epuisé de fatigue, dévoré par la fièvre, il succomba à Dinant, en Flandre, le 23 avril 1266.

Lorsqu'il eut perdu l'espoir d'aller prendre son dernier repos dans son église de Tyr, il demanda qu'on le transportât dans l'église de Nantilly, celle-là même où il avait été baptisé : sa volonté fut exécutée. Les populations, guidées par cet instinct surnaturel qui leur fait distinguer, entre tous, les serviteurs de Dieu, commencèrent à l'invoquer dès le jour de sa mort. Des pèlerinages se firent à son tombeau, et de nombreux miracles vinrent récompenser la confiance des pèlerins. Un différend, survenu entre les religieux de Nantilly et l'évêque d'Angers, empêcha l'autorité diocésaine de s'occuper de la canonisation du bienheureux Gilles : celle-ci, toutefois, permit que le jour de sa naissance au ciel, on chantât une messe solennelle en son honneur, et qu'on récitât des évangiles sur la tête des enfants et des nombreux pèlerins, qui, ce jour-là, accouraient à Nantilly.

Au XVIe siècle, Saumur, qui devint presque entièrement protestant, oublia son saint compatriote. La découverte de son tombeau, en 1614, renouvela tout à coup les souvenirs du passé. Les anciens se rappelèrent alors que, avant les malheurs des guerres civiles, leurs pères parlaient souvent du bienheureux Gilles, que de nombreux pèlerins venaient s'agenouiller à son tombeau, et qu'on l'invoquait particulièrement contre les fièvres.

Les reliques du saint archevêque de Tyr ont été dispersées à la Révolution : de tout ce qui lui a appartenu, on possède la volute de sa crosse qui a été rachetée et placée le long d'un pilier de l'église où elle se trouve encore aujourd'hui.

Un seul vestige de l'ancienne dévotion populaire envers ce Bienheureux, se conserve aujourd'hui dans l'église de Nantilly. Le 1er septembre, les fidèles vont faire réciter, en son honneur, des évangiles sur leur tête ou celles de leurs enfants.

La pieuse coutume de faire réciter des évangiles sur la tête des enfants, remonte à une haute antiquité. Origène disait aux païens du IIIe siècle, « que les chrétiens n'avaient pas besoin des vaines formules de la magie pour exercer leur empire sur les démons : il leur suffisait, pour chasser ces malins esprits des corps des possédés, de prononcer le nom de Jésus ou de réciter les évangiles [1] ». Saint Augustin louait les fidèles d'Hippone, lorsque, souffrant du mal de tête, par exemple, ils plaçaient sur leur tête le livre des évangiles, au lieu de courir après les magiciens [2].

Cf. Dom Chamard, *Saints de l'Anjou*.

1. *Contra Celsum*, lib. I, cap. 6. — 2. *In Joan.*, tract. VII, n. 12.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

MARS

AVRIL

XXIIe JOUR.

XXIIIe JOUR.

TABLE ALPHABÉTIQUE

FIN DES TABLES DU TOME QUATRIÈME.

Bar. — Typographie des Célestins. — Bertrand.

LIBRAIRIE BLOUD ET BARRAL

A PARIS, 30, RUE CASSETTE

Seule maison de vente et d'expédition de la Typographie des Célestins

---

ŒUVRES COMPLÈTES DE MASSILLON

Edition collationnée sur les manuscrits et sur les meilleurs textes, augmentée de pièces rares ou inédites et suivie de nouvelles recherches biographiques, par l'abbé BLAMPIGNON, docteur en théologie et docteur ès-lettres, avec un beau portrait, une analyse raisonnée qui précède chaque discours, chaque écrit, une table alphabétique des matières, et une autre des textes de la sainte Ecriture. — 3 vol. gr. in-8° jésus, sur papier vergé, à deux col. — Prix . **27** fr.; net : 15 fr.

CORRESPONDANCE INÉDITE DE MASSILLON

Publiée pour la première fois, par M. l'abbé E.-A. BLAMPIGNON. — Grand in-8° jésus à deux col., format de notre édition de Massillon, 230 pages. — Prix net : 2 fr.; — franco-poste : 2 fr. 50 c.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BOSSUET

Reproduction de l'édition de Versailles, avec un beau portrait de Bossuet, sa vie, par le cardinal de BAUSSET, des notes, l'analyse des sermons, une table de tous les textes de la sainte Ecriture, une autre table de toutes les matières qui se trouvent dans l'ouvrage, par une SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES. — Douze vol. grand in-8° jésus à 2 col., papier vergé. — Prix : 108 fr.; — net 60 fr.

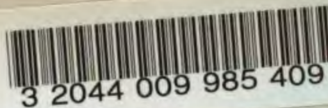
Cette nouvelle édition n'est autre que celle de Versailles (Lebel, 1813-1819), reproduite avec des suppléments, des corrections, des améliorations, d'après les recherches des savants les plus récentes.

ŒUVRES COMPLÈTES DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Traduites pour la première fois en français sous la direction de M. JEANNIN, licencié ès-lettres, préfet des études au collége de Saint-Dizier, précédées de la vie du Saint par M. MARTIN (d'Agde), avec un beau portrait, une analyse raisonnée qui précède chaque discours, chaque écrit, une table alphabétique des matières et une autre des textes de la sainte Ecriture. — Onze vol. grand in-8° jésus, à deux colonnes. — Prix : 99 fr.; — net : 50 fr.

Cette traduction a été déclarée la meilleure par un excellent juge, M. Maynard, rédacteur de la *Bibliographie catholique* : elle a été louée sans réserve par le *Monde*, du 17 novembre 1863 (alors continuation de l'*Univers*), par l'*Union* du 11 septembre, par la *Revue du Monde catholique* du 10 avril 1864, etc.

Bar-le-Duc. — Typographie des CELESTINS. — BERTRAND.



THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.



